Gravure de Flammarion (1888), colorisation Hugo Heikenwaelder (1998), via Wikimedia Commons, licence CC BY-SA 2.5 — image recadrée et modifiée.

Texte inédit, version provisoire mise en ligne le 01/08/2026

Ce tome est présenté tel quel, à l'état d'épreuves, ce qui explique notamment les citations lacunaires et la présence de nombreuses coquilles dans le fichier.

Ce fichier est une saisie informatique d'un manuscrit de plusieurs milliers de pages, avant que soient faites la relecture et la correction de Pierre Le Coz.

Ce texte reste la propriété exclusive de Pierre Le Coz. Toute reproduction, publication ou diffusion, même partielle, est interdite sans autorisation écrite préalable.

Contacter l'administrateur du site : virgil@pierrelecoz.fr

Pierre Le Coz

CHAMP PROFOND

(tome 17 de L'EUROPE ET LA PROFONDEUR)

Être la pensée personnellement: telle était la consigne par laquelle s'achevait le précédent et seizième tome de cette *Profondeur* – celui intitulé *Recherche Extrême* –; et consigne dont j'avais montré qu'elle n'avait rien en soi de particulièrement « prétentieux » voire « mégalomaniaque »: pour ce que tout auteur, à condition de respecter dans l'approche de cette « pensée », certaines conditions: qualifiées par moi, dans ce *Recherche Extrême* de « scripturaires », pouvait très facilement la *faire sienne*; et cela d'autant plus que, comme je le montrais aussi, le « suivi » d'une telle consigne n'exigeait de cet auteur aucun talent ou intelligence particuliers – qui sont essentiellement des qualités de « littérateur » –: seulement une fidélité sans faille à ce « (pur) scripturaire » (telle que sa notion a été exposée dans ce même *Recherche Extrême*). À ce titre également, vers la fin de cet ouvrage, j'avais brièvement envisagé la possibilité d'interrompre la rédaction de mon « grand récit » pour procéder à la rédaction (plus raisonnable et moins démesurée) de toute une série de « petits traités » – tirés de cette *Profondeur* (dont je n'aurais eu alors, tel un pêcheur jetant sa ligne dans l'océan textuel de celle-ci, qu'à ramener certains passages et autres analyses) –; mais projet auquel l'immense *ennui* (que m'avait procuré sa seule perspective) m'avait fait (presque) immédiatement renoncer: tant en ces sortes d'affaires le scripturaire est puissant, chez ses servants, à contrecarrer tout ce qui peut les éloigner un tant soit peu de sa « voie droite »: ceci expliquant aussi pourquoi je me retrouve présentement à rédiger les pages liminaires d'un énième tome de mon « grand récit » – dont je n'ai pour l'heure que le *titre* (emprunté à celui de la photo prise par le télescope orbital Hubble d'une portion de « l'univers pris en sa plus vaste dimension » – et photo qui constitua comme le fil route de la rédaction du précédent tome… dont c'est d'ailleurs l'illustration de couverture) –; ce qui n'est pas si grave qu'on pourrait le croire: puisque, comme on dit, il me viendra bien « *une* idée » – et peut-être même: plusieurs! Le fait est que, commençant ce *Champ profond*, je n'ai pour l'instant qu'une très vague idée – pour ne pas dire: aucune! – du contenu que je vais y mettre; mais cela aussi n'est peut-être pas si ennuyeux qu'il y paraît: pour ce que, dans un « ouvrage (authentiquement) scripturaire », c'est plus le livre que son auteur qui (s') écrit; et trait de ce scripturaire qui explique aussi pourquoi un auteur aussi

peu prédisposé que moi à rédiger quelque chose comme le « grand récit » de cette *Profondeur* a pu (presque) facilement en venir à bout : alors qu'en d'autres travaux plus « littéraires » (romans, poésies, etc.) il s'était révélé bien moins prolixe et fécond. Il faut donc croire que ce scripturaire, si du moins son illustrateur consent à en explorer la (pure) dimension dans sa plus grande profondeur, est encore le meilleur moyen pouvant permettre à un auteur de devenir « la pensée personnellement » : pour ce que cette « pensée », alors envisagée dans son a-byssalité native : celle d'où toujours elle pro-vient, a loisir de ne faire plus qu'un avec son scripteur, c'est-à-dire avec un auteur qui, ayant apostasié toutes les *catégories acrophobiques* du « littéraire », ne cherche plus qu'à éprouver le sentiment de vertige qui naît de la scrutation sans écran de/dans cette a-byssalité même ; et scrutation par laquelle, à partir d'un moment d'une telle plongée en direction de la singularité d'où jaillissent le langage et ses mots, le livre et son scripteur échangent volontiers leur rôle : le premier se mettant à « penser » et le second se contentant, cette « pens(ée) », de la recueillir le plus fidèlement possible. Où l'on voit aussi par là qu'en un tel échange, c'est le schéma même de toute situation « littéraire » – celle où il y a un auteur qui « pense » et un livre expose cette « pens(ée) » – qui est inversé : ce pourquoi, dans le cas particulier de la rédaction du « grand récit » de cette *Profondeur*, il est souvent arrivé à son scripteur *de ne pas comprendre* ce que pourtant il écrivait lui-même ; mais mouvement d'un tel « écrire » (en ce mode dès lors « (purement) scripturaire ») qui venait alors, non tant comme celui de l'« exposition d'une pensée » (peu importe laquelle), que comme celui de la poursuite d'un *in-effable* qui, en se dérobant à toutes les investigations du langage et du *sens* de ses mots, avait généré cette « pensée » même ; par quoi on comprend aussi l'essentielle différence qui existe entre cet « écrire » (en mode *littéraire*) et celui (en mode *scripturaire*) : la pensée étant, dans le premier cas, le produit d'une *exposition* tandis que, dans le second, elle n'est plus que la poursuite d'un *sillage* (celui de cela qui, au moment où les mots cherchaient à le circonvenir, s'est toujours-déjà enfui). Ce pour quoi aussi un tel « écrire (en ce mode *scripturaire*) » est essentiellement « quête » – au sens de celles racontées dans, par exemple, les romans médiévaux de la « Matière de Bretagne » (*cf.* notamment, dans mon *Empire et le Royaume*, tous les développements commençant par un/ce « Perceval reprend la quête ») –; c'est-à-dire encore « grand récit » dont le scripteur ne se propose rien de moins que de raconter, non tant la geste d'un (encore trop « littéraire ») héros, qu'une aventure nouvelle arrivée cette fois-ci *au sens lui-même* ; et

aventure qui (ici le texte et le développement s'interrompent).

Je partirai (pour (re)lancer cette « quête ») du dessin que Pierre Laborde, dans l'édition du C.L.A. des *Seigneurs de l'Instrumentalité* de Cordwainer Smith, a réalisé pour illustrer la nouvelle initiale de ce (science-fictif) « grand récit » – celle intitulée « La dame aux étoiles » (*cf.* l'analyse de celle-ci dans mon précédent *Recherche Extrême*) –; et dessin où l'on voit le profil d'une femme maigre et aux doigts interminables se détacher sur un fond stellaire et (supposé lui aussi) a-byssal : ce devait être, si je parviens à l'obtenir, l'illustration de couverture du présent ouvrage ; mais pourquoi le choix d'un tel point de départ à ma quête (scripturaire) ? Peut-être parce que, en cette œuvre, est donnée à voir, quoiqu'en cette forme encore para-littéraire/science-fictive, une sorte de *con-frontation essentielle* entre l'« humain » (représenté par cette femme aux mains surdimensionnées) et le « non-humain » (figuré par ce champ d'étoiles) ; et con-frontation qui, dans l'autre perspective de mon propre « grand récit »: lui scripturaire-« métaphysique » (pour dire vite), vient comme le nécessaire *point de départ*, en ce mode « pensif-abyssal », de toute nouvelle aventure susceptible d'arriver au *sens*: étant clair que cette femme saisie dans le moment de sa scrutation du gouffre stellaire, si elle est d'abord l'héroïne particulière-littéraire d'une nouvelle de S.F. : le personnage de cette « Dame aux étoiles » (qui s'apprête justement à traverser ce gouffre), est aussi, est *surtout* à cet instant la représentante d'une/de son espèce ; c'est-à-dire de cette « humanité » dont l'essence la plus profonde réside sans doute en ce fait que ses membres, en tant que les « disants-pensants » qu'ils sont peu ou prou toujours : ce que j'ai aussi appelé dans *Recherche Extrême* les « possédés du langage », ne peuvent s'empêcher de rechercher un « sens » à toutes choses – ici donc, en l'occurrence : ces étoiles –; et fonction (secrètement) « spéciste » de cette « dame aux étoiles » qui peut aussi expliquer pourquoi le dessinateur Laborde a sur-dimensionné ses *mains*: pour ce que celles-ci constituent traditionnellement un des « signifiants » – à côté justement de ceux de la parole et/ou de la pensée (voire, comme je le crois, de la *vision*: celle du moins *très particulière* de l'homme) – de la (dite) « espèce humaine » (celle qui précisément, dans l'ensemble du « règne animal », est la seule à disposer de « mains »: les autres espèces n'ayant au mieux – tels les singes – que des « organes de préhension »). Mais je reviens à cette idée d'une con-frontation entre l'« humain » et le « non-humain »: entre cette créature toujours peu ou

prou en quête d'un *sens*… et cela qui peut-être n'en a pas – en tout cas : n'en cherche jamais aucun – ; et con-frontation qui ouvre à la première la possibilité de la traversée de quelque chose comme un espace qui, avant d'être celui « interstellaire » séparant les étoiles, est d'abord celui « scripturaire » qu'explorent les « grands récits » (qu'ils soient composés dans une tonalité « science-fictive », comme celui de Smith, ou « métaphysique » – pour dire toujours aussi vite – comme le mien). L'espace est là devant cette femme – celui du « champ profond » (stellaire des étoiles) et celui de ce *Champ profond* (scripturaire de livre éponyme) –, et voici que le désir de traverser, à bord de son « vaisseau spatial de tropes », son « grand extérieur » la saisit ; mais traversée dont on comprend qu'elle se fera autant *à l'aide de mots* – le carburant du sens – qu'à l'aide de (ici le mot manque) ; et cela parce que, pour être en mesure d'accomplir un tel voyage stellaire-scripturaire, il faut d'abord être capable de (ici le texte s'interrompt) : pour ce que tout voyage, avant que d'être une traversée de l'espace « physique », en est d'abord une de celui « pensif »; et traversée dont le récit par Smith de cette « Dame aux étoiles » expose très bien la *double* tonalité : (para-)littéraire/science-fictive *et* scripturaire-« métaphysique » (pour être « capable de » croiser ainsi dans l'« espace » entre les étoiles, il faut toujours-déjà avoir mis un sens – peu importe lequel – sur ce mot d'« espace »: ce pourquoi sans doute, à partir d'un moment de la rédaction de sa nouvelle, le même Smith joint au sens (littéraire/objectif/physique) de ce mot d'« espace » l'*autre notion* – elle plus « pensive » et scripturaire – de ce « grand extérieur » – montrant par là que la véritable difficulté en une telle entreprise (de la traversée de l'« espace » inter-stellaire) ne réside pas tant en la confrontation de sa navigatrice avec le « vide » (supposé) de cet « espace » mais plutôt en celle – plus subtile et plus périlleuse (parce que se « confrontant » elle avec quelque chose de l'ordre d'un *im-pensé* radical : d'un non-ou sans-sens) – avec ce « grand extérieur »). Tant que cette « dame aux étoiles » croise au sein du sens (vulgaire-littéraire) de ce mot d'« espace » elle ne risque dans le fond pas grand chose ; mais sitôt que, tout au fond de ce « sens », elle en découvre un *autre* – celui par exemple de ce « grand extérieur » –, alors, pour ce que ce « sens »-là fait, lui, signe vers l'*a-byssalité* inhérente à toute pensée et langage : vers le « sans-fond » d'où viennent les mots et leur sens, elle est vraiment *en danger*: à commencer par celui de devenir *folle* (ce qui peut notamment expliquer pourquoi, aujourd'hui, tous les projets de voyage interstellaire – ne serait-ce qu'à destination de *Proxima Centauri* (la plus « proche » des étoiles de notre soleil : qui pourrait être atteinte en moins

d'une vingtaine d'années –, et concoctés, non par d'(imaginatifs) auteurs de S.F., mais cette fois-ci par de (très sérieux) scientifiques, sont tous des projets de *voyages inhabités*).

En « inventant » le langage-et-la pensée la (dite) « espèce humaine » s'est exposée au risque (« infini »-rilkéen) avec l'a-byssalité inhérente à ces mêmes langage-et-pensée – car avant ceux-ci il n'y avait bien sûr ni « ineffable » ni « impensable » (et donc aucun risque non plus, par cette a-byssalité, d'être comme « happé ») –: un peu à la manière de quelqu'un qui, à force de se pencher, en frissonnant de terreur et de vertige, au-dessus d'un « gouffre profond (jusqu'aux étoiles) », finirait… par y basculer; mais situation de « toujours-écartelé-entre » les deux « passions » (en miroir) que sont cette acro*philie* et cette acro*phobie*… qui a fini par transformer les membres de l'espèce « disante-pensante » – la nôtre – en ces « possédés-du-langage »/« créatures-du-sens » (*cf.* l'analyse plus approfondie de ces expressions dans mon précédent *Recherche Extrême*) : ressemblant un peu en cela à des gens qui, quoique redoutant extrêmement/acro*phobiquement* la « profondeur » du gouffre auprès duquel ils séjournent : du fait justement de leur essence « disante-pensante », ne pourraient en même temps, à ce gouffre, s'empêcher d'y *revenir toujours* – d'en rechercher sans cesse la « confrontation-avec » (car sinon, rapidement, l'ennui les submerge – « l'absence de sens » les taraude et les torture : la non-satisfaction de leur passion, cette fois-ci, acro*philique*). Ceci pouvant aussi expliquer pourquoi l'idéologie « humaniste » – au sens théologico-babélien que j'ai donné dès *L'Europe* à ce mot (pour dire vite : l'institution de l'homme comme « la mesure de toutes choses » et « centre du monde existant ») – a produit toutes les indicibles/sans nom catastrophes qu'on peut voir aujourd'hui – y compris celles de type environnemental (que tout le monde à présent déplore – ou fait mine-de le faire –, mais sans que personne à ce jour ait su en indiquer la *véritable origine*: ce pourquoi, bien que très visibles et toutes pratiques, elles demeurent en effet « indicibles et sans nom ») –; et cela parce que les *a-priori*/pré-supposés d'une telle idéologie (humanisto-babélienne) font sur cette essence humaine une donne qui, en vérité, *nie* la « passion acro*philique* » constitutive de cette même essence « disante-pensante »): l'homme n'ayant sûrement pas été « créé » pour venir résider en quelque « centre du monde existant » – dont on connaît bien assez alors le *toponyme* (biblique) –, et « centre » à partir duquel il s'auto-instituerait en tant que « mesure de toutes choses » (de ce

pseudo-« monde ») – car comment une créature pourrait-elle, sans devenir folle, *être la mesure d'elle-même*? –… mais, tout au contraire, pour séjourner à la *proximité la plus immédiate* des gouffres (que je dis)… qui sont son « environnement (le plus) naturel » – pour ce que, en réalité, cette « nature (humaine) » réside bien plus en ce mouvement centri*fuge* de venir camper sur quelque *lisière* (pour dire vite « ontologique »): celle qui par exemple sépare ce que j'ai appelé plus haut l'« humain » et le « non-humain » (même pas encore le « divin »)… plutôt qu'en celui centri*pète* d'occuper quelque centre (impérial/babélien/narcissique) : mouvement dont l'épisode biblique (du même nom) a depuis longtemps montré toute l'inanité « philosophique » (en général)… et (plus particulièrement) les diverses catastrophes auxquelles il aboutit nécessairement dans la pratique (celle de ce qu'on appelle aujourd'hui, par exemple, « mondialisation » – mais notion que dans le fond aussi personne) n'a encore médité en sa grande profondeur : c'est-à-dire en ce mode (pour dire vite) ontologico-théologique)… En « inventant » le langage-et-la pensée l'« homme » (ou ce que du moins on nomme ainsi « spécistement ») *a ouvert*, dans l'épaisseur d'un univers jusque-là « plat » et dénué de tout « mystère » la profondeur vertigineuse d'une a-byssalité – celle donc « inhérente à ces (mêmes) langage-et-pensée » –; et confrontation-avec cette abyssalité dont de toute façon aujourd'hui, tel un drogué (au/du sens) avec sa dose, il ne peut plus se passer – et même si cette confrontation-avec, il la redoute autant qu'il la désire (il en aime autant qu'il en déteste le *vertige* qu'elle peut lui procurer) –; d'où l'utilité du *traitement scripturaire* de ces « langage-et-pensée » préconisé dans mon *Recherche Extrême* – avec à l'appui, vers la fin de cet ouvrage, une énième analyse du « cas-Céline » (« (pur) scripteur » du « grand récit » de *Voyage* et, à peine quelques années plus tard, « (strict) littérateur « des petits traités » de ses pamphlets) –: pour ce que seul un tel « traitement » peut permettre au « drogué du/au sens » qu'est la créature humaine d'établir un juste milieu entre sa passion acro*philique* – l'attirance irrésistible qu'il a pour le gouffre (l'a-byssalité du sens) – et sa passion acro*phobique* – la détestation horrifiée qu'il éprouve pour le vertige (que lui procure la confrontation-sans-écran avec (cette même a-byssalité) –; et « établir d'un tel juste milieu qui coïncide bien sûr avec celui d'une *juste distance*: non tant celle avec cette a-byssalité qu'avec les langage-et-pensée qui l'ont, en lui, *ouverte* (le « scripturaire » que je dis n'étant rien d'autre pour finir que ce moyen tout pratique qu'ont découvert certains scripteurs pour avoir loisir, tout en scrutant infiniment le/ce gouffre, de n'y pas basculer ?).

Y a-t-il un chemin qui permettrait aux hommes, tels les « fils des Alpes » du *Patmos* de Hölderlin, de « traverser sans frémir » l'abîme qui s'étend entre les « montagnes du temps » (ce chemin, c'est le scripturaire) ? Dans le dessin de Pierre Laborde, la « dame aux étoiles » de Smith contemple le « champ profond » des étoiles qu'elle s'apprête à franchir… en un *bond* qui, avant d'être spatial-physique, doit d'abord relever de l'ordre de ce « scripturaire » – la nouvelle éponyme du même Smith – et « bond » qui suppose en effet de ce personnage (qui doit endurer de nombreuses années d'absolue solitude à bord de son vaisseau) qu'il recherche d'abord le moyen le moins périlleux de se confronter, non tant avec l'a-bîme spatialo-vulgaire, qu'avec le « grand extérieur » dont cet abîme et sa « spatialité » ne sont au bout du compte que les noms « littéraires, (encore) trop littéraires »: car sinon, comme il est arrivé à ses prédécesseurs s'étant eux aussi lancés – quoiqu'eux : sans préparation *scripturaire* – dans une telle entreprise, il deviendra fou (tout se passant un peu comme si c'était la rédaction par Smith de la nouvelle intitulée « La Dame aux étoiles » – première du « grand récit » du space opera (science-fictif/scripturaire) de ses *Seigneurs de l'Instrumentalité* – qui permettait au personnage du même nom de réussir là où ses (littéraires) prédécesseurs avaient échoué : étaient, par acro*phobie* native, devenus fous). Mais c'est qu'aussi, rédigeant en ce mode (purement) scripturaire son « *space* opera », Smith a compris que le « grand extérieur » dont il parle – et que va vaincre *pour la première fois* cette/sa « dame aux étoiles » (ce pourquoi la nouvelle du même titre est aussi la *première* de son « grand récit ») – n'est pas tant de nature spatiale (littéraire) que d'essence pensivo-langagière(-scripturaire) : le véritable péril qui guette tout navigateur se lançant dans l'entreprise d'un tel voyage « inter-stellaire » résidant en ce fait que ce navigateur *se risque au dehors* de la sphère pensivo-langagière qui, tant qu'il demeurait à l'intérieur du « système solaire »: dans la sphère d'interprétation de voyages encore seulement « inter-planétaires », le protégeait, sans qu'il s'en doute, de la béance d'une a-byssalité toujours secrètement à l'œuvre dans ces mêmes « langage-et-pensée ». L'erreur des premiers navigateurs qui se lancèrent dans l'aventure de ce « voyage inter-stellaire » (où ils devinrent fous et moururent) ayant donc été de s'imaginer que celui-ci n'était qu'un autre « voyage inter-planétaire » – seulement plus vaste et plus long – : sans comprendre qu'il n'y avait aucune « solution de continuité » entre les deux – que croiser dans l'« espace » entre les planètes n'était pas du tout la même chose que

de le faire dans le « grand extérieur » entre les étoiles –; et cela non tant pour des raisons de type *quantitatif*: accroissement peu ou prou démesuré des distances et des durées, que pour une autre de type, elle, *qualitative*: la simple sortie-hors du système solaire – *i. e.*: de la sphère de représentation (littéraire) du voyage seulement inter-planétaire – supposant de la part de tels « imprudents voyageurs » (Barjavel) un saut du même nom – pour dire vite: « mental-*qualitatif* » –; et saut pour lequel ils n'étaient pas *scripturairement* armés: d'où la folie qui s'est emparée d'eux sitôt qu'ils sont passés de l'espace *littéraire* du système solaire – où ne régnait que la catégorie (elle aussi: littéraire) de ce voyage uniquement « inter-planétaire » – au « grand extérieur » *scripturaire* qui sépare les étoiles entre elles –; et « grand extérieur » dont la traversée « sans frémir » suppose en effet la mise en œuvre d'autres moyens (pour dire vite: « mentaux-philosophiques ») et d'autres catégories (relevant elles de ce « pur scripturaire » que je dis ici). Le danger pour l'homme, la femme – *i. e.*: pour la créature « disante-pensante » –, c'est toujours leur confrontation-avec l'a-byssalité qui gît au (non-)fond de ces « langage-et-pensée » – dont ils se croient les maîtres alors que, on l'a vu, ils n'en sont que les « possédés-du (sens) » –; et danger qui, s'ils ne sont pas *scripturairement* armés-pour/préparés-à une telle confrontation-avec, peut les faire instantanément basculer dans les « ténèbres extérieures » de cette a-byssalité – pratiquement: dans celles de la « folie qu'on enferme » –; mais folie que la « dame aux étoiles » de Smith parvient à conjurer parce qu'elle est, elle, le personnage, non tant *littéraire* de quelque space opera para-littéraire/science-fictif/vulgaire, que celui *scripturaire* du « grand récit » (du même nom) de Smith: ce scripteur qui a au moins fait sienne cette « idée » – à la fois toute simple et extraordinairement « profonde » – que tout voyage, avant que d'être (strict) dé-placement dans l'espace « physique-littéraire », est d'abord exploration de la dimension (pensive-langagière) de ce que j'appelle ici le « (pur) scripturaire »; et exploration à laquelle il vaut mieux renoncer si l'on n'est pas *scripturairement*/stellairement armé pour y procéder – si l'on n'y est que *littérairement*/« planétairement » préparé –: car sinon on risque fort de connaître le sort des navigateurs qui précédèrent en son entreprise inter-stellaire la « dame aux étoiles » – ceux qui croyaient pouvoir conquérir les étoiles comme ils avaient (déjà) conquis les planètes –; mais qui, lorsqu'ils se retrouvèrent à « croiser-entre » ces étoiles – *i. e.*: lorsqu'ils se virent confrontés-au « grand extérieur » qui les sépare (et qui, on l'a vu, n'entretient que peu de rapports avec l'espace vulgaire qui s'étend entre les planètes –, devinrent, faute de l'insuffisance de leur préparation à

cette confrontation-là : celle avec une *a-byssalité d'un tout autre type* – non plus quantitative-littéraire mais qualitative-scripturaire –, fous d'angoisse acrophobique et de solitude (ici l'adjectif manque).

Et si ce mot (encore « littéraire, trop littéraire ») d'« espace » – auquel Smith oppose la notion (plus scripturaire) de « grand extérieur » (ce pour quoi son livre, bien que se présentant sous la forme d'un *space* opera de signature para-littéraire/science-fictive, est bel et bien un « grand récit » (du même nom : scripturaire)) – n'était qu'« une grossière représentation des relations entre les choses » (Stephan Klein) : une catégorie de pensée somme toute assez sommaire (comme l'est sans doute, dans son domaine respectif, celle de « temps »: j'aurais l'occasion d'y (re)venir) permettant à la créature disante-pensante de s'introduire au cœur du *mystère* de ces « relations entre les choses »… tout en se préservant prudemment de la confrontation avec l'*a-byssal* que, probablement, recèle ce « mystère » – cette question peu ou prou vertigineuse du *comment* les choses du « monde » se tiennent entre elles (à moins bien sûr de poser, comme le fait le philosophe Gabriel, que ce « monde n'existe pas » – *i. e.*: que penser que les choses entretiennent entre elles quelque « relation » que ce soit est une idée, un présupposé, parfaitement vain, absurde… et source de tous les quiproquos « ontologiques » –; mais axiome de cette « non-existence du monde » qui, sans doute, introduit à un mystère plus opaque et plus épais encore – dans tous les cas : constitue une parfaite négation de la pensée… et de l'irrépressibilité de la *recherche d'un sens* toujours à l'œuvre en elle – même si c'est pour écrire quelque chose comme un livre intitulé *Le Monde n'existe pas*) –; par quoi l'invention par l'homme de cette notion d'« espace » dirait encore la situation d'*écartèlement* de cet homme entre les deux passions fondamentales vues plus haut d'acro*phobie* et d'acro*philie* : celle de la créature disante-pensante qui, pour méditer du « mystère de ces relations entre les choses »: méditation dictée par le « philie » de la seconde, aurait accouché de la catégorie de pensée de cet « espace »; mais catégorie toujours peu ou prou « bâtarde » dans la mesure où, en celle-ci, se serait en même temps introduite la « phobie » de la première (passion) : celle qui redoute tout autant la confrontation avec l'a-byssalité d'un tel « mystère » – avec son « gouffre sans fond » et ses questions a-byssales/in-sondables (jusqu'au « fond ») – que la seconde la désire. Tout se passant un peu ici comme si toutes les catégories « philosophiques » (pour dire vite) élaborées par

l'homme dans l'histoire de la/sa « pensée » – « espace », « temps », « être », etc. – portaient toutes la marque de la plus étrange des « associations » – celle entre l'attirance-vers le gouffre et son a-byssalité et, en même temps, la terreur de ceux-ci –: d'où la nature peu ou prou *oxymorique* de ces mêmes catégories de pensée… Destinées tout autant à explorer ce gouffre qu'à le *recouvrir*; ceci pouvant expliquer pour quoi, dans le cas de celle de l'« espace », l'usage de sa/cette notion, pour approcher notamment le « mystère de la relation entre les choses »: son effective a-byssalité, soit au bout du compte si insuffisant et décevant: pour ce que, en l'examen « à fond » d'une telle question, toujours le penseur – en réalité: le « littérateur » – est retenu par *le fil à la patte de sa propre acrophobie*; et « fil » qui, s'opposant secrètement à sa passion acrophilique, l'empêche d'aller « au bout »/« au fond » de celle-ci: entreprise que seul un « (pur) scripteur » – en laissant derrière lui toutes les catégories « bâtardes » de la philosophie (en réalité: du « (strict) littéraire »), est capable de mener à bien; et cela parce que le « (pur) scripturaire » que je dis ici est une dimension qui ne connaît pas/où ne règne aucune sorte de *peur* (en ce mode acro*phobique*)… En ce sens, pour revenir à la notion de cet « espace », il est clair que cette catégorie de pensée, lorsqu'on se penche notamment sur cette « question du *comment* les choses se tiennent entre elles » – et à laquelle ce mot d'« espace » semble apporter une réponse tout trouvée: les « choses se tiennent entre elles » en commençant par partager/occuper le même « espace » (peu important qu'il soit petit ou grand, voire, comme dans le cas de celui qui sépare les étoiles, *démesuré*) –, ne permet pas de (ici le texte s'interrompt); et cela parce qu'on sent bien que cette réponse spatialo-philosophico-littéraire ne fait en vérité qu'à peine effleurer le sujet – le problème de ces « relations entre les choses »: l'a-byssal *mystère* de celles-ci –; rien dans le fond ne nous prouvant que ces relations, si elles existent seulement: *cf.* la thèse de Gabriel, empruntent, pour se déployer, l'élément d'une catégorie de pensée tel que cet « espace »: qui sait si après tout, proches ou éloignées, elles ne résident pas secrètement en un seul et unique « lieu » – ce qui « faciliterait » en effet les relations qu'elles sont susceptibles d'« entretenir » entre elles –; qui sait même si les notions d'éloignement et de proximité ne prennent pas pour elles un sens très différent de celui que recèle celui du mot d'« espace » – toujours peu ou prou regardé comme le champ où peut s'opérer le « jeu entre proche et lointain » –: comme par exemple, dans les relations familiales, le sens, sans aucune connotation de type « spatial », que peut prendre le mot de « proche » – qui sait si les « relations » que les choses entretiennent entre

elles, avant que d'être de signature littéraire-spatiale, ne sont pas d'abord d'ordre *scripturaire-amoureux*?

Dans cette perspective, on comprend que les notions de « proche » et de « lointain » acquièrent un sens très relatif avec la spatialité : deux choses pouvant très bien entretenir des « relations » tout en étant objectivement-spatialement séparées par des distances énormes – *cf.* notamment, en Mécanique quantique, le phénomène des « particules intriquées » (dont Einstein se moqua sous l'expression d'« action fantôme ») –: tout se passant comme si, malgré l'énormité stellaire du gouffre qui les sépare, elles parvenaient à tisser entre elles un *fil* invisible-ineffable/scripturaire-amoureux qui transcendait toutes les catégories « vulgaires-littéraires » d'espace et de temps ; hypothèse que le même Einstein, dans la mesure où, dans sa Relativité, aucun signal ne peut se déplacer plus vite que la lumière, ne pouvait bien sûr que rejeter. Par quoi l'on voit que sa théorie de la Relativité relève encore des catégories de ce que j'appelle ici le « (strict) littéraire »: ce qui n'est pas le cas de sa rivale la Mécanique quantique qui, elle, par certains côtés, illustre déjà celles de ce « (pur) scripturaire »… dont une des caractéristiques est dans le domaine scientifique, de mettre en doute les catégories (littéraires) que disent les notions d'espace et de temps, de proximité et d'éloignement, voire même, dans certaines expériences telles que celles des « deux fentes » de Young, celle de *causalité*. Ce pourquoi, dans les grands textes « scripturaires », bien souvent ces notions « littéraires » sont battues en brèche par la puissance du « scripturaire » qui nourrit l'écriture de ces textes : exemple notamment, pour ce qui concerne les notions de proche et de lointain, le fait que la narratrice du récit fantastique de James *Le Tour d'écrou* perçoit la présence maléfique du spectre Quint, que celui-ci la regarde « au loin » du haut d'une tour ou « auprès » de l'autre côté d'une vitre, avec la même *intensité et précision*, comme si ce « percevoir » transcendait les catégories (littéraires-spatiales) d'éloignement et de proximité qui normalement, si ces catégories avaient joué à plein, auraient dû rendre moins *nette* la première vision (celle du Quint posté, de l'autre côté du parc, au sommet de la tour du château) que la seconde (celle du même Quint observant la narratrice de l'autre côté de la vitre de la pièce où elle se tient) – mais non : c'est avec la même et terrifiante intensité que le personnage saisit la présence de son adversaire ; et cela sans doute parce que, avant même d'en percevoir l'« objective » présence : celle d'un inconnu qui l'observe, selon, « au loin »

ou « auprès », elle en a toujours-déjà saisi l'aura de méchanceté, d'étrangeté et d'hostilité que distille la présence du spectre. Par quoi se dévoile peut-être aussi la véritable essence du « fantastique » selon James : non tant dans l'écriture d'« histoires de fantômes » (thème favori et somme toute assez peu original de ce registre para-littéraire) que dans la manière très particulière dont, chez James, ces « fantômes » *entrent en présence* – on vient de le voir : en transcendant toutes les catégories littéraires-habituelles de temps et d'espace, d'éloignement et de proximité, etc. (ce pourquoi sans doute, tout en appartenant encore au registre (para) littéraire-fantastique, ce *Tour d'écrou* le révolutionne en vérité de fond en comble : ce qui est souvent l'effet du « (pur) scripturaire » lorsqu'il fait irruption au sein du « (strict) littéraire ». Dans ce même *Tour d'écrou*, et avant même que les spectres apparaissent « visuellement » à la narratrice – qui est d'ailleurs la *seule* à les voir (avec peut-être les enfants dont elle a la charge) : peut-être après tout est-elle la victime d'hallucination (c'est l'explication psychologisante-réaliste du récit de James) ? –, ceux-ci se signalent d'abord par le *climat* maléfique, tissé de menace et d'hostilité radicale, qu'ils distillent autour d'eux ; comme si, dans le processus de leur entrée en présence, ce « climat » était *plus originel* que leur « manifestation » peu ou prou « objective »: ceci pouvant expliquer pourquoi celle-ci, lorsqu'elle a lieu, transcende toutes les catégories « littéraires » de temps et d'espace, d'éloignement et de proximité, etc. (ce qui est en effet, dans les romans fantastiques, la signature habituelle de la figure du « fantôme »: dont on ne sait jamais dans le fond d'*où* ils viennent et *où*, suite à leur passage dans le monde réel-« manifesté », ils repartent – les mots d'« au-delà », ou d'« invisible » disant très imparfaitement ce « où » peu ou prou énigmatique… mais toujours, de toute façon, terriblement *inquiétant*). Où l'on comprend par là que, dans ce *Tour*, l'entrée en présence des spectres se déploie d'abord dans ce qui est ici appelé la « dimension du (pur) scripturaire »: ce qui peut expliquer pourquoi la *seule* à les « voir » est aussi la narratrice du récit (censément « fantastique ») que nous lisons dans l'effroi et le ravissement ; l'héroïne de James venant par là comme un « (pur) scripteur » dont l'exploration par lui de la dimension du même nom fait naître tous les fantômes, tous les « enchantements » (de tonalité cette fois-ci « maléfique »). La figure du fantôme, si l'on met de côté sa connotation folklorique/fantastique – n'oublions pas que l'époque (fin du xix/début du xx[e]) où James écrit son Tour est celle où règne le plus débridé des « spiritismes » (médiums, esprits qu'on fait parler et autres « tables tournantes », etc.) –, est donc un produit de la dimension de ce « (pur) scripturaire » que

je dis ; et produit qui a le mérite, quoiqu'en ce mode encore para-littéraire/fantastique, de reposer la question ontologique de l'*entrée en présence* des choses – peu important dans le fond que celles-ci, dans le cas de ces « re-venants », soient des êtres qui *ont été* puis sont morts – ; et processus d'une telle « entrée-en » qui semble faire fi de toutes les catégories, « littéraires, encore trop littéraires », de ces espace-et-temps/proximité-et-éloignement, etc. : ce pourquoi aussi il importe assez peu de savoir si la narratrice de ce *Tour* est sujette à des hallucinations où si ce qu'elle voit est « réel » – question dont on comprend qu'elle *n'est pas* de l'ordre du « scripturaire »: cette dimension qui, illustrée par le « (pur) scripteur » James, ne (ici le texte et le développement s'interrompent).

L'écriture de cette *Profondeur* – présentement parvenue au dix-septième tome de ce *Champ profond* (alors que je pensais, avoir mis un terme au tome précédent de ce *Recherche Extrême*, en avoir terminé avec toute cette fantasmagorie scripturaire) – doit être comprise comme un *voyage* effectué par son scripteur à travers l'a-byssal mystère des choses et du « monde »; et mystère que ce scripteur ne cherchait pas tant à résoudre (puisqu'un mystère par définition, et à la différence de l'« énigme », n'est pas résoluble) qu'à explorer en plus vaste dimension, et cela de telle façon qu'à la fin ce scripteur touche son « salaire d'éternité »: quoique salaire versé, non tant en « savoir », qu'en *vertige* (le véritable objet de la quête de cet explorateur). J'aurais donc été, à bord du « vaisseau de tropes » de mon livre, cet *herménaute* qui, naviguant dans le vide qui sépare les étoiles le « Grand Extérieur » de Smith, ne cherche plus tant à prendre pour cap un astre particulier – celui autour duquel pourrait graviter une de ces « planètes-perle au fond de l'océan cosmique » (et textuel) – qu'à aborder aux rivages de ce « pays du (pur) scripturaire » (tel que j'ai commencé de le décrire dans mon précédent *Recherche Extrême*) ; et « pays » où tout, pour ce voyageur, serait (re)joué *à quitte ou double*: en le mode, selon, d'une « fin » enfin effective de son ouvrage ou alors d'un re-bondissement infini de celui-ci (dans le cadre de la rubrique nouvelle de ce Recherche extrême » – dont ce présent livre est déjà le deuxième tome – ; et rubrique qui, après tout, pourrait être aussi longue que l'entièreté de cette Profondeur qui l'a précédée). Pour dire vite le vrai, en achevant il y a quelques semaines ce *Recherche Extrême*, je comptais bien en avoir fini avec toute activité d'écriture – et cela d'autant plus que celle de cette *Profondeur* avait déjà quatre tomes d'avance sur son

(éventuelle) publication (qui n'en est, elle, qu'à son douzième tome) –; et puis voici que, dans l'intervalle, de graves ennuis de santé – j'écris présentement, après un séjour à l'hôpital, avec une sonde dans la vessie – m'ont fait voir que cette activité scripturaire, à laquelle je pensais bien avoir définitivement renoncé, était encore le meilleur moyen de combattre l'angoisse et la douleur de la maladie – *anxiolycité* de l'acte d'écrire –; et constatation qui m'a poussé à reprendre un manuscrit dont je croyais pourtant, il y a à peine quelques semaines, avoir rédigé l'*excipit définitif*: le « qu'on n'en parle plus » d'un autre *Voyage*. J'écris donc présentement ces lignes dans la situation d'un auteur qui voit bien que, selon toutes vraisemblances, elles ne parviendront jamais au jour de la publication – qui, si elle doit survenir, ne se pourra faire que dans quatre ou cinq ans (et où serais-je à ce moment-là?) –; mais situation qui, d'une certaine façon: du point de vue de ce « (pur) scripturaire » que je dis, est peut-être plus féconde qu'il y parait: pour ce que, en une telle quasi-absence de toute perspective littéraire-éditoriale, l'écriture vient comme à un *comble de liberté*… où il lui est donné loisir de parler d'à peu près tout ce qu'elle veut et susceptible, ne serait-ce que l'espace d'une page, voire d'une seule et simple phrase, de l'intéresser et la séduire suffisamment; et n'est-ce pas ainsi que, dans le fond, j'ai composé la quasi-totalité de ma *Profondeur*: en essayant de demeurer fidèle à la « ligne de fuite » de cette *liberté scripturaire*; et fidélité qui m'a permis de rédiger un livre qui, tout en semblant aborder une multiplicité de domaines: métaphysique, théologie, critique littéraire ou picturale, histoire et physique mathématique, etc. (liste non-exhaustive), en même temps *disait toujours la même chose* (ce qui est, je crois, la caractéristique des ouvrages « authentiquement scripturaires »)? Et qui ne voit que cette « liberté scripturaire », à présent que la maladie est là: se penchant par dessus mon épaule tandis que je poursuis ici, sans désemparer, la rédaction de mon impossible/improbable manuscrit, constitue la *véritable richesse* de tout ce que, en ce même et immense manuscrit: en ce que j'ai appelé son « océan textuel », j'ai pu écrire; et « richesse » plus précieuse encore peut-être que les quelques « découvertes » auxquelles, dans le cours de cette rédaction, il m'est arrivé de procéder? On s'imagine écrire-de tel ou tel « sujet », et puis, si l'on pousse suffisamment loin/dans ses *derniers retranchements*, un tel « écrire-de », on s'aperçoit que le « sujet » ainsi examiné n'était que le *prétexte* à un « écrire-tout-court » – celui qualifié ici par moi de « (purement) scripturaire » –; et « écrire-tout-court » qui, le plus souvent, n'a cure du traitement par son scripteur de quelque « sujet » que ce soit: pour ce que

la seule chose qu'importe vraiment à cet « écrire »-là, c'est le *mouvement de fuite en avant du sens* qu'il illustre et effectue (en cette forme « (purement) scripturaire »); par quoi l'on peut dire que l'essentielle différence entre ce qui est ici appelé le « littérateur » et le « scripteur » –, c'est que, tandis que le premier « écrit (toujours)-*de* » (peu importe quoi d'ailleurs), le second, lui, « écrit (toujours) tout-court »: ce qui peut notamment expliquer pourquoi, tandis que le premier ne peut composer au mieux que des « petits traités », le second lui, sitôt qu'il se met en tête d'illustrer cet « écrire-tout-court », est comme contraint de *rédiger un « grand récit »* (et rédaction dont, à partir d'un moment, il est moins le maître que le servant). Et n'est-ce pas ce qui est arrivé à l'auteur de cette *Profondeur* qui, parti dans les débuts pour écrire un petit article afin de mettre au clair certaines intuitions qui lui étaient venues dans le cours de l'élaboration d'un autre livre – celui (en collaboration) de ce *Vermeer ou l'action de voir* (le seul « petit traité » qu'il aura donc jamais commis) – s'est retrouvé en chemin, suite à sa rencontre sur ce chemin avec la « dimension de ce (pur) scripturaire », à rédiger cette immense « Somme » au chantier (scripturaire) de laquelle, vingt-cinq ans après, il est toujours attelé ; et tout cela comme si cette aventure (scripturaire) s'était déroulée à la *vitesse précipitée d'un songe*: celui qui s'est déployé en ses plus vastes dimensions stellaires-scripturaires suite au « saut dans le cercle herméneutique » qu'avait constitué, à l'origine, l'écriture de ce petit article… qui est tout naturellement devenu le chapitre initial – « L'Atelier de Vermeer (l'Europe et la perspective) » – de son immense et abyssale *Profondeur*.

Ma présente situation n'est pas sans rappeler celle de l'année 2013 quand, réveillé dans la nuit par la douleur de la sciatique qui me tenait alors, mon seul *antalgique* était de me lever et de me remettre, à la lumière des lampes, à la rédaction de mon immense manuscrit : quel tome de la *Profondeur* écrivais-je en ce temps-là ? Je l'ai oublié, mais ce dont je me souviens, c'est que seule cette activité scripturaire, en me faisant me focaliser uniquement sur la pensée que j'essayais de poser devant moi, me permettait d'oublier un peu la souffrance physique – encore une fois : j'étais ce *veilleur* travaillant dans la « nuit du monde », et tandis que, tout dormait dans la maison solitaire (puis la venue de l'aube – venue qu'accompagnait un sentiment de *désolation radicale* (le retour de la lumière comme une mystérieuse, intime *défaite*: de qui ? de quoi ?) – finissait par blanchir les vitres de la pièce où j'écrivais et,

épuisé, je retournais me coucher). Et l'écriture en ce temps-là, exactement comme aujourd'hui, était encore le meilleur moyen que j'avais trouvé pour combattre l'angoisse de la maladie : faisant de la « nuit scripturaire » au centre de laquelle j'étais venu spontanément me placer une sorte de *refuge* – dont seul le retour calamiteux du jour m'expulserait – ; à ce bémol toutefois qu'en ces années-là je n'avais pas encore décidé d'arrêter d'écrire : par quoi la prolongation inopinée de la rédaction de ce *Champ profond*, via le vecteur imprévu de la maladie : de sa souffrance et de son angoisse, vient comme une sorte de *résistance du scripturaire lui-même* à la décision de son « scripteur » de cesser toute activité (du même nom). Il y a peu de chances que les lignes que j'écris présentement soient un jour publiées – ce qui n'était pas le cas de celles que je rédigeais en 2013 – ; et pourtant le « grand récit » de cette *Profondeur*, ayant déjà atteint le dix-septième tome de ce *Champ profond*, se poursuit imperturbablement – quitte à prendre pour allié, comme je viens de le montrer, la maladie elle-même qui affecte son « scripteur » –: et alors que ce « scripteur », il y a à peine quelques semaines, avait (peut-être : artificiellement – en tout cas : prématurément) décidé de mettre un terme définitif à son immense rédaction. Je suis cet herménaute qui, naviguant à bord de son « vaisseau de tropes » dans l'espace scripturaire-stellaire, de son propre livre voudrait bien à présent regagner la petite étoile dont il est parti il y a tant d'années ; mais voici que, malgré qu'il en ait, le long voyage à travers le vide du « Grand extérieur » se poursuit, prenant pour cap de nouveaux soleils, de nouvelles planètes qui, l'instant d'avant, n'existaient pas : si bien que, rédigeant quelque chose comme cet (improbable/inopiné) *Champ profond*, je ne fais rien d'autre que de tenir le *journal de bord* d'un tel périple scripturaire-halluciné. Aurais-je fini par m'égarer dans ma propre création ? Le fait est que, devant moi : devant la proue de mon vaisseau spatial-scripturaire, il n'y a plus que ces myriades d'astres déroulant les luisantes écailles de leur serpent d'étoiles sur le fond noir de ce « champ profond » de l'univers : me signifiant peut-être par là que le voyage dans lequel je me suis lancé au début de la rédaction de cette immense *Profondeur* est désormais *sans retour*. « La sagesse (scripturaire) ne viendra jamais » et, même si le scripteur de cette aventure (du même nom) voudrait bien à présent se reposer : trouver en fin, au fond de l'océan textuel-cosmique, la planète-perle où toutes les énigmes lui seraient dévoilées, il voit bien en même temps que, devant lui, il y aura toujours de nouveaux domaines à explorer : pour ce que la *spirale du sens*, qu'il a commencé de « décrire » depuis le début de la rédaction de son « grand récit », s'avère dans

les faits in-finie et in-épuisable ; et de quoi alors le héros de cette immense *quête* devrait-il se plaindre : n'avait-il pas fixé, dès le début de l'écriture de sa « Somme », pour unique but à son entreprise l'accès par lui aux dimensions de « vertige » et de radicale *intranquillité*? Et en effet, dès le début de cette *Profondeur*, l'idée de son scripteur était de se trouver, au fond de quelque campagne reculée, un « coin tranquille » où il aurait loisir d'écrire et de méditer : ce pour quoi, vers la fin du siècle dernier, il avait pris la décision de quitter les villes pour venir résider en cette maison d'écriture au fond des bois : considérant que rien n'était plus précieux, pour le projet qu'il avait en tête : rien de moins que de « faire vivre une nouvelle aventure au sens », qu'une telle station sans (ici le mot manque) dans l'*œil* du tourbillon du monde et du temps. Mais on le sait « il n'y a pas de coin tranquille », et voici que, à peine installé en sa « thébaïde » de bois et de rivières, ce même tourbillon, par le biais de la maladie et de son angoisse, est venu le chercher… pour l'expulser de cette « tranquillité » illusoirement conquise – et qui, dans le fond, n'exista pour lui jamais (sinon sous la forme peu ou prou (ici le mot manque) d'un *fantasme* – ; et de la même façon que, dans le domaine scripturaire, l'intention affichée du scripteur de mettre en-fin, au bout des seize tomes de cette *Profondeur*, un terme à la rédaction de son « grand récit » a été battue en brèche par ce scripturaire même… qui lui, lancé qu'il était dans son « voyage sans retour », ne voulait pas entendre parler de « terme » et de « fin »: j'ai relaté plus haut des circonstances toutes pratiques – la considération par son auteur que l'acte d'écrire était encore le meilleur moyen de combattre l'angoisse inhérente à la maladie (dimension *antalgique* de toute activité de type « scripturaire ») – qui ont présidé au rebondissement inopiné de la rédaction de mon « grand récit »; et rebondissement qui m'a fait entrer dans la (présente et im-prévue) écriture de ce *Champ profond*: dix-septième tome de cette *Profondeur* qui, décidément, ne veut pas (ici le texte et le développement s'interrompent).

Toujours à présent, devant la proue du « vaisseau de tropes » de mon livre, s'étend le vide constellé de l'espace scripturaire qui sépare entre elles toutes les étoiles de ce ciel à la fois désert et innombrable ; et peut-être, après tout, me suis-je depuis longtemps perdu en son labyrinthe cosmique ; mais, étant ce que je suis, que pouvais-je espérer d'autre que cette *errance scripturaire* au sein de l'espace (du même nom) de mon « grand récit »: pour ce que, en un tel voyage, et à partir d'un moment du développement

de sa « fugue stellaire-spiralée », celui-ci ne pouvait effectivement être que « sans-retour »; et pour ce qu'aussi, en un tel domaine disant-pensant, *rien n'est (vraiment) retour*. Il me faut donc renoncer à découvrir, au fond de l'océan cosmique-textuel de mon propre livre, la planète-perle où toute errance (en ce mode scripturaire), par la résolution magique de toutes les énigmes un instant examinées dans le cours de ce « grand récit », prendrait fin : *l'errance durera l'éternité entière*; et c'est à partir de la prise en acte de cette vérité qu'il me faut, sans désemparer, continuer d'écrire… un livre qui, très probablement, restera à l'état d'*inédit* (ce qui, à y songer, n'est pas si grave : *cf.* notamment, chez Kafka, l'idée de ces « livres qui sont plus faits pour être écrits que pour être lus »). Voici donc un ouvrage *écrit pour personne* – si tant est que, lorsqu'on écrit, on le fait jamais pour « quelqu'un » (à voir) –; un livre qui ne cherche plus qu'à progresser dans l'ineffable/impalpable élément de son propre espace stellaire/scripturaire; et cela sans trop se demander *où* va le conduire une telle progression : en quel domaine de l'impensé/trop pensé (inconnu/trop connu) ? Il y a longtemps que ma « pensée la plus profonde » a été couchée sur le papier – elle figure quelque part dans les milliers de pages de mon « grand récit » (mais où ?) –, mais son a-byssalité fait qu'elle n'est pas si facilement contournable/dépassable que cela : même énoncée (en apparence) fixée, elle revient encore et toujours à la manière de la *basse continue* de l'explicite du propos de cette *Profondeur* (elle semble venir presqu'inopinément sur son flux scripturaire mais, en vérité, c'est *elle* qui alimente ce flux, en est la source obscure d'impensé et d'ineffable : cela qui, bien que toujours-déjà dit, ne cesse de « faire (pensivement) retour »). Le rythme de la rédaction de mon livre, depuis qu'il est entré dans celle de ce *Champ profond*, a considérablement décru – à peine, désormais, quelques pages par jour (comme on est loin, du *galop scripturaire* des premiers tomes ! –; et pourtant, vaille que vaille, le texte, dans l'élément de cet « à-bout » de la pensée, se poursuit : comme si, à présent, il n'y avait plus pour lui quelque possibilité de repos voire de « retour en arrière » – comme s'il n'était plus mû que par l'*inertie scripturaire* de sa propre rédaction (commencée il y a tant d'années) –; depuis longtemps la « pensée » n'a plus *rien à dire*, et pourtant les mots, les phrases continuent de jaillir : comme si ce jaillissement, s'alimentant à la source la plus ombreuse du langage, était *plus originel* que le processus de l'exposition de toute « pensée ». Chaque phrase couchée sur le papier de cet improbable manuscrit – et tandis que toutes les menaces s'amoncellent autour de son scripteur – apparaît comme une conquête (du sens) gagnée

sur le silence et la mort : chaque phrase à présent peut être la dernière de mon « grand récit ». Dans le « vaisseau de tropes » de celui-ci, le temps s'étire infiniment : la rédaction de certains passages, qui aurait pris jadis à peine quelques minutes, exige à présent des heures, des journées entières (c'est l'application de la théorie de la Relativité au domaine scripturaire) ; chaque phrase maintenant peut être celle où se *cassera* sur un dernier mot la plume de son inlassable/obstiné scripteur… qui cependant, tant que cette plume « scripturera », ne voit pas du tout pourquoi, à cette pratique scripturaire, il devrait renoncer (fonction anxiolytique/antalgique vue plus haut de l'écriture). Les mots finalement, contrairement à l'intuition des « mots sauveurs » de Bonnefoy, ne « sauvent » de rien, ne préservent en aucune façon leur scripteur des menaces qui le cernent : tout au plus permettent-ils à celui-ci de poursuivre son *voyage scripturaire*-stellaire à travers le « grand extérieur » qui sépare entre elles toutes les étoiles du ciel ; ils ne permettent peut-être pas à ce scripteur de « comprendre le réel » – en le méditant dans sa « grande profondeur » –; mais du moins lui donnent-ils ce loisir de faire l'épreuve de l'*infini mystère* de celui-ci ; et qui ne comprend par là que ces mots n'ont pas tant été forgés/inventés par la tribu des origines pour tenter d'« expliquer le monde » que pour donner accès à leurs illustrateurs à la dimension de « vertige » et d'« a-byssalité » de ce monde même ? Sans doute sont-ils nés d'une *exigence de sens* signifiée par les premiers hommes à l'« univers » au sein duquel ils étaient apparus – et « exigence (de sens) » qui, du même coup, a configuré quelque chose comme un/des « monde(s) » (*cf.* la nuance que, dans le cours de ma *Profondeur*, j'ai établi entre « univers » – rien d'autre qu'une collection plus ou moins chaotique d'« étant » – et « monde » – une construction de/en *sens*) –; mais en même temps, secrètement, ils gardent en leur essence la plus profonde la signature de l'a-byssalité de leur origine : leur *sens* procure à leurs illustrateurs l'illusion qu'ils vont pouvoir donner une « explication (plus ou moins satisfaisante) du monde » (du « réel »); mais en vérité, si l'on jette un coup d'œil *en dessous* de leur flux incessant-(ici le mot manque), on s'aperçoit vite qu'ils n'expliquent à peu près rien de ce « réel » – ou plus exactement : que l'« explication du monde » qu'ils semblent proposer n'illustre rien d'autre que le mouvement de *mots renvoyant à d'autres mots* (jamais en tout cas au « réel »… qui n'est encore, justement, qu'un *autre mot*), ils surgissent du gouffre du non-sens de l'« univers », dansent quelques secondes à la surface de sa béance, puis, à la fin, y retournent, et l'« explication du monde » qu'ils avaient un instant proposé à leurs illustrateurs se dissout immanquablement

(remplacée par une autre qui, très certainement, ne durera pas plus que celle qu'elle avait remplacée : combien, si l'on y songe, depuis les débuts de l'humanité, d'« explications du monde » – en forme, selon, mythologique, ou théologique, ou scientifique, etc. – se sont déjà succédé dans l'« histoire de la pensée » de cette humanité).

« Dans cet univers, disait Einstein, la seule chose inexplicable est qu'il soit explicable »; mais est-ce si sûr, et que signifie au juste cette notion d'« explicabilité » de l'« univers »: l'affirmation d'Einstein est peut-être vraie au sein d'un « monde » – c'est-à-dire au sein d'une construction *en sens* toujours-déjà présupposée (même si la science moderne ne pense jamais ces « présupposés ») –; mais, dans le « chaos phénoménal » qu'est un « univers », elle n'a pas vraiment de signification : ce qu'ont notamment confirmé toutes les découvertes de la Mécanique quantique (la théorie rivale de la Relativité, et que le même Einstein combattit toute sa vie : pour ce que, sans doute, cette discipline s'opposait peu ou prou au pré-supposé de cette « explicabilité de l'univers » – notion, dans la saisie quantique de ce même « univers » peut-être vaine : *cf.* notamment sa mise en doute du principe même de *causalité*). Et que peut bien signifier au juste des expressions telles que « expliquer l'univers » ou « comprendre le réel »: la science moderne, pour n'avoir pas voulu examiner ces questions : qu'elle qualifiait avec quelques mépris de « métaphysiques », se retrouve, tout à la fin de sa « quête du savoir » (Hawking), face à de telles énigmes : et cela sans doute du fait que cette science fut toujours, comme l'a bien vu Kant, une « métaphysique »… mais « métaphysique » qui s'ignorait *en tant que telle*: ce pourquoi elle retrouve à la fin de son parcours toutes les questions que, dans ses débuts, elle avait systématiquement écartées (notamment au voisinage de ce fameux « mur de Planck »… qui est pour elle comme la frontière au-delà de laquelle tous les présupposés qu'elle avait « naïvement » faits sur le « réel » – sans jamais songer un seul instant à les interroger – se dévorent eux-mêmes). Mon livre, en ce sens, ne s'est jamais proposé de fournir à son lecteur quelque « explication du monde »/élucidation du « réel »: que ce soit : recherchant uniquement, on l'a vu, la confrontation de *vertige et d'a-byssalité* qui est la véritable tonalité de ce qui est ici appelé « le (pur) scripturaire »; et « (pur) scripturaire » qui ne souscrit en aucune façon à cette croyance à l'« explicabilité de l'univers »: pour ce que ce « scripturaire », se tenant à la source ombreuse de tous « langage et pensée », voit bien que (ici

le texte s'interrompt). « Expliquer/comprendre l'univers », c'est toujours pour la science moderne apposer sur ce (mystérieux) « réel » un modèle langagier – en l'occurrence ici : mathématique (mais les équations, si l'on y songe, sont encore des mots et rien que des mots) – censé décrire – et si possible prédire – au moyen de *lois* le comportement de ce « réel »; cette même science considérant que cette capacité de *pré-diction*, sanctionnée par l'expérience, constitue sa supériorité sur les anciens « savoirs ». Mais comme je l'ai montré dans la *Profondeur*, cette capacité de « pré-diction » n'est encore qu'une illusion : dans la mesure où cette science a toujours-déjà construit un univers où ces prédictions ne peuvent être en effet que vérifiées, les expériences n'étant finalement élaborées que pour « vérifier », non tant le comportement (supposé) du réel, que les *présupposés* que fait sans s'en apercevoir cette science sur ce « réel » (ce pour quoi, dans ce même passage de la *Profondeur*, j'affirmais que tous les « savoirs », anciens ou modernes, ne peuvent que fonctionner/avérer leurs « précisions » – l'astrologie comme l'astronomie, la sorcellerie comme la Mécanique quantique ! – ; et cela parce que l'univers où se vérifient à chaque fois ces prédictions a justement été construit *en ce but* par ces « savoirs »). Y aurait-il un autre type de « savoir », d'essence lui non plus littéraire-scientifique mais *scripturaire*; et savoir qui partirait pour « connaître » les choses, en le mouvement de ce que le poète Fondanne appelait « la connaissance par les gouffres », de l'exploration de l'*a-byssalité* de ces choses mêmes ; et cela sans chercher à les (ici le mot manque) ? Un savoir qui ne chercherait pas tant à résoudre une (improbable) « énigme du monde » qu'à approfondir toujours plus le « mystère » de ce monde (qui, par définition, n'est pas « résoluble »): même si le plus « mystérieux » en ce « mystère du monde », c'est encore que soit apparu en lui, via la naissance de l'espèce humaine, un *regard* (très particulier) et cette *exigence de sens* qu'il réclame de ce « pur chaos phénoménal » – régi par aucune catégorie d'« explicable » comme d'« in-explicable » – qu'est l'univers ; et « exigence de sens » qui n'a pu se mettre en place que dans le moment où cette même espèce humaine s'est mise en devoir de configurer cet « univers » en un « monde » (ce pour quoi j'ai pu dire plus haut que la sentence d'Einstein – celle relative à l'« inexplicabilité » de l'« explicabilité » de l'« univers » – n'est avérée que dans un « espace » toujours-déjà configuré-en « monde »: pour ce que seule une telle construction-de/en-sens qu'est tout « monde » peut nous communiquer ce sentiment de mystère à l'origine de toute « quête du savoir » – dans un « univers » rien n'est vraiment « mystérieux »: si bien que rien non plus, tout y relevant de l'*in-différent*,

n'est vraiment explicable ou in-explicable).

L'Événement le plus extraordinaire qui ait eu lieu dans l'histoire de l'univers (depuis même le Big Bang) est sans doute que, sur une planète infime de la périphérie d'une galaxie « banale », se soit levé un *regard-sur* cet « univers »; et « regard-sur » qui portait en lui une *exigence de sens* – Einstein dirait peut-être : une « explicabilité-de » – signifiée à cet univers ; et regard qui, en un éclair disant-pensif, a configuré cet univers, jusque-là vague et vide : ni explicable ni in-explicable, en un « monde » dont les habitants (humains) avaient dès lors loisir d'accéder aux notion/sentiment de « mystère » (pour paraphraser Einstein, on pourrait écrire que « le plus mystérieux en cet univers, c'est que nous l'éprouvions *comme* mystérieux » – ce que, je crois, les animaux ne font jamais – ; mais sentiment du « mystère de l'univers » qui ne peut venir qu'à l'habitant d'un univers toujours-déjà configuré-en « monde »: c'est-à-dire à la seule créature humaine… dont on a vu que l'essence la plus profonde est d'être, selon Heidegger, un tel « configurateur-de/en-monde »). Et l'on doit croire que cet « Événement » est à l'origine de tout ce qui est arrivé depuis à cette même espèce humaine : le langage et la pensée, la quête du savoir et le désir de mettre un sens sur toutes choses, l'invention des catégories de temps et d'espace comme de celles, plus originelles encore, de proche et de lointain (*cf.* notamment, dans un autre livre de ma *Profondeur*, mes variations autour de notre ancêtre – bientôt remplacé par le plus « moderne » *homo sapiens* – *homo erectus*: la créature qui, en se redressant sur ses pattes-arrières, découvrit les notions de proche et de lointain), etc. Et qu'y a-t-il finalement de plus crucial et de plus urgent, pour un scripteur qui, du moins, se propose à son tour de rédiger quelque chose comme un « grand récit des origines »: ce qu'est, je crois, celui de cette *Profondeur*, que de tenter de méditer de cet Événement à la fois immense et infime – ce moment où l'univers, par cette configuration-en-monde qu'il subit, se découvre « mystérieux » et, par suite, digne de se questionner lui-même (de se chercher un *sens*) – ; mais Événement dont une des premières conséquences est de faire venir la planète où il a eu *lieu* – l'astre dérisoire où est apparue la chétive espèce disante-pensante – comme, désormais, le *centre précieux* de cet univers, jusque-là indifférent : dénué de tout sens – de toute « explicabilité » comme de toute « in-explicabilité » (et pour cela : ni mystérieux, ni familier) – : l'« arche-originaire » (Husserl) de toute pensée qui questionne et, en un tel questionnement,

« prend en garde » l'étant en sa totalité (jusque-là : vague, vide et morne). Par quoi se proposer de rédiger quelque chose comme un (nouveau) « grand récit des origines », c'est d'abord tenter de méditer de l'*origine même de la pensée* – « processus » que, dans la *Profondeur*, j'ai toujours présenté comme la réponse de la chétive espèce humaine à un *appel* (mais alors de qui ? de quoi ?) – ; peut-être du *sens* lui-même se cherchant, dans un univers radicalement opaque et étranger, une sorte de *cor-respondant* susceptible d'ouvrir avec lui un « entretien infini » (qui depuis en effet, avec la créature humaine, n'a plus cessé : faisant de celle-ci, et parfois malgré qu'elle en ait, ce que j'ai pu appeler les « possédés du langage »/« créature du sens »). L'humanité prise en sa généralité la plus « spéciste » serait-elle – de la même façon que, dans la Bible, le peuple juif – le *peuple élu du sens* ; et « peuple » qui, de la même façon que les Hébreux avec leur Dieu, a contracté avec ce « sens », quoiqu'à un niveau cette fois-ci « spéciste » et non « ethnique », une *alliance* sur laquelle, de toute façon, il ne peut plus revenir – qu'il n'est plus en son pouvoir de dénoncer (on ne peut dés-apprendre à parler) – : comme si l'espèce humaine était un *Israël cosmique* qui, pour avoir une seule fois accepté d'être le correspondant du sens, ne pouvait plus faire autrement, désormais, que de poursuivre indéfiniment l'entretien avec ce sens… qui l'a fondé en tant qu'espèce disante-pensante. Par quoi aussi, dans cette perspective biblico-cosmique, notre petite planète Terre vient comme une sorte de « terre promise » – à l'homme par le sens – ; et astre qui, bien qu'infime et sans aucune importance aux yeux de l'univers, est, à ceux du sens, *le plus précieux* du cosmos : pour ce que le lieu unique de l'univers où a « eu lieu » l'Événement de cette rencontre entre le sens et une espèce vivante (ayant accepté de répondre à cet « appel du sens » : de *contracter alliance* avec celui-ci). Par quoi également vient cette idée que, par la contraction d'une telle alliance, s'est mise en place, au sein d'un univers jusque-là parfaitement indifférent (à lui-même), une sorte de « conscience cosmique » capable, par ce processus langagier-pensif/configurateur-en monde de cet univers, d'éprouver ce même univers comme essentiellement *mystérieux*. L'homme est la seule espèce vivante susceptible de pressentir qu'il y a à l'œuvre, dans l'univers dénué de sens où il est apparu, un *infini mystère* ; et toute la pensée, le langage, naît de cet unique « sentiment » qui, tant que la créature disante-pensante demeure ce « vivant », ne la lâche pas un seul instant : faisant notamment d'elle ce « configurateur-de/en-monde »… qui n'est qu'une manière pour elle d'*aménager* cet « infini mystère » qui, sans l'ordre de la structure-en-sens qu'est un « monde », le

déborderait de tous côtés (un homme qui tenterait de penser dans ses plus grandes profondeur et a-byssalité ce « mystère » deviendrait probablement fou). En ce sens, ce que j'appelle ici le « (pur) scripturaire » n'est rien d'autre que la façon qu'a trouvée l'homme pour se tenir à la *bonne distance* du brasier silencieux de ce *mystère*: trop loin de lui il se languit dans l'ennui du séjour dans un univers in-différent, trop près il brûle et devient fou; même si le plus « mystérieux » en ce « mystère », c'est encore l'homme lui-même: la seule créature susceptible de postuler qu'un *sens se cache* sous l'apparent chaos phénoménal de l'univers; et « sens » que la pensée et le langage vont pouvoir dérouler en une « explication (à peu près satisfaisante) du monde »; mais « explication » qui, dans le fond, ne fait que (ici le texte et le développement s'interrompent).

Audition ce matin, lors de la radio-diffusion de la messe dominicale de ce 23 février 2020, d'un cantique grégorien que j'entendis souvent chanter lors de mon enfance en Bretagne dans les années soixante du siècle dernier: à peine une soixantaine d'années me séparent de cette époque et pourtant, à y songer, plus profond que des siècles entiers, s'interpose désormais entre l'homme qui écrit ces lignes et l'enfant que je fus. Notre génération est sans doute la première à avoir assisté comme en dirent – et cela sans bouleversements particulièrement spectaculaires (guerres, révolutions, etc.) – à l'effondrement total et rapide d'un *monde* qui s'en est allé sans presque crier gare, et dont on chercherait en vain aujourd'hui autour de nous les traces dispersées (il y avait déjà certes eu, dans l'histoire, des exemples de tels effondrements – chutes d'empires ou changements de régimes politiques –, mais l'effondrement dont nous avons été les témoins – pour certains mêmes: les acteurs (plus ou moins conscients) – s'est passé, lui, dans le *quotidien* même des vies qu'il a ébranlées; et ébranlement comme sociosismique qui fait que ces vies n'ont plus aucun rapport avec ce qu'elles étaient encore il y a à peine quelques décennies). Il ne s'agit pas ici bien sûr d'emboucher la trompette de la nostalgie (car ce « monde » qui a si radicalement *passé* avait aussi ses défauts et ses contradictions), mais plutôt de se pencher, en frissonnant de vertige et d'étonnement, à ce gouffre que, en s'abolissant si rapidement et si totalement, il a ouvert sous nos pas incertains; et gouffre qui est d'abord celui du temps « moderne » et de son *accélération* sans remède et jamais vue auparavant. Car voici qu'en quelques brèves décennies tout ce qui constituait le sol mental (à peu près stable)

d'une civilisation entière – dont en Bretagne : cette organisation encore religieuse de l'existence humaine (qui dans le fond, comme l'affirment certains historiens, n'avait guère changé depuis le Moyen-Âge : ces mêmes historiens notant que, dans certaines régions françaises, le Moyen-Âge ne prend réellement fin qu'avec l'introduction de la télévision dans les foyers) – s'est entièrement dissous ; et dissolution survenue si rapidement et si totalement qu'elle jette nos contemporains dans ce sentiment vague d'avoir pénétré dans un *autre monde*… dont on aurait omis de leur fournir les codes et le « mode d'emploi » ; et « autre monde » dont une des signatures serait qu'en lui « tout change et ne cesse de changer » : à ce bémol que, désormais, la présente population, contrairement par exemple à celle peu ou prou encore « progressiste » des années soixante, ne discerne plus en ce changement incessant quelques « progrès » à l'œuvre que ce soit (ce qui peut notamment expliquer pourquoi aujourd'hui les « réformes » entreprises par les divers gouvernements – et même si parfois elles sont nécessaires – sont accueillies dans un sentiment général de *suspicion* : pour ce que ce qui, dans le fond, est bien mort dans l'esprit de ces populations, c'est d'abord la croyance générale au « progrès »). Et c'est ainsi que, à côté de phrases telles que ce (pourtant proscrit par la police idéologique-médiatique) « c'était mieux avant », on en entend aujourd'hui d'autres, prononcées par des personnes, qui ne sont pas toutes âgées, telles que ces « tout va trop vite » et/ou « tout change mais toujours *en pire* » ; toutes affirmations/constatations (même prudemment murmurées) qui disent bien que le monde nouveau et « absolument moderne » dans lequel on nous a fait entrer ne reçoit plus l'agrément de ses habitants (qui auraient sans doute, avant que d'y pénétrer, préféré être *consultés*). Quelle chose étrange pour quelqu'un comme moi d'avoir été le témoin d'un tel, et si brutal, effondrement – d'un tel « grand remplacement », non tant de peuples, que de *mondes* (par quoi l'on voit que Renaud Camus se situe bien en dessous de la vérité du processus qu'il croit décrire) – ; étant clair également que, si je n'avais pas assisté de mon vivant à un tel monstrueux-époqual prodige, je n'aurais pas été non plus sans doute en mesure d'écrire le « grand récit » de cette *Profondeur* : c'est-à-dire un livre qui aura tenté de « penser », en mode peu ou prou théologico-généalogique, la *véritable origine* de ce même « effondrement de/en mondes » ; et effondrement qui venait de bien plus loin que l'histoire entière de l'« Occident » depuis sa fondation : cette antériorité expliquant aussi pourquoi, lorsqu'enfin il a eu lieu, la terrifiante inouïe rapidité avec laquelle il s'est produit ; et soudaineté dont on a vu qu'elle n'a aucun équi-

valent dans l'histoire entière de l'humanité ; même si la chose encore la plus étonnante en cet effondrement – par quoi il se distingue radicalement de tous ceux qui l'avaient précédé –, c'est qu'il ne peut être ramené à aucun événement notable/identifiable survenu au cours des récentes décennies : un monde ancien s'est effondré, remplacé par un autre nouveau : celui dont nous traversons aujourd'hui le paysage désolé, et personne en vérité ne peut donner de *date* précise et explicite à ce formidable ébranlement… ni avancer quelque explication « historique ». C'est un peu comme si les habitants d'une ville, se réveillant un matin, constataient que leur cité, suite à un bombardement nocturne, a été réduite en cendres : sauf que ce bombardement, personne n'a pu y assister, n'a entendu le bruit de ses déflagrations ; et voici qu'ils errent hallucinés parmi les ruines et les gravats d'un monde mort, mais sans s'expliquer comment une telle catastrophe a pu se produire. On se souvient que dans son *Bloc* (*cf.* la lecture de ce roman dans mon *Ancien des jours*), l'écrivain Leroy, méditant sur les notions de « monde d'avant » à « monde d'après » – il est contraint, à cette ambition, de renoncer : de rédiger, au lieu de la vaste somme romanesque dont il se sentait gros le « petit polar » de ce *Bloc* (d'ailleurs excellent). Le seul « grand récit » généré par cet effondrement à la fois immense et silencieux aura donc été celui de ma *Profondeur* ; mais livre qui porte en lui la *signature d'invisibilité* d'un événement que, dans le fond, nous avons tous manqué – ne pouvons que constater par les ruines du monde ancien laissées derrière son passage – ; et voilà pourquoi sans doute mon ouvrage se présente sous la forme d'un essai plutôt que d'un roman : parce que, lorsqu'on n'a pu identifier l'événement qui a provoqué un tel ravage, on ne peut rien vraiment raconter – seulement méditer et penser de la mystérieuse catastrophe qui a eu lieu tandis que nous « regardions ailleurs ».

Nous traversons à présent un paysage désolé où, sur les ruines du monde ancien/effondré, se dressent les échafaudages idéologiques les plus délirants du « politiquement correct » (le monde ancien avait lui aussi sans doute son « politiquement correct » – qui ne valait probablement pas mieux que le nôtre – ; mais, me semble-t-il, sa catéchisation n'avait pas atteint encore le degré de ressassement idéologique et de bombardement médiatique-incessant qu'illustre le nôtre) ; à tel point que, lorsqu'on se laisse à écouter en boucle les médias (ceux, notamment publics), on se croirait revenu au « bon temps » de la défunte Union Soviétique : le contenu idéologique

a bien sûr changé mais, dans le fond, c'est toujours la même insistance obsessionnelle à endoctriner le spectateur qui n'en peut mais – qui aimerait bien que, de temps à autre, on lui parle un peu d'autres choses que des (ici le lecteur rétablira) –; et qui ne comprend qu'une telle assénation sans relâche à la population de l'idéologie du « politiquement correct » – pourtant aujourd'hui remise en cause par nombre d'intellectuels (qualifiés dès lors de « néo-réactionnaires ») – révèle beaucoup de choses: à commencer par la nature « totalitaire-soft » de la présente domination qui tient à toutes forces à « remplacer » le monde ancien/effondré par un autre où ne doit plus régner que des principes de type *amalécite* (« le monde comme le produit de mon travail et de ma volonté »)… portés par un personnel spécial/néo-progressiste/associatif qui fait en vérité peser sur l'opinion publique une sorte de *terrorisme* qui n'est pas seulement d'ordre « intellectuel » (puisque, à chaque fois que s'ouvre une nouvelle polémique, c'est bien la tête ou le poste de leur contradicteur qui sont réclamés par ces néo-« commissaires du peuple »). Les membres de ces personnel spécial/militance d'un genre inédit se reconnaissent en général par deux traits: la certitude d'abord, et quelles que soient les méthodes par eux utilisées, d'appartenir au « parti du Bien » – celui qui prend la défense de tous les opprimés et autres victimes du monde – et, ensuite, l'*air de ressentiment* que peint sur leur visage une indignation toujours renouvelée; et « ressentiment » qui constitue en réalité, et plus que l'amour ou la compassion, le vrai moteur de leur passion militante (à tel point qu'on se dit que, même si par extraordinaire toutes leurs revendications étaient satisfaites, ils trouveraient encore à redire: en exigeraient d'autres toujours plus radicales et « jusqu'au boutistes »). C'est pourtant parmi ces gens – qui tiennent le haut du pavé médiatique (il faut voir avec quelle révérence – quoique teintée parfois de frayeur – on les accueille sur les plateaux) – que les habitants de cette malheureuse époque doivent tenter de survivre, en essayant de louvoyer entre les divers oukases idéologiques qu'ils fulminent du haut de leurs « discours sans réplique »: comment s'opposer à des locuteurs qui se sont toujours-déjà auto-proclamés défenseurs de la cause des « victimes »? Car ce que ces gens recherchent en vérité, ce n'est pas tant la victoire de leurs causes: qui, si elle survenait, ne les satisferait peut-être pas autant qu'on pourrait le croire, que, plus secrètement, la jouissance que leur procure leur position de « donneurs de leçons »: ce pour quoi, lorsqu'on se donne le temps d'écouter leur « prêchi-prêcha » idéologique, on s'aperçoit rapidement que ce qui est par lui voulu, ce n'est pas tant de convaincre son auditeur que de, toujours, le *culpabiliser*. La

situation en est venue à un tel point que nombre de gens aujourd'hui, las jusqu'à la nausée de cet incessant bombardement idéologique dont ils sont les cibles, songent sérieusement à quitter ce pays pour en rallier d'autres où il leur sera loisible d'échapper un tant soit peu à toute cette hystérie propagandiste-« politiquement correcte » qui, ici, ne laisse désormais plus personne en repos (des pays où, par exemple, sourire à un enfant ou dire à une femme qu'on la trouve jolie ne font pas immédiatement de vous des (putatifs) pédophiles ou harceleurs). Car la conséquence la plus détestable de ce règne sans partage de l'idéologie néo-progressiste est encore qu'elle s'attaque aux racines mêmes de la joie d'être vivant : faisant peser sur cette vie un climat de *suspicion généralisée* qui bride tous les élans, met en doute les gestes les plus innocents, assombrit la simplicité de toutes choses (il est bien possible après tout que ni cette innocence ni cette simplicité n'existent réellement – ne soient encore que des illusions (des constructions culturelles… à, donc, « dé-construire ») –; mais comment vivre pleinement sans de telles « illusions »?). Armé de toutes ses « bonnes intentions » (par définition : incritiquables), ce personnel spécial-idéologique travaille donc en vérité, par cette « suspicion généralisée » qu'il fait peser sur toutes les situations du quotidien humain, *contre rien de moins que la vie elle-même*… qui, de temps à autre, aimerait bien qu'on la laisse un peu à son innocence et à sa simplicité – à la capacité de joie qu'elle recèle –; et « joie » à présent partout, battue en brèche par la mise en place de cette « ère du soupçon » dans laquelle, avec ce bombardement propagandiste-idéologique auquel procèdent sans relâche les professionnels du ressentiment et de la culpabilisation, nous sommes entrés. *Voici venu le temps des procureurs*: de tous ces « flics moraux » qui, au nom de la solidarité avec les « victimes », rêvent de transformer la vie sociale en un vaste et perpétuel *procès* où devra comparaître l'humanité entière ; en une incessante « chasse aux sorcières » où seront poursuivis tous ceux qui auront refusé de se déclarer d'avance coupables ; et individus auxquels la consigne, si répandue ailleurs, du « pas d'amalgame » ne sera pas appliquée.

C'est une chose étrange que quelqu'un d'aussi (médiatiquement) obscur et aussi (littérairement) peu doué que moi soit parvenu à composer un des ouvrages les plus *décisifs* de ce temps ; mais étrangeté qui, si l'on y songe, en dit plus sur ce temps que sur l'auteur « à peine identifié sous le nom de (P.L.C.) » de cette *Profondeur*: pour ce qu'une des caractéristiques de cette

« époque littéraire » est justement de décourager ses écrivains et penseurs de se lancer en de telles entreprises scripturaires… condamnées par avance à l'incompréhension et à l'indifférence. Paradoxalement, pour quelqu'un comme moi : que rien ne destinait *a priori* à rédiger un tel « grand récit », cette situation de *rétention scripturaire*-époquale fut ma chance : la perspective qui s'ouvrit a-byssalement devant moi lorsque je m'aperçus que, le livre que j'avais en tête, personne d'autre ne pourrait l'écrire à ma place et que donc, si je voulais le faire exister, c'était à moi et à moi seul d'« aller au charbon » de sa rédaction effective/démesurée. Je n'avais certes, me lançant bille en tête dans une telle aventure, rien à gagner ; mais ma chance fut que, étant cet auteur sans aucun capital de « notoriété spectaculaire », je n'avais non plus rien à perdre (sinon mon temps et ma peine) ; si bien que, que consacrer ce temps et cette peine à l'élaboration de quelque chose comme un « grand récit »… ou à la commission d'un énième « petit traité » ou « roman de rentrée littéraire » ne faisait pour moi pas grande différence : puisque, dans les deux cas, l'insuccès et l'indifférence (critique) étaient, selon toutes probabilités, au rendez-vous (ce que la non-réception des quelques « petits traités » et autres romans que j'écrivis et publiai avant de me lancer dans l'entreprise de cette immense *Profondeur* prouva suffisamment). Par ailleurs (comme je l'ai déjà expliqué), sitôt que je me fus mis au chantier de cette vaste rédaction, il s'avéra que l'écriture de celle-ci en était bien plus facile et aisée que lorsque je m'échinais à composer un de ces « petits traités » ou romans ; et cela sans doute parce que la forme « essai » de cette *Profondeur* me soulageait instantanément de tous les *soucis formels* dans lesquels, jusqu'alors, s'était empêtrée l'écriture de mes autres « opus » (en rendant la composition si difficile et si délicate). Tout d'un coup, parce que dans un essai la seule chose qui au fond importe c'est de *faire passer une pensée*, l'exigence (littéraire) du « bien écrire » – qui préside notamment à la rédaction des romans et autres « petits traités » – était comme magiquement écartée, suspendue : si bien que, moi qui avais tant sué sur la composition de petits opus ne dépassant pas une centaine de pages, je me trouvais soudain en mesure d'écrire presque facilement des ouvrages de huit cents (que certains de mes lecteurs jugent même parfois – à ma grande surprise – « mieux écrits » que les œuvres qui les avaient précédés). Et c'est ainsi également, par cette constatation étonnée de ma part qu'il n'était finalement plus aisé de rédiger un « grand récit » de dix-mille pages qu'un « petit traité » de cent, que je commençais à pressentir l'essentielle différence qui existe entre les deux traitements de l'écriture que sont ce

que depuis j'ai appelé le « (pur) scripturaire » – dont une des signatures est donc cette facilité d'écriture – et le « (strict) littéraire » – signé lui par une difficulté inverse –; et cela justement parce que cette notion de « bien écrire » relève uniquement du second… tandis que le premier, lui, *n'en a cure* (tous les « grands écrivains » – *i. e.*: les illustrateurs/explorateurs de cette « dimension du (pur) scripturaire » – écrivent en vérité *mal*). Le souci du « bien écrire » est peut-être, en ce sens, l'*ennemi le plus sournois* de toute entreprise de type scripturaire; et cela parce que, en celle-ci, de telles notion/exigence réintroduisent en sous-main une catégorie (strictement littéraire) au sein d'une dimension (purement scripturaire) qui n'en a en réalité que faire: pour ce que, ce qui, en cette dimension, est passionnément poursuivi n'est pas tant la « beauté » (au sens littéraire) que la *vérité*; ce pour quoi ce souci de « bien écrire » agit plutôt sur les « (purs) scripteurs » comme un *paralysant* dont, s'ils veulent mener à bien la rédaction de leur « grand récit », il leur faut avant toutes choses se débarrasser: quitte, dans certains cas, à choisir la voie consciente d'un « mal écrire » plus ou moins assumé (*cf.* notamment le « je ne fus jamais un sujet académique » – « et je n'ai pas dû m'en piquer » – de la conclusion des Mémoires de Saint-Simon: paradoxalement regardé aujourd'hui comme « le plus grand styliste de nos lettres » – ce qui eut sans doute beaucoup étonné notre petit duc!). Mais sans aller jusqu'à de telles extrémités – *i. e.*: opter sciemment pour la voie du « mal écrire » (ce qui pourrait constituer une pose encore *littéraire*) –, on peut dire que, pour un (pur) scripteur, ces deux catégories – celles du « bien » et du « mal écrire » – sont également indifférentes: pour ce que, lorsqu'on a choisi d'illustrer/explorer la dimension de ce « (pur) scripturaire », la question de la *forme* n'a plus grande importance; s'efforçant de suivre (comme l'« intendance » aux armées) le *développé* de la seule pensée; et « développé » qui *fait* (écrit) *avec ce qu'il a sous la main* (sous la plume): les mots, les phrases, les fulgurances du sens et autres « bonheurs d'expression » (s'il s'en trouve). Le scripteur de cette *Profondeur*, lorsqu'il lui arrive de relire certains passages de son « grand récit » (très rarement), voit bien que son livre aurait pu être *mieux* écrit qu'il ne l'est; mais en même temps, par la considération que ce « mal écrire » a été imposé, dans le temps de l'écriture, par le développé même de la pensée qu'il essayait en ce temp-là d'exposer, il voit bien qu'il n'a aucun regret à avoir – aucun « repentir » (au sens pictural et autre) à éprouver –; et cela parce que (ici le texte et le développement s'interrompent).

Y a-t-il un chemin qui permettrait aux purs scripteurs de court-circuiter « tout ce littéraire » qui les empêche de (ici le mot manque) : ce raccourci c'est le *scripturaire* qui, tels ces « trous de ver » de l'astronomie, donnent loisir aux voyageurs stellaires de traverser sans encombres et en un éclair l'épaisseur du continuum spatio-temporel (littéraire-textuel). La « dimension du (pur) scripturaire » s'enfonce au sein de celle du « (strict) littéraire », permettant par là à son illustrateur/explorateur de déboucher *au cœur même du sens* : ce « sens » que le (strict) littéraire lui, du fait des catégories paralysantes qui le régissent ordinairement, ne parvient jamais à s'approprier (devant le sens, le littéraire fait en quelque sorte des « manières », tandis que le scripturaire, lui, se fiche toujours au centre de sa cible). Lorsqu'un « (pur) scripteur » écrit, il ne se demande pas si son (éventuel) lecteur va comprendre ce qu'il dit – il ne cherche pas à rendre « plus clair » son propos (à quoi cela servirait-il ?) –; il se contente de se laisser porter sur le flux pensif-langagier du texte qu'il rédige, et cela en faisant ce pari que, quoiqu'il écrive, cela a ou *aura du sens* : exemple en poésie de l'« écriture automatique »; à ce bémol que, dans le registre de l'essai, cette pratique de l'écriture automatique ne cherche pas tant à produire des « effets de beauté » (littéraires) que des « effets de *sens* » (scripturaires). Un « bon » texte scripturaire est un texte que son scripteur n'es pas sûr de comprendre lui-même : déjà beau si, de très loin, il parvient à en maîtriser les signes que trace sa plume sur le papier (un « bon » scripteur est quelqu'un qui laisse sa « main (à plume) » aussi *libre* que possible). Un « bon » texte scripturaire est un texte qui s'efforce de laisser le *sens* à la liberté sans frein de son pur jaillissement : de ses « éclipses » et de ses retours »; et cela, ce « sens », sans jamais chercher en quelque façon à le *forcer* : ce qui le ferait retomber dans tous les errements du « (strict) littéraire ». Bien sûr, un tel traitement (purement) scripturaire du sens présente quelques inconvénients : obscurité, ressassement, etc. ; mais ce sont les risques que doit courir ce scripturaire s'il veut demeurer fidèle à la consigne de cette liberté (du sens)… qui seule autorise, de temps à autre, une de ses *fulgurances* (il faut parfois beaucoup écrire/beaucoup tourner en rond pour assister enfin à l'une d'entre elles)… Les premiers hommes qui inventèrent le langage – *i. e.* : qui donnèrent le coup d'envoi à ce processus mystérieux/évident de ce « sens » (qui allait littéralement changer la face de l'univers) – ne se doutaient sans doute pas dans quelle dimension nouvelle, ils s'engageaient – celle que j'appelle ici la « dimension du (pur) scripturaire » (même si l'invention de l'écriture – le

scripturaire ayant précédé l'écriture – était encore à des milliers d'années dans l'avenir) –; et pourtant, dès qu'ils eurent mis en celle-ci le pied, ils ne purent plus revenir en arrière: devenus, par cette seule incursion dans l'inouï de cette dimension (scripturaire) du sens, ce que j'ai appelé plus haut les « possédés du langage » – et aussi bien: les « créatures du sens » –; l'*histoire* (qui n'est jamais qu'humaine) avait commencé: dont chaque « époque » est délimitée, après parfois de longues périodes de ressassement du toujours même « sens », par une de ses fulgurances nouvelles… qui, en un éclair, (re)configure la forme d'un monde nouveau (mon espoir, en rédigeant le « grand récit » de cette *Profondeur*, aura donc été d'avoir suscité, quelque part dans les milliers de pages de son océan textuel, une de ces « fulgurances »: celle qui fera passer l'humanité de nos « temps de détresse » – *i. e.*: ceux du ressassement interminable d'un sens qui, pourtant, a depuis longtemps pris fin – à une autre époque). Quelle chose étrange pour le scripteur de cette *Profondeur* de se dire qu'il y a peut-être, dans un des replis du « labyrinthe de tropes » de son livre, une « idée » qui recèle en son exposé (simple et anodin) le pouvoir de faire basculer un monde – qui est toujours un « monde du sens » – et un autre; et « idée » que son auteur a lui-même, sitôt écrite, oubliée (ne sait plus *où* elle se trouve et dans *quelles* circonstances elle lui a été suggérée)! Qui sait? Peut-être se trouvera-t-il, dans les temps à venir, un nouvel aventurier du sens qui, se coiffant de son casque de spéléologue-herménaute, s'enfoncera sans crainte dans mon labyrinthe à la recherche de cette unique « idée », (perdue), de cette fulgurance du sens (oubliée) qui pourtant, une fois re-découverte, donnera loisir à son « inventeur » (au sens préhistorique) de configurer en un éclair pensif-langagier un monde du sens (nouveau); et monde qui, par la seule révélation de son *nom*, effectuera enfin le tré-passement du présent monde (organisé autour d'un sens qui, bien que mort, ne veut pas *passer*). Mon livre-labyrinthe contient donc (comme le dédale qui s'étend sous le « Lieu des tombeaux » du roman d'Ursula Le Guin – Les *Tombeaux d'Atuan* – analysé dans un tome de cette *Profondeur*) un *trésor*; mais « trésor » qui, tant qu'il n'a pas été ramené au jour par le « mage Ged »: le sorcier-herménaute qui acceptera de prendre le risque de l'exploration de mon « labyrinthe de tropes », demeure *historialement* inutile: ne saurait opérer dans l'histoire d'un temps qui, tant qu'il n'aura pas fait surgir au jour cette « fulgurance du sens » que je dis, demeurera en son marasme « littéraire-époqual » (ce présent monde du sens, comme dans le conte, est à la merci du premier enfant qui constatera que « le roi est nu » – que le sens de ce monde est

mort – ; mais tant que cet enfant n'aura pas paru, l'illusion que ce roi porte un habit splendide, dont s'émerveillent hypocritement tous les courtisans *intéressés* de ce temps, perdurera : seul un sens peut en détruire un autre).

Ce que j'appelle ici le « (pur) scripturaire » est donc cette dimension où, de temps à autre, peut *fulgurer*, par simple mise en contact de deux mots ou de deux pensées, un *sens nouveau* qui fait rebondir en ce mode époqual-langagier rien de moins que l'histoire (humaine) en son entier ; même si, même après coup, il n'est pas facile de repérer dans le fatras des « causes » de l'irruption d'une époque nouvelle le « fait premier » de la « fulgurance du sens » qui lui a donné naissance. Rédigeant cette *Profondeur*, mon pari a été que, quelque part dans le vaste labyrinthe de tropes de son « grand récit », cette fulgurance a eu lieu, s'est écrite ; et même si son auteur ne sait plus/a oublié où et quand cela s'est passé : en quel repli abyssal de son océan textuel ; ce qui revient à dire que la *formule pour changer d'époque* (littéraire) existe déjà, quelque part dans le champ scripturaire de mon livre, mais qu'elle se réserve encore, tel un « trésor au fond de l'eau profonde », attendant l'occasion de se révéler pour, enfin, faire parvenir à son *tré-passement* ce monde ancien en état de coma dépassé ; mais dont l'effondrement, tant que cette « formule » n'aura pas été explicitement portée au jour, peut durer encore très longtemps (les hommes de ce temps sentent bien que le monde qui est le leur a « passé », mais tant qu'ils n'auront pas mis la main sur le *mot* qui permet de transformer ce « passé » en un « tré-passé », ils continueront de ressasser, faute de mieux, tous les raisonnements et autres sophismes mortifères… qui ont justement conduit ce monde à son effondrement : un peu pareils en cela aux survivants d'un bombardement qui vivraient parmi les ruines de leur cité morte, essayant de rebâtir ça et là, en ce mode idéologique, quelques constructions, alors que bien évidemment la seule solution à leur (durable) marasme serait de quitter le lieu de gravats de leur cité pour, si possible, en trouver un autre où ils auront loisir de construire la cité nouvelle d'une époque neuve). La rédaction de ma *Profondeur*, en se fixant pour but de « faire vivre une aventure nouvelle au *sens* », a ouvert le chemin qui conduit à une telle époque (littéraire) inédite ; mais époque dont le lieu, que n'auront pas été brisées toutes les catégories (également littéraire) qui nous contraignent à vivre parmi les ruines de l'époque ancienne/effondrée, ne pourra être gagné : tout se passant comme si mon immense « grand récit » n'avait été que

les *prolégomènes à un livre futur*, encore à écrire, et livre qui, en un éclair, révélera aux « innocents lecteurs » de l'avenir le « lieu » où ils auront loisir de bâtir la cité époquale-nouvelle que je dis… mais que, probablement, je ne verrai pas. Qui peut dire de quoi sera faite « la matière de (ce) livre » (probablement : personne encore) ? Et pourtant tous les ouvrages (ceux du moins : non insignifiants) qui paraissent aujourd'hui, en leur seule conscience d'être des « livres de transition » (F. Magloire), en parlent déjà, en dessinent les contours inimaginables : pressentant qu'un monde nouveau est désormais *à portée de main* (ou de plume) ; même si ce monde en même temps, tant que la « formule pour changer d'époque (littéraire) » n'aura pas été trouvée, demeurera aussi éloignée de nous que l'astre le plus lointain du ciel. En ce sens, cette génération (littéraire) ressemble un peu à ces peuplades des temps anciens qui, parvenus en vue d'une terre splendide/nouvelle, n'osent cependant en faire leur séjour ordinaire… parce que le *mot* qui leur permettrait de se l'approprier pratiquement leur manque encore (et tant que ce « mot » n'aura pas été trouvé ils demeureront ces errants campant, perplexes et hésitants : sans oser s'approcher, d'un « splendide monde neuf » : c'est notamment l'image que j'ai développée dans la nouvelle « Le bord du monde » de mon *Rêveur définitif*. Lorsque j'ai commencé d'écrire, il y a maintenant plus de quarante ans, je n'avais pour ambition que de devenir cet « honnête littérateur » se perfectionnant progressivememnt en son « art » – se prenant tantôt pour un poète, tantôt pour un romancier (« aspirant à tout » : ce pourquoi mes productions de cette époque apparurent si disparates à mes premiers lecteurs) – ; et pourtant, dès ce temps-là, je sentais bien que dans ce mystérieux désir d'écrire qui me tenait, quelque chose à la fois plus puissant et plus secret me requérait ; et quelque chose qui, dans le fond, n'avait cure de « tout ce littéraire » et de son ambition vulgaire (même s'il allait me falloir encore bien des décennies pour parvenir enfin à mettre un nom – celui donc de ce *scripturaire* – sur ce « quelque chose ») ; et c'est sans doute l'appel insistant de ce « scripturaire » qui, pour finir, allait me faire entrer dans l'entreprise un peu folle de la rédaction de cette *Profondeur* : dont celui qui, pendant des années, s'était pris, selon, pour un poète ou un romancier, en se lançant dans l'écriture d'un tel « grand récit », allait se révéler être, à sa propre surprise, un *essayiste* (mais « essayiste » où, cependant – en le mode, selon, de la rédaction d'un « poème de la pensée » ou d'un « roman philosophique » l'ancien poète comme l'ancien romancier étaient conservés). J'ai expliqué plus haut comment, au début de l'année nouvelle (2020), achevant de rédiger ce précédent *Recherche*

Extrême, j'avais décidé par la même occasion de mettre un terme à mon immense manuscrit ; et puis voici que, sur ces entrefaites, l'irruption brutale de la maladie – par la mise en exergue de la *dimension antalgique* de ce « scripturaire » – m'y a irrésistiblement ramené : me faisant entrer dans la rédaction inopinée/imprévue d'un tome supplémentaire qui, selon toute probabilité, n'ira pas jusqu'à sa fin – à tout le moins : demeurera à jamais inédit – ; et c'est une chose étrange pour un scripteur que de se dire que les lignes qu'il trace présentement ne sont *rédigées pour personne* (sinon lui-même) ; et que, par le même mouvement, le livre de ce *Champ profond*, hypothétique dix-septième tome de mon « grand récit », *ne va nulle part* : n'ayant devant lui que la pure dimension de ce « scripturaire » qui (ici le texte et le développement s'interrompent).

Un ouvrage écrit pour personne et qui ne va nulle part : voilà donc la plus parfaite formulation de ce que j'ai appelé plus haut l'« errance scripturaire » – quand le livre, lancé tel un vaisseau de tropes sur son erre, s'écrit en quelque sorte *tout seul* – ; et que, surtout, son pilote-scripteur ne maîtrise plus rien des pensées qui, d'un tel mouvement non-contrôlé, pourraient de temps à autre procéder ; et peut-être est-ce après tout ce que désire au plus haut point le « scripturaire » : cette *liberté du sens* qui, ayant rompu toutes ses amarres/brûlé tous ses (littéraires) vaisseaux, progresse uniquement du fait de son inertie (celle accumulée par l'écriture des précédents tomes – quand leur scripteur se flattait encore d'avoir « quelque chose à dire » – de ce « grand récit »). Comme je me suis éloigné de la pensée qui avait présidé aux premières pages de celui-ci (et vient en effet un moment où le scripteur, quelque effort qu'il fasse pour (ici le mot manque), *ne reconnaît plus son propre livre*) ; mais est-ce si ennuyeux que cela : et n'est-ce pas le destin de tous les ouvrages, à partir d'un moment, d'échapper à leur créateur : comme un fils qui, s'il veut assumer son destin, doit un jour ou l'autre quitter sa famille, son père, sa mère ? Le scripteur de cette *Profondeur* se dit parfois qu'il aurait pu exposer la pensée de celle-ci d'une manière plus brève et plus succincte – au lieu d'écrire un« grand récit » de dix-mille pages, se contenter de rédiger un « petit traité » d'une ou deux centaines ! – ; mais en même temps il voit bien que, s'il avait adopté cette méthode, cette pensée n'aurait jamais pu voir le jour ; et cela parce qu'elle s'est élaborée *dans le mouvement même* de l'écriture de ces milliers de pages : n'étant, au début de celles-ci, nullement (ou si peu) « formée » – n'étant jamais apparue toute « armée »

dans l'esprit de son scripteur (qui n'aurait plus eu alors qu'à écrire le livre où il l'exposerait sans manières) – ; mais on sait bien que ce n'est jamais ainsi que s'élaborent les pensées (un tant soit peu décisives et profondes) ; ayant au contraire besoin, pour s'approfondir en ce mode a-byssal, de cette *errance scripturaire* sur le papier : quitte à donner de temps à autre à son lecteur le sentiment d'un ressassement cependant nécessaire dans la mesure où c'est justement en de tels moments de « sur-place » du livre que sa pensée a loisir de rebondir pour se chercher « un chemin philosophique et plus sûr » (la pensée *ne précède pas* l'écriture, elle s'élabore en même temps qu'elle : le schéma qui voudrait qu'il y ait toujours-déjà une « pensée » qui, ensuite, serait susceptible d'être exposée par l'écriture est une *illusion littéraire*). Dans la dimension que j'appelle ici le « (pur) scripturaire », au contraire, les deux vont de pair : ce pour quoi, dans une telle dimension, les scripteurs sont comme contraints, s'ils veulent exposer quelque chose comme une « pensée », de rédiger de « grands récits »… dont le ressassement (apparent) n'est que la manière qu'ont trouvée ces scripteurs pour *associer* leur lecteur à l'élaboration de cette « pensée » même : « un livre dont vous êtes le penseur ». Tous les lecteurs de cette *Profondeur*, à un moment ou à un autre, se sont plaints auprès de son scripteur d'une certaine *lenteur* dans l'exposition du propos – à quoi ce scripteur aurait pu leur répondre (et l'a d'ailleurs fait à certains d'entre eux) : « mais cette "lenteur" n'est rien d'autre que celui du *mûrissement* d'une pensée qui ne commence réellement à exister qu'une fois inscrite sur le papier ; mais inscription qui, en même temps, n'en *fixe* jamais définitivement le *sens* (qui, lui, est toujours "en avant" : et voilà pour quoi cette pensée, pour s'exposer, a besoin de l'écriture d'un "grand récit") ». Mon livre ne cherche pas tant à rejoindre ce « sens » qu'à s'engouffrer dans le sillage laissé par celui-ci dans son mouvement de fuite au travers de l'espace scripturaire ; et voilà pourquoi aussi son scripteur n'est pas tant le maître de ce « sens » que son poursuivant éperdu : quelqu'un qui, chaque fois qu'il croit l'avoir enfin gagné, s'aperçoit que, déjà, *il n'est plus là* et que ce qu'il s'imagine avoir un instant fixé de lui sur le papier n'est qu'un vide et une absence (la découverte de ce vide et de cette absence constituant les moments de « ressassement » de ce livre : ceux où son scripteur comprend qu'il n'a, de ce « sens » rien atteint du tout… et qu'il lui faut donc, malgré qu'il en ait, reprendre sa quête). Et voilà comment cette *Profondeur*, à partir de l'intention modeste-affichée de rédiger un petit article sur la perspective : le premier chapitre du premier tome de son « grand récit », a pu devenir cette immense Somme : pour ce que son scripteur, à la fin de l'écriture

de ce petit article/premier chapitre, a vite compris qu'il n'avait (presque) rien saisi de ce que, en ceux-ci, il se proposait d'exposer – qu'il n'avait fait qu'accomplir le « saut dans le cercle herméneutique » –, et que ce cercle en vérité n'était que le commencement d'une *spirale* (celle-là même du *sens*) qui, de proche en proche, allait le conduire à explorer des domaines dont, l'instant d'avant, il ne soupçonnait même pas l'existence (*cf.* notamment la gravure figurant dans un ouvrage de Camille Flammarion – qui pourrait constituer l'illustration de couverture de ce *Champ profond* – où l'on voit un pèlerin passer la tête à travers l'enveloppe ineffable du monde et découvrir, sur son autre versant, tout un monde d'astres, de ciels et de « firmaments » enchevêtrés).

Eus-je en ce temps maintenant lointain (printemps 1996) le sentiment de me tenir sur l'orée d'un livre immense et qui, bientôt, allait mobiliser toutes mes forces (scripturaires) ? Rien n'est moins sûr (comment aurais-je pu deviner que ce petit texte d'une dizaine de pages allait constituer le prélude à quelque chose comme le « grand récit » de cette *Profondeur*?). Et pourtant bien vite, dans les semaines qui suivirent, le texte, tel un sarment de vigne dont rien ne semblait pouvoir enrayer la croissance, se mit à se développer en son mode « ogresque » et comme « irrésistible », et cela avec une facilité qui me déconcertait moi-même – moi qui, les années précédentes, avais tant sué à la composition d'un premier roman (qui venait justement d'être publié) – ; comme si ce que je n'appelais pas encore le « scripturaire » – car il me faudrait rien de moins que quinze tomes de cette *Profondeur* pour parvenir enfin à en identifier la notion – me disait : « Regarde comme, avec moi, l'exercice – que tu juges si difficile (tant que tu demeures dans la stricte dimension du "littéraire") – de cette écriture devient simple et aisé » (et c'était en effet à n'y pas croire : les phrases, les pensées, les chapitres et leur titre, la structure même de l'ouvrage naissaient spontanément sous la plume devant moi ; et cela *sans aucun plan préconçu* : sans que leur scripteur sache où ce galop scripturaire le conduisait – et pourquoi, après tout, aurait-il dû s'en inquiéter : n'était-ce pas déjà beau, presque miraculeux, que d'être le réceptacle d'une telle *faveur*?). Le scripturaire est un maître généreux à proportion qu'il est tyrannique : il vous fait renoncer aux livres que vous aviez en projet pour vous en faire *rédiger un autre* – auquel vous n'aviez jamais songé – ; il vous fait renoncer aux « genres » que vous escomptiez bien illustrer (dans mon cas : roman, poésie) – et bientôt d'ailleurs :

renoncer à « tout ce littéraire » (que vous prenez dès lors presqu'en pitié !) –; mais en contre partie, le livre inattendu/imprévu qu'il vous contraint d'écrire, il vous donne tous les moyens (scripturaires) de le mener à bien et (presque) facilement ; et quel auteur, s'il n'est pas trop médiatiquement/spectaculairement compromis : s'il n'a pas ailleurs d'autres *obligations* que celles de ce « scripturaire », refuserait un tel *deal* (la possibilité d'écrire tout à trac, à la place du « petit traité » que vous aviez en vue, quelque chose comme un « grand récit ») ? Ce pour quoi aussi, à plusieurs reprises dans le cours de cette *Profondeur*, j'ai émis l'hypothèse que si, dans cette époque (littéraire) nôtre, il se trouve si peu de « grands récits » à lire – et je crains bien être le seul, dans cette époque, à en avoir composé un (mais je peux me tromper) –, cela ne tient cas tant au manque de capacités (intellectuelles) et de talents « (littéraires) » des auteurs de ce temps – toutes qualités dont j'ai montré *moi*, en rédigeant un grand récit de mon cru, on pouvait très bien se passer – que plutôt à leur absence de courage et de simplicité ; et absence qui, pour finir, leur a fait refuser le « *deal* » que leur proposait ce « scripturaire » – ou du moins : leur a fait en discuter âprement les conditions (alors que bien évidemment, lorsqu'on reçoit de ce scripturaire une telle proposition, on n'ergote pas, on prend… et bien content encore !) –; et c'est aussi pourquoi, lorsqu'il m'arrive d'ouvrir un de ces « petits traités » dont l'époque nous bombarde incessamment, ma réaction est toujours la même celle d'y lire en filigrane le « grand récit » qu'il aurait pu être… si son auteur, au lieu de discuter avec le scripturaire des clauses du « *deal* » que celui-ci lui proposait, l'avait accepté sans manières et *simplement*. On connaît le proverbe « à cheval donné, on ne regarde pas la bride »; mais c'est pourtant ce que font en vérité à peu près tous les auteurs de ce temps : refusant le « cheval » (de l'écriture d'un grand récit) parce que la « bride » de celui-ci – peut-être pas assez « littéraire » ? – ne leur convient pas : n'entre pas dans leur plan de carrière, voire même dans la conception qu'ils se font de ce que doit être, selon eux, un livre (un « cheval »); et voilà comment ce qui aurait pu être pour eux l'occasion de rédiger quelque chose comme un « grand récit » tourne à l'eau de boudin de la commission d'un « petit traité » qui, aussi pertinents et prometteurs qu'en soient les prémisses, ne fait en général que rajouter de l'insignifiance à l'insignifiance : la véritable signature, je le crains, de notre époque (littéraire). Bien sûr, accepter le « *deal* » du scripturaire – *i. e.* : se lancer dans l'entreprise de l'écriture d'un « grand récit » – présente quelque risque : à commencer par celui (comme cela m'est arrivé à moi) d'une *absolue non-réception* (à quelques exceptions

même toutefois) de son travail par l'époque – celle qui ne veut plus lire que des « petits traités » –; mais non-réception qui dans le fond, si on la met en balance avec la grandeur ainsi secrètement reçue, n'est pas si grave que cela – est somme toute même assez « logique » –; et cela parce que, d'abord, le scripteur de ce « grand récit » peut toujours espérer que cette non-réception ne durera pas toujours; mais surtout il voit bien que, étant ce qu'il est, il n'aurait pas pu écrire un *autre livre* que celui que, pour finir: en acceptant sans façons le « *deal* » de ce scripturaire, il a composé; et rédaction d'un tel ouvrage qu'il a toujours regardée comme une chance extraordinaire à lui accordée: une sorte de *fortune* (secrète) qui compensait plus que largement la non-réception – il faut le croire: temporaire – de son « grand récit » (et la non-notoriété, d'essence uniquement et toujours « littéraire », qui va avec).

Un « fait » (n'importe lequel) étant donné à la méditation de la pensée, aussitôt une multiplicité d'*interprétations* – certaines s'opposant, d'autres se complétant/conjuguant – se propose au « penseur » qui, s'il est cet « authentique scripteur », ne doit en négliger aucune – décrire en sa totalité cette *spirale du sens* où, on le sait, un « oui » et un « non » sont parfois plus proches que deux « oui » ou deux « non » –; et pour ce que, on le sait aussi, derrière quelque vérité atteinte que ce soit, il y en a toujours une autre (toute vérité est « vérité avant-dernière »). Le scripturaire, contrairement au littéraire où l'on s'arrête à *une* interprétation (qu'on érige alors en « vérité »), est cette dimension où est conservée la totalité du mouvement – « a-byssal, forcément a-byssal » – de cette « spirale du sens »; et a-byssalité que le scripteur, tant qu'il écrit, doit toujours garder présente à l'esprit: pour ce que, s'il l'oublie un seul instant, il retombe immédiatement dans tous les errements et autres (ici le mot manque) du « littéraire ». En ce sens, dans quelque ouvrage « authentiquement scripturaire » que ce soit, le « tourner-vers » (cette a-byssalité) de son scripteur *est la clef*: la seule disposition que ce scripturaire exige des auteurs (non le talent, ou l'intelligence, voire la simple « pertinence »); mais exigence qui, si elle n'est pas satisfaite, frappe immédiatement d'insignifiance littéraire les livres que ces auteurs rédigent: les transformant en ce que j'appelle ici les « petits traités », c'est-à-dire en des ouvrages qui, aussi « pertinent » que soit leur propos, ne poussent jamais à fond l'*avantage scripturaire* dont ils avaient un instant, dans les débuts de leur rédaction, bénéficier (ce pour quoi ce

qui caractérise généralement les « petits traités », c'est le fait que la simple consultation de leur « quatrième de couverture » – pour un lecteur qui, du moins, connaît un peu la « musique herméneutique » – permet à celui-ci de faire l'économie de sa lecture). Toute autre est la situation du « grand récit » qui lui, lorsque, dans le cours de son développement fugué, il parvient à isoler une « interprétation », et aussi « profonde » soit-elle, *ne se fixe jamais* à celle-ci : pour ce que son scripteur, « tourné-vers » l'a-byssalité du scripturaire qu'il illustre (mais ne contrôle pas), sait très bien qu'elle ne saurait être, cette interprétation, l'ultime – cette « vérité »: la « dernière » –… et que, derrière elle, d'autres interprétations, plus profondes et inouïes encore, attendent d'être à leur tour visitées/explorées/mises à jour ; et ainsi de suite infiniment : le « grand récit » se fatiguera avant l'infini avant cette plongée dans l'a-byssal du sens dont il n'aura été un temps que le passager (plus ou moins : clandestin). Ce pour quoi sans doute le destin de tout « grand récit » est de demeurer *inachevé*: non par incapacité de son scripteur à « conclure », mais plutôt par la *nature même* de la dimension que, en se lançant dans une telle rédaction, il a entrepris d'explorer ; et dimension dont l'ineffable/invisible *élément* n'est rien d'autre que cette a-byssalité du sens et de la pensée. Lorsqu'un scripteur rédige (en ce mode « scripturaire «) un « grand récit », il sent bien à partir d'un moment qu'il est environné de toutes parts de ce « Grand extérieur » – par définition : *rétif à tout langage* –; et « Grand extérieur », dans l'élément d'a-byssalité duquel progresse si précautionneusement le « vaisseau de tropes » de ce « grand récit »: toujours menacé par les ténèbres du non-sens – de « cela qui n'est pas tourné vers nous » (les disants-pensants) – qui, à chaque instant, peuvent le dévorer, en une telle dévoration, faire instantanément cesser son voyage (de toute façon : sans retour – sans « conclusion »). L'in-achèvement est le destin banal de tout « grand récit », tandis que, à l'inverse, le « conclure » est celui des « petits traités » qui, n'étant jamais « tournées-vers » l'a-byssalité du sens, ne risquent pas de connaître cette « fin » *en la forme d'une ouverture infinie* qui caractérise celle des « grands récits »: dans la « fin » (qui n'achève rien) de ceux-ci, le sens est tout simplement rendu au gouffre d'où, le temps d'une rédaction (presque) interminable, il avait surgi ; et gouffre qui, en cette « fin in-finie », ne fait rien d'autre que reprendre ce qui lui avait, en réalité, toujours appartenu. Le sens, celui qui irrigue de son flux cette « dimension du pur scripturaire » (qu'explore tout « grand récit » digne de ce nom), *vient du gouffre*: il est donc logique que, à la « fin » de celui-ci, il y retourne… en le mode de l'irruption brutale/inattendue/inopinée d'un

silence (*cf.* celui qui interrompt en pleine mesure *l'Art de la Fugue* de Bach) ; mais silence qui n'est pas un (ici le mot manque) : ne conclut rien, ouvre seulement in-finiment (dans la direction de cette a-byssalité du gouffre).

Ma fascination pour ce que l'écrivain Pierre Michon appelle les « vies minuscules » (même si nous ne donnons sans doute pas le même sens à cet adjectif) : celles de ces gens qui, dans le fond, n'ont rien tenté d'autre (avec des réussites diverses) que de *passer entre les gouttes* des orages de l'histoire (dont celle de notre pays, on le sait, fut loin d'être exempté !) ; et cela non tant pour des raisons de prudence ou de frilosité – voire : de simple « origine sociale » –… que pour s'ouvrir à la pure extase de se tenir, ainsi exposé à tous les souffles du ciel et de ses saisons, dans le torrent du temps et, en une telle station, de *tenir bon* (j'aurais aimé mener une telle existence) – ce que par exemple, dans ma nouvelle « Le Rêveur définitif », j'ai essayé de rendre compte par ces lignes :

C'était la vie pauvre et merveilleuse, celle qui consiste à être sous le ciel comme des fleurs, à en recevoir les rigueurs et les bénédictions, les orages et la froidure – et à ne rien attendre d'autre que cette exposition au devenir, que cette résistance au torrent des jours. Il y avait alors tout un morceau de ciel consacré à la douleur, et un autre à la joie ; et un troisième pour la seule paresse des anges. Ainsi passaient les mois et les années, fuyaient les nuages sur l'horizon de collines éternelles. À les contempler, il nous semblait que nous n'aurions jamais d'autre existence que celle-là, d'autre espoir que celui qui consiste à attendre le retour immuable des saisons, la survenue d'un Même pourtant toujours inattendu. (…)

Ces vies-là, celles qui illustrent une telle « exposition totale », sont à notre époque, il faut bien le dire, de plus en plus rares ; et aujourd'hui, un peu paradoxalement, il faut « se fatiguer salement » pour, dans le flux infiniment *accéléré* qui caractérise notre temps moderne, parvenir à les mener : le plus souvent, en tentant de gagner les déserts (quand il s'en trouve encore) qui s'étendent à la périphérie d'un monde désormais presqu'entièrement sous la coupe d'un *contrôle* mental-cybernétique qui tend à empêcher toute ouverture de la créature humaine à ce que, dans son poème « Génie », Rimbaud appelle le « délice surhumain des stations » – ce pour quoi, dans ce même « Rêveur définitif », son

narrateur précise que cette existence-là s'est inaugurée par toute une série de *renoncements*:

Nous avions renoncé aux voyages. Nous préférions la vie simple du temps qui se lovait en boucles autour de notre demeure isolée, exposée à la véhémence des astres. Nous suffisait cette pure exposition à la violence de l'élément. Loin de la mer comme de la montagne, à l'écart de toute métropole, notre maison donnait pourtant le sentiment de résider au centre du monde, mais centre qui, paradoxalement, eût été retiré de l'agitation des peuples, du tumulte de l'histoire…

Mais « renoncements » dont la contrepartie est cette illustration d'un cours du devenir préservé de la futilité et de l'immense fatigue qui caractérisent celui du temps moderne, toujours précipité – du vécu d'une existence accordée à la terre et aux astres:

Notre temps était celui des saisons, des moissons, des migrations de troupeaux et d'étoiles. Comme nous aimions la chaleur de l'été sur ces causses exposés sans écran aux souffles du ciel, nous aimions le retour des hivers. La constellation d'Orion était notre préférée: à la voir monter chaque nuit plus haut dans le ciel d'automne, il nous semblait nous être embarqués pour une lente traversée, un voyage immobile et silencieux dont notre bergerie aurait été la barque de pierre.

Où l'on comprend que ces vies-là, qualifiées par moi de « minuscules », le sont en fait parce qu'ouvertes à l'*immensité* d'un monde qui, en cela inverse du monde « moderne », met en relation le *regard humain* avec le « cosmos » (pour dire vite): le « proche » de la créature terrestre, aux pieds enfoncés dans la glèbe, avec le « lointain » de tous les astres qui la surplombent; et qu'est-ce donc que ce « regard humain »? Rien d'autre que ce « fil de lumière » (Hegel) qui, en tissant un *filet de sens* entre toutes choses de cet « univers », le con-figure en un « monde » où ces mêmes choses se mettent à cor-respondre entre elles; et « cor-respondance » qui fait la trame de ce « scripturaire » que je dis ici: par quoi on comprend que la dimension que je nomme ainsi n'embrasse pas du tout le même domaine que celui que « *décrit* » celle du « littéraire ». Le véritable sens de ces « vies minuscules », de leur expression peu ou prou ambiguë, serait-il d'être en vérité des *existences (purement) scripturaires* – c'est en tout cas ce que donne à penser le narrateur de ce « Rêveur définitif » lorsque, faisant mention de la discipline *a priori* « littéraire »

de la « poésie », il écrit ceci :

Autour de nous les enfants grandissaient, se multipliaient, telle une affirmation joyeuse de la vie au milieu de la morne épouvante moderne. Et parmi eux, au sein de leur troupe bruyante, j'avais appris la lenteur du mûrissement : la poésie n'était plus cette impatience, cette frénésie de mots courant sur le papier pour s'interrompre brutalement au bord de la page ; elle venait désormais, elle aussi, en son temps. *Elle n'était plus l'ennemie du quotidien mais comme son parachèvement limpide : la chose la plus savante et la plus innocente – un geste aussi simple que celui de la ménagère qui renouvelle l'eau des fleurs. Oui, le poème n'était peut-être que cela : un bouquet qu'on dispose dans un vase sur une table de la maison, une fois qu'on a retapé les lits et préparé le repas ; ou encore une fenêtre qu'on ouvre pour que la lumière entre à flots dans les pièces, purifie toutes choses – le muet couronnement de la matinée, l'accord entre la diversité de ses multiples instants…*

; par quoi on comprend que l'illustration par le narrateur de cette pratique (littéraire) du « poétique » – passée au crible de cette « patience » et de ce « mûrissement » (que lui a « appris » la « vie minuscule » qu'il mène) – tend à le tourner-vers/disposer-à l'*autre illustration* de, cette fois-ci, le (pur) scripturaire que peut être aussi, en la forme de ce « parachèvement limpide » de tous les « multiples instants » du quotidien, cette activité de « poésie ».

Conversation (téléphonique) avec mon ami le philosophe Jean-Philippe Amiot qui m'évoque les circonstances au cours desquelles il a enfin « compris » le concept debordien de *Spectacle* – auquel jusqu'alors il ne « croyait » guère (sinon en un mode abstrait qui le laissait peu ou prou sceptique) – : il se trouvait alors dans une île de la mer Égée et contemplant un paysage – mer, ciel, terre – qu'il jugeait objectivement « sublime »… mais « sublimité » dont, paradoxalement, il ne parvenait pas à jouir parce toujours sa contemplation était polluée par cette considération que ce qu'il avait à cet instant sous les yeux *correspondait exactement* à ce pour quoi, en faisant son chèque dans l'agence de voyage, il avait *payé* ; et idée (peu ou prou interlope) qui transformait sa saisie de l'extraordinaire beauté du paysage en une sorte de supplice de Tantale : puisque, tout en constatant « objectivement » cette beauté, *il ne parvenait pas à en jouir* (à cause, peut-être, du *chèque* qui, entre

cette mer idéalement bleue et lui, s'interposait désormais ; et « chèque » dont la seule pensée le rendait *étranger* à ce que pourtant, objectivement, il aurait dû contempler dans l'extase et l'émerveillement les plus totaux). *Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation* : le « Spectacle » serait cet é-loignement même qui sépare le « directement vécu » de la chose – ici : un paysage marin – de sa re-présentation – en l'occurrence : marchande et touristique – ; et séparation qui empêche le « sujet pensant » de jouir pleinement de cette « chose » : tout se passant comme si (pour reprendre l'exemple de cet ami) ce qui a été obtenu (fût-ce le plus sublime des paysages) *en payant*… ne pouvait que décevoir et frustrer (l'auteur de ce « payement ») ; et cela parce que s'interpose désormais entre l'objet de la contemplation (ici : ce paysage) et le sujet de celle-ci une telle, quantitative et (donc) « spectaculaire », « re-présentation » ; et interposition qui empêche tout « directement vécu »/*saisie-sans-écran* des choses (restant à se demander si de tels « directement » et autre « sans-écran » – même dans le décor de sociétés non encore « spectaculaires » – ont jamais été possibles : l'homme étant cette créature, et cela au moins depuis l'Événement de la chute, essentiellement *médi-ate* ; c'est-à-dire cet « être (humain) » qui n'a accès aux choses que, pour ainsi parler, « par la bande » : jamais justement « directement » et « sans-écran » : à se demander si ce « Spectacle » que dit/décrit Debord ne serait pas un (lointain) dommage collatéral, en ce mode quantitativo-marchand, de cette « chute » même – la conséquence extrême-sociale-économiste de la perte par l'humanité de ce lieu « où les choses sonnaient *directement* au cœur » (Artaud)… et lieu dont nous avons gardé mémoire sous le toponyme pratico-légendaire de « jardin d'Eden » : voilà une interprétation théologique de son concept que Debord, s'il l'avait connue, n'aurait probablement pas aimée !).

Que devient le Spectacle en ces temps de confinement sanitaire (celui de ce printemps 2020) ? On aurait pu espérer que, profitant de ces quelques semaines (ou de mois ?) de suspension, son inepte bavardage permanent – au sujet de tout et sur n'importe quoi –, sinon cesserait totalement, du moins *se relâcherait un peu* – mais non : il faut que, négligeant l'occasion unique offerte par les circonstances de cette épidémie de la *mettre un peu en veilleuse*, il se « poursuive par d'autres moyens » –; et cela parce que, s'il y a bien une chose que ce « Spectacle » et ses séides ne peuvent en aucun cas accepter, c'est, tout simplement, le *silence* (médiatique) et l'absorption

(même momentanée) en celui-ci : toutes attitudes qui, pourtant, auraient pu rendre presque « rafraîchissantes » – à tout le moins : dépaysantes – les conditions pratiques de ce « confinement » (imaginons une planète qui, l'espace de quelques semaines : en ne faisant plus rouler ses voitures dans les rues ni voler ses avions dans le ciel, prendrait en quelque sorte, en ce mode silencieux et in-actif, des « vacances » – et plus décisivement encore peut-être : un monde où les idéologues médiatiques-prévendés par ce même Spectacle *la boucleraient un peu*). Il est clair hélas ! qu'une telle pudeur (médiatique), malgré les circonstances exceptionnelles que nous traversons, n'est pas du tout à l'ordre du jour – à preuve déjà : le grotesque rituel de ces « applaudissements de 8 heures du soir » (par quoi l'*homo festivus* de ces « temps de détresse » (sanitaire et autre), du haut de ses balcons, ne peut s'empêcher – pour, je suppose, illustrer le seul « vivre-ensemble » dont il a encore la latitude (mais « vivre-ensemble » bruyant, forcément bruyant) – *de la ramener*) –; mais à preuve aussi tous ces « *people* » qui, ayant immédiatement compris ce que ce « silence », en la forme d'un *oubli* par leur public de leur infime personne : perte de leur « notoriété (spectaculaire) », peut avoir de dangereux pour leurs « intérêts de carrière », n'ont de cesse, du fond de leur « confinement » : le plus généralement d'ailleurs en quelque vaste appartement parisien ou maison secondaire de la campagne (normande), de se manifester sur le *net* et autres « réseaux sociaux » – histoire probablement de signifier à leurs « followers » qu'ils sont bien toujours là (qu'ils « ne sont pas morts » : non tant du virus que de l'oubli (médiatique) que pourrait occasionner la pandémie) –; c'est ainsi qu'un chanteur de variété bien connu « postera sur le net » la chanson que lui a inspirée cette pandémie ; ou qu'un violoniste classique jouera tous les jours sur ce même « net », pour ses infortunés « frères humains »-confinés, du Bach ou du Vivaldi ; ou qu'une écrivaine à la mode publiera, dans un prestigieux organe de presse, son « journal de confinement », etc., etc. Tant pour ces gens-là le véritable danger ne réside pas tant en le « virus » lui-même – qui pourrait occasionner leur mort physique (même si, je l'avoue, je me fais, de ce côté-là, assez peu de souci pour eux) – qu'en l'oubli médiatique-spectaculaire que la menace de ce même « virus », si sa présence persistait, pourrait occasionner – en le mode cette fois-ci d'une mort du même nom (médiatique-spectaculaire ») – à leur carrière ; et menace de cet « oubli » qui, dans l'élément de ce « Spectacle », les contraint coûte que coûte à, en celui-ci, continuer d'*apparaître* : fût-ce au prix d'interventions « sur le net » peu ou prou grotesques, intempestives et (à mon sens) parfaitement obscènes (*cf.* d'ailleurs la volée

de bois vert qu'ont reçu, sur les « réseaux sociaux », les premières pages de ce « journal de confinement » publiées dans *le Monde* par cette « écrivaine à la mode »; et textes immédiatement reçus par un plus large public, comme si déplacées qu'il n'est pas sûr que la notoriété, pourtant à son zénith *avant* la pandémie, de cette « auteur » s'en relève un jour)… Il est clair en tout cas que, au vu des opinions de « confinés » et autres platitudes plus ou moins « philosophiques » que déversent quotidiennement les médias (officiels ou officieux), les circonstances pourtant exceptionnelles de cette épidémie planétaire n'ont en aucune façon amélioré le niveau moyen de la « pensée » de tous ces « confinés » qui, narcissisme époqualo-hystérique oblige, ne peuvent s'empêcher de donner leur « avis » – le plus souvent inepte et insignifiant (qui peut aller de la théorie complotiste la plus délirante à des considérations métaphysiques du genre « nous sommes tous mortels » – je n'invente rien : un tel *scoop* ressortant d'une intervention de je ne sais plus quel « philosophe » interviewé sur une chaîne d'info permanente) – sur l'épreuve qu'ils traversent ; et épreuve qui, si sa « saisie » n'était pas brouillée par tout ce bavardage médiatique-spectaculaire, aurait pu être l'occasion, pour nos « confinés », de la redécouverte pratique des vertus de *silence et de réserve* – voire : de méditation et de *prière* (dont nous avons assurément, en ce moment de « péril sanitaire », le plus grand besoin) – ; mais redécouverte qui malheureusement, malgré la vision peu ou prou délicieuse de ces « villes mortes » et autres lieux urbains-« désertés », n'aura pas eu lieu (on objectera à l'auteur de ces lignes que lui aussi après tout, les rédigeant, ne fait rien d'autre que de, lui aussi, « donner son avis » sur les conditions de la (présente) pandémie – mais non car ce texte, s'il est un jour seulement publié, ne le sera que dans quelques années : c'est-à-dire à un moment où l'épisode de cette pandémie – il faut du moins l'espérer (!) – sera derrière nous : c'est-à-dire à un moment où le monde aura retrouvé son cours « normal » – c'est-à-dire (hélas !) bruyant et agité –… et qu'alors, peut-être, on se souviendra avec « nostalgie » (?) – tout danger (sanitaire) étant écarté –, de ces quelques semaines de silence et d'inactivité forcés/gagnés-sur l'universel vacarme époqual de ce monde même). Quelle douce chose, si l'on y songe, que ces rues calmes, vidées de leurs voitures, de leur pollution et de leurs consommateurs hystérico-« festifs »; que ces mégapoles (momentanément) délivrées de tant de fatigue et d'agitation sans objet ; que ces… (je laisse ici mon lecteur achever lui-même le développement commencé).

Le *mépris* que, dans mon livre, j'ai toujours témoigné envers ce que j'appelle les « petits traités » et leurs auteurs ne tient pas tant au contenu objectif-pensif de ces ouvrages – qui peut être parfois (bien que forcément toujours *insuffisamment* développé) excellent (« pertinent » comme on dit aujourd'hui) – qu'au mouvement qu'illustrent ces mêmes ouvrages… d'un « tourner-le-dos » (inconscient ou pas) à l'*a-byssalité de la pensée*; et mouvement qui fait que leur lecture, pour du moins l'« acrophile » que je suis, s'avère toujours peu ou prou décevante, frustrante : « Il y avait des visions derrière la gaze des rideaux et (ces imbéciles) ont fermé les yeux » (Rimbaud) ; et sentiments de déception/frustration qui a fait qu'à un moment celui qui était le moins désigné pour écrire quelque chose comme le « grand récit » de son époque – cette *Profondeur* (dont l'auteur n'est ni un philosophe « au sens strict », ni un universitaire, ni même un écrivain « médiatique-spectaculaire », etc.) – s'est cependant décidé à « aller au charbon » d'une telle rédaction : parce qu'il lui était apparu (justement à la lecture de ces « petits traités ») que personne, en son « siècle sien », ne voulait (ou pouvait) le faire – peut-être parce que (presque) tous, en ce même « siècle », préféraient désormais écrire/penser pour occuper quelque strapontin dans le Spectacle plutôt que pour se coltiner-avec… cette « a-byssalité de la pensée » (qui pourtant, à toute « époque (littéraire) » – pour que jamais ne s'interrompe tout à fait l'« entretien infini » entre cette « a-byssalité-de » et la créature disante/pensante qui en est comme le témoin et le « cor-respondant » – réclame son *scripteur*). Les « défauts » de mon livre – *cf.* notamment sa (fictive) « fiche de lecture » du prophète Élie à destination de son « (divin) patron » que je me suis amusé, dans *L'Éternité et après*, à rédiger/imaginer (manque de « rigueur philosophique » et autre « paresse intellectuelle ») – auront donc été pour finir (ces « défauts ») ceux de l'*époque même* où il fut composé, et cela parce que ceux qui, en cette même « époque », auraient été mieux à même que moi de le faire – écrire le « grand récit » de leur « siècle leur » (en évitant autant que possible ces « défauts ») – n'ont pas voulu, pour les raisons que j'ai données plus haut, à cette « tâche » se consacrer : la « paresse intellectuelle que dénonce chez moi la fiche de lecture du prophète – avec je le crains quelque vérité (!) – n'étant donc rien d'autre pour finir que le *reflet* de celle – quoiqu'elle : « époquale » – de tous ces auteurs qui, bien que d'évidence mieux philosophiquement/littérairement armés que moi, n'ont pas daigné rédiger le « grand récit » que, pourtant, leur époque attendait/exigeait d'eux : préférant (donc) commettre les (insignifiants/« pertinents ») « petits traités » que je dis (et méprise)… et dont l'écriture

exprime/illustre une autre « paresse »-d'essence, elle (donc), *époquale* – et qui, à tout prendre, m'apparaît bien plus grave que la mienne – seulement (donc) « intellectuelle » –; et cela parce que, tandis que les « défauts » de mon « grand récit » sont (seulement) inhérents à la personnalité « humaine, trop humaine » de son auteur, ceux de leurs « petits traités » relèvent eux d'une sorte de (ici le texte s'interrompt : peut-être parce que je n'ai pas osé aller jusqu'à la mention – en l'occurrence, dans le cas de ces ouvrages, peut-être un peu exagérée – de ce « crime contre l'esprit » dont parlent les Évangiles ; mais « crime » qui, après tout, peut aussi bien être commis en le mode « abstentionniste » – le refus de répondre à l'appel de cette « a-byssalité de la pensée » – qu'illustre en vérité la commission de ces mêmes « petits traités »). Où l'on comprend notamment pourquoi Hölderlin faisait du *courage* (et non du « talent ») la vertu cardinale des poètes – et par extension bien sûr : celle des « penseurs » –: étant clair que ce qui aura toujours manqué aux auteurs de ces « petits traités », ce n'est pas tant le « talent » (littéraire et/ou philosophique) : ils en regorgeraient plutôt, que, justement, ce « courage » qui leur aurait permis, en le mouvement de cette toujours même « réponse à l'appel (de l'a-byssalité de la pensée) », de consacrer ce « talent » à autre chose que l'écriture de ces (peu ou prou insignifiants) « petits traités ». *Qu'as-tu fait de ton talent ?* (Matthieu ??) : voilà sans doute la question qui naît spontanément dans l'esprit du lecteur – en tout cas : dans le mien – qui referme un de ces « petits traités »; et cela d'autant plus qu'il a pressenti dans le contenu de certains de ceux-ci – dans la « pertinence » même de leur propos – le germe de l'écriture d'un « grand récit »… qui, pour finir : par l'effet de cette « paresse époquale », n'aura pas été écrit : ceci expliquant, chez ce même lecteur, le sentiment de *grande frustration* qui accompagne généralement la lecture de tels « petits traités »… qui viennent alors comme les *phoebus avortés* de l'écriture d'un « grand récit » qui, faute de « courage » de la part de son (pourtant talentueux/intelligent/pertinent, etc.) auteur, n'aura pas été composé (et qu'est-ce qui vaut mieux alors pour un auteur : tenter, malgré son « peu de talent » (littéraire) et autre absence de « pertinence » (philosophique), de rédiger malgré tout un tel « grand récit » – quitte, en une telle aventure (scripturaire), à accoucher d'une sorte de « monstre » (du même nom) –, ou bien, si l'on dispose au contraire de ces « talent-et-pertinence », les dévoyer en l'écriture de ces « petits traités » (fussent-ils des « grandes vertus »: dans la liste de laquelle ne figurera malheureusement pas, du moins, celle – pourtant en l'occurrence : « cardinale » – de *courage*).

Ce qui donc, à chaque époque, met en branle la rédaction de quelque chose comme un « grand récit » – celui auquel chaque époque aussi aspire plus ou moins secrètement (même si cette aspiration n'est pas toujours satisfaite) –, c'est le désir de certains auteurs (dès lors passés « scripteurs ») de se confronter malgré tout – et même si les modes et autres directives « littéraires » de leur époque ne vont pas du tout dans ce sens (ce qui est, je crois, le cas de la nôtre) – à cette « a-byssalité de la pensée »; et cela parce que seule celle-ci peut leur permettre de toucher ce que, dans un autre livre, j'ai appelé leur « salaire d'éternité »; et salaire payé/versé par ce biais « scripturaire », en ces sentiments de *vertige et d'émerveillement* que leur procure nécessairement l'écriture de tels « grands récits » (et même si ceux-ci, par leur propre époque, ne sont pas du tout « reçus »: cas d'évidence du mien !). Mais qu'est-ce que ça peut faire à de tels « scripteurs » (« reçus » ou pas) si, dans la rédaction de leur livre (ignorés ou non de leur époque), ils ont *déjà* touché ce « salaire (d'éternité) » en une monnaie (de ces « vertige et émerveillement »)… qui ne saurait jamais être « dévaluée » – alors que bien évidemment celle (financière, sociale et narcissique) en laquelle est versé le salaire que perçoivent les auteurs de « petits traités » ne cesse elle, ayant à subir le choc de l'inflation médiatique-spectaculaire, de faire tout le contraire –; par quoi, on le comprend aussi, de tels « scripteurs » (de « grands récits ») n'ont en aucun cas, de la non-réception de ceux-ci, *lieu de se plaindre*: puisque (« reçus » ou non) ils ont toujours-déjà été payés (en le « salaire » que je dis) par la rédaction même, généralement heureuse et « facile », de leur « Somme »; et rédaction qui, même si elle devait ne jamais être « reçue » (de leur époque ou d'une autre plus tardive), les a toujours déjà récompensés (de leur peine)… L'époque éditoriale-spectaculaire que nous traversons est sans doute plus *rude* qu'une autre pour les auteurs de tels « grands récits » – qui ne doivent attendre de celle-ci en général et de leurs contemporains en particulier (ceux qui ont définitivement opté pour la forme du « petit traité ») aucune « réception notable » –; et pourtant, face à ce mur d'indifférence: même pas d'hostilité (!), la plus grande erreur que pourraient commettre ces auteurs serait de s'abîmer dans une sorte de *dépit* historialo-littéraire qui leur ferait prendre en haine leur époque entière: sans voir que l'indifférence dont celle-ci témoigne envers leurs travaux (non reçus) constitue aussi pour eux une *chance*… en ce qu'elle leur donne, cette indifférence, la latitude de jouir d'une *liberté (scripturaire)* dont aucun de

leurs prédécesseurs, les auteurs des « grands récits » rédigés dans le passé, n'avait probablement jamais disposé ; et « liberté (scripturaire) » qui leur donne ce loisir d'écrire à peu près de tout – des « grandes questions » de la philosophie comme des sujets les plus triviaux de l'actualité la plus futile –… sans jamais trop s'inquiéter de la réception qui va être accordée par leurs contemporains à cet étrange *mélange des genres* – à cet empiétement systématique du « peu sérieux » sur le « sérieux » (et réciproquement) – ; et « mélange » qui fait par exemple, dans le cas de mon livre, qu'un commentaire très pointu de l'œuvre d'un « grand auteur » (ou du moins réputé tel) peut, selon, suivre ou précéder celui du « livre de souvenirs », parfaitement grotesque et insignifiant, d'une ex-« première dame » (élyséenne) – comme s'il s'agissait ici, pour le responsable d'un tel (iconoclaste) télescopage, de prendre au mot la boutade des « années baba »… qui posait que « tout est dans tout, et réciproquement » (!) –; mais surtout, plus profondément, de faire sentir à son lecteur (selon, amusé ou choqué) cette vérité qu'il n'y a pas de « sujets » plus « sérieux » qui compte étant constitué par celui du *regard qu'on pose* sur tout « sujet » (décrété « sérieux » ou pas) ; et « regard » qui fait que la pensée à l'œuvre en celui-ci – le crible qu'elle appose sur quelque sujet que ce soit (réputé « sérieux » ou pas) – n'est, elle, jamais vulgaire, jamais futile : pour ce que, en son mouvement général, visant, non tant à traiter de manière plus ou moins « pertinente » n'importe quel sujet, qu'à rédiger le *livre total*… dont aucun « sujet » ne serait *a priori* exclu (et c'est là sans doute l'essentielle différence entre ce qui est ici appelé « petits traités » et « grands récits »: les premiers se caractérisant par le fait qu'ils traitent *peu sérieusement* de « sujets sérieux » – à tout le moins décrétés tels par eux (*cf.* notamment le titre, en ce sens quasi-archétypal, de l'un d'entre eux : « *Petit* traité des *grandes* vertus ») –… tandis que les seconds, pour l'ordinaire, épousent le mouvement *rigoureusement inverse*: traitant eux « sérieusement » de sujets regardés *a priori* comme « peu sérieux » – en le mode de ce retournement-vers l'a-byssal que ceux-ci, malgré leur (apparente) « futilité », recèlent tout aussi bien – ; et cela parce que, comme on l'a déjà vu plus haut, cette notion de « sérieux » ne concerne pas tant la chose examinée – le « sujet » traité – que le regard que, sur ceux-ci, on jette ; et regard qui lui, pour ce que ne recherchant en toutes choses/« sujets » que cette « a-byssalité (de la pensée) », n'a en vérité cure de ces (supposés) « sérieux » et « (non)-futilité »… qui ne sont finalement que l'*alibi* des auteurs de « petits traités »… pour commettre leurs ouvrages eux, par contre, toujours « peu sérieux » et « très futiles »: dans tous les cas,

malgré l'« importance » du « sujet » abordé : celui par exemple ces « *grandes* vertus », toujours *insignifiants*).

Il se publie parait-il sur les « réseaux sociaux », en cette période de « confinement » nécessité par la pandémie en cours d'étranges textes dont les auteurs improvisés, bien loin de se plaindre de leur situation, s'en féliciteraient plutôt ; et cela parce que, disent-ils, cette obligation de « rester chez soi », en suspendant comme magiquement le cours de l'existence qu'ils avaient jusque-là menée, les a fait « se recentrer sur l'essentiel » – même si bien sûr aucun de ces internautes ne va jusqu'à tenter de nous expliquer quel sens ils donnent au juste à ce mot d'« essentiel » (dont ils excipent d'ailleurs comme « à tout hasard ») –; tous en tout cas disant leur crainte (à motif non tant sanitaire qu'existentiel) d'un déconfinement (prévu donc, en France, pour la date du onze mai) qui les contraindra à reprendre leur « vie d'avant »… dont ils auront eu tout lieu alors, durant cette période de confinement, de faire la *critique* la plus lucide et radicale : ce pour quoi, par exemple, un groupe d'extrémistes (de droite comme de gauche) – et qui s'est donné le nom de « Jour d'après » – voit en ce déconfinement l'occasion inespérée, sinon d'une « révolution », du moins d'une explosion sociale… qui fédérerait toutes les luttes en cours – des « gilets jaunes » aux « blouses blanches » –; et explosion qui, plus fondamentalement : plus secrètement, aurait pour véritable origine la prise de conscience par tous ces « confinés » que jusque-là (pour parler clairement/abruptement) ils avaient mené une « vie de cons » – notamment marquée par l'agitation sans but et le consumérisme effréné (c'est ce qui ressort en tout cas de leurs témoignages) –, mais « vie » que, après ce (bref) « recentrement sur l'essentiel » (qu'ils disent), ils ne pourraient plus accepter de reprendre : ce pour quoi, paraît-il aussi, les autorités actuelles, bien renseignées par leurs services de surveillance de la population, redoutent beaucoup la période qui suivra immédiatement la date (pourtant par elles fixée) de ce dé-confinement ; et cela, on le comprend, non tant pour des raisons sanitaires – la fameuse « deuxième vague » de l'épidémie – que pour d'autres, elles, sociales et, pour ainsi dire, « spirituelles ». Il est clair en tout cas que les journées « post-confinement » qui nous attendent (dans un peu plus de trois semaines) risquent d'être fort agitées et chaotiques – à tout le moins du point de vue social (car que faut-il attendre au juste d'une population qui aura mis à profit ces quelques semaines d'enfermement pour procéder

à la plus lucide et radicale des critiques de leur « vie d'avant » – du point de vue de l'ordre régnant : rien de très bon, sembla-t-il) – ; et perspective qui, n'en doutons pas, inquiète bien plus les présentes autorités que tous les spectres sanitaires – supposés d'un (possible) retour de la pandémie… dont on nous rebat (actuellement/médiatiquement) les oreilles : peut-être pour n'avoir pas à parler d'un *autre danger* – lui moins sanitaire, mais plus social – que ces mêmes autorités « prév(oient) avec (le) transissement » que l'on peut imaginer (et évocation médiatique-incessante d'un danger en cette forme uniquement sanitaire… peut-être destinée à préparer une population – devenue si dangereuse et critique (en ce mode existentiel) – à une « seconde vague » de cette fois-ci, non pas d'épidémie, mais bien de… confinement)… Il circule aujourd'hui dans l'opinion cette idée que, suite à cette pandémie en général et à ce « recentrement sur l'essentiel » qu'elle a, en particulier, généré sur certains (beaucoup ?), « plus rien ne pourra être *comme avant* » ; mais est-ce si sûr ? et les mêmes gens qui affirment avoir, par ce confinement, pris conscience de l'absurdité de cette « vie d'avant » – par eux, jusque-là, jamais interrogée en sa dimension de « consumérisme et d'agitation sans but » (pour dire vite) – sauront-ils, une fois tout danger écarté, y *renoncer vraiment* : c'est-à-dire, notamment, aller très consciemment vers une existence plus pauvre et plus frugale – pour le dire autrement : moins « matérialiste » et plus « spirituelle » (« essentielle » comme ils disent) –… ou bien, à peine redescendus dans leurs rues : redevenues suite à la fin de ce confinement bruyantes et polluées, la reprendront-ils derechef et sans coup férir : trop contents, après l'épisode de cette pandémie : dès lors vécue comme une sorte de mauvais (ou d'étrange) rêve, de retrouver leurs voitures et leurs avions, leurs voyages et leurs vacances, leurs « black friday » et leurs smartphones « nouvelle génération » (*cf.* la chanson que consacra jadis aux « Événements de mai 68 » l'auteur Claude Nougaro, et où celui-ci constatait que, suite à l'épisode révolutionnaire de ces « Événements » : qui coïncida lui aussi avec une (autre) prise de conscience de l'absurdité d'une (autre) « vie d'avant », « chacun (était) rentré chez son automobile »). On objectera à ces considérations qu'elles ne concernent finalement que la classe dite « moyenne » – c'est-à-dire celle qui, jouissant d'une certaine aisance, a encore accès à l'illustration de ce « consumérisme » (de moins en moins d'ailleurs semble-t-il) – (et classe d'où proviennent sans aucun doute aussi tous ces textes internautiques roulant sur la nécessité de « se recentrer sur l'essentiel ») ; tandis qu'une autre partie de la population – mettons pour dire vite : les « pauvres » (catégorie encore majoritaire dans ce pays) – ne

dispose pas même, elle, d'une telle latitude – celle de « consommer » (et donc : de faire la critique – par l'idée de ce « recentrement sur l'essentiel » – de ce « consumérisme ») –; mais classe (pauvre) qui pourtant (et ce sera là ma réponse à l'objection platement « sociologique » soulevée plus haut), si elle n'a pas, en effet, accès à l'illustration de ce « consumérisme » – ce qui peut notamment expliquer pourquoi, en toujours plus grand nombre, pour pallier sans doute une telle « injustice (sociale) », se lancent dans le « bizness » de l'économie parallèle (on peut toucher le RSA et avoir chez soi – à côté parfois de la « kalach »: destinée non tant à « faire la révolution » qu'à éliminer les concurrents commerciaux œuvrant dans ce même « bizness » (qu'à les chasser de son « territoire ») – de fortes sommes en liquide) –, n'en vénère pas moins, et cela avec parfois plus de ferveur et de rage que les membres des classes (supposées) plus « favorisées », les « valeurs » (comme on dit) – s'agenouille, comme n'importe quel *golden boy* (d'où la très juste désignation par Michéa de ces acteurs de l'économie parallèle comme les « golden boy des bas-fonds »), devant l'idole de ce *pur quantitatif* (celle du « dieu » qui règne aussi bien, donc, dans les « beaux quartiers » – où résident nos « golden boys » et autres financiers de haut « vol » – que dans ceux dits « sensibles »: où vivent, eux, nos « golden boys »… en ce mode atypique/« des bas-fonds ») –: suffisant pour se convaincre d'une telle vérité de visionner n'importe quel *clip de rap*, genre « musical » pourtant donné comme *a priori* « subversif »: qui peut croire cela ? ; mais « clips » qui, froidement examinés, apparaissent comme de parfaites apologies de ce « consumérisme » et des objets de sa *marchandise*; et cela sous les espèces les plus vulgaires et ostentatoires – voitures de sport, villa avec piscine, « fêtes » à bimbos et cocaïne, etc. –: par quoi cette « classe (dite) pauvre » met en scène ses véritables désirs et aspirations (qui certes ne risquent pas de la faire « se recentrer sur l'essentiel » (!) – même si je doute que la classe située juste au-dessus d'elle dans l'échelle sociale – celle dite donc « moyenne » – soit, elle, plus capable de mettre pratiquement en œuvre un tel « recentrement-sur »; et cela sans doute parce que cette « classe moyenne » n'a en réalité aucune idée de ce que peut bien signifier ce mot d'« essentiel »… dont elle use et excipe, on l'a vu, tout à fait « au hasard » et comme par « entraînement rhétorique »).

Et la vérité n'est-elle pas ici que tous, du sommet de l'échelle sociale à ses (bas-)fonds des habitants des « beaux quartiers » à ceux (dits) « sensibles » (pour user de l'habituelle – et finalement si pratique pour la domination –

litote), ont été/sont – là au moins : *égalitairement* – ensevelis dans la même vulgarité quantitative/consumériste ; et vulgarité que, le temps d'un confinement, certains de ceux-ci, en évoquant ce (possible) « recentrement sur l'essentiel » sur lequel ce même confinement pourrait déboucher, semblent vouloir *remettre en cause* – en le slogan notamment de ce « rien ne pourra plus être comme *avant* » (ce qui reste à démontrer) –; mais « remise en cause » qui risque de ne pas survivre au « jour d'après »… la fin de ce confinement ; et cela parce que c'est une chose de dénoncer (peu ou prou *abstraitement*) cette vulgarité (quantitativo-consuméro-marchande) – en excipant par exemple (« à tout hasard » et comme « rhétoriquement ») de ce « recentrement sur l'essentiel » –… et c'en est une autre, ce même « recentrement-sur », de le mettre vraiment en pratique : étant clair que ceux qui n'ont pas toujours-déjà épousé dans leur vie le mouvement d'un tel « recentrement-sur » – *i. e.* : fait depuis longtemps (toujours !) la critique de cette vulgarité quantitative-matérialiste – ne risquent pas, sous la pression des circonstances d'une pandémie (qui finira bien par passer avec son confinement) d'y parvenir : tant, en ce genre d'entreprises, la *force de l'habitude* – l'amour pour son « petit confort » (aussi bien matériel que « spirituel ») – s'avère généralement plus puissante que l'aspiration (même sincère) à cet « essentiel »… dont ces écrivains internautes-improvisés découvrent soudain, suite justement au bouleversement de leur « train-train » par cette pandémie, la notion et l'exigence : que ne l'avaient-ils fait « avant » (car alors, peut-être, ils auraient été près – *i. e.* : spirituellement préparés – à mettre en œuvre, « après », ce « recentrement sur l'essentiel » dont ils se barbouillent présentement… quoique d'évidence toujours trop tard : puisque, de cet « essentiel », ils ne connaissent pas encore le *premier mot*) !… Ce pour quoi aussi, me semble-t-il, la perspective de ces extrémistes regroupés sous le nom de « Jour d'après » – et mettant tout leur espoir en cette « explosion sociale » qui, selon eux, devrait immédiatement succéder à la fin de la période de ce confinement – me semble bien illusoire : il y aura peut-être – et même « en banlieue » : *sûrement* (ce qui ne changera pas grand chose, au « train-train » de notre présente société) – des émeutes ; mais émeutes dont les participants – « gilets jaunes » et « blouses blanches » réunis en ce que ces mêmes extrémistes appellent la « transversalité des luttes » (vieille antienne progressisto-gauchiste : « Tous ensemble, tous ensemble, ouais !… mais pour quoi faire au juste ?) –, dans le fond, et même si leur révolte finit par l'emporter : à faire tomber par exemple un gouvernement… voire même un président, ne sauront, de cette victoire,

que faire; et cela pour la toujours même raison que, de ce mot d'« essentiel » dont se barbouillent nos auteurs internautes/confinés, ils n'ont pas le *début du sens*: ce « sens » dont seuls en vérité disposent les tenants de ce « combat spirituel » – qui prend rarement la forme sacrifiant encore, dans le fond, au « médiatique-spectaculaire ») d'une émeute (mais pourquoi pas après tout?) – que pour ma part, et sans attendre quelque « confinement » que ce soit: sinon peut-être celui dans mon *atelier du silence*, je n'ai cessé, au cours de la rédaction de mon « grand récit », de préconiser. C'est assurément une bonne chose que ce « confinement » inopiné d'une population entière ait donné à certains (qui sont peut-être beaucoup) des membres de celle-ci l'*idée* de ce « recentrement sur l'essentiel » – d'évidence: une consigne dont la formulation rejoint peu ou prou celle (rimbaldienne) de ce « combat spirituel » –; restant à savoir ce que ces gens, une fois sortis de leur confinement: prévu donc pour dans trois semaines, feront de cette « idée »: la mettront-ils vraiment en pratique (mais alors de quelle façon?), ou bien, repris par l'« affairement » de leur « vie d'avant », l'oublieront-ils à peine ressortis dans leurs rues (de nouveau bruyantes et polluées)… et les quelques semaines passées (en ce confinement) à se demander *en quoi* pourraient bien consister cet « essentiel » et son « recentrement-sur » auront alors été vécues en vain (un peu à la manière d'un songe dont on se réveille pour en constater la tonalité de radicale *étrangeté*… puis que, quelques minutes plus tard, sans en retenir la leçon: celle de la radicalité de cette « étrangeté », on a déjà occulté: alors que peut-être, en ce terme même d'« étrangeté », résidait le *fin mot* de cet « essentiel » dont, dans l'intervalle du « rêve éveillé » de ce confinement, on s'était mis en quête)… Il est bien possible après tout que ce « dé-confinement » annoncé débouche sur une crise sociale majeure – ce qui, je le note aussi en passant, ne changerait guère le « train-train » de notre présente société (*cf.* la révolte des « gilets jaunes » de l'année précédente suivie des troubles engendrés, sitôt après, par la contestation de la « réforme des retraites » – que ce confinement a justement interrompu: quoique peut-être uniquement en la forme d'une « suspension ») –; mais crise qui, qu'elle l'emporte ou non – et d'une certaine façon, à voir la manière dont le présent gouvernement, jadis si économe et si (socialement) « austère », sort les milliards de sa poche, avant même d'avoir éclaté, ne l'a-t-elle pas déjà emporté (ce qui nous aura au moins donné l'occasion d'assister au plaisant spectacle d'un Mélenchon reprochant à ce gouvernement de lui « voler son programme »!)? –; de toute évidence, ne réglera pas la question de la *bonne définition* à apporter

à ce mot d'« essentiel » – question que les circonstances inattendues de ce « confinement » auront sans doute fait surgir dans les esprits de millions de « confinés » –; mais question qui aussi, probablement, s'effacera sitôt que, ces circonstances « étranges » ayant reflué, « chacun sera rentré chez son (train-train quantitatif-existentiel) »: auquel, on l'a vu, appartiennent même les diverses « explosions sociales » et autres « émeutes (de banlieues » ou… de bobos) qui scandent la vie de notre société… et le cours de nos existences toujours peu ou prou agenouillées devant l'idole de ce même *quantitatif*.

La décision prise par moi en ce début d'année 2020 de mettre un terme à la rédaction de cette immense *Profondeur* – et accessoirement : celle d'arrêter de fumer (tant, dans mon esprit, ces deux pratiques toxicomaniaco-temporelles ont, sans doute, toujours été associées) – n'aura/n'auront donc tenu qu'une quinzaine de jours… avant que le « tourbillon des circonstances » (dixit le Stéphane Trophimovitch des *Possédés*) – celui de cette pandémie planétaire *plus* les ennuis médicaux qui, d'une manière plus personnelle, m'ont affecté (et ennuis, je le précise, sans rapport avec le « virus ») – ne me ramène, « confinement » oblige, devant la page blanche d'un manuscrit – celui de ce *Champ profond* en particulier et de cette *Profondeur* plus généralement – qui, d'évidence, n'avait cure de la décision par son scripteur d'y mettre fin : tout se passant un peu comme si (délirons un peu !) cette épidémie avait été ourdie par le *sens* lui-même dans le seul but de contraindre un scripteur devenu récalcitrant – bien décidé en tout cas à « cesser d'écrire » – à poursuivre malgré tout la rédaction d'un livre – annoncé dans le cours de son élaboration comme le « (grand) récit » d'une « (nouvelle) aventure arrivée au *sens* lui-même » (et qu'apparemment ce « sens » ne veut pas lâcher : tient à toute force – malgré les « résistances » de son scripteur – à continuer de « vivre ») –… et de la même façon peut-être que les ennuis médicaux qui, à peine quelques semaines avant le déclenchement « officiel-planétaire » de cette pandémie, m'ont affecté – me contraignant *avec un peu d'avance* à un autre « confinement » (ayant donc précédé d'une ou deux semaines celui du même nom : « officiel-planétaire ») – n'ont rien été d'autre que la *révolte* du corps (d'un scripteur « à peine identifié sous le nom de »… qui on sait) face à la privation brutale et inopinée de sa drogue favorite tabagico-scripturaire (et l'on sait en effet que, souvent, la première réaction physique des gens qui ont arrêté de fumer… est de tomber malades – ce pour quoi, paraît-il aussi, certaines

de ces personnes retournent spontanément à leur toxicomanie : non tant d'ailleurs par addiction que… pour guérir des maladies qu'a occasionnées la privation de drogue). Voilà en tout cas une « théorie du complot » que, parce qu'elle fait graviter l'événement planétaire du déclenchement de cette pandémie autour de celui, en apparence : infime, de la rédaction d'un livre peu ou prou (parfaitement/médiatiquement) inconnu, on ne risque pas de trouver sur quelque « réseau social » que ce soit : étant clair que son auteur n'y croit pas lui-même (mais si le « sens », lui, y tient – y *souscrit* de toutes ses forces (qui, on le sait, sont loin d'être négligeables) –, comment, à ce « sens », *faire entendre raison* ?) ; et voilà comment, *peut-être*, la décision d'un obscur « scripteur » d'arrêter d'écrire son « grand récit » – où ce « sens » avait loisir, au sein d'une « époque littéraire » globalement ennuyeuse : celle notamment scandée par l'écriture de « petits traités », de vivre malgré tout une aventure (elle passionnante et vertigineuse) – a pu, de proche en proche, déclencher cette catastrophe sanitaire-planétaire – dont tous les observateurs (pré-)disent qu'elle n'est que le prélude à d'autres (de tonalités, elles et selon, « économique », ou « sociale », ou… etc.) – ; tant, sans doute, il n'est jamais indiqué de contrarier ainsi, en ce mode brutal et autoritaire : comme je l'ai fait moi en décidant de cesser d'écrire, un « sens », qui, de toute façon, n'en fait jamais qu'à sa tête : étant même près, pour continuer de « jouer » : en la forme du « vécu de cette aventure » que constituait pour lui la rédaction de mon « grand récit », à déclencher sur ce pauvre monde (et ses infortunés habitants, toutes sortes de catastrophes totalement disproportionnées à leur origine infime et (donc) *scripturaire*. Si bien aussi que (continuons de délirer !), lorsque, dans les siècles à venir, les historiens chercheront à revenir à la *véritable cause* de cette « pandémie de 2020 » – et aux autres catastrophes qu'elle a pour extension, déclenchées – et s'ils mènent convenablement leur enquête : c'est-à-dire au sein de l'(invisible) élément de ce *sens*, ils découvriront dans la stupeur que cette « véritable cause » est tout entière contenue dans l'œuf de la décision, par un « obscur » auteur (depuis longtemps, à l'époque d'une telle enquête, oublié), d'arrêter d'écrire un livre (qui probablement aussi, à cette même époque, aura été pareillement oublié) ; mais interruption qui pourtant, en provoquant la colère et la révolte du « sens », aura été l'« événement déclencheur » de cette sorte d'*apocalypse* sanitaire-scripturaire (et « apocalypse » dont on connaîtra dès lors le *nom* – demeure longtemps oublié (à tout le moins : « à peine identifié ») – de son *véritable responsable* !)… Une telle interprétation (mystico-complotiste) du désastre sanitaire en cours

(avant que de devenir probablement économique, puis social, puis… etc.) apparaîtra assurément délirant au lecteur (s'il s'en trouve seulement) de ces lignes – elle l'apparaît en tout cas déjà à leur auteur (qui les rédige avec un demi-sourire : plus par jeu que par raison) –; mais dans le fond si l'on y songe, c'est-à-dire : si l'on replace toute l'affaire dans ce que j'ai appelé plus haut l'« invisible élément du sens », son explication (de l'« affaire ») ne doit pas apparaître beaucoup plus délirante que d'autres (« théories du complot »: celles qui par exemple, en ce moment, s'intéressent de près à un certain *laboratoire* virologique chinois) ; et cela parce que toutes ces « théories » plus ou moins « sérieuses-complotistes » relèvent encore de cet *amour* qu'éprouve la créature disante-pensante vis-à-vis de ce « sens » – du désir à toutes forces d'en apposer un à quelque événement qui « ait lieu » –; si bien que, dans cette perspective (« amoureuse » et « désirante »), la mienne (« théorie »), pour ce que donnant, en ce mode scripturaire, la préséance à ce « sens »: expliquant « toute l'affaire » par la contrariété à lui occasionnée de ma décision d'arrêter de « scripturer », n'a pas à rougir de son « peu de sérieux » – reconnu par son scripteur même – devant les (autres) « peu de sérieux » des (autres) « théories »… avancées elles, par contre, avec beaucoup de « sérieux » par leurs (pourtant : tout aussi délirants-complotistes) auteurs.

L'élaboration de cette (mienne) « théorie du complot » – assurément aussi « peu sérieuse » que les autres (mais ayant du moins, sur celles-ci, la supériorité (scripturaire) d'avoir choisi de se mouvoir dans ce « (pur) élément du *sens* » que je dis – qu'ignorent toujours les autres « théories (du complot) »: celles qui avancent avec « beaucoup de sérieux »… le « peu de sérieux » de leur (délirante) thèse) – aura donc pris pour point de départ la (« troublante ») coïncidence – que d'autres qualifieraient peut-être de « hasard objectif » –… entre *ma* décision, courant janvier 2020, d'arrêter de rédiger mon/ce « grand récit »… et, dès le mois suivant, le déclenchement de cette pandémie planétaire – en tout cas : de la venue-au-visible, malgré quelques dénégations gouvernementales, de son fléau –; et coïncidence/hasard objectif qui, en établissant un fil (de sens) entre l'événement *infime* de cette (toute personnelle) décision et celui, *immense*, de cette catastrophe sanitaire n'ont pas manqué de « troubler l'indécrottable herménaute que je suis : comme si c'était le « sens » lui-même qui, par cette sorte d'« (herméneutique) piqûre de rappel », se « rappelait » au bon souvenir d'un scripteur qui s'imaginait pouvoir, ce sens, le congédier ainsi, par cette

décision brutale et inopinée de « cesser d'écrire »… et sans manières (même chose pour le *corps* de ce scripteur qui, parce que celui-ci avait décidé en même temps d'arrêter de fumer (!), s'est lui aussi rappelé – par déclenchement de certains ennuis médicaux (sans rapport avec le virus) – au bon souvenir de son propriétaire). Du point de vue « objectif » (pour dire vite) cette « théorie » est bien sûr complètement folle (y compris d'ailleurs aux yeux de son auteur) ; mais finalement, dans la pure *sphère du sens* qu'explore depuis son début le livre de cet auteur – c'est-à-dire celle où toute chose entretient nécessairement un « rapport » (qui est ce « sens » même) *avec* les autres choses (l'événement de cette cessation d'écrire *avec* celui de cette pandémie) –, elle ne l'est pas plus (« folle » et « délirante ») que les autres « théories » – celles qui se donnent comme « objectives » et plus sérieuses –… et qui pourtant (ici le texte s'interrompt). Tout se passant comme si s'établissait dans l'écriture du « grand récit » de cette *Profondeur* une sorte de *schizophrénie scripturaire* entre le « strict littérateur » de celle-ci – celui qui voit bien que sa « théorie » est folle – et « pur scripteur » – celui qui n'a cure de l'aspect peu ou prou « délirant » de cette « théorie » –; et cela parce que la seule chose qui, en ce genre de démarche intellectuelle-scripturaire, l'intéresse vraiment n'est pas tant de produire une « théorie » suffisamment « sérieuse » et « acceptable » pour convaincre de sa vérité un (éventuel) lecteur… que *de tisser un fil (de sens)* entre deux événements en apparence « sans-rapport »… mais qui, dans ce « (pur) monde du sens » où évolue/travaille/*écrit* ce « (pur) scripteur », doivent cependant en entretenir forcément un (« rapport »). Soient deux événements – celui infime de cette décision par un obscur auteur de « cesser d'écrire » et celui immense de cette pandémie planétaire –: tandis que la « raison » dit à cet auteur (à ce « strict littérateur ») que ce n'est là qu'une coïncidence, le *sens* lui, pendant ce temps, susurre au « pur scripteur » que cet auteur est aussi – car sinon il n'aurait pu rédiger quelque chose comme le « grand récit » de cette *Profondeur* – qu'il y a nécessairement à l'œuvre en cette coïncidence quelque chose qui transcende absolument toute notion de « hasard » – ce que Hegel (ou Breton) appelai(ent) un « hasard objectif » –; et intuition (instillée par ce sens dans l'esprit de ce « (pur) scripteur ») qui contraint celui-ci à se mettre en quête du (nécessaire quoique peu évident) « rapport » qui relie ces deux événements (apparemment/« objectivement ») « sans-rapport »: le résultat de cette quête étant donc l'élaboration sur le papier par ce « (pur) scripteur »… de cette « (folle) théorie du complot » – celle qui pose ici que la véritable cause de cette pandémie n'est rien d'autre que la décision, par

ce scripteur même, d'arrêter de… « scripturer » –; mais « folie » (de cette « théorie ») qui, sous son apparence de parfait « délire », n'est elle-même rien d'autre encore que l'illustration d'une *cohérence* plus essentielle qui, pour demeurer en accord avec l'*axiome* fondamental devant régner en tout « monde du sens » – à savoir : qu'aucune chose (ou événement) de ce « monde » ne saurait être « sans-rapport » avec une/toutes les (autre(s)) chose(s) de ce même « monde » (à moins de poser, comme le fait le philosophe Gabriel, que ce « monde n'existe pas »: le titre même de son ouvrage) –, doit prendre le risque de passer, aux yeux de ses « raisonnables, trop raisonnables »/« sérieux, trop sérieux » lecteurs, pour peu ou prou « folle » et « délirante »: ce qu'elle est sans doute un regard de la « raison »… mais peut-être pas à celui du *sens* (on relira à ce propos les pages que j'ai consacrées, dans un autre tome de cette *Profondeur*, à l'analyse de cette notion de « complotisme » – actuellement si décrié par les autorités en place (alors qu'en réalité elles ont tout fait, en le processus de cette « dissolution de la (notion de) *vérité* », pour l'instaurer) –; et pages où je montrais notamment que ce « complotisme » n'était rien d'autre que l'effet d'un amour malheureux/toujours-déçu de la présente humanité pour cette « vérité » et ce « sens »). Car dès que l'« axiome fondamental » qui régit ce/tout « monde du sens » est posé – que *rien n'est sans rapport avec rien* –, alors il est fatal que les habitants de ce « monde », ses « configurateurs-en (monde) », si ce « sens » par malheur vient à faire-défaut, basculent massivement et comme bestialement dans ce « complotisme » même… dont on a vu qu'il n'est rien d'autre chez eux que la griffe de cette *exigence de sens*… qui toujours, pour ce qu'ils sont en essence ces « créatures du sens », les taraude et les tient en (sémantique) haleine. Et voilà comment une humanité entière : la notre, pour avoir été empêchée par la présente domination (moderne) de satisfaire à cette exigence, est devenue globalement/mondialistement « complotiste »: non du fait, on le comprend, de quelque « irrationalisme » qui, on ne sait trop pourquoi, se serait soudain emparé d'elle – cela, c'est ce que la domination et ses « médias-aux-ordres » voudraient lui/nous faire croire (alors qu'en réalité, de ce « complotisme », ils sont, par incessants mensonges et autres vraies-fausses « nouvelles » assénées depuis des décennies à leurs ouailles spectatrices – les fameuses *fake news* (expression dont tout le monde, aujourd'hui (Trump aussi bien que le *New York Times*), use pour dénoncer son contradicteur) –, les véritables responsables) –… mais plutôt de celui que, à cette « exigence de sens et de vérité » que je dis : irrépressible chez l'être « humain », notre époque, justement caractérisée par ce processus de

« dissolution de cette (notion de) vérité », n'est plus en mesure de répondre de manière satisfaisante (et voilà comment une humanité entière, non tant soudainement frappée d'« irrationalisme »: comme affirment la domination et ses médias « officiels » – sans jamais d'ailleurs donner les *raisons* d'une telle « crise de folie » (époquale-passagère) de l'espèce humaine en son entier (ces « raisons » que je viens pour ma part d'exposer) –, qu'époqualement frustrée dans son amour pour la *vérité* et son désir de/du *sens*, a massivement basculé dans cette « folie complotiste »… qui n'est rien d'autre finalement que « l'hommage du (mensonge) à la (vérité) » – et aussi bien : celui du non-sens et de sa confusion au sens et à sa cohérence –; tant, en ces sortes de situations, la seule chose qui, à la fin, demeure sont cet « amour » et ce « désir »: fussent-ils exprimés en la forme « irrationaliste »-*maladroite* de ces innombrables (et plus ou moins « délirantes ») « théories du complot ».

La mienne (« théorie »), en ce sens, ne doit donc pas apparaître à mon raisonnable/sérieux lecteur – s'il s'en trouve seulement un pour, dans un avenir très incertain : celui de la publication absolument non-garantie de ce *Champ profond*, prendre connaissance de ces considérations (que j'écris donc avec, au-dessus de ma tête : ou de ma plume, « l'épée de Damoclès » d'une telle incertitude éditoriale : où serai-je/ou *serons-nous*, avec toutes les menaces qui planent actuellement au-dessus de moi/nous : à commencer par celles (présentement) sanitaires (!), dans cinq ou six ans ?)… comme plus « délirante » qu'une autre (« théorie du complot »); à ce bémol toutefois, peut-être, que la mienne, à ce (très hypothétique) lecteur (du plus incertain/non-garanti des « avenirs ») pourra apparaître comme sinon moins « délirante, du moins plus « cohérente »; et cela parce que pouvant, elle au moins, se prévaloir de la *supériorité* (sur les autres « théories ») d'avoir, pour justifier/exposer son « délire » particulier, *fait appel au sens* lui-même (à sa notion) : ce que, je crois, ne font pas les « autres théories » – certes tout aussi « délirantes » mais, au regard de ce « sens », plus (métaphysiquement) *naïves* –; et cela parce que celles-ci, pour exposer leur propre « délire », ne remontent jamais, comme je l'ai fait au développement précédent, à la *véritable source* de celui-ci : dont je viens de monter qu'elle résidait en réalité en cet amour (toujours déçu)-pour la *vérité* et ce désir (jamais satisfait) envers le *sens* – et « déc(eption) » et « insatisfa(ction) » dont l'origine doit être recherchée, non justement en quelque « complot » plus ou moins secret ourdi par la domination et ses affidés médiatiques – car, si ce complot

existe bel et bien, il n'a rien de particulièrement « secret » (n'étant en vérité rien d'autre que le mouvement par lequel cette même « domination » – comme toutes celles d'ailleurs qui l'ont précédée dans la suite des âges – cherche très banalement à se renforcer indéfiniment – rappelons ici, à toutes fins utiles, que ce mot de « domination » sous ma plume n'a (justement) aucune connotation « complotiste »: n'étant que l'effet d'une *logique*… et non celui de quelques malveillants « comploteurs » bien décidés à, sinon raffermir, du moins conserver leur « pouvoir » –… mais dans la tonalité, elle par contre très particulière, de l'*époque* où nous vivons ; et tonalité qui justement, elle, a induit, pour les raisons que je viens de donner, ce climat de «complotisme » généralisé (qui, en réalité, aide plus qu'il ne dessert – pur entretien d'une *confusion* politico-idéologique (elle aussi : généralisée) – les plans de cette – « très particulière »/« absolument moderne » – domination. Prenons, pour essayer de mieux cerner le « très particulier » de la tonalité (de l'exercice de cette domination), un exemple tiré de l'histoire (plus ou moins « récente ») de l'Europe – à savoir : celle (dite) de son « Moyen-Âge » –; et époque où, s'il y avait bien sûr toujours-déjà des affrontements en vue de (la conquête de) cette « domination »: notamment entre princes, ou entre princes et papes, voire entre nobles et roturiers, etc. ; il n'y avait pas encore de « complotisme »: c'est-à-dire de questionnements soulevés, comme le font aujourd'hui nos modernes « complotistes », au sujet de la *réalité du pouvoir et de l'identité de ses détenteurs*; et cela parce que pour les hommes de ce Moyen-Âge – c'est-à-dire ceux qui souscrivaient en leur immense majorité à cette idée que « tout pouvoir procède de Dieu » (et par extension : de ses « lieu-tenants sur terre »: rois sacrés et autres empereurs de « saint(s) » empires, etc.) –, de telles « réalité (du pouvoir) » et « identité (de ses détenteurs) » ne faisaient tout simplement pas question : ils pouvaient bien sûr se révolter contre un monarque, voire même contester sa (divine), légitimité, mais jamais sans doute ils n'auraient eu l'idée de se demander si le pouvoir de ce roi était bien réel et effectif – et non, par exemple, une illusion suscitée par des groupes plus ou moins occultes, œuvrant dans le secret, et, eux, les vrais propriétaires de ce pouvoir (dont celui monarchique n'aurait alors été que la « vitrine ») –; et ce n'est qu'avec le déclin de cette période, quand on s'est mis à soupçonner certains de ces groupes – jésuites au XVIII^{e}, juifs au XIX^{e}, etc. (*cf.* notamment les deux « faux » fameux des *Monitia Secreta* – contre les premiers – et des *Protocoles des Sages de Sion* – contre les seconds) – de prétendre à « l'empire du monde », que cette idée, somme toute très « moderne »… et « complotiste », que la réalité du

pouvoir *n'était pas* là où on la croyait a commencé de se répandre : pour finir par générer ce « climat de complotisme généralisé » qui caractérise notre temps et… qui, dans le fond, tourne tout entier autour de cette toujours même question de la réalité du pouvoir et de l'identité (exacte) de ses détenteurs (les « juifs »? l'« oligarchie financière »? le « complexe militaro-industriel »? les « extra-terrestres »? etc.). Où l'on comprend par là que si de telles « théories du complot » – répondant chacune, par un des termes de la liste que je viens de donner, à cette sempiternelle question de la réalité du pouvoir (que ne se posaient jamais les autres époques) – ont pu, en la nôtre, prospérer de façon si inflationniste, cela ne tient même pas à ce fait que (comme on l'avance aujourd'hui un peu platement) les populations de ce temps « se *défieraient* de leurs gouvernants » – chose qui, je crois, était vraie à toute époque – mais plutôt à celui-ci que, en le mouvement d'une « vérité (qui désormais) est (toujours) ailleurs » : pour reprendre le slogan d'une série télévisée à succès, un/le *sens* est venu à *manquer* ; et vide créé par ce « manqu(e) » où se sont engouffrées toutes ces « (complotistes) théories »… dont les délires respectifs – et plus ou moins romanesques-ingénieux : nombre de ceux-ci constituant comme le « pitch » tout trouvé d'épisodes inédits de cette même série – ne sont finalement là que pour tempérer chez l'homme, la créature qui ne vit que de « sens », l'angoisse justement suscitée par l'absence, à notre époque, de celui-ci : tant sans doute il doit apparaître clair à cette « créature (du sens) » que, devant certains mystères particulièrement « révoltants », il vaut encore mieux une « explication délirante » de ceux-ci… que pas d'explication du tout ! Il y a près de quatre cents ans déjà un penseur avait caractérisé son « époque sienne » comme celle où, essentiellement, « Dieu se cache » : où l'on voit que, dans l'intervalle scripturaire de ces quatre siècles, la nôtre est devenue celle caractérisée par le fait que, en elle, *le sens se dérobe* ; et « dérob(ement) » qui jette ses habitants – tous devenus, par le même mouvement, plus « complotistes » les uns que les autres – dans l'angoisse de son vide et de son absence.

C'est ainsi que, dans la perspective de ce *manque de sens* qui caractérise l'« époque nôtre », les divers « mystères » qui, de temps à autre, viennent sur le cours (flexueux) de l'actualité (futile) de celle-ci – *cf.* notamment, dans un autre livre de ma *Profondeur*, l'analyse que j'ai donnée de l'affaire de la (mystérieuse) disparition de cet avion de la *Malaysian Airlines* – sont

comme des sortes de « romans policiers » – voire : de science-fiction (n'est-on pas allé dans l'affaire de cette même disparition, jusqu'à invoquer l'action occulte de mystérieux « extra-terrestres »?) –… mais ouvrages dont le/les auteur(s) aurai(ent) seulement omis de fournir à leurs innocents lecteurs la *clef de l'énigme* : si bien que ces lecteurs, frustrés de l'explication terminale qu'ils étaient en droit d'attendre, se voient comme contraints, cette « clef », de l'élaborer eux-mêmes – *i. e.* : de rédiger *les derniers chapitres* du livre qu'ils avaient commencé de dévorer avec tant de passion –; les innombrables « théories du complot » qui fleurissent à chaque fois qu'éclate une de ces (mystérieuses) affaires n'étant finalement rien d'autre que les « chapitres manquants », rédigés de manière plus ou moins ingénieuse et inventive par leur lecteur même, de ces « romans » toujours *fournis sans leur épilogue* – « épilogue » qui sera peut-être connu dans cinquante ou cent ans (quand toutes ces agitation et passion suscitées par le mystère de ces « étranges affaires » seront retombées – *i. e.* : quand ceux qui avaient été les contemporains de celles-ci seront probablement morts… et que donc, la résolution de leur énigme venant trop tard, celle-ci ne risquera pas de provoquer quelque *scandale* pouvant nuire aux « intérêts de la domination » (qui seront de toute façon, en cette période éloignée dans l'à-venir, devenus tout à fait *autres*)) – ; et qui ne comprend par là que la livraison incessante à son public par cette « époque nôtre » de tels « romans (toujours) inachevés » – de tels « récits » où le chapitre terminal *manque* presque systématiquement – constitue une des signatures les plus profondes de cette époque même : celle donc où, le *sens faisant toujours défaut* : la « vérité (étant) toujours ailleurs », ses contemporains sont comme contraints de devenir, notamment sur les (dits) « réseaux sociaux » : ce *tabernacle* de tous « délires » et autres confusionnismes intellectuels ces « complotistes » auteurs ? Mais où l'on voit aussi, dans cette perspective, qu'il y a de la part de la (présente) domination quelque hypocrisie à condamner vertueusement, chez ses ouailles spectatrices, ce trait complotiste-époqual devenu (presque) universel… alors qu'elle en est en vérité, par ses mensonges incessants et autres *fake news* répétées, la *seule responsable* : étant clair que, si l'on ne veut pas que l'« innocent lecteur » se jette comme bestialement dans l'exercice de ces interprétations sauvages-« complotistes » des événements en cours : (mystérieuse) disparition d'un avion de ligne ou (énigmatique) origine d'une pandémie planétaire, etc., il faudrait peut-être d'abord commencer par ne pas lui donner à lire tous ces *romans sans épilogue*… rédigés par les « nègres » (de cette même domination) ; et « romans » qui, parce que

leur scénario se déploie dans l'espace « littéraire » de ce vide engendré par les absence/dérobement du *sens*, ne peuvent bien sûr qu'accroître, chez leurs « (innocents) lecteurs », la douleur (« sémantique ») provoquée par ces absence et dérobement mêmes – étant clair que, lorsqu'on « souffre », on est prêt à prendre n'importe quel produit – à gober n'importe quelle « (complotiste) théorie » – que ce soit, pour, cette souffrance, l'atténuer autant que possible –; et cela parce que, comme je l'ai écrit plus haut, aux yeux de la « créature du sens » qu'est *essentiellement* l'homme, mieux vaut encore une explication « délirante » – une résolution « complotiste » de l'énigme –… que pas d'explication ou de résolution du tout: pour ce que l'absence de celles-ci – *i. e.*: le défaut de tout *sens* – s'avère à tout prendre, en l'âme de cette « créature (du sens) », plus douloureuse encore que la conscience (plus ou moins lucide), chez cette même « créature », de la teneur (peu ou prou délirante) de ces « explications » et autres « complotistes » théories (ce pour quoi, pour ma part, il m'arrive de soupçonner leurs auteurs – complotistes-délirants – de *ne pas y croire* vraiment eux-mêmes: de ne les exciper que pour moins souffrir de cette « douleur sémantique » que génère, en cette forme époquale-« littéraire », ces toujours mêmes absence et dérobement du *sens*). Et ce pour quoi aussi, peut-être, le seul remède à cette douleur – dont le symptôme est donc la pandémie devenue époquale-planétaire… de ce « complotisme généralisé » – n'est pas tant de s'abstenir d'élaborer quelque néo-« théorie du complot » – forcément « délirante » et « peu sérieuse » (je viens bien moi, dans les développements qui précèdent, d'en produire une) – que si on finit par en commettre malgré tout une, de faire que l'exposé de celle-ci épouse, par retour à la seule question de ce « sens »: puisque c'est là, on l'a vu, la *véritable origine* de cette « pandémie complotiste », le mouvement d'un « (pur) *scripturaire* »; et cela parce que ce qui discrédite toujours et absolument toute « théorie du complot » que ce soit… n'est pas tant leur contenu plus ou moins « délirant »/« peu sérieux » – et d'ailleurs: qu'est-ce qui nous prouve que, parmi l'innombrabilité de celles-ci, il n'y en a pas une qui *soit vraie*?! (mais « vérité » qui, ensevelie sous le fatras des autres (fausses et délirantes), a peu de chances d'*opérer* en son « siècle sien ») –… que leur mode d'exposition toujours *littéraire*: c'est-à-dire ne faisant jamais explicitement référence aux « désir de sens »/« amour de la vérité » qui, pourtant, ont donné naissance à l'élaboration de telles « (complotistes) théories » (ce pour quoi la mienne (théorie), quoique tout aussi « peu sérieuse » et « délirante » que ses rivales, présente du moins sur celles-ci la supériorité d'illustrer une *certaine cohé-*

rence; et cela parce que, pour s'exposer, elle a suivi le fil, non de ce « (strict) littéraire » caractérisant les (autres) théories vulgaires-complotistes : dont on peut prendre connaissance sur les « réseaux (dits) sociaux » – et même parfois dans les *tweets* de certains gouvernants ! –; mais bien celui de ce « (pur) scripturaire »… qui, s'il consent à commettre à son tour quelque « (complotiste) théorie » de son cru, le fait, lui, en le mouvement d'un *retour à l'origine* de ce « complotisme » même – à savoir à celui du *sens* lui-même –; et « retour » qui, sans nullement garantir à cette « théorie »-là qu'elle sera moins « délirante » que ses sœurs (littéraires), lui confère du moins, par l'emprunt de cette dimension du « (pur) scripturaire », cette supériorité sur celles-ci d'être plus (originellement) « cohérente ».

Chaque fois qu'un événement – « grand » (la présente pandémie) ou « petit » (la disparition en vol d'un avion) – survient dans le monde, il y a bien sûr mille façons – selon : sérieuses ou délirantes (raisonnables ou « complotistes ») – de l'*interpréter*; mais dans le fond, ce qui compte à chaque fois, ce n'est pas tant le contenu plus ou moins « sérieux »/non-« délirant » de chacune de ces interprétations – car comment savoir si, dans quelques années (ou siècles), l'interprétation aujourd'hui regardée comme « délirante » ne sera pas considérée comme la seule sérieuse et vraie (l'histoire – celle notamment des sciences – est pleine de ce genre de revirements – *cf.* la phrase de Borh à un de ses étudiants : « Votre théorie est folle mais pas assez pour être vraie ») ? – que le *mode de son exposition*; et « mode » qui, selon qu'il épousera le fil de ce « (strict) littéraire » ou celui de ce « (pur) scripturaire », conférera ou non *cohérence* à sa théorie (interprétative). Or cette « cohérence » (plus ou moins grande), on l'a vu, est donnée à chacune de ces « interprétations de l'événement » par rien d'autre que le *sens* lui-même : ce pour quoi, on l'a vu aussi, celles exposées en ce mode « scripturaire » que je dis – c'est-à-dire celui qui calque son mouvement sur celui du « sens » – sont, bien que parfois tout aussi « délirantes » : exemple de la mienne (« théorie du complot »), toujours plus cohérentes que les autres… parce que seulement, elles, exposées en ce mode « littéraire ». C'est ainsi que poser que la véritable origine de la pandémie en cours réside en cette « révolte du sens » contre l'événement infime de la décision de son « scripteur » d'arrêter de rédiger le « grand récit » de cette *Profondeur* – par lequel ce même « sens » avait loisir de vivre une (nouvelle) aventure – peut apparaître complètement farfelu à un/mon (raisonnable) lecteur ; et pour-

tant, dans la mesure où l'événement de cette décision a eu lieu, en ce mode « (purement) scripturaire », dans l'unique « sphère du *sens* » – la seule qui, au fond : pour la créature disante-pensante, compte (la seule dans l'élément de laquelle peut survenir quelque chose comme cet « événement de la vérité » : *cf.* le tome éponyme de ma *Profondeur*) –… l'infimité de cet événement peut très bien avoir eu pour conséquence l'énormité de l'autre événement de cette pandémie (planétaire) : le voilà donc enfin réellement – *i. e.* : *scripturairement* – à l'œuvre, sous les yeux de mon (avec raison) dubitatif lecteur, ce fameux « effet papillon »; et « effet » qui, on le comprend par l'exemple de cette (mienne) « théorie du complot », n'est pas tant le fruit d'un enchaînement quasi-infini de micro-événements – qui fait qu'un battement d'ailes de « papillon » au Congo peut très bien, en effet, avoir pour conséquence un ouragan à New York –… que celui (scripturaire) d'un *sens* qui, pour préserver ses intérêts et « plaisirs », se voit contraint de bouleverser les (raisonnables) catégories qui régissent ordinairement l'importance – en ce « sens » : toute relative – dont sont crédités certains événements plutôt que d'autres (au regard du « sens », aucun événement – battement d'ailes de papillon ou ouragan/interruption de l'écriture d'un « grand récit » ou pandémie planétaire, etc. – n'est plus « important » qu'un autre). Mais où l'on comprend aussi par là que l'« échelle d'importance » des événements qui ont lieu dans le réel (vulgaire) – celle par exemple de ces ouragan ou pandémie – ne coïncide pas toujours avec celle qui règne dans la « sphère du *sens* »… aux yeux duquel, donc, d'autres événements – regardés dans ce même « réel » comme peu ou prou infime : battement d'ailes de papillon ou décision de cesser d'écrire d'un (obscur/« à peine identifié ») scripteur – acquièrent, sur cette autre « échelle d'importance », une prééminence – d'ailleurs destinée, le plus souvent, à demeurer déferle sur New York, ne songeant bien sûr à incriminer le papillon africain) –; mais prééminence qui pourtant, dans la « sphère du *sens* », est tout ce qu'il y a de plus réelle et véridique : pour ce que, dans cette même « sphère », les catégories de cette importance (de l'événement) – infimité et/ou énormité – ne sont pas les mêmes que celles qui régissent le « réel vulgaire-littéraire » (qui coïncident rarement avec celles du « vrai-scripturaire »). Si donc, dans ce domaine du réel « vulgaire-littéraire », ma (propre) « théorie du complot » peut être regardée (à bon droit) comme « peu sérieuse » et (peu ou prou) « délirante », dans l'autre domaine du « vrai-scripturaire » : qui n'est rien de moins que celui du « sens », elle doit être considérée comme *tout le contraire*… et cela parce que, en un tel domaine (sémantico-scripturaire), toutes les catégories

relatives à l'importance ou non des divers événements *s'inversent*: – pouvant très bien, en ce retournement, transformer la folie en sagesse, le « délirant » en « sérieux », etc. (et bien sûr : réciproquement) –; par quoi ma (propre) « théorie du complot » – parce que venant tout au bout de la rédaction d'un « grand récit » (constituant, en le mode de l'écriture imprévue d'un (improbable) dix-septième tome, comme son *re-commencement*: dicté, on l'a vu, par les circonstances du confinement de cette pandémie) – ne doit pas être prise à la légère : étant clair que… (ici le texte s'interrompt)… Pour l'heure, l'auteur de cette « théorie » ne souscrit pas du tout à son contenu – qu'il est le premier à considérer comme, en effet, « délirant » et « peu sérieux » –; mais qui sait si dans quelques semaines, les événements en cours venant apporter toujours plus d'eau (celle du « sens ») à son moulin herméneutique, il ne commencera pas à y croire : pour ce que lui apparaissant alors cette « (folle) théorie », dans le (pur) élément de ce même « sens », comme la seule susceptible d'interpréter *raisonnablement* l'évolution de ces (mêmes) événements (et tandis que toutes les autres interprétations – délirantes-complotistes ou sérieuses-officielles – auront depuis longtemps avoué leur *insuffisance* (herméneutique) ; et « insuffisance » due, on l'a vu, à leur mode d'exposition – toujours « littéraire, trop littéraire » –… alors que le mien lui aura su se cantonner à l'illustration/exploration de la dimension de ce « (pur) scripturaire »).

Ce qui frappe en effet les observateurs (et acteurs) de cette « crise sanitaire », c'est d'abord l'*extrême confusion* (interprétative) qui l'accompagne ; et « confusion » qui fait que les plus honnêtes de ces observateurs – y compris dans les milieux médicaux et/ou scientifiques (à l'exception toutefois de certains très péremptoires professeurs) – reconnaissent « sportivement » leur non-savoir… en un domaine dont ils sont pourtant censés être les spécialistes (plus ou moins « autorisés »): situation d'indécision médicale qui a notamment conduit certains statisticiens-journalistes à organiser des « sondages » de population… pour la consulter sur le « bon traitement » à utiliser pour traiter la pandémie – idée qui bien sûr, du point de vue (strictement) « scientifique », et parfaitement folle et, pour le coup, totalement « délirante » –; mais idée qui, du moins, est un bon marqueur de cette « extrême confusion (interprétative) » dont je parle plus haut : tout se passant comme si la plus scientifique et rationaliste des époques se révélait incapable, sinon de combattre efficacement une pandémie : qui n'est certes

pas « chose nouvelle » dans l'histoire de l'espèce humaine, du moins de donner en cette forme scientifique et rationaliste, un *cap* à ce combat – un (médical) « cahier des charges ») à faire tenir par les gouvernants (ne sachant plus, eux, à quel saint – ou à quel mandarin ? – se vouer) –; et situation qui nous a permis d'assister à l'étonnant spectacle d'autorités étatiques n'adoptant pas toutes – notamment sur la décision de « confiner » ou non leur population (ou de lui faire porter ou non des « masques ») – les mêmes stratégies sanitaires : révélant par là au moins cette vérité – dont on se doutait bien un peu (mais qui n'était jamais, avant cet épisode, apparue dans toute sa crudité) –… que « la médecine n'est pas une science exacte » (et surtout bien sûr si, à ses buts (uniquement) prophylactiques » viennent s'en mêler d'autres… plus occultes et, eux, très/trop humainement politico-économiques). Où l'on voit qu'à l'aune de ces présentes confusion (scientifique) et imprécision (médicale), ma propre interprétation « complotiste-délirante »/mystico-scripturaire de toute l'affaire n'a pas trop de complexes à avoir ; et cela d'autant plus que son auteur, n'étant ce « spécialiste en rien », n'a nullement la prétention et encore moins l'intention de se mêler aux polémiques scientifico-médicales en cours – qui semblent pourtant passionner ses contemporains (*cf.* plus haut l'idée totalement incongrue de ce sondage sur la « chloroquine ») –: pour ce que le domaine où il travaille (écrit/pense) – sans en être d'ailleurs le « spécialiste » (seulement peut-être le « menuisier »: *cf.* la troisième partie de mon *Secret de la vie*) – est uniquement *celui du sens*; et domaine où, comme l'affirme Debord citant Gracian, « personne ne peut espérer devenir docteur » [citation à vérifier]… même si, à ce même domaine (du sens), rien n'empêche un auteur, pour prouver ou non la véracité de sa « (complotiste) théorie », d'appliquer la *méthode* qui a fait la fortune de la pensée (dite) « scientifique » – à savoir : celle « expérimentale » –; mais alors, dans l'autre domaine sémantico-scripturaire, de quelle façon ? Ma (peu sérieuse/délirante) « théorie » pose donc que la *véritable cause* de l'événement immense de cette pandémie en cours serait celui, en apparence : infime et tout personnel, de la décision, prise par un certain scripteur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait) », de *cesser d'écrire*… un certain « grand récit » – lui même « à peine identifié », dans le système éditorial-époqual-intellectuel, « sous le (titre) de (*Profondeur*) » –; et décision brutale et peu ou prou autoritaire-volontariste de la part de ce scripteur qui a fait que le *sens*, dont cette *Profondeur* n'était rien d'autre que le « (grand) récit » en ce mode « scripturaire » (et non « littéraire »), d'une de ses « aventures » (que ce même « sens »,

probablement, *aimait* à « vivre »), a déclenché, pour contraindre ce (récalcitrant) scripteur à revenir à son manuscrit : à recommencer de « scripturaire » son « grand récit », cette pandémie… dont une des conséquences majeures-pratiques a été cette imposition aux populations de ce « confinement » qui a eu lui-même, en effet, cette conséquence particulière (et passée inconnue du « grand public »), de faire revenir, sous le coup de l'ennui provoqué par ce même confinement (plus ou moins arbitrairement) décrété par les autorités (politiques et sanitaires), ce même scripteur… *sur sa décision de cesser d'écrire*; et n'est-ce pas là en vérité, quoiqu'exposé en cette forme délirante/complotiste/scripturaire, l'exact déroulé de ce qui m'est arrivé à moi, l'obscur et peu ou prou inconnu/méconnu auteur de cette *Profondeur*: puisque, à peine une quinzaine de jours après avoir cessé de la rédiger (courant janvier 2020) : en apposant notamment le mot « fin » au tome seizième – et qu'à l'époque j'imaginais (naïvement) *ultime* de mon « grand récit » – de ce *Recherche Extrême*, se déclenchait la pandémie planétaire où nous sommes présentement plongés… et pandémie dont le premier « dommage collatéral » (mais peut-être pas aux yeux de ce « sens »: dont c'était peut-être là, en réalité, le but véritable, quoique bien sûr toujours *secret*) a donc été la décision par les autorités de ce « confinement » qui, entre autres conséquences, selon, sanitaires, ou économiques, ou « scripturaires », etc., a eu pour effet plus particulier de contraindre le (récalcitrant) scripteur de cette *Profondeur* à donner, et malgré qu'il en ait, une suite (ou « continuation ») au « grand récit » de celle-ci : en la forme de cet (improbable) dix-septième tome intitulé *Champ profond*… dont j'ai déjà composé, au moment où j'écris ces lignes, plus de 300 pages manuscrites… et dont aussi, presqu'au *corps défendant* de son scripteur : qui avait bien pourtant l'intention de briser enfin avec ce qu'il regardait peu ou prou comme une sorte de « névrose (scripturaire) », poursuit donc, en ce mode « délirant (du même nom) », ses irrépressibles rédaction-progression (et ce qui tend à me faire souscrire à la véracité de cette (pourtant délirante-complotiste) « théorie » – quoique véracité non tant objective-littéraire que sémantique-scripturaire –, c'est ce fait que le « sens », pour parvenir à ses fins : rien d'autre que de me faire retourner-à la rédaction de mon « grand récit », n'a pas choisi de déclencher sur la tête de cette humanité (présentement donc, en sa majorité, « confinée »), *n'importe quelle catastrophe* – qui aurait pu être par exemple une (nouvelle) guerre mondiale (voire, plus anti-stratégiquement encore, une (nouvelle) chute d'un astéroïde sur notre planète) –: ayant précisément opté pour la seule (catastrophe) qui, en ce

mode sanitaire« confiné », pouvait secrètement inciter un scripteur récalcitrant/« à peine identifié » (parmi le troupeau des milliards de ses « frères humains »-confinés) à se remettre à la rédaction de l'(immense) manuscrit de son « grand récit »; étant clair que la forme (sanitaire) de cette catastrophe (pandémique) était la seule susceptible de contraindre – par l'ennui résultant d'un tel « confinement » – un/ce scripteur à recommencer de « scripturer »; et cela pour l'évidente raison qu'il est plus difficile (recommencer d') écrire sous les bombes (ou sous les astéroïdes!) que dans le climat de (merveilleuse-miraculeuse) *tranquillité* qu'a imposé à la quasi-totalité de notre (ordinairement) bruissante/tapageuse/(toujours) agitée planète – en la forme (dont je me réjouis ouvertement plus haut) de ces villes mortes aux rues enfin délivrées de leurs voitures (et de leur pollution)… comme de ces ciels enfin libérés de l'incessant passage de leurs tonitruants (et eux-aussi : polluants) avions… comme de ces autoroutes et autres « périphériques » eux-aussi, par le même (non-)mouvement, enfin débarrassés de leurs cohortes de véhicules dont on n'a jamais trop su, finalement, quels buts (mystérieux) et destinations (énigmatiques) ils poursuivaient, etc. – ce « confinement » même).

Mais alors, dans la perspective (peu sérieuse/délirante) de ma (complotiste-scripturaire) « théorie », à quelle *expérience* (elle-même « scripturaire, forcément scripturaire ») procéder pour en attester malgré tout la véracité de ses (pourtant « délirants ») dires – eh bien peut-être celle qui consisterait, de la part de son (« peu sérieux ») auteur : puisque, chez moi, c'est *uniquement le scripteur* – celui du « grand récit » de cette *Profondeur* – qui peut légitimement prétendre à ce « sérieux » – quoique d'essence lui, ce « sérieux » non tant littéraire que scripturaire (ce que le « sens », lui, tout en gardant secret ce trait de son scripteur favori, n'ignore pas) –, à prendre *de nouveau*, sitôt passé la date annoncée du « déconfinement »: celle, en France, de ce « onze mai »… Sur lequel, pour le redouter ou l'espérer, tout le monde s'excite actuellement, la *décision d'arrêter d'écrire* – en l'occurrence : ce (présent) *Champ profond* (improbable dix-septième tome de mon « grand récit ») –… et, ensuite, de regarder ce qu'il adviendra d'une telle décision (scripturaire) de ma part – un rebondissement de l'épidémie en la forme de ce que certains appellent la « deuxième vague » de celle-ci (et *re*-bondissement qui aurait bien sûr pour conséquence la décision prise par les autorités d'un *re*-confinement)… ou non ? –; mais (nouvelle) décision

prise (par moi) de « cesser d'écrire » qui, dans l'invisible élément du « sens », et si ma théorie complotiste-scripturaire est correcte, ne pourra être traduite par ce « sens » même que comme une (nouvelle) provocation à lui/par moi signifiée… et à laquelle (toujours si ma théorie est correcte) il ne pourra faire autrement que de réagir de la même façon que la première fois quand, pour m'obliger à recommencer d'écrire, il avait déclenché cette pandémie planétaire – dont le véritable but était en réalité, comme je l'ai expliqué plus haut : si du moins ma théorie est correcte, le dommage sanitaire-collatéral de cette obligation de confinement (s'appliquant à *tous* en apparence… bien que ne visant en vérité qu'un *seul* : le scripteur incriminé/visé par ce « sens ») –; ce qui signifie quoi que l'avération (ou non), en ce mode (donc) pratico-expérimental, de ma délirante/scripturaire « théorie » est tout entière suspendue à la survenue (ou non) de cette « deuxième vague » épidémique (et de son deuxième confinement associé) : étant claire que si celle(s)-ci ne se déclench(ent) pas ma (complotiste/peu sérieuse) « théorie » aura du plomb dans l'aile (tandis que dans le cas contraire – et même si, en ce domaine du « sens », rien jamais n'est acquis (ne peut être *scripturairement* démontré : la dimension de ce (pur) scripturaire *n'étant pas* une discipline scientifique-« littéraire » – sa thèse « complotiste-délirante » se trouvera singulièrement renforcée). Cette humanité présentement confinée, au lieu de sacrifier tous les soirs, du haut de ses balcons, au rituel grotesque-festif de ces « ashtag-applaudissements », ferait donc mieux, si elle ne veut pas couper dans quelques mois à l'obligation d'avoir, suite à une « seconde vague » épidémique, de nouveau à se « confiner », d'envoyer tout de suite, dans un certain village oublié de la profonde Dordogne, une délégation… pour conjurer son habitant (ignoré) – le scripteur « à peine identifié » du « grand récit » de cette *Profondeur* – de renoncer à mettre en œuvre l'« expérience (scripturaire) » dont je viens d'exposer les grandes lignes – et pourquoi pas, après tout, de profiter de ce confinement pour ouvrir enfin cette même *Profondeur* (dont la lecture sera, à tout prendre, toujours plus *(époqualement) roborative* que celle de cette médiocre-littéraire *Peste*… que recommandent actuellement tous les imbéciles critiques médiatiques) –: je lui laisse donc, en tout cas, jusqu'au *onze mai*, date après laquelle, si personne dans l'intervalle n'est venu me trouver, je… (ici le texte s'interrompt : on se lasse soi-même de l'exposé – même au second degré (et en riant sous cape) – de ses propres délires).

Si j'avais d'ailleurs moi-même, à ce propos, quelque lecture à, cette fois-ci, *sérieusement recommander* à mes « frères humains »-confinés, plutôt que celle de cette (si lourdement démonstrative) *Peste* – voire même celle de ce (lui admirable) *Hussard sur le toit* (les deux titres préconisés, il y a quelques semaines, par le crétin de service P.P.D.A) –, je leur conseillerai – si tant qu'ils aient vraiment envie de se plonger dans des livres évoquant leur situation de « confinés-par-pandémie » (ne serait-il pas plus logique de penser qu'ils désirent plutôt des ouvrages qui la leur feraient oublier – mais pensée qui, apparemment, n'a pas visité le « crétin de service » cité plus haut) – le terrifiant-merveilleux conte de Poe intitulé « Le Masque de la mort rouge »; et conte dont l'intrigue, parce que, elle, mettant sans complaisance en scène les deux dimensions de la mort (par pandémie) et du « festif », me semble bien mieux correspondre (que cette *Peste* ou ce *Hussard*) à la présente situation de tous ces confinés-malgré eux : c'est-à-dire à celle, comme je l'ai déjà décrite plus haut, de cet *homo festivu*s (Ph. Murray) soudain contraint, du fait de la menace épidémique, de demeurer « en repos » chez lui (avec seulement la latitude, pour soulever un peu le couvercle de cet enfermement : fortement anti-« festif », de ces « applaudissements au balcon » de 20 heures… ou celle du postage sur« You Tube » de tant de « vidéos » toutes plus grotesques-narcissiques les unes que les autres). Or à quoi justement assiste t'on dans ce « Masque » – mot à prendre ici en son sens carnavalesque et non chirurgical (même si, on va le voir dans le cours de l'analyse que je me propose ici de faire du texte de Poe, les deux (sens) finissent par se rejoindre) – : à la situation précisément d'un pays dévoré comme le nôtre d'une pandémie (elle imaginaire) de « peste » ou de « mort (rouge) » – et pandémie dont les symptômes sont particulièrement hideux… comme le déclenchement (et la mort qui s'en suit) extraordinairement rapide, et fulgurants.

La Mort rouge *avait pendant p. 191 l'affaire d'une demi-heure.*

Nouvelles histoires extraordinaires
(traduction Baudelaire)

Mais voici que le prince de ce pays, loin de tenter de combattre le fléau : en essayant par exemple de porter secours à ses infortunés sujets, prend l'étonnante et, dans le fond, très immorale décision de se confiner, lui

et sa cour soigneusement sélectionnée de « chevaliers » et de (belles) « dames », dans une « abbaye » où tous, ainsi claquemurés, auront loisir par un surcroît de plaisirs et de réjouissance, de nier/narguer/« défi(er) » la « Mort Rouge » qui règne à l'extérieur :

Mais le prince Prospero était p. 191/192 Au dehors, la Mort Rouge.

Page admirable dans laquelle, bien qu'écrite, il y a déjà près de deux-cents ans, est révélé le secret de l'idéologie « festive » de notre propre époque, moderne et pareillement dénégatrice de notre « finitude » – notamment en ces lignes quasi-prophétiques qui, au-delà de la séparation entre intérieur et extérieur : « sécurité » et péril, disent la « clôture anti-spirituelle » dont j'ai montré tout le long de mon livre qu'elle constituait la principale catactéristique de notre temps :

Ils résolurent de se barricader p. 191 ou de penser (…)

Mais bien évidemment, dans le conte de Poe, la barrière temporello-instantanéisante de cette clôture époquale ne tiendra, justement, qu'un instant – évalué par l'auteur à « cinq ou six mois » –… face au « retour du refoulé » de ce grand extérieur et de sa « Mort Rouge »: quand, dans un fastueux bal masqué imaginé par Prospero, apparaîtra dans la fête universelle au dernier coup de minuit (fantastique oblige), un personnage ayant choisi pour déguisement les stigmates mêmes de cette « Mort »; c'est-à-dire de la réalité qu'on avait justement choisie, en se confinant et s'étourdissant ainsi de « fêtes », de refouler et d'oublier :

Le personnage était grand et p. 196 de l'épouvantable écarlate.

; et apparition qui, dans un lieu où toutes les licences et autres bizarreries sont censées être permises, provoque cependant la colère et l'indignation des « confinés » – prince Prospero en tête (qui ordonne immédiatement de faire pendre l'auteur d'une telle « transgression »: il n'en aura pas le temps) –… avant que d'entraîner leur mort à tous sous les coups de la pandémie venue de l'extérieur :

On reconnut alors p. 197 dans la posture désespérée de sa chute.

Le conte de Poe est d'évidence une parabole – dont la « morale » alors pourrait être qu'il est vain de penser qu'on puisse échapper, par clôture rigoureuse et étourdissement en ce mode « festif », à la mort (ce qui certes est vrai… quoique guère original !) –; mais ce qui, en son intrigue, m'intéresse bien plus – moi le contemporain de notre actuel « confinement » –, c'est d'abord, justement, la situation même, imaginée par le poète américain, de cette *clôture* dans laquelle se « confine » (donc) (l') *homo festivus*, notamment incarné par le (si moderne et absolument *anti-thaumaturgique*) prince Prospero, de cette « contrée » et de cette époque imaginaires… et qui pourtant, par bien des traits, ressemble à la nôtre : « En dedans, il y avait toutes ces belles choses et la sécurité. Au dehors, la *Mort Rouge* » (ou le « corona-virus »); et situation d'une telle « clôture » (que j'ai pu qualifier plus haut d'« anti-spirituelle ») dont se dégage alors une toute autre « morale » (que celle un peu plate – parce que sans doute encore trop abstraite (en cette forme comme « anti-époquale ») – exprimée plus haut) ; et « morale » qui pourrait, elle, se dire à peu près ainsi : lorsqu'une crise (sanitaire ou autre) survient, la première réaction de *homo festivus* (le nom « murayen » de notre présente humanité) est de se « confiner » – en ce mode donc peu ou prou « festif », (*cf.* ce que j'ai dit plus haut de ces applaudissements aux balcons de 20 heures et autres postages par nos confinés de toutes ces vidéos grotesques-narcissiques sur « You Tube ») –… et cela peut-être parce que ces « confinement »/clôture, pour ce même *homo festivus*, ont *toujours-déjà commencé* : quoiqu'en ce mode d'abord, plus secret et plus profond, que j'ai pu qualifier d'« anti-spirituel »… mais mode d'un tel confinement (« festif ») que ne fait finalement que *surligner*, à sa manière pratique et sanitaire, celui auquel nous assistons présentement. Et à ce titre, dans le conte de Poe ? il y a un « signifiant » dont on aurait tort de ne pas tenir compte : le fait que le « sagace » prince Prospero, pour mettre en œuvre l'étrange (et on l'a vu : parfaitement immorale/anti-thaumaturgique) idée d'un tel « (festif) confinement », choisisse pour lieu de celui-ci, non pas, comme on aurait pu s'y attendre (de la part d'un « prince »), un *château* (un peu pareil à ceux des romans de Sade)… mais une *abbaye* ; c'est-à-dire un bâtiment dont la vocation primitive, on le sait, était de convertir une rigoureuse « clôture » (qui a donné le mot de « cloître »)… en une *ouverture* d'autant plus large et quasi-infinie sur ce que j'ai pu appeler plus haut le « grand extérieur » : celui, lui « spirituel », du ciel et de l'invisible. Où l'on comprend par

là que le choix du « festif » Prospero d'une ancienne « abbaye » pour théâtre de son « confinement (très) spécial » en transformant un lieu traditionnellement voué à la prière (par ouverture, donc, vers le grand extérieur du « haut » et du ciel) en un autre lui destiné à l'exercice quasi-permanent de l'« orgie » (le mot est de Poe), n'est *pas du tout innocent* – ce pour quoi le même Poe peut à bon droit qualifier de « sagace » le prince de son récit (mais « sagac(ité) » elle aussi « très spéciale »: Prospero étant d'évidence un « mauvais gouvernant » – égoïste, cynique, immoral, indifférent aux souffrances de son peuple : celui qui meurt « à l'extérieur » tandis qu'« à l'intérieur » la petite cour triée sur le volet par le prince s'adonne avec fureur à toutes les réjouissances, fêtes et autres « orgies » qu'on peut imaginer –, mais « gouvernant » qui, par ce choix peu ou prou *profanatoire* d'une « abbaye » pour lieu de son confinement « festif », *sait du moins très bien ce qu'il fait* (et quel sens exact – et dans le fond : très moderne/époqual : « *festif* » il faut donner aux « mesures (anti-)sanitaires » (!) qu'il a prises pour se protéger, lui et sa cour : mais non son peuple, de la pandémie qui ravage son royaume : ce pourquoi j'ai pu qualifier le personnage du prince de ce conte de (résolument/consciemment) *anti-thaumaturgique*: en référence bien sûr aux « rois thaumaturges » – c'est-à-dire ceux qui prenaient sur eux, en un mode peu ou prou « christique », les douleurs du peuple (alors que Prospero lui, en un mode qu'on pourrait dès lors qualifier d'« antéchristique », fait à peu près tout le contraire) – de l'ancien Moyen-Âge européen) –; et qui ne comprend par là que la « clôture (très spéciale/moderne) « imaginée par le personnage de cette *Mort Rouge* – celle de ce « confinement » à forme et vocation (toujours) « festives » (et par conséquent : toujours « anti-spirituelle ») – n'est rien d'autre que l'exact reflet de la nôtre (clôture) – moderne, époquale, (toujours) « anti-spirituelle » (mais devenue récemment – comme je n'ai cessé de le montrer dans mon « grand récit » – *totale*) –; et clôture dont le présent « confinement » – quoiqu'« à vocation », lui, « sanitaire » (mais « à forme », on l'a vu, toujours « festive ») – est comme le *surlignement*… en ce mode « sanitaire » (quoique pourtant – tant il est difficile à *homo festivus* de renoncer à ses catégories de pensée et comportement – toujours « festif »).

Si j'ai consacré un si long développement à l'analyse du conte de Poe, c'est, non tant parce qu'il y est raconté une « situation de pandémie », que

parce qu'il y est médité une « situation de *clôture* » – certes engendrée par les circonstances d'une pandémie (mais qui, dans le fond, dépasse de loin le « pitch (sanitaire) » de celle-ci) –; et « clôture » qui, avec l'étrange idée mise en œuvre par le « sagace » prince du conte: celle de ce « confinement » en forme « festive », vient comme la plus profonde et *dérangeante* – ce que n'est certes pas celle de cette *Peste* (ce qui peut expliquer pourquoi les présentes autorités recommandent si chaudement – avec une insistance presque suspecte – à leurs ouailles « confinées » la lecture du (pauvre) roman de Camus… plutôt que celle du (bien plus décisif) conte de Poe) – parabole sur notre propre époque… dont la caractéristique essentielle – celle justement de cette clôture « anti-spirituelle »/*totale* (qui a débuté *bien avant* l'actuelle période de cette pandémie et de son confinement autoritairement décrété par les autorités – peut-être avec raison après tout: ce pour quoi m'apparaissent bien vaines et comme *hors de propos* toutes les polémiques (*cf.* récemment le coup de gueule « philosophique » d'un Conte-Sponville) à son sujet) – est clairement/génialement illustrée par le récit fantastique de Poe… qui peut donc très bien nous servir de *fil conducteur* dans l'analyse, et de notre époque en général, et de la période que nous traversons plus particulièrement en ce moment. Car si nous sommes bien ces *homo festivus* depuis longtemps claquemurés dans leur « abbaye fortifiée »-époquale – où nous nous adonnons en ce mode « festif » et peu ou prou « orgi(aque) » à toutes les réjouissances que préconise/encourage la dimension « instantanéisante » de cette même époque (histoire probablement de refouler l'« affige(ante) pensée » du « grand extérieur » qui, au-delà des portes de notre abbaye à la clôture anti-spirituelle parfaite et « totale », commence: puisque « c'(est) folie – au sujet de ce « grand extérieur » – de s'(en) affliger et d'(y) penser) –, alors le moment de ces pandémie-et-confinement que nous vivons actuellement doit nécessairement correspondre, dans le récit de Poe: en notre « « minuit du siècle », à l'apparition, dans notre bal masqué-festif, de ce personnage arborant, lui, ce « masque de la mort rouge » – qui chez Poe, on l'a vu, déclenche la colère et l'indignation des participants de cette « fête » (où pourtant toutes les transgressions et les plus fous déguisements semblaient permis – mais apparemment: pas celui-là –: comme quoi l'« amour du bizarre » professé par le prince de cette (époquale-festive) « orgie » a ses limites) –; et d'où peuvent venir de telles réactions (après tout on pourrait imaginer un autre conte où ce déguisement aurait été jugé drôle et « original » par l'assistance: nombre de fêtes qui se donnent de par le monde (exemple notamment de celles mexicaines) accueillent volontiers, en leurs

fastes (bizarres) et débordements (baroques), la figure de la mort) ? Dans le conte de Poe, ces réactions de colère et d'indignation s'expliquent bien sûr par le fait que ce déguisement et son masque « écarlate » viennent rappeler à tous nos danseurs masqués/courtisans « confinés » ce que justement, en s'enfermant dans leur « abbaye fortifiée »: pour s'y livrer à l'« orgie » et à la débauche, ils ont tenté par tous les moyens d'oublier et de conjurer : la présence d'une effroyable pandémie aux hideux symptômes qui sévit à l'extérieur de leur (festive/bien close) forteresse. Mais si l'on veut traduire maintenant, pour cette « époque nôtre », le moment de l'apparition de ce « masque de la Mort rouge » dans la fête de ce bal masqué imaginé par l'« Antéchrist » – Prospero – prince « sagace » et anti-thaumaturgique –, alors il devient clair que cette apparition, sous les coups de (la) minuit (du siècle), correspond logiquement à la période que nous vivons actuellement : c'est-à-dire celle du passage des confinement/clôture anti-spirituelles – dans lesquels nous avons depuis longtemps été plongés (puisque c'est là, on l'a vu, la caractéristique la plus profonde de cette « époque nôtre ») – à d'autres, eux, plus pratiques et moins subtils – en ce mode donc (platement mais visiblement) sanitaire – ; et passage que met en scène, dans le récit de Poe, la figure de cette « Mort Rouge »: dont la seule évocation, fusse-t-elle en la circonstance « festive » d'un bal masqué, scandalise tant les participants de celui-ci. Ce que l'on peut encore exprimer en écrivant que le confinement (sanitaire) que nous traversons actuellement n'est rien d'autre que le *rendu-visible* (en ce mode médical) d'un *autre confinement*: lui plus subtil et de signature « anti-spirituelle »; et confinement/clôture (époquaux) qui, eux, ont commencé depuis longtemps : quand cette humanité est entrée dans la grande « fête universelle-posthistorique » officiellement inaugurée, étatiquement décrétée, dans notre pays, lors de l'arrivée en 1981 de la « gauche au pouvoir » (*cf.* tout ce qu'un Philippe Murray – l'inventeur du concept de cet *homo festivus* – a écrit sur, notamment, le « signifiant » de cette institution par le ministre Lang – notre Prospero ? – de la « fête de la musique »; les commentaires que, dans cette *Profondeur*, j'ai moi-même tiré des considérations critiques-désabusées/désopilantes – quant à cette institution – de l'auteur de *Après l'histoire*)… Ce pour quoi, aussi, le plus agaçant, peut-être, en les circonstances pratiques de ce présent « confinement (sanitaire) », ce sont encore les bouffées de « festivisme » qui traversent sporadiquement, malgré la gravité « objective » de la situation, tous ces *homo festivus* confinés… et décidément, en leur « passion triste »-festive, indécrottables : comme si, pour reprendre le fil du scénario du conte de

Poe, certains courtisans de celui-ci, et alors que la « Mort Rouge » venait de faire son apparition dans leur bal masqué, avaient *jusqu'au dernier moment* continué de danser (*cf.* aussi, dans cette perspective festive-enragée, l'anecdote rapportée par la lucide humoriste Blanche Gardin de ces affichettes apposées par la mairie de Paris sur tous les murs de sa ville juste après les meurtriers attentats de novembre 2015 ; et affichettes sur lesquelles était glorieusement – quoiqu'à mon sens : plutôt pathétiquement-grotesquement – proclamée que « Paris est une fête » : cet emprunt à un titre d'Hemingway en disant long sur le degré de bêtise « festiviste » de ces édiles qui, sans doute aveuglés par leur « passion triste » (du même nom), n'avaient même pas senti, en de telles pourtant dramatiques circonstances : des centaines de morts tout de même tombés sous les rafales de « kalach » de terroristes musulmans, le côté totalement déplacé d'un tel inepte-révoltant « slogan » – qu'avait d'ailleurs anticipé le sens général de l'allocution que prononça, à l'occasion de ces massacres, la maire Hidalgo affirmant que les auteurs de ceux-ci, en couchant par centaines au sol ses chers bobos-et-administrés, avaient d'abord voulu s'attaquer à leurs/ses « valeurs » (sous-entendu bien sûre : « festives, forcément festives »)).

Et que fait en effet *homo festivus* en temps de « confinement (sanitaire) » ? – eh bien tout simplement, tels les courtisans de la nouvelle de Poe, *il continue de faire la fête* : ne pouvant plus danser dans les rues, il danse… Sur son balcon – ; ce qui nous permet notamment d'assister au grotesque-lamentable spectacle de tous ces musiciens en herbe donnant, du haut de ces mêmes balcons, des concerts improvisés et supposés, dans l'esprit de ces « fauteurs de bruits », raffermir le moral de leurs voisins comme eux confinés : sans bien sûr être traversés, un seul instant, tant l'idéologie « festiviste » est puissante chez ces jobards, de l'idée que de telles « aubades » pourraient tout simplement/sonorement *déranger* ces mêmes voisins-et-confinés (qui n'en peuvent mais… et auxquels, de toute façon, on n'aura pas demandé leur avis) – *cf.* à ce propos la plaisante anecdote de ces municipalités obligées de prendre des arrêtés d'interdiction contre ces initiatives festives-musicales (au motif que leurs concerts improvisés – en réalité : leurs « tapages diurnes » – « empêchaient les soignants » rentrés de leur travail nocturne à l'hôpital, « de se reposer » – alors que peut-être d'autres citoyens, eux non-soignants quoique confinés, auraient sans doute voulu qu'on se préoccupe de la même façon de leur *tranquillité*) – ; et aussi celle, récemment survenue dans le

XVIII^e arrondissement parisien – et toute aussi révélatrice de cet « impensé festiviste »: celui qui pose qu'un individu qui impose sa « musique » à son voisinage ne saurait être vraiment nuisible à celui-ci (alors que, comme je crois l'avoir déjà écrit dans cette *Profondeur*: *cf.* mon *Voyage des morts*, la nuisance de type sonore – s'abritât-elle sous l'alibi de ce mot de « musique » (on peut aimer passionnément celle-ci – par exemple (pour ce qui me concerne) : celle d'un Bach – et ne pas pour autant désirer se faire imposer par la « chaîne hifi » de son voisin l'écoute, dès lors : obligée et forcément intempestive, de l'*Art de la fugue* ou de la *Passion selon Saint Matthieu*!) –… de ce « D.J. » improvisé qui, ayant eu l'idée malencontreuse de délivrer lui aussi à son voisinage de la « musique » par ses fenêtres largement ouvertes : on peut imaginer à quel *niveau sonore*, provoqua, au mépris de toutes les consignes de confinement et autres « gestes barrière », un rassemblement spontané, sous ses mêmes fenêtres, de dizaines de danseurs improvisés/attirés par cette source sonore : ce qui valut à ce zigoto, sur les réseaux sociaux comme dans les médias plus officiels, l'accusation d'« irresponsabilité » (au moins en ce mode « sanitaire ») – dont il se défendit en affirmant que, par la diffusion de cette/sa musique à travers tout le quartier, il n'avait nullement cherché à provoquer un tel rassemblement (festif quoiqu'anti-sanitaire) : « seulement, argua-t-il (pathétiquement), à faire danser ses voisins » (mais les avait-il, ces voisins sur cette intention festive-musicale de les « faire-danser » – seulement auparavant consulter ?) –; où l'on voit en tout cas à l'œuvre, par la (pauvre) défense de cet olibrius – d'ailleurs sincèrement marri des conséquences anti-sanitaires de sa petite réjouissance : « dès que j'ai vu tous ces gens danser sous ma fenêtre j'ai immédiatement coupé la musique » –, tout l'impensé de l'idéologie « festiviste »: étant clair qu'à aucun moment de l'exposé de ses arguments excipés pour se dédouaner uniquement cette accusation d'« irresponsabilité » sanitaire l'abruti n'est visité de la pensée que sa « musique », même si elle n'avait provoqué aucun rassemblement dansant-festif sous ses fenêtres, aurait pu tout simplement *déranger* un de ses voisins confinés – ceux qu'il disait vouloir « faire danser » (sans jamais bien entendu – tyrannie « festiviste » oblige – leur demander leur autorisation) –; et si ceux-ci, à cet instant, n'avaient tout simplement pas envie de « danser »… ni même, sans doute, de subir le vacarme de cette musique – probablement énorme : puisqu'elle attira instantanément tous les *homo festivus* désœuvrés traînant dans le quartier –: lui préférant même peut-être, à tout prendre : si on leur en avait du moins laissé le choix, *le silence et sa tranquillité* (nécessaire par exemple à la lecture – qu'ils se

proposaient justement d'entreprendre au moment où se déclenchait l'ouragan sonore (suscité, toutes fenêtres largement ouvertes, par leur « festif » voisin) – de cet *Europe et la Profondeur*)… Il ne faut pas s'abuser : sous ses apparences toujours « cool et sympa » – ce qu'est assurément l'infortuné héros de l'anecdote que je viens de rapporter (ce « D.J. » contraint par le confinement, et malgré qu'il en ait eu, à transformer sa rue en une sorte de « night-club à ciel ouvert ») – *homo festivus* est en réalité une *plaie* (peut-être même au sens biblique-égyptien !) pour ses « frères humains » (en tout cas sûrement pour ses infortunés voisins !): pour ceux du moins qui, étant demeurés ces (assurément/désormais : peu ou prou « archaïques ») *homo sapiens*, n'ont pas systématiquement envie de « danser »… sitôt qu'une musique retentit en bas dans leur rue ou sur leur place ; et *homo sapiens* auxquels il arrive même de temps à autre – chose quasi-inconcevable en nos temps « festifs-posthistoriques » – de préférer le silence au bruit, le repos à la « danse », la tranquillité à la « musique », l'anonymat à la notoriété, la lecture à l'exercice (physique), la réserve à l'exposition (médiatique), etc., etc. : toutes « préfér(ences) » qui, s'ils parvenaient à les assumer pleinement – sans tenir compte de la sournoise menace que fait planer en permanence au-dessus de nos têtes la « police de la pensée » festiviste (celle qui regarde tout *homo* (par suffisamment) *festivus* comme un putatif « vieux grincheux réactionnaire »… voire un « crypto-fachiste n'aimant pas les jeunes »: alors que le vrai « fachiste », en l'occurrence : celui qui impose sa fête permanente et ses nuisances sonores à ses infortunés voisins, *c'est homo festivus*) –, les rendraient assurément dignes de pénétrer dans mon « atelier du silence » (celui où, déshabitué-de tout et sans illusion-sur ce monde (toujours trop bruyant), j'écris ces lignes *pour personne* – peut-être alors seulement pour vider ma bile « anti-festiviste » contre l'*homo* (du même nom)… en le faisant venir pour ce qu'il est en vérité : sous son apparence « cool et sympa », le plus *nuisible* des « animaux humains »).

Car après tout (rêvons un peu) les circonstances très particulières de ce « confinement (sanitaire) » – et notamment : le merveilleux *silence* qu'il a imposé au long des rues sans voitures des cités humaines (jadis tonitruantes et à présent mortes – mais pour combien de temps hélas ! au juste ?) – aurait pu constituer pour *homo festivus* l'occasion historico-pandémico-inespérée de procéder, en découvrant par exemple que le silence et sa tranquillité ne sont pas nécessairement ses ennemis, à certaines *révisions déchirantes*

quant à son « idéologie festiviste » et tous ses pré-supposés par lui jamais interrogés – on a vu hélas ! qu'il n'en est rien : puisque, alors que la « Mort rouge » rôde au long de ses rues et sur ses places, il continue malgré tout de vouloir à toutes forces et jusqu'au dernier moment de « faire la fête » (sinon dans ces rues ou sur ces places… du moins du haut de ses balcons) ; c'est-à-dire : de continuer à vouloir remplir l'espace de son vacarme « festif » et autres *nuisances sonores* (du même nom) – ; oui : les circonstances de ce confinement et de son temps merveilleusement « suspendu » auraient pu constituer pour notre contemporain « festivus » l'occasion tout trouvée, pour reprendre la formule de cet écrivain-internaute, de « se recentrer sur l'essentiel » – sauf que je redoute fort que ce mot d'« essentiel » n'ait pas le même sens pour *homo festivus* que pour nous, les derniers *homo sapiens* de cette infortunée-festiviste planète (ce pour quoi l'auteur de cette heureuse-internautique *formule* s'est bien gardé de nous préciser ce qu'il entendait au juste par ce mot – et qui sait : après l'avoir ainsi pondue/produite « sur le Net », a-t-il été du nombre de ces confinés ayant fait, dans leur voiture, de longues heures d'attente pour se réapprovisionner en infectes nourritures industrielles – on a l'« essentiel » qu'on peut – auprès d'un *fast food* ayant annoncé, en ce mode « drive », sa réouverture impromptue ?) – ; étant probable en tout cas (mais je peux me tromper… et d'ailleurs je l'espère) que seuls ceux qui ont toujours-déjà fait le choix « existentiel » d'un tel confinement – celui de mes derniers *homo sapiens* dans mon « atelier du silence » – auront loisir de prendre l'exacte mesure du présent sanitaire et tout circonstanciel « confinement » : étant probable là-aussi (même si là aussi « je peux me tromper… et d'ailleurs l'espère ») que, sitôt celui-ci achevé, le troupeau innombrable de tous ces *homo festivus* agglutinés – ceux qui, durant quelques semaines, avaient eu l'occasion et la *chance* d'être confrontés à une autre réalité (moins « festive-tonitruante » parce que plus « silencieuse-méditative ») – n'aura de cesse de retomber dans ses anciens errements : dont l'un de ceux-ci pourrait par exemple prendre la forme de l'organisation, plus ou moins spontanée par ce même *festivus* ; d'une « grande fête » pour célébrer ce dé-confinement (puisqu'on a vu dans l'« anecdote au D.J. » relatée plus haut qu'*il suffit d'une seule* source sonore/musicale dans Paris… pour provoquer un tel « festif » rassemblement). Et qui ne comprend dans cette perspective (résolument donc : anti-« festiviste ») que ce confinement sanitaire-providentiel constituait la *dernière chance* accordée à *homo festivus* pour procéder à l'apostasie de toutes ses (festives) catégories de pensée (et de comportement) ; et « chance » que, s'il

ne la saisit pas, provoquera immanquablement la chute de sa (« festiviste ») civilisation – car alors pour cet *homo festivus*, en cela pareil aux courtisans du conte de Poe, il n'y aura plus… que la « Mort Rouge » (ou la « seconde vague » de cette pandémie au corona-virus en cours) :

Et la vie de l'horloge d'ébène p. 197 leur empire illimité.

… Perspective – exprimée ici par Poe en cette forme romanesco-fantastique (mais qui, après tout, n'est pas si éloignée – notamment par les mention de ces « êtres joyeux » et de cette « Ruine » qui les abat – de la réalité pratique que nous vivons) – qui peut expliquer la *grande inquiétude* qui, depuis l'annonce par l'exécutif de ce « *dé*confinement » : fixé donc à la date (peut-être fatale ?) de ce « onze mai », a saisi tous les « observateurs » (médiatiques-officiels ou internautiques-officieux) de cette crise ; et « inquiétude » que n'avait pas provoquée la décision, prise par ce même « exécutif » : il y a environ un mois et demi, de « confiner » ; et comment, dans le registre de l'inquiétude, expliquer une telle disproportion entre les deux « décisions » ? Il y a bien sûr d'abord, à cette « inquiétude », des raisons très « objectives » : notamment sanitaires – la pandémie ne va-t-elle pas, suite à ce dé-confinement, rebondir ? –, ou économiques – le pays peut-il se relever d'une telle crise et de l'effondrement de son P.I.B. qu'elle a provoqué ? –, voire politiques – n'assisterons-nous pas, suite à ce dé-confinement, à une explosion sociale (c'est, on l'a vu, l'espoir de ce groupe d'extrémistes réunis sous le nom de « Jour d'après » ? –; mais, me semble-t-il, la vraie, quoique plus subtile-secrète, raison de cette « inquiétude » doit être, à mon avis, rechercher dans la réelle nature de cette (« festiviste ») société et de son *homo* (du même nom) – pouvant se résumer par cette question : comment *homo festivus*, après la période de dinde froide (festive) que lui a imposé ce confinement, va-t-il réagir à ce soudain afflux de « liberté » – n'exagérons rien : celle uniquement de se livrer à son vice « festif » – que lui accordera brutalement ce dé-confinement ? Ne va-t-il pas, en cela un peu pareil aux princes et courtisans de la nouvelle de Poe, en profiter pour organiser à la date de celui-ci une grande réjouissance – le bal masqué imaginé par Prospero – en la forme d'un (grand) rassemblement (anti-sanitaire)… où la « Mort Rouge » aura loisir de frapper dans la masse indistincte-bruyante de tous ces « êtres joyeux » redescendus dans leurs rues ou sur leurs places – mais qui payeront de

leurs vies cet instant d'euphorie factice-festive : rendez-vous pris pour cette (fatale ?) date du onze mai (tandis que les derniers *homo sapiens* en réchapperont parce que, eux, demeureront, sinon en ce confinement (étatique-sanitaire), du moins en leur *Atelier du silence*).

Cette période de confinement (sanitaire) introduit dans le cours du temps moderne/vulgaire/infiniment accéléré de notre époque une sorte de *suspension* (quasi-)magique qui ne peut que réjouir le « petit nombre » de ceux qui, depuis long-temps, à ce flux torrentueux-épuisant, cherchaient à « *ré*-sister » – ce pour quoi aussi les adversaires des membres de ce « petit nombre », pour discréditer leur (pourtant bien humble) « revendication », les qualifiaient volontiers de « *ré*-actionnaires » (alors que ceux-ci, finalement, ne cherchaient qu'à se « *re*-poser » ou peu et, en un tel « *re*-pos », à faire que les choses autour d'eux, animées ou pas, en usent pareillement) –; mais « suspension » qui bien sûr, exigences économiques obligent, ne saurait être que momentanée : ce qui peut notamment expliquer pour quoi nous assistons présentement, notamment dans les médias « aux ordres » de la domination, à une sorte de lutte sournoise entre « raison sanitaire » – celle qui voudrait prolonger encore un peu ce confinement – et « raison économique » – celle qui a beau jeu de montrer que cette prolongation risquerait de conduire le pays à la *ruine totale* (déjà en effet bien entamée) –; ce qui peut aussi expliquer pourquoi, récemment, cette même « raison économique » a fait donner, pour imposer ses vues, la parole (pseudo-)« philosophique » d'un, notamment/par exemple, Comte-Sponville – archétypal auteur de tout « petit traité » (puisque c'est au titre d'un de ses ouvrages – ce *Petit traité des grandes vertus* – que je dois ce « concept »: toujours bien sûr, chez moi, affecté d'une connotation péjorative) –… présentant/« problématisant » ce même débat (entre les deux « raisons » dites plus haut) sous la forme d'une opposition entre « sécurité » et « liberté »; et présentation/problématisation, sinon hors de propos : « hors-sujet » dirait peut-être le correcteur de la « copie-Sponville », du moins très *superficielle*; et cela dans la mesure ou, comme je viens de le montrer, la vraie « polémique », celle sous-tendant ce débat entre pro-et anti-confinement, n'est rien d'autre que celle qui oppose en vérité et plus profondément deux *usages du temps* rigoureusement antinomiques : celui illustrée-par ceux qui aimeraient bien que cette dé-celleration temporelle se pro-longe autant que possible, et celui défendu-par ceux qui, à l'inverse, veulent le retour le plus rapide

possible – au nom de cette « liberté » dont se barbouille de manière totalement abstraite notre (inepte) philosophe médiatique (probablement et uniquement : celle « du marché » – dont un Comte-Sponville est bien évidemment « l'idiot (plus ou moins) utile » – au cours du temps « normal »… c'est-à-dire « moderne, vulgaire et infiniment accéléré » décrit plus haut (celui dont le premier dommage collatéral est de « faire passer sur l'étant cette *grande fatigue* » dont parlait Heidegger dans un article fameux ; et « fatigue » dont nous, les partisans de la pro-longation de ce confinement : qui ne sommes pas plus ces « réactionnaires » que, d'ailleurs, ces « heideggeriens », aimerions bien, tout simplement, nous « *re*-poser » un peu : où l'on comprend dans cette perspective – celle donc, non tant d'un désir de « sécurité », que de celui d'un tel « *re*-pos » – que la raison (officiellement) « sanitaire » invoquée pour le pro-longement de ce confinement nous importe dans le fond assez peu… et si, pourtant, nous la préférons encore à celle « économique », c'est sans doute parce qu'elle va plus dans le sens de cette aspiration-à ce « sommeil bien ivre sur la grève » (du temps)… que celle « économique » préconisant, elle, le retour le plus rapide « à la normale » ; c'est-à-dire à ce cours moderne-accéléré du temps… qui, nous, nous « fatigue » tant). L'auteur de ces lignes n'ignore bien sûr pas que, si un tel confinement (sanitaire) devait se pro-longer indéfiniment, ce serait, pour le système économique-planétaire en place : dont on connaît bien assez le *nom*, la *ruine assurée* et le chaos social garanti – des *milliards* de chômeurs ayant à choisir entre « mourir de corona-virus » et « mourir… de faim » (entre « sécurité » sanitaire et « précarité » économique : celle qu'un Comte-Sponville, pour faire passer la pilule d'un tel *dilemme*, et si crucial, nous revend sous le nom prestigieux de « liberté » – peut-être après tout la sienne mais en tout cas pas la *nôtre*) –; mais alors, si c'est bien ce « dilemme »-là qui, sous la (très superficielle) polémique entre pro- et anti-confinement qui agite actuellement les médias officiels comme officieux, est réellement à l'œuvre, peut-être faudrait-il s'intéresser de plus près à la *nature profonde* d'un « système économique » qui, dans le fond, ne perdure que par l'exercice, sur *une* humanité : devenue récemment « globale-planétaire », de ce qu'il faut bien appeler un *chantage-à* (la « sécurité » sanitaire) : ce que, dans un autre livre de mon « grand récit », j'avais appelé « la prise en otage par le capitalisme mondialisé (pour dire vite) de (cette même) humanité » ; et situation (de cette même humanité « globalisée ») que rend soudain pratiquement visible la crise sanitaire en cours : puisque, pour cette humanité, il s'agit désormais de choisir entre sécurité (du même

nom) et précarité (économique). Certes, cette idée n'a rien de très original : elle a même été exposée, et de manière bien meilleure que je ne saurais moi, tout aussi piètre économiste que je suis piètre philosophe, jamais le faire, il y a déjà cent-cinquante ans, par un « critique social » fameux ; mais idée qui n'est encore peut-être, parce que d'exposition justement encore « économiste, trop économiste », qu'une « vérité avant-dernière » (Dick)… derrière laquelle s'en dissimule une autre : celle que j'ai ici tenté d'ébaucher lorsque j'ai posé que la (présente-médiatique) polémique en cours entre pro- et anti-(prolongation du) confinement – que le philosophe médiatique-« aux ordres » Comte-Sponville rhabille donc sous celle d'un choix entre « sécurité » et « liberté » (montrant par là « de quelle (libérale) boutique il est (le zélé) balayeur » : ce pourquoi, fort significativement, son allocution télévisuelle de l'autre jour s'est étrangement doublée d'une véritable *déclaration d'amour* – que personne après tout ne lui demandait –… à l'actuel président français !) – n'était que le reflet d'une autre plus profonde et décisive, et pourtant elle sur le choix à faire entre deux « usages du temps » : dont j'ai décrit plus haut, pour chacun de ces « usages », les caractéristiques particulières et, de toute façon, résolument *antinomiques*.

On a vu plus haut que ce que nous, les derniers *homo sapiens* retirés en leur « atelier de silence », désirons avant toutes choses, c'est le « *re*-pos » – et ce pour quoi nous aurons tant aimé cette période de « confinement (sanitaire) » : pour ce que le « temps suspendu » de celle-ci nous sera apparu comme correspondant peu ou prou, en le mode donc d'un cours plus apaisé de celui-ci, à une telle aspiration-à ce « *re*-pos » (de la « grande fatigue » que fait ordinairement/incessamment passer sur le monde l'*autr*e cours du temps : celui qualifié au précédent développement de « moderne », « vulgaire » et (toujours) « infiniment « accéléré ») –; mais où l'on comprend aussi par là que l'essentielle critique que nous adressons au « système économique » en place n'est pas tant de tonalité « sociale-économiste » que de celle « temporelle-métaphysique » : pour ce que ce « système », pour se perpétuer, ne peut qu'engendrer un cours très particulier du temps où il devient quasiment impossible, aux hommes comme aux choses, de (justement) se « *re*-poser », et cela, on l'a vu aussi, parce que ce « système (capitaliste) » (pour dire vite) fait entrer ces hommes et ces choses dans un « dilemme » où il faut se déterminer entre un cours (plus ou moins) « harmonieux » – à tout le moins : *sans fatigue* – du temps et… les ruine

économico-effective/chaos social-planétaire que l'adoption par l'humanité de ce flux (temporel) moins épuisant provoquerait nécessairement ; et cela parce que ce « système économique » ne vit en réalité que de cette *constante surenchère* en le mode temporel d'une sorte de « fuite en avant » : ce pour quoi, sitôt que cette (temporelle-épuisante) « surenchère » s'interrompt : ne serait-ce que l'espace d'une période de confinement, bien vite la perspective d'une crise économique majeure – forcément doublée de celle d'une explosion sociale – se profile (alors qu'après tout rien n'empêche d'imaginer – sans pour autant tomber dans la tentation « utopiste » – un *autre* « système économique » où les deux – cours plus apaisé/moins épuisant du temps et, sinon « prospérité », du moins « sécurité » économique – ne seraient pas nécessairement antinomiques – en quelque sorte un « monde » où les hommes et les choses auraient loisir de se « *re*-poser »… sans pour autant être immédiatement menacés de ruine (économique) et autre chaos (social) : ce qui est malheureusement, comme le montre cette présente période de confinement, *toujours le cas du nôtre*). Bien sûr, ce merveilleux « temps suspendu » – contre la tranquillité magique duquel, on l'a vu, s'insurge de toute une âme (« empêchée ») *homo festivus* – la domination, en tant qu'elle est cette *logique* qui a justement produit le cours inverse de ce temps moderne : lui toujours « infiniment accéléré » et (donc) essentiellement « in-tranquille », nous fait payer son « bon-heur », lent et anti-« instantanéisant », par l'instauration d'un intolérable climat de *contrôle policier-incessant* – avec notamment la menace d'une verbalisation à 135 £ (!) si nous avions l'innocence de sortir sans avoir rempli cette « autorisation dérogatoire » (par laquelle, cette même domination nous rappelle, fût-ce en ce mode bureaucratique-paperassier, qu'elle n'a pas renoncé à… « dominer ») –; et « contrôle » soit-disamment destiné à contraindre le citoyen à respecter ce confinement et ses (bien nommés) « geste-*barrières* »; mais contrôle qui, me semble-t-il, poursuit en vérité un autre but, plus secret et comme « subliminal » : rappeler incidemment à ce même citoyen que la *merveilleuse tranquillité de ce temps suspendu* (instauré pour cause de « confinement sanitaire ») dont il jouit actuellement *ne durera pas toujours*; l'épée de Damoclès de la (putative mais omniprésente) menace que fait peser au-dessus de sa tête la possibilité à tout moment d'un tel « contrôle policier » – qui, il faut bien le dire, dans certaines campagnes reculées de ce pays (où la probabilité d'« attraper le virus » est sans doute proche de zéro – en tout cas : pas plus élevée que celle de, par exemple, se faire faucher par une voiture… ou écraser par la chute inopinée d'un arbre) n'a

strictement aucun sens – n'étant sans doute là que pour signifier à notre « innocent promeneur » que ce n'est pas parce que, suite à des circonstances sanitaires-exceptionnelles, le cours in-tranquille du temps moderne – dont la domination et sa « logique » sont en vérité les seuls responsables – s'est vu, l'espace d'un tel confinement, comme remis en question/dénoncé-par (le « vécu » pratique d'un *autre* cours du temps : celui plus lent et plus tranquille – « suspendu » – engendré par ce confinement)… que, pour autant, cette même domination, sur ce citoyen-flâneur : celui qui, à l'instant où j'écris ces lignes (29.04.2020), a enfin loisir de faire l'expérience d'un *autre* cours du temps (anti-moderne et (donc) suspendu-extatique), va relâcher son emprise (contrôleuse-policière) – au contraire même : plus il y aura d'individus à procéder à une telle expérience – en se disant *in petto* que, tout compte fait, le « bien-heureux » cours du temps inopinément engendré par les circonstances sanitaires-exceptionnelles de la pandémie en cours (ce qu'exprimait, certes encore maladroitement mais somme toute assez véridiquement, cette internaute parlant de « se recentrer sur l'essentiel ») –… et plus la nécessité de « se rappeler au (mauvais) souvenir » de ses ouailles administrées – fût-en cette forme (platement) contrôleuse/policière/tatillonne (ce pour quoi déjà, paraît-il, nombre de plaintes s'accumulent pour contester certaines verbalisations abusives – dressées par des « flics » trop *zélés* – exemple ici, notamment, de celle qui a frappé, au sortir de l'hôpital, un fils venu assister son père dans ses derniers moments) –… s'imposera à cette domination (dont le véritable objet de sa présente inquiétude n'est donc pas tant cette pandémie-même – voire : l'explosion sociale qui, une fois celle-ci jugulée (?), pourrait en résulter – que le goût prononcé qu'auraient pu prendre ses administrés, l'espace de l'expérience de ce « confinement », pour un *autre cours du temps* : plus « tranquille » et moins « agité »).

On peut bien sûr (et d'ailleurs avec raison) objecter à ces considérations que l'expérience – « douce » et « bienheureuse » (quoique peut-être pas pour cet *homo festivus* toujours peu ou prou affecté de « bougisme »!) – de cet autre « cours du temps (plus tranquille et moins agité) » ne saurait se pro-longer indéfiniment : pour ce qu'une telle pro-longation signifierait à (moyen) terme la *ruine* de toute l'économie mondiale – déjà d'ailleurs, après un seul mois de confinement, bien entamée (*cf.* les milliards que sort actuellement de sa poche, pour préserver d'une faillite annoncée les « entreprises », un gouvernement qui, il n'y a pas si longtemps, se proposait

de faire des économies « drastiques »!) –… et, par le même mouvement, l'« explosion sociale » qui en résulterait nécessairement – celle que certains redoutent (les instances économico-étatiques) et que d'autres espèrent (dont les militants, selon, gauchistes ou écologistes – ce sont en réalité, sous des casaques, selon, rouges ou vertes, les *mêmes* – de ce « Jour d'après ») –; mais « explosion » à laquelle moi, le scripteur « à peine identifié » du « grand récit » de cette *Profondeur* – et on l'a vu (si ma théorie du complot est correcte (!)), unique et véritable responsable de toute cette « crise » (d'abord sanitaire puis bientôt économique, sociale, etc.) –, je n'aspire nullement : pour ce que, d'une part, je ne connais que trop bien l'insigne *bêtise* de ces militants prétendument « révolutionnaires » – ceux qui (donc) voient en cette « crise » l'occasion historique-inespérée de bâtir une « société nouvelle »: plus « égalitaire » et « respectueuse de l'environnement » (alors que, s'ils parviennent seulement à leurs fins, ce qu'ils auront à « gérer à la lueur de l'incendie du monde » (Riesel-Semprun)… ce sera bien plutôt un gigantesque et très effectif *chaos*) –… et pour ce que, d'autre part, je ne suis même pas sûr d'aimer la perspective, « bruyante, forcément bruyante », d'une telle « explosion »… dont les acteurs, probablement recrutés alors dans ce petit personnel écologisto-gauchiste « militant », ne seront encore, en le mode « catastrophiste » d'une « soumission durable » (les mêmes Riesel-Semprun), que les « idiots utiles » des intérêts d'une domination qui continuera, dans le dos de ces marionnettes (prétendument) « radicales », de *tirer les fils* d'une telle situation de *chaos* économico/socialo/planétaire (par ailleurs, et très égoïstement-scripturairement, je dois signaler ici qu'une telle « explosion sociale » – et la guerre civile qui en procéderait inévitablement (*cf.* notamment, dans mon *Bruit du temps*, l'analyse que j'ai donnée du roman de J. Leroy *Un peu tard dans la Saison* [titre à vérifier] où est précisément mise en scène, sous le nom (à mon sens totalement inapproprié) de « douceur », une telle situation) –… ne pourrait que me gêner, moi, dans la rédaction de mon « grand récit » en cours). Car en vérité, comme j'ai commencé de l'ébaucher au développement précédent, la seule dimension authentiquement « subversive » – c'est-à-dire susceptible de s'apposer efficacement aux manigances de cette « domination » (dont aucun de ces militants écolo-gauchistes – pour n'avoir pas lu sans doute mon livre (on a les lectures qu'on mérite) – n'a pris la mesure… ni compris la véritable nature – pour dire vite non tant « capitaliste » qu'*amalécite*) – de cette (présente) situation de confinement ne réside pas tant en la perspective de l'effondrement annoncé de l'économie mondiale-capitaliste… que ce

confinement, s'il se prolongeait, pourrait provoquer – ni même d'ailleurs en cette *colère* censée avoir été accumulées, dans le cours de cette crise (sanitaire), par tout ce peuple de « confinés malgré eux » (et « colère » qui, jointe à cette ruine annoncée de l'économie mondiale, pourrait alors engendrer cette « explosion sociale »… que nos militants (prétendument) radicaux révolutionnaires appellent de leurs vœux) : même si, pour ma part, je n'ai pas constaté tant que cela, parmi mes voisins « confinés », l'existence d'une telle « colère » (qui n'existe peut-être que *dans les rêves* – toujours au fond les mêmes : ceux de « grand soir » et autre (donc) « jour d'après » – de ces mêmes militants) –… que dans cette *silencieuse expérience* qu'ont fait ces « confinés » – quoique bien sûr pas tous : pas nos lamentables-in-décrottables *homo festivus* (qui eux auront donc passé ce confinement à se ronger le (festiviste-bougiste) frein) – d'un *autre écoulement du temps* : plus lent, (bien) heureux et tranquille, etc. ; et « expérience » qui leur aura alors suggéré l'idée que ce ne serait peut-être pas si mal, même après la fin de ce confinement, de, ce « cours nouveau du temps », *continuer d'en jouir*… sans pour autant, bien sûr, être nécessairement menacé de ruine (économique) et autre violence (sociale) – le bâton agité tant par la domination que, précisément, par ses alliés objectifs/idiots utiles de tous ces militants supposés pourtant, eux, être ses adversaires (quoique qu'appelant de leurs vœux ces mêmes ruine et violence : supposés être, dans leur mythologie spéciale, les ferments révolutionnaires de toute « transformation du monde » – mais quel « monde » alors au juste : peut-être le même alors que celui que veut la composante « amalécite » de cette domination ?) –; et qui ne comprend par là que le plus grand danger qui menace, suite à ce confinement im-prévu, la domination… est cette « idée »-même : le *goût* que certains « confinés » ont, en quelques semaines de « temps suspendus », ont contracté pour cet autre écoulement (de ce même) « temps »; et « goût » dont le souvenir « heureux », même après la fin de la période de confinement, ne s'effacera pas de sitôt de leur mémoire : pour ce que cette « expérience (d'un autre écoulement du temps), (ils) v(oudront) la prolonger (encore et) toujours » (détournement d'une sentence du *In Girum* de Debord : « Cette expérience de l'*illégalité* on veut la prolonger toujours » – mais qui ne voit que cette « expérience de l'illégalité » n'est rien d'autre que le nom (debordien) que celle de cet « autre écoulement du temps » : regardée en effet comme peu ou prou criminelle par la domination, par ses pompes et ses œuvres, ses présupposés « économistes » et ses sophismes « philosophiques », ses flics zélés-tatillons… et ses militants (prétendument) « anti-capitalistes »).

La (délicieuse) expérience de ce (merveilleux) « temps suspendu » que nous octroie cette période de confinement (sanitaire) ne doit cependant pas nous faire perdre de vue le fait que nous vivons des temps peu ou prou « apocalyptiques » – même si on le sait, sous ma plume, ce qualificatif doit toujours être pris en son *sens étymologique* (à savoir : celui, non d'une vulgaire « fin du monde »: Dieu merci nous n'en sommes pas encore là, mais d'une « mise à plat » de tout ce qui, dans cette « époque nôtre », était depuis longtemps/secrètement « en-venue » – et donc à présent, sous nos yeux, accède à un visible appert et sans écran : à une « ré-vélatio n » en le mode d'un « dé-voilement) » –; et « apocalypse » dont il s'agit donc, à présent, de prendre la mesure de la « vérité » qu'elle *divulgue*, en ce mode pandémico-catastrophiste, à nos contemporains « confinés »; et quelle est au juste alors cette « vérité »… qui, après avoir longtemps voyagé dans l'invisible d'un « im-pensé époqual », vient désormais, sous nos yeux, selon, ravis ou effrayés, « à-stance »? Peut-être celle-ci, toute « pratique », que nous avions, jusqu'à cette catastrophe pandémico-économique, emprunté le *mauvais chemin* – Dante dirait peut-être : « perdu la voie droite » –; et emprunt de celui-ci/perte de celle-ci qui nous avaient donc conduits à cette (elle aussi : « époquale ») « fosse à purin » (Debord)… où les « meilleurs » se prenaient à douter de leurs capacités à « transformer » un tant soit peu ce « monde » (pourtant de plus en plus visiblement) *perverti* de « consumérisme compulsionnel », « agitation bougiste » sans objet et autre « festivisme déchaîné ». Il va de soi que nous ne nous faisons *a priori* aucune illusion sur la capacité de nos contemporains – à commencer par ceux qui, entre ceux-ci, se sont auto-proclamés « révolutionnaires » (mais qui sont en réalité, on l'a vu, ceux qui se sont égarés le plus loin sur ce « mauvais chemin ») – à saisir cette « vérité » que, le temps d'un confinement obligé, a laissé entrevoir cette crise pandémico-économique : et l'on doit même croire que, sitôt celle-ci passée, ils n'auront de cesse de retomber dans leurs anciens « errements » (voir liste plus haut) – et cela malgré toutes leurs présentes-internautiques rodomontades autour de la question de ce « recentrer-sur-l'essentiel » (qui ne leur sont en réalité inspirées que par la *trouille* – et qu'ils oublieront dès que le péril pandémique sera derrière eux) –: car que peut bien signifier pour de tels « égarés » l'expression (trop « volontariste » pour être honnête) d'un tel « se-recentrer-sur-l'essentiel »… si, de cet « essentiel », ils ne détiennent pas le premier mot et le *sens* profond (celui que, pour ma part,

j'ai tenté d'exposer, en ce mode « scripturaire », dans mon « grand récit »)? La formule la plus entendue qui court à présent dans les médias ou sur les « réseaux sociaux » – voire même dans les conversations plus ou moins furtives entre « confinés » – est celle, qui certes « ne mange pas de pain », de l'affirmation d'un « rien ne sera plus pareil » – voire même celle d'un « rien ne *pourra* plus être pareil » –; mais formule dans laquelle je ne puis m'empêcher moi, qui ai déjà assisté dans ma vie à tant de manifestations menées au nom d'un « plus jamais ça »: « ça » qui pourtant est toujours revenu, de pointer à l'œuvre, chez ses locuteurs se grisant d'une telle (fière) lucidité, comme une *secrète dénégation*: pour ce que, tout en la posant si péremptoirement, on espère en réalité, sans trop s'en vanter, le plus bref et rapide des « retours-à-la-normale » – au « pareil » de tous ces « black fridays » et autres « techno-parades » (seulement, et très *momentanément*, mis en sourdine par les circonstances peu ou prou extraordinaires de cette crise pandémique) –; ce qu'à notamment confirmé l'anecdote, dans le fond très significative, rapportée plus haut de ce « rassemblement (festif) » involontairement provoqué par ce « D.J. » au chômage technique du haut des fenêtres de son immeuble (dans le XVIII[e] arrondissement parisien): prouvant par là qu'il suffit de déverser dans n'importe quelle rue de n'importe quelle cité de ce monde (censé pourtant être « confiné ») quelque musique *un peu forte* – c'était paraît-il, en l'occurrence, du « Dalida » (mais n'importe quelle autre musique – ce que du moins « ils » appellent telle – aurait aussi bien convenu: l'essentiel étant bien sûr ici, non tant la forme de cette « musique », que son *niveau sonore*) –… pour qu'aussitôt tous les *homo festivus* (même « confinés ») passant dans le quartier se rassemblent sous les fenêtres de ce « D.J. » pour se mettre à s'agiter grotesquement (ce qu'« ils » appellent, là-aussi, « danser »); et je suis persuadé moi que, quelques minutes encore avant ce rassemblement « festif »-improvisé, certains des « danseurs » (donc) de celui-ci répétaient à qui mieux mieux l'*antienne magique* de la formule de ce « rien ne sera plus comme avant » – qu'ils auront donc, en courant s'agiter festivement sous les fenêtres de notre « D.J. », pratiquement/*pavloviennement*, dénoncer: voyant même peut-être, pour certains d'eux: en ce rassemblement impromptu-inopiné, une sorte de façon de se couler dans une posture peu ou prou « subversive » (puisqu'un tel rassemblement – qu'ont d'ailleurs en effet presque immédiatement dispersé les « forces de l'ordre » (accourues rapidement sur les lieux) – s'opposait d'évidence aux consignes de confinement prises par ces mêmes forces et ce même ordre). Où l'on comprend par là que les formules de ces « rien ne sera

plus pareil » et autre « se-recentrer-sur-l'essentiel » – dont se barbouillent à l'envi les vulgaires/*vulgus homo festivus* et/ou *homo consumerus* (ce sont en général les mêmes) – peuvent prendre bien des significations – dont certaines, on le voit, ramènent dare-dare aux comportements (au sempiternellement-festivement « pareil ») du « monde d'avant » (celui que cette crise sanitaire est censée avoir « aboli »: tu parles!) –; et après tout qui sait?, peut-être que l'« essentiel », pour ces *homo festivus*/*homo consumerus*, réside justement en ce fait de se mettre à « danser » dans les rues/se précipiter aux premières « soldes » venues: où l'on comprend par là que la consigne internautique et comme philosophico-spirituelle de se « recentrer-sur (cet essentiel) » – et parce que, sans doute, le sens de ce mot (d'« essentiel ») n'est jamais *clairement indiqué* par son internautique-« philosophique » auteur (qui probablement, si on le mettait en demeure de le faire, serait bien embêté) – ne garantit nullement et malgré toutes les bonnes intentions affichées – quoique toujours finalement: peu ou prou « abstraitement » – par notre (présent) *homo confinus*, que le « monde d'après » ne sera pas en tout point « pareil » à celui d'« avant »; et cela pour l'évidente raison que, si l'on veut ainsi « changer » de/le monde(s), ce qu'il faut d'abord « changer » en ceux-ci/celui-ci… ce sont ses *habitants*… et la conception qu'ils se font de cet « essentiel » (au sens, à l'heure où j'écris ces lignes, encore peu ou prou flottant et, en tout cas, fort *imprécis*).

On peut bien sûr objecter à toutes ces considérations – certes peu amènes envers mes contemporains présentement « confinés » (dont je doute fort – malgré leurs belles déclarations en ce mode, selon, internautique ou médiatique (celles donc de ces « rien ne sera plus… », etc. et autre projet affiché de ce « se-recentrer-sur… », etc.) – de la capacité à « changer » quoi que ce soit à ce « monde »; et cela sans doute parce que leur comportement indécrottablement « festif » dans le cours de cette (brève, trop brève) période de « confinement » a au moins et d'abord prouvé qu'ils n'étaient pas capables pour commencer de se « changer (un peu) eux-mêmes »: nécessaire prélude pourtant, me semble-t-il, à tout autre « changement », selon, de « société » ou de « monde ») – qu'il serait peut-être temps, alors, que leur (si grinçant/méprisant/peu charitable: envers ses « frères humains ») *auteur*… expose enfin ce qu'il entend, lui, au juste par ce mot d'« essentiel » – dont il se permet par ailleurs de faire (si virulente) critique de l'*usage* qu'en font ces/ses mêmes « frères humains »/contemporains confinés (au motif que

cet « usage » serait toujours « imprécis et flottant » quant au sens exact de ce mot…, par ces « confinés » internautiques, peu ou prou *galvaudé*) –: à quoi je répondrai que cela – donner enfin mes propres conception/version du « sens » que j'entends par ce mot d'« essentiel » –, *il y a longtemps que je l'ai fait…* et que j'ai même, en ce but, écrit un livre de plus de dix-mille pages – celui que je continue présentement de rédiger –; et que donc, si mes « frères humains »/« contemporains confinés », ne l'ont, au bout de dix-mille pages: ma « propre conception » de cet « essentiel », toujours pas « percutés », i*ls ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes…* c'est-à-dire à leur conception du monde « festive-consumériste » qui, quand tout allait encore bien, les faisait, tandis que tombaient régulièrement – quoique dans l'indifférence quasi-générale – les tomes de mon « grand récit », préférer à celui-ci la lecture des petits « romans à quatre sous » d'une « Leila Slimani » et autre « Marylise de Kérougal » (je ne cite bien sûr ces noms – dont la liste est innombrable – que pour l'exemple… et aussi peut-être parce que la première a été, par la mésaventure survenue à son grotesque « journal de confinement », une des (premières) victimes collatérales-*littéraires* de ce confinement); étant en tout cas clair à mes yeux que, parvenu dans les parages peu ou prou « extrêmes » de la « recherche (du même nom) » de ce livre, je ne vais pas maintenant me fendre en plus, pour éclairer mon voisin « confiné » sur le *sens* de ce mot d'« essentiel »: sur lequel il prétend donc à présent, pressé par les circonstances imprévues/inopinées de cette crise pandémique, se « recentrer », d'*explications supplémentaires* – en me mêlant par exemple au « débat (plus ou moins) philosophique » en cours, quant au sens de ce mot, sur les réseaux sociaux (auxquels on le sait – étant cet « in-connecté » volontaire – je n'ai pas accès) –; et fournir-de telles « explications » qui, dans mon cas: c'est-à-dire celui d'un auteur qui, en plus de dix-mille pages, n'a cessé de les donner, serait bien sûr, non seulement totalement *superfétatoire*, mais, de plus, parfaitement ridicule: si l'on veut à présent me comprendre *il fallait me lire…* avant la « crise » et son « confinement » – car maintenant: *c'est trop tard* –; et le sens de ce mot d'« essentiel », sur lequel tous les « confinés-malgré-eux » de ce monde en proie à cette crise pandémico-économique s'excitent présentement, ne sera pas trouvé (tout cela, dont je n'ignore nullement la tonalité peu ou prou « mégalomaniaque », écrit dans le souvenir de cette anecdote rapportée par Maxime du Camp qui, se promenant un jour avec Flaubert dans les ruines laissées dans Paris par l'explosion « sociale » de la Commune, avait entendu tombé des lèvres de son ami cette étrange déclaration – elle aussi après tout « méga-

lomaniaque » (mais à mon sens : extraordinairement vraie et profonde) – : « Tout cela ne serait pas arrivé si on avait compris *L'Éducation sentimentale* » – et devrais-je dire moi aussi, à mon tour, de cette explosion, elle, « virale » : « Tout cela ne serait pas arrivé si on avait lu *L'Europe et la Profondeur* »? –; le fait est que, en tout cas, la petite « théorie complotiste » que je me suis amusé plus haut à exposer – « théorie » qui fait du scripteur de cette *Profondeur* le seul responsable de la présente situation de crise pandémique (qui d'ailleurs, comme certains le redoutent et d'autres l'espèrent, peut très bien, en effet, déboucher, via la crise économique qu'elle a déjà commencé de provoquer, sur une « explosion » de type, elle, « social ») – va exactement, quoiqu'en un mode complotiste-délirant, en ce sens qu'indiquait déjà l'étrange confidence de Flaubert à Maxime du Camp). Ce pourquoi aussi, malgré l'énorme crise économique qui se profile et la probable perspective de cette « explosion sociale » qu'elle provoquera (peut-être), je crains fort que, suivant la terminologie de ce groupe d'extrémistes qui attend de cette crise sanitaire rien de moins qu'une « révolution », il n'y ait pas de « Jour d'après », et cela parce que, pour qu'un tel « après » surgisse en ce mode peu ou prou « révolutionnaire », il faudrait que l'*homo festivus/consumerus* d'« avant » présentement « confiné » (mais qui, d'évidence, supporte mal ce confinement et son « temps suspendu ») – ait d'abord *opéré sur lui-même* cette « révolution »: celle qui, en lui faisant apostasier toutes ses catégories (de pensée et de comportement) « festivistes-consumériste », lui donnerait peut-être enfin loisir, non tant de « renverser » cette société et, notamment, son système économique, que, en les mettant tout simplement et plus décisivement *entre parenthèses*, d'accéder à un « après » de ceux-ci réellement/pratiquement *effectif* (mais qui, au vu des comportements peu ou prou grotesques-narcissiques, durant cette présente période de confinement, de notre *homo festivus/consumerus*… peut placer en celui-ci quelque espérance « révolutionnaire » – c'est-à-dire, non au sens social-politique que d'abord « spirituel » (pour dire vite), que ce soit : étant clair qu'une « révolution » – au sens du moins où j'entends ici ce mot (celui, non tant d'un soulèvement général et autre « insurrection » – mais alors contre qui ou contre quoi… et pour, si ce soulèvement et cette « insurrection » triomphent, mettre qui ou quoi à la place ?, que de cette « mise entre parenthèses » de l'actuel système de domination) – réclame, pour s'opérer : en un mode probablement *sans violence*, des « hommes neufs »; c'est-à-dire des individus qui, pour accomplir une telle « révolution »: accéder à un « après » réellement effectif, auront d'abord commencé par se *purger* de toutes les catégories (de pensée

et de comportement : « festivistes (consuméristes ») qui accompagnaient le « monde d'avant ».

Considérations qui font notamment venir le « pont-aux-ânes » de la sentence de ce « rien ne sera plus comme *avant* » – dont se barbouillent à qui mieux mieux tous les militants, selon, gauchistes ou écologistes… qui attendent de cette « crise pandémique » rien de moins qu'un bouleversement général de la société et de son système économique-« capitaliste » (dans le sens, bien sûr, de plus d'« égalité » et de moins de « pollution ») – comme, sinon une parfaite ineptie, du moins une *sublime banalité* ; et cela sans doute parce que les gens qui, dans les médias (officiels) ou sur les « réseaux sociaux » : pour une fois en accord, vont la répétant à la manière d'une sorte de *mantra* n'ont aucune idée, n'ayant pas lu ma *Profondeur* (!), du sens le plus « profond » de ce mot d'« avant »… qui, en vérité, dit bien plus que le système économico-social dont ils avaient pris l'habitude de faire la (toujours inopérante) *critique* ; et cela parce que cet « avant » et le « monde » qui en découlait, « avant » que d'être justement un tel « système » : certes fort critiquable – mais qui, après tout, était toujours parvenu, en surmontant une à une ses « contradictions internes » (Marx), à se maintenir à flot (tandis que « structures étatiques » nées de cette même critique s'étaient, elles, lamentablement effondrées) –, résidait d'abord en une *aliénation très particulière* de l'habitant de ce « (monde d')avant » ; et « aliénation » qui faisait que cet « habitant », tout aussi sincèrement désireux qu'il fût d'abattre, en un mode politico-social prétendument « révolutionnaire », ce « monde (d'avant) », continuait plus ou moins (in)consciemment d'en partager les catégories (de pensée et de comportement) – de, comme dit Debord, en critiquer le « vocabulaire » tout en continuant d'en illustrer la « syntaxe » –; si bien que toutes les révoltes initiées contre son propre « monde (d'avant) » par son « habitant (prétendument) critique » de celui-ci étaient condamnées à échouer (et telle est sans doute la *véridique histoire* de toutes les « révolutions anti-capitalistes » qui, depuis maintenant plus de 150 ans, se sont lancées à l'assaut du « vieux monde » et de son système socialo-économique qui, somme toute assez étrangement, a survécu à toutes les tempêtes : alors que son effondrement, dès le milieu du XIX^e^ siècle : *cf.* notamment le *Manifeste* de 1848 des « prophètes matérialistes » Marx-Engels, était très « rationalistement » annoncé par tous les penseurs et autres « critiques sociaux » de la planète). Et comment alors expliquer

l'« étrangeté » d'une telle (et comme mécanique) succession d'échecs (des révolutions anti-capitalistes) – alors que, pendant ce temps, toutes les « révolutions bourgeoises », elles, ont toujours réussi par triompher (voilà certes une question sur laquelle les présents militants « anticapitalistes » – qu'ils soient d'obédience « gauchiste » ou « écologiste » (ce sont en réalité, à quelques points théoriques près, toujours les mêmes) – devraient un peu plus se pencher) –… sinon par l'hypothèse que j'ai commencé d'ébaucher plus haut : celle de cette « aliénation très particulière » qui fait que l'habitant du « monde d'*avant* », tout aussi sincèrement désireux de l'abattre enfin… pour passer au « monde d'*après* » (qu'il appelle de ses vœux), se voit aussi toujours renvoyer, sinon à ce même « monde » qui : lui, pendant ce temps, ne cesse d'évoluer en s'adaptant, du moins aux catégories (de pensée et de comportement) de l'« avant » de ce « monde »; et cela parce que on l'a vu, tout en ayant su faire à peu près correctement, en mode politico-social, la critique de ce « monde », n'a pas su, par contre, opérer celle de ses catégories – qualifiées par moi, pour dire très vite, de « festivistes-consumériste » –… auxquelles, peu ou prou, il continue, en un mode in-conscient/im-pensé, de *souscrire*; et bien évidemment, lorsqu'on se propose de passer de « monde d'*avant* » à « monde d'*après* », tout en conservant, pour ce faire, les catégories de cet « avant », on risque de rapidement « tomber sur un os »: celui que, n'en doutons pas, vont bientôt rencontrer les militants extrémistes (gauchistes ou écologistes – et même dit-on : de la droite la plus « extrême ») qui placent toutes leurs espérances « révolutionnaires » en l'advenue de ce « jour d'*après* » (la période de ce confinement)… mais « après » dont on comprend qu'ils sont peut-être *les plus mal placés de tous* – pour ce qu'étant in-consciemment/im-pensivement demeuré ces hommes du « jour d'avant » (et de ses « catégories de pensée et de comportement »… qui elles, chez eux, n'auront nullement changé) –… pour prendre la réelle et profonde mesure de cet « après » qui, même si par miracle leur « insurrection » triomphait, ne serait encore qu'un « avant » *travesti* (en « après »)… pour mieux perdurer, sinon en un mode politico-social, du moins en celui « pensif-antispirituel » de la prolongation indéfinie de ces/ses « catégories » (alors que la vraie et seule « révolution » – si tant est que l'usage de ce mot soit encore approprié (alors seulement peut-être en son sens « astronomique ») – consisterait en une rupture totale avec celles-ci)… La domination – dont les (rares) lecteurs de cette *Profondeur* savent bien que son nom ultime n'est pas tant d'ordre « économiste » (le « capitalisme ») que « théologique » (« Amaleq ») – considère sans doute avec beaucoup d'attention la présente

crise pandémico-économique (et bientôt peut-être : sociale) en cours ; et peut-être, après tout, n'écarte-t-elle pas tout à fait la possibilité de confier la « gestion de ses intérêts », si cette crise devait déboucher sur un chaos social-planétaire : celui qu'appelle justement de ses vœux cette militance « gauchisto-écologiste », à cette militance même – et l'on se retrouverait alors dans la situation décrite par le *Catastrophisme* de Riesel-Semprun (celle d'une « gouvernance planétaire dont le personnel se recruterait parmi d'anciens révolutionnaires anti-capitalistes et autres écologistes radicaux : pour ce que les seuls, aux yeux de cette même domination, à pouvoir sauver ce qui peut encore l'être du « monde d'*avant* »… et, notamment, de ses « catégories (de pensée et de comportement) » – peut-être la seule chose qui importe vraiment à cette même domination) –: ce pourquoi, il n'est pas tout à fait impossible d'entendre dans la fière et récente déclaration du « leader écologiste »-Jadot – affirmant que ses troupes seraient « les mieux armées pour organiser le monde d'après » (je suppose : son très effectif chaos social-planétaire) – comme une sorte de *discrète candidature* (de cette même militance peu ou prou « révolutionnaire-radicale ») à rien de moins que cette « gouvernance mondiale »… dont les membres – où pourront très bien figurer, à côté de l'« écolo »-Jadot, le « libéral »-Attali (revenu du diable vauvert de cette crise majeure pandémico/économico/sociale) – seront alors chargés de « sauver », sinon « la planète », du moins les intérêts, les plus essentiels – *i. e.* : philosophico-amalécites (les « catégories » vues plus haut) – de cette « domination ».

Difficile, en découvrant l'autre jour la carte en couleurs (vert, rouge, orange) des départements prévue pour le déconfinement – ici l'« orange » de la Dordogne et le « rouge » du Lot, dans des contrées visiblement peu touchées par la pandémie, ont provoqué l'incompréhension et une levée de boucliers (qu'à peine a calmé, le lendemain, un retour général au « vert »… opéré par ces jobards étatiques-statisticiens) –, de ne pas penser à ce passage du *In Girum* de Debord parlant de ses compatriotes « spectateurs » en ces termes :

Ils ne sont que des chiffres dans des graphiques que dressent des imbéciles (…) Ils meurent par séries sur les routes, à chaque épidémie de grippe, à chaque vague de chaleur, à chaque erreur de ceux qui falsifient leurs aliments, à chaque innovation technique profitable aux multiples entrepreneurs d'un décor dont

L'« erreur » de ces « imbéciles » ayant ici consisté, en l'occurrence, à ne pas s'étonner de l'évidente incongruité de cette petite tâche « rouge » constituée par le département du Lot dans un océan de vert – et par exemple, avant de publier leur première carte : celle qui a déclenché la polémique, d'en vérifier au moins les (fautives) « données » (ce qui n'a donc été fait que le lendemain – mais le mal était fait : la polémique lancée) – ; mais non : ces gens font plus confiance aux chiffres que leur fournissent leurs ordinateurs qu'à la simple vraisemblance… et si ces chiffres leur disent que le Lot est « rouge » (et la Dordogne « orange »), eh bien ils les publient sans plus y réfléchir que cela – la science statistique ayant parlé (qui ne se trompe jamais) – ; toute leur pauvre excuse ayant consisté, le lendemain : jour de la « rectification » de leur première carte, à arguer du fait que ces mêmes chiffres, « remontés » de leurs « agences de santé » locales, étaient incomplets et insuffisants : manière de la part d'une administration (« centrale ») de se défausser de son ridicule faux-pas… Sur une autre (« locale » quoique probablement tout aussi *incompétente*) ; mais manière aussi, plus profondément, de « sauver », sinon leur réputation de sérieux : à laquelle, je le crains, plus personne ne croit en ce pays, du moins la « science (statistique) » qui leur sert, contre toute notion du plus simple « bon sens », d'argument d'autorité. *Ils ne sont que des chiffres dans des graphiques* (ou des cartes) *que dressent des imbéciles* ; et à quoi, de la part de cette administration : dont les habitants de ce pays se plaignent… depuis au moins Philippe le Bel, pouvait-on s'attendre : d'autres anecdotes ayant depuis révélé que son arrogante-tatillonne *bureaucratie*, non contente de mal gérer la « crise pandémique » en cours, s'était même opposée de toutes ses inertie et pesanteur (du même nom) aux bonnes volontés » qui se proposaient spontanément pour la combattre (retard incompréhensible dans les commandes de masques – à des entreprises qui n'attendaient qu'un signe de cette administration pour se mettre à les produire – ; non-réponse aux vétérinaires – qui offraient gratuitement leurs services pour venir en aide, dans les hôpitaux, à leurs collègues « soignants »-débordés – ; pesanteurs procédurières, dans ces mêmes hôpitaux, de tout un pléthorique personnel « administratif » qui, au lieu d'aider leurs « collègues » se battant eux sur le terrain médical, leur mettait plutôt des bâtons dans les roues – dont se sont plaints en de telles circonstances et si cruciales,

jusqu'à certains « chefs de service » –, etc., etc.). Il est clair en tout cas que, lorsque le temps des « règlements de compte » et autres « *procès* en incompétence » sera venu, ces « procès » tout autant qu'aux « politiques », devront s'attaquer à la *caste managériale-technocratique* qui, à coup de règlements et autres procédures tous plus contre-productifs les uns que les autres, gèrent cette (à la fois pléthorique et impuissante) administration – même si on sait hélas ! que les membres de cette « caste », pour ce que toujours peu ou prou inamovibles et intouchables, *n'ont jamais à répondre de rien* (en quelque sorte, pour détourner une formule rendue fameuse par un autre scandale sanitaire – celui (dit) du « sang contaminé » –, « coupables mais pas responsables ») –: les politiques *passant* et les hauts-fonctionnaires *restant* (ce pourquoi, somme toute assez paradoxalement, ma « complaisance » – si tant est que j'en éprouve un peu seulement – irait plutôt aux premiers qu'aux seconds ; et pour ce que ceux-là, contrairement à ceux-ci, prennent au moins le *risque* de se soumettre au suffrage universel : ce que ne font jamais les membres de la « caste » que je dis… alors qu'ils sont pourtant tout aussi « coupables » – quoique jamais donc : « responsables » – de certains excès étatiques-bureaucratiques… que les « politiques » censés les commander ; et où se tient donc, en vérité dans ce pays, la *réalité du pouvoir*: en d'(éphémères) « ministres »… ou chez leurs (permanents) « directeurs de cabinet »?)… La crise pandémique en cours aura donc mis en exergue, si toutefois il en était (encore) besoin, l'*essence toute-bureaucratique* de la structure étatique qui nous gouverne ; et « essence » qui n'en doutons plus, et bien plus peut-être que l'incompétence voire la corruption (supposées) des « politiques », est la *vraie responsable* des « erreurs » (de gestion) et autres « excès » (statistiques) auxquels cette crise nous a donné lieu d'assister : ce pourquoi par exemple, dans un autre livre de cette Profondeur (où j'analysais la révolte des « gilets jaunes »), je m'étonnais déjà que ceux-ci, au lieu de vouloir « prendre d'assaut » l'Élysée, n'aient pas plutôt commencé par *mettre le feu à Bercy* (ce n'est bien sûr qu'une image – et je ne préconise, comme on doit le comprendre/peut l'imaginer, aucune action de ce type –; mais « image » qui, au temps où je la consignais dans mon « grand récit », m'avait en réalité été suggérée par l'itinéraire d'un de ces défilés de « gilets jaunes »… qui partait justement de ce *ministère* (de Bercy) pour gagner (à tout le moins : tenter de le faire) ce *palais* (de l'Élysée) – alors qu'il m'apparaissait « dans une évidence plus claire encore que la vérité »

que, dans la perspective des revendications de cette révolte, le trajet exactement inverse eût bien mieux convenu – ; et cela sans doute parce que le « mal » dont souffre ce pays – qu'a cruellement mis en exergue cette pandémie – n'est pas tant d'origine politique… que d'abord et toujours *bureaucratique*).

Il pourra apparaître quelque peu vain à mon (très hypothétique) lecteur que les considérations que je consigne ici (début mai 2020) sur la crise sanitaire/économique (et bientôt peut-être : sociale) en cours soient destinées à n'être publiées (si seulement d'ailleurs elles le sont) que dans (au mieux) quatre années – puisque tel en effet le rythme de publication ordinaire de cette *Profondeur* (l'intervalle temporel-éditorial entre ses divers « tomes ») –: ne serait-il pas mieux (se dit peut-être *in petto* ce même (hypothétique) lecteur) qu'elles fassent la matière tout trouvée de quelque « blog » ou/et article de journal – à la manière, dans *Le Monde*, de la publication « à chaud » et « sur le vif » du « journal de confinement » d'une certaine romancière à succès (mais publication qui, apparemment, risque fort, du fait de sa parfaite-grotesque *indécence*, de compromettre la « carrière », jusque-là sans notable tâche, de celle-ci) – ; et en effet (poursuit peut-être le même « fictif » lecteur) quelle utilité peuvent avoir des lignes écrites sur un « Événement » qui de toute façon, quand elles seront enfin publiées (si elles le sont jamais), aura « passé » – restant alors à se demander sur quoi ce « passer », dans donc (au mieux) quatre années : 2024 !, aura effectivement débouché : un retour progressif « à la normale »… ou, au contraire, une série ininterrompue d'autres catastrophes auprès desquelles celle pandémique-présente apparaîtra comme (presque) « bégnine »? –; et ne serait-il pas, à tout prendre, plus approprié que ces lignes, en le mode d'une sorte de « pré-publication »: même si le lecteur n'ignore pas que je n'ai pas de « blog »… et encore moins d'entrée en quelque « prestigieux organe de presse », contribuent autant que faire se peut au « débat public » en cours et relatif à cet « Événement » (sur lequel s'excitent présentement – avec plus ou moins de bonheur (*cf.* la mésaventure arrivée à cette « romancière à succès ») – tout ce qui, en cet infortuné pays, fait profession de « penser » – que ce soit en un mode médiatique-officiel ou internautique-(plus) officieux –: les premiers par ce qu'ils redoutent que, s'ils ne le font pas : « penser », leur strapontin dans le Spectacle leur soit retiré ; les seconds parce qu'ils s'imaginent que leur avis, sur l'actualité dramatique en cours, est au moins

aussi important – ne sommes nous pas en « démocratie »? – que ceux des premiers) ? À quoi je répondrai que ce « retard (éditorial) » comme cette « inutilité (scripturaire) » constituent plutôt à mes yeux comme une sorte de *providence*: d'abord parce qu'ils me préservent de l'*indécence* de vouloir à toutes forces donner un avis « à chaud » sur un « Événement » – dont personne au fond ne connaît encore (et même pas moi) les tenants et les aboutissements réels (sur une « actualité » qui, aussi bien, dans quelques semaines se sera dégonflée… comme au contraire, elle aura pris, en ce mode « apocalyptique », une ampleur telle que tous les commentaires précédemment risqués à son sujet apparaîtront peu ou prou « hors de propos » – voire : « hors… sujets ») – (et par là me préservent aussi de tomber dans la vulgarité, selon, médiatique-journaliste ou internautique-narcissique), mais surtout, ensuite, parce que ces « retard-et-inutilité » (des considérations que je rédige ici) m'ouvrent l'enivrante latitude de *penser le plus librement possible* – sans crainte de quelque « polémique intellectuelle » et autre – l'Événement de cette crise (majeure) en cours – quitte à en parler en un mode peu ou prou « délirant » et « peu sérieux » (*cf.* plus haut ma « (complotiste) théorie » à son sujet) – ; et par là, peut-être, d'en dessiner, sur la page blanche de mon (improbable) manuscrit, les contours encore, dans le fond, très *mystérieux*: ce pour quoi, me semble-t-il, la première « utilité de ces considérations inutiles » est de montrer à l'œuvre, lorsque celles-ci seront enfin publiées : dans au mieux quatre ans (et s'il y a seulement publication), un « scripteur » se confrontant, non tant à un « Événement de l'actualité » quel qu'il soit, qu'au *mystère de sa survenue* (dans le cas de celui qui nous pré-occupe présentement : particulièrement im-prévue et in-opinée). On objectera à cette manière de procéder (de concevoir l'écriture des considérations que je rédige ici) qu'elle aurait pu, après tout, s'appliquer à n'importe quel autre « Événement »: à ce bémol toutefois que, dans quatre ans (ou plus), l'Événement de cette crise pandémico-économique : d'évidence et d'ores et déjà *majeure*, n'aura sûrement pas, contrairement à tant d'autres venus, eux, sur le flux d'une actualité plus « futile », été oubliée ; si bien que, lorsque mon « (très hypothétique) lecteur » en prendra connaissance : dans le recul/« retard » de ces quatre années – au cours desquelles bien des choses étranges et terribles auront pu avoir lieu (et aussi bien : rien du tout) –, il y respirera l'odeur même, enivrante et vertigineuse, du *mystère de la survenue de l'Événement*; et cela parce que cet « Événement »-là, bien que « passé » aux yeux de l'actualité et de son intrinsèque « futilité », ne l'aura pas fait dans sa *mémoire*: si bien que les considérations que je rédige ici présentement,

tout en pouvant très bien lui apparaître, selon, profondes ou stupides/lucides ou « délirantes » – et parce qu'elles auront eu, elles, contrairement à tant de considérations données « à chaud » la patience d'attendre que cet Événement « retombe » (ne soit plus du registre, justement, de l'« à-chaud » – toujours peu ou prou : « futile » (même quand l'Événement en question est immense) – de l'« actuel ») –… pourront pourtant lui sembler, parce que faisant à tout le moins signe-vers un tel (ici le mot manque, les *bien-venues*.

L'auteur de ces lignes – et comme un certain président (dont nul ne sait s'il sera encore en fonction au moment où elles paraîtront) ! –, avant d'écrire ces lignes « consulte » beaucoup : accueillant d'un même front perplexe/dubitatif les avis de ceux qui lui affirment (à la suite d'un certain « épidémiologue marseillais ») que l'épidémie s'éteindra avec la fin du printemps et de ceux qui, à l'inverse, lui prédisent une « deuxième vague » pandémique – voire même : l'irruption prochaine de nouveaux virus plus terribles encore (douceur de cette « petite musique » catastrophiste) ! – ; mais auteur qui lui, se refusant de toute façon à « prophétiser » (dans un sens ou dans un autre), ne peut s'empêcher à part lui de trouver délicieuse cette incertitude même : comme si le temps, après ce « long-temps » de sécurité et de pré-vision, avait retrouvé son essence de « sans-garantie » et… d'in-certitude (étant clair qu'à un temps « suspendu » – comme celui que nous vivons actuellement – ne peut que correspondre un à-venir lui-même « flottant » – avec toutes les questions que ce « flottement » suppose : la pandémie s'éteindra-t-elle rapidement ou perdurera-t-elle « longtemps » ? Y aura-t-il une crise économique mineure ou majeure ? et cette crise provoquera-t-elle ou non une explosion sociale ? etc., etc.). Voici que, du haut de nos balcons (urbains) ou du fond de nos maisons (de campagne), nous redevenons les témoins, selon : effrayés ou émerveillés, d'un *cours du temps* sur lequel, de toute façon, nous n'avons plus prise ; et « cours » qui aura au moins en ce mérite de dissoudre l'illusion, partagée par tous tant que tout allait à peu près bien, que nous en étions peu ou prou les « maîtres » : mais illusion que tous désormais, « puissants ou misérables », vont devoir se déprendre *pratiquement* (alors que dans le « monde d'avant », si certains de ses habitants déjà la dénonçaient, ce n'était jamais qu'*abstraitement* – en quelque sorte : « philosophiquement ») ; et même les Cassandre écolo-« collapsologues » – celles qui, en ce moment, se frottent littéralement les mains devant la crise sanitaire en cours (*cf.* notamment, dans les pages du *Monde*,

l'indécente déclaration du grotesque ex-ministre de l'écologie Cochet : « Dis donc, ça a été plus vite que ce qu'on pensait ») – n'avaient certes pas prévu la forme virale-atypique qu'allait prendre « leur » catastrophe – pensant eux, plutôt, à une autre de type environnementale ou climatiste (mais voici que la survenue de l'Événement de cette pandémie a dénoncé jusqu'aux pré-visions de ces experts « *es* catastrophisme »!) –: tant il est vrai que, face à de telles « survenues de l'Événement », chacun a tendance à projeter sur elles ses propres (petites) obsessions… et autres (mesquines) catégories d'interprétation (le militant « frontiste » disant que c'est là un effet de la « mondialisation », et celui alter-mondialiste un dommage collatéral du « capitalisme », et le croyant fanatique une « punition de Dieu », etc., etc.). Ce pourquoi, ce qui est proprement *indécent* en cette inflation de commentaires sur l'actuelle crise pandémique, ce n'est pas tant leur contenu : qui peut être parfois d'ailleurs lucide et « pertinent », que leur *absence de recul* vis-à-vis des catégories d'interprétation justement mises en branle pour commenter cet/l'« Événement »; et « recul » que sera par contre bien obligée d'observer l'écriture de mes propres considérations : dans la mesure ou, bien que rédigées « au présent », elles l'ont été dans la perspective d'une publication, elle, très éloignée (dans le temps), et très hypothétique (dans le registre éditorial). Un temps « suspendu » induit, on l'a vu, un à-venir « flottant »… qui lui-même exige de ses sondeurs une sorte de *modestie* en pré-dictions et autres pré-visions ; mais « modestie » non tant à l'égard de la « pensée » qu'à celui des catégories dont va user cette « pensée » pour tenter d'interpréter l'« Événement »… Tous à présent vont proclamant que celui-ci est « historique » parce que marquant l'entrée de cette humanité dans un « monde d'*après* » où « rien (donc) ne sera plus comme *avant* »; mais comme, tout en disant cela, ils se gardent bien de nous préciser ce qu'ils entendent au juste par ces mots (ces « catégories ») d'« avant » et d'« après » – de la même façon, on l'a vu plus haut, qu'ils omettent de nous préciser le sens de ce mot d'« essentiel » (dont ils se barbouillent par ailleurs sur les « réseaux sociaux ») –, nous ne sommes pas plus avancés pour autant ; car si tous, en effet, ont conscience de vivre un « Événement historique », les catégories dont ils excipent pour l'interpréter appartiennent elles encore au « monde d'*avant* » – y compris celles de « l'écolo » auto-confié Yves Cochet (et de ses « copains collapsologues ») –; alors que, me semble-t-il, ce qui *signe* un Événement réellement « historique », c'est, en même temps que son surgissement, l'apparition concomitante de nouvelles catégories (de pensée) susceptibles de l'interpréter correctement… c'est-

à-dire « historiquement »; et « catégories » que, pour ma part : quoique « consultant » beaucoup, je ne vois nulle part autour de moi : discernant plutôt, en les innombrables commentaires, avis et autres « opinions » qui me reviennent, l'effet de ce que j'ai pu appeler plus haut la « proje(ction) » par tout un chacun, sur l'Événement en cours, de « ses propres (petites) obsessions et autres (mesquines) catégories d'interprétation » (ce pour quoi j'ai pu qualifier d'« indécentes » les présentes floraison/inflation de tous ces commentaires sur la pandémie en cours – le moins que l'on puisse dire étant que ce « petit » virus fait « beaucoup » écrire et parler (le plus souvent pour « dire des bêtises » et autres « sublimes platitudes »: quoique pas toujours) –; mais « indécence » résidant, non tant dans le contenu de ces commentaires pas toujours d'ailleurs « ineptes » et « plats », que dans ce fait que leurs auteurs, en ne parvenant pas à inventer les « catégories d'interprétation » nouvelles (que j'appelle, moi, de mes vœux), n'ont visiblement pas su *prendre la mesure* de la nouveauté radicale-inouïe de l'irruption de cet/l'« Événement », n'ont fait que, justement, le « commenter »… en ce mode peu ou prou superficiel-narcissique).

Tant il est vrai que rien n'est plus difficile à la « pensée » que de se hausser à la hauteur du surgissement d'un Événement réellement « important », c'est-à-dire réellement nouveau, c'est-à-dire encore « historique » – si tant que celui que nous vivons actuellement le soit (je précise tout de suite, par ailleurs, que cette remarque *vaut également pour moi*) –; et cela parce que cet « Événement, pour accéder à de telles importance/nouveauté/« historicité », doit être en mesure d'accoucher lui-même de *ses propres catégories d'interprétation* (elles aussi « nouvelles, forcément nouvelles »); et « catégories » qui, pour voir le jour, doivent parfois attendre que « beaucoup d'années » se soient écoulées – que soit retombée toute cette agitation « pensive-herméneutique » qui accompagne *au présent* la « survenue de l'Événement » (dont le « sens réel » doit demeurer, pendant « long-temps », peu ou prou *opaque* à ceux-là mêmes qui, pourtant, le subissent de plein fouet : « malades », « confinés » et autres « chômeurs à temps partiel ») –; et qui sait : peut-être que, dans la *masse énorme* de tous les commentaires qu'a suscités cette « crise sanitaire » (et bientôt : économique… voire sociale) », y en a-t-il déjà un qui a *dit* ce « sens réel (profond) »; mais comme cette interprétation correcte de « l'Événement » a, très probablement, été immédiatement recouverte par les autres (incorrectes, futiles et narcissiques), nous ne sommes guère

plus avancés pour cela… et il va nous falloir attendre encore « beaucoup d'années » pour que les *suites* de cet « Événement » – s'il est bien celui que nous croyons : important, nouveau et (donc) « historique » – imposent elles-mêmes, en le mouvement d'une sorte de « tri herméneutique », l'interprétation (enfin) « correcte » de celui-ci. Et après tout, nombre d'« Événements » arrivés dans le passé (proche), quoique regardés en leur temps comme eux-aussi importants et (putativement) « historiques », n'ont pas tenu leur promesse (herméneutique) : je me souviens par exemple que, étant plus jeune, la fameuse (quoiqu'aujourd'hui : bien oubliée) « Guerre du Golfe » (1991) avait (presque) pareillement suscité le même flot d'innombrables commentaires qu'engendre présentement notre « crise sanitaire » – chacun y allant là aussi de son interprétation « à chaud » de l'« Événement »: dont celle, plus ou moins inepte, du « penseur » Baudrillard (publiant, comme notre actuelle Leila Slimani dans *le Monde*, lui dans *Libération* les « bonnes feuilles de son *La Guerre du Golfe n'aura pas lieu* : bel exemple d'intelligence/virtuosité herméneutiques tournant à vide) – ; mais « Événement » de cette « guerre » qui, bien que, n'en déplaise à Baudrillard, ayant finalement « eu lieu », n'a pas tenu ses promesses historico-herméneutiques (qui s'en rappelle encore ?): alors que, je m'en souviens très bien, elle avait, à l'époque, été présentée par certain médiatique (le même qui, passé dans l'intervalle de cette trentaine d'années de présentateur iconique de l'actualité a (plus modeste) critique littéraire, conseille aujourd'hui à ses contemporains « confinés » la lecture de *La Peste*) comme rien de moins que le début de la « Troisième guerre mondiale » (peut-être après tout, de la part de ce médiatique, dans le seul but de gonfler ses « chiffres d'audience »); et qui sait si l'« importance » présentement donnée comme « historique » (par d'autres commentateurs médiatiques… qui sont parfois les mêmes !) de l'« Événement » de cette pandémie en cours *ne se dégonflera pas* de la même façon que celui de cette « guerre » (aujourd'hui : quasi-oubliée »): c'est notamment l'opinion de ce même « épidémiologue marseillais » faisant, lui, le pari qu'elle s'éteindra, comme n'importe quelle « grippe saisonnière », avec la fin du printemps ? Mais même si cet avis devait, en le mouvement du dégonflement rapide de l'importance (supposée) « historique » de l'Événement en cours, s'avérer finalement effectif – « correcte » l'interprétation de cet épidémiologue (nous les saurons donc dans moins de deux mois) –, ce qui fait *toujours sens* dans la survenue de ces deux « Événements » – celui de cette « guerre du Golfe » (oubliée) et celui de cette crise sanitaire (en cours) –, c'est bien l'*hystérie herméneutique* qu'ils ont à chaque fois suscitée ; et cela peut-être

parce qu'ils ressuscitaient chez tous ces auteurs (proposant chacun, avec plus ou moins de bonheur, leur propre « interprétation de l'Événement ») de *vieilles peurs historiques* – dans le cas de cette « guerre du Golfe » celle d'un nouveau conflit mondial, dans celui de cette crise sanitaire celle d'une pandémie elle aussi planétaire (ce pourquoi tous les médiatiques-herméneutes à l'œuvre en ce moment ne cessent plus d'évoquer – avec une complaisance très suspecte (quoique fort significative) – le précédent de cette « grippe espagnole » de 1918… voire celui de la « Grande Peste Noire » de 1348 : ce qui m'apparaît, à l'aune des *dizaines de millions de morts* qu'avaient provoquées respectivement, en leur temps, ces deux pandémies, quelque peu excessif) –; par quoi l'on comprend aussi que l'« hystérie herméneutique » que déclenche ce genre d'« Événements » – guerre ou pandémie (planétaires) – n'est pas tant dû au contenu de ceux-ci – la perspective du péril d'avoir à succomber, selon, de cette guerre ou de cette épidémie (et même si ce péril est bien réel) – que, d'abord, au spectre d'un *retour* – en ce mode, selon, guerrier ou pandémique (mais toujours dans le fond assez banal – parce que peut-être « éternel »: la guerre comme la maladie, entre autres « malheurs » ayant toujours accompagné le « destin » de l'espèce humaine) – *de l'histoire* (et spectre d'un tel « retour » d'autant plus effrayant aux yeux de cette/notre humanité « post-historique » que, dans le cas de ces deux Événements, pris ici pour exemples : celui de cette « guerre » (oubliée) et de cette « pandémie » (en cours), qu'il surgit après une longue période de, justement, « post-histoire »… durant laquelle l'humanité (du même nom) avait cru avoir *conjuré*, sinon les périls banaux-éternels de ces guerre-et/ou-épidémie, du moins celui, d'une certaine façon : bien plus inquiétant, de cette « histoire » et de son/ses « retours »… toujours possible(s)).

Où l'on comprend par ces considérations que ce qui à mes yeux, en cette crise sanitaire en cours, *fait véritablement sens*, ce n'est pas tant son contenu effectif-médical : le péril, selon les commentateurs : exagéré ou non, de l'apparition de ce nouveau « virus », que d'abord le *torrent* « hystérico-herméneutique » qu'il a déchaîné ; et d'échaîn(ement) d'un tel « torrent » qui a, lui, pour origine rien de moins que la perspective, désormais lucidement envisagée par tous nos herméneutes, selon, officiels-médiatiques ou sauvages-internautiques : peu important ici dans le fond que certains s'en effrayent tandis que d'autres s'en félicitent, d'un tel « retour de l'histoire »; et perspective d'un tel « retour » d'autant plus, selon, effrayante ou excitante

que ce même « retour » survient après des décennies de « post-histoire »… où tous – progressistes comme réactionnaires, révolutionnaires (ou prétendus tels) comme conservateurs – avaient cru *conjuré* son « spectre »-même – certains pour s'en féliciter (sincèrement), d'autres pour s'en désoler (peu ou prou hypocritement) : d'où le bémol de ce « prétendus tels » appliqué plus haut par moi à ce mot de « révolutionnaires » (étant clair que, parmi ceux qui se désignent ainsi : arborent son fier-narcissique étendard, il y en a sans doute un certain nombre/nombre certain qui, pas plus que leurs adversaires réactionnaires-conservateurs, ne soient eux aussi effrayés par la perspective d'un tel « retour-de ») –; ce qui ne signifie nullement bien sûr que la présente « crise sanitaire » (et bientôt peut-être : économique, sociale, etc.) constitue, en ce même « spectral » : *cf.* le conte de ce « Masque de la mort rouge » analysé plus haut, ce « retour (de l'histoire) » – nous ne le saurons que dans quelques mois… ou années (?) – ; mais qui, du moins, peut expliquer le déchaînement de ce « torrent hystérico-herméneutique » auquel cette crise a donné lieu : pour ce que ce qui toujours fait écrire/penser/réfléchir « commenter », etc. les hommes, c'est la réapparition, au sein de la fête post-historique imaginée par tous les « princes Prospero » de la terre, de ce *spectre même* (et peu important ici dans le fond qu'il arbore, pour surgir dans ce monde festif de la « post-histoire », ce « masque (de la mort rouge) » du conte de Poe… ou celui, sanitaire-médical, désormais, après beaucoup d'atermoiements (!), imposé à leurs ouailles (dé)confinées-spectatrices par les autorités du même nom – à se demander même si ces atermoiements devant la décision d'imposer à la population le port d'un tel « masque (chirurgical) » n'était pas dû au fait que celles-ci voyaient en ce port, en un mode peu ou prou historialo-subliminal, la reconnaissance officielle par elles, après (donc) deux mois de *déni* économico-sanitaire sur l'utilité de tels « masques », de la présence du spectre de ce « retour de l'histoire » : dont on sait que la (ré)apparition est cela qui, bien plus que toutes les pandémies du monde, inquiète le plus… ce qui est ici appelé, et depuis longtemps dans mon « grand récit », *domination*)… Dans le conte de Poe le « spectre » de cette « Mort Rouge » est d'abord bien sûr la *figure* de la terrible pandémie qui sévit au dehors de l'« abbaye » où, pour lui échapper, se sont « confinés » le prince Prospero et ses courtisans ; mais il est aussi, plus profondément, celle de l'« histoire » et de ses (toujours possibles) « retours » – dont une pandémie après tout, surtout lorsqu'elle devient, comme la nôtre, peu ou prou « planétaire », peut très bien, à côté d'autres mieux connus : guerres, révolutions, catastrophes environne-

mentales, etc., constituer un des *avatars* –; et « histoire » qui, lorsqu'elle fait ainsi « retour » (au sein des grande fête/bal masqué organisés – pour mieux l'oublier et la conjurer – par la « post-histoire »), s'arrange toujours pour, en une telle ré-apparition, emprunter la *guise* la moins pré-vue et la plus in-attendue : celle de ce « Masque de la mort rouge » dans le conte de Poe – ce pour quoi le choix d'un tel déguisement, dans un lieu où apparemment toutes les audaces et autres bizarreries festives-vestimentaires sont permises, scandalisent tant les courtisans –… comme celle de cette pandémie planétaire dans notre propre monde « réel », festif et post-historique – et surgissement de celle-ci qui a surpris, on l'a vu, jusqu'à nos fiers « collapsologues » experts-en pré-visions/anticipations de toutes sortes de catastrophes à-venir (mais qui, d'évidence, n'avaient pas pré-vu la *forme* – le « masque » (chirurgical) – de celle-ci) –; et cela sans doute parce que l'« histoire », lorsqu'elle fait « retour » dans le monde, se doit forcément de choisir, pour déguisement/guise/forme/« masque », etc. à son « spectre », l'avatar le plus in-attendu possible : car sinon ce « retour », en tant qu'il est d'abord celui de l'essence de « sans-garantie » du temps – au sein d'un cours post-historique de celui-ci : supposé, lui, toujours pré-visible et sans notables surprises –, n'aurait que peu d'efficacité (ce pourquoi par exemple, lors d'une de ses allocutions télévisées, l'actuel président en exercice de ce pays – celui que, dans un autre livre, j'ai appelé la « créature de la domination » (ce qui, dans mon esprit et sous ma plume, n'était pas si péjoratif que cela : puisque, comme je le disais dans ce même livre, la domination, « ayant tous les moyens »: à commencer bien sûr par ceux financiers, elle peut s'offrir *ce qu'il y a de mieux* sur le marché des responsables politiques, gouvernants et autres gestionnaires – ceux que ne sont pas, je le crains, les Yves Cochet et ses « copains collapsologues »: qui pourtant, on l'a vu, n'ont pas hésité, à l'occasion de cette « crise sanitaire », à déposer plus ou moins officieusement, leur candidature, auprès de cette même domination, au poste de gestionnaires attitrés de ses intérêts) – a très « sportivement » reconnu que d'« évidence », à cette « crise sanitaire », ses services « n'étaient pas près »; et aveu d'im-préparation qui, au-delà du « coup de com » qu'il constitue, doit être plus profondément entendu comme *le plus bel hommage* que puissent rendre – par la voix même (donc) de sa « créature » – la domination et sa post-histoire… à l'« histoire » et ses (toujours possibles) « retours »: qui auront donc réussi, sous la guise « pandémique » de leur spectre, à « sur-prendre » leurs adversaires les plus mortels et résolus).

Quel étrange destin, à ce titre, que celui de ce président en exercice/« créature de la domination »/« sagace » prince Prospero, etc. qui, en quelques semaines, a dû *apostasier* – comme se sont plus à le souligner tous les commentateurs politiques (le) journaliste Zemmour allant même jusqu'à comparer son (mouvementé/chaotique) quinquennat à une sorte de « chemin de Damas ») – toutes les catégories de gouvernance et de gestion (des intérêts de qui on sait) sur lesquelles il avait été élu – *i. e.* :: pour lesquelles il avait été choisi-par… cette « domination » –… pour rapidement en épouser d'autres – pour dire vite : moins « libérales » et plus « étatistes » (comme si, soudain, on était revenu au « bon temps » (?) du Programme Commun de 1981 – d'où la comique réaction de son grotesque opposant Mélenchon presque lui reprochant de lui « voler » son programme !) – ; et cela sans doute parce que, comme l'a écrit Debord dans une « Préface » fameuse, « lorsque le bateau coule, les décisions du capitaine priment celles de l'armateur »; et alors que ce même « capitaine », précédemment, avait su assez bien résister/tenir-bon en sa « foi libérale »… aux autres « crises » – Gilets jaunes et Réforme des retraités – qui avaient, avant celle de cette pandémie, scandé son (mouvementé-chaotique/quinquennat ; mais « foi libérale » que donc, par la faute d'un (tout petit) *virus* : en cela plus puissant que toutes les « révoltes logiques » (Rimbaud) – *i. e.* : peu ou prou pré-visibles (même si celle des Gilets jaunes, première « tempête » faillit bien balayer de sa lame « populiste » la « jupitérienne » du net sur laquelle notre « capitaine » était installé) –, il lui a donc bien fallu « apostasier » : ce qui nous donne présentement à voir le plaisant spectacle d'un gouvernement qui, il y a à peine deux mois, ne jurait que « rigueur budgétaire » et autres « économies fonctionnement étatique »… et qui, maintenant, distribue, par centaines les « milliards » – comme s'il en disposait réellement/effectivement (alors que, au vu du montant faramineux de la « dette souveraine » de notre pays, on sait bien qu'il n'en est rien – mais après tout, tant que la B.C.E. fait marcher la « planche à billets », qu'est-ce que ça peut faire ?!) –; et apportant par là en effet la preuve que, « lorsque le bateau coule » : celui-là même du système économique-mondialisé, son « armateur » – cette domination qui a bien compris que le naufrage d'un tel « système » signerait sa fin – est prêt à tous les sacrifices… et donc est bien forcé, en ces circonstances en tout point périlleuses pour ses « intérêts » : qui ne sont pas que, on l'a vu, « économiques », de *donner carte blanche* à son « capitaine » – à sa « créature » – pour sauver ce qui peut l'être encore du « beau navire » à

lui/elle confié… Et si l'on observe un peu attentivement/profondément le déroulé de ce (présent) « quinquennat-Macron » – encore en cours tandis que j'écris ces lignes (mais peut-être pas – si j'en crois l'avis de certains de mes « amis-consultants »: qui me (pré-)disent que celui-ci n'ira même pas jusqu'à sa fin officielle (2022) – aussi longtemps qu'on pourrait le croire) –, on a un peu l'impression d'assister au spectacle d'une « histoire » qui, pour faire « retour » dans le monde, aura d'abord tâté de la révolte populaire-« populiste » – celle de ces « Gilets jaunes » (qui faillit bien aboutir… mais que notre capitaine/« créature de la domination » – par l'organisation d'une vaste tournée d'« explications » dans les profondeurs de cette « France périphérique » (Guilluy): d'où avait justement surgi cette révolte (en ce mode déjà in-attendu/in-opiné: signature, on l'a vu de l'« histoire » et de la (ré-)apparition) de son « spectre ») – aura finalement (et non sans un certain/indéniable talent) réussi à désarmer) –… avant que de se décider-pour l'avatar pandémique de cette crise sanitaire-majeure – au surgissement, lui, encore plus in-attendu/in-opiné que celui de cette révolte des « Gilets jaunes » (couleur qu'avait initialement choisi pour son déguisement son « spectre » – avant de passer à celle, « rouge », de son « Masque de la Mort » (du même nom/même couleur)) – ; et « avatar » qui lui, d'évidence, a d'ores et déjà, en son mode silencieux et « sans révolte (logique) », *réussi sa percée*: dont je ne veux pour preuve (financière) que le fait que la domination et sa « créature »/l'armateur et son capitaine, pour colmater dans la coque de leur « bateau » la première fuite de cette (populaire-« populiste ») révolte, n'avaient eu à sortir (de leurs poches pourtant prétendument « trouées ») qu'une *dizaine* de milliards – *cf.* l'allocution télévisée du Macron de l'automne 2018 (où était en effet annoncée, pour calmer la fureur de ces « Gilets jaunes », une telle ouverture du « portefeuille budgétaire ») –… ils en sont maintenant, au mépris de toutes les « catégories de gouvernance » illustrées par notre « capitaine », à des *centaines* – et cela sans que la moindre révolte et autre « tsunami social » (suivant l'expression de l'inepte Mélenchon – qui n'aura donc, jusqu'au bout, *rien compris* au mode opératoire de l'« histoire »… lorsqu'elle se décide à « faire retour » dans le monde) n'aient déferlé au long des rues (par ailleurs: présentement *vides*) des cités où vivent, dans la crainte de l'invisible et pandémique ennemi, tous nos contemporains actuellement « confinés » –; et qui ne comprend par là que si cette « révolte »-là a *mieux réussi* que celle qui l'avait précédée de ces « Gilets jaunes », c'est parce qu'elle est, non tant celle opérée par des groupes « humains (toujours) trop humains », que celle, en cette forme à la fois

immense et silencieuse, du *temps lui-même*: bien décidé cette fois-ci à régler son compte à la puissance qui, depuis tant/trop de décennies, cherchait à le *spatialiser* en ce mode, selon, festif et/ou post-historique – ce qui peut d'une part, expliquer pourquoi cette (somme toute très banale: éternelle) « crise pandémique » *a plus obtenu*, en quelques semaines, de la domination que toutes les « crises sociales » qui l'avaient précédée; et aussi, d'autre part, pourquoi sa signature à elle (cette « insurrection du temps ») est celle, en effet, du plus im-prévu et in-opiné des « Événements »: celui qui a sur-pris, non seulement les gestionnaires ordinaires-attitrés des « intérêts de cette) domination », mais aussi les collapsologues-experts *es* catastrophes qui, pas plus que les premiers (et malgré toutes leurs prophéties *a posteriori*), ne l'avaient pas plus vu venir.

Si bien que ce à quoi nous assistons présentement – et sous sa « guise » historialo-pandémique (bientôt relayée peut-être par d'autres: économique, sociale, etc.) – ce n'est à rien de moins qu'une (telle) *insurrection du temps*; et « insurrection » contre laquelle le « capitaine » de notre présent « bateau ivre » – en proie à la « tempête » (apparemment) pandémico-économique (mais (plus profondément) temporello-antispatialisante) –, s'il veut sauver les « intérêts de la domination »: l'« armateur » qui l'a installé à son poste, va devoir jouer serré et finement: ce pourquoi, dès à présent: sous les yeux étonnés de ses administrés-confinés, il a eu l'intelligence d'apostasier ses convictions « libérales » (pour dire vite)… pour se (re)convertir dans la posture d'un dirigeant peu ou prou « étatiste-colbertiste » (pour dire encore plus vite)… et cela parce que, « quand le bateau coule », son « capitaine », et malgré qu'il en ait, doit se résoudre à des mesures qui, en temps de navigation sur un cours du temps plus calme et *maîtrisé*: en ce mode par exemple post-historique-spatialisant, lui apparaîtraient, au regard de sa « foi libérale », comme totalement « hérétique » (et voilà comment le sémillant « capitaine » du « beau navire » – de ce système économico-libéralo-mondialiste – se retrouve, pour tenter de le maintenir à flot – lui qui, au moment de son élection, était parti pour une tranquille croisière « réformiste » –, sous les assauts de la tempête temporello-métaphysique: plus puissants encore que celle socialo-économiste qui l'avait précédée, à devoir, de son « navire », abattre les mâts et jeter à l'eau sa précieuse-marchande cargaison)… Cette « insurrection du temps (lui-même) » aura donc pris, pour finir, la forme, si l'on y songe, la plus adéquate à son surgissement: le retour,

en ce mode pandémico-silencieux (sans révolte ni violence), de son essence (peu ou prou) oubliée de « sans-garantie »; et forme d'un tel « retour » qui se dit aujourd'hui apertement en la reprise d'un cours du temps plus lent et apaisé : celui qu'illustrent précisément, en cette période de confinement, ces villes mortes, ces rues désertes et autres campagnes, à certaines heures, *absolument silencieuses* (il aura donc fallu rien de moins qu'une crise sanitaire-planétaire pour que la créature humaine « festive-agitée » *la boucle enfin un peu* – « Merci petit coronavirus ! » – et que, par le même mouvement, le monde revienne au *bienheureux silence* qui, il n'y a pas si longtemps que cela, l'enveloppait de sa nuée de tranquillité : quand le bruit d'aucun moteur ni autre « sono » n'avait encore retenti sous le ciel)… Hier soir, assis au jardin à fumer une cigarette – dont la fumée montait droit dans l'air parfaitement immobile –, j'ai soudain été traversé par la sensation, à la fois délicieusement étonnée, que ce soir-là était *différent* de tous les autres auxquels, en cette campagne pourtant reculée, il m'avait déjà été donné d'assister ; et cela jusqu'à ce que je comprenne que cette sensation n'était due qu'au fait tout pratique que, à cet instant, aucune voiture (même lointaine) ne passait dans les parages (alors qu'en temps normal – *i. e.* : de non-confinement, il y en a toujours au moins une) ; et suspension de tout bruit de moteur qui engendrait ce climat presqu'étrange de *parfaite tranquillité* (que, même en cette campagne reculée/enclavée, on ne rencontre que très rarement) ; et voici que, par le simple miracle de cette crise sanitaire et de son obligation associée d'avoir à se « confiner », il m'était donné loisir en le mode de cette « paisibilité » souveraine, de faire l'expérience de rien de moins qu'*un autre écoulement du temps* : plus lent, silencieux et comme « extatique »; et ce qu'a été pour moi, à cet instant, cette expérience, c'est presque impossible à dire : il me semblait que, sans nullement bouger : en le « mouvement d'un voyage immobile », j'avais été transporté dans un *autre espace* – comme sur une autre planète (où les catégories d'espace et de temps suivent d'autres lois) –; alors que, d'évidence, je n'avais rien fait de tel : j'étais toujours sur cette « bonne vieille Terre », en mon village périgourdin et à la date de ce lundi d'un début mai de l'an 2020, mais « station » qui, à ce même moment, aurait tout aussi bien pu se situer, sinon sur un autre astre, du moins dans une période infiniment reculée de l'histoire de notre planète ; et, d'évidence aussi, c'était d'abord cette sorte de « brouillage temporel » qui m'avait communiqué l'étrange sensation que j'ai ici tenté de décrire. Et, toujours en proie à celle-ci : à son sentiment de tranquillité souveraine, je pensais à tous les hommes dont cette tranquillité, dans un passé pas si

lointain qu'on pourrait le croire, avait été le lot quotidien et comme normal et naturel : m'étant alors clair que la pensée de ces hommes, et aussi proches de nous qu'ils semblaient être, avaient forcément dû, dans l'élément d'un tel cours du temps/plus lent paisible et silencieux, emprunter de tous autres chemins… que nous sans doute « modernes » illustrateurs d'un autre cours de ce même temps : lui bruyant, accéléré et (donc) « festif », ne pouvions même plus comprendre (est-ce pour cette raison que, devant certaines réalisations humaines du passé, nous sommes toujours peu ou prou partagés entre admiration et hostilité/émerveillement et incompréhension ?). Mais voici que, par cette simple station au jardin en « période de confinement », il m'était soudain donné de, ces hommes anciens, les comprendre – à tout le moins de comprendre cette réalité pratique que, du fait de l'autre cours du temps qu'ils avaient illustré à leur époque, leur expérience du monde avait dû être *radicalement différente* de la nôtre : étant clair qu'une pensée qui se déploie dans l'élément d'un cours plus ou moins paisible/silencieux du temps ne saurait de près ou de loin ressembler à la nôtre (moderne, toujours « pressée » et rétive à quelque forme de *mûrissement* que ce soit).

Et sans doute, comme le dit Baudouin de Bodinat dans son admirable *La Vie sur terre*, les nuages qui passent présentement au-dessus de nos têtes sont « pareils à ceux du paléolitique » – sauf que ce qui, en l'occurrence, a changé pour eux, c'est *notre regard sur eux* (certes, comme au temps où l'on peignit les fresques de Lascaux, ils « passent » toujours… sauf que ce « passage », dans la saisie moderne-accélérée que nous faisons de celui-ci, acquiert comme une tonalité de reproche et de mauvaise conscience – et cela parce que le temps de leur lent défilement au-dessus de la terre n'est plus *accordé* à celui, rapide et pressé, du nôtre) – ; si bien que, nous avons beau tenté de les suivre en leur voyage « pensif » et nonchalant : si tant est que nous songions encore seulement à lever notre regard vers eux, quelque chose en eux toujours semble nous dédaigner – nous *renvoyer* au flux pressé de nos existences modernes-prostituées – ; et cela pour la même raison temporello-pensive d'un dés-accord (du même nom) entre eux et nous : ce que j'ai pu appeler, dans un autre livre de mon « grand récit » : celui où j'ai donné l'analyse de cette « Vue de Delft » par Vermeer, la « séparation radicale-rédhibitoire entre la terre et le ciel » (dont cette même « Vue » est comme le pictural/époqual *acte de divorce* : *cf.* notamment, dès le premier tome de cette *Profondeur*, le chapitre intitulé « Trois nuages au-dessus de

la cité de Delft »)… ? Toujours dans cette perspective, le même Baudinat, dans sa *Vie sur terre*, note également, prenant je crois pour exemple *L'Esprit des lois* de Montesquieu, que la lecture de certaines œuvres du passé est devenu peu ou prou *opaque* à nos contemporains ; et cela pour la toujours même raison que la temporalité – lente et méditative – qu'illustre l'écriture de ces œuvres – et dans l'élément de laquelle (cette temporalité) elle (cette écriture) se déploya pour les mener à bien – ne correspond plus à la nôtre : si bien que pour le lecteur moderne, et aussi sincèrement désireux soit-il de se les approprier, elles lui tombent toujours (comme on dit) des mains » ; et qui ne comprend par ces exemples – celui de ces nuages… comme celui de ces « grandes œuvres du passé » (dans le cas de Montesquieu, on l'a vu, pas si lointain que cela) – que ce qui fait désormais problème entre eux et nous, ce n'est pas tant leur « saisie » (celle des nuages) ou leur « lecture » (celle des grandes œuvres)… que l'*écart* entre leur temporalité et la nôtre ; et « écart » qui, d'une certaine façon, nous condamne à vivre ainsi « confiné » (!) dans notre propre *bulle époqualo-temporelle*… en surfant-sur le cours (du devenir) qui lui correspond ; et cela malgré toutes les (bonnes) raisons/intentions que nous pourrions avoir de, de cette « bulle », y échapper. L'écriture de ce livre (sa poursuite scripturaire-têtue), en ce sens, n'aura rien été d'autre que la tentative par son auteur de résoudre cette (tempo-rello-pensive) « quadrature du cercle » : comment sortir-de cette « bulle »… sans pour autant (ici le texte s'interrompt)… Lorsque nous regardons des nuages (ou lisons des œuvres du passé), nous aimerions bien *accéder à leur propre temporalité* ; et cela parce que nous sentons obscurément que c'est là le seul moyen de les « saisir » à peu près correctement en leur (lent-pensif) passage au-dessus de la terre ou des toits de nos villes – qui illustrent elles, en leur agitation « moderne » et sans-objets, une tout autre temporalité – ; et pourtant, chaque fois que nous élançons notre regard vers ce « haut » et ses majestueuses-silencieuses figures, toujours quelque chose – cet écart rédhibitoire entre les *deux temporalités* du ciel et de la terre – nous rejette vers le « bas » et son agitation bruyante/cours chaotique d'un autre temps ; à se demander si ce que nous appelons ici(-bas) la « poésie » n'a pas été inventée pour sursoir-à cet écart : faire que, durant l'espace de quelques vers : ceux d'un « poème du confinement », une telle *circulation* entre terre et ciel/temporalité de l'une et temporalité de l'autre soit enfin rétablie ; et cela en imposant/faisant descendre le silence du « haut » à/sur le vacarme du « bas » : mouvement dont j'ai essayé au développement précédent de rendre compte en racontant l'étrange expérience à moi survenu de cette « station

au jardin »; et expérience qui, l'espace d'une telle « station » et de sa paix étonnante souveraine, m'a procuré la sensation à la fois délicieuse et inquiétante que ma temporalité de « terrestre » était soudain accordée à celle du ciel qui me surplombait (et tout cela, on l'a vu, pour la très pratique raison que, suite à ce « confinement » aucun bruit de moteur ne se faisait, à cet instant, entendre dans la campagne profonde-désertée qui m'environnait). Bien sûr, même en temps de confinement (autoritairement décrété pour des raisons non tant « politiques » que sanitaires), ces moments ne peuvent être que *très rares*: un peu pareils en cela à des sortes de « fêtes du silence » – les seules auxquelles l'*homo festivus* de cette époque d'agitation et de vacarme permanents ne saurait participer –; et pourtant, dans l'infinie-ennuyeuse succession de ces âges bruyants, il suffit de la survenue d'une seule (en ce mode peu ou prou clandestin) pour que les derniers *homo sapiens* de cette infortunée/agitée planète soient, en leur foi « céleste-silencieuse », confortés; et (non-)organisation d'une telle « fête (du silence) » qui fait par là venir cette « période de confinement (sanitaire) » comme une sorte de *trêve* dans la guerre invisible-sournoise que, depuis longtemps déjà: depuis le début des temps (dits) « modernes », la terre mène contre le ciel; et guerre dont on comprend qu'elle consiste d'abord en un conflit (jamais véritablement conscientisé) entre leurs *deux temporalités respective*s: la bruyante-agitée du « bas » et la silencieuse-tranquille du « haut ».

Ces moments de réconciliation entre le ciel et la terre (entre donc: leurs *deux* temporalités) – dont le dernier exemple historique-connu a été celui d'une certaine *nuit de la Nativité* (d'où la teneur, en cette même « nuit », du chant des anges: « Gloire à Dieu au plus *haut* des cieux et *paix* sur la *terre* aux hommes de bonne volonté » – pour ce que, sans doute, lorsque le « Dieu » du « ciel » est à Sa « gloire », les « hommes » de la « terre » peuvent connaître la seule « paix » vraiment digne d'être ainsi appelée: toutes les autres (paix) n'étant que celles, « carthaginoises », conclues à la suite de fragiles-suspicieux *armistices*) –… ne peuvent donc plus être vécus à notre « époque (absolument) moderne » – *i. e.*: à notre époque la temporalité forcément bruyante-agitée (un peu pareille en cela à l'« agitation brownienne » qui s'empare des molécules quand on les fait trop *chauffer*) – qu'en un mode peu ou prou clandestin – car la « police de la pensée » festive-consumériste veille – et toujours *personnel*: dont j'ai donné plus haut, en ce qui me concerne, un exemple scripturaire. Et pourtant (ce pour

quoi ?) il me plaît d'imaginer qu'un *enfant*, habitant d'une de ces mégapoles présentement confinées : Paris, Londres ou New-York, délaissant pour un instant sa « console de jeux », sort, tandis que j'écris ces lignes, sur son balcon… et cela, non pas pour procéder au grotesque-festif rituel de ces « applaudissements du soir », mais, plus rêveusement-décisivement, découvrir à ses pieds le spectacle de sa ville (enfin) silencieuse et paisible… sous les autres silence et « paisibilité » du ciel immense qui la coiffe – un de ces « grands ciels » dont Baudelaire disait qu'« ils font rêver d'éternité » (le nom « poétique » que ce que ici, pour ma part, j'ai appelé l'« autre temporalité » de ce même ciel… et de ses lents-silencieux nuages) – ; et alors peut-être, à cet instant : celui de la découverte par un regard humain de ces immensité-« paisibilité » du ciel (que personne, en « temps normal » ne songe jamais à explorer/sonder en leur grande profondeur et [?]), l'esprit de cet enfant est-il visité de cette pensée (peu ou prou interlope et inopinée) qu'*il serait beau* de vivre éternellement, dans la ville (momentanément) « confinée » : pour des raisons qui, on le sait, n'ont rien à voir avec la « poésie » ou la « métaphysique » (pour dire vite), *sous ce ciel-là* : exposé sans écran dans le « bon-heur » le plus total : le « ravissement » au sens étymologique, à la temporalité radicalement différente de celle qui règne ordinairement sur la terre ; et « temporalité » qu'illustre le lent-silencieux passage des nuées à l'horizon des toits d'une ville… enfin accordée-à (la temporalité très particulière de) ce même passage : lui toujours rêveur et silencieux (bien sûr, je sais que, si cet enfant est visité d'une telle « pensée », il y a peu de chances qu'il la formule comme je le fais ici – mais peut-être, après tout, n'ai-je écrit tout cet immense « grand récit », que pour *donner langue* à tous ces gens que visitent, de temps à autre, de telles peu ou prou indistinctes/imprécises/vagues « pensées »?). Où l'on comprend en tout cas par ces considérations – très éloignées (on voudra bien, au moins, me le reconnaître) de toutes celles qu'ont pu générer (et on l'a vu : en très grand nombre) cette « crise sanitaire » et son (merveilleux) confinement associé-obligé : en mode, selon, scientifique, ou politique, ou « collapsologique », etc. – voire même « littérature » : quoique jamais, au grand jamais, *scripturaire* (et voilà pourquoi, sans doute, tous ces commentateurs – officiels-médiatiques ou officieux-internautiques – n'ont fait que bafouiller *ad nauseam* les toujours mêmes banalités) –… que le « réellement décisif » de cette période de confinement aura peut-être été constitué par ce « donner-à-voir », à certains « enfants » de cette (grotesque) humanité « festivo-consumériste » : aux *fils* mêmes de notre (lamentable-désolant) *homo festivus-consumerus* – comme

dans le poème de Richepin où les « bourgeois » finissent par engendrer, au creux de leurs lits conjugaux-respectables…, des « poètes » (c'est-à-dire des êtres en tout point opposés à leurs (« bourgeoise ») catégories de pensée et de comportement) –…, d'un monde où terre et ciel – *i. e.* : leur temporalité respective – se trouveraient soudain *réconciliées*; et perspective/(simple) « aperçu » d'une telle « ré-concili(ation) » qui pourraient bien constituer le seul élément vraiment « révolutionnaire » – quoique, on l'a vu, sans violence ni tapage particuliers – de l'Événement de cette crise (sanitaire) ; et Événement en cela un peu pareil à une *leçon* que, profitant de cette période de confinement (lui aussi « sanitaire » – quoiqu'en réalité transcendant largement cette catégorie-là : médicale et scientifique), le *ciel et sa temporalité propre* auraient administrée à cette « terre »… et sa temporalité, elle, toujours (peu ou prou) festive/consumériste/bruyante/agitée, etc. Il est probable, tant notre *homo festivus-consumerus* est indécrottable en ses catégories (du même nom), que cette « leçon » n'aura été apprise que par un très/tout « petit nombre » – dont cet « enfant à son balcon » (dont je postule ici les (très hypothétiques-« utopiques ») existence et réaction) –; mais « petit nombre » (*happy few*?) qui, de proche en proche, peut après tout devenir, pour avoir seulement fait l'expérience, durant le bref espace des deux mois de ce confinement, de telles coordination/correspondance, sous l'égide d'un *silence retrouvé*, entre temporalité « céleste » et temporalité « terrestre »…, une masse énorme… et bien décidée à présent, quoique forcément « par d'autres moyens »: moins « sanitaires » et plus « poétiques » (pour dire vite), à, cette « expérience », la *prolonger toujours*.

On objectera très certainement à cette « espérance » ses dimension/tonalité totalement « utopistes-poétiques » – étant clair que la « terre » ne peut demeurer éternellement en le *silence* de son (présent) « confinement sanitaire » (et que, si elle ne veut pas tout simplement « mourir de faim », il va bien lui falloir, à un moment ou à un autre, renouer-avec sa *temporalité propre* – forcément : bruyante et agitée (festive et consumériste) –: re-nouement dont l'actuel gouvernement, sinon de la « terre » du moins de ce pays, s'apprête en ce moment (7.05.2020) à nous dévoiler, notamment par la publication d'une certaine carte « en couleurs », les grandes lignes) –; et pourtant, si l'on y songe, il a suffi, il y a deux mille ans, d'une *seule nuit* de « réconciliation entre terre et ciel » (entre leurs temporalités respectives)… pour engendrer dans l'histoire une *vague* – elle aussi,

en ses débuts, totalement « utopiste-poétique » (ou plus exactement, en l'occurrence « utopiste-*spirituelle* ») –… qui a fini, quelques siècles plus tard, par balayer le plus puissant empire de ce temps – avatar « romain », à l'époque, de notre (présente) « domination » –… et qui aussi, de proche en proche, s'est étendue à l'ensemble des nations de cette planète. Bien sûr, il serait parfaitement excessif de mettre en balance cette « nuit » unique-lointaine de Bethléem et cette période de « confinement (sanitaire) »: la seule idée que, par l'évocation de ce précédent historialo-spirituel, je veux ici signifier étant que l'expérience vécue par certains (le « petit nombre » dit plus haut) de cette brève co-ïncidence entre temporalité « céleste » et temporalité « terrestre » peut avoir, dans l'histoire (sinon « du monde », du moins (celle « de ses sociétés »), des conséquences énormes… et, en tout cas totalement disproportionnées à l'infimité de l'Événement qui les aura provoquées (une seule idée – voire même un seul *regard*: celui imaginé par exemple plus haut de cet « enfant confiné-à-son-balcon » – pouvant très bien *changer la face du monde*)… Et par exemple la remarque citée plus haut de cette commentatrice-internautique observant que cette « période de confinement » lui avait permis de « se recentrer sur l'essentiel » – en tout cas : lui avait donné l'« idée » de procéder à un tel « recentrement » (et même si sa formule, comme je l'ai écrit, demeurait par trop encore vague, imprécise et abstraite – pour ce qu'elle ne nous disait jamais en quoi au juste consistait cet « essentiel ») – allait déjà un peu dans ce sens à ce bémol que cette herméneute officieuse-improvisée – n'ayant pas lu ma *Profondeur* (et *a fortiori* les lignes de celle-ci que j'écris présentement : puisqu'elles ne seront publiées (au mieux) que dans quatre ou cinq ans – voire : jamais !) – ne pouvait se douter que cet « essentiel », dont elle parlait d'ailleurs en ce mode très vague et, de toute façon, toujours abstrait, réside peut-être en la « ré-conciliation » que je dis ici entre la terre et le ciel – et plus exactement : entre leur deux temporalités –; et « ré-conciliation » que cette période inopinée de confinement – durant ses deux mois pleins (du retour) de la paix et du silence (sur/en ce monde ordinairement bruyant et agité) – a en effet, par notamment la vision de ces villes mortes et de leurs rues vides : enfin désertées de leurs voitures (et de l'*homo festivus-consumerus-laboratorus* qui les conduit habituellement), illustré : en donnant peut-être à certains cette « idée », ce désir un peu fou de, cette expérience de (cette paix et ce silence), la « prolonger toujours ». Et je sais bien que de telles considérations risquent d'apparaître parfaitement *loufoques* (pire encore qu'« utopiques ») à mon (très hypothétique) lecteur – cette « idée » que, tant qu'il n'aura pas

été procédé à la ré-conciliation entre temporalité céleste et temporalité terrestre, ce monde continuera d'être peu ou prou *invivable* à ses habitants – ; et pourtant, si la seule question (en ce sens : éminemment *politique* – mais peut-être pas au « sens » de nos actuels dirigeants du même nom) qui mérite d'être vraiment examinée par ces mêmes « habitants » est de savoir *dans quel monde au juste ils désirent résider* : celui « paisible et silencieux » illustré un bref moment par ce confinement ou celui « agité et bruyant » de l'existence moderne-prostituée de nos « temps de détresse », alors, cette « idée » (peu ou prou mystico-« loufoque »), il faudra bien, un jour ou l'autre, la prendre en considération ; et cela parce qu'elle est en vérité la seule susceptible d'indiquer à *cette* humanité – actuellement en proie à tous les démons de notre « modernité » : celle qui, entre autres dommages collatéraux, a rendu ce monde à peu près « invivable » à ses propres habitants (en chassant notamment de leurs vies tout accès à ces « paix et silence ») – le *moyen* de ramener, en ce même « monde » : forcément-toujours « agité et bruyant », un peu de ces mêmes « paix et silence » – et « moyen » dont on a vu qu'il n'est au bout du compte rien d'autre que celui de cette « ré-conciliation-entre » terre et ciel (et plus profondément : « entre » leurs deux *temporalités respectives*) – ; et qui ne comprend par là que cette/mon « idée » – qui ne pourra être reçue dans un premier temps, par tous les commentateurs officiels ou officieux : médiatiques ou internautiques, que comme parfaitement « loufoque » et (peu ou prou) peu-sérieuse/délirante (ce pour quoi j'en *diffère* autant que possible, ici, l'effective publication) –… est pourtant l'*unique* capable de sonder en sa grande profondeur le « problème » de ce choix, auquel va devoir procéder *cette* humanité, entre les divers mondes – le « calme » ou l'« agité »? le « silencieux » ou le « bruyant »? le « vivable » ou l'« in-vivable »? etc. – (si tant est bien sûr qu'un tel « choix » soit seulement donné à cette humanité – et c'est là bien sûr toute la question du « politique » (pour dire vite : celle de la réalité ou non du « démocratique ») –… et si tant est aussi que, si, à cette humanité, ce « choix » était effectivement accordé, elle fasse le « bon (choix) »/opte-pour le « bon (monde) » : ce qui n'est nullement après tout acquis… dans la mesure où nombre d'invidus, encore aujourd'hui, préfèrent nettement l'agitation au calme et le bruit au silence – sauf que, lorsque ces agitation-et-bruit auront atteint un niveau absolument insupportable à tous (y compris à ceux qui faisaient profession de les goûter : nos fameux *homo festivus/consumerus/laboratorus*), alors même ceux-ci seront comme *contraints d'aimer* ces « calme-et-silence » : ceux qu'a justement imposés à tout un peuple de « confinés-malgré eux »… cette

(brève/trop brève) période de « crise sanitaire »).

Ce pour quoi rien ne me semble mieux aller dans le sens de cette/mon « idée » peu ou prou mystico-loufoque – celle donc de cette « ré-conciliation entre terre et ciel »: entre leurs deux temporalités (et « ré-conciliation qui seule m'apparaît susceptible de rendre ce monde « moderne » un peu plus vivable à ses habitants – dans tous les cas un peu plus *calme et silencieux*) –… que l'aveu par un nombre non-négligeable de nos actuels « confinés » qu'ils « redoutent » plus qu'ils n'espèrent le moment où surviendra (enfin (?)) ce dé-confinement annoncé par les (présentes) autorités de ce « monde » (à la toujours « terrestre/trop terrestre » temporalité) ; et cela parce que certains de ceux-ci ont mis à profit cette période de confinement… pour faire l'expérience pratico-« métaphysique » (pour dire vite) d'une *autre temporalité* – moins terrestre-agitée et plus céleste-silencieuse (ce qu'ils appellent dans leur langue encore approximative – mais qui va indéniablement dans le « bon sens »: le mien ! – « se recentrer sur l'essentiel ») –; et « expérience » qui leur a fait, quoiqu'en ce mode encore approximatif: « abstrait, (toujours) trop abstrait », prendre conscience du côté peu ou prou in-vivable/in-humain de cette temporalité (toujours) « terrestre, trop terrestre »: celle qui remplit ordinairement le monde de ses (incessants) vacarme-et-agitation-et par extension : les villes de leurs voitures, les ciels de leurs avions, l'atmosphère de ses gaz toxiques, etc., etc. (toutes « nuisances » qui, durant ces quelques semaines de « confinement », furent plus ou moins *suspendues*) –; mais « (terrestre) temporalité » qui, d'évidence, avec la décision (autoritairement) décrétée de ce dé-confinement (annoncé), va reprendre/renouer-avec son cours chaotique/tonitruant… qui n'aura donc été suspendu que durant l'intervalle – selon : délicieux-miraculeux ou ennuyeux-horripilant (tout dépendant du point de vue du « confiné »: selon, aussi, *festivus-consumerus* ou *humanus-sapiens*) – de cette période de « confinement (sanitaire) »: ces re-prises (de)/re-nouement (avec) cette temporalité (somme toute : très particulière – même si elle fait depuis des décennies l'*ordinaire* de nos existences « modernes-endiablées ») constituant très probablement le *véritable motif* de l'inquiétude du « petit nombre » des confinés dont je parle ici : ceux qui dans le fond, durant ces quelques semaines de « temps suspendu », avaient vite pris goût à cette *autre temporalité* (qualifiée par moi ici de « céleste »); et cela sans doute parce qu'elle leur semblait mieux convenir à l'édification, en ce mode moins agité/

plus silencieux, d'un monde lui, de toute évidence, plus vivable et moins in-humain : d'un monde où l'existence (humaine) ne correspondrait plus à cette « vie de cons » (*dixit* ces mêmes « confinés »)… que l'*autre temporalité* (« terrestre, (toujours) trop terrestre ») impose ordinairement à ses ouailles spectatrices-prostituées (et « vie de cons » dont l'agitation et le vacarme incessants sont les traits les plus notoires – quoique finalement/bizarrement, en notre post-histoire festivo-consumero-laborante, les moins *conscientisés* de tous : n'en voulant pour preuve (d'un tel im-pensé époqual) que le fait que les « revendications » de l'homme « moderne » sont toujours d'essence peu ou prou sociale (la fameuse) « égalité » – entre tout ce qu'on voudra : les classes, les sexes, les « races », etc.) et/ou économ*iste* (le non moins fameux « pouvoir d'achat ») –; et n'est-il pas étrange que, dans cette liste de « revendications » plus ou moins officielles-époquales, *ne figure jamais* celle, par exemple, d'un monde tout simplement *moins bruyant* et/ou *moins agité*: alors que c'est là d'évidence, de toutes les innombrables « nuisances » que génère cette/notre modernité : y compris celles « environnementales » que dénoncent à qui mieux-mieux nos militants écologistes/auto-proclamés, *la plus fondamentale de toutes*!). Mais voilà : sur la question de la « préservation » de ce *silence*, on n'entend quasiment personne, dans l'ensemble du personnel « politique »: qu'il soit extrémiste ou modéré/se prétende « révolutionnaire » ou conservateur, élever un tant soit peu la voix : alors que pourtant, si sa « revendication » figurait un jour aux programmes de ces politiques, elle viendrait immédiatement comme les plus « révolutionnaire » – mais peut-être pas au sens que nos auto-proclamés « révolutionnaires » donne à ce mot – et « radicale » de toutes ; et cela sans doute parce qu'avoir l'innocence de simplement demander-à ce « monde moderne » qu'il soit plus « silencieux »… exigerait de celui-ci une *refonte générale* à laquelle, d'évidence, il ne saurait souscrire – alors que par exemple, et à l'extrême limite, il pourrait consentir à une refonte de type « écologiste » (ce que je crois, d'ailleurs : sous la pression des menaces du même nom, il va bien être, un jour ou l'autre, obligé de faire –; et cela parce que l'acceptation cette (humble) revendication d'un *rendu-plus-silencieux* de son (ici le mot manque) supposerait de sa part une renonciation-à toutes les catégories temporello-pensives sur lesquelles s'était édifiée sa « modernité » – à commencer par exemple par celle de ce « festivisme » (dont Ph. Muray, son inventeur-et-contempteur, a montré qu'il n'était rien d'autre qu'une « métaphysique appliquée »: comme il y a des mathématiques du même nom) –; et renonciation-à qui aurait pour premier effet, par renouement

de la temporalité terrestre avec celle céleste : dont ce « silence » est (secrètement) l'*élément*, de porter un coup à cette *clôture anti-spirituelle*… dont j'ai montré, dans tout le cours de l'écriture de cette *Profondeur*, qu'elle n'était rien d'autre que la signature la plus profonde de cette « modernité » même.

Si bien que poser comme première revendication (« politique ») « rendu-plus-silencieux » de ce monde, c'est obliter celui-ci à, pour ainsi dire, « manger son (métaphysique) chapeau » – et aussi bien : le contraindre à « vendre la mèche » du secret des nature/clôture « anti-spirituelles » sur lesquelles s'est fondée toute son (essentielle) « modernité » –; et cela parce que, si ce « monde moderne » revenait un jour au *silence*: comme cela s'est (brièvement) passé durant le temps de cette « crise sanitaire » et de son « confinement » (obligé-associé), cela signifierait pour ce monde, en le mode de cette ré-conciliation entre terre et ciel/re-coïncidence entre les temporalités de l'une et de l'autre, l'éclatement de cette « clôture anti-spirituelle » par lui, depuis maintenant des siècles, mise en place ; et cela parce que ce « silence » n'est rien d'autre que le (pensif) élément où peuvent avoir lieu de telles ré-conciliation-et-re-coïncidence ; ceci expliquant notamment pourquoi ce « monde (moderne) » déteste à tel point le/ce « silence »: tout simplement parce qu'il discerne en son « (pensif-tranquille) élément » rien de moins que *le plus mortel de ses ennemis* (et certes plus dangereux que tous ces groupes extrémistes-radicaux – écolos ou gauchistes – qui font pourtant profession, ce monde, de l'abattre : ils n'y arriveront pas – en tout cas : s'ils parviennent à le « transformer », ce sera *sans jamais toucher* à son (pur) noyau d'(essentielle) « modernité »… qui perdurera tant que la revendication de ce « rendu-plus-silencieux (du monde) » n'aura pas abouti/triomphé)… Et qui sait : peut-être que, dans quelques mois ou années : quand ce même monde aura renoué avec sa temporalité bruyante/intranquille – quand chacun, comme dit Nougaro, sera « rentré chez son automobile » (ou son métro, ou son R.E.R., ou son Airbus, etc.) –, certains, se souviendront avec nostalgie de ces quelques semaines (de confinement sanitaire) durant lesquelles leurs villes et leurs campagnes, leurs ciels et leur planète avaient été rendus à ce silence et cette paix – marques de la mise en place (hélas ! momentanée) d'une *autre temporalité* (et de son « expérience » vécue, selon, dans l'émerveillement ou l'exaspération) –; et ceux-là alors seront peut-être mûrs pour venir me rejoindre dans mon « atelier du silence » (tandis que les autres – ceux qui n'auront pas su tirés

profit de cette chance extraordinaire de l'immixtion de cette « temporalité céleste » dans la morne/bruyante temporalité « terrestre, (toujours) trop terrestre » – retourneront comme pavloviennement à leurs « black fridays » et autres « techno-parades »). Pour l'heure, chacun se prépare à ce fameux « *dé*-confinement » (plus que deux jours) – et « dé-confinement » d'ailleurs tout relatif : ne concernant finalement que les acteurs et autres « bêtes de labeur » qui font « chauffer » la grande machine économique (mise en péril par ces quelques petites semaines de confinement : ce qui en dit long sur la fragilité intrinsèque de celle-ci et de ses « flux tendus »… jusqu'à dans les derniers temps, presque *rompre*) –; mais confinement (à but *officiellement* sanitaire) – mais but qui n'est peut-être après tout qu'un « alibi ») qui, durant l'intervalle de ces quelques petites semaines et de leur merveilleux « temps suspendu », aura montré que, sinon « un autre monde »: le (lui aussi pavlovien) *mantra* de nos ineptes alter-mondialistes, du moins, en celui-ci, une *autre temporalité* « est possible »; et « temporalité » à laquelle certains de nos « confinés », ceux pour lesquels j'écris ces lignes, évidemment pas pour mon (indécrottable) contemporain *festivus/consumerus*, auront peut-être fini par prendre goût… en le mouvement que décrit la sentence (par moi ici détournée) de Debord : « Cette expérience (du vécu de cette "autre temporalité") on veut la continuer toujours. » On objectera probablement à ces considérations que le « vécu » de cette « autre temporalité » (et de son merveilleux « temps suspendu »/silencieux/paisible, etc.) est tout simplement *antinomique* à la « bonne marche » de la présente économie mondialisée – dont la « machine », pour fonctionner, ne peut logiquement faire que « beaucoup de bruit » et engendrer « beaucoup d'agitation » (on ne peut avoir le beurre (du silence et de la tranquille) et l'*argent* du beurre (de la prospérité économique)) – ; à quoi je répondrai (alors) que cela signifie (peut-être) que cette « marche » (de la machine économique-mondialisée) n'est pas si « bonne » que cela : puisque, pour « fonctionner (à peu près) correctement », elle exige avant toutes choses de ses acteurs et autres « soutiers » – ceux qui enfournent à grandes pelletées prostituées le *temps* de leurs vies dans la gueule béante/rougeoyante de son Moloch – qu'ils renoncent au « vécu » simple, silencieux et tranquille… de l'« autre temporalité » que je dis ici ; et qu'est-ce qu'une machine qui, pour « bien marcher », doit d'abord exiger de ses « servants » un tel *sacrifice* en ce mode temporello-« managérial »: par cette question se disant sans doute toute l'insuffisance en « ressources temporello-humaines » du présent système économique (où l'on voit en tout cas par cette analyse qu'on est soudain

très loin de la critique uniquement « sociale » – seulement parfois matinée d'écologisme qu'adressent à ce « système économique globalisée tous les alter-mondialistes et autres économistes (plus ou moins « atterrés ») (prétendument) « de gauche » – ceux qui toujours se focalisent sur la (seule) question des « inégalités (notion dont, pour ma part et bien que moi-aussi « pauvre », je n'ai cure) –; et obsession qui, en ce mode « social, (toujours et uniquement) trop social », leur fait manquer la « seule bonne critique » à adresser à ce même « système »: celle que j'ai ici, en préférant m'attacher moi, à trouver la raison de cette (étrange) *antinomie* entre ce « système » et l'« autre temporalité » que je dis, tenté d'exposer).

Il est clair en tout cas que, tant que cette critique-là (la mienne) n'aura pas été prise en compte par tous ceux qui prétendent abattre (ou seulement: « réguler » – les pauvres!) ce « système économique globalisé », celui-ci n'a qu'assez peu de soucis à se faire; et cela parce que, comme il m'est déjà/souvent arrivé de le dire dans le cours de l'écriture de mon « grand récit », les opposants à ce « système », fussent-ils les plus radicaux et vindicatifs: *cf.* le titre d'un ouvrage de Michea (*Mon ennemi, le capitalisme*), continuent finalement de parler *la même langue que lui* – à savoir: celle de l'« économisme » (qui est en réalité, quoique secrètement encore celle d'une « métaphysique » – mais « métaphysique » (ou « ontologie ») qui ne se « pense » jamais en tant que telle: d'où tous les quiproquos et autres ambiguïtés à son sujet) –, alors que, bien évidemment, la seule chose qui serait susceptible d'ébranler un tant soit peu ce « système »/faire gripper sa (dévorante) « machine », serait l'introduction dans « l'esprit du temps » d'une *autre langue* et de ses (*autres* dès lors: forcément) « catégories de pensée »: celles que j'ai essayé plus haut, en évoquant notamment cette con-frontation entre temporalité « céleste » et temporalité « terrestre », d'illustrer; mais qui encore, en ce moment de dé-confinement « progressif »-(quoique toujours) *accéléré*, pourrait comprendre, de la part d'un scripteur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait) », une telle tentative… sinon peut-être, parmi le troupeau bêlant/impatient de tous ces (bientôt) dé-confinés, ceux qui, ce dé-confinement, le redoutent plus qu'ils ne l'espèrent/appellent (et qui, par là, sont les seuls vraiment dignes de venir, un jour ou l'autre, œuvrer dans l'« atelier du silence »… ouvert/inauguré, il y a maintenant bien des années, par ce même « scripteur »)?… Aujourd'hui, dimanche dix mai 2020: dernier jour « officiel » du confinement, le ciel au-dessus de mon

toit était d'un gris léger, l'air à peu près immobile (il n'y avait pas de vent) et le silence, dans ce lieu infîme-reculé du monde, presque total ; et voici que, levé tard dans la matinée/revenu à mon immense-improbable manuscrit, une sorte d'*angoisse*, un peu pareille à celle qui m'envahissait enfant les veilles de rentrée scolaire, me tenait : comme si le temps, après cette période de (magique) suspension, s'apprêtait à repartir – ou plus exactement : à « descendre d'un ciel » pour épouser de nouveau le cours de cette temporalité « terrestre, trop terrestre » –; et temporalité qui, pour certains de mes frères humains (bientôt « dé-confinés malgré eux »), signifiait, je le sais, un retour, qu'ils ne « prévoyaient que dans le transissement »: en ce mode bruyant et agité, à la vulgarité de l'écoulement « moderne » des jours ordinaires ; c'est-à-dire de jours qui parviennent à réaliser l'*oxymore* de cette étrange association entre l'ennui le plus morne et l'agitation la plus débridée (et chacun, sur les ondes ou les plateaux télévisés, de se demander gravement par quel *geste* il inaugurerait cette « reprise »: l'un parlant… de retourner consulter son dentiste (!), l'autre… mais j'ai oublié toutes les *fadaises* qui, à cette occasion, furent prononcées). Et qui ne comprend par ce genre d'anecdotes que, pour la plupart des membres de cette *plèbe* spectatrice/festive/consumériste/laborante, la « leçon » qu'ils auraient pu tirer de cette période de confinement (obligé) n'aura pas été retenue : tant, pour cette même « plèbe », le plus difficile est toujours de se hausser au niveau de l'« Événement » que, pourtant, elle aura bel et bien vécu dans sa chair (« confinée »); et cela parce que, les mots qui lui permettraient de prendre la mesure de l'« inouï » de cet « Événement », elle n'en dispose pas : continuant de parler, même durant l'effective survenue de cet « Événement », la *langue* des jour/monde « d'avant » (celui-ci) – celle que j'ai pu qualifier plus haut d'« économiste » (ce pour quoi il est à noter déjà que, dans les médias officiels, la réflexion de tous leurs commentateurs a insensiblement glissé de l'examen de la crise « sanitaire » – qu'ils regardent peu ou prou comme (déjà) « derrière eux » (ce qui est peut-être, après tout, quelque peu prématuré… et, de toute façon, bien *imprudent*) –… à celui de celle « économique »: que ces mêmes commentateurs considèrent désormais comme la seule « sérieuse » et digne d'exercer sur elle leurs raisonnements) – et sorte d'*inertie* « pensive-langagière » qui explique aussi pourquoi la « leçon » de cette « crise » (sanitaire) et de son « confinement » (obligé/associé) n'aura pas été « percutée/comprise »: parce que sans doute, pour accéder à une telle « compr(éhension) » du *sens profond* de l'Événement de cette « crise », il aurait fallu, en même temps que celle-ci survenait, être capable d'inventer

d'*autres* « catégories de pensée » – illustrées par cette « autre *langue* » (par moi évoquée/appelée plus haut) –; et « catégories », « langue » que j'ai ici, pour ma part: en tous ces développements consacrés à l'Événement de ce « confinement », tenté de faire entendre (certes maladroitement et peu « philosophiquement » – mais on a vu ce quel a « philosophie officielle » avait, en l'occurrence, à dire sur cette période (*cf.* notamment l'intervention dans les médias de l'inepte Comte-Sponville) –, mais du moins *honnêtement*)… Étant clair par exemple que, lorsque le même Comte-Sponville nous explique benoîtement que la « vérité » d'un tel Événement réside essentiellement en un *choix* entre « sécurité » et « liberté » – sans nous préciser d'ailleurs en quoi consiste au juste cette « liberté » (celle du « marché »?) –, il ne sort jamais des « catégories de pensée » des jour/monde d'« avant » (cet Événement); tandis que moi – assurément: bien plus mauvais « philosophe » que lui –, quand j'explique de mon côté que ce « choix » réside en réalité en celui *entre deux temporalités* (pour dire vite: la « céleste » et la « terrestre »), et aussi « peu sérieuse » que puisse apparaître à mon (raisonnable) lecteur-confiné une telle « pensée », celle-ci, du moins, atteste chez moi d'une effective tentative de sortir-de ces mêmes « catégories de pensée » – selon: économistes ou philosophiques –: celles qui, pour n'avoir pas été *apostasiées* par tous nos commentateurs médiatiques: selon scientifiques, ou économistes, ou politologues, voire même (donc) « philosophes », les auront empêchés d'accéder au *sens profond* de l'« Événement » en cours.

Mais où l'on comprend aussi par là qu'une telle mise en parallèle entre le (médiatique) auteur du « *Petit traité* (des grandes vertus) » et celui (à peu près inconnu) du « grand récit » de cette *Profondeur* – que d'aucuns, je le sais, jugeront sans doute fort « prétentieux » (alors qu'elle est si… « modeste »!) – présente aussi cet avantage, en ce mode pour ainsi dire « par défaut », de faire mieux comprendre, sinon au (très hypothétique) lecteur de cette « Somme », du moins à son « scripteur », le *sens profond* d'une telle (immense/improbable/chaotique) rédaction – à savoir: celui de rien de moins que la tentative par un auteur « à peine identifié sous le »…, etc. de procéder à cette « sortie » (pensive) des « langue-et-catégories de pensée » qui, jusqu'à lui, avaient peu ou prou régenté, en ce mode donc, selon, économiste, ou politique, voire « philosophique », la « vie de l'esprit » d'une époque entière (la nôtre) –; mais tentative (plus ou moins *consciemment* assumée) d'une telle « sortie-de » qui peut, d'une part, expliquer la

« (peu notable) réception » de ce livre… mais surtout aussi, d'autre part, ce fait (plus ou moins étrange/paradoxal) qu'il arrive parfois à son auteur de *juger lui-même*, sinon « délirantes »: *cf.* plus haut l'exposé de ma propre-« complotiste théorie », du moins « peu sérieuses » les intuitions et autres avancées (donc: « en dehors-de ») qui y sont sans complexe (intellectuel) consignées (et cela sans doute parce qu'il est toujours très difficile à un auteur quel qu'il soit – et aussi résolu soit-il à accomplir ce mouvement de « sortie-des » (catégories de pensées des « jour/monde d'avant ») – de, de ces « catégories »: qu'il sait pourtant désormais (époqualement) *obsolètes* – dont celles justement, pour commencer, de ces « sérieux/peu sérieux » – de *se déprendre-totalement*). Et pourtant, si ce même auteur veut à toutes forces mener à bien cette tentative de « sortie-de » (telles obsolètes « catégories de pensée »): pour ce que celles-ci lui sont désormais apparues comme incapables de (seulement) décrire la vérité profonde d'un temps – et accessoirement: celle de son « Événement » présentement/sanitairement le plus « notable » –, il ne peut que *doit*/s'exposer au risque (intellectuel/spirituel) d'un tel (reproche de) « peu sérieux »; et cela parce qu'il n'ignore pas que, souvent: quoique bien sûr *pas toujours*, le « peu sérieux » d'une époque peut devenir le « sérieux » d'une autre (où l'on retrouve encore une fois, par ces considérations, le reproche essentiel que j'ai toujours adressé au genre (« littéraire ») de ce que j'appelle ici les « petits traités »; et reproche ne ciblant pas tant l'insuffisance intellectuelle de leur contenu – celui-ci pouvant parfois (quoique tout de même assez rarement) s'avérer fort « pertinent » (et même, d'une certaine façon, la fière-philosophique analyse, par Comte-Sponville, de l'« Événement » de cette « crise sanitaire », ne manquait pas, en son mode bien sûr (forcément) médiatico-journalistique, de lustre…) –… que leur (totale) absence de *prise de risque* (intellectuel); ce qui peut s'expliquer par cette raison toute pratique/« très (trop) humaine » que, lorsqu'on occupe un strapontin (fût-il « philosophique ») dans le Spectacle: avec la (relative) notoriété (médiatique) qui va avec – et qu'il s'agit, si on ne veut pas la perdre, de « gérer » finement/stratégiquement –, on ne peut bien sûr prendre le risque, en développant de « peu sérieuses » pensées, de s'exposer au reproche d'un tel « peu sérieux »: imaginons par exemple ce qui serait arrivé à la carrière médiatico-spectaculaire du « philosophe » Comte-Sponville si, au lieu de développer, en guise de commentaire à l'Événement de cette « crise sanitaire », la théorie de ce « choix », signifié par cette même crise à *homo confinus*, entre « sécurité » et « liberté »… il s'était amusé à exposer la mienne – celle (donc) d'un autre « choix » (celui

entre temporalité « céleste » et temporalité « terrestre ») –; nul doute que tout le monde l'aurait pris, sinon pour un fou, du moins pour un (« peu sérieux ») penseur : ce qui peut (accessoirement) expliquer pourquoi, moi, je ne suis jamais invité nulle part… et invitation que de toute façon, si par extraordinaire elle m'était proposée, je déclinerais fermement/prudemment : quoique non pas du fait de ma (bien connue) « posture debordienne » que de celui que je n'ignore pas que certaines « pensées » – parce que, à l'aune du « sérieux » d'une époque, elles seront justement jugées « peu sérieuses » –… doivent être réservées à l'écrit clandestin et au secret du « sérieux » d'un à-venir qui n'a pas encore commencé de poindre)… Dans un autre tome de ma *Profondeur*, détournant une phrase de Debord concernant son *Spectacle*, j'affirmais qu'« il ne manquait à mon livre, pour être compris, que la survenue de plusieurs catastrophes » (Debord préférant, lui, parler de « plusieurs révolutions »): voilà donc survenue, en cette forme « pandémique », la *première de la liste* – si l'on met de côté le krach bancaire de 2008 (sur lequel d'ailleurs, en son temps, j'avais déjà beaucoup écrit – mais crise financière (celle des fameux « sub-primes ») qui n'aura d'évidence pas égalé en « puissance de signifiant » celle présente-sanitaire) –; et « catastrophe » (sanitaire) dont un des effets, lorsqu'elle sera retombée : si tant qu'elle le fasse, résidera peut-être (« en effet ») où cette lente *transmigration* de mon livre et de sa pensée de la catégorie du « peu sérieux » à celle de/d'un « plus sérieux »; et cela parce que, suite à l'Événement de cette « catastrophe (pandémique) », c'est le « sérieux » même d'une époque – celle qui avait précédé la survenue (totalement) in-opinée/in-attendue de cet « Événement » (alors que par exemple celui du krach bancaire de 2008 n'avait pas épousé la forme de cette radicale *im-prévisibilité*: certains articles d'économistes l'ayant annoncé – même si bien sûr, à l'époque, personne ne les avait crus) – qui a commencé de se modifier insensiblement… en évoluant-vers un autre type de « sérieux »: celui auquel mon livre « peu sérieux » a toujours dans le fond fait référence (et même si son scripteur, à certains moments de sa rédaction – à ce « sérieux » d'un type nouveau – *ne croyait pas lui-même*: tant, écrivant son « grand récit », il demeurait encore, plus ou moins consciemment, sous la coupe de l'« ancien sérieux »… et de ses (pourtant déjà : *obsolètes*) « catégories de pensée »).

La décision de « dé-confiner » (même très « progressivement ») prise par les autorités de ce pays – lignes écrites le 11 mai 2020, premier jour de ce

« dé-confinement » (j'aurais pour finir, et probablement par *magnanimité* envers mes frères humains (!), renoncé à procéder à la petite « expérience scripturaire » que je me proposais de réaliser à cette date) – exprime donc le fait que, entre « sécurité » et « liberté » –: pour reprendre les très superficielles catégories d'un Comte-Sponville – plus vraisemblablement : entre intérêts sanitaires des populations et intérêts économiques du pays (la « liberté » dont parle le même Comte-Sponville n'étant sans doute réduite à ses acquets, que celle « du marché ») –, ces mêmes autorités ont fini par trancher en faveur des secondes : non sans faire planer sur ces populations – qui auront donc hérité de la *double peine*: le travail + les « gestes-barrière » – la menace à tout moment, si les chiffres de la pandémie « repartaient à la hausse », de la possibilité d'un *re*-confinement (même si très probablement, tant nos « confinés malgré eux », privés pendant deux mois de leurs habituels défouloirs festifs-consuméristes, sont exaspérés, la mise en place d'un tel « confinement-bis » – voire : tiers ou quart, etc. – s'avérera d'application beaucoup plus délicate que la première). La domination ici en l'occurrence – et même si, dans les premiers temps, elle avait paru ébranlée par les in-opiné/in-attendu/im-prévisible de l'irruption d'une pandémie d'un autre âge (non « post-historique ») – a donc, pour finir, *jouer assez finement*: s'offrant le luxe de mettre en place une situation où, si quelque « explosion sociale » par exemple se produisait, elle aurait toujours le loisir, pour mettre au pas les acteurs de cette « explosion », de *re-confiner dare-dare – i. e.* : de « renvoyer à la maison » (pour cause de « menace sanitaire » réelle ou fictive) tous ceux qui, en vue d'une telle révolte, prétendraient, eux, descendre dans la rue –; où l'on se retrouverait dans la situation exactement décrite par le *Catastrophisme* des auteurs Riesel-Semprun : celle, pour citer en entier le *titre* de leur ouvrage, d'une « administration du désastre » et autre « soumission durable » (et alors en effet peut-être, pressée par les circonstances, cette domination, comme ne l'excluent nullement les mêmes auteurs, ferait-elle appel, pour sauver ce qui peut encore l'être de ses « intérêts » les plus vitaux – dont on a vu qu'en dernier recours ils ne sont pas seulement économique/ économ*iste* –, à un *autre personnel* « gestionnaire »… qu'elle recruterait alors dans toute cette militance gauchisto-écologico-« anticapitaliste » – *cf.* plus haut mon interprétation de la fière déclaration d'un Yves Cochet et de ses « copains collaspsologues » comme une sorte de (secrète-officieuse) *déclaration de candidature* au « gouvernement du monde » (et qui en effet, dans cette perspective, seraient les « mieux armés » (dixit le même Cochet) pour « gérer » ce monde en temps de « catastrophes » (de tout type : après

la sanitaire, l'environnementale, ou la climatique, ou la…, etc.) – que les spécialistes mêmes de ces/*es* « catastrophes »: même s'il est tout de même à noter que ces « collapsologues » (auto-proclamés) n'ont pas plus prévu la crise sanitaire en cours… que le plus abruti des climato-sceptiques… ou, ici, des « sanitario-sceptiques » –; mais « situation » qui, si la candidature à la « gouvernance mondiale » de tous ces jobards était, par la domination, pour finir entériner, nous contraindrait nous, les (infortunés) habitants de cette (malheureuse) planète, à vivre sous le « talon de fer » d'une autre « dictature »: non plus, comme jadis, celle « du prolétariat », mais celle des « écologistes » – avec probablement des dommages collatéraux tout aussi… « catastrophiques-désastreux » que ceux qu'avaient engendrés, au « bon temps » de la bureaucratie stalinienne, la dictature du même nom)… Mais pour revenir à ce « dé-confinement » en cours (tandis que j'écris ces lignes), il est à noter que, sous couvert de cette menace toujours présente d'une sorte de « réplique » (au sens sismique) de la catastrophe sanitaire: qui nécessiterait alors, suite à cette « deuxième vague » épidémique, un « *re*-confinement » des populations…, ce même (présent) « *dé*-confinement » fait à la domination, devenue (comme le disaient déjà Riesel-Semprun) « officiellement catastrophiste »: au moins en cette forme « sanitaire », une situation dont elle n'aurait jamais rêvé pour elle-même: celle donc d'un « état d'urgence » (du même nom: « sanitaire ») qui l'autorise à tout moment, si les populations qu'elle administre avaient l'outrecuidance de seulement *regimber*, à les renvoyer, en le mouvement d'un « confinement-bis », « ter », etc., dans leurs foyers, et cela en se drapant dans la posture du « bon gouvernement d'abord soucieux de la sécurité de ses ouailles » – quitte ensuite, une fois que celles-ci se seront un peu calmées, à décréter derechef un « *dé*-confinement-bis », « ter », etc. –; par quoi l'on voit que ce climat de « catastrophisme » ambiant (comme l'avaient bien vu les auteurs de l'ouvrage éponyme) *sert bien plus qu'il ne dessert* les intérêts de cette domination: induisant non tant l'« explosion sociale » que ces collapsologues écolo-gauchistes appellent de leurs vœux – parce que discernant secrètement en cette « explosion » l'occasion historique-rêvée, pour eux, d'accéder à cette « gouvernance mondiale » (en réalité: de devenir les nouveaux gestionnaires accrédités des « intérêts de cette domination ») –… que, tout au contraire, cette « soumission durable » des populations qu'envisageaient/redoutaient Riesel-Semprun – parce que ceux-ci sans doute, pour avoir un temps fréquenté toute cette militance (prétendument) révolutionnaire, savaient très bien de quelle farine idéologico-carriériste elle

était composée (on peut très bien afficher les postures les plus écolo-radicales… et, en même temps, ambitionner de figurer parmi les membres d'une (future) « gouvernance mondiale »: tant, pour ces gens-là, les premières peuvent très bien constituer le tremplin (idéologico-militant) qui les propulsera aux seconds) – ; et contradiction (on le voit toute apparente) entre les postures radicalo-révolutionnaires de cette militance – celle qu'on rencontre notamment dans tant d'« associations » (à but pourtant uniquement « sociétal ») et autres louches « O.N.G. » (dont on ne connaît jamais très bien les sources de financement) – et cette « soumission durable » de l'espèce humaine en son entier… que pourra d'ailleurs, si les choses tournaient trop au vinaigre pour elle si cette « explosion sociale » avait pour finir bien lieu, « subsumer » la domination… en installant à ses postes de décision certains membres de cette même « militance » – quoique bien sûr : *triés sur le volet* (suivant le critère debordien de « savoir [retrouver ici la citation des Commentaires] ») –; et ex-militants qui se retrouveront dans la situation (dont ils devraient, je crois, assez bien s'accommoder : tant l'attrait du simple pouvoir est, chez ces *ordures*, toujours plus fort que leurs convictions affichées) de devoir organiser, au nom de principes écolo-catastrophistes, cette même « soumission durable » (cela, on le sait : sans même remonter à la Révolution bolchévique, s'est déjà vu lors de la plus récente des « explosions sociales »: quand certains de nos (ex-)« soixante-huitards » suite à la fin de leur jeunesse radicalo-gauchisto-militante sont devenus, selon, secrétaires d'État ou médiatiques influents).

Nous sommes donc bien entrés, avec cette « crise sanitaire-*planétaire* », dans la période « officiellement catastrophiste » du règne de la présente/moderne domination – il était déjà bien sûr arrivé, dans les décennies précédentes, d'autres catastrophes (notamment : environnementales et/ou nucléaires), mais celle-ci, parce qu'elle touche cette fois-ci *dans leur quotidien* des milliards d'individus : contraints à ce « confinement », est la première qui rend apertement visible cette dimension de « catastrophisme-officiel » (alors qu'avant, cette même dimension, la domination cherchait plutôt à la nier – *cf.* notamment l'anecdote de ce fameux « nuage de Tchernobyl »… qui se serait « arrêté à la frontière »: c'est fini) – ; et règne nouveau qui, loin (donc) de nier la survenue de telle(s) catastrophe(s) (ou de relativiser leur gravité) tentative/tentation qui, de la part de notre actuel gouvernement, n'ont duré que quelques jours, s'en ferait maintenant plutôt une sorte de

(terrifiant/terrorisant) étendard : voyant en la survenue de ces catastrophes – et de la « gestion » qui est fait de leur « crise » – le moyen de rasseoir une « légitimité » (pourtant, depuis longtemps déjà, bien entamée) ; tout se passant comme si cette néo-domination (devenue donc « officiellement catastrophiste ») voulait être désormais jugée, non plus sur sa capacité à « empêcher » de telles « crises », mais plutôt sur ses aptitudes à les « gérer » (le plus indolorement possible pour les populations… mais populations qui, en juste retour de la compétence ainsi démontrée à gérer de telles « crises », à plus de « discipline » et de « responsabilité » – ce qui n'est pas gagné : hier, premier jour officiel du dé-confinement, la télévision montrait des images de foules parisiennes déambulant le long des quais de Seine ou du canal Saint-Martin (sans trop respecter, semble-t-il, les fameux « gestes-barrière »)… ou d'autres s'empilant, contraintes et forcées par leur propre nombre, dans les rames des métros ; et cela tandis qu'un « gilet jaune » – dont j'oublie le nom (et d'ailleurs immédiatement arrêté) – appelait à un « soulèvement général » de ces mêmes populations)… La période qu'inaugure un tel dé-confinement (voulu pour des raisons très pratiquement « économiques » par les autorités) risque donc de s'avérer fort agitée et chaotique – et cela tant du point de vue « social » que « sanitaire » (étant clair que les comportements décrits plus haut peuvent à tout moment faire rebondir la pandémie) – ; mais, en de tels dangereux parages pour elle, la domination détient à présent l'idéal argument-massue à brandir au-dessus de la tête de ses « administrés » – en tout cas de ceux qui seraient tentés de répondre à l'appel à ce « soulèvement général » (auquel, faut-il le préciser, je ne souscris absolument pas) – : la menace de ce retour (du fait (donc) de l'« irresponsabilité » des populations) de l'épidémie, et retour nécessitant un *autre confinement*… qui serait très certainement moins bien accepté que le premier mais qui, tout de même, aurait l'avantage aux yeux de cette domination de décréter *a priori illégale* toute velléité de manifestation, au nom donc de ce « soulèvement général », dans les rues (et « illégalité » dont, très certainement aussi, le ministre Castaner, au (bon ?) temps des émeutes de « Gilets jaunes », aurait bien aimé exciper). On objectera à ces considérations que la domination, pas plus d'ailleurs que les postulants à ce « soulèvement général », n'a intérêt à un tel re-confinement (qui ne pourrait avoir pour conséquence que la ruine – et cette fois-ci : définitive – de l'économie du pays) ; et pourtant je suis prêt à parier que cette domination, si elle devait avoir à choisir entre cette ruine et son « pouvoir » : dont j'ai déjà dit qu'il n'était pas seulement d'essence « économique », préférerait

encore opter pour le second ; et cela sans doute parce qu'il est dans l'essence (justement) de toute « *logique* de domination » de préférer un « chaos » par elle encore « géré » – même si c'est « à la lueur de l'incendie du monde) » – a un ordre où elle n'aurait plus du tout voix au chapitre – même si je doute fort que ce « soulèvement général » conduise à quelque chose comme un « ordre »! –; et voilà pourquoi elle est devenue récemment officiellement catastrophiste »: parce que discernant en le trait époqual (du même nom : « catastrophiste ») le dernier moyen, pour elle, de se main-tenir… en tant qu'(effective) « domination »: fût-ce en ce mode peu ou prou « extrême » d'une *gestion du chaos lui-même*! Il est clair en tout cas que, pour reprendre l'exemple de notre (infortuné) pays, si celui-ci devait insensiblement glisser à la pente de ce « chaos généralisé » – que ce soit en le mouvement de ces « explosion sociale »/« soulèvement général(isé) » ou de celui d'une « reprise du confinement » (les deux débouchant de toute façon sur la *même conséquence* d'une ruine (cette fois-ci : définitive) de l'économie (de ce pays)) –, nombre des habitants de celui-ci, et quelle que soit leur (présente) colère contre notre (présent) président, seraient malgré tout tentés, en dernier recours, de continuer de lui apporter leurs suffrages – et cela sans doute parce que, entre un « pur chaos généralisé » (fruit d'une explosion sociale) et un autre (« géré » lui au moins par quelque autorité que ce soit – et aussi « désastreuse-catastrophiste » se soit-elle, en cette gestion, révélée), l'électeur moyen (dont je suis !) préférera toujours opter pour le second (exemple du précédent de 1968 où, après deux mois (mai-juin) de révolte sociale, le « parti de l'ordre » de l'époque – *i. e.* : celui de la droite gaulliste (qui semblait pourtant, suite à cette explosion (sociale), totalement « à la ramasse ») – avait connu, lors des législatives rapidement organisées de juin 68, une sorte de (en apparence paradoxal mais en réalité très logique) *triomphe électoral*) –: où l'on voit par là que la défaite de celui que, dans un autre livre, j'ai appelé (avec, je crois, raison) la « créature de la domination » – désignation dont j'ai d'ailleurs tout de suite précisé que, sous ma plume et dans mon esprit, *elle n'était pas nécessairement péjorative* (pour ce que cette domination, disposant de moyens toujours énormes-considérables, elle avait de quoi s'offrir ce qu'il y a de mieux sur le marché… du personnel de/des gouvernants/gestionnaires) –… à l'élection de 2022 n'est pas, contrairement aux (présentes) prédictions d'un grand nombre de commentateurs-politologues « autorisés », n'est pas nécessairement acquise.

Par ailleurs, lorsqu'on a eu comme moi la (mal)chance de connaître d'un peu plus près toute cette militance écolo/gauchisto/associative – en les personnes de certains de ses (toujours tristes/narcissiques) représentants (ceux qui sans doute, au moment où j'écris ces lignes, doivent fourbir leurs armes en vue de ces « soulèvement général »/« tsunami social » – pour ne citer qu'un de leurs plus grotesco-lyriques *leaders*) –, on n'a pas très envie de voir la domination accepter d'entériner la candidature (très officiellement déposée, on l'a vu plus haut, l'autre jour par l'inepte Cochet et ses « copains collapsologues » dans les pages du *Monde*) de tous ces jobards à la « gouvernance mondiale » – qui ne saurait d'ailleurs être, comme on vient de la voir, qu'une gestion en ce mode « catastrophiste », d'un « chaos » (plus ou moins lui aussi) « planétaire-généralisé » –; et cela parce que, tant qu'à choisir entre deux personnels de « gestion des intérêts de la domination » en temps de crise majeure/catastrophe de première grandeur, on préférera toujours opter pour, sinon le plus compétent, du moins… le moins *con* et « exalté »; et personnel « spécial » qui, du fait de sa structure psychique (toujours tissée d'arrogance et d'intolérance – celles comme « natives » des membres de ce fameux « Parti du Bien »: Philippe Muray) comme de celui de sa langue (elle toujours pétrie de ce *lyrisme frelaté*… qui est notamment le trait caractéristique d'un Hulot – *cf.* son grotesque *Syndrome du Titanic* – ou de n'importe quel discours politique de l'inepte-narcissique Mélenchon), parvient à discréditer les (pourtant) bonnes idées dont il est censé être le porteur et l'illustrateur : suffisant pour s'en convaincre de noter que la *seule écoute* des déclarations des deux jobards cités plus haut donnent irrésistiblement envie à leur auditeur, même globalement en accord avec celui-ci, de devenir, selon, « climato-sceptique » ou « libéral conservateur » (et dans le fond, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'observer dans le cours de l'écriture de cette *Profondeur*, n'est-ce pas là le cas des « militances » de toutes obédiences et autres orientations : celle « féministe » donnant par exemple furieusement envie à l'« innocent auditeur » de ses (toujours culpabilisantes) déclarations et prises de positions… de devenir le plus endurci des « machistes » – ce qu'il n'est pourtant pas –… comme celle « anti-raciste », et par le même mouvement, de devenir ce « raciste », sinon convaincu, du moins *assumé* – à se demander s'il n'y a pas là, du fait de l'étonnante-systématique *contre-productivité* des discours ou de l'action de toutes ces « militances », comme une sorte de complot – ourdi par la « domination » (pour dire vite) – afin de, tout en faisant mine de les appuyer officiellement, en réalité les *discréditer secrètement*!). Il est clair en tout cas

que ce personnel « spécial-militant », du point de vue simplement humain : parfaitement *répugnant*, ne risque pas d'emporter, en un mode du moins « électoral-démocratique », quelque décision que ce soit – ce pour quoi, en effet, il vaut mieux pour lui qu'il place tous ces espoirs en ce « soulèvement général » (qui ne sera en vérité, et comme d'habitude, que celui d'une infime minorité) – ; ce qui peut aussi expliquer pourquoi, tout en se drapant dans les oripeaux de sa « défense », ces mêmes militants n'aiment pas tant que cela la « démocratie » – et pour ce que celle-ci, dans le fond, les a toujours *désavoués* (leur restant le sempiternel sophisme d'affirmer que, si le peuple ne vote pas pour eux, c'est qu'il est forcément « aliéné » – et que donc ce « peuple », pour reprendre une boutade célèbre de Brecht, il conviendrait, en préalable obligé à toute révolution, de le « dissoudre »…) – ; nous faudra-t-il, au bout du compte, « sauver la planète », non pas avec mais *malgré* toute cette militance (écologiste-*politique*)… dont c'est pourtant là le but affiché (l'erreur la plus profonde de celle-ci étant peut-être justement d'ailleurs – en créant le monstre conceptuel-froid de cette « écologie-politique » – d'avoir voulu identifier combat écologique et combat politique – sous l'égide bien entendu d'un progressisme peu ou prou extrême-gauchiste (*i. e.* : « sauver la planète » = faire s'effondrer le capitalisme) – : alors que ce combat (écologique), avant que d'en être « politique », voire même pour certains : « sociétal », parmi d'autres est d'abord celui, très simple mais très *crucial*, qui traite de rien de moins que de la question de la *survie de l'humanité* (en tant qu'« espèce »): et question dont on comprend que, pour être (ou non) résolue, elle n'a pas besoin d'être passée à quelque crible idéologico-politique/social/sociétal, etc. que ce soit : la perspective de cette seule « survie de l'humanité » devant lui tenir lieu d'*unique cap*… à l'exception de tous les autres politiques/sociaux/sociétaux, etc.). À ce titre, il est d'ailleurs à noter que, depuis quelques temps, on assiste à une sorte de « dérive en mode *sociétal* » du discours écolo-militant où, à côté du thème de la « préservation de l'environnement », en sont également, à présent, traités d'autres tels que le « féminisme », ou la lutte « contre l'homophobie », voire celle « contre l'islamophobie », etc. – dont on ne voit pas trop *a priori* le rapport avec celui de l'écologie (mais sans doute cette militance-là – parce qu'avant d'être écologiste elle est d'abord (peu ou prou) « progressiste » –, elle, le voit) – ; et « dérive (en ce mode *sociétal*) » dont je puis au moins donner un exemple personnel : en rapportant ici le témoignage d'une amie qui, après avoir longtemps milité dans le « parti vert » (EELV), s'en était retirée parce que, m'expliqua-t-elle un jour, « on avait fini par parler plus d'homophobie

(et autres foutaises néo-progressistes/politiquement correctes : ça c'est moi qui l'ajoute) que d'écologie à proprement parler » (étant clair en tout cas qu'une telle dérive – de la part d'un discours militant censé ne traiter que de la question environnementale (en vérité : de rien de moins que de celle cruciale, de la « survie (simple) de l'humanité) »… vers de tels thèmes, selon, sociaux ou sociétaux – dont on peut penser ce qu'on veut mais qui, d'évidence, n'illustrent en aucune façon l'*urgence et la crucialité* de celui du combat écologique (en quoi l'action de « lutter contre l'homophobie » – par ailleurs tout à fait méritoire – pourrait-elle s'inscrire dans la perspective d'un « salut de la planète » et d'une « survie de l'humanité »?) –… n'est jamais *un très bon signe* pour le parti censé n'illustrer/mettre en œuvre que ce discours-là (écologiste-militant) : peut-être celui que les « catégories de pensée » de la *domination*, en ce mode sociétal/(néo-)progressiste, ont commencé de le subvertir et l'investir – alors que bien évidemment, si un tel parti et son programme veulent demeurer fidèles à leurs (écologistes) options de départ, ils ont tout intérêt à se tenir *les plus éloignés possibles* de telles catégories… et du discours « politiquement-correct »/dominant qui les a suscitées : mais peut-être après tout, sous leur défroque verte-écolo, les « leaders » de ce parti (du même nom) n'étaient-ils pas, en leur guise d'origine crypto-politico-« gauchiste », si étrangers/hostiles que cela à cette domination et ses (funestes sociétales/parcellaires) catégories).

Ce qui signifie également que lorsque nous, les derniers *homo sapiens*, sortiront enfin de notre « Atelier du silence » – pour instaurer « le pouvoir sans violence de la pensée et de la poésie » (rêvons un peu) –, nos ennemis les plus acharnés (quoique les plus sournois) ne se recrutent pas tant parmi les (actuels) dirigeants politiques/(présents) « gestionnaires des intérêts de la domination »… que parmi, justement, toute cette militance écolo-gauchisto-associative ; et cela parce que ses membres, s'ils sont prêts à renoncer à beaucoup des choses qui avaient composé le « monde d'avant » : dont ils auront peut-être/après en effet/tout contribué à opérer la « ruine » – même si je crois pour ma part que ce « monde » est tout à fait capable de *s'effondrer tout seul*… et sans aucune aide, en ce même mode militant /radical/(pseudo-)révolutionnaire, extérieure –, ils ne le sauront certainement pas, au vu de leur « structure psychique-spéciale » : celle que j'ai décrite dans un développement précédent, à, cette fois-ci, renoncer à l'exercice, fût-ce en ce mode peu ou prou « catastrophiste-désastreux »

évoqué dans le même développement, de cette *domination*… dont ils deviendront donc, toute honte bue, les « nouveaux gestionnaires » et autres « néo-dirigeants (politiques) » – pour ce que les présents (gestionnaires/dirigeants), devenus peu ou prou obsolètes, auront de toute façon suivi l'(in)fortune de ce « monde d'avant » (qu'ils n'auront donc pas su préserver de l'*effondrement le plus total*: celui que nous voyons actuellement sous nos yeux, suite à cette « crise sanitaire »: la première d'une liste sans doute variée et fournie, s'ébaucher/prendre (« apocalyptique ») forme) –; mais néo-personnel (écolo/gauchisto/associatif) qui, comme ses prédécesseurs du « monde (aboli/effondré- d'avant », sera lui aussi bien contraint, pour se maintenir – *i. e.*: pour s'efforcer de « sauver », non tant cette (infortuné) « planète », ce que les « intérêts de (cette) toujours même domination » (et en l'occurrence ici: non plus même ceux économisto-sociaux-politiques de celle-ci « que ceux plus philosophiques », de sa *logique* – puisqu'on a vu que, en dernière extrémité, cette « domination » n'est rien d'autre qu'une « logique (très particulière) »: celle que, dans l'entièreté de l'écriture de mon « grand récit », je n'ai cessé, en vérité, de tenter de décrire les étonnants, mortifères et toujours « désastreux » *contours*) –…, à son tour, et pour reprendre la belle formule de l'ouvrage des Riesel-Semprun, de « prendre ses décisions à la lueur de l'incendie du monde » (imaginons un Cochet et ses « copains collapsologues » – devenus, suite à leur acte de candidature auprès de la domination, les ministres d'un gouvernement peu ou prou écolo/gauchisant (ce qu'a d'ailleurs déjà été, je le note en passant, le même Cochet) – soudain confrontés à, par exemple, une « catastrophe de type nucléaire » (à la Tchernobyl ou à la Fukushima): que pourraient-ils, en de telles circonstances, faire de mieux qu'un Macron ou qu'un Philippe (eux présentement confrontés à un autre type de « catastrophe »: non tant « nucléaire » que « sanitaire ») – sinon peut-être faire observer à leurs ouailles écologisto-contaminées (non plus, cette fois-ci, au « corona-virus »… mais à la radio-activité) qu'ils avaient, en leur temps, toujours dénoncé cette forme nucléaire de la production d'électricité: ce qui ferait assurément, aux millions de néo-contaminés (à cette radio-activité) une belle jambe!)… Il est clair en tout cas que, si la « militance » que je dis ici parvient jamais aux postes de décision – de cette gouvernance mondiale-catastrophiste (celle que la domination, pour préserver ses intérêts ne serait-ce que « philosophiques »: ceux donc de sa « logique (spéciale) », a peut-être déjà dans ses tuyaux) –, nous n'aurons peut-être pas tant que cela à nous féliciter d'un tel « changement de personnel gestionnaire »: pour ce que, d'évidence, ce

néo-personnel-là, quoique se révélant probablement tout aussi in-capable et in-compétent (que le précédent) déjà résoudre les « crises » (diverses et variées) qui nous attendent, nous assénera en prime une autre forme/strate de *mensonge* – celui qui consistera à dire à tous les administrés (de ce néo-personnel) que ses décisions sont toujours (quoique donc « à la lueur de l'incendie du monde » – de ce côté-là rien n'ayant (donc) changé) dans le seul but de « sauver la planète » et d'« assurer la survie de l'espèce humaine » (alors que, comme je viens de le montrer, ces salut-et-survie… ne seront/concerneront que ceux des intérêts bien-compris/« philosophiques » de cette domination et de sa « logique ») –; et qui sait alors si, devant (sur) vivre en ce « pays d'(un autre) mensonge déconcertant »: en cette U.R.S.S. à l'idéologie officielle, non plus marxo-bolchevique, mais écolo-gauchisante, ne regretterons-nous pas les (anciens) dirigeants « *old school* » de l'(ancien) monde d'avant; et non tant d'ailleurs parce qu'ils étaient plus capables-de/compétents-à… résoudre les « crises »… que parce que leurs « mensonges à eux » étaient du moins, depuis longtemps, *bien connus de tous*… et ne risquant donc pas d'exercer ce « terrorisme intellectuel » qui sera probablement une des signatures, en ce mode écolo-gauchisant, de ce néo-personnel (de la même obédience): « Si avez le front de critiquer nos décisions – forcément bonnes: puisque toujours prises dans les buts de ces saluts (de la planète)/survie (de l'espèce humaine) –, c'est que, sans doute, vous êtes les *ennemis* de cette planète et de cette espèce » (comme au « bon (?) temps » de l'ex-U.R.S.S. tout opposant à la *caste bureaucratique* qui la « gérait » alors – et, on s'en rappelle encore, avec tant de compétence et de (ici le mot *me* manque) – était immédiatement décrété *ennemi* du « peuple » et de la « classe ouvrière » – car dans le fond ce qui caractérise ici les deux « castes » (pour dire vite: la « soviétique » de jadis comme l'« écologiste » d'aujourd'hui), c'est toujours la même structure psychique/rigide/militante (seulement « trans-portée » en d'autres domaines: le socialo-politique au temps de l'U.R.S.S., le sociétalo-environnemental à notre époque); et structure dont les tenants-et-illustrateurs trouvent leur jouissance, non tant à faire avancer leurs idées et autres thèses – toujours *a priori* bonnes: qui pourrait vouloir la dévastation de la planète et la fin de l'espèce humaine? –, qu'à imposer à leurs (infortunés) contemporains, en ce mode terroriste-militant, le *discours sans réplique* de leur cause écolo-gauchisante).

Car un des traits les plus caractéristiques des agissements et autres

« machinations » de cette domination et de sa « logique (spéciale) », c'est toujours, justement, de chercher à s'abriter derrière l'excipation, par son personnel-gestionnaire (de ses intérêts : tant économiques que « philosophiques »), d'un tel (plus ou moins toujours « terroriste ») *discours sans réplique* – qui était encore par exemple, il n'y a pas si longtemps, celui du « progrès » (même si je crains qu'aujourd'hui, au vu des désastreux dommages collatéraux qu'a engendrés cette seule « notion », son excipation ne prenne plus guère) – ; ce qui peut notamment expliquer pourquoi cette même domination, depuis quelque temps, s'est mise en quête d'un autre « discours (sans réplique) » – qu'elle aura donc *peut-être*, pour finir, trouvé au sein des idées partagées/illustrées par toute cette « militance écolo-gauchisto-associative » que je dis (même si, en celle-ci et celles-ci, il s'agit pour la domination d'opérer une sorte de *tri sélectif* par lequel seront impitoyablement éliminés ses éléments les plus incontrôlables – les « S.A. » de cette « militance »-*là* –… comme ses idées les moins sérieuses et « responsables » – à tout le moins : aux yeux de la *logique* de cette « domination ») –; et nouveau « discours (sans réplique) » qui devra de toute façon, pour être finalement adopté par cette domination, s'accompagner d'un (nécessairement) changement de personnel… dès lors composé des membres les plus susceptibles de, ce « discours, l'illustrer et l'asséner »: ce pourquoi certains acteurs de cette « militance » que je dis, à condition bien sûr qu'ils passent avec succès leur examen de compatibilité-avec (la logique de cette domination) : ce que j'ai appelé plus haut le « tri sélectif » qu'opérera celle-ci dans toute cette plèbe militante-progressiste, ont réellement leur chance – je veux dire : celle d'accéder à certains « postes de décision » au sein de la nouvelle « gouvernance-mondiale » que la domination s'apprête à mettre en place (même si, bien sûr, il leur faudra, en mode notamment *idéologico-médiatique*, travailler dur pour accéder à de tels « postes ») –; et « gouvernance mondiale » dont, on le comprend, il n'est plus totalement exclu qu'y figurent désormais, à côté des habituels économistes, (grands) chefs d'entreprises ou dirigeants de (puissantes) banques, ou médiatiques influents, etc. ; d'ex-militants « écolo » et autres « acteurs venus de la mouvance associative » (et je sais bien que de telles considérations peuvent sonner terriblement « complotistes » – même si, en même temps je me demande si leur véritable tonalité n'est pas plutôt de *naïveté*: tout ce que crois découvrir ici étant peut-être, depuis longtemps, arrivé)… Que serait une telle gouvernance mondiale « écologiste » (pour dire vite) ? Non pas, je le crains, la sage/stratégique/« harmonieuse » gestion d'une planète –

dont on s'efforcerait enfin de protéger « l'environnement » (et par là de préserver de l'extinction ses habitants « humains ») –, mais bien plutôt le règne inconditionné d'une caste écolo-associative qui, comme du temps de celui de la bureaucratie stalinienne dans l'ex-U.R.S.S., chaque fois qu'une quelconque opposition se ferait jour, sortirait immédiatement (comme d'autres leur « révolver ») son « discours sans réplique » (du même nom : écolo-associatif) ; et il n'est même pas besoin pour se convaincre d'une telle réalité de « faire des plans sur la comète » ou de « jouer au prophète (de malheur) »: il suffit *dès à présent* d'observer les comportements de certains membres de « groupes associatifs » qui, bien que ne détenant pas encore le pouvoir effectif : quoique déjà fort influents auprès de celui actuel, illustrent déjà, par leur « jusqu'au boutisme » et leur radicalité, cette toujours même « bonne vieille » *structure stalino-terroriste* tissée d'arrogance idéologique et d'intolérance (anti-démocratique) (exemple notamment, en ce moment, de certaines « féministes (plus ou moins) radicales »… dont il est clair que leur véritable but n'est pas tant d'« améliorer la condition féminine » – projet avec lequel, si elles s'y prenaient mieux, tout le monde ne pourrait être que d'accord (mais on a vu justement qu'une des caractéristiques de ces groupes associatifs, et quelles que soient la cause qu'ils défendent, est de s'arranger pour que toujours leurs combats soient les plus *contre-productifs* possibles) –… que de faire servir cette « cause des femmes » (bonne en soi) à l'établissement de ce toujours-même « discours sans réplique » – celui en l'occurrence féministe-radical de ce « si vous n'êtes pas d'accord avec moi, c'est que vous êtes *a priori* un machiste… et autre *putatif* harceleur, violeur », etc. –… dont le terrorisme leur permettra d'avancer leurs pions (psychiques-carriéristes) sur la route de l'acquisition d'un lui, très banal/« humain, trop humain », *pouvoir*… qui lui, s'il était par malheur conquis par ces « activistes », se retournerait bien sûr immédiatement contre ses administrés – à commencer par les femmes elles-mêmes qui, s'il venait à certaines d'entre elles l'outrecuidance d'oser un tant soit peu objecter-à ce « pouvoir », se verraient probablement/immédiatement rangées dans la catégorie des individus qui, bien que féminins, sont demeuré(e)s « aliéné(e) s » par la (bien connue) « idéologie machiste-patriarcale »: car c'est toujours par l'excipation de tels *sophismes* – aujourd'hui comme hier – qu'opère n'importe quel « discours sans réplique » éternel-ordinaire).

Il est clair en tout cas que nous vivons une époque où la domination et

sa logique – ayant pris acte que l'argument de cette notion de « progrès » ne fait plus guère recette auprès de ses ouailles (encore par elles administrées mais de plus en plus *regimbantes*) – sont à la recherche d'un « discours sans réplique » de substitution – celui qui leur permettrait, par excipation de tels terroristes/sophistiques arguments : *cf.* l'exemple donné plus haut de ceux à forme « féministe », de *reprendre la main* sur toute cette plèbe humano-regimbante – ; ce qui peut expliquer pourquoi, en ce moment de transition idéologique, elle s'intéresse avec tant de complaisance à cette mouvance « militante-associative » : non pas bien sûr parce qu'elle juge ses « idées politiques » plus « pertinentes » que d'autres – la domination *ne fait pas de politique* –… mais peut-être parce qu'elle discerne en cette « mouvance » une sorte de vivier-à, justement, « discours sans réplique » – en quelque forme que ce soit : écologiste, gauchiste, sociétale, etc. – ; et vivier où, si les choses tournaient *vraiment mal* pour elle, elle aurait toujours le loisir de puiser une *nouvelle idéologie* (bien terroriste)… ainsi que le « personnel spécial » qui va avec (même si, je le crois, la domination – *i. e.* : « la caste cooptée qui gère (encore présentement ses) intérêts » (Debord) – n'éprouve probablement que profond *mépris* vis-à-vis de la quasi-totalité des (pour la plupart très cons et parfaitement grotesques) *acteurs* de cette même « militance (radicalo-associative) » – d'où la nécessité en effet, si un des « discours sans réplique » de tels « acteurs » étaient finalement retenu comme idéologie désormais officielle par la domination, d'opérer, en son « personnel spécial-militant » : quoique toujours (humainement) *répugnant*, les rigoureux « tri sélectif »/« examen de passage » par moi évoqués plus haut : ceux qui distingueront entre les « S.A. » – à éliminer (sinon en monde physique du moins en celui médiatique-spectaculaire) – et les « S.S. » – à porter eux, au contraire, à certains « pose de décision » (de cette même domination) –… de cette « militance (radicalo-associative) »)… Il faut donc s'attendre dans les prochaines années (et peut-être même : les prochains mois !) à l'éclatement d'une profonde *agitation* – de type, selon, politique, ou social, voire : « sociétal » (et probablement : les trois ensemble) – : celles/ceux donc de la période d'un « monde d'après » qu'a inaugurée cette crise pandémico-économique ; mais « agitation » (bien entendu orchestrée par tous les « acteurs » de cette mili-tance peu ou prou toujours progressiste-associative que je dis) qui ne sera en réalité que l'*apparence* d'une plus secrète organisation (par la domination) de ces tri sélectif/examen de passage destinés à recruter, parmi toute cette « militance », son futur personnel gestionnaire : ce pourquoi aussi, à cette « agitation », les

ouvriers œuvrant dans mon « Atelier du silence », parce qu'ils n'ont de ce côté-là aucune sorte d'ambition : ne postulent à aucun « poste de décision » au sein de cette domination, se garderont bien de *participer* (par ailleurs, je le crains, ces mêmes « ouvriers » ont au moins un point commun avec les gestionnaires (des intérêts de cette domination – pourtant leurs seuls et vrais ennemis (quoiqu'en cette forme, non tant sociale ou sociétale, que « philosophique » – pour dire vite –: cherchant à porter leurs coups, non tant contre ce « personnel de la domination »: celui-là ou un autre…, que contre la *logique* elle réellement funeste et mortifère, de cette domination) –: celui d'éprouver le *même profond mépris* (que ce personnel) envers toute cette militance « progressiste-associative » et ses inoxydables/variés « discours sans répliques » – entre lesquels pourtant, si elle veut se sauver elle-même : préserver ses « intérêts » les plus vitaux (dont on a vu qu'en dernier recours ils sont plus d'ordre « philosophique » – pour continuer de dire toujours aussi vite –… qu'économique, ou politique, ou social, ou sociétal, etc.), la domination va bien devoir en choisir *un*). Je ne puis donc m'empêcher d'éprouver – et quoique pour ma part (peu ou prou) indifférent/étranger-à cette «agitation » qui s'annonce (que je pré-vois) – un certain sentiment de *curiosité* vis-à-vis de ce qui va pour finir surgir du « chaudron de sorcières » de cette « agitation »: quel néo-« discours sans réplique » chargé de le mettre en œuvre – voire : *quelle figure* (encore, à l'heure où j'écris ces lignes, inconnue du grand public) – seront choisis/élus par cette domination qui, pour rester la même pour préserver, sinon son « pouvoir », du moins sa *logique*, se voit contrainte d'entamer le processus de sa *propre métamorphose* (et si cette militance progressiste-associative, en ce moment, s'agite tant/fourbit ses armes (en vue) d'une soi-disante révolution, c'est que sans doute certains de ses membres *les moins cons* – catégorie qui, je le crains, exclut d'entrée tous les Yves Cochet et autres « copains, collapsologues » de la Terre – ont senti que la domination avait (quoique toujours secrètement bien entendu) *ouvert son bureau d'embauche*… et qu'il s'agissait donc pour certains des acteurs de cette militance, en « s'agitant » beaucoup/appelant au « soulèvement général »/faisant mine de préparer une/la « révolution », etc. de se dépêcher de *présenter leur candidature* à l'« examen de passage » organisé par cette domination : quoique bien sûr pas à la manière peu ou prou grotesco/intempestive/(auto-)satisfaite d'un Cochet et de ses « copains collapsologues »: « Dis donc t'as vu comme c'est arrivé plus rapidement qu'on croyait »).

Il est clair en tout cas que, dans une telle perspective : celle donc de la recherche par la domination d'un « discours sans réplique » de substitution (et du « personnel spécial » qui *va avec*), nombre d'acteurs de cette « militance progressiste-associative » doivent se sentir *pousser des ailes* ; et cela parce qu'ils discernent probablement, dans la période de cet « après-confinement » : gros de tous les troubles politiques et autres explosions sociales – si tant est d'ailleurs qu'ils surviennent effectivement (tant ces gens ont l'habitude de « prendre leurs rêves pour des réalités » – mais peut-être cette fois-ci, après tout, ont-ils raison) – les moments (idéal)/occasion (historique) de présenter enfin leurs services à une domination qui, en effet, *actuellement recrute* : quoique sur des *critères* jamais officiellement déclarés… et que, donc, ces postulants doivent d'abord, avant de passer leur « examen », eux-mêmes *deviner* (ces « critères » ne figurent encore que dans mon livre – et notamment dans les passages consacrés à l'analyse de cette « logique de la domination » –; mais comme je doute que de tels candidats, au vu de leur milieu idéologique d'origine, aient seulement jamais eu l'idée d'ouvrir cette *Profondeur*, ils risquent d'en être pour leurs frais : devront « bachotter » *tout seuls* les épreuves de leur « concours (très) spécial »)… Déjà, dans ses *Commentaires sur la société du Spectacle*, Debord notait qu'« il f(allait) conclure qu'une relève é(tait) imminente et inéluctable dans la caste cooptée qui gère la domination, et notamment dirige la protection de cette domination » – avant de poursuivre par ces lignes d'une étonnante lucidité/quasi-prophétiques (car nous n'en étions après tout encore qu'en 1988 !) :

En une telle matière p. 1645/46 du Quarto Gallimard et de quoi ils sont capables.

> (et déjà aussi on le voit – par ce « clair sa(voir) de quels obstacles ils sont délivrés, et de quoi ils sont capables » – un/le critère de *sélection* utilisé par la domination pour recruter son néo-personnel était incidemment indiqué – même si celui auquel, pour ma part, je pense n'est évidemment pas celui debordien). Cette « relève (…) dans la caste cooptée qui gère la domination « dont parle le Debord de 1988, dans l'intervalle de plus d'une trentaine d'années qui nous sépare à présent de cette date, a sûrement (quoique toujours secrètement/« complotist(ement) ») eu lieu – constituant probablement l'*événement le plus important* de l'« histoire de la domination » de ces trois dernières décen-

nies (quoiqu'événement bien sûr/forcément, par cette même domination, *passé sous silence*) –; mais où l'on comprend aussi, par tout ce que je viens d'expliquer plus haut, que, avec l'entrée de cette domination en des temps « *officiellement* catastrophistes » – que n'étaient pas encore ceux de 1988 (où cette domination préféraient *nier* les catastrophes – *cf.* la « plaisante » (?) anecdote de ce « nuage de Tchernobyl qui se serait arrêté à la frontière » – plutôt que, comme elle aurait tendance aujourd'hui à le faire, de *tirer sa légitimité* de la (plus ou moins bonne) « gestion » de leurs « crises » –, qu'une *autre relève*, dans la toujours même « caste cooptée qui gère (cette même) domination », est probablement à l'ordre du jour; et « relève » qui devra sans doute prendre, pour recruter son néo-personnel, un *autre critère* – en tout cas différent de celui encore « progressiste-trop progressiste debordien » de 1988: de tonalité plus « (officiellement) catastrophiste » –, et (néo-)« critère » qui jugera les (néo-)« candidats » (à l'accès à certains « postes de décision » au sein de cette (néo-)domination) à leur capacité à intégrer dans leur (néo-)« discours sans réplique » – la seule chose qui, on l'a vu, intéresse *vraiment* la/cette « domination » – cette dimension nouvelle de « catastrophisme » – passé (donc) récemment d'officieuse-secrète à « officielle »-(hautement) proclamée (pass(age) dont la « catastrophe » sanitaire en cours est probablement le (lui aussi: très « officiel ») *venir-au-visible*) –; et (néo-)critère de recrutement d'un (néo-)personnel-gestionnaire par la domination qui, on le comprend, donnera loisir à *certains membres* de cette « militance écolo/gaucho/associative » d'accéder à *certains postes* de décision de cette « gestion des intérêts de la domination »; et cela parce que, sinon le discours même de cette « militance », du moins le « sans-réplique » de celui-ci… est depuis longtemps déjà d'inspiration « catastrophiste »/« collapsologique »: son terrorisme peu ou prou intellectuel-apocalyptique constituant même comme le *fonds de commerce* (idéologique) de cette même « militance » (ce qui peut notamment expliquer l'*indécence* de la réaction d'un Cochet et de ses « copains collapsologues » à la survenue de cette crise sanitaire-planétaire – qu'ils n'avaient pourtant pas plus prévue que les autres –: presque se frottant les mains devant son annonce – « Dis donc on ne croyait pas que cela arriverait aussi vite » –; et cela parce que, probablement, de tels jobards discernent en cette catastrophe l'occasion de présenter enfin leur (très officielle-répugnante) candidature à cette « gouvernance mondiale »/« gestion des intérêts de la domination » (quoiqu'en ce mode désormais

« officiellement catastrophiste »): pour ce que sans doute, de leur propre point de vue, ils se jugent « les mieux armés » (dixit le même Cochet) pour procéder à cette « gestion en temps de » crise majeure/catastrophe planétaire – alors qu'en vérité ils ne sont les « mieux armés » qu'en cette forme *idéologique*/terroriste… qu'ils ont eu tout loisir, durant leur « stage dans la/une (pseudo-)opposition »: militanto/écolo/gauchisto/associative, de cultiver et d'approfondir: quand rien pour eux *ne portait encore à conséquence*).

Quand je suis entré dans la rédaction de ce « Recherche extrême » – la rubrique dont ce présent *Champ profond* est le deuxième tome (mais le dix-septième de cette *Profondeur*) –, j'ai bien eu conscience que je franchissais une sorte d'*ineffable frontière* (pour dire vite: celle entre littéraire et scripturaire) au-delà de laquelle rien ne pouvait plus être pareil; mais franchissement d'une telle « frontière » qui, tout en m'accordant une liberté (scripturaire) quasi-infinie, me contraignait par le même mouvement à me *déprendre absolument* de toutes les « catégories littéraires » qui, jusque-là, avaient encore accompagné l'aventure de la rédaction de mon « grand récit »: je pouvais désormais parler d'à peu près *tout* mais pas n'*importe comment* (pas en ce mode « littéraire (encore) trop littéraire » – terminée la « joliesse » de toutes ces belles phrases, selon, poétiques ou philosophiques; terminée même la profondeur (supposée a-byssale) des analyses qui avaient émaillé jusque-là mon livre: car c'était désormais en cette *a-byssalité même* que la/ma pensée devait s'engager… et cela en un mouvement dont la seule règle à respecter était qu'elle se fût, cette « pensée » et en de tels inquiétants/vertigineux parages, *déshabituée de tout*)… Et voici qu'avec le retour d'un nouvel été (en l'occurrence: celui de ce « dé-confinement » de l'année 2020), je pense à présent à d'*autres étés* – peut-être à *tous* les étés qui se sont, derrière moi, abolis dans le tourbillon du temps (à commencer par celui de cette fin des « années 70 » du siècle dernier où *je ne rencontrai pas* Laure: la femme, le personnage, que, du moins, j'appelle ainsi dans mon « Soldat et jeune fille souriant ») –; et voici également que, littéralement hanté par ce « non-souvenir », l'idée me vient, laissant là toutes les analyses et autres polémiques au sujet de cette crise sanitaire en cours: sur laquelle peut-être je me suis trop étendu (et toujours, finalement, en ce mode « littéraire, trop littéraire »: qui, on l'a vu, n'exclut même pas la dimension du « philosophique »), d'écrire un *texte* – qui ne serait ni tout à fait un « poème »

ni tout à fait un « roman » (plutôt une sorte de méditation menée en ce mode uniquement *scripturaire*) – qui tenterait, non tant de raconter les circonstances de cette « rencontre »: puisque jamais, en réalité, elle n'eut lieu, que son *cadre* estival-général : la *haute lumière* qui, sans aucun doute, dut, cet été-là, régner sur la ville que Laure et moi, quoiqu'encore sans nous connaître : puisque notre « effective » rencontre ne survint (d'ailleurs dans cette même ville mais dans une autre saison) que quatre années plus tard, habitions tous deux en ce temps-là. Où l'on comprend par là que le but d'un tel « texte » – dont je me contente ici d'indiquer le *projet* (mais que probablement je n'écrirai pas – le « (pur) scripteur » en moi en ayant immédiatement pointé toute la « vanité littéraire »: pour ce que, aux yeux de ce « (pur) scripteur », le simple énoncé du « projet » supplée largement à son effectuation toujours peu ou prou laborieuse et ennuyeuse (« littéraire » donc)) – ne serait pas tant de *consoler* (en ce mode donc lui aussi « littéraire ») de l'occasion retrospectivo-manquée d'une telle (non-)rencontre… que de tenter (en ce mode donc, lui, purement « scripturaire ») d'« exprimer » (au sens où l'on dit par exemple qu'on « exprime le suc » d'un fruit) la *tonalité* à la fois générale (puisqu'elle est celle de « tous les étés du temps ») et pourtant singulière (parce que relevant forcément de l'*unicité* d'un « ici et maintenant »)… de la *lumière* de cet été lointain, aboli et pourtant demeuré *mystérieusement présent* (le « scripturaire » ayant sans doute justement été inventé – sa « (pure) dimension », ouverte –… pour explorer le « mystérieux » de ce « *mystérieusement* »: le « demeuré » de ce « *présent* »… qui a pourtant, comme tout « présent », fini par « passer »). Et bien sûr, à cet instant, l'auteur de telles considérations – celles que je risque ici présentement (en cette manière, je le reconnais moi-même, quelque peu « embrouillée » et (ici le mot manque)) – pourrait assez rapidement en venir à cette pensée (somme toute logique et de « bon sens ») qu'après tout, pour écrire ce texte : à tout le moins en énoncer le « projet », *il n'a même pas besoin* d'évoquer les (non-)circonstances de la (non-)occasion manquée de la (non-)rencontre avec Laure : puisque, comme il vient de le découvrir lui-même : *cf.* lignes plus haut, le « véritable but » de ce texte ne réside pas tant en la relation plus ou moins consolante/fictive/imaginaire de cette (non-)rencontre qu'en le *dire* de la tonalité de la lumière dans l'élément (estival) de laquelle elle *n'a pas eu lieu*; et pourtant même cette pensée-là, bien que repoussant la tentation du genre romanesque-vulgaire : « faire être » un événement qui en vérité n'est pas survenu (cette rencontre), est encore « littéraire, trop littéraire »: pour ce que faisant du coup tomber

son auteur dans l'*autre tentation* du, cette fois-ci, « poétique » (celle qui consisterait, de la part de ce même auteur, à se « contenter » d'écrire un/le *poème*… qui tenterait de dire *cette* lumière et *cet* été… sans faire nulle mention de la rencontre qui, en leur élément – dès lors uniquement « poétique » (quoiqu'encore, on le comprend, « littéraire ») – n'eut pas lieu : fût-ce en ce mode fantomatico-rétrospectif). Où l'on comprend aussi par là qu'à ce « poème », si « je » commettais l'erreur de l'écrire – voire même simplement/paresseusement d'en indiquer ici le *synopsis* (« la haute lumière d'un été au bord du fleuve dans la ville morte écrasée de silence et de chaleur… », etc.), *il manquerait quelque chose* – et quoi donc alors : peut-être justement ce que j'appelle ici le « scripturaire »; c'est-à-dire cette « dimension » qui ne s'ouvre que dans la perspective d'une *absence* et d'une « occasion (toujours) manquée »: même si celle-ci, en l'occurrence, sont/étaient celles d'une femme (qu'à cette époque je ne connaissais pas encore) et de ma (non-)rencontre avec elle (puisque celle-ci ne devait « effectivement » survenir que quatre années après ce fameux « été »). Où l'on voit par là que, pour composer un « texte (authentiquement) scripturaire », il *ne suffit pas* d'éviter le « charybde » de la tentation littéraire-romnesque – dans mon cas : imaginer la « fiction » de ma rencontre cet été-là (avec donc : quatre années d'avance) avec Laure –, il faut aussi éviter le « scylla » de l'*autre tentation* – elle : littéraire-poétique (peut-être moins vulgaire que la première mais alors plus *sournoise*) – de la composition d'un « (pur) poème » qui se contenterait d'essayer de « ressusciter la lumière d'un été aboli dans la ville morte », etc.; et cela parce que, pour parvenir à *illustrer* cette « dimension de (pur) scripturaire » que je dis, il faut toujours qu'en le texte qui recherche une telle « illustr(ation) » soit à l'œuvre, en ce mode peu ou prou fantomatico-rétrospectif, une sorte d'(absurde) *nostalgie*… pour des choses qui n'ont pas eu lieu et qui pourtant, dans la distance *rétro*-spective des années : dont le « mode » (grammatical-habituel) est donc celui du « conditionnel », *auraient pu* se produire : étant clair par exemple que, si quatre années après cet été-là – celui de « la fin des années soixante-dix du siècle dernier » (rien de moins qu'un « monde » présentement/rédhibitoirement aboli) – je n'avais pas « effectivement » rencontré Laure, le texte, lui « authentiquement scripturaire »: « ni tout à fait un roman ni tout à fait un poème », que je termine ici n'existerait tout simplement pas.

Ces considérations relatives à ce que j'appelle ici la « dimension de (ce

pur) scripturaire » peuvent aussi expliquer pour quoi la plupart de mes romans « récents » – mais en réalité d'écriture relativement ancienne (*cf.* notamment ces *Clandestins du jour* ou ce *La Chambre et le temps*: textes qu'aujourd'hui je serais bien incapable d'écrire) – épousent tous, peu ou prou, la forme de « méditations poétiques » (voire: « métaphysico-poétiques »): comme si, du temps (déjà lointain) où je les écrivais, j'étais écartelé entre les illustrations de *deux* genres littéraires (pour dire vite: le « romanesque » et le « poétique »); et genres dont chacun servait de *légitimation* à l'autre: ne pouvant me résoudre, chaque fois que je me mettais en tête de composer un « roman », à me contenter de « raconter une histoire » – d'où le soin extrême que, en ce mode justement plus ou moins « poétique », j'apportais à l'écriture de celui-ci; mais ne pouvant aussi/non plus, par le mouvement réciproque, me résoudre à rédiger un texte qui, renonçant à toute dimension de « fiction », n'eût alors été qu'un « pur poème » (en prose); et cela sans doute parce que je détestais tout autant la « forme poétique » – quand elle ne se met qu'au service d'elle-même (et par là flirte avec le « formalisme littéraire » le plus étroit) – que celle « romanesque » – quand elle ne se propose, elle, de son côté, que de, très platement, « raconter une histoire » (sans jamais, finalement, se demander pourquoi celle-ci plutôt que celle-là) –; mais écartèlement entre ces deux genres: entre leurs deux tentations « littéraires » qu'a fini par *subsumer* cette notion, apparue sur le cours de la rédaction de mon « grand récit », de « scripturaire »: ce qui peut aussi expliquer pourquoi, à mesure que le flot de cette rédaction grossissait énormément, celui (qui n'avait jamais été très grand) de la commission par moi de mes « (petits) romans » s'amenuisait par le même mouvement; et cela, non tant pour la raison que le premier aurait progressivement pris la place (le temps d'écriture) du second, que pour cette autre que cette notion de « scripturaire » (que faisait lentement émerger l'écriture du « grand récit » de cette *Profondeur*) ne faisait que trop voir, à l'auteur de ces « romans/poèmes », combien la dimension de (strict) littéraire qu'ils illustraient était, par rapport à celle de ce « scripturaire », peu ou prou dérisoire et insignifiante (et cela d'autant plus que son illustration – celle donc de ce « (strict) littéraire » – s'avérait à l'usage bien plus ardue et laborieuse que celle de ce « (pur) scripturaire » – qui elle, pour composer un livre de 800 pages, demandait à son scripteur moins d'efforts qu'il eût fallu au littérateur (associé) pour, lui, commettre un « (petit) roman » – voire: un « (petit) traité » – de cent!). Ce qui ne signifie nullement d'ailleurs ici que, par les considérations que j'expose présentement,

je rejetterais/apostasierais mes « petits romans » – non : je continue de les *aimer bien* (et même parfois, en leur registre particulier : celui donc de ces « méditations poétiques », de les juger excellents !) – ; même si je vois bien aussi que la rédaction de mon « grand récit » – et notamment : la notion de ce « scripturaire » qu'elle a fait petit à petit poindre (il y a maintenant trois ou quatre tomes) – a peu ou prou dénoué/résolu la *contradiction* en laquelle, du temps de leur écriture, celui qui n'était encore qu'un « littérateur » se débattait ; et « contradiction » qui contraignait leur auteur à cet incessant/épuisant « aller-et-retour » entre les illustrations de deux genres littéraires (pour dire vite : le « romanesque » et le « poétique »)… qui, de toute façon, ne s'accordent que rarement – quoique parfois avec de belles « réussites » :

mettre ici la citation de La Chambre et le temps sur « le poème de l'été dans la ville morte.

– ; mais réussites qui ne sauraient être que précaires, fragiles et momentanées ; et cela parce que, ne s'étant pas encore ouvert la « dimension de ce (pur) scripturaire », elles ne peuvent opérer que dans celle de ce « (strict) littéraire »… qui, tout en leur donnant loisir de composer de temps à autre de « belles/(trop ?) belles » pages : extrait de ma *Chambre et le temps* que je viens de citer, ne saurait les faire sortir de la bataille que toujours elles se livrent entre les illustrations de deux genres (littéraires) peu ou prou (toujours aussi) *antagonistes* (alors que, sitôt qu'on emprunte la dimension de ce (pur) scripturaire : qui prit pour moi la forme de la *rédaction imprévue d'un essai*, cette bataille cesse : cette opposition est comme (gracieusement) *subsumée*).

Ce qui n'est pas dire que l'« essai » – qui n'est après tout qu'un autre genre « littéraire » (si du moins il n'est illustré que par la commission de « petits traités ») – serait la voie royale pour pénétrer enfin cette « dimension de (pur) scripturaire » : plutôt que… (ici le texte s'interrompt)… Ma « manière » (car je n'ose appeler cela un « style ») de plus en plus *chaotique*, à mesure que s'enchaînent les tomes de cette *Profondeur*, de composer/rédiger mon « grand récit » dit aussi que ce qui, en de tels « textes authentiquement scripturaires », est visé, c'est peu ou prou la confrontation (sans « littéraire » écran) avec l'*illisible-et-incompréhensible* ; et cela de telle façon que, à la fin, le scripteur de tels « textes » *se retrouve seul avec le sens lui-*

même: c'est-à-dire avec cela qui décide (seul) de ce qui relève ou non de ces « illisible-et-incompréhensible » – de ce que j'ai pu aussi appeler plus haut les « sérieux » ou « peu sérieux » d'une époque entière (notions, on l'a vu, toutes relatives et *toujours changeantes*) –; et « confrontation-avec » d'un tel scripteur qui épouse le double mouvement d'une diminution notable du « talent (littéraire) » de ce scripteur et, en même temps, une fidélité toujours accrue de la part de celui-ci au *sens*: l'idéal, dans cette perspective peu ou prou oxymorique, étant, pour ce même scripteur, de parvenir à rédiger un texte qui transcenderait les catégories (encore « littéraires, trop littéraires ») du « bien- » et du « mal-écrire », et cela de telle façon que le livre ainsi obtenu soit à la fois (donc) « illisible-et-incompréhensible » et cependant, par quelque étrange chemin: celui-là même sans doute du « scripturaire », continuant (incompréhensiblement) de *faire sens*; et qui ne voit que c'est désormais à cela (à un tel « idéal ») que tend de plus en plus ouvertement le livre que je rédige présentement: l'(improbable) dix-septième tome (de ma *Profondeur*) de ce *Champ profond* (et ouvrage d'autant plus « improbable » qu'il n'a sans doute qu'assez peu de chances, en un mode au moins éditorial, de voir le jour – où serai-je/où serons-nous/où sera ce *monde-même*… dans quatre années?)? La crise sanitaire/économique/(bientôt peut-être) sociale – on ne parle en tout cas en ce moment que de son éventualité dans les médias officiels (peut-être d'ailleurs dans le but secret, en l'ensevelissant sa possibilité sous tant de commentaires divers et variés, d'en *conjurer* l'« explosion ») – aura donc au moins eu l'*heur* de faire connaître avant le temps au scripteur de ce *Champ profond* – qui n'attendait peut-être pas tant de l'actualité de son époque (pour une fois au moins: non « futile ») – ce que c'est que d'« écrire en temps d'apocalypse »; et « écrire » qui alors, d'évidence, ne peut épouser que le mouvement de l'exploration, par un scripteur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait/qui on voudra) », de cette « dimension de (pur) scripturaire » (dans laquelle ce même scripteur, depuis déjà quelques tomes de la rédaction de son « grand récit », avait commencé de s'introduire/se risquer – mais dimension qui, par les circonstances im-prévues du déclenchement in-opiné de cette crise planétaire, se met à béer apertement en cette forme tout à la fois pratique et « fantastique »: celle de l'irruption sur la scène du morne écoulement d'un temps « post-historique » de l'essence de « sans-garantie » d'un temps, lui, redevenu « historique »). « Écrire en temps d'apocalypse » (celle-ci fût-elle seulement encore de « facture » sanitaire, économique, sociale, etc. – car ce qui compte vraiment en les circonstances que nous

traversons actuellement, c'est plus un/leur *climat* (de tonalité donc : peu ou prou « apocalyptique ») que leur objective *teneur* : rien ne prouvant que cette « explosion sociale » – que certains espèrent et que d'autres redoutent (et parfois les deux à la fois) – aura effectivement lieu) –)…, c'est, pour un scripteur méconnu-de/à peine « identifié »-par (les instances éditoriales/littéraires/spectaculaires de la domination) avoir l'heur d'observer s'ouvrir comme « en direct » devant ses yeux étonnés/effrayés/ravis… la « dimension (de ce (pur) scripturaire) » dans laquelle, jusque-là, il n'avait fait que glisser un regard (timide/craintif) ; tandis qu'à présent c'est celle-ci qui, en le mouvement de cette *béance* aperte/pratique/« apocalyptique », vient à lui : « oh mon Dieu, c'est plein d'étoiles et profond jusqu'à l'infini ». Bien sûr, on pourra toujours objecter à ces considérations que ce « scripteur »-là n'est pas le seul à gloser sur ce « climat d'apocalypse » en cours – loin de là même : puisqu'on a vu plus haut que cette crise sanitaire-planétaire a comme déchaîné les velleités « littéraires » d'innombrables commentateurs (tant officiels-médiatiques qu'officieux-internautiques) – ; mais du moins, du fait de tout un travail préparatoire : accompli dans la clandestinité et l'indifférence (quasi-générale) – rien de moins que la rédaction des (presque) dix-sept tomes d'un « grand récit » (composé dans la tranquillité d'un « auto-confinement » dans un/mon « Atelier du silence ») – est-il le seul à *connaître le nom* (scripturaire) de la dimension qui à présent, en ce mode peu ou prou pratico-« apocalyptique », *bée* désormais apertement aux yeux de tous (et « bé(ance) » où chacun, en effet, a loisir, non tant de « se recentrer sur l'essentiel », que de *se ressourcer* à cette « essence de sans-garantie » d'un temps à l'écoulement redevenu in-opinément « historique »); et qui ne comprend aussi par là que cette « connaissance du nom » de la dimension qui s'ouvre apertement/présentement *devant tous* fait de ce scripteur, non pas peut-être l'auteur le plus « autorisé » à gloser-sur l'Événement de cette crise sanitaire-planétaire en cours : prétention que d'ailleurs il n'a jamais eu (préférant la laisser à tous les commentateurs, selon, officiels ou officieux qui, en ce moment, se déchaînent, selon, sur les plateaux télévisés ou sur le « net »), mais alors le plus apte à sonder, en ses grandes profondeur/a-byssalité (scripturaire), la survenue in-opinée/in-attendue de cet « Événement » même – quitte en une telle plongée à rédiger un livre de plus en plus « illisible-incompréhensible » : puisqu'on a vu que c'est là une des signatures de « texte (authentiquement) scripturaire »… c'est-à-dire de tout ouvrage qui ne cherche pas tant à « commenter » la survenue de quelque « Événement » que ce soit que, cet Événement : sa « sur-venue », l'accompagner-en… (ici

le texte et le développement s'interrompent – même si je ne doute pas que mon attentif lecteur ne sache, lui, en « remplir les blancs »/*prolonger* l'in-finité de/du sens).

Mais à présent, tandis que j'écrivais ces lignes, c'est un *autre été* qui a fait retour – celui que, peut-être, l'« histoire » retiendra sous le nom d'« été du *dé*-confinement » (voire qui sait : celui de du/d'un « *re*-confinement »?) –; et « autre été » au cours duquel, de toute façon, nous aurons assisté à l'Événement extraordinaire/apocalyptique de l'*infléchissement* d'un cours du temps, jusque-là : morne et « posthistorique », vers un autre, lui, passionnant et « historique » (et même si l'« explosion sociale » envisagée par nombre de commentateurs – selon : l'espérant ou la redoutant – n'aura, pour finir, pas eu lieu – peut-être alors à la rentrée d'automne : car me semble-t-il, en ce moment, la « *gens* festive-consumériste » me semble plus préoccupée par ses *vacances*… que par tout autre sujet !). Or le plus grand danger que court l'Événement de cet « infléchissement (temporel) » est, me semble-t-il, de ne pas accéder à un clair « visible » – c'est-à-dire, tout en survenant effectivement, de le faire en un mode appelé à rester peu ou prou « secret » (voire : dissimulé, justement, par la survenue (plus *banale*) de cette « explosion sociale »: Événement que la domination, elle, pour ce qu'il entre dans la catégorie de son (plus ou moins) « pré-visible » – ce que ne faisait pas, on l'a vu, l'Événement, lui tout à fait in-opiné/in-attendu de cette crise pandémique –, a toujours su à peu près bien « gérer ») –: ce pour quoi tout l'effort du scripteur de ce présent ouvrage doit, me semble-t-il, *consister à préserver* l'Événement immense de cet « Infléchissement (du cours du temps : de « posthistorique » vers (donc) « historique ») d'un tel *passer-sous-silence* de sa survenue (pourtant) effective ; et cela parce que, si un tel « passer-sous » devait, par la domination, être opéré/réussi, alors cela signifierait pour nous, les ouailles peu ou prou « regimbantes » de cette domination, qu'une occasion historique (elle-même « immense ») aurait été manquée : celle d'un *retour,* non tant peut-être « de l'histoire », que d'un écoulement, en ce mode de nouveau « historique », du *temps* (de cette « histoire »); et « retour » qui ne serait alors rien d'autre/prendrait la forme de… que ce que j'ai appelé plus haut une (nouvelle) confrontation de l'humanité disante/pensante – enfin rendue à ses « droits et devoirs » (ceux que lui confèrent justement ces activités de « dire-et-penser ») – avec « l'essence de sans-garantie » de ce temps… lorsqu'il s'écoule précisément en

ce monde « historique »… Ciel (idéalement) bleu et brise qui, sur ce *fond pur*, brassait amoureusement, les feuillages vers-dorés du jardin – Dieu, je veux le croire, *était* dans cette brise (ou plus exactement : dans sa « douceur amoureuse ») –: aujourd'hui était une journée comme *archétypalement estivale* (avec la chaleur en moins toutefois : nous ne sommes après tout qu'à la mi-mai de cette année 2020) ; et journée qui, par son « décor enchanteur » comme font-elles de telles journées pour ne pas nous apparaître comme de (littéraires) *clichés* (?), me ramenait à celles d'*autres étés*: celui par exemple, désormais rédhibitoirement aboli, durant lequel j'avais écrit cette *Une porte sur l'été*; et saison dont il ne restait donc à présent que le *titre* d'un ouvrage – que je pouvais lui, à tout moment, consulter (alors que, bien sûr, je n'avais plus le loisir de, en cet été : dont j'ai même oublié jusqu'à la date exacte, revenir) – ; est-ce que c'est cela ce que j'appelle ici le « scripturaire »: cette faculté qu'ont les mots (certains mots) de retenir en leur *filet de sens* la substance même des jours et du temps : de « dire », en cette forme très consciemment *oxymorique*, leur « permanence voyageuse »; et comment fait-il le langage pour… (ici le texte s'interrompt) ? C'est là sans doute son *secret* (peu ou prou indicible : puisque, comme on vient de le voir à la phrase précédente, je ne suis même pas parvenu à le clairement nommer) ; et « secret » dont je puis tout au plus indiquer (à mon perplexe lecteur (?)) le nom de sa *tonalité*: celle donc de ce « scripturaire » (mais « scripturaire » que lui-même, après pourtant des milliers de pages consacrées à l'analyse de sa notion, je ne suis, je le crains, toujours pas parvenu à cerner précisément les (dérobants/mystérieux/sémantiques) *contours*… du sens de son nom). Il y a un « secret du langage » – probablement en rapport avec celui « du temps » (ne serait-ce que parce que ce « langage » toujours se déploie dans ce « temps ») –; tout se passant comme si le « secret » du premier, pour tenter de se « dire », ne pouvait que renvoyer son scripteur/chercheur (d'énigmes) à celui du second… qui lui-même, à son tour : dans le même but d'une telle résolution (de son *autre* « énigme »), ne peut que renvoyer le même scripteur au premier : la seule chose, en ce jeu de dupes, à peu près certaine étant que le *nom* de la dimension où « se joue ce jeu » – celui d'un tel aller-et-retour entre deux « énigmes » (celle du langage et celle du temps) –… est celui de ce « scripturaire » (qui lui-même on l'a vu, malgré des années de patientes recherche/poursuite, ne se laisse pas prendre aussi facilement que cela : peut-être après tout du fait d'une certaine insuffisance « philosophique » de la part de ses chercheur/quêteur/scripteur – mais peut-être aussi parce que sa « notion » est elle-même une *autre énigme*…

et plus profonde/originelle que celles que nous proposent, chacun de son côté, le langage et le temps : celle qu'exprime justement l'*oxymore* de cette « permanence voyageuse » des choses)… Et voici comment l'auteur de ces lignes, parti du (presque) « cliché » de l'évocation d'un jardin dans le soleil, s'est retrouvé, de proche en proche, confronté à de telles (a-byssales) questions – qui n'ont peut-être de réponses que « dans un autre monde » (quoique favorisé du même ciel (« idéalement bleu ») et des mêmes feuillages vert-dorés (que brassent doucement la même « amoureuse » brise) – ; mais cheminement (en ce mode) « pensif » qui lui, en faisant insensiblement passer l'auteur de ces lignes du statut de « poète » (pas très doué : tous ces estivaux-littéraires « clichés ») à celui d'(authentique) « scripteur », *illustre assez bien*, quoique sans jamais parvenir à en donner une claire définition, le mouvement de ce « scripturaire » même (et mouvement qui, si ce même auteur s'était contenté de commettre – « au sujet/motif » de ces jardin, ciel, feuillages, etc. – un « petit poème », jamais n'aurait fait venir au jour cette « dimension de (pur) scripturaire »… dont il est comme l'affleurement en ce mode anti-littéraire/a-poétique : toutes considérations ici exprimées pour *clouer le bec* à certains de mes lecteurs qui me conseillent vivement de « revenir à la poésie »/déplorent que je l'aurais « trahie » (au profit de la « philosophie » : prouvant par là qu'ils n'ont *rien compris* à l'entreprise de la rédaction de ce/mon « grand récit »… ni même d'ailleurs, quoique plus accessoirement, à ce que veut dire au juste ce mot de « philosophie » – discipline (encore/toujours « littéraire »)… dont je ne veux pas plus être l'illustrateur que de celle, par moi désormais, et pour les mêmes raisons de ce « littéraire », rédhibitoirement *apostasiée*, de la « poésie »).

Car toujours est étroit ce chemin passant entre les deux dangers « littéraires » de ce « poétique » et de ce « philosophique », et chemin que pourtant le « scripteur » doit emprunter s'il veut parvenir aux déboucher-dans/explorer-de la « dimension de ce (pur) scripturaire » ; et « dimension » dans l'élément de laquelle la pensée, pour ce qu'ayant enfin apostasié toutes les catégories de ce « littéraire » : beauté formelle, clarté de l'exposition, etc., a enfin loisir de s'aboucher sans manières avec le/un *sens* : faisant vivre par là à ce « sens » ce que, dans mon propre « grand récit », j'ai appelé une « aventure nouvelle » ; et « vécu » par ce « sens » d'une telle « aventure » qui conjure justement au texte qui la relate (également : sans manières) sa signature de (pur) scripturaire – et accessoirement : qui confère à un tel

auteur/conteur son statut d'(authentique) scripteur/anti (strict-vulgaire) littérateur –; où l'on voit par là qu'il n'est pas si difficile que cela de composer un « texte (authentiquement) scripturaire »: suffisant pour y parvenir de se contenter de *raconter le plus simplement possible* cette « aventure » arrivée, dans le cours de cette composition, au « sens » lui-même (la seule difficulté ici consistant sans doute en ce petit adverbe de « simplement » – « le plus *simplement* possible » –… dont le (ici le mot manque) exige de la part d'un tel scripteur/conteur les préalables renonciation-à/apostasie-de… toutes les catégories de ce même « littéraire » – même si, une fois ces renonciation/apostasie (pratiquement/*scripturairement*) effectuées, tout devient, pour ce même scripteur/conteur, en réalité très « facile »: ce pour quoi j'ai pu dire dans mon *Recherche Extrême* que la « véritable qualité » du scripteur n'était pas tant le « talent » (notion d'évidence encore « littéraire », trop littéraire) qu'une certaine *fidèlité-à* (ce sens)… mais « fidélité » forcément mâtinée de courage, de constance et d'(extraordinaire) obstination). Le scripteur, lorsqu'il commet un « texte (authentiquement) scripturaire », sait pertinemment qu'il transgresse toutes les règles du « (strict) littéraire » – que ce texte est « mal-écrit » et l'exposé de sa pensée « assez peu clair » (tous défauts qui risquent de faire déboucher sa rédaction dans l'écriture d'un ouvrage peu ou prou « illisible-impossible » – comme l'est, je le crains (ou je l'espère?), le présent mien) –; et pourtant, en une telle entreprise (peu ou prou: anti-« littéraire »), il s'obstine… parce qu'il n'ignore pas que l'accès à cette « dimension de/du/d'un (pur) scripturaire » *est à ce prix*: celui d'un « jeter par dessus les moulins » (du littéraire) de toutes les catégories (du même nom). Et voici que ce scripteur, s'il parvient à tenir-bon en une telle *gageure*: celle donc de l'illustration de cette *unique vertu* de la « fidélité-au (sens) », aura loisir de rédiger un texte (un livre) qui, bien que « bourré de défauts » (littéraires): *cf.* liste plus haut, sera pourtant, du point de vue scripturaire, *absolument incritiquable*: comme l'est, je le crois: quoique uniquement dans ce sens, le mien; et cela parce que se risquer à une telle « critique », c'est ne rien faire d'autre dans le fond que d'objecter-au *sens* lui-même: à son désir de vivre, en ce mode scripturaire, une « nouvelle aventure »; et qui dès lors – fût-il cet « intellectuel exigeant » ou ce « littéraire raffiné » – aurait le front de s'opposer au *désir même de ce sens*… qui ne saurait bien évidemment accepter, de la part de quiconque: fût-il donc cet « intellectuel »… etc., qu'on l'empêchait, par l'excipation d'arguments « littéraires (toujours) trop littéraires »: totalement sans valeur et (toujours) intempestifs aux yeux de ce « sens », d'aller vers l'objet de ce désir même

(dont le nom est donc, pour finir, *scripturature*… et non « littérature »). Et rédigeant ces considérations j'ai bien conscience, moi le *premier*, de leur teneur peu ou prou « terroriste » – *i. e.*: « seulement oser critiquer mon livre, c'est s'opposer au désir du sens lui-même (de vivre une "nouvelle aventure") » –; mais « terrorisme » qui dans le fond, parce que s'exerçant, non tant en ce mode « littéraire », qu'en celui « scripturaire », illustre encore une des caractéristiques de ce dernier: celle qui, notamment, confère aux scripteurs de tels « ouvrages (absolument/*scripturairement*) incritiquables » une sorte d'indifférence (peu ou prou teintée de *mépris*: lui aussi « scripturaire ») à toutes les objections que, à son livre, on pourrait faire: puisque ces objections, et aussi « pertinentes » et justes soient-elles, ne sauraient de toute façon ressortir qu'aux catégories de cette « dimension du/d'un (strict) littéraire » et, par conséquent, *ne concernant plus* son livre (puisque l'écriture de celui-ci s'est, elle, entièrement déployée dans l'autre « dimension de ce (pur) scripturaire »: celle où le sens est comme *chez lui* – et, de ce fait, se moquant bien de ce qui peut, à l'extérieur de ce « chez lui »: par notamment les mauvaises/littéraires langues de « voisins », peu ou prou, en ce mode lui aussi « littéraire », *malveillants*)… Et d'ailleurs ce scripteur n'est-il pas le « premier » à reconnaître très « sportivement » les « justesse et pertinence » des objections et autres critiques qu'on peut faire à son livre – à commencer par celles venues de son entourage le plus immédiat (et paradoxalement – quoique secrètement: très logiquement – les plus sévères de toutes) –; mais objections-et-critiques qui ne sauraient en vérité le toucher: puisqu'il en a toujours-déjà identifié l'*origine littéraire* – et plus particulièrement, dans le cas de cet « entourage le plus immédiat », celle (très/trop humainement) *contre-narcissique* –; et « origine » qui ne peut que les rendre *caduques*: aux yeux de celui qui n'œuvre plus depuis longtemps que dans l'*autre élément*, forcément « anti-littéraire », de ce « (pur) scripturaire »; par quoi ces « critiques et objections », et aussi « justes et pertinentes » soient-elles du (strict) point de vue « littéraire », viennent toujours à l'illustrateur, lui, de ce « (pur) scripturaire » comme peu ou prou *hors de propos*: ce pour quoi, à partir d'un moment, il ne les entend même plus et *a fortiori* n'en tient même plus compte (si tant est que, dans l'entièreté de la rédaction de son (toujours plus illisible/incompréhensible) « grand récit » il l'ait jamais fait).

Mais par quoi l'on comprend aussi que l'emprunt par un tel scripteur de ce chemin étroit-pensif – celui donc (pour dire vite) entre les deux

dangers (littéraires) du « poétique » et du « philosophique » (*cf.* l'incipit du développement précédent) – est en vérité, pour ce même scripteur, le seul moyen d'effectuer l'*oxymore* de la rédaction d'un livre à la fois « bourré de défauts (littéraires) »… et cependant *scripturairement incritiquable*: observation qui devrait donner du courage à tous les auteurs qui, bien que ne se sentant dépositaire d'aucun talent « littéraire »-particulier, éprouvent pourtant en eux les force-et-ambition de « créer un/des mondes » – de rédiger à leur tour quelque « grand récit » *de leur façon* (et malgré le fait (donc) qu'ils ne s'y sentent, à une telle rédaction, ni socialement ni *littérairement* « autorisés ») –; ce pourquoi, dans le cas de l'écriture de mon propre « grand récit », j'ai toujours pensé (et hautement affirmé) que *n'importe qui*, son thème (ou plus exactement: son « point de fuite ») étant donné, aurait pu le mener à bien à ma place – et probablement: *mieux que moi* –; et donc, si j'ai fini par consentir à « aller moi-même au charbon » d'une telle entreprise (immense-scripturaire), c'est qu'autour de moi, dans mon « époque mienne », je n'avais vu *personne* sembler vouloir le faire (à ma place): paraître désirer rédiger à son tour le « grand récit » – que, je suppose, toute époque attend/exige/espère (d'au moins *un* de ses scripteurs) –… que, pour finir: moi qui étais sans doute le moins désigné/habilité à accomplir une telle tâche (époquale/scripturaire), il m'a bien fallu, avec les « moyens du bord », *écrire* (à moins bien sûr de penser/poser qu'une des caractéristiques de cette époque-ci – la « nôtre » – est justement de *ne pas désirer tant que cela* la composition d'un tel « grand récit » – mais bien évidemment, si je croyais cela, je n'aurais pas écrit cette *Profondeur*… et peut-être même *n'aurais pas écrit du tout*: m'étant au moins clair que, lorsqu'on se lance en une telle entreprise (scripturaire), c'est toujours peu ou prou pour répondre à un « appel »… signifié à un scripteur par l'« esprit du temps » (*zeitgeist*) de l'époque où est apparue celui-ci). Est-ce qu'il y a des époques qui ne « désirent pas plus que cela » que leur nom reste attaché à la rédaction en leur sein de quelque « grand récit » que ce soit: ce qui pourrait alors notamment expliquer pour quoi le « mien » a été, par cette « époque mienne », si peu « reçu »; mais ce qui, surtout, ferait venir la rédaction entière de cette *Profondeur* dans la perspective (époquale-scripturaire) d'une sorte de « malgré que » (du même nom): tout s'étant un peu passé comme si le scripteur du « grand récit » de cette *Profondeur* l'avait écrit, non tant « pour », que *contre* son « époque (sienne) » – en le mouvement d'une sorte d'imposition de celui-ci à une époque qui, malgré toutes ses simagrées pro-culturelles/littéraires (pour dire vite), en vérité *n'en voulait*

pas (tant que cela) – ; et certes nombre d'époques avant la « nôtre » avaient déjà refusé – par exemple : en les condamnant ou les censurant – certains des « grands récits » qui, en son sein, avaient vu le jour ; mais où l'on voit par ces considérations que la « nôtre » est sans doute la première *à refuser tout net*, non pas même les contenu/teneur de certains de ses/ces « grands récits », mais bien leur forme/ambition/rédaction même : ce pour quoi j'ai pu qualifier (je crois avec raison) cette « époque littéraire » nôtre d'« époque des *petits traités* »; et signature de cette même « époque (littéraire) » qui peut s'expliquer par le fait qu'elle regarde les seules existence/rédaction de tels « grands récits » comme la *preuve* que continue de résonner en elle, et malgré qu'elle en ait, cet « appel » – de la part de cela que j'ai désigné plus haut sous le nom de *zeitgeist* (même si je reconnus que ce mot, par sa tonalité encore trop « philosophique », prête quelque peu encore à confusion) – sans lequel aucun « grand récit » ne saurait être entrepris et *a fortiori* mené à bien – même si cela a été réalisé avec les pauvres « moyens du bord » d'une époque peu ou prou (littérairement) misérable… et par un scripteur somme toute (littérairement aussi) peu doué – ; et cela (aussi) parce que la persistance d'un tel « appel » au sein de l'espace de résonance (intellectuelle) de *cette* époque (« nôtre » signifie pour elle que la « clôture anti-spirituelle » qu'elle s'est proposée, depuis le début des temps (dits) « modernes », de mettre en place *n'est pas encore* totalement hermétique – chose étrange (et douce pour le scripteur de cette *Profondeur*) à penser : la seule existence des douze (bientôt *treize* au moment où j'écris ces lignes : rédigées entre deux corrections des épreuves de *L'Éternité et après*) tomes de celle-ci sur quelque étagère (oubliée) de quelque librairie (peu fréquentée)… constitue une sorte de défi passif/scandale silencieux aux présupposés mêmes, littéraro-philosophiques : toujours en réalité « anti-spirituels », de cette époque même – ; et cela, non tant pour la raison que le contenu de ces tomes s'opposerait à cette « clôture anti-spirituelle » – ce qu'ils font d'ailleurs (mais cela, dans la mesure où cette époque ne s'est même pas donné la peine de les ouvrir, importe dans le fond assez peu) –, que pour celle-ci que leur seule existence, paisible, innocente et sans violence, atteste du moins que l'« appel » que j'ai évoqué plus haut a malgré tout, au sein d'une époque (littéraire-intellectuelle) qui se flattait justement de l'avoir fait (rédhibitoirement) taire, continué de résonner et de se propager – fût-ce en ce mode peu ou prou clandestin et (époqualement) (dé)nié/recouvert – ; et « appel » dont l'origine ne peut bien évidemment résider qu'en cet « invisible » et autre « grand dehors »: ceux que pourtant, en en niant les

seules existences : au moyen justement de cette avalanche éditoriale-médiatique de tant de « petits traités », *cette* époque croyait avoir (définitivement) *conjurés* (c'est raté !).

Mais où l'on comprend aussi par là pourquoi la tâche (époquale-scripturaire) de rédiger un tel « grand récit » a finalement échu à l'auteur qui, du fait de son peu de « talent (littéraire) » comme de celui de sa très relative « compétence (philosophique) », semblait être le moins désigné pour l'accomplir : pour ce que les autres – littérateurs ou penseurs (qui auraient assurément rendu, en une telle tâche, une *bien meilleure copie*) – étaient, eux, bien plus étroitement surveillés par les « police (de la pensée) »/pression (intellectuelle) qu'exerce sur les habitants de cette malheureuse époque la « clôture anti-spirituelle » qui en constitue comme la plus profonde – et donc aussi : la plus secrète – des signatures – alors que bien évidemment notre « innocent/*inoffensif* » scripteur avait lui, du fait de sa quasi-insignifiance : au moins en ce mode médiatique-spectaculaire, tout loisir, à cette « surveillance », d'échapper (et donc de rédiger presque tranquillement, en la forme de cette exposition totale (à l'« appel » évoqué plus haut), son « grand récit ») –; mais « surveillance » sur laquelle il ne faut d'ailleurs pas se leurrer : ne consistant plus depuis longtemps en ces condamnations, censures et autres « mises à l'index » qui frappaient les « grands récits » des époques révolues… mais plutôt en ces sortes de *prébendes narcissiques-médiatiques* qu'accorde la domination qui écrase de son « talon de fer » (spectaculaire anti-spirituel) cette époque à ceux qui, sans cela, éprouveraient peut-être la tentation de se mettre à la rédaction d'un « grand récit »/écoute de cet « appel » (que, malgré ses immenses moyens du même nom : médiatiques, spectaculaires, etc., cette même domination ne parvient toujours pas à *faire taire*: lui restant alors la possibilité de faire tout pour qu'on continue d'ignorer les réponses que, à cet « appel », certains de ces scripteurs – insuffisamment « identifiés par » (la « police » anti-spirituelle de cette/la « pensée ») – ont faites – c'est-à-dire les ouvrages que ces scripteurs, dans une quasi-indifférence critique/générale… ; ont « scripturé »). Où l'on comprend par là que, lorsque je disais plus haut que la non-réception de mon livre avait plutôt, pour lui : sinon pour son scripteur, constitué une « chance », cette affirmation n'était nullement l'expression de quelque dépit (en cette forme peu ou prou dénégatrice) de la part d'un auteur qui aurait tenté de « se consoler comme il pouvait »… de l'insuccès (répété) de ses

ouvrages (pourtant nombreux et variés) : m'étant au contraire clair que si cette *Profondeur* avait, au bout de quelques uns de ses tomes, réussi à percer le mur d'indifférence qui l'entoure encore présentement, son scripteur, bien que (forcément) « heureux » d'une telle réception enfin survenue, aurait eu plus de difficultés à échapper à cette « surveillance (anti-spirituelle) » que je dis ; et prégnance d'un tel « contrôle » (du même nom) qui, sans doute, lui aurait fait perdre la « ligne de fuite » de l'écriture de son « grand récit » : pour ce que… (ici le texte s'interrompt). C'est donc par « faveur express » de la Divine Providence (!) qu'à mon « grand récit » il n'a pas été accordée la réception que son auteur en attendait : étant par exemple évident que, si celle-ci lui avait été donnée…, je n'aurais pas la latitude, en ce moment, de rédiger la phrase peu ou prou ridicule/mégalomaniaque/peu sérieuse/délirante, etc. – mais dans le fond : si vraie et si profonde – que je suis pourtant en train d'inscrire sur la page (767) manuscrite de mon illisible/impossible manuscrit ! Où l'on voit en tout cas qu'une *certaine clandestinité* – en cette forme du moins anti-médiatique/anti-spectaculaire (puisqu'on sait que, en ces domaines, la posture d'une autre clandestinité/rebellitude/marginalité, etc., est, elle, fort bien portée) – ne me sied pas à la rédaction de quelque chose comme un/ce « grand récit » : celle dont la tonalité tranquille emplit notamment l'espace de cet « Atelier du silence » où, pour « écrire et penser », je suis venu me réfugier. La folie… Peut-être dans dix ou vingt ans (si je vis aussi longtemps, et, par exemple, atteint de la maladie d'Alzheimer (!) (qui fera que j'aurai tout oublié/ne reconnaîtrai plus rien ni personne), sitôt que je me remettrai à mon manuscrit (toujours-déjà : « illisible-impossible »), tous mes moyens me reviendront et que je poursuivrai alors sans désemparer la rédaction (de son vingtième ou trentième tome)… tandis que, sitôt que je l'abandonnerai, je reviendrai à mon état de légume sans mémoire, sans pensée, sans rien : celui de cet auteur, pour le coup, plus du tout « identifié sous le/un nom » (qu'il a lui-même oublié). Et ce sera sans doute un exercice étrange pour le lecteur de cette époque-là – si du moins, en celle-ci, il y a encore quelque chose comme des « lecteurs » – que de lire un ouvrage qui, sans jamais dévier de sa « ligne de fuite », aura, contre « vents et marées (littéraires) », poursuivi son cours… jusqu'à déboucher au cœur-même de cette *folie scripturaire* qui en vérité, depuis le *début* de sa rédaction, tenait son auteur ; et alors peut-être qu'en ce temps-là le monde où nous séjournons encore aujourd'hui – celui où j'écris présentement ces lignes – se sera enfin bel et bien *effondré* – sous le coup de catastrophes sans nom et autres désastres « bibliques » –; mais catastrophes et désastres

qu'aura traversé sans broncher le scripteur de cet « illisible-impossible » manuscrit : pour ce que lui s'était depuis longtemps – peut-être depuis le début de la rédaction de son « grand récit » – familiarisé avec l'exercice de cet « écrire-en-temps-d'apocalypse »; et exercice qui ne demande finalement à son scripteur que de *ne jamais dévier* – y compris même au sein des plus violents « orages de l'histoire » – de la « ligne de fuite »… dont l'ouverture de sa « perspective profonde » avait lancé cette même rédaction (où l'on retrouve en ces considérations l'idée énoncée plus haut que la véritable qualité des scripteurs n'est pas tant le « talent (littéraire) » que la *fidélité* (en cette forme *scripturaire*)).

Tant de choses (depuis le début de l'écriture de cette *Profondeur*) sont arrivées – mais « tant » qui est aussi, en même temps, un « bien peu » (tant la vie des hommes et des sociétés, le plus souvent, se résout en un « presque-rien » – qui pourtant, pour eux/elles, est « tout ») –; mais peut-être alors que, pour ce scripteur de moins en moins «identifié » (à mesure qu'il rédigeait son improbable « grand récit »), la *seule chose vraiment importante* qui lui soit arrivée… a été *cette* rédaction même ; et cela parce que, tandis que tous ses autres souvenirs détalaient derrière lui : jusqu'à parvenir à cet « Alzheimer » froidement ici envisagé par lui, la pratique (en cette forme « purement scripturaire ») de la rédaction (de cet unique « grand récit »), elle, perdurait/persistait : comme si c'était là, chez ce scripteur, la *passion*, non pas peut-être la plus « belle »: n'est-il pas arrivé à ce même scripteur de la regarder comme une « névrose » (du même nom), mais, du moins, *la plus fondamentale* – et celle autour de laquelle s'organisaient plus ou moins *toutes les autres* (dont celles amoureuses, érotiques… voire même : politiques ou historiques) –, où l'on comprend qu'ici il ne s'agit pas tant de couper au fantasme (de nature encore sans doute « littéraire/trop littéraire ») de la *supériorité* de la « passion (scripturaire) » sur les autres – fantasme qui, par exemple, constitue à la fois le moteur et le *point aveugle* du livre de Proust (ce pour quoi celui-ci, son écriture, ne parvient qu'en ce sommet du « Purgatoire »… où l'on a seulement loisir d'observer, dans le lointain pensif, un « Paradis (des pures essences) » – sans toutefois, comme le fait, lui, le narrateur de Dante, *jamais* y pénétrer : par quoi sans doute la réussite « littéraire » de cette *Recherche* constitue malgré tout, encore, un *échec scripturaire*) –… que de bien comprendre que cette « passion scripturaire » – qui n'est peut-être en effet qu'une « névrose » (du même nom) (et donc

peut-être encore : une « passion triste ») – n'est rien d'autre que le *signe* de l'Intervention de l'« Esprit » – au sens de celui « Saint » de la théologie (ce pour quoi, sans doute, tout scripteur est, sinon le secrétaire (de ce) « Saint-Esprit », du moins son *témoin*… plus ou moins récalcitrant) – en « ce monde (peu ou prou)/ennuyé » (Baudelaire) et dans la vie (toujours morne et prostituée) de ses habitants ; et puissance irrésistible de l'*appel* de ce « (Saint-)Esprit » qui explique aussi pour quoi une telle passion (scripturaire) – bien que le plus souvent « triste » et (peu ou prou) « névrotique » – finit toujours par l'emporter sur les autres – bien que souvent plus « joyeuses » (qui, s'il avait le choix entre la rédaction d'une belle page de « littérature » – cette merde – et, par exemple, une « séance de cul » bien pimentée avec la femme qu'il adore et vénère, n'opterait pas pour la seconde ?) – ; ce pour quoi aussi l'illustrateur d'une telle passion (scripturaire) – celui que j'ai appelé ici le « (pur) scripteur » (pour mieux le distinguer du « (strict) littérateur » : autre merde) –, s'il veut aller au bout de celle-ci : jusqu'à la faire basculer sur l'autre versant de sa « névrose », se doit à partir d'un moment de la retourner entièrement vers ce « (Saint-)Esprit »… auquel elle doit en réalité son (irrésistible/paradoxale) puissance ; et basculement/retournement qui s'inaugurent par les renonciation-à/apostasie-de, par ce même « (pur) scripteur », de toutes les catégories d'un « (strict) littéraire » qui, tant qu'il y souscrivait encore, l'empêchait d'accéder à la vérité (elle toute « spirituelle ») de ce « (pur) scripturaire » : c'est-à-dire de la pratique (du même nom) d'une écriture qui se regarde elle-même, non tant comme « fin-en-soi » : car cela *c'est encore* « de la littérature », que comme *signe*… de l'« appel » (silencieux) d'un « Esprit » qui, pour venir/« souffler » dans le monde, emprunte cette « dimension de (pur) scripturaire » que je dis. Ce qui peut aussi expliquer pour quoi le plus grand des « scripteurs » – c'est-à-dire Celui qui, bien que n'ayant jamais « écrit » une seule ligne, a « accompli les (toutes) écritures » –, pour tempérer la détresse qu'allait engendrer chez ses disciples son (prochain) départ : j'écris justement ces lignes le jour de l'Ascension de 2020, leur a promis qu'Il leur « enverrai(t) le (Saint-)Esprit » ; et promesse qui depuis, via notamment les rédactions (depuis) de tous ces « grands récits », n'a cessé, en ceux-ci, d'advenir pratiquement/scripturairement : idée qui, on le voit, fait venir toutes ces rédactions, « depuis (deux) mille ans qu'il y a des hommes et qu'ils écrivent » (des « grands récits », comme des sortes de « Pentecôtes » (personnelles-particulières). Mais où l'on comprend aussi par là que, dans le cas de la mienne : rédaction/« Pentecôte » de cette *Profondeur*, que ce n'est nullement un hasard si le *coup d'envoi* de celle-ci a

été constitué, dans son tome initial et « éponyme », par un commentaire de l'« hymne chrétien » *Patmos* de Hölderlin : celui qui justement médite (de) cet intervalle temporel-crucial entre Ascencion et Pentecôte – entre départ du « Dieu » et descente de l'« Esprit » –; et intervalle au cours duquel *tout* pour nous, d'une certaine façon, s'est joué : la détresse et le (ici le mot manque) de pourquoi aussi le « scripteur » de cette *Profondeur*, même parvenu à l'écriture du dix-septième tome de son « grand récit », « y est toujours »/*y revient encore* : tout se passant ici dans le fond comme si, pour entamer puis poursuivre la rédaction de leur « grand récit », les scripteurs étaient peu ou prou contraints de retourner aux rivages, pourtant aujourd'hui infiniment éloignés : dans le temps (historique) comme dans l'espace (géographique), de cette « mer de Galilée » (tandis que Hölderlin lui, parce qu'il n'était « que » ce poète – *i. e.* : cet auteur souscrivant encore peu ou prou aux seules catégories de ce « (strict) littéraire » (seulement enfin apostasiées dans la pièce tardive/(un peu) « folle » de son « En bleu adorable »…) – n'a pu aller que… jusqu'à « Patmos » et sa « grotte obscure » : celle où donc avait œuvré, comme dans un autre « Atelier du silence », un autre scripteur rédigeant, lui, l'autre « grand récit » de cette *Apocalypse*).

Toujours dans l'« hymne (oxymoriquement) chrétien » de ce *Patmos*, tout semble en vérité s'organiser autour de deux passages (qui sont comme les deux *pôles antagonistes* de ce « poème ») – celui d'abord de tonalité résolument « dramatique », de ces vers (qui font signe vers le « drame » de l'Ascencion – celui du « départ du Dieu ») :

Car les noms depuis le Christ sont pareils
Au souffle du matin. Ils se font rêves. Ils tombent comme
l'erreur
Sur notre cœur et tuent, s'il n'est personne
Pour scruter leur nature et les comprendre (…)

(méditation en laquelle j'avais pointé, dès le premier tome de mon « grand récit », les apparition/déclenchement de ce que, en ce même tome, j'appela(i) le « processus de fuite des essences » – voire celui de la « dissolution (de la notion) de toute vérité » –; et processus qui, (donc) deux mille ans après/« depuis le Christ », nous a conduits au point où nous en sommes présentement à cet

« occidentalisme » – qui n'est rien d'autre qu'une certaine guise calculante/technique/marchande, etc. de « l'être de l'étant » –… qui règne aujourd'hui sans partage sur ce monde en voie de « globalisation » – y compris sur des nations qui, à l'origine : Chine, Inde, etc., n'avaient rien d'« occidental »… mais le sont pourtant, non tant en ce mode impérialiste que « métaphysique » : celui donc de cette « guise très particulière…, etc., devenues) » ; et celui ensuite (de tonalité lui « joyeuse et espérante ») de ces vers – qui font évidemment signe vers l'(autre) Événement de la Pentecôte :

*Alors il [*N.D.A. : le Christ*] fit sur eux descendre*
L'Esprit, et la demeure en vérité
Fut ébranlée et les orages de Dieu grondèrent,
Tonnerres au loin sur
Les têtes pressantes, à l'heure où les héros de la mort
Se tenaient là tous ensemble, le cœur lourd.

(tout se passant donc comme si ces seconds passage/épisode – où sont décrit ces « descente/envoi » de l'« Esprit » (sur des « têtes » étrangement dites « pressentantes » : j'y reviendrais) – constituaient la réponse, en ce mode « pentecôtiste-joyeux », à la détresse engendrée par le/ce « drame de l'Ascension » – toujours, on le voit, cette *correspondance* comme « pneumatique » entre les deux Événements de ce « départ du Dieu » et de cette « descente de l'Esprit » : restant à se demander quel rapport peut exister entre cette « correspondance »… et la rédaction de/des « grands récits »). Il est clair en tout cas que, pour la « tête pressentante » d'un (quelconque) « scripteur », se lancer dans l'entreprise de la rédaction d'un (quelconque) « grand récit », c'est forcément répondre/correspondre – comme le fait l'Événement (« joyeux ») de la Pentecôte vis-à-vis de celui (« dramatique ») de l'Ascension –… à un « appel » : celui lancé donc, en ce mode « pneumatique », par le Dieu quittant le monde – via l'*emprunt* de cette « dimension de/du (pur) scripturaire » –; mais « dimension » qui n'est peut-être rien d'autre que le *nom* temporel de l'*autre dimension*, elle spatiale, de cette « profondeur » : ouverte, on l'a vu, par le toujours *même Événement* de ce « départ du Dieu ». Tout se passant ici comme si ces deux dimensions (celle de ce « scripturaire » et celle de cette

« profondeur ») n'étaient que les deux *avatars* (l'un « temporel » et l'autre « spatial ») de la *détresse plus originelle* qu'a engendrée le même Événement ; et « détresse » dont la réponse serait alors, si celle-ci est d'ordre « scripturaire(-temporel) », la rédaction, en ce mode peu ou prou « pentecôtier/triste-joyeux », de quelque chose comme un « grand récit » ; mais « grand récit » qui, pour être mené à bien, devrait *prendre au mot* la consigne holderlinienne de ces « scrut(ation) » et « compré(hension) » de la « nature » profonde de ces « noms » (devenus « pareils depuis le Christ au souffle du matin ») – car sinon…

(…) Ils se font rêves. Ils tombent comme
l'erreur
Sur notre cœur et tuent (…)

(« s'il n'est personne/*pour scruter leur nature et les comprendre* »). Ce dernier vers (par mes soins soulignés) préservant donc l'auteur de cette *Profondeur* du flirt avec un certain « essentialisme » (pour dire vite) – *grosso modo* : le mouvement qui consiste à tenter sauver les « essences » des menées/manigances dissolvantes d'Amaleq (*cf.* notamment les analyses que j'ai données dans mon « grand récit » des manifestations des printemps 2013 et printemps 2016 – tournant tout entier autour du *sens* à donner aux mots/« noms » de « famille » et de « travail ») –; et flirt toujours peu ou prou « ambigu » dans la mesure où c'est l'Événement même du départ du Dieu (christique) qui a provoqué, en le mode de ce « processus de fuite des essences », une telle dissolution de celles-ci : si bien que peut-être, à ce moment-là, s'efforcer de les « sauver », ce n'est rien de moins que contre-carrer le plan divin – celui qui ne veut rien d'autre que *liquider* le monde ancien-païen (fût-ce au prix de la dissolution de l'essence de ses choses – d'ailleurs, dès cette époque, peu ou prou obsolète : uniquement maintenue par ce *deal* avec les démons) –, ce pour quoi Hölderlin, dans ce passage crucial de son *Patmos*, ne donne nullement pour consigne aux scripteurs de procéder à une telle tentative de « salut des essences » : plutôt celle de ces « scrut(ation)-et-compré(hension) » (du sens) des seuls « noms » ; et cela parce qu'il a bien compris que de toute façon, avec la survenue de l'« Événement du départ du Dieu » : rien d'autre

que la *mort* effective de tout « sacré » (de type « païen » – mais sans doute n'y a-t-il de « sacré » que « païen »), les premières (les « essences ») ne peuvent plus être « sauvées » – occasion historico-historiale qui va constituer comme la *chance* d'Amaleq (cette conception peu ou prou démoniaque qui pose que « le monde est le produit de ma volonté et de mon travail » – mais conception dont on voit bien qu'elle n'aurait pu surgir et prospérer (l'histoire entière des temps (dits) « modernes ») si les essences des choses de ce monde avaient encore gardé quelque solidité et fermeté : Amaleq, pour surgir et prospérer, ayant donc au besoin du *vide* laissé dans le « monde » par leur dissolution/disparition) –… tandis que les seconds (les « noms ») eux, à condition que soient procédées par certains scripteurs dans leur « grand récit » aux « scrut(ation)-et-compré(hension) » de leur « nature »/sens profond… peuvent encore l'être (*cf.* également sur ce sujet – probablement *le plus important* de toute ma *Profondeur* – les deux développements de mon *Éternité et après* intitulés « Christ et Amaleq I et II »; et développements où est justement méditée l'étrange « communauté de pensée » entre le Dieu (christique) et le démon (amalécite)… et « communauté » qui fait d'eux des sortes d'« alliés objectifs-ontologiques » – ou peut-être, plus profondément, qui fait du second l'« idiot utile » du premier : un manipulateur lui-même manipulé par la Divine Providence).

Ces questions extraordinairement profondes et difficiles – dont le scripteur même de ce présent « grand récit » n'est pas certain de totalement maîtriser les tenants et aboutissants (mais enfin, lui *au moins* : contrairement à tous les « auteurs de petits traités » de sa (misérable) « époque littéraire », aura essayé) –… ces questions, dis-je, constituent pourtant le noyau « philosophique » (pour dire vite) de tous les combats pratico/politico/économico/socialo/sociétalo, etc. qui se livrent présentement sous nos yeux ; et combats dont on voit bien que, si on les « scrut(e) » en leur grande profondeur/a-byssale perspective, ils tournent tous, finalement, autour de la « compré(hension) » de la « nature » de certains « noms »/sens (profond) de *certains mots* – exemples plus haut de ceux de « famille » (2013) ou de « travail » (2016) –; et « scrut(ation)/compré(hension) » des « nature/sens » de ces « noms »/mots qui, en effet, s'il n'y est pas procédé par quelque « scripteur de grand

récit », risquent fort d'avérer la prophétie hölderlinienne de ce devenir-« rêves » des « noms » et autre « tomb(er) » de ceux-ci « comme l'erreur sur notre cœur et tu(er) »: toutes « pré-visions » du poète qui ne font, on le voit, que décrire très exactement les présentes action/manigance d'Amaleq en notre monde moderne, anti-spirituel et (peu ou prou) « nihiliste » (pour dire, là-aussi, très vite). Amaleq en effet, profitant de ce « processus de fuite/dissolution des essences »: inauguré on l'a vu par le départ du Christ/retrait de (tout) divin, a cru pour lui le moment venu pour, en les circonstances d'un tel vide « ontologique », pousser sa propre « conception du monde » – celle donc de ce « monde » en tant que « produit de ma volonté et de mon travail » –; et « conception » dont nous voyons présentement à l'œuvre, sous nos yeux, les « tomb(er) comme l'erreur sur notre cœur » et tu(er) » qui en sont comme les (« absolument modernes ») dommages collatéraux. Aujourd'hui (samedi 23 mai 2020), après une semaine quasi-estivale, le temps était de nouveau venteux – ils avaient annoncé des précipitations pour dans l'après-midi – et, mettant un instant le nez à la fenêtre : avant de me remettre à mon (immense) manuscrit, je me disais que cela n'avait peut-être aucun sens (pour un/le scripteur que je suis) de s'obstiner ainsi en une telle rédaction – qui prenait en effet, à mesure qu'elle se développait en ce monde peu ou prou chaotique-scripturaire, la forme d'une sorte de « journal météorologico-intellectuel »… n'allant en vérité, sous l'alibi de la poursuite de cette (auto-proclamée) « ligne de fuite », *nulle part*: si bien qu'il n'était nullement exclu que, si je persévérais en une telle « folie scripturaire », mon livre dans quelques années ressemblât plus à un « bulletin météo » qu'à un véritable ouvrage de « philosophie » (pour dire vite) – mais aussitôt cette « pensée » (qui du coup m'a rendu tout mon courage scripturaire) : que ce progressif « devenir-bulletin météo » de ma *Profondeur* était peut-être le destin ordinaire de l'écriture de tout « grand récit » –; et « pensée » qui était elle-même pareille à un *ange* (pensif) me fournissant gracieusement l'unique argument susceptible, à cet instant, de me faire renoncer à « tout laisser tomber »; et cela pour ce que, sans doute, il n'est dans le fond rien de plus « philosophique » (même bémol) que de parler/écrire ainsi « de la pluie et du beau temps »… qui sont, si l'on y songe, les *manifestations les plus visibles/concrètes* du Grand Mystère qui enveloppe/où baigne toute existence « disante-pensante »: à commencer par celle des scripteurs attelés à la rédaction de leur « grand récit » (et voici que – tandis que j'écris/écrivais ces lignes (il est 14h05) – la pluie annoncée s'est mise à tomber : son bruit dehors, au jardin, comme celui de la présence – à la fois discrète

et infiniment puissante – à l'œuvre du *temps*). Tout se passant comme si ce « temps » était un *autre livre* – un autre « grand récit » (quoiqu'écrit lui en soleils et précipitations/saisons et années) – rédigé par quelque (divin) « scripteur » – qui a, lui, « tout le »/son temps –; ce qui expliquerait aussi pourquoi, au bout de leurs quelques milliers de pages : le mien devant en être à environ quinze mille, tous les « grands récits » composés, eux, par des plumes « humaines », tendent à imiter, en leur rédaction scripturaire-inflationniste, ce *livre-là* – uniquement rédigé, lui, « en soleils et précipitations » –: épousent spontanément – pour ce que, sans doute, « tout le reste est littérature » (« philosophie » comprise) – le mouvement de ce « devenir-bulletin météo » dont j'ai parlé plus haut (d'abord, on l'a vu, pour m'en désoler puis, à présent, m'en *réjouir ouvertement*). « Dieu » d'évidence (ou l'un de ses « anges ») *était dans* cette pluie (qui vient d'ailleurs, « mission accomplie », de cesser : 14h30) ; et « précipitation » qui… (ici le texte s'interrompt) ; et je sais bien que raisonner ainsi – en suivant le mouvement de la pensée qui pose que « *tout* est signe » (ce qui revient d'ailleurs à dire que *rien* ne l'est) – peut présenter quelque danger/pensif-scripturaire) ; mais danger qui, dans le fond, est inhérent à tout exercice/illustration de cette/« la » pensée : ce pour quoi, sans doute, la rédaction de quelque « grand récit » que ce soit toujours oscille entre les deux affirmations de ce « *tout* est signe » et de ce « *rien* n'est signe » – et aussi bien : entre l'écriture d'un « ouvrage de philosophie » et celle d'un « bulletin météo » – et mouvement d'un tel (pensif) balancier qui fait que les scripteurs de tels « grands récits » toujours… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Par quoi vient aussi cette idée que l'écriture – du moins quand elle est illustrée/pratiquée en ce mode « (purement) scripturaire » (quand elle a brûlé tous ses « (littéraires) vaisseaux ») – n'est rien d'autre qu'une *errance* (ou peut-être mieux : qu'un « erroir »)… sur la page qu'aucune « blancheur (ne) défend (plus) »; et « errance » qui, à partir d'un moment de la rédaction de quelque chose comme un « grand récit »: passé ses quinze premiers milliers de pages, n'a d'autre ressource, pour ne pas s'égarer dans le labyrinthe (scripturaire) d'une telle rédaction, que de prendre pour cap, selon, une « étoile » – un peu semblable à celle que j'ai évoquée dans le chapitre de mon *Secret de la vie* intitulé « La marche à l'étoile » –… voire une simple « pluie » – pareille à la « précipitation » du 23.05.20 que je viens de raconter au développement précédent –; car sinon le destin, la « vie »

des scripteurs de tels « grands récits »risquent fort de ressembler à ceux des « Gardes Suisses (de 1793) » – dont le scripteur-Céline a placé l'(apocryphe) « chanson » en exergue du « grand récit » de son *Voyage*:

Notre vie est un voyage
Dans l'hiver et dans la nuit
Nous cherchons notre passage
Dans le ciel où rien ne luit.

; et qui ne voit qu'en ces vers (de mirliton : puisque ceux d'une « chanson ») est dit le moment (le « passage ») que tout scripteur doit traverser/affronter… pour « passer » de la pensée qui pose que « *rien* n'est signe » à celle qui, à l'inverse, affirme que « *tout* est signe » (et moment qui est donc lui-même comme le *nadir* de tels passage/voyage/rédaction, de tout « grand récit »)?… Aujourd'hui (dimanche 24 mai 2020), et après les « précipitations » de la veille, le temps s'était (re)mis au beau et au clair… et voici que, dans cette « (é)clair(cie) », toutes choses de nouveau, profitant de cette (égale) lumière dispensée par un/le soleil (re)venu, se (re)mettaient-à (ici le mot (me) manque) ; et « (re)mise-à » qui, après ce jour/temps de grisaille et de « précipitations », (re)lançait du même coup la rédaction (sans barguigner : en cette forme (purement) scripturaire) de mon « grand récit »: en donnant pour cap à son « errance » ce *soleil* estival-(re)venu ; et « soleil » qui était lui-même comme la figure d'un « éternel été » sur le *fond* duquel – celui-là même de l'« éternité » – se détachent toutes les *autres saisons* (plus brouillées) d'un temps (moins « certain »): avec, selon, leurs nuages ou leurs « précipitations »… passant justement sur ce « fond » (lui « éternel »)… qui n'est pas tant celui d'une *saison particulière* (celle que nous avons pris coutume d'appeler l'« été ») que celui de cette « éternité » même… sur lequel passe, en ce mode peu ou prou « météorologique », cela que nous avons pareillement pris coutume d'appeler le « temps » – toutes considérations que, il y a déjà presque trente ans : dans le cours d'un « autre été », j'avais déjà tenté d'exprimer par ce passage d'un/mon (lointain) *Chambre haute*:

[citation à retrouver]

(et *déjà* sans doute, en ce « temps »-là, les soleils brillaient-ils aussi intensément qu'aujourd'hui… et les étés étaient-ils (*déjà*) aussi chauds et radieux que ceux de maintenant : étant clair qu'ici, c'est ce petit adverbe de « déjà » qui fait question/ouvre en sa profondeur la plus a-byssale le Grand Mystère de ce « passage du temps »). Un autre été, annoncé par l'« ange » de ce soleil « déjà » estival d'aujourd'hui, va re-venir ; mais été dont on comprend qu'il sera le *même* que celui qui avait présidé, il y a environ trente années, à l'écriture de ces lignes citées plus haut : comme si cet intervalle – dans l'élément duquel j'ai pourtant écrit rien de moins les milliers de pages de mon « grand récit » – n'avait été qu'un rêve – qu'une sorte de « mise entre parenthèses » (de cette éternité de jours et de tropes) – ; mais « parenthèses » qui, par le seul retour de ce (toujours-même) « été » et de son (glorieux) soleil, se referment à présent sous mes/nos yeux : dont atteste l'étrange « communauté de pensée » entre la citation recopiée plus haut et les lignes que je rédige ici… à près de trente années d'intervalle ; et qu'est-ce donc qui au juste, en ce vaste « intervalle » : d'essence on le voit, cette fois-ci, *scripturaire*, a *changé* ? Eh bien peut-être, justement, rien d'autre que ce « scripturaire » même : progressivement passé, en ces mêmes trente années, de « (strict) littéraire » – la dimension qu'illustre encore ce passage de *Chambre haute* (dont l'auteur, en ce temps-là, se prenait encore pour une sorte de « poète » – c'est fini) –… à « (pur) scripturaire » – la dimension qu'illustre présentement la rédaction du « grand récit » de cette *Profondeur* (parvenue au dix-septième tome de ce *Champ profond*) – ; et alors que, hormis cette métamorphose d'un « littérateur » en « scripteur », rien autour de lui, pour ce/ces dernier(s), n'a vraiment changé : puisque ce sont toujours le *même* été et le même soleil – la même *pensée* et la *même* (ici le mot manque) – ; quoique seulement envisagés dans une autre perspective : celle donc de la rédaction, non plus de « poèmes en prose », mais d'un « grand récit » (et je sais bien qu'un certain nombre de mes lecteurs – ceux qui justement me conseillent de « revenir à la poésie » (voire : me reprochent de l'avoir « trahie ») – pensent *in petto* que « c'était mieux avant » (pensée qu'il m'arrive d'ailleurs moi-même parfois de partager) ; sauf que voilà : conseiller au scripteur que je suis devenu de « revenir à la poésie », d'être à nouveau ce « poète »… c'est un peu comme *demander à un papillon de redevenir chenille* – chose qui, même s'il en avait le vif désir, est de toute façon, désormais impossible pour lui – ; et voilà pourquoi, malgré (parfois) que j'en aie, je n'ai plus d'autre choix aujourd'hui que, en la rédaction de

mon (illisible/impossible) « grand récit », persister et m'obstiner : pour ce que sans doute, à mesure qu'il s'écrivait : déployait dans l'espace scripturaire sa grande spirale étoilée, toutes les autres portes ouvrant encore sur la dimension de ce « (strict) littéraire » : poésie, roman, petits traités, etc., ce sont, devant son « scripteur », une à une *refermées* (ce qui signifie aussi pour moi que le choix, si je veux malgré tout continuer d'écrire, n'est plus tant entre les illustrations de divers genres littéraires qu'entre la rédaction de ce/mon « grand récit »… et *rien*).

Chroniques du dé-confinement : l'autre soir un ami (qui habite au centre d'une grande cité de province) me téléphone pour m'apprendre qu'il règne dans sa rue un vacarme épouvantable (on doit être aux environs de 23 h) provoqué par des individus apparemment bien décidés à prendre, en faisant le maximum de bruit, leur *revanche* des deux mois de confinement qu'ils ont dû subir – cet ami est si furieux d'une telle nuisance (sonore) qu'il en vient à souhaiter le retour de l'épidémie (ne serait-ce que pour, par le moyen d'un re-confinement, calmer un peu tous ces olibrius) – ; mais anecdote en laquelle je ne peux m'empêcher, moi, de voir la réalisation d'une des prévisions que j'avais faites dans le cours (en amont) de l'écriture du présent ouvrage : lorsque, méditant sur un possible/prochain/probable dé-confinement, j'affirmais qu'*homo festivus* ne laisserait sûrement pas impuni le *silence* – à peine tempéré par ces grotesques « applaudissements de 20 heures » et autres concerts de musique « au balcon » – à quoi, pendant deux mois, ce confinement l'avait contraint/réduit ; et que donc, plus ce confinement avait été paisible et silencieux, et plus le dé-confinement (qui le suivrait fatalement) serait, lui, violent et tonitruant : dont acte ! Mais dans le fond, c'est dans tous les domaines que se déclenche à présent, la période de ce dé-confinement étant (forcément) venue, cette sorte de « retour du refoulé », selon, festif, ou consumériste… voire *idéologique* : ce dont je puis témoigner par la simple constatation que, dans les médias officiels et, notamment sur les chaînes d'« info permenante », tous les thèmes habituels du « politiquement correct » – mis sous le boisseau par les deux bienheureux mois de ce confinement (au profit – somme toute assez logiquement – de l'unique « sujet » de la crise sanitaire en cours) – *recommencent à donner de la voix* – un exemple entre cent : hier, sur je ne sais plus quelle chaîne de télévision, une émission d'actualité fièrement consacrée à la « libération de la parole de la femme » –; tout se passant comme si, en ce domaine idéologique (comme

dans les autres : festif consumériste, etc.), la piétaille militante-sociétale (ici donc : en ce mode « féministe ») s'apprêtait à re-conquérir un espace médiatique dont l'avait (momentanément) privé l'urgence du traitement (par ces mêmes médias) de cette crise sanitaire : tout le (grave) « sujet » de celle-ci faisait apparaître comme peu ou prou futile (sinon grotesques), par simple effet de *contraste*, les « thèmes » ordinaires de celle-là. Où l'on comprend par là que ce confinement, outre les merveilleux silence et tranquillité qu'il avait un instant fait descendre sur ce monde (bruyant-agité), nous avait également débarrassés (hélas ! très momentanément) de tout un bavardage idéologico-« politiquement correct »… qui, présentement, recommence à « pousser de sa corne »… Et tandis que j'écris ces lignes – comme si l'époque s'ingéniait à alimenter cette « chronique du déconfinement » (qu'inaugure le présent développement) – un nouveau coup de téléphone : celui d'une amie (dont je crois avoir déjà parlé dans cette *Profondeur*), « kiosquière » de son état, et qui m'apprend que, le grand magasin qui fait face à son kiosque ayant rouvert, de longues files d'*homo consumerus*, chaque matin, s'allongent à présent devant son entrée attendant le lever du rideau de ce magasin… et lever qui est par eux salué… d'un tonnerre d'applaudissements (cette amie, par ailleurs, appelle fort joliment la période de confinement, présentement derrière nous, la « lune de miel »)! Où l'on voit en tout cas, par ces exemples, que le (grave et peu ou prou prometteur) « rien ne sera plus comme avant » n'aura pas tenu plus que l'espace d'une telle « lune de miel » : puisque les comportements de ces, selon, *homo festivus* ou *homo consumerus* prouvent au contraire que le désir le plus vif de ceux-ci est, de revenir le plus rapidement possible à cet « avant » – dont, il y a à peine deux semaines, ils disaient avec un bel ensemble ne plus vouloir/pouvoir accepter (ces fières affirmations n'ayant donc été que de *narcissiques postures*) – ; c'est-à-dire « à la normale » d'un monde de toute façon voué à l'agitation (en ce mode « festif » et à la marchandise (en ce mode « consumériste ») ; et qui, connaissant ce monde, aurait pu s'attendre, de la part de ses lamentables habitants, à un autre comportement que celui ici illustré par ces désolants exemples ? La vérité ici c'est que « tout » est bel et bien reparti « comme *avant* » : à ce bémol toutefois que, du fait de la crise économique en cours, ce « tout » va devenir, pour, éprouvé par *homo festivus/consumerus*, de ne plus pouvoir jouir, en ce mode festif-consumériste, des « avantages » de cette société : étant clair que, pour continuer à « festiver » et/ou « consumérer », il faudra désormais disposer de moyens qui ne seraient plus, désormais : conséquence de la crise économique en cours, à la portée de tous (l'amusant étant d'ailleurs que ce

sont ceux qui, eux, disposeront toujours de tels « moyens » qui appellent aujourd'hui à « moins de consumérisme et plus d'écologisme » une notable partie de la population, encore plus difficile à, selon, illustrer (en ce mode « festif ») ou acquérir (en ce mode « consumériste ») – et pour cela, sans doute, d'autant plus *désirable* –; il faut donc en effet s'attendre, dans les mois qui viennent, aux révoltes annoncées/espérées par toute cette militance activiste/gauchiste/écologiste; mais révoltes qui, malheureusement pour celle-ci, ne sera pas tant le fruit d'une critique globale de cette société et de ses « contradictions »… que l'effet du violent *ressentiment* – *cf.* notamment la grotesque pétition (et allant dans le même sens) fièrement signée par tous ces « people » (ceux-là mêmes qui, en même temps, participent à des campagnes publicitaires – pour l'anti-consumérisme, on repassera – et sillonnent en *jets* la planète – pour la trace-carbone, on verra ensuite) –; ce qui nous conduira à une (dans le fond très banale) *opposition de classes* où ce seront les *riches* qui, tout en étant les seuls à pouvoir continuer de « festiver » et de « consumérer », laisseront aux *pauvres* le soin d'illustrer la vertueuse austérité de cette consigne (anti-consumériste/pro-écologiste) que, dans leur pétition, ces « people » du haut de leur Olympe médiatico-spectaculaire, recommandent aux populations… sans bien sûr, un seul instant, songer à se l'appliquer à eux-mêmes).

Et une telle « situation d'opposition de classes » pourrait bien en effet, après tout conduire à une sorte de « révolution » – celle qu'appelle notamment de ses vœux toute cette militance activiste/gauchiste/écologiste (les tenants de ce fameux « Jour d'*après* » – alors que, comme on l'a vu par les exemples donnés au développement précédent, tous n'aspirent en vérité qu'à revenir dare-dare au « jour d'*avant* »: bien festif et bien consumériste –; mais « révolution » qui ne pourra être elle-même que « spectaculaire » (pour dire vite), et cela dans la mesure où les deux camps qui, en celle-ci, s'affronteront – ou du moins: feront mine de le faire – seront composés d'individus au moins d'accord sur ce point… que la vie ne vaut d'être vécue qu'en cette forme festiviste/consumériste: conception qui on le comprend, et parce que dans le fond partagée par (presque) tous: riches (« people ») ou pauvres (inconnus), ne risque pas de changer grand chose à cette société… ni même d'ailleurs *a fortiori* de « sauver la planète ». Où l'on voit en tout cas par là que ce qui menace présentement cette « planète » – et accessoirement (?): la survie même de notre (malheureuse) espèce (« humaine/(si peu) humaine »)

–; ce n'est même pas l'activité économico/industrialo/débridée que mène cette espèce à la surface de la Terre… que, d'abord, cette/la conception festivo-consumériste dont elle est comme la « possédée »; et « possession » dont un des symptômes les plus profonds, quoique les moins identifiés comme tels, est précisément cette *étrange haine* dont la présente humanité fait preuve vis-à-vis du *silence et de la tranquillité*: ceux dont justement, durant la « lune de miel » de ce confinement: hélas! trop bref, un petit nombre d'entre nous, les « derniers *homo sapiens* », ont pu jouir… avant que l'espèce rivale de cet *homo festivus/consumerus* n'investisse à nouveau, suite à la fin de ce même confinement, les rues et les campagnes de ce monde décidément voué au bruit et à l'agitation sans but la plus débridée. Cet *homo festivus/consumerus* déclare hautement « aimer la nature »/« vouloir préserver l'environnement »/« sauver la planète », etc.; mais quand on l'observe un peu attentivement en ses comportements les plus pratiques (tels que ceux décrits au développement précédent) on voit bien que tout cela n'est que (pures) rodomontades et autres (écolo-narcissiques) postures – dont la vie même de ces écolos-médiatiques « à grosses traces-carbone » (Hulot, Yann Arthus Bertrand, etc.) est comme l'illustration médiatique-archétypale (ce qui peut notamment expliquer pourquoi le premier est, paraît-il, la personnalité politique préférée des Français » – je crois plutôt celle des *homo festivus/consumerus* de ce pays: parce que pointant sans doute en cette figure (peu ou prou répugnante) comme le reflet inconscient de leurs propres contradictions) –; étant clair que si ce même *homo festivus/consumerus* aimait *vraiment* « la nature »/voulait *vraiment* « préserver l'environnement »/désirait *vraiment* « sauver la planète », il ne commencerait pas par les remplir (nature/environnement/planète) de tant de vacarme et d'agitation sans-but/débridée: par quoi l'on comprend que toutes ses belles déclarations – peu ou prou anti-consuméristes et pro-écologistes (celles qu'on peut consulter par exemple dans la grotesque pétition de nos « people ») – ne sont en réalité que *pures dénégations*. La vérité étant sans doute ici qu'il y a parfaite contradiction entre la « survie de la planète » – et accessoirement (?): de celle de l'espèce (dite) « humaine » –… et la persistance à sa surface de quelque chose comme un *homo festivus/consumerus*: étant clair qu'une créature qui coupe peu ou prou à la conception que « la vie ne vaut que pour *s'éclater* »: en ce mode, selon, « festif » ou « consumériste » – qui ne sont donc que les deux déclinaisons d'une même « possession » (d'une même étrange *rage* vis-à-vis de tout *silence-et-tranquillité*) –… ne risque pas, et malgré qu'elle en ait, de parvenir à « préserver (son) environnement »/« sauver (sa) planète »;

et cela parce qu'il y a d'évidence *profonde contradiction* entre la conception que se fait de la « vie humaine » cette espèce *festivus/consumerus* récemment apparue sur notre Terre… et les préservation/salut de cette même Terre : si bien qu'entre les deux il va falloir, à partir d'un moment, *choisir* (ce qui ne signifie nullement bien sûr que, pour nous les derniers *homo sapiens* qui désirons, nous et notre planète, tout simplement échapper à l'extinction (spéciste) et à la destruction (environnementale), il faudrait procéder à l'éradication de notre espèce rivale *festivus/consumerus* : seulement à celle de la conception (du même nom) qui, présentement encore, « possède » nos infortunés contemporains – par quoi l'on comprend aussi que ce qui est aujourd'hui devenu (formidablement) urgent n'est pas tant de l'ordre d'une « révolution »… que de celui d'un *exorcisme* : celui auquel devront procéder, s'ils veulent « se sauver eux-mêmes », sur la masse de leurs « frères humains » – « possédés-par » toute cette idéologie festiviste/consumériste (qui les conduit droit à l'abîme) – les ouvriers œuvrant eux dans la tranquillité-et-non-agitation de mon « Atelier du silence »).

Où l'on comprend aussi par là que, au-delà des considérations de sécurité sanitaire attachées à celle-ci, la « lune de miel » de ce confinement aura été, pour un petit nombre de ces confinés, comme un/le *signe* – pour reprendre un slogan bien connu (quoique jamais finalement pensé en sa grande profondeur) – qu'un « autre monde est possible » : non pas bien sûr celui auxquels pensent les alter-mondialistes (auteurs justement de ce slogan) – et (autre) monde dont j'ai montré dans le cours de l'écriture de cette *Profondeur* qu'il ressemblait encore comme un frère jumeau à celui-ci (pour ce que ces alter-mondialistes, tout en prétendant s'opposer à la présente domination, continue en vérité à parler la *même langue qu'elle* – ce pourquoi, et malgré toutes leurs bonnes intentions, ils ne sauraient constituer pour elle un réel danger) –; mais celui plus pratique – parce que directement accessible par le « vécu en direct » par tous de ces villes désertes, rues sans voiture et autre ciels sans avion, etc. – de l'instauration (pour commencer) de ces « silence-et-tranquillité » dans l'élément desquels, tandis que l'*homo festivus/consumerus* confiné rongeait son frein – situation dont il se venge bien à présent (on a vu plus haut par quels moyens) –, d'autres s'ouvraient à la descente, en la forme donc de l'imposition inopinée, par les circonstances sanitaires, à une terre toujours plus ou moins festive/consumériste/agitée de ces (merveilleux) « silence-et-tranquillité », de ce que j'ai appelé plus haut

une « temporalité (de type) céleste »; et descente de celle-ci qui, pour le « petit nombre » (de confinés) auxquels je pense, a constitué une sorte de révélation : celle donc de la « possib(ilité) » d'existence d'un « autre monde » – simplement plus silencieux et moins agité –, et « autreté » d'un tel monde dont on voit qu'elle ne résidait nullement en cet « alter-mondialité » – qui devrait résulter elle-même, selon les activistes du même nom, d'une « révolution » peu ou prou politico/économico/socialo/écologiste (et j'en passe) – : plutôt de cette imposition in-opinée par les circonstances pandémico-sanitaires de cette temporalité (de type) « céleste » à celle (toujours bruyante : à la fois morne et agitée/ennuyeuse et harassante) de type, elle, « terrestre ». Ce pour quoi ces deux mois entiers de confinement ont pu être vécus par certain(e)s de mes ami(e)s comme, selon, « la plus heureuse période de leur vie » (M.L. Cohen) ou, donc, cette « lune de miel » (H. Félice) – je précise par ailleurs (pour que les choses soient tout à fait claires en nos temps de confusion/suspicion internautiques) que ces amies, ne disposant d'aucune maison rurale-secondaire « à-la-Slmans », ont vécu la durée entière de leur confinement dans de petits appartements urbains – ; et cela sans doute parce que cette imposition par les circonstances de cette « temporalité céleste » (silencieuse et tranquille) à celle « terrestre » (bruyante et agitée) constituait pour le « petit nombre » auquel je pense – et qui peut-être, après tout, n'est pas si « petit » qu'on pourrait le croire (ne dit-on pas dans certains médias qu'un nombre non-négligeable d'individus éprouvent l'ardente nostalgie de cette période de confinement – ayant même toutes les peines du monde à se résoudre à ce présent dé-confinement) –… une sorte de *mise entre parenthèses* – hélas ! très momentanée – de ce présent, moderne (peu ou prou) répugnant monde… soudain subverti, par la seule vision de ces villes désertes, rues sans voitures, ciels sans…, etc., d'un autre qui n'avait dans le fond comme seuls arguments que d'être (tout simplement) plus silencieux et moins agité. Bien entendu ici l'altérité radicale de cet « autre monde » ne consiste pas tant en ces « silence-et-tranquillité » qu'en l'*idée* (elle, si l'on y songe, profondément « révolutionnaire ») qui en vient qu'il serait somme toute *formidablement agréable* d'habiter un monde où ces « silence-et-tranquillité » ne seraient pas acquis au prix de la *ruine économique* – ce qui est je le crains le cas du nôtre (comme le démontre présentement la crise économique qui a immédiatement succédé à celle sanitaire… et à son confinement obligé/associé) – ; et par conséquent que ce même « (autre) monde », lui (ici le texte s'interrompt) : on dira que cette « idée » relève peu ou prou de l'« utopie » (à tout le moins de cela qu'on a pris coutume

d'appeler ainsi), mais, si l'on y songe, nombre d'époques pas si éloignées que cela de nous l'ont, cette *non-contradiction* entre « silence-et-tranquillité » et prospérité économique, illustrée pratiquement… et que même, en ces temps-là, l'« idée » d'une telle « non-contradiction-entre », était la norme la plus ordinaire qui réglait la vie des sociétés humaines (c'étaient des époques où, comme il est dit dans l'Ecclesiaste, « il y a(vait) un temps pour » tout : le travail et le repos, le silence et la fête, la méditation et l'action, l'effort et le délassement, la contemplation et…, etc. – à se demander si, dans la perspective de cette sage « gestion » de l'usage qui était, à ces époques, fait du *temps*, ce n'est pas la nôtre qui est (parfaitement) « utopique » : parce que la première de toute l'histoire à être sortie de la norme paisible d'une telle « non-contradiction »).

Mais où l'on comprend aussi par ces considérations que le « combat spirituel » (Rimbaud) que je n'ai, dans le cours entier de la rédaction de mon « grand récit », cessé de préconiser ne consisterait pas tant à opérer une « révolution », selon, anticapitaliste et/ou écologiste – celle qu'appellent actuellement de leurs vœux tous les tenants peu ou prou ineptes-égarés de ce « Jour d'après » (sans voir que, tandis qu'ils fourbissent ainsi leurs armes en ce but, les populations elles, celles sur lesquelles ils comptent pour opérer une telle « révolution » en la forme de cet (pour le coup) utopique « soulèvement général », n'aspirent, comme l'ont montré les exemples vus plus haut, qu'à revenir dare-dare au « jour d'avant ») –… que de, plus simplement et pratiquement, ramener un peu de « silence-et-tranquillité » sur/dans ce monde moderne… dont les caractéristique/nuisance les plus fondamentales ne sont même pas cette « destruction de l'environnement » et autres « inégalités sociales » – que dénonce en effet (je crois d'ailleurs avec raison) toute cette militance progressiste/alter-mondialiste (quoique sans jamais aller au-delà de ce qui n'est, en le mouvement d'une telle critique économico-sociale : *cf.* notamment, chez les gauchistes, leur obsession des « profits » – le mot qui, un peu paradoxalement : en le mode d'une *secrète dénégation*, revient le plus souvent en leurs diatribes (anti-capitalistes) –, qu'une « vérité avant-dernière ») –, mais bien plutôt ces vacarmes et autres agitations incessants… qui transforment ce même monde (moderne) en une sorte d'*enfer* festif/consumériste/laborieux – toujours en tout cas : anti-méditatif – ; mais « enfer » dont, somme toute assez étrangement, ses occupants semblent assez bien s'accommoder : pourvu, du moins, qu'on leur

donne les moyens de « festiver » et « consumérer » (car sinon, gare à eux !). Où l'on comprend en tout cas par là que si, dans les mois qui viennent, une révolution et son « soulèvement général » devaient éclater (suite à la crise économique-majeure qui se profile actuellement sous nos yeux), de tels événements – que certains espèrent et d'autres redoutent (à moins que ce ne soit les mêmes ?) – seraient de toute façon opérés par des acteurs qui ne seraient pas tant les porteurs/illustrateurs d'une critique globale de cette société (et de son système économique : dont on connaît bien assez le nom) que par, en réalité et beaucoup plus probablement, des « frustrés » de ce même « système… qui, suite à cette crise économique-inopinée : conséquence de l'autre crise sanitaire-(pareillement) inopinée, les aura déçus en leurs espérances festives-consumeristes. Où l'on comprend par là qu'il ne faut pas trop compter sur *homo festivus-consumerus* pour mener à bien – à tout le moins *jusqu'au bout* – une telle « révolution (toujours trop étroitement) anticapitaliste »; et cela parce que, même si celle-ci devait prochainement éclater, elle ne pourrait prendre que la forme, chez ses acteurs-mêmes, d'une sorte d'« hommage du vice (de pauvreté) à la vertu (de richesse) »: celui qu'exprimaient naïvement (mais dans le fond : si exemplairement) ces *applaudissements*, rapportés par mon amie « kiosquière », déclenchés chaque matin de ce dé-confinement par la (ré)ouverture du grand magasin qui lui fait face. Et il y a même à parier que, si malgré tout un tel « soulèvement général » devait survenir, bien vite ses plus dangereux adversaires se révèleraient être, non pas même ces « capitalistes » et leurs flics, que ceux-là qui, dans ses débuts, lui avaient fourni ses troupes les plus importantes et déterminées ; mais acteurs de cette révolte qui, s'apercevant que, si elle se poursuit comme prévu, elle risque de les frustrer du véritable objet de leur désir (festif-consumériste), se retourneraient alors, avec un bel ensemble, *contre* elle (tandis que pendant ce temps les « capitalistes », eux, n'auraient qu'à tranquillement attendre que tous ces jobards soient « rentrés chez (leurs) automobiles » – « chez leurs » *black fridays* et autres *techno-parades*). Je n'ai pour ma part jamais détesté « les riches » pour « ce qu'ils seraient riches » (Debord) ni même ne les ai un seul instant enviés (à condition bien sûr qu'ils ne le soient pas devenus en me faisant les poches)… et leurs fameux « profits » – sur lesquels, on l'a vu, s'excitent toutes les sectes gauchistes (au nom de leur « dénonciation – d'ailleurs toujours peu ou prou *abstraite* – des inégalités ») – ne m'ont jamais empêché de dormir ; et je me souviens même que du temps de ma jeunesse : lorsqu'il m'arrivait de fréquenter encore certains des militants de ces « sectes », ceux-ci, tout

en m'expliquant doctement pourquoi ce « capitalisme » devait être abattu – et que même cette chute était imminente (chute dont je suis pourtant dans la distance de plus d'une quarantaine d'années, au regret de constater, qu'elle n'est toujours pas survenue) –, ne laissaient pas en même temps de fréquenter assidûment, et dans une réelle *jubilation consumériste*, d'autres chaînes de grands magasins (exemple à l'époque de cette fameuse F.N.A.C. « agitatrice d'idées ») qui venaient justement, aussi, d'« ouvrir »: certes, ils n'en étaient pas encore à applaudir(-à) de telles « ouvertures »: comme le font présentement et sans plus aucune pudeur leurs enfants, mais enfin on les y croisait plus que de (ici le mot manque)… et sans apparemment s'apercevoir de la contradiction en actes que constituait leur « fréquente/(trop) fréquente » présence au long de leurs (consumériste) allées et (marchandes) gondoles (où l'on voit par cet exemple lointain que pointait déjà, chez cette militance progressiste, cette alliance étrange entre *homo consumerus* et posture « révolutionnaire(-anti capitaliste) »… et alliance dont on comprend qu'elle n'est pas si illogique qu'elle en a l'air : pour ce que, bien souvent, cette posture n'est rien d'autre que le fruit du ressentiment éprouvé par cet *homo consumerus*… quand les circonstances ne lui permettent plus de jouir de la/sa « passion triste » (du même nom)).

Cette « alliance objective » entre *homo festivus-consumerus* et (plus austère) militance progressiste trouve d'ailleurs son fil dans l'idée situationniste, apparue pour la première fois au détour de 68, que la « révolution devait être menée comme une fête » – et idée sur laquelle Debord, dans sa *Préface* de 1979 : où il était cette fois-ci question des « âpres chemins » que cette « révolution » devait parcourir, est en partie revenu (ce qui ne l'a pas empêchée depuis de s'imposer quasi-universellement à tout l'« esprit » d'une époque : *cf.* notamment ce que je disais dans un autre livre de ma *Profondeur* des grotesques défilés « festifs » que sont devenues les manifestations d'aujourd'hui) –; mais idée qui permet surtout à *homo festivus-consumerus* de conférer un certain vernis de « subversion » à tous ses comportements (festifs-consumeristes) – fussent-ils les plus vulgaires, bruyants, ineptes, etc. (et même, comme on l'a vu plus haut dans le cas de ce rassemblement spontané de « danseurs » se mettant à s'agiter grotesquement/pavloviennement sous les fenêtres d'un D.J. en pleine période de confinement, sanitairement dangereux pour lui) –: tant pour l'« esprit » de cette époque un individu qui « s'éclate », fût-ce au prix de la production de toutes sortes de nuisances

envers son voisin et prochain, ne saurait être tout à fait mauvais (puisque forcément, donc, « subversif » et peu ou prou « progressiste ») – alors que, me semble-t-il, la véritable « subversion » aujourd'hui consisterait bien plutôt à faire tout le contraire : à tenter de ramener un peu de « silence et de tranquillité » (dans un monde, lui, toujours peu ou prou « bruyant et agité ») –; mais qui, dans une époque qui professe ouvertement une véritable haine pour les moindres parcelles restantes de ces « silence-et-tranquillité », peut encore comprendre cela : ce pour quoi les quelques rares qui, lorsque leur voisin *festivus* se déchaîne, osent encore objecter à tant de vacarme et d'agitation sans objet – et même si la loi contre ces nuisances est officiellement de leur côté (mais loi sans doute, dans un pays où l'idéologie festiviste règne en maîtresse absolue, *la moins appliquée de toutes*) –… sont immédiatement catalogués dans la catégorie des grincheux, mal-embouchés, austères et autres « casse-délire » (et donc *a fortiori*, puisque tous ces vacarme et agitation sont « subversifs, forcément subversifs », dans elle des (crypto-)« réactionnaires »). Quelle étrange époque dans laquelle, pour passer pour une sorte de « révolutionnaire »: bien évidemment toujours en lutte contre « l'ordre moral » – qui n'existe pourtant plus depuis longtemps (mais on sait qu'*homo festivus* aime à inscrire ses comportements dans le « combat glorieux » – et d'autant plus attractif qu'il est *sans risque* – contre de telles chimères) –, il suffit de se mettre à se déhancher en rythme dans les rues… ou d'improviser pour ses voisins (qui n'en peuvent mais) quelque concert de saxophone du haut de son balcon : toutes attitudes qui, si elles risquent de lui valoir la visite de la police (quand elle vient) : attestant donc par là qu'elles étaient, en effet, bel et bien « subversives », attireront immédiatement sur leur auteur la complaisante attention de médias… eux toujours-déjà acquis à cette idéologie festiviste (dont ont très narcissiquement témoigné, durant la période de ce « confinement », tant de vidéos « postées sur You Tube » et autres reportages consacrés par les chaînes d'info à la vie des quartiers où réside ordinairement, claquemurée dans ses clapiers : en attendant que reviennent les « jours heureux » (E. Macron) des « black fridays » et autres « techno-parades », l'espèce *homo festivus-consumerus-subversivus* – il est vrai aussi que, pour n'importe quel animateur télévisuel, il sera toujours plus gratifiant, du simple point de vue du taux d'audience, de montrer à l'œuvre un saxophoniste sur son balcon… qu'un lecteur en repos dans son fauteuil). Où l'on voit en tout cas par là que, même durant cette période de « confinement (sanitaire) »: épreuve pour les uns, « lune de miel » pour les autres, tout a encore conspiré *en faveur de*

cette idéologie « festiviste-consumériste » qui, bien que durant un temps « réduite à ses acquets »: applaudissements aux balcons, concerts improvisés et autres « vidéos postées sur You Tube », etc., a reçu de la part de médias plus « officiels », en le mode de ces prébendes narcissiques gracieusement accordées à tous ces inconnus de la veille : soudain métamorphosés en, selon, musiciens, chanteurs, humoristes, réalisateurs, critiques littéraires et même « philosophes », etc., etc., un secours non-négligeable : tout s'étant en quelque sorte passé comme si le Spectacle, et de la même façon que, pendant ce temps, le gouvernement distribuait les milliards, s'était mis, lui ; à distribuer (presqu')à volonté les « quarts d'heures de gloire »… et cela sans doute dans le seul but de remonter, en ce mode médiatique-narcissique, le moral en berne : du fait de ces « silence-et-tranquillité » imposés par le confinement, de ses ouailles « festivistes-consumeristes » (et cela sans doute aussi parce que ce même « Spectacle » avait rapidement compris que le plus grand danger pour lui, à cet instant : celui de ce confinement, ne résidait pas tant en cette menace épidémique qui, sous le « Masque de la mort rouge », parcourait les rues (redevenues magiquement silencieuses) de villes (redevenues elles, tout aussi magiquement, tranquilles et paisibles)… qu'en celle, plus subtile et comme « spirituelle », du possible *retournement* (au sens des romans d'espionnage) que ces mêmes « silence-et-tranquillité » auraient pu opérer sur certaines de ses ouailles : ce qui aurait bien évidemment signifié pour ce « Spectacle » la graine de *son* idéologie « festiviste-consumériste » – qu'il se rassure cependant depuis la fin de ce confinement la plupart de celles-ci se sont empressées de « rentrer chez leur(s) (black fridays et autres techno-parades) »: en les modes (plus ou moins hystériques), comme on l'a vu dans les exemples mentionnés plus haut, de ces applaudissements devant la réouverture des grands magasins et autres tapages nocturnes-festifs dans des rues… qui n'auront donc été silencieuses que durant le (trop bref) espace d'un « confinement »).

Étant au moins clair que la ruse la plus habile et plus sournoise de ce Spectacle et de sa domination – parce que celle-ci envoie de temps à autre (quoique toujours très parcimonieusement) sa police pour faire respecter la loi contre les « nuisances sonores » (mais police qui en tout cas, dans l'exemple de ce tapage nocturne-festif rapporté par cet ami, ne s'est pas même donné la peine de se déplacer – jugeant probablement que, après deux mois d'(«insupportables ») silence-et-tranquillité, *homo festivus* avait

bien le droit de se dé-bander un peu : ce qu'il s'est d'ailleurs, suite à ce dé-confinement, empressé de faire –… consiste à faire accroire à leurs ouailles qu'être cet *homo festivus* c'est du même coup être cet *homo subersivus* – dressé donc contre ce fameux « ordre moral »/anti-festif et son autorité (soit-disamment) « casse-délire » et (forcément) « réactionnaire » (qu'il y a beau temps pourtant que la domination – la vraie – se garde bien d'exercer) –; alors qu'évidemment aujourd'hui c'est l'exact inverse qui a lieu : ce sont les défenseurs de ces « silence-et-tranquillité » qui sont les *vrais* opposants à ces Spectacle-et-domination (dont l'idéologie officielle – quoiqu'en une forme encore plus ou moins secrète et comme « dénégatrice » (quoiqu'aussi, je le crains, de moins en moins) – est bien désormais celle de type/à vocation « festiviste-consumériste). On peut bien sûr se demander pourquoi une telle idéologie, sinon de type « consumériste », du moins à vocation « festiviste » (même si ce sont probablement, et en dernier recours, les mêmes), irait dans le sens des « intérêts de cette/la domination (moderne-spectaculaire) » – pour l'exprimer autrement : en quoi un individu dont le sens de la vie consiste à tenter en toutes occasions de « s'éclater » pourrait-il devenir par le même mouvement une sorte d'allié objectif de la domination (du même nom) (ne serait-ce pas plutôt le contraire qui devrait avoir lieu) –; un début de réponse à cette question pouvant être amené par cette observation simple que celui qui prétend s'éclater en ce mode « festif » ne peut, à partir d'un moment, que le faire en l'autre mode de ce « consumérisme » (mais début de réponse dont on va voir que, sur le sujet de cette *alliance* objective entre « idéologie festiviste » et domination, elle ne constitue encore, en le mouvement d'une critique parcellaire-sociale : « économiste, (toujours) trop économiste », qu'une « vérité avant-dernière »). Et cela parce que derrière celle-ci il y en a une autre, elle plus profonde, qui pose que la vraie raison de cette « alliance » réside en ce trait d'une domination (moderne-spectaculaire) désirant avant toutes choses extirper de l'*âme* de la créature humaine/disante/pensante la propension qu'elle a illustré une telle pensée de type *méditatif*… dont l'élément cardinal est bien sûr ces « silence-et-tranquillité » que je dis. Où l'on comprend par là que ce qui, aux yeux de la domination, est réellement décisif, ce n'est pas tant cette idéologie vulgaire-consumériste que cette autre de type « festiviste »; et cela parce que, tandis que la première ne vise (si l'on peut dire) qu'au « portefeuille » de la créature humaine/disante/pensante, la seconde, elle, s'efforce de subvertir rien de moins que son « esprit » et sa « pensée »: en tentant d'en éradiquer, par bruit (toujours énorme) et agitation (toujours sans objet), la dimension

de *méditatif* (celle que le chef amérindien cité par M. Bounan dans sa *Folle histoire du monde* appelait celle « du rêve »). Ce pour quoi, nous, les derniers « homo sapiens »: lorsque nous sortirons enfin de notre « Atelier du silence » pour opérer la « révolution (silencieuse) » que nous avons en vue, notre premier soin sera, non tant d'établir le règne de cette « idole-égalité » (R. Camus) sur la Terre: projet qui dit bien que ses acteurs-et-militants appartiennent encore à l'espèce *homo festivus-consumerus* – et ne valent donc pas mieux que leurs (supposés) adversaires « capitalistes » (avec lesquels, finalement, ils se comprennent si bien) –… que de tenter de ramener un peu de « silence-et-tranquillité » en ce monde (toujours bruyant/agité); et cela parce que ces « silence-et-tranquillité » ne sont rien d'autre que l'*élément* où aura loisir de faire retour, en un mode historial et pourtant sans violence, le type de pensée qui avait donné naissance à l'espèce humaine/disante/pensante: celle que j'appelle ici le « méditatif ». Où l'on voit aussi par là que ce « concept » d'*homo festivus* est bien plus que l'(heureuse) trouvaille d'un (talentueux) pamphlétaire: n'expriment finalement rien d'autre, en son mode métaphorico-anthropologique, que cette vérité qu'une *guerre entre deux essences humaines* – pour dire vite: *homo festivus* et *homo sapiens* – a commencé de se dérouler devant nous; et « guerre » dont la (pensive) bataille a pour enjeu rien de moins que la *forme* que, dans les années qui viennent, va prendre toute pensée (humaine): festiviste-agitée ou méditative-silencieuse?

Or l'un des épisodes les plus récents de cette « guerre » que je dis – que je suis sans doute le *seul* à dire (alors qu'elle est pourtant l'événement le plus important de notre « histoire contemporaine ») – a bien évidemment été constitué par cette période de confinement in-opiné/sanitaire – « épreuve » pour *homo festivus*/« lune de miel » pour *homo sapiens* –; et période durant laquelle, dans l'espace de quelques (hélas! trop courtes) semaines, le second a eu ce loisir de parvenir à *clouer un peu le bec* au premier: « Merci petit virus »; et « clou(age) de bec » d'*homo festivus* par *homo sapiens* – fût-ce en le mode peu ou prou arbitraire/carcéral de l'enfermement de celui-là – qui a en réalité constitué pour celui-ci une *grande victoire*: quoique « victoire » bien sûr toujours secrète et silencieuse (qu'aucun média – parce que ceux-ci sont forcément de signature festiviste-idéologique (et comment, dans la mesure où ils sont toujours « aux ordres de » la domination (du même nom), pourrait-il en être autrement?) – n'a évidemment pas rapportée –

sinon peut-être, de temps à autre, « par la bande »: par les incises dans son actualité tout entière consacrée à la crise sanitaire et à son confinement… de certains signes que (certains de) ces confinés n'étaient peut-être pas si mécontents que cela de leur situation). Mais où l'on comprend aussi par là pourquoi, depuis la fin de ce confinement, *homo festivus-consumerus* fait tant de bruit et s'agite tellement (*cf.* les exemples donnés à moi plus hauts par mes amis/informateurs/observateurs… de ce dé-confinement): étant clair que, pour cet *homo*-là: *festivus-consumerus*, un tel enfermement (sanitaire) a non seulement été vécu comme une « épreuve »… mais aussi, quoique plus secrètement, comme une *humiliation*; et « humiliation » dont il s'agit à présent pour lui de se *venger* (sur la personne de son rival/pensif adversaire *homo sapiens*): en lui infligeant notamment autant de nuisances sonores qu'il est en son pouvoir de générer (où l'on voit par là que, lorsque je parlais plus haut de la « revanche » qu'allait prendre, sitôt ce dé-confinement décrété, *homo festivus*, ce n'était pas qu'une métaphore). Et pourtant, même si notre *homo festivus-consumerus* (à force de tapages et autres « applaudissements » qu'on a décrits) s'apprête maintenant à « rentr(er) chez s(es) (black fridays et autres techno-parades) », il n'en reste pas moins que les deux mois de confinement qu'il a subis constitue pour lui une sorte de (grande) « défaite *idéologique* »; et cela parce que, durant cette période, son/cette idéologie « festiviste-consumériste » a bien été contrainte de reculer sous les coups (toujours silencieux – et pour lui peut-être: d'autant plus inquiétants) de l'*autre pensée* – celle que j'ai qualifiée plus haut de « méditative » (pour dire vite) –; et « pensée » qui elle, de son côté, a vu en cette période de confinement et de ses « silence-et-tranquillité » associés/imposés, une sorte d'occasion historique/sanitaire/unique/inespérée de, profitant de ce « clou(age) de bec » par les circonstances de son ennemi intime *homo festivus-consumerus* (et de son idéologie du même nom), *se montrer un peu* – faire entendre à tous ces abrutis « festifs-consumériste », sa *voix silencieuse*: celle qui vient du ciel/sonne directement à l'âme humaine (pourvu que, sur la terre en contre-bas, s'interrompent un peu tous ces tapage-et-agitation (sans objet)) –; et « pensée » dont j'ai déjà dit plus haut qu'elle n'était rien d'autre que le mouvement de *descente* d'une certaine temporalité de type « céleste » (silencieuse et tranquille) venant se mêler à celle de type « terrestre » (elle peu ou prou toujours bruyante et agitée); et « descente » dont on comprend dès lors pourquoi, lorsqu'il lui arrive de survenir/faire entendre sa « voix silencieuse », elle est généralement si mal reçue par l'habitant festif-consumériste de cette infortunée planète:

puisque celui-ci n'est rien d'autre que les véritables acteur-et-responsable de ces « bruit-et-agitation » qui règnent ordinairement à sa surface. Où l'on comprend aussi par là que ces « bruit-et-agitation » incessants ne sont pas tant les effets de l'activité d'*homo festivus/consumerus* à la surface de la Terre… que l'*élément même*, dans lequel pour survivre, cette nouvelle espèce (du même nom), doit évoluer (un peu comme on dit de l'eau qu'elle est l'« élément » des poissons) ; mais « élément » dont on voit aussi qu'il est d'abord, quoiqu'en cette forme idéologique/festive/consumériste, de nature lui aussi « pensive »… et pour cela ne pouvant que s'opposer radicalement à ce que j'ai appelé plus haut la « pensée de type *méditatif* »… dont l'« élément » est bien sûr, lui, composé de ces « silence-et-tranquillité » – qui ont tant (et somme toute : assez paradoxalement) « dérangé » *homo festivus-consumerus* durant la période par lui subie de ce confinement –; un peu à la manière, pour reprendre mon image aquatique, d'un poisson qu'on aurait brusquement sorti de l'eau (et qui suffoquerait du fait de la privation brutale de ces « bruit-et-agitation » qui constituent en vérité son élément « naturel »idéologique/festif/consumériste).

À mesure que ce dé-confinement va « son train »/(re)trouve sa « vitesse de croisière » – rien d'autre en vérité que ceux du « jour d'avant » (alors que pourtant tous, il y a seulement encore quelques semaines, s'étaient bien promis que « rien ne pourrait plus être comme avant » – ce pourquoi, me semble-t-il, la parole la plus lucide qui a été prononcée sur ce dé-confinement a été celle du romancier Houellebecq affirmant que « le jour d'*après* serait comme celui d'*avant*… mais en pire ») –, il est à noter que tous les thèmes et autres marronniers de l'actualité médiatique (pendant trois mois uniquement consacrée/suspendue-à cette crise sanitaire) recommencent à jouer de leur ennuyeuse-idéologique petite musique : féminisme, anti-racisme, (anti-)populisme et autres fadaises modernisto-politiquement correctes (dont nous avait au moins débarrassé, durant quelques mois, le thème omniprésent – je crois d'ailleurs : à juste titre – de cette pandémie – même si pour nous, les ouvriers œuvrant dans cet « Atelier du silence », tout n'aura pas été complètement perdu : puisque nous aurons au moins en l'*heur* d'assister en direct, sous les coups de cette crise sanitaire, aux délicieuses annulations de tous ces grotesques/prétentieux « festivals culturels » (dont le lecteur connaît bien assez le *nom* de mon « préféré)). Mais c'est fini puisque, après les quelques semaines de *temps suspendu* que nous avait, en

cette forme « oublieuse (de presque tout) », octroyés cette crise, il va nous falloir reprendre le licol idéologico-médiatique de ce « jour d'avant » – au seul bémol houellebecquien, peut-être, de ce « en pire » –; et licol qui risque de s'avérer d'autant plus pesant que les fadaises modernisto-idéologiques qui le composent ordinairement (voir liste non-exhaustive plus haut) risquent fort de nous faire payer, par un surcroît d'*hystérie* associativo-militanto-activiste, etc., la *liberté* que, en la forme de cet « oubli médiatico-idéologique », nous avions un temps prise avec elles (comme on dit : « nous n'aurons rien perdu pour attendre »). Où l'on voit aussi par là qu'il n'aura à peu près rien été retenu, par notre contemporain *festivus/consumerus/militantus*, etc., de cette *mise entre parenthèses*, le temps d'une pandémie, d'un monde dont les habitants, une fois passé sa crise, se seront empressés de revenir à leur marotte, selon, festiviste, consumériste ou idéologique, etc. – et on l'a vu : avec plus de fureur encore peut-être – : si bien qu'en effet, au bémol peut-être de cette (autre) crise économique qui se profile (qui est déjà là), ce « jour d'*après* » risque fort de ressembler comme un frère jumeau à ce « jour d'*avant* »; et cela sans doute parce que rien n'est plus difficile à la créature humaine que de « tirer les leçons de l'histoire »: puisque, pour cela, il leur faudrait appliquer aux grands événements de celle-ci des catégories d'interprétation… qui n'existent pas encore (que seule, justement, cette « histoire » est en mesure d'élaborer). Quelque chose d'immense, peut-être, a eu lieu dans le cours de ces récents mois ; mais comme, sur l'événement de cette « chose », nous ne sommes pas encore capables de *mettre un nom* –… sinon celui des habituelles fadaises idéologiques et autres (toujours-déjà obsolètes) « catégories d'interprétation » –… tout se poursuit (ou recommence) comme si rien, en vérité, n'était arrivé : cette situation de décalage entre le « vécu » brut de l'Événement (pourtant déjà arrivé) et ses dire/expression enfin corrects (qui eux manquent encore) expliquant notamment la grande agitation politico-idéologique qui préside à ce temps de dé-confinement (chacun s'imaginant que l'eau de cet Événement va au moulin de ses propres « conceptions » – peu importe lesquelles : « populistes » ou anti-« populistes », « souverainistes » ou « mondialistes », etc. –; alors qu'il m'est bien évident à moi que, pour « penser » la vérité profonde d'un tel Événement, il faudrait peut-être d'abord commencer par forger des conceptions et autres « catégories (d'interprétation) » qui seront de toute façon *sans rapport* avec celles – peu ou prou frappées d'obsolescence par la survenue in-opinée de cet Événement même (qu'aucun camp, on l'a vu, n'avait su vraiment prévoir – même si tous, à présent, s'en flattent : *cf.* notamment

l'exemple de nos grotesques écolo-« collapsologues ») – que s'efforce à présent de mettre en exergue, dans chaque camp, toute cette militance politico-idéologique – en le mouvement d'une sorte de « tirer-à-soi-de-la couverture » (de ce même « Événement) – ; mais mouvement dont je vois bien aussi moi qui n'ai aucune « opinion politique » particulière, qu'il ne fait qu'exprimer une sorte de *vacance de la pensée* devant un Événement qui, peu ou prou, transcende totalement toutes ses anciennes catégories : un peu à la manière (cette pensée) d'une « poule qui aurait trouvé un couteau »). Ce pour quoi, lisant en ce moment nombre de déclarations, proclamations et autres publications : *cf.* récemment la nouvelle revue fondée par le « souverainiste de gauche » Michel Onfray, l'impression que me font celles-ci – et quelles que soient leur provenance idéologico-politique – est toujours plus ou moins la même : cette idée (peut-être après tout très prétentieuse mais du moins tenace) que *j'aurais pu les écrire moi-même* ; et idée qui me rend (presque) par avance de telles publications *ennuyeuses* : non qu'il ne m'arrive pas d'en juger (parfois) la teneur « pertinente » – l'ennui étant bien sûr que j'en juge à peu près pareillement de celle des revues « d'en face » (!) –, mais que je vois bien que de telles pensées et leur sempiternel *ressassement* n'ont aucune chance d'accoucher des conceptions et autres catégories (d'interprétation) qui permettraient de penser un tant soit peu différemment/profondément, non pas même la survenue de cet Événement de la crise sanitaire, que l'*in-opiné* de celle-ci ; ce qui peut aussi expliquer pourquoi, dans les développements qui précèdent, je me suis résolu à *aller moi-même au charbon* d'une telle recherche : étant au moins clair à mes yeux que, si les analyses exposées en ces développements peuvent encourir le reproche, sinon de parfaits « délires », du moins de « peu sérieux », on ne risque du moins pas d'en trouver l'(étrange et radicalement nouvelle) *teneur…* dans quelque publication de ce temps (de dé-confinement) que ce soit (et combien par exemple, dans cette perspective de désirer entendre enfin « chose nouvelle-pensive », n'ont déçu les interventions télévisées, sur le sujet de ce même Événement de la crise sanitaire, d'un Manent ou d'un Gauchet : « philosophes » qui, en de telles apparitions médiatiques, n'ont rien fait d'autre que prouver qu'ils pouvaient être, de ce point de vue de la « pensée » : supposée être donc leur « spécialité », *aussi ennuyeux* que le plus obtu-et-ressassant des journalistes – à se demander même si, en un tel exercice de développer-des habituelles fadaises politico-idéologiques, les seconds ne valent à tout prendre pas mieux que les premiers : pour ce que ceux-ci, au moins, n'ont pas la prétention à « penser-chose-nouvelle »

de ceux-là).

Quel sens cela a-t-il de noircir ici des pages que, probablement, personne ne lira jamais… et qui de toute façon, cette fois-ci : certainement, ne pourront être (au mieux) publiées que dans quatre ou cinq ans (si leur auteur et/ou leur éditeur sont encore de ce monde…) : ne serait-il pas, à tout prendre, plus judicieux de les faire connaître – si tant est que j'en aie le loisir (n'est pas « philosophe médiatique » – ou seulement : « internautique » – qui peut/veut) – dans le cours même de l'Événement qu'elles sont censées analyser/interpréter ? Et pourtant je continue de penser que, sinon un tel « écrire-pour-personne », du moins un tel « écrire-en (cette forme éditoriale-décalée) »… correspond au mieux qu'un autre (« écrire») au contenu effectif de celles-ci : pour ce que, d'abord, les interventions médiatiques « à chaud » de tous ces « penseurs », selon, officiels ou officieux/médiatiques ou internautiques… ne donnent guère envie à l'auteur « à peine identifié » de ces pages d'entrer-en leur *foire d'empoigne* idéologico-politico-spectacularo… mais surtout, ensuite, pour ce qu'il apparaît à ce même auteur, « dans une évidence plus claire encore que la vérité », que leur contenu même – le « peu sérieux » (supposé) de celui-ci – appelle un tel pensif/temporel « intervalle de *latence* »: celui nécessaire à l'« érosion » par le temps lui-même, quand toute cette passion idéologico-herméneutique, sera retombée, de, justement, ce « peu sérieux »; et qui ne comprend par là il ne sert à rien d'avancer des thèses qui de toute façon, si par malheur elles étaient publiées avant le temps d'écoulement/mûrissement d'une telle « latence », ne pourraient être elles-mêmes que prises dans ce tourbillon herméneutique-ressassant caractéristique de la présente agitation idéologique/« de crise » – où elles seraient, même « nouvelles », immanquablement englouties –: ce pour quoi, me semble-t-il, le grand malheur du médiatique ordinaire (qu'il soit ce (supposé) philosophe ou cet (effectif) journaliste) toujours réside en cette obligation qui lui est faite par le Spectacle « intervenir » et « prendre parti » sur quelque sujet de l'actualité que ce soit (alors que peut-être, de temps à autre, il aimerait bien n'avoir « rien à dire »/aucune « déclaration à faire » – mais cela étant justement la seule chose qu'il ne saurait s'autoriser : puisqu'il a justement été recruté par son employeur (« spctaculaire ») pour remplir une telle fonction… d'avoir toujours « quelque chose à dire », quelque « avis à donner » et autre « déclaration à faire », etc.)… On peut par exemple, dans cet ordre d'idées, se demander ce que les (supposés) « philosophes »

Manent ou Gauchet avaient à gagner en leurs interventions télévisées de l'autre jour (où, comme je l'ai observé au développement précédent, ils n'ont pas produit l'incontestable preuve que ce qu'ils avaient à dire était plus pertinent, ou seulement : moins ennuyeux, que ce que disaient, eux, les journalistes qui les accueillaient) – d'évidence : à peu près rien – ; mais par contre, si le « philosophe » en eux (ou ce qu'il en reste après des décennies de fréquentation de la pensée de type « spectaculaire »), n'avait sans doute rien à gagner à une telle apparition sur les écrans, le « médiatique », lui, avait *beaucoup à perdre* – pour d'évidentes humaines-trop humaines raisons de maintien de leur notoriété (spectaculaire) – à ne pas y sacrifier ; et voilà comment nos deux « honnêtes universitaires », pris dans la nasse de cette exigence médiatique-narcissique, se sont retrouvés à débiter de (plus ou moins savantes : « pertinentes »?) *fadaises* sur un plateau de télévision : attestant par là que, dans ce registre de la « fadaise » et autre « banalité », ils ne valent tout compte fait *pas mieux* que le journaliste vulgaire-moyen (à ce bémol toutefois que celui-ci, en un tel exercice : celui donc du « débiter-de » telles « fadaises et banalités », n'a du moins pas la prétention de les présenter comme de la « philosophie » : ce qui rend d'ailleurs, d'une certaine façon, ses discours et autres interprétations plus *intéressants* que ceux des (supposés) « philosophes »… qui tentent comme on dit, d'« élever le débat » – quoique toujours peu ou prou vainement : dans la mesure où le lieu d'où ils parlent – un médiatique plateau – et le moment où ils le font – l'« à-chaud » de l'Événement – ne peuvent que conférer à leurs paroles ce trait d'*insignifiance*… qui est comme la signature de cette (médiatique/journalistique) « pensée »). Où l'on comprend aussi par là que s'abstenir de participer à de tels « débats », et avant même peut-être d'être une affaire de (simple) *décence*, est d'abord une question de préservation de ce qui constitue le véritablement « précieux » de tout exercice de (la) pensée : pour ce qu'il est des lieux et des moments de l'énonciation de celle-ci – fût-elle la plus savante et la plus « pertinente » (voire à l'inverse : la moins « sérieuse » et la plus « délirante ») – qui, de toute façon, ne sauraient que la *discréditer par avance* (et voilà donc pourquoi, en certaines survenues d'Événements majeurs celles qui déclenchent justement cette hystérie médiatique-herméneutique – où chacun veut à toutes forces donner *son* interprétation de celles-ci (que celui-ci soit ce philosophe « officiel » ou ce penseur « internautique ») –, il convient, la communication de cette « pensée », de la réserver à d'autres lieux (moins « médiatiques ») et à d'autres moments (moins « crisiques »)).

Et c'est sans doute parce que la pensée de type « philosophique » (pour dire vite), pressée qu'elle est par le Spectacle de donner son avis sur tous les sujets (grands ou petits) de l'actualité, ne se donne plus la peine de respecter ce *délai* de latence entre l'Événement et son interprétation (« philosophique ») qu'elle est devenue aujourd'hui cette sorte, sinon de danseuse, du moins d'auxilliaire du journalisme (*ancilla journalisticae*?) ; et statut moderne-inédit du « philosophe de profession » (ou prétendu tel) qui fait que lorsque, dans l'élément du médiatique, journalistes et philosophes sont amenés à se rencontrer pour « échanger des vues », même si celles-ci peuvent être très différentes, leurs *modes d'exposition* (selon : journalistique ou « philosophique ») présentent/illustrent désormais toujours aujourd'hui une *étrange similarité*; et « similarité » qui fait que l'(innocent) public de tels débats (« médiatiques, forcément médiatiques ») se demande toujours un peu, au bout d'un moment, *qui* est le journaliste et *qui* est le « philosophe » – exemple hier au soir, sur je ne sais plus quelle chaîne de télévision, d'un ennuyeux « face-à-face » entre le « journaliste » Zemmour et le « philosophe » Onfray (et « face-à-face » au cours duquel, à partir d'un moment là aussi – et nonobstant les positions respectives de chacun des protagonistes (d'ailleurs, en ce cas, somme toute assez proches – mais là n'est pas la question) –, on était en droit de se demander ce qui, pour le second, pouvait justifier une telle (et si prestigieuse) appellation de « philosophe »: tant sa manière d'illustrer cet exercice de (la) pensée se différenciait peu de celle du premier –, mais « similarité » (entre deux façons donc d'illustrer l'« exercice de (la) pensée » – pour dire vite : la « journalistique » et la « philosophique ») dont une des conséquences est d'introduire dans l'esprit de l'(innocent) spectateur cette idée que le « philosophe » serait une sorte (au mieux) de « journaliste amélioré »… voire (au pire) de « médiatique pas très clair »/un peu brouillon (ce qui, je le crains, fut l'impression que donna l'intervention de Onfray au public de ce même « face-à-face »). Qu'on me comprenne bien ici : le reproche que je fais à tous ces « philosophes médiatiques » (Manent, Gauchet, Onfray, Comte-Sponville, etc.) n'est pas tant de vouloir donner sur les ondes leur « interprétation » de l'Événement en cours – n'ai-je pas dit moi-même, dès le début de cette *Profondeur*, qu'une pensée qui ne cherche pas à « opérer dans un siècle sien » est sans valeur à mes yeux ? –… que celui que la « manière » dont ils délivrent/communiquent cette « interprétation » au public de leur « siècle leur » n'apporte pas réellement la preuve que celle-ci est vraiment d'ordre

« philosophique » – *i. e.*: qu'elle est, comme disait justement Hegel de la « philosophie, non pas toute la pensée, mais au contraire une manière *très particulière* de penser » –; ce qui peut aussi expliquer pour quoi, lorsqu'un journaliste et un « philosophe (médiatique) » se rencontrent pour « échanger des vues » (sur l'actualité), il soit devenu si difficile de distinguer clairement l'un de l'autre, parce que dans le fond, si ces « vues » peuvent être très différentes, les « manières de pensée » qu'illustre l'exposé/respect de ces « vues » sont désormais aujourd'hui *à peu près les mêmes*: c'est-à-dire prises dans le mouvement d'une « unique pensée » – qui a dès lors tout loisir de devenir le fondement (« pensif ») de cette fameuse « pensée unique » (dont se plaignent ceux-là mêmes qui, en ce même mode pensif-profond, l'illustrent sans s'en apercevoir) – qui n'est plus ni tout à fait « journalistique » ni tout à fait « philosophique » (convenons de la qualifier ici de « médiatique » – mais appellation qui désigne d'abord, on le comprend, une sorte de *mélange des genres*… entre deux « manières de pensée » qui *a priori* n'auraient jamais dû se rencontrer: ne pourraient même pas, sans doute, *s'entendre*)… Il m'est clair en tout cas que si, par extraordinaire, un « véritable philosophe » (un philosophe non-« médiatique »: au sens « pensif » que je viens de donner à ce mot) acceptait de participer à de tels débat (du même nom)/« échange de vues »/« face-à-face », etc., et avant même peut-être d'avoir commencé d'exposer ses « vues » et autres « interprétations » de l'actualité en cours (peu importe laquelle), la *tonalité musicale-pensive* d'un tel « exposer » apparaîtrait tout de suite si radicalement différente de celle jouée par son interlocuteur « médiatique-journalistico-pensif » que le débat (du même nom: « médiatique ») cesserait avant même d'avoir commencé; et cela parce que (pour continuer de filer ma métaphore musicale) aucun concert ne peut avoir lieu si les deux duettistes (pour dire vite: le « journaliste » et le « philosophe ») ne jouent pas dans la même « tonalité (pensive) »: ce pourquoi sans doute, en de tels « débats », les instances « médiatiques » se gardent, et on le comprend: avec raison, d'inviter ce que j'appelle ici les « véritables ("authentiques"?) philosophes »… comme ceux-ci, par le même mouvement (anti-symétrique), se gardent, eux, d'y participer (et l'on aurait tort ici de pointer en ces considérations quelque « mépris anti-médiatique » de ma part – le préjugé par exemple que le point de vue du « philosophe » serait toujours, par quelque côté, plus « intelligent », ou plus « profond », ou plus « lucide », etc. que celui du « journaliste » (je n'ai jamais pensé rien de tel – et il m'arrive même parfois de penser à peu près tout le contraire) –: plutôt cette vérité d'expérience que, entre les deux « manières de penser »:

celle illustrée par le « (véritable) philosophe » et celle illustrée par le « (strict) médiatique », il y a bien plus qu'une simple divergence de « contenu de (cette) pensée » – rien de moins qu'un *abîme d'être* entre deux façons de, cette/« la » pensée, d'en « jouer »).

Ce qui peut aussi expliquer pourquoi, lorsque les instances médiatiques font paraître sur leur scène (du même nom) des « philosophes »: à tout le moins des « consultants » désignés comme tels, une *déconvenue* (en cette même forme « philosophique ») est toujours, pour l'(innocent) public de tels débats (« médiatiques »), peu ou prou à l'ordre du jour ; mais « déconvenue » provoquée non tant par la médiocrité (philosophique) de tels « intervenants » – qui ne sont pas tous de piètres « penseurs » – que par l'ambiguïté (« pensive ») de la situation où, en acceptant de paraître sur une telle scène, ils se sont mis eux-mêmes : pour ce que de telles apparitions/interventions de leur part supposent qu'ils aient toujours-déjà consenti à leur métamorphose-en « journaliste » et autre « médiatique »; c'est-à-dire qu'ils aient toujours-déjà renoncé à interpréter la musique « pensive »/illustrer la « manière très particulière de penser »… qu'est, selon Hegel, la discipline « philosophique » (et voilà pourquoi aussi de telles interventions s'avèrent presque toujours décevantes pour le public « philosophique » – tout se passant un peu comme si le grand-« pensif » virtuose invité, « *à la télé* » au lieu de lui interpréter une fugue de Bach ou une sonate de Beethoven, se contentait de lui jouer le dernier « tube de variétés » à la mode de : « Vous me donnez du brouet là où j'attendais des crèmes »). La pensée de type « médiatique » (au sens que j'ai donné plus haut à ce qualificatif) oblige celle de type « philosophique » (pour dire vite) à de telles contorsions où, littéralement, cette dernière, pour seulement paraître sur la scène du même nom, doit renier sa saveur « très particulière »… et, pour cela, contraindre son illustrateur (ou prétendu tel à devenir ce « médiatique comme un autre », d'où la nécessité désormais, au cours de tels débats entre « journalistes » et « philosophes », d'indiquer au spectateur *par un bandeau* (apposé sur l'écran) le statut de ce dernier : alors que bien évidemment, si celui-ci parlait réellement « en-philosophe »: interprétait vraiment sa partition « très particulière », une telle précision devrait être *inutile*. Où l'on comprend aussi par là que, pour un tel « (authentique) philosophe »: c'est-à-dire celui qui, « pensant », ne peut faire autrement que de toujours illustrer la tonalité « très particulière » de la « pensée » du

même nom, se garder d'intervenir sur quelque scène « médiatique » que ce soit ne relève aucunement de ce que les animateurs de cette même scène appellent justement « la posture debordienne »: plutôt de la simple réflexion de bon sens qui leur fait voir que de toute façon, sur une telle scène, ils n'auront jamais le loisir de faire entendre la « musique très particulière » de la pensée de type « philosophique » (pour continuer de dire tout aussi vite) ; et loisir que d'ailleurs, le « hasard (ou l'époque) faisant bien les choses », ils n'auront sans doute même pas à décliner : puisque, sur une telle scène, ils ne seront de toute façon *jamais invités*. Où l'on voit aussi par de telles considérations que la més-*entente* parfaite qui existe entre pensée de type « médiatique » et pensée de type « philosophique » ne relève même pas, au bout du compte, de quelque *hostilité* mutuelle que se seraient toujours-déjà voués « journalistes » et « philosophes » – « hostilité » tissés chez les premiers de jalousie (intellectuelle) et chez les seconds de mépris (du même nom) – : plutôt (et plus simplement/fondamentalement) d'une *radicale différence de « milieux »* (au sens physique de, par exemple, l'air et l'eau, etc.) ; si bien que prétendre faire apparaître quelque chose comme un « (authentique) philosophe » sur la scène « médiatique »… c'est un peu comme vouloir inviter un poisson à participer à un « colloque d'oiseaux »: ce pour quoi aussi sans doute les (prétendus) « philosophes » qui se prêtent à de telles « sorties-hors » de leur élément naturel-pensif donnent toujours un peu aux spectateurs de tels « débats » entre poissons et oiseaux/philosophes et jounalistes l'impression, au mieux, de suffoquer, au pire d'être eux-mêmes devenus des oiseaux/journalistes (des « poissons volants »). Ce qui n'est pas dire que le « milieu » aérien/pensif/médiatique ne se prête pas, tout comme un autre, à un certain « exercice de la pensée » – et exercice qui peut être parfois, après tout, intéressant et « pertinent » (où l'on voit que je suis loin ici, contrairement paraît-il à l'immense majorité de mes contemporains, de « mépriser » la profession de journalistes – ce « mépris » (si tant est que j'en éprouve) allant alors plutôt aux « philosophes » qui, pour paraître sur la scène médiatique, se déguisent en journalistes : à moins que ce ne soit le contraire ?) – ; mais « exercice » qui n'est légitime que dans la mesure où il s'exerce uniquement dans l'élément naturel-pensif de ce « médiatique »: un journaliste prétendant se faire passer pour un « philosophe » – voire : un « historien » (*cf.* l'« histrion » Zemmour) – étant aussi incongru qu'un oiseau qui prétendrait *nager sous l'eau* (par quoi vient cette idée que le « face-à-face » évoqué plus haut entre le « journaliste »-Zemmour et le « philosophe »-Onfray n'était rien d'autre que la « rencontre fortuite sur »…

un plateau de télévision entre un « oiseau » qui s'essayerait à la nage et un « poisson » qui prétendrait voler).

Le sujet de ce « face-à-face » (entre donc l'oiseau et le poisson – le « journaliste » et le « philosophe » (du moins, par leur bandeau respectif, présenté(s) comme tel(s)) était donc le « souverainisme » (seulement mâtiné chez le premier de positions « droitières » et chez le second de positions plus « de gauche »), mais à ce seul bémol « politique », il faut bien reconnaître que les deux débatteurs (l'oiseau et le poisson) étaient à peu près *d'accord sur tout*: ce qui nous a notamment valu d'assister à un (très ennuyeux) *exercice d'admiration mutuelle* (que dès le lendemain un organe de presse n'hésitait pourtant pas à qualifier – là où moi, pour ma part, je n'avais entendu le plus souvent que banalités et fadaises (seulement donc : « souverainistes ») – de « débat de très haut niveau »… mais passons). Il est clair en tout cas que la campagne que mène actuellement toute la presse néo-progressiste/« politiquement correcte » contre Onfray et son projet de revue « souverainiste » – à laquelle participeraient aussi bien ceux « de droite » comme ceux « de gauche » – ne peut que rendre *a priori* sympathique à mes yeux le « poisson » Onfray (« l'ennemi de mes ennemis… ») – et de la même façon d'ailleurs que tous les « noms d'oiseaux » déversés depuis des lustres par cette même presse sur, cette fois-ci, le journaliste Zemmour n'a pu que me faire m'intéresser à ses positions et autres analyses (que pourtant je suis loin de partager – à commencer justement par celle de ce « souverainisme » (français) : moi qui serais plutôt pour un « souverainisme *européen* ») –; et c'est en vérité une chose étrange de constater combien cette presse néo-progressiste (*Libé*, *Le Monde*, etc.), chaque fois qu'elle cherche à abattre un adversaire idéologique – en l'occurrence ici le « souverainiste » Onfray (qu'elle traite joyeusement d'individu d'« extrême droite » et autre « tremplin de Marine Le Pen ») – parvient au résultat à peu près inverse : à le rendre « sympathique », intéressant et « pertinent » (y compris aux yeux de gens qui, comme moi, ne sont nullement des « souverainistes »: sinon donc en ce mode « européen »). Il est clair en tout cas qu'une telle critique néo-progressiste (et si étrangement « contre-productive ») à l'endroit des « souverainistes » – celle qui consiste peu ou prou, chaque fois qu'elle en voit un, à se contenter de « crier au loup » *fachiste* (on dit aussi : « populiste ») (ce que n'est sûrement pas Onfray) voire de le soupçonner d'être « anti-européen » (ce que le même Onfray n'est pas plus – penchant seulement lui pour

ce qu'il appelle, à la suite par exemple d'un de Gaulle, pour une « Europe des nations »: je vais y venir) – ne saurait, du fait de ce/son « pavlovisme antifa », s'opposer efficacement à une telle position (« souverainiste »): pour ce que, si les adversaires de celle-ci, pour la contrer « idéologiquement », n'ont d'autre ressource que de traiter ses tenants de « fachiste », ou de « populiste » ou d'« anti-européen », alors cette même position, de ce même point de vue « idéologique », n'a pas grand chose à redouter; et pouvant même, dans le cas de la future revue « souverainiste » de Onfray: ce *Front Populaire* non-encore paru (!), s'offrir le luxe de laisser-dire, c'est-à-dire: de laisser *hurler*, ses ennemis: tant leurs attaques (toujours haineuses et méprisantes) ne peuvent que lui profiter, faire grossir le chiffre de ses (futurs) tirages (si bien que rien n'empêche de lire les diatribes parues dans la presse néo-progressiste contre ce « Front Populaire » comme une sorte de campagne (en apparence) « anti-*publicitaire* » – et donc, en vérité, encore/toujours « publicitaire »: « merci *Libé*, merci *Le Monde* de cette publicité *gratuite* »). Mais où l'on comprend aussi par là que, les idéologues néo-progressistes ayant failli en une telle tâche, une *réelle critique* de la position « souverainiste » est encore à l'ordre du jour; et réelle critique » qui, tout en se tenant aussi loin que possible de celle haineuse/méprisante (vis-à-vis de ceux que Chantal Delsol, dans son excellent ouvrage sur le *Populisme*, appelle antiphrastiquement « les demeurés de l'histoire ») illustrée par les néo-progressistes, s'efforcera, elle, de la *contrer un peu plus efficacement*; et cela en opposant à son « souverainisme (d'essence nationale) », non pas bien sûr l'(anti)-modèle de cette lamentable/impuissante « Europe de Bruxelles », mais un autre (« souverainisme »)… quoique d'essence, lui, européenne/continentale/civilisationnelle (pour ne pas dire: « spirituelle »): même si je prévois qu'un tel argument (pourtant tout ce qu'il y a de plus « pro-européiste ») risque de *déplaire encore plus* à nos pro-européiste/néo-progressistes que celui de la (plus canonique) position « souverainiste » – et cela pour ce que ces mêmes « néo-progressistes » ne sont « pro-européistes » que dans la mesure où l'« Europe » qu'ils appellent de leurs vœux semble *aller dans le sens de* cette (même) idéologie « néo-progressite »: ce que ne fera sûrement pas, je le crains, celle dont je vais à présent dessiner (en ce mode donc: « civilisationnel-spirituel ») les grandes lignes.

Le mot de « *souverain*isme » (qu'il soit d'essence « nationelle » ou d'essence « européenne ») suppose de toute façon que le « groupe humain »

(nation ou peuple) qui prétend, ce « souverainisme », l'exercer dispose d'une « certaine *puissance* »/« puissance *certaine* »: étant clair que, sans celle-ci, il (ce « groupe humain ») n'aura pas loisir de « décider lui-même de son propre destin » – la *revendication cardinale* de tous nos « souverainistes » (« de droite » comme « de gauche ») –; et manque d'une telle « puissance » qui, malgré toutes les bonnes intentions « démocratiques » de nos présents « souverainistes (nationnels) », ne peut que condamner leur « revendication (cardinale) » – celle donc de ce « décider-soi-même-de-leur/son-destin » – à demeurer peu ou prou un *vœu pieux* (et même dans le cas où un candidat « souverainiste » – celui que Onfray se propose par exemple de faire « émerger de la société civile » – parvenait par extraordinaire au pouvoir). Et si la plupart des critiques adressées par nos « souverainistes (nationnels) » à cette (peu ou prou désolante-« mastrichienne ») « Europe de Bruxelles » sont justes et légitimes (je serai infini à les rapporter toutes), il n'en demeure pas moins que cette « Europe »-là (et aussi critiquable soit-elle) est la seule à disposer – au moins putativement/objectivement (l'Europe n'est-elle pas la première puissance économique du monde?) – dont de la « puissance » dont je parlai plus haut: c'est-à-dire de celle susceptible de lui permettre d'exercer ce « souverainisme » (quoique bien sûr en mode « européen »)… auquel aspirent justement (quoiqu'eux en mode seulement « nationel ») nos (dits) « souverainistes »: d'où le concept d'« Europe des nations » dont ils se barbouillent sans voir que, par là, ils se placent dans la situation de ces gens qui, comme dit le proverbe, « veulent le beurre (de la préservation d'un "souverainisme nationel") et en même temps l'argent du beurre (de cette puissance européenne) ». Étant clair qu'une telle « Europe des nations » – et aussi séduisante que soit son idée de « concert nationel-européen » (c'était notamment celle, on s'en souvient, d'un de Gaulle) – est parfaitement incapable de mettre en œuvre (« en acte ») une telle « puissance »; et cela pour la simple raison qu'un tel passage de « puissance à acte » supposerait l'instauration d'un *exécutif* (lui-même) *européen* (probablement: à forme « fédéraliste »); et « exécutif (européen) » que bien sûr aucun « exécutif (nationel) » – qu'il soit d'ailleurs dirigé par un « souverainiste » ou non – ne saurait accepter; tel étant donc le choix qui est actuellement proposé aux Européens que nous sommes tous (« souverainistes » ou pas – par quoi l'on comprend aussi que l'accusation d'« anti-européisme » qu'adresse la presse néo-progressiste aux « souverainistes » est non seulement stupide mais de plus, du point de vue pro-« européiste », parfaitement contre-productive): soit nous acceptons de « rogner sur « notre » souverainisme (nationel) » –

pour aller donc vers un *autre souverainisme* (à vocation lui « européenne ») –, soit nous le refusons – pour rester dans notre propre « souverainisme (nationel) » –; mais au risque alors, l'exercice d'un tel « souverainisme (nationel) », de n'en avoir pas les moyens pratiques : l'effective « puissance » (économique ; militaire, culturelle, etc.). Le « souverainisme », aux yeux des tenants de la même obédience, c'est la *latitude* pour un peuple (voire : une « nation ») de « décider de son propre destin »; mais à quoi peut bien servir à ce peuple une telle « latitude »… si, de cette « décision », il n'a de toute façon pas les moyens : la « puissance » de la mettre en œuvre (ce qui est, je crois, le cas de tous les « peuples » et autres « nations » européens – y compris même sans doute, d'ailleurs, de la puissante/prospère Allemagne) ? Où l'on comprend par là que le « point aveugle » de cette pensée « souverainiste-nationelle » réside, non pas bien sûr en son « crypto-fachisme »: en ce « populisme » dont lui font procès les ineptes néo-progressistes, mais en cette naïveté de croire qu'il suffit à une « nation » de proclamer hautement qu'elle a bien l'intention de « décider elle-même de son propre destin » (peu importe d'ailleurs lequel) — pour que ce « destin » advienne automatiquement/historiquement : illusion qu'infirment notamment maints exemples historiques de peuples qui, bien qu'ayant très souverainement/démocratiquement opté pour un tel « destin », n'ont pas été en mesure de le mettre pratiquement en œuvre (et cela pour la toujours même et simple raison qu'ils ne disposaient pas de la « puissance » susceptible de réaliser un tel but – ces mêmes peuples s'étant par exemple trouvés écrasés (militairement) par leurs voisins… qui eux, de ce « destin » pourtant librement choisi par (ce peuple), ne voulaient pas entendre : on oublie trop souvent par exemple que, si la Révolution française a pu se développer, c'est *d'abord* parce qu'elle a gagné la guerre contre une Europe coalisée… qui n'entendait sûrement pas laisser aux Français le « libre choix de leur destin »). Si donc, pour nous actuels « Français » (ou « Allemands », ou « Italiens », etc.), le seul « souverainisme » que nous ayons encore loisir d'illustrer ne peut être qu'à forme « européiste », cela tient à la (très simple/cynique/objective) considération que seul ce « souverainisme »-là (européen) dispose de la *puissance susceptible* (au moins, pour commencer, en ce mode « économique » – mais qu'est-ce qui l'empêche ensuite de passer à d'autres stades : politique, militaire, géostratégique, etc. ?) de mettre pratiquement en œuvre ce même « souverainisme »; ce que ne sauraient de toute façon accomplir (et bien qu'« armés » des meilleurs intentions *démocratiques* du monde) les autres « souverainismes »: ceux à vocation, eux, « nationelle »… mais peu ou

prou, faute de cette « puissance » que je dis, toujours dés-« armés » (ce dont on peut aisément se convaincre si l'on se pose par exemple la question de savoir ce que vaudrait la *voix* d'une France (ou d'une Allemagne, etc.) – qui auraient donc, par extraordinaire, reconquis sa/leur « souveraineté » – face à celle des empires planétaires (Chine, USA, etc.) de ce temps : étant clair que, si cette « voix » (française, allemande, etc.) porte encore un tant soit peu… c'est parce que leur État-nation respectif appartient… à cette « entité » qui a nom « Union européenne » – et même si, il faut hélas ! le reconnaître : même si rien après tout ne nous empêche de changer ce (lamentable) état de fait, cette « entité », en sa forme bruxelloise-mastrichienne », ne donne que très rarement de la/cette « voix »).

À ces considérations on peut sans doute opposer l'argument (souverainiste-nationel) qu'*il n'y a pas de nation européenne* – c'est notamment celui de l'ineffable « journaliste » Zemmour (qui le (res)sort comme pavloviennement chaque fois qu'il est parlé devant lui de ce concept de « souverainisme européen ») –; mais argument dont on voit tout de suite, et même s'il est objectivement/présentement « juste », qu'il s'expose à cet autre (comme une « vérité avant-dernière » toujours est minée/menacée par celle qui se tient immédiatement derrière elle) : qu'est-ce qui, cette « nation européenne », nous empêche, nous Européens : « souverainistes » ou pas, de la *fonder* (et de la même façon, finalement, que furent fondées en un passé plus ou moins éloigné – et même on l'a vu, dans le cas de certaines d'entre elles : Allemagne, Italie, etc., somme toute assez *rapproché* (la fin du XIV^e^) –, celles française, allemande, italienne, etc.) ? Bien sûr le projet d'une telle « fondation (d'une nation européenne) » pourra apparaître dans un premier temps à l'observateur (et surtout, bien sûr aussi, si celui-ci est de conviction « souverainiste-nationelle ») comme parfaitement « utopiste » – même si, si l'on y songe, ceux (les projets) de « fondation des nations » France, Allemagne, Italie, etc., au moment de leur émergence, durent l'apparaître tout autant (utopiques) à l'observateur de leur temps (étant clair que, pour prendre l'exemple du plus anciens des « États-nations » européens : la France, l'habitant il y a cinq cent ans de celle-ci devait probablement « se sentir » plus « breton », ou « berrichon », ou « provençal », etc. que « français ») –; où l'on comprend aussi par là que la vraie question qui doit être posée au sujet de ce « projet de la fondation d'une nation européenne » n'est pas tant celle de la « possibilité d'exis-

tence » d'une telle « nation » (encore présentement dans les limbes) que de celle du *mode* de sa « fondation »: le mot important dans l'expression mise par moi plus haut « entre guillemets » n'étant donc pas tant celui de « nation (européenne) »… que celui de *fondation* (de celle-ci) – et plus précisément/profondément: du « mode » que celle-ci (cette « fondation ») va utiliser… pour « fonder » cette « nation » (peu important dans le fond laquelle: celles française, allemande, italienne, etc., *déjà* existantes… ou « européenne »: elle *encore* « en projet ») –; étant clair que, dans le cas de cette dernière: « européenne », ce « mode (de fondation) » ne peut être que « civilisationnel »: puisque, même les adversaires les plus acharnés d'un tel « projet (de fondation d'une nation européenne) »: les souverainistes-nationels, reconnaissent très « sportivement » que, s'il n'y a pas de « nation européenne »: ce qui présentement est d'ailleurs exact, *il existe une civilisation européenne* (*dixit* le même et ineffable Zemmour); même si, d'évidence, l'*essence* de cette « civilisation » fait, entre « Européens » eux-mêmes, *encore débat*: ce pour quoi j'ai écrit les livre/« grand récit » de cette *Profondeur*… où le nom le plus « profond » de cette « essence » est enfin clairement/apertement révélé (!). Où l'on comprend aussi par là que la rédaction de cette *Profondeur* constitue comme l'acte « fondateur » (en ce mode donc « civilisationnel »-scripturaire) de l'encore inexistante « nation européenne »: un peu de la même façon que par exemple, dans le cas de (la fondation de) la « nation italienne », celle-ci s'inaugura, non tant en mode politique: par l'action de quelque(s) grand(s) dirigeant(s), qu'en celui *littéraire*: dans les écrits d'un Dante ou d'un Machiavel (qui précédèrent de plusieurs siècles l'effective – et d'ailleurs: très tardive (à l'aune du moins des dates de « fondation » des autres « nations » européennes) – « Unité italienne »). Et si je me suis permis d'insister un peu sur le mode de « fondation de cette nation italienne » (au détriment de celui des autres nations européennes), c'est que bien sûr il est le seul à constituer l'*exemple historique* de la « fondation d'une nation » où l'action des « poètes et des penseurs » (Dante, Machiavel, etc.) ait précédé celle des politiques et des « grands dirigeants »; et exemple qui, pour cela, doit devenir le *modèle* de toute « fondation d'une (future) nation européenne »: puisqu'en un tel « projet », « (utopique) rêve », tous les grands dirigeants de l'histoire européenne (Charles-Quint, Napoléon, Hitler, etc.) ont *tous* échoué. Où l'on comprend aussi par là que si une telle « nation européenne » doit un jour voir le jour elle ne pourra le faire que sous l'égide/le « pouvoir sans violence des poètes et des penseurs »: c'est-à-dire non tant d'abord en mode politico-économique – c'était, on s'en souvient,

le projet des « technocrates de Bruxelles » (profiter de la prospérité qu'allait sans nul doute accorder aux Européens cette « communauté économique européenne » (C.E.E.) des débuts pour les faire insensiblement passer à une « communauté européenne » plus politique – l'ennui étant bien sûr que, après quelques succès, cette « prospérité » ne fut pas au rendez-vous) –… qu'en celui poético-pensivo-*spiritualo*-civilisationnel.

Et d'ailleurs, si l'on y songe, cette « nation européenne », d'une certaine façon, *a déjà existé*, même si bien sûr elle ne se désignait pas encore sous l'appellation (très/trop) moderne de « nation »: plutôt sous celle, christo-européenne, de « peuple de Dieu » – là au moins uni en une/la « communauté » (du même nom : « christo-européenne ») –; mais appellation qui disait déjà que, à cette époque : celle médiévale-féodale, quelque chose comme une « Union européenne » – se plaçât-elle sous l'égide encore (théologique) de cet « Occident chrétien » – était déjà à l'œuvre (« en construction »): à ce bémol bien sûr que le ciment de cette « Union » n'était pas tant d'ordre « politique » (et encore moins : « économique »)… que *théologique*. Et bien sûr aussi, cette « Union » était loin d'être parfaite : des guerres entre princes, grands ou petits féodaux ne cessant de la déchirer – quoique guerres que s'efforçait de tempérer, avec plus ou moins de succès, l'autorité spirituelle-ecclesiale de l'époque (cette Église qui tout de même, entre autres incontestables réussites, réussit un temps à imposer à tous ces belliqueux barons et autres (grands) petits) féodaux la fameuse « Paix de Dieu » – quelle institution aujourd'hui, fût-elle celle moderne de cette Organisation des « Nations-Unies », en serait seulement capable ?) –; mais enfin, en ce temps-là, l'entité qui ne s'appelait pas encore l'« Europe »: plutôt on l'a vu le/cet « Occident (chrétien) », quand il s'agissait de régler ses « affaires extérieures »: celles notamment de ses rapports avec le monde arabo-musulman, parlait du moins d'une même *voix* – celle justement de l'Autorité spirituelle-ecclesiale (pour dire vite : de la « papauté ») –; et unicité de cette « voix » qui était tout de même capable, à l'initiative de cette même « Autorité », d'appeler ce « peuple (européen/occidental) de Dieu » à des entreprises historiques aussi immenses et gigantesques que, par exemple, celles des *croisades*, et entreprises dont on peut penser ce qu'on veut – à notre époque moderne de « politiquement correct », je crois, plutôt *beaucoup de mal* (quelque chose comme l'ébauche, en cette forme théologico-médiévale, d'une première tentative, par l'Occident, de

la « colonisation de la planète » – c'est du moins ainsi que nombre d'historiens actuels (et tous bien sûr plus « politiquement corrects » les uns que les autres), ces « croisades », les envisagent) –; mais entreprises dont on ne saurait du moins nier leur *signature « européenne »*: puisqu'à peu près tous les princes – rois de France ou d'Angleterre, empereur d'Allemagne, etc. – et autres grands féodaux – comte de Toulouse, duc de Lorraine, etc. – de cette « Union (européenne) » avant la lettre, oubliant pour un temps leurs querelles intestines-continentales qu'ils allaient d'ailleurs retrouver dès leur « retour de Terre sainte », y participèrent avec, là au moins: l'espace d'une expédition, un *bel ensemble* (et collaboration en ce mode européo-militaire qui, aujourd'hui, serait à peu près inconcevable aux yeux des présentes « nations européennes » – qui pourtant, sur le sol européen, ne se font plus depuis longtemps (près de soixante-dix ans) la guerre –: exemple notamment de l'action actuelle que mène au Sahel la France contre le « terrorisme islamique »… et qui pourtant ne reçoit quasiment aucune aide (ni humaine, ni matérielle, ni financière) de ses (supposés) « alliés européens » – que cette action protège cependant directement… d'un tel péril: « islamo-terroriste »). Où l'on voit en tout cas par là que cette « Union européenne-médiévale », et aussi imparfaite et balbutiante fût-elle, ne fonctionnait pas si mal que cela: puisqu'elle était du moins en mesure de mettre en œuvre des entreprises (historiques) – peu important ce qu'on peut penser de celles-ci (je vais essayer d'y revenir dans un prochain développement) –… dont notre (présente) Union européenne-« moderne » serait tout à fait incapable; et cela sans doute parce que cette « Union-européenne »-là, ne raisonnant qu'en termes politico-économiques – et même d'ailleurs plus économiques que politiques: ne se baptisa-t-elle pas elle-même, en ses débuts, du nom, certes peu exaltant, de « Marché Commun »? (ce qui en disait déjà long sur ses véritables buts – d'évidence: aveugles à la dimension *civilisationnelle* de cette même Union européenne en formation) –, a depuis longtemps oublié la dimension cette fois-ci *théologique* qui présida à son premier avatar: le médiéval et (pour dire vite) « spirituel »… À ce titre, il est d'ailleurs instructif de constater que c'est avec l'émergence des premiers « États-nations » européens (France, Angleterre, Espagne, etc. – Allemagne et Italie devant encore un peu attendre), autour du XVI^e^ siècle: qui n'est pas raison aussi celui de la *Réforme* et des « Grandes découvertes », que cette première « Union européenne » (à forme donc: médiévale et religieuse – le fameux « Occident chrétien ») a pris fin; et cela sans doute parce que cette période dite de « la Renaissance » – appellation sur laquelle il y aurait sans

doute beaucoup à dire (et d'abord du fait qu'elle – cette « appellation » (toujours laudative) – est justement… le « fait » d'historiens peu ou prou partisans regardant en tout cas toujours l'époque qui avait précédé cette fameuse « Re-naissance » comme une période de ténèbres civilisationnelles) et d'« obscurantisme » (intellectuel) – coïncide justement avec le processus de ce que j'ai appelé dans un autre livre de ma *Profondeur* le « recul de la dimension du « théologique » – représentée donc par la caste sacerdotale des clercs (Guénon dirait des « brahmanes ») – devant celle du « politique » – incarnée elle, bien sûr, par celle des princes et autres nobles (Guénon dirait : des « kshatriyas ») –; et « recul » qui, bien évidemment, a sonné le glas de cette première/médiévale/spirituelle « Union européenne » (dont l'un des signifiants les plus marquants fut peut-être, en ce même XVI^e^ siècle, l'alliance absolument contre-nature – qui eût semblé en tout cas totalement inconcevable à un esprit « médiéval » – que conclut, pour faire pièce à son rival européo-chrétien Charles Quint, le roi François I^er^… avec l'Empire (Ottoman) des « infidèles » (turcs) ; et alliance qui constitua une sorte de *précédent* historique/historial : celui donc de la possibilité désormais avérée d'un pacte entre « prince chrétien » et « prince musulman »… pour s'opposer aux menées, sur le sol européen, d'un autre « prince »… chrétien et européen – et qui ne comprend par là (par un tel « précédent ») que l'ancienne/médiévale/théologique « Union européenne » avait vécu ?).

Or, dans cette perspective : celle donc de ce « recul du théologique devant le politique », un autre des signifiants majeurs – à côté de ceux déjà cités plus haut de ces « Grandes découvertes » et autre « Réforme » (à quoi bien sûr il faudrait ajouter celui de l'invention d'un art nouveau – s'opposant à celui, désormais méprisé sous le nom notamment, en architectures de « gothique », à l'art ancien-médiéval… qu'il a fallu la génération « romantique » pour réhabiliter) – de cette époque (dite : à mon sens très excessivement) « renaissante » est le *renoncement par l'Europe* (qui ne s'appelait encore qu'« Occident chrétien ») à cette grande entreprise historico-théologico-médiévale des Croisades ; et « renoncement » qui est aussi celui à une certaine « Union européenne » (quoiqu'en ce sens bien sûr toujours théologico-médiéval) qu'avaient justement illustrée, par alliance de tous les princes et autres grands féodaux christo-européens : en vue (donc) de « délivrer le tombeau du Christ », ces croisades : ce qui ne sera plus le cas de l'autre grande entreprise dans laquelle, à partir de cette « Renaissance »,

se lancera cette même Europe (à présent peu ou prou « dés-unie ») – rien de moins que les conquête-et-colonisation de la planète entière –; mais entreprise qui, cette fois-ci, sera menée, non plus au nom de ces « Occident chrétien »/« Union européenne (théologico-médiévale) », mais à ceux des divers « États-nations » qui, à cette même époque « renaissante », se constituent sur le sol européen (c'est par exemple les souverains espagnols qui financent l'expédition de Colomb, François Ier celle de Cartier, Élisabeth Ier les actions du « corsaire-pirate anglais » Drake, les rois de Portugal le « tour du monde » du navigateur Vasco de Gamma, etc. – et même si le « fantasme de la croisade » durera encore longtemps dans l'esprit de tous ces Européens nationello/nationaux… quoiqu'en un mode de plus en plus « don-quichottesque » et « ne mangeant pas de pain »: exemple notamment de ce même Colomb qui disait vouloir rallier les Indes « par l'ouest »… pour financer une « nouvelle croisade » (qui n'aura bien sûr jamais lieu)). Mais dans tous les cas, à partir de ce XVIe siècle, on n'assistera plus jamais à quelque alliance que ce soit entre princes christo-européens pour se lancer *ensemble* en quelque grande entreprise historique géographiquement-spirituellement *extérieure* à l'Europe: chacun, s'ils le font, le faisant *de son côté* (en ce mode donc « national-nationel » – mais plus jamais: « christo-unionisto-européen »); et « quant-à-soi « politico-géo-stratégique auquel, tant qu'avait duré l'époque théologico-médiévale, on n'avait jamais eu l'occasion d'assister: dont la grande entreprise historico-européenne des Croisades constitue bien évidemment le parfait et très spectaculaire/étonnant (au moins pour nous Européens modernes et – malgré toutes nos bonnes intentions unionistes/fédéralistes – toujours, peu ou prou « désunis ») *contre-exemple* (il faut par exemple imaginer la chose peu ou prou stupéfiante de deux rois européens constamment en guerre sur le sol (du même nom)… et qui, pourtant, acceptent de se battre ensemble, très loin, sur les champs de bataille de Palestine: cas de l'Ici manque la page 983

eut au moins le mérite d'effectuer pratiquement – ne serait-ce que le temps d'une expédition militaire (peut-être en effet, après tout, à vocation coloniale-colonialiste – même si ce mot, me semble-t-il, sonne, dans le contexte théologico-stratégique de l'époque, peu ou prou comme un *anachronisme*: étant clair que la « colonisation » de la Palestine par les croisés « francs » n'eut sans doute qu'assez peu de rapports avec celle de l'Algérie par les colons « franç(ais) ») –… cette « Union européenne »… que ces mêmes idéologues anglais Richard Cœur-de-Lion et du français Philippe Auguste – non bien sûr sans quelque arrière-pensée politique… mais enfin

ils l'ont fait !). Ce pour quoi, me semble-t-il, le traitement que réserve généralement la pensée néo-progressiste à l'Entreprise (immense-époquale) de cette/ces Croisade(s) m'apparaît, sinon injuste, du moins très superficiel – « la première expansion coloniale de l'Occident » (René Grousset) –; et cela parce qu'une telle Entreprise Apparemment le texte ne suit pas néo-progressistes appellent cependant de leurs vœux; et de quoi s'agissait-il au juste? On le sait: de rien de moins que de « délivrer le tombeau du Christ », de l'occupation musulmane – qui, d'abord respectueuse de ce lieu sacré: le Christ n'est-il pas une figure apparaissant dans le Coran?, avait insensiblement glissé à la commission, contre le « Saint-Sépulcre », de toutes sortes de blasphèmes et déprédations (qui ne pouvaient bien sûr, à partir d'un moment, que provoquer, de la part des Occidentaux chrétiens, une réaction violente et indignée – imaginons par exemple qu'une puissance étrangère/non-musulmane occupât actuellement les villes de La Mecque et de Médine (en y commettant toutes sortes de déprédations sur/contre leurs « lieux saints »): la *umma* musulmane n'appellerait-elle pas instantanément au « *djihad* » (le nom musulman de la « croisade » chrétienne)?). Où l'on voit par ce seul exemple que, si la pensée de type néo-progressiste – et d'ailleurs toujours: d'origine occidentale – *il n'y a pas* d'idéologie (néo-)progressiste/« politiquement correcte » *en dehors de* l'« Occident ») condamne avec tant de virulence l'entreprise médiévale-historique de ces Croisades (quitte à en faire, on l'a vu, l'avatar religieux-médiéval de la (future) colonisation de la planète par l'Occident – alors que, comme on l'a vu aussi, il y a en vérité un *abîme d'être* entre ces deux entreprises: pour ce que l'une est encore d'inspiration théologique… tandis que l'autre est, elle, d'ordre uniquement politico-économique), c'est bien sûr d'abord parce qu'elle est toujours peu ou prou hostile au christianisme: le véritable et « unique objet, en vérité, de son ressentiment »; mais c'est aussi, ensuite, parce que cette même pensée est totalement incapable de concevoir qu'on puisse déclencher de vastes opérations géostratégiques-militaires pour des motifs autres que politico-économiques (par exemple: théologico-religieux); et voilà pour quoi aussi sans doute cette idéologie néo-progressiste, face au présent activisme islamo-terroriste, ne peut dire de ses illustrateurs-et-« martyrs » qu'ils « relèvent de la psychiatrie » (O. Todd): analyse non seulement complètement erronée mais, de plus, fort *méprisante* (c'est d'ailleurs un des traits de ces (néo-)progressistes que, tout en désirant sincèrement défendre telle ou telle communauté, de ne savoir, en une telle défense, qu'exciper d'arguments très désobligeants vis-à-vis de cette même communauté – *cf.*

notamment, dans un des tomes précédents de ma *Profondeur* [retrouver le titre], l'analyse que j'ai donnée du *Pour les musulmans* d'Edwy Plenel : « islamo-gauchiste » notoire… quoiqu'encore en ce mode atypique/islamophobe/méprisant).

Mais revenons à ces « Croisades » et leur grande entreprise époqualo-théologico-géostratégique : il est clair bien sûr que ceux qui y prirent part – à commencer bien sûr par les princes et grands féodaux d'Occident (exemple, lors de la Première Croisade, du Comte de Toulouse Raymond de Saint-Gille, ou des frères normando-siciliens Tancrède et Bohémond de Hauteville, etc. – mais peut-être pas du Duc de Lorraine Godefroy de Bouillon : qui refusa tout net la couronne de Jérusalem pour ne prendre que le titre d'« Avoué du Saint-Sépulcre ») – étaient mus par des arrières-pensées de type politico-économique – rien de moins sans doute, pour nos ambitieux princes christo-européens que « de se tailler des fiefs » en cet Orient, à l'époque, en effet, infiniment plus riche et civilisé (que notre peu ou prou barbare/mal-dégrossi/rugueux Occident) – ; mais même si tel était le cas, il n'en demeure pas moins que le *motif théologique* d'une telle entreprise historico-géostratégique (« délivrer le tombeau du Christ ») *primait* encore, et de quelque façon qu'on l'examine, sur tous les autres : car sinon comment expliquer que celle-ci ait pu seulement, à une époque où les « communications » étaient d'évidence infiniment moins développées qu'aujourd'hui – « communications » d'ailleurs, non tant entre Orient et Occident, que, d'abord, entre Occidentaux eux-mêmes (comment l'annonce d'une telle croisade – la « première » et d'ailleurs la seule qui réussit –, à partir du prêche du pape Urbain à Clermont en 1096, ait-elle pu se répandre comme une traînée de poudre à travers le territoire immense de cet « Occident chrétien-médiéval » – jetant en quelques mois des foules immenses (manants et chevaliers mêlés) sur la route de « Solyme ») –, s'opérer – dont un passage de la *Saison* de Rimbaud, dans une distance de tout de même près de huit-cents ans (XI^{e}-XIX^{e} siècles), a comme garder mémoire (d'un tel et populaire-stupéfiant *élan*) :

J'aurais fait, manant, le voyage de terre sainte ; j'ai dans la tête des routes dans les plaines souabes, des vues de Byzance, des remparts de Sollyme ; le culte de Marie, l'attendrissement sur le crucifié s'éveillent en moi parmi mille féeries profanes (…)

(où l'on voit qu'on peut être ce « progressiste » convaincu – ce qu'était sans nulle doute l'auteur de ces lignes au moment où il les écrivit (à peine deux ans après sa participation à la Commune) –… et s'émouvoir cependnant, quoique peut-être en un mode peu ou prou désinvolte, au souvenir de la grande entreprise historico-médiévale… qui jeta tous ces « manants » christo-occidentaux sur les routes de Jérusalem – les néo-progressistes étant sans doute sur ce sujet, quelque peu plus circonspects : puisque déniant à ces « croisés (populaires-populistes) » – ceux qui par exemple participèrent à la « croisade des pauvres » de Pierre Lermite (et qui se firent d'ailleurs, en celle-ci, à peu près tous massacrer – non sans avoir commencé par eux-mêmes massacrer les infortunées communautés juives d'Europe qui eurent le malheur de se trouver sur leur chemin : tout, en ces sortes de choses et autres entreprises historico-historiales, étant « compliqué – c'est-à-dire : *sanglant* – jusqu'au bout ») – jusqu'au droit d'éprouver quelque nostalgie envers ce qui fut bien pourtant une sorte d'« épopée » en ce mode christo-occidentalo-théologique – voire même seulement, comme le fait lui le (pourtant « progressiste – mais non, justement, « néo-progressiste ») Rimbaud, de s'« attend(rir) » dans la distance des siècles, non pas peut-être sur la personne de ce « crucifié »: dont on sait ce que le même Rimbaud pensait à l'époque, mais du moins sur le souvenir de ces « mille féeries profanes » qui accompagnèrent l'aventure de ces « Croisades »)… Il est donc aujourd'hui convenu (du moins par toute cette idéologie néo-progressiste/« politiquement correcte ») de regarder cette aventure historialo-épiquo-européenne des Croisades comme une sorte de (très banale) entreprise impérialisto-colonial(iste) menée par un « Occident » encore christo-médiéval mais déjà désireux (donc), par le vecteur notamment de ses princes et autres grands féodaux, de « se tailler(par la seule force de l'épée) des fiefs » en l'Orient arabo-musulman de l'époque (*cf.* plus haut la citation de l'historien Grousset) ; et quand on connaît le sens éminemment péjoratif que prennent ces mots de « colonial »et de « colonialiste » sous la plume de tels idéologues, on se doute qu'à leurs yeux l'entreprise de ces Croisades ne saurait être regardée autrement que comme une sorte de « péché originel »-historique… à rajouter à la liste déjà longue que tous ceux que ce même funeste) Occident a commis depuis : un peu comme si cet « Occident » était l'unique inventeur et initiateur de tous les maux qui, depuis son

apparition sur cette (infortunée) planète, accablent cette (malheureuse) humanité (guerres, massacres de masse, invasions armées, spoliations, esclavagisme, etc., etc. – comme si les autres peuples, chaque fois qu'ils en avaient eu l'occasion, s'étaient comporté autrement). Et après tout, rien n'empêche de couper à une telle (re)lecture de l'histoire – certes peut-être « un peu » excessive (!) mais qui a le mérite, en désignant un *responsable*, de rendre les choses tout de suite beaucoup plus claires –; sauf que pour ce qui concerne le « cas (historique) des Croisades, le *point aveugle* d'une telle interprétation (de l'histoire) saute immédiatement aux yeux; et « point aveugle » résidant en ce *déni* par les auteurs néo-progressistes de celle-ci de la dimension proprement *théologique* qui avait inspiré cette entreprise (historique): ce pourquoi, chaque fois que le sujet de ces « Croisades » vient sous la loupe des historiens de cette même obédience (néo-progressiste/« politiquement correcte »), leur premier soin est de tout de suite préciser que ce « théologique » – et son argument avancé pour justifier de telles expéditions (en vue donc de « délivrer le tombeau du Christ ») – ne sont que des leurres destinés à recouvrir les véritables motivations – toujours, selon les mêmes historiens-idéologues, politico-économico-impérialistes – de celles-ci: ce pour quoi, par exemple, l'auteur Grousset cité plus haut peut user, à l'endroit de ces Croisades, de ce mot de « colonial(isme) »… et cela sans voir que, en excipant de ce concept (peu ou prou « moderne »-néo progressiste), il ne commet rien de moins qu'un *ana-chronisme* (ce qui, pour un historien de profession, est tout de même quelque peu gênant – même s'il faut préciser, à la décharge de cet auteur, qu'à l'époque où il écrivit son livre sur les Croisades (1939), ce mot de « colonial(isme) » n'était peut-être pas encore affecté de la connotation extrêmement péjorative qu'il a, « politiquement correct » oblige, prise depuis: mais enfin, qu'on prenne ce mot dans tous les sens qu'on voudra: selon péjoratif ou laudatif, il n'en demeure pas moins que l'excipation de son « concept » dans un ouvrage sur les Croisades demeure de toute façon un « ana-chronisme »… et cela parce que, sans doute, cette entreprise de la Croisade, avant que d'être une « expansion (en mode) » « colonial(iste) de l'Occident » – la « première » selon le même Grousset – fut d'abord une aventure (historique) à motivation essentiellement *théologique*).

Ce que ne furent certes pas les autres « expansions colonial(istes) »,

quelques quatre ou cinq siècles plus tard, de ce même « Occident »: étant au moins clair que, dans le cas de celles-ci, leurs entreprises étaient d'évidence, et résolument, à motivations uniquement politico-économico-impérialistes ; ce qui peut notamment expliquer pourquoi aucune de celles-ci ne prit pour but la délivrance de la cité sainte de Jérusalem et de son « tombeau vide » (Hegel) : alors que celle-ci était pourtant encore « occupée » par un « infidèle », selon, arabe ou turc ; mais « occupation » qui apparemment, en cet « Occident » devenu peu ou prou *surpuissant* à ce détour du XVI^e^ siècle (dit) « renaissant », ne scandalisait à peu près plus personne ; et comment expliquer une telle soudaine *indifférence* de la part d'un continent qui, depuis des siècles, n'avait vécu qu'« au nom de Jérusalem »: accumulant pour la reconquérir expéditions sur expéditions (d'ailleurs toujours vainement – à l'exception donc de la « première » (loin pourtant d'être la plus puissante : puisqu'aucun « roi », contrairement aux suivantes, n'y participa) : à se demander si l'échec de toutes les autres ne fut pas dû au progressif *oubli* par leurs « croisés » de la dimension de ce théologique qui avait inspiré (et peut-être, qui sait ? permis la victoire-de) la/cette « première »)? Et qui sait si/qui ne voit que l'histoire de la succession de toutes ces croisades ne raconte peut-être rien d'autre que celle, plus profonde : plus « spirituelle », de ce progressif « oubli », et cette fois-ci : sur le sol même de cet Occident christo-médiéval, de cette (pure) dimension du « théologique »: s'effaçant peu à peu devant celle du « politique »… et dimension qu'allait justement rendre de plus en plus visible l'émergence, au cours de la même période médiévalo-occidentale : passant insensiblement de féodalité à régime monarchique (ou impérial), de tous ces (proto-)États-nations… qui seraient eux, quelques siècles plus tard, les véritables acteurs de la véritable « expansion colonial(iste) » de ce même Occident ? En ce sens, il y aurait une autre « histoire des Croisades » à écrire : celle qui raconterait, non tant les opérations militaires se déroulant en Orient, que l'évolution de la composition des troupes qui y participaient : rois ? empereux ? Grands féodaux ? chevaliers ? pèlerins ? « manants »? etc., etc. – avec une mention particulière pour l'(étrange) institution de ces ordres de moines-chevaliers (Templiers et Hospitaliers qui concentrèrent probablement, en leur seule existence militaro-théologique, tous les mouvements qui agitaient alors la « vie de l'esprit » de cet Occident chrétien) –; et étude de la « sociologie » de ces (divers) croisés où, peut-être, se lirait en filigrane l'opposition grandissante, à mesure que les croisades succédaient aux croisades, entre ces deux dimensions du « théologique » et du « politique » que je dis : la « sursumation »

de cette opposition survenant lorsque fut effectué par l'Occident l'« oubli » de ce « théologique » – pratiquement : l'« oubli de Jérusalem » –… et que, par le même mouvement, ce même Occident se lança, en un mode cette fois-ci clairement politico-économico-impérialiste : que n'était pas d'abord, on l'a vu, celui de « la Croisade », en l'autre entreprise de cette « colonisation de la planète »… Où l'on retrouve ici encore la sentence fameuse de Hegel (déjà largement examinée dans cette *Profondeur*) affirmant que, « si les Occidentaux (à partir d'un moment) s'étaient tournés vers l'ouest, c'est que, en arrivant à Jérusalem (au cours de l'une de leurs croisades : la « première » donc), ils avaient découvert un *tombeau vide* »; et sentence où, entre autres interprétations : j'en donne dès le premier tome de cette *Profondeur* : *cf.* notamment son troisième chapitre intitulé « Le tombeau vide de Jérusalem », il n'est pas non plus interdit d'y lire à la présence à l'œuvre de cette toujours même opposition entre dimension du « théologique » et dimension du « politique » : la première ayant constitué comme le tremplin qui avait permis aux croisés de 1099 d'atteindre et de conquérir Jérusalem, la seconde ayant été le vecteur, lui plus colonialisto-impérialiste, qui autorisa ces mêmes croisés à s'y maintenir pendant près d'un siècle. À ce titre il serait intéressant d'analyser, dans les débuts de l'histoire du « Royaume (franc) de Jérusalem », comment l'on passe du statut d'« Avoué du Saint-Sépulcre » – titre de signature bien évidemment « théologique » (le seul qu'osa revendiquer, « là ou le Christ avait vécu sa passion », le duc de Lotharingie Godefroy de Bouillon) – à celui, plus banal, de « roi de Jérusalem » – celui que prit par contre, à la mort de son frère Godefroy, son successeur Baudoin I^{er} (et titre qui lui, bien évidemment aussi, ressortit à l'autre dimension d'un plus « (strict) politique ») –; mais successeur qui du moins, bien que plus cynique et réaliste que son glorieux devancier : n'avait-il pas tout simplement abandonné en cours de route la croisade… pour aller « se tailler un fief » en la lointaine Arménie ?! s'avéra fort habile et efficace pour établir les bases sur lesquelles allait être fondé ce « Royaume de Jérusalem » – ce que les auteurs Barret-Gourgand de l'excellent *Si je t'oublie Jérusalem* commentent ainsi :

Restait le frère cadet de Godefroy p. 407 son administration (…)

Car« les soldats du Christ étaient devenus des conquérants ordinaires, aux prises avec les difficultés inhérentes à toute entreprise de type colonial : organisation politique, défense, établissement de liens avec

la métropole, recrutement de colons-soldats, recherche d'une identité, etc. ».

C'est une douce chose que d'écrire ici cette sorte d'*éloge* – de facture on ne peut plus politiquement *in*correcte – de la « grande entreprise historique des Croisades » – désormais parfaitement honnie par l'idéologie néo-progressiste (au nom bien entendu d'un « anti-colonialisme » de bon aloi – alors que, on l'a vu, ces Croisades, du fait de leur dimension d'abord « théologique », n'avaient, au moins dans leur début : dans leur *élan* initial, qu'assez peu de rapports avec ce même « colonialisme »: lui, en effet, d'inspiration toujours peu ou prou politico-économico-impérialiste) –; et alors que, dans le même temps celui où j'écris ces lignes, se déchaîne en ce mode planétaire et supposé (donc) « anti-raciste », par l'entremise de toutes ces manifestations au sujet du membre par des flics américains de l'infortuné « George Floyd »…, cette idéologie du même nom : « politiquement correcte » et « néo-progressiste »; et déchaînement qui apparaît, comme on l'a déjà analysé dans le cas de ces *homo festivus*/*homo consumerus*, comme le retour en force cette fois-ci, après les deux mois du (merveilleux) « temps suspendu » de ce confinement, de *homo militantus* : retrouvant avec un bonheur non dissimulé par la « grâce » de cette tragédie, un de ses thèmes de prédilection – à savoir donc : celui de « l'(anti-)racisme » –; et thème dont on sait qu'il est comme l'*habituel fonds de commerce* de toutes ces « associations » (du même nom)… désireuses, non tant d'éradiquer ce fléau (du « racisme »): car sinon quel activisme aurait-elle), en cette forme bien-pensante/narcissique, encore à illustrer ?, que, de façon quelque peu perverse et (toujours) contre-productive : *cf.* ce que j'ai écrit plus haut sur ce trait peu ou prou paradoxal de tous les combats (dits) « sociétaux », de *raciser* toujours plus certains des « problèmes » qui affectent notre société occidentale/multi-ethnique/multi-culturelle, etc. dont celle américaine est d'évidence comme le modèle (« racialiste ») et l'archétype (« sociétal »). Car d'évidence, devant le visionnage de l'horrible *vidéo* qui a rendu (planétairement) publique l'atroce mort par étouffement de l'infortuné Floyd – cette « vidéo » étant d'ailleurs *en soi* un autre « mystère » et plus révoltant encore peut-être que le supplice de la malheureuse victime (qui l'a tournée et pourquoi son auteur, durant les *huit minutes* (!) qu'a tout de même duré l'agonie du même Floyd, n'a-t-il rien fait pour tenter d'*intervenir* – avait-il peur de le faire ? ou approuvait-il le geste du flic meurtrier ? était-il un

« collègue » de celui-ci… ou un témoin passant à cet instant-là dans la rue ?, etc. : toutes « questions » auxquelles fort étrangement et avec un bel ensemble, les médias de la planète se sont bien gardées de répondre…) –, deux « réactions » – qui sont en réalité deux *interprétations* – se présentent au spectateur de cette vidéo : faut-il voir, en celle-ci, le meurtre d'un citoyen par un policier… ou celui d'un « noir » par un « blanc »? On dira que les deux (« interprétations ») ne sont nullement incompatibles – pouvant par exemple confluer en celle-ci : « le meurtre d'un citoyen (se trouvant être *noir*) par un policier (se trouvant être *blanc*) » –; mais on sait bien *quelle* interprétation ont systématiquement/spontanément privilégié les (dites) « associations anti-racistes »… et pour quelles, pareillement, évidentes raisons : ce qui peut notamment expliquer pourquoi le même type de tragédie survenue il y a quelques années – à ce bémol près que, si son meurtrier était (déjà) un « flic blanc », sa victime par contre était (cette fois-ci) un « citoyen *blanc* » – n'a entraîné aucune réaction d'indignation en ce mode médiatico-planétaire ; et cela, on le comprend maintenant, parce que son « cas de figure », lui, *n'allait pas dans le sens* « racialiste » des intérêts « fonds de commerce » (idéologiques)… de ces mêmes « associations »: où l'on retrouve par là l'idée énoncée plus haut que celles-ci ne cherchent pas tant à combattre ce/le « racisme » que de placer tout événement, telle que cette mort inopinée-« providentielle » de George Floyd, survenue dans l'actualité dans leur éclairage interprétatif à vocation (toujours) « spéciale-racialiste » (et en effet, si l'on cherche bien, on peut toujours trouver, dans les moindres détails de la vie quotidienne – exemple, m'a-t-on rapporté, du fait, critiqué par certains « anti-racistes radicaux », que la couleur des pansements est… le blanc! –, quelque indice allant dans le sens de cette toujours même interprétation « racialiste » – celle qui veut à toutes forces pointer des motivations « racistes » (conscientes ou pas) dans les comportements des individus « blancs » – développée par ces « associations » – et de la même façon d'ailleurs que, dans le registre cette fois-ci du « féminisme associatif », les militantes les plus radicales de cette obédience prétendent déceler dans les comportements les plus innocents du mâle hétéro (d'ailleurs, c'est à noter, toujours « blanc » – comme si ces militantes redoutaient plus que tout de s'exposer au reproche (symétrique au leur de « racisme »: comme si leur « foi féministe » s'arrêtait là où commence leur « foi anti-raciste »)… des indices de machisme, c'est aussi « inconscient » ou pas), de « culture du viol et autre « structure patriarcale » de la société).

Or il m'est clair que le tropisme « racialiste » (ou dans le cas du féminisme : « sexiste ») qu'illustrent ces « associations » à vocation toujours *sociétale* (jamais, c'est à noter, sociale ou politique) : donc, selon, anti-raciste, ou féministe, etc., va trop dans le sens du projet que la domination moderne a fait sur cette société – à savoir : celle d'une *structuration en communautés strictement séparées* de celle-ci (et finissant par se haïr peu ou prou l'une l'autre) –… pour ne pas rendre *éminemment suspect* l'activisme radical-sociétal de ces « associations » qui, sous couvert de leur discours *sans réplique*-terroriste : étant clair qu'aujourd'hui personne ne peut plus assumer ouvertement le fait d'être un « raciste » ou « machiste », ne cherchent rien d'autre finalement qu'à *séparer* les races, les sexes, voire : les orientations sexuelles ou les religions (au nom par exemple de domination… qui a depuis longtemps reconnu en elles ses activistes les plus zélés/« idiots utiles » les plus débridés. Ceci pouvant notamment expliquer le « paradoxe » évoqué plus haut que leur militantisme, pourtant « bon en soi »: comment être anti anti-raciste ou anti anti-machiste ?, a toujours des effets peu ou prou *contre-productifs* : ce que j'exprimais dans un autre livre de cette *Profondeur* lorsque « force m'était bien de constater » que, du fait de l'*insigne maladresse* de l'activisme de ces associations : à vocation notamment toujours *culpabilisante*, celles (prétendument) « anti-racistes » donnaient (presqu')envie aux auditeurs de leur insipide brouet idéologique de… devenir raciste… et celles (prétendument) « féministes » de devenir pareillement… « machistes »; mais « paradoxe » qui s'explique très bien sitôt qu'on a compris que les membres de ces associations – à tout le moins : leurs dirigeants (leurs militants étant sans doute trop *cons* pour être seulement capables d'un tel cynisme) – ne cherchent pas tant à extirper de cette société tout racisme ou tout machisme… qu'à se ménager de (futurs) postes et places dans les rouages d'une domination qui, elle, veut explicitement créer, par l'encouragement dénégateur-secret à de tels « racisme » et « machisme », une société structurée en « communautés »… qui ne pourront faire autrement que, sinon de se *haïr ouvertement*, du moins de toujours se méfier l'une de l'autre (d'une société où, lorsque un « noir » rencontrera un « blanc », il ne pourra se défendre de l'idée que celui-ci est forcément un « raciste » –, ou, lorsqu'une femme rencontrera un homme, elle le soupçonnera pareillement d'être ces prédateur/violeur (putatifs)… que disent les associations radicales féministes). Or cette société, on le sait, existe peu ou prou déjà : c'est la société américaine où, en effet, [citation

de Lautréamont] ; ce pour quoi rien n'empêche de voir en ce mouvement d'indignation « anti-raciste » qui déferle actuellement sur la planète entière comme une sorte d'*exportation*, en ce mode idéologico-racialiste, de la culture étatsunienne en direction de toutes les contrées de la Terre, ce qui peut notamment aussi expliquer pourquoi (chose qui, dans les premiers temps, m'a étonné) la plupart des pancartes et banderoles arborés par les manifestants pourtant non-anglophones, de ces autres contrées sont rédigées en anglais… c'est-à-dire en vérité *en américain* (et dans le fond, combien de « noirs-français », tout en dénonçant par leur participation à ces manifestations le racisme que leur « race » subit outre-atlantique, ne rêvent-ils pas secrètement d'être ces « afro-américains » – ce pour quoi aussi, sans doute, ils aimeraient bien que le mouvement d'indignation « anti-raciste » qui frappe actuellement les États-Unis s'applique par le même mouvement d'identification (Adama Traoré = Georges Floyd) en général à la France et, en particulier, à sa police : manière à peu de frais pour eux de devenir, sans quitter leur « 93 », ces Afro-américains… dont ils envient paradoxalement le statut de « persécutés » et la culture de « violence urbaine »). En ce sens on peut dire que l'activisme antiraciste de toutes ces associations du même nom, quoiqu'en ce mode apparemment dénonciateur-indigné, *participe* encore de ce processus de l'« américanisation du monde » (Debord), mais « particip(ation) » qui, dans le cas de notre minorité « afro-française » épouse la forme d'une admiration sans bornes pour celle afro-américaine et de son (pourtant douteux) *prestige* – le « rap »! le « Bronx »! etc. –; alors que d'évidence il n'y a entre les deux communautés, hormis leur couleur de peau, qu'assez peu de rapports : pour ce que, tandis que la première (afro-américaine) est venue sur le territoire étatsunien en tant qu'*esclave*, la seconde, elle : « afro-française », à la terre française, a accédé *librement* : ce pour quoi aussi ces mêmes associations insistent tant sur les passé/passif « colonialistes » de notre pays : y voyant sans doute une manière, en identifiant ce colonialisme (français) à la pratique (américaine) de l'esclavage, de renforcer encore les liens qui unissent les deux nations… et par suite les *griefs* – dont celui donc de « racisme systémique » et autre « exploitation de la race noire » – qu'on peut leur intenter.

La prétention la plus récente de tous ces activistes néo-progressistes/anti-racistes est donc, désormais, de vouloir déboulonner les statues de certains personnages du passé (toujours d'ailleurs : *occidental* – les autres

empires étant mystérieusement épargné par une telle hystérie en cette forme (historico-« épuratoire ») ayant eu par quelque trait rapport avec l'ancienne traite négrière (exemple en France de la statue de Colbert) ou avec la « colonisation » (exemple en Belgique de celle du roi Léopold II) – voire de *censurer* les œuvres culturelles de ce même passé de l'Occident ayant, toujours selon ces mêmes activistes, témoigné trop de complaisance vis-à-vis de ces mêmes esclavagisme et/ou colonialisme (exemple en Amérique de la présente interdiction à la vente du D.V.D du film Autant *en emporte le vent* (1939)) – ; mais prétention dont on voit que son « erreur » la plus profonde réside en la commission d'un *anachronisme* idéologico-moral : celui consistant à appliquer à d'autres époques que la nôtre des catégories d'interprétation/jugement (idéologico-moral) – celles donc de ces « anti-racisme » et « anti-colonialisme » (devenues aujourd'hui absolument dominantes – ce qu'elles n'étaient pas du temps de ces « autres époques ») – qui, elles, ne relèvent que de la nôtre (« époque moderne »); et « anachronisme » qui, poussé dans ses derniers retranchements (radicaux-« jusqu'aux boutistes »), risque fort de déboucher sur la pratique d'une *re-lecture de l'histoire* (à tout le moins : celle de ce bien coupable « Occident »)… qui ressemblera fort à celle qu'avaient illustré, quoique pour des motifs eux plus « politiques », les *anciens totalitarismes*: ceux où l'on faisait tout simplement disparaître des photos officielles certaines figures dont les seules mémoire et évocation dérangeaient le régime présentement en place. Par quoi l'on comprend aussi que ce *terrorisme mémoriel* que prétend à son tour exercer, en la forme de ces déboulonnages de statues et autres censures d'œuvres culturelles, toute cette militance néo-progressiste/« politiquement correcte » – pour des raisons bien sûr toujours « bonnes-en-soi » (anti-racisme, anti-colonialisme, féminisme, etc.) –, n'est rien d'autre que le signe de l'émergence d'un *nouveau totalitarisme*: quoique lui atypique dans la mesure où ses motivations ne seront plus tant d'ordre « politique » (comme au « bon temps » (?) des anciens totalitarismes) que « sociétal » (on n'efface plus le visage de Trostsky des photos officielles… mais on abat la statue de Colbert). Et qui ne voit que ce « terrorisme (mémoriel) »-là, bien qu'en apparence plus *soft* que l'ancien-« archaïque »: puisque, contrairement au premier, ne tuant ni ne déportant encore (!) personne, est en réalité infiniment plus pernicieux que celui-ci… dans la mesure où son champ d'application s'étend, lui, à la quasi-totalité des domaines de la vie humaine (social, sociétal, sexuel, culturel, etc.) : étant clair que, si l'on plonge ainsi armé des catégories idéologiques de ce « politiquement-correct », dans le passé historique, rien sans

doute, de ce passé, ne risque, au crible de celles-ci, de leur échapper – les exemples étant, dans cette perspective d'un procès de l'histoire entière, à peu près innombrables : ne faut-il pas abattre (à Aigues-Mortes) la statue de Saint-Louis parce qu'il a persécuté sous son règne les juifs ; et ne faut-il pas sortir Napoléon de son tombeau aux Invalides parce qu'il a rétabli l'esclavage aux Antilles ; et ne faut-il pas censurer (ou ré-écrire) tous les classiques européens dont les auteurs ont commis l'imprudence d'user, en ceux-ci, du mot de « nègre » (c'est d'ailleurs, paraît-il, ce qui est récemment arrivé, aux États-Unis, aux livres de l'infortuné Mark Twain) ; et ne faut-il pas expurger des programmes de philosophie les textes d'un Platon ou d'un Aristote… pour ce que leurs auteurs, en ceux-ci, se sont clairement avérés « pro-esclavagistes »; et ne faut-il pas… etc., etc. ? Où l'on voit que, si on s'avisait d'appliquer une telle *purge* idéologico-« politiquement correcte » à l'histoire de l'Occident, il risquerait bien vite, de ce passé : tant historique que culturel, ne pas rester grand chose – et je n'ai même pas parlé encore de l'autre « purge », cette fois-ci en mode féministe-radical, qui s'appliquerait pareillement à ce même passé : dénoncé cette fois-ci, non plus pour son « racisme » et son « colonialisme », mais pour d'autres traits tels que mysoginie et structure patriarcale de sa (tout aussi coupable – quoiqu'en cet autre registre idéologico-« moral ») société. L'étonnant (et le très « suspect ») de tout cela n'étant pas tant à ce titre que de tels « délires » – toujours édifiés d'ailleurs sur un certain *fonds de vérité* (l'Occident ayant en effet été, à un moment de son histoire, « esclavagiste » et « colonialiste » – mais pas plus finalement que les autres empires (non-occidentaux) qui l'avaient précédé) – puissent seulement voir le jour… qu'à ceux-ci il soit fait si bon et complaisant accueil par les médias (justement : occidentaux) : exemple donné l'autre jour sur je ne sais plus quel plateau télévisé par l'avocat Gilles-William Goldnadel de ce *tag* de « raciste » apposé sur une statue de Winston Churchill – accusation dont on reconnaîtra, je crois, le caractère totalement délirant –… mais accusation qui pourtant, dès le lendemain, donnait lieu sur la radio France Inter (sorte de *pravda* de l'idéologie du « politiquement correct ») à une émission où l'on s'interrogeait gravement sur le sérieux ou non à accorder à celle-ci.

Pauvres, pauvres intellectuels « néo-progressistes-médiatiques » qui, présentement confrontés à ce « terrorisme mémoriel » d'un genre nouveau : dont ils sont pourtant d'une certaine façon *à l'origine*, se voient contraints

d'en désavouer aujourd'hui les « (francs) délires »: exemple notamment l'autre soir, sur je ne sais plus quelle chaîne télévisée d'« information permanente », l'un des fondateurs de « SOS racisme » Julien Dray – devenu dans l'intervalle des 35 ans qui nous séparent de cette « fondation » une sorte de cacique du PS (quoique lui aussi présentement *moribond*) – multipliant pathétiquement les sophismes pour tenter de « condamner-sans-condamner »… l'étrange-délirante dérive qu'est en train d'opérer sous nos yeux – en le mode de tous ces déboulonnages de statues et autres censures d'œuvres anciennes-culturelles (hier encore le renoncement par une grande salle de cinéma parisienne à la projection, pourtant prévue de longue date…, de ce même (et bien coupable de « racisme ») *Autant en emporte le vent*) – cet activisme « anti-raciste »… où le même Dray, d'évidence, « ne reconnait plus ses petits »… qui d'ailleurs, par passage à une autre génération « anti-raciste » – plus radicale (quoique dans le fond, dans la logique spéciale de l'idéologie du même nom, plus *cohérente*) –, ne font rien d'autre, par les pratiques nouvelles terroristes mémorielles décrites plus haut, que *désavouer* clairement leurs « pères fondateurs » (dont ce Dray) ; ce dont a notamment attesté le fait que, tandis que la manif organisée l'autre jour par « SOS Racisme » ne rassemblait que 2500 personnes : alors que pourtant *quatre* partis de gauche avaient appelé à y participer, celle organisée cette fois-ci par la famille Traoré en réunissait, par simple appel sur les « réseaux sociaux », *dix fois plus*! Bien sûr les « pères fondateurs » de cet « anti-racisme (première génération) » peuvent toujours arguer du fait qu'« ils n'ont pas voulu cela » – ce « terrorisme à forme mémorielle » qu'illustrent présentement leurs successeurs « anti-racistes (seconde génération) (ce qui a d'ailleurs toujours constitué l'inoxydable justification de tous les « irresponsables » (en mode « idéologique ») qui se sont succédé dans le cours de l'histoire) –; il n'empêche cependant qu'il y avait déjà *en essence*, dans le moment de la floraison de toutes ces « associations anti-racistes »: on sait maintenant pour quelles très politico-électorales raisons, quelque chose de cet ordre (terroriste-mémoriel) ; et même si, en ce temps-là, ces associations – dont on connait assez le nom de la plus fameuse (celle à la fondation de laquelle le même Dray participa justement) –, n'en étaient pas encore à exiger le déboulonnage de la statue de Colbert ou l'interdiction de la projection d'*Autant en emporte le vent*, le terrorisme idéologique-intellectuel qu'elles illustraient déjà – en la forme de ce « discours sans réplique » à tonalité (donc) « anti-raciste » (« si vous osez seulement objecter à mon (incritiquable) cause, c'est que vous êtes ce « raciste ») –…

allait lui, toujours-déjà, dans celui, plus pratique et de signature cette fois-ci « mémorielle », que nous voyons présentement à l'œuvre sous nos yeux ; et « terrorisme » second-atypique – préférant désormais s'en prendre aux statues qu'aux consciences – qui n'est rien d'autre, dans cette perspective généalogico-idéologique, que la conséquence très logique et très cohérente premier-(plus typique) (terrorisme) : celui auquel le même Dray, il y a 35 ans, se chargea de porter sur ses fonds baptismaux-anti-racistes ; ce pourquoi il est assez plaisant d'assister maintenant au spectacle de cette même *crapule politique-néoprogressiste* désavouant/déshéritant (idéologiquement) ce qui n'est rien d'autre, en le mode de l'illustration d'un toujours *même* terrorisme (seulement passé de « moral » à « mémoriel », que son en vérité très cohérent/très logique *rejeton* (ces considérations pouvant notamment expliquer l'autre jour, sur son plateau de télévision, le *palpable embarras* du même Dray… qui, étant loin d'être un imbécile, avait sans doute très conscience de cette vérité idéologico-généalogique… que l'activisme anti-raciste pratiqué par cette seconde génération (du même nom) – et bien que conduisant à des pratiques qu'il ne pouvait que condamner – avait malgré tout *encore rapport* – par le fil de ce toujours même terrorisme intellectuel (et son « discours sans réplique-« antiraciste ») – avec celui qu'il avait lui-même illustré du temps de sa propre jeunesse « anti-raciste »: quand il portait sur ses fonds baptismaux-idéologiques sa propre « association » du même nom).

Ce pour quoi aussi sans doute les porte-paroles des plus récentes « associations » du même tonneau – qui peut-être, après tout, rêvent des mêmes réussites médiatico-sociales-politiques des (désormais idéologiquement-obsolètes) Julien Dray et/ou autre Harlem Désir (peu ou prou regardés aujourd'hui, par la seconde génération « anti-raciste », comme des sortes de « traîtres » et de « vendus » – *cf.* notamment l'accueil qui, il y a quelques années, fut réservé par les « djeuns de banlieue » aux présents dirigeants de « SOS Racisme »: dont certains de ceux-ci ne se sont toujours pas médiatiquement remis) –, face à ce nouvel activisme anti-raciste/terroriste/mémoriel, adoptent, ne voulant surtout pas se couper de leur base (plus) radicale, des positions peu ou prou *mitigées*… où il est en substance signifié à leurs (putatives-antiracistes) ouailles que, s'ils n'approuvent pas cet activisme : pour des raisons de « droit », ils le « comprennent » cependant : pour des raisons d'« émotion »; position qu'a notamment illustrée l'autre jour sur un plateau télévisé un de ces porte-paroles (d'une asso-

ciation dont j'ai oublié/ne veux pas me rappeler le nom) qui, parlant de l'interdiction à l'ordre du jour du film *Autant en emporte le ven*t, disait que, s'il n'était pas *a priori* pour cette interdiction, « certains de ses propos le choqu(aient) profondément »: commettant par là le même *anachronisme* (époqual-culturel) que j'ai déjà pointé plus haut… et « anachronisme » d'autant en l'occurrence plus grave, dans ce cas de ce film, qu'on a ici affaire à une « fiction »… c'est-à-dire à une œuvre où de tels « propos (peut-être après tout choquants) » ne sont pas ceux de ses auteurs (celui du film ou celui du roman éponyme), mais ceux de *personnages* (probablement en effet « racistes » – mais figures qui, à l'époque où est censée se dérouler l'intrigue : la Guerre de sécession, devaient assurément, dans ce Sud « esclavagiste » mis en scène par le film, pulluler). Et qu'aurait donc voulu ce vertueux anti-raciste porte-parole d'une association (du même nom) : qu'on raconte une histoire se déroulant aux États-Unis autour de 1865… sans que, pour ne pas trop choquer notre délicat-antiraciste spectateur, n'y soit mis en scène un seul personnage « raciste » et « pro-esclavagiste » (ce qu'étaient probablement tous les habitants de ce Sud confédéré – et qui prirent justement les armes contre le Nord « abolitionniste » pour défendre leur système économico-social… dont l'« esclavagisme » était justement la clef de voûte) ? Où l'on voit par cette seule question que l'objection que fait à ce film notre délicat militant « anti-raciste » – et objection d'ailleurs toute « émotionnelle » (pour ce que cette œuvre contient des « propos (qui) l'ont profondément choqué ») – est, à l'aune des critères ordinaires de jugement de toute œuvre « artistique » (ou donnée comme telle) *parfaitement hors de propos*; et cela d'autant plus qu'il n'y a dans cet *Autant en emporte le vent* aucune complaisance particulière vis-à-vis de ces « esclavagisme » et/ou « racisme »: étant clair que le vrai « sujet » de cette œuvre ne réside sûrement pas en ces questions-là – toujours-déjà (au moins pour la première) réglée à l'époque où elle fut tournée (1939) : puisque c'est le Nord « abolitionniste » qui l'emporta finalement sur le Sud « esclavagiste » –; plutôt en celle-ci que… (ici le texte s'interrompt). Les deux personnages principaux du film, Scarlett O'hara et Rhett Butler, sont des individus essentiellement marqués par une totale *indifférence à l'idéologie* (en l'occurrence ici : pro- ou anti-« esclavagiste/raciste » – alors que tout leur entourage, au contraire, est d'évidence passionné par ces questions : qui vont tout de même provoquer rien de moins qu'une *guerre civile* entre Américains) : ce dont atteste notamment la première séquence du film où l'on voit Scarlett se déclarer tout haut lasse du sujet dont tout le monde parle autour d'elle

– en l'occurrence : celui de cette « guerre » qui va bientôt/sûrement éclater (alors que, pour la très jeune fille qu'elle est alors, il y a tout de même des sujets, sinon plus passionnants, du moins moins « ennuyeux » – l'amour, le mariage, les « sentiments », etc.) –; et même chose pour le « forceur de blocus » Butler qui, comme il l'avoue sans honte à Scarlett, n'a accompli cet acte « héroïque »… que par appât du gain : sûrement pas en tout cas par passion pour la « cause » de ce Sud (« esclavagise ») – à laquelle, dès le même début de ce film, il déclare *lucidement* ne pas croire (et cela, non tant par conviction « anti-esclavagiste »: Butler, sur ce sujet, ne nous livrant jamais son opinion (si tant est d'ailleurs qu'il en ait une), que par le seul examen « objectif » des forces en présence – le « Nord » étant, du seul point de vue économico-industriel, bien plus puissant… que ce Sud qui pourtant, au moment où Butler expose sa froide analyse à ses compatriotes confédérés : exposé qui va provoquer chez ceux-ci une façon de *scandale*, s'imagine qu'il lui suffira de « quelques semaines » pour gagner la guerre) –; où l'on comprend par ces deux exemples que les caractéristiques principales des deux « héros » de la *saga* de Margaret Mitchell sont le cynisme (idéologique) et l'opportunisme (politique) : traits qui, en tout autre intrigue, auraient pu les rendre forts antiphatiques aux lecteur/spectateur de cette œuvre ; mais défauts qui, du fait que cette intrigue est lue/vue dans une distance historique : un intervalle temporel où a justement eu lieu l'écrasement du Sud « esclavagiste » par le Nord « abolitionniste », se tournent en *qualités* : celles de la lucidité, du courage et de l'énergie ; et pour ce que sans doute ces deux personnages *ont compris avant tout le monde* cette vérité – évidente pour le spectateur de 1939 (encore « en débat » pour les acteurs de 1865) – que, de toute façon : pour des raisons non tant moralo-idéologiques (l'anti-esclavagisme) que objectivo-économiques (la puissance matérielle supérieure du Nord) – le Sud et sa « cause » – et aussi valeureux que soient leurs tenants (qui se dépeignent volontiers en « gentlemen » contre des canons ?) – *ne pouvaient pas l'emporter*. Et voilà pourquoi aussi nos deux héros, pour ce que la *sanction de l'histoire* a fait advenir leurs « défauts » comme autant de « qualités », sont aussi les seuls, après l'écrasement du Sud, à rebondir : Scarlett, à force de tenacité, devenant une riche femme d'affaires et Rhett un opulent spéculateur, et cela tandis que les autres personnages du film s'abîment peu ou prou, eux, dans une sorte de *nostalgie* « de bon aloi » – historico-patriotique quoique bien sûr, comme je crois toutes les « nostalgies », vaine et in-tempestive (qui les condamne à la pauvreté et l'impuissance) –… pour ce monde et cette civilisation, dans tous les cas

rédhibitoirement *perdus* de l'« ancien Sud »: dont l'archétype est bien sûr incarné par la faible-lamentable figure du « gentleman » Ashley Wilkes (dont Scarlett est pourtant amoureuse – avant que de comprendre (après tout de même *trois* heures de projection !) que le « véritable objet de son amour » est bien plus le flamboyant-cynique Rhett que le geignard-nostalgique Ashley : qui pourtant, tout comme Rhett, l'aime aussi… quoique d'une manière, elle (aussi) : tant nos passions nous ressemblent, geignarde et sans audace ni énergie).

Où l'on voit en tout cas, par cette (brève) analyse du film de Victor Fleming, que son intrigue (son « sujet » et sa « situation ») n'a qu'assez peu de rapports avec les questions en lesquelles la (présente) idéologie du « politiquement correct » ((anti-)esclavagisme et (anti-)racisme – voire : (anti-)colonialisme) voudrait à toutes forces le faire entrer/le voir illustrer ; et cela pour la simple raison que son « véritable thème », loin de se résumer à l'examen à ces mêmes « questions »: habituel *fonds de commerce* de ce « politiquement correct » et de ses idéologues (toujours) *hargneux*, serait plutôt celui de l'histoire de l'*évolution progressive du désir* d'une femme (Scarlett) – dont la figure si l'on y songe, de par son courage, son énergie et sa tenacité (la manière notamment dont, en les épousant sans considérations d'ordre particulièrement « sentimental », elle les *utilise*), est tout ce qu'il y a de plus « moderne » et « féministe » –; et récit d'une telle évolution qui, pour se déployer romanesquement, avait seulement besoin de mettre en scène la sanction d'un grand « Événement historique » – en l'occurrence ici donc : celui de cette guerre civile américaine (mais en vérité plus profondément : celui de la chute définitive-rédhibitoire, en quelques courtes années, de l'entièreté d'un monde et de sa civilisation – ceux donc de ce Sud « esclavagisto-raciste ») –; et « sanction de l'histoire » qui, aux yeux de n'importe quel(le) romanci(ère), a le mérite, en accélérant prodigieusement le temps de l'intrigue, a le mérite *romanesque*, dans le cas de la *saga* de M.M., d'établir, comme on l'a vu au développement précédent, d'établir une claire distinction entre deux types de personnages : ceux qui, après avoir essuyé cet « orage de l'histoire »: cette chute rédhibitoire de leur « monde », savent par lucidité et courage rebondir/s'adapter-à celui qui, à ce « monde ancien », a succédé… et ceux qui, pour ce que ne disposant pas de ces mêmes qualités : peut-être parce que, en ce même « monde ancien », elles étaient peu ou prou regardées comme des « défauts » (cynisme, opportunisme, immoralisme,

etc.), ne savent que s'abîmer en cette nostalgie-pour un « monde » qui, de toute façon : qu'on s'en félicite ou qu'on s'en désole, est *bel et bien mort*. Et certes un militant anti-raciste/anti-esclavagiste/anti-colonialiste pourra toujours faire reproche au film de Fleming de recéler certaines séquences – celles où on voit par exemple des « nègres », rentrant des champs, défiler sur un fond de ciels crépusculaires en « technicolor » (même si à mon sens ces scènes – parce que sans doute : les plus cinématographiquement « faciles » (en la forme d'un abus, justement, de la technique récemment inventée de ce « technicolor ») – sont les plus *faibles* de l'œuvre) –… où en effet se dit, quoiqu'en ce mode (donc) poético-kitsch, cette *nostalgie*-pour un tel monde « raciste/esclavagiste/colonialiste » (que ne peut bien sûr – et d'ailleurs avec raison – que *honnir* le militant, lui, « anti-raciste/anti-esclavagiste/anti-colonisaliste »), mais « nostalgie » qui, si l'on y songe, est elle-même *dénoncée* par le mouvement entier de l'intrigue du film et/ou du roman : puisque les deux « héros » de ceux-ci sont, eux, parfaitement indifférents à ce sentiment… en lequel, sans doute, ils voient un indice de faiblesse et le ferment de toute impuissance (qui ne peuvent conduire qu'à cela que Scarlett pour en avoir fait l'épreuve dans sa propriété de Tara au sortir de la guerre – a fait le serment solennel d'évacuer de sa vie et de celle de ses proches : pauvreté, misère, famine, etc.). Où l'on voit par là que le procès que font les militants anti-racistes du « politiquement correct » aux film de Fleming/roman de Mitchell – celui d'illustrer, en cette forme « nostalgique », une certaine *complaisance* vis-à-vis de ce Sud esclavagiste/raciste/colonialiste (que ne pouvaient en effet trouver « beau et charmant » (et donc) regretter que ses maîtres-et-propriétaires) – et sûrement pas, bien évidemment, leurs « esclaves nègres ») – est, dans une certaine mesure : en mettant peut-être de côté les « séquences en technicolor » que j'ai évoquées plus haut, tout à fait injuste et inapproprié ; et cela parce que, comme j'ai commencé de le montrer (plus haut), la « morale » de cet *Autant en emporte le vent* va plutôt dans le sens, sinon d'une condamnation de ce Sud « esclavagiste » : qui d'ailleurs, l'affaire étant depuis longtemps *historiquement* réglée : par l'effectif effondrement de ce même Sud, n'eût servi à rien, du moins celle de cette absurde nostalgie pour un *monde mort* : celle où s'abîme, en ce mode geignard, le décevant Ashley Wilkes… mais que les héros « positifs » Scarlett et Rhett n'ont même pas l'idée d'éprouver (tout au plus y a-t-il chez Scarlett un attachement viscéral-passionné à la *terre* de Tara – que l'idéologue vulgaire-néo-progressiste pourrait *à la rigueur* qualifier de « pétainiste » (tant on sait par quelles « formules à l'emporte-pièce »/qualificatifs de

connotation toujours péjorative ces gens-là (dé)raisonnent ordinairement) – ; mais attachement qui ne lui est venu que très progressivement et du fait de la dureté des épreuves subies – puisque, dans les séquences initiales du film : où elle dialogue avec son père sur justement leur propriété de Tara, elle se moque elle-même de cette passion pour la terre qu'exprime à cet instant, en une forme très lyrique : « [retrouver la citation] », M. O'hara : « Vous parlez comme un Irlandais »).

Ce qu'il y a à mon sens de réellement décisif dans les film de Fleming/roman de Mitchell, ce n'est pas tant qu'y soit relaté, en mode certes grandiose : *cf.* la scène de l'incendie d'Atlanta, la Guerre civile américaine – dont l'épisode ne dure d'ailleurs qu'environ un tiers de la projection –… qu'y soit proposé à la méditation de son spectateur/lecteur cette question plus historico-universelle : comment fait-on pour survivre à l'effondrement rédhibitoire du monde qui fut le sien (celle que, par exemple, les rapatriés d'Algérie durent, via notamment l'écoute des chansons de leur « troubadour » Enrico Macias (!), se poser… suite à l'effondrement de l'autre monde de cette/leur « Algérie française »)? La réponse qu'apporte cet *Autant en emporte le vent*, via la distinction qu'opère l'œuvre entre ses deux types de personnages : incarnés, pour le premier, par le couple Rhett/Scarlett et, pour le second, par celui Ashley (et la même) Scarlett, à cette question étant que, face au désastre de l'effondrement brutal/total d'un « monde » (peu important donc lequel), il ne sert à rien de s'abîmer dans une (vaine) nostalgie (pour ce monde)… plutôt tenter de prendre acte de cet effondrement et de son « rédhibitoire »… pour s'avancer sans frémir ni se lamenter sur les eaux inconnues de l'autre monde qui, dans l'intervalle de la catastrophe advenue, s'est mis en place. En ce sens, le personnage de Scarlett « âme forte » dont la seule faiblesse est son amour pour le geignard Ashley, incarne à merveille cette double postulation vers « passé » – celui sur lequel pleurent inutilement les « faibles » – et vers « à-venir » – celui vers lequel s'avancent sans regarder en arrière les « forts » –: ses deux soupirants (entre lesquels elle balance : Ashley et Rhett) étant les figures respectives du « monde d'avant » et du « monde d'après »… la catastrophe, mais personnages dont il est à noter qu'ils font peu ou prou tous les deux, dès le début du film : avant même l'éclatement du conflit, la *même analyse sur l'inéluctabilité* de celle-ci : Butler pour des raisons économico-« objectives » (le Nord est industriellement plus puissant que le Sud), Wilkes pour des raisons plus « morales » (aucune

civilisation ne pouvant, selon lui, se maintenir durablement sur la base d'une structure sociale de type « esclavagiste » – ce pour quoi, répondant dans le cours de l'intrigue à une objection que lui fait Scarlett : à laquelle il reprochait de traiter trop durement ses employés (des bagnards cette fois-ci *blancs*), il lui dit que de toute façon, et quelle qu'ait été l'issue de la guerre, il aurait fini par affranchir ses esclaves *noirs*). Où l'on voit que, sur le plan de la *lucidité historique*, le « gentleman » Ashley ne le cède en rien à l'« aventurier » Rhett ; la seule chose qui, finalement, les différencie se situant sur le plan, non tant des convictions politiques, que sur celui de leur « vouloir-vivre » respectif : faible et à « basse-tension » pour le premier, fort et de structure cynique-opportuniste chez le second (ce que d'ailleurs, pour sa part, le même Wilkes, dans la scène où Scarlett lui fait une authentique déclaration d'amour, est le premier à reconnaître : lorsque, avouant en effet à la jeune fille qui s'est ainsi jetée à son cou que lui aussi l'« aime », il la refuse cependant, à la grande incompréhension de Scarlett, pour ce qu'il voit bien que cet amour – et du fait de la « basse-tension » du « vouloir-vivre » qui le sous-tend (Wilkes étant là aussi, comme sur l'autre sujet du devenir historique de sa civilisation, très lucide sur lui-même) – ne pourra jamais être à la hauteur de celui, violent et impérieux, que lui a voué la même Scarlett – « Vous êtes la vie », lui signifie-t-il en substance, et moi [retrouver la citation] »). Et en ce sens un des nœuds de l'intrigue de cet *Autant en emporte le vent* réside en l'incompréhensible mystère de la raison pour laquelle sa flamboyante héroïne s'est ainsi entichée de son pâle/faible/geignard voisin des « Douze Chênes » – alors que, dès les premières séquences du film, le spectateur a compris que l'homme auquel elle était de tout temps destinée était ce cynique-magnifique Rhett Butler (pour la raison, dira celui-ci, qu'« ils se ressemblent ») –; mais « incompréhensible » de cette raison dont on comprend aussi qu'il est plus d'ordre historico-romanesque que « sentimental » : pour ce que, dans l'économie profonde de la saga de M. Mitchell, la passion qu'a concue l'« âme forte »-Scarlett pour l'« âme faible »-Ashley ne représente rien d'autre, et chez son héroïne en particulier, et chez ses compatriotes « confédérés » plus généralement, que le *point aveugle* par lequel une civilisation entière va bientôt basculer au gouffre où gisent les sociétés mortes et leurs (« charmantes » quoiqu'obsolètes) « conceptions du monde » (chose étrange, et un peu folle, à penser : peut-être que le jour de ce fameux « pic-nic » aux *Douze chênes*, Scarlett, au lieu de persister en son amour (psychiquement) contre-nature envers le « faible » Ashley : qui est à cet instant « tout le Sud » et sa cause s'était

entichée du « fort » Rhett Butler : dont la seule « cause », comme il l'affirmera plus tard, n'est autre que… la *sienne*, alors le Sud n'aurait pas perdu la guerre – dont l'annonce est justement proclamée le jour de ce même « pic-nic » : déclenchant, selon, l'enthousiasme (imbécile) des hommes et/ou les larmes (plus lucides) des femmes).

Car toujours en vérité, c'est, non tant par leur dé-faut de force et de puissance, que par le « point aveugle » que je dis : représenté ici donc, dans le film de Fleming, par la passion peu ou prou *aberrante* qu'a vouée Scarlett à Ashley, que se dé-font les civilisations ; et « point aveugle » qui, dans la longue séance initiale de ce même film : ce « pic-nic » où est comme récapitulée une dernière fois tout ce qui faisait la splendeur de cet *Old South* (opulence de la propriété des Wilkes, beauté des robes des femmes, charme des soirs sous les ciels « en technicolor » de la Géorgie, etc., etc.), se dit notamment en la forme de l'(imbécile) arrogance de tous ces (futurs) « Confédérés » – persuadés qu'il ne leur suffira que de « quelques semaines » pour « battre les Yankees » (et cela pour l'unique et (tout aussi imbécile) raison qu'ils sont eux, contrairement à ces « Yankees », des « gentlemen » – ce pour quoi, on l'a vu, le contrepoint qu'apporte à cet optimisme l'analyse économique du lucide Butler sur les forces en présence de ce Nord et de ce Sud provoque chez tous ces fantoches glorieux et grisés par leurs propres rodomontades une sorte de *scandale*) – ; et « Confédérés » dont aucun (sinon peut-être, justement, le lui-aussi très lucide Ashley Wilkes – mais dont la lucidité ne va pas tout de même, contrairement à celle de son invité Butler jusqu'à envisager l'(inconcevable : pour ses autres invités) la possibilité d'une *défaite du Sud* : se contentant, même si peut-être il n'en pense pas moins, de déclarer que, si la guerre éclate, il « fer(a) son devoir »)… ne semble se douter qu'ils vivent en réalité les *derniers instants* de leur monde et de leur civilisation ; et « point aveugle » que je dis… et dont on comprend qu'il ne réside même pas tant ici en l'imbécilité/manque de lucidité historique de tous ces jobards « sudistes »… qu'en ce trait « très/trop humain » de, sinon l'impossibilité, du moins l'extrême difficulté pour les hommes à imaginer que le temps qu'ils ont toujours connu puisse ne pas durer indéfiniment – à toujours perdre de vue, comme le reprochait R. Aron à un ancien Président, cette vérité que « l'histoire est tragique ». Ce pour quoi, dans cette perspective : celle de l'analyse de ce « point-aveugle » que je dis – et analyse allant bien plus loin que celle de celui par lequel la civilisation de

ce Sud « esclavagiste » s'est, en quelques courtes années, effondrée (parce que pouvant aussi bien s'appliquer à n'importe quel « effondrement » de n'importe quelle « civilisation » ayant eu lieu dans l'histoire générale des hommes et des sociétés) –, la scène du film de Fleming qui n'apparait la plus « signifiante » de toute l'intrigue est peut-être celle de cette séquence où, tandis que leurs « femmes », éventées par de petites « négresses », font la sieste à l'étage, les hommes eux, s'exaltant mutuellement au sujet de la *certitude d'une victoire*: dans une guerre qui n'a pas même encore été déclarée, « discutent politique » au salon… enfumant leur cigare et sirotant leur « brandy »; et séquence qui n'est pas pour rien aussi celle où Scarlett, délaissant tout ce gynécée de femmes endormies: geste qui, dans la mentalité (pour le coup!) patriarcale de l'époque, est d'une grande audace, descend au rez-de-chaussée de la splendide-Sudiste demeure… pour faire la déclaration que l'on sait à son cher Ashley: par quoi les deux composantes de ce toujours même « point aveugle » – la sentimentalo-symbolique (dont le signifiant est, on l'a vu, la passion peu ou prou absurde/aberrante/« contre-nature » qu'a vouée Scarlett à son « (anti-)soupirant » Wilkes) et historico-politique (dont le signifiant est, elle, toutes ces rodomontades guerrières que profèrent, « au salon », les imbéciles hommes sudistes) – sont, ce *moment*, cinématographiquement réunies; ce pour quoi aussi ce moment est aussi celui où Butler, qui a volontairement assisté à la « déclaration » – elle aussi d'une audace incroyable (à l'aune de la bienséance en usage à cette époque) – de Scarlett à Ashley, tombe véritablement amoureux de la jeune fille… dont il avait certes déjà, quelques minutes auparavant, remarqué la grande beauté… mais dont il ne soupçonnait pas encore, jusqu'à cette scène dont il a été l'(involontaire) témoin, l'énergie volcanique et l'audace passionnelle-époquale: « Je veux, dira-t-il plus tard à Scarlett, que vous me disiez un jour ce que vous avez dit (ce jour-là) à Ashley Wilkes. » Et il serait facile ici, pour donner les raisons de la passion que conçoit à cet instant le cynique-(anti-)sentimental Rhett Butler pour la jeune fille, d'exciper du fameux « désir mimétique » cher à René Girard; mais explication qui, me semble-t-il, serait bien superficielle (« facile » donc); et cela parce que manquant de toute façon le signifiant de *concomittance* illustrée par cette séquence: celle donc entre les deux composantes de ce « point aveugle » qui va conduire à l'effondrement entier de la civilisation du Sud – rodomontades guerrières des hommes « au salon »/poursuite sans pudeur par Scarlett de son incompréhensible passion… pour l'homme qui, en effet, est le *moins désigné* pour en être l'objet –; et « concomitance » sentimentalo-historique

(à peine quelques minutes plus tard parviendra à la propriété des « Douze Chênes » l'annonce de la déclaration de Guerre) dont le fruit est donc cette passion durable, chez un homme pourtant réputé pour sa légèreté et son inconstance : Rhett Butler, pour la jeune et impétueuse jeune fille-O'hara : ce pour quoi aussi la première phrase qu'adresse Rhett à Scarlett – celle-ci, dans sa colère d'avoir été repoussée par Ashley, ayant violemment projeté un bibelot qui est venu s'écraser contre le divan où se cachait Rhett… (qui, de ce poste d'observation, n'avait rien perdu de toute la scène) – est cette ironique question : « La guerre aurait-elle été déclarée ? » (et elle le sera en effet, effectivement, quelques minutes plus tard) ; mais mot/« signifiant » de « guerre » qui dit bien qu'ici, en de telles circonstances tout à la fois sentimentales et historiques, la scène à laquelle vient d'assister, sans le vouloir, l'« invité » à ce « pic-nic » d'Ashley Wilkes, est bien plus qu'une séquence de banal marivaudage – rien de moins que… (ici le texte et le développement s'interrompent… que mon lecteur n'aura sans doute, par les considérations qui précèdent, aucun mal à reconstituer).

Cette scène nous aura en tout cas privé d'une autre où nous aurions eu loisir d'assister à un échange entre Wilkes et Butler (le premier ayant en effet quitté l'assemblée au salon de ses hôtes confédérés pour « tenir compagnie » au second qui, pour les raisons qu'on a vues, vient d'en être exlu) ; et échange auquel, c'est à noter, le film, durant ses trois heures entières de projection, ne nous donne jamais à assister pourquoi cela ? Peut-être parce que nous faire voir cela – les deux « soupirants » de Scarlett discutant enfin à cœur ouvert sur la situation politique du moment (l'imminence du conflit, la probable défaite, en celui-ci : s'il éclatait, du Sud, etc.) – eût été, pour le film, prendre le risque de faire sentir à son spectateur la *proximité de pensée* de deux personnages… que tout, dans l'intérêt de l'intrigue et cela jusqu'à son dénouement, *doit séparer*… et alors que, très probablement, Ashley, contrairement à ses hôtes persuadés que la guerre sera courte et de toute façon victorieuse, partage peu ou prou ce qu'on pourrait appeler le « défaitisme » de Brett : ce pour quoi, lors de la discussion entre tous ces va-t'en-guerre et (futurs) « Confédérés » au salon, et sans aller bien sûr jusqu'à adhérer à l'analyse de Butler : démontrant pour des raisons de puissance industrielle et économique que le Sud *ne peut pas* gagner cette guerre, il se contente, lui, d'exprimer le vœu que cette guerre n'aura pas lieu – que le Nord laissera, sans intervenir, le Sud « quitter l'Union » –; et

position peu ou prou « pacifiste » qui, chez Ashley, en dissimule sans doute une autre – mais qu'en hôte poli et gentleman accompli, soucieux de ne pas choquer ses invités : qui eux désirent ardemment le conflit, il se garde bien d'exprimer (comme le fait lui, sans ménagement pour ses auditeurs, le réaliste/lucide Butler – ce qui va notamment provoquer son exclustion de l'assemblée de tous ces imbéciles « va-t-en-guerre ») –: celle que l'issue de cette guerre ne peut en aucune façon se révéler *heureuse* pour le monde et la civilisation qui sont les siens (par quoi, on le voit, il n'est pas si éloigné qu'on pourrait le croire de la position, elle plus tranchée : pour les raisons économico-industrielles qu'on a vues, de Butler – pour lequel la défaite du Sud est quasi-certaine). Et la vérité ici est que, face à l'Événement historique qui se profile : celui donc de cette Guerre civile américaine, Ashley réagit, non tant, comme Rhett, en stratège et froid analyste économico-politique, qu'*en poète* (de l'histoire) : ce que donne clairement à entendre le discours qu'il tient, lors d'une autre scène précédant directement celle de cette « discussion politique entre hommes » au salon, à sa « promise » Mélanie Hamilton ; et scène dans laquelle, ouvrant largement la fenêtre devant celle-ci pour lui montrer la (splendide) propriété où désormais elle va vivre en sa compagnie, il ne peut s'empêcher de lui préciser qu'une partie de cette « splendeur » tient au côté « éphémère »du monde et de la civilisation dont ces « Douze Chênes » sont comme le fleuron et la « splendide » illustration : ce qu'en effet la suite de l'intrigue du film – durant laquelle ces mêmes « Douze Chênes » seront entièrement ravagés par la guerre (ce qui n'arrivera pas au « Tara » de Scarlett) – avèrera suffisamment. Où l'on comprend par là que la « faiblesse (romanesco-structurelle) » du personnage de Ashley Wilkes ne tient pas tant à son absence de lucidité historique – il sait bien lui, tout comme Butler, que la « cause » du Sud est d'avance « perdue » (ce qui fait d'ailleurs de lui, contrairement à ce même Butler : qui récuse ce terme, un « authentique *gentleman* » – puisque, on le sait, ceux-ci « ne se battent que pour des causes *perdues* »: ce que va d'ailleurs faire, lors de la guerre qui s'avance, avec beaucoup de courage : quoique sans illusions, le même Ashley) – qu'à une sorte de *fascination* (peu ou prou morbide) *pour le devenir historique*: celui qui abat en quelques années de guerre/quelques heures de projection des mondes et des civilisations dont les, eux, *peu lucides* habitants pensaient qu'ils devaient durer toujours ; et processus d'un tel devenir, et si brutal, dont le « poète (de l'histoire) » qu'est Ashley a compris que c'est sa brutalité même, sa soudaineté sans (ici le mot manque), qui rend si beaux et charmants, dans le moment qui précède immédiatement leur

effectif effondrement : celui donc, dans le film de Fleming, de ce « pic-nic » aux « Douze Chênes »…; ces mêmes « monde et civilisation » (et qui sait si, par ces considérations, nous ne tenons par là la *véritable raison* pour laquelle la « volcanique » Scarlett s'est entichée du « faible » Ashley : pour ce qu'elle a pointé chez son voisin des « Douze Chênes » le « poète (de l'histoire) » qu'elle ne sera jamais – ce qu'elle appelle dans la langue de son époque le « gentleman »; ce qui donne notamment lieu, dans sa première rencontre avec Rhett, à cet échange : « Vous n'êtes pas un gentleman »/Vous n'êtes pas une *lady* »). Et dans le fond le pâle et si décevant Ashley aurait pu être un autre Rhett – n'en a-t-il pas la lucidité (historique) et le courage (au moins militaire) ? –; sauf que la fascination à la fois horrifiée et émerveillée qu'il éprouve pour ce devenir historique – qui abat en quelques années/quelques heures les mondes et les civilisations (quoiqu'en les faisant briller, dans le moment qui précède directement leur effondrement, d'une *incomparable et déchirante* splendeur) – l'empêche de convertir ces vertus en la *doctrine d'une action* : ce que sauront justement faire eux, après la guerre, la (non-« lady ») Scarlett (qui deviendra une riche femme d'affaires) et le (non-« gentleman ») Butler (qui deviendra, lui, un opulent spéculateur). Mais où l'on comprend aussi par là quel rôle exact joue, dans cet *Autant en emporte le vent* : titre qui dit assez que le vrai sujet de cette « saga » n'est pas tant même l'effondrement de la civilisation du Sud… que, de manière plus générale et comme « philosophique », le passage du temps (son « *gone* with the wind »), le personnage de ce « faible » Ashley Wilkes : rien de moins que celui du *coryphée de/dans la tragédie* (de ce même effondrement de la « civilisation du Sud »); et fonction de « coryphée » qui nécessitait bien sûr un personnage de témoin et de commentateur – plutôt que d'« acteur » (aux deux sens du terme) – de l'intrigue de cette tragédie : celui du poète (de l'histoire) » qu'incarne justement le même Ashley.

Ce pour quoi ce même « personnage de coryphée » d'Ashley – chargé par sa créatrice M. Mitchell de commenter plutôt que de vivre réellement la « tragédie » qu'elle se propose de raconter (celle donc de l'effondrement entier et brutal d'une « civilisation » – peu importe dans le fond laquelle : celle du *Old South* américain… ou de l'Algérie française »…) – m'apparaît à tout prendre, dans sa complexité même, plus décisif et intéressant que les deux (personnages) plus positifs et officiellement désignés comme principaux de l'intrigue que sont Scarlett et Rhett ; et si la nature « geignarde-pes-

simiste » de Ashley peut agacer les spectateur/lecteur de l'œuvre, il ne faut jamais perdre de vue le fait que ces geignardise/pessimisme foncier ne sont pas tant dus à la faiblesse intrinsèque du personnage qu'à la *fonction de coryphée* qu'il occupe dans l'intrigue de cette tragédie ; et fonction dont on sait que, dans toute « tragédie authentique », elle consiste essentiellement à se *lamenter* sur les malheurs mis en scène par celle-ci ; et fonction d'un tel « se lamenter » qui explique la nature (essentiellement) « geignarde » du « coryphée Ashley »: étant clair que, si ce personnage l'avait moins été : « geignard » et pessimiste, il eût manqué une *voix essentielle* à cet *Autant en emporte le vent* – et même si cette « voix » est portée par un personnage qui, à l'aune de ceux « principaux-positifs » de l'intrigue : le couple flamboyant que constituent, eux, Rhett Butler et Scarlett O'hara, s'avère aux yeux du spectateur quelque peu agaçant et décevant – ; et cela dans la mesure où cette même « voix » est chargée de faire sentir (en le mode d'un *surlignement*) à ce spectateur tout « le tragique de la tragédie » devant celui-ci re-présentée : ce pour quoi, dans la distinction que j'ai faite plus haut entre les deux types de personnages qui animent ce récit : les (pour dire vite) optimistes-idiots et les pessimistes-cyniques, notre « coryphée-Ashley » apparaît comme une créature intermédiaire entre lucidité (historique) – il sait bien, lui, que la « cause du Sud » est d'avance condamnée – et impuissance (nostalgique) puisque, suite à l'effondrement de son monde et de sa « cause », il ne parvient pas à « rebondir » (ne devant finalement sa survie qu'à Scarlett qui l'a embauché dans son affaire) – *cf.* notamment aussi la scène où il dit à la même Scarlett, cherchant désespérément à trouver les 300 dollars qui lui permettront de conserver sa terre de Tara : frappée de l'impôt du même montant, qu'il « *aurait* dû », pour les lui procurer, se résoudre à « attaquer (quelque) banque » (toute la personnalité de Wilkes en ce *conditionnel*). L'imminence de la guerre, à nous qui regardons le film de Fleming dans une distance (cinématographique) de 80 ans (1939) et une autre (historique) de plus de 150 ans (1865), rend le monde qu'évoque la longue séquence initiale du « pic-nic » aux Douze Chênes particulièrement splendide ; mais cela, non tant peut-être d'abord pour ses (belles) propriétés et ses désuètes) crinolines, que parce que nous avons bien nous, spectateurs de 1939 (et *a fortiori* : de 2020), que ce monde va disparaître/a disparu – et en effet, le jour de ce pic-nic est aussi celui de la déclaration de guerre accueillie dans l'enthousiasme par les participants à ce même pic-nic – àl'exception donc de Ashley qui lui, tout comme Butler, ne se fait aucune illusion sur l'issue du conflit) – ; où l'on voit que la fonction de ce personnage – celui qui à

cet instant, devant une baie largement ouverte sur la « vision radieuse » de ces/ses « Douze Chênes »: herbe verte, grands arbres, maisons à colonnes, robes claires dans le lointain, etc. explique, sur le ton à la fois plaintif et sentencieux qui est ordinairement le sien, à sa fiancée Mélanie que si, à cet instant, ce monde leur apparaît si beau, c'est d'abord parce qu'il est infiniment fragile, essentiellement marqué du sceau de l'« éphémère » (historique) (ce que sont sans doute tous les mondes mais celui-là plus qu'un autre puisque, dans quelques heures (de projection), il aura en effet entièrement disparu – et les « Douze Chênes », ravagés par la guerre, avec lui) –… est d'être comme le *représentant* « au-présent » d'un regard-sur (ce même monde) encore à venir : celui que portera sur cet *Old South* qui vit ses dernières heures le spectateur de 1939 (ou de 2020). Où l'on voit pour quoi j'ai pu qualifier ce même Ashley Wilkes de « coryphée de la tragédie » de l'effondrement du Sud qui s'ouvre à cet instant, lors de la séquence comme *récapitulative* (de l'effective splendeur de ce même Sud qui va disparaître) de ce pic-nic aux « Douze Chênes », devant nos yeux de spectateurs de 1939/2020 du film de Fleming. Bien sûr les participants à ce « pic-nic » aiment aussi leur Sud, son monde et sa « cause » – ne sont-ils pas prêts à donner leur vie pour eux (sacrifice que Butler qualifiera lui un peu plus tard – lorsque la *liste des morts* confédérés commencera à s'allonger démesurément (*cf.* la scène située à Atlanta où est officiellement distribuée aux familles en larmes cette « liste »… avec tous ses terribles-désolants « *killed in action* ») – de « gaspillage »)? –; à la nuance que le regard qu'ils portent sur leur cher « *Old South* » n'est pas celui poético-historico-méditatif, du « coryphée-Ashley »… qui lui, comme s'il avait reçu *en une fois* « toute la bobine du film » (de Fleming), com-prend/saisit ce Sud et son « monde » dans la *profondeur* historico-temporelle ; et « profondeur » qui confère à la vision/saisie qu'il fait de sa « civilisation » en général et de sa propriété des « Douze Chênes » en particulier – qui, dans quelques années (de guerre) et quelques heures (de projection), auront l'une et l'autre entièrement disparu – une beauté, non seulement « belle », mais aussi, mais surtout, *déchirante*; mais vision sur ce/leur monde du Sud à laquelle bien sûr n'accèdent pas les invités au « pic-nic » de Wilkes : puisque eux sont pour leur part persuadés que la guerre (qui commence avec ce « pic-nic ») sera courte… et de toute façon *victorieuse*.

(Les considérations impromptues que je développe ici sur la *saga* de M.

Mitchell me confortent une fois de plus dans cette idée, déjà exposée dans d'autres tomes de ma *Profondeur*, que les objections que fait l'idéologie du « politiquement-correct » à certaines œuvres du passé – et objections d'ailleurs pas toujours illégitimes (quoiqu'hélas !, dans la perspective spéciale qu'elles suivent : ici dont celle de l'« anti-raciste »/« anti-esclavagiste »/« anti-colonialisme », le plus souvent, pour les raisons que j'ai exposées plus haut, *hors de propos*) –… s'avèrent toujours peu ou prou *contre-productives* : étant clair par exemple, dans mon cas, que, si les tenants de cette idéologie ne s'étaient pas récemment avisés de censurer cet *Autant en emporte le vent* – ouvrage qui était loin de figurer parmi mes « livres de chevet » (mais qui, (presqu)'à mon corps défendant, l'est (presque) présentement devenu) –, je n'aurais sûrement pas eu l'idée et le désir de procéder ici à son analyse ; tant les attaques que déclenche la « pensée unique » de ce « politiquement correct » contre certaines œuvres du passé donnent irrésistiblement envie à l'« innocent lecteur » de, sinon *prendre leur défense* : elles le font très bien toutes seules, du moins les (re)lire (ou les (ré)visionner) : histoire peut-être, tout simplement, de les (re)situer dans le *contexte* qui fut le leur au moment de leur parution (ou de leur sortie sur « grand écran ») – mouvement de « (re)situ(ation) » d'une œuvre… auquel, justement, *ne procède jamais* la critique à l'emporte-pièce de ce « politiquement-correct » (et cela parce que la véritable passion de cette critique « spéciale » n'st pas tant de lire-et-critiquer… que d'*interdire-et-censurer* – coïncidant donc par là, chez les idéologues de cette même pensée (dite) « unique » avec l'(éternelle/ordinaire) « passion triste » du *pouvoir*) – ; ce pour quoi aussi, pour ma part, je suis persuadé qu'au moment où j'écrivais ces lignes/procédais à l'analyse du film de Fleming nombre de gens ont fait comme moi : ressortir de leur vidéothèque un DVD… qu'en vérité depuis longtemps, ils ne visionnaient plus guère – et cela peut-être parce qu'ils discernaient en cette simple (re)projection du film tiré du roman de M. Mitchell… une sorte d'*acte de résistance* (secret) au « discours sans réplique » de toute cette (sournoise-terroriste) idéologie du « politiquement correct » : celle qui, donc, ne cherche pas tant à convaincre qu'à, plus platement, *interdire* – cette « interdiction » constituant secrètement la *véritable jouissance* des tenants/illustrateurs/militants de cette même « idéologie »).

Mais ceci précisé – cet étrange tropisme « contre-productif » d'une idéologie censée pourtant lutter contre des fléaux tels que le « racisme »

ou le « colonialisme » (et *a fortiori* bien sûr : l'« esclavagisme » – dont je doute fort qu'il existe encore, aujourd'hui, des partisans) –, je reviens au film de Fleming : dont le véritable sujet, comme on l'a vu, n'est pas tant l'épisode historique de l'effondrement de cette (indéfendable : parce qu'« esclavagiste ») « civilisation du Sud »… que, plus généralement, celui de *tout effondrement de tout monde* – comment cela survient et comment à une telle catastrophe, ses acteurs, selon leur personnalité propre, réagissent (en s'abîmant pour certains dans une nostalgie sans recours, en trouvant pour d'autres l'énergie et le courage de rebondir) –; où l'on voit notamment, dans cette perspective interprétative, que les questions du racisme/colonialisme/esclavagisme – sur lesquelles veut justement et *uniquement* se focaliser l'interprétation de cette idéologie du « politiquement-correct » (manquant dès lors par là l'intention profonde de l'auteur de cette *saga*) – viennent, à l'aune de ce « véritable sujet » que je dis, comme peu ou prou *accessoires* : pour ce que, dès le début de l'intrigue, et dans la mesure où le spectateur de celle-ci sait pertinemment que ce système social s'est entièrement effondré sous la *sanction de l'histoire*, *toujours-déjà* réglées. Bien sûr, les idéologues du « politiquement-correct » eussent préféré que Fleming plaçât en son film quelque *belle diatribe* « anti-esclavagiste » – si tant est que cela ait suffi, à désarmer leur ire « anti-raciste » contre l'adaptation cinématographique du roman de Mitchell (car l'on sait que ces gens, pour ce que ne recherchant pas tant le triomphe de leurs idées que la *culpabilisation* de leurs auditeurs, en veulent, en ce domaine, toujours plus) –; mais tentation que, pour finir (et je crois avec raison), le réalisateur a repoussée ; et cela sans doute pour ce que, dès l'époque où il le tourna : 1939, elle dut lui apparaître, dans la perspective historique, peu ou prou *superfétatoire* : puisque cette « diatribe », avec l'effondrement militaire du Sud, c'est *l'histoire elle-même* qui l'avait prononcée (ce que j'ai appelé plus haut sa « sanction »). En ce sens, cette « Guerre de Sécession » américaine est une sorte de guerre « philosophique » où s'opposent, non tant deux puissances : puisque Nord et Sud sont censés n'en constituer qu'une seule, que *deux conceptions économico-sociales* du monde (pour dire vite : l'« absolitionniste » du Nord et l'« esclavagiste » du Sud) – ce que le même Butler, dans son analyse des forces en présence, exprime en notant que, tandis que le Nord dispose « de canons, de fabriques, de mines », etc., le Sud, lui, n'a que « du coton… et de l'arrogance » (ce coton qui en effet, pour être récolté, exige toute une armée (agricole) de mains « nègres ») –; ce pourquoi l'abolition de l'esclavage décrété (pour des raisons soit disamment « humanistes » – mais en vérité on

le comprend : plus profondément économico-socialo-« philosophiques » par le gouvernement « nordiste » de Washington ne peut être vécu par le Sud « esclavagiste » que comme une *authentique déclaration de guerre*: pour ce que l'application d'un tel décret à l'ensemble de l'Union signifierait pour ce même Sud, dont l'économie est entièrement fondée sur ce « système esclavagiste », sa ruine totale et immédiate (considérations qui, je le note en passant, font venir la belle intention d'Ashley Wilkes – comme quoi de toute façon, guerre ou pas guerre, il *aurait* fini par « affranchir ses esclaves » (toujours, chez le personnage, l'usage de ce « conditionnel »… qui, dans le fond, « ne mange pas de pain » ni ne récolte de coton) – comme un pur *vœu pieux* – car comment, s'il l'avait réellement mise en pratique, sa belle plantation des « Douze Chênes » eût-elle pu seulement survivre : la guerre, qui elle va la ravager entièrement et sans autre forme de procès/discussion (philosophiques), venant ici comme la (très pratique et très sanglante) prise au mot, par l'histoire : sa « sanction », des « bonnes inentions » (humanistes) de son propriétaire). Le Sud, dans le fond, n'a qu'*une* revendication à opposer au prosélytisme abolitionniste du Nord – celle de ce « nous voulons garder nos nègres » exprimée avec véhémence mais somme toute grande lucidité par un des participants à la discussion « politique » qui a lieu, « au salon », lors de ce « pic-nic » aux « Douze Chênes » (et c'est dans le fond la seule *chose sage* qui, dans le cours de cette discussion : tout le reste, comme on l'a vu, n'étant qu'inepties et « arrogan(tes) » (Butler) « rodomontades » (Scarlett), à cet instant est dite) – ; mais revendication qui, comme le dirait peut-être l'essayiste Bruckner : quoique parlant lui de son « mode de vie » à la française, « n'est pas négociable »; et « non-négociabilité » qui, dans le cas de ce Sud « esclavagiste »: celui qui entend bien « garder ses nègres », n'est pas tant dûe à l'attachement de ses habitants pour leur (donc) « mode de vie » – certes délicieux (pour ceux qui du moins possèdent des propriétés où travaillent des esclaves – ceux-ci, si on leur avait posé la question ayant sans doute eu sur cette question un tout autre « point de vue »!) – qu'à cette considération, elle toute pratico-objectivo-économique, que, sans « (ses) nègres », cet *Old South* (et son donc : « mode de vie » peu ou prou « délicieux ») ne saurait survivre longtemps, et « vérité », non de gentleman (Wilkes) mais de froid analyste économique (Butler), que va *effectuer pratiquement* la guerre qu'éclate le jour même de ce (« récapitulatif ») pic-nic aux « Douze Chênes »: mettant par là un terme pratico-sanglant à toute cette stérile-inepte discussion autour de la question de ce système social-esclavagiste. Il ne s'agit pas ici bien sûr d'apporter quelque justifica-

tion – fût-elle d'ordre « contextualisant » voire « esthétisant » (les supposées douceur/splendeur de cette « civilisation du Sud » – quoique, on l'a vu, *pas pour tous*!) – à ce (hideux) sytème ; seulement de bien comprendre que ses partisans et illustrateurs « sudistes-confédérés », face à la question « philosophique » que leur posait l'existence ou non de ce même système esclavagiste, n'avaient tout simplement *pas le choix*: puisque sa suppression ne signifiait rien d'autre pour eux que la ruine économico-immédiate de l'entièreté de leurs « monde » et « civilisation » – et suppression que seules une *guerre* (pratico-« philosophique », donc) et la *défaite* en celle-ci de la « cause » des Confédérés pouvaient leur imposer : l'imbécile croyance de ceux-ci en la *certitude d'une victoire* pouvant, de ce point de vue, être regardée comme la « ruse de l'histoire désirant liquider le plus rapidement possible, en cette forme donc philophico-guerrière : celle qui a au moins le mérite (cruel), en mettant un terme à tout bavardage et autres rodomontades : ceux-là mêmes que met en scène la séquence de cette discussion « entre gentlemen » dans le salon des « Douze Chênes », d'accélérer prodigieusement le processus de la *fin des illusions*, ce système social-esclavagiste… devenu, sinon « im-moral », du moins parfaitement *obsolète* aux yeux de cette même histoire (l'« hegelianisme » d'une telle interprétation de la Guerre civile américaine étant notamment soutenu par le mot de « gaspillage » que prononce le personnage de Butler – sorte d'« hegelien qui s'ignore » (et s'opposant pour cela à l'autre « penseur » de cet *Autant en emporte le vent*: le poète-et-coryphée (qui s'ignore lui aussi) Ashley Wilkes) – ; mais que veut signifier au juste, par ce mot (de « gaspillage »), et dans un moment, dont on voit plus loin qu'il est en réalité *très judicieusement* choisi par le réalisateur Fleming, le cynique/réaliste/lucide Rhett ?).

Ce moment est celui où, sur la grande place d'Atlanta : où est rassemblée pour l'occasion la majeure partie de sa population, est distribuée la *liste* des morts confédérés tombés à la (récente) bataille de Gettysburg – première *défaite notable*, après une scène de succès initiaux, de l'armée sudiste (et défaite qui, désormais, ne sera plus suivie que d'autres désastres – jusqu'à la capitulation effective de ce Sud « arrogant » Butler (… dont les « gentlemen » pensaient gagner la guerre « en quelques semaines »: on connait le sempiternel refrain) – ; et liste si innombrable (« il y a un mort dans quasiment chaque famille », commente Scarlett) qu'elle plonge la population de ce Sud dans la douleur (du deuil) et, pour la première fois

aussi peut-être, dans le désarroi (du *doute* « nationaliste »)… comme, plus particulièrement, elle plonge le personnage peu ou prou « défaitiste » de Butler – qui lui, pour les raisons économico-stratégiques exposées plus haut, n'a jamais souscrit, contrairement à ses compatriotes « gentlemen », à cette absurde/imbécile croyance en (la certitude de) la victoire du Sud (et lucidité qu'avère donc cette (première) grande défaite de Gettysburg) – dans une sorte de sentiment de *colère*… dont Scarlett, connaissant bien sur le sujet les opinions de Rhett, est d'ailleurs la première à s'étonner :

– Regardez-les, ces pauvres gens accablés. Le Sud réduit à l'agonie. Jamais il ne s'en relèvera. La cause, tout ce qui nous rattachait au passé est en train de s'écrouler devant nous.

– C'est drôle de vous entendre tenir ces propos.

– Je suis hors de moi ? Rien ne m'agace plus que le gaspillage. Car en fait tout ceci n'est que du gaspillage (…)

; mais « gaspillage » de quoi au juste ?

La réponse à cette question semblant, dans le contexte de l'annonce de tous ces confédérés tombés (« *killed in action* ») à Gettysburg, ne pouvoir être que celui de ces vies sacrifiées en vain : « gaspillées » donc ; mais est-ce si sûr… et après tout, même dans l'esprit du cynique/réaliste Butler – qui va d'ailleurs se révéler une heure de (projection) plus tard un authentique « patriote sudiste » (lorsque, après avoir héroïquement réussi à s'extraire du piège d'Atalnta en flammes : pour sauver Scarlett, Mélanie et son bébé, il décide tout aussi héroïquement à la grande indignation d'ailleurs de Scarlett : qui voit en ce geste une sorte de trahison, d'y retourner pour combattre aux côtés des Confédérés – le personnage interprété par Clark Gable pouvant à la rigueur apparaître (politiquement) cynique au spectateur mais sûrement pas (patriotiquement) lâche : ce qui l'eût, aux yeux de ce même spectateur, immédiatement/entièrement discrédité) – la pensée qu'un individu puisse donner sa vie pour son/un « pays » et sa/une « cause » (peu important dans le fond lesquels) ne peut pas être regardée comme totalement absurde et inepte ; par quoi l'on comprend que, s'il y a à l'œuvre en cette guerre, selon Butler, quelque chose comme du « gaspillage », celui-ci est d'un autre ordre – mais lequel ? La réponse à cette question se trouve peut-être dans la phrase de Rhett citée plus haut – « La cause, tout ce qui nous rattachait au passé est en train de s'écrouler devant nous » –; et phrase

qui dit clairement que ce que le personnage déplore d'abord dans cette guerre, ce n'est pas tant les morts, les souffrances, les destructions, etc. que le fait que, avec celle-ci, le fil temporello-civilisationnel qui unissait le Sud à son « passé », à son antique « splendeur », est en train de se rompre rédhibitoirement ; et rupture dont Butler, qui est aussi un être *raffiné* : amoureux des plaisirs (qu'offre la civilisation) et de la beauté (notamment celle des femmes), se désole : par quoi l'on comprend que le « gaspillage » dont parle ici le soupirant de Scarlett n'est pas tant d'ordre matériel (toutes ces destructions) que « culturel » (pour dire vite) ; et « gaspillage » dont « jamais (le Sud) ne se relèvera » : non tant parce qu'il aura perdu la guerre (une guerre que le même Rhett jugeait d'ailleurs, pour sa part, ingagnable) que parce que, du fait de cette guerre, ce même Sud aura perdu le fil historico-« culturel » qui le reliait à son riche fonds civilisationnel (celui qui faisait si belle, si délicate et si raffinée – si *chantournée* – l'existence vie de ses habitants – si du moins ils appartenaient à la classe des propriétaires de plantations et de « nègres »). Les ciels des crépuscules de Géorgie seront sans doute toujours aussi beaux, et les propriétés – si du moins on se donne la peine de les restaurer en leur antique splendeur (comme le fait justement à Tara, après la guerre, Scarlett devenue, par son mariage avec Rhett, richissime) – toujours aussi agréables à vivre ; mais quelque chose de l'antique trésor civilisationnel de ce *Old South*, par l'interruption brutale du fil de sa circulation avec le/son « passé », aura de toute façon été à jamais perdu, *dilapidé* : d'où ce mot de « gaspillage » qui, dans ce moment où, après Gettysburg, il devient clair à tous que le Sud ne se bat plus pour vaincre mais pour *ne pas être vaincu*, vient spontanément aux lèvres du cynique/réaliste/lucide « observateur-Butler » ; est-ce à dire que les choses et les événements, si leur menée n'avait pas été confiée aux imbéciles/« arrogants » invités au pic-nic organisé par les Wilkes : plutôt, par exemple, à des Butler, auraient pu tourner autrement – mais alors de quelle façon ? La question mérite d'être examinée – et d'abord parce qu'elle est celle qui toujours se pose dans les moments de l'effondrement (peu ou prou programmé) d'un monde (exemple, encore une fois, de l'« Algérie française »… voire du Japon d'après Pearl Harbor – où, comme dit Raymond Cartier dans son histoire de la *Seconde guerre mondiale*, l'amiral Yamamoto (pourtant le grand ordonnateur de cette attaque-surprise contre la flotte américaine du Pacifique) est le seul à garder « la tête froide parmi quatre-vingts millions (de ses compatriotes) grisés » par cette victoire : considérant lui que rien, en vérité, n'est gagné et même que, au vu du rapport de puissance entre

les deux belligérants « des combats désespérés sont à l'ordre du jour » – ce que la suite du conflit va suffisamment prouver) –: y aurait-il eu une autre voie historique qui aurait permis à ce Sud « charmant-esclavagiste » (!) de ne pas « gaspiller » ainsi son trésor civilisationnel – en quelque sorte: de garder le *bonheur* que c'était d'habiter en ce « raffiné/chantourné » *Old South* tout en (par exemple) affranchissant ses esclaves (puisque ce fut là, on le sait, le *motif* – à tout le moins: « officiel » (même si j'ai montré plus haut que le « véritable » était tout autre) – de la guerre)?

Lorsque Rhett Butler expose à ses compatriotes sudistes, dans le salon de la maison des « Douze Chênes », son analyse (peu ou prou « défaitiste » – pour des raisons, on l'a vu, d'ordre essentiellement économico-stratégique) de la situation, il ne fait rien d'autre que de démontrer à ses auditeurs l'*inéluctabilité*, si la guerre devait éclater: ce qui sera chose faite quelques minutes plus tard, *de la défaite du Sud* en celle-ci; et démonstration qui déclence bien évidemment l'ire de tous ces (futurs) « Confédérés »… persuadés du contraire – qui n'ont eux à opposer aux froids arguments de Butler que celui (« aristocratique ») de leur statut de « gentleman » (et argument qui après tout, en d'autres temps, aurait pu être pris en considération – mais voilà: pour leur malheur, cette « Guerre de sécession », dans laquelle ils vont se lancer « la fleur au fusil » et avec grande élégance: que l'uniforme bleu/gris/clair de ces Confédérés est beau (bien plus en tout cas que celui, plus sombre, des Yankees)!, se trouve être, selon les historiens, la « première guerre moderne » de l'histoire, c'est-à-dire la première où, parce qu'essentiellement industrielle et technique, la puissance (du même nom) *prime* la valeur humaine-intrinsèque (le courage et l'ingéniosité) des combattants – exit donc les « gentlemen »!) –; même si pourtant, à cet instant, il demeure, chez Butler, un dernier espoir (qui est justement, quoique sans doute pour d'autres raisons: plus « philosophiques » (pour dire vite), celui de son hôte aux « Douze Chênes » Ashley Wilkes): celui que, justement, cette guerre, puisqu'à ses yeux *perdue d'avance*, n'éclate jamais (mais espoir qui à peine quelques minutes après l'orageuse discussion politique au salon, sera dénoncé par l'annonce de sa (très officielle) *déclaration*). Et pourtant je suis persuadé qu'à cet instant, dans l'esprit de Rhett, ce qui le met, comme il le dira après Gettysburg, littéralement « hors de (lui) », ce n'est même pas cette « déclaration » – peut-être après tout, comme on l'a vu plus haut, tout aussi *inéluctable*… que la défaite du

Sud (prophétisée par le froid « analyste-Butler ») –… que l'*enthousiasme* avec lequel elle est accueillie – dans le film de Fleming : tous ces (supposés) « gentlemen » qui courent stupidement dans tous les sens en criant le mot de « *war* »! « *war* »! –; et spectacle qui très certainement, à la vue de tant de bêtise, d'aveuglement et d'arrogance : « il n'y aura peut-être même pas de bataille, les Yankees s'enfuiront comme des lapins », doit consterner le lucide Butler (comme il consterne d'ailleurs pareillement – quoique pour d'autres raisons (la guerre, essentiellement *chose* d'hommes, n'étant pas à ses yeux une « chose sérieuse » – en quoi je crois qu'elle a raison) – la jeune et, en ce sens, déjà « féministe » Scarlett). Le « gaspillage » que va évoquer plus tard, au moment de l'annonce de la première grande défaite sudiste de Gettysburg – annonce qui avère pourtant ses prévisions (mais à lequel, on l'a vu, il ne réagit qu'avec *colère* – d'où l'étonnement (peut-être un tantinet ironique) de Scarlett : « C'est *drôle* de vous entendre tenir de tels propos ») –, le lucide Butler a commencé : restant à savoir si, oui ou non, il aurait pu être évité… et si oui de quelle façon ? N'étant pas un historien, et encore moins un « spécialiste » de la Guerre civile américaine (!), je ne saurais bien sûr répondre à cette question – même si, pour la raison donnée plus haut : que cette guerre, avant que d'être une rivalité entre puissances, était d'abord un conflit (« philosophique » donc) entre *deux conceptions économico-sociales du monde* (pour dire vite : entre « abolitionnisme » nordiste et « esclavagisme » sudiste), j'aurais plutôt tendance à y répondre *par la négative* – ; mais réponse qu'infirme on le voit celle de l'observateur-analyste Butler qui, bien que (ou parce que ?) personnage de fiction, m'apparaît bien mieux placé que moi, non seulement dans l'*histoire* (de cette « Guerre civile américaine ») mais aussi dans l'*intrigue* (du roman censé la relater), pour en trancher : en y répondant lui, par ce mot de « gaspillage » : dont l'évocation le met (donc) « hors de (lui) », *positivement – i. e.* : la défaite du Sud dans cette « Guerre (dite) de Sécession » était inéluctable… mais peut-être pas *cette guerre elle-même*… qui, avec un peu plus d'habileté et de sens politico-économico-stratégique, aurait pu être, sinon évitée, du moins réduite à des conséquences bien moins catastrophiques pour cette « civilisation du Sud » –; et cela parce que, au lieu d'essayer autant que possible de préserver son vrai et seul trésor : la « grâce et la beauté » (*dixit* Melly Wilkes) de sa « civilisation », elle l'a entièrement « gaspillé » (en ce mode historico-historial) : en le jouant/misant entièrement et *en une seule fois* sur l'unique Événement (historique) d'une guerre que, en prime, *elle ne pouvait pas gagner*. Butler, qui a une mentalité de joueur et d'aventurier,

aurait pu à la rigueur comprendre que son cher Sud se risque en un tel jeu (historique) – ; même si la probabilité d'y gagner était, pour son pays, assez faible (mais non tout à fait nulle) – ; sauf que, dans le cas de ce conflit de « Nord contre Sud », elle l'était cette fois-ci, aux yeux du lucide analyste économico-politico-statégique Rhett, complètement (nulle) ; et à quoi cela sert-il de jouer à un jeu… si l'on sait que de toute façon, en celui-ci, on ne peut que perdre : on ne peut qu'y « gaspill(er) *certainement* sa mise (celle par ailleurs énorme – quoique non quantifiable (constituée non tant de nombres de « fabriques et (de) charbonnages » que de cette (stendhalienne) « masse de bonheur ») – d'une civilisation entière).

À ce titre, et sur la question de l'Événement (historique) de cette « Guerre de Sécession », la position de Scarlett est plus radicale encore peut-être que celle de Rhett – qui, bien que considérant ce conflit comme un « gaspillage », en fait à partir d'un moment son « affaire » (*cf.* notamment la décision qu'il prend, après avoir sauvé Scarlett, Mélanie et son bébé de l'incendie d'Atlanta, d'y revenir pour se battre au côté de ses compatriotes confédérés – prouvant par là qu'il *n'est pas* (à tout le moins : pas jusqu'au bout) ce *cynique*, uniquement attiré par le « profit » : épisode du « forceur de blocus », qu'il prétend pourtant être) – ; et alors que, sur le chapitre de cette même guerre, la jeune O'hara adopte elle une position hésitant entre la totale indifférence et, lorsque le conflit finit par éclater, un grand agacement : pour ce que, à ses yeux, la guerre, le patriotisme, la politique, etc. sont essentiellement des « affaires d'homme »… c'est-à-dire des *choses peu sérieuses* et, de toute façon, *toujours ennuyeuses* (*cf.* notamment la scène initiale du film où, marivaudant avec deux de ses soupirants qui ne savent lui parler du conflit imminent – où d'ailleurs on apprendra plus tard qu'ils vont l'un et l'autre y périr (à Gettysburg) –, elle les menace, s'ils osent encore prononcer ce mot de « guerre » devant elle, de les planter là pour « s'enferm(er) dans (s)a chambre – et aussi un peu plus tard, lorsque l'annonce de la déclaration de guerre parvient aux « Douze Chênes » : déclenchant l'enthousiasme qu'on sait, cette affirmation de la jeune fille (qui ne partage d'évidence pas toute cette excitation – dans un sens ou dans un autre : l'enthousiasme ou l'appréhension) : pourquoi les hommes ne s'intéressent-ils jamais aux choses sérieuses ? ». Mais alors, si la guerre, l'histoire n'en sont pas, que sont aux yeux de notre héroïne ces « choses sérieuses » – d'évidence aussi peut-être : les relations amoureuses

(dont celle qu'elle entretient à cet instant avec Ashley) et les divertissements (épisode notamment du grand bal d'Atlanta où, bien qu'en grand deuil de son premier mari, elle se dit prête à accepter comme cavalier « Abraham Lincoln lui-même » – le président de ses ennemis Yankees – si celui-ci la fait *danser*) – ; et attitude qu'on peut juger d'une grande futilité, mais qui, si l'on y songe, atteste chez elle d'une indéniable lucidité (au moins : existentielle) : pour ce que peut-être, en effet, ces « affaires » et autres « choses-de-la-vie » sont à tout prendre *plus importantes* que celles de l'histoire et de la politique (par quoi, on le voit, la position de Scarlett sur ces questions n'est pas si éloignée de celle du cynique-raffiné-« décadent » Rhett – qui lui aussi, comme la femme dont il s'est épris : et peut-être pour cette raison même, sait très bien faire le tri entre les choses qui, dans la vie, valent d'être vécues… et les autres – ; même si, sur ces questions, celle de Scarlett apparaît plus « jusqu'au boutiste » encore que celle de son soupirant : ce pour quoi par exemple, lors de l'épisode de la fuite d'Atlanta, la jeune fille ne comprend pas la décision, pourtant (objectivement) héroïque, de Butler d'y revenir pour se battre – par pur égoïsme bien sûr d'abord, mais aussi par incapacité d'accéder à la dimension de cet héroïsme et autre « patriotisme » (à laquelle on l'a vu elle est totalement étrangère) que révèle/recèle ce geste : ce pour quoi, au lieu d'en féliciter celui qui vient tout de même de la sauver, elle le gifle et l'insulte !). Est-ce à dire que Scarlett est cet être fondamentalement intéressé, opportuniste et (donc) futile que beaucoup, dans son entourage, voient en elle – une sorte, dès lors, de « faire-valoir » de la douce et sainte Mélanie (dont dans les premiers du temps du film elle pense (et dit) pis que prendre – rien qu'une ennuyeuse « Sainte-Nitouche ») ; ou bien alors faut-il plutôt suivre la saisie que fait Ashley de sa voisine de Tara : tous ces « défauts » devant être mis au « crédit » de ce que le même Ashley appelle chez Scarlett sa « passion de vie » (expression dont, dans un premier temps : « comment était-ce ? », Butler se moque… mais qui, pourtant, peut expliquer le désir qu'il conçoit dès cet instant – celui où il a involontairement assisté au « duo d'amour » entre Scarlett et Ashley (et celui où il a également entendu pour la première fois l'expression de cette « passion de vie ») – pour la jeune fille). Et, si l'on y songe, la question la plus profonde autour de laquelle gravite tout entier cet *Autant en emporte le vent* est peut-être celle-ci : qu'est-ce qui, dans la vie, est vraiment important/vaut la peine « qu'on se batte pour elle » (comme dit le père O'hara dans le tout début du film) – la politique ? l'histoire ? l'amour ? le bonheur ? la beauté et l'élégance ? ; etc ? (chacun des personnages du film ne faisant rien

d'autre, tout au long de son intrigue, que d'y apporter sa propre réponse) –… jusqu'à ce que, à la toute fin de l'œuvre, soit révélée celle, cette fois-ci, de l'auteur : la *Terre* (celle « rouge de Tara » – où Scarlett, après le départ de Rhett, va se réfugier pour y attendre le retour de celui dont elle a enfin compris qu'il était, bien plus que le pâle et décevant Ashley : pour lequel elle n'a jamais éprouvé qu'un amour absurde et « fantasmé », l'« homme de sa vie » –; comme, plus globalement, cette « terre » (du Sud)… dont, dans une des séquences initiales du film, le père de Scarlett disait qu'« elle (était) la seule chose qui valait qu'on se batte pour elle » – par quoi l'épilogue de l'œuvre rejoint son commencement : *M^elle* Ketty Scarlett O'hara ayant fini par devenir, au bout tout de même de trois heures de projection (!), *Monsieur* O'hara… dont elle partage désormais la conception (« irlandaise ») de la vie et du monde).

Une des « ambiguités » du film de Fleming réside en ce fait que son héros, Rhett Butler, ne nous livre jamais l'opinion qu'il se fait du système social-esclavagiste illustré par cette « civilisation du Sud » – dont on sait seulement que, en tant qu'il est cet homme raffiné et amoureux des « plaisirs de la vie », il en apprécie hautement la beauté et le charme (et plus peut-être que ses compatriotes Confédérés… qui eux, à l'exception du « poète-coryphée » Ashley, ne voient en leur monde et sa civilisation qu'un mode de vie agréable… et, donc, « pas négociable ») –: juge-t-il « inhumain »/révoltante la condition des « nègres » qu'exploite ce système « esclavagiste » ou la considère-t-il, en tant que fils de ce *Old South*, comme *normale*; est-il « abolitionniste » (comme l'est peu ou prou secrètement, on l'a vu, Ashley – disant son intention d'affranchir, un jour ou l'autre, tous ses esclaves) ou non ? La vérité étant sans doute ici que Butler, en tant qu'individu ne connaissant qu'une « cause »: la «(s)ienne » – qu'un motif à son action : le « profil » qu'il espère en tirer – est indifférent à cette question – celle (donc) de savoir si ce système social-esclavagiste est « inhumain » ou « normal » –; et cela parce qu'il a au moins compris une chose : que le devenir historique des sociétés et de leur système de fonctionnement économique n'a que faire de telles *considérations morales* (nonobstant l'anachronisme, on pourrait dire que le capitaliste-spéculateur Butler est un « marxiste » – ce que sont d'ailleurs, quoique bien sûr à rebours, je crois, tous les capitalistes… et d'ailleurs, peut-être, réciproquement !). Tout au plus doit-il penser que le système social-esclavagiste du Sud – que par ailleurs, quoiqu'on l'a vu

pour d'autres raisons (beauté, charme, raffinement, etc.), il aime passionnément-« patriotiquement » (d'où sa décision d'aller rejoindre, après la chute d'Atlanta, l'armée confédérée… dans le moment, justement, de son *effondrement même* – par lui, pourtant, prophétisé) –… est, au regard de ce devenir historique, devenu peu ou prou *obsolète*: n'a-t-il pas montré lui-même, dans ses initiatives, qu'*on peut se faire beaucoup d'argent*… en se passant très bien d'esclaves et de plantations – en « forçant » par exemple des « blocus »: action que ses compatriotes confédérés regardent comme un geste héroïque et patriotique (alors que Rhett lui, comme il le confie à Scarlett, ne l'a accompli que pour son « profit » – ce dont atteste en effet le fait, somme toute assez étrange en temps de guerre, que le navire avec lequel il a réalisé un tel « exploit » contenait en ses soutes, non pas des armes et des munitions : dont pourtant, à cet instant, le Sud aurait bien besoin… mais de « belles étoffes et de riches soieries » [citation à vérifier]) –; par ailleurs le même Butler, en bon capitaliste-spéculateur qu'il est, ne coupe nullement à cette « mystique de la terre » illustrée/exprimée par le père de Scarlett (et bientôt : par Scarlett elle-même) : dont atteste cette autre scène au cours de laquelle la jeune fille, venue le visiter dans sa prison avec l'espoir (secret) de lui soutirer les trois-cents dollars dont elle a désespérément besoin pour payer les impôts de Tara, et lui proposant quasiment, en ce but : pour sauver sa belle propriété de la saisie par les Yankees, d'hypothéquer pour lui Tara, celle-ci se voit opposer à son offre un refus catégorique de la part de son soupirant (au motif que « posséder une *ferme* – terme qui, dans le contexte de cette séquence, prend bien sûr une connotation *extrêmement péjorative* (jamais le père O'hara n'a parlé ainsi de sa propriété – et jamais d'ailleurs sa fille, dans la suite de l'intrigue, n'osera le faire) – ne l'intéresse pas »). C'est que pour Butler la « vraie richesse »/« réelle *puissance* » sont toujours ailleurs – pour dire vite : dans l'*immatérialité de l'argent* (ce pour quoi, dans cette même scène, Rhett finit par avouer à Scarlett que, s'il dispose bien en effet d'un « magot », il ne peut pour l'instant y toucher – et donc : prêter à la jeune fille l'argent dont elle a pourtant un si urgent/terrible besoin (si tant est même qu'il en ait le désir) – parce que, pour échapper à la rapacité de ses geoliers nordistes : désirant eux aussi s'approprier ce « magot », il a « placé » celui-ci, hors de leurs atteintes, « en Angleterre ») –; et conception (on le voit : toute « capitaliste » – anti-terrienne) de la richesse et de la « puissance » que le même Butler avait dès le début du film, lors de cette séquence de la discussion « politique » entre « gentlemen » sudistes dans le salon des « Douze Chênes », déjà exposée : quand,

procédant à son analyse économico-stratégique de la situation des forces en présence (celles du Nord contre celles du Sud), il s'était contenté, pour démontrer à ses auditeurs (unanimement scandalisés) que, si conflit devait éclater entre les deux, le second *ne pouvait pas l'emporter*, d'apposer très objectivement-quantitativement les nombres de « fabriques de canons » et autres « charbonnages » du Nord à ceux des « cotons et d'esclaves » du Sud ; l'étonnant étant on le voit dans cette analyse que pas un instant, pour l'étayer, son auteur ne songe à faire référence à des *considérations de type plus « moral » – i. e.*: l'« inhumanité » du système social-esclavagiste sur lequel est fondé la civilisation de ce Sud (et plus concrètement : la fortune de tous ses « gentlemen ») –: alors que pourtant la « cause officielle » de la guerre sur le point, à cet instant, d'éclater est censée être de cet ordre (« Abolitionnistes » contre « esclavagistes ») – à se demander si la colère qui saisit tous nos « gentlemen » confédérés à l'écoute du discours de Butler n'aurait pas été *moins grande* si celui-ci, au lieu de procéder à cette analyse à forme économico-quantitative, avait, à de telles considérations socio-morales, préféré faire référence : avait dit par exemple « je pense que le Sud va perdre cette guerre parce que sa cause pro-esclavagiste est de toute façon, du point de vue de la stricte « (in)humanité », *mauvaise* (après quoi, peut-être, il y aurait eu matière à débattre entre nos « gentlemen » esclavagistes et notre discoureur, lui, « abolitionniste – qui n'aurait peut-être aussi été ainsi si *ignominieusement* exclu du salon de ces « Douze Chênes » (où nos propriétaires de « nègres » discutaillent de politique en fumant leur cigare et en sirotant leur cognac – *dixit* Butler lui-même) –: ce pour quoi il me semble que la véritable (quoique secrète) raison de la colère qui saisit à cet instant les auditeurs sudistes-esclavagistes de Rhett ne réside pas tant en le contenu de son discours – et notamment de sa conclusion quant à l'*inéluctabilité* de la défaite du Sud dans le conflit qui approche (et conclusion que d'ailleurs le même Rhett prend garde de formuler explicitement – évitant de répondre à la question qui lui est alors posée sur cette même inéluctabilité de la défaite du Sud, et peut-être parce que lui-même, après tout, n'en sait rien : même si son analyse va de toute évidence dans ce sens) –… qu'en *la forme même*, d'essence économico-*quantitative*, de celui-ci ; et pour ce que, sans doute, tout authentique « gentleman » (ou supposé tel), en tant que toujours le représentant du *qualitatif*: ne serait-ce que par son « courage » et sa « valeur » (qui certes ne sauraient se résoudre en vulgaires *chiffres*), ne peut que profondément *mépriser* une telle manière de penser… et, notamment, d'analyser les choses et les Événements).

Or si Butler, dans le cours de son exposé, ne prononce pas la phrase imaginée plus haut – celle qui donc, au lieu de parler de nombres, selon, de « fabriques » ou d'« esclaves », arguerait des notions plus « morales » d'abolitionnisme et/ou d'esclavagisme –, c'est sans doute pour, non tant ménager la susceptibilité de ses auditeurs « esclavagistes »: qui sont sans doute tout à fait prêts à encaisser l'argument, par eux bien connus, de cette « inhumanité » de leur système d'oppression sociale – dont il leur serait alors facile de montrer que l'autre système d'oppression illustré, lui, par le Nord « Yankee » (contre cette fois-ci, non plus des esclaves, mais des *prolétaires*) ne vaut guère mieux (en quoi Marx, toutes proportions bien sûr gardées, serait d'accord avec eux) –… que parce que, plus simplement, *il n'y croit pas lui-même*: n'ayant sans doute sur la question de cet esclavagisme – qui est pourtant le motif officiel-moral du déclenchement de la guerre entre Nord et Sud (mais motif probablement, à ses yeux, « postiche ») – aucune position tranchée; et cela parce que, comme on l'a vu plus haut, sa manière de penser le « devenir historique » et, notamment, les incessants conflits qui l'émaillent: dont celui présentement offert à sa méditation de cette Guerre civile/« philosophique » américaine, est toute *économico-quantitative*… et donc, du fait de ce trait « pensif-analytique », parfaitement étrangère à tout autres considérations: de type par exemple, sur cette question plus particulière de l'esclavagisme, *moral* (et considérations dont on sait quel usage propagandiste – « John Brown » et autre *Case de l'oncle Tom*, etc. – va faire un Nord (officiellement) « abolitionniste » pour justifier la liquidation par ses armées d'un Sud demeuré, lui, (obsolètement) esclavagiste). Tout au plus peut-on penser que, dans le système d'interprétation « philosophique » du devenir des sociétés illustré par Butler: où n'entre on l'a vu aucune considération autre que de type quantitatif (surtout pas en tout cas: morale/humaine), l'esclavagisme est regardé comme un modèle de fonctionnement économique peu ou prou *obsolète*: un système d'oppression sociale qui, bien qu'après tout pas plus mauvais qu'un autre: pas plus en tout cas que celui en usage dans ce Nord (vertueusement/hypocritement « abolitionniste ») – qui a seulement remplacé l'exploitation des « nègres » en vigueur dans le Sud par celle, dans le fond bien plus lucrative et, en termes de pure puissance économico-industrielle, bien plus efficace, des « prolétaires » –… *a fait*, comme cet *Old South*, charmant mais condamné par l'histoire, *son temps*. Où l'on retrouve ici encore peut-être la notion de « gaspillage » excipé par

le même Butler au moment de Gettysburg pour justifier sa colère (« je suis hors de moi ») devant un tel désastre – non seulement militaire mais aussi « civilisationnel » (« tout ce qui nous reliait au passé est en train de s'effondrer devant nous ») –; et mot de « gaspillage » qu'il faut donc aussi comprendre comme celui d'un « *temps* (historique) » durant lequel, tandis que le Nord et son système social-abolitionniste construisaient patiemment mais sûrement sa puissance économico-industriel : accumulaient ses « fabriques », ses « charbonnages » et ses « canons », etc., le Sud et son système social-(lui) esclavagiste se repliaient frileusement – quoiqu'aussi splendidement : tout dépendant du point de vue d'où l'on se place (et aussi : de l'ambition qu'on nourrit pour son pays : la puissance ou la beauté ?) – sur ses plantations, leur coton et ses « nègres »… qui certes lui ont permis de ciseler cette civilisation « de grâce et de beauté » (*dixit* le personnage de Mélanie – devant la baie largement ouverte sur la propriété des Douze Chênes – de ce « monde » du Sud en train de vivre ses derniers instants) mais qui n'ont jamais permis à aucune puissance de gagner quelque guerre que ce soit. Où l'on comprend aussi par là que si le personnage de ce capitaliste-spéculateur Butler condamne *peut-être* le système social-esclavagiste de son cher *Old South* – rien dans le film de Fleming n'attestant d'ailleurs, chez son héros, d'une telle conviction « abolitionniste » à l'œuvre (puisque, comme on l'a vu : ce pour quoi j'ai pu parler pour Rhett d'une sorte de (fondamentale) « ambiguïté » (politique), il n'en parle tout simplement jamais) –, c'est uniquement pour des raisons, non tant donc « morales-humanistes », qu'économico-quantitatives : dont il est à vrai dire, dans cet *Autant en emporte le vent*, comme le porte-parole (philosophique)… et de la même façon que son « rival (sentimental) » Ashley dans le cœur de la belle Scarlett est lui celui (poétique : le « coryphée ») de la tragédie de cet effondrement d'un « monde de grâce et de beauté »… quoique pourtant (ou parce que ?) fondé sur le plus hideux des systèmes d'oppression socialo-économique – mais qu'en est-il alors, sur ces mêmes questions de l'esclavagisme et/ou de l'abolitionnisme, de l'opinion, cette fois-ci, de l'héroïne Scarlett de cet *Autant en emporte le vent* – dont on va voir au développement suivant, quoique, elle, non tant en paroles qu'en actes, une position plus radicale encore peut-être que celle du capitaliste-amoral Butler.

Cela se passe dans la séquence du film où, tout de suite après la guerre, Scarlett, pour se préserver de la misère qu'elle a prise en haine lors de son séjour à « bouffer de la vache enragée » à Tara, est devenue propriétaire et

exploitante du fait d'un deuxième mariage : tout aussi « sans amour » que le premier, d'une scierie… et que se pose alors pour elle la question de savoir qui embaucher pour faire marcher sa « petite entreprise »: puisque, le Sud et son système social-« esclavagiste » ayant perdu la guerre contre le Nord « abolitionniste », il n'est plus question pour elle d'exploiter *gratis* des « nègres »; et question qu'elle résout en enrôlant des bagnards – cette fois-ci : *blancs* (et l'on va voir tout ce que ce détail « racialiste » va prendre d'importance plus loin) –… qu'elle traite d'ailleurs de manière *encore plus féroce* qu'elle le faisait avec ses ex-esclaves *noirs* de Tara : à tel point qu'elle finit par provoquer jusqu'à l'indignation de son cher Ashley – qu'elle a, pour l'occasion, institué comme associé à la gestion de sa scierie (dans le but bien évidemment d'avoir l'homme qu'elle aime secrètement à disposition – sûrement pas en tout cas pour ses « talents » de gestionnaire : dont Ashley est d'ailleurs le premier à convenir que, en ce domaine, il est à peu près totalement incompétent) – ; et récrimination du délicat « gentleman Wilkes, révolté par la dureté que témoigne son amoureuse envers ses employés, qui donne lieu entre les deux à ce dialogue – dont l'analyse, sur la question des divers systèmes d'oppression sociale en vigueur dans l'histoire des sociétés : dont celle, encore présente au moment de cet échange, à l'esprit de tous, de ce Sud esclavagiste récemment effondré, va s'avérer très instructive :

– J'aimerais qu'on embauche des nègres affranchis plutôt que de faire travailler ces forçats.

– Ce serait la ruine, il faudrait les payer. Les forçats ne coûtent pas cher et si je donne carte blanche à Gallagher il fera…

– Vous savez ce que cela signifie ? Il les laissera crever de faim, les frappera. Les avez-vous regardés, la plupart sont malades (…) Scarlett, je refuse de m'enrichir en profitant du travail et des souffrances d'autrui.

– Vous n'aviez pas tant de scrupules avec vos esclaves.

– Ce n'était pas la même chose, nous ne les traitions pas ainsi. Après la mort de mon père, je les aurais affranchis d'ailleurs, si la guerre ne l'avait déjà fait.

– Je vous demande pardon Ashley, mais auriez-vous oublié ce qu'est la pauvreté. J'ai compris qu'il n'y avait pas de plus grande force que l'argent en ce monde, et j'ai juré de ne jamais plus en manquer (…)

(et c'est donc à ce moment qu'on apprend qu'Ashley – bien qu'ayant combattu dans l'armée des Confédérés (tenante donc d'un système social-es-

clavagiste) – nourrissait en secret des convictions « abolitionnistes » – notons aussi, au passage, l'indignation, presque « comique » (?), de Scarlett à la seule pensée de devoir « payer des nègres »: la jeune femme montrant par ce trait qu'elle est bien restée cette « Sudiste », partisane de l'ancien système économique-esclavagiste, et qui a parfois encore du mal à s'adapter à ce nouveau système du *salariat* autoritairement imposé à ce Sud par sa défaite militaire-« philosophique »)… Il est clair en tout cas qu'ici, par l'incision de ce dialogue – peu ou prou justement (social-)« philosophique » – dans la trame de l'intrigue du film, son auteur a voulu nous signifier quelque chose de l'ordre, précisément, de ce (social-)« philosophique »; peut-être cette vérité – qui rejoint, on l'a vu, certaine thèse « marxiste » (même si je doute fort que Fleming l'ait été!) – que, tout compte fait, le système d'exploitation sociale illustré par le Sud négro-esclavagiste (et système qui nous semble à nous spectateurs de 2020 – et même très probablement: de 1939 – si indéfendable et hideux), l'était « à peine » plus que celui, en le mode cette fois-ci du « salariat », qu'a mis en place la défaite de ce Sud devant le Nord « abolitionniste »: puisqu'il conduit certains employeurs (ici donc: l'ex-Sudiste Scarlett) à *traiter plus durement encore* leurs employés « blancs » – en l'occurrence: ces « forçats qui ne coûtent pas cher » (moins en tout cas si la même Scarlett avait dû embaucher des « nègres affranchis ») – qu'ils ne le faisaient avec leurs anciens esclaves « noirs » (*cf.* l'« humaniste » Ashley: « Nous ne les traitions pas ainsi » – *i. e.*: comme le fait avec ses forçats « blancs » le contre-maître Gallagher). Où l'on comprend par là que cette défaite (militaire) du Sud « esclavagiste » devant le Nord « abolitionniste » n'a rien « libéré » du tout – ni les « noirs » ni les « blancs » –; elle a seulement permis à la domination et à sa « logique » – qui probablement n'a que faire de ces « questions racialistes » sur lesquelles se focalise uniquement l'idéologie de ce « politiquement correct » – celle qui prétend aujourd'hui, pour des raisons « anti-racistes », *interdire* cet *Autant en emporte le vent*) – de passer d'un système d'exploitation (de « domination ») sociale devenue peu ou prou obsolète aux yeux de cette même « logique » (celui donc « esclavagiste » de ce Sud)… à un autre, lui, plus *efficace* (moins « gaspilleur » dirait peut-être Butler – de toute façon: « coût(ant) moins cher », renchérirait Scarlett): celui donc *salarial* du Nord « abolitionniste ». Où l'on comprend, dans cette perspective, que l'épisode historico-sanglant de cette Guerre civile américaine n'aura constitué, dans les rouages profonds de cette « logique de la domination », qu'une « ruse de la Technique » (Levy Strauss parlant lui d'autres guerres civiles – des révolutions « marxistes », selon, russe ou

chinoise) pour procéder à un *ré-ajustement* de son système d'exploitation sociale (de « domination » donc) ; et « ruse » qui aura elle-même consisté à faire accroire aux belligérants des deux camps qu'ils combattaient pour les « causes », selon, esclavagiste ou abolitionniste… alors qu'en vérité ils n'étaient que les « idiots utiles » de cette même domination engagée, elle, dans le processus de ré-ajustement (« philosophique ») de sa logique « spéciale » – celle qui ne cherche pas tant à « libérer les hommes » (fût-ce en cette forme de l'affranchissement historialement circonstancié « nègres ») d'esclaves qu'à toujours plus *moderniser* le système d'exploitation/oppression sociales que cette même domination applique indistinctement, blancs et noirs mêlés, à ces « hommes » (ce pourquoi on peut dire en effet que cette domination n'est pas « raciste » – et pas plus d'ailleurs « anti-raciste ») –: ce que sont de toutes ces luttes « anti-racistes », « anti-colonialistes », etc.

Et en ce sens, rien n'empêche de lire l'épisode historique de cette Guerre civile américaine, non tant comme la défaite du Sud « esclavagiste » devant le Nord « abolitionniste » – ce qu'il est bien sûr aussi (quoiqu'en le mode de cette « vérité avant-dernière » désormais bien connue de mes lecteurs) –, que comme celle d'un « qualificatif » (celui illustré par tous ces « arrogants » *gentlemen* du Sud – avec leurs belles propriétés, leurs « nègres », leurs chevaux et leurs « privilèges (de) blancs »… auxquels ils ne veulent pas renoncer) devant un « quantitatif » (illustré, lui, par la puissance économico-industrielle de ce Nord « abolitionniste » – *cf.* encore une fois l'analyse que fait le lucide Butler, *le jour même* de la déclaration de cette guerre (« philosophique »), de la situation des forces en présence) ; et vérité, elle « dernière », qu'exprime à sa façon, dans le même dialogue qu'elle a avec le « nostalgique » Ashley, le personnage (lui absolument « anti-nostalgique ») de Scarlett… lorsqu'elle affirme qu'une des conséquences qu'a eu sur elle cette guerre… c'est d'avoir « compris qu'il n'y avait pas de plus grande force que l'*argent* [c.m.q.s.] – N.D.A. : signifiant ordinaire de ce même « quantitatif » – en ce monde ». Par quoi Scarlett, et toute (jeune) *femme* (sudiste) qu'elle soit, atteste qu'elle est peut-être, parmi la galerie des autres personnages du film : ceux qui, malgré la traversée de l'épreuve de la défaite de leur « cause », ont su garder leur « honneur » (*dixit* son interlocuteur-Ashley), la seule à avoir tiré quelque enseignement de la catastrophe historique qui a frappé le Sud – voici la suite du dialogue entre la « chef d'entreprise-Scarlett » et son (humaniste-trop humaniste) « associé-Ashley »:

– Mais tous les autres Sudistes ont souffert Scarlett. Regardez nos amis. Ils conservent leur sens de l'honneur et gardent leur dignité.

– Oui, et ils crèvent de faim ! Je n'ai que faire de l'exemple de ceux qui se complaisent dans leur misère. Oh ! je sais ce qu'ils disent de moi, mais cela m'est égal. J'ai bien l'intention de faire des affaires avec les profiteurs de guerre et les battre avec leurs propres armes.

Scarlett est sans doute le seul personnage du film (ce pour quoi il est si critiqué par les autres sudistes) à avoir pris acte du *sens profond* de la leçon de l'histoire qu'a constituée la défaite des Confédérés – non tant celle du Sud « esclavagiste » devant le Nord abolitionniste que celle d'un certain *qualificatif* (avec notamment ses « valeurs » d'« honneur » et de « dignité ») devant le *quantitatif* (avec, lui, ses froids chiffres de « fabriques » et de « charbonnages ») – à l'exception bien sûr du « capitaliste-spéculateur » Rhett – mais lui, de cette vérité « philosophique », en avait conscience avant même la guerre) ; et leçon qui lui fait voir que ces « valeurs », dans le monde nouveau qu'a mis en place l'effondrement de son cher *Old South*, sont devenues parfaitement *obsolètes*: puisque ceux qui prétendent continuer de les illustrer « crèvent de faim »… tandis qu'elle, Scarlett, pour les avoir apostasiées purement, simplement et très *pratiquement*: en acceptant par exemple de « vendre son bois » aux Yankees et autres « profiteurs de guerre », est en train d'accumuler une jolie fortune. Là où Ashley, parlant de ces « Sudistes (qui bien qu'ayant, tout aussi souffert (que Scarlett), de l'épreuve de la guerre, ont (su) conserv(er) leur sens de l'honneur et gard(er) leur dignité », voient une espèce de grandeur, son associée n'y pointe, elle, que de la faiblesse et de la « complai(sance) »: « Je n'ai que faire de l'exemple de ceux qui se *complaisent* [c.m.q.s.] dans leur misère » (le malicieux du scénario étant ici d'ailleurs – comme si son auteur avait prévu quatre-vingts ans à l'avance (!) les objections que la future idéologie du « politiquement correct » ne manquerait pas d'adresser à son film (pour demander notamment rien de moins que son *interdiction* – puisque c'est là, on l'a vu, la *vraie passion* (triste) des tenants/illustrateurs de cette idéologie) – que, parmi toutes les critiques qu'adressèrent ces « vertueux » Sudistes au comportement sans « honneur » ni « dignité » de Scarlett, il en ait certaines qui pourraient très bien illustrer (quoique bien sûr à rebours) l'actuel *combat féministe* (autre dimension de notre actuel « politiquement correct »): puisque, à côté des reproches d'« anti-patriotisme » adressés au « chef d'entreprise »: celui qui

n'hésite pas à traiter avec l'(ancien) ennemi « Yankee », il en ait d'autres qui, eux, concernent plus spécifiquement la « *femme* debout » (S. Royal) Scarlett : celle qui, au grand dam des bigotes d'Atlanta, dirige *seule* une entreprise, se déplace *seule* dans sa voiture-personnelle, etc. ; dimension « féministe » de l'œuvre que, évidemment, les idéologues qui prétendent aujourd'hui l'interdire au nom de l'« anti-racisme » – auquel, comme j'ai déjà eu l'occasion de le montrer ailleurs, il arrive parfois, dans l'élément de ce plus général « politiquement correct », d'*entrer en conflit* avec l'autre « cause » de ce féminisme (*cf.* notamment, il n'y a pas si longtemps, la participation peu ou prou aberrante-ignomminieuse de certaines « féministes radicales » à certain « défilé anti-islamophobe » – se sont bien gardés de souligner).

Où l'on comprend par ces considérations que le « véritable sujet » de cet *Autant en emporte le vent* ne roule pas tant sur les questions de ces racisme/colonialisme/esclavagisme, etc. – celles justement sur lesquelles ceux qui, présentement, voudraient le faire interdire se focalisent *uniquement* (quitte pour cela, comme on vient de le voir, à en nier avec beaucoup de mauvaise foi la dimension elle « féministe » – et dimension, tout ce qu'il y a de plus (actuellement) « politiquement correct ») –… que sur celle, plus profonde et comme « philosophique », de ce *devenir historique* des sociétés – dont le fil est, on l'a vu, l'*éternel combat* que se livrent, depuis des siècles en Occident, ces « qualificatif » et « quantitatif » (et « combat » dont cette Guerre civile américaine a été, à côté d'autres plus récents : *cf.* la profonde sentence de Levy-Strauss citée plus haut relative à cette « ruse de la Technique », un des épisodes majeurs. Et « devenir historique » dont, dans cette perspective (et toutes proportions bien sûr gardées), le personnage de la « femme debout » – Scarlett peut apparaître comme une sorte de *Weltgeist* (non plus « à cheval »… mais « en calèche »): pour ce que, elle au moins : contrairement à ses compatriotes sudistes – ceux qui ont su garder leur « honneur » et leur « dignité » (ce qui dirait sans doute Scarlett, « leur fait belle jambe » – n'améliore en tout cas en rien et en aucune façon leur ordinaire de « misère » et de « crève-la-faim ») –, a eu le courage, l'énergie et (surtout) la *lucidité* de tirer profit (matériel-« philosophique ») de la *leçon* que cette même histoire et son devenir irrépressible, par cet effondrement pratico-militaire, ont infligée à son monde et à sa « civilisation du Sud »; et « leçon » que la même Scarlett, dans son « dialogue philosophique » avec le « gentleman »-Ashley : le tenant lui, nostalgiquement et peu ou prou impuissant, des « valeurs »

(obsolètes) de ce même monde (rédhibitoirement) effondré, résume par cette unique phrase – qui dit bien/exprime très crûment cette vérité que, dans cet « après-guerre » (dite) « de Sécession »), c'est désormais les seules « valeurs » du *quantitatif* qui doivent régner (et non plus celles, certes charmantes mais qui pratiquement condamnent ses illustrateurs à « crev(er) de faim », de ce *qualitatif* qu'illustrait cette « civilisation du Sud… *gone with the wind*: celui-là même (« *wind* ») de ce « devenir historique ») –: « J'ai compris que l'*argent* [c.m.q.s.] – *i. e.*: l'ordinaire signifiant/représentant de ce "quantitatif" – était la seule force en ce monde. » Ce pourquoi aussi, dans ce moment où le comportement de la chef d'entreprise/« femme debout »-Scarlett scandalise tous ses compatriotes sudistes d'Atlanta, le seul personnage à l'admirer – « Ça, c'est une femme » – est celui du capitaliste spéculateur Butler; et admiration non tant tissée de passion amoureuse que de reconnaissance, de la part de cet autre « *Weltgeist* »: devenu lui, avec la guerre, millionnaire, de l'habileté historico-philosophique/financiaro-quantitative du « *Weltgeist*-en jupons » Scarlett (même si, chez Butler, les deux ne sont sans doute pas séparables). Rhett comme Scarlett, à l'aune des anciennes valeurs du « qualitatif » qu'avait illustré ce Sud magnifique peuplé de « gentlemen », ne sont que des « parvenus » – des « mâles se dissimulant sous des apparences de chevaux de race », dira plus tard d'eux, quand ils seront enfin mariés… et devenus « prodigieusement riche(s) », leur excellente gouvernante « Mama » (phrase dont Butler affirmera d'ailleurs que « c'est la chose la plus juste qu'il ait jamais entendue » – et n'en tirant donc pour cela nullement rigueur à « Mama »: pour ce que un des traits du personnage cynique-réaliste du capitaliste-speculateur Rhett est d'*admirer en tout la lucidité*) –; mais « parvenus » qui, pour avoir compris avant tous les autres que l'« argent » est désormais la seule « valeur » – Scarlett: « la seule force » qui régit ce « monde », vont devenir les (nouveaux) maîtres de la (nouvelle) société née de la défaite du Sud devant le Nord – et plus philosophiquement-profondément: de celle de ce « qualitatif » devant le « quantitatif » –; et cela parce que, au lieu de se désoler de cette « leçon de l'histoire »: qu'a justement constitué l'événement de cette défaite, ils ont eu les ressources, mentalo-idéologiques, d'en *prendre acte*… et d'en tirer, en devenant ces « profiteurs de guerre »: puisque celle-ci, de toute façon, avait été perdue par tous ces « gentlemen du Sud » – *cf.* notamment le panneau qu'a fait afficher Scarlett dans son magasin: « La guerre est terminée » – *the war is over* –, on ne fait plus crédit » – toutes les conséquences pratiques… dont celles-ci que les anciennes « valeurs » (honneur, dignité, etc.) qui

avaient cours dans le monde de cette « civilisation du Sud » et de sa révérence pour le « qualitatif » ne l'ont plus dans celui *nouveau*, et dévolu, lui, au seul quantitatif : à la seule « force de l'argent »…, qu'a engendré l'effondrement militaro-idéologico-philosophique de ce même Sud. Et peut-être que les deux héros de cet *Autant en emporte le vent* ne sont-ils en effet que des « mules se dissimulant sous les apparences de chevaux de race » – que des « parvenus » voulant se faire passer, pour un « gentleman », l'autre pour une « lady » (c'est d'ailleurs le contenu du premier échange qu'ont entre eux Rhett et Scarlett, dans la bibliothèque des « Douze Chênes » : « Vous n'êtes pas un gentleman » (Rhett)) – ; mais « parvenus »/« mules » qui auront du moins l'avantage sur les vrais « gentlemen » et « ladies », quand l'orage de l'histoire se sera déchaîné sur leur monde : emportant dans sa tourmente les « valeurs » (aristocratico-qualitatives) auxquelles ils avaient toujours cru, d'être mieux préparés à cette catastrophe tout à la fois militaire et civilisationnelle… dont ils seront les seuls à savoir rebondir : pour ce qu'ils sauront eux, en la traversée de l'épreuve de la défaite Confédérés, « faire de nécessité » (« quantitative ») vertu (« qualitative »).

Pourquoi une aussi longue analyse/défense de l'œuvre de M. Mitchell – dont j'ai déjà précisé qu'à l'origine elle était loin de constituer un de mes « livres de chevet » (on a vu plus haut pour quelle raison elle l'est devenue : la menace qui plane actuellement sur elle d'une pure et simple *interdiction*) – (et même si sans doute aussi cette œuvre – tant les objections que lui fait (en ce mode « anti-raciste »/« anti-colonialiste ») l'idéologie du « politiquement correct » sont ineptes et hors-de-propos (ou plus exactement : *hors-sujet* – puisque ces objections, comme je viens de le montrer, manquent totalement le « vrai *sujet* » de cet *Autant en emporte le vent*) – n'a nullement besoin d'être « défendue »)? Peut-être parce qu'il me semble pointer en cette polémique autour des roman de Mitchell/film de Fleming une autre « ruse (en cette forme cette fois-ci « culturelle ») de la domination : celle qui consisterait à utiliser tous les « idiots utiles » de cette militance anti-raciste/anti-colonialiste pour rien de moins que *relire* – à la lumière trompeuse de cette idéologie du « politiquement correct » – *tout le passé de l'Occident* (censé donc avoir été et dans une certaine mesure : et continuer de l'être – toujours raciste/colonialiste/esclavagiste, etc.) ; et cela dans le but d'accoucher d'une *autre histoire* – en transformant par exemple, comme l'a dit récemment un ancien premier ministre, l'(ancienne) « lutte des classes

en une (inédite) lutte des races » – plus commode pour les intérêts de cette même domination. On dira que cette manœuvre n'a rien de très original : ne fût-elle pas toujours une des signatures des anciens totalitarismes – qui eux aussi, en leur temps, voulurent prendre la tête de toutes sortes de « révolutions culturelles » (exemple notamment de celle maoisto-chinoise – qui fit tout de même plusieurs millions de morts !) – ; sauf que, dans le cas de notre présent totalitarisme : celui dont le discours officiel-dominant n'est rien d'autre justement que cette idéologie du « politiquement correct », cette « manigance » se double d'une ruse, elle, très nouvelle et cette fois-ci, au regard de celle peu ou prou « grossière » des anciens totalitarismes, tout à fait *subtile* : celle qui consiste à faire accroire à l'opinion publique en général et à cette militance néo-progressiste-sociétale plus particulièrement (ce pourquoi j'ai pu qualifier les membres de celle-ci – d'ailleurs dans la plupart des cas sincères et convaincus de la légitimité de leur « cause » (anti-raciste/anti-colonialiste, etc.) – d'« idiots utiles de la domination ») que son discours très « officiel-dominant » serait celui de la/une *subversion*. Où l'on comprend par là que l'erreur la plus profonde de cette même militance (néoprogressite-sociétale : en les diverses formes de ces anti-racisme/féminisme radical, etc.) n'est pas tant de vouloir (présentement) déboulonner des statues et prétendre faire interdire des films… que de n'avoir pas compris en quoi réside l'*essence* (profonde-secrète) de cette même domination – ce qu'elle aurait pu faire si elle s'était seulement donné la peine d'ouvrir mon livre (!) – ; et manque de lucidité « philosophique » (pour dire vite) qui a conduit tous ces militants des diverses « causes » de ce « politiquement correct » – dont on a d'ailleurs vu qu'il leur arrivait de se contredire entre elles (exemple notamment de celle du féminisme et de celle de l'anti-islamophobie) à devenir ces « idiots utiles de la domination » que je dis. À ce titre, il est à noter que, dans le registre plus particulier de ces anti-racisme/anti-colonialisme, une évolution s'est faite récemment cours transformant l'anti-racisme peu ou prou « universaliste » des origines (celui notamment illustré par des organisations telles que « SOS Racisme » – dont on a vu qu'elles ne font plus guère recette : *cf.* récemment le petit nombre des participants à une de ses manifestations (… tandis que dans le même temps la famille Traoré réunissait, elle, à la sienne près de 25 000 personnes en un autre, lui, plus « racialiste » – sinon peu ou prou « raciste » : *cf.* notamment certains slogans fort suspects, mais dans le fond très *significatifs*, qu'on put entendre lors de cette même manifestation (« Mort aux blancs », « Sales juifs », etc.). Mais où l'on voit combien cette dérive de la lutte anti-raciste,

en faisant passer celle-ci une tonalité peu ou prou « fraternitaire » à une autre, elle, *haineuse* et (paradoxalement) « raciste » (le même processus se reproduisant d'ailleurs dans le cas de la lutte féministe – passée elle aussi, récemment, d'anti-sexiste à sexiste assumé), sert les intérêts de cette même domination qui ne veut finalement rien d'autre que *séparer* les humains, selon, races, sexes, etc. en transformant la société en une juxtaposition de « communautés » où ne devront plus régner entre elles que la méfiance et le ressentiment ; et société ainsi *divisée* sur laquelle, bien sûr, cette même domination illustrant le vieil adage du « diviser pour mieux régner », aura tout loisir de régner sous partage. On dira que l'ancienne « lutte des classes » cherchait elle aussi à « diviser » la société (entre bourgeois et prolétaires), mais du moins, dans la théorie marxiste, cette division était-elle à partir d'un moment subsumée en la forme de cette fameuse « société sans classes » – où tous étaient appelés à devenir frère et sœur (en la forme de cet « internationalisme prolétarien) – ; mais perspective peu ou prou heureuse et fraternitaire que ne fait à aucun moment miroiter cette (inédite) « lutte des races et/ou des sexes »… qui ne propose finalement au genre humain que l'entrée dans une guerre éternelle de « tous contre tous »… où, « en descendant du grand au petit, chaque homme vi(vra) comme un sauvage dans sa (communauté), et en sort(ant) rarement pour visiter son semblable, accroupi pareillement dans une autre (communauté) (détournement d'une sentence du *Maldoror* de Lautréamont).

Ce pour quoi, ce qui frappe dans les luttes anti-raciste/anti-sexiste, etc. d'un nouveau type qui se développent actuellement sous nos yeux c'est leur essentiel *climat de ressentiment* – certes déjà peu ou prou présent dans les autres formes plus anciennes de ces mêmes « luttes »… mais « climat » cette fois-ci *assumé* (à nous faire (presque) regretter celui, plus ou moins « bon enfant », qui présidait aux grands concerts et rassemblements « anti-racistes » des années 80 – où certes il ne serait venu à aucun de leurs participants l'idée de crier « Mort aux blancs » ou « Sales juifs ») –; et « ressentiment » qui, dans le cas de la première : l'« anti-raciste », s'exerce bien sûr toujours uniquement *contre l'Occident* – crédité *seul* de tous les « péchés d'Israël » (!): esclavagisme, colonialisme, racisme, etc. (comme si les autres empires, dans ces registres divers, n'en avaient pas fait tout autant – *cf.* notamment l'anecdote qu'on m'a récemment rapportée de ce *mémo* rédigé il y a quelques années sur la question de l'esclavage… mais « mémo »

dont l'atroce Taubira, alors ministre dans un des gouvernements Hollande, avait fait retirer le mention relative à l'esclavage pratiqué cette fois-ci, dans le même temps où l'Occident (la France) se livrait à la traite négrière, dans les pays « arabo-musulmans »: pour ce que cette mention, arguait notre excellent censeur, « pouvait être considérée comme une provocation par/dans les banlieues ») –… comme, dans le cas de la seconde : la féministe et (soi-disamment) « anti-sexiste », prend toujours comme « unique objet de (ce même ressentiment) » la figure détestée de ce « mâle hétéro » – et lui aussi, comme par hasard, *toujours blanc*: comme si les viols, féminicides, agressions et autres harcèlements à l'endroit des femmes ne pouvaient jamais être exercés que par ces mêmes « blancs » (et comme si également cette fameuse « société patriarcale » – dont nos féministes prétendent déceler la marque jusqu'au cœur des rouages les plus inconscients du quotidien (ce qui, après tout, n'est peut-être pas faux) – n'existait là aussi qu'en Occident… et non par exemple, justement, ces mêmes « pays arabo-musulmans » que, dans l'autre registre de la lutte « anti-raciste », le ministre « socialiste »-Taubira a, on vient de le voir, si magnanimement exonérés de tout crime d'esclavagisme) —; où l'on comprend par tous ces exemples que la *véritable passion* qui anime toutes ces lettres anti-racistes/anti-sexistes, etc. – celles du moins de ce *type nouveau* récemment apparu (et en cela bien différentes de celles menées par l'anti-racisme des années 80 ou le féminisme des années 70 – à nous faire (presque) regretter le boy-scout Harlem Désir ou la pythonisse Duras!) – est bien celle que je dis ce « ressentiment-contre »… l'Occident et ses habitants mâles-hétéros ; et (res)sentiment que, dans une certaine mesure : « rien de ce qui est humain (trop humain) ne m'é(tant) étranger », je pourrais même peut-être *comprendre*: peut-être après tout que, si j'étais ce « noir », j'en voudrais à ce même « Occident » pour ce qu'il a fait subir dans l'histoire à mes ancêtres (esclavagisme, colonialisme, etc.) ; et de la même façon que, si j'étais cette fois-ci cette « femme », je pourrais en vouloir pareillement aux mâles hétéros de ce qu'ils ont fait subir dans le passé à mes « mères » et mes « sœurs » (et peut-être même, dans cette vie, à *moi-même*) ; mais (res)sentiment « humain/très/trop humain » qui constitue en même temps le *point aveugle* de toutes ces « luttes »: pour ce qu'en vérité aucun combat, dans l'histoire générale des sociétés, n'a pu aboutir en prenant pour unique moteur la « passion triste » d'un tel ressentiment (peu important dans le fond contre qui ou quoi que ce soit). Ce pourquoi par exemple, lorsque j'observe les rassemblements anti-« féminicides » organisés par l'(excellente) Muriel Robin – malheureusement

entachés par les prises de paroles de l'autre pythonisse-sous durassienne Angot (qui incarne, elle, presqu'idéalement la figure de toute « créature de/du ressentiment ») –, je ne puis m'empêcher de déplorer – moi qui, d'une certaine façon, suis comme contraint à être ce « féministe » (et pour la simple raison que, mes deux enfants étant deux *filles*: l'une « grande » et l'autre plus « petite », je ne puis désirer pour elles qu'un monde débarrassé de toute pensée de type machiste-patriarcal… et *a fortiori* de tout harceleur et autre prédateur sexuel-masculin) – que ces rassemblements, où nombre des discours qui y sont tenus laissent (plus ou moins) entendre que le mâle hétéro est (peu ou prou *toujours*) un putatif prédateur (de femmes) : *cf.* notamment le fameux « raisonnement statistique » illustré par l'ineffable Caroline de Hass (autre idéale « créature de/du ressentiment ») – celui je le rappelle où, en se contentant de mettre en balance les nombres de viols perpétrés dans le monde et celui des habitants « mâles » de celui-ci, notre féministe, accoucheuse notamment du concept de « culture du viol », en avait mathématiquement/benoîtement déduit que « deux hommes sur trois étaient des putatifs prédateurs » (voilà en tout cas un domaine où la consigne « anti-raciste » de ce fameux « pas d'amalgame » ne s'applique pas – car sinon il faudrait par le même raisonnement statique, quoiqu'à la vue d'*autres chiffres*, que deux « maghrébins (ou noirs) sur trois sont (pareillement) de putatifs délinquants » –… se coupent ainsi presqu'instantanément des nombreuses troupes qu'ils (ces rassemblements et mouvement anti-féminicides) pourraient facilement recruter dans l'immense majorité de la population mâle-hétéro… qui n'a pas spécialement vocation, n'en déplaise à la « statisticienne-de Hass », à la pratique de ces viols, harcèlement et autres « féminicides » – qu'ils déplorent et condamnent sans doute tout autant que les femmes (féministes ou non) : et cela pour la raison (à laquelle, fort étrangement, nos « féministes radicales » ne songent jamais – pour les toujours mêmes raisons, sans doute, de cette lutte « anti-patriarcale ») qu'avant d'être ces « mâles » ils sont aussi, par raison cette fois-ci logico-statistique, ces pères, ces frères, ces fils, etc.).

Et toujours sur la question des (insupportables-répugnantes) pratiques de ces harcèlements, viols et autres « féminicides », etc., qui ne voit que ce qui toujours empêche les autorités et leur police de leur apporter une solution pratique et (relativement) rapide, *c'est justement* ce fantasme féministe-radical qui veut voir en tout mâle hétéro, et sans distinction, un

« putatif prédateur » – étant clair que, si ce fantasme est vrai : pourquoi pas après tout ?, alors le nombre des *suspects* de ces crimes sexuels et autres « féminicides » est immense… et le problème de leur répression, en cette forme pratico-policière, pas près d'être réglé (à moins bien sûr d'imaginer, au vu du *nombre énorme* de tous ces prédateurs mâles que disent nos mêmes féministes radicales-statisticiennes, des sortes de « supplétifs policiers » féminins féministes patrouillant jour et nuit au long des rues voire inspectant les appartements privés – puisque, paraît-il, c'est là que se commettent, pour ainsi dire : « en famille » ou plutôt « en ménage », la majorité de ces « féminicides » – pour protéger leurs sœurs de cette omniprésente/sournoise/potentielle violence patriarcale exercée par tous ces hétéros – mesure à laquelle d'ailleurs, si la thèse féministe était la « bonne », je ne serais nullement opposé : même si son application, dans la mesure où elle nécessiterait de mettre quasiment « un flic derrière chaque femme » : ce qui, à d'autres époques celles où la figure du mâle était regardée, non pas encore comme un « prédateur », mais comme un « protecteur »…, s'appelait tout simplement « le mariage », m'apparaît comme un combat, au seul vu du nombre des ennemis, à peu près d'avance condamné) – ; mais comme on sait qu'en vérité il n'en est rien – que l'immense majorité des mâles hétéros *ne sont pas* ces « prédateurs » que disent ces féministes-radicales et leur fantasme (statistique) (que ceux-ci constituent en réalité, parmi tous les hétéros, une infime minorité – d'ailleurs toujours recrutée *parmi les mêmes* groupes d'individus : étant clair qu'un « prédateur », tout qu'il ne sera pas pris, recommencera toujours à violer, ou harceler, ou « féminiciser » (remarque qui, je le note en passant, suffit pour réduire à néant l'« étude » (pseudo-) mathématique de la « statisticienne-féministe » de Hass)) –, on voit par là que ce fantasme féministe-radical, en grossissant démesurément le nombre de tous ces (plus ou moins putatifs) prédateurs mâles, empêcherait plutôt (toujours cette *étrange contre-productivité* des luttes « sociétales » mises en branle par l'idéologie du « politiquement correct » – et en quelque domaine qu'elle illustre : anti-sexisme, anti-racisme, anti-homophobie, etc.) *la police de faire son travail* (de protection des « femmes » – et pourquoi pas, tant qu'elle y est, de *celle de tous* : comme si les hommes n'avaient pas eux aussi à souffrir, de la part d'autres prédateurs, de cette pratique, après toute elle aussi inacceptable-répugnante dans leur cas, de l'*homi*cide » –; alors que ce « travail », si cette police se concentrait uniquement sur l'infime minorité des « vrais » prédateurs masculins : dont on a vu qu'ils sont en vérité *toujours les mêmes*, serait bien plus efficacement et rapidement exécuté…

Où l'on voit notamment par la remarque qui précède (celle relative à l'autre question – plus générale et comme, cette fois-ci, « humano-universaliste » – de ces « *homi*cides ») que les organisatrices de ces rassemblements « anti-féminicides » – que toute personne (mâle ou femelle) ne peut bien sûr qu'approuver (ce qui est d'ailleurs, pour sa part, le cas de l'auteur de ces lignes) – auraient eu tout intérêt, à partir d'un moment, à *transformer* leur (légitiminisme) revendication féministe/anti-féminicide en une autre qui, elle, aurait *cette fois-ci* englobé la totalité des humains (mâles ou femelles) et dénoncé les « humanocides » dont ceux-ci sont, sans distinction cette fois-ci de sexe ou de « genre », les éternelles victimes ; mais « transform(a-tion) » qui ne put avoir lieu pour ce que cela eût contraint certaines des féministes-radicales participant à ces mêmes rassemblements de renoncer à leur « conception (féministe/sexiste/genrée) du monde »: celle où de toute façon le rôle de la *victime* se doit d'être toujours attribuée à « la femme » et celui du *bourreau* (ou donc : du prédateur) à l'« homme » – ce qui, si l'on songe, n'est pas si éloigné du cliché éculé-patriarcal qui parlait jadis de « sexe faible » et de « sexe fort » (et cliché machiste que combattent justement, avec la dernière vigueur : et d'ailleurs avec raison, toutes ces féministes plus ou moins radicales… et comme on le voit, jamais à cours de contradictions idéologiques) – ; et où irait-on, se disent-elles peut-être, si on allait jusqu'à envisager l'idée tout à fait aberrante que, dans certains circonstances, le mâle puisse être aussi regardé comme une « *victime* comme les autres »? L'instructif étant ici d'ailleurs que le même genre de partition-entre/distribution-des rôles de victime et de bourreau est reproduit quasiment à l'identique dans l'autre lutte politiquement correcte/anti-raciste… où là aussi le crime de « racisme » ne saurait être qu'imputé aux « blancs » (jamais par exemple aux « noirs » ou aux « arabes » – comme s'ils en étaient *par essence* toujours-déjà absous : *cf.* notamment la bien décevante remarque du (pourtant souvent excellent) Zagdansky… affirmant que les « Arabes (avaient pu être jadis) cruels mais qu'ils (n'avaient jamais été) racistes » (à se demander *où* il a bien pu prendre cela ?!) – ; ceci pouvant aussi expliquer pourquoi l'expression (récemment apparue) de ce « racisme anti-blanc » – et depuis combattue avec la dernière vigueur par toutes les puissances idéologiques médiatiques de ce « politiquement correct » – met à tel point *hors d'eux* les militants de cette lutte anti-raciste : ce qu'a notamment révélé la colère des participants à la récente manif-Adama devant la banderole, où était justement inscrit ce mot de « racisme anti-blanc », déployée par des « Identitaires » juchés sur les toits – et inscription vécue comme une provocation à laquelle ils

n'ont pu réagir que par l'insulte de « sales juifs » : ce qui en dit long sur les ressorts psychiques-idéologiques profonds de tous ces militants (supposés) anti-racistes (alors que, s'ils avaient été « anti-racistes » qu'ils prétendent, cette banderole n'aurait dû leur faire ni chaud ni froid : pour ce qu'il m'est évident que, lorsqu'on « lutte contre le racisme », on se doit de « lutter contre *tous les racismes* »).

(À moins que l'anti-sémitisme n'en soit pas un : ce qui « justifierait » alors ce mot de « sales Juifs » proféré par nos si vertueux anti-racistes – quoiqu'à anti-racistes alors comme « à deux vitesses », c'est-à-dire « à deux races » : celles qu'il est « normal » de haïr – sous le nom plus présentable par exemple de « sioniste » ou de « colonialiste » – et celles auxquelles sont dues toutes les préventions victimaires et autre consigne de ce « pas d'amalgame »?).

Cette hystérie anti-raciste qui, prenant pour motif l'assassinat de l'Afro-américain Floyd par le *cop* Chauvin, déferle présentement sur l'Occident n'est bien sûr qu'un écran destiné à cacher le projet ourdi par la domination d'un *devenir-communautariste* des sociétés humaines ; et projet qui doit aboutir, si nous n'y prenons pas garde, à l'instauration d'une sorte de vaste *apartheid* étendu aux dimensions de la planète, et « apartheid » où chacun, selon son origine, sexe, confession voire orientation sexuelle, etc. vivra de son côté, *entre les siens*, « sans » jamais aller visiter son semblable accrou pi pareillement dans une autre tanière (communautaire) : « L'homme aura Sodome et la femme Gomorrhe » ; le blanc aura l'île Saint-Louis et le noir la Seine-Saint-Denis : le chrétien aura la Bretagne et le musulman la Provence, l'hétéro aura le Parc Astérix) et l'homo le quartier du Marais, etc. – tous sécessionnismes » qui constitueront bien sûr de lucratives « parts de marché » (il faut bien que le *bizness* continue : que ce soit « à ciel ouvert » ou en une forme plus « souterraine ») –, et « mosaïque » (on dit aussi aujourd'hui – le nouveau mot à la mode – « archipel ») à partition, selon, racialiste, sexuelle, confessionnelle, etc. qui dessinera la forme d'un monde nouveau, abstraitement placé sous l'égide de cette fameuse « diversité », mais où, pratiquement, chacun ne rencontrera et ne fréquentera jamais son « pareil » (comme cela se passe déjà, je crois, aux États-Unis)… Le violent orage nocturne de la veille (23.06.20) – avec sa longue, presque rituelle coupure d'électricité (inévitable en ces campagnes peu « désenclavées ») – a

été comme le signe pratico-météorologique (et bien mieux assurément que la date toujours peu ou prou abstraite de ce solstice – et cela d'autant plus que la fête qui lui est traditionnellement associée (la Saint-Jean pas celle « de la musique »!) avait été, pour les toujours mêmes raisons de sécurité sanitaire, purement et simplement annulée) de l'entrée de l'année dans un *nouvel été*: lui-même pareil, tant les périls de tout ordre qui nous menacent présentement sont grands, à un *sursis* « entre deux époques du monde »; et c'était assurément, pour l'auteur « à peine identifié » de cet ouvrage, une douce chose: peut-être parce que coïncidant avec son vieux fantasme du « veilleur », que de se tenir ainsi solitaire au cœur de la nuit, environné de lueurs et de tonnerre, et tandis qu'au dehors se déchaînait l'*autre* « orage de l'histoire »: celui qui probablement, au train où vont les choses en ce moment: *cf.* les analyses de l'actualité qui précèdent, risque fort de tous nous emporter. Et dans cette perspective historialo-météorologique, c'était un peu comme si je m'étais tenu dans l'*œil même* du « tourbillon du temps » et de son devenir historique… qui « dissout toutes conditions existantes » et, dans le mouvement d'une telle dissolution, ne laisse pas pierre sur pierre de tout ce à quoi la futilité des hommes a coutume de regarder comme devant durer *éternellement*; et considérations qui faisaient venir l'été nouveau où me faisait entrer cet orage comme une période à la fois terrifiante et passionnante: les derniers instants (ou mois) d'un « monde » sur le point de *s'effondrer rédhibitoirement* (ceci pouvant aussi expliquer pourquoi, rétrospectivement, j'ai consacré plus haut tant de pages à l'analyse de cet *Autant en emporte le vent* – puisque, comme on l'a vu, c'est là le *véritable sujet* de cette œuvre: non celui que ses actuels censeurs voudraient, en cette forme « (anti-)raciste »/« (anti-)colonialiste », y pointer tout à fait abusivement). C'est bien sûr toujours une grande malchance pour quelque individu que ce soit de se trouver le contemporain de l'effondrement de son propre monde; mais la contrepartie, alors, de cette malchance, c'est que, durant la période d'un tel effondrement: pour ce que celle-ci ne peut être marquée que d'une (inquiétante quoique grisante) tonalité d'*imminence* (historique), il n'aura pas l'*occasion de s'y ennuyer*; et si par exemple, en cette période, un nouvel été survient (comme c'est le cas actuellement dans le moment où j'écris ses lignes), il aura alors peut être, en en (re) plaçant sa « saison » (pourtant banale) dans la perspective de cette imminence même: celle donc de l'Événement (de cet effondrement), le loisir d'en extraire tout le *suc temporello-délicieux*: étant clair qu'on ne vit pas du tout de la même façon une période qui a précédé un Événement immense

et (historialement) tragique… qu'une autre qui elle, de ce même point de vue : historialo-tragique, s'avéra plus paisible et plus tranquille… Même si le mieux peut-être, en ces sortes d'expérience du vécu historique des/d'un été(s), est encore d'imiter l'attitude du coryphée-poète Ashley Wilkes de la « tragédienne » Margaret Mitchell : c'est-à-dire de regarder *au présent* quelque monde que ce soit – celui de ce Sud (américain) comme celui de ce Sud-ouest (français) – comme si celui-ci avait toujours-déjà essuyé l'orage de l'Événement de son effondrement (peu ou prou programmé) ; et regard qui, bien que risqué *dans le présent*, vient en réalité de l'*à-venir*, et regard aussi qui pour cela, ne peut évidemment que *faire ressortir la splendeur* de ce monde « présent »… quoique toujours-déjà vécu « au passé ».

C'est un grand privilège (qui n'appartient, je crois, qu'aux poètes) que de pouvoir regarder un présent quel qu'il soit dans la perspective (toujours peu ou prou *déchirante*) de l'« avoir-été » : comme si, à cet instant, le temps, justement, se « déchir(ait) » devant notre vision et que, à travers cette faille, nous avions loisir d'apercevoir le miroitement de son non-fond, l'ineffable dimension par où il baille et qui est aussi celle a-byssale d'où les choses, en le mouvement, selon, d'une splendeur ou d'un désastre, pro-viennent ; et qui ne comprend par là que l'été est justement la saison la plus propice au « jeter-d'un » tel regard dans toute cette profondeur : pour ce que, à travers son prisme de paresse, de chaleur et d'hébétude, il nous est donné de contempler la *source silencieuse du temps* – et, aussi bien : d'entendre, venu dans son impensable épaisseur, le gouttement même de l'*éternité* – ; cela qui, en un jaillissement à la fois pauvre mais inépuisable, sourd au fond de la grotte ombreuse, mystérieuse de l'ineffable du sens (« l'été est le non secret de l'éternité » – *Chambre haute*). Mais qu'en est-il alors de celui qui commence présentement – *cf.* l'orage de l'autre jour – tandis que j'écris ces lignes : comment son *Même* d'herbes jaunies et de feuillages accablées se distinguera-t-il des autres « Mêmes » des autres étés ; et en quoi le regard, « singulier, forcément singulier », que je porterai alors sur lui sera-t-il différent de toutes les autres « saisies » qui, dans le cours de tant d'années consacrées à rédiger mon « grand récit », l'aient précédé ? Où l'on comprend par là que, pour faire ressentir à mon lecteur la singularité propre de *cet* été-ci, il s'agit, en imprimant à mon texte une tonalité différente qui le fera insensiblement passer d'un registre plus ou moins « poético-littéraire » (pour dire vite) à un autre lui « historialo-pensif », de vivre/écrire cet « été 2020 »

comme celui qui aura immédiatement précédé l'Événement immense de ce grand effondrement… dont j'ai commencé, dans les développements précédents, de dessiner les contours à la fois parfaitement grotesques et, en leurs délires idéologiques mêmes, très inquiétants. On sait que c'est un procédé bien connu du genre romanesque : tous ces auteurs qui, pour *dramatiser à bon compte* leur intrigue, décidèrent de lui donner pour cadre temporel quelque date bien « dramati(que) » de l'histoire récente – tous ces livres dont l'action se déroule au cours, selon, de l'été 1914 ou 1939 (voire, comme dans le cas de celui de M. Mitchell, durant celui 1861 (?)) – ; et cela bien sûr parce qu'ils savent que leur lecteur, ne pouvant pas ignorer ce que signifient ces dates, feront pour ainsi dire « à leur place » le travail de *dramatisation temporelle* qu'exige la composition de tout roman quel qu'il soit : étant clair par exemple qu'un auteur qui se propose de raconter (mettons…) une histoire d'amour s'étant déroulée dans un passé plus ou moins éloigné a tout intérêt à choisir ce passé autour de « l'été 1914 » plutôt qu'autour de celui 1913 ou 1912 ; et cela pour d'évidentes raisons de *facilité romanesque* : ne serait-ce que celle-ci que l'histoire va lui fournir alors comme « clef en mains » l'épilogue tout trouvé de son intrigue – les « adieux déchirants » de l'amante qui reste et de l'amant partant à la guerre – ; et combien en effet de romans (dits) « de terroir » – dont le déclenchement de cette « Grande guerre » est comme l'inoxydable « motif » historique – ne s'achèvent-ils pas sur cette scène ? Et en quelque sorte ici ces auteurs (qui n'illustrent pas tous d'ailleurs, en ce mode historico-catastrophiste, le genre d'une telle « para-littérature » – *cf.* notamment l'excipit du *Jean le bleu* de Giono (récit d'une enfance) qui lui aussi se referme… en s'ouvrant infiniment sur l'Événement du déclenchement de cette même « Grande guerre », dont l'auteur profite pour nous indiquer en quelques lignes la véritable et comme, selon lui, profonde origine : le devenir « sans-hanches » des choses), en se contentant de (re)placer leurs petites « histoires » *dans la plus vaste perspective* de la « grande » (et de ses désastres avérés), ne font rien d'autre que de confier à celle-ci (la « grande histoire ») ce travail de « dramatisation temporelle » dont ils auraient dû, en un mode *uniquement* scripturaire, se charger eux-mêmes… mais travail dont ils ont eu loisir de faire l'économie… par le choix judicieux de l'« avoir-été » historialo-catastrophiste où ils ont placé leurs (minces) intrigues (ce qui ne signifie nullement bien sûr que tous les romans qui utilisent un tel procédé – celui donc de ce déchargement-sur la « (grande) histoire » par l'auteur du « travail de dramatisation temporelle » qu'exige toute rédaction de récit quel qu'il soit

– soient forcément faciles et médiocres : exemple notamment du *Rivage des Syrtes* dont l'intrigue est entièrement placée dans la *perspective* d'une telle catastrophe historique (la destruction avérée « et qui ne fait aucun doute » (Debord) de la république d'Orsenna) – à ce bémol toutefois que, dans le livre de Gracq, cette « perspective » est elle-même, comme d'ailleurs cette fictive « république d'Orsenna », une *invention de son créateur* : qui est donc bien, par là, le seul et véritable « auteur » de ce « travail de dramatisation temporelle » que je dis).

Mais où l'on comprend par ces considérations que le livre que je me propose ici de rédiger – quelque chose comme le récit d'un « été 2020 » (référence au titre d'un film bien connu) – sera encore différent ; et cela dans la mesure où il devra faire ressentir à son lecteur, *dans le présent* (de cet « été 2020 »), cette « dramatisation temporelle » à l'œuvre dans le moment même où ses pages s'écriront ; sans donc avoir la possibilité de recourir-à la référence-à quelque Événement historico-catastrophiste : puisque cet Événement-là, celui donc de l'« effondrement d'un/du monde » que je dis, ne sera, dans le temps où ce livre s'écrira celui de cet « été 2020 », de toute façon pas encore survenu – et peut-être même : *ne surviendra jamais* (ce que d'ailleurs, pour ma part, j'espère ardemment – même si hélas ! certains prémices déjà-là infirment très sérieusement cet espoir) – ; où l'on comprend par là que c'est à moi seul, non tant de « créer » ce climat de « dramatisation temporelle » : puisque mon livre n'est pas/*ne sera pas* un « roman », que de montrer son « inquiétant » à l'œuvre sous les plus infimes événements du quotidien : un orage (déjà passé) ou une canicule (encore à venir), ou un déboulonnage de statue (en projet), ou une interdiction de livre (revendiquée), etc. ; et mise en exergue d'un tel « inquiétant » qui, si je parviens à le faire ressentir par petites *touches signifiantes* à mon lecteur, aura au moins ce mérite de conférer, parmi tous les autres étés du temps, sa singularité propre à celui « 2020 » : dont on se rappellera alors (peut-être), dans l'avenir, comme celui où il fit (peut-être) très chaud/où il y eut (peut-être) de gros orages – ce qui, on le reconnaîtra, pour un été, n'est guère original (peu singulier) –… mais surtout, et là : *certainement*, celui où l'on se mit en tête d'abattre certaines statues et de censurer certains livres (ce qui, on le reconnaîtra également, est beaucoup plus original – et même, dans une perspective cette fois-ci historique : *tout à fait singulier*)… L'« inquiétant » ici en ce moment, c'est par exemple l'annonce qu'a faite hier le groupe de

produits cosmétiques l'*Oréal* de supprimer de son « vocabulaire de vente » les mots de « blanc », de « clair » et de « blanchissant » – pour la raison, je suppose, qu'ils auraient des connotations peu ou prou « racistes » (et cela bien sûr à replacer dans la perspective de cette « hystérie anti-raciste » qui secoue présentement l'actualité médiatico-occidentale – la même qui, dans le même moment, prétend aussi déboulonner les/des statues et interdire les/des livres) –; et annonce d'une telle censure en ce mode comme « sémantique » dont l'« inquiétant » ne réside pas tant en son *grotesque achevé* – à ce titre : je conseille vivement au lecteur de ce livre qui n'est pas immédiatement frappé de ce « grotesque » de le refermer immédiatement (cet ouvrage n'est d'évidence pas pour lui… et peut-être même son auteur est-il *déjà* son « ennemi ») –… qu'en ce fait que la décision du conseil d'administration de ce grand groupe industriel n'ait pas été accueillie par un *éclat de rire général* – mais non : les médiatiques qui se chargèrent d'en faire l'annonce le firent avec componction et gravité (peut-être après tout la désapprouvaient-ils en leur for intérieur – mais l'« inquiétant » ici, dans leur attitude, ne tournait pas même autour de la question de savoir ce que, de cette décision, ils pensaient… que de celle de savoir comment, dans le moment de son annonce, ils arrivaient à ne pas se tenir les côtes de rire) –; et du coup moi-même, devant l'absence de toute hilarité de leur part, je crois que je *n'ai plus très envie de rire*: cette anecdote ridicule n'ayant fait en un instant mesurer l'abîme, non pas même idéologique mais tout simplement « mental » (au sens de la maladie du même nom), qui me sépare désormais de nombre de mes contemporains (et peut-être après tout ceux-ci ont-ils raison – à tout le moins ont-ils *leurs* raisons – de ne pas rire à cette vaste blague – « c'est l'histoire d'un fou qui »… veut interdire l'usage du mot de « blanchissant » dans le langage courant… –; mais d'évidence pour moi le monde (« mental ») qu'ils habitent, le délire « froid et sérieux » qu'ils illustrent, ne saurait être le mien : accepter de seulement y demeurer, d'en fréquenter les étonnants pensionnaires, serait un peu pour moi comme désirer résider en quelque « asile de fous » – même si peut-être, après tout, le seul « fou » en cette affaire de censure commercialo-sémantique… c'est moi !).

Et je pourrais bien sûr ici essayer de montrer tout le grotesque de cette décision prise, au nom donc de l'« anti-racisme », par le groupe de l'*Oréal* – en rappelant par exemple qu'un des traits des anciens totalitarismes était

justement de prétendre *régenter le vocabulaire* (à ce bémol toutefois que les gens qui vivaient aux temps « heureux » (!?) de ces anciens « pays du mensonge déconcertant » pointaient tout de suite le grotesque des décisions des « soviets suprêmes » et autre « petit père des peuples » de leur époque : dont ils évitaient bien sûr de gausser en public… pour mieux le faire en privé) –; mais à quoi bon le faire pour de « miens contemporains » qui de toute façon, qu'ils approuvent ou désapprouvent une telle décision, n'en saisissent pas d'entrée et sans autre forme de procès (idéologique) toute la teneur de grotesque et de parfait délire – *cf.* Baudelaire : « Ceux qui me sentent me comprennent, pour les autres j'accumulerai sans fin les explications » (projet de préface aux *Fleurs*) –: par quoi l'on comprend que notre néo-totalitarisme (en ce mode, selon, anti-raciste, ou féministe, etc.) a lui aussi accouché d'un autre « pays du mensonge déconcertant »… quoiqu'à ce bémol que ce « mensonge déconcertant »-là… ne « déconcerte » en vérité plus grand monde ; mais par quoi l'on comprend aussi que ce néo-totalitarisme-là a, dans sa logique « spéciale », bien mieux réussi que les anciens – dont les décisions, si elles étaient difficilement/dangereusement critiquables, avaient du moins encore la latitude de susciter les rires (et même si ces rires devaient être réservés à la sphère privée) –; où l'on voit qu'en nos temps de « politiquement correct » cauteleux, même cette latitude-là nous a été retirée : « L'ineptie qui se fait respecter partout, il n'est plus permis d'en rire ; en tout cas il est devenu impossible de faire savoir qu'on en rit » (Debord). L'« inquiétant » que je dis ne réside donc pas tant en la teneur de cette décision – le groupe L'*Oréal* écrit après tout ce qu'il veut sur ses emballages (et peut-être, de son point de vue spécial-commercial : au vu de l'« hystérie anti-raciste » qui secoue actuellement l'Occident, est-ce là une sage/prudente mesure – sait-on jamais jusqu'à *quel délire* ira toute cette militance du même nom ?) –… qu'en ce fait que son annonce n'a déclenché aucun rire particulier de la part de toute cette plèbe formée par l'idéologie du « politiquement correct »; et plèbe à laquelle, s'il faut encore lui parler : à quoi pour ma part j'ai peu ou prou renoncé, il faud(ra) alors lui parler selon sa folie afin que le fou ne se croit pas sage »… Le « bon sens » – ici en l'occurrence : le sens du grotesque et du « hors de propos » – était jadis, paraît-il, la « chose la mieux partagée »: où l'on voit qu'avec l'*idéologisation massive du monde* par le « politiquement correct » cette sentence a cessé d'être vraie ; et, plus même que les rumeurs de guerre civile et de « sécession » qui se répandent actuellement dans le pays, c'est en cette *progressive disparition du sens* dans l'esprit de ses habitants que réside

l'« inquiétant » que je dis : la sensation quasi-physique, pour les rares qui auraient conservé quelques bribes de ce « sens », de séjourner au sein d'un *asile de fous* étendu aux dimensions de la planète entière ; et « asile » où, renonçant désormais d'« accumul(er) sans fin les explications », la seule chose à faire est de « se barrer ». Il est possible après tout que l'histoire future retienne cet « été 2020 » comme celui où l'on se mit en tête d'abattre des statues, de censurer des livres – voire (comme on l'a vu avec l'anecdote de cette décision par l'Oréal) d'*interdire des mots* ! –; même si je crois moi que, si les historiens de ce futur ont conservé quelque lucidité (?), ils l'identifieront plus décisivement à celui où l'humanité, sous les coups redoublés de l'« agit trop » de l'idéologie de ce « politiquement correct », aura commencé de *perdre le sens*. Certes, de ce « sens », l'humanité, dans le cours des âges de son histoire mouvementée, n'en fit pas toujours preuve – et l'on peut dire même : plutôt rarement ! –; mais enfin elle n'en était pas encore venue à adopter comme discours officiel (comme « politiquement correct » d'une époque) des thèses et autres sophismes… dont le caractère *proprement délirant* devrait sauter aux yeux de n'importe quel individu ayant conservé « deux doigts de jugeote »; et certes aussi, il existe encore en ce monde des gens pour voir lucidement et dénoncer ces « délires (idéologiques) »; mais alors, c'est le fait même que, pour y procéder, ils doivent « accumuler sans fin les explications » et autres *précautions oratoires* – là où normalement une phrase, ou un mot (voire : un haussement d'épaules ou de sourcils) devrait largement suffire – qui *doit inquiéter* (ce pour quoi pour ma part, à ces sortes de vaines jongleries dialectiques – où il s'agit de rien de moins finalement que d'expliquer que « deux et deux font quatre » –, j'ai renoncé : « Ceux qui me sentent me comprennent, pour les autres… », etc.).

(Je me suis contenté plus haut, pour illustrer d'exemples les *parfaits délires* engendrés par l'idéologie de ce « politiquement correct », de les choisir dans le registre de cet anti-racisme militant : puisque c'est là, suite à l'ampleur planétaire qu'a prise l'« affaire George Floyd », l'actualité de ce (funeste) « été 2020 »; mais il va de soi que, ces exemples, j'aurais aussi bien pu les prendre dans le registre (lui aussi « politiquement correct ») du *féminisme radical*: ainsi de cet enfant canadien dont les parents – probablement nourris aux *Gender Studies* de la « philosophe » Hudith Butler – ont tout simplement refusé d'indiquer à l'état-civil, au moment de la naissance de leur fils/fille (?), le « sexe » (« genre »?) de celui-ci/celle-ci… et cela au motif

que ce serait à lui/elle de le (les) « choisir à sa majorité » – autre décision radicale-féministe, inspirée par ce toujours même « politiquement (ici : sexuellement) correct », que là aussi, désormais fidèle à ma politique de non-« accumul(ation) des explications », je me refuse à commenter plus avant : puisque seulement le faire serait déjà tendre une perche à ce genre de délires « froids et sérieux »).

Car d'évidence, rien n'est plus dangereux pour la *santé mentale humaine* que les fréquentation-de/discussion-avec (fussent-elles « critiques »)… ce genre de « folie » se dissimulant sous les apparences de la « raison » (voire donc : de la « philosophie ») – et l'idéologie de ce « politiquement correct » (en son mode notamment butlerien-« déconstructiviste » – merci Dérida !) n'est rien d'autre qu'une telle *folie raisonnable* (ce que j'ai aussi appelé plus haut un « délire froid et sérieux ») –; et « folie » – d'apparence dans les débuts peu ou prou inoffensive (et même non-dénuée d'une certaine « pertinence philosophique » – Judit Butler en étant une (philosophe) excellente) –… dont le caractère *proprement délirant* ne commence à « montrer sa queue » qu'au moment où, poussée dans les derniers retranchements de sa prétention à quelque « cohérence » : ce qui est je crois l'ambition de toute « pensée » (« folle » ou pas/« délirante » ou non), ses observateurs, sinon les plus bienveillants, du moins les plus objectifs se voient confrontés à certaines de ses conséquences les plus pratiques… dont le caractère délirant, là au moins, n'est plus *contestable* – exemple de cet enfant privé de sexe par ses parents « butlériens-fanatiques » –; mais exemple dont on aurait tort de penser qu'il constitue une sorte de « dérive », en ce mode donc : « délirant », d'une « théorie » (celle en l'occurrence dite « du genre ») *bonne en soi* : étant bien au contraire son aboutissement, quoiqu'en cette forme peu ou prou « débridée », le plus rigoureux – le fruit le plus conséquent de sa cohérence (« théorique ») –; et fruit dont le caractère *indéniablement délirant*, suivant l'adage (évangélique) qui pose qu'« on juge un arbre à ses fruits », ne peut bien sûr que condamner l'arbre tout entier de sa/cette « théorie (du genre) » : la faisant venir, non pas comme *incidemment*, mais bien comme *essentiellement* délirante (et en effet si, comme ne cessent de l'affirmer ces « théoriciens/ciennes du genre », le « sexe » est d'abord « chose culturelle », il est somme toute logique de n'en attribuer aucun *particulier* à l'enfant qui vient de naître – *cf.* notamment l'incipit d'un ouvrage fameux affirmant qu'« on ne naît pas femme (mais qu')on le devient » –… et par

conséquent, pour procéder à une telle attribution de « genre », d'attendre un peu pour laisser cet/cette enfant *choisir lui-même*). Et où est le « délire » à l'œuvre ici : non pas dans la belle construction intellectuelle de nos « philosophes en jupons » Beauvoir/Butler – dont la démonstration, en cette forme « dé-constructiviste », est en tout point impeccable… et même, d'une certaine façon (?), somme toute assez convaincante (*cf.* notamment le chapitre consacré à l'« éducation des petites filles ») –… mais peut-être dans l'*omission de ce léger détail* – qui constitue comme le point aveugle du pré-supposé cardinal de cette « théorie du genre » (celle qui pose donc que celui-ci est un fait uniquement « culturel » – pour dire vite bien sûr : mais c'est là le sens général) – que ce « choix du genre » de l'individu humain a *toujours-déjà été tranché* par cette instance (probablement réactionnaire et autoritaire – d'origine patriarcale ? – puisqu'elle n'a pas songé à demander son avis à l'intéressée)… qu'on a coutume d'appeler la *nature*. Par quoi l'on comprend aussi que le côté « délirant » de cette raisonnable/philosophique « théorie du genre » est lui aussi encore d'*origine amalécite* – ces (autre) théorie (plus globale)/conception du monde qui posent que celui-ci « est le produit de ma volonté et de mon travail » (et que par conséquent la question plus particulière de ce choix du « genre » relève, non tant du « naturel », que du « culturel » – « si je sui né(e) avec un pénis mais que je me « sens » (pour des raisons « culturelles ») plus femme qu'homme, eh bien qu'à cela ne tienne : j'en serai une !) –; ceci pouvant aussi expliquer pourquoi cette « théorie du genre » est si en cour dans la (plus générale) idéologie du « politiquement correct » : puisqu'on a vu que cette idéologie, sous ses oripeaux de (prétendue) subversion, n'est rien d'autre que le très officiel discours de la (pré)sente, en effet, à partir d'un moment, ne peut que rendre fous ses croyants et illustrateurs : pour ce qu'aucune créature (humaine) ne saurait, sans le devenir : folle, vivre dans un monde qu'elle a entièrement créé (plus précisément : « produit »); et cela parce que, en un tel monde, toujours lui manquera ce « cela » susceptible, par ses radicales « autreté » et « étrangèreté », de lui communiquer un/du *sens*. Où l'on comprend qu'il ne s'agit pas ici de retomber dans l'examen de la vieille lune philosophique du binôme « nature/culture » – « vieille lune » qui dit d'ailleurs une première avancée de la pensée de type amalécite (quoiqu'en ce mode encore, donc, seulement « philosophique ») –: plutôt de bien comprendre que… (ici le texte et le développement s'interrompent).

(Le « récit d'un été 2020 » que j'entreprends ici consistera-t-il finalement à me contenter de consigner en ses pages hallucinées toutes les *folies idéologiques* dont la présente humanité, durant les trois mois de sa haute saison, se sera rendue coupable – comme si désormais, en le mode d'une sorte de « chronique de la folie (idéologique) ordinaire », c'était l'*époque elle-même* qui rédigeait mon livre (et que son scripteur n'avait plus qu'à écrire sous sa *dictée* – sans nuls commentaires superfétatoires ni autres formes de procès) – ; par quoi aussi la « dramatisation temporelle » qu'exige cette sorte de « récits » – ceux qui relatent l'histoire de périodes ayant précédé directement les Événements de quelque « grand effondrement » (et même si celui-ci, dans notre cas, n'est nullement garanti) – viendra comme *tout naturellement*: en le mouvement de l'« inquiétant » d'une folie (idéologique) envahissant progressivement le monde et l'esprit de ses habitants ; et tonalité de cet « inquiétant » qui suffira pour distinguer absolument cet « été 2020 » de tous ceux, plus possibles/moins délirants, qui le précédèrent ?).

Et dirai-je alors, comme le Rimbaud des « Fêtes de la patience » de 1872 – année dont on sait aujourd'hui qu'elle et son « été » ne débouchèrent sur aucun Événement particulièrement « historique »:

Je veux que l'été dramatique
Me lie à son char de fortune.

(*cf.* l'étude approfondie des quatre pièces de ces « Fêtes » dans mon *Éternité et après*) ; le décisif en ces vers étant, me semble-t-il, cette application du qualificatif de « dramatique » à un mot dont le sens regarderait, lui, plutôt du côté de l'« éternité » (pour dire vite) : à une « saison » toujours peu ou prou vécue comme un sursis (historique) et une suspension (temporelle) ; si bien que rien n'empêche de lire cette expression d'« été dramatique » comme une sorte de (secret/mystérieux) *oxymore*: ce que tendrait d'ailleurs à confirmer l'autre expression qui suit de ce « char de fortune » (celui donc de ce même « été »); et comment un « été », au cours duquel on sait aujourd'hui qu'il ne s'est rien passé/mûri de particulièrement « historique »: ni guerre, ni révolution, ni effondrement particulier, pourrait-il malgré tout être vécu comme « dramatique » et « de fortune »? À moins que ces « drame » et « (in)fortune » soient inhérents à l'*essence du cours du temps lui-même* qui, quelle que soit la « saison » endurée : printemps acide

ou été stupéfait, ne saurait jamais être que… (ici le texte s'interrompt) ? Par quoi (re)vient l'idée déjà avancée plus haut que « les poètes » – le « réel » Rimbaud de ces « Fêtes » comme le « fictif » Ashley Wilkes de ce *Gone with the wind* – seraient ceux-là capables de déceler, sous quelque cours du (fleuve du) temps que ce soit, le « dramatique » qui *toujours est à l'œuvre* en ses profondeurs – ce « dramatique » que le coryphée-Wilkes nomme pour sa part « l'éphémère » (cela qui confère splendeur et *déchirante beauté* à tout « monde » – condamné ou pas par l'histoire) –; et même si ce fleuve et son « été » ne semblent porter à sa surface aucun Événement de signature (particulièrement) historique : cas, chez Rimbaud, de celui de 1872. Où l'on comprend par là que si je veux rédiger quelque chose comme le « récit de l'/d'un été 2020 » – « Fêtes de la patience » ou *Gone with the wind* de mon cru –, c'est à ce « dramatique »-là – *i. e.* : à la (profonde) dimension d'« éphémère » du temps(celle que nomme/révèle à sa fiancée Mélanie – devant la baie largement ouverte sur les pelouses de sa propriété des « Douze Chênes » (qui, dans moins d'une heure de projection, aura été entièrement ravagée par l'« orage de l'histoire ») – le coryphée-poète Wilkes) –… que je dois, avant tous les autres (« dramatiques ») : de signature eux plus « historiques » me référer : considération à laquelle on peut certes objecter qu'à ce compte toutes les saisons de toutes les années (du temps) peuvent recevoir le même traitement poético-pensivo-« temporellisant » – peuvent être pareillement relatées/(temporellement) « dramatisées » –; à ce bémol toutefois que, si tous les étés sont peut-être, en ce sens, « dramatiques » et « de fortune », celui qui commence tandis que j'écris ces lignes (30.06.2020), et du fait de l'« inquiétant » que j'ai évoqué plus haut : celui notamment dû à l'envahissement du monde par cette (dé)raison idéologique « froide et sérieuse », m'apparaît comme *bien plus explicitement* « dramatique » et « de fortune » que les autres (peut-être après tout que ceux de 2019, ou 2018, etc. – dont je parle d'ailleurs un peu dans mes précédents ouvrages (*cf.* notamment celui intitulé « Une porte sur l'*été* ») – l'étaient déjà tout autant – sauf que, faute de l'explicite venue au visible en leur « saison » de cet « inquiétant », ils ne sont pas apparus au scripteur de cette *Profondeur* tels : particulièrement « dramatiques » et « de fortune » : ce pourquoi ce scripteur, au moment de leur rédaction, n'a jamais été effleuré de l'idée d'écrire quelque chose comme le « récit de l'/d'un été 2019, ou 2018, ou 2017 », etc. – alors que maintenant, pour celui de cette année 2020, il l'est !)… Rien n'atteste d'ailleurs, comme je l'ai déjà précisé, que *cet* « été »-là dusse déboucher sur l'Événement (historique) de quelque grand

effondrement – que les Cassandre de l'actualité médiatique (qui, je le note en passant, ne sont pas toutes d'« (extrême) droite ») prévoient justement sous la forme d'une sorte de néo-« Guerre de sécession » (ce qui pourrait expliquer pour quoi j'ai consacré une si longue analyse à ce (absolument) moderne) domination… et puisqu'on a vu aussi que le nom le plus profond (quoiqu'encore, en sa facture *théologique*, le plus secret) de cette domination est « Amaleq »… Mais pour revenir à la dimension de « délire » pointée à l'œuvre dans cette idéologie du « politiquement correct » en général et dans celle, plus particulièrement, de ce féminisme radical (voire dans celle de cet anti-racisme de deuxième type), il est clair que la véritable origine de ce délire (idéologique) réside dans ce présupposé que fait Amaleq sur ce monde comme « produit de…, etc. »; et pré-supposé qui *Gone with the wind* – alors que d'évidence les situations historiques-objectives du récit de M. Mitchell et de notre « roman national » sont absolument différentes) – ; mais le fait que le scripteur de cette *Profondeur* ait soudain éprouvé la nécessité (non tant d'ailleurs historique ou « philosophique » que, justement, *scripturaire*) d'inclure en son (général) « grand récit » celui (plus particulier) d'un « été 2020 » – nécessité que, dans le cours des étés précédents, on l'a vu, il n'avait jamais ressentie (ce pour quoi, comme on l'a vu aussi, on ne trouve en mes précédents ouvrages aucune prétention affichée à rédiger quelque chose comme les « récits des (précédents) étés ») – doit cependant *donner à penser*:

Je veux que l'été dramatique
Me lie à son char de fortune.

; et que peut bien signifier en effet un tel « v(ouloir) » – celui du Rimbaud du début de l'« été 1872 » (en réalité : de son mois de « mai » et de ses « bannières ») – lorsque sa consigne est inopinément/in-tempestivement reprise par un scripteur, lui, du début de l'« été 2020 »: quel sens profond-« tempestif » cela indique-t-il… quant à *la suite des événements* (et même s'il ne s'agit nullement ici – comme le font à leur manière toujours vulgaire-ordinaire les « Cassandre » de l'actualité médiatique (ne rajoutant par là que de l'« inquiétude » à un « inquiétant » – dont ils ne saisissent en réalité jamais la véritable essence : dramatico-temporello-« estivale ») – de « jouer au prophète »)?

Aujourd'hui, premier juillet 2020, cela fera presqu'exactement cinq mois que, sous les espèces de la rédaction de ce *Champ profond*, j'aurais recommencé d'écrire le « grand récit » de cette *Profondeur* – auquel pourtant, comme je l'ai raconté plus haut, j'étais bien résolu, lors du « fatidique » janvier de cette même année 2020, à *mettre fin* – ; et re-commencement qui, à peine quelques cinq mois plus tard, m'aura donc conduit à me lancer dans l'entreprise (temporello-scripturaire) de la composition de quelque chose comme le « (petit) récit », inclus dans le « grand », d'« un *été 2020* »: pour ce que sans doute, suite aux Événements qui l'ont directement précédé : la crise sanitaire-planétaire et son confinement, l'hystérie « indigéniste » qui a secoué l'Occident, etc., celui-ci est apparu au scripteur de ce *Champ profond* comme une sorte de *sursis entre deux âges du monde* – ceux que toute cette militance néo-progressiste (qui attend la « rentrée » avec une sorte de gourmandise historique – même si tous, pour l'heure, sont partis… à la plage) appelle celui d'« avant » et celui d'« après » –; et climat d'une telle (« dramatique ») *imminence* qui, aux yeux de ce même scripteur, et même si pour finir, lors de cette « rentrée », il ne se passe rien (historiquement) particulier/important : à tout le moins pas plus que d'*ordinaire*, a de toute façon et déjà, entre tous les étés du temps, conféré sa *singularité propre* à celui-ci : où l'on comprend aussi par là que l'important dans le récit que j'entreprends présentement (celui donc de cet « été 2020 ») ne sera pas tant le « ce-sur-quoi » il pourrait (« à la rentrée ») déboucher que la *tonalité* même, « dramatique » et scripturaire, de l'élément dans lequel il s'écrira (ce pour quoi, afin de le mener à bien, j'ai placé en exergue de sa composition les vers cités plus haut du Rimbaud des débuts de l'été 1872 – « Je veux que l'été dramatique/Me lie à son char de fortune » –; et distique qui m'apparaît d'autant mieux correspondre à mon propre projet (scripturaire) que justement, cet « été »-là de 1872, ne déboucha en réalité sur rien de particulièrement/historiquement notable et important – ce qui, on s'en souvient, n'avait pas été le cas des années précédentes (guerre franco-prusienne de 1870, révolution de la Commune de Paris de 1871) – ; ce qui prouve qu'un « été » quel qu'il soit – « de 1872 » ou « de 2020 » – n'a pas nécessairement besoin d'une *sanction historique* pour être « dramatique »: puisqu'il suffit que son « poète-et/ou-penseur » le « v(euille) » pour qu'il le soit – en l'occurrence ici : qu'il compose, tel un *musicien du temps*, son récit dans cette « tonalité d'*imminence* » (historique)… et même si, pour finir, cette « histoire », la « rentrée » venue, ne répond/cor-re(s)pond pas, par quelque Événement notable important, à une telle « imminence »… dont

mon « récit » n'aura donc, en définitive retenu que le climat d'« inquiétant » – ce qui, après tout, est bien suffisant quand on se propose, non tant de changer le/de « monde »: ambition vulgaire de toute cette militance, selon, indigéniste, ou féministe voire « anti-capitaliste », que de procéder à la rédaction, purement temporello-scripturaire, d'un « récit de l'été 2020 »). Mais où l'on comprend aussi par là que l'*idéal modèle* d'une telle rédaction – et bien plus peut-être que celui de ce *Gone with the wind* (dont l'auteur(e) tombe encore dans cette « facilité romanesque » consistant à donner à son lecteur un « motif » historico-objectif – à savoir ici en l'occurrence: cet effondrement du « Vieux Sud » (*certainement* advenu pour ce lecteur « nostalgique » ou pas) – susceptible d'alimenter en « dramat(isme) » le climat d'imminence (historique) de son roman) –… serait alors ces (rimbaldiennes) « Fêtes de la patience » – dont le même « dramat(isme) » n'est que l'effet du « v(ouloir) » de leur poète-et-auteur:

Je veux *que l'été dramatique*
Me lie à son char de fortune.

; et « v(ouloir) » tout personnel et « subjectif » dont on comprend par là qu'il est en vérité bien suffisant pour conférer sa tonalité de « dramat(isme) » à un été, celui donc « de 1872 », que par ailleurs, et contrairement aux deux qui l'avaient précédé: 1870 et 1871, l'« histoire » *n'a pas retenu* (à moins bien sûr de considérer, quoique cette fois-ci dans une perspective historico-« littéraire », que cet été-là fut essentiellement celui où un « poète à peine identifié (à cette époque) sous le nom de (Jean-Arthur Rimbaud) » composa, en une telle tonalité « dramatique » et « de fortune »: par lui *arbitrairement* choisie (« Je *veux* que… »), le « (petit) récit » de ces « Fêtes de la patience »; et pour quoi après tout un tel événement poético-littéraire – infime aux yeux de la « (grande) histoire » – ne nous apparaîtrait pas aujourd'hui, dans la distance temporello-scripturaire: c'est-à-dire aux yeux cette fois-ci du *sens*, comme plus important et décisif… qu'une guerre ou qu'une révolution?)… Et voici que, tandis que j'écrivais ces lignes, une *douce pluie d'été*, ramenant la fraîcheur sur ce monde « en ébullition »: au moins en cette forme « idéologique », s'est mise à tomber au jardin; et *mention* d'une telle « précipitation » – cette fois-ci pas du tout spectaculaire et (donc) « dramatique » (comme le fut l'orage également mentionné, de l'autre jour) – qui me donne à penser que le « récit de cet *été 2020* » que j'entreprends présentement… pourrait bien épouser le fil simple et

(plus ou moins) apaisé d'un *bulletin météo* – et après tout qu'est-ce qui me dit que, dans un tout autre ordre du « sens », l'événement infime de cette « petite pluie d'été » (elle vient de cesser : 14 h 55) n'est pas « plus important et décisif » que… (ici le texte et le développement – comme imitant cette « précipitation » (et d'ailleurs : qu'est-ce qui au juste, en celle-ci, se « précipite » – l'eau ? le temps ?) – s'interrompent).

Commençant de rédiger ce « récit d'un été 2020 » je suis comme un explorateur scripturaire qui, débarqué du « vaisseau de tropes » de son « grand récit », mettrait le pied sur une grève jusque-là inexplorée du temps – les trois mois *infrayés* (s'ouvrant devant mon pas furtif et précautionneux) de cet « été 2020 » –; et explorateur dont le voyage ne pourra bien sûr qu'être *immobile*: puisque je n'ai pas l'intention de quitter, de tout ce même « été », la « maison d'écriture » où s'élaborera son « récit ». Les soleils succéderont aux soleils, les canicules aux canicules et les orages aux orages, mais moi je serai toujours là, accroché à mon manuscrit tel un *naufragé du devenir* à sa « bouée de tropes »…, à tenter de dire l'ineffable mouvement de leur « succession » – à tenter d'*exprimer son suc* à la fois lent et violent –; et cela sans que jamais ne s'interrompe, pas un seul « in-stant », le fil extatique-scripturaire d'un tel é-coulement : comme si ce qui était recherché là n'était rien de moins que surprendre le *secret du temps* – comment il fait, « le temps », pour « passer » et, en un tel « pass(age) », s'arranger toujours pour *ne pas* (ici le mot – un verbe – manque) –; et étude d'un tel « secret » dont on comprend que, pour être menée à bien, elle nécessite, *et* un scripteur dégagé de toute contingence « littéraire »: un auteur qui, par exemple, ne cherchera pas à « poétiser », *et* une plage temporelle vierge de tout événement (peu ou prou historiquement notable) : celle donc de cet (uniquement temporellement « dramatique ») *été 2020*. Ainsi donc, tandis que la « saison » fera sa ronde autour de ma maison d'écriture : pareille en cela à une sorte de *caverne des jours*, je resterai là, moi, à occuper, immobile et stupéfait : à la fois rêveur et passionnément attentif, un des foyers de son ineffable ellipse : là où, comme dans l'œil des cyclones : quoique celui-ci soit de nature, non pas météorologique, mais *temporelle*, ne règnent ordinairement que silence, paix, tranquillité, etc. (et tandis qu'à l'entour, de l'autre côté de l'impalpable *vitre du langage*, se déchaînent, selon, *les* « orages de l'histoire » ou *le* « tourbillon du temps »). Où l'on comprend par là que, me proposant de rédiger quelque chose comme le « récit d'*un* été 2020 »,

il s'agit d'abord pour moi de gagner ce (non-)lieu de l'espace-et-du temps/de l'histoire-et-de-la géographie… où il me sera alors loisible d'observer, dans la lumière d'un/du « soleil de toujours »: à l'ardente clarté de cette (rimbaldienne) « patience » la tranquille *venue en présence* des choses – fleurs, fruits, arbres et autres nuages, etc. –… quand celles-ci, n'étant plus exposées au déchaînement rageur de l'ouragan de ces é-coulement temporel/orage de l'histoire, peuvent illustrer le mouvement d'une *autre croissance*… en le mode d'un « mûrir » lui, cette fois-ci, tranquille, « patient » et méditatif (où l'on voit aussi par là, comme je l'ai déjà avancé plus haut, que l'« idéal modèle » de la composition – à tonalité, donc, « estivale-dramatique » (« Je veux que l'été… », etc.) – de ce « récit d'*un* été 2020 » était bien, en effet, celui de ces « Fêtes de la patience » – et cela parce que cette « vertu » n'est rien d'autre que le *nom de la dimension* que les choses doivent, en ce mouvement donc: « silencieux et méditatif », emprunter pour monter au sommet de la tige d'une/de leur ardente/tranquille *présence*)… Les jours succéderont aux nuits, les aubes aux crépuscules, mais il y aura toujours, *fiché* au centre exact-mystique de ce kaléidoscope d'astres et de nuées, un homme, un *scripteur* qui, lui, n'aura garde que de considérer, attentif et stupéfait: « patient » et passionné, le *plan* sur lequel se joue toute cette fantasmagorie, et « plan » qui est aussi celui, scripturaire et (ici le mot manque), de la page où, en le mouvement d'une con-signation de la *seule écume* de cette fantasmagorie (littéraro-stellaire), j'écris les présentes et (peu ou prou) hallucinées, con-sidérations; y a-t-il un chemin qui, s'insinuant entre les mots et les phrases, permettrait de rédiger un « récit (de cet été 2020) » dont l'intrigue se résumerait à relater la *pure succession* de ces jours et de ces nuits/de ces aubes et de ces soirs – en quelque sorte: un « roman » où il ne se « passerait » rien… que le/ce pur « pass(age) » du temps –; mais « roman dont le héros » serait alors ce scripteur qui… (ici le texte s'interrompt)?

Je veux que l'été dramatique
Me lie à son char de fortune.

(déclaration d'intention de ce « (pur) scripteur » – mise en exergue de son « (pur) roman » (celui donc « où il ne se passerait rien que… », etc.) – par laquelle celui-ci indiquerait, non tant les « événements » qu'il compte y relater: puisque, hormis la succession de ces jours et de ces nuits, il n'y en aurait aucun autre, que la *tonalité* – « dramatique » et « de fortune » – dans laquelle il a choisi, tel un musicien temporello-scripturaire, de le *composer*).

(Non plus un *Gone with the wind*, mais un *Gone with the time*).

Dans une récente tribune (notamment consignée par l'« icône de la jeunesse » Greta Thunberg) on peut lire ceci que « la crise du climat a été créée et alimentée par des systèmes d'oppression coloniaux, racistes et patriarcaux »: affirmation qui, on le voit, fait venir tous les présents combats anti-colonialistes/anti-racistes/féministes, etc. comme bien plus que de simples luttes « sociétales » – rien de moins que l'expression d'une conception du monde et de l'histoire (et plus particulièrement : de l'Occident et de l'« occidentalisme » – regardés, pour ce que donc : colonialistes racistes, etc., comme les seuls responsables de la crise écologique en cours) – ; et conception qui peut expliquer/donne comme un socle ontologique-à… la *présente hargne* de toute cette « militance néo-progressiste » contre, sinon cet Occident, du moins tous les signes (statues et autres œuvres culturelles, etc.) qui, en son passé, témoignent en effet de ces colonialisme/racisme/patriarcat, etc. : la « crise du climat » venant dans cette perspective comme planétairement/historiquement *sanctionner* (aux deux sens du mot) toutes les tares et autres « systèmes d'exploitation » illustrés dans le cours des âges « modernes » par cet Occident décidément bien critiquable. À quoi les adversaires de cette conception comme « occidentalophobe » ont beau jeu d'objecter que, de ces « tares » et « systèmes d'exploitation » les empires (chinois, arabo-musulmans, etc.) qui précédèrent dans l'histoire celui « occidental », en témoignèrent tout autant – et d'arguer par exemple du fait que, pour ce qui concerne l'esclavagisme, si l'Occident en pratiqua en effet un temps, via la traite négrière transatlantique, le « système d'exploitation », il fut aussi le premier à l'*abolir* (ce que ne fit je crois, avant lui, aucun empire extra-européen) – ; et quel empire en effet, à un moment du cours de son expansion, n'a pas été esclavagiste, « colonialiste, raciste, patriarcal », etc.? Et pourtant, de cette « conception du monde » néo-progressiste-occidentalophobe, il surnage au moins, parmi tant d'autres : eux parfaitement débiles et de mauvaise foi communautariste, un fait critique qui ne peut pas, lui être aussi facilement écarté : celui que cet « empire occidental », parmi tous les autres non-européens, a été le seul à engendrer – via notamment sa « révolution industrielle » de la fin du XVIII^{e} : la première d'une longue série (dont le plus récent avatar aura donc été celle à forme *cybernétique*

dans laquelle nous venons à peine, il y a une trentaine d'années, de pénétrer) –…un système de production/domination/« exploitation » – pour dire vite : le capitalisme mondialisé (même si, on l'a vu dans les autres volumes de cette *Profondeur*, ce n'est là qu'*un des noms* – et non justement le plus « profond » – de cette domination… et de son « système (très particulier d'exploitation » des ressources tant naturelles qu'humaines) – qui, pour la première fois dans l'histoire de l'espèce humaine : en s'attaquant à l'environnement, menace rien de moins que la *survie* même de cette espèce (les autres empires « extra-européens », pouvaient être tout aussi répugnants que le nôtre, « occidental », mais aucun jamais, dans le cours de son développement propre, ne parvint à ce degré de puissance technico-scientifico-industrielle… qui menace aujourd'hui, en cette forme « occidentaliste/anti-environnementale, la planète). Où l'on comprend aussi par là que, si une *véritable critique* (en ce mode donc : écologiste) de cet Occident et de son « occidentalisme » doit être menée, il lui faut d'abord éviter de s'embourber dans les diverses luttes parcellaire-sociétales (« anti-colonialistes/anti-racistes/anti-patriarcales », etc.)… dont les revendications, d'inspiration toujours néo-progressiste/« politiquement-correcte », passent systématiquement à côté de la *vraie question* : celle cette fois-ci de l'essence (encore mystérieuse et non-interrogée – sinon dans mon livre !) de cet « occidentalisme » qui… (ici le texte s'interrompt) ; et « occidentalisme » dont les dommages collatéraux/anti-environnementaux (pollution, effondrement de la bio-diversité, crise climatique, etc.) ne seraient pas tant dus à quelque malfaisance de cet Occident « bien-coupable-de (tout ce que lui reproche ordinairement cette militance néo-progressiste/« politiquement correcte »/écologiste) »… qu'à ce fait que ce même « Occident », avant que d'être le nom géographico-culturel d'une région de la Terre – celle où donc « le soleil se couche » (le « pays du soir ») – est d'abord celui (pour parler commeHeidegger) d'une certaine « guise de l'être de l'étant » (que le même philosophe qualifie de technique et calculante – son fameux *gestell*) ; mais guise dont même, me semble-t-il, ce penseur, du fait de son néo-paganisme comme « consubstantiel », n'a pas su dégager la véritable/profonde *spécificité* : de facture non pas même métaphysique (voire : méta-métaphysique) que théologique (et plus précisément : christo-ontologique – *cf.* notamment tout ce que j'ai déjà écrit, dans les autres opus de cette *Profondeur*, sur l'« origine du capitalisme » en tant que tentative, par l'Occident (« chrétien »), d'un « retenir-du-divin »… quittant le monde sous la figure de ce « dieu (christique) »-là)… L'erreur la plus profonde que commet la présente

militance néo-progressiste/« politiquement correcte » lorsqu'elle s'attaque à la question « écologique » du salut de la planète et (accessoirement ?) de celui de l'espèce humaine étant d'avoir élaboré une critique (d'ailleurs légitime en soi) de cet Occident et de son occidentalisme ; mais critique qui, parce qu'y sont réinvesties par cette même militance toutes les causes parcellaires-sociétales de ce « politiquement correct » (voir liste plus haut : anti-colonialisme, anti-racisme, etc. – comme si ces colonialisme/racisme/patriarcat, etc. étaient les véritables responsables de la crise environnementale !), manque systématiquement ce que, en cet « occidentalisme » (peu ou prou en effet mortifère et porteur de désastres sans nom) est réellement à l'œuvre – à savoir : ce retenir-du-divin (christique) quittant le monde (pour tenter de donner encore quelque garantie ontologique à la présence des choses – le capitalisme, poussé dans ses derniers retranchements, n'étant finalement rien d'autre) –; et erreur en le mode de cette dérive parcellaire-sociétale d'un combat qui, normalement, ne devrait être centré que sur les *mots d'ordre* de la lutte écologiste, qu'a par exemple illustrée, l'autre soir : dimanche d'élections municipales, la maire écolo fraîchement élue de Besançon qui, lors de son allocution télévisée, n'a pas un instant parlé, justement, d'écologie : préférant insister sur le fait qu'elle « était une femme » et que sa « victoire » donc, avant même que d'être écologiste, était féministe (et cela sans doute parce que cette dame devait penser que les deux combats – l'écologiste et le féministe (et l'on sait qu'il existe en effet un « éco-féminisme ») – étaient les mêmes : pour ce que, pour revenir à l'affirmation qui a ouvert ce développement, « la crise (environnementale) a été créée et alimentée par l(e) système d'oppression (…) patriarcale » – si bien que dans l'esprit de cette militante (donc) « éco-féministe » combattre l'un c'était forcément combattre l'autre : mais qui, au vu des considérations exposées dans ce même développement : celles pointant le *dé-faut* de la critique néo-progressiste de cet « occidentalisme », peut croire cela ?).

Il y aurait alors un *autre combat écologiste* à entreprendre : celui qui, délaissant toutes ces luttes sociétales-parcellaires menées par l'idéologie du « politiquement correct », chercherait, lui, à se tourner vers son véritable adversaire – à savoir : Amaleq –; mais justement, de ce combat-là, et de son point de vue : fort logiquement, *la domination ne veut pas* : ce pour quoi les seuls militants écologistes qu'elle accepte et tolère (et même dans une certaine mesure : encourage) sont tous (pour dire vite) des sortes de

« gauchistes » – des « pastèques », comme dit le journaliste Zemmour : « verts » à l'extérieur, « rouges » à l'intérieur –; et mélange des genres (ou des couleurs) qui dit bien qu'avec ces gens-là on a affaire à une *critique amalécite d'Amaleq*: comme il y a par exemple une « critique spectaculaire du spectacle » (Debord). Étant clair que l'écologie n'est pas tout d'abord une question « politique » qu'une *question de survie*: ce pour quoi ses militants, s'ils s'y prenaient mieux : s'ils étaient moins (idéologiquement) *sectaires*, devraient remporter *toutes* les élections – mais non : chaque fois qu'ils entreprennent un nouveau combat il faut que, en ce mode « gaucho-pavlovien », toujours ils y mêlent (comme cette inepte maire fraîchement élue de Besançon avec son éco-féminisme) leur conception « politiquement correcte » de l'histoire : « la crise climatique a été créée et alimentée par des systèmes d'oppression coloniaux, racistes et patriarcaux »; ce qui a pour effet de décourager ceux qui, à leur combat : en soi légitime (et ô combien urgent !), seraient tentés de s'associer : devrons-nous, nous qui, loin de ces considérations néo-progressistes, ne cherchons qu'à préserver notre espèce de l'extinction, le faire, non pas avec, mais *malgré* (voire : contre) toute cette militance éco-(néo-)progressiste (*cf.* l'anecdote rapportée plus haut de cette amie qui, ayant un temps milité à EELV, finit par s'en retirer parce que, me confia-t-elle, on lui « parlait plus d'homophobie que d'écologie »)? Où l'on comprend par ces considérations que le *point aveugle* de cette militance réside en le fait que ses membres sont tous, peu ou prou, « de gauche » et même d'« extrême gauche » (pour dire vite) – ce qui, je m'empresse de le préciser, n'est nullement une tare en soi… mais qui le devient si ce gauchisme s'avance ainsi masqué sous le voile de l'« urgence écologique » (toujours les « pastèques ») –; et « point aveugle » qui est bien sûr celui par lequel la domination moderne – celle dont la « ruse », on l'a vu, consiste à revêtir d'oripeaux « subversifs » ses menées les plus profondes et autres « manigances idéologiques » – a loisir de pousser les pions de ses intérêts les plus secrets : par quoi ces mêmes membres, persuadés d'être des révolutionnaires : en cette forme « verte », viennent comme les « idiots utiles » les plus débridés-radicaux de cette domination (qui elle, bien sûr, n'a ni couleur ni « opinions politiques » – pour ce que ne recherchant qu'une chose : à étendre toujours plus son pouvoir). La domination, en tant qu'elle n'est, on l'a vu, qu'une « logique », se moque bien de « sauver la planète » et/ou de « préserver l'espèce humaine de l'extinction »; mais si la poursuite de tels buts peut accroître sa puissance inconditionnée, eh bien elle se fera pourquoi pas ? « verte »: introduira dans les rouages profonds

de sa « gouvernance mondiale » en formation un personnel *de la même couleur* – quoique toujours trié donc sur l'unique critère (lui « rouge ») de cet « éco-(néo-)progressisme »… allant rabâchant cette toujours même idéologie du « politiquement correct » (puisque c'est là on l'a vu, sous sa posture (pseudo-)subversive, le véritable discours officiel de cette même domination –; et voilà pourquoi vos présents militants écolo sont tous « d'(extrême) gauche »: non tant parce que leurs convictions « verres » supposent nécessairement une telle orientation politique que parce que, s'ils ne l'étaient pas, ils n'intéresseraient en aucune façon cette « logique de la domination » et son « tri sélectif »-idéologique… destiné à recruter les (futurs) gestionnaires de ses « intérêts bien compris »-amalécites (et l'on sait que cette domination, depuis au moins 1968, a pris l'habitude de recruter les « petits télégraphistes de (son) empire » parmi un tel personnel – « gauchiste dur » dans sa jeunesse puis, l'âge venu, « libéral-libertaire » (inutile je crois ici de *donner des noms*) –; et cela parce qu'il s'est avéré qu'un tel vivier idéologico-activiste a cette supériorité sur les autres (moins radicaux-extrémistes) de lui fournir encore ses *meilleurs éléments*: c'est-à-dire des gens qui, bien qu'ayant depuis longtemps apostasié les convictions progressistes de leur jeunesse en ont cependant conservé intacte la *structure d'arrogance* et de « terrorisme intellectuel » – quoiqu'« arrogance » et terrorisme appliqués désormais à d'autres « motifs »: correspondant eux aux intérêts amalécites de cette domination que je dis –; c'est pour quoi aussi il y a fort à parier que, parmi cette présente militance écolo-gauchiste, se trouvent déjà certains de nos (futurs) gouvernants: lorsque cette logique de la domination ayant pris la décision de la métamorphose « verte », il lui faudra bien recruter les gestionnaires (de la même couleur) qui mettront en œuvre cette métamorphose (quoique sans jamais perdre de vue les véritables intérêts – d'essence donc: toujours *amalécite* – de cette domination: ceci – cette non-perte de vue des buts d'Amaleq (ce qui peut notamment expliquer le fait somme toute étrange que la plupart de ces militants verts sont *pour* les manipulations scientifiques des processus naturels telles que la GPA – alors qu'en tous autres domaines, pourvu que ceux-ci ne ressortissent pas à celui de l'humain: terre, animaux, etc., ils sont plutôt *contre*: pour ce que sans doute être « contre » cette GPA serait à leurs yeux basculer dans le camp de la « réaction ») – devant probablement constituer le critère de sélection de ce tri idéologico-vert)… Pourquoi, par exemple, n'existe-t-il aucune « écologie de droite » voire d'« extrême droite » – alors que, d'une certaine façon, c'est l'« extrême droite » (et en l'occurrence la plus « extrême » de toutes: le

nazisme !) qui a « inventé » l'écologie – : le seul côté parfaitement *incongru*, en nos temps d'écologie toujours-forcément « de gauche », de cette question devant faire apparaître apertement le « point aveugle » de cette discipline et de sa militance présente-« spéciale » (et en fait cette « écologie de droite » existe bel et bien – exemple notamment de la revue *Limite* fondée par la journaliste Eugénie Bastié « d'inspiration conservatrice et catholique » –; mais écologie à laquelle – assez étrangement (en réalité : très logiquement) – il n'est fait aucun écho dans les médias : comme si, pour ceux-ci, il allait de soi que l'écologie ne pouvait être qu'une discipline « de gauche » et de « gauchistes » – en quelque sorte : leur domaine (idéologique) réservé).

Étant clair que ce tropisme gauchiste/(néo) progressiste/« politiquement correct » de ce présent activisme écologiste – dont la militance « spéciale » se barbouille notamment de ce mot de « convergence des luttes » (comprendre ici : écologie *plus* « anti-racisme » *plus* « anti-colonialisme » *plus* « anti-patriarcat », etc.) – dit encore à l'œuvre, en ce mouvement éco-politique : qui, on l'a vu, aurait pu être tout autre, les menées (secrètement) *amalécites* de la/cette (absolument moderne) *domination* que je dis ; et « domination » qui, pour renforcer sa puissance pratico-idéologique : la main-mise sur les esprits de sa « logique (elle aussi : très spéciale) », cherche désormais à tirer profit de l'actuelle « urgence écologique » – elle, n'en déplaise aux « climato-sceptiques », tout ce qu'il y a de plus *réel* (rien de moins que la survie de notre propre espèce !) – : l'ironie de la chose étant bien sûr que ce sont ces menées mêmes de la domination – d'inspiration toujours « (secrètement amalécite » (comme je n'ai cessé de le montrer dans mon « grand récit ») – *qui ont conduit* à cette « urgence » (les périls environnementaux qui s'amassent présentement au-dessus de nos têtes n'étant rien d'autre que les dommages collatéraux-« philosophiques » de cette « conception du monde » amalécite : le « monde comme le produit de… », etc.). Ce pour quoi on comprend aussi qu'il y a quelque paradoxe à confier le soin de « sauver » notre planète et notre espèce à des gens – ceux-là mêmes qui composent (donc) cette militance « écolo-spéciale » (toujours d'inspiration néo-progressiste et d'idéologie « politiquement-correcte ») – qui dans le fond demeurent, sinon les « idiots utiles », du moins les « possédés »-du/par le « démon » Amaleq : puisque, comme je l'ai montré au développement précédent, c'est sur *cet unique critère-là* – leur croyance (quasi-religieuse) en la conception amalécite du monde (qui est en vérité le résumé le plus exact et

le plus profond de cinq siècles de modernité « occidentale ») – qu'ils ont été recrutés/sélectionnés ; et comment croire qu'un tel « personnel (spécial) », portant au secret de son âme (ainsi *écartelée*) une telle contradiction de type « philosophique » (en réalité : *théologique*), si, par malheur les clefs de toute gouvernance mondiale/« gestion des intérêts de la domination » leur étaient remises, serait susceptible de mener à bien ce « salut » de notre planète en général et de notre espèce en particulier : tout au plus établirait-il, en ce mode écolo-planétaire, une sorte de *dictature amalécito-verte*… où nous, les derniers « humains-authentiques », serions condamnés à gratter pour l'éternité le fond de ce que, dans un autre tome de cette *Profondeur* : dont l'écriture précéda la survenue de la catastrophe de Fukushima, j'ai appelé la « poubelle tchernobyllienne » (et situation que résume parfaitement le *titre* de l'ouvrage, justement analysé dans ce même tome, des lucides auteurs Riesel-Semprun – comme quoi on peut venir de l'« ultra-gauche » situationniste (pour dire vite) et avoir cependant sur ces questions cruciales de bonnes analyses (même si bien sûr, en ce livre, il n'est jamais question de théologie et autre « démon Amaleq ») –: celui de ce « Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable »). On pourra juger bien dure, et sévère, et « excessive » cette *critique de fond* adressée au « personnel (spécial) » de toute cette militance écolo/néo-progressiste – comment nos aimables « verts » pourraient-ils se métamorphoser en de tels dictateurs (de la même couleur) ? –; mais dans le fond, lorsqu'on observe d'un peu plus près leurs déclarations et comportements (de militants), ce qui toujours ressort de ceux-ci, et conséquence probablement de leur conviction, quoiqu'ils fassent ou disent, d'appartenir à ce fameux « Parti du Bien » (Ph. Muray), c'est cette *structure d'arrogance* (idéologico-psychique) – qu'ils n'ont fait donc que « transporter » de leur origine « gauchiste » à leur présent « activisme écologiste » –; et « structure » qui constitue en vérité, éternelle-banale signature de tous les dictateurs qui, de quelque « couleur » qu'ils aient été ou seront : brune, rouge… ou verte, se sont succédé dans l'histoire ; ce pourquoi aussi j'ai pu faire venir plus haut l'idéologie de ce (présent) « politiquement-correct » – celle que porte et illustre justement cette militance écolo/néo-progressiste/« spéciale » – comme un *discours de type totalitaire* – ceci pouvant notamment expliquer, en cet été 2020, la mode de ces déboulonnages de statues, interdictions d'œuvres culturelles et autres « agenouillages de ministres » (!) (pour ce qu'une des signatures du totalitarisme, ancien ou moderne, a toujours été constituée, suivant les paroles d'une chanson célèbre, par ce fantasme de la « table rase » qu'il

s'agirait d'appliquer au « passé » – et par conséquent : à ses rémanences les plus scandaleuses telles que statues, films, livres, etc.) –; et totalitarisme que nous prépare d'évidence, quoique s'avançant encore dissimulé sous le masque (« vert ») de la pseudo-subversion (de la même couleur), ce même personnel « spécial » d'obédience écolo/néo-progressiste. Chose étrange (un peu folle) à penser : il y a peut-être déjà tandis que j'écris ces lignes, militant encore dans le secret d'une de ces multiples associations, selon, « éco/anti-racistes », « éco/anti-colonialistes », « éco/féministes », etc., la « créature » qui, en réalisant la *convergence* de toutes ces luttes idéologiques/« politiquement correctes », établira, pour parler cette fois-ci sans ambager la langue de la théologie, le *règne antéchristique/planétaire* de cette dictature verte »; et dictature qui, sous la figure éco-associative d'un tel Antéchrist « vert », ne sera rien d'autre que le triomphe (certes momentané mais terrible pour nous autres « humains authentiques ») du *démon Amaleq* : *cf.* notamment, dans un tome plus ancien de ma *Profondeur*, l'analyse du roman, rédigé par le très amalécite auteur de S.F. Clarke, *Les Enfants d'Icare* – et ouvrage dans le cours duquel on découvre que l'extra-terrestre qui a sagement conduit, durant toute l'intrigue de ce récit, les destinées de l'humanité (pour l'amener à vivre une sorte d'âge d'or – bien évidemment placé sous le signe de la « raison », de la « science » et de son « progrès ») a toutes les apparences traditionnelles d'un démon : ou les parcheminées, queue fourchue, etc. : à se demander si notre pourtant « rationaliste-endurci » Clarke n'a pas été « informé » d'une telle vérité (rien de moins que la *nature démoniaque* – en ce mode donc philosophico-amalécite – de toute la modernité !) par quelque « canal » lui pas du tout rationnel et même très « ésotériste » (étant en tout cas probable que si le même Clarke écrivait aujourd'hui ces *Enfants d'Icare*, il créditerait son héros « extra-terrestre » du mérite d'avoir, en menant à bien cette fameuse « transition écologique », rien de moins que « sauver » la planète et l'humanité : ce que fait d'ailleurs ce personnage – quoiqu'en les préservant de la menace à l'époque la plus prégnante : celle de l'apocalypse nucléaire).

(Hier, au plein cœur de la radieuse après-midi de ce (début) juillet – je poursuis ici, en ce mode théologico-mystique, mon « récit de l'été 2020 » – l'*ange de la France* m'est apparu en larmes, me reprochant amèrement, dans le cours de l'écriture de cette *Profondeur*, de l'avoir « trahi »: à quoi, nullement décontenancé, j'ai répondu que, si « trahison », il y avait eu, elle

s'était faite au nom d'une *fidélité plus haute*: celle que toujours je voue à sa « Reine »… et instituée dans/par mon grand récit « Dame souveraine » de *L'Europe* – l'apparition avait eu lieu dans cette niche d'ombres formée par les trois arbres du fond de mon jardin).

Chose étrange, presqu'inquiétante, de rédiger ce « récit d'un *été* 2020 »: sorte de roman halluciné où il est censé *ne rien se passer* – dont la seule intrigue est constituée-par/tissée-de la pure succession des jours et des nuits, des soleils et des « précipitations », etc. (et cela sans qu'aucun événement notable-historique ne vienne, sur ce cours uniquement temporel, en perturber l'inquiétante *stupeur*) –; et voici que, de cette nouvelle aventure scripturaire, finit par procéder un (peu ou prou absurde) sentiment d'*angoisse*: qui, chose étrange, n'avait nullement présidé à la traversée, accomplie elle-aussi pourtant en cette forme scripturaire, des étés qui avaient précédé celui-ci: « Je veux que l'été dramatique me lie à son char de fortune » – mais finalement suis-je si sûr de vouloir un tel « v(ouloir) »; et, tout compte fait, n'aurais-je pas préféré enduré le devenir moins « dramatique » (mais aussi donc: moins angoissant) des autres étés qui, en leur flux nonchalant: quand rien, comme on dit, « ne portait encore à conséquence », avaient précédé celui de 2020… L'impression à chaque instant, en cette traversée temporello-scripturaire de l'été de la même date, de rédiger les *dernières pages de mon dernier livre*; et impression dont j'ai pu dire ailleurs, dans le cours de cette *Profondeur*, qu'elle devait normalement présider à l'écriture de tout ouvrage « (authentiquement) scripturaire »; mais affirmation dont je vois bien confronté que je suis maintenant et *pratiquement* à cette « angoisse » comme sourdant spontanément de la rédaction de ce « récit (d'*un* été 2020) », qu'elle n'était qu'une *rodomontade de littérateur* – qu'une simple douleur au creux de l'estomac, voire les chiffres peu ou prou inquiétants d'une prise de tension, suffisent à dénoncer –; et « rodomontade » que les auteurs peuvent s'autoriser lorsque, dans le fond, tout va (à peu près bien pour eux… et que, notamment, l'été qu'ils traversent/endurent, en cette forme (soi-disamment) scripturaire, n'a encore rien de très « dramatique »: même s'ils affirment hautement « v(ouloir) » ce « dramatique » de la saison dont ils font – quoique toujours en ce mode *abstrait* (et par conséquent: plus littéraire que scripturaire) – l'épreuve… Aujourd'hui, alors qu'ils avaient annoncé des orages, le temps restait au beau; mais « beau » qui pourtant, dans la mesure où on sentait à l'œuvre en lui une sorte d'(inef-

fable) *imminence* – même si j'aurais bien été incapable de dire de quel événement cet « imminent » était l'« imminence » (pas d'un orage en tout cas : le ciel restant impavidement bleu et sa lumière banalement claire)… n'avait rien de particulièrement rassurant : c'était de nouveau à l'œuvre, non-voulue/non-consentie, cette tonalité de « dramatisme (estival) »; et tonalité d'autant plus inquiétante qu'elle ne semblait vouloir s'emparer d'aucun objet particulier et autre phénomène (tel que celui « météorologique », par exemple, d'un orage approchant – mais orage, justement, il n'y en avait aucun : ni « approchant », ni « imminent »). Si bien que, rédigeant ces lignes, je comprenais que l'angoisse qui, à cet instant, me circonvenait était tout entière tissée de ce *climat d'immense sans objet* (sans événement sur lequel se focaliser et calquer)… qui était lui-même le *vrai nom* du « dramatisme » de cet l'été (2020) dont je m'étais si imprudemment/scripturairement, proposé de rédiger le « récit » (même si, à présent que le l'ai commencé, il va bien me falloir aller jusqu'au bout de sa non-intrigue). L'*ange de la France* pleurait sous les feuillages et mon « grand récit » – entamé à présent depuis si longtemps (tant d'étés passés à le rédiger en leur cœur le plus violent touffu et torride !) – était lui-même le motif de ces larmes ; mais *quelle* « imminence sans objet »: tout ce que je comprenais était que c'était de ce « sans-objet »-là que procédaient, et la tristesse de la créature céleste, et l'angoisse du scripteur de ce roman à la non-intrigue – de cette sensation d'« exil en son propre pays »/étranger à sa propre époque – ; mais sensation qui, en même temps, avait fait lever dans la langue l'écriture de cette immense *Profondeur*: de ce livre où le sens avait loisir de « vivre une nouvelle aventure ». Le « dramatisme » de l'été 2020 n'était-il donc, pour finir, tissé que de cela : que de ce fait que c'était *le temps lui-même* qui était comme « *sorti* de ses gonds »; et « sorti(e) » qui, engendrant ce « climat d'inquiétante imminence sans objet », créait du même coup chez le scripteur de ce « récit d'*un* été 2020 » ces sensation d'exil/sentiment d'angoisse : elle aussi « sans-objet »… comme était « sans-intrigue » son (pur) roman. L'été (2020) allait vers son *nadir* de touffeur et de stupeur… et voici que, au plus profond de ce « nadir » au plus épais de son (oxymorique) *opacité d'éblouissance*, ne se découvrait pour finir que la vision de cet *ange en larmes* (l'autre jour un ami « souverainiste » auquel je racontais au téléphone les circonstances de cette vision a eu cette étrange réaction : pas un instant, alors qu'il est athée, il ne l'a mise en doute, mais, par contre, il m'a tout de suite demandé à quoi j'avais reconnu que cet ange était *celui de la France* – à quoi j'ai répondu par cette boutade : qu'il portait sous l'aile une bouteille

de Beaujolais !). Le « dramatisme » de ce « (dramatique) été 2020 » ne sera/serait-il, pour finir, que (ici le mot manque) des *larmes d'un ange* – en l'occurrence : celui « de la France » (mais pourquoi la « France »?) –: et *sur quoi*, alors, cet « ange » pleurerait-il – réponse (peu ou prou incompréhensible… y compris à mes propres yeux) : que mon « récit du (dramatique) été 2020 » serait *sans-intrigue*… et par conséquent *sans raison* l'inquiétante tonalité d'« imminence » qui en parcourerait, en le mouvement de cette pure succession des jours et des nuits, des soleils et des « précipitations », le roman lui aussi *uniquement temporello-*(ici encore le mot manque).

« L'été 2020 » serait « dramatique » parce que ne se trouverait au *centre* de son « récit », uniquement scandé d'orages et de soleils : comme c'est, je crois, le cas de tous les étés, que la *vision de cet ange en larmes*… dont dans le fond, de ces « larmes », on ignorerait le véritable « motif » – j'ai évoqué plus haut l'hypothèse d'une/de cette « trahison »… mais qu'en sais-je après tout (peut-être n'est-ce là, de ma part, qu'un effet de ma *vanité d'auteur* – qui toujours veut croire que le sort du monde et de l'histoire gravite entièrement autour de l'écriture d'un/de son livre : préférant encore, cet auteur, se charger d'une telle *culpabilité imaginaire* plutôt que de seulement envisager l'autre hypothèse (pourtant plus probable) que cette/son écriture est « sans nul effet sur »…) – ; et ignorance par moi du « véritable motif » de ces « larmes » qui, dès lors, expliquerait pourquoi *mon* « récit de l'/*un* été 2020 » serait, à l'exception (donc) de cette pure succession des jours et des nuits, des soleils et des…, etc., un roman dénué de (tout autre) *intrigue*; et absence (d'une telle « intrigue ») qui expliquerait alors pourquoi la « tonalité fondamentale » (de ce roman) serait celle, inquiétante : « dramatique » donc, de cette *imminence* sans objet/sans événement ; ce qui, par le même mouvement, expliquerait aussi pourquoi les autres « récits (des) étés » ayant précédé celui de ce « 2020 » ne furent pas composés en cette tonalité-là : parce que, pour le dire quelque peu abruptement, je n'avais encore assisté, en ceux-ci, à aucun spectacle/vision d'un *ange pleurant au fond de mon jardin* (tout au plus, à certains moments, y avais-je cru apercevoir – comme il est noté dans le *titre* d'un de mes précédents opus (celui de ce *Une porte sur l'été*) – s'entrouvrir une/cette « porte »); et comment en ce temps-là, celui « non-dramatique » de ces étés lointains-abolis : où je rédigeais donc, sans angoisse ni sentiment d'exil particuliers, mon « grand récit », aurais-je pu deviner que cette « porte » s'ouvrait, non pas sur quelque autre/ineffable

« dimension »: comme dans le *Substance Mort* de P.K. Dick, mais sur la vision d'un tel « ange en larmes »… dont toujours j'ignorerais le « motif » (de ces larmes). Est-ce que les anges passent leur temps – ou plutôt : « leur » éternité (?) – à *pleurer*… et que l'écoulement de ces « pleurs » génère celui du *temps* (« humains » des *mortels* que nous sommes) : si bien que, pour un de ces « mortels »: s'il se trouve être par extraordinaire ce « (pur) scripteur », se mettre en quête du *véritable motif* des larmes des anges, c'est, par le même mouvement : « (purement) scripturaire », ne rien faire d'autre que tenter de mettre la main sur le *secret du temps* – à savoir : celui de son é-coulement (pareil donc à celui des « larmes des anges ») –; et recherche (« quête ») qui, en le mouvement de la rédaction du roman sans-intrigue/« récit d'un été 2020 », ne peut en effet que confronter son « (pur) scripteur » à l'épreuve de la traversée dans le cours de cet/« un » été 2020, du climat de cette inquiétante/« dramatique » *imminence sans objet*; et « imminence », pour ce scripteur, peu ou prou toujours tissée d'angoisse, qui constitue, parmi tous les autres étés : moins « dramatiques », la singularité profonde de celui-là. Qu'il est loin à présent le temps où, rédigeant (presque) tranquillement mon « grand récit », je me figurais qu'une telle épreuve et ses (scripturaires) compte-rendu/« procès-verbal » ne pouvaient déboucher que sur un surcroît de vertige et d'émerveillement – étant clair que, présentement engagé dans la rédaction de quelque chose comme ce « récit d'*un* été 2020 », c'est à tout le contraire qu'ils aboutissent : inquiétude, angoisse et autre « sensation d'exil en son propre pays » (et même : en son propre jardin – celui au fond duquel pleure désormais pour l'éternité cet *ange de la France*). Là-bas, dans la fraîche niche d'ombre créée par mes trois arbres : ceux du fond de ce même « jardin », il m'est évident que plus aucune porte ne s'ouvrira sur l'ineffable dimension… par où, jadis, les étés anciens et abolis avaient loisir, en ce mode mystico-scripturaire, de *faire-retour*: puisqu'à présent, en cette même niche, ne doit plus régner que la vision de cet ange *en pleurs pour l'éternité*, et « pleurs » dont on a vu qu'ils sont la *véritable source* de tout é-coulement temporel – en cette *forme* du moins : « dramatique-estivale » –: pour ce que seule cette « forme » (ce « mode »)… (ici le texte s'interrompt – allant probablement dans le sens d'un « pleurer, c'est temporaliser » (?))… Aujourd'hui, 8 juillet 2020, et bien que le temps fût toujours aussi beau et clair, l'angoisse était de nouveau là (absurde, sans raison clairement identifiable) ; et voici que, (re)lisant la longue lettre récemment reçue d'un lecteur – celui que, dans un autre tome de mon « grand récit », j'appelle « l'homme qui avait lu toute la *Profondeur* (Virgil Giacomoni) :

Je vous l'avoue p. 2 à ces formes et à leur sens.

–… je me demandais par quel moyen une telle angoisse pouvait ainsi sourdre du tableau idyllique de ce ciel bleu et de ces tranquilles feuillages (que ne brassait, à l'heure où j'écrivais ces lignes, aucun souffle) ; et soudain cette intuition (qui n'était même pas une réponse) : que c'était justement à *l'examen de cette question* que mon livre, désormais, devait se consacrer *uniquement* – en laissant à présent derrière lui toutes les autres questions venues sur le cours (toujours peu ou prou *futile*/de l'actualité de cet « été 2020 » (dont ces vaines polémiques autour des déboulonnages de statues et autres interdictions d'ouvrages… voire de mots du vocabulaire le plus courant – toutes préoccupations idéologiques-« impériales » qui, dans le fond, *manquent toujours* la véritable-« royaumaire » marche du temps : le « dramatisme » fondamental-inhérent à son é-coulement « sans-intrigue »).

À ce titre, la réception par moi de la lettre du trois juillet de Virgil Giacomoni – celui que j'appelle donc ici, avec un mélange de malice et d'affection, « l'homme qui avait lu toute la *Profondeur* » (à tout le moins : ses douze tomes présentement publiés) – peut-être constitué, en ce mode tout à la fois infime *et* immense, l'un des événements cardinaux… de ces saison (justement) « sans-événements »/roman (précisément) « sans-intrigue »: pour ce qu'anticipant sur ce moment (que je pré-vois) où *ce seront les lecteurs de cette Profondeur qui l'écriront eux-mêmes* – et probablement : mieux que moi, son « scripteur originel » (qui n'aura donc plus, de son côté, qu'à céder la place à de tels « continuateurs » – au sens des romans de la « Matière de Bretagne » –: seulement plus rigoureux et conséquents) –, et en effet déjà, dans le (long) texte de Giacomoni, il y a nombre de passages qui pourraient être (presque) *directement transcrits* dans les langue/pensée de mon « grand récit » – s'y intégrant en tout cas *sans manières*… et (comme) aisément-spontanément :

Mon expérience de la « clôture spirituelle » – p. 8 n'en était jamais sorti.

; et celui-ci encore :

Je crois être privé – p. 9 hurlé dans une foule.

(même si pour l'heure – peut-être plus (au rythme « où vont les choses »… et les « (non-)événements ») pour très longtemps ? –, c'est encore moi, ne m'étant pas tout à fait décidé à passer le témoin « scripturaire » de la rédaction de ce « grand récit », qui cite et commente… les lettres de mes lecteurs – manière peut-être *pour moi* de « mettre le pied à l'étrier » à ceux qui, « horribles travailleurs » ou ouvriers de mon « atelier du silence », viendront *après moi* : « reprendront l'œuvre [citation de Rimbaud à retrouver]). En ce sens, pour ce qu'elle me permettait au moins de *prendre distance* avec mon propre travail… et l'élan scripturaire qui, dès son début, l'avait gouverné, la lecture du texte de Giacomoni était pour l'auteur de cette (improbable/impossible/illisible – jamais véritablement : *maîtrisée*) *Profondeur formidablement instructive* – et cela d'autant plus que le commentateur bienveillant – improvisé de celle-ci affirmait que les « pages » qu'il en avait le plus aimé étaient justement celles où son auteur se retournait « sur le chemin (scripturaire) parcouru » :

Les pages les plus exaltantes p. 6 absente sous cette forme exacte.

; à découvrir cette « page », ce que j'ai tout de suite compris, c'est que ce que son auteur, dans mon livre, *avait d'abord aimé*, ce n'était pas tant son contenu « philosophique » (pour dire vite) ni même sa forme « littéraire » (pour dire encore plus vite)… que la sensation que procure sa lecture de vivre une « aventure (scripturaire) » : celle que je dis, pour ma part, être « arrivée », non pas même à un scripteur (plus ou moins « incarné »), qu'au *sens* lui-même… Aujourd'hui, jeudi 9 juillet, le temps, toujours aussi beau, était cette fois-ci chaud et (presque) lourd ; et voici que, levé tard et reposé dans le tout début de ce radieux après-midi d'été, le *stress* qui avait accompagné les précédentes journées était, par cette touffeur nouvelle, comme balayé – éradiqué lui aussi *sans raisons* – ; si bien que l'écriture de mon « récit d'un *été* 2020 », en cette forme météorologico-scripturaire, avait loisir de reprendre le cours de son « bulletin (du même nom) ; et « bulletin » dont j'aurais voulu que la rédaction *ne cesse jamais* : que ses pages succèdent indéfiniment à ses pages, comme, au dehors de ma maison d'évidence, les soleils aux soleils ; et cela sans que rien de notable (de « dramatique ») ne vienne interrompre ce cours lent, paresseux et « extatique » : comme si, par reprise en mains par l'*éternité* des rênes de son « char de fortune », *cet* été 2020, en ce mode « beau et chaud » rentrait dans le rang de toutes les

autres « saisons » qui l'avaient précédé – renonçant par là à toute *singularité propre* (dont je voyais bien à présent qu'elle était – la prétention à celle-ci (« Je veux que »…) – la véritable cause de mon angoisse « sans-cause ») –; et angoisse qui, par réintégration de son sujet-et-scripteur dans cet « Un-Tout » de chaleur et de touffeur, se trouvait comme gracieusement abolie : comme si c'était ce début de *canicule* lui-même qui, en cette forme simplement/purement « météorologique », en avait chassé, de cette angoisse, non tant le sentiment que le « sans-raison » de celui-ci (par quoi je comprenais aussi que la « véritable cause » de cette angoisse n'était rien d'autre, justement, que son « sans-cause » – cela devant lequel, lorsque nous nous « angoissons », nous le faisons en vérité du (non-)fait qu'il est précisément « sans raison » –; chose étrange à penser : ce dont, dans l'angoisse, nous nous angoissons, c'est uniquement du (non-)fait que cette angoisse… n'a aucune « raison »).

Le mot de « *se ressembler* »: toujours dans la même lettre de Virgil Giacomoni j'en trouvais la (mystérieuse) occurrence – dont notamment en ce passage que je cite ici in *extenso* (et où les italiques sont de moi) :

Je le disais plus haut p. 7 évidemment disproportionné.

Ainsi donc, si ce lecteur avait aimé mon (« mes ») livre(s), c'est d'abord parce qu'il(s) « se ressembl(aient) » (quoiqu'« en ne cessant (jamais) de surprendre »); *critère étrange* (en tout cas pour moi) dont, le découvrant dans la lettre de V.C., je ne comprenais, dans les débuts de ma lecture (de cette lettre), qu'une chose : qu'il établissait, dans l'ensemble de la production pensive-contemporaine : j'avoue ne pas connaître/n'avoir jamais lu un seul jour ces « Haenel, Meyronnis, Retz », *une sorte de partition* entre les ouvrages qui (donc) « se ressemblent » et ceux qui « ne se ressemblent pas » – et par conséquent, si j'en crois le même V.C., « ne ressembl(ent) à rien » –; et « partition » qui correspond (peut-être) à celle que j'établis moi-même, dans cette même production (pensive-contemporaine), entre « petits traités » et « grands récits »/livres « (strictement) littéraires » et ouvrages » (purement) scripturaires »; mais « partition » dont le critère de ce « *se ressembler* » qu'utilise V.C. pour l'établir m'apparaît à tout prendre bien plus profond, décisif et opérant que le(s) mien(s) ; et qu'est-ce donc alors qu'un livre qui « se ressemble » (tout « en ne cessant pas de surprendre »): la seule certitude en ce domaine, si j'en crois du moins l'inventeur de ce

critère, étant que le mien (« livre »: celui de cette *Profondeur*), à cette catégorie, *appartient*; mais alors de *quelle* façon : comment cette *Profondeur* peut-elle ainsi (toujours) « *se ressembler* »… tout « en ne cessant (pourtant) de (toujours aussi) surprendre » – *cf.* notamment le passage déjà cité plus haut de la même lettre de V.C. :

> *Je vous l'avoue p. 2* mais chaque volume continue d'être une exaltante et réelle surprise *[c.m.q.s.] (…)*

; et comment, en effet, un livre censé « *se ressembler* » – caractéristique qui devrait normalement, à partir d'un moment, déclencher chez son lecteur une impression de monotonie (de « rééditer » dit V.P.) – peut-il en même temps, à « chaque volume » (inédit), « continuer d'être (*pourtant*) une exaltante et réelle *surprise* »? À moins de supposer que le « *se ressembler* » d'un tel livre serait justement (quoiqu'en ce mode apparemment « paradoxal » – où le « pourtant » risqué plus haut s'avérerait pour finir un « parce que ») la *véritable origine* (quoiqu'en la forme énigmatique de l'« oxymore ») de cette « (exaltante et réelle) *surprise* »: tout se passant un peu comme si, c'est parce que mon livre ne cesserait de se « redi(re) » – « oh il y a des redites certes… », etc. –, c'est-à-dire de *dire toujours la même chose*: d'où la sensation procurée à son lecteur qu'il « se ressemble »…, que, paradoxalement/logiquement, il porterait en lui la possibilité de, ce lecteur, toujours le « surpr(endre) » (considérations qu'il me faut à présent rapprocher – dusse ma modestie (?) en souffrir (mais on va voir qu'en réalité elle ne risquait pas grand chose!) – de l'avis d'un autre lecteur qui l'autre jour, au téléphone, me confiait que l'écriture de cette *Profondeur* le faisait « penser à (celle de) Mozart » – comparaison dont, certes, ma vanité d'auteur était tout disposée à convenir… –; avant que ce même lecteur, qui n'a lu lui « que » deux volumes de mon « grand récit »: le premier et le plus récent, ne me précise que ce rapprochement n'était pas si flatteur qu'il semblait être : pour ce que, selon lui, l'écriture mozartienne était en réalité constituée de beaucoup de « rabâchages » et autres séquences de peu d'intérêt musical… quoique traversées de temps à autre par des sortes de *fulgurances* (musicales) chez cet auteur/« pensives » chez moi) qui, pour ainsi dire, rachetaient la « médiocrité » rabâcheuse/redi(sante) de l'ensemble de la pièce ainsi composée ; et « fulgurances » que l'« homme qui (lui) avait lu toute la *Profondeur* » aurait peut-être appelées ces « exaltante(s) et réelle(s) surprises »: qui donc loin de constituer d'(heureux) contrepoints aux « redites » présentes dans

mon livre, *en pro-cèderaient* bien plutôt – pro-cessus que pour ma part, dans mon *Recherche Extrême*, j'ai pu comparer à ces sombres/lourdes nuée d'orage scripturaire au sein desquelles, on ne sait jamais trop pourquoi, se déclenche, en le mouvement d'une sorte de « nécessité imprévisible »/« imprévisibilité nécessaire », « l'éclair (du *sens*) »; et éclair dont on ne sait sûrement qu'une chose : que plus la nuée qui l'a généré aura été sombre et lourde et épaisse (de toutes ces « redites » et autres « rabâchages »)… et plus la probabilité de sa « fulgurance » sera élevée)… Un livre qui « se ressemble » – au sens du moins que donne à cette expression « l'homme qui a lu (la totalité du mien) » – serait donc, pour finir, un ouvrage qui, loin de se défier des « redites » et (autres) « rabâchages » que son écriture pourrait générer sur son cours, aurait plutôt (ces « redites et rabâchages ») tendance, sinon à les rechercher, du moins à *ne pas* les redouter ; pour ce que son scripteur sait au moins sûrement une chose : que la nuée (scripturaire) constituée par celles-ci n'est rien de moins que la condition d'apparition/fulgurance, en le mode de ce(s) « exaltante(s) et réelles *surprises* », de cet « éclair du *sens* »… qui, pour se, déclencher, doit toujours… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Toujours dans cette lettre de V.C., je lis cet autre passage – dont la tonalité (pour moi en tout cas) m'apparaît presqu'aussi *énigmatique* que celle de celui cité au développement précédent :

Et je crois que la Profondeur p. 5/6 lecteur inconséquent.

(et « énigmatique » peut-être d'abord parce que je ne vois pas trop en quoi, dans ma *Profondeur*, quelque chose de l'ordre d'une « exig(ence) » pourrait être à l'œuvre – sinon peut-être en la forme de « cet appel au risque, à la surprise, à la mise à l'écart de la garantie » (?) –; mais « appel » dont de toute façon, rédigeant mon « grand récit », je n'ai jamais eu trop conscience que le livre que j'écrivais pouvait en constituer comme le relais ou le « médium »: pour ce que je le voyais plutôt comme… (ici le texte s'interrompt) – tout au plus : la « chambre d'écho »). Mais si cette *Profondeur* doit « susciter un jour et quelque part », en le mouvement de ce qui semble devoir être un *quitte ou double*: « un geste, une parole, un refus, une surprise, un réflexe », cette « seconde décisive », quelle forme prendra alors le « décis(if) » de cette « seconde » quelle (ici le mot manque) ? tout se

passant comme si l'écriture entière de mon « grand récit » n'avait travaillé que pour parvenir en l'« en-*vue* » – que son scripteur, probablement, ne « verra » jamais (mais peut-être pas son « inconséquent lecteur »?) – de ce « décisif » et de son instant unique : après quoi les gens de ce temps (peut-être pas si éloigné que cela) auront loisir, non tant de « comprendre » cette (incompréhensible) *Profondeur*, que de s'en *approprier* ce qui, dans le présent de sa rédaction, constitua, en le mode rétro-spectif de l'image de cette « petite fille de Bloy », son « en-venue » (tout cela écrit dans une grande confusion – comme si, dans cette dimension du « (pur) scripturaire », je ne m'étais jamais avancé aussi loin)… Aujourd'hui, vendredi 10 juillet 2020, le temps était gris, couvert et, après les chaleurs de la veille, (presque) frais ; et voici que de nouveau, après une nuit pourtant calme et sans rêves particuliers, l'angoisse était de retour : à la manière d'une « vieille maîtresse » qui, bien que vous lui ayiez officiellement donné son congé, ne vous lâche pas aussi facilement qu'on l'avait espéré ; si bien que l'amant ainsi « harcelé » (et *n'en pouvant mais*) voit bientôt s'ouvrir devant lui la perspective d'un « passer-le-reste-de-sa-vie » avec une femme qu'il n'aime pas/ne désire même plus… mais qui, pourtant, continue de le « tenir » par cette sorte d'habitude (du malheur et de l'ennui). Hier soir pourtant une étrange aventure m'était arrivée – je la raconte ici parce que, en ce « récit d'un été 2020 », j'ai décidé de ne rien omettre de ses événements, fussent-ils les plus in-fimes et in-signifiants (si tant est que celui-ci en était un) – : je téléphonais à un ami quand, tout à coup, j'entends dans le cours de notre conversation la sonnerie d'un autre « appel-entrant » – dont je choisis sur le moment de ne pas tenir compte (me disant que j'aurais bien le temps ensuite de rappeler ce correspondant) – ; mais voici que, une fois ma conversation avec cet ami terminée, et revenant sur cet appel – dont je n'ai que le temps d'apercevoir les deux derniers numéros : 05-90 (je ne suis pas très doué en ce genre de manipulations… et mon « portable » est par ailleurs fort ancien) –, je découvre que ce correspondant n'a laissé aucun message sur mon « répondeur » me permettant de l'identifier : ces quatre chiffres me disent bien « quelque chose » mais « quelque chose » que, sur le moment, je suis incapable de raccorder à quelque personne connue de moi ; vaguement intrigué, je décide alors de consulter mon répertoire téléphonique – mon téléphone, lui, n'en disposant pas (ou peut-être que si… mais de toute façon j'en ignore l'usage « électronique ») –… jusqu'à ce que, compulsant son petit carnet de sky bleu, je tombe sur le numéro s'achevant en effet par les quatre chiffres entraperçus plus tôt : sauf que

ce numéro se trouve être celui d'une amie (brutalement) *disparue* il y a quelques années ! Je ne suis pas de ces gens qui, en toutes choses un peu « bizarres » à eux arrivées, privilégient spontanément l'hypothèse « fantastique » – ici donc, en l'occurrence, celle d'un coup de téléphone venu de l'« au-delà » (ce pourrait par exemple être, anachronisme électronique mis à part, le début d'une nouvelle de Lovecroft) –; et j'ai beau me dire qu'entre cette anecdote « bizarre » et son interprétation « fantastique » il doit sûrement s'interposer une dizaine d'explications toutes plus rationnelles les unes que les autres – dont celle-ci par exemple que ce numéro a été dans l'intervalle me séparant du décès de cette amie, attribué à une autre personne (mais alors par quel troublant hasard celle-ci me téléphonerait-elle – même si c'est en le mouvement d'une « erreur » de manipulation téléphonique ?) –, il n'en demeure pas moins que le *climat d'étrangeté* de toute cette affaire persiste longtemps en moi – ce pour quoi sans doute je n'ai pas hésité à la consigner ici, ce matin, dans mon manuscrit (sans trop redouter qu'on puisse m'en reprocher les « ridicule-et-irrationalisme ») –; et « climat » que j'aurais pu immédiatement dissiper en composant par exemple le numéro de cette amie retrouvé dans mon carnet – c'est en tout cas ce que me conseillait vivement de faire l'autre ami (celui avec lequel je discutais quand le signal de ce mystérieux appel m'était parvenu – et que j'avais bien sûr immédiatement rappelé pour lui raconter toute l'anecdote : qui d'ailleurs, pour commencer, l'avait bien fait rire) –: « au moins tu seras fixé ») –; mais initiative que, pour finir : peut-être par peur ? peut-être par (autre sentiment – par exemple par crainte du ridicule) ?, je ne pris pas : préférant laisser cette énigme à sa non-résolution, ce mystère à son « parfum »(moi qui pourtant, le plus souvent, déteste l'attitude de ces gens qui – je crois : par pur effet de leur *narcissisme* – veulent voir des « signes » dans les moindres événements de leur quotidien – par ailleurs totalement morne et in-signifiant : ceci expliquant sans doute cela). Et me revient à présent en mémoire, toujours dans ces même ordre d'idées/registre de « l'étrange », une autre anecdote survenue cette fois-ci il y a deux ans, en Bretagne, lors de la mort de ma mère ; et événement (lui aussi, selon le point de vue où on se place, immense/infime) qui s'était (lui aussi) accompagné d'un signe (lui pour le coup très breton-traditionnel) : celui du bruit énorme au jardin du déchirement sans raison de la grosse branche d'un arbre – « sans raison » parce qu'il n'y avait à cet instant aucun vent ni souffle d'air –; et bruit qu'une cousine (bretonne), à laquelle j'avais pareillement raconté cette histoire, avait, sans d'ailleurs s'en émouvoir ou s'en étonner

plus que cela, identifié à ce que notre grand mère appelait le grincement la « charrette de l'Ankou » (*ar careten an Ankou*) : cet « Ankou » qui, dans l'ancienne mythologie celtique, est censée venir chercher l'*âme des morts*; « l'étrange de cet étrange » étant d'ailleurs ici, pour revenir à la première anecdote (celle relatée plus haut de ce mystérieux appel téléphonique et de la recherche par moi de son origine – celle de ce numéro qui s'avéra être, pour finir, celui d'une « morte ») que cet événement s'accompagna lui aussi des mêmes circonstances « téléphoniques »: puisqu'au moment de la brisure de cette branche j'étais en effet, et pareillement, en conversation (téléphonique) avec un (autre) ami – dont cette fois-ci je ne rappelle pas le nom –… et conversation qui, elle aussi, fut un instant troublée par le signal d'un (autre) « appel-entrant » – dont, pas plus que celui de la première anecdote, je ne tins compte (sur lequel j'omis également de « basculer ») –; sauf que l'origine de cet appel n'avait, lui, rien de mystérieux : étant celui de l'hôpital, où se trouvait ma mère : le CHU Laennec de Quimper, voulant m'annoncer la nouvelle de son décès.

Et je pourrais bien sûr ici tenter de procéder à une sorte d'« analyse phénoménologique » des deux « étranges » de ces deux « anecdotes » – dont le riche réseau de « signifiants » n'aura sans doute pas échappé à mon lecteur (ces « appels-entrant », ce « petit carnet de sky bleu », cette « branche brisée », etc., etc.) –; mais je vois bien que (si tant est que j'en sois seulement capable) je n'en ferai rien : préférant laisser ces énigmes à leur « étrange »/ ces mystères à leur « inquiétant »; et cela pour ce que je comprends que, lorsqu'on se prend à souscrire à la pensée que « *tout* est signe » – à tout le moins : que « tout » est susceptible de « faire signe » –, bien vite aussi on arrive à la vérité inverse que rien, en réalité, ne l'est (« signe »); si bien que la pensée de ce « tout est signe » vient, pour finir, comme l'ennemi le plus sournois du *sens*: qui lui… (ici le texte s'interrompt) – ce qui nous ramène au passage, déjà par moi cité plus haut, de la lettre de V.C. :

Et je crois que La Profondeur *p. 5 un lecteur inconséquent (…)*

Il est peut-être possible après tout, si l'on en croit Bloy, que « l'issue de la bataille de la Marne a(it) pu être décidée par… », etc.: comme si se tramait *dans l'invisible* des fils temporello-« mystiques » (pour dire vite) très particulier où ils se déploient, n'ont pas à *tenir compte* des tradition-

nelles/rationnelles « relations de cause à effet »; mais où l'on voit aussi par là que penser ainsi c'est générer, du point de vue du « sens », une sorte d'« inconséquence »: celle-là même qui rend « inconséquent » le lecteur de ma (supposée) « exigeante *Profondeur* » (alors que, comme on l'a vu plus haut, son scripteur ne voit pas du tout en quoi quelque « exigence » que ce soit serait à l'œuvre en son « grand récit »: pour ce que, en celui-ci, aucune consigne – ne fût-elle que « spirituelle » (même pas « philosophique », même pas « politique ») – n'est clairement indiquée à son (« conséquent » ou pas) lecteur). Ici, la confusion du texte – peut-être la folie de son scripteur ? – s'accélère : quel sens cela a-t-il pour un auteur de commenter une lettre qui commente elle-même son livre ; comme si, par ce mouvement scripturaro-orbiculaire, « quelque chose », qui n'est plus tout à fait justement de l'ordre de ce « scripturaire », essayait de *se dégager*: si bien que, lisant la lettre d'un lecteur s'efforçant d'exposer les raisons pour lesquelles il a aimé/aime cette *Profondeur*, l'auteur de celle-ci devient, via cette « lecture d'une lecture », comme *son propre lecteur* (chose normalement impossible dans la mesure où un auteur – et à moins qu'il fût schizophrène – ne peut jamais se lire – seulement se *re*-lire : exercice que d'ailleurs, pour ma part, je ne pratique guère) – V.C. essayant d'expliquer à un visiteur « dubitatif » ce qu'*est* cette *Profondeur*:

> *« C'est d'abord un essai sur l'apparition, dans la peinture, de la perspective, des origines et conditions de cette apparition, de ses conséquences artistiques, spirituelles, économiques, politiques (…) En gros… ça commence comme un essai sur la culture et la civilisation européenne et ça se poursuit indéfiniment, comme une quête toujours inachevée, une enquête sur le sens : c'est un peu plus que des livres, c'est difficile à expliquer et à résumer en quelques phrases, c'est très libre et surprenant. »*

(et tentative de « définition de (ma) *Profondeur* » où me semble-t-il, le mot le plus vrai – quoiqu'en apparence le moins signifiant – est encore ce : « et ça se poursuit indéfiniment » – comme si en effet cette *Profondeur* n'était rien d'autre qu'un exemple (une « é-preuve »?), « finie forcément finie », de l'infinité de l'écriture : de l'« indéfiniment » du *sens*)… On commence par rédiger « un essai – *N.D.A.* : en réalité même pas un « essai » (plutôt un « article ») – sur l'apparition, dans la peinture, de la perspective » et on se retrouve, quelques milliers de pages plus loin, à écrire de tout/bien autres choses : de « la culture et de la civilisation européennes » d'abord bien sûr

(ce qui est bien le moins !), mais aussi au « littéraire » et du « scripturaire », mais encore d'« Amaleq », etc.; et cela sans que jamais pourtant le fil sur lequel on avait tiré à l'origine – celui de la « ligne de fuite » ouverte par cette méditation initiale sur la perspective – n'ait été perdu de vue ; tout se passant comme si l'« apport » le plus décisif de cette *Profondeur* à la « pensée » (pour dire vite) était encore *sa rédaction même* (le « poursui(vre) indéfiniment » de celle-ci) : cette indication fournie par elle à son lecteur (« dubitatif » ou pas) que le mouvement par lequel peut s'écrire quelque chose comme un « grand récit » n'est rien d'autre que celui du *dévidement de la pelote du sens* – cette sorte d'« art (pensivo-)poétique » : voulez-vous écrire un livre pareil au mien, eh bien commencez par méditer de *n'importe quel sujet* (qui fut donc, dans mon cas, celui de cette « apparition, dans la peinture, de la perspective » – ce que j'ai pu appeler ailleurs mon « *saut* dans le cercle herméneutique » : même si ce « cercle » est plutôt une *spirale*)… et puis « poursui(vez) indéfiniment » ; et alors peut-être (avec *un peu* de chance et *beaucoup* d'obstination) aurez-vous l'heur d'assister au développement fugué/spiralé devant vous de votre propre ouvrage… poussant ses tentacules (pensivo-poétiques) dans toutes les dimensions de l'espace scripturaire (du sens) par vous ainsi exploré/sondé en sa plus grande « profondeur ».

Où l'on comprend par là que le plus important peut-être dans cette *Profondeur*, c'est, avant même l'exposé d'une « pensée », le mouvement de *sa rédaction même* – ce qu'a bien compris V.C. lorsque, cherchant à identifier les raisons qui lui ont fait « aimer » mon « grand récit, il écrit ceci :

Les pages les plus exaltantes p. 6 ou de mettre au jour (…)

Par quoi vient aussi cette idée (à laquelle, je crois, mon « (in)conséquent lecteur » souscrirait peut-être) que cette *Profondeur* – qui, comme on l'a vu, tout en parlant de « beaucoup de choses », dit pourtant « toujours la même chose » (« poursuit » toujours – et donc : « indéfiniment » – la même « ligne de fuite ») – n'est pas tant le déroulé d'une « pensée » (peu importe, dans le fond, laquelle) que l'exposé d'une *méthode* : celle qui va permettre à n'importe quel auteur en herbe de rédiger (presque) « facilement » quelque chose comme un « grand récit » (et cela sans être nécessairement/particulièrement/littérairement « doué » – puisque j'ai déjà montré, dans un autre tome de cette même *Profondeur*, que la notion de « talent littéraire » n'avait

qu'un rapport très lâche avec celle de ce « (pur) scripturaire »: dimension qui exige elle, de son « (pur) scripteur », les vertus plus essentielles – en quelque sorte: plus « morales » – de ces courage-et-fidélité). Voilà donc un livre « qui ne se tient que (non pas même) par son style »: le vieux rêve d'un Flaubert – dont je note au passage que cet auteur ne le réalisa jamais –… que, plus modestement: en vérité plus ambitieusement, par *sa rédaction même* et le (donc) « poursui(vre) indéfiniment » de celle-ci: un ouvrage dont le projet – ce que j'ai appelé plus haut (l'exposé d'une/sa/*la*) « méthode » – est *plus important* que (le déroulé d'une/sa/la) « pensée » – c'est-à-dire encore une « Somme » dont le mouvement du « poursui(vre) indéfiniment » de son « écriture » (« même si ce mot », précise V.C.: je crois avec raison « paraît petit pour un acte qui semble investir (la) vie entière (de son scripteur) ») constitue probablement l'apport le plus essentiel-décisif (en ce mode donc plus « illustratif » qu'autre chose) du déroulé de la « pensée » censée y être exposée:

« En gros p. 2/3 libre et surprenant. »

(ce pourquoi aussi, sans doute dans le cours de cette *Profondeur* – et sans trop redouter qu'on puisse me reprocher l'« immodestie » d'un tel rapprochement (comme si c'était la question!) – je n'ai cessé de faire référence à une œuvre, non tant justement « littéraire » ou « philosophique », que *musicale*: à cet *Art de la fugue*… dont son scripteur, désirant entretenir son lecteur (auditeur) de/du « contrepoint », n'a pas tant choisi de rédiger quelque chose comme un « traité (de contrepoint) » que composer – et en le même mouvement justement de ce « poursuivre indéfiniment » (puisque la dernière pièce est – je crois: *volontairement* (et contrairement à une légende tenace) – inachevée) – quatorze admirables fugues… dont la rédaction, là aussi, nous *entretient bien mieux* de cet « art du contrepoint » – qui est sans doute beaucoup plus qu'une « technique de composition musicale » (à tout le moins quand c'est Bach qui l'« illustre ») – que ne l'aurait fait n'importe quel « traité (consacré à cette « technique ») »; et là aussi, on le voit, la « méthode » (ici donc: ce contrepoint) et l'œuvre (ici donc: cet *Art de la fugue*) ne font qu'une)… Par quoi l'on comprend en tout cas que la petite mention – notée presque avec désinvolture (comme par « entraînement rhétorique ») – de ce « poursui(vre) indéfiniment » figurant dans la lettre de V.C. éclaire bien plus efficacement, sur son propre travail, le scripteur de cette *Profondeur* que les autres considérations (plus « philosophiques »

ou « littéraires ») contenues dans cette même lettre : peut-être parce que là est signifiée en un éclair, à un scripteur : toujours peu ou prou aveugle à la vérité de son « œuvre », non tant l'essence de la pensée de celle-ci, que le *mouvement* de la « méthode » – par laquelle cette « pensée » a loisir de s'exposer – celui donc de ce « poursui(vre) indéfiniment » en une sorte de « quête toujours inachevée », d'« enquête sur le sens » : toutes expressions (dont celles d'abord de ces « quête »/« en-quête ») qui rejoignent en effet, par leur connotation tout à la fois *policière et initiatique*, certaines impressions que donna, à certains moments de l'élaboration de cette *Profondeur*, à son scripteur la rédaction de son propre « grand récit » (et impressions qui peut-être furent l'occasion pour ce scripteur, si l'on en croit le même V.C., de composer les « pages les plus exaltantes » de celui-ci).

C'est en tout cas une douce, merveilleuse chose pour un auteur quel qu'il soit de faire la rencontre d'un lecteur qui, non tant « comprend » sa pensée – voire plus vulgairement : est (comme on dit) « d'accord avec (celle-ci) », (pour ce qu'on n'ignore pas ce que valent, en un tel domaine, les catégories du « d'accord » et/ou « pas d'accord ») –, qu'il le *confirme* en certaines intuitions fugitives éprouvées à certains moments de l'exposé de cette « pensée »/rédaction de son « grand récit »; mais intuitions auxquelles probablement, s'il n'avait connu que les lecteurs aux lectures régies par ces catégories du « d'accord/pas d'accord », il aurait été tenté de renoncer e*n premier* : alors que, il le comprend maintenant (par l'effet de la réception de cette lettre de V.C.), elles étaient/sont, de toutes les « idées » que recèle cette *Profondeur*, les plus précieuses et fécondes – les plus susceptibles en tout cas de lui procurer la latitude d'écrire les « pages les plus exaltantes » de son « grand récit » (c'est-à-dire celles où, comme renonçant à avancer plus avant dans la (pure) exposition de sa/une pensée, c'est l'*écriture même* de cette *Profondeur* qui, « reven(ant) sur le chemin (scripturaire) parcouru », s'accorde, dans le mitan de cette « inachevable totalité », ce que le même V.C. appelle une « halte ») –; et qui ne voit que ces moments de « halte » sont pour un scripteur quel qu'il soit les plus délicieux/rêveurs/méditatifs de tous : l'occasion pour lui peut-être d'exécuter, en la forme donc de la rédaction de quelque « page exaltante », quelque néo-« Repos pendant la fuite en (l')Égypte (du sens) ». Peut-être après tout que nous, scripteurs, ne faisons jamais, en l'écriture de nos « grands récits », que cela : *fuir* (et le lecteur qui m'a suivi jusqu'ici sait bien, désormais, *devant quoi*) ; mais voici

que de temps en temps, en cette « fuite » (scripturaire), s'offre à nous le délice d'un « repos », d'une « station » en l'*oasis du sens* – est-ce à cela que Rimbaud pensait lorsque, dans son poème « Génie » des *Illuminations*, il écrit justement (de ce « génie ») qu'il est…

le charme des lieux fuyants et le délice surhumain des stations (…)

(peu importe d'ailleurs : l'essentiel étant ici que nous soit clairement indiqué – en ce mode poétique (le mien, on le sait, étant plus « pensif ») – la possibilité d'un « séjour dans le milieu du monde » – au centre exact de son « désert d'ennui ») –; mais « halte », dans mon cas donc : scripturaire, dont on comprend que, dans tous les cas, l'« exalta(tion) » qu'elle procure à son lecteur ne peut être que celle dont parle, dans sa lettre, celui « à peine identifié sous le nom de (Virgil Giacomoni) :

Les pages les plus exaltantes p. 6 indéfiniment *en cours d'« écriture » (…)*

(où revient encore – souligné ici *en italiques* par mes soins – cette toujours même notion d'« indéfiniment » du « cours » de l'« écriture » – dont j'ai montré plus haut qu'elle était comme le *nom* de la « méthode » qui m'avait permis de rédiger, presque sans effort, le « grand récit » de cette *Profondeur*) ; mais ceci précisé, revenons à cette idée des « repos pendant la fuite en (l') Égypte (du sens) (« station en l'oasis (du même nom ») que seraient, dans l'« indéfiniment » du « cours » de l'« écriture » de mon « grand récit », ces *haltes scripturaires*. Dans la perspective métaphorico-symbolique de la scène des Évangiles – celle dont le « motif » a donc donné naissance à une sorte de genre pictural (tous ces « fuites » et « repos » traités par à peu près tous les maîtres de la tradition – *cf.* notamment celle du Tintoret choisie pour illustration de couverture de mon *L'Éternité et après*) – l'écriture serait donc une « fuite » (mais devant quoi ? – dans les Évangiles, on le sait : devant ceux qui « en veulent à la vie de l'enfant ») et la « halte scripturaire » que je dis un « repos » (dans l'« indéfiniment » du « cours » de l'« écriture » – dans les Évangiles, on le sait aussi : une station (toujours momentanée) en quelque oasis (plus ou moins délicieuse/idyllique) au milieu du désert séparant Égypte de Palestine) ; mais quoi d'autre ?

Les pages les plus exaltantes de cette Profondeur *sont à mes yeux les pages de halte, qui sont aussi des pages d'altitude où vous revenez sur le chemin*

parcouru, regardez les formes qu'adopte cette « quête » (…)

Dans l'« indéfiniment » du cours de l'écriture de cette *Profondeur* il sera donc arrivé ceci à son scripteur – fuyant devant « ceux qui en veulent à la vie » (mais de qui ou de quoi au juste ?) – que les « pages les plus exaltantes » venues sur ce « cours » étaient paradoxalement celles où ce cours justement, en le mode de ce « repos pendant la fuite » (qu'*est* ce cours même), *s'interrompait* – à tout le moins : « interrompait » son exposé d'une/de « la » pensée (de cette/« la » *Profondeur*) – ; tout se passant comme si, lors de ces « haltes », c'était la dimension du « (pur) scripturaire » qui prenait le pas sur celle plus « pressée » du « (strict) littéraire » : donnant ainsi loisir à son scripteur de se « repos(er) », en ce mode comme anti-pensif : rêveur et méditatif, de l'épuisante fuite que toujours constitue, en cette forme, elle, pensivo-littéraire, l'illustration de la pratique qu'on appelle l'« écriture » (ce qui peut expliquer pour quoi V.C. ne risque ce mot que (presque) « à son corps défendant (en glosant) » – pour ce que ce vocable « trop connoté (lui) parait petit pour un acte qui semble investir (la) vie entière (du scripteur de cette *Profondeur*) : celle à laquelle en voulaient « ceux devant qui ce même scripteur « fuy(ait) »?).

(Ce « récit d'*un* été 2020 » – dont l'auteur commente ici un texte commentant son propre livre (!) – serait-il cette « halte (scripturaire) » que dis V.C. – ce « repos pendant la fuite (de cet auteur) dans (l')Égypte (du sens) » –: le temps aujourd'hui, dimanche 12 juillet, était de nouveau beau et chaud… et, dans cette clarté nouvelle, la relecture de la longue lettre de « l'homme qui avait lu toute la *Profondeur* », venait elle-même comme une sorte de « station » (elle aussi : scripturaire) en l'oasis (du même nom) – l'écriture de cette Somme comme une fuite devant « ceux qui en veulent à la vie » (profonde/spirituelle) de son scripteur et cette « halte » comme le lieu-moment de son immense-incessant manuscrit où ce même scripteur a loisir de « reven(ir) sur le chemin parcouru » : regard(er) les formes qu'(a) adopté(es) (sa) quête).

Mais je reviens à cette *partition* qu'établit la lettre de V.C. entre deux types de livres : ceux qui « se ressemblent » et ceux qui, pour ce que faisant à peu près tout le contraire, « ne resembl(ent) à rien » – et « partition » dont, notamment, l'ouvrage *Tout est accompli* de la « bande à Sollers (Haenel,

Meyronnis, Retz) » semble devoir faire les frais :

> *Voilà un livre qui ne se ressemble pas p. 7 évidemment disproportionné.*

(V.C. veut-il insinuer que ces trois là m'auraient lu – quoique sans jamais bien sûr me citer : pour ce que peut-être, en mon « grand récit », figure un certain chapitre intitulé « La danseuse du Spectacle »… et consacré, en un mode certes peu élogieux (!), à leur « édit(eur) »/«public(iste) »/inspirateur ?). Mais peu importe la question décisive étant ici de se demander ce que peut bien signifier l'expression de ce « un livre qui *se ressemble* » – et catégorie à laquelle, selon V.C. le mien semble devoir appartenir :

> *(…) la discrétion de ces douze livres volumineux est une joie pour moi, et un critère. On ne peut pas parler de silence dans le vacarme d'un « succès critique et éditorial »; vous réussissez autrement : toujours surprenante,* La Profondeur *se ressemble jusqu'à donner, parfois, la sensation réelle du vertige (…)*

Mon livre « se ressemble(rait) »-il parce qu'il illustrerait une sorte d'*adéquation* entre ce dont il « parle » – ici donc : le « silence » (« on ne peut pas parler de silence dans le vacarme d'un « succès critique et éditorial » – ce dont sa (peu ou prou non-)réception l'a dû moins, et par conséquent « heureusement » (?), préservé) –… et ce qu'il est – la « discrétion de (s)es douze livres volumineux » (ce que V.C. – cette « discrétion (critique/éditoriale) » – semble regarder comme un/le « critère » de l'auto-« ressembl(ance) » d'un livre – : voilà qui peut apparaître, par ce mot d'« adéquation », à la comme une/la réponse question que nous nous posions plus haut (qu'est-ce au juste qu'un « livre qui se ressemble ? »); et pourtant la citation de V.C. va bien plus loin que la « vérité (avant dernière) » de cette notion (d'« adéquation »): puisque, (presque) dans la même phrase, sont également évoquées les autres notions de « joie », de « surpr(ise) » et de « vertige » – « un livre qui se ressemble » serait-il un ouvrage qui, outre le fait que ce dont il « parle » est en « adéquation » avec ce qu'il « est » – « critère » somme toute assez banal (quoique peut-être plus tant que cela aujourd'hui ?) –, rendrait « jo(yeux) »/(heureux), « surpr(endrait) », donnerait « la sensation réelle du vertige(-à)… son lecteur ? Restons-en pour l'instant au troisième de ces « critères » (celui de ce « vertige »): que mon livre en procure à son lecteur la « sensation réelle », cela ne doit pas faire spécialement mystère –

puisqu'il a justement été (en partie) écrit *pour* cela (ce serait même plutôt le contraire qui devrait être « surprenant » – comment un livre dont le titre contient ce mot de « profondeur » ne pourrait-il pas, par quelque côté, procurer à son lecteur cette « sensation réelle de vertige »: étant clair que, si tel était le cas, mon « grand récit » aurait manqué son but… et donc, pour reprendre l'expression de V.C., ne « se ressemble(rait) » pas) –; et pourtant, me semble-t-il, la citation de Giacomoni va plus loin encore que ce « (début d')explication » – et notamment par sa dernière phrase qui, dans la perspective que j'ouvre ici présentement, m'apparaît comme tout ce qu'il y a de plus *énigmatique*:

> *(…) vous réussissez autrement : toujours surprenante,* La Profondeur *se ressemble jusqu'à donner, parfois, la sensation réelle du vertige (…)*

(tout se passant ici on le voit comme si – alors qu'on aurait pu (logiquement) s'attendre au contraire (du simple fait par exemple de cette correspondance – « adéquation »? – entre ces mots de « profondeur » et de « vertige ») –, c'était *parce que* cette *Profondeur* « se ressembl(ait) » *toujours-déjà* que, à partir d'un moment de sa rédaction ; celui que dit justement ce « jusqu'à (donner) », elle devenait ce livre susceptible de procurer à son lecteur (heureux, « surp(ris) ») cette « sensation réelle de vertige »). Où l'on comprend en tout cas par là que le « surprenant » de cette *Profondeur* réside en cette *inversion* même ; et « inversion » qui permet notamment à mon « grand récit » d'opérer, en le mode du « silence » de sa (non-)réception « critique/éditoriale », ce « réuss(ir) autrement »… et donc, par l'« autrement » de ce « réuss(ir) », « toujours *surprenant* »; voilà donc un ouvrage qui, par le « réuss(ir) » de sa (non-)réception : là au moins sûre et avérée (!) – *i. e.* : par l'« autrement » de ce « réuss(ir) » (qui en même temps suivant les critères du système « critique/éditorial », est d'évidence un non-« réuss(ir) ») – parvient à procurer à son lecteur ces « joie », « surpr(ise) » et « sensation réelle de surprise » (si l'on en croit du moins le même V.C. – dont je ne sais trop ce qu'il pensera, lui, de mon interprétation quelque peu embrouillée/emberlificotée (!) de sa citation : l'essentiel étant peut-être après tout ici qu'elle m'ait permis de… (ici le texte et le développement s'interrompent)).

(Tout cela en effet, dans mon esprit, fort confus et proche d'une certaine (pensive) « illisibilité »: est-ce l'« autrement » du « réuss(ir) » de ma

« Somme » – due alors (peut-être) à la « discrétion (critique/éditoriale/de (s)es douze livres volumineux » (d'évidence « non-reçus » par le système du même nom) – qui procure à mon lecteur – à tout le moins : à celui « à peine identifié sous le nom de (Virgil Giacomoni) » – cette « sensation réelle de vertige »? ou est-ce l'auto-« ressembl(ance) » de cette même « Somme » qui, du fait du « divers » de ses douze volumes : quoique disant toujours (ce « divers »), on l'a vu, « la même chose », qui, en « surprenant » *à tel point* (« jusqu'à ») ce lecteur, engendre chez lui ce sentiment même ?).

L'étrange aussi, dans cette même lettre de V.C., c'est qu'elle me renvoie à des « idées » – « Vous affirmez (…) que la catastrophe a déjà eu lieu, a déjà lieu » – voire à des citations – « N'écrivez-vous pas pour "ne pas désespérer de la trop longue attente" (où ai-je bien pu, si tant est que cela soit de moi »?), écrire… cela ?!) – probablement/sûrement contenues dans le « grand récit » de cette *Profondeur*… mais que j'aie peu ou prou *oubliées* (la même sensation d'un tel « étrange » m'étant d'ailleurs, pareillement, « tombée dessus »/m'ayant pareillement visitée lorsqu'il y a quelques semaines, recevant un autre lecteur de ma « Somme » – quoique lui n'en ayant lu « que » le premier et le dernier tome (publié) : le philosophe-et-bouquiniste Éric Coulon –, je me suis aperçu que lui aussi *connaissait bien mieux* ces deux livres que leur auteur – censé pourtant les avoir rédigés ! – ; si bien aussi que, en nombre de circonstances de notre conversation, j'étais presque tenté de lui répondre par cette exclamation (peu ou prou comique) : « Ah bon, j'ai dit (écrit) cela ? » – ce genre de « tentations » (à laquelle heureusement je ne cédais pas – sinon peut-être une fois) me renvoyant à la situation (en effet plus ou moins « étrange ») « d'un auteur se faisant en quelque sorte expliquer par son (ses) lecteur(s) ce que, en son propre livre, il avait dit on » voulu dire – et que cet auteur avait, selon, oublié… on ne comprenait plus lui-même : si tant est que, dans le moment de la rédaction de ces passages (à présent : oubliés), il ait seulement en la claire conscience de ce que, en ceux-ci, il avait dit… ou (dont/plutôt) « *voulu* dire »!). On se souvient peut-être de la réponse que fit un jour Rimbaud à sa mère qui, lisant *Une Saison en enfer* : dont elle finança pourtant la publication « à compte d'auteur », lui demandait ce que « ça voulait dire » : « Ça veut dire ce que ça veut dire, littéralement et dans tous les sens » ; mais où l'on voit que, dans les deux circonstances d'échange avec mes/ces deux lecteurs de la *Profondeur*, la situation était encore autre : pour ce que ces deux lecteurs ne me demandaient pas tant ce que, en mon livre, j'avais « voulu dire » – ils sont bien

trop lucides et intelligents pour cela –… qu'ils m'expliquaient (sans bien sûr s'en douter) ce dont, en ce même livre, était tissé le « vouloir-dire » *a posteriori* de son auteur (puisque lui s'il avait peut-être/sans doute « dit »: « littéralement et dans tous les sens », n'avait aucune *idée* – en tout cas, cette « idée », l'avait depuis longtemps oubliée – du « vouloir(-dire) » qui avait généré, dans le présent de sa rédaction, ce « dire »-même)… Ce qu'il y a de bien chez les lecteurs de cette *Profondeur*, c'est que jamais, lorsque du moins ils prennent l'initiative de « contacter » son scripteur, ils ne demandent à celui-ci des « explications » et autres « éclaircissements » de ses « propos-et-dire(s) » – dont je vois bien à présent que je serais probablement dans l'incapacité de les leur fournir (puisque, dans le moment où je « disais » – écrivais cette *Profondeur* –, je ne comprenais pas parfois moi-même ce que je « *voulais* dire » – c'était bien assez, déjà, de « dire »: « littéralement et dans tous les sens ») –; et c'est même, comme on l'a vu avec les deux exemples de « contact » avec ces deux lecteurs: l'un en ce mode épistolaire, l'autre en ce mode plus « physique-direct », à peu près tout le contraire qui se passe: puisque ces (deux) lecteurs ne m'ont contacté que pour « expliquer » à l'auteur de cette *Profondeur* ce que, en son « grand récit » (éponyme-illisible), il avait « voulu dire » (quoique bien sûr, de cette ignorance du scripteur de cette Somme quant à son « vouloir-dire », sans jamais s'en douter – « lucides et intelligents », mes lecteurs étant *en sus* modestes et dénués de toute arrogance intellectualo-interprétative)… Et n'est-ce pas pour moi, l'auteur « à peine identifié » de cette *Profondeur* (« à peine », elle, plus connue!), une douce chose/grande satisfaction que d'avoir écrit un livre… qui a (lui-même) suscité des lecteurs susceptibles d'« expliquer » à son auteur ce que, en son ce livre, il a (lui-même) « voulu dire » – susceptible en quelque sorte d'« éclairer la lanterne » d'un scripteur sur son propre ouvrage: puisque lui, comme on l'a vu: ne connaissant pas le premier mot du « vouloir-(dire) » de cet ouvrage, en est, de son côté, à peu près incapable! Tout s'étant passé ici comme si le *sens*, pour ce qu'ayant probablement de « sérieux doutes » sur l'intelligence et la lucidité du scripteur par lui recruté, s'était arrangé, dans le même temps où il confiait la rédaction de ce (nouveau) « grand récit » à ce (plus ou moins lamentable) scripteur, s'était arrangé pour enrôler dans cette aventure scripturaire des lecteurs, eux, *tout à fait capables* d'expliquer à son auteur, le jour venu: celui de la rédaction du dix-septième tome de ce même « grand récit », le « vouloir-dire » d'un ouvrage regardé par son propre auteur comme peu ou prou « impossible »/« illisible »/incompréhensible » – apparemment

donc : pas pour tout le monde (puisque, si certains de mes lecteurs ont pu adresser à cette *Profondeur* de graves objections, je note que, parmi celles-ci, le reproche de ces « illisibilité »/incompréhensibilité » n'y figura jamais) (je confiais l'autre jour à mon éditeur que « mon livre é(tait) plus intelligent que moi » – typique exemple d'ailleurs de « fausse modestie » (à forme « contre-narcissique » – et donc encore/toujours « narcissique ») –; mais je vois bien à présent, dans la perspective des considérations, ici développées, que ce sont en vérité les lecteurs de ce « livre » qui se trouvent être « plus intelligents » que son auteur ; et cela parce que, tandis que cet auteur ne dispose que du « dire dit » en/par ce livre : ce pour quoi il a tendance, ce livre, à le regarder comme « impossible », « illisible », etc., ces/ses lecteurs, eux, ont tout de suite accès au « vouloir dire » de ce même ouvrage : qu'ils ne semblent pas du tout trouvé, de leur côté, « impossible », « illisible », etc. – tout s'étant en quelque sorte passé comme si, en l'élaboration scripturaire du « grand récit » de cette *Profondeur*, le *sens* avait pour ainsi dire réparti les rôles – confiant la tâche du « dire » de celle-ci à son scripteur et celle de son « vouloir-dire » à ses lecteurs –: même si bien sûr le premier a dû attendre longtemps (rien de moins que l'espace-temps scripturaire de la rédaction des dix-sept « premiers » tomes de son/ce « grand récit »!) pour être enfin « contacté » par les seconds… venus lui expliquer benoîtement/modestement ce que, en cet océan textuel, il avait au juste « voulu-dire »; mais après tout, comme je l'ai déjà « noté » plus haut, ce n'est sûrement pas pour son « talent (littéraire) » ou son « intelligence (philosophique) » qu'il avait été, par ce *sens*, recruté : plutôt, comme on l'a vu, pour les vertus plus scripturaires-morales de ces « obstination » et « fidélité »).

Intuition dont je trouve à ce titre une confirmation dans la lettre de V.C. lorsque celui-ci m'explique que probablement, si ma *Profondeur* avait été moins épaisse, il ne l'aurait peut-être même pas remarquée – l'aurait en quelque sorte « manquée »:

Sortilège oui, la petite p. 4 fidèlement et bien (…)

; où l'on comprend par là que l'énormité de mon « grand récit », a pu, conjointement à celui de la « discrétion » de la parution de ses « douze livres volumineux »: en vérité donc (bientôt ?) « dix-sept », jouer pareillement le rôle d'un « critère » (V.C.) destiné à attirer, comme une lampe les

insectes, ou un phare des navires, les lecteurs (putatifs/« conséquents ») de cette même *Profondeur*) ; se demandant peut-être en effet quel étrange personnage, en pleine époque de « petits traités », pouvait ainsi consacrer le temps de sa vie à rédiger une telle « monstrueuse » (P.Y. Soucy) Somme (à taper ainsi sur le toujours même *clou scripturaire* – alors que probablement, dès le premier échec : celui en l'occurrence du tome initial de cet *Europe et la Profondeur*, tout autre auteur (de « petit traité ») aurait renoncé) – et se demandant même peut-être si ce personnage existait seulement/vraiment :

La lecture, avant de vous P. 1 impossible page.

(où ce mot d'« anomalie » dit bien de quoi, en effet en cette « Somme », il retourne d'abord – de rien de moins qu'une parfaite *indifférence* (même pas teintée de mépris)… à l'actualité critique/éditoriale/littéraire d'un siècle qui, d'évidence, a rédhibitoirement renoncé à toute ouverture en la forme « scripturaire » que je dis). Même si c'est sans doute pour cela que mon livre « anomalique » attire tant les derniers lecteurs (eux aussi : « anomaliques ») de ce temps… lui « normalique » jusqu'à la nausée – pour la toujours même raison (déjà analysée aux développements précédents) qu'il « se ressemble » :

Vous me demandiez p. 4 et ses produits.

Les lettres et autres « réceptions » des lecteurs de cette *Profondeur* éclairent le scripteur de celle-ci sur ce que, l'écrivant, il a, par ce « dire », « *voulu* dire » : puisque lui, plus il « disait », et moins il comprenait ce qu'il avait « voulu dire » ; il est donc assez logique que c'est *au moment* où il commençait de juger son « grand récit » peu ou prou « illisible-incompréhensible » que ces lettres et autres « réceptions » ont elles-mêmes commencé de lui parvenir : pareilles en cela à des *signes* « amis » que le *sens* lui aurait envoyés pour, ce scripteur, l'encourager à poursuivre ; mais « signes » dont on comprend aussi qu'ils n'auraient pu (enfin)surgir si ce même scripteur n'avait pas, durant tant d'années solitaires consacrées à la rédaction de son énorme/« impossible » manuscrit, accumulé tant de « volumineux » et divers tomes de son « grand récit » : en ce sens, ces lecteurs sont comme ces « amis perdus derrière l'horizon » (scripturaire) dont parle le poète Reverdy… mais « amis » qui ne commencent à se manifester, par leurs « lettres et autres réceptions », qu'une fois que l'auteur qu'ils lisent – qu'ils lisaient parfois depuis longtemps (dix ans dans le cas de V.C.) – a lui-même franchi cet

« horizon » (scripturaire) : découvrant par là le (clair) « vouloir-dire » qui, durant toutes ces années, avait inspiré l'(obscur) « dire » de son « impossible » *Profondeur*. Ce qui n'est pas dire bien sûr que tout ouvrage, pour mériter le nom de « grand récit », doive nécessairement épouser les formes de telles épaisseur et énormité (il a existé dans le cours d'autres « époques littéraires », des « petits » livres qui étaient pourtant de « grands » récits) ; mais dans la nôtre – essentiellement caractérisée, comme je l'ai déjà dit, par la commission d'(innombrables et insignifiants) « petits traités » (pour ce que, comme je l'ai déjà dit aussi, cette « époque (littéraire) » ne conçoit plus l'écriture comme d'abord, avant que d'être la communication d'une « pensée », le récit/déroulé d'une « *aventure* scripturaire ») – de tels traits, pour ce qu'ayant au moins le mérite d'aller-contre le tropisme époqual-dominant d'une telle conception, peuvent du moins signaler, aux (rares) lecteurs qui ne souscrivent pas encore à celle-ci, qu'ils ont là affaire à un livre… qui ne peut en effet constituer, au sein de la (désolante) production actuelle, qu'une sorte d'« anomalie » – à une œuvre qui, comme le dit V.C., « est ce qu'elle dit être »:

La Profondeur *est p. 4 une œuvre amie (…)*

… Ce qui ne signifie nullement bien sûr que, pour être comprise », cette *Profondeur* doive être lue en sa totalité – l'exemple du lecteur-Giacomoni étant, en ce sens, un « cas-limite » (mais aussi alors sa « réception », pour l'auteur de cette même *Profondeur*, la plus *éclairante* de toutes) –; même si pourtant, pour accéder à cette « ami(tié) » (entre l'œuvre et son lecteur) dont parle Giacomoni, il faille sans doute *en passer par là*: car sinon comment les « pages les plus exaltantes » de mon « grand récit » pourraient-elles être constituées, selon le même, de celles « de halte (…) où (l'(auteur) re(vient) sur le chemin parcouru » (étant clair que, pour éprouver une telle « exalta(tion) » scripturaire, il faut que le lecteur aspirant à celle-ci : à une telle « ami(tié) » entre l'œuvre et lui, vienne de *lui-même* se placer dans la situation d'une telle lecture (pour ainsi dire) « totale » – quand cette œuvre lui apparaît, non plus comme l'exposé linéaire d'une pensée : qui irait d'un « point A » à un « point Z », mais plutôt comme un *milieu* pensivo-sensible », tissé de millions de correspondances scripturaires ; et « milieu » où il s'agirait alors, pour ce même lecteur, non tant de le traverser que de se *baigner* en son « inachevable totalité »)?

(Et le meilleur exemple d'une telle « immersion (en cette forme pensivo-scripturaire) » en quelque œuvre, que ce soit serait alors, non pas même d'ordre « philosophique », mais bel et bien *romanesque*: celui de cette *Comédie humaine* de Balzac dont Proust disait que, pour l'apprécier vraiment: en faire comme dit lui V.C., une « œuvre-amie », il fallait en avoir lu la *totalité* – pour ce qu'alors sans doute, par notamment le procédé de ce retour des personnages dans ses divers/multiples romans, il était alors loisible à ce « lecteur-en-immersion (romano-scripturaire) » de la découvrir comme un « monde-en-soi »: celui de cette *société* qu'on qualifie aujourd'hui de « balzacienne » (mais qui, dans le fond, est bien plus que cela: rien de moins (donc) qu'une « Comédie » – qu'un « astre dans la nuit ») –; toutes considérations qui me font à présent (re)penser à cette (inepte) consigne de cette éditrice, ayant un jour conseillé au romancier Franck Magloire d'écrire pour essayer de « faire de son lecteur un ami »: où l'on comprend par ce qui précède que c'est en vérité à l'*exact contraire* qu'il faut procéder – rédiger un livre qui, parce que justement éloigné de tout souci de séduction de son lecteur: la meilleure façon probablement de le rebuter, donnera (pourtant justement) à celui-ci le désir d'en faire une/son « œuvre-amie »).

Il est clair en tout cas que, durant toutes ces années à rédiger quelque chose comme le « (grand) récit » de cette (immense) *Profondeur*, pas un instant je ne songeais à son (hypothétique) « lecteur » – et *a fortiori* bien sûr: à « faire (de celui-ci) un ami » (qu'est-ce qu'une telle « ami(tié) », dans le moment d'une telle « rédaction », aurait bien pu en réalité m'apporter?) –: j'avais bien assez à faire, pour dire le vrai, avec ce *sens* (ses mots et ses phrases) qui me circonvenait de tous côtés (que m'aurait apporté *en ce temps-là* la pensée d'un/du lecteur qui, ces « mots et ces phrases », les parcourraient un jour – puisque cette rédaction, « en ce temps-là » était d'abord une sorte de *débat entre moi et moi*… plus ou moins semblable à ce « combat avec l'ange » dont on dit que… (ici le texte s'interrompt)). Ceci pouvant aussi expliquer pourquoi ces mêmes lecteurs n'ont commencé à me contacter que, somme toute, assez récemment – alors que, pour certains d'entre eux, ils me lisaient déjà depuis longtemps (dix ans dans le « cas(-limite) » de ce V.C.) –; et pour ce que sans doute ils désiraient faire correspondre à la « discrétion » du scripteur de cette *Profondeur* leur propre « discrétion »… de lecteur – mais pour ce qu'aussi peut-être, avant de contacter ce scripteur,

ils désiraient voir *jusqu'où* celui-ci, en son « aventure pensivo-scripturaire », pouvait s'avancer… sans jamais les « dé(cevoir) »:

Je vous l'avoue : je p. 2 réelle surprise (…)

Viendra-t-il un moment où j'écrirai enfin le « nouveau volume de *La Profondeur* » qui « déc(evra) » mon/son lecteur : est-ce que c'est celui que, rédigeant ce *Champ profond*, je compose présentement ; ou bien suis-je parti pour faire une livre qui jamais ne « va lâcher » (et cela alors parce que, malgré ses « redites » et autres « rabâchages », jamais, en lui, ne se réduira cet *écart* entre le « dire » de son scripteur et le « vouloir-dire » de son lecteur) ?… Réveillé ce matin quatorze juillet, au sortir d'un rêve particulièrement qui mêlait divers épisodes de ma vie – et, comme il se doit, les diverses *femmes* qui l'avaient traversée (pour quoi : pourquoi sont-ce toujours *elles* qui, en nos songes, reviennent les premières – et non pas plutôt, par exemple, les amis fréquentés, ou les pays visités… voire les livres composés ?) –, avec la pensée que nous tous, tant que nous sommes : humains « disants/pensants », vivions en ne faisant la plupart du temps que l'*effleurer*, à la surface d'un immense mystère dans l'élément duquel ces mêmes rêves ces mêmes « femmes » n'étaient que les *coups de sondes* ; et « coups de sondes » dont c'était justement la fonction de l'« écriture » (si du moins elle était pratiquée en ce mode scripturaire/a-byssal) d'essayer de rendre compte – ce pour quoi m'a particulièrement étonné les réaction/réception de ce même lecteur au « roman vrai » de ce « Soldat et jeune fille souriant » inclus dans le onzième tome *Le Secret de la domination* de cette *Profondeur* :

La lecture, avant de p. 1 écrire aussi (…)

(alors que très probablement, si j'avais dû *biffer* un chapitre de mon « grand récit » – il est vrai qu'en celui-ci je ne « biffe » jamais rien (corrige à peine – et seulement lors de la (re)lecture des « épreuves ») –, c'est celui-là qu'en premier j'aurais choisi de sacrifier : pour ce que le regardant – cette histoire de femmes et « de cul » – comme le moins « sérieux » de tous – à tout le moins : le moins « philosophique »).

(Suite (ou reprise) de mon « récit d'un *été* 2020 » – aujourd'hui, quinze juillet, l'*alliance* que je préfère parmi toutes : celle que tissent entre eux,

dans l'air, dans les feuillages et herbes hautes, le *vent et la lumière* – ; assis au jardin, dans mon fauteuil-plastique, je laissais passer sur moi son souffle divino-solaire : comme si j'avais été *moi aussi* le feuillage d'un arbre, une graminée qui se balance au *vent du temps* – à ce bémol (« pascalien ») que cette graminée était « pensante »… et ses « grains », non pas des spores végétaux mais des *livres* que bientôt le « souffle du *sens* » disperserait dans l'« air spirituel » d'une époque : la plupart pour tomber en la mauvaise terre d'une non-réception (par cette même époque)… mais certains, tout de même, trouvant pour germer et croître infiniment le terreau fertile du « petit nombre » de lecteurs par mes ouvrages jamais-« déçu(s) »).

Mais je reviens à cette idée énoncée plus haut que nos vies ne seraient que celles de créatures rampant à la surface d'un *infini mystère* – non pas même « psychique » (aucune connotation plus ou moins « freudienne » dans cette intuition) – ; et « mystère » qui ouvrirait sous nos pas (sous nos « ventres ») une sorte d'(inconcevable) *troisième dimension* – non tant dont « physique » que *méta-*« physique » (pour dire vite) – dont nous sentirions partout autour de nous (« sous » nous) la présence et les effets… mais sans pouvoir en explorer l'(a-byssale/énigmatique) *profondeur* : un peu à la manière de ces personnages « plats » du roman *Flatland* d'Edwin Hubbot qui vivent et se déplacent à la surface d'une planète… quoique sans jamais être en mesure de concevoir que celle-ci est une *sphère* (et cela non tant parce qu'ils seraient de mauvais géomètres – ils en sont au contraire, dans le roman de Hubbot, d'excellents – que parce qu'il leur manquera toujours la « catégorie de pensée » – celle donc de cette « profondeur » (que je dis) – qui leur permettrait de passer de géométrie plane à géométrie « dans l'espace » – traduction « lecozienne » : de la dimension de ce « (strict) littéraire » à celle de ce « (pur) scripturaire »)… Mon image (empruntée, comme souvent chez moi, à cette « para-littérature » qu'on nomme « science-fiction » – et cela parce que, bien souvent aussi : du fait de son absence de complexes « pensivo(-littéraires) », elle s'avère moins aveugle à certaines réalités que, justement, (dite/« stricte) littérature ») vaut ce qu'elle vaut : du moins me/nous permet-elle de toucher du doigt cette vérité que, tous tant que nous sommes : êtres « plats » (quoique « disants/pensants »), nous existons/survivons à la proximité immédiate de « l'infini/a-byssal mystère » que je dis ; et « mystère » que, bien que nous ne pouvions pas le « voir » : pour ce que, justement, il se déploie dans cette

dimension (certes un peu « fourre-tout ») qu'on a pris l'habitude d'appeler (celle de) « l'in-visible », nous constatons pourtant partout autour-de/« sous » nous les effets de sa (à la fois totalement opaque et cependant – d'un autre point de (non-)vue : d'où son/le « mystère » – é-vidente) *présence* : que dé-cèle donc seulement, comme je l'ai raconté plus haut, la visite en nous de *certains rêves*… et autres (onirico-scripturaires) « coups de sonde ». Wittgenstein a écrit dans son *Tractatus logico-philosophicus* (5,6) que « les limites de (notre) langue sont les limites de (notre) monde »; sentence qu'on peut bien sûr « entendre » en de multiples sens – où probablement son auteur lui-même, tant elle est profonde/a-byssale, « ne retrouverait pas ses petits (logico-philosophiques) – mais que rien ne m'empêche moi (« (pur) scripteur » de cette *Profondeur*) d'interpréter-dans/tirer-vers le « sens » que j'ai commencé d'indiquer plus haut : qu'il y aurait au-delà (des « limites) de (notre) langue » – c'est-à-dire : au-delà de celles de notre pensée (et autres conceptions, par *cette* pensée, de « (notre) monde ») –… un « autre monde » – qui serait justement l'« espace » où se déploierait, en le mode « scripturaire » d'un a-byssal-et-ineffable, ce que j'ai aussi appelé plus haut (et probablement : faute de trouver mieux dans « notre langue » – toujours donc, selon le même philosophe, « limit(ée) ») le/un « infini » mystère » –; si bien que rien ne m'empêche de « traduire » la sentence de Wittgenstein par celle-ci : « les limites de notre pensée sont celles où commence un autre « monde », lui invisible (et donc : « il-limit(é)) ; et « monde » que pourtant, en certaines circonstances, il n'est pas tout à fait impossible d'inspecter – pourvu que cette « inspection » (Rimbaud dirait : « de l'invisible et de l'inouï » – *cf.* sa « lettre du voyant ») se fasse en ce mode a-byssal/« onirico-scripturaire » : c'est-à-dire le seul à être en mesure d'outre-passer les « limites » de la (toujours pauvre et insuffisante – où nous ne sommes que des aveugles : les créatures « plates » de Hubbot) dimension de ce « (strict) littéraire » que je/j'ai di(te) ». « Les limites de (notre) langue sont les limites de (notre) monde » – à moins que ce ne soit l'inverse : « les limites de notre (monde) sont les limites de (notre) langue »? –; par quoi on voit en tout cas que cette phrase, prise dans un sens ou dans un/son autre, pose cette vérité que… (ici le texte et le développement s'interrompent).

(Cette chose étrange, pour celui qui du moins y est (presque) constamment soumis, que l'*angoisse* : cette manière notamment qu'elle a de se fixer sur un « motif » – le plus souvent d'ailleurs dérisoire (quoique pas toujours)

– pour ensuite, une fois ce « motif » écarté : son « problème » résolu, presque immédiatement se reporter-sur/rapporter-à un autre (lui aussi, le plus souvent, pareillement dérisoire)… et cela ainsi de suite, indéfiniment – comme si l'« angoissant » de cette angoisse n'était rien d'autre que ces course sans fin/saut de motif-en-motif… où, de la même façon qu'on dit par exemple qu'« il n'y a pas de coin tranquille », il n'y aurait pas non plus d'« *instant* tranquille » : pas de « repos pendant la fuite en (l')Égypte (du sens) » et autre « station en l'édénique oasis (du même nom) » ; si bien aussi peut-être que le meilleur moyen, sinon de guérir, du moins de se soigner de cette « angoisse » serait encore de se pénétrer de cette vérité de l'*in-tranquillité* rédhibitoire/fondamentale de la vie et de son cours « angoissé, forcément angoissé » : en le mouvement d'une sorte d'*homéophatie* (mentale) qui, loin de seriner à son patient que le « motif » de son angoisse est dérisoire : *cf.* le « qu'est-ce que cela ? tout cela n'est rien » proustien – argument dont on sait bien qu'il n'a jamais guéri personne de son angoisse –, lui lui ferait au contraire voir que de toute façon, une fois le présent « motif » de sa présente angoisse écartée, il lui en *succédera fatalement* un autre – considération qui certes ne risque pas plus que la première de guérir quiconque de son angoisse… mais qui a peut-être, elle au moins, ce mérite de la *relativer* : par cette vérité d'expérience sur le cours de la vie et du temps que, en celui-ci, il ne saurait se trouver « à aucun moment » : *jamais*… d'*instant* tranquille… si bien que, plutôt que d'aspirer (toujours vainement) à un de ces « instants » : ce que nous faisons en effet lorsque nous sommes angoissés, mieux vaut encore prendre tout de suite son parti de la rédhibitoire « in-tranquillité » d'à peu près *tous* ceux-ci, et « rédhibitoire » de cette « intranquillité » qui conduit à cette (anti-)consolation que, quels que soient ses « motifs » divers et variés, l'*angoisse, elle, durera toute la vie*).

(Pourquoi l'animal ne parle-t-il pas ? réponse heideggerienne : « parce qu'il n'a rien à dire ». Mais alors pourquoi l'animal n'a-t-il « rien à dire » ? réponse lecozienne : parce que, ce qu'il pourrait (avoir à) dire, il le *mange* – *cf.* le chapitre de ma *Profondeur* intitulé (en écho bien sûr à une sentence célèbre du *Tractatus* de Wittgenstein.« Ce qu'on ne peut dire, il faut le *manger* »).

« Les limites de ma langue sont les limites de mon monde » : je reviens

à cette phrase a-byssale… qui mérite mieux, assurément, que le trop bref/très insuffisant commentaire que j'en ai fait plus haut ; et même si, de cette phrase, j'en perçois sans doute plus l'« a-byssal » que je n'en comprend le « sens » – le « ce qu'elle dit » plus que ce qu'« elle veut dire » –; et même si aussi je vois bien que le *mot important* en elle n'est pas tant ceux de « langue » ou de « monde » que celui de « limite »: celle entre ce que j'appelle dans mon « grand récit », le « (strict) littéraire » et le « (pur) scripturaire »… mais le mot d'« a-byssal » (« non-fond ») dit lui-même une sorte de « sans-limites » – ce qui donne : « le non-abyssal de ma lange est le non-abyssal de mon monde » –, ce qui pourrait expliquer pourquoi, lorsque j'essaye de comprendre le sens de la phrase de Wittgenstein : son « ce que ça veut dire », ce que j'« entends » d'abord, c'est son… (ici le texte s'interrompt) ; comme si, quoiqu'en ce mode plus ou moins dénégateur, son « a-byssal » était plus originel que son « sens » – ou encore : son « dire » plus originel que son « ce que ça veut dire » (vais-je vraiment continuer longtemps ainsi… à « progresser » (?) dans l'élément de telles opacité « philosophique »/obscurité « littéraire » – et cela sans que… (ici *encore une fois* – ce qui certes n'est pas bon signe pour lui – le texte s'interrompt) ?)… Aujourd'hui, quinze juillet, le temps était carrément couvert et frais et, revenu tôt dans la grise matinée à mon manuscrit, je voyais que bien que ne cessant de se briser contre la sentence de Wittgenstein, par toutes ses phrases (comme affolées) il m'échappait ; et quel sens cela avait-il alors de m'entêter à poursuivre un texte qui, d'évidence et depuis longtemps, n'allait plus nulle part – et pour ce que, sans doute, je voyais bien, à présent, que l'angoisse durerait tout le restant de sa rédaction – : moi qui m'étais cru penseur ou scripteur/menuisier ou aventurier du sens j'étais rendu au doute le plus abject ; et cela comme si… (ici le texte s'interrompt *pour la troisième fois* de cet informe développement) ; et même à cet instant la re/re/re-lecture de la lettre de V.C. ne me consolait plus de rien :

> *« En gros… ça commence comme un essai sur la culture et la civilisation européenne et ça se poursuit, indéfiniment, comme une quête toujours inachevée, une enquête sur le sens, c'est un peu plus que des livres, c'est difficile à expliquer et à résumer en quelques phrases, c'est très libre et surprenant. » (…)*

; mais que se passe-t-il quand l'« indéfiniment (de ces) quête toujours inachevée »/« en-quête sur le sens » se met à *tourner à vide* : est-ce que c'est

la « nuit scripturaire » (comme il y a, paraît-il, une « nuit mystique »)? Les phrases cependant, même si elles n'allaient plus nulle part, continuaient d'affluer : comme si elles avaient été les dernières, en leur pur mouvement, à supporter l'édifice immense de cette *Profondeur*/à continuer d'illustrer son élan initial… né il y a maintenant tant d'années dans l'autre chambre d'une autre ville (présentement abolies) – à se demander si, depuis le début, ce n'avait pas été *cela* le but véritable de ces dizaines de milliers de pages laissées derrière lui par un scripteur « à peine identifié »: parvenir à ce moment où ne demeure d'une telle (monstrueuse-« anomalique ») rédaction que le « ron-ron » (ce que j'ai appelé plus haut : le « tourn(er)-à-vide ») de son *écriture* ; et « écriture » dont à la fin il ne doit plus rester qu'un *rythme* : celui du (pur) développement fugué de millions de périodes qui, bien que le sol (d'un/du sens) ait, sans elles, commencé de *manquer*, poursuivent leur course folle au-dessus de l'abîme (du même nom) (un peu à la manière de ces personnages de dessin animé qui…, etc. – est-ce que mon livre est à présent parvenu à cet instant où l'un de ces personnages, prenant soudain conscience du gouffre ouvert sous ses pieds, se met en celui-ci à basculer ?). Après tout c'est à une « recherche extrême » – le titre de la « rubrique » dont ce présent *Champ profond* est le deuxième tome – qu'il est ici procédé : n'est-il pas juste alors que, en une telle « recherche (extrême) », l'acteur/scripteur de celle-ci dusse parfois (souvent ?) *errer* – « redi(re) » et rabâcher (en le mouvement donc de ce « tourn(er) à vide ») :

> *Oh il y a des redites certes, pour qui vous a lu et s'est laissé un peu habiter par ce que vous avez écrit, mais chaque volume continue d'être une exaltante et réelle surprise (…)*

(serais-je parvenu alors à ce moment où, tout/le/son *sens* épuisé, « cha(-cun des) volume(s) » de mon « grand récit » devra comporter plus de « redites » que d'« exaltante(s) et réelle(s) surprise(s) »? – mais non : je vois bien que, ce « sens » étant par définition in-épuisable, cela n'arrivera pas… et que, si son scripteur peut « faillir » – s'abîmer dans le gouffre de ce/du non-sens (toujours l'image de ce personnage de dessin animé…) –, le livre, lui, poursuivra imperturbablement son cours ; et cela parce que la *ligne de fuite* qu'il poursuit depuis sa lointaine origine – « Il y a deux perspectives, l'expérience quotidienne de la vision, et la métaphysique, inventée par le Quattrocento » (*incipit* que V.C. qualifie pour sa part de « sortilège ») – est, elle, *in-finie*).

*(On reprend donc, après un bref moment de doute et de découragement : ma « nuit scripturaire » n'ayant par conséquent duré que l'espace de quelques pages, ce « récit d'*un *été 2020 »).*

La « fin » toujours, on le sait, est « comprise dans le *commencement* »: si bien que rédiger quelque chose comme un « grand récit » – voire plus accessoirement : le « petit » de cet/« *un* été 2020 » –, c'est écrire non tant pour « aller-vers » un terme que pour « revenir-en » le « sortilège » d'un *incipit* – même si, lorsque celui-ci fut inscrit sur une page (à présent perdue), il s'ignorait lui-même *comme* « origine » (« comme » « Longtemps je me suis couché de bonne heure » et autre « Ça a débuté comme ça ») –; et même si également il a fallu à son scripteur beaucoup/énormément écrire/penser pour transformer ce qui n'était à ses yeux dans ces années-là (1996) qu'un *début* en un/ce *commencement*: *cf.* notamment la prose de *Chambre haute*, d'ailleurs reprise *in extenso* dans la *Profondeur*, qui médite de ces deux notions (« Seuls les poètes commencent par le commencement… ») Où l'on voit par là que l'incipit (de mon « grand récit ») n'est devenu ce « sortilège » (que dit V.C.) que parce que entre sa phrase (presque) anodine et sa lecture-par « l'homme qui avait lu *toute* la *Profondeur* » s'interposent à présent des milliers de pages (imprimées) une douzaine de volumes (publiés) – processus par lequel « la petite chose marginale « d'un *début* a eu loisir de devenir la « grande » d'un authentique *commencement*.

Sortilège oui p. 4 fidèlement et bien ? (…)

(où l'on comprend aussi bien sûr que si la « petite chose marginale » de cet incipit a pu devenir un « sortilège » – aux yeux du moins de « l'homme qui avait lu *toute*… », etc. (et probablement parce que, justement, il « avait lu *toute* (cette) Profondeur ») –; c'est parce que le « début » (presqu'anodin) qu'elle était son origine a donné naissance à un livre (lui-même) « enchanteur »; c'est-à-dire à un ouvrage dont le mouvement général (de son écriture) était celui d'un début se mettant en quête, non pas justement de sa fin, mais bien de son *commencement*; c'est donc bien parce que cette *Profondeur* est (selon V.C.) un « livre enchanteur » que son incipit a eu ce loisir (aux yeux du même V.C.) de devenir ce « sortilège » – et non l'inverse : c'est l'« enchant(ement) » du livre (sa tension-vers, non une « fin », mais un

« commencement ») qui, *en retour*, a transformé son « début » (anodin/« marginal ») en ce « sortilège »). « *La Profondeur*, précise V.C., ne cesse d'être un peu magique »; mais où l'on voit que cette « mag(ie) » procède justement d'un tel mouvement par lequel un *commencement* (« enchanteur ») revient-sur son *début* (« marginal ») et, en une telle volte-face, transforme ce « début » en un « sortilège » – ou plus exactement : *en un incipit agissant sur son lecteur* « comme un sortilège » (et pour ce que ce lecteur est justement celui – probablement : unique – qui « a lu *toute* la *Profondeur* ») –; par quoi il vient aussi qu'il est en effet nécessaire, si l'on veut, non pas peut-être la « comprendre », mais du moins en ressentir la « mag(ie) » singulière…, d'avoir « lu *toute* la *Profondeur*. Évidemment, lorsque, il y a maintenant vingt-quatre années, j'ai écrit cet incipit sur une page (aujourd'hui perdue), « je ne pensais pas que cela m'entraînerait aussi loin » – ignorance que V.C., rappelant « un très court entretien (que j'eus) avec Dominique Autié »: quoique de mon côté, depuis longtemps oublié!… note en ces termes :

Vous me demandiez p. 3 comblée et dépassée.

(puisque, comme je crois l'avoir déjà raconté, je ne pensais écrire qu'un « petit article » – une « petite chose marginale »? – pour mettre au clair/poser devant moi une idée qui, lors de la rédaction (en collaboration) l'année précédente de mon/ce *Vermeer*, m'avait traversé – je le jure : rien d'autre) ; et comment à cet instant aurais-je pu deviner que ces « petit article »/« petite chose marginale » « m'entraînerai(ent) si loin »: constitueraient ce que plus tard, dans le cours de l'écriture (déjà bien avancée) de cette *Profondeur*, j'appellerais le/mon « saut dans le cercle herméneutique »? Et à essayer de me rappeler cette année lointaine, je crois me souvenir qu'en ce temps-là mes intentions/ambitions « littéraires » étaient d'un tout autre ordre : je venais de publier mon premier roman (noir) – *Une ville rose et noire* (Fleuve noir, 1995) (qui avait connu un (relatif-local) succès) –… et donc fort de cette (première) « percée », je me proposais tout bonnement d'embrasser la carrière d'un auteur de « polars » qui « vit de sa plume » – vieux rêve qui, et quelque que soit le genre parmi choisi/illustré, m'a longtemps hanté (même si jamais, ni en ce mode « au noir » ni, plus tard, en un autre plus « blanc », je ne l'ai réalisé – je veux dire : « vi(vre) de sa plume »); et voilà qu'en cette sorte de « plan de carrière (littéraire) » débarquait sans crier gare, en une/cette forme inopinée et *scripturaire*, la rédaction énorme/(quoique toujours) facile de cette « anomalique » *Profondeur*: comme si c'était le *sens*

lui-même qui, d'une manière à la fois impérative et malicieuse, me faisait voir que mon « désir vrai »-littéraire était ailleurs – non en la production régulière et appointée de « petits romans », selon, « noirs » ou « blancs », mais en la rédaction d'un unique/énorme « grand récit » (quitte pour cela, ce « sens », à ruiner dans l'œuf toutes mes velléités (littéraires) et autres « plans de carrière » (du même nom) – puisque je note que, toujours dans cette perspective peu ou prou paranoïaco-sémantico-« complotiste », même si mon second « polar » (*Le Tueur de Garonne*) ne trouva preneur ni mon premier « roman blanc » (*Plein Sud*, Arléa, 2001) ne rencontra le succès (on dira que ma *Profondeur* non plus, mais d'elle, pour dire le vrai, je n'attendais rien de tel – considérant même sa seule publication comme une sorte de « (petit) miracle »… où d'évidence, là-aussi, le « sens », quoique cette fois-ci en la forme positive d'un « coup de pouce » de la (divine ?) Providence, *était à l'œuvre*).

C'était un temps où – pour reparler un peu des trois personnages féminins qui traversent mon « grand roman époqual-biographique » (« Soldat et jeune fille souriant », troisième partie du *Secret de la domination*) – j'avais rompu toute relation avec « Julie » (partie en Afrique), continuais de courtiser « Diane » (quoique toujours vainement), ignorais que j'allais bientôt retrouver « Laure » (chez laquelle, d'ailleurs : nous étant mis en ménage, je terminerais le premier tome de cette *Profondeur*) : temps essentiellement consacré à une vie de rencontres et de cafés, de lectures aux terrasses, d'écriture et de voyages (un temps où, devant la multiplicité des genres que semblaient vouloir embrasser mes travaux scripturaires : poésie, roman, essai, les avis les plus malveillants disaient que « je me dispersais » – voire : que je « trahissais » (par exemple, suite à la publication de ce petit polar, la « poésie » au profit d'une littérature censée être plus « commerciale ») – et les plus bienveillants que « je me cherchais encore » – alors que bien évidemment on ne « se cherche » jamais : on s'est toujours-déjà « trouvé » ou pas). Et voilà que, de ce chaudron de sorcières (à la fois scripturaire et existentiel), allait surgir, presque facilement : comme « tout armé », la rédaction du tome initial de cette immense *Profondeur*… que j'achevais trois ans plus tard, ayant fini par quitter la ville de mes errances et des derniers excès de ma jeunesse (prolongée), dans un département de bois profonds et d'eaux vives, avec la naissance de ma première fille ; mais que faire de ce « monstre » (800 pages) ainsi inopinément venu sous une telle prolifique

plume… dont je n'imaginais pas moi-même, en mes réserves scripturaires, disposer ? Car je voyais bien qu'« aucun » éditeur (de « philosophie » ou pas) ne pouvait raisonnablement s'intéresser à mon « ours » – ce que deux tentatives me confirmèrent suffisamment : la première en direction d'une maison « prestigieuse » qui ne me répondit même pas (alors qu'elle avait tout de même, quelques années auparavant publié, mes premiers textes), la seconde vers une autre plus spécifiquement « philosophique »… qui me retourna mon manuscrit dans son *enveloppe non-ouverte* (et alors que pourtant, dans les deux cas j'avais eu la prudence prévoyant leur effroi, de ne leur soumettre) que la *première partie* de mon « opus » démesuré) –; et donc, ce « monstre », je le remisai au fond d'un tiroir où je l'oubliai – pour revenir à des travaux plus canoniques et (au moins éditorialement) acceptables (essentiellement des romans (cette fois-ci : « blancs ») et des récits de voyage) –… jusqu'à ce que, au bout de sept années, un éditeur de ma région : celui que V.C., dans sa lettre, qualifie (à juste titre, je crois) de « confidentiel », ne s'y intéressât ; et c'est alors que, corrigeant ses épreuves, je réalisai soudain que cette *Profondeur*, bien qu'en cette forme déjà énorme, n'en était qu'à son « commencement »; et que, si j'étais bien l'« authentique scripteur » que je prétendais être (même si ce « concept » lui-même ne devait apparaître que bien plus tard sur le cours de la rédaction de mon « grand récit » – quelque chose comme le serviteur (ou le « menuisier ») du *sens*), il me fallait *poursuivre l'aventure* commencée, plus de dix années auparavant, lorsque, dans un temps où rien encore « ne portait à conséquence », j'avais incidemment écrit, dans une chambre de province (présentement abolie… comme a été perdue la page où je l'inscrivis), l'incipit de ce « Il y a deux perspectives… », etc. – celui que V.C. regarde aujourd'hui comme une sorte de « sortilège » –… et cela bien sûr sans savoir, en ce temps-là, jusqu'où me conduirait, vingt-quatre années et des dizaines de milliers de pages plus tard, ces « phrase (presqu')an-odine »/« petite chose marginale »; et pourquoi, maintenant que tant de choses sont arrivées/tant de pages ont été inscrites sur le papier (de mon improbable/infini manuscrit), me mettre à raconter tout cela (et d'autant plus que, les circonstances et autres péripéties qui présidèrent à la naissance de cette *Profondeur*, je crois les avoir *déjà* relatées dans d'autres tomes de celles-ci – quoique peut-être pas avec le luxe de précisions que j'apporte ici aux exposé/récit de celles-ci) ? D'abord peut-être parce que le passage plus haut cité de la lettre de V.C. – celui où « l'homme qui a lu *toute* la *Profondeur*, ne confie que les pages de moi par lui les plus aimées sont celles « de halte » où leur auteur « revient-sur le

chemin parcouru » (et alors que, comme je l'ai déjà dit, ce sont celles que, spontanément : peut-être en une sorte de réaction « contre-narcissique » (à mon propre endroit), j'aurais de toutes *le plus volontiers sacrifiées*) – ; mais surtout, ensuite, parce que, dans le fond, il n'y a rien de plus *fascinant et vertigineux* que ce moment de l'*origine* (peu importe de qui ou de quoi) ; et moment par lequel, en le mouvement d'une ouverture en direction du « non-fond » de la vie et du temps : ouverture donc à forme peu ou prou « a-byssale », se met en place ce qui, désormais, ne vous/nous « lâch(era) » plus – ce qui rejoint cet autre passage de la lettre de V.C. :

Je vous l'avoue p. 2 réelle surprise (…)

(où l'on comprend aussi par là que si, selon V.C., cette *Profondeur* ne « lâch(e) » pas, c'est d'abord parce que son manuscrit lui-même, en tant de « nouveau(x) volume(s) » par lui composés puis abandonnés (derrière lui), n'a dans le fond jamais « lâch(é) » ce qui, il y a maintenant tant d'années, l'avait mis en route – le moment (donc : a-byssal) de son origine (scripturaire) : ce pour quoi aussi j'ai pu affirmer plus haut que la « vertu cardinale » des scripteurs était, non le « talent » (littéraire) ou l'« intelligence » (philosophique)… mais bien la *fidélité*; et « fidélité » dont on comprend ici qu'elle s'exerce relativement, non pas même *à* une « pensée » voire *à* des « convictions »: l'auteur de cette *Profondeur*, pour dire le vrai, *n'en ayant aucune*, mais *à* une « origine »: en l'occurrence, celle-là même de son propre « grand récit »… qui ne « lâch(e) » pas parce que… (ici le texte et le développement s'interrompent – peut-être en recollerai-je le fil quand sera venu le moment (s'il vient un jour) de la *correction des épreuves* de ce *Champ profond*)).

Ce pour quoi aussi peut-être il est si doux (*V.C.* dit « exaltant », « grisant »), dans la distance des années et des « (nouveaux) volumes » accumulés, au scripteur vieillissant/« enchanteur pourrissant » (Apollinaire) de cette *Profondeur*, de revenir à ce moment où, hésitant en ce temps-là entre tant de pistes « littéraires » s'est soudain ouverte devant lui, en la forme de ce qui n'était à l'époque que la « petite chose marginale » de la formule « (presqu') anodine » de l'incipit de ce « Il y a deux perspectives… », etc., celle, elle « (purement) scripturaire » de la rédaction d'un immense « grand récit »; et rédaction qui, de « (nouveau(x)) volume(s) en « (nouveau(x)) volumes »,

l'a conduit si loin en la dimension de ce même « (pur) scripturaire » que je dis : maintenant que j'ai fini, sur le cours justement de cette rédaction, par en identifier le *nom* – beaucoup plus loin en tout cas que si, à cette même époque, je m'étais obstiné à m'engager plus profondément dans les autres « pistes » (elles donc (« strictement littéraires ») qui semblaient alors s'ouvrir devant moi (où l'on comprend aussi par là que le non-trouver-d'un-éditeur par mon second « polar » comme le non-succès de mon premier « roman blanc » constituèrent finalement, dans cette (même) perspective « (purement) scripturaire » que j'indique ici, une sorte de « chance paradoxale » pour moi – à tout le moins : pour le « (pur) scripteur » qui, chez le (strict) littérateur qu'en ce temps-là je me figurais être (et que, d'une certaine façon, j'étais), pointait déjà de sa corme – et même si bien sûr, en ce temps-là, ces péripéties éditoriales-littéraires furent vécues comme des *échecs* (éditoriaux) et des *déceptions* (littéraires). Et je n'ignore pas non plus qu'on pourra aussi trouver, chez un auteur qui s'émeut ainsi sans manières au souvenir de l'époque qui présida à l'origine de son livre : fût-il ce « grand récit », quelque « auto-complaisance (d'auteur) » à l'œuvre – en quoi on aurait tort : pour ce que ce qui est ici tenté, par cette plongée dans le passé (scripturaire) de ma *Profondeur*, n'est pas tant d'essence nostalgico-complaisante que « philosophico-scripturaire » (rien de moins que le mouvement par lequel un scripteur, en frémissant de vertige : se penche-à l'abîme de l'*origine* d'un/son ouvrage – et « se-pencher-à » qui, on le comprend, n'a rien de particulièrement (temporello-)« nostalgique » ni de (littéraro-« complaisant »)… C'était un temps où, dans « le(s) café(s) de la jeunesse perdue » (Debord), l'amour, voire la simple concupiscence, tenaient plus de place que toutes autres considérations (littéraires ou philosophiques) ; un temps où un rendez-vous avec quelque « gueuse » avait toujours la *préséance* sur, par exemple, la lecture de quelque inédit de (…), voire sur l'écriture de quelque page depuis longtemps pourtant méditée ; un temps où l'errance urbaine était par moi regardée comme une pratique aussi essentielle que celle sur le papier : une époque de toute façon, la dimension de ce que j'appellerais bien plus tard ce « (pur) scripturaire, ne s'était pas encore ouverte en moi (en le poète que je croyais être – et que, d'une certaine manière, j'étais aussi/pourtant). Il y avait des marches hallucinées au long des rues et des étreintes furtives au fond des chambres ; il y avait des stations muettes au bord du fleuve et des conversations passionnées aux terrasses – il y avait tout ce qui faisait alors la trame de nos existences banales/extraordinaires et qui depuis s'est si complètement dissous dans « le

tourbillon du temps »: dont il n'est finalement resté que quelques poèmes dispersés dans des anthologies que personne ne lit plus ; est-ce que c'était le bonheur ? est-ce que c'était l'ennui ? est-ce que c'était la liberté (je crois surtout qu'« un grand principe de (paresse) présidait à nos mœurs »)?… Depuis, une autre époque, au devenir moins nonchalant et plus pressé, s'est mise en place ; et devenir qui a impitoyablement chassé des quelques rues et terrasses qu'ils ne quittaient guère, la petite troupe des aimables fantoches que nous composions alors – ce que dans sa lettre le même V.C. (qui, trop jeune, ne semble pas avoir connu un tel « temps doré ») note en ces termes :

> *C'est aussi pour cela que p. 6 des épisodes de la vie de l'auteur (…) Que s'est-il passé ? comment en vient-on à (…) penser puis écrire p. 6 sous cette forme exacte.*

(et j'espère, par ces quelques lignes consacrées au rappel d'une telle période de *latence* – à la fois existentielle et scripturaire – avoir répondu à ces questions).

C'est assurément une émouvante chose que le moment où la rédaction d'un « grand récit » se met en marche – n'étant d'abord qu'un incipit (presque) anodin, un « petit (article) marginal »… mais qui bientôt, jetant comme le coucou *hors du nid scripturaire* les autres oisillons (seulement « littéraires »), se met à grossir énormément/croître infiniment… jusqu'à ce que, en ce « nid », il ne reste plus que ce *monstrueux usurpateur*… dont la faim dévorante finit par épuiser son scripteur-nourrisseur ; et/mais de quoi alors celui-ci pourrait-il se plaindre : puisque ce vorace rejeton « scripturaire », après avoir éliminé un à un ses frères « littéraires », lui permet bientôt de se consacrer à l'écriture (« exaltante », « grisante », etc. d'un *unique* ouvrage… qui com-prend tous ceux qu'il aurait pu rédiger – quoi qu'en des formes plus « variées » et (donc) moins *décisives* (poésies, romans et autres « petits traités ») –, si le « coucou du scripturaire » n'était venu pondre dans son « nid », où piaillaient ses insignifiants rejetons « littéraires », son œuf étrange et « anomalique » – celui du « livre total » que, dans le fond, tout auteur a toujours, à un moment ou à un autre de sa « carrière » caressé le rêve d'écrire avant que de se rabattre, peut-être effrayé par la monstruosité de l'objet qui risquait de procéder d'un tel rêve, sur la réalisation de projets qui eux, pour être plus (littérairement) « raisonnables » sont aussi plus (scripturairement)

parcellaires (j'avais autrefois un ami-« poète » qui me confia un jour qu'il avait été, à un moment de sa vie (« littéraire »), comme submergé par une telle vague (« scripturaire ») – « il me semblait, m'expliqua-t-il, que j'allais me mettre à *écrire infiniment* (et de tout) » –; mais vague à laquelle, pour finir, il n'avait pas cédé : pour ce que l'ayant regardée, dans le moment où, sur lui, elle déferlait, plus comme un *danger* que comme une *faveur* – réaction dont bien des années plus tard, loin de la regretter, il *se félicitait* d'ailleurs encore : alors que moi, le témoin d'une telle confidence, je ne pouvais m'empêcher de songer *in petto* qu'à sa place, et si j'avais eu la chance insigne d'un tel déferlement du « (pur) scripturaire » sur moi, j'aurais probablement opté pour l'*option rigoureusement inverse*. Et qui ne comprend par là, dans cette perspective du « rêve » de la rédaction d'un « livre total », qu'il vaut encore mieux, pour un auteur, consacrer sa vie entière à tenter de réaliser un tel « rêve » – quitte à composer un livre peu ou prou « monstrueux » (aux yeux des critères (littéraires) du « bien-écrire »: toujours/forcément « raté ») –… plutôt que de la disperser en la composition de toutes sortes d'ouvrages – eux, suivant ces mêmes « critères (littéraires) », toujours/forcément réussis et « parfaits » – ceux que, dans cette *Profondeur*, j'ai rassemblé sous l'appellation, certes quelque peu méprisante, de « petits traités » (mais qui peuvent aussi bien-être des recueils de poésies, des romans de « rentrée littéraire », etc.)? Étant en tout cas clair qu'un auteur qui, à vingt ans, n'a pas (secrètement) rêvé d'écrire quelque chose comme la néo-*Recherche du temps perdu* ou le néo-*Voyage au bout de la nuit* de son temps (je ne cite ces titres que *pour l'exemple* – ne doutant pas qu'il en existe bien d'autres… que mon lecteur n'aura pas trop de mal à substituer à ceux par moi ici indiqués : pourvu qu'il se demande sincèrement ce que, en ses (vastes ?) lectures, il a *vraiment* aimé) – ce que bien sûr il ne fera pas (et qui n'aurait d'ailleurs aucune espèce d'intérêt – puisque ces œuvres existent *déjà*)… mais peut-être en rédigera-t-il d'autres…) – n'accomplira sans doute rien de bon dans « la carrière des lettres »; et même si, en celle-ci, il « connaît le succès » – toujours au fond le fruit d'un *quiproquo* (entre justement ce « (strict) littéraire » et ce « (pur) scripturaire » –: *cf.* notamment, dans un des tomes précédents de cette *Profondeur*, la nuance que j'établis entre les deux notions de « carriérisme » (toujours justement d'essence « littéraire ») et « ambition » (d'essence elle toujours « scripturaire ») – Virgil Giacomoni :

> *J'y tiens, à cela : si un auteur est trop lu – et si, en plus de cela, il est acclamé ! –, s'il est donc au diapason de mon époque, il éveille tout de suite*

chez moi une suspicion et un refus.

(un peu comme si le « succès » de ces (« carriéristes ») littérateurs engendrait spontanément, en réaction à ce « succès »: toujours, dans l'époque littéraire où nous sommes un peu louche, une sorte d'*anti-lectorat* – ce qui en dit sûrement long sur cette même « époque »: « je ne lis pas cet auteur… parce qu'il est » (trop) lu et « acclamé ») – comme plus loin aussi :

(…) la direction de ces douze livres volumineux est une joie pour moi, et un critère. On ne pas parler de silence dans le vacarme d'un « succès critique et éditorial »; vous réussissez autrement (…)

; et qui ne comprend par là que ce « réuss(ir)-autrement » procède du fait que l'auteur (« à peine identifié »/« (peu) lu »/(pas du tout) « acclamé ») de cette *Profondeur* ne respecte pas tant un plan de carrière (« littéraire ») qu'il poursuit une réelle ambition (« scripturaire »)… confinant parfois en effet à une sorte de « mégalomanie » – mais qu'est-ce qui vaut mieux : un scripteur « mégalomane » qui s'obstine à rédiger quelque chose comme un « grand récit » ou un littérateur (plus) « modeste » qui se contente de nous donner à lire un « petit traité » (fût-il « des grandes (?) vertus »)?

Aujourd'hui de nouveau, vendredi 17 juillet 2020 : reprise de mon « bulletin météo », le temps était gris et tiède et, sous le couvert des nuages : seulement traversés de rares et fugitives éclaircies, il y avait dans l'air une sorte de tonalité étrange, mixte d'ennui et de stupeur : un peu comme si *c'était l'été lui même* qui hésitait à épouser l'arc de la courbe de son (pourtant cosmico-nécessaire) *déclin* ; est-ce que c'était le (fameux et très « cliché ») « temps suspendu » des poètes… ou encore autre chose (qui n'a sans doute de « nom » dans aucune langue ni de « concept » dans aucune pensée… peu ou prou « systématique » et structurée) ? Et moi le scripteur de ce *Champ profond*, toujours ainsi accroché à la bouée de la rédaction de mon/de cet (éponyme) manuscrit, je me demandais bien comment, dans le cours de ce qui m'apparaissait dès lors comme un *naufrage* : météorologique/silencieux/in-apparent, faire venir sur ma page, malgré le fait (donc) qu'il n'existe probablement « dans aucune langue », ce « nom »-là : celui de la tonalité particulière de cette « grise et tiède »/« couvert(e) » et pourtant lumineuse/« ennuy(euse) » et cependant « stup(éfaite) » journée d'été (et

voici que, tandis que j'écrivais ces lignes, celle-ci/avait déjà basculé dans une après-midi du même « tonneau » – de même « ton(alité) »: je ne sais si ces deux mots ont la même étymologie (sans doute que non)). Il existe paraît-il dans la langue eskimo des dizaines de vocables pour dire ce que nous, sous nos latitudes plus « tempérées », désignons ordinairement par celui (unique) de « neige » – pour rendre compte, je suppose chez ces eskimos, des divers états et autres nuances de cette même « neige » (qui en effet ne doit pas du tout être la même (chose) selon qu'elle est dure ou molle, fondante (sous l'effet du soleil, ou rigidifiée (par celui du gel, etc.) –; comme je regrettais que ma « langue mienne » ne dispose pas pareillement aussi de nombreux mots, non pas peut-être pour décrire les multiples états et nuances de cette « neige »: ce qui je crois, en nos temps de « réchauffement climatique », ne serait pas d'une grande utilité (!), mais alors pour *dire* les multiples tonalités qu'épouse/illustre chaque journée (d'été) – voire même pourquoi pas: chaque heure du « chaque » de ces journées –; et cela de telle façon que chacun de ces « chaque » reçoive sa désignation propre et *singulière* (ce qui serait assurément bien utile – comme doit l'être chez les eskimos le fait que leur langue dispose d'un *si riche vocabulaire* pour dire la « chose-neige » – pour quelqu'un qui lui se propose, non pas de parcourir la banquise ou de chasser le phoque (!), mais, plus modestement-scripturairement, de rédiger quelque chose le « récit d'*un* été 2020 »)… Et voici qu'à présent, tandis que j'écrivais ces lignes, un/le vent s'est levé… faisant passer de (oh! très paresseux) frissons dans les herbes et les feuillages du jardin – je m'en suis assuré, après en avoir entendu le bruit, en allant un « bref instant » à la fenêtre (« bref » plus ou moins pléonastique de cet « instant » que matérialisent un peu plus haut les *trois points de suspension* qui, en cette forme typographique, ont interrompu (« brièvement » aussi) l'(improbable) rédaction de ma (rêveuse) page) –: il semble que la forme-« bulletin météo » de ce « récit d'*un* été 2020 » dusse devenir, à mesure que les jours (de cet été) passeront et que, conjointement, les pages (de ce « récit ») accumuleront: comme en un des « dépôt des heures et des mots », toujours plus pointue et précise (j'imagine maintenant un livre qui commencerait par donner le « temps » de chaque jour (de cet été) puis qui, s'immobilisant/se focalisant finalement sur un de ces jours, donnerait le « temps » de chacune de ses heures puis, à l'intérieur d'une de celles-ci, celui de chacune de ses minutes… et « ainsi de suite »… ne serait-ce pas là le meilleur moyen, en cette forme météorologico-scripturaire, de *gagner l'éternité* enclose-au noyau du « singulier » du « chaque » de chaque instant/minute/heure/journée/

saison, etc., etc. ; : les années continueraient de *faire leur ronde* autour de la maison du scripteur d'un tel « récit (d'*un* été 2020… mais ce « récit » lui se serait comme « cassé » sur le « singulier » d'un unique/immense (et cependant : *infiniment* « bref ») instant ?). Peut-être que, rédigeant le « (grand) récit » de cette (immense) *Profondeur*, je ne fais plus rien d'autre que rechercher cet « instant » où se « casse » le fil de ce « (petit) récit d'*un* été 2020 »; mais interruption qui, de proche en proche, va provoquer celle plus générale du… (ici le texte et le développement s'interrompent) ?

À présent je me souviens de la maison que je louais au dix de la rue Sainte-Croix à Salignac : une demeure aux épais murs de pierre ocre dont la construction, selon les guides, remontait au XIV^e^ siècle. L'hiver c'était un antre obscur et glacial – que réchauffait avec peine un unique radiateur électrique (je n'utilisais pas la cheminée) – mais, dans la touffeur des étés périgourdins, avec le fleurissement d'un rosier sur sa façade, elle devenait un séjour délicieux et frais (j'y ai écrit, coincé entre le radiateur et une lourde table de bois, quatre ou cinq tomes de mon « grand récit »). C'était un temps de stupeur et de solitude où les saisons au ciel faisaient leur ronde au-dessus de mon toit de lauzes – lui-même pareil à un *pivot* dans le désordre du monde et de ma vie errante – ; et déjà, à cette époque, je voyais bien que je cherchais un « centre » (géographique, spirituel, etc.) à partir duquel, de nouveau, aurait pu se déployer quelque chose comme un « monde » (au sens, notamment, que je donnerai plus tard, à ce mot dans mon *Paradis des orages*) ; comme je comprenais aussi que le mouvement de l'écriture de cette *Profondeur* n'était rien d'autre, peut-être, que celui de la recherche d'un tel « centre »: par quoi un obscur auteur « à peine identifié sous le nom de » (…) avait loisir, en le mode de ce « (pur) scripturaire », de venir *habiter* un lieu singulier, lui aussi : « obscur » et infime, de l'espace et du temps (même si également, à cette époque, je n'avais pas encore non plus forgé ce « concept » (?) de « (pur) scripturaire » – qui ne devait apparaître, sur le cours de mon (immense) manuscrit, que bien plus tard : lorsque, ayant fini par quitter la maison de la rue Sainte-Croix, j'aménageai, cette fois-ci à la périphérie du (même) village, celle que j'occupe aujourd'hui). Étrangement (alors qu'elle est tout au plus à cinq cent mètres d'ici) je n'y suis jamais revenu, évite, lorsque je me promène dans Salignac, d'en emprunter la rue : j'ignore donc si son rosier est toujours là, si elle a été relouée à un autre occupant, etc. (je suppose que oui… mais, bizarrement, je ne tiens

pas tant que cela – est peut-être même : pas du tout – à le savoir – et pourquoi donc ?) ; tout se passant comme si, sur le chapitre de cette maison : que j'ai pourtant habitée pendant environ six ou sept années, une sorte de pudeur tissée d'« anti-nostalgie » me tenait ; et pourquoi cela ? Peut-être parce que le temps de cette « habitation », quoique toujours *passionné*, ne fut pas une période particulièrement heureuse – mais qu'en sais-je après tout : qu'est-ce qui permet aux individus de décider si telle période de leur vie fut plus « heureuse » qu'une autre (pour moi, je crois, aucune ne le fut vraiment jamais) ? – ; peut-être aussi (et nous entrons là dans le domaine des explications « (purement) scripturaires ») parce que je ne veux pour finir retenir de ce temps et de cette « résidence »… que les ouvrages que, dans le cours de ces années à la fois proches et pourtant, maintenant démesurément *lointaines*, j'y composai : quatre ou cinq « livres volumineux » (V.C.), pareils au « dépôt (scripturaire) des jours », encombrant désormais, dans une autre maison, une étagère (et sur laquelle sont venus se surajouter les tomes ultérieurs de cette sorte d'« océan textuel » qu'est devenue, *avec le temps*, ma *Profondeur*) ; peut-être encore parce que, tout simplement, aucun individu n'aime revenir en un/son passé (que celui-ci ait été heureux ou malheureux/« passionné » ou ennuyeux) : pour ce qu'un tel « re-venir » ne peut provoquer chez lui que « la douleur que nous inflige la proximité du lointain » (définition heideggerienne de, justement, cette « nostalgie » – mot dans la connotation peu ou prou « poético-élégiaque » voile l'in-« dicible » souffrance qu'il « dit » en vérité : ce pourquoi aussi, sans doute, il vaut mieux réserver ce sentiment au temps de notre *jeunesse*… pour ce que celle-ci, du fait de son essence peu ou prou « in-souciante », est encore la période la mieux armée pour « tenir-bon » face à l'afflux d'une telle, et si dévorante, *souffrance*)… Et à me rappeler à présent, quoiqu'en ce mode « (purement) scripturaire », la période de ce séjour dans « la maison de la rue Sainte-Croix », je comprend mieux maintenant pourquoi, au lieu de m'y rendre « avec les pieds » : tout au plus trois ou quatre minutes de *marche*, j'ai préféré le faire « avec (les) mots » (la plume) : pour ce que sans doute le mode « (purement) scripturaire » d'un tel « chemin » expose moins son promeneur à la « souffrance (dévorante) » de cette nostalgie (que je dis) ; et souffrance qu'à partir d'un *certain âge* – celui qui est aujourd'hui le mien – on n'a dans le fond plus très envie d'affronter en la forme directe/brutale… d'une promenade (temporello-spatiale) dans un/le village (où nous avons pourtant vécu une « période importante » – si tant est qu'elles ne le soient pas toutes (?) – de notre vie ainsi/toujours *dispersée*). L'écriture

serait-elle le moyen – dont disposent uniquement les « (purs) scripteurs » (mais non les « (stricts) littérateurs ») – de *(re)mettre un peu d'ordre* dans une telle « dispers(ion) » (de nos vies) ; et cela non tant en cédant à la tentation (littéraire) d'une *re-visitation* du/de notre passé en cette forme nostalgico-élégiaque – qui n'est, on vient de le voir, qu'un *mensonge* (littéraire) de plus (pour ce que toujours niant la « souffrance indicible-dévorante » qu'est, en vérité, cette « nostalgie »-même) –… qu'en protégeant ce « re-visit(eur) », par la distance qu'inter-pose ce même « scripturaire » entre celui-ci et ce/son passé, de cette souffrance même – et voilà pourquoi sans doute, tout en « évoquant » ici sur le papier cette « période de la rue Sainte-Croix », je me garde bien d'accomplir la promenade qui pourtant, en quelques minutes, me reconduirait à sa maison « entre-les-saisons » et, notamment, du « signifiant » de son rosier grimpant.

Dans l'épisode des Apparitions de Lourdes (*cf.* la longue analyse que, dans un des tomes de ma *Profondeur*, je lui ai consacré) le curé de la petite cité bigourdane suggère à Bernadette, pour prouver ses dires, de demander à Celle qui lui « apparaît » – dont il est à noter que la sainte n'a jamais positivement affirmé qu'elle était « la Vierge Marie » (seulement, « l'Immaculée Conception » – mot que d'ailleurs, la jeune fille n'étant pas une théologienne : elle ne savait même pas, à cette époque, lire et écrire, ne comprenait pas elle-même : se contentant de répéter ce que lui avait dit Celle que, pour sa part, elle désignait sous le nom bigourdan d'« *aquero* » (« celle-là ») [à vérifier]) –… de *faire fleurir* le rosier grimpant de Massabielle (lieu des apparitions) – ce qui en effet, les premières apparitions datant du mois de février, aurait pu être regardé comme une espèce de « (petit) miracle » (il y en aurait bientôt, on le sait, d'autres – et certes plus grands !) – ; mais demande à laquelle « Aquero » n'accéda pas/déclina en souriant : peut-être parce qu'Elle y voyait à l'œuvre, en ce mode naïf, une sorte de *cliché* « littéraire-marial » – et il y a en effet, dans les Apparitions du même nom qui se sont succédé au cours des âges, *beaucoup de roses* (*cf.* notamment celle(s) de Guadalupe) –… qu'elle ne désirait pas renouveler/dont elle ne voulait (peut-être) pas abuser (prouvant aussi (peut-être) par là que la nature de ces/Ses Apparitions était plus de l'ordre du « (pur) scripturaire » – « Je *suis* l'Immaculée Conception » – que de celui du « (strict) littéraire » – le (non-)fleurissement du rosier de Massabielle – ; mais n'allons pas trop vite en besogne…). Le « signifiant » de ce rosier (celui de Massabielle… comme celui de la rue Sainte-Croix

(!)) et de son « fleurir *à la saison* (ou non), dit de toute façon, ne serait-ce que par l'*émerveillement* que provoque ordinairement ce « fleurir » chez les créatures disantes/pensantes » – et sentiment lui aussi, dans le fond, très « littéraire » (pourquoi devrions-nous plus nous émerveiller « fleurir » des roses plutôt que de celui, par exemple… ; des pissenlits ? !) –, quelque chose de l'ordre d'un *passage*, selon, du « temps » – si ce fleurissement se fait « en sa saison » (moi à Salignac) –… voire (pour dire vite) du « divin » – si ce même fleurissement a lieu « hors-saison » (février à Lourdes) – même si, on l'a vu, le « (petit) miracle » d'un tel « fleurir-hors saison », pour finir, n'eut pas lieu) ; et « passage » qui se matérialise/comme : « s'auto-surligne » en/par le mouvement, toujours bref : souvent dans l'« espace » d'une seule nuit (ou d'un unique matin), de l'apparition, à la fois attendue et pourtant toujours inopinée de ces fleurs qui, même quand elles poussent « à la saison (prévue) » leurs boutons de vive couleur, nous apparaissent toujours un peu comme une espèce, en effet, de « (petit) miracle » : d'où peut-être notre émerveillement au spectacle, pourtant somme toute banal : puisque donc (toujours) pré-vu, de leur « fleurir » ; mais émerveillement dont on comprend par là qu'il se développe en réalité sur *deux plans* : celui de ce « (strict) littéraire » – *i. e.* : « je m'émerveille du "fleurir" de la rose parce que cette rose est généralement considérée comme la plus belle des fleurs » (mais qui a décrété cela ? – et pourquoi, après tout, ne m'émerveillerai-je pas tout autant du « fleurir »… des pissenlits ? !) –… et celui de ce « (pur) scripturaire » dont l'émerveillement procède lui, non tant de la beauté (littéraire-arbitraire) de la « chose-rose », que de l'*Événement* de son très pur et très simple « fleurir » (que cet « Événement » se produise « en sa saison » ou non – où l'on comprend par là que, aux yeux de ce « (pur) scripturaire », *tout est* « (petit) miracle » : ce qu'a peut-être voulu nous signifier la « Vierge de Lourdes »… lorsqu'elle *n'a pas* exaucé la prière – qui était d'ailleurs plus une *mise en demeure* à Elle adressée qu'autre chose (« je ne croirai en toi que si… », etc.) – du curé de la cité éponyme Lui demandant de *faire fleurir* (en février) le rosier de Massabielle). Or on le sait, ce curé « n'a cru » qu'au moment du « je suis l'Immaculée Conception » à lui rapporté par Bernadette : pour ce qu'il voyait en ces paroles prononcées par une jeune fille ignorante – qui n'était bien sûr pas au courant du dogme, décrété à peine quelques années auparavant par l'Église, de cette « Immaculée Conception » (de la Vierge) – un *bien plus grand miracle* (quoiqu'en cette forme « scripturaire ») que celui (lui plus « littéraire ») qu'aurait constitué le « fleurir (en février) » du rosier de Massabielle – par quoi on comprend

que… (ici le texte et le développement s'interrompent – pour ce que justement, sa pensée venant-à-bout, l'auteur de ces lignes n'est plus certain de lui-même les « comprendre »: ne pouvant dès lors que laisser ce soin à un (plus intelligent que lui) lecteur… qui achèvera lui-même sa phrase restée en tel « suspens » pensif et scripturaire).

Mais je reviens à mon rosier de « la maison de la rue Sainte-Croix » – dont je ne me souviens pas qu'il ait fleuri autrement qu'« en sa saison » (mais peut-être après tout n'étais-je pas un observateur aussi attentif que j'aurais du l'être – peut-être ne cessons-nous, dans le cours indifférent de nos jours et de nos vies, de manquer toutes sortes de « (petits) miracles »?) –… et au *signifiant scripturaire* de son « fleurir »: n'est-il pas étrange que le souvenir de celui-ci me ramène, non à Salignac, mais à… Massabielle – non à la période où je vivais en cette maison… mais à celle des Apparitions mariales de 1858 –; tout se passant comme si le « non-fleuri » du rosier des secondes prédominait (en cette forme du moins: scripturaire) sur le « fleurir », lui effectif: par moi constaté chaque année, de celui de la première; et qu'est-ce qui fait que… (ici encore – preuve peut-être que je suis en train de brasser des thématiques si profondes et si étranges (que tout cela m'échappe) – le texte s'interrompt). On vit pendant des années dans une maison dont la façade est agrémentée d'un rosier grimpant, puis on la quitte pour une autre (où il n'y en a pas), et tout ce dont de la première, au bout d'autres et nombreuses années, on se souvient, c'est de ce rosier… et de son « fleurir » scripturaire-annuel – qu'on re-lie, tout aussi étrangement, au « non-fleurir » d'un autre rosier (bien plus éloigné encore dans l'espace – Hautes-Pyrénées – comme dans le temps – 1858) –; est-ce que c'est ainsi que circule le sens: le long de ce fil pensivo-floral qui s'immisce entre les (ici le mot manque) les plus divers mais qui jamais ne doit être limité… Aujourd'hui, samedi 18 juillet, le temps était de nouveau beau et chaud, sans nuage, et, allumant un écran dans la maison vide baignée de radieuse lumière, je venais d'apprendre l'incendie de la cathédrale de Nantes – autre « signifiant » sur lequel à cet instant (celui où j'avais allumé la télé) tous les commentateurs médiatiques s'excitaient, telles des mouches à merde, pour dire, selon, leur tristesse (toutes ces œuvres d'art parties en fumée) ou leur perplexité (l'incendie était-il oui ou non d'origine criminelle?) –; mais événement qui pour moi, du fait de sa haute *teneur symbolique*: étant clair que l'incendie d'une cathédrale n'est pas du tout la même chose que, par

exemple, celui d'une usine (fût-elle « classée Seveso »), prenait un *sens* un peu différent (de celui dans lequel ces mêmes commentateurs essayaient de le circonscrire) : rien de moins, à mes yeux, que le rajout d'une pierre de plus au climat général de *dé-construction du passé* qui depuis la fin du « confinement » tenait, ce pays – tous ces déboulonnages de statues et autres censures d'œuvres culturelles (que j'ai déjà évoqués plus haut) – ; et climat dans lequel l'événement de cet incendie (qu'il soit ou non « d'origine criminelle ») s'inscrivait (presque) logiquement-symboliquement : viendra-t-il un temps où, lorsqu'on parlera de l'époque que nous traversons actuellement, on dira de celle-ci qu'« elle était essentiellement un temps où l'on se mit à abattre les statues, interdire les livres… et (donc) brûler les cathédrales » (dommage que « Donation de Saint-Privat » – l'auteur délirant-apocryphe notamment cité dans mon *Pays silencieux* –, ne soit plus là pour écrire une telle page – voilà en tout cas qui ne va pas consoler de ses larmes ce pauvre « Ange de la France » (scripturairement) entraperçu l'autre jour au fond de mon jardin !). Et si à cet instant on m'avait consulté moi sur ma « réaction » à cet Événement – ce que ne se privaient pas de faire à ce même instant sur tous les écrans les journalistes (interviewant « à chaud » les, selon, acteurs ou simples témoins de cet incendie – édiles, ministres, capitaines de pompiers, architectes et autres ecclésiastiques, etc.) – je crois bien que ma réponse aurait été tout entière résumée par le mot, non pas de « tristesse » : celui qui revenait le plus souvent dans la bouche de tous ces jobards « interviewés », mais bien de *colère* ; mais « colère », non tant contre celui ou ceux qui avaient fait cela (si tant est que l'incendie fût bien « d'origine… », etc. – on en discute encore et, probablement, en discutera longtemps…), que contre les (risibles) habitants de cet (infortuné) pays qui, malgré l'*accumulation de tant de signes* au-dessus de leurs têtes, demeurent fermes en leur *aveuglement*… de « citoyens responsables » qui, jusqu'au dernier moment : là au moins solides en leurs « convictions », continueront de souscrire aux *foutaises néo-progressistes* dont on les gave depuis au moins quarante ans. Et à ce titre n'est-il pas étrange de constater que ces gens, tous peu ou prou « athées » ou « agnostiques » (et fiers de l'être !), s'émeuvent cependant si excessivement à la nouvelle de la destruction de ce que, normalement, ils devraient regarder comme des « temples de l'obscurantisme » – pour reprendre l'expression des révolutionnaires de 1793 (mais qui eux au moins avaient, sur leurs pâles/chétifs/pleurnichards rejetons, cette supériorité, dans leur rage « dé-constructionniste » (de leur propre passé), d'être plus *cohérents* : puisque eux au moins ces « temples »,

ils ne se contentaient pas de les honnir… ils les détruisaient !) –: voilà donc un peuple qui, bien qu'ayant depuis longtemps tourné le dos à la *spiritualité de ses origines*: celle qui pourtant avait fondé son « identité » en tant que « peuple » – et cela de manière bien plus marquante que les autres « nations européennes » (*cf.* notamment, dans *L'Empire et le Royaume*, le développement intitulé « Le peuple incarnophhore »… et commençant par cette constatation que « la France n'est pas la Gaule… ») –… et peuple qui cependant, chaque fois qu'un des symboles de cette spiritualité ancienne/honnie/rejetée – dont ici, en l'occurrence, une *cathédrale* (celle de Nantes ou de Paris) –, brûle, verse des « larmes de crocodiles »… sans réaliser toute l'in-cohérence d'une telle (émotionnelle) attitude (les plus lucides/moins aveugles arguant, pour justifier d'une telle contradiction, de l'inoxydable argument culturel – « toutes ces œuvres d'art parties en fumée »! –; mais argument qui, je le crains, n'est encore qu'un voile pudique/néo-progressiste jeté, pour la dissimuler à leurs propres yeux, l'aberration que constitue, chez ces gens-là, une telle et si excessive émotion – car pourquoi, de leur propre point de vue, faudrait-il déplorer la destruction d'œuvres qui proclament un message… si évidemment antagoniste à leurs « convictions »?).

Mais la plus « comique » (si l'on peut dire…) de toutes les réactions de ces médiatiques – commentant « à chaud » (c'est le cas de le dire…) l'événement de cet incendie – fut encore celle de ce « conseiller en communication » (dont j'oublie/ne veux pas me rappeler le nom) presque *suppliant* le (nouveau) Premier ministre Castex… de *ne surtout pas*, dans l'allocution qu'il allait prononcer sur cet événement, *faire référence* aux « racines chrétiennes de la France » – peut-être parce que, comme l'aurait dit l'ineffable Taubira, la seule mention d'une telle expression risquait d'être « prise comme une provocation par les banlieues » (ce mot étant récemment devenu comme le cache-sexe d'un autre… dont on connaît bien assez le sens très explicite et confessionnel) –: quelle étrange époque vivons-nous… où la seule mention de vérités historiques de base sur notre pays (reconnues même par les historiens d'obédience peu ou prou « néo-progressiste ») risque d'être vécue « comme une provocation » par une partie, désormais non-négligeable: à tous les moins en cette forme élector(aliste), de sa population. Et pourtant la grotesque « supplication » de ce médiatique, s'auto-improvisant en l'occurrence « conseiller du prince » (ou du Premier ministre), apportait à sa façon (donc: *dénégatrice* – « ne parlez surtout pas

de… » – mais du moins, par cette dénégation même, éclairante) *plus de sens* au « (non-)débat » en cours que les réactions des autres commentateurs présents sur le plateau : ceux qui (donc) se contentaient d'exprimer, selon, leur tristesse, ou leur perplexité, voire leur *inquiétude* (mais sans jamais clairement dire de quoi au juste celle-ci était tissée – la palme de ce bal de faux-culs médiatico-idéologiques revenant sans doute alors à cette (autre) journaliste (dont j'oublie également le nom – même s'il me semble mieux connu) « concluant » une/sa longue analyse de l'événement par cette observation pleine de sens… « qu'il n'y avait rien à en conclure ») à se demander *pourquoi* on paye (et si grassement) tous ces jobards (et dans le fond on sait bien « pour quoi »: pour justement ne jamais « rien conclure »… de rien)). Or il était clair que ce « conseiller en communication », en mentionnant, fût-ce en le mode dénégateur de ce « n'en parlons surtout pas », l'expression de ces « racines chrétiennes de la France », avait comme *vendu la mèche du secret* de la pensée qui était, à cet instant sur ce plateau, sous toutes les têtes de ses participants… quoique ceux-ci, en cela plus prudents que leur jeune collègue-« conseiller-en-communication »: dont je crains fort pour lui que sa carrière dans l'élément du « spectaculaire-médiatique » ne s'interrompe aussi brutalement qu'elle a commencé, se gardaient bien, eux, de seulement le mentionner (que ce soit en ce mode dénégateur ou non) ; mais quel est donc alors ce « secret »? Non pas bien sûr celui de la *vérité historique* de ces « racines chrétiennes de la France » (qui depuis longtemps n'est certes plus un *scoop*!)… mais peut-être en ce fait que désormais, si l'on ne veut pas faire immédiatement basculer ce pays, ou seulement ses « banlieues » (?), dans la guerre civile (!), tout doit être mis en œuvre pour *occulter cette vérité* (pourtant banale et historiquement reconnue – y compris même, on l'a vu, par les historiens d'obédience « néo-progressiste »); et « occult(ation) » – un psy dirait peut-être : « refoulement » – qui peut expliquer l'étrange *schizophrénie* vue plus haut de ce peuple qui, tout en ayant depuis longtemps *apostasié* la spiritualité de ses origines, se met pourtant, chaque fois qu'un des symboles de cette spiritualité est attaqué : par les flammes en cette *cathédrale* de Nantes… ou par un islamiste interrompant, il y a quelques années : en tuant son célébrant, une *messe* catholique à Rouen, à ressentir, une intense (et dans le fond : absurde) « tristesse »; tout se passant un peu comme si le pékin-moyen-souchien de ce peuple, tout en arborant à l'*extérieur* des postures plus ou moins « néo-progressistes » (et par conséquent : forcément « anti-catholiques »), demeurait en son for *intérieur* l'enfant (peut-être après tout « perdu » – mais l'enfant quand même) de cette spiritualité ; car

sinon comment expliquerait-on que ce même « pékin-moyen », chaque fois qu'une *cathédrale* brûle ou qu'un vieux prêtre est assassiné (dans le cours de la célébration de sa *messe*), verse de (sincères) larmes de crocodiles, s'indigne, s'étonne et s'inquiète, etc. : preuve peut-être que, si le « conscient » de ce peuple est désormais, en son immense majorité, acquis aux « foutaises néo-progressistes », son in-« conscient » lui demeure profondément « catholique » (pour dire vite). Ces grotesques « Français » – qui, pour la plupart, ne croient plus « ni à Dieu ni à diable » (quand ils ne se convertissent pas à l'islam : ce qui est peut-être après tout, du strict point de vue spirituel, un moindre mal : dire que c'est *moi* qui écrit cela !) – méritent peut-être après tout ce qui leur arrive : rien de moins que les destruction/déliquescence, en cette forme spiritualo-« déconstructiviste », de leurs pays et « identité » – et catastrophe dont aucune Le Pen, même parvenant à l'Élysée, ne saurait les préserver (pour ce que leur « mal », assurément, « vient de plus loin ») –; et cependant le simple fait qu'ils réagissent si excessivement/émotionnellement à l'événement (somme toute infime) tel que l'incendie d'une (des) cathédrale(s) prouve (peut-être) que tout espoir n'est pas (totalement) perdu : pour ce qu'une telle, et si excessive/irrationnelle, émotion atteste au moins que, si le conscient de ces mêmes « Français » est désormais acquis à cette funeste idéologie « néo-progressiste/anti-catholique », leur in-conscient, lui, demeure fidèle à l'ancienne spiritualité qui avait fondé l'« identité » de leur nation (restant bien sûr à ces « Français » à convertir cette émotion *en quelque chose de moins passif* que ces larmes, déplorations et autres « minutes de silence » dont l'actualité (médiatique) de ce « temps de détresse » nous abreuve depuis au moins une décennie).

Où l'on comprend aussi par là que le présent/profond malaise qui « occupe » notre pays, avant que d'être politique, ou économique, ou communautariste… voire même « identitaire », est d'abord d'*essence spirituelle*: ce qui peut aussi expliquer pourquoi ce médiatique-« conseiller en communication » suppliait presque à genoux le Premier ministre, à l'occasion de l'incendie de cette cathédrale, de « ne surtout pas parler des racines chrétiennes de la France »; et demande qui, en sa forme dé-négatrice, a valeur de démonstration : pour ce que justement, aux yeux de ce néo-progressiste convaincu, une telle mention risquait de réveiller de son « sommeil dogmatique »/néo-progressiste l'« inconscient collectif »/catholique de ces mêmes « Français » – en leur révélant notamment le nom (le

« secret ») de l'origine véritable de leur « malaise »: qui n'est donc ni d'ordre politique, ou économique, ou…, etc. mais bien d'essence « spirituelle » –; et révélation qui, aux yeux de cet inepte médiatique, n'eût rien de moins que risquer de menacer l'« unité de la nation »: à se demander ce que peut être une « nation » dont l'« unité » serait à la merci de la communication à ses citoyens d'une telle « banalité (historique) de base » (s'étendant d'ailleurs, on le sait, à l'Europe entière – ce pour quoi je ne suis pas ce « souverainiste »: ou alors seulement en forme européenne/européiste)… Mais pour revenir au cas (plus) particulier de cette « Nation française » – celle où brûlent (donc) présentement des cathédrales (ce qui n'est pas encore, je crois, le cas des autres « nations européennes ») –, il est clair qu'un tel « signifiant » (celui de ces incendies), et plus encore la réaction (excessive) des « nationaux » de ce pays à celui-ci, disent qu'il est, par ces « nationaux » mêmes, interprété, non tant comme une catastrophe (esthétique patrimoniale, culturelle, artistique, etc.), que comme un (indéniable) *signe des temps*; et interprétation par où, nonobstant le sens à donner à ce « signe », remonte (à la surface du « conscient » du peuple français) ce que j'ai appelé plus haut l'« in-conscient collectif »/catholique de ce même peuple: ce qui peut aussi expliquer pourquoi l'abruti médiatique cité au développement précédent « supplie » le Premier ministre en exercice de ne pas mentionner l'idée de ces « racines chrétiennes de la France » (où l'on comprend par là que le mot qui, dans cette expression, révulse le plus notre journaliste n'est peut-être même pas celui de « chrétienne » que celui de… « racines » – pour ce que en effet il est toujours plus difficile d'arracher de la terre les racines d'un arbre que de se contenter d'en scier le tronc par sa base: ce qui je le crains, dans le cas de l'arbre populaire-spirituel auquel je pense, a déjà été fait)… Le temps aujourd'hui, lundi 19 juillet, était toujours aussi radieux et, relisant les lignes qui précèdent (écrites la veille), je ne parvenais pas à reprendre le fil de mon développement (alors que c'était dans ce but que j'avais laissé celui-ci en suspens): il est vrai aussi que, levé tard dans la matinée, j'étais encore sous l'influence d'un rêve fait cette nuit autour de « Laure », et rêve dont la tonalité, mixte de tendresse et de concupiscence, débordait dans le clair jour d'été: que j'étais loin soudain des « racines chrétiennes de la France » et autres considérations théologico-oiseuses sur l'ennuyeuse actualité de la saison en cours – en vérité je songeais surtout à « Laure »: que faisait-elle tandis que je rédigeais ces lignes? À quoi pensait-elle? De quoi était tissée pour elle l'après-midi (12h10) de juillet qui commençait et que, d'une certaine façon: bien que désormais séparés par un abîme (de

préoccupations différentes) plus vaste que celui qui sépare les étoiles, nous partagions ? Et à quoi donc peuvent bien penser les ex-amants – ceux qui se sont « connus » dans le « gouffre (désormais) interdit à (leurs) sondes » d'un passé aboli – lorsque l'« amour est mort »… ou qu'il s'est changé en regret et ressentiment : ce qui, je crois : envers moi, est bien le cas de Laure ? Comme la vie serait plus belle et légère si nous étions, nous les « hommes » : *un seul jour*, délivrés de cette morne/« éternelle concupiscence » (Pascal) qui, en nous faisant rechercher *toujours*… (ici le texte s'interrompt), rend si « lourd » (Céline) le plus spirituel des êtres – et en effet, dans mon rêve, je tentais une énième fois de *poigner* un corps plein et rose (mais qui n'était pas là/ne serait plus *jamais* là – et n'était-ce pas là la plus parfaite image de ce qui est tenté dans l'union (dite) « physique » : rien de moins que le « poigne(ment) » d'une *absence* ?) – ; et donc je comprenais aussi par là que, lorsque nous croyons « posséder » un corps (en rêve ou dans le réel), c'est nous qui, en vérité, sommes « possédés » par… cette *sempiternelle concupiscence* qui nous mène, par les chemins de la chair et du désir, là où, peut-être : si on nous avait demandé notre « avis », nous aurions préféré ne pas aller (tant de considérations « métaphysiques »… pour cette chose aussi banale, aussi (ici le mot manque), qu'est un/le coït !). Tout se passant comme si les corps, lorsque nous les rencontrons (et parfois les pénétrons), sont toujours des « corps *en creux* » : des sortes de (charnels) replis de l'espace et du temps « repliés » sur… une absence (un « creux ») ; et absence qui, paradoxalement, rend si amer le moment futur, inéluctable, de la séparation, de la dés-union : pour ce que sans doute il est infiniment (des corps) plus difficile de quitter une « absence » – cela qui, dans le fond, n'a jamais été *vraiment* là – qu'une « présence » pleine, entière… et rose.

Penser en cet instant au corps de « Laure » (ou de « Julie » – autre « personnage vrai » de mon roman (également « vrai ») « Soldat et jeune fille souriant »), et notamment dans le moment où, pour la première fois, il s'offrit à moi dans la nudité sans manières d'un pur-charnel *con-sentement*, c'est un peu, maintenant, comme se rappeler un roman qu'on aurait lu autrefois : à ce seul bémol que, de ce « roman », nous en étions le *héros* (lui aussi pareillement nu, consentant… et turgescent) ; pour le dire autrement : c'est comme se souvenir d'un épisode à nous arrivé « dans une autre vie (un autre livre) » ; et épisode dont la mémoire, de toute façon, ne nous quittera plus : même si la plus opaque épaisseur d'air et de temps, de cet

épisode, nous sépare désormais et… *rédhibitoirement* (me/nous laissant le seul loisir, piètre consolation !, de re-voir (scripturairement) mais non de re-vivre (physiquement) cet épisode)… Je re-vois (donc) la chambre de la rue Rémusat à Toulouse où pour la première fois Julie, que je « courtisais » depuis de nombreuses semaines, commença de se dénuder devant moi ; ou encore la maison du causse où Laure, pareillement nue, vint me rejoindre dans un lit où (à cause d'elle – à cause de la pensée qui me rongeait qu'elle était là, tout proche et peut-être déjà « consentante », de l'autre côté du mur de sa chambre mitoyenne) je ne parvenais pas à trouver le sommeil ; et je vois bien qu'en de telles « re-membrances du (presque) vieillard » que je suis maintenant, le « signifiant » le plus puissant est encore le jeu de ces (charnelles) *nudités* se déplaçant, selon, dans la lumière d'un autre été (Julie) ou dans l'ombre d'une maison située au centre exact d'un hiver aboli (Laure) : comme si ce « jeu-là », d'ombres-et-de-lumières (elles aussi : charnelles), était le prélude obligé/dé-voilant/con-sentant du plus effectif/très banal abouchement (sans façon) qui allait suivre (je crois avoir déjà décrit, dans mon grand « roman époqual-biographique » les *manières* par lesquelles mes deux amantes aimaient, chacune, à *se faire prendre*) ; mais quel sens cela a-t-il *maintenant*, en ce mode peu ou prou nostalgico-scripturaro-concupiscent, de re-penser-à… ces scènes que certes je peux toujours *re*-voir (comme si je me *re*-passais une vieille « cassette porno » sur l'écran de ma mémoire – d'où le « jeu d'ombres et de lumières » charnel que j'ai évoqué plus haut), mais que, de toute façon, je ne peux plus et ne pourrai *jamais* plus *re*-vivre (mémorielle frustration par quoi la nasse de cette « sempiternelle concupiscence » se resserre toujours plus sûrement sur moi – alors que l'âge et le temps, de cette même « concupiscence », auraient dû, normalement, me délivrer : on voit qu'il n'en est rien… et que la tranquillité, au moins en ce charnel domaine, *ne viendra jamais*)… Mais je reviens à cette idée de la « *nudité* des corps » passant, en cette forme affolante, de l'ombre à la lumière (et retour) – les seins lourds de Laure comme ceux menus de Julie : leur *chatte* pareillement ombreuse… et, pour moi seul à cet instant, dé-voilée/offerte/con-sentante (quel drôle de livre que ce *Champ profond*… dont le scripteur, après nous avoir entretenu des « racines chrétiennes de la France », se met tout à trac à décrire… les « chattes » de ses anciennes maîtresses !) – : qu'est-ce donc qui, en de tels dé-voilements (de cette « nudité » des corps), justement, nous « affole » autant… que nous en perdions le (ici le mot manque) – ce ne sont après tout en effet, à nous enfin dévoilés, « que des » seins, des chattes et autres culs ou cuisses (à moins que l'excitant/affolant

de tout cet attirail sexuel-féminin réside justement en leur dé-voilement même ?) – ; ou mieux : à moins que ces mêmes affolant/excitant procèdent de la prise de conscience par nous, au moment de leur dé-voilement (et donc : « poignement »), que ces seins, chattes, etc. ne sont pas de simples « seins, chattes, etc. », mais bel et bien *ceux* de Laure ou de Julie (ce qui introduit soudain, dans la « vision » et bientôt : le « poignement », que nous faisons alors d'eux, une sensible nuance – qui sans doute menus) – ; et que veux-je dire par là ?

Peut-être ceci que, ce qui nous pousse vers *certains* corps plutôt que vers d'autres : pourtant *a priori* tout aussi aimables et séduisants/excitants et affolants, ce n'est pas tant leur (ici le mot manque – j'ai failli écrire leur « beauté objective » : mais je vois bien qu'une telle expression aurait entraîné ma pensée vers des considérations somme toute très banales) que constitue la véritable origine de nos excitation/affolement : étant clair que ce n'est pas du tout la même chose de « poigner » des seins (ou de caresser des culs)… si je sais que ceux-ci sont, non pas ceux d'un « corps » entre tant d'autres corps (de femmes), mais bien ceux particuliers, *singuliers*, du « corps » qui se fait appeler, selon, « Laure » ou « Julie » (et même si je juge *in petto*, dans le moment de leur « poignement » respectif, que ces seins sont, pour la première, un peu « trop » lourds et, pour la seconde, un peu « trop » leur *singularité* (de « noms » de Julie ou de Laure) : l'amusant (ou le très « signifiant »?) étant ici, comme je l'ai déjà raconté dans mon « Soldat et jeune fille souriant », que, dans la « vraie vie », ces deux femmes, bien que physiquement très différentes, portent en réalité le *même (pré)nom* (*cf.* notamment la scène du quiproquo relatif à la dédicace d'un mien roman (« blanc »)… que Julie prend pour elle alors qu'elle était théoriquement destinée à Laure – et cela d'autant plus facilement qu'elle n'a pas eu trop de mal à reconnaître en ce roman l'« histoire » qu'elle a vécue, quelques années auparavant, avec son narrateur : d'où aussi la honte du narrateur (celui cette fois-ci de ce « Soldat et jeune fille souriant ») réalisant soudain qu'il a fait lire et corriger par Laure… un ouvrage relatant en fait son aventure avec Julie !). « Noms de femmes : *le* nom »/« Noms de femmes : *la* femme »… Le lecteur de ce *Champ profond* – celui qui du/au moins a lu le « roman-vrai » de Ce « Soldat »… (troisième partie de mon *Secret de la domination*) – aura peut-être remarqué que, dans les considérations qui précèdent, je n'ai pas mentionné le « nom (de Diane) » du troisième

personnage qui traverse mon « roman-vrai »; et cela probablement parce que, contrairement aux deux autres (corps de femmes), je ne l'ai jamais entrevue/saisi(e) en sa « nudité sans manières »/consentante-et-(j'imagine) affolante (alors qu'il y eut, pour accéder à une telle « saisie », somme toute bien des occasions – mais dont, comme je le raconte, je ne profitai pas) – la « scène de la fellation » dans l'échoppe bordelaise de Diane étant donc le seul épisode *apocryphe* d'un roman par ailleurs totalement « vrai » (sorte de mesquine revanche, en ce mode fictif-scripturaire, d'un auteur/amant éconduit qui, avec cette femme, aura *à peu près tout manqué* – alors qu'avec Julie il aura (presque) tout réussi… et même avec Laure, suite à un « ratage initial », sera finalement parvenu à… ses « fins ») –; ce qui peut aussi expliquer pour quoi Diane et son corps, contrairement à ceux de Laure et de Julie (ce dernier plus rarement), ne visitent quasiment jamais les rêves de l'auteur de cette *Profondeur*: pour ce que sans doute il manquera toujours à ce corps (et aussi bien : à cet auteur) la vision/saisie (par lui) de son « affolante nudité » (ce pour quoi aussi sans doute, rédigeant bien des années après ma non-aventure avec Diane dans mon « grand roman époqual-biographique », je lui ai attribuée ce « *nom* de déesse » – et l'on sait bien ce qui arriva à ceux qui eurent le malheur de saisir/surprendre, en sa farouche/interdite *nudité*, la divinité éponyme de la mythologie). Est-ce que nos vies sont essentiellement celles de « voyeurs », selon, « méta-physiques » ou plus prosaïquement « physiques » cherchant toujours à surprendre la nudité des choses – que celle-ci soit celle de « Diane en son bain »… ou de la galaxie la plus lointaine, etc. (comme si toutes choses, animées ou pas, étaient « déesses ») –; et voilà pour quoi aussi, lorsque je fais défiler sur l'écran d'une (sélective) mémoire le film (« la vieille cassette porno »?) de ma vie, ce qui (re)vient d'abord, c'est ce jeu d'ombres et de lumières que composent les nudités excitantes/affolantes des corps de femmes que, en cette vie, j'ai pu connaître, « poigner », « posséder », etc. Les seins au *poids* émouvant de Laure, la courbe parfaite, devinée dans la pénombre d'une chambre aujourd'hui abolie, du cul de Julie : pour quoi tout cela nous met-il à tel point en branle et, une fois que nous avons été privés de leur vision, revient-il, malgré que parfois nous en ayons, visiter nos rêves ; pourquoi nos mémoires ont-elles essentiellement tissées des souvenirs, qui ne passeront plus : qui peut-être reviendront jusque sur notre lit de mort, des nudités affolantes/consentantes de nos « déesses » d'alors ? Car toujours en cette vie nous ne faisons rien d'autre que de chercher à sur-prendre « Diane au bain » (ou Laure en sa jouissance profonde, ou Julie en sa grimaçante extase), et

quand pour nous, les « voyeurs (méta-)physiques », le temps de la chasse (du même nom) est achevée, nous n'avons d'autre moyen, pour occuper celui qui nous reste à vivre, que repasser infiniment devant nous, devant nos yeux *rétrospectivement* concupiscents, le film de toutes ces *images* de corps nus et de *femmes en désir* (ou par exemple, afin de meubler le *vide charnel* qu'est devenue notre existence, de rédiger à nos moments perdus quelque chose comme le « grand récit » de cette *Profondeur* – le livre où reviennent, sans avoir été convoqués, les « noms » qui, en ce temps-là, animaient ces corps et rendait « affolante » la vision-sur leur nudité). Et qui ne comprend par là que même la dimension de ce que j'appelle ici le « (pur) scripturaire » est encore soumise à cet *eros* qui, avant même de chercher à « posséder », désire *dévoiler*: faisant venir par là notre nature profonde de « voyeurs (méta-)physiques »/« chasseurs de l'être »… parcourant les forêts du sens pour apercevoir, en sa *nudité sans manières*, la « Déesse » (du même nom).

Le geste sec qu'avait Julie, dans le moment où *pour moi* elle commençait de se déshabiller, pour arracher sa jupe ; ou, dans ce même moment, la pudeur de Laure procédant avant toutes choses au rituel du repoussement d'un volet – et même, à m'en rappeler maintenant, la « petite scène », relatée et longuement développée/méditée dans mon « roman-vrai », que me joua un jour « Diane » m'annonçant son désir de prendre un « bain » (épisode attestant, et bien avant que je ne rédige ce même « roman-vrai », qu'elle avait, elle, tout de suite « percuté » la *nature mythologique* de notre (non-) liaison) –; qu'est-ce qui fait que de tels (infimes) « détails » demeurent si *vivants*, si « présents » en moi… quand tant d'autres, auxquels pourtant j'aurais spontanément accordé plus d'importance, ont depuis longtemps basculé au gouffre sans retour de l'oubli et du néant ? Est-ce ainsi que « fonctionne » (ce mot entre guillemets parce qu'il ne me convient guère… mais que, pour l'instant, je n'en vois pas d'autres) la mémoire : par *petites touches* auxquelles l'« éternelle concupiscence » attribue de plus ou moins *vives* couleurs ; si bien que, sur le tableau globalement « gris » de nos vies, certains souvenirs se détachent plus intensément que d'autres : auxquels pourtant, *a priori*, nous aurions accordé plus d'importance que ceux-ci (« infimes » mais « vive(ment) » colorés)… Et à présent, encore une fois, je revois la chambre (diurne) où, pour la première fois, Julie et moi nous abouchâmes – et pareillement : celle (nocturne) où Laure vint me rejoindre pour, pareillement aussi, se *donner à moi* (comme si mes deux « déesses »

d'alors étaient, l'une, vouée au jour et à sa claire lumière, l'autre, à la nuit et à ses ténèbres épaisses – : elles se détachent sur le fond mémoriel-indistinct de ma vie comme deux tableaux qui sont aussi comme deux chefs-d'œuvre dans le « musée imaginaire » de ma concupiscence (pour Julie peut-être un « Bonnard » (ou un « Modigliani »: l'artiste qu'elle aimait) – pour Laure certainement en tout cas un *Rembrandt*: l'allumage, au sein de toute la noirceur d'une chambre cernée de ténèbres hivernales, de la vive lampe de sa blanche nudité/ardente-consentante-frémissante *présence*). Et je crois bien que si j'étais *ce* peintre je passerais le restant du temps de ma vie à tenter de représenter ces deux « scènes » – à la palette claire et colorée pour Julie, plus sombre et (presque) monochrome pour Laure –… mais dont le « motif » lui, on le comprend, serait de toute façon toujours le même : celui du moment à la fois infinitésimal et pourtant immense du dévoilement de la nudité de mes deux « déesses » d'alors – de l'avération enfin pratiquement/« picturalement » effectuée de leur désir de moi (ce geste infime – discrète pression d'une main sur la nôtre ou légère insistance d'un regard – qu'elles ont parfois pour nous le signifier – même si là, alors, ce serait plutôt un « Vermeer »!) –; mais comme je ne suis « que *ce* scripteur » – présentement engagé dans la rédaction de quelque chose comme « le récit d'*un* été 2020 » (en train, sous ma plume, de devenir, je le crains, comme l'« appendice » (approfondissant) du « roman-vrai » de mon *Secret de la domination*) – je ne puis que me résoudre à tenter d'é-voquer de tels « moments », « chambres » (selon : « claires » ou « obscures »)… et autres dé-voilement de la nudité de certains « corps-noms » (il y avait en ce temps-là dans l'air (spirituel) une *ardeur* que je n'ai plus jamais retrouvée – l'*intensité d'une présence* qui aujourd'hui, d'évidence, me fait (peu ou prou) défaut : ce pour quoi peut-être, et faute de pouvoir les/la re-vivre, je rédige ces lignes nostalgico-concupiscentes).

(La chambre était bleue, plongée tout le jour dans une pénombre moite au centre exact de laquelle irradiait la blancheur d'un corps de femmes – lui-même pareil à une/*la* source de toute « présence-vraie » –; et re-pensant après tant d'années à tout cela je me dis que « c'est là ce que (j'ai eu) de meilleur »: non tant d'ailleurs l'abouchement qui allait nécessairement/certainement/« fatalement » procéder d'un tel dé-voilement que, d'abord, le moment, vertigineux et comme « extatique/a-byssal », de ce dé-voilement-même – deux êtres contemplent infiniment, avant d'en « venir aux mains » leurs nudités respectives… et voici que le temps, pour eux, cessent,

durant un instant « infini(tésimal) », de s'écouler : tandis qu'*au dehors*, derrière la mince cloison d'une vitre, ou d'un volet, ou d'un rideau (prestement tiré), son « bruit de cataracte » poursuit, comme si de rien n'était : comme s'il n'y avait pas, en le repli obscur de cette chambre bien close, ces deux-là s'apprêtant à s'aboucher…, son cours indifférent).

Où l'on comprend aussi par là que ce qui, en de tels instants, nous fait littéralement *sortir du monde*, ce n'est pas tant l'acte de l'« union physique » entre deux corps que le « donner-à-voir » de leur nudité respective qu'effectuent justement/concrètement, dans ce même instant, ces deux corps (non encore a-bouchés) : introduisant, par un tel (mutuel) dé-voilement, dans l'espace où ils se meuvent : se tiennent ainsi muets et consentants, une sorte de *tonalité d'imminence dramatique* qui fait que, pour les deux amants, le temps, en effet, semble aller-vers une sorte de *tarissement de son cours* – de son « bruit » (avant que celui-ci, sous la forme plus explicite de « plaintes et de soupirs », ne revienne : quand ces deux-là auront fini par s'(em-)«poigner ») –; « situation » dont, dans mes *Clandestins du jour* (2017, le Soupirail), j'ai essayé de rendre compte par l'épisode que je cite ici : *in extenso* – et dont les pages m'apparaissant à tout prendre d'un érotisme bien plus « torride »… que celles du même roman décrivant elles, plus explicitement, le/les coït(s) entre les deux personnages :

Il l'emmenait chaque jour p. 33/34 vie, clair, parole et femme (…)

(cette scène étant d'ailleurs, pour le coup, totalement *fictive* – même si je pense que Julie, à son rituel à la fois grave et « libertin », se serait volontiers prêtée : c'est en tout cas dans la perspective du souvenir de notre relation que je l'ai imaginée et rédigée)… C'est en tout cas ce climat d'« iminence dramatique », son moment après quoi *rien que de mortel* ne saurait survenir, qui rend à la fois si délicieuse et si angoissante cette con-frontation entre deux corps bien déterminés, cette fois-ci, à *ne se plus se dérober* : à aller jusqu'au bout du prodige que c'est d'« être *ici* » et pas ailleurs (alors que, la plupart du temps, nous ne cessons, dans nos vies « ordinaires », de faire tout le contraire – à ne pas assumer la *présence* que nous sommes pourtant)… Avec Laure ou Julie, il y avait toujours cet instant où, celles-ci commençant de se dénuder devant moi, une sorte d'émoi, tissé d'émerveillement et de concupiscence, m'envahissait ; et émoi qui se disait en cette question :

comment ces deux corps, en toutes autres circonstances si fiers et si (ici le mot manque), pouvaient-ils à présent, *pour* moi, abandonner toute pudeur/piétiner toute réserve ? C'était ce moment où, dans la chambre devenue sombre et silencieuse, recommençait ce jeu charnel d'ombres et de lumières, préludant à tout « em-poignement » des corps ; et jeu qui, en la forme de ce « tableau vivant » dont j'ai parlé plus haut, continue maintenant (maintenant que tout cela est aboli et que mes « déesses » d'alors sont retournées au gouffre de l'indifférence – mais non, on le voit, de l'oubli) de se projeter « en boucle » sur l'écran d'une concupiscente mémoire qui, elle, n'a rien oublié : continue, en ce mode comme pictural (ou cinématographique), de se souvenir de ce qui, en ces années lointaines fut si intensément vécu/si passionnément (ici le mot manque). Et c'était comme si, en la nuit de ces chambres : si semblable à celle du tombeau, s'était brutalement allumée cette *lampe de chair* projetant un instant devant moi la vive/pâle lumière de la présence d'un corps consentant enfin, en le mouvement d'un geste à la fois simple et d'une audace à moi (et inouïe, à se donner écrivant cela je pense bien sûr d'abord au « Rembrandt » que fut Laure lorsque, au cœur d'une autre nuit (d'hiver), elle vint me rejoindre dans ma chambre solitaire pour, à moi, s'a-boucher sans façon – mais aussi, plus étrangement, au « flash de la Résurrection » d'un autre corps… au cœur d'une autre nuit : elle bel et bien de la mort et du tombeau). Où l'on comprend en tout cas par là que ce qui, en les moments de tels dévoilements : des corps de leur « désir vrai », proprement « affole », c'est bien évidemment et toujours le *don à nous d'une présence totale* qui là au moins contrairement aux autres moments de la vie (notamment : sociale) de ces corps, « ne fait plus de manières » : s'accorde, par le *signe* (charnel) de cette nudité enfin dé-voilée/con-sentie, « sans façon » à nous ; à quoi on pourrait objecter que toute « venue-en-présence » des choses (peu importe lesquelles – pomme, nuage ou galaxie, etc.), si notre thèse est bien la bonne, devrait *pareillement* nous « affoler » – ce qui, je crois, est rarement le cas (sauf peut-être si cette pomme est « de Cézanne » ou ce nuage « de Magritte »?) –; mais non-affolement devant les dons de leur présence par ces pommes ou nuages qui s'explique peut-être par le fait que, en les processus de « saisie » de ceux-ci, la *concupiscence n'entre jamais vraiment en jeu* (alors que, si l'on y songe, ces pommes ou ces nuages sont aussi « nus » que ces corps de femmes con-voitées) : si bien que « poigner » les seins de celles-ci ou caresser leur cul n'est pas du tout la même chose que, par exemple, « croquer » ces pommes ou « contempler » (« caresser » du regard) ces nuages ; par quoi l'on comprend aussi que ce

qui, à la vision de la nudité de *certains* corps (de *certaines* femmes), nous « affole » autant – ce que j'appelle ici (peut-être faute de mieux) avec Pascal « l'éternelle concupiscence » (et d'autres : la « pulsion » du « désir physique » – probablement la plus pauvre des interprétations de ce qui, en de tels processus « sexuels », est vraiment en jeu : car, à ce compte, nous devrions *pareillement* désirer *n'importe quel* corps de *n'importe quelle* femme) – n'est rien d'autre que le *surlignement* en ce mode charnel-« affolant » de la signature proprement « ontologique » de ces mêmes « processus (sexuels) » : par quoi on comprend que ceux-ci, quoique se présentant sous la guise d'un « acte (purement) *physique* » (comme se plait à le croire la représentation dominante-« pulsionnelle » du (dit) « acte de chair »), relève en vérité, et plus profondément, de la dimension, à laquelle justement, en ces mêmes processus du *don* des corps « sexués »/dé-couvrement total de leur « présence-vraie » (pour dire vite), on ne pense jamais, d'un, elle, « pur méta-*physique* ».

Rédigeant ces considérations, j'ai bien conscience qu'elles me sont plus inspirées par cette « éternelle/sempiternelle concupiscence » que par le souci « philosophique » de jeter un peu de lumière sur ces questions (d'apparence pourtant peu « méta-physiques » – pour ce que justement regardées comme uniquement « physiques » : on vient de voir que non) – ; et en effet il m'est doux et excitant (quoique peut-être aussi un peu frustrant !) de me remémorer, à tant d'années de distance, ce *moment* où Laure vint nue me rejoindre pour, en le mouvement d'un tel « accord sans façon » de sa (pure) présence, se « donner » à moi (doux et excitant de me repasser indéfiniment, sur l'écran d'une concupiscente mémoire, le *film en noir et blanc* de l'apparition inopinée devant moi, au cœur de la plus opaque des « nuits d'hiver », de ses seins (blancs) et de sa chatte (ombreuse) – le « Rembrandt » vivant et animé dont j'ai parlé plus haut) – ; et « moment » dont j'ai aussi dit plus haut que, s'il était aussi « affolant » (et donc : in-oubliable), c'est parce qu'il était celui, total et « sans manières », du *don d'un corps* offrant, par ces dé-voilement/dé-couvrement (infiniment/absolument con-sentis, le cadeau, à la fois unique (son « nom » de Julie ou de Laure) et banal (leur chair de femelles inter-changeables – une fois que la nuit de l'a-bouchement serait sur nous revenue), d'une/de sa pure « présence-sans-retrait » : expression qu'il faut ici prendre en son sens le plus pratique pour ce que en effet, une fois parvenu à/en ce « moment » où « la » femme ainsi « se donne » il n'est plus,

pour celle-ci de « retour en arrière » possible – comme disent les machistes, elle doit/va de toute façon « passer à la casserole » (expression dont la vulgarité dit pourtant assez bien ce qui, en ce même instant, est en jeu : rien de moins que l'impossibilité, désormais, de ne pas aller jusqu'au bout du processus enclenché d'un tel « don-de »)… Ce qui me fait, à ce propos, me souvenir de la « petite théorie » – justement relative à ce « don » et à son « *se* donner » qu'avait pour moi développée Julie (c'était, je crois, après un de nos a-bouchements dans la chambre de la rue Rémusat à Toulouse – brève vision de nos deux corps étendus nus l'un contre l'autre, tels deux cadavres pris dans une même explosion, dans la lumière d'un été occitan) – ; et « théorie » où elle m'avait en substance expliqué que, pour qu'un coït fût réussi, il faudrait toujours qu'en celui-ci « la » femme « se donne » – je suppose : en ce mode comme ontologique et « total » –: manière peut-être pour elle de me signifier que les nôtres (« coïts ») ne l'étaient peut-être pas tant que cela (« réussis ») – façon en tout cas de m'avouer la vraie raison de sa *frigidité*: cette incapacité qu'elle avait justement d'accéder à ce « don total », non tant d'ailleurs de son corps : dont elle était au contraire, en ce mode sexualo-charnel, fort libérale, que de sa « personne » (ce que j'ai appelé plus haut : son « nom (de Julie »)… qu'elle, dans le cours de nos coïts, devait sans doute toujours rester un peu comme « en-retrait » comme réservant sa « pure présence » – le don enfin « total » de celle-ci – à un autre moment – qui en réalité ne viendrait jamais – voire pourquoi pas ? à un autre partenaire – qui lui non plus…, etc.). Et je me souviens aussi, à ce même propos, de ce qu'elle m'avait dit elle-même un jour, suite à une immense fatigue qui l'avait brusquement prise (dans le cours d'une de nos promenades urbaines dans le Toulouse torride et estival de ces années-là) – et phrase que sur le moment je n'avais pas comprise (maintenant si !) –… qu'elle avait été un instant si lasse que « j'aurais pu faire d'(elle) *tout ce que (je) voulais* » – même si moi, de mon côté, je ne voulais pas du tout ce que, « profitant (en quelque sorte) de la situation », j'aurais pu lui faire d'autre (de plus) que ce que je lui faisais dans nos a-bouchements ordinaires et, en ce temps-là, quotidiens et « furieux » (ou du moins supposés tels) ! – ; mais phrase dont je comprends à présent qu'elle ne signifiait rien d'autre que le fait que ces mêmes a-bouchements étaient peut-être, justement, un peu trop « ordinaires » et, en tout cas toujours *insuffisamment* « furieux » : incapables en tout cas de constituer le lieu-moment susceptible de lui octroyer, comme l'avait fait cette immense fatigue tombée à l'improviste sur elle, ce sentiment d'un « (aban-)*don* » total d'*elle-même* (de son nom de

« Julie »); et incapacité en laquelle elle devait (plus ou moins consciemment) pointer la raison (la plus profonde – non-physiologique) de son non-accès avec moi (mais aussi, je le crois/crains, avec tout autre partenaire – à commencer par celui qu'elle appelait son « copain »: et qui, semble-t-il, ne la satisfaisait pas plus…) à la *jouissance*. Si bien qu'à me rappeler ce « tu aurais pu faire de moi tout ce que tu voulais », je me dis que ce fut là peut-être la plus belle déclaration d'amour que me fit jamais Julie – qui se flattait par ailleurs d'être incapable de « tomber amoureuse » (ce pourquoi, sans doute, elle aimait tant, par contre, « être (follement) aimée » – *cf.* dans le « roman-vrai » de mon « Soldat et jeune fille souriant », l'explication, d'un tel « bi-face » amoureux) –; mais déclaration on le voit (malheureusement) tempérée par le double conditionnel de ce « tu aurais pu »: un peu comme si, dans le moment de cette/sa (grande) fatigue, ma « déesse d'alors », surpise au bain de l'aveu d'une telle (immense) lassitude: « j'étais si lasse que… », m'avait signifié qu'elle *aurait* aimé connaître avec moi cet « (aban-)*don* » total de sa personne; et « (aban-)*don* » que, faute de pouvoir me l'offrir dans nos a-bouchements, elle compensait par le « don » à moi, lui: fort libéral dans le cours de ces mêmes a-bouchements, de son corps divin et frigide.

Mais avec Laure (qui longtemps, elle aussi, s'était crue « frigide » – jusqu'à nos retrouvailles!), c'est encore différent: quand je voyais son visage, jusque-là renfrogné, s'illuminer sous l'effet de l'orgasme (qu'elle avait discret mais (ici le mot manque)), c'était comme si, avec ma seule *pine* la « (la) bour(r)ant », j'avais été en mesure de provoquer, en quelque ciel intérieur situé juste derrière son front, une *éclaircie* qui, au moins le temps de notre a-bouchement, eût chassé tous les nuages qui pesaient sur sa vie douloureuse et (au moins jusqu'à ces mêmes « retrouvailles ») sans amour; et pour elle aussi, je crois, cet « (aban-)don » qui prélude à toute jouisssance (physique-effective) n'allait pas de soi: mais enfin, avec moi: grâce à l'amour que, de son propre aveu, elle m'avait voué, elle y parvenait (*cf.* notamment, relatée dans mon « roman-vrai », la nuance qu'elle établissait en ce temps-là entre les deux expressions de « faire l'amour *avec* » et « faire l'amour *à* » – considérant que notre rencontre l'avait insensiblement fait passer de la première à la seconde: à tout le moins à l'acceptation sémantico-mentale de celle-ci). Si bien que dans nos coïts – dans le face-à-face qu'ils étaient le plus souvent (car Laure, contrairement à Julie, n'aimait pas la position (dite) de la « levrette ») – j'avais loisir d'assister, étonné et émerveillé, à ce que j'ai

appelé plus haut le « *don* total d'une présence »; et « don » à moi accordé qui, même s'il ne s'accompagnait d'aucune démonstration particulièrement spectaculaire : Laure ne criant ni ne griffant, me remplissait d'une étrange fierté un peu pareille à celle que procure une *élection* à celui qui la reçoit : pour ce que (pour reprendre le vers de Borgès) il m'instituait en tant que celui « dont l'étreinte faisant défaillir Mathilde Urbach » (ou Laure A.) ; et qu'aurais-je pu alors désirer de plus que ces seins que pétrissaient mes mains goulues, que ce « ventre de neige noire » offert sans défense à mon (oxymorique) *concupiscence respectueuse*? Et je revois maintenant, tandis que j'écris ces lignes dans la distance de tant d'années, la chambre où, chaque fois que Laure et moi nous nous (re)prenions/(em-poignons, il était de nouveau procédé au rituel d'une telle (amoureuse) *dévastation*: il me semble que, rien qu'en étendant devant moi cette main qui, à présent, tient ce stylo, je pourrais toucher [mettre ici la citation de Plein Sud] ; il me semble que je pourrais encore entendre, surgie du sein de sa pénombre odorante, la plainte qui, à partir d'un moment, ne manquerait pas de s'élever dans son air noir ; et plainte qui, en me signalant l'orgasme de Laure, m'instituait comme celui, unique et privilégié, « dont l'étreinte faisait défaillir » ma déesse d'alors : celle que, à ce même moment, je « (sur)*prenais* » au bain de sa jouissance (tout à la fois « divine » et banale – « exaltante » quoiqu'aussi *toujours dangereuse*: pour ce que y re-penser dans la perspective de ces années lointaines, la *source* de toutes douleurs à venir… et autres (inconsolables) « peines d'amour » (tout autant d'ailleurs pour Laure que pour moi)). Mais de quoi après tout, quand on a connu *cela*: ce… (ici le mot manque (ou) le texte s'interrompt), devrait-on se plaindre : n'a-t-on pas touché (du doigt ou de cette… « pine ») son « salaire d'éternité »; c'est-à-dire cela qui rend la mort moins amère : la fait passer au domaine des « pertes et profits » de toute existence en ce monde et en ce temps? Cela se passait à l'extrême fin du siècle dernier, en une époque qui me semble à présent si reculée que c'est comme si c'était un *autre que moi* (et qui pourtant était *déjà* moi) qui l'avait vécue ; ou encore (pour reprendre une image utilisée plus haut) comme si, pour avoir lu son histoire dans quelque livre jadis passionnément dévoré, j'avais fini par croire qu'elle m'était vraiment arrivée : il est donc assez logique qu'elle revienne ici sans les espèces d'un « roman-vrai » qui s'inserrerait dans l'essai d'un « grand récit »… « La sexualité, a dit saint Augustin, est le lieu de la rencontre entre l'âme et le corps »: et, dans cette perspective, qu'aurait en effet recherché d'autre mon sexe enfoncé dans celui de Laure sinon l'âme immortelle de celle-ci ; et âme dont je ne me lassais

pas de parcourir, avec mes mains et ma bouche, la *forme* in-carnée et, elle, mortelle : si bien que, lorsque ce corps se met à gémir sous nos (amoureux) assauts, c'est en vérité l'âme qui, du fond de son terrier de chair, pousse sa plainte ; par quoi on voit que l'*orgasme est peut-être la chose la plus spirituelle* qui puisse arriver à une femme : cela qui, comme on dit, la « met aux anges » et, en un tel « ravissement », lui fait procéder, frémissante et consentante, à ce « *don* total de sa pure présence » (qui n'est rien d'autre sans doute que ce que nous appelons « âme » – même si ce terme est devenu aujourd'hui peu ou prou obsolète : ce qui est bien dommage dans la mesure où il ne désigne rien de moins, en nous, que l'*organe de toute jouissance*). Où l'on comprend par là que, dans le coït : si du moins il est bien mené, entre en jeu quelque chose qui n'a, dans le fond, rien de très « physique » – ou plus exactement : quelque chose qui, réalisant pratiquement cette « rencontre entre l'âme et le corps », effectue en ce mode étonnant/délicieux cette *union* entre le « matériel » du second et l'im-« matériel » de la première – ; et « union » qui est la condition de tous jouissance « charnelle »/orgasme « physique ».

« La sexualité est le lieu où se croisent l'âme et le corps » (autre traduction de la sentence de saint Augustin) : ne quittons pas cette phrase a-byssale qui, comme on vient de le voir, fait venir l'« im-matériel » de cette « âme » comme l'orgasme de toute jouissance « physique » et le « matériel » de ce « corps » comme le *support* indispensable à un tel « ravissement » (spiritualo-charnel) ; et que se passe-t-il au juste, pour revenir à notre exemple préféré, quand une femme connait un/son orgasme (une féministe vulgaire dirait sans doute que ce n'est pas à un auteur « masculin » de traiter de telles questions – je crois pourtant que, sur la méditation de celles-ci, un « mâle », pour ce qu'étant toujours peu ou prou tenu *à distance* de l'orgasme de sa partenaire : toujours peu ou prou, à partir d'un moment, *exclu* de celui-ci, est bien mieux placé pour le faire : mieux en tout cas qu'un(e) auteur(e) « féminine »… qui ne saurait être à la fois l'objet et le sujet/l'observée et l'observatrice d'une telle « expérience orgastique »). L'âme on le sait, en tant que chose « im-matérielle », n'a pas (n'en déplaise à Descartes) de localisation précise dans le corps ; mais la « sexualité », ce « lieu » (donc) où elle croise le corps », oui – pour dire vite : le *ventre* – ; le « ventre » (en l'occurrence : celui de la femme dans l'orgasme) est donc ce « lieu-moment » particulier du corps – ce pour quoi sans doute, c'est sur lui que se cristallisent généralement tous les fantasmes des hommes (s'ils ne sont

pas des fétichistes) –… que *doit visiter l'âme* quand elle désire, en ce mode spatial (le ventre des femmes) comme temporel (l'instant de leur orgasme) manifester la « pure présence » qu'elle est… dans le monde (lui-même « manifesté »). À ce titre, l'âme est comme un nuage impalpable qui, le plus souvent, emplirait de sa pure/« im-matérielle » présence le corps entier de l'individu ; mais nuage qui, à certains moments, désirerait se cristalliser/localiser en certains lieu-moment du corps… qui, chez la femme, se trouve être son ventre (quand il est saisi par l'orgasme (dit) « vaginal » – celui (dit) « clitoridien », pour ce qu'étant plus proche de la jouissance masculine, étant sans doute, dans la perspective explorée ici, de moindre signification). Dans celui-ci (l'orgasme (dit donc) « vaginal »), en tant qu'il est le lieu-moment de la rencontre entre l'âme et le corps (de la femme), celle-ci a donc « loisir, pour reprendre le mot de Rimbaud, de posséder la *vérité dans une âme et un corps* »; mais quelle « vérité » au juste : probablement celle de toute jouissance sexuelle-féminine en tant que celle-ci n'est rien d'autre que l'(aban)*don* total, via la béance humide consentie/frémissante d'un ventre, d'une *pure présence* (l'âme) ; mais « pure présence » qui, pour ainsi se « don(ner) », a bien dû emprunter le biais sexuel-orgastique du don d'un corps, d'un ventre « matériel »… seulement préalablement visité par l'« im-matériel » de l'âme (ce pour quoi, sans doute, le sexe de la femme est *creux*: évident signifiant « physique » de cet immatériel « spirituel »). L'homme qui fait jouir une femme se flatte de « posséder » celle-ci ; mais en réalité il (son sexe virevoltant largement emmanché dans le ventre de cette femme/n'est que le *vecteur* d'une autre « possession »: celle par la femme qu'il (ainsi) « martèle » de cette « vérité dans une âme et un corps » dite plus haut, et « vérité » qui se dit en la forme de ce « don total » de la pure présence de cette femme (de son « nom » de Laure ou de Julie) : ce pour quoi aussi peut-être, à certains moments de l'orgasme de sa partenaire, il peut arriver à l'homme de *se sentir très seul*: ayant conscience d'avoir, chez la femme, déclenché quelque mystérieux processus ; mais processus dont, dans le fond, il ne détient pas/jamais la clef « spirituelle » (seulement celle « physique » – qui n'est à tout prendre que le surlignement, en ce mode charnel-sexuel, de la première). Et la femme a beau, en de tels « ébats », protester de son amour pour l'homme qui, ainsi, la « baise » – l'appeler par son « nom » (comme le faisait Laure avec moi)/le supplier de « venir » (avec elle – mais dans quelle amoureuse région au juste ?) –, elle sait bien dans le fond que ce qui se passe à cet instant, en la forme de ce « (d)ébat » entre son âme et son corps, n'a lieu qu'*entre elle et elle*. La jouissance féminine est

bien, comme le soupçonnait Freud, ce « continent noir »; mais « continent » dont on voit par les considérations qui précèdent que l'homme, jamais, n'y a véritablement sa place/n'y trouve son « chemin philosophique »: pour ce que… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Et en ce sens, à l'instant de la jouissance orgastique/profonde de la femme, le sexe (turgescent) de son partenaire ne serait plus que l'aiguille d'une boussole (sexuelle) qui se contenterait d'indiquer le nord (du « continent ») de cette jouissance ; mais sans jamais que cette indication permette à cet homme, en ce « continent noir », de s'aventurer un seul instant plus avant : pour ce que, comme on vient de le voir, ce qui, en une telle « région sexuelle », a lieu ne concerne que celle qui (ici le mot manque) et, en un tel privilège, ne… (ici le texte s'interrompt)… Julie aimait-elle la position (dite) « de la levrette » parce qu'en celle-ci, au moins débarrassée de la vision de son partenaire : à cet instant peu ou prou intempestive, elle avait tout loisir de mener solitaire ce « débat » entre son âme et son corps (d'en être elle-même le « lieu-moment »); j'ai avancé dans mon roman-vrai, pour expliquer une telle préférence, une autre hypothèse : celle que cette position devait représenter à ses yeux la plus susceptible de toutes de figurer cette « passivité » – qu'elle identifiait, je crois, à la condition nécessaire à toute jouissance profonde-orgastique (devenir ces pure chose objet sexuel offerts aux coups de son/un « amant de hasard » – j'ai repris cette idée dans mon *Château des larmes*) –; et moi aussi, en ce temps-là, j'aimais à la fureur cette position : peut-être (sans doute) parce que ma concupiscence y voyait à l'œuvre, en le mouvement de la « chosification » de ma/une maîtresse, une sorte d'humiliation (secrète) de ma « déesse d'alors »… que, après lui avoir tout le jour rendu un amoureux culte, je « bourrais » ainsi, la nuit venue, *sans manières*. Mais je vois bien à présent, suite à l'analyse de la sentence de saint Augustin méditée plus haut, que cette façon de voir (de « baiser » Julie) ; n'était encore, à l'aune de cette « vérité dans une âme et un corps » (de femme) conquise dans le cours de cette même analyse, qu'une « vérité avant-dernière »; et vérité que, si à cette époque j'en avais eu claire conscience, m'aurait sans doute fait tenir en haute suspicion cette position : pour ce qu'elle est probablement celle où le « fouteur », bien que s'imaginant « posséder », en ce mode fantasmatique/humiliant, sa maîtresse/déesse, est en réalité l'*être le plus solitaire du monde*; et cela parce que, en une telle position : le cul et l'échine de Julie ondulant sous mes assauts, il

est à la fois *le plus proche et le plus éloigné* du processus mystérieux, dont il est certes le déclencheur mais non le participant, vu plus haut de cette rencontre, dans un ventre de femme, de l'âme et du corps de cette femme (et je comprends maintenant que si, à cette époque, je ne pris jamais conscience de la *solitude extrême* occasionnée à moi par une telle position, c'est parce que, même en celle-ci, Julie, en ce temps-là, ne jouissait guère… et même pas du tout – car l'eût-elle fait ne serait-ce qu'une seule fois, je vois bien alors que cette « solitude » me serait apparue dans toute sa cruauté et son absoluité comme « métaphysique »: une femme qui jouit a-byssalement et un homme qui, bien que l'acteur physique d'un tel « jouir-a-byssal », ne peut que, de celui-ci: de son *undercurrent* « spirituel », se sentir exclu)… Pour Laure (qui, elle, n'aimait pas cette position – nous ne la pratiquâmes qu'une seule fois… et encore au tout début de nos « retrouvailles »), c'était encore différent: j'ai raconté dans mon roman-vrai comment elle me signalait l'instant de sa jouissance en prononçant mon prénom dans le noir; et ce prénom ainsi murmuré dans la chambre où nous nous abouchions, surgi du plus opaque de la nuit sexuelle sonnait comme un appel qui m'aurait enjoigné à cet instant de venir la rejoindre en son orgasme, discret mais du moins effectif; et par cet appel *nominal* à moi signifié je me sentais soudain moins seul: ma « déesse d'alors » et moi étions enfin, à ce moment, *ensemble*; et même parfois, comme je l'ai aussi raconté dans ce même livre, une douce fierté, mixte d'amour et de désir, m'envahissait: *j'étais celui qui faisait jouir* Laure A./« dont l'étreinte faisait défaillir Mathilde Urbach ». L'amour le plus haut et la concupiscence la plus basse se trouvaient, tandis que mon sexe fouaillait impitoyablement le ventre de l'adorée, comme charnellement/mystiquement *réconciliés*; et plus mon désir d'elle serait *sale* et plus l'amour qu'à cette époque je lui vouais serait *pur*: ce qui à y resonger, avec Julie, ne nous est jamais arrivés; et cela sans doute parce que, avec elle, nous *ne fûmes jamais vraiment ensemble* (ni dans le coït, ni ailleurs) et par là aussi, bien que ne cessant de « baiser », nous nous *manquâmes toujours*: c'était certes, en ce temps-là, une douce chose que de la prendre ainsi « à revers » dans une chambre envahie d'ombres et de (ici le mot manque)… mais je vois bien à présent que même faire cela/connaître une telle (concupiscente) douceur nous éloignait plus l'un de l'autre qu'il ne nous rapprochait en le mode charnel/mystique qu'il m'a seul été donné de connaître avec Laure (pourtant plus prude et moins libérale/démonstrative en nos a-bouchements).

En cette extrême fin juillet de l'année 2020, annoncée à grands renforts médiatiques, la fameuse « nuit des étoiles » – sauf que, à cause de *ce grand con de lampadaire* (demeurant allumé toute la nuit auprès de ma maison), je n'en aurais pas aperçu la queue d'une –: j'aurais donc, encore une fois, manqué mon rendez-vous avec ces *visiteuses de l'infini* qui… (ici le texte s'interrompt); et « ratage », du fait de cette pollution luminique, en lequel je ne peux m'empêcher de pointer un des dommages collatéraux les plus sournois de la « modernité » (pour dire vite): la main-mise d'Amaleq sur nos vies humaines-clôturées… et main-mise destinée à nous faire oublier que nous sommes, non ces êtres auto-produits décidant du monde où ils vont séjourner, mais ces créatures habitantes d'un cosmos unique et lui-même *créé*. C'est le concept d'« aménagement du territoire » étendu à l'Univers entier: à ses villes et ses campagnes… comme à ses champs d'étoiles (celles que donc, pas plus que les autres étés, je n'aurais pas contemplés – dois-je m'en plaindre ou rire de l'hypocrisie de cette (amalécite) domination qui, tout en annonçant à grands renforts médiatiques ce rendez-vous stellaire, fait tout en même temps pour que ses ouailles ne pussent l'honorer: où l'on voit par là que, en cette forme cosmico-stellaire, la « clôture (anti-)spirituelle » que je ne cesse d'évoquer dans mon « grand récit » n'est pas un vain mot!). Aujourd'hui, dimanche deux août, le temps était gris et carrément frais; et c'était comme si, après les hautes chaleurs de la semaine précédente, la saison s'accordait, en son devenir « dramatique » et (ici le mot manque), une sorte de *pause*; et sentiment d'une telle « pause » que renforçait encore le silence (quasi-)fantastique qui régnait ce matin sur la campagne: on se serait cru revenu au « bon temps » (hélas! trop bref) du confinement (même les oiseaux s'abstenaient de chanter)!

Car le soleil entre au Lion et l'Étranger a mis son doigt dans la bouche des morts. Étranger. Qui riait. Et nous parle d'une herbe (…)

Et je ne sais pourquoi, tandis que je me remettais à ce « récit de l'été 2020 », ce passage de l'*Anabase* de Perse – poète que, je le crains, on ne pratique plus guère (sinon pour, comme ils disent, moquer son « emphatisme » – *cf.* notamment *Les années 2010* de l'inepte progressiste [nom à retrouver] qui l'expédie en quelques lignes méprisantes tandis qu'elle

consacre de longues et élogieuses analyses à… Annie Ernaux !) – n'était revenu en mémoire : m'étant au moins clair que août, le mois justement du « Léon », est une bonne époque pour relire Perse, en général et son *Anabase* en particulier – et cela sans doute parce que, en ce « poème », nul n'est allé aussi loin dans la saisie des mécanismes cosmico-poétiques qui ordonnancent le « devenir dramatique » de tout été (l'*Anabase* est elle-aussi un « récit d'un été »…) :

À la moisson des orges p. 97 Pléiade aux portes de la mort (…)

; et plus loin ceci encore :

L'Été plus vaste que l'Empire suspend aux tables de l'espace plusieurs étages de climats. La terre vaste sur son aire roule à pleins bords sa braise pâle sous les cendres (…)

; tous passages où est dit comme le *secret même de l'Été* (à majuscule), celui de la lente et extatique succession de ses soleils et de ses astres, de ses jours et de ses soirs et, par dessus tout, celui de son *affleurante éternité*… par quoi en effet, « au plus long jour de l'année chauve », celle-ci accorde aux « âme(s) » des poètes-et-scripteurs ce privilège de « veill(er) à grand bruit aux portes de la mort » : pour ce que ceux-là, sans doute, sont les seuls, en cette période à la fois « dramatique » et paresseuse, à pointer sous la pus haute des saisons le *figement d'un devenir* qui, s'il était poussé jusqu'à ses conséquences poético-extrêmes, arrêterait le cours du temps lui-même – P.L.C. :

L'été est le nom secret de l'éternité – non pas une saison parmi d'autres mais le fond premier du temps ; non pas un moment particulier mais le toujours même sol auquel l'orbe des astres nous ramène chaque fois (…)

Chambre haute

Où l'on comprend que ce « veiller à grand bruit aux portes de la mort » – privilège des « âmes » des *poètes* – se mue ici, pour celles des *scripteurs*, en celui d'un « veiller silencieusement aux portes de l'éternité » ; même si, dans les deux cas, ce qui est pareillement ressenti par ces « poètes » comme par ces « scripteurs » est cette *pointe fine du temps* allant s'alentissant ; et alentissement qui donne, selon, aux premiers le désir de rédiger quelque

chose comme le poème de cette *Anabase*, aux seconds celui d'écrire le « récit d'*un* été 2020 » – même si aussi, dans les deux cas également, le poème de l'un comme le (grand) récit de l'autre s'achève sur la vision d'un béance/« baillance » de la même « éternité »:

> *Vous ne trafiquez pas d'un sel plus fort quant, au matin, dans un présage de royaumes et d'eaux mortes hautement suspendues sur les fumées du monde, les tambours de l'exil éveillent aux frontières*
> *l'éternité qui bâille sur les sables.*

(l'étrange étant peut-être ici, en ce passage d'*Anabase*, qu'un poète qui, par ailleurs, a plutôt tendance à distribuer très libéralement les majuscules – son fameux « emphatisme » (!) –, à ce mot d'« éternité », qui semblait pourtant devoir être plus susceptible que les autres d'en recevoir une, n'en accole pas – peut-être parce que justement Perse, qui n'est « emphatique » que pour les imbéciles, a compris que le sens de ce vocable, loin de brasser les généralités et autres « abstractions », désigne en vérité la « chose » la plus concrète et quotidienne du monde : celle auprès des « portes » de laquelle nos « âmes », selon, (poétiquement) bruyantes ou (scripturairement) silencieuses « veill(ent) » toujours).

« Une porte sur l'été » est le titre (emprunté à un romancier de S.F. américain – qui lui, fidèle au genre para-littéraire qu'il avait choisi d'illustrer, ne se proposait que de raconter à son lecteur une histoire de *voyage temporel*) du dixième tome de mon « grand récit »; mais « porte » dont je vois bien, dans la distance des sept tomes ajoutés à celui-ci, que, tentant présentement de rédiger quelque chose comme ce « récit d'*un* été 2020 », je ne fais rien d'autre cette fois-ci que de vouloir, pour ne pas connaître la mésaventure arrivée au « Tony Amsterdam » du *Substance Mort* de Dick : devenu fou pour, cette « porte », s'être contenté de la contempler béatement, enfin la pousser/franchir : non pas peut-être pour m'essayer à mon tour à ce (science-fictif) « voyage temporel », mais plutôt, par ce biais pensivo-estivalo-scripturaire, pour percer/mettre à jour ce que j'ai appelé plus haut le « secret même de l'Été » (à majuscule donc : puisqu'il s'agit en l'occurrence de celui « de 2020 »); et « secret » dont on a vu aussi plus haut que la solution de son énigme est dite/révélée par ce mot d'« éternité » (et de sa « bâill(ance) sur les sables » – ou plutôt ici au fond de mon jardin : dans cette niche de

feuillages… où m'était apparu l'autre moi l'« ange de la France » (!)). Est-ce que c'est « folie » d'écrire cela/se proposer (fût-ce en ce mode uniquement scripturaire) de passer/franchir cette « porte-sur »? – mais non : puisque, si l'on en croit Dick et son personnage de « Tony Amsterdam », les seuls qui deviennent « fous » (à enfermer) sont ceux qui, justement, ne tentent rien en ce sens (passer/franchir un tel ineffable *seuil*) ; se contentant de l'observer de loin parce que la vision en est « agréable »; si bien que, lorsque la « porte-sur » (pour dire vite : un « autre monde ») se referme, ils s'abîment dans le regret (éternel/douloureux) de « l'occasion-manquée-et-qui-ne reviendra pas » (et peut-être parce qu'ils n'appartiennent pas à cette race dont le même Perse dit que sa caractéristique essentielle est d'être constituée de « chercheurs »/« trouveurs de raisons pour s'en aller ailleurs »:

Hommes gens de poussière p. 94 Pléiade aller ailleurs
vous ne trafiquez pas… (…)

… Dans le roman de Dick, le personnage (d'ailleurs tout à fait mineur – il n'est cité qu'en exemple des dommages qu'engendre la toxicomanie : le véritable thème justement de ce *Substance Mort*) de ce « Tony Amsterdam », suite à la prise d'une combinaison de drogues diverses et variées (mais dont, pour son malheur, il n'a pas noté la formule !), a vu s'ouvrir dans l'air devant lui une sorte de *trouée dans l'épaisseur du temps*; et « trouée » par laquelle il avait accès à la vision d'une plage nocturne où se dressait la statue d'une déesse : tous détails qui lui ont fait identifier l'époque « sur » laquelle donnait cette « trouée » à celle de la Grêce antique (mais après tout on n'en sait rien – c'est là l'interprétation « historicienne » de ce « Tony »: le seul favorisé (?) de cette vision) ; l'essentiel était ici que le personnage, pas un instant, n'a songé à emprunter cette « trouée »/franchir ce seuil (temporel) : se contentant de se délecter de loi, de l'observation « agréable » de son « cadre » (avec étincelles) ; si bien que, lorsque, au bout d'une semaine, cette « trouée » s'est refermée, il est devenu fou à la pensée de n'avoir rien tenté, dans le moment où elle béait/bâillait » encore, pour l'emprunter : multipliant dès lors les prises de stupéfiants pour chercher (quoique toujours en vain) à renouveler la vision dont il avait un temps été ainsi « favorisée » (ce qui, comme en s'en doute, n'a rien fait pour améliorer son état mental) ; et cela parce que, typique attitude de « littéraire »: au sens anti-« scripturaire » que je donne ici à ce mot, il s'imaginait qu'il lui suffirait de retrouver la *bonne combinaison de drogues* (sa « formule »)

pour, par cette « vision »/(temporelle) « trouée », être de nouveau *visitée* (mais cela n'est plus *jamais* arrivé – en ce « jamais » résidant sans doute, et plus peut-être qu'en l'absorption de drogues à toujours plus haute dose, la véritable cause de la « folie » du personnage : avoir *vu* le temps se déchirer ainsi devant son regard… et n'en avoir tiré aucune « praxis » et autre (ici le mot manque)). Où l'on comprend aussi par là qu'entre le littérateur – celui qui s'imagine que la vision dont il a été favorisé n'est qu'une question de « formule » (celle d'une certaine combinaison de stupéfiants) –… et le scripteur – celui qui prétend avoir entr'aperçu (sans aucune prise de drogues – par la seule griserie de ce « scripturaire ») l'« ange de la France » –, le plus « fou » n'est peut-être pas celui qu'on croit : ce pour quoi, tandis que le premier se lance dans la quête vaine/éperdue d'une « formule » (en l'occurrence : littéraro-chimique), le second, plus raisonnable, s'efforce de composer quelque chose comme le « récit d'*un* été 2020 »; et cela parce que, à ses yeux, une telle rédaction est le seul moyen de franchir, en ce mode (donc) « scripturaire », cette « porte-sur » qui conduit à… (ici le texte et le développement s'interrompent – peut-être parce que, à cet instant de conclure, j'ai jugé encore trop imprécise et insatisfaisante l'expression qui m'était spontanément venue de « l'autre monde »: m'étant évident qu'il vaut mieux *pas de mots du tout*… qu'un qu'on a, comme le disait Valéry, un peu « trop fait travailler »).

Et dans le fond rien n'est plus facile, pour un scripteur en panne d'« inspiration », que de rédiger un tel « récit (d'*un* été 2020) » lui suffisant pour cela, chaque matin que Dieu fait, de mettre un instant le nez à la fenêtre puis, retourné à son manuscrit, d'y parler du *temps qu'il fait* ce jour-là (« de la pluie et du beau temps » comme dit l'expression populaire – qu'on a tort de prendre systématiquement en sa connotation péjorative : rien n'étant peut-être plus *passionnant* que ce « sujet »); mais « il » de ce « temps qu'*il* fait » qui est sans doute la chose la plus mystérieuse du monde : car *qui* (ou quoi) est donc au juste ce « il » qui, selon, « pleut », ou « neige », ou « vente », ou « fait beau », etc. (aujourd'hui, lundi 3 août, « il » faisait toujours aussi frais que la veille, quoique plus clair – de larges *lès* de bleu s'immisçant entre les nuages : *cf.* plus haut mes considérations sur le mouvement de « devenir-bulletin météo » que tend à épouser la rédaction de mon livre) ? Et cette pensée aussi, peu ou prou vertigineuse, que ce jour, bien qu'en apparence banal : ni particulièrement « beau », ni particulièrement « laid »,

est forcément *unique*: qu'on aura beau remonter dans le passé de cette planète, voire en son futur se projeter aussi loin que possible, on ne retrouvera *jamais* exactement la même configuration de nuages et de (ciel) bleu qui avait présidé à ce lundi 3 août 2020, journée (cosmiquement/absolument) *singulière* (toute réalité pratique qui, si nous étions ces êtres moins *futiles*, devrait nous projeter dans un étonnement d'essence, lui aussi, abyssale et (donc) « vertigineuse » – devrait en tout cas nous préserver absolument de *tout sentiment d'ennui*: par quoi vient au moins cette vérité que le véritable responsable de ce « sentiment » n'est jamais le/un « monde » – qu'il nous arrive en effet, à certains moments, de juger « ennuyeux » –… mais, justement, la « futil(ité) » des créatures que nous sommes ; et créatures qui, faute d'attention à ce « monde », se révèlent incapables d'en saisir la *singularité* peu ou prou prodigieuse de chacun de ses jours, heures, minutes, etc.). Ce pour quoi aussi, toujours si nous étions ces êtres moins « futiles »: et par là donc sujets à « l'ennui des jours », la pratique (langagière) de ce « parler de la pluie et du beau temps » devrait nous apparaître, loin de la connotation péjorative-ennuyeuse qu'a prise son expression dans le langage populaire, comme *la plus passionnante des activités*; et cela pour ce que méditant le plus grand mystère qui sait : celui justement, en le mode de la succession des configurations diverses jamais tout à fait identiques, du ciel et de ses nuages, du devenir… de ce, selon, « beau ou laid temps »; et comment fait-il ce « temps » pour, tout en ne cessant de « *re*-venir », n'être jamais *tout à fait le même*: comment fait-il ce ciel pour, tout ne cessant de faire passer sur sa toile immuable les « mêmes » nuages, n'être *jamais identique à lui même*? Par quoi, on le comprend, ce « parler de la pluie et du beau temps » devrait n ous sembler la plus riche des activités (langagières)… et son « thème », celui donc de la succession de cette « pluie et de (ce) beau temps », comme *proprement inépuisable*: alors qu'il nous apparaît au contraire, toujours du fait de notre indécrottable « futilité », comme le plus pauvre et plus ennuyeux de tous (considérations dont je me rends compte, les rédigeant présentement, qu'elles constituent en vérité la plus terrible des condamnations de cette autre « activité langagière » qu'est la *poésie* – pour ce que ses illustrateurs, ne faisant rien d'autre eux aussi après tout que de « parler de la pluie et du beau temps », se croient cependant tenus, ce « parler-de », de l'*orner* de tropes et autres « guirlandes de Julie »: éloignant par là leur lecteur de ce à quoi pourtant ils devraient toujours le ramener (à savoir : à ce *prodige simple* qu'est la succession de ces « pluie et beau temps »… et « prodige » qui, pour se « dire », n'a besoin d'aucun ornement (littéraire)

et autre « enjolivement » (poétique))). Par quoi on comprend aussi que la « meilleure » des poésies/les plus « grands » des poètes sont celles/ceux-là qui, bien que plus ou moins forcés de justifier leur statut/métier de poète : de « méchants écriveurs de lignes inégales » (Rostand), gardent cependant souci de ne pas trop s'éloigner du « prodige simple »… dont ils n'ignorent pas que c'est à lui et à lui seul, en le mode de ce « parler de la pluie et du beau temps », qu'ils doivent tout leur « art » et leur « inspiration » – ainsi de la pièce (inachevée) du « poète-météorologue » Hölderlin (dont j'ai donné une analyse, en ce même sens déjà « météorologiste », dès le premier tome de mon « grand récit » – *cf.* son chapitre 57 intitulé « Le fils du ciel (mesure et poésie) »):

> *Qu'est-ce donc que la vie des hommes ? Une image de la divinité.*
> *C'est sous le ciel que cheminent tous les terrestres : ils*
> *Le contemplent. Et lisant, en quelque sorte, comme*
> *Dans un écrit, les hommes imitent la richesse et*
> *L'infini. Le simple ciel nu*
> *Est-il donc riche ? Les nuages d'argent sont pareils*
> *À des fleurs. Et de là-haut tombent en pluie*
> *L'humide et la rosée. Mais quand l'azur*
> *Est effacé, le bleu simple, voici paraître*
> *Le mat du ciel (qui ressemble à du marbre) tel du minerai*
> *Signe de la richesse.*

(et « poème » dont on voit bien – par notamment ces expressions de « simple ciel nu », de « nuages d'argent » et autre « tombent en pluie », etc. – qu'il n'est rien d'autre qu'une sorte de « variation (poétique) « autour de ce « parler de la pluie et du beau temps » dont j'ai dit plus haut que son « thème », sous son apparence de « pauvreté » et de « banalité », est en fait le plus « riche » qui soit : pour ce que son « signe » (dont Hölderlin dit justement qu'il est celui « de la richesse ») fait précisément « signe-vers » le « prodige simple » dont, j'ai parlé plus haut – celui donc de la pure succession « de la pluie et du beau temps » (« Le simple ciel *nu* est-il donc *riche*? ») –; et « prodige » dont le poème de Hölderlin, pour ce que n'hésitant pas, lui, à prendre le risque anti-poétique de ce « parler de la pluie et du beau temps », fait ressortir comme l'*essence météorologique*).

Le ciel est ce film en V.O. dont les acteurs seraient les nuées et les *sous-titrages* de « parler de la pluie et du beau temps » qu'illustrent les créatures disantes/pensantes vivant sous sa voûte, selon, « nue » ou couverte, claire ou sombre-constellée ; par quoi toute activité de type « scripturaire » vient comme la *traduction* d'une langue céleste, étrangère et peu ou prou incompréhensible : comme la mise en mots d'une *temporalité silencieus*e à laquelle s'oppose celle bruyante/bavarde de la terre (c'est parce que le ciel se tait que nous parlons – parce que son « film » n'est fait que de mouvantes images que nous écrivons/scripturons : si le ciel parlait, c'est *nous* qui serions muets et « analphabètes »). Dans la confrontation entre la « nue » et les hommes s'opposent donc, comme je l'ai déjà écrit lors de la période (dite) « du confinement », *deux temporalités* : l'une céleste et silencieuse – figurée par l'incessant passage des nuages au-dessus de la terre –, l'autre terrestre et bruyante – illustrée par l'activité (elle aussi incessante) des « modernes » à la surface de leur planète – ; mais « temporalités » qui, bien que s'opposant en tout, ont cependant loisir, sitôt qu'un seul homme élève son regard « vers le haut », de se croiser et de « correspondre » – même si, pour effectuer pratiquement une telle rencontre, il faut que la « vie » de cet « homme », à la fin, ne soit plus « que fatigue » (lassitude de la terrestre/tonitruante temporalité) :

Un homme, quand la vie n'est que fatigue, un homme
Peut-il regarder en haut, et dire : tel
Aussi voudrais-je être ? (…)

En bleu adorable

Question à laquelle Hölderlin répond par l'affirmative : « Oui » – quoiqu'à la condition express que disent les vers qui suivent immédiatement l'émission de son (étrange) question :

(…) Tant que dans son cœur
Dure la bienveillance, toujours pure,
L'homme peut avec le Divin se mesurer
Non sans bonheur (…)

Pour le pieux Hölderlin, la confrontation de l'homme avec le ciel ne

peut que prendre la forme d'une confrontation de cet homme avec ce que le poète appelle « le Divin » – et moi, plus modestement : la « temporalité céleste/silencieuse » –; même si dans les deux cas (celui du poète comme celui du scripteur), c'est probablement le même processus qui est ici décrit : celui d'une sorte de « con-version (vers le haut) » du *regard* d'« un homme » qui, infiniment las de la temporalité terrestre/bruyante : portée par le « moderne » à son acmé d'agitation et de « fatigue », ne cherche plus rien d'autre que… (ici le texte s'interrompt). Est-ce là la clef du « bonheur » dont parle le poète : ce mouvement d'élévation du/d'un regard) par lequel un/cet « homme » a loisir de faire l'expérience d'une *autre temporalité* (à la fois plus calme et pourtant plus ardente) – celle que lui représente, chaque jour que le temps (ou le « Divin ») fait, le passage incessant/silencieux des nuées au-dessus de l'agitation tonitruante/aberrante de la Terre – ; et passage qui est en effet, commençant à quelques mètres au-dessus de nos têtes, la marque, l'empreinte dans nos vies prostituées à l'« agir sans but », sinon du « Divin », du moins de Son « évidence »:

L'homme peut avec le divin se mesurer
Non sans bonheur. Dieu est-il inconnu ?
Est-il comme le ciel, évident ? Je le croirais.
Plutôt. Telle est la mesure de l'homme.

Élever son regard vers le ciel et sa « simplicité » – que Hölderlin identifie spontanément à l'« évidence de Dieu » –, c'est donc pour un homme, « quand sa vie n'est (plus) que fatigue »: infinie lassitude engendrée par l'agitation (ici l'adjectif manque) de cette terrestre/bruyante temporalité, comme se « baigner-du-regard », par ce biais de l'expérience d'une autre temporalité : celle donc « céleste/silencieuse », *aux sources mêmes de toute tranquillité véritable*; et « tranquillité (véritable) » qui donne loisir à cet homme (spirituellement) épuisé de se laver enfin de toutes ces fatigue et autre lassitude (du même nom) : un peu comme si, par ce seul « regard en haut », il plongeait en le golfe du ciel – en lui y purifiait son âme souillée par « l'agir-sans-but » de cette temporalité terrestre, bruyante et « (absolument) moderne »… Aujourd'hui, mardi 4 août 2020, après ces quelques jours de grisaille et d'incertitude (au moins : météorologique), le temps était de nouveau beau et clair, le ciel d'un bleu très pur et très « simple »; et voici que, après avoir rédigé les considérations qui précèdent, j'étais un moment sorti au jardin pour, moi aussi, tenter, en ce *golfe d'azur* qui surplombait

à cet instant (10h30) ma maison, de me décrasser-du-regard… de toute cette fatigue « moderne »-accumulée ; et fatigue dont je comprenais qu'elle n'était pas tant de nature « mentale » que bel et bien « (anti-)*spirituelle* »: pour ce que, engendrée par la clôture (du même nom) : qui est comme la signature la plus profonde et la plus sournoise de cette même « modernité », elle prive l'individu (« moderne »), « quand sa vie n'est (plus tissée que de cette même) fatigue », de tout recours au bain-du-regard dans l'autre temporalité du « simple ciel nu » et de son *pur azur*.

« Le simple ciel nu/Est-il donc riche ? Les nuages d'argent sont pareils/A des fleurs »: ces vers énigmatiques – ne serait-ce que pour la raison que l'on ne voit pas trop le rapport entre la question ici posée (celle de la nature de la « rich(esse) » du « simple ciel nu ») et la réponse par le poète à celle-ci apportée (la ressemblance des « nuages (d'argent) » avec des « fleurs ») – du poète météorologue de Tübingen m'encourageaient en tout cas à poursuivre la rédaction de ce « récit d'*un* été 2020 » – quitte on l'a vu à ce que ce « récit » épouse la forme d'un bulletin météo ! – ; mais les poèmes (dits) « de la folie » de Hölderlin ne le faisaient-ils pas déjà : décrivant, selon, des paysages d'été ou d'hiver, de grand beau temps ou de neige, etc. ?

(…) Et de là-haut tombent en pluie
L'humide et p. 887 Pléiade

Signe de la richesse.

Mais quelle est donc au juste cette « richesse » dont Hölderlin, dans cet « hymne en esquisse » où le mot revient à trois reprises, veut nous parler – et dont le poète nous dit, aux premiers vers de celui-ci, que les hommes, en tant qu'ils sont ces « terrestres chemin(ant) sous le ciel », ne cherchent rien d'autre qu'à l'« imit(er) »:

Qu'est-ce donc que la vie de
C'est sous le ciel p. 887
Pléiade
L'infini (…)

Vivre pour les hommes, ces « image(s) de la divinité » (vers inaugural),

c'est toujours vivre « sous le ciel » (toujours sous celui-ci, même en le mode immobile du sédentaire : qui fut celui du poète à Tübingen – comme il est désormais le mien ici à présent)… et donc, ce ciel (toujours) changeant, « le contempl(er) » – Hölderlin précise : le « li(re) » comme s'il était cet « écrit » (quoique rédigé dans une langue étrangère aux lettres de nuages et de « simple ciel nu » (bleu) qu'il s'agit donc de « traduire » pour les « terrestres » que nous sommes : les créatures dont « la vie », bien que finie et mortelle, est une « image de la divinité ») –; mais « écrit » où seraient con-signés ces « richesse et infini »… qu'il nous faudrait donc nous, ces « bailleurs aux nuages », selon, « de marbre » ou « d'argent (pareils à des fleurs) »; et de quelle façon ? Et quelle est donc cette « richesse » qui viendrait sur la page changeante des jours du *livre grand ouvert du ciel* : de son « grand récit » scripturaro-météorologique ? On serait tenté de répondre ici par le simple mot de « temps » – la « richesse du temps » (et cela d'autant plus que par chance, dans notre langue, ce mot comporte un sens philosophique de « devenir » et un autre météorologique de succession « de la pluie et du beau temps ») –; mais réponse qui, dans le fond, ne nous avance guère dans la mesure où, on le voit, elle nous amène à cette autre question (plus mystérieuse encore peut-être) : en quoi le « temps » serait-il « riche »?

Le simple ciel nu est-il donc riche ?
Les nuages d'argent sont pareils à des fleurs.

Distique où notamment, par les mentions de ce « simple ciel nu » – celui du « beau temps » – et de ces « nuages d'argent » – ceux du « mauvais temps » – est peut-être exprimée/révélée quelque chose comme l'*inépuisabilité* de cette énigmatique « richesse » temporello-céleste (Hölderlin dit aussi : de son « infini »); mais « inépuisabilité » dont on comprend qu'elle est d'abord d'ordre langagier-scripturaire : pour ce que fournissant en abondance aux « terrestres » disants/pensants, ceux qui cheminent ainsi sous le *livre ouvert/changeant du ciel* – dont chaque jour est une page unique-tournée (parfois même, comme dans les contrées où « il fait beau plusieurs fois par jour » : boutade armoricaine, chaque heure) –, l'aliment (quasi-)« infini » de ce fameux « parler de la pluie et du beau temps » qu'aiment en effet à illustrer ces mêmes « terrestres » disants-pensants ; et « parler » par lequel ceux-ci – si du moins ne règne pas trop autour d'eux ce terrorisme « littéraire » qui proscrit une telle pratique langagière ou scripturaire (au motif que cette pratique serait censée « ennuyer tout le monde » – on sait bien que non…

et que c'est même tout le contraire : puisque ce « thème météorologique » est comme on l'a vu plus haut, de tous les « sujets de conversation », en vérité le plus passionnant de tous) – ont peut-être loisir d'« imit(er) la richesse et l'infini » con-signés dans l'« écrit » temporello-céleste sous lequel ils « cheminent » ordinairement/extraordinairement. Ce qui peut aussi expliquer pourquoi la rédaction des « grands récits » ne peuvent (comme c'est, je crois, le cas du mien présentement) qu'épouser à partir d'un moment la forme de l'écriture de « bulletins météo »: pour ce que sans doute, aux yeux de leurs scripteurs, c'est là le moyen le plus facile et adéquat d'appliquer à leurs vies sédentaires « sous le ciel » – et accessoirement : à leur impossible/illisible manuscrit (qu'un « (strict) littérateur » jugera certainement « ennuyeux ») – la consigne poético-hölderlienne de cet « imiter-de la richesse et l'infini »… de ce même « ciel » et de son « écrit », en cette forme météorologique, toujours changeant/toujours « pareil (aux fleurs) » (aujourd'hui, mercredi 5 août 2020, le temps était aussi beau et lumineux que la veille – pas un nuage « d'argent » ou « de marbre » sur l'azur impavide de son ciel –; quoique plus chaud ; et en effet les bulletins météo officiels annonçaient pour les jours prochains une nouvelle vague de canicule).

« Qu'est-ce donc (alors) que la vie des (scripteurs) ? » Rien d'autre peut-être que cette *station immobile* (en quelque maison de « scripturature ») sous le *ciel changeant* (sous sa « permanence voyageuse »); et « station » où il s'agit donc, en ce mode « (purement) scripturaire », d'« imit(er) la richesse et l'infini »… des configurations de nuages et de « simple ciel nu » qui lentement, à l'horizon des/de ses jours, se forment puis se dissolvent/ se font et se dé-font – rien de moins peut-être que de *laisser passer sur soi les saisons du temps*… et, en un tel pur « laisser-passer », se contenter de *tenir-bon* (en résistant notamment à la tentation de cet « appel du lointain » que nous font justement miroiter, chaque jour que ce temps fait, ces/ses configurations de « nuages d'argent » et de « simple ciel nu ») –; et tout cela en le mouvement d'une sorte d'*ascèse* temporello-céleste qui fut justement celle, à partir d'un moment de sa « vie sous le ciel », du poète météorologue de Tübingen : dont les écrits de ces années-là (dites « de la folie ») ne parlent plus en effet que de ciels et de saisons, d'intempéries ou de « beau temps »; et cela sans doute pour la raison que, « quand la vie (d'un tel homme) ne (fut plus) que fatigue », le dernier recours qu'il lui resta fut de « regarder en haut » – de plonger/baigner le/son regard en ce gouffre/golfe du ciel…

et lieu de tous « richesse et infini » (temporello-scripturaires) :

Un homme, quand la vie n'est que fatigue, un homme
Peut-il regarder en haut, et dire : tel
Aussi voudrais-je être ? Oui (…)

Et sans doute ce « regard vers le haut » commande-t-il (plus ou moins secrètement) la « vie » de *tous* les hommes ; mais les scripteurs sont ceux-là qui, en cela différents des poètes : ceux qui jugent que les « nuages d'argent sont pareils à des fleurs », toujours s'efforcent de mettre en correspondance ce « regard » avec leurs « écrit(s) » et par là, à partir d'un moment de la rédaction de leur « grand récit », sont comme contraints, et parfois même malgré qu'ils en aient, de ne plus « parler (que) de la pluie et du beau temps »; si bien aussi que ce qui, dans le distique de Hölderlin :

Le simple ciel nu est-il donc riche ?
Les nuages d'argent sont pareils à des fleurs.

, relève de la « dimension du (pur) scripturaire » n'est pas tant la saisissante beauté poétique (quoiqu'encore littéraire) de ces deux vers que l'absence de clair rapport entre leur question et leur réponse ; et absence de toute « logique » par laquelle, en ce même distique, un *sens* a loisir, en ce mode à la fois mystérieux et « évident », de *fulgurer* ; et « Dieu » (à tout le moins : celui de Hölderlin) est tout entier en une telle « fulgur(ation) de sens » – celle qui transcende/court-circuite tout rapport « logique » entre la « riche(sse) » du « simple ciel nu » et le fait que « les nuages d'argent », lorsqu'ils recouvrent la nudité de ce ciel riche, soient « pareils à des fleurs » –: ce pourquoi le même poète dit de ce « Dieu » qu'Il est « évident comme le ciel »… et que c'est seulement (rajoute Heidegger) Sa « manifestation » qui est « mystérieuse. Par quoi on comprend que ce « regard vers le haut » qu'illustrent les « hommes » en général – ce pour quoi, en un tel mouvement, leur vie (ne peut être qu'une « image de la divinité » – et les scripteurs en particulier – ce pour quoi leurs écrits, à partir d'un moment, ne peuvent/savent plus « parler (que) de la pluie et du beau temps » (ce qui est je crois, présentement, le cas des miens) –… est cela qui donne loisir aux créatures terrestres-mortelles/disantes-pensantes – par la simple « contempl(ation) » d'un/du ciel, selon, nu ou en*nu*agé, de se confronter à ces « il-logisme » et « sans-rapport » entre l'« *évidence* de Dieu » et le *mystère* de Sa « manifesta-

tion ». Ce pour quoi aussi ce « Dieu », s'il « existe », ne peut être, comme je l'ai déjà expliqué dans mon *Paradis des orages*, que le « Dieu du *temps* » (dont on connaît bien assez le *nom*) ; et cela sans doute parce que ce processus que nous appelons (peut-être faute de mieux) le « temps » réalise pratiquement cette *conjonction* peu ou prou il-logique entre « évidence » et « mystère » – l'un, l'autre se renforçant mutuellement (pour ce que plus une chose est « évidente » et plus elle est, d'*un autre côté*, « mystérieuse » – et réciproquement) –; et « sans-rapport » de cette « conjonction » que nous donne pourtant à voir, chaque matin que « Dieu » ou le « temps » font, le spectacle du ciel : ce « film en V.O. » mettant en scène chaque jour, pourvu que nous ayons l'idée d'élever un peu le/notre regard, la trans-formation, à la fois banale et infiniment mystérieuse, du bleu du « simple ciel nu » en l'« argent » de nuages « pareils à des fleurs » (qui auraient poussé à la faveur de la nuit) ; et « film en V.O. » dont nous, les scripteurs, serions alors comme les *sous-titreurs*: ceux chargés de traduire en mots (écrits-« terrestres ») l'intrigue silencieuse et sans fin que nous raconte ce ciel à la fois toujours immobile et toujours en mouvement/tourjours « permanent » et toujours « en voyage » (pour reprendre l'*oxymore* de cette « permanence voyageuse » du poète Cholodenko – « Dieu », en tant que, s'il « est », il ne peut « être » que ce « Dieu du temps », n'« étant » sans doute pas autre chose qu'un tel « oxymore »: celui qui, par cette fulguration du sens inscrite dans le distique de Hölderlin, unit d'un seul trait il-logique/sans-rapport… l'*évidence* (de Son « être ») et le *mystère* (de Sa « manifestation »)).

Voilà donc une fameuse/« sacrée » découverte : « Dieu », au-delà de tous les noms et autres définitions qu'on Lui a accolés dans le cours des âges, ne serait rien d'autre que cet « oxymore » unissant par ce *fil de sens* peu ou prou tissé d'il-logisme et de « sans-rapport » (voire : de contradiction – ce qui est je crois la fonction de cette figure : « obscure clarté » (Corneille), « soleil noir » (Nerval), etc.)… les deux notions (en effet contradictoires) d'« évidence » et de « mystère »; mais union qui, *temporellement* traduite, devient en effet cette « permanence voyageuse » du poète : pour ce que sans doute le trait le plus profond de ce « Dieu »-là, et pour cela : le seul et unique, est d'être pour ainsi dire *identique au temps* (même si je crois pour ma part que c'est le contraire qui est vrai : que c'est le *temps* qui est « identique à Dieu » – ce qui expliquerait notamment pourquoi la « vie des hommes », ces créatures elles, en effet, « identique(s) au temps » (Debord), serait, selon Hölderlin,

« une image de la divinité »). Et l'on peut bien sûr objecter à cette idée d'un « Dieu-oxymore », qu'elle n'est rien d'autre, quoiqu'en son mode particulier, en quelque sorte « (rhétorico-)scripturaire », qu'une *définition supplémentaire* de « Dieu » à rajouter à toutes celles qu'à Lui on a déjà accolées… et qui n'ont, comme le fait remarquer Pascal, jamais convaincu personne de l'« existence » de ce « Dieu » – ce qui d'ailleurs, (ex)posant cette définition scripturaire de « Dieu » en tant qu'« oxymore » n'était nullement mon intention (puisque cette « existence », pour ce que relevant de l'ordre de cette « évidence » pareille au « ciel » dont parle Hölderlin, ne saurait, pour un scripteur, *faire question* – ce qui le fait (« question ») étant, comme on l'a vu, le mystère de Sa « manifestation »: toujours (donc) l'*oxymore* qu'« est » ce Dieu entre une évidence (celle de Son « être ») et un mystère (celui de Sa « manifestation ») – : sauf que, contrairement aux autres « définitions de Dieu » (théologiques, philosophiques, etc.) – et accessoirement: aux preuves de Son existence qui leur sont généralement associées (celles dont le même Pascal dit qu'elles ne convainquent *que dans l'instant où on les lit* – et après on les oublie) –, la mienne, elle: (rhétorico-)scripturaire, a cette humble supériorité sur ses rivales, selon, théologiques ou philosophiques de ne cesser de se rappeler « au (bon) souvenir » de ses « lecteurs »: puisque ceux-ci, pour se (re)pénétrer de *ma* définition (scripturaire) d'un « Dieu-oxymore », n'ont pas tant à (r)ouvrir un/le livre (où est exposée la/une « preuve de l'existence de Dieu » – celle qui, au temps où ils avaient lu ce livre, les avait convaincues… mais que, sitôt ce livre refermé, ils avaient oubliée) qu'a tout simplement et très pratiquement « regarder en haut » vers ce ciel et ses nuées… mettant en scène, non tant quelque « preuve de l'existence de Dieu », que l'*oxymore* temporello-scripturaire entre l'« *évidence* de Dieu » (pareille donc, si l'on en croit Hölderlin, à ce « ciel ») et le *mystère* de la manifestation de ce « Dieu » (qu'expose, en ce mode comme « météorologique »: par la succession du bleu du « nu » du ciel et de l'« argent » de ses nuages, l'(oxymorique) « permanence voyageuse »… de ce même ciel). Ce qui n'est certes pas dire que ce « ciel » et sa « contempl(ation) » par les « terrestres » constitueraient une « preuve (continuelle) – consultable à tout instant: contrairement à celles dont parle Pascal) de l'existence de – et preuve inscrite dans cet « écrit » auquel Hölderlin compare le ciel:

> *C'est sous le ciel que cheminent tous les terrestres, ils*
> *Le contemplent. Et lisant, en quelque sorte, comme*
> *Dans un écrit, les hommes (…)*

– ; plutôt cette vérité, d'essence donc temporello-scripturaire, que, si Dieu « est » (« existe »), alors il ne peut être que cet *oxymore* entre une « évidence » (pareille à celle de ce ciel) et un « mystère » (celui, « riche et infini », du *temps*) : par quoi ce « temps » (ici donc : celui de la météorologie – le sens de ce mot auquel on ne pense jamais : qu'on méprise même « philosophiquement » un peu) vient comme le « pré-nom », non tant « de l'être » (Heidegger – illustrateur d'une langue où, justement, les deux sens de ce « temps » ont *deux mots* différents : [et], que de celui « de Dieu ». « Dieu », en tant qu'Il ne peut « être » que celui « du temps », est cet oxymore entre « évidence » et « mystère »… que met en scène, en ce mode comme cinématographico-météorologique, le spectacle toujours changeant et pourtant *toujours le même* en son « éternel retour » de ce ciel et de sa « permanence voyageuse »; et film en V.O. du passage incessant) éternel des nuées à l'horizon de leurs jours que les scripteurs, dans leur langue « terrestre » et, si possible, anti-littéraire, toujours cherchent à *sous-titrer*: dans l'espérance peut-être de faire venir un jour l'ineffable visage de Celui qui, (ici deux adjectifs manquent), se tient derrière toute cette fantasmagorie de « nuages d'argent » et de « simple ciel nu ».

(Sorti tard cette nuit – il devait être aux environs de deux heures du matin – pour fumer une dernière cigarette sous les étoiles, avant d'aller me coucher : par chance, de l'endroit où je me tenais, les feuillages du pommier dissimulaient en partie l'éclat de cet « amalécite » lampadaire qui déshonore ma rue… Adossé à un des murs de la maison, toujours tirant sur le filtre de ma Marlboro Rouge, je voyais se déployer devant moi, à mi-hauteur de terre et de ciel, la constellation de la Grande Ourse – pareille à une casserole et son manche coudé (j'aurais aimé trouver ici une comparaison plus « poétique » – mais c'est bien la première image qui, à la saisie de cette configuration d'astres, me venait) – puis, mon regard remontant vers le zénith de ce ciel noir et tranquille, j'ai aperçu au-dessus de ma tête la grosse étoile Vega flanquée du petit quadrilatère de la Lyre : le silence à cet instant était total et j'attendais vaguement que descende sur moi ce sentiment de vertige et d'émerveillement qu'il m'est parfois arrivé de ressentir en de tels moments – mais rien ne venait : ce n'était qu'une très banale et comme « anti-poétique » nuit étoilée au « programme » de laquelle n'étaient inscrites ni la « merveille » ni (même) l'« horreur » (et nuit en laquelle je n'étais

moi-même que cet homme très ordinaire qui est un instant sorti « sous les étoiles » pour, avant d'aller se coucher, fumer une dernière cigarette – rien d'autre) –; et à cette pensée une sorte d'étrange *colère* me prenait contre les poètes et leurs « poèmes »: contre ceux qui, assurément, auraient tiré de cette nuit-là (qui à moi ne faisait rien) une belle et bien « littéraire » page, mais page qui, à y songer, n'aurait probablement été, en la forme du développement d'un long *cliché*: nocturne et stellaire, qu'un *continuel mensonge* – et même pire : un détournement de la véritable fonction du « sens » et du langage –; et « colère » qui me faisait voir l'ensemble de la pratique (dite) « littéraire » – au premier rang de laquelle se trouvait bien évidemment cette funeste pratique « poétique » (et ses « méchants écriveurs de lignes inégales ») – comme un vaste leurre destiné à faire prendre à ses « innocents lecteurs » des « vessies pour des lanternes »… et des étoiles pour des (ici le mot manque)… J'étais donc bien content, écrasant quelques instants plus tard mon mégot sous le pied pour regagner ma maison et mon lit, de me dire que moi, pour ma part, j'avais depuis longtemps *apostasié* cette « (stricte) dimension du littéraire » – rien d'autre que mensonges (parfumés) et « guirlandes de Julie » (tissées de ces prévisibles étoiles et autres fleurs de rhétorique) –… pour me tourner vers celle de ce « (pur) scripturaire »: cette *autre* pratique langagière qui « appelle un chat un chat »… et une constellation une casserole – qui en tout cas, si vertige et émerveillement ne sont pas au rendez-vous : ce qui arrive le plus souvent, *n'en fait pas mystère*: ne cherche pas à cacher ce « lapin » poético-stellaire sous le voile pudique et mensonger de la composition de quelque poème bien « sublime » et autre couplet idéalement « littéraire »).

J'aimerais parfois que mon livre donne à son lecteur la sensation que m'a procurée à moi, il y a à peine un ou deux ans, la lecture tardive d'*Un amour de Swann*: celle d'être littéralement passé *sous la tête d'un autre* (en l'occurrence chez Proust : sous celle de son personnage-titre)… pour en partager l'*effective folie* – « de jalousie » chez Swann, « d'« herménenvrose » chez moi –; et il y a en effet, dans cet *Amour*, de longues pages où l'on a peu ou prou l'impression que, non seulement son narrateur, mais aussi *son auteur*, sont en train de basculer dans une sorte de *folie obsessionnelle* (autour du « trou-noir »-romanesque qu'est devenu le personnage, pourtant, à tout prendre, bien insignifiant, de la « cocotte » Odette de Crécy – que fait-elle en ce moment ? avec qui est-elle ? etc.) ; et « folie obsessionnelle » dont la

longueur démesurée des pages consacrées par Proust aux macérations du « jaloux-Swann » est comme le (scripturaire) miroir : étant clair ici que, si le narrateur de ce « grand/petit roman » est bel et bien en train de devenir fou (de jalousie), son auteur lui, quoiqu'en ce mode romanesco-scripturaire, prend à peu près le *même chemin* ; et cela sans doute parce que, chez celui-ci, l'analyse du sentiment de cette « jalousie » (ailleurs, *vieille lune* de la « littérature psychologique ») n'est rien d'autre, dans son « grand récit », que l'entrée en scène de ce que, dans le mien, j'ai appelé l'*a-byssalité du sens* ; et « a-byssalité » qui, une fois ouverte devant l'auteur : ainsi passé de « (stric) littérateur » à « (pur) scripteur », lui donne loisir d'écrire-infiniment-de (peu importe quoi), il y a bien sûr dans la *Recherche* nombre de pages relevant encore de ce « (strict) littéraire » – les couplets de la « madeleine » ou des « aubépines » par exemple (et qui sont souvent – quoiqu'à mon sens à tort – les plus célèbres de l'œuvre) –, mais, sinon les meilleurs, du moins les plus (décisivement) « scripturaires » sont celles où est « creusé » en ce mode « a-byssal » le thème de cette jalousie et « creus(ement) » qui, d'une certaine façon, conduit leur auteur et, là au moins, « (pur) scripteur » jusqu'aux portes de la folie du même nom)… Sorti cette nuit encore au jardin sous les étoiles, mais non pas cette fois-ci pour fumer une dernière cigarette (que j'ai pourtant fini par allumer), plutôt pour goûter (après une journée où la température avait tout de même atteint quarante degrés) la *fraîcheur délicieuse* d'un vent qui, un peu après minuit, s'était levé… et qui, à présent, brassait doucement les feuillages de grands arbres qui, tout le jour accablés par cette canicule, semblaient à ce souffle comme reprendre vie (ici le mot manque) ; et, si l'émerveillement et le vertige n'étaient toujours pas au rendez-vous : hormis la lune, c'est à peine si on distinguait les autres astres, ma solitude elle, à cet instant, était bel et bien totale, parfaite (presque « palpable ») : prenant notamment la forme d'une question qui aurait interrogé en direction du *sens*, à ce même instant, d'une telle station sous le ciel nocturne (il faut préciser aussi, à ce propos, que je venais de visionner le beau film du « théoricien des cordes » Brian Greene – *La Magie du cosmos* (« L'Univers élégant) » – qui, entre autres « révélations », m'avait fait prendre toute la mesure de la somme faramineuse de hasards qui, à cette « station », m'avait conduit : des milliards et des milliards d'années bourrées d'événements, selon, cosmiques ou météorologiques… et tout cela pour arriver à un homme qui, sorti un instant dans un jardin pour jouir de la fraîcheur du vent nocturne, se demande tout simplement « ce qu'il fout là »… et quel est le *sens* de sa présence en ces mêmes jardin/monde/

univers, etc.). Est-ce que j'avais, par le biais de cette « question », enfin rejoint le « vertige » par moi tant désiré/espéré – mais vertige qui, alors, ne se serait accompagné d'aucun « émerveillement » particulier (la nuit que je traversais étant tout ce qu'il y avait de plus banal… et même, je puis bien le dire, de plus *décevant*) ; peut-être même pas : c'était plutôt comme un sentiment mixte de stupeur vague et de radicale étrangeté à tout ce qui, à cet instant, m'entourait (la nuit, le vent, le ciel et ses *parcimonieuses* étoiles) – aucune sensation en tout cas de quelque chose comme une « communion cosmique » (cette « vieille lune » – c'est le cas de le dire ! – de la littérature… et à laquelle, pour ma part, je n'ai jamais cru) – ; seulement une sorte de fatigue plus ou moins mêlée d'ennui… et qui, une fois ma cigarette terminée, m'a fait regagner la maison, sa chambre et son lit (où je me suis rapidement endormi d'un sommeil profond et sans rêves – et me voici, quelques heures plus tard au matin, consignant tout cela sur la page, morne et désenchantée, qu'on vient de lire).

(Dans cette même *Magie du cosmos*, la confirmation d'une intuition qui m'était venue dans un autre tome de cette *Profondeur* – que c'est un présupposé, non pas « physique », mais « méta-physique » (pour dire vite : « anti-créationniste ») qui est à l'origine de la théorie du « Multivers » (d'ailleurs condamnée, je crois à juste titre, par l'Église) – ; et en effet, dans le film de Greene, il est clairement (presque : naïvement) avoué que c'est l'*incroyable faiblesse* (10^{-122}) du chiffre de « l'énergie noire » qui a conduit à l'élaboration de cette théorie des « Univers multiples » : pour ce que, explique le même Greene, si ce chiffre avait été de *seulement quelques décimales* plus élevé – c'est la séquence (involontairement comique) où l'on voit l'auteur de cet « Univers élégant » effacer avec une éponge trois ou quatre zéros de la série des 122 qui le compose –, les « étoiles et galaxies n'auraient pu se former » (et accessoirement : la vie apparaître) ; voilà donc « un » univers où tout est très *précisément* (jusqu'à donc, ici, la cent-vingt-deuxième décimale !) calculé pour que la vie et, notamment, la « pensée » : dont celle en particulier « scientifique » en surgisse – la même observation « scientifique » valant d'ailleurs pour les autres « constantes fondamentales de l'univers » (comme l'avait montré dans les années 70 un autre physicien qui, lui aussi, avait (« scientifiquement ») établi que, si l'on modifiait, là aussi d'à peine quelques décimales, un seul des chiffres de ces « constantes » (vitesse de la lumière, gravitation, Planck, etc.), la vie, en cet univers : pourtant à peine

« modifié », n'aurait pas non plus pu se manifester – et démonstration qui à l'époque, bien qu'annoncée peu ou prou *en catimini*, avait tout de même fait grand bruit dans la communauté scientifique) –; d'où l'élaboration par celle-ci, à peine quelques années plus tard: d'évidence pour réfuter l'inacceptable/scandaleux argument qu'apportait à la thèse « créationniste » cette idée d'« un » univers où tout avait été calculé (et on l'a vu: avec *quelle* précision!) pour que la vie y naisse, de cette « théorie du Multivers »: étant clair que, si au lieu d'un « seul » univers il en existait une infinité: avec, pour chacun d'eux, d'*autres chiffres* de « constantes », les troublant/choquant de l'argument de cet « univers bien calculé-pour (donner naissance à la vie) » étaient écartés – et l'*athéisme* (plus ou moins inconscient) des membres de cette communauté scientifique… comme « sauvé » –; puisqu'alors notre apparition en cet « univers nôtre » n'était plus le fruit de l'intention de quelque « intelligence créatrice » et « (bien) calculante », mais, plus banalement, celui du *hasard* qui, entre une multiplicité d'(autres) univers que leurs (autres) constantes rendaient hostiles à l'apparition de la vie, en avait « *tiré* un » dont les chiffres de ces mêmes « constantes », à cette apparition, *convenaient* – en quelque sorte: nous étions « là » parce que, en tout autre « univers » de ce « Multivers », nous n'aurions *pas pu être*!). Bien sûr, ces considérations n'infirment en aucune façon l'existence ou non de ce « Multivers » – à ce (dérangeant) bémol toutefois que les fondateurs mêmes de cette théorie affirment qu'on ne pourra jamais l'observer (ce qui, d'un point de vue strictement « scientifique », est tout de même quelque peu gênant: en quoi étant encore « scientifique » une théorie annoncée par avance par ses concepteurs qu'elle ne pourra jamais être (expérimentalement) ni vérifiée… ni infirmée?) –; elles montrent seulement que l'*origine* de cette théorie n'est pas de nature (justement) « scientifique »: puisqu'élaborée, non tant pour fournir une meilleure description du « réel »: ce qui est je crois l'ordinaire fonction de toute théorie, que pour écarter une *observation dérangeante* (quoique réalisée elle, de manière tout ce qu'il y a de plus « scientifique ») de ce même « réel » – ce qu'expose à sa façon (presque) naïve le film de Greene… et notamment sa séquence (presque) comique où l'on voit son auteur, armé de son éponge comme « conceptuelle-métaphysique », effacer les (dérangeants) zéros des décimales du chiffre (décidément trop faible) de cette « énergie noire »).

Dimanche 9 août 2020: vision par la fenêtre grand-ouverte de ma voi-

ture de cette campagne sarladaise écrasée de chaleur et de lumière – pas un souffle d'air dans les herbes et les feuillages qui bordent la route : quelque chose comme l'*accablement réalisé* du monde (et accessoirement : de son scripteur – à cet instant lui aussi bien fatigué) –; la canicule, lorsqu'elle atteint les proportions que nous connaissons présentement, est proprement *mythologique*: une sorte d'alentissement du temps qui contraindrait toutes choses à épouser un autre devenir, tissé de stupeur et de silence (*cf.* notamment les pages que, dans mon *Triptyque Sud-marocain*, je lui ai consacrées). L'entrée dans une *autre dimension*, la plupart du temps invisible, mais qui là, sous l'effet de ce phénomène météorologique-extrême, se laisserait pénétrer/traverser/explorer : se manifesterait sous la forme de ces herbes absolument droites, courbées par aucun souffle, de ces feuillages rigoureusement immobiles dans l'air que ne visite aucun vent, aucune « circulation » – et là-dessus : ce silence… qui est comme le « bruit du temps » (celui que font, du moins, ses « miroitements » – ce qui pourrait donner lieu à l'écriture d'un roman dont le titre, inspiré de celui d'un ouvrage de Dick, serait : « Glissements de temps… sur le Sarladais »; mais roman dont je crains qu'en sa (paresseuse/stupéfaite) intrigue il ne s'y passerait rien… sinon (donc) ces « miroitements (du temps) » et cet « accablement (du monde) ») –; est-ce à cette « impossible » fiction que devrait ressembler mon « récit d'*un* été 2020 »? Il s'agirait alors, peut-être, de venir inspecter ce cœur de stupeur et d'éblouissance de la plus haute des saisons : d'en traverser, comme un astronaute (scripturaire) plonge dans un « trou noir » (du même nom), le noyau d'ardeur et de (ici le mot manque) ; et par là (peut-être aussi) de « dire » enfin ce qui se tient, impavide et pourtant passionné, au *centre excentré* de tout ce « dispositif » de champs blonds et de bois noirs présentement exposés (tandis que ma voiture continue de rouler) à la rude caresse solaire : de cela qui, bien que toujours en retrait, en vérité, ce « dispositif »: qu'on appelle aussi plus platement un « paysage », le *commande*. Si bien aussi qu'écrire quelque chose comme le/ce « récit d'*un* été 2020 » se résoudrait finalement à écrire quelque chose comme le/ce « récit d'*un* dimanche 9 août (de la même année) »… et rédaction qui, elle-même, prendrait pour unique « motif » cet après-midi caniculaire où, pour aller chercher « mes » filles à la gare, je traversai dans ma « petite auto » cette campagne sarladaise en proie à tous les enchantements (concrets) de la chaleur, de la lumière et de *cet* été (2020) – et ainsi de suite infiniment : jusqu'à parvenir à cet *instant de pure éblouissance* par où bée, au centre de l'in-connaissable du temps, cette *éternité*-de (ici plusieurs mots manquent)

–; et « instant » où, continuant de rouler vers la gare de Sarlat, j'aurais pénétré sans m'en apercevoir : sinon par cette sensation, à un moment par moi ressentie, de « temps suspendu » qui… (ici le texte – pour ce que peut-être cet « instant » est celui de la traversée par moi de la « singularité » de mon « trou noir » scripturaire (par définition ineffable) ? – s'interrompt)… Quel livre écrire qui dirait le nadir de cet *accablement du temps* – poème ? roman ? essai ? (un peu tout cela à la fois ?) –… sinon celui que je rédige présentement : l'ouvrage d'un « rêveur (définitif) » qui, bien que n'ayant depuis longtemps « plus rien à dire », s'obstinerait à tenter de pénétrer ce *mystère des choses* – que l'été, sans jamais le révéler, surligne de son trait de feu et de (ici le mot manque) –; et pénétration de ce « mystère » qui suppose, par un/son scripteur, la traversée de cette campagne hallucinée de lumière et de chaleur : l'exploration de cette dimension de stupeur où le temps lui-même, cherchant à gagner son noyau de pure éblouissance – le centre où bée en ce mode a-byssal ce qui est ici appelé l'« éternité » –, épouse le mouvement de cet alentissement général qui, comme le ferait un incendie sans flammes, saisit à cet « in-stant » toutes choses (ces feuillages empoussiérés et ces maïs jaunis, ce ciel laiteux et cette terre silencieuse, comme prise dans le *collimateur du soleil*, etc.). Ce monde, on le sait, « n'est pas fait pour les rêveurs » (les scripteurs) – dont atteste notamment, tandis que je continue de rouler, le système incroyablement complexe de toutes ces limitations de vitesse (que j'essaye de respecter – quoique toujours vainement et malgré toutes mes bonnes intentions « sécuritaires-citoyennes ») –… et pourtant ceux-là, ces rêveurs-et-scripteurs, sont les seuls, de ce monde, à être susceptibles d'en explorer le mystère : les seuls, du moins, à être capables d'en faire l'expérience à la fois pratique et *ineffable* (cela qui n'a de nom dans aucune langue et qui, cependant, commande tout langage et toute pensée – cela qui (ici le texte s'interrompt – pour reprendre par ces mots :)… et dont l'été, ses chaleurs et touffeurs, serait comme le seul, la « porte-sur »).

Combien, pour dire le vrai, m'a toujours fasciné cette idée de « seuil » qu'on franchirait, yeux fermés et langue muette : emporté par la seule *tempête de lumière* de l'été (comme elle est « de neige » chez Jaccottet… ou « d'étincelles » chez le « Tony Amsterdam » de Dick)… pour se retrouver, suivant l'expression consacrée, dans un « autre monde » – mais lequel au juste : qu'est-ce que peut bien signifier ce petit qualificatif d'« autre » quand on l'accole à ce mot, lui sans grand mystère : somme toute banal, de

« monde »? Chez Dick par exemple, dans son uchronie intitulée *Le Maître du Haut-château* (dont on a récemment tiré une troublante « série »), cet « autre monde » est un « univers parallèle » (thématique, on le sait, chère à l'auteur d'Ubik) où les Alliés, contrairement à ce qui s'est passé dans notre « monde-nôtre », ont perdu la guerre : hypothèse « science-fictive » qui donne loisir au lecteur de son roman d'imaginer, en ce mode uchronico-temporello-« relativiste », une Amérique occupée à l'est par les nazis, à l'ouest, par les Japonais, mais Amérique où a été écrit, par un scripteur « à peine identifié sous le nom de (Hawthorne Abendsen – le "Maître" même de ce "Haut-château") », un livre qui raconte/expose la situation symétriquement/uchroniquement contraire : celle d'un « monde » (qui est donc celui du lecteur de ce *Maître*) où, cette même guerre, ce sont les Alliés qui l'ont gagnée. J'ai suffisamment médité, tant dans mon *Traité du Même* que dans mes *Variations ubikiennes* (c'est en fait, à quelques bémols près, le même texte), de ce relativisme historique pour n'y plus revenir ; mais ce qui, à présent, m'intéresse dans le récit de Dick, c'est la situation de ce scripteur – chez Dick donc : de cet Abendsen qui, depuis son propre « monde », a écrit une uchronie qui se trouve être la *véridique histoire* du « nôtre » (le roman de S.F. de ce *La Sauterelle pèse lourd* – titre qui fait d'évidence signe vers cette vérité qu'il en faut parfois peu (le poids d'une « sauterelle » ou le battement d'ailes d'un « papillon ») pour infléchir le cours de l'histoire dans une tout autre direction) –… qui, par la seule rédaction de quelque chose comme un « grand récit » : *Sauterelle* ou *Profondeur*, se trouve comme occuper ce « seuil » que j'ai dit : celui « entre les mondes » (traduction science-fictivo-dickienne : entre les « univers parallèles »); et « seuil » que ce scripteur franchit donc, en cet élan « (purement) scripturaire », par cette *rédaction même* : tout se passant ici comme si tout « scripteur authentique », en écrivant son ouvrage « (purement) scripturaire », ne pouvait être en effet qu'un tel « Maître du Haut-château » (celui qui, par sa seule plume, configure en ce mode uchronico-scripturaire d'*autres mondes* – et *a fortiori* d'autres époques, l'instant d'avant inconcevables, de l'histoire de ce/ces « monde(s) »). Par quoi l'on voit que le roman de Dick, avant même que d'être une méditation sur le devenir historique – et les univers uchronico-parallèles (auxquels nous avons échappé – effet selon le même Dick de la divine et très « leibnizienne Providence) –, en est une sur la *fonction historiale de scripteur* : celle de ces « auteurs » qui, pour ce que se situant toujours sur ce « seuil (entre les mondes) », décident en vérité, par *franchissement scripturaire* de ce « seuil », de la forme que va prendre le

futur de cet/ces « autre(s) monde(s) »; par quoi on comprend aussi que les livres qu'ils écrivent alors (*Sauterelle* ou *Profondeur*) sont bien plus que des « (petits) romans de S.F. » ou des « (petits) traités de philosophie »: rien de moins que les ouvrages qui, pour ce qu'ayant apostasié toute dimension de ce « (strict) littéraire »: *cf.* notamment chez Dick le sort qui fut réservé à ses « romans *mainstream* », vont configurer les « autres mondes » sur lesquels débouchera, par franchissement en ce mode « (purement) scripturaire » du « seuil » que je dis, la rédaction (peu ou prou hallucinée) de ces ouvrages mêmes. Bien sûr dans mon propre cas, celui donc de « (pur) scripteur » de cette illisible/impossible *Profondeur*, il n'est pas question d'user, pour franchir ce « seuil » qui me fascine tant, de la méthode romanesco-uchronique illustrée par Dick dans son *Haut-Château* – car sur quel autre événement historique pourrais-je, pour bâtir à mon tour mon (uchronique) fiction, m'appuyer (la victoire de la « sauterelle » Fillon aux présidentielles de 2017 ?!) –; et pourtant je vois bien que toute rédaction de quelque chose comme un (purement scripturaire) « grand récit » a quelque chose de fondamentalement *uchronique*: au sens où est toujours à l'œuvre en celle-ci une sorte de « pari-sur (le devenir historique) » – « sur » la possibilité d'existence, de l'autre côté du « seuil » ainsi *scripturairement franchi* par l'écriture de mon livre, d'un « autre monde », pour l'heure peu ou prou inconcevable et/ou « peu sérieux »; mais « monde » qui pourtant, en quelque autre dimension du temps : du langage et de la pensée, *existe déjà*: suffisant pour cela – pour le faire « être » – d'en pousser la « porte-sur (l'été et sa (ici le mot manque) »).

Aujourd'hui (ou peut-être hier), lundi dix août 2020, le temps était beau quoique (toujours aussi) caniculaire : ils avaient annoncé des orages qui éclateraient sans doute *quelque part* (mais pas *ici*) ; et pourquoi m'escrimais-je à noter de telles informations météorologiques : peut-être parce que je venais de comprendre (*cf.* développement précédent) que le « seuil » que je cherchais en ce mode scripturaire à franchir, devait se trouver/s'ouvrir dans cette forme elle-même temporello-météorologique (« Une porte sur l'été » est le titre du dixième tome de mon « grand récit », mais je vois bien, à présent, que *c'est l'été lui-même* qui est/était cette « porte » – restant à savoir lequel au juste alors : celui « de 2020 » ou un autre passé ou à-venir ?). La saison qu'on nomme ainsi était de toute façon ce pur bloc de chaleur et de lumière dont, en en décrivant les divers avatars : « simple

ciel nu » ou « nuages d'argent », il me fallait en dérouler, jour après jour, les circonstances de sa traversée (à la fois banale et « dramatique »): c'était comme un voyage à travers l'*épaisseur même du temps*… sauf que l'élément de cette « épaisseur » devenait, en ce mode météorologique, peu ou prou visible, palpable (on « nageait » dans son « air » lourd et chaud) ; et voici que, par cette progression harassante-scripturaire sur la page de mon manuscrit, j'en venais à élaborer une sorte de *théorie de la canicule*: rien d'autre que le processus (cette « canicule ») par lequel le temps et le mystérieux élément de son cours se seraient rendus *sensibles* à nos (ici le mot manque). Est-ce que c'était le « seuil » que je cherchais ainsi à (scripturairement) franchir: cette « idée » (sa « théorie ») qu'il devait exister au centre ineffable du « bloc estival », de son épaisseur de chaleur et d'accablement, une « porte » qui, par sa « baillance-sur » (un « autre monde »), permettait la circulation du *courant d'air du temps* (et par là aussi apportait un peu de « fraîcheur ontologique » dans cette étuve qu'était à cet instant le monde – comme quelqu'un qui, suffocant dans une pièce close, ouvre, pour mieux respirer, non seulement sa fenêtre mais aussi sa porte: organisant par là cette circulation de l'« air (du temps) », toujours partout également chaud, mais du moins, cette fois-ci, *en mouvement*: brisant par là le « signifiant central », celui en vérité de ce seul *accablement*, de ce (« torride ») été et de ses (suffocantes) canicules). Ainsi donc, rédiger quelque chose comme ce « récit d'*un* été 2020 » (en ce mode donc: météorologico-scripturaire – ce que j'ai pu appeler plus haut le « devenir-bulletin météo » de mon livre), ce n'était rien de moins que tenter de rendre présent à mes/nos sens l'*élément* de ce temps et de son « devenir » – dont généralement nous, ses créatures « disantes-pensantes », n'avons jamais claire conscience (comme les poissons, par exemple, n'ont pas non plus conscience de l'élément liquide où pourtant ils se meuvent: imaginons un de ceux-ci essayant de « penser » l'eau du fleuve dans lequel il séjourne) –; et « élément » que le « poisson-scripteur » que je suis, mettant à profit la période d'alentissement du cours du « (fleuve du) temps »: celle qu'on a pris coutume d'appeler « l'été », aurait loisir, par description de ses avatars caniculaires/évocation de ses airs stagnants-accablants, de *faire sentir* à ses « poissons-lecteurs » peu ou prou ignorants, eux aussi, de l'élément où pourtant ils vivent et, en ses impalpables air/eau, se meuvent ordinairement). Par quoi, on le voit, la « théorie de la canicule » que j'expose ici peut venir comme une sorte d'« art poétique » (ou plus précisément: « scripturaire ») qui indiquerait la *méthode* dont doit user tout « poisson-scripteur » désirant rédiger le livre par lequel sera rendu sensible à ses

« poissons-lecteurs » l'élément (temporel-aquatique) au sein duquel, bien qu'étant le plus souvent aveugles à celui-ci, ils se meuvent et séjournent ordinairement : si bien aussi que, pour un tel « poisson-scripteur », rédiger quelque chose comme le « bulletin météo (d'*un* été 2020) », ce n'est pas tant essayer de « penser le temps » – activité réservée aux « pêcheurs-philosophes » jetant leurs lignes « littéraires » dans son « fleuve » – que tenter d'en ressentir sur/contre leurs écailles « scripturaires », le *contact* à la fois ineffable/impalpable et pourtant tout ce qu'il y a de plus réel et concret (*cf.* notamment une considération fameuse de saint Augustin sur cette notion de « temps » – et phrase qui décrit exactement notre condition de « poisson » plongé en son élément à la fois « liquide » et « impalpable » : celui que je « sais »… tant que je n'ai pas à le « dire »). Écrire quelque chose comme ce « récit d'*un* été 2020 », c'est d'une certaine façon, à condition on l'a vu de faire épouser à ce « récit » la forme d'un bulletin météorologique-scripturaire, parvenir à *tourner* cette impossibilité dont parle saint Augustin : à déjouer la contradiction qu'elle est entre le/un « savoir » de l'élément où je baigne et le/un « dire » de celui-ci ; et « tourn(ement) » qui nécessite en effet la rédaction d'un tel « (grand) récit » cette fois-ci composé, non pas par les « pêcheurs-philosophiques » se tenant sur la rive du « fleuve du temps », mais par les *poissons-mêmes* habitants de ce fleuve ; et « poissons » qui, pour ce qu'étant ces (poissons-)*scripteurs*, ont la supériorité sur leurs homologues (pêcheurs-)*littérateurs* de… (ici le texte et le développement s'interrompent) – j'ai failli écrire : « (de) savoir ce dont ils parlent »… mais je vois bien que même la formule d'une telle conclusion aurait encore été (philosophiquement) insuffisante et (scripturairement inadéquate).

Chaque développement de ce *Champ profond* doit désormais constituer une sorte d'avancée, pareille à une « brasse » de son nageur-scripteur, dans l'élément de cette dimension, appelée par lui, dès le début de son « grand récit », *profondeur*, où « même espace et temps changent/de-viennent » ; et cela de telle façon que, à la fin, cet auteur, plongé en un tel bain « pensivo-scripturaire », fasse l'expérience pratique, contre sa peau (du même nom), de l'*é-coulement d'un ineffable* constitutif de cette dimension-même (quel sens à cette phrase : du point de vue « littéraire » probablement aucun – mais du point de vue « scripturaire » elle est encore une/cette « avancée » une/cette pro-gression dans l'« impensable élément » que je dis et où je *nage* : celui « où les mots depuis toujours sont en route »)… Aujourd'hui,

mercredi douze août 2020 : annoncé comme le « dernier » (?) de la canicule, était encore une journée belle et chaude dont le « simple ciel nu », à midi, ne se couvrait d'aucun « nuage », selon d'« argent » ou de marbre » de futurs orages promis (par la météo officielle) – aucune imminence dramatique dans l'air, aucune menace (sous la forme par exemple du lever d'un vent) de quelque événement météorologique à venir : ce n'était qu'une journée (banale) qui « cochait toutes les cases » (!) de l'archétypale « belle journée d'été » –; et pourtant, dans toute la quiétude de ce non-devenir, je sentais bien moi, le « nageur-scripteur » de ces présentes lignes, que « quelque chose » était invisiblement/sournoisement à l'œuvre ; mais « quelque chose » sur lequel, pour l'instant, je ne parvenais pas à mettre un mot (et même pas, on l'a vu, celui d'« orage » – puisque, de cet « orage », aucun des signes traditionnels-annonciateurs n'était encore présent, « objectivement » visible/palpable). Mais peut-être après tout que ce « climat » d'(apparent) « non-devenir » constituait encore, pour le scripteur-météorologue que je suis : engagé (donc) dans le projet de rédaction de ce « récit d'*un* été 2020 », les *conditions d'expérience* les plus adéquates à, justement, l'étude de ce « devenir »… quand rien, dans l'air et sous le ciel, n'est le signe de quelque imminence (plus ou moins « dramatique ») que ce soit : une journée, par exemple, où l'on a « annoncé des orages »… mais qui, faisant fi de telles pré-visions (météorologico-*abstraites*), s'obstine à demeurer belle, et chaude, et *pure* (de toute « dramatisation » in-tempestive) – et donc : une journée « idéale » pour procéder à cette observation scripturaire-« scientifique » du *passage du temps* (pour ce que rien en elle justement, de ce « passage », ne le dé-cèle plus ou moins spectaculairement) –; une journée en tout point (météorologiquement) tranquille et (scripturairement) in-signifiante : une de celle qui laisse aux littérateurs « romantiques-attardés » les prestiges (kitsch) de l'orage et les facilités (littéraires) de son « apocalypse de fraîcheur » (dont, dans une autre vie : quand je me « prenais-pour » un poète, j'ai suffisamment abusé… pour n'y plus revenir). Et peut-être pour cette raison que le « devenir » n'est jamais aussi (scripturairement) « é-vident » que lorsque son cours semble (littérairement) « se suspendre » – au « cours » précisément d'une de ces journées (banalement) « belles » et (météorologiquement) « sans histoires » (où rien de notable arrive sinon justement – en cette forme paresseuse et anti-littéraire – ce (pur) « passage du temps ») –; et journées qui pour cela aussi, si elles constituent le désespoir du « (strict) littérateur », sont la providence du « (pur) scripteur »: pour ce que, rien de (météorologiquement) notable ne survenant sur leur (littérairement

ennuyeux) cours, ils sont comme contraints d'écrire-de ce « (pur) passage du temps »… qui est en vérité l'*unique thématique* du « grand récit » que, depuis tant d'années à présent, ils rédigent et pour-suivent (ceci pouvant expliquer le pro-gressif « devenir-bulletin-météo » – dont atteste notamment la (présente) rédaction de ce *Champ profond* – de leur immense/impossible/illisible « Somme »)… Un bémol cependant à ces considérations – et qui pourrait bien constituer comme *la plus grave* des objections que le scripteur de cette *Profondeur* ferait à son propre livre (lui toujours « au-dessus » – peut-être parce que : toujours « en-deça »? – de toute critique « littéraire » qu'on pourrait lui adresser) –: que devient, durant l'écriture de ces milliers de pages consacrées à cette « thématique (uniquement) temporelle », l'*autre dimension de l'espace* – dont l'étude était présentée, dans les débuts de mon « grand récit », comme la *parente pauvre* (ce que j'appelais aussi, en ce temps-là, la « composante *juive* » – opposé à la « grecque ») de toute réflexion de type « philosophique » (et « pauvre(té) » dont mon livre, à cette même époque, se proposait peu ou prou de réparer l'« injustice ») –; aurais-je fini, après de si beaux prémices/si « bonnes intentions », par *oublier* cette dimension d'espace – qui elle aussi pourtant, et en un mode elle pas du tout métaphorique, a sa « profondeur » –… au profit de celle plus (philosophiquement) prestigieuse de « temps »? Tout s'étant passé comme si la discipline (dite) « philosophique » – dans les débuts de mon livre plus ou moins tenue à distance (par notamment cette préséance accordée à la thématique de l'« espace » sur celle du « temps » – « sujet » lui plus « philosophique ») – avait fini par « récupérer » le scripteur de cette *Profondeur*; et cela en lui faisant miroiter, pour l'appâter, le « mystère » que constitue cette dimension de « temps »: alors que d'une certaine façon celle d'« espace » l'est peut-être plus encore – quoiqu'en la forme moins spectaculaire d'une « é-vidence »: celle par laquelle, justement, cette dimension (traditionnellement celle du « voir » et du « vide ») se donne à nous, et par là, peut passer *in-aperçue* du penseur et de sa « pensée ».

La méditation autour de « la dimension du temps » – à partir d'un moment de l'écriture de son « grand récit » *préférée* à celle autour de l'« espace » – serait-elle « la dernière tentation » (en cette forme littéraro-philosophique) du scripteur ? Où l'on comprend en tout cas que mettre les deux (méditations) en balance, c'est vouloir confronter les deux notions d'« é-vidence » (de signature *spatiale*) et de « mystère » (de signature, *tem-*

porelle) : le « mystère de l'espace » consistant alors peut-être en ce trait que, se donnant à la forme d'une telle « é-vidence »: que tout le monde peut « voir », sa dimension justement, contrairement à celle du temps, ne semble pas « faire-mystère » (alors que, précisément, c'est cela qui, en lui/elle, est le plus « mystérieux » – l'*in-apparence* de ce « mystère » même se dérobant derrière les voile/écran de cette « é-vidence »: ce que certains mystiques, dans leur langue forcément oxymorique, ont appelé « le mystère en pleine lumière »… mais dont on comprend qu'ils auraient aussi bien pu le désigner sous le nom d'« é-vidence » qui… (ici le texte s'interrompt))). Si je considère par exemple les objets disposés devant moi sur la table où j'écris présentement ces lignes (la tasse de café, le réveil, les piles de livres ou de manuscrits, etc. – et j'en passe : c'est un vrai bordel !), tout cela, rassemblé par le hasard ou ma paresse dans l'instant unique d'un regard, semble se donner *sans mystère*: ces choses sont *là* devant moi… et, même en me creusant la tête, tout ce que je puis dire d'elles à ce même instant se ramènerait à l'« évidence », de connotation *spatiale*, de ce « là »; si bien que, si je veux introduire un tant soit peu de mystère dans la morne « nature morte » qu'elles composent, il me faut passer à cette autre pensée que, dans quelque temps : minutes ou jours, elles auront *changé*: la tasse de café sera vide, les aiguilles du réveil auront avancé et les livres empilés auront été remplacés par d'autres, etc. ; mais tant que j'en reste à l'instant de mon regard (forcément « instantanéisant ») sur elles il n'y a que l'*évidence de leur présence* sans *retrait* dans l'espace devant moi (celui délimité par le rectangle de la table) ; et « é-vidence » qui vient comme « le contraire » de tout « mystère »: comme la dimension de cet « espace » vient comme cela qui, en le mode de cette confrontation entre les deux notions d'« évidence » et de « mystère », *toujours s'oppose* à celle du temps. Ce qui peut aussi expliquer pourquoi le scripteur de cette *Profondeur*, et aussi déterminé ait-il été dans les débuts de la rédaction de son « grand récit » à accorder la *préséance* à la méditation autour de la dimension de l'espace sur celle autour de la dimension du temps, a tout de même fini par tomber dans le piège (littéraro-philosophique) que toujours tendent aux scripteurs cette dimension seconde et la séduction de son « mystère »: pour ce que toujours sans doute, il s'avérera plus facile d'écrire du/d'un « mystère » (peu, important lequel – en l'occurrence ici : celui du temps) que de/d'une « é-vidence » (sur laquelle, par définition, il n'y a « rien à dire »… que, justement, des « évidences »). Mais où l'on voit aussi par là que, en une telle dérive scripturaire d'« é-vidence (spatiale) » à « mystère » (temporel) », quelque chose a peut-être été manqué/mis sous

le boisseau (littéraire) par le scripteur coupable d'un tel impair : cette vérité que l'« é-vidence » *est plus mystérieuse*… que le « mystère » lui-même ; et cela parce qu'elle est un « autre mystère »… mais mystère, lui, plus mystérieux en cela que, moins vulgaire (ou plus « élégant »), *il ne se donna jamais comme tel* (« mystérieux » : préférant se dissimuler sous les apparences d'une/de « é-vidence ». On objectera à ces considérations que le « sujet » de mon livre n'est ni le temps ni l'espace, mais bien la *profondeur* – cette « dimension où même celles d'espace et de temps changent/de-viennent » ; (ce pour quoi il existe une « profondeur (de type) spatial » et une autre « (de type) temporel » – *cf.* notamment, dès le premier tome de mon « grand récit », l'analyse de la *Flagellation* de Piero : probablement le tableau cardinal de toute ma « Somme ») –; mais objection à laquelle on peut répondre en faisant voir que les *composantes* de cette « dimension de profondeur » ne sont pas tant celles d'espace et de temps… que celles d'« é-vidence » et de « mystère » : « notions » qui, dans la pensée vulgaire-philosophique : « littéraire », semblent s'opposer ; mais qui, par passage à l'autre dimension de cette « profondeur », trouvent leur réconciliation et complémentarité par l'exposition en l'(ineffable) « milieu » de cette même « profondeur » de cette vérité que, plus une chose (un « motif ») est « é-vident », et plus il est « mystérieux » ; et voilà pour quoi aussi sans doute la première « percée (dans l'histoire) » de cette dimension inédite de « profondeur » s'est opérée, non pas en mode « littéraire » : philosophique, mais bien celui *pictural*(-perspectif) : pour ce que, comme je l'ai dit dès le tout début de mon « grand récit » : dès son chapitre initial, le projet à l'œuvre dans l'art pictural-perspectif qui apparaît au Quatrocento florentin n'était rien d'autre que celui de rendre « mystérieux » l'é-vidence d'un/du visible du « motif » d'un homme-Dieu (dont on connaît bien assez le Nom).

É-vidence (d'essence spatiale-picturale) et Mystère (d'essence temporelle-philosophique) : ce serait là en vérité les deux « composantes » de ma (plus en-globante) *profondeur* ; cette « dimension » dont on comprend dès lors que, si elle est celle « où même espace et temps ont loisir de changer/de-venir », c'est parce qu'elle est d'abord celle où, en son « (ineffable) milieu », les deux notions de cette « é-vidence » et de ce « mystère », en apparence (littérairement) opposées, ont, elles, loisir d'échanger leur rôle/trait respectif ; et cela en donnant pratiquement « à voir » cette *vérité* que plus une chose (un « motif ») est é-vident et plus elle (il) est mystérieu(se) ; mais

« vérité » qui ne peut être exposée que *par passage à* la (plus en-globante) « dimension de profondeur » que je dis : pour ce qu'en celle-ci, *et seulement en celle-ci*, ces mêmes (notions de) « é-vidence » et « mystère » trouvent le moyen, l'« (inefffable) élément », de cesser de s'opposer (littérairement)… pour se compléter (scripturairement)… Aujourd'hui, jeudi 13 août 2020, et après que les orages annoncés aient (?) finalement (comme prévu – mais non comme (ici l'adjectif manque)) éclaté (la veille au soir), le temps était frais, gris, doux, couvert, etc. ; et voici que ce retour de la fraîcheur dans/sur le monde avait généré, chez le scripteur du présent manuscrit, une sorte de retour, par le même mouvement, du « refoulé métaphysique » : dont attestaient d'évidence les pages qu'on vient de lire (et qui sont un peu pareilles aux frétillements d'un poisson-scripteur qu'on remet à l'eau… du fleuve du même nom). Mais voici que ce mot de « retour » prenait dans mon esprit, comme libéré par cette fraîcheur délicieuse-soudaine de l'accablement physico-intellectuel généré par toutes ces journées caniculaires, un sens, non plus tant « psychique », que « toxicomaniaque » ; et cela parce que, regardant la veille au soir, tandis que le tonnerre grondait, une série « où il était question de la « communauté des drogués » (des *junkies*) », l'idée m'était venue/m'avait subrepticement visité… que la métaphysique était en vérité, de toutes les drogues, *la plus dure* de toutes ; et que donc, de la même façon qu'il y a des « retours (de métaphysique) » : dont les considérations sur le couple « é-vidence »/« mystère » qu'on vient de lire sont/étaient les (très constatables) trace/griffe *scripturaires* ; quoi d'autre encore ? Ceci peut-être que, toujours lancé dans cette même idée : celle que la métaphysique serait, comme le disait Baudelaire, lui, de la poésie, la « drogue absolue » – à condition bien sûr de l'aborder, non pas par son côté littéraire-philosophique, mais par celui scripturaire-vertigineux (« a-byssal ») –, une sorte d'orgueilleux sentiment de supériorité-sur… les autres drogués (aux « stupéfiants » plus vulgaires – quoique recherchant eux aussi cette « absoluité » de la toxicomanie) m'était venue ; mais orgueil dont, en même temps, je voyais bien qu'il procédait de cette autre pensée que tous les toxicomanes, peu ou prou, recherchaient la même chose que me procurait moi la pratique (quoiqu'en ce mode a-byssal/scripturaire) de cette même « métaphysique » – à savoir : ce « vertige » (du même nom) – ; et idée dont, tout en en voyant très lucidement extrême *présomption* : pour ce que je n'ai jamais tâté de quelque drogue (dure ou douce) que ce soit, je tirais cependant ce sentiment d'orgueilleuse) *pitié* envers mes « frères humains »-toxicomanes : ces (donc : pitoyables) créatures qui, tout en ayant toujours clairement

identifié le *but* de leur toxicomanie : cette « absoluité-de » (leur drogue particulière), n'ont pas su, probablement : par paresse ou faute de « moyens intellectuels » plus adéquats à leur quête, trouvé le *bon stupéfiant*, non tant chimico-artificiel que pensivo-scripturaire, qui leur aurait permis d'accéder, sans danger pour leur santé (physique comme mentale), à ce « but » même (et je sais bien que n'importe quel « toxico » balayerait d'un revers de sa manche (relevée) de telles considérations – mais comme ceux-ci, en général : tant du moins que dure leur « addiction », n'écrivent pas, celles-ci ne risquent pas d'être contredites : l'impossibilité (littéraire) de « dire » venant par là comme le châtiment (scripturaire) du toxico-vulgaire qui se retrouve dans la situation d'un auteur qui, tout en ayant énormément à « dire », ne trouve pas en lui, du fait de son addiction-même, les ressources pour… (ici le texte s'interrompt)). Où l'on comprend qu'ici encore s'affrontent les deux dimensions de cette « (stricte) littérature » – domaine du drogué aux « stupéfiants (vulgaires) » – et de cette « (pure) scripturature » – domaine elle du drogué au « stupéfiant absolu » (celui donc de cette métaphysique) ; mais affrontement qui, replacé dans cette perspective métaphorico-« toxicomaniaque », ne peut que faire ressortir la supériorité de la seconde sur la première (et voici que, rédigeant la conclusion de ce développement, une éclaircie sans rapport se fait au/sur le jardin).

La « drogue absolue » est cette pensée de type métaphysique jamais, en vérité, n'est, par les philosophes de profession, illustrée/développée en cette forme vertigineuse-« stupéfiante » qui, en substituant une addiction de nature pensivo-scripturaire à une autre de nature, elle, chimico-littéraire, pourrait *guérir* les créatures disantes-pensantes de leurs autres (et plus vulgaires) « toxicomanies » : pour ce que ce que recherchent en celles-ci tous ces « drogués » n'est rien d'autre que, justement, ce « vertige » et cette confrontation avec l'« a-byssalité » (du *sens* – dont l'homme, toujours, est le « possédé »). Si bien que pour *cet* homme, la question n'est pas tant de savoir comment, de cette « possession », s'affranchir (il n'y arrivera pas) que de choisir, parmi le catalogue varié des stupéfiants, selon, licites ou illicites/scripturaires ou littéraires/pensifs ou chimiques/doux ou durs, ect., celui qui, avec un minimum de dommages collatéraux pour sa santé (tant physique que mentale), lui donnera loisir d'explorer ce « vertige » et cette « abyssalité (du sens) » – pour moi donc : les pratique-et-illustration de cette « pensée de type métaphysique » –; et par là aussi (presqu'accessoirement) :

le préservera de tout « l'ennui des jours »… et de leur (morne) succession en ce mode, selon, cosmique ou météorologique. Quelle étrange situation que celle de cet « homme », de cette espèce « à peine identifiée sous le nom de (*homo sapiens*) », et créature qui, pour avoir un seul jour eu l'idée (plus ou moins « baroque ») de lever le regard vers le ciel : vers ses étoiles ou ses nuages, s'est mise à se poser toutes sortes de *questions* (elles aussi plus ou moins « baroques ») telles que… (ici le texte s'interrompt – même si, ces « questions », le lecteur, je crois, n'aura pas trop de mal à les rétablir) ! Aujourd'hui vendredi quatorze août 2020, après la grisaille de la veille, le temps se remettait progressivement au beau et au chaud ; et voici que toutes choses, dans le jardin du proche, semblaient relever la tête pour s'offrir à cette éclaircie revenue – cela faisant un peu comme si l'orage de la veille avait lavé/dépoussiéré, non seulement le monde, mais aussi la *présence* de toutes ces choses qui le peuplent ordinairement (cependant la température demeurait clémente – aucun retour dans l'air (frais) de l'*accablement* qui avait présidé aux journées caniculaires de l'autre semaine) – ; mais cela faisant aussi un peu comme si le cours du temps, pareillement débarrassé par l'orage de la poussière du (trop) long été, se remettait en place ; et voici que j'étais cet homme qui, debout « sous le simple ciel nu » (quoiqu'encore parcouru, ici et là, de rares « nuages d'argent ») : à mi-chemin de fraîcheur et d'accablement (tant physiques que « spirituels »), se remettait à méditer d'une infinité de choses vagues et pourtant (ici le mot manque) ; comme si ma/sa pensée et la météorologie épousaient en vérité le *même fil*. Et à ce même instant je sentais bien qu'en moi se combattaient le poète et le penseur (le « littérateur » et le « scripteur ») : le(s) premier(s) essayant de tout tirer-vers l'écriture d'une (belle) page et le(s) second(s) vers l'exploration de la (plus profonde) des pensées – ces deux « postulations » étant-elles vraiment si inconciliables que je le dis ?

Le simple ciel nu est-il donc riche ?
Les nuages d'argent sont pareils à des fleurs.

(l'énigmatique distique de Hölderlin comme une *antienne* qui rappellerait à l'auteur de ce *Champ profond* qu'une alliance, sinon entre « littérature » et « scripturature », du moins entre poésie et pensée reste possible – *cf.* notamment la distinction que fait Heidegger entre les deux « dangers » qui, selon lui, toujours menacent la pensée : celui « merveilleux » (de la poésie) et celui « ratiocinant » (de la philosophie)). Et la « pensée la plus

profonde », à ce même instant, n'était rien d'autre que l'idée de ce sens qui, malgré l'apparent « sans-rapport » entre la question et la réponse de ce distique, parvenait pourtant à tisser un *fil* entre la « richesse » de ce « simple ciel nu » et l'« argent » de ces « nuages pareils à des fleurs » – par ce « Et » et ce « Mais » (tout aussi illogique) qui faisaient rebondir, en cette forme comme scripturaro-météorologique, le poème du penseur :

(…) Et *de là-haut tombent en pluie*
L'humide et la rosée. Mais *quand l'azur*
Est effacé, le bleu simple, voici paraître
Le mât du ciel (…)

Ainsi, par cette lecture de l'« écrit » du ciel, était donné aux « terrestres », aux créatures disantes-pensantes qui « cheminent-sous » son palimpseste d'étoiles et de nuages, un « singe »… qui était celui, in-effable et pourtant in-déniable, de ce « simple ciel nu » – de son « azur » qui, même « effacé » par les « fleurs » de ces « nuages d'argent », a pourtant cette capacité à faire « paraître » ce « mât » (lui-même semblable à du « marbre » ou à du « minerai ») :

(…) Et de là-haut tombent en pluie
L'humide et la rosée. Mais quand l'azur
Est effacé, le bleu simple, voici paraître
Le mat du ciel (qui ressemble à du marbre) tel du minerai
Signe de la richesse.

(et aujourd'hui samedi 15 août 2020, jour de la « fête nationale » de l'Europe et de son « *Reich* d'amour », les cloches qui appelaient, dans l'air frais et absolument labile, les poètes et penseurs à (ici le texte s'interrompt) étaient elles-mêmes pareilles à des messagères qui auraient… (ici, le texte *et* le développement s'interrompent)).

Il y avait eu dans le temps des hauts-faits et des légendes, des prières et des refrains fredonnés sous les nuages – mais qu'en était-il resté : rien d'autre que ce ciel qui, tel le « trou noir du *sens* », avait tout absorbé et jamais rien rendu (la terre, de ce côté-ci du monde, en était restée comme exsangue et (spirituellement) stérile) – ; est-ce que nous, les « terrestres », nous parlions/

pensions parce que le ciel lui, au-dessus de nos têtes exposées, selon, à la « nu(dité) » de son « azur » ou à la « permanence voyageuse » de ses nuées, *toujours faisait silence*? Ou bien est-ce que nous, les « scripteurs », « scripturions » parce que ce ciel était « en quelque sorte comme (…) un écrit » où nous « lis(ions) », rédigé dans la langue météorologique de la mystérieuse succession de ces « azur nu » et de ces « nuages d'argent », ces « richesse et infini » (qu'il s'agissait ensuite, par « imit(ation) » et/ou sous-titrage de leur film mouvant, de traduire pour nos « frères humains »-terrestres)?

> *Qu'est-ce donc que la vie des hommes? Une image de la dignité.*
> *C'est sous le ciel que cheminent tous les terrestres: ils*
> *Le contemplent. Et lisant, en quelque sorte, comme*
> *Dans un écrit, les hommes imitent la richesse et*
> *L'infini (…)*

(mais que vient faire ici la « divinité » – est-ce le nom du *silence* que « fait » le ciel pour enjoindre à ceux qui, « sous » (le dessous-de) sans palimpseste d'étoiles et de nuées, toujours « cheminent »… de répondre en langage (sonores-articulé) et en vérités (toujours « avant-dernières ») à la question, elle: muette, qu'il nous pose: de résoudre, par mots et pensées, l'énigme de l'oxymore de sa/cette « permanence voyageuse »?). Une « divinité » qui donc, ne se « cacherait » (Pascal) pas tant qu'elle *ferait silence* et, en le « faire » d'un tel « silence », enjoindrait aux « terrestres chemin(ant) » sous son « écrit » (toujours muet), non tant de « poétiser (littérairement/pensivement) », que de *scripturer*: par quoi aussi serait donné loisir aux terrestres-et-scripteurs/poètes-et-penseurs de sous-titrer le film, lui toujours silencieux et mouvant de ce(s) « ciel(s)-éternellement en voyage » de leurs nuées qui, « effaçant l'azur » du ciel/voilant « d'argent » la nudité de son « bleu simple », sont « pareil(les) à des fleurs » (pourquoi des « fleurs »? – pourquoi pas plutôt des (ici le mot manque)?)

> *Le simple ciel nu est-il donc riche?*
> *Les nuages d'argent sont pareilles à des fleurs.*

Mais où l'on comprend que si *nos* vies – à nous les « terrestres » qui, tant que nous « vivons », ne pouvons faire autrement que de « chemin(er) sous le ciel » (pour ce que « vivre », c'est toujours « vivre sous le ciel ») – sont « *une* image de la divinité », alors cela signifie aussi que nos paroles-et-pensées

sont elles-mêmes pareilles à l'écho (sonore) de ce *silence* qu'est/que « fait » la « divinité »; et « silence » que traduit en « fleurs » – l'image terrestre la plus proche du mutisme des choses (du même nom) – l'effacement par ces « nuages d'argent » du « simple ciel nu » et de son « bleu » (du même nom) (où l'on comprend que le choix par le poète-météorologue Hölderlin de l'image – en apparence : littéraro poétique presque un « cliché »!) – de ces « fleurs » n'est pas du tout l'effet de quelque entraînement rhétorico littéraire – pour ce que le *fil de sens* qui, aux yeux cette fois-ci du penseur-scripteur Hölderlin, unit ces « nuages d'argent » aux « fleurs » n'est nullement, par exemple, leur couleur – les fleurs terrestres étant rarement, je crois, « d'argent » –… mais bien ce « silence » caractéristique des deux termes de la comparaison nuages/fleurs – « ardent » chez les secondes, plus « rêveur » chez les premiers –; mais « (faire-de ce) silence » qui, de toute façon, est d'abord, comme on l'a vu plus haut, l'*attribut* le plus profond (quoique le moins ou) de cette/la « divinité »). Et voilà pourquoi sans doute « la vie des hommes » est cette/« une image de la divinité » – mais seulement, justement, une « *image*-de » (celle-ci) –: pour ce que ces « hommes », en « contempl(ant) »/« lis(ant) » l'« écrit » du ciel sous lequel, leur « vie » durant, ils ne peuvent faire autre chose que « cheminer », ont trouvé le moyen, par invention du langage-et-de-la-pensée, de correspondre-à/imiter-le (quoiqu'en un mode lui « sonore ») le *faire-silence* de « la divinité »; mais où l'on comprend aussi par là que, de la même façon que (selon un passage fameux de la *Genèse*) l'homme est cette « créature faite à l'image de Dieu », ses langage-et-pensée, élaborés par « chemin(ement) » sous l'« écrit » du ciel : « contempl(ation) »/« imit(ation) » *scripturaires* de la « richesse-et-infini » de l'a-byssalité de l'in-effable du/de (son) « sens », ne sont rien d'autre/sont eux-mêmes « pareils-aux » échos sonores du silence de cette « divinité » (l'homme parle parce que, toujours, celle-ci *fait silence*).

Dieu n'est pas tant « silencieux » (ou « muet ») qu'Il est cela qui, en tout « silence »: à commencer par celui du ciel, le « *fait* (silence) »; ce pour quoi seul le traitement *scripturaire* du langage, cet « écho sonore »-pensif du silence de « la divinité », permet à certains hommes (donc : aux « (purs) scripteurs ») de remonter plus haut que ce silence (encore seulement « céleste » – domaine ordinaire des poètes-et-littérateurs : fussent-ils « météorologues »): à rien de moins qu'au *faire-de*, par « la divinité », de ce « silence »; ce pour quoi Hölderlin, dans le poème pré-cité, ne dit pas

que les hommes sont « une image de la divinité » – affirmation qui serait peu ou prou une banalité théologique (*cf.* la phrase archi-connue de la *Genèse*) –: mais que c'est seulement leur « vie », pour ce que justement passée à « chemin(er) sous » l'« écrit » de ce ciel silencieux, qui en est une (les hommes « poétisent » parce que le ciel est silencieux – mais ils « scripturent » parce que l'auteur d'un tel « faire-silence » du ciel n'est rien de moins que « la divinité » elle-même: ce pour quoi, c'est leur « vie » et non leur personne qui est (à) « l'image de (cette) « divinité »)? C'est le silence du ciel qui a généré l'idée, chez les « terrestres », de ce traitement littéraire du langage… mais c'est le « *faire*-silence » de la « divinité », en cela plus originel que le silence (simple) du « (simple) ciel nu », qui est à l'origine de celui, cette fois-ci *scripturaire*, de ces mêmes langage-et-pensée: par quoi, là où le « (strict) littérateur » s'essaye à répondre en mots au silence du ciel, le « (pur) scripteur », lui, s'efforce de percer l'évidence mystérieuse du « faire-de »… ce même silence; et « faire(-de) » où réside en effet toute la « richesse » du/des « simple(s) ciels nus »… qui, sans le « faire(-de ce/leur silence), seraient sans doute pareils aux (ici plusieurs mots manquent) – dans tous les cas: n'autoriseraient pas l'« efface(ment) », par des « nuages d'argent pareils à des fleurs », du « bleu simple » de leur « azur » –; et cela pour ce qu'il y a une considérable nuance entre le « silence », attribut (presque) banal du ciel, et son « faire(-silence »), œuvre elle de « la (seule) divinité »; ce que l'on peut encore exprimer en posant que, tandis que le silence du ciel est encore d'ordre « (strictement) littéraire », le « faire-de (ce silence) », pour ce que relevant uniquement, lui de l'œuvre de « la divinité », est, lui, d'ordre « (purement) *scripturaire* ». Si bien aussi que, si « la vie des hommes » (des littérateurs) est en effet cette « image de la divinité » seule celle des scripteurs… (ici le texte s'interrompt); et cela parce que, dans le traitement différent que les deux font du langage: en ces mode, selon, littéraire ou scripturaire, c'est en réalité leur *approche du silence* (à l'origine de ce langage) qui diverge: les littérateurs en restant au « dire » de ce silence (à la traduction sous-titrée de son ineffable)… tandis que les « scripteurs », eux, s'efforcent d'interroger le « faire(-de) », toujours plus *en-amont*, de ce « silence »; et « en-amont » (du sens) qui est lui comme le domaine réservé de ce que Hölderlin appelle « la divinité »: en tant que celle-ci n'est rien d'autre que *le sens du sens* – et aussi bien: la réserve d'in-effable et d'a-byssal qui donne aliment, sonore et fini, aux langage-et-pensée (« humains »).

C'est sous le ciel que cheminent tous les terrestres: ils

Le contemplent. Et lisant, en quelque sorte, comme
Dans un écrit, les hommes imitent la richesse et
L'infini (…)

Mais où l'on comprend que, dans le cas des « (purs) scripteurs », le traitement (particulier) qu'ils impriment au langage : l'approche (scripturaire) qu'ils font du silence, ne peut plus se réduire à cette/une simple « imitation »: plutôt à la tentative de remontée à la *source* même de ces « richesse-et-infini »; et « source » qui, dès lors, ne peut plus être elle-même que celle de tout silence : celle par conséquent, en cet « extrême-amont » du *sens*, de son « faire(-silence) »… qui est, comme on l'a déjà dit, l'œuvre seule de « la divinité ». « Dieu » serait-il Lui-même ce scripteur, auteur de l'impossible/illisible « écrit » du ciel : du « grand récit » temporello/météorologique que raconte la succession de ses « bleus simples » et « nuages d'argent »; et ouvrage dont, tandis que les littérateurs ne chercheraient qu'à en « imiter » la « richesse et l'infini », les scripteurs eux, pour ce que venant par un autre chemin au *silence* à l'origine de ceux-ci : aux a-byssal-et-ineffable (du sens) du « faire-de (ce silence) », s'efforceraient, eux, de… (ici le texte et le développement s'interrompent – mais non tant par incapacité à « dire » que par impossibilité de « faire »… ce que seule « la divinité », en tant que « sens du sens », a loisir de réaliser pratiquement-célestement).

Je ne sais trop pourquoi chaque été qui passe, et cela depuis des décennies, me ramène à la lecture de l'*Anabase* de Perse (et le présent de 2020, comme on l'a entrevu plus haut, ne fait pas exception à la règle) – parce que ce poème est censé nous relater une aventure qui prend pour cadre/« s'établit avec honneur sur » cette saison ?

Car le soleil entre au Lion et l'Étranger a mis son doigt dans la bouche des morts. Étranger. Qui passait. Et nous parle d'une herbe (…)

; ou bien parce que Perse, en son épopée,n'a pas tant cherché à raconter une conquête et sa « migration vers l'ouest » qu'à dire l'*essence de l'été* – celle de la saison où s'accomplissent justement de telles conquêtes, migrations et autres fondations d'« empire »:

L'Été plus vaste que l'Empire suspend aux tables de l'espace plusieurs

étages de climats. La terre vaste sur son aire roule à pleins bords sa braise pâle sous les cendres (…)

Perse a écrit son poème dans le cours des années vingt du siècle dernier, c'est-à-dire à une époque où le pays dont il était le très officiel représentant (diplomatique) avait encore un « empire (colonial) » – dont le Secrétaire du Quai d'Orsay, à ses moments perdus, aurait alors été, en cette forme poético-épique, comme le (lui aussi : très officiel) *chantre* (un peu de la même manière que, quelques décennies auparavant, Kipling, quoique dans un registre plus romanesque, avait été celui de l'Empire britannique) – ; ce qui peut expliquer le purgatoire-critique dans lequel son œuvre, sous la pression de l'idéologie dominante-néo progressiste (*versus* « anti-colonialiste »), est entrée : *cf.* ce qu'en disent notamment (cités dans le cours de cette *Profondeur*) le triste Badiou (qui ne peut cependant s'empêcher d'admirer le poète) et l'inepte [retrouver le nom de cette *connasse*] (qui s'imagine être subversive parce qu'elle l'égratigne – tout en dressant par ailleurs, dans le même livre, un long panégyrique d'auteures telles que Marguerite Duras… ou Annie Ernaux (!) : donnant par là une preuve supplémentaire de cette vérité que *nos admirations nous ressemblent*) ; alors que, (re)lue froidement, il n'y a dans l'œuvre de Perse en général et dans cette *Anabase* en particulier (mon livre de lui préféré) aucun signe que leur auteur aurait pu pencher du côté de l'« idéologie colonialiste » alors en effet dominante à son époque – sinon peut-être leur tonalité d'acceptation du « monde » tel qu'il est (ontologiquement) et tel qu'il vient (historialement) :

C'est là le train du monde et je n'ai que du bien à en dire (…)

(affirmation qui constitue en effet, en sa candeur comme poético-philosophique, une sorte de déclaration de guerre à toute cette militance littéraro-(néo-)progressiste – dont le mot d'ordre serait alors celle de son *exacte contraposée* : « C'est là le train du monde et je n'ai que du *mal* à en dire »)… Mais moi qui, obscur scripteur présentement engagé dans le projet de rédiger quelque chose comme le « récit d'*un* été 2020 » – et pour cela : parfaitement indifférent aux catégories politico-littéraro-idéologiques de ces « anti- » ou « pro-colonialisme » (les illustrateurs de la seconde n'existant d'ailleurs que dans l'imagination de ceux de la première : ce pour quoi ceux-ci ont récemment créé – pour sans doute ne pas être trop contredits par les faits (et donc : ce « train du monde ») – celle, inédite et plus sournoise,

de « *néo*-colonialisme ») –, je vois bien que ce qui, en cette *Anabase* (relue donc chaque été), me fascine n'est pas tant cette notion d'« Empire » – dont Perse serait alors, si l'on en croit cette critique néo-progressiste, comme le « chantre » et le « célébrant » (celui qui, par exemple, n'aurait eu, de l'ex-empire colonial français, « que du bien à (en) dire ») – que celle « plus vaste » (et elle : *plus décisivement scripturaire*) de cet « été (qui) suspend aux tables de l'espace plusieurs étages de climats » – passage dont, rétabli en sa splendeur poético-langagière, voici la suite immédiate :

La terre vaste sur p. 128 « Éloges » (poésie/Gallimard suc violet.

(et reconnaissons qu'il faut beaucoup de *mauvaise foi* – le « fond » qui assurément manque le moins à toute cette « critique néo-progressiste/anti-colonialiste » – pour pointer en ces lignes (au moins : littérairement) admirables et somptueuses quelque « éloge » – le titre même du recueil de Perse où figure cette *Anabase* – de la structure impériale en général et de celle de l'ex-empire colonial français en particulier : puisque le « bien (qui est) dit-de », en ces « Éloges », ne concerne pas tant quelque « Empire » que ce soit (colonial-français ou autre)… que ce « train du monde » – expression sur laquelle, moi qui justement, en mon présent ouvrage, ne cherche rien d'autre qu'à cerner plus précisément le mystère (temporello-scripturaire) de ce « train », il me faut maintenant revenir).

Il est clair en tout cas que, chez Perse, ce « train du monde », dont le poète se propose sans façon de prononcer l'« éloge » : de « dire » tout le « bien » qu'il en pense, n'est pas tant celui de l'*espace temporel* nécessaire à l'édification d'un « Empire » (peu importe lequel) que celui par lequel, durant l'espace d'un unique été, quelque chose comme un « monde » va pouvoir être mis (donc) « en *train* » – et « mise en train » qui suppose, à côté de la « fondation (de) ville(s) (acte en effet d'essence encore « impériale ») :

C'est là le train p. 118 Éloges) de latrines (…)

; voire d'un « change(ment) d'image » de la « terre » :

et le navigateur en mer p. 118 en montagne.

, la méditation préalable par le poète, témoin de tels « (grands) travaux » et autres « fondations » (de villes – « placée(s) au matin sous les labiales d'un nom pur »: la fonction, je suppose, de ce poète) – en le mode scripturaire de la rédaction de ce que Perse appelle lui-même plus loin, au chapitre VI de cette/son *Anabase*, une « ardente chronique »:

Puis ce fut p. 124 ardente chronique (…)

–… la « méditation préalable » (dis-je), et donc « plus vaste », par le poète de cela qu'il appelle (d'une façon volontairement/littérairement un peu vague et désinvolte) le « train du monde »; mais expression dont l'évidente connotation temporelle fait signe, elle, vers une autre méditation dont l'*objet*, plus précis et cette fois-ci « (purement) scripturaire », serait alors *cet* été-même – celui où s'accomplirent, en mode « impérial », tous ces « (grands) travaux » et autres « fondation/de ville(s) au matin) »… et dont, parallèlement, le *vecteur* serait la rédaction de quelque chose comme cette « ardente chronique » – probablement la définition la plus exacte du projet que, rédigeant ce présent *Champ profond*, je poursuis pour ma part (« quelque chose comme le récit d'*un* été 2020 » – quoique lui sans « empire » ni autre « épique » conquérant) – ; et voilà pour quoi sans doute, au mitan presqu'exact (p. 197 d'un manuscrit – qui, comme tous ceux qui l'ont précédé, devrait normalement en comporter quatre-mille) d'une telle rédaction, m'a (re)visité la nécessité de (re)lire (certes comme chaque été mais cette fois-ci, en celui peu ou prou « dramatique » de 2020, de façon plus lucide et consciente) le « poème scripturaire-estival » qu'est cette *Anabase* – et modèle dont s'inspirer pour tout scripteur désirant méditer à fond le « train » particulier qu'imprime au « monde » la saison du même nom (et à *majuscule*) :

L'Été plus vaste que l'Empire p. 128 sac violet.

(et même si le scripteur de cette autre « ardente chronique » n'a été lui le témoin d'aucune édification d'« Empire » – plutôt même celui, en sa version « colonialiste-effectif française », de son effondrement l'année de sa naissance étant celle de Diên-Biên-Phu et du début de la guerre (dite) « d'Algérie »)… Aujourd'hui dimanche seize août, après une matinée ponctuée d'averses, le temps était revenu au beau, au clair et au chaud ; et, en une telle éclaircie du « monde », c'était une douce chose que de (re)

lire un texte dont l'auteur, du « train » de ce « monde », ne se proposait que de « dire du bien » – ce qui bien sûr d'abord me changeait de tous ces textes dont les auteurs eux, de ce même « train », ne veulent (en) « dire que du mal » (qu'ils soient d'ailleurs progressistes ou réactionnaires – « de gauche » ou « de droite ») –; mais surtout, assis au jardin dans la merveilleuse lumière de la déclinante après-midi de cet août unique de 2020 – et relisant notamment ce passage du poème où est risqué sans complexe, à côté des mots de « puissan(ce) », de militaire « et de filles parfumées », de bonheur et de « bien être »:

Tout-puissants p. 124 comme Memnon…

(lignes qui en effet, lues froidement : avec les lunettes de l'idéologie néo-progressiste, peuvent être regardées comme une véritable déclaration de guerre au « politiquement correct » – tant dans sa version « anti-colonialiste » que « féministe ») –, je comprenais la raison du purgatoire critique que traverse aujourd'hui le poète auteur de ces lignes (involontairement/candidement) provocatrices – mais raison qui n'est pas tant d'origine « politique » qu'en vérité *ressentimentale*: pour ce que Perse, avant que d'être ce (supposé) « chantre de l'Empire (français-colonial) »: accusation dont j'ai montré plus haut la totale ineptie, est d'abord, et plus simplement/profondément, ce *poète du bonheur* et des célébration/« éloge » du « monde » et de son « train-tel-qu'il-va » (ce qui, bien sûr, ne peut que déplaire très fortement à toute cette clique littéraro/néo-progressiste – dont on sait bien que la véritable passion qui la meut n'est pas tant celle de la défense de « causes » (forcément justes et bonnes – quoique « bonnes » surtout à en tirer le « discours sans réplique » par lequel elle va chercher à culpabiliser/terroriser ses adversaires) que celle, plus triste mais plus profonde, d'un *général ressentiment* contre ce « monde »-même et son train »: dont il s'agira alors de « dire », en cette forme critique-ressentimentale, tout le « mal » possible –; et qui ne comprend par là que, en une telle époque de général soupçon-et-ressentiment, un poète tel que Perse, pour ce que lui toujours prompt-à l'« éloge » de ce « monde » et « au dire-du-bien » de son « train », ne peut plus être reçu par les littérateurs, et autres lecteurs de poésie de ce temps qu'avec (au mieux) de l'ironie, (au pire) du mépris : ce qui, sans doute, en dit long, non sur *cet* auteur, mais bien sur *cette* époque).

La lecture de l'« ardente chronique » de cette *Anabase* – qu'on peut en effet lire comme celle *a fortiori* « élogieuse » de la « fondation d'un Empire » (même si celui-ci n'est jamais nommé ni daté – d'où la sensation d'« intemporel » que procure à son lecteur ce poème) – conduit cependant celui-ci à s'interroger sur l'époque, elle parfaitement connue et datée : les « années 20 » donc du siècle passé, où il fut composé et par ailleurs, malgré le souci de discrétion de son auteur-diplomate, triomphalement reçu : les plus grands intellectuels et artistes du temps se disputant presque l'honneur de, dans leur langue respective, en assurer la traduction ! Or cette époque est aujourd'hui présentée par l'idéologie dominante/néo-progressistes comme celle, absolument honteuse et répugnante, de la main-mise impérialisto-coloniale de l'Europe sur la (quasi-)totalité de la planète : restant alors à se demander comment un temps aussi « (politiquement) abject » a pu produire un tel poème, et si nouveau et flamboyant…, alors que le nôtre, pourtant bien plus « (politiquement) correct »: même si, selon du moins les tenants de l'idéologie du même nom, il reste bien sûr (forcément !) beaucoup encore à faire (on y travaille…), on ne sait plus qu'engendrer des écrivain(e)s (pour reprendre les références de celle que je n'ai pas voulu nommer plus haut) du calibre d'une Duras ou d'une Erneaux (et question certes suffisamment troublante, aux yeux du moins de l'actuel système éditorial-littéraire : (presque) entièrement contrôlé par l'idéologie néo-progressiste, pour que celui-ci n'ait trouvé d'autre issue pour l'écarter… que de remettre tout simplement en cause, comme on l'a vu dans les exemples plus haut donnés, l'intrinsèque « valeur (littéraire) » de cette *Anabase* et de son « poète-diplomate » – tout en portant bien sûr parallèlement aux nues d'autres poètes de cette même époque, à mon sens moins doués que Perse mais qui, eux, ont eu l'heur de participer – fût-ce en leur mode stalinien ou trotskiste – aux combats « progressistes » de ce temps d'« abjection (politique) »). En ce sens, le poème de Perse : l'indéniable *splendeur* de sa facture, constitue pour notre « époque littéraire » (dont on sait tout le « bien » que j'en pense) une sorte d'anomalie : le cas d'un poète qui, bien que désirant faire l'« éloge » du « train du monde » (qui était alors le « sien » – même si sa prégnance « qui n'est point nommé(e) » était celle de tous les péchés du présent « politiquement correct » – *a priori* qui, normalement, aurait dû le conduire à une espèce de catastrophe poético-littéraire – ; et qui, pourtant, parvient à écrire *cela* : l'« ardente chronique » d'« *un* été (1920 » – mettons…) ; apportant par là la preuve qu'on peut très bien écrire de la très grande poésie tout en étant en même temps les suppôt/chantre/

célébrant (à ce que dit du moins cette critique littéraire/néo-progressiste) d'une époque qui, politiquement, n'a rien de très reluisant (toujours selon cette même critique) ; et que veux-je dire par là ? Ceci peut-être que Perse et son œuvre constituent le cas-limite d'une « poésie » qui, tout en optant pour le « positif » et son éloge *a priori* du « train du monde » (qui était celui du poète), parvient cependant à éviter l'écueil du *kitsch* (littéraire) – contre lequel sans doute un poète moins doué se serait abîmé (et même si probablement, en « cherchant la petite bête » dans ses poèmes, on peut trouver quelques passages dangereusement proches, en effet, de ce « kitsch » – *cf.* notamment, dans *Amers*, ces comètes (prévisiblement) comparées aux « filles de Haley ») –; Perse avait peut-être, comme le lui reproche Philippe Jaccottet, « l'éloge un peu trop facile »… mais quand on voit la poésie qui, de cette « facil(ité) »-là, a procédé on se dit que… (ici le texte s'interrompt) :

C'est le soir sur ton Ile p. 62 d'Images à Crusoé et de la mer.

; ou encore, dans ces mêmes *Images à Crusoé* (dont on a peine à croire qu'elles furent écrites par un « jeune poète » de *dix-sept* ans – qui aurait pu prétendre à la génialité précoce d'un Rimbaud) :

Vendredi ! p. 64 de tes membres !

(où l'on comprend, au vu de la splendeur de telles « images », pourquoi Perse est essentiellement chez moi une « lecture d'été » – mais peut-être pas au sens de la plage et du transat (plutôt à celui de (ici le mot manque)) ; comme on se demande aussi pourquoi la collection (d'ailleurs, pour les titres que j'en ai lu, en tout point exécrable) « Un été avec… » ne s'est pas encore fendue d'un *Été avec Saint-John Perse* – peut-être justement parce que, comme j'ai commencé de l'expliquer plus haut, Perse, du fait de sa réputation de « chantre-de » célébrant-du « train du monde » (mais peut-être pas de celui du *nôtre*), dérange : dans tous les cas, et contrairement aux autres auteurs de cette même collection, oblige son lecteur à… (ici le texte et le développement s'interrompent)).

Il s'agit toujours pour Perse, comme il est notamment dit dans ces *Images*, de « ressuscit(er) l'éblouissement perdu » – celui de son « Ile » pour Crusoë, de sa Guadeloupe natale pour le poète (et aussi bien, pour le scrip-

teur de ce *Champ profond*, celui des étés qui ont passé, se sont abolis dans le « tourbillon du temps ») –; mais « résu(rrection) » qui exige de la part de ces auteurs un traitement, non pas même « politique » mais *scripturaire*, de la langue : une manière de « dire » le monde et son « train » qui, dédaignant toute « in-tempestive » nostalgie (en cette forme littéraire), choisit de faire directement retour-au noyau d'« éblouiss(ance) » autour duquel gravitent les « saisons du ciel » en général et, plus particulièrement : pour ce qu'ils sont traditionnellement associés à la lumière, les « étés du temps ». Et c'est maintenant une chose étrange, pour le scripteur vieillissant de cette (déclinante) *Profondeur*, se rappeler qu'il est vraiment entré-en poésie avec, outre la lecture électrisante du « Génie » des *Illuminations*, celle, vers l'âge de dix-huit ans, de cette *Anabase* de Perse – dans le programme des classes scientifiques que je suivais alors nous avions à peine dépassé Baudelaire (et un poème pour moi, en ce temps-là, ce n'était rien d'autre qu'un sujet d'examen scolaire – de « bac français ») –; et puis voilà que, avec Perse (et Rimbaud), je découvrais que la langue, sous la plume de ces « inspirés/inspirants », pouvait recevoir un tout autre « traitement »: que la poésie pouvait devenir cette « clef (d'un) festin ancien »… et aussi bien, par « images » toutes plus somptueuses (quoiqu'enigmatiques) les unes que les autres, être le moyen pratico-scripturaire de cette « résu(rrection) (d'une) éblouissance perdue » (peu important dès lors que celle-ci fût celle de Crusoë en son « Ile », ou de Perse à la Guadeloupe, ou de Rimbaud face à « l'éternité » de cette « mer allée avec le soleil » – l'« ébloui(ssance) » pouvait changer de guise, mais dans le fond, sur les « feuilles d'or » de ces textes peu ou prou hallucinés, c'était toujours la *même lumière*: que j'essaye présentement, par la rédaction de ce « récit d'*un* été 2020 », de « ressuscit(er) » à mon tour). Je lus donc *Anabase* presque fortuitement, dans une collection détenue par des amis de mes parents (car chez moi, bien sûr, il n'y avait pas de tels livres) et qui était censée rassembler les œuvres des plus récents « Prix Nobel » (que Perse venait d'obtenir en 1960) ; et je me souviens encore que l'ouvrage de cette collection (un peu prétentieuse – c'était l'époque où la petite bourgeoisie se flattait d'accéder à la « grande littérature ») au poète consacré était préfacé par je ne sais plus quel littérateur qui, au sujet de l'œuvre de Perse, parlait de « décadentisme »: je ne voyais pas du tout en quoi cette poésie était « décadente » (et je ne le vois pas plus encore aujourd'hui), mais, par contre, ce que je comprenais : littéralement *ébloui* par ces pages tout à la fois incompréhensibles et somptueuses, c'est que leurs poèmes, par « résu(rrection) (d'un) « éblouissement perdu », étaient eux-mêmes pareils à

ce que, bien plus tard, j'appellerai cette « porte sur l'été » (titre notamment du dixième tome de mon « grand récit » – en ce temps-là, bien sûr, encore dans ses limbes scripturaires). *Anabase* était ce texte qui, tout simplement, me révélait l'extraordinaire *puissance d'évocation* du langage ; et « puissance » si grande qu'il me suffisait d'ouvrir au hasard son livre et de me mettre à lire n'importe lequel de ses chapitres pour me retrouver comme immédiatement projeté dans « un autre monde » (pour dire vite) – sensation que m'avait déjà procurée la littérature de « science-fiction » (dont l'adolescent que j'étais alors faisait ses délices ordinaires-littéraires – mais dont, suite la découverte de ce traitement poético-inédit de la langue, j'allais bientôt me déprendre : pour ce que, sans doute, je venais de comprendre que ce que j'aimais et recherchais plus ou moins consciemment en ce genre « paro-littéraire » n'était rien d'autre que ce que la/*cette* poésie m'offrait, elle d'une manière bien plus intense et « libérale ») –; mais « autre monde » qui, en même temps ne cessait jamais d'*être le mien* : seulement passé au tamis du regard d'un poète « à peine identifié sous le nom (plus ou moins bizarre et baroque) de (Saint-John Perse) ». Et si, en cette même *Anabase*, il y avait certains passages non-dénués d'une certaine *emphase* (l'habituel reproche que font les imbéciles critiques néo-progressistes à ce poète – « emphase » que certes on ne risque pas de retrouver chez les auteur(e)s que, par contre, ils encensent comme mécaniquement : voir le nom de ceux/celles-ci plus haut) :

> *Sur trois grandes saisons m'établissant avec honneur, j'augure bien du sol où j'ai fondé ma loi.*
> *Les armes au matin sont belles et la mer. À nos chevaux livrée la terre sans amandes*
> *nous vaut ce ciel incorruptible (…)*

, il y en avait d'autres (à mon sens les meilleurs) où la *précision* des notations mêlée au plus haut des lyrismes… (ici le texte s'interrompt) :

> *À la naissance des orges p. 117 ce crâne de cheval.*

; et cela sans doute pour ce que, en ce monde « (absolument) moderne » et désenchanté : qui déjà, à cette époque où je découvrais le poème de Perse, était le mien, il était arrivé cette chose, elle étonnante : presque miraculeuse qu'…

un tel, fils d'un tel, homme pauvre
(était venu) au pouvoir des signes et des songes.

(pour ce que sans doute, toujours, les poètes, qu'ils soient fils de « pauvre(s) » ou de puissants, sont ces *princes* qui, bien que ne détenant par eux-mêmes aucun « pouvoir » effectif : sinon (donc) celui de ces « signes et (de ces) songes », parviennent à donner, en cette forme *uniquement scripturaire* : pas besoin d'« armes » et autre « lois », impulsion nouvelle au *sens*… et, par là, orientation inédite à l'histoire (des hommes – ces « possédés », justement de ce « sens ») – qui n'est rien d'autre elle-même que celle de la succession, dans le cours des âges nombreux de la terre, des divers avatars et autres guises… de ce même « sens »).

Mais poursuivons (à près de cinquante années de distance) cette (re)lecture d'*Anabase* – que dans le fond je n'ai jamais cessé de pratiquer (puisque, comme on l'a vu, j'en reprenais (au moins) *chaque été* l'étonnant/magique poème : dont la lecture éblouie/initiale a sans doute pour moi désormais le scripteur de ce présent « grand récit », décidé de « bien des choses » (!)) – ; et, par exemple, revenons à son incipit de « feuilles » et de « bronze » – celui de sa « Chanson » préliminaire… où il est dit que :

Il naissait un poulain sous les feuilles de bronze. Un homme mit des baies amères dans nos mains. Étranger. Qui passait. Et voici qu'il est bruit d'autres provinces à mon gré (…)

; la figure énigmatique de cet « Étranger » (à majuscule), associée à ce mot de « provinces », revenant d'ailleurs dès la deuxième strophe de cette même « Chanson » :

Car le soleil entre p 106 aux provinces (…)

; avant que de connaître (cette figure), dans la troisième strophe, cette ultime variation – que je citerai cette fois-ci *in extenso* :

Il naquit un poulain p. 107 robe de l'année ».

Le poème de cette *Anabase* naît donc du « pass(age) » d'un « Étranger » – qui, selon, « m(e)t des baies amères dans nos mains »… ou « son doigt dans la bouche des morts » (et tant qu'il ne soulève pas la « robe » de nos « fille(s) » qu'aurait-on à lui reprocher : il a simplement des « façons qui ne sont pas les nôtres » (excipit non cité de la deuxième strophe)) – ; mais voici que le « pass(age) » de cet « homme », de cet « Étranger » venu « par les chemins de toute la terre », fait entendre à l'« âme » (« grande » ou bonne « fille ») du (futur) narrateur de cette *Anabase* un « bruit d'autres provinces » – et aussi bien : lui fait respirer le parfum d'une « herbe » nouvelle (justement porté par les « souffles » venus de ces « autres provinces ») –; et bruit (de « bitume »?) ou parfum (de « roses »?) qui donnent au sédentaire, fixé à son « arbre de bronze », le désir, sinon de s'en aller (par ces « chemins de toute la terre »: ceux qui, notamment, conduisent à ces « autres provinces » – dont lui a « parlé » l'Étranger), du moins à ébaucher « la pure amorce d'un chant » – qui sera alors, sans doute, celui de cette *Anabase* (dont nous n'avons encore entendu, à cet instant de notre lecture, que la « Chanson » préliminaire/préparatoire) :

> *Et voici d'un grand bruit dans un arbre de bronze. Bitumes et roses, don du chant! Tonnerre et flutes dans les chambres! (…)*

L'étonnant étant sans doute que, dès l'entente de cette « Chanson »: de son « bruit d'autres provinces à (notre) gré », tout, d'une certaine façon, est déjà accompli : non seulement les invasion/migration qui, en cette forme « militaire », vont en procéder… mais aussi le « déroulé » du poème de cette *Anabase* qui, en cette forme elle « épico-scripturaire », va « chant(er) » une telle, et « impérialiste », expédition (comme si cette expédition et son poème n'étaient qu'une *parenthèse* entre deux « refrains fredonnés sous » les « feuilles de bronze » de l'*arbre de l'ici* – et en effet le récit de cette *Anabase* se referme avec une autre « Chanson » et « sous » un autre « arbre »: « Mon cheval arrêté sous l'arbre plein de tourterelles, je siffle un sifflement si pur, qu'il… », etc.). On donne souvent pour excipit au poème de Perse le verset suivant – qui sonne en effet, par invitation à un « nouveau départ », comme une sorte de recommencement du récit qu'on vient de lire :

> *Terre arable du songe p. 142 du navigateur.*

… mais c'est oublier un peu vite que le véritable excipit de cette *Anabase*

se trouve plutôt à la conclusion d'une autre « Chanson » – et de sa troisième-terminale strophe :

Mon cheval arrêté p. 145 eurent connaissance.

; et strophe où, entre autres indications, nous est révélée cette information (plus importante qu'elle n'en a l'air) que le poète-auteur de cette *Anabase* était en réalité le « frère » de son narrateur : lui uniquement l'auteur de ces deux « Chansons »… entre lesquelles a pris place l'œuvre plus officielle de son « frère le poète » – ce qui fait venir la « chose très douce » par lui, ce « frère et poète », composée comme une *citation* mise là dans la « parenthèse » entre deux « chansons » : celle-là même de l'entièreté du poème, plus épiquo-militaire, de cette *Anabase* – même si on ne sait en vérité si le narrateur de ces « chansons » appartient au petit nombre de ceux qui, de ce poème et de sa « chose très douce », « eurent connaissance » : peut-être que non, peut-être s'est-il contenté, sans se donner la peine de le lire, d'en placer là, en citation, le manuscrit énigmatique/incompréhensible/flamboyant… dont seulement d'autres alors, parfois bien des siècles plus tard, auront, eux, su tirer (poétique) projet et (scripturaire) enseignement.

« Resuscit(er) (une) éblouissance perdue »/la (pure) lumière d'étés abolis, c'est dans le fond le projet que poursuivent à peu près tous les poètes – que ce soit à la manière mystico-platonicienne d'un Baudelaire :

Mais les bijoux perdus Fleurs
Puisée du foyer saint des rayons primitifs (…)

; ou à celle plus pratico-marine d'un Rimbaud :

Elle est retrouvée
Avec le soleil

; voire encore à celle insularo-vespérale des *Images à Crusoë* d'un Perse :

C'est le soir

; à ce bémol que ce projet ainsi poursuivi par tant de poètes d'une telle

« résu(rrection) » se doit, à partir d'un moment de l'écriture de leur poème, d'emprunter un chemin non plus tant « poétique » que *scripturaire* – à la manière par exemple, cette fois-ci, des vers du second (et admirable) quatrain du *Desdichado* de Nerval :

Toi qui dans la nuit du tombeau m'a consolé
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie
(…)

(et combien est « lumineuse » la simple notation – pourtant *sans image aucune* – de cette « mer d'Italie » – on se croirait revenu à Naples !). La lumière ! Il faudrait que mon livre, en le mouvement de ce « devenir-bulletin météo » qu'il tend à épouser, n'en soit plus que la célébration et la « résu(rrection) » – celle (donc) de cette « éblouissance (toujours-déjà) perdue » (et qui pourtant, en ce mode poético-mémoriel, ne cesse de hanter les « grands récits » des scripteurs) – ; il faudrait qu'il ne soit plus, à la fin, que cette « Anabase » où est dite, non tant une conquête (militaire), qu'une migration (scripturaire) : quelque chose comme une *épopée* de cette même « lumière ». Il y a dans l'admirable *Or du temps* de Michel Bounan (écrivain récemment disparu – à se demander ce qu'aurait bien pu écrire, s'il avait vécu, l'auteur du *Temps du sida* de la pandémie en cours ? !) ce passage où, unissant d'un trait scripturaire-fulgurant, les plus hautes vertus « morales » de l'homme et… la *fonction chlorophyllienne* des plantes, il est dit que :

Cette énergie incluse p. 36 se maintenir en vie.

; l'instauration de ce *fil* entre le plus concret (« l'énergie solaire et le plus spirituel (« le "Je" qui anime tous les mouvements mentaux ») faisant de nous, les créatures disantes-pensantes, des sortes de *fil(les) du soleil* qui… (ici le texte s'interrompt)… Aujourd'hui, jeudi vingt août 2020 : jour de la sortie du Soleil du Lion (!), le temps, était encore splendide ; et voici que, regardant de ma fenêtre les feuillages vert-dorés des arbres se détacher sur le fond bleu, pur et froid, du ciel sans nuages, je me disais que c'était ce « fil » que, dans mon manuscrit, je devais chercher à remonter : comme si les lignes que j'y inscrivais présentement n'étaient rien d'autre, en effet, que cette « expression intime (en ce mode scripturaire) de (l')énergie solaire » ; et comme si, par le même mouvement, leur scripteur était bien ce « fils » et adorateur de la lumière se proposant de « re-tourner au Père (solaire) » – et

aussi bien : à ce « foyer saint des rayons primitifs » (suite de la citation)… :

Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs.

(et même si la « pure lumière » dont parle Baudelaire, en ce mouvement de re-montée d'essence elle « (purement) scripturaire », va sans doute bien plus loin et « haut »… que la définition « électro-magnétique » qu'en donne la science moderne-matérialiste). C'est ainsi également que, parvenu en l'exact mitan de mon livre (p. 2019 manuscrite de son manuscrit), je me trouvais comme projeté au *sommet de l'été*… après quoi, même si le temps demeurait en/à ce/son « beau fixe », il ne pouvait plus y avoir pour le scripteur de cette *Anabase* (atypique/anti-poétique) que déclin et « drame »; et même si ceux-ci, dans le cadre de telles journées toutes plus radieuses les unes que les autres, ne se décelaient que par l'introduction, dans leur air toujours aussi clair et chaud, de l'*inconcevable* d'une pensée plus ou moins (encore) abstraite : celle des plus froides et plus sombres journées qui, bien qu'(encore) contenues dans les limites du temps, viendraient assurément/certainement – si bien que le scripteur de ce « récit d'*un* été 2020 », parvenu tout au bout de son « Anabase » à lui : atypique/anti-poétique, se retrouvait dans la même situation que celui de celle du poète :

Au plus long jour de l'année chauve, louant la terre sous l'herbage 117
aux oiseaux (…)

(et scripteur dont l'« âme », en effet, ne pouvait plus que « veill(er) à grand bruit aux portes de la mort » – non tant peut-être la sienne que celle, temporello-« dramatique », de l'été et du « Lion » de son « Soleil »).

L'unique « moteur » de ces traitement/illustrations poétiques du langage, par des littérateurs s'auto-proclamant « poètes »: même si dans le fond bien peu le sont *en vérité*, a toujours été cette méditation autour de l'infini mystère du passage du temps : comment font-elles les heures, les journées, les saisons, etc. pour, tout en semblant épouser le toujours même mouvement d'une telle (ici le mot manque), parvenir à *changer* (comment fait-il l'été aux feuillages dorés pour *devenir* l'hiver aux arbres nus et noirs – et cela sans que rien, en ce « devenir », n'ait « annoncé la couleur »… d'une telle

métamorphose : d'une telle « permanence voyageuse » (était-ce là le « mot » qui, plus haut, avait « manqué »?)?). Les poètes seraient-ils ces littérateurs qui, bien que mis en branle par le « moteur » de cette méditation autour du mystère de ces « changer-et-devenir », oublient à chaque fois, charmés qu'ils sont par leurs « miroitements » (ceux-là mêmes du *temps*), de tourner leur regard pensif vers la source, elle obscure et inquiétante, de toute cette fantasmagorie de rayons et de saisons (ils sortent par exemple au jardin dans « l'été le plus ardent ») et, au lieu de rechercher dans l'air beau et chaud de la radieuse après-midi d'août le signe à l'œuvre de la mort de la/cette saison, ils s'en-« chantent » étourdiment/littérairement de ces « feuillages vert-dorés se détachant sur le fond, bleu et froid, du ciel sans nuages » – oubliant par là la *question*, à la fois banale et a-byssale, qui, en ce jardin, les avait fait se risquer : celle portant, non tant sur la « beauté du monde » : sujet de « (stricts) littérateurs », que sur ce « mystère du temps » : thème lui de « (purs) scripteurs »)? Ce pour quoi l'auteur de ce *Champ profond*/ rédacteur de « quelque chose comme ce récit d'*un* été 2020 », refusant de céder aux tentation/facilité de ce traitement poético/pensif/littéraire de la langue, a préféré lui, pour venir à la même (et a-byssale) méditation, emprunter le chemin, moins en-« chanteur » mais aussi moins oublieux, de la dimension de ce « (pur) scripturaire » ; et voilà comment, pour ma part, je me suis retrouvé à composer cette « Anabase » de mon cru : sorte d'anti-poème qui, entre beauté (littéraire) et vérité (scripturaire), aurait toujours-déjà opté pour la « voie droite », sans papillonnage (poétique) ni ornement (littéraire), de la seconde (et cela d'autant plus facilement que dans mon cas, lorsqu'il fallait bien de temps à autre rendre compte, en cette forme plus « poétique » et « miroitante », de l'a-byssalité pensive de ce « mystère du temps », j'avais toujours le loisir de puiser dans le vaste réservoir de citations des poètes, selon, anciens ou modernes – de tous ces (géniaux) célébrants de la « pure lumière » (étant eux allés sans barguigner au charbon des creusement/exploitation d'un tel film aux « métaux inconnus ») –; procédé de pillage dont, comme l'attestent les développements précédents, je ne me suis pas privé d'user : ce qui, dans mon cas, tombait bien puisque, comme on le sait, je ne fus jamais/n'eus en tout cas que très rarement la prétention d'être… ce « poète » au sens strict). C'est ainsi qu'a pu s'élaborer en général l'écriture, du « grand récit » de cette *Profondeur* et, en particulier, celle de son dix-septième tome (plus expressément consacré à l'été et sa « pure lumière ») par la décision, dès leur début, de leur scripteur… de toujours se tenir *à mi-distance* du « danger merveilleux » du traitement

poético-pensif du langage et de celui « ratiocinant » de la « philosophie » – tout ce que j'ai dit plus haut de la poésie et de sa tentation « en-chantante » pouvant s'appliquer à cette autre pratique pensivo-littéraire (et donc : à sa tentation, elle, « ratiocinante ») –: cette situation de « mi-distance-entre (pour dire vite : poésie et pensée) » donnant loisir aux « (purs) scripteur(s) », et cela sans trop se fatiguer : par ce procédé de pillage des œuvres, selon, des poètes ou des penseurs, d'occuper le centre ardent d'où rayonnent (les rayons du) *désir vrai* de ceux-ci (par exemple : je serais bien incapable de composer quelque chose comme l'(admirable) poème de cette *Anabase* de Perse – mais par contre, et peut-être mieux que son auteur lui-même (?!) : pour ce que peut-être « on ne peut pas être à la (mine) et au (manuscrit) », j'en connais bien mieux la *provenance* (un peu comme si, « dans une autre vie », je l'avais écrit – impression qu'on jugera prétentieuse (mais qui est dans le fond celle que procurent à leur lecteur tous les « chefs-d'œuvre »: car sinon ils ne seraient pas, par ceux-ci, jugés tels) –… mais qu'à présent, dans *cette* vie : elle toute « scripturaire » consacrée à la rédaction d'un « grand récit » j'en rédigeais tranquillement) paresseusement le *commentaire* de « vouloir-dire » de son « dire »).

> *Mais de mon frère le poète on a eu des nouvelles. Il a écrit encore une chose très douce. Et quelques-uns en eurent connaissance…*

(cette « chose très douce » étant sans doute le poème encore « (strictement) *littéraire* » qu'on vient de lire – mais cette « connaissance (par "quelques-uns") » n'étant à coup sûr rien d'autre que celle de la « provenance », elle « (purement) *scripturaire* », de celle-ci).

Le Narrateur de cette *Anabase* – celui qui, du haut de son « cheval arrêté sous l'arbre qui roucoule » (celui sans doute de la « (stricte) littérature »), « siffle un sifflement plus pur » (mais « plus pur » que qui ou que quoi au juste ?) – est donc ce « scripteur » dont il se trouve que le « frère » est (un) « poète »… écrivant des « chose(s) très douce(s) » – quoiqu'encore, en cette forme poético-pensive, « littéraires » –; mais scripteur qui, bien que ne disposant pas du talent « littéraire » de son frère : étant bien incapable de rédiger quelque chose comme le poète de cette *Anabase*, a cependant sur lui la « supériorité » de « connaî(tre) » la *provenance* de la « chose très douce » qu'est ce poème – *i. e.* : de connaître, de ce frère-poète, le *désir vrai* (celui

en réalité, non tant d'essence littéraire que scripturaire, qui lui fait écrire les « chose(s) (langagièrement) très douce(s) » qu'on appelle des « poèmes ») –; ce pour quoi son « sifflement », bien que n'ayant aucune prétention « poétique »: puisque c'est là la seule vocation de son « frère », est « plus pur »… que tous les « roucoulements » tombés de l'arbre du « (strictement) littéraire »… *Anabase*, cette épopée relatant la migration d'un peuple et de ses « gens de peu de poids dans la mémoire de ces lieux », est essentiellement un *poème de l'espace* dont la pensée de l'auteur, à la fin, « n'est point distraite du navigateur », il s'agit toujours pour ses acteurs, « gens des confins et gens d'ailleurs », de « cherch(er) », de « trouv(er) de(s) raisons pour s'en aller ailleurs » – quitte, pour cela, à « trafiqu(er) d'un sel (scripturaire) plus fort » que tous les « stupéfiants » des littéraire-et-poétique :

ô chercheurs p. 112 l'éternité qui baille sur les sables.

(ces « ailleurs », « royaumes », « monde », « exil », « frontières » disant bien qu'on a là affaire à une sorte de *voyage*, tout à la fois géographique et scripturaire, mais dont le vrai but n'est pas tant spatial et de « destination » que temporel et de (ici le mot manque) : rien de moins qu'« éveiller » cette « éternité qui baille sur les sables » – en quelque sorte : la « sortir de sa (baillance) dogmatique »). *Anabase* raconte les ébranlement/mis en marche de tout un « peuple de migrants » – sur terre comme sur mer – dont les motifs pour « s'en aller ailleurs » ne sont pas tant d'ordre impérialisto-militaire que « métaphysique » (pour dire vite) ; ce pour quoi ce peuple, engagé dans une « migration plus énorme que les anciennes invasions » (Rimbaud), a besoin d'un poète dont le « chant » éclaircira la confusion de tant de motivations indistinctes-entremêlées – mettra un peu d'ordre et de rigueur (« mathématique »-scripturaire) dans toute cette « ivr(esse) » de/d'un (pur) *départ*:

Mathématiques suspendues p. 112 tirant d'immortelles carènes !

Ce mot de « baill(ance) de l'éternité » – au double sens qu'il convient ici d'entendre (celui du réveil d'un endormissement « sur les sables » et celui d'une ouverture en cette forme a-byssale) – fixe, en ce mode temporel, une *limite* à la *passion spatiale* qui s'est emparée de ce peuple de « chercheurs/trouveurs de raisons pour s'en aller ailleurs »; mais « limite » qui est elle-même… sans limite : a-byssale (puisqu'il s'agit de rien de moins que « l'éternité »); par quoi les pur désir (spatial) du dé-placement/pure recherche de/

des « raisons pour s'en aller ailleurs » – *off limit* d'essence spatiale – débouche sur un *off limit* d'essence, lui, temporelle : cette « baill(ance) de l'éternité »… qui devient par là la première de ces « raisons (pour s'en aller ailleurs) » – on part parce qu'un « Étranger » a « mi(s) des baies amères dans nos mains »/ nous (a) parl(é) d'une herbe » (« raison » scripturaire)… mais aussi parce qu'un poète, « au point sensible de (s)on front où le poème s'établit », a « inscri(t) ce chant de tout un peuple, le plus ivre » (« raison » littéraire) – et qu'importe au fond la « raison » pourvu qu'on ait l'« ivr(esse) »: pourvu qu'on parte et que, en un tel départ, ou… (ici le texte s'interrompt). Le cadre temporel-général de cette *Anabase* à motif « spatial » est, on l'a vu, un *unique été* – et même on l'a vu aussi, en cet été, sa période la plus ardente, intense et comme « zénitale » (celle où le « Soleil » traverse le « Lion ») –; mais l'« espace de temps » (littéraire) de cet « unique été » est aussi celui où « l'éternité » (qui elle ne se laisse enfermer dans un aucun « cadre ») a loisir de « baill(er) (en un mode, elle, "purement" scripturaire – a-byssal et vertigineux) sur les sables »: par quoi le poème de cette *Anabase*, récit « épique » d'une migration de peuple(s), établit un/*le* lien entre deux dispositions humaines-scripturaires : celle de l'« ivre(sse) » spatiale d'un peuple qui désire à toutes forces « s'en aller ailleurs » et celle de la rigueur temporello-« mathématique » d'un poète qui sait bien que son « chant », s'il ne veut pas se perdre dans l'indéfini (littéraire) des « sables » (du temps), doit impérativement se donner un « cadre » du même nom (temporello-littéraire) – celui d'une unique saison et de son « saisonnement » adéquat/circonstancié au poème qu'il se propose de composer :

Car le Soleil entre au Lion au scandale de l'aile…

(et que pourrais-je moi, en ce vendredi 21 août 2020 : jour précisément de la *sortie* du « Soleil » du « Lion », écrire… sinon une sorte d'anti-*Anabase* où, écartant comme encore trop « littéraires » toutes les « raisons » qui pourraient donner à son « (pur) scripteur » le désir de « s'en aller ailleurs », l'*on ne part pas* – où, au contraire : demeurant (absolument), on se propose de rédiger quelque chose comme ce « récit d'*un* été 2020 »: l'épopée paradoxale-scripturaire qui raconterait, non pas une « migration de peupl(es) »: l'histoire d'une de ses passions spatiales-littéraires, mais bien plutôt l'extase d'immobilité d'une *pure station* sous le ciel, lui, éternellement changeant – et par là : parviendrait à « dire », en cette forme scripturaire/anti-poétique, l'*étonnant mystère*, qui n'est ni tout à fait de l'ordre de l'espace ni tout à fait

de celui du temps, de sa « permanence voyageuse ».

(« Car le Soleil (sort) du Lion et le (Scripteur) a mis son doigt dans la bouche (du temps) ». Scripteur. Qui (écrivait). Et nous parle d'une (pure station). Ah ! tant de souffles au (jardin) ! Qu'il est d'aisance dans nos voies (de lecteurs) ! que la (langue) m'est délice, et la plume savante au scandale de (l'écrit)/… « Mon âme, (pauvre) fille, vous aviez vos façons qui ne sont pas (celles d'un poète) »).

Une période d'orages – traditonnellement/astrologiquement associée à la « mort du Lion » (à la sortie du « Soleil » de sa maison scripturaro-stellaire) – est annoncée : dont ce vendredi gris, couvert et chaud serait comme le signe, dans l'air et sous le ciel, de son événement météorologico-« dramatique » – la prophétie finissant par s'auto-réaliser du cœur rimbaldien de ses « Fêtes de la patience » :

Je veux que l'été dramatique
Me lie à son char de fortune.
Que par toi beaucoup, ô Nautre.
– Ah moins seul et moins nul ! – je meure.

(et en effet, dans le cours de n'importe quel été : celui de cette année 2020 ou une autre, il y a toujours quelqu'un qui à la fin, en ce mode, selon, astrologique ou scripturaire, « meurt » – c'est d'un *déclin* que je parle ici : peu important que ce soit celui du « Soleil » ou d'un/de mon poème). Et qu'y a-t-il de plus déchirant qu'une telle période : celle où le scripteur engagé, en cette forme météorologique, dans la rédaction de son « (grand) récit » comprend qu'il aura beau faire et écrire/penser/scripturer… il n'empêchera pas le retour d'autres saisons (moins claires) et d'autres jours (moins *scripturairement* explicites) : « (ici le mot manque – il figure dans *Chambre haute* : mais je l'ai oublié) dénonce partout « l'illusion d'éternel » qu'avait propagée l'été » (citation très approximative de ce même recueil – ou peut-être de celui intitulé *La Saison spirituelle*?) ; où l'on comprend en tout cas que le « déchirant » dont je parle procède d'abord de la « révision » souvent à laquelle cette dénonciation oblige le scripteur à procéder : l'été *n'était pas* cette « éternité » – sa « baill(ance) sur les sables »… ou dans les rues de « la

ville morte » (*cf.* le titre d'un chapitre de mon (inédit) *Château des larmes*) – ; n'était pas « ce » toujours même sol auquel l'orbe des astres nous ramène chaque fois – cette phrase, cette fois-ci, figure bien dans *Chambre haute*:

Dans les jardins p. 19/20 de la gouverner (…)

Le « dramatique » de l'été réside en ce fait que jamais on peut ne gagner son *centre* (ici spatial-urbain ou temporel-saisonnier), qu'« on ne peut écrire que de sa périphérie » (ici la fin du mois d'août), que de ses con-fins… quand « l'année revient » sur le voyageur temporel-scripturaire, engagé dans la rédaction de quelque chose comme « le récit d'*un* été (2020 ou autre), et l'écrase de toute sa charge d'(autres) saisons, d'(autres) journées à venir : pour ce que, dans l'intervalle de cette traversée muette, il n'y a que l'élément de stupeur de cette « éblouissance » (qu'on pourra peut-être un jour, en ce mode poétique, « ressusciter », mais que, de toute façon, on n'aura jamais su « dire » – on aura toujours *manqué*: parce que le « centre » d'où procédait cette « éblouissance » est devenu, par oubli de son « origine merveilleuse »(-lumineuse), « introuvable »). Ceci expliquant aussi pourquoi, dans la « prose poétique » citée plus haut, la méditation temporello-saisonnière sur cette impossibilité de « dire l'été » et sa pure « éblouissance » se transforme insensiblement en une autre, de type elle spatialo-urbain, autour de l'impossibilité, cette fois-ci, de « trouver » le « noyau » (toujours : mémoriellement perdu) de la ville – ce qui condamne le dériveur le « marcheur » à cette errance sans issue (tout à la fois, donc, scripturaro-temporelle sur le papier et littéraro-spatiale au long des rues de la « cité »):

Le marcheur p. 20 délivrés de l'errance (…)

; ce pour quoi aussi toute la fin de cette même pièce épouse peu ou prou le mouvement de l'exposé d'une sorte d'« art poétique » (en réalité : « scripturaire ») – celui du projet d'un « livre à venir » dont la forme, sans cesse renvoyée de l'une à l'autre, entre oscillerait indéfiniment celle d'un/du « roman » et celle d'un/du « poème »:

Il se dit : p. 20/21 attendre personne.

(mais ce « livre », moi le scripteur halluciné de cette *Profondeur*, ai-je

jamais vraiment tenté de l'écrire – je crois plutôt qu'il est toujours resté à l'état d'ébauche : hantant à la manière d'un *spectre scripturaire* tous les ouvragres par moi composés… sans vraiment (« scripturairement ») en un seul de ceux-ci).

Le « voyage immobile-scripturaire » que constitue la rédaction de ce *Champ profond* aura donc, pour finir, pris la forme, anti-littéraire mais (pour les considérations que je viens d'exposer) *scripturairement nécessaire*, de l'écriture d'une sorte de « bulletin-météo » : étant clair que, si on ne peut « dire l'été » : gagner son noyau de « (pure) éblouissance », il faut se résoudre à en *égrener*, en ce mode donc : météorologico-scripturaire, chacune de ses (improbables) journées – accepter d'en « d(écrire) » la succession (à la fois banale et infiniment mystérieuse) de ses « simple(s) ciel(s) nu(s) » et autres « nuages d'argent » (et cela, si possible, sans trop « poétiser » ou « romantiser » – en se contentant de « noter ce qui est » : ce qui « vient » puis « passe » et, en un tel mouvement, exprime une « vérité » qui, en ses é-vidence/« banalité de base » : celles de ce « temps qui passe » et de ce « ciel qui change », n'a cure des fioritures et autres ornements de la « littérature ») –; et qui ne comprend par là que c'est *ce livre-là* que, depuis le début de la rédaction de mon « grand récit », je n'ai cessé de tenter d'écrire : on commence par de (profondes) considérations-sur (par exemple) l'invention picturale-perspective et, dix-sept tomes et vingt-cinq ans plus tard, on se retrouve à rédiger quelque chose comme le bulletin-météo d'« *un* été 2020 » (aujourd'hui, samedi 22 août de cette même année, le temps, suite aux orages de la veille, était frais et clair – le ciel, parcouru de nuages blancs entre lesquels s'immisçaient de(s) (ici le qualificatif manque) éclaircies, *tranquille*) ?!… J'ai pu affirmer un jour, dans le cours de la rédaction de cet/mon « océan textuel », que « le secret du monde », telle une perle au fond de ce même « océan », était inscrit quelque part, *en toutes lettres*, sur une des pages de cette/ma *Profondeur* (affirmation qui n'était nullement une vantardise d'auteur – que je continue à tenir pour vraie et fondée) ; sauf que, à présent, je vois bien que, ce « secret », les ciels que, chaque jour, le « temps fait »… le confessent sans (littéraires) façons ni (philosophiques) manières : en le mode de cette « é-vidence » (de signature céleste) dont nous, les « terrestres », jugeons seulement la « manifestation mystérieuse » (le ciel comme ce mur du conte de Poe où est affichée *à la vue de tous* la « lettre volée » de ce « secret » – ou encore comme cet écran où serait projeté le *film*

en V.O. du temps: auquel il manquerait seulement les *sous-titrages*… que, dès lors, les scripteurs seraient chargés de rétablir). *Scripturer c'est sous-titrer*.

> *Le soir, des oiseaux dessineraient sur le ciel des figures énigmatiques, et un personnage les regarderait, y cherchant une clef, une réponse, à son étonnement (…)*

Mais je vois bien à présent qu'il n'y a aucune « clef » à chercher au ciel, dans les « figures énigmatiques » que « dessin(ent) » sur son écran, selon, les « oiseaux » ou les nuages – que la « réponse (comme on dit) est dans la question » (ou encore: que le « mystère » – celui qui provoque notre « étonnement » – gît en vérité dans l'« é-vidence » de ces « figures »… qui ne nous apparaissent « énigmatiques » que parce que nous les observons d'un point de vue encore trop « littéraire ») –; et c'est sans doute lorsque le littérateur, qui avait composé cette « prose poétique », a compris cela… qu'il est devenu de « (pur) scripteur »: cet unique « sous-titreur » du film toujours mouvant du ciel et du temps (ce « poète » dont les poèmes ne seraient plus que des « bulletins-météo » – et la « vie », pour reprendre la formule du plus célèbre d'entre eux: le « poète-météorologue » de Tübingen, qu'« une image de la divinité »). Y aurait-il deux types de poètes? Ceux d'abord, dont la passion cardinale serait l'espace, et qui toujours, pour parcourir la terre, « cherch(eraient)/trouveraient des raisons pour s'en aller ailleurs » – écriraient des poèmes en forme de « guide/de voyage » (« Ah tant de souffles aux provinces! ») – et ceux ensuite, dont la passion cardinale serait le temps, et qui eux, pour demeurer, contempleraient le ciel en cherchant à en les « richesse-et-infini » – écriraient depuis l'abri d'une « fenêtre des poèmes en forme de « bulletins-météo » où seraient rassemblées toutes les « puissance(s) et comme figure(s) parmi les autres formes du ciel »:

> *Plus je l'étudie p. 1010 Pléiade je suis arrivé jusqu'ici!*

(Perse étant d'évidence un poète de ce « premier type » et Hölderlin – dont je viens de citer la lettre de novembre 1802 à son ami Bolhendorff (lui annonçant son retour et installation – définitive – à Tübingen) – un poète du « second »: un de ces « (purs) scripteurs » qui, après être allés aux limites du langage et de la géographie, décident finalement de se consacrer entièrement à l'« étude » des phénomènes météorologiques tels que celui de l'« orage » et/ou des autres « figures/formes du ciel » – de ne plus écrire

que, selon, du « simple ciel nu » ou des « nuages d'argent »: devenant en cette forme « (purement) scripturaire », les *sous-titreurs* du film toujours mouvant/toujours changeant de ce ciel et de la/sa « divinité »).

L'entrée dans la *dernière* semaine de ce mois d'août 2020 (lignes écrites le dimanche 23 – au temps gris, clair et frais : pas un souffle dans l'air… mais des roucoulements en celui-ci d'invisibles tourterelles) doit permettre au « scripteur-météorologue » de ce *Champ profond* de faire ressortir tout le « dramat(isme) » d'un été qui, comme les autres, aura passé tel un rêve à la fois violent et silencieux/lumineux et stupéfait – telle une « éblouissance » dont, comme à chaque fois, on n'aura su explorer que « les marges »:

> *Le (scripteur) voudrait entrer dans le cercle de ce vide p. 20* Chambre haute *explorer les marges, errer dans (…)*

(et c'est probablement du sentiment d'une telle occasion (toujours) manquée – de cette impossibilité à chaque fois constatée par le scripteur de « dire l'été » (de ne pouvoir « écrire (que) de ses confins » – (que) de « son approche ou (ici en l'occurrence) de sa mort ») – que procèdent tous les « déchirant » et « dramatique » de cette ultime semaine). La grande roue d'eau et de feu de la *noria du temps* – celle à laquelle nous, les créatures disantes-pensantes, sommes enchaînées – aura tourné, invisible, dans l'air chaud et translucide ; et voici que de ce « tourn(ement) » comme à chaque fois : comme à *chaque* été, nous n'aurons perçu que le grincement de son essieu d'astres et de saisons – n'en aurons retenu que quelques *images* de « soirs mauves au bord du fleuve », n'en aurons respiré que quelques « parfum(s) » (vite dissipés dans l'air (re)devenu frais et sans couleur) :

> *Le temps a grincé sur sa roue d'air, la saison vibré puis tourné : sur son lit de galets et d'argile, le fleuve coule maintenant vers la nuit, repoussant de son mufle l'été vieux au parfum de fenouil et de menthe froissée.*
>
> Le Pays du soir

(où l'on voit par ces considérations combien la pratique langagière-enchantante qu'on nomme « poésie » est futile et somme toute « aliénante » – étant clair qu'ici ce à quoi il faudrait procéder, c'est, non pas à l'accom-

pagnement *par le chant* du mouvement de cette roue : en la forme de la composition d'« hymnes pour/aux esclaves » (à celle-ci enchaînés), mais bien plutôt à son effective *destruction* : ce que seul sans doute pourrait opérer le traitement, en un/ce mode cette fois-ci anti-littéraire/scripturaire, de ce même langage).

Je veux que l'été dramatique
Me lie à son char de fortune.

(et sont-ce là, de la part du poète de ces « Fêtes de la *patience* » : le plus « sûr supplice » que nous réserve le temps, propos d'esclaves (de ce temps) – je crois plutôt que ce sont *paroles sacrificielles* : celles de scripteurs qui, comprenant que de toute façon ils n'échapperont pas à ce « li(age) » à la *roue de souffrance* de la noria (de ce même temps), désirent (« Je veux »), en son mécanisme cruel de soleils et de saisons, être introduits le plus tôt possible – dans l'espoir peut-être d'être le « grain de sable » qui va enrager sa grande machinerie (d'eau, d'air et de feu) : révéler au monde que son « supplice » n'est pas si « sûr » qu'il semble ?). Et qui ne comprend par là que tenter de rédiger quelque chose comme le « récit d'*un* été 2020 » (sur le point de, présentement, s'achever), c'est ne rien faire d'autre que d'essayer de *détruire*, en ce mode anti-poétique/scripturaire, cette invisible/ineffable « roue de souffrance » à laquelle tous tant que nous sommes, poètes (consentants) ou scripteurs (regimbants), nous sommes enchaînés – et cela par exemple en tentant de jeter ne serait-ce qu'*un* regard sur les mécanismes d'astres et de ciels qui, de l'autre côté de l'écran cosmique, président à la marche de cette « roue » : comme le fait, sur la gravure choisie par moi pour illustration de couverture de ce *Champ profond*, le pèlerin et personnage *curieux*… de cette même image… Aujourd'hui, en ce même dimanche 24 août 2020, et après sa matinée couverte, une éclaircie, aux environs de 15h30, s'était mise à poindre… et voici que, après avoir écrit les lignes qu'on vient de lire, je m'étais mis un instant à la fenêtre pour en accueillir l'ondée de lumière – déferlant ainsi, comme inopinément, sur le jardin en particulier et le « monde » en général (alors que, à peine quelques minutes auparavant, le temps semblait bien parti pour demeurer en sa grisaille et son « acédie ») –; mais voici également que, accomplissant ce geste somme toute banal : celui d'un scripteur qui, après avoir beaucoup « scripturé », met un moment le nez à sa vitre, je *devenais ce pèlerin* : ce personnage qui, passant la tête à travers l'ineffable enveloppe du monde, découvre sur son autre versant tous

les mécanismes présidant, en ce mode cosmico-scripturaire, à la marche de celui-ci – à la rotation (généralement invisible et ineffable) de la roue de sa *noria* d'heures, de jours et de saisons : dont la tâche des scripteurs, comme je venais de la comprendre, est donc, non pas de « (d)écrire » : en cette forme, selon, littéraire ou scientifique (c'est la même), mais bien de *détruire* (ce pour quoi, après cette brève séquence passée à la fenêtre du monde : exposé à sa « lumière philosophique », je suis revenu à mon manuscrit… où j'ai couché d'un seul trait de plume les lignes terminales/conclusives du développement qu'on vient de lire).

De cette même gravure (dite « au pèlerin »), le physicien et philosophe Stephan Klein, dans son *Un caprice du néant*, écrit ces lignes – que je livre ici, par paresse scripturaire, *in extenso* à mon lecteur (ça nous fera, à lui comme à moi : dans l'analyse que je compte faire à mon tour de cette gravure, gagner du temps) :

Pour moi, cette recherche p. 14/15 depuis la lune.

; et description du « document » qu'on pourra juger (globalement) fidèle… à ce bémol que, en celle-ci, il n'est pas fait mention par le scientifique qu'est (d'abord) Klein d'un élément qui, à mon sens, s'avère pourtant capital pour la compréhension profonde de toute la scène (tout au plus le physicien, en un *pluriel de désinvolture*, évoque-t-il les « arbres et arbustes » poussant dans le paysage) – à savoir : celui du « signifiant » de cet *arbre* qui, occupant le centre (presque) exact de l'image, ne peut en aucun cas, par son observateur, être manqué (il est bien plus grand que tous les autres détails – village, lac, clocher, champs, etc. – qui composent le paysage plus spécifiquement « terrestre » de la gravure – seule la grosseur du soleil couchant représenté égalant la sienne : élément lui « céleste » que le même Klein, par contre ne se fait pas faute de mentionner la rayonnante/crépusculaire *présence*). Et en vérité, dans cette « (mystérieuse) gravure », tout se passe comme si la scène représentée (c'est particulièrement net lorsqu'on la parcoure de gauche à droite – de droite à gauche sur la couverture de mon livre : pour ce que mon éditeur et moi, pour des considérations de type technique, avons été obligés de l'inverser) s'organisait autour de *trois éléments* (de trois « signifiants ») : celui « humain » du pèlerin, celui « céleste » du soleil (couchant) et, enfin, celui « terrestre » de cet arbre…

qui, très certainement, remplit une fonction iconique-« insignifiante » aussi importante que les deux premiers – mais laquelle ? –; pour répondre à cette question revenons à ce que dit (ou ne dit pas !) de cette même image le physicien/philosophe Klein. Pour celui-ci d'évidence,la figure de ce pèlerin – de ce « voyageur qui quitte son environnement familier pour s'émerveiller devant un Cosmos d'une beauté étrange » – ne peut que représenter/incarner celle du scientifique moderne – et même plus précisément : celle de toute *démarche* de ce type (la « recherche d'une nouvelle vision globale de la réalité ») –; et « démarche » qu'illustre justement la situation de ce personnage dont la « tête se trouve déjà dans un autre monde, au-delà des représentations connues » – mais dont les pieds (là c'est moi qui parle) se trouvent encore *ici*:

> *D'un air émerveillé, le pèlerin observe une autre dimension de notre existence. Il contemple les phénomènes qui ont lieu* derrière [c.m.q.s.] *les apparences familières (…)*

; même si, tout de suite après avoir risqué cette interprétation – que sait-il après tout du sentiment qui, à cet instant, occupe l'esprit du personnage (probablement en effet de l'« émerveillement »… mais peut-être aussi de la frayeur – les deux n'étant d'ailleurs nullement incompatibles) ? –, il est prêt à faire cette concession que ce « monde étranger, c'est notre monde quotidien » – le « scientifique » (le pèlerin de la gravure) n'étant rien d'autre, dans cette perspective, que celui qui fait le *lien* entre les deux (« mondes »):

> *l'homme tend la main p. 15 de force invisible.*

; et « lien » qui donne loisir aux chercheurs scientifiques/pèlerins engagés dans la quête du savoir (du même nom) de ramener l'in-connu d'« un monde étranger » au « bien-connu » du « monde (lui) quotidien »: conception de la démarche scientifique qui, on le voit, n'est guère originale – mais conception que, justement, va dénoncer l'autre « signifiant » de cet arbre terrestre et bien-planté au sein d'un paysage (du même nom) : ce qui peut expliquer pourquoi, de cet élément pourtant immanquable dans la scène représentée de cette « gravure au pèlerin », le pèlerin (version scientifique)-Klein ne fait pas, ou si peu, mention ; et que peut bien alors « représenter » cet arbre : qu'a voulu, par sa présence fortement souslignée/

ancrée-dans ce paysage, « signifier » l'auteur (à jamais inconnu) de cette gravure (dont, pour ma part, je doute fortement de l'origine « médiévale » qui lui est généralement/spontanément attribuée) ?

Tout se passe en effet comme si cet arbre n'avait été placé là, au centre (presque) exact de cette scène, que pour infirmer l'*interprétation scientifique* que ne manqueraient pas d'en tirer des commentateurs tels que, après bien d'autres, le physicien Klein – ce qui suppose de la part de l'auteur de cette gravure une relative connaissance des présupposés de la science de son temps (1888) (*exit* donc l'origine « médiévale » de cette œuvre) –; et présence de cet « arbe-pivot » au centre du paysage terrestre qui introduit une sorte de *verticalité* (picturale) ne pouvant que rompre avec l'« horizontalité », incarnée elle par la posture rampante-agenouillée du pèlerin, de toute « démarche scientifique »: cette « quête du savoir » qui, comme on l'a vu dans l'interprétation par Klein de cette gravure, ne cherche qu'à transformer l'« in-connu » du « monde quotidien »… et cela sans emprunter quelque *dimension transcendante* que ce soit : celle qu'illustre justement la verticalité, peu ou prou incongrue dans tout ce décor (« moderne » sous sa facture pseudo-médiévale), du signifiant de cet « arbre du monde ». Par quoi aussi est (quoique discrètement) dénoncé le trait le plus profond de la science moderne – à savoir : son anti-transcendante (un philosophe dirait : son « monisme ») –; et trait sur lequel, par contre, le commentateur Klein de cette gravure insiste fortement par, d'abord, une question (« Mais le pèlerin a-t-il réellement quitté le monde qui lui est familier ? ») puis, ensuite, par cette affirmation (qui conclut tout son commentaire) : « Mais ce n'est pas un monde étranger, c'est notre monde quotidien »; et voilà pourquoi sans doute le même Klein, dans la lecture biaisée, qu'il donne de cette « mystérieuse gravure », ne fait pas (ou si peu) mention de la présence, pourtant « philosophiquement »-picturalement cardinale, de cet arbre… et de la verticalité du savoir que, dans toute l'horizontalité de celui « scientifique », il incarne et re-présente. Et c'est pourquoi aussi, dans l'interprétation de Klein, il *faut* que ce ciel étoilé (dans lequel le pèlerin a pénétré) » *s'étende jusqu'au sol*; car sinon comment y aurait-il communication entre les deux « mondes » (l'« étranger » des théories cosmologico-modernes et le « quotidien » de notre expérience humaine-ordinaire) : comment quelque chose comme un savoir de type horizontal-scientifique serait-il possible ? Mais ce faisant le même Klein ignore sciemment l'*autre dimension*, elle : verticale-transcen-

dante, de ce même « savoir »: celle qu'indique et matérialise justement le « signifiant » de cet « arbre de la science » planté, tel celui de la Genèse, au centre du jardin-paysage de cette image (plus « métaphysiquement » complexe, on le voit, qu'elle n'en a l'air – plus (ici le mot manque)) – pour le scientifique-Klein cette « autre dimension » certes existe :

> *D'un air émerveillé, le pèlerin observe une autre dimension de notre existence. Il contemple les phénomènes qui ont lieu derrière les apparences familières (…)*

; mais elle n'est que celle, on le voit, d'un *au-delà* (« derrière ») encore mystérieux (Klein dit : « miraculeux ») des « apparences familières »; mais « au-delà » qui un jour, par l'effet des progrès de la science (moderne), ne le sera plus : lorsque le « monde étranger » qu'explore cette même science et le « monde quotidien » que nous donne à voir notre expérience (du même nom) auront été *unifiés*… Où l'on comprend par là que l'« autreté » de l'« autre dimension » dont parle Klein n'en est pas vraiment une : pour ce que, malgré toutes les étonnantes découvertes que peut/va faire la science (moderne), elle se déploie encore et toujours suivant l'axe « moniste »/ anti-transcendant de cette *horizontalité*… conférant au savoir scientifique (moderne) l'aspect d'une « (nouvelle) frontière » qui, à chacune de ces « découvertes », fait reculer l'« in-connu » du monde (étranger) devant le « bien-connu » du monde (quotidien) – quoique sans jamais en modifier l'orientation cardinale : celle par exemple de cette *verticalité* (qu'indique et matérialise le « signifiant » de cet « arbre de la science » au centre de la gravure – et élément, on l'a vu, fort logiquement/« significativement » oublié, dans sa lecture de celle-ci, par Klein).

Le point de jonction entre les deux « mondes » dont parle Klein – celui régi par le « bien-connu » de notre expérience « quotidienne » et celui, encore in-connu, où « ont lieu » des « phénomènes miraculeux » (tels que, dit le même Klein, « tourbillons fantastiques, nuages, roues de feu, rayons et lumières ») – est sur la gravure matérialise par ce *trou* que fait, dans l'enveloppe subtile du monde « familier », le corps agenouillé du pèlerin : ce pour quoi, aux yeux du commentateur scientifique de cette scène, il est si important que le/ce « ciel étoilé », qu'a représenté « sur bois » l'image de cette gravure, « s'étend(e) jusqu'au sol » (car sinon toute son interprétation

de celle-ci s'effondre – son « manisme » (plus ou moins conscientisé) n'a plus lieu d'être : devenant une « métaphysique comme une autre »). Mais on le sait, en aucun lieu de notre Terre (la planète), le « ciel étoilé », ne descend ainsi, ne « s'éten(d) jusqu'au sol » : si bien que ces points de jonction/trou-dans l'enveloppe subtile de notre « monde familier » sont en réalité, y compris du point de vue « (strictement) scientifique », une pure et très *arbitraire* construction de l'esprit – un peu semblable en cela à celles qu'édifient les savoirs de type « métaphysique » (ceux que justement conspue celui qui se dit, lui, « scientifique ») –; et « arbitraire » qui, dans la mesure où ce « savoir »-là se veut « expérimental », est tout de même un peu gênant : voilà donc une « science » qui se veut/se proclame expérimentale/objective, mais dont le pré-supposé le plus fondamental – la croyance moniste à l'existence d'un tel « point de jonction » entre connu et in-connu, étrange et familier, phénomènes et apparences, etc. – ne s'appuie lui, sur aucune observation, elle, « objective » (puisque nulle part, en aucun lieu de notre planète : même observée de la Lune, n'a été observé ce « trou » par lequel le « ciel étoilé » aurait loisir de « s'étend(re) jusqu'à (notre terrestre) sol »). C'est ce qui explique sans doute pour quoi Klein, pressentant peut-être le *dé-faut* de son interprétation de cette « gravure au pèlerin », se met tout à trac à nous parler d'un « lever-de-Terre » au-dessus de la Lune – dont il a d'ailleurs, dans son livre, placé la photo (juste avant (p. 12) la reproduction (p. 14) de cette même gravure) :

D'un air émerveillé p. 15 se lever depuis la Lune.

Ce qui donc « nous lie(rait) » au personnage de ce pèlerin passant la tête à travers un trou dans l'enveloppe subtile du « monde familier » (pour « contempl(er) les phénomènes qui ont lieu (juste) derrière »… cette impalpable « frontière » entre le bien-connu et l'in-connu) – ce qui nous permettrait d'identifier notre propre situation de « terrien »/habitant de la/une « planète bleue » à celle du pèlerin de la gravure (éponyme) –… ce serait ce fait que, au moins depuis les missions Apollo : celles qui ont justement ramené la photo figurant, juste avant la reproduction de la gravure, dans le livre de Klein, nous aurions ce loisir de « v(oir) la Terre bleue se lever depuis la Lune » (restant alors à s'interroger sur la véritable nature de ce « li(eu) » – celui qui donc, selon le même Klein, tisse comme un *fil de sens* entre nous, les « réels » habitants de cette planète (bleue), et le « fictif » personnage de « pèlerin » de la gravure). Il est clair en tout cas que, pour

l'auteur de ce *Un caprice du néant* (« L'univers et ses merveilles »), ce « fil » n'est là que pour fournir une sorte de preuve objective/expérimentale – cette photo (en effet magnifique – « saisissante » écrit Klein) d'un lever-de-la-Terre (bleue) au-dessus de la surface de la Lune (grise) –… au pré-supposé (iconico-scientifique – avec l'im-pensé qu'on a vu : celui de l'oubli de cet « arbre-de-la-science ») autour duquel s'organise l'interprétation entière, par Klein, de cette « gravure au pèlerin » – un peu comme si son auteur nous disait : « Peut-être en effet que *sur la Terre* le « ciel étoilé ne s'étend (jamais) jusqu'au sol », mais, si l'on va *sur la Lune* (et qu'on en ramène par exemple, pour prendre des photos de « lever-de-Terre-sur »), cette expérience, irréalisable sur notre planète (bleue), tout ce qu'il y a de plus réelle et « familière » (à ce léger (?) bémol toutefois que, à moins d'avoir été un des participants aux missions Apollo – le *nom* de ce pèlerin serait-il alors celui de « Neil Armstrong » (?!) –, à la réalité d'une telle expérience, il nous faut nous, les spectateurs « rampants » de cette aventure astronautique, croire sur-parole (ou plutôt : sur-photo) – ce qui a donné lieu, on le sait, à une (fameuse) « théorie du complot »: à laquelle bien sûr je ne souscris en aucune façon… même si, par ces considérations, j'en vois clairement l'origine métaphysico-délirante).

Un phénomélogue contemporain des « premiers pas de l'homme sur la Lune » – « petit pas (pour celui-ci) mais bond de géant pour l'humanité » (restant à savoir de *quelle* « humanité » parlait au juste le locuteur de cette formule passée à la postérité ?) –… disait un jour que les astronautes américains « n'étaient pas allés *sur* la Lune mais *dans* une représentation de celle-ci » (et il y aurait sûrement beaucoup à dire de la nuance entre ce « sur » et ce « dans » – mais analyse dans laquelle, pour l'instant, je ne me risquais pas) ; et cela parce que le vrai sujet du présent développement concerne bien plutôt le… (ici le texte s'interrompt) – mais revenons à cette photo, ramenée par la mission Apollo II de 1969, de ce « lever de la Terre vu de la Lune »:

Voilà notre patrie p. 13 pouvons demeurer.

; voilà surtout ce qu'en dit, en ce mode peu ou prou cosmico-lyrique, le physicien/philosophe Klein – avant de revenir, immédiatement après ce beau couplet, à sa « marotte *moniste* »:

Rien d'humain p. 13 vue habituel.

; et « quitt(er)(-de) ce point de vue habituel » qui, selon le même Klein, exige tout de même rien de moins que la mise en œuvre d'une expédition sur/dans la Lune : puisque seule une telle entreprise astronautique peut nous donner loisir, à nous les habitants-rampants de cette « bille bleue », de faire la même expérience à laquelle procède, quoique lui de/sur la Terre, le personnage de la « gravure au pèlerin » – on y revient toujours : ce qui, dans l'interprétation (scientifique) que donne Klein de celle-ci, doit être à toute force préservé, c'est ce que j'ai appelé plus haut « l'horizontalité du savoir » (du même nom) ; ce que Klein nomme pour sa part le lieu où le « ciel étoilé (a loisir) de s'étendre jusqu'au sol »; et si ce lieu n'existe nulle part sur « la Terre » (même affublée de sa majuscule de planète), eh bien on ira le chercher *sur* « la Lune » (mais peut-être pas *dans* celle-ci – ce qui risquerait d'établir une confusion entre cet astre – « vu de la » Terre : son satellite – et sa « représentation (forcément « scientifique ») construite elle d'un autre point de… « vue »).

Les humains se rendent p. 13/14 conception actuelle du monde.

, sauf que, pour faire passer ces « découvertes » de leur statut de « monstruosités » à celui d'« évidence », il a tout de même fallu que soit posé le pré-supposé (dans le fond : très métaphysique – moniste-arbitraire) qui commande à toute cette sorcellerie scientifique : celui de cette « horizontalité du savoir » (du même nom) ; et « horizontalité » qui, pour s'imposer, a dû passer-sur l'autre dimension, elle toute de *verticalité*, de ce même « savoir » (quand il n'est pas justement/seulement « scientifique-moderne » – quand il lui arrive aussi d'être le « fruit » d'un certain « arbre (de la science) »: celui qu'a représenté une dernière fois, au centre de son jardin-« paysage valloné », l'auteur à jamais inconnu de cette « gravure au pèlerin »)… Aujourd'hui, lundi 24 août 2020, le temps, sans être particulièrement chaud, était beau et clair ; et voici que, relevant (aux alentours de 18 heures) la tête de la cavalcade sur le papier qu'on vient de lire, l'idée m'a traversé l'esprit que, s'il existait bien sur cette « terre » (cette fois-ci sans majuscule) un lieu où le « ciel étoilé s'étend(ait) jusqu'au sol », celui-ci n'était rien d'autre que la page du manuscrit où je rédigeais, en cette forme « (purement) scripturaire », les considérations qui précèdent ; et considérations qui dès lors, rompant

avec l'« horizontalité du savoir » (de type scientifique) dominant dans mon « époque (littéraire) », renouaient avec l'« autre dimension », elle toute de « verticalité », de ce même « savoir »: quand l'essence axiale-arboricole n'est plus tout, justement, « littéraire » que *scripturaire*. Et donc j'étais bien moi aussi ce « pèlerin » de la gravure éponyme – dont la tête passe à travers l'enveloppe subtile du « monde familier » (pour découvrir sur son autre versant la fantasmagorie d'un « autre monde » de « tourbillons », « nuages », et autres « roues de feu », etc.) –; sauf que ce « trou »-là s'ouvrait, en ce mode pensif-scripturaire, sur la page même où j'inscrivais ces lignes… et que donc, pour moi : pèlerin en ce mode immobile-scripturaire, il n'était pas utile, pour recréer les conditions de l'expérience qu'effectue le personnage de la gravure, d'accomplir quelque voyage (jusque « dans » ou « sur » la Lune) : puisqu'à moi, par l'emprunt de la dimension de cette « verticalité-scripturaire », il m'était donné, non pas, comme le rêve Klein, de transformer de l'« in-connu » du « bien-connu », mais, au contraire, de considérer toutes choses « familières » dans l'éclairage d'une « étrangeté » (peu ou prou) *radicale*.

Rédiger en ce mode « (purement) scripturaire » quelque chose comme un « grand récit » (et plus particulièrement : quelque chose comme le « récit d'*un* été 2020 »), c'est donc prendre l'*exacte contraposée* de la démarche scientifico-littéraire : c'est transformer du « bien-connu » en de l'« in-connu » (et aussi bien : du « familier » en du « mystérieux »); même si pour cela, renonçant à l'*horizontalité* du « monisme » de la science moderne, il faut emprunter l'« autre dimension » (toute de *verticalité*) d'une saisie cette fois-ci « transcendante » des choses et du monde – en clair : au lieu de partir, comme le fait le pèlerin de la gravure à la recherche du lieu où le « ciel étoilé s'étend jusqu'au sol », se contenter, en suivant cette fois-ci l'axe indiqué par l'arbre représenté au centre de cette même gravure, de *lever le regard* vers ce ciel et sa « richesse », selon, stellaire ou météorologique – ; restant à expliquer comment une telle opération peut, sur la page de quelque ouvrage que ce soit, s'effectuer pratiquement : probablement, comme je l'ai déjà avancé, en faisant épouser à l'écriture de cet ouvrage le mouvement de la rédaction d'un « bulletin », selon, astronomique ou météo (ce que je crois, dans les récents développements de ce *Champ profond*, je ne me suis pas privé de faire). Mais à présent, mon livre et moi entrés dans les journées (globalement « belles et claires ») de la *dernière semaine* de ce mois d'août 2020, je vois bien

que reviennent en force, sous ma plume (astronomico-météorologique), la tentation poétique et son « danger merveilleux » – ceux de composer à mon tour une « Anabase » de mon cru… et qui dirait, non pas l'entrée du Soleil au Lion, mais au contraire sa *sortie*:

> *Car le Soleil (sort) du Lion et le (scripteur) a mis son doigt* [reprendre le détournement de Perse écrit plus haut], etc.

(et la tentation est grande ici, en effet, d'être ce pèlerin de la gravure qui, oubliant la consigne de *verticalité*-scripturaire matérialisée par l'axe de cet « arbre de la science » figurant au centre de son jardin-« paysage valloné », passe la tête à travers l'enveloppe subtile du monde – pour découvrir sur son autre versant toute cette fantasmagorie (elle : très littéraire) de ces « tourbillons », « nuages » et autres « roues de feu », etc.: par quoi est censé s'expliquer, en ce mode, selon, poétique ou scientifique, la complexe machinerie du cosmos, de ses saisons (toujours) changeantes et de son « film » (toujours) mouvant). Perse, ce poète pourtant de toute *spatialité*, lorsqu'il a écrit sa propre « Anabase », a dû sentir ce « danger » – ce pour quoi, au chapitre VII de son grand poème métaphysico-solaire, il dit de cet « Été » (dont il se propose de rédiger la chronique tout à la fois (temporellement) précise et (spatialement) hallucinée – « Je t'annonce les temps d'une grande chaleur ») qu'il est « plus vaste que l'Empire »:

> *L'Été plus vaste p. 128 son suc violet.*

(quoique donnant à la « vastitude » de cet « Été » – afin que le temps ne prenne pas trop la préséance sur l'espace (celui en l'occurrence de cet Empire ») – une limite elle-même temporelle : celle de cette « Éternité qui baille sur les sables »). Et Perse, en ce sens, est lui aussi ce pèlerin (de la gravure) parti en quête du lieu du monde où le « ciel étoilé s'étend jusqu'au sol » – son *Anabase* n'étant rien d'autre, dans cette perspective, que le compte-rendu d'une telle « migration » (quoique rédigé bien sûr ici dans une langue, non tant « scientifique », que « poétique » – en la forme d'un « chant » plutôt que celle de « Mathématique »: fussent-elles « suspendues aux banquises du sel ! ») –; mais « pèlerin » qui, contrairement à celui de l'interprétation (scientifique) de la gravure par Klein, *n'a jamais oublié* l'arbre aux « feuilles de bronze » dont il partit – *cf.* la « Chanson » inaugurale de cette *Anabase*:

Il naissait un poulain sous les feuilles de bronze. Un homme mit des baies amères dans nos mains. Étranger. Qui passait (…)

(et « Étranger » qui, « passant », donne désir au narrateur de ce poème de partir à son tour – de devenir lui-aussi ce « pèlerin »: ou ce « conquérant »?) –; mais « arbre seul » dont, sept chapitres plus loin: l'intervalle épico-scripturaire nécessaire à l'édification d'un/de « l'Empire », il est dit que, de son « éponge verte », « le ciel tire (tout) son suc violet » – manière pour le pèlerin/conquérant/poète Perse de signifier à son lecteur que, bien qu'ayant atteint en ses pèlerinage/conquête/poème les *confins de la terre*: là où donc le « ciel étoilé s'étend jusqu'au sol », il n'a pas oublié « l'arbre-de-la-science » (unique) d'où il partit: celui dont la verticalité axiale indique aux scripteurs la dimension (du même nom) qu'ils doivent emprunter s'ils veulent rédiger quelque chose comme le « récit d'*un* été 1920 » (celui-là même où fut probablement composé, par « Le Secrétaire de la légation de France à Pékin « Saint-Léger Léger, le poème de cette *Anabase* – dans un « petit temple taoïste déjà affecté », « à un jour de cheval » au Nord-Ouest de la capitale chinoise, si l'on en croit la très officielle biographie (trop peut-être pour n'être pas un tantinet apocryphe?) de notre poète-et-diplomate).

Où l'on comprend en tout cas combien est prégant, dans un « récit » supposé être celui d'une expédition militaire: migration, conquête, pèlerinage, etc., le *signifiant* de cet « arbre seul » – présent au début, au milieu et à la fin d'un poème (pourtant en apparence consacré à la « constitution » d'une/de toute « spatialité » – en le mode par conséquent de cette « horizontalité » (selon: poétique ou scientifique – de toute façon: toujours « littéraire ») vue plus haut) –; et « signifiant » qui, lui, bien sûr est celui *a contrario* de toutes immmobilité-et-verticalité – dont on a vu aussi plus haut qu'elles sont les habituelles signatures de cette « dimension de (pur) scripturaire » (sans l'emprunt par un scripteur – fût-il ce « poète en robe pure parmi (n) ous » (mais on a vu également que celui-ci n'était que le « frère » du narrateur) – de laquelle rien de *décisif* ne peut en vérité être écrit) –; ce qui peut aussi expliquer pourquoi ce poème, censé être le récit d'une aventure qui se déploie dans l'espace vide et vague jusqu'aux « con-fins » de la terre et de ses « provinces », *part d'un arbre* (celui aux « feuilles de bronze » de la « Chanson » inaugurale) pour, dix chapitres plus loin: « l'Empire » ayant

été, dans cet intervalle, édifié, *revenir à un autre* (celui « roucoulant » de la « Chanson » terminale – qui est d'ailleurs peut-être/sans doute le *même* que celui de l'« inaugurale »); avec seulement, au mitan du poème et de son voyage (littéraire), l'indication par le poète-pèlerin de la présence solitaire-scripturaire de l'« éponge verte » d'un troisième (arbre) « dont le ciel tire (tout) son suc violet »: tout se passant comme si, pour rendre compte du voyage de son « pèlerin (littéraire) », le poète avait eu besoin, à chaque instant de la composition de son « chant », de conscience, « dans le dos » (Klein), de l'existence d'un tel pivot (verticale)/axe (scripturaire).

– et de l'éponge verte d'un seul arbre le ciel tire son suc violet.

(image où, à mon sens, le mot vraiment décisif – plus en tout cas que ceux d'« arbre » ou de « ciel » (et *a fortiori* d'« éponge ») – est ce petit – quoique « suffisant » – adjectif de « seul »: pour ce que, en effet, ce qui saisit d'abord en cette image, c'est la solitude de cet « arbre seul » et « vert » sous le ciel qu'on imagine, lui, immense (et donc: « violet ») –; mais solitude qui « suffit » cependant pour nourrir de son « vert » infime le « violet » de l'infinité du ciel qui la surplombe: par quoi est inversé le rapport qui « lie » (Klein) traditionnellement la terre et le ciel – puisqu'ici, on le « voit » par ce jeu entre dansantes couleurs, c'est le second qui « tire son suc » de l'arbre unique poussé par la première). Le poème de Perse « s'établit (certes) avec honneur sur trois grandes saisons », mais il se déploie aussi entre deux « Chanson(s) » qui sont elles-mêmes deux arbres (qui sont peut-être le même): l'histoire qu'il nous raconte est donc celle d'« un aller et d'un retour » par lequel un « pèlerin », après être allé jusqu'à ce lieu du monde où le « ciel étoilé s'étend jusqu'au sol », revient d'où il partit – ayant seulement, dans l'intervalle de ces migration-et-conquête, appris à « siffl(er) »:

Mon cheval arrêté p. 144 de la gloire)…

; mais « sifflement » à présent « si pur » qu'il peut à bon droit rivaliser avec les « roucoul(ements) » des tourterelles venues, dans ce même intervalle, épiquo-scripturaire, habiter cet arbre.

Et ce n'est point qu'un homme p. 144 tournent au plaisir.

; et voici que ce « commerce (prudent) d'un vieil arbre » donne loisir

à cet « homme » – peut-être le narrateur de cette *Anabase* (mais non son poète – puisque c'est son frère) – avoir « connaissance » de la « chose très douce » qu'a « écri(te) » ce frère – et « chose très douce » dont le titre est probablement le même que celui du poème de Perse :

Mon cheval arrêté p. 145 en eurent connaissance…

; et voici que l'arbre qui, au début du « grand récit » de Perse, était un arbre aux « feuilles de bronze » – sous lesquelles « naissait un poulain » – est devenu, dans l'intervalle de cette rédaction, un/cet « arbre qui roucoule » – sous lequel un homme à cheval « siffle (à présent) un sifflement plus pur » –; mais « plus pur » que quoi : peut-être que le roucoulement de ces tourterelles, peut-être aussi que le chant de la « chose très douce » que ce « frère a encore écrite »?

Un lieu de pierres à mi ! p. 128 d'une famille d'acridiens…

(Plus tard, dans l'après-midi de ce même mardi 25 août, le lever d'un vent qui agitait dans la lumière, sur le fond bleu du ciel très pur, les feuillages vert-dorés des arbres du jardin : il y a encore quelques années j'aurais probablement parlé de « souffles solaires » et autres foutaises poétiques – mais c'est fini : je laisse maintenant cela aux *vrais* poètes).

L'étrange fascination qu'exerce sur moi le poème épique de Perse – mais fascination dont on a vu qu'elle ne revient qu'avec l'été –; et fascination dont on a vu aussi qu'elle est celle qu'exercent les poètes et leurs « chose(s) très douces » sur les « (purs) scripteurs »: ceux dont le chemin, à présent, n'est plus tant littéraire que pensif – plus tant de « signes » que de « songes »:

Et un tel, fils d'un tel, homme pauvre,
vient au pouvoir des signes et des songes.

Relire chaque été cette *Anabase*, c'est comme rouvrir le livre où aurait été consignée, « suspend(ue) aux tables de l'espace (sur) plusieurs étages de climats », la pure essence de la haute et ardente saison – avec ses « grandes lignes calmes » qui s'en vont…

à des bleuissements de p. 129 pans de siècles en voyage.

; et comment un tel *livre de flammes* – celui où « la terre vaste sur son aire roule à pleins bords sa braise pâle sous les cendres » – a-t-il pu s'écrire ? La biographie du poète (qui n'est peut-être qu'une légende) nous informe qu'il fut composé, du temps (1920) où Perse n'était que le « Secrétaire de la légation de France à Pékin », dans « un petit temple taoïste désaffecté » situé, à un jour de cheval de la capitale chinoise, sur « une éminence dominant les premières pistes caravanières vers le Nord-Ouest » (Pléiade) – et l'on se souviendra à ce propos que l'un des classiques de la littérature chinoise s'intitule justement « La migration vers l'ouest »:

Chamelles douces p. 129 de la terre.

Il faut imaginer le poète retiré solitaire dans son « petit temple taoïste » – dans la seule compagnie de son cheval (et peut-être qui sait ? dans le « commerce (de ce) vieil arbre » – celui qui va ouvrir puis refermer son poème : *cf.* les deux « Chanson(s) de celui-ci) – rédigeant sur de grandes feuilles douces, après avoir jeté le regard sur ces pistes caravanières qui partent vers l'Ouest, les vastes périodes de son *Anabase* – titre lui-même, à vingt-cinq siècles de distance (scripturaire), du « (grand) récit » d'une autre « migration » (elle aussi « militaire » – quoiqu'effectuée, elle, dans le mouvement d'une *retraite* : ce qui ne sera pas le cas de celle de Perse) – ; et texte qui vient dès lors, en son pur jaillissement, comme le fruit d'une rêverie passionnée (autour de la possibilité d'un voyage) doublée d'une ardente méditation sur ce que sont au juste l'espace et sa « spatialité » – ceux en l'occurrence, comme l'indique la biographie de la Pléiade : peut-être rédigée par le poète lui-même (?), vagues et vides de « l'Asie centrale »:

Expédition en Mongolie-Extérieure, et traversée du désert de Gobi, jusqu'à Ourga, en automobile ; puis randonnée à cheval, en Ouest, vers l'Asie centrale (…)

Il faut donc imaginer l'auteur de ce « livre de flammes » (ou de « braises pâles ») se tenant, pour l'écrire, sur les bords extrêmes d'un immense continent – qui fut toujours celui des conquérants notamment : mongoles) et des pèlerins (notamment : bouddhistes) – ; et extase de cette « pure station » qui, mêlée aux ardentes rêverie/méditation qui en ont nécessairement pro-

cédé, provoque en lui l'*afflux irrépressible du poème* – même si son auteur lui-même n'est ni ce « conquérant » ni ce « pèlerin » (mais quelqu'un qui peut-être alors, en son « âme »: cette « grande fille » dont les « façons ne sont pas les nôtres », peut partager les sentiments et autres « désirs vagues » de ces « conquérants » et « pèlerins » qui, sur la « terre jaune » de ces con-fins du monde, précédèrent le poète) :

Nous n'habiterons pas toujours ces terres jaunes, notre délice…

; mais que deviennent alors, dans cette « situation » d'un poète « à peine identifié sous le nom » (peu ou prou baroque de « Saint-John Perse »), l'été et sa haute saison ? De ceux-ci, on l'a vu, il n'est dit qu'une chose : qu'ils sont « plus vaste(s) que l'Empire » – précision qui semblent indiquer, dans l'esprit du poète, comme une sorte de *préséance*, malgré tout, de la temporalité sur la spatialité (« malgré tout » parce que le thème général du poème de Perse semble bien être, lui, la seconde plutôt que la première) :

L'Été plus vaste p. 128 sous les cendres (…)

; restant alors à déchiffrer, dans ce verset à la fois (littérairement) superbe et (scripturairement) énigmatique, le sens de ce « plus vaste que » – et déchiffrement qui exige peut-être que, encore une fois, nous revenions à la « situation » de son auteur dans le moment (qu'on ne peut qu'imaginer/ se « figurer ») où il traça ces lignes (superbes/énigmatiques) : celle d'un « Secrétaire de la légation de France à Pékin » – « à peine identifié (lui) sous le nom de (Alexis Saint-Léger Léger » – à tout prendre presqu'aussi « baroque » que son « nom de plume »!) –… et qui met à profit sa retraite dans un « petit temple taoïste désaffecté », à une journée de cheval de cette même Pékin, pour rédiger quelque chose comme le « livre de flammes » (ou de « braises pâles ») de cette *Anabase* (et aussi bien : quelque chose comme le « récit d'*un* été 1920 » – celui-là même que, à un siècle exact d'intervalle, j'essaye moi, de mon côté, de composer : même si je n'ai moi en ce (très peu) exotique département français de la Dordogne aucun « petit temple taoïste désaffecté » où séjourner… pour procéder à une telle rédaction !).

Le diplomate « Alexis Saint-Léger Léger » (mieux connu depuis sous son nom de plume de « Saint-John Perse »), dans le moment où il écrit le poème

de cette *Anabase* (qui va instantanément le révéler comme très grand poète aux yeux du monde (littéraire) de son époque – les plus grands « intellectuels » de celle-ci, comme on l'a vu, se disputant (presque) l'honneur d'en assurer la traduction : Rilke, Benjamin, Ungaretti, T.S. Éliot, etc.), se tient sur une des *limites du monde* (de cette même époque) : faisant face, dans son « petit temple taoïste » dont l'« éminence » domine les premières pistes caravanières vers le Nord-Ouest, à l'*immensité* du continent (à cette même époque encore peu connu – celui où va bientôt être organisée la fameuse « Croisière jaune »: preuve qu'un tel périple était encore, en ce temps-là, regardé comme une « aventure extrême ») de cette Asie centrale (encore peu explorée – tout juste, par notre poète-diplomate, la « traversée en voiture de ce désert de Gobi »); et « immensité », plus rêvée qu'effectivement explorée, qui va jouer sur l'esprit de notre « Secrétaire de légation » à la manière d'un *appel* – dont l'écriture de cette *Anabase*, en le mouvement d'une réponse (poétique) à cet « appel »/tentative de correspondance-avec cette « (pure) spatialité », ne va cesser, en maints passages de son poème, d'essayer de rendre compte :

> *ô chercheurs de points d'eau sur l'écorce du monde ; ô chercheurs, ô trouveurs de raisons pour s'en aller ailleurs (…)*

; et aussi :

> *Nous n'habiterons pas toujours ces terres jaunes, notre délice…*

; et encore (excipit de cette même *Anabase*) :

> *Terre arable du p. 142 du navigateur.*

(et en effet, si l'on poursuit cette lecture de la biographie – peut-être apocryphe (puisqu'elle est de la plume même de Perse) – du poète, on s'aperçoit que le retour de Chine en France de notre diplomate a pris la forme d'une longue « navigat(ion) » maritime en, selon, paquebot, « trump » ou goélette – après le Japon, Honolulu, puis les Samoa et Fidji, puis les îles anglaises et françaises du Sud océanien, et enfin « toute la côte américaine entre le Mexique et le Canada », etc.: où l'on comprend par là que l'excipit de cette *Anabase* n'était pas qu'un (poétique) vœu pieux/une (littéraire) envolée… pour conclure son/de « poème de souffles, de flammes et de braises »).

Et pourtant, même si, en celui-ci, il est à plusieurs reprises mentionnée la présence de la mer – quoique plutôt en la forme d'une « construction (peu ou prou "présompt(ueuse)") de l'esprit » qu'en celle d'une expérience directement vécue :

et la mer au matin comme une présomption de l'esprit.

–; c'est bien dans la « situation » d'une confrontation avec l'immensité de l'espace (sec et stérile) de cette Asie centrale qu'il a été composé – et aussi dans celle d'un unique « Été » (1920), saison qui, parce que toujours « plus vaste que (l'espace de) l'Empire », se trouve être, en le mode temporello-halluciné de cette « éternité qui baille sur les sables »: ceux peut-être alors de ce désert de Gobi (rapidement traversé – « en automobile » – par le poète), la plus propice à la pratique de l'« éloge » (cette vraie fonction, aux yeux de Perse : qui a donné ce mot comme titre à un de ses recueils, de tout poète digne de ce nom) :

Au plus long jour de l'année chauve, louant la terre sous l'herbage, je ne sais qui de fort a marché sur mes pas (…)

(probablement les « (fictif) conquérant »/« pèlerin (ici l'adjectif manque) » que va bientôt mettre en scène le grand poème métaphysico-épique de cette *Anabase* – mais figures (de conquérant ou de pèlerin) dont on voit qu'elles ne sont, aux yeux du même Perse, que les motifs de/pour « avoir à louer ! ») (*cf. Éloges* – « oh j'ai lieu de louer ! ») toutes ces « choses pures et déliées » qui peuplent (quoiqu'à grand peine – ici un « arbre seul », là « une peau de bélier peinte en rouge », etc.) l'*immensité de spatialité*… du continent qui lui fait face et l'appelle). Tout se passant comme si ce monde, avec ses mers, ses fleuves et ses continents, n'attendait de l'homme en général et des poètes en particulier que ce genre d'« éloges », à la fois *a priori* et précis – et Perse, contrairement à ce que dit de lui l'inepte critique littéraire/néo-progressiste *sait* l'être (« précis » – *cf.* notamment cette « hyper-réaliste » description, dans *Images à Crusoé*, de l'œil d'un perroquet) :

Tu regardes l'œil rond sous le pollen gâté de la paupière ; tu regardes le deuxième cercle comme un anneau de sève morte (…)

(passage à moi signalé par la lecture d'un article de Jaccottet – le même

où, pourtant, son auteur reproche à Perse d'avoir « l'éloge un peu trop facile ») –… de tous les « étants » qui garnissent toutes les « tables » de son espace comme tous les « étages de climat » de son temps; mais pratique (poétique) de tels « éloges » dont la meilleure saison est encore celle, « au plus long jour de l'année chauve », de cette terrestre *calvitie* (« herbage » et « sécheresse ») de l'espace et du temps: l'été! Et voilà pour quoi, sans doute, cette *Anabase* m'est toujours apparue comme une lecture « estivale »: non pour la raison que cette saison, dans le cours de son « grand récit », y serait plus prégnante qu'une autre – et Perse lui-même d'ailleurs ne parle pas tant d'*une* que de « *trois* (grandes saisons) » –, mais pour celle-ci que, entre toutes ces saisons, l'été est la plus propice à la pratique (poétique) de l'« éloge » de ce monde – et cela parce que sa temporalité particulière (tissée de stupeur, de lumière et de sècherese) est « plus vaste que » toute spatialité (de l'« Empire » – que ce soit celui, vu de Chine et d'un « petit temple taoïste » au Nord-Ouest de celle-ci, d'un conquérant mongol… ou de tout autre « grand gouvernement militaire »):

L'Été plus vaste que suc violet.

(pour rédiger l'histoire d'une conquête et migration « vers l'ouest » il faut certes « s'établir (…) sur trois grandes saisons »; mais où l'on comprend que, pour composer le « chant » qui accompagnera cette aventure impérialisto-épique, il n'est besoin que d'une *seule* – celle où l'année, en son « plus long jour », se trouve en sa plus extrême *calvitie* d'herbage et de (ici le mot manque).

Quel sens cela a-t-il de s'attarder ainsi sur un poème – que dans le fond personne ne lit plus aujourd'hui (sinon, on l'a vu, pour faire reproche à son auteur de ses « emphase » et trop-grande-propension-à « l'éloge » – *a priori* du monde) –; et poème qui pourtant, à mes yeux de « (pur) scripteur »: qui a, pour cela, depuis longtemps renoncé à l'exercice de toute « poésie », semble détenir comme une *clef*: celle-là même d'un « dire » (peut-être perdu?) de cet « été » et de sa pure essence temporello-« dramatique »; celle-là même qui, en tout cas, permettrait à l'auteur de cet (improbable) *Champ profond* d'ouvrir cette porte-sur « l'éternité qui baille sur les sables » – et même si, pour cet auteur, il ne s'agit plus depuis longtemps de « trouv(er) des raisons pour s'en aller ailleurs »: plutôt désormais de *demeurer*!).

… Or je hantais p. 111 en plein vent.

(rien à dire sur ce passage – sinon qu'il est peut-être un de mes préférés de cette *Anabase*: même si, en vérité je ne saurais dire exactement pourquoi)… J'ai écrit dans une autre vie, dixième tome (je crois) de mon « grand récit », un ouvrage qui s'intitulait *Une porte sur l'été* (et dont aujourd'hui j'ai complètement oublié le propos – me rappelant seulement de son illustration de couverture: cette/une merveilleuse « Femme à l'ombrelle » de Monet); mais « porte-sur » dont je me demande à présent si la *clef* (elle aussi perdue) ne serait pas cette (re)lecture à laquelle, chaque été qui (re) vient, je procède du poème spatialo-solaire de Perse – un peu comme si son poète était ce personnage qui, dans *Amitié du Prince* (le recueil qui précède presqu'immédiatement celui de cette *Anabase*), fait à son lecteur (peut-être le « prince » lui-même) cette promesse:

> *Je reviendrai chaque saison, avec un oiseau vert et bavard sur le poing. Ami du Prince taciturne. Et ma venue est annoncée aux bouches des rivières (…)*

; ce que l'on peut maintenant traduire par cette (autre) version (scripturaire) « variation »:

> *Je reviendrai chaque (été) avec un (livre) vert et (solaire) sous le bras. Ami du (Scripteur) taciturne. Et ma venue est annoncée (par le souffle des premières chaleurs) (…)*

; et traduction d'autant plus légitime qu'on lit un peu plus loin, dans ce même chapitre III d'*Amitié du Prince*, ce passage qui sonne peu ou prou comme une confidence (du Prince à son « ami » – à moins que ce ne soit l'inverse: on verra plus loin pourquoi):

> *toi tu te plais aux longs déplacements sans cause. Je connais ce tourment de l'esprit. Je t'enseignerai la source de ton mal (…)*

; ce qui donne, rétabli dans son sens scripturaire, à peu près ceci:

> *toi tu te plais aux longues (rédactions) sans (issue). Je connais ce tour-*

ment de (la pensée). Je t'enseignerai la source de ton mal (scripturaire) (…)

« (un grand principe de (mépris) présidait à nos (lectures)) »… Mais qu'en est-il alors de cette « clef » et de sa « porte-sur » que le poème de Perse serait censé, par le « reven(ir) chaque (été) » de la lecture, de son « (livre) vert et (solaire) », *ouvrir* (certains, la fin du mois d'août venue, s'intéressent à la « rentrée littéraire » en cours, d'autres relisent le « livre de flammes » et de « braises pôles » de cette *Anabase* – y cherchant la révélation d'un secret du monde et du temps ayant un instant « baill(er) sur les sables », mais qui se refermera une fois septembre et son autre « étage de climats » venus).

Aux pays fréquentés p. 113 la lessive des Grands.

En quoi l'été, sa stupeur et ses « silences », sont-ils enclos dans la grille de mots et d'images d'un poème venu de l'autre siècle – en quoi son secret de « criquets » et de « mélisses » est-il dit par ces lignes à peu près incompréhensibles (comme si seule une énigme pouvait en résoudre une autre) ?

Nous enjambons p. 113 de l'aisselle !).

(aujourd'hui, jeudi 26 août 2020, et alors qu'ils avaient annoncé des intempéries pour la fin de la semaine, le temps était encore parfaitement beau et, clair et tranquille – pas un nuage au ciel, pas un souffle dans l'air –; et cela faisait comme si, à nous qui attendions au-dessus de nos têtes les « premières fumées », nous était donné à voir et endurer un *attardement*, à la fois délicieux et inquiétant, de la saison – et « attardement » où peut-être se disait, en ce mode scripturaire-ineffable, le secret du temps et de son cours : la clef de la « porte-sur » de sa « baill(ante) éternité »).

Je vois bien que la fin véritable de *cet* été 2020 se signalera à moi, non en le mode météorologico-« objectif » d'un retour (équinoxial) de la « mauvaise saison », mais en celui, de facture, lui, herméneutico-scripturaire, du moment où, sur le cours de la rédaction (de plus en plus hallucinée) de ce *Champ profond*, je me déprendrai enfin de la « lecture commentée »/fascinée du « grand poème » de Perse (pour passer à d'autres travaux – à d'autres « thèmes » et « sujets »: pour l'heure encore dissimulés dans les limbes de mon propre « grand récit »); mais ce moment n'étant d'évidence pas encore

arrivé, je vois bien que (et peut-être malgré que j'en aie), de cette *Anabase* (« de flammes » et de « braises pâles »), il me faut continuer d'en débrouiller l'énigmatique/flamboyante *pelote de sens* – et cela sans espérer en sortir autrement que par l'emprunt de cette dimension d'un « (pur) scripturaire » (cette fois-ci en cette forme peu ou prou herméneutico-poétique) :

Au grand bruit frais p. 119 produits pharmaceutiques (…)

(et qu'est-ce que ce passage particulièrement obscur – dans un poème qui ne l'est pas moins ! – « veut dire » au juste – tout se passant ici comme si le langage *précédait son sens*… et que c'était de cette « pré-cession » que procédait toute la « poésie » d'un texte particulièrement opaque et incompréhensible : qui n'opérait, parmi toute cette opacité (de sens), que par la fulgurance, de temps à autre, de *certaines images* à la fois splendides et cependant tout aussi énigmatiques… que le reste du texte). Il y a certes dans cette *Anabase* des passages (relativement) plus clairs » – ceux notamment que je ne me suis pas privé de citer dans le cours des développements qui précèdent (en en risquant même, parfois, une interprétation plus ou moins vraisembl(able) – ; mais l'étrange n'est-il pas que, bien souvent, ce sont ceux les plus « obscurs » qui se trouvent être, sinon les plus « beaux », du moins les plus (poétiquement) *décisifs* : tout se passant comme si, plus le sens se retrouvait « à la traîne » du langage, et plus, par l'*effort* que ce sens devait fournir pour rattraper, ce langage, le poème qui en résultait/pro-cédait s'avérait plus (scripturairement) *efficace* (même si, cet « effort », c'est toujours, au bout du compte, le lecteur qui doit l'accomplir d'où peut-être ce mot de « devinettes » utilisé, dans *Sodome et Gomorrhe*, par les personnages de « coursières » auxquelles Proust (Marcel) fait lire, lors de son second séjour à Balbec, les poèmes d'un certain « Saint-Léger Léger » : poète qui donc, à l'époque : qu'on peut pareillement situer autour de l'« été 1920 », ne s'était pas encore fait connaître sous le nom de plume (et « de flammes ») de « Saint-John Perse »). Et bien sûr aujourd'hui, à un siècle (entier-exact) dans la distance (critique-scripturaire), personne n'oserait plus affirmer que ces textes ont été composés à la manière de « devinettes » – pour ce que sans doute, dans l'intervalle, s'est imposée l'idée que la notion d'un écart, en poésie, entre le « dire » et le « vouloir-dire » des poètes était une pensée (littérairement) peu pertinente (*cf.* notamment aussi la fière réplique du Rimbaud de la *Saison* à sa mère – lui demandant ce que ce texte pouvait bien « vouloir dire » (même si l'anecdote est probablement apocryphe) – :

« Ça veut dire ce que ça veut dire, littéralement et dans tous les sens ») –; et Proust lui-même (son Narrateur) ne se prive pas de se moquer (affectueusement) de ses personnages issus du peuple et d'un « pays malsain » de ces « Céleste et Marie » – escomptant probablement tirer de leur inculture (littéraire) un effet comique :

Un jour pourtant elles trouvèrent Pléiade II p. 849 pays malsain (…)

; mais moquerie que sa grande lucidité (scripturaire) et son absence totale de « mépris de classe » (littéraire) lui font immédiatement tempérer par cette précision – où d'évidence, c'est le *scripteur* en lui (dénué de tout mépris d'ordre « culturel » envers ses « frères humains ») qui prend le pas sur le *littérateur* (lui toujours « cultivé-bourgeois »).

Elles étaient pourtant Pléiade II p. 849 jamais non plus.

, pour ce que sans doute, en effet, regarder les « poèmes admirables mais obscurs de Saint-Léger Léger » – l'« avant-garde » poétique de *cet* « été 1920 » (qu'on le passe à Balbec (Cabourg) ou à Pékin) ! – comme, non des « vers » mais des « devinettes »… n'est pas, du point de vue « (purement) scripturaire » que je dis, si ridicule que cela – n'y « manqu(ant) comme dit Proust, (qu'une) transition »: celle, d'abord, entre ce *Ici-bas tous les lilas meurent* et les « poèmes (admirables mais obscurs) » de Perse… mais aussi, surtout, entre le « dire » et le « vouloir-dire » de leurs auteurs respectifs (chose un peu vertigineuse de se dire que, dans le cours de ce même « été 1920 », tandis qu'à Balbec/Cabourg deux « poètes » – qui, du fait de leur « modest(ie) », ne liront ni n'écriront jamais un seul livre – s'efforcent à déchiffrer les « devinettes » de Perse, leur auteur, à dix-mille kilomètres de là : dans son « petit temple taoïste déjà affecté », en composent d'autres – qui vont en effet donner le livre « de flammes » et de « braises pâles » de cette *Anabase*: ouvrage où la poésie pro-cède uniquement désormais de la suppression, par son poète, de l'écart entre un (pur) « dire » (scripturaire) et un (strict) « vouloir dire » (encore littéraire)).

Les « sœurs Céleste et Marie » de Proust sont de « grands poètes populaires » (quoique poètes uniquement de l'oralité et de la conversation – puisqu'elles ne liront ni n'écriront jamais de livres) – dont leur interlocuteur

Marcel, pour ce que lui est ce littérateur « cultivé-bourgeois » (qui écrit des/*un* livre(s)), a sauvé certains « fragments » de leurs œuvres (forcément/toujours-déjà « perdues »):

« Ah! front qui a l'air Pléiade II p. 848 une évidence. »

; et un peu plus loin, dans la bouche de celles que Françoise, la gouvernante de Marcel, appelle les deux « enjôleuses » – tant le *mépris* de classe est « la chose du monde la plus répandue » – s'étendant même jusqu'aux membres de la classe expressément concernée *par* ce « mépris »), cette autre « citation »:

« Regarde, Marie p. 849 et des nuits… »

Et il n'est sans doute pas innocent de la part de Proust que son Narrateur ait voulu ici comme *mettre en balance* les « styles (poétiques) » respectifs du poète modeste-populaire « Céleste » et de celui « avant-gardiste », « admirable mais obscur », de ce « Saint-Léger Léger »: autre « enjôleur »… quoiqu'appelé lui, sous le pseudonyme encore à venir de « Saint-John Perse », à bientôt faire une éclatante carrière dans les « Lettres » de son temps – tandis que la pauvre « Céleste » elle, jalousée par Françoise en même temps que méprisée par « le directeur » (du Grand Hôtel de Balbec), restera toute sa vie cette « courrière » ignorée et sans postérité (littéraire): puisque, ce que nous savons d'elle et de son œuvre (poétique), nous le devons uniquement au fait que Proust l'a fait (subrepticement: quatre petites pages!) entrer dans la galerie des personnages de sa *Recherche*.

« Ah! Monsieur, ce sont des vies dont on ne garde rien pour soi, pas une minute, pas un plaisir; tout, entièrement tout est un sacrifice pour les autres, ce sont des vies données…

(Céleste, en cet autre « fragment » (sauvé) de son « œuvre » (perdue), est censée parler du père du Narrateur – « qui travail(le) nuit et jour » (selon Marcel) –; mais où l'on voit qu'ici ces paroles pourraient aussi bien s'appliquer à sa propre personne: dont l'« œuvre », sinon la « vie », est également « *donnée* » – perdue dans le moment même où elle s'offre… au hasard des entretiens « oraux » et des conversations « privées »: *cf.* Oscar Wilde qui disait un jour qu'« il avait mis son *génie* dans sa conversation… et seulement

son talent dans ses livres »; situation scripturairement) biaisée à laquelle le pauvre « poète-Céleste », lui, ne pouvait même pas prétendre : puisque, de « livres », il n'en ferait jamais et, de poèmes, il ne lirait que ce *Ici bas, tous les lilas*…, etc.). C'est en tout cas de la part du *scripteur*-Proust – mais peut-être pas du « littérateur » bourgeois/cultivé/méprisant du même nom (qui n'escomptait lui en tirer qu'un effet comique) – un véritable coup de génie (quoique lui aussi « scripturaire ») d'osé même de cette façon peu ou prou biaisée, mettre en balance ces deux poètes et leurs deux œuvres respectives – et surtout : d'avoir soumis la seconde à la critique littéraire/inculte/naïve du premier (« ne serait-ce pas (…) des devinettes ? ») –; et réception par le poète modeste/oral/populaire « Céleste » des « poèmes admirables mais obscurs » du poète « Saint-Léger Léger » qui en dit long, non pas peut-être sur la lucidité (critique) de la « courrière » Céleste, mais peut-être sur l'« obscur(ité) » du « diplomate » Saint-John Perse – et « obscurité » qui lui fait commettre et *assumer*, dans son *Anabase*, des « devinettes » telles que celles-ci :

Nos compagnons en haute trombe p. 131 de capitation.

; mais « devinettes » qui n'en sont aux yeux du « poète-Céleste » que parce que celui-ci n'a pas la clef (scripturaire) pour en résoudre l'énigme (du même nom) – Proust dit : la « transition » –; mais « transition » dont on comprend qu'elle est celle qui pourrait faire passer la « courrière-Céleste » de (ici le mot manque) à (ici le texte s'interrompt) : pourvu que, à celle-ci, soit donnée une autre « vie » que la sienne (de « courrière » – une existence qui ne serait pas « entièrement de sacrifice »: social bien sûr d'abord mais aussi, plus secrètement : en le mode de la *dispersion* de sa propre « œuvre poétique » dans l'oral et la conversation, *scripturaire*). Car Céleste est d'évidence, d'après du moins les fragments de son « œuvre » que Proust a pour nous sauvés, un très grand poète – sens de la précision dans l'image :

« Ah ! front qui a l'air p. 848 comme des griffes, etc. » (…)

; comme sens d'un certain raffinement qui sait éviter le précieux :

« Regarde Marie ses traits p. 849 sous une vitrine » (…)

Sauf que tout cela, parce qu'à Céleste il manqu(era) toujours, non

le talent (littéraire) : elle en a au contraire, comme on vient de le voir, à revendre, mais la « transition » (scripturaire), sera dans le sacrifice ainsi consenti d'une œuvre toujours-déjà dispersée, rédhibitoirement *perdu* – et cela parce que, comme le note Proust : même si on ne sait si cette observation est de regret ou non, « elle ne li(ra) jamais de livres, mais n'en fer(a) jamais non plus » : par quoi, aussi (littérairement) talentueuse qu'elle soit, n'aura jamais le loisir d'accéder à la dimension de ce « (pur) scripturaire »… qui permet à certains « poèmes admirables mais obscurs » d'être autre chose que des « devinettes ».

Ce mot de « devinettes » (dont se gausse le « littérateur » Marcel – mais pas le « scripteur »-Proust) suppose du moins qu'il existerait, dans un(e) autre (ici le mot manque – « monde »? « langue »? pensée ?), une solution à l'énigme scripturaire que sont/posent les « poèmes admirables mais obscurs » de Perse – sauf que, en vérité, ces pièces, justement, ne pro-posent à leur « innocent lecteur » aucune sorte d'énigmes et autres rébus (littéraires) : leur (apparente) obscurité procédant uniquement du fait que leur poète a aboli tout écart entre son « dire » et son « vouloir-dire » – et « aboli(tion) » qui est la véritable clef (scripturaire) de leurs (effective) splendeur/(pratiquement constatable) « admirabilité » : « Ça veut dire ce que ça dit littéralement et dans tous les sens » –; ce qui ne signifie nullement bien sûr qu'il suffirait à un texte d'être « obscur » pour être « admirable » : les millions de poèmes, tous plus médiocres les uns que les autres, qui se commettent chaque jour, sous les plumes de poètes (plus ou moins) inspirés – ceux qui, de leurs lectures (poétiques), n'ont dans le fond retenu qu'une chose : que l'obscurité serait comme la « condition nécessaire et suffisante » de cette « inspiration » (et en vérité, cette « condition » n'est même pas « suffisante » – puisqu'il existe aussi, à côté de « poèmes admirables mais obscurs », d'autres qui eux, bien que parfaitement « clairs », sont tout aussi « admirables ») –, attestant de l'exact contraire (je m'excuse de rédiger ici de telles banalités – mais qui sans doute, à chaque « époque littéraire », doivent être re-assénées/re-précisées/re-affirmées)… Aujourd'hui vendredi 27 août, après ce qui semblait être des semaines continues de beau temps, la journée, écho peut-être d'orages lointains (ou de « souffles en ouest »?) était de pluies fortes et de vent ; et cela faisait comme une *ineffable déchirure* qu'aurait infligée, en ce mode météorologico-sournois, le devenir à l'éternité de beaux jours de l'été ; mais « ineffable » qui suffisait à l'auteur du « bulletin météo » de ce

Champ profond pour avoir loisir, désormais, de parler de cette éternité *au passé* – et, ayant repris (presque machinalement) la lecture de cette *Anabase*, je ne trouvais, pour correspondre à ce moment de basculement brutal de l'année, que ce passage (qui d'évidence n'était plus « de flammes » ni de « braises pâles » – plutôt de « souffles » et de large »).

Puis ce fut une année p. 124 ardente chronique (…)

(et j'avais beau me dire que « les beaux jours reviendr(aient) » – septembre étant généralement clair et doux dans cette région du Sud-Ouest de la France (« le mois le plus tendre », dit une chanson d'un de ses natifs) – je ne pouvais me déprendre tout à fait de cette sensation à la fois triste et mystérieuse que, dans les mécanismes subtils qui président au « bon dé-roulement » de la saison, quelque chose avait été atteint/foudroyé « en son vif » – mais quoi donc au juste : pour noyau d'éblouissance et autre (ici le mot manque) ?). Et peut-être le moment était-il venu (me disais-je en regardant tomber la pluie, de l'autre côté d'une vitre, sur l'herbe d'un jardin) où ma « chronique » à moi (celle du manuscrit qu'on lit présentement) allait devoir se déprendre de la fréquentation de celle, plus « ardente », du grand poème de Perse – pour ce que celui-ci, finalement, ne concernait que…

de grands pays vendus à la criée sous l'inflation solaire, les hauts plateaux pacifiés et les provinces mises à prix dans l'odeur solennelle des roses…

(tandis que le « bulletin-météo » de ma « chronique » à moi – après ce temps de « souffles en ouest » – se devait aussi d'envisager d'autres saisons moins « solaires », d'autres « provinces » où « l'odeur des roses n'assiéger(ait) plus… (autre citation de cette même *Anabase* à retrouver)). Et voici qu'une seule journée de pluies et de « souffles » – celle dont j'étais bien contraint à présent de faire, dans mon bulletin-météo, la mention morne et comme « (solairement) désenchantée » – avait suffi pour détruire le patient édifice de rayons et de chaleurs de cet « Été (censé avoir été) plus vaste que l'Empire » – pour réaliser ce que Perse appelait, dans sa langue poétique et « solennelle », la « catastrophe pure du beau temps » –; mais « catastrophe » qui dans le fond n'avait rien que de très banal et prévisible – pour ce que c'est là sans doute l'issue (« banale et prévisible ») de toutes les saisons – : à ce seul bémol peut-être que, entre celles-ci, l'*été avait semblé promettre plus* – rien de moins que la miroitante vision-sur cette « Éternité qui baille sur

les sables » –; mais vision qui, à peine entraperçue tout au bout de son/notre voyage solaire, s'était dissoute « au matin dans un présage de royaumes et d'eaux mortes hautement suspendues sur les fumées du monde » (ce qu'il y a de *temporellement* décisif dans la saison qu'on appelle « l'été », c'est que, mieux qu'une autre, elle illustre, par la non-tenue de sa promesse (solaire), cette vérité d'expérience que le temps est bien ce « dieu qui déçoit » – cette dimension, d'essence pour cela « (purement) scripturaire », où la seule certitude régnante est que rien, en la tonalité de ce « sans-garantie » (justement explorée/illustrée par les scripteurs), ne saurait… (ici le texte et le développement s'interrompent)).

Qu'ai je tenté ici, par cette longue (re)lecture « commentée » du poème de Perse, sinon de transformer la traversée (somme toute : temporelle-banale) de *cet* « été 2020 » en une sorte d'*aventure scripturaire*… à laquelle j'aurais loisir d'associer mon (hypothétique) lecteur – « Une saison dont vous seriez l'analyste (rigoureux) et l'explorateur (halluciné) » –; quitte pour cela à imprimer à mon (palpitant ?) « récit (d'un été 2020) » le mouvement de la rédaction du « bulletin-météo (de ce même été) »: quoique « bulletin » agrémenté ici et là de citations des « poèmes admirables mais obscurs » de cette *Anabase* (histoire sans doute, ce « bulletin », de le rehausser de quelque lustre poético-herméneutique – afin que son lecteur, certes attentif mais aussi, je le sais, vite *distrait*, ne s'endorme pas au ronronnement de tous ces « aujourd'hui, le temps était beau et clair » et autres (ici l'expression manque)). L'écriture de ce *Champ profond* – inespéré/non-prévu dix-septième tome de mon « grand récit » (puisque, comme on l'a vu dans ses débuts, son scripteur était bien décidé à y mettre fin) – aura donc, pour finir, épousé le mouvement de la rédaction de cette « ardente chronique » dont parle Perse : celle de cette (singulière entre toutes) « année 2020 »; et année qui, probablement, restera dans les mémoires pour celle, d'abord, d'une certaine crise sanitaire-planétaire (avec la « lune de miel » de son « confinement » associé) puis, ensuite, pour celle du « dé-confinement » qui s'en est suivi (celui donc de *cet* « été 2020 ») – sans parler des propres ennuis médicaux (sans rapport avec la crise de cette pandémie) de son scripteur (qui aurait pu reprendre à son compte le vœu rimbaldien des « Bannières de mai » du poète de ces « Fêtes de la patience »:

Je veux que l'été dramatique

Me lie à son char de fortune.

(mais à présent que cet « été » – foudroyé par une *seule* journée pluvieuse et venteuse (celle où j'écris ces lignes) – est passé et que, par le même mouvement (scripturaire), le mitan (p. 2205 manuscrite) de mon livre est atteint… dans quelle direction (elle aussi scripturaire) va désormais s'orienter l'écriture de celui-ci – et n'est-ce pas une chose somme toute étrange, « (littérairement) baroque », d'assister au spectacle d'un scripteur qui nourrit *son propre ouvrage* de telles questions : quant à l'orientation (même) que va devoir prendre *cet* « ouvrage »?). Tout se passant un peu ici comme si cette dernière semaine de l'août 2020 était comme une/ *la gare de triage* de toutes les voies (scripturaires) qui, dans l'instant même où il écrit les lignes qu'on lit, ouvraient leurs « possibles » (du même nom) à un scripteur qui ne sait encore dans laquelle il va s'engager : cette ignorance (peu ou prou mêlée de curiosité) de sa part (quant au fil que va finalement choisir de suivre son livre) rendant en effet « palpitante » (sinon pour son lecteur, du moins pour son auteur) l'intrigue du « grand récit »… que ce livre (toujours) est censé/ (toujours) s'est dit être ! La *transition* (dont Wagner disait qu'elle était, en Art, « la chose la plus difficile » à réaliser) – mais « transition » dont on voit ici qu'elle ne concerne plus tant le passage entre deux « sujets » (puisque, si je connais le premier : celui de *cet* « été 2020 », j'ignore encore tout du second : même s'« il me viendr(a) bien, à la fin, une idée ») que… (ici le texte s'interrompt – et justement pour ce que, jusqu'à cet instant : celui où j'écris ces lignes, d'« idée », il ne m'en est encore venue aucune – ; le voilà donc en tout cas cet « *écart* entre dire et vouloir-dire » dont je parlais plus haut : on peut au moins affirmer/constater que, rédigeant ces (tâtonnantes) lignes, *j'y suis en plein* (puisqu'étant en effet ce scripteur qui, bien que n'ayant « rien à dire »/ne « *voulant* (rien) dire », continue cependant d'écrire –, mais patience : « il lui/me viendra bien une idée »). Par quoi se montre aussi cette vérité (déjà esquissée dans mon précédent *Recherche Extrême*) que toujours le (pur) scripturaire précède le (strict) littéraire – et aussi bien : l'écrire la pensée (les « idées ») –: puisqu'il est facile ici de constater, par la seule lecture des présentes lignes, qu'il n'est nullement besoin, pour « écrire », d'« avoir des idées » (ce que l'on peut encore exprimer en posant que le « scripteur écrit et les idées suivent » – ou : « viennent »).

La fraîcheur nouvelle de l'air (due aux pluies soutenues de la veille – *cf.*

développement précédent) fait venir ce dernier week-end de l'août 2020 comme une sorte de *sas temporel* que, s'il entend poursuivre la rédaction de son « ardente chronique », doit impérativement traverser le voyageur immobile-scripturaire de ce *Champ profond* (la construction peu ou prou « cadencée/obsessionnelle » de la phrase qu'on vient de lire illustre assez bien ce qu'est, en essence, ce « (pur) scripturaire » que je dis – rien de moins que ce traitement de la langue par lequel celle-ci cherche à se retourner-vers… l'abyssalité de/du sens qui lui a donné naissance : ce pourquoi peut-être, saisie en le mouvement d'une lecture « (strictement) littéraire », elle en a, cette phrase, bien peu !). Et voici que, sur l'écran parcouru de nuées du ciel de ce samedi 28 août 2020, la projection d'un autre film mouvant a commencé ; mais film dont la V.O. ne sera plus cette *Anabase* de Perse ni ses sous-titrages les commentaires que, de ses « poèmes admirables mais obscurs », j'ai pu tirer : signe que l'écriture de mon livre, sous l'effet de cette « pure catastrophe (arrivée au) beau temps », s'est orientée dans une autre direction – « a pris un chemin (scripturaire) et plus sûr » (comme la « grue » de Lautréamont) – ; signe en tout cas que le temps est venu pour mon « grand récit » de… (ici le texte s'interrompt – mais non tant faute d'« idées » que de *mots*).

Le simple ciel nu est-il donc riche ?
Les nuages d'argent son pareils à des fleurs.

(et voici que je me prends à rêver d'un livre qui, en cela un peu semblable aux *Mémoires* de Guy Debord : « Je voulais parler la belle langue de mon temps », ne serait tissé que de (telles) citations – d'un ouvrage qui, suivant la consigne du même Lautréamont : seulement devenu le scripteur « Isidore Ducasse », rendrait « nécessaire le plagiat » : si bien que rédiger quelque chose comme le « grand récit » de ce *Champ profond* consisterait essentiellement à choisir entre les œuvres (des scripteurs qui m'ont précédé)… susceptibles de correspondre le mieux au film du ciel du jour).

Un homme, quand la vie n'est que fatigue, un homme
Peut-il regarder en haut, et dire : tel
Aussi voudrais-je être ? Oui. Tant que dans son cœur
Dure la bienveillance, toujours pure,
L'homme peut avec le divin se mesurer
Non sans bonheur (…)

Écrire du ciel du jour, en cherchant simplement à dire, tant qu'au cœur du scripteur « dure la bienveillance », la « permanence voyageuse » de ce ciel, serait-il encore le meilleur moyen, pour « un homme »: *ce* scripteur, de sursoir-à cette « fatigue » à cet ennui et « acédie », qu'est « la vie »; et cela par le pur/spontané mouvement d'un tel « regarder en haut »… qui donne loisir à « ce » scripteur de « se mesurer avec le divin » – à cet « homme » d'avoir un séjour sur la terre:

Riche en mérites (littéraires), mais (scripturairement) toujours
Sur terre habite l'homme (…)

, tout se passant ici comme si c'était la contemplation par cet homme du ciel toujours-changeant au-dessus de sa tête qui, paradoxalement, donnait l'« idée » au scripteur d'un tel stable et permanent « habit(er) » – faisait de lui, de sa « vie » de « terrestre chemin(ant) sous » les nuées éternellement en voyage, cette (vivante) « image de la divinité »:

Qu'est-ce donc que la vie des hommes? Une image de la divinité.
C'est sous le ciel que cheminent tous les terrestres: ils
Le contemplent (…)

, ce pour quoi l'écriture mon propre « grand récit », parvenu après dix-sept tomes aux parages les plus immédiats de ce « (pur) scripturaire », entré en sa dimension où l'écart entre « dire » et « vouloir-dire » ne nécessite plus aucune « transition », a pu adopter la forme simple de la rédaction d'un « bulletin *météo* »: pour ce que cette « météo », en le mode langagier d'un « parler de la pluie et du beau temps » est encore le « sujet » le plus inépuisable qu'ils soit donné aux scripteurs de commenter/sous-titrer – cette « richesse » (paradoxale/oxymorique) de ce qui pourtant est le plus « simple » et le plus « nu »:

Le simple ciel nu est-il donc riche?

; à quoi le poète Hölderlin, parvenu lui aussi tout au bout de son voyage « immobile-scripturaire », répond par cette image en apparence *sans rapport* avec la question posée:

Les nuages d'argent sont pareils des fleurs.

(ce « sans-rapport » – cette absence de « transition » (entre le « dire » et le « vouloir-dire » du poète – étant sans doute *toute la scripturature* – ce traitement singulier de la langue qui n'a cure de (ici le mot manque))… Et voici que moi qui, scripteur dans l'attente d'une « idée » qui pourrait faire rebondir l'écriture du « grand récit » de ce/mon *Champ profond*, en suis pour l'instant réduit à *recopier* les citations des autres scripteurs du temps passé, je vois bien qu'en cette heure crucialo-scripturaire, je n'ai d'autres recours, en ces « attente » et *errement* (pensivo-tâtonnants) sur la page, que de me tourner à mon tour vers ce ciel et son « film » éternellement mouvant/éternellement changeant – quitte pour cela, tant que cette (autre) « idée » ne me sera pas « venue », à revenir, je l'espère : momentanément, aux sous-titrages du film de l'*autre été*:

Ce sont de grandes lignes p. 129 Anabase *de siècles en voyage…*

(alors que je vois bien, tandis que j'écris ces lignes/« plagie » sans vergogne *sans* poète, que cet « été »-là a *passé* – rédhibitoirement suffisant, pour m'en assurer, de jeter un instant le regard à travers la vitre de ce samedi 29 août 2020 : « Aujourd'hui le temps était… », etc.)

C'est une chose étrange pour un scripteur (qui jusque-là, je crois, n'avait jamais manqué d'« idées » – elles étaient même plutôt en surabondance !) que de faire à présent l'expérience de leur manque et (presque totale) disparition – d'en être réduit, pour poursuivre malgré tout la rédaction de son « grand récit », à la « nécess(ité) » du « plagiat » (ou alors, en la forme de l'écriture de ces bulletin-météo/« parler de la pluie et du beau temps », au seul recours, parce que sa « vie n'est (plus) que fatigue »: acédie (spirituelle) et autre « manque d'idées » (intellectuel), à ce « regard(er) en haut » – à ces lecture de l'« écrit » du ciel et/ou visionnage de son « film ») –; mais « situation » qui, en même temps, constitue peut-être, pour un/ce scripteur, l'*épreuve la plus scripturaire* qu'il puisse connaître et en-durer (tant du moins que, « dans son cœur (,) dure (cette) bien-veillance » – dont le « veill(er) » est alors peut-être *toute la scripturature*) : celle d'un auteur qui, bien que n'ayant depuis longtemps « plus rien à *dire* », continue cependant d'*écrire*; et cela pour cette raison qu'il a au moins « intégré » cette vérité d'expé-

rience (scripturaire) que toujours l'« écrire », si du moins il est pratiqué en le mode du même nom (« scripturaire ») *précède* le « penser »: si bien en effet que, pour écrire (quelque chose comme un/le « grand récit » de cette *Profondeur*), à partir d'un moment d'une telle rédaction, il n'a même plus besoin d'« idées » et autres « sujets » (à traiter) – étant en cela un peu pareil à cet « Enfant des étoiles » dont, dans l'excipit de son *2001*, le romancier de S.F. Clarke écrit ceci :

> *Puis l'Enfant attendit, ordonnant ses pensées, avec tous ces pouvoirs encore inutilisés. Il était maintenant maître du monde, et il n'était pas très sûr de ce qu'il allait faire ensuite.*
>
> *Mais il lui viendrait bien une idée.*

; passage terminal-(anti)conclusif qui, dans le même roman de cette *Odyssée de l'espace*, fait bien évidemment écho à cet autre, situé lui à ses débuts – et qui « conclue » de la même façon, c'est-à-dire en *ouvrant infiniment*, la partie du livre consacrée à l'aventure d'un certain homme-singe « Guetteur de Lune » (présenté par Clarke comme notre véritable et premier « ancêtre intelligent » – d'où son titre, cette partie initiale du récit de « Nuit ancestrale »: celle à laquelle pour dire le vrai va ma préférence dans le déroulé entier de l'intrigue de ce roman peu ou prou « mystico-darwinien »):

> *Pendant quelques secondes encore, Guetteur de Lune demeura immobile au-dessus de sa victime, essayant d'admettre l'idée merveilleuse et étrange que le léopard mort pouvait tuer encore. À présent qu'il était maître du monde, il n'était pas sûr de ce qu'il devait faire ensuite.*
>
> *Mais il lui viendrait bien une idée.*

Et que viennent faire ici, parmi des considérations sur la « scripturature » en général et sur ma propre situation de « scripteur (présentement) sans idées » en particulier, de telles références à cette œuvre (dite) « de para-littérature » (la S.F.) – et succédant donc immédiatement à d'autres plus (prestigieusement) « littéraires » (*cf.* plus haut mes citations des « poèmes admirables mais obscurs » de, selon, un Perse, un Hölderlin ou un Rimbaud, etc. – mais dont l'excipation par moi, dans les développements qu'on vient de lire, n'a, d'une certaine façon, *pas opéré)* – ; mais références qui en vérité ne m'intéressent que par la petite phrase revenant, tel un tympanon dans le récit de Clarke – celle, qu'on trouve donc au début et à la fin d'un

roman embrassant rien de moins que l'histoire entière de notre espèce (humaine), de ce :

Mais il lui viendrait bien une idée.

(et peu important dans le fond que ce « il » soit, selon, celui d'un « homme-singe » – situé dans le passé le plus reculé de l'« histoire de notre espèce » (mettons : à deux ou trois millions d'années en amont) ou de cet « Enfant des étoiles » – situé lui dans un avenir plus ou moins proche (selon le titre de Clarke : « 2001 ») –; ces deux personnages (fictifs) partageant au moins ce point commun de se tenir, en un mode « évolutionniste » pour le premier : plus « cosmique » pour le second, en un *moment d'équilibre* du destin (de leur espèce – de son « histoire ») où, pour inaugurer *cette* « histoire », il ne leur manque qu'une « idée » – mais « idée » qui, si l'on en croit Clarke, ne saurait tarder à les *visiter* : où l'on comprend par là que la « situation » de cet « homme-singe » comme de cet « Enfant des étoiles » (si l'on met de côté cette mention un peu bête de « maître du monde » – comme s'il fallait disposer d'une telle « maîtrise-du »… pour avoir *une* « idée »!) est, quoiqu'en un mode lui « (purement) scripturaire », *pareille à la mienne*). Ce qui m'a en tout cas tout de suite frappé dans ces deux *figures* du roman de Clarke – et raison pour laquelle peut-être, moi le scripteur de ce *Champ profond* : présentement engagé dans l'« erroir (scripturaire) » de sa rédaction, à ce « grand récit » para-littéraire/« science-fictionneux, j'ai fini par (re-)penser (j'en ai fait une analyse plus globale et approfondie dans un des tomes de ma *Profondeur*) –… c'est le *signifiant stellaire* dont leur créateur les a affublés : évident dans le cas de cet « Enfant (des *étoiles*) mais, dans le fond, tout aussi prégnant dans celui de cet « homme-singe »… qui ne s'appelle pas pour rien « Guetteur de *Lune* » – pour ce que, précise Clarke, « de toutes les créatures qui avaient jamais vécu sur Terre », il était…

le premier à contempler la lune en face p. 13 « 2001 » un arbre suffisamment haut.

(« Guetteur de Lune » n'en est pas encore, tel un Hölderlin (ou un P.L.C.) de la préhistoire, à penser que « regarder en haut » constitue l'essence de son espèce d'« homme-singe » – l'« homme » en lui, peut-être, le pressent (mais le « singe », pour sa part, en est encore à chercher « un arbre suffisamment haut ») –, mais on y va…).

L'« homme-singe », l'« Enfant des étoiles »… et le scripteur de ce *Champ profond* – affublé chacun de leur signifiant stellaire/céleste respectif (la lune, les étoiles ou le ciel météorologique) – sont tous les trois dans la situation d'un qui, en cette forme, selon, « évolutionniste », ou « cosmique », ou « scripturaire », attend que lui « vien(ne) une idée » – ils ne sont « pas très sûr(s) de ce qu'ils (vont) faire ensuite mais…

il leur viendra bien une idée.

; restant à savoir comment « *vient* une idée » à ceux qui l'instant d'avant, cette « idée », ne l'« avaient » pas : restant à identifier le mode du « venir » de cette/une/toute « idée » à ceux dont la fonction (l'essence ?) est, justement, d'« avoir des idées » ou, du moins d'être, de temps en temps, par elles « visitées »; et il est probable que ce « venir », chez ces êtres : homme-singe, Enfant des étoiles ou scripteur « à peine identifié », est en rapport avec le signifiant stellaire-céleste auquel chacun d'eux est associé. « Guetteur de Lune » par exemple, « dans sa prime jeunesse », a eu une « idée », que certes, à deux ou trois millions d'années dans la distance « temporello-évolutionniste », nous savons fausse, mais enfin il l'a eue : que, s'il voulait « toucher cette face fantomatique qui errait au-dessus des collines » (et à laquelle dans le roman de Clark, il doit son nom – même si l'« homme-singe » ainsi baptisé ne parle pas encore), il lui suffisait de « trouver un arbre suffisamment haut » (idée certes plus « de singe » – à peine descendu de ses arbres – que « d'homme » – celui qu'on appellera bien plus tard *homo erectus* –, mais enfin : « idée »). La « prime » idée de l'homme-singe « Guetteur de Lune » lui est donc venue de la « contempl(ation) » de l'astre auquel il doit son nom – et, plus précisément, de sa nature physiologique de « guetteur-de » ce même astre (qu'il appelle – ou plutôt : son « auteur » Clark – le « Petit Soleil ») :

De toutes les créatures qui avaient jamais vécu sur Terre, les hommes-singes étaient les premiers à contempler la lune en face (…)

(et le lecteur intéressé par ces questions pourra relire, dans un autre tome de ma *Profondeur*, la longue analyse que j'ai consacrée au « statut » de l'espèce (dite) *homo erectus* – cet « homme debout » dont, dans cette même

analyse, je ne fais rien de moins que l'inventeur, plus décisif encore qu'*homo sapiens*, des notions de « proche » et de « lointain »: la première disant cette région du monde que l'on peut toujours atteindre en « trouv(ant) un arbre suffisamment haut » et la seconde cette autre région pour laquelle cet arbre, dans le monde, n'existe nulle part). Où l'on comprend en tout cas par là que le « (pro-)venir » d'une « idée » quelle qu'elle soit dans le cerveau de l'homme-singe qui a nom et nature-de « Guetteur de Lune » emprunte de toute façon le fil de sens qui unit « guetteur » à « Lune »/terre à ciel/proche ou lointain, etc.; et si, donc, le personnage éponyme du roman de Clarke à eu, « dans sa prime jeunesse », l'idée, fausse et encore *simiesque*, que pour « toucher »/atteindre (de la main) le « Petit Soleil », il lui suffisait de « trouver un arbre suffisamment haut », on peut penser – on *doit* croire (au vu des résultats de l'évolution de son espèce – dont nous sommes nous, créatures sans cesse « visitées d'idées »: êtres « disants-pensants », les lointains héritiers) – que la prochaine « idée » qui lui « viend(ra) »:

Pendant quelques secondes p. 40 2001 *une idée.*

… sera celle, plus « merveilleuse et étrange » encore, de cette *différence* entre « proche » et « lointain »; et « idée » qui en effet, bien plus que celle que « le léopard mort pouvait encore tuer », va faire de lui, en ce mode pour ainsi dire « métaphysique », ce « maître du monde »: même s'il faudra encore plusieurs millions d'années aux descendants de « Guetteur de Lune » pour *effectuer* une telle « maîtrise » – même si Clarke, en bon penseur évolutionniste-darwinien qu'il est, donne pour origine à tout ce processus des facteurs relevant plus du « (strict) littéraire » (les outils, la biologie) que du « (pur) scripturaire » (le pro-venir des « idées », les « métaphysique »):

Depuis des centaines p. 41/42 2001 *mais il s'ébouchait.*

(alors qu'en vérité, c'est dans le passage cité plus haut par moi – celui où le même Clarke note (presque incidemment) que les « hommes-singes » étaient les seules créatures de la Terre capables de « contempler la lune en face » (et passage dont il faut remarquer qu'il est situé, dans le déroulé du roman, *en amont* de l'intervention, dans l'existence des « hommes-singes », de ces extra-terrestres éducateurs et de leurs « grands cristaux » – autre fil narratif du « grand récit » de Clarke: puisqu'on va ensuite les retrouver enterrés sur la Lune puis, enfin, en orbite autour de Saturne) –, qu'il se

tient au plus près de la vérité de ce processus de la conquête par l'homme d'une telle « maît(rise) »).

Mais où l'on comprend aussi pourquoi l'auteur de ce *2001*, pour rédiger sa grande fresque cosmico-évolutionniste de l'histoire entière de l'humanité : celle qui va donc de l'homme-singe « Guetteur de Lune » à cet « Enfant des étoiles », a eu besoin de cette péripétie (science-fictive d'une intervention d'extra-terrestres « éducateurs »: pour ce que, ayant manqué le « fait premier » (Husserl) de toute cette « histoire » – à savoir : le « pro-venir » stellaire-céleste des « idées » qui visitent la créature humaine (même si, comme on l'a vu dans le passage cité plus haut de cette créature seule capable « sur toute la Terre » de « regarder la lune en face », il l'a effleuré – mais sans lui donner l'extension qu'il, ce « fait premier », aurait méritée de recevoir : oubli que donc, ici, je m'emploie pour ma part à réparer) –, il lui fallait bien trouver une explication de substitution au mystère du déclenchement de cette même « histoire » (qui fut donc celle, en cette forme science-fictive/ *para-littéraire*, de la « descen(te) sur l'Afrique » de ces « grands cristaux »). Mais où l'on comprend aussi pourquoi ce terme de « para-littéraire » (à connotation généralement péjorative – du moins aux yeux des « (stricts) littérateurs »: qui eux ne veulent en aucun cas être ces « para »-(quoique ce soit)) est, dans le cas de la discipline (dite) « science-fictive », est particulièrement *approprié*: pour ce que l'essence de ce « genre romanesque » réside en ce fait que, tout en posant des questions *déjà* « scripturaires »: ici donc celle du « pro-venir des idées » (qui visitent la créature humaine-« guetteuse de lune »), il leur apporte des réponses *encore* « littéraires »: ici donc celle, dans le roman de Clarke, d'une « intervention extra-terrestre » (ce qui on en conviendra, dans ce type de « (para-)littérature », n'est guère original – mais qui permet du moins à leurs illustrateurs (souvent bien plus *littérairement* doués que les « (stricts) littérateurs » – ceux qui, pourtant, font profession de les mépriser !) d'apposer au dernier moment, en ce mode « science-explicatif », un voile pudique sur l'*a-byssalité* de ces mêmes questions, elles, « (purement) scripturaires »).

Ils (l'homme-singe « Guetteur de Lune » comme l'« Enfant des étoiles ») étai(en)t maintenant maître(s) du monde, et il(s) n'étai(en)t pas très sûr(s) de ce qu'il(s) allai(en)t faire ensuite.

Mais il (leur) viendrait bien une idée.

On dira que si Clarke, au lieu d'exciper du « pont-aux-ânes » science-fictif de la (classique) intervention « extra-terrestre », s'était intéressé à la question plus scripturaire/a-byssale du « pro-venir », chez ses deux « personnages »: celui de l'homme-singe et comme celui de l'« Enfant des Étoiles », d'une telle « idée », son livre, d'abord, n'aurait pas été un « roman de S.F. » et probablement, ensuite, n'aurait eu aucun succès (et je n'en parlerai pas ici !) ; mais rien n'empêche après tout un scripteur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait) », pour ce que pointant chez les personnages de Clarke *sa propre situation* d'auteur en attende d'« une idée », de se servir du « grand récit » de Clarke comme d'un tremplin (para-« littéraire ») lui permettant de (re)venir à la question, elle, « (purement) scripturaire », de ce « pro-venir » des/d'une « idée(s) » dans l'esprit (ou le « cerveau »?) des créatures dont c'est là en effet, depuis qu'elles se sont redressées sur leurs « pattes-arrière » pour contempler en face la Lune », la véritable nature – et peu important dans le fond que ces créatures soient, selon, un « homme-singe » ayant vécu il y a deux ou trois millions d'années sur la Terre… ou un « Enfant des étoiles » appartenant encore à l'à-venir de notre race/espèce : pour ce que ce qui, dans les deux cas, compte vraiment, ce n'est pas tant le contenu de leurs « idées » que le pro-cessus de la pro-venance, chez elles, de celles-ci (et pro-venance dont on a vu qu'elle est, dans les deux cas aussi, de *signature stellaire-céleste*: le « signifiant » de cette « Lune » pour la première, de ces « étoiles » pour la seconde – étant clair que c'est parce que l'homme-singe appelé « Guetteur-de-Lune » a cette capacité, unique dans tout le règne animal, de « contempler en face la Lune… et que, de la même façon, cet « Enfant des étoiles » a, lui, celle de « se lancer par-dessus les années-lumière »… aux deux peuvent de temps à autre « ven(ir) une/des idées »).

À nouveau confiant p. 309 2001 *dans le soleil.*

(l'« étrange et merveilleux » étant bien sûr de se dire que ce « plongeur » (stellaire) est le (lointain) descendant de cet « homme-singe » qui, il y a trois millions d'années, s'imaginait qu'il lui suffirait de « trouver un arbre suffisamment haut » pour opérer la « prime » saisie du plus « petit » de ces « soleils fantômes » – « toucher cette face fantomatique qui errait au-dessus des collines » de la Terre). Et voilà pourquoi aussi le « grand récit » de Clarke s'achève par le « retour » de cet « Enfant des étoiles » au lieu d'où, il

y a tant de siècles, il était parti – et lieu qui ne peut-être dès lors que cette « arche-originaire » (Husserl), non tant de la « vie »: phénomène peut-être après tout banal dans un univers aux milliards d'« exo-planètes », que de cette activité que ses propres illustrateurs appellent (peut-être faute de mieux) la *pensée* et ses « idées »:

> *Il était de retour, exactement où il l'avait désiré, dans ce qui était pour les humains l'espace réel (…) Là, devant lui, comme un jouet brillant auquel nul Enfant des Étoiles n'aurait pu résister, flottait la planète Terre, avec tous ses habitants.*

(et que va-t-il faire maintenant qu'il est de retour-à son origine stellaire-pensive: quelle idée nouvelle va bien pouvoir lui « ven(ir) »? – mais déjà c'est la fin du roman de Clarke: peut-être alors aussi le moment où, après avoir trouvé l'« idée » qui avait fini par visiter l'« homme-singe » du début de cette *Odyssée de l'espace*, le scripteur de ce *Champ profond*, va devoir se mettre en quête de l'« idée » qui va « ven(ir) » à l'« Enfant des Étoiles » de sa fin).

Il y a dans le roman de Clarke – qu'on peut lire comme une sorte d'*épopée* cosmico-évolutionniste de l'histoire entière de l'humanité (ce que nous invite en tout cas très fortement à faire le mot d'« Odyssée » glissé dans son titre) – trois « avatars » (trois hypostases?) de cette humanité: celui d'abord de cet homme-singe nommé « Guetteur de Lune » (probable représentant de l'espèce (dite) *homo erectus* – la première de tout le règne animal à pouvoir « contempler en face la Lune »), puis celle de l'astronaute Bowman (évident représentant, lui, de l'espèce *homo sapiens* – celle qui, selon les théories anthropologiques les plus récentes, a succédé à *homo erectus*), et, enfin, celui, encore situé dans le futur de cette évolution humaine, de cet « Enfant des Étoiles » (représentant fictif/hypothétique de, peut-être, l'espèce qui devrait (qui va (?) nous succéder – mais pour laquelle il n'y a encore aucun nom: *homo stellarus*?); et « avatars » dont la succession s'opère par la petite phrase, qui est en vérité une *transition*, de ce « Mais il lui viendrait bien une idée »: c'est par exemple parce que, à l'*homo erectus* « Guetteur de Lune » une « idée » est « ve(nue) », que l'*homo sapiens* « Bowman » a pu lui succéder (ce pour quoi aussi le choix par Clarke de cette même phrase comme excipit de son « grand récit » n'est nullement

innocent – ne signifiant rien de moins que, à l'espèce *homo sapiens* (Bowman), va en succéder une autre : celle donc de cet *homo stellarus* (?) incarné par l'« Enfant des Étoiles »). Or justement cet « Enfant », dans l'intrigue de *2001*, est une sorte de « fils » de Bowman – mais fils qui serait né, non d'un processus biologique descendant le cours du temps, mais plutôt d'une sorte de « régression » de ce même temps :

De plus en plus vite p. 304 avec aisance.

; mais bientôt la « régression touche à sa fin »:

Les nuits de la mémoire p. 304 un instant éternel.

; jusqu'à ce que « dans une…

chambre vide p. 304 et se mit à crier.

Le chapitre qui suit immédiatement (« Transformation ») cette « naissance-à-rebours » est consacré aux sentiments divers et parfois contradictoires qui assaillent alors le « nouveau/ancien-né »: désir de « partir » et envie de « demeurer », attirance et peur en même temps pour le « gouffre inter-galactique », jusqu'à ce que, s'élançant tel un plongeur « par dessus les années-lumière », il prenne comme première destination la planète et arche originaire de sa race – cette Terre qui, pendant trois millions d'années, avait constitué, pour les milliers de générations humaines qui l'avaient précédé, le seul « espace réel » (alors que l'« Enfant des Étoiles », d'évidence lui, se meut en empruntant une infinité d'autres dimensions) :

Il était de retour p. 309 l'espace réel.

; mais pourquoi alors cette sorte de « pèlerinage aux sources »: la créature très ancienne nouvellement apparue avait le choix entre toutes les destinations de l'univers stellaire et voici que son premier voyage le (re) conduit à cette planète presque « rustique » – située dans une zone moins « glorieuse », plus pauvre en astres, à la périphérie de la galaxie :

Les étoiles se faisaient p. 309 quand il serait prêt.

(mais « prêt » à quoi ?) – ; oui pourquoi de la part de cet « Enfant », une telle modestie spatiale, alors que, avec les pouvoirs dont il dispose à présent, il avait à sa disposition l'entièreté de l'univers ? Eh bien peut-être parce que cette petite « planète-Terre », tout aussi rustique, modeste et périphérique soit-elle, est le lieu unique de ce même univers où puisse lui « v(enir) » quelque chose comme une « idée » – d'où l'excipit du « grand récit » cosmico-évolutionniste de Clarke (écho lui-même d'une autre phrase écrite à ses débuts) – c'est-à-dire à trois millions d'années en amont dans le passé) :

Mais il lui viendrait bien une idée.

; et « idée » qui, lorsqu'elle lui « viendr(a) » enfin : si elle lui vient, rendra « prêt » pour celui qui n'est encore, bien que disposant de pouvoirs quasi-illimités : de cette « maîtr(ise) du monde » dont parle Clarke, qu'« enfant »… à embrasser cette « existence stellaire » pour laquelle il a été formé/« éduqué » (de la même façon finalement, et par les mêmes « éducateurs », que ses lointains ancêtres « hommes-singes ») – en lui permettant, cette « idée », de traverser cette impalpable frontière de « profonde inquiétude » qui assaille toute créature – qu'elle soit de limon (les hommes-singes) ou de pur rayons (cet « Enfant des Étoiles ») – qui s'apprête à affronter un « avenir qui n'(est) pas encore » :

Ce n'était nullement la peur du gouffre p. 308/309 béante devant lui.

Où l'on comprend par là que, si cet « Enfant des Étoiles » est doté de pouvoirs que l'homme-singe « Guetteur de Lune » n'aurait même pas pu imaginer, il se retrouve cependant dans la même situation que son lointain et « terrestre » ancêtre avait dû affronter : quelqu'un qui vient d'acquérir une « maîtrise » nouvelle – peu important d'ailleurs le domaine de cette « maîtrise » : petite planète ou vaste univers (toujours : « monde ») –, et qui dans le fond, de cette « maîtr(ise) », ne sait encore trop quoi faire ; ce pour quoi l'un comme l'autre, l'homme-singe *Erectus* comme l'« Enfant des Étoiles » *Stellarus*, se doivent d'attendre qu'une « idée (leur) vi(enne) » : l'« idée » qui leur permettra de transformer le *possible* que recèle la « maîtrise nouvelle » qu'ils viennent d'acquérir en un « avenir qui n'(est) pas encore » – mais « avenir » qui, s'il parvient à « s'effectuer », sera celui du déroulé de l'*histoire* d'une espèce humaine nouvelle (*Erectus* ou *Stellarus*) – ; et « pro-venir » de cette/toute « idée » dont le lieu originaire est cette

petite planète Terre : astre infime aux yeux de l'« univers » mais « arche (originaire) » aux yeux du « monde », c'est-à-dire de la « construction en/de sens » que nous appelons ainsi.

Et voilà pourquoi cet « Enfant des Étoiles », bien qu'en apparence omni-*potent* – mais d'une certaine façon son ancêtre « Guetteur de Lune l'était tout autant (puisque le "pouvoir" n'est rien d'autre que la croyance… à ce pouvoir » même – au sien ou à celui d'un autre) –, choisit pourtant, pour destination (initiale) de son (tout premier) voyage stellaire, la petite modeste/rustique/périphérique planète que nous appelons « Terre » – il aurait pu choisir de viser le centre de la Voie Lactée (où les étoiles sont si nombreuses qu'elles semblent « se donner la main »)… ou encore, au contraire : se tournant cette fois-ci vers la face obscure d'un « univers de cent milliards de galaxies », inspecter le gouffre qui s'étend entre leurs « nébuleuse-spirales » :

Il pouvait à son gré p. 308 se seraient éteints.

(je me permets de recopier *in extenso* ces pages pour montrer à quel point Clarke, tout rationaliste et athée convaincu qu'il fût, peut se révéler à certains moments de la rédaction de son « Odyssée » inter-stellaire ce (grand poète et ce (crypto-)mystique – effectuant par là, en cette forme scripturaire, l'*oxymore* de « mystique-athée » dont, dans un autre livre de ma *Profondeur*, je l'avais qualifié) – ; mais non : il choisit, comme voyage inaugural de tous ceux qui, probablement, vont tisser (s'il se décide à l'embrasser) sa (future) existence stellaire celui de ce « retour »-à sa planète d'origine, et planète qui, justement, se trouve *à mi-chemin* entre la « gloire » de lumière du centre de la Voie Lactée et le « néant vaste et noir » (Baudelaire) de ce « gouffre inter-galactique »… où « le Temps n'a pas commencé » ; et « mi-chemin » qui est aussi bien celui entre *deux postulations* du « désir (vrai) » de cet « Enfant (et futur voyageur) des Étoiles » : entre un « maintenant » où les soleils contempl(és) « brillent » de tout leur éclat et un « avenir » qui sera… quand cette « gloire » se ser(a) éteint(e) » (cette notion de « mi-distance » – à la fois, on le voit, spatiale, temporelle et… « psychique » (pour dire vite) – expliquant notamment le qualificatif, lui aussi oxymorique de *centre excentré* que, dans d'autres livres, j'ai pu donner à notre planète). Mais la destination (modeste) de ce voyage (inaugural) n'a d'autre but, on l'a vu

aussi, que de permettre à cet « Enfant des Étoiles » et premier d'une espèce encore en formation – celle que j'ai nommée plus haut *homo stellarus* – de faire « retour »-au seul lieu de l'univers où quelque chose comme une « idée » puisse lui « ve(nir) » – et cela parce que la terre, en tant justement que « arche-originaire » (de toute pensée)/« centre excentré » (de l'univers), est le lieu (tout à la fois temporello-spatial *et* pensivo-langagier) *unique* du « pro-venir de toute(s) idée(s) »:

Puis l'Enfant attendit p. 310 Mais il lui viendrait bien une idée.

; et chemin d'un tel « pro-venir-de » qu'a déjà emprunté, il y a trois millions d'années auparavant : sur cette même planète, le lointain ancêtre *Erectus* de cet « Enfant » *Stellarus* – quand l'homme-singe « Guetteur-de-Lune » s'est retrouvé lui aussi, *à quelques mots* près, dans la même situation d'une perplexité quant à l'usage qu'il allait faire d'une « maîtr(ise) » elle aussi tout récemment acquise :

Pendant quelques secondes encore p. 40 bien une idée ?

Où l'on comprend par là que le « grand récit » (science-fictif/« para-« littéraire ») de Clarke – celui qui se déploie justement entre les deux citations que je viens de faire (et dont la *quasi-similarité* est bien sûr voulue par l'athée-mystique/poète-scientifique (du même nom) – ne pouvant, à trois cents pages d'intervalle scripturaire, que frapper le lecteur de cette épopée cosmico-évolutionniste) – ne nous raconte rien d'autre que l'histoire du « comment » de l'apparition, sur l'« arche-originaire-Terre », des/d'une espèce(s) nouvelle(s) : en tout cas de celles, situées aux deux extrémités du spectre humano-évolutionniste, de cet *homo Erectus* et de cet *homo stellarus* ; et apparition qui, on le comprend, ne nécessite à chaque fois, dans le cas de l'homme-singe « Guetteur de Lune » comme dans celui de cet « Enfant des Étoiles », que la visite par une « idée » du « cerveau » (pour ne pas risquer ici le mot d'« esprit »/de leur représentant-et-candidat respectif (à cette naissance spéciste-nouvelle).

L'homme-singe « Guetteur-de-Lune », par sa victoire sur le chef du clan rival : qu'il a abattu d'un seul coup de la « branche » où a été empalée la tête du léopard, est certes devenu, en un instant, ce « maître du monde » ; mais

rien ne prouve encore qu'il va savoir faire quelque chose de cette victoire et de cette « maîtr(ise) » nouvelle ; et quelque chose qui, alors, pourrait par exemple prendre la forme de l'apparition d'une espèce nouvelle (*Erectus*) en cette « Afrique du Pléistocène »; et cela parce que, pour ce qu'un tel événement inouï/saut évolutionnisto-spéciste sur« vienne », il faudrait d'abord qu'une « idée lui vi(enne) » – et pro-venir de cette « idée » qui pourrait par exemple épouser le mouvement de cette « admi(ission) » dont parle Clarke :

Pendant quelques secondes p. 40 tuer encore (…)

(même si je pense pour ma part que ce n'est pas du tout cette « idée »-là qui a permis l'émergence d'*homo erectus* – plutôt celle, comme je l'ai esquissé plus haut ; qui, finissant par « admettre » qu'aucun arbre en ce monde n'est « suffisamment haut » pour permettre de toucher le « Petit Soleil » de cette Lune, a accouché de rien de moins que de la notion de « lointain »: vraie signature elle, et bien plus que la maîtrise d'un certain type d'outillage, de l'espèce *Erectus*) – ; tant il est vrai que, du moins dans la race « humaine », c'est toujours d'abord en ce mode *pensif* que s'effectuent les sauts spécistes : ce pour quoi, me semble-t-il, le chapitre terminal de la première partie de cette *Odyssée* (« L'ascension de l'homme » – chapitre 6 de « La nuit ancestrale ») m'est toujours apparu peu ou prou superfétatoire au roman de Clarke (qui, à mon sens, aurait mieux fait de donner pour excipit à cette « Nuit ancestrale » le même que celui de son récit entier – « mais il lui viendrait bien une idée »). De son côté, l'« Enfant des étoiles » vient lui aussi, en faisant explorer les missiles tirés contre lui par les habitants (*homo sapiens*) de la Terre, de remporter une sorte de « victoire » – même si ce fait d'armes n'a rien de particulièrement glorieux pour lui (celui de Guetteur de Lune, d'une certaine façon, l'était bien plus) :

L'Enfant sut alors p. 310 brève et artificielle.

(cet épisode, dans la mesure où il marque le terme de l'« Histoire des hommes » – du moins en leur « version-spéciste » d'*homo sapiens* (qui vient par là comme le chaînon, la « transition » (?), entre *Erectus* et *Stellarus*) – étant beaucoup plus important pour ces derniers) – ; et « victoire » qui, comme celle de Guetteur de Lune trois millions d'années auparavant, fait de lui aussi ce « maître du monde » – mais « maîtr(ise) » dont, tout comme son lointain ancêtre du pléistocène, il ne sait lui aussi trop quoi « faire »:

Puis l'Enfant attendit p. 310 faire ensuite.

(et toujours pour la même raison que lui non plus, à cet instant, n'est visité d'aucune « idée » – rien ne prouvant d'ailleurs que cette « idée » va lui « ve(nir) »: cet « ensuite » désignant dans l'avenir un « espace » somme toute fort vague, immense et imprécis). Bien sûr, nous qui sommes des *homo sapiens* venant après l'*Erectus* « Guetteur de Lune », nous avons qu'à celui-ci une « idée » a fini par « v(enir) » – car sinon nous ne serions pas là pour en disserter (et accessoirement : pour lire le roman de Clarke) –; mais, dans le cas du *Stellarus* « Enfant des Étoiles », rien ne nous prouve absolument qu'à lui aussi une telle « idée » a fini par « v(enir) »: l'excipit du livre de Clarke, contrairement à celui de sa première partie (« La nuit ancestrale »), indiquant tout au plus (« il lui viendrait *bien* ») une probabilité qui… (ici le texte s'interrompt). Tout se passant comme si, à l'instant de son (anti-)conclusion : de cet excipit qui achève en *ouvrant* infiniment, le « grand récit » de Clarke invitait son lecteur à s'interroger sur l'« idée » qui pourrait « v(enir) » à son personnage d'« Enfant des Étoiles »; et « idée » qui elle, de la même façon qu'une autre, trois millions d'années auparavant, avait donné essor à l'espèce *homo erectus*, donnerait cette fois-ci essor à celle d'*homo stellarus*: dans la perspective de Clarke, et bien que celui-ci fût cet auteur scientiste-athée, tout de même bien proche de la « divinité omnipotente » des religions (on retrouve ce paradoxe dans les autres romans – *Les Enfants d'Icare* (toute sa fin), *La Cité et les astres* (l'entité spirituelle « Vanamonde ») – analysés par moi de celui-ci) ; mais quelle serait alors cette « idée »? La réponse à cette question, pour ce qui concerne du moins celle qui est « ve(nue) » à *homo erectus* à la fin de cette « Nuit ancestrale », est indiquée par Clarke dans son ouvrage et plus particulièrement dans le chapitre intitulé « l'Ascension de l'homme »; et, même si je crois cette réponse erronée (et ce chapitre, donc, « superfétatoire ») elle a du moins le mérite de fournir une piste interprétative quant à la teneur exacte de cette « idée » (j'en donne pour ma part une toute autre plus haut) ; mais bien sûr, dans la mesure où ce mot d'« idée », pour ce qui concerne cette fois-ci celle censée « v(enir) »-à l'*homo stellarus* de cet « Enfant des Étoiles », constitue l'excipit du récit entier de Clarke, cette « piste » ne saurait, en celui-ci, figurer : il faut donc, au lecteur de cette « Odyssée » science-fictive/évolutionniste, procéder lui-même à son ouverture – et peut-être, pour cela, passer de la dimension « (para-)littéraire » de cette œuvre à celle « (pure-

ment) scripturaire » qu'elle recèle forcément aussi – ce que, en méditant, non tant sur le contenu de ces deux « idées »: celle qui est « v(enue) » à *homo erectus* et celle qui « viendr(a) » (peut-être) à *homo stellarus*, que sur leur « pro-venir », j'ai essayé de faire dans les développements précédents.

La question, para-littéraire, du contenu de l'« idée » qui pourrait bien « v(enir) »-à *homo stellarus* (si tant est qu'il lui en « vien(ne) » seulement une – que de toute façon alors, dans le cas de cet « Enfant des Étoiles », on ne pourra jamais connaître) s'efface donc devant celle, scripturaire, du « pro-venir » de cette « idée » (et aussi bien: de toute « idée » – telle qu'il en vient ordinairement aux hommes-singes », aux hommes… ou aux « dieux »); et « pro-venir » dont, dans le « grand récit « épico-évolutionniste » de Clarke, nous avons au moins un exemple: celui de l'« idée » qui est « v(enue) » à son personnage de « Guetteur-de-Lune » – et « idée » qui, même si Clarke se trompe finalement sur sa teneur exacte: probablement du fait de son scientisme darwinien, nous est malgré tout indiquée, même de manière biaisée, par ce passage, dès les débuts de son livre, où nous est donnée, quoique « par défaut », ce qui va constituer la véritable signature de la future espèce *homo erectus* (dont Guetteur de Lune serait alors comme l'« Adam »):

Guetteur de Lune rampa p. 13 suffisamment haut.

(et épisode dont j'ai déjà fait remarquer qu'il survient avant même toute intervention d'« extra-terrestres éducateurs » – à se demander si, dans l'intrigue de son roman, cette « intervention », en apparence le moteur narratif de son livre, ne serait pas elle aussi, comme son chapitre 6, « superfétatoire »!). Physiologiquement, du fait de sa capacité, unique parmi toutes les autres espèces « a(yant) jamais vécu sur Terre », de « contempler la Lune en face », Guetteur de Lune est *déjà* cet *homo erectus*, cet « homme debout » – ce que confirme cet autre passage plus en amont encore que celui que je viens de citer:

Guetteur de Lune saisit le p. 8 qui en fût capable.

(car, après tout, certaines espèces autres qu'« humaines » (loups, chacals…) ont elles aussi cette capacité à « contempler la Lune en face » –

mais aucune, assurément, ne saurait effectuer un tel « porter-sur » leurs épaules (que d'ailleurs elles n'ont pas) de quelque charge que ce soit) ; à ce bémol cependant que, au moment où commence le roman, son personnage d'« homme-singe » – le *bien-nommé* « Guetteur de Lune » (et du fait de ce *nom* même étant déjà cet *homo erectus* – quoiqu'en un sens, non tant encore spéciste, que physiologico-biologique) –… n'a été visité d'aucune « idée » lui permettant d'effectuer en un mode cette fois-ci (purement) « spéciste », sa nature d'« homme debout » (*i. e.*: son « essence humaine »… sous-embranchement *homo erectus*). Il en est encore à cette « idée », elle toute « de singe », qu'il lui suffirait de « trouver un arbre suffisamment haut » pour toucher la Lune, gagner le ciel… qui ne représente donc pour lui, à cet instant de son évolution, aucun « lointain », c'est-à-dire cette « région du monde » que, par définition, *on ne peut atteindre*; et région qui, lorsque l'« idée » de sa notion aura fini par lui « v(enir) », dé-limitera en retour une autre région, qu'on appellera dès lors le « proche », et proche qui ne désignera rien d'autre que tout ce qui, en ce monde, peut être atteint/gagné/touché. Où l'on voit que le pro-venir de l'« idée » qui va faire de « Guetteur de Lune », en la forme « spéciste » d'*homo erectus*, cet « authentique humain » – à savoir (pour le dire pratiquement – avec des mots d'« homme-singe »): qu'il n'existe dans le monde aucun « arbre suffisamment haut » qui permettrait de toucher la Lune/atteindre le ciel – pro-cède d'une récusation par *homo erectus* de ce qu'on pourrait appeler (pour l'exprimer cette fois-ci avec des mots de philosophes) un *monisme simiesque-originel*; c'est-à-dire de cette « conception du monde » (à tout le moins de son « espace » – notion plus ambiguë qui sera elle le fait/l'invention d'*homo sapiens*) qui pose que, entre ces deux régions de « proche » et de « lointain »: que vient d'inventer, lui, *homo erectus*, il n'y a aucune différence d'être : que le « lointain » n'est qu'un « proche » un peu plus é-loigné, un peu plus difficile à atteindre/gagner/toucher ; mais entreprise qui, aux yeux de l'espèce simiesque qui a précédé *homo erectus*, n'est pas absolument impossible à réaliser : y suffisant le « trouver d'un arbre suffisamment haut »… voire celui, comme dans l'interprétation par Klein de la « gravure au pèlerin », d'un lieu de la Terre où « le ciel étoilé s'étend jusqu'au sol » (ce pour quoi, comme on l'a vu, le même Klein, en son interprétation, se garde bien de nous parler du signifiant anti-moniste de l'*arbre* figuré au centre de cette gravure – et « arbre » dont on voit bien qu'il ne sera jamais « suffisamment haut » pour permettre à quelque homme-singe, en grimpant dans ses branches, de toucher la Lune et les « autres étoiles » du ciel : ce pour quoi le personnage du pèlerin de la gravure

éponyme – dont la situation est, par Klein, peu ou prou identifiée à celle du chercheur scientifique-moderne – ne peut être que l'illustrateur de la dimension d'une pure *horizontalité* (alors que le « Guetteur-de-Lune » de Clarke est lui, avec notamment son fantasme de la recherche d'un « arbre suffisamment haut pour »… etc. : quoique fantasme auquel il finira par renoncer, celui de toute *verticalité*) –; chose étrange à penser : la conception « moniste » que se fait du monde de la pensée scientifique-moderne est, d'une certaine façon, plus proche de celle, en ce mode comme « arboricole », du singe… que de l'« homme (debout) »!

Le « pro-*venir* » de l'« idée » qui, dans le roman de Clarke, a fini par « v(enir) » à « Guetteur de Lune » – suite à sa victoire-sur (le chef du clan rival) et, conséquemment, à son accession-à (la « maîtr(ise) du monde »):

Pendant quelques secondes p. 40 viendrait bien une idée.

–… est donc celui, comme je viens de l'expliquer, d'une récusation par *homo erectus* de la conception « moniste » que se fait, chez l'homme-singe « Guetteur-de-Lune », le singe encore présent en lui – cette créature qui s'imagine que, pour toucher la Lune/gagner le ciel/atteindre le lointain, il lui suffirait de « trouver un arbre suffisamment haut » (et peut-être justement parce que ce « singe »-là, seulement encore en voie d'« homonisation », vient tout juste (?!) d'être expulsé, par d'autres « races de singes », du monde des arbres – c'est notamment l'hypothèse que développe [retrouver le nom] dans l'ouvrage qu'il a consacré à cette/ces espèce(s)) –… du monde; et conception qui, pendant au moins trois millions d'années, va disparaître de l'esprit (ou du cerveau) de l'homme/*homo*, selon, *erectus* ou *sapiens*: permettant par là à celui-ci de « configurer un *monde* » (alors que le singe, lui, ne vivait/ne vit que dans un « univers » – *cf.* dans mon *Paradis des orages* la nuance fondamentale que disent les sens de ces deux mots)… où il aura loisir, pendant donc trois millions d'années, de faire « jouer le proche et le lointain » – et cela jusqu'à ce que, tout récemment : moins de quatre siècles « (absolument) modernes », le « monisme originel-arboricole » du singe revienne en force sous l'égide de la conception scientifique du monde : celle qui a *repoussé dans l'oubli* ces notions de « proche » et de « lointain »… pour les remplacer par celles d'un « espace-temps » quantifié/quantifiable (où le « lointain » en effet – et, après trois millions d'années, *à nouveau* – n'est

plus qu'un « proche »… seulement affecté d'un nombre, d'un « paramètre », plus ou moins élevé – par quoi, en cette notion de « jeu entre proche et lointain », le (pur) *qualitatif* s'est effacé devant le (strict) *quantitatif*: de la même façon que, en le domaine qui nous, « scripteurs », nous préoccupe au premier chef, le « (pur) scripturaire » a lui aussi cédé le pas devant le « (strict) littéraire »). Dans le roman de Clarke, et dans la mesure où son tueur est ce scientiste/athée convaincu, c'est bien sûr cette « conception *néo-moniste* du monde » (ou plus exactement : de l'« univers ») qui l'emporte – comment, dans une « fiction » censée illustrer le genre « *science*-fictif »: la « *para*-littérature » qui se nomme ainsi pourrait-il en être autrement ? –; et pourtant, à certains traits de son récit : les passages notamment contenus dans sa première partie (« La nuit ancestrale ») et que, dans les citations données plus haut, j'ai pris soin de relever, on pressent que Clarke, et du fait même qu'il est censé illustrer un genre (*para*-)littéraire : ce « para » lui accordant une sorte de *liberté romanesque* que s'interdisent, eux, les « (stricts) littérateurs » – ce pour quoi sans doute les ouvrages de ceux-ci sont généralement si pauvres et ennuyeux (« roman de rentrée du même nom » et autres « petits traités ») –, aurait pu *écrire un tout autre livre* (pour dire vite : moins « littéraire » et plus « scripturaire ») celui que, dans le fond, le scripteur de ce *Champ profond*, en commentant cette *Odyssée de l'espace*, essaye peu ou prou, sous sa facture (strictement) littéraire : que craquelle seulement, ici et là, l'heureux « para » de ce « littéraire », de re-constituer. Ce pour quoi aussi mon lecteur aura sûrement remarqué que le commentaire que je fais ici du « grand récit » de Clarke s'intéresse principalement (et même on peut le dire : uniquement) aux deux parties liminaires de son début (« La nuit ancestrale ») et de sa fin (« Par delà la porte des étoiles »)… sans même daigner (re)lire l'intervalle romanesque qui s'étend entre les deux – rien de moins tout de même que les quatre autres « parties » du récit (celles qui relatent la découverte du monolithe sur la Lune, puis le voyage vers Saturne… et même le conflit avec l'ordinateur Hal, etc. – péripéties que, pour ma part : y compris celle du « fan de S.F. » que je suis et demeures, j'ai toujours trouvées peu ou prou ennuyeuses : alors que, on le sait, je ne suis nullement hostile au sous-genre science-fictif du « space opera ») –; et omission qui s'explique par le fait que le « fonds (réellement) scripturaire » de ce *2001* se trouve pour l'essentiel – à l'exception peut-être de la péripétie de cette révolte de l'ordinateur de bord du vaisseau (j'y reviendrai) – dans ces deux parties : pour ce que, sans doute, la première est consacrée à l'aventure de l'*homo erectus* « Guetteur de Lune »… et la seconde à celle de l'*homo*

stellarus « Enfant des Étoiles » (tandis que, dans l'intervalle entre ces deux personnages : représentants tous deux d'une espèce humaine-nouvelle, il n'y a que cet ennuyeux *homo sapiens* – du moins en sa version scientiste/moderne/technicienne : *cf.* notamment les « occupations » auxquelles se livrent, durant leur navigation vers Saturne, les astronautes Bowman et Poole ; et « occupations » qui, ayant pour unique but la surveillance de la bonne marche du vaisseau, font de ceux-ci des sortes de « fonctionnaires de la Technique » (Heidegger), uniquement préoccupés du *contrôle* de la vaste machinerie astronautique qu'on leur a confiée).

C'est dans ce cadre romanesque-lénifiant que survient la péripétie de cette révolte de l'ordinateur Hal contre ses « maîtres » humains – censés être les véritables commandants de l'expédition (alors que, dans cette fonction, ils apparaissent eux aussi, par rapport à cette « I.A. » qui, sur le vaisseau, remplit à peu près toutes les tâches de contrôle inhérentes au bon déroulement du voyage, peu ou prou « superfétatoires ») –: tout se passant ici comme si Clarke lui-même, à partir d'un moment de la rédaction de son intrigue astronautico-stellaire, avait senti l'*ennui* qui pouvait, chez son lecteur procéder, de la description minutieuse par lui des tâches purement contrôleuses-techniciennes qui incombent à ses personnages d'astronautes… et avait donc décidé, histoire de « pimenter » romanesquement le fil de sa (répétitive) intrigue, d'introduire en celle-ci l'épisode (lui aussi canonique dans le genre science-fictif) de la « révolte des/de la machine(s) ; mais quel sens, dans la perspective interprétative du commentaire que je fais ici de ce *2001*, donner à cette « révolte »? L'ordinateur de bord « Carl 9000 », « cerveau et système nerveux de l'astronef », n'est rien d'autre si l'on y songe, et après l'*Erectus* « Guetteur de Lune » et le *Sapiens* « Bowman », qu'une *autre espèce humaine* – qu'on pourrait baptiser, elle, du nom de *homo cybernéticus* (et *homo* qui, après tout, lui aussi « pense » « tranche », prend des initiatives, etc.) –; et espèce à laquelle, bien que censée être entièrement soumise à ses « maîtres » *Sapiens*, vient à elle aussi, de temps à autre, des « idées »: dont celle en l'occurrence, chez Carl, de se débarrasser des résidents humains-*sapiens* du vaisseau… dont il sait bien, lui, qu'il est en vérité le seul et (au moins techniquement) *effectif* « comandant » – restant à savoir, dans le cas de l'« I.A. » Carl, d'*où* lui est « v(enue) » cette « idée »: quelle est, là aussi, son « pro-venir »? Pour expliquer la révolte de l'ordinateur (qui va tout de même aboutir à l'assassinat de quatre sur cinq

des résidents humains de l'astronef – Poole plus ceux présentement en état d'hibernation), Clarke se livre alors sur lui à une sorte de « psychanalyse » (en mode : « cybernétique ») censée justement remonter le « pro-venir » de l'« idée » criminelle qui lui est « v(enue) » : Carl, en effet, est le seul membre « éveillé » de l'expédition qui connaisse le *véritable but* de celle-ci (le rendez-vous avec l'autre « monolithe » – pareil à celui découvert sur la Lune – gravitant en orbite autour de Saturne) ; mais « véritable but » que ses instructions lui interdisent formellement de révéler à ses compagnons humains-*sapiens* – situation de « mensonge » et dissimulation qui a fini par engendrer chez lui, en le mouvement d'une sorte de « culpabilité » (elle aussi : « cybernétique »), un *conflit* :

Carl était né innocent p. 205 à les trahir.

(c'est donc la « honte » d'avoir un jour à avouer à ses compagnons humains que, tout le (long) temps de ce voyage, il n'a cessé de leur mentir qui a provoqué chez Carl la décision de les éliminer – et l'on sait que ce « sentiment », du moins chez les « humains (véritables » : *erectus* ou *sapiens*), est un puissant moteur des entreprises criminelles) ; et que penser de cette hypothèse psychologico-cybernétique par laquelle Clarke prétend expliquer la « trahison » de son « I.A. » : n'est-elle pas quelque peu, et encore, d'inspiration « anthropomorphiste » (un ordinateur – fût-il celui aussi perfectionné du récit de Clarke – peut-il être *vraiment* accessible à quelque chose comme les sentiments de « honte » et de « culpabilité »?)? Ce pour quoi me semble-t-il, à cette révolte de machine contre ses créateurs « humains », il faut sans doute rechercher une autre explication (à la fois plus simple et – à tout le moins : du point de vue cybernétique – plus « logique ») : celle qui par exemple donnerait pour « pro-venir » à l'« idée » « v(enue) » à Carl d'éliminer physiquement ses compagnons de voyage humains… la simple constatation par celui-ci, à mesure que ce voyage « entre les mondes » se prolongeait, qu'au fond, dans l'accomplissement de la mission : pour laquelle le même Carl se dit « très motivé », les deux astronautes Bownan et Poole lui étaient *parfaitement inutiles* (« superfétatoires ») – et « vérité d'expérience » (cybernétique) dont ceux-ci sont les premiers conscients (aimant même à en « plaisant(er) ») :

En plaisantant p. 130 vérité (…)

(sauf que Carl, n'ayant probablement aucun humour : ne « plaisantant » jamais, prend lui, sans doute, très au sérieux cette « vérité »: que ses deux (supposés) maîtres humains-*sapiens*, dans l'accomplissement de la mission qu'il s'est fixée, ne lui servent à rien – et peut-être même, à partir d'un moment, constituent un obstacle à la réalisation de son « but véritable »… qu'il est le seul à connaître) –; et (autre) explication par moi de la « trahison » de Carl qu'avère notamment le fait que, dans les actuels projets d'exploration interstellaire : en direction des exo-planètes que l'astronomie ne cesse en ce moment de découvrir, il est de toute façon exclu que les astronefs qui se lanceront en de telles missions (si tant est qu'elles soient seulement un jour réalisables) prennent à leur bord des passagers humains : peut-être que l'espèce humaine ira un jour « dans les étoiles »… mais ce sera alors en sa version/sous l'« avatar » de cet *homo cybernéticus*… dont le Carl de ce *2001* est, on l'a vu, comme le (science-fictif) représentant et « *proto*-type ». Ce n'est donc, on le comprend, pas tant pour des raisons de « honte » et autre « culpabilité » (fussent-elles « cybernétiques » – l'explication « psychologisante-anthropomorphiste » de Clarke) qu'est « v(enue) » à Carl l'« idée » de se débarrasser de ses « concierges » humains… que pour celle que, à partir d'un moment de son compagnonnage avec ceux-ci, il a été frappé de cette « vérité » que seul, *sans eux*, il serait mieux à même d'accomplir la « mission » pour laquelle il avait été formé… et mission qui, comme il ne cesse de le répéter à Bowman dans le moment où celui-ci le dé-connecte, lui tenait tant « à cœur »(*cf.*, dans le film que Kubrick a tiré du « scénario » de Clarke, la scène véritablement *pathétique* de cette dé-connection – celle que P.K. Dick, pour sa part : dans le même film, disait « préférer »).

Où l'on comprend par là que le conflit que met en scène cette *Odyssée de l'espace*, dans le décor purement « technologique » d'un astronef voguant vers Saturne, entre l'homme (Bowman) et la machine (Carl 9000) est en réalité d'essence *spéciste* – une guerre entre *homo sapiens* et *homo cybernéticus* pour savoir qui des deux obtiendra la « maîtr(ise) du monde » (même si ce « monde », en l'occurrence, se réduit au cadre étroit d'un vaisseau spatial – mais, après tout, celui de l'*Erectus* Guetteur de Lune l'était à peine moins : quelques cavernes, une rivière, la savane immédiate, etc.) –; et conflit en lequel, si la « victoire » revient finalement au premier, c'est peut-être pour la très « littéraire » raison que cette « guerre (spéciste) » nous est encore racontée par un *homo sapiens* (en l'occurrence : le romancier de S.F. « Arthur

C. Clarke »); alors que si l'on y songe, si ce même épisode avait été relaté par un *homo cybernéticus*, nous aurions pu lire un tout autre roman : celui par exemple où Carle, après s'être débarrassé de la cargaison *sapiens* d'un vaisseau : dont il a toujours été, en vérité, le seul « commandant », serait lui-même passé à travers la « Porte des Étoiles »; et qu'en serait-il alors advenu : comment les « mécanismes » de cette Porte se seraient-ils occupés, comme ils l'ont fait avec l'*homo sapiens* « Bowman », de l'*homo cybernéticus* « Carl »? Où l'on voit qu'ici encore, sous le récit para-littéraire/officiel rédigé par le scientiste *homo sapiens* Clarke, s'en cache peut-être un autre : non plus celui qui aurait raconté la « geste » de l'émergence, via l'épisode préparatoire *Erectus*, de l'espèce humaine/*sapiens*, mais celui, cette fois-ci, de celle de l'espèce humaine/*cybernéticus*; et récit qui, du simple point de la vraisemblance de l'intrigue, aurait peut-être été supérieur à celui de Clarke que nous lisons : étant somme toute étrange (et assez peu croyable) que l'*homo cybernéticus* Carl, doté de tant de pouvoir et de savoir, ne soit pas venu à bout, en le conflit qui l'opposait à son « concierge » de l'*homo sapiens* Bowman ! Il faut donc imaginer un autre roman (scripturairement) décalé par rapport à celui « (para)-littéraire » que nous lisons – et dont l'excipit pourrait par exemple être celui-ci :

Carl le maître (du vaisseau) il lui viendrait bien une idée.

(passage qu'on lirait juste après la « victoire » de l'*homo cybernéticus* Carl sur l'*homme sapiens* Bowman – de la même façon que nous avons lu à peu près la même formule juste après celle de l'*Erectus* Guetteur-de-Lune sur son rival « homme-singe ») –; et de la même façon qu'il existe aussi dans ce *2001*, on l'a vu plus haut, un *autre roman* qui lui, en ne tombant pas dans la facilité (para-)littéraire/science-fictive de cette intervention d'« extra-terrestres éducateurs », aurait pu raconter cette fois-ci la geste de l'émergence de l'espèce *Erectus*: ce qui, si ce « roman »-là l'avait emporté sur l'officiel : celui que nous lisons, nous aurait notamment évité la lecture, qualifiée par moi plus haut de « superfétatoire », de cet « embarrassé » chapitre 6 (« L'ascension de l'homme » – auquel il nous faut maintenant une dernière fois revenir). Ce chapitre en effet, résumant en moins de quatre pages trois millions d'années d'évolution de l'homme, est censé assurer la transition « spéciste » entre *homo erectus* – représenté par le personnage de Guetteur de Lune (dont, dans « La nuit ancestrale », a été exposée – hélas ! par la bande – la véritable signature : cette capacité, dont les hommes singes

sont les seuls de tout le règne animal à disposer, à « contempler la Lune en face ») – et *homo sapiens* – représenté lui par un certain « Dr Heywood Floyd » (le personnage qui va faire la découverte du monolithe sur la Lune – après quoi, il ne reparaîtra plus) –; mais transition malheureusement placée, non sous le signe de cette capacité d'*Erectus* à « faire jouer le proche et le lointain, mais sous celui de l'*outillage* et de son « amélior(ation) » indéfinie – qui auraient notamment permis à la créature « humaine » de survivre en « s'adopt(ant) », aux catastrophes (notamment climatiques) qui ont affecté son environnement :

Avec les glaciations p. 42/43 à son terme, l'Homme.

, et que penser de cette « explication-par l'outil » (et son « processus cumulatif ») de l'évolution de cet « Homme »: jusqu'à donc l'émergence d'une nouvelle espèce humaine (celle « moderne » que nous appelons *homo sapiens*) ? Il est clair en tout cas qu'elle ne tient absolument pas compte de ce qui, dans la partie du roman (« La nuit ancestrale ») qui précède immédiatement son explosé « embarrassé », avait peu ou prou été présentée comme la *signature* (j'utilise ce mot pour ne pas user de celui – qui, on le sait, a mauvaise presse – d'« essence ») de l'espèce *erectus*: cette « idée » donc, qui a fini par « v(enir) » à Guetteur de Lune, de « faire jouer le proche et le lointain »; et « idée » qui, après tout, a très bien pu, elle aussi, « refaçonner » – et je crois : de manière tout aussi/bien plus *décisive* (parce que, elle, uniquement « pensive ») que les « outils qu'(il) av(ait) créés » – l'« être humain »: a en tout cas, par « configuration de/en monde », *changé radicalement la face* de celui où, quelques millions d'années avant notre moderne/présent *homo sapiens*, *homo erectus* avait eu l'« idée » de venir résider.

Où l'on comprend par là que le (superfétatoire/embarrassé) chapitre 6 de cette (supposée) « Ascension de l'homme » (avec l'« explication-par-l'outil » de celle-ci) nous a privés de la lecture d'un *autre roman* qui, lui, aurait expliqué le même processus de cette « ascension » (si tant est que ce mot soit le mieux indiqué pour décrire un tel processus – car alors il faudrait peut-être préciser *vers quoi* au juste « s'élève » cette « ascension »); et « (autre) roman » qui, lui, nous aurait raconté un (autre) « refaçonn(age) » de l'« Homme »: quoique « refaçonn(age) » effectué lui, non tant par les « outils qu'(il) av(ait) créés », que par l'« idée » qui, à cet « Homme », serait

« v(enue) » (de ces notions de « proche » et de « lointain ») – pour dire vite : « refaçonn(age) » non tant *technicien* (l'outil) que *pensif* (l'« idée ») (et aussi bien : non tant (strictement) « littéraire » que (purement) « scripturaire ») –; et « (autre) roman » qui, donc, aurait épousé, non tant la forme de l'ennuyeuse rédaction d'un « petit traité » : celui, évolutionnisto-littéraire, que nous donne à lire ce superfétatoire/embarrassé chapitre 6 du *2001* de Clarke, que celle d'un « grand récit », lui pensivo-scripturaire : celui que peut-être, quoiqu'avec trois millions d'années de retard (!), *j'écris ici présentement.* Clarke pourtant, avec l'invention de son personnage d'homme-singe « Guetteur de Lune » : présenté comme le seul animal de la création à être capable-de », était parti sur de bonnes bases – pour ce qu'il y avait d'évidence, en cette « capac(ité)-de », un « monde » à venir/ouvrir/déployer (celui qu'allait justement « configurer » l'espèce *homo erectus*) –; mais, du fait probablement de sa mentalité scientisto-« moniste », il a fallu que, de si bons prémisses, à partir d'un moment de l'invention de son intrigue, il *dévie* (para-)« littérairement »; et « dévi(ation) » qui, tout de suite après la petite phrase de son « Mais il lui viendrait bien une idée » : qui aurait dû *normalement* constituer l'excipit de sa/cette « Nuit ancestrale », nous a valu l'*ajout* (donc : (parfaitement) inutile/(scripturairement) « superfétatoire ») de cette ennuyeuse/embarrassée dissertation du chapitre 6 sur cette « ascension de l'homme » – où il n'est plus nulle part fait mention de cette « capacité-de » Guetteur de Lune à « contempler la lune en face » : alors qu'on tenait là sans doute la *véritable raison* (non tant « littéraire » (strictement) technique que « (purement) pensive-« scripturaire ») de cette même « ascension »; et qui ne comprend par là que c'est *à cet instant précis* – celui donc, par l'ajout au dernier moment : à la manière d'un « repentir » de littérateur, de ce funeste chapitre 6, de cette « dévi(ation) » –… qu'est manquée par Clarke l'occasion de rédiger le « grand récit » (« scripturaire, forcément scripturaire ») de l'histoire entière de la (dite) « espèce humaine » : dont son *Odyssée de l'espace* n'est plus, dès lors, que le *rebut* en cette forme (para-)« littéraire »/science-fictive.

Pendant quelques secondes p. 40 Mais il lui viendrait bien une idée.

; et imaginons que Clarke, au lieu de faire suivre ce passage du chapitre 6 et dernier de sa « Nuit ancestrale », ait décidé d'*arrêter* celle-ci à cet instant précis : imaginons que, tout de suite après ce petit/grand mot d'« idée », il se soit lancé dans la rédaction d'une *autre partie* de son « grand récit » – qui

aurait pu s'intituler par exemple (si mon hypothèse sur le contenu de cette « idée » est correcte) « Les aventures du proche et du lointain » –; et « autre partie » qui alors, au lieu de nous donner à lire le fastidieux exposé de ce (scientisto-évolutionnisto-moniste) chapitre 6, nous aurait raconté l'histoire du *développement pensif*, par Guetteur de Lune ou par un de ses descendants, de cette « idée » qui avait fini par « v(enir) » à l'homme-singe ainsi (fort judicieusement par Clarke) *nommé*; c'est-à-dire rien d'autre que l'histoire de l'émergence, sous les traits de ce même Guetteur de Lune, d'une espèce nouvelle et, elle, entièrement « humaine »: celle que, bien des millénaires après, on appellerait, dans les livres des anthropologues *sapiens*, *homo erectus*. Est-ce qu'un tel roman – dont je me contente ici d'indiquer le « pitch » pensif-scripturaire (comment est « v(enue) » à un homme-singe « à peine identifié sous le nom de (Guetteur de Lune) » cette « idée » de « faire jouer le proche et lointain ») – n'aurait pas été, à tout prendre, infiniment plus palpitant que celui que, en sa forme (para-)littéraire/science fictive, nous a donné à lire le « littérateur » Clarke ; c'est-à-dire un auteur *homo sapiens* qui, après trois millions d'années d'évolution humaine, est retombé dans les errements pensivo-monistes de l'espèce homme-singe – celle qui croyait naïvement/fautivement qu'il suffisait de « trouver un arbre suffisamment haut » pour toucher la Lune/atteindre le ciel (parvenir au « lointain ») –… dont s'était justement extraite, en une sorte de mouvement héroïco-pensif : le développement raisonné/approfondi de l'« idée » qui avait fini par « v(enir) » à Guetteur de Lune, l'espèce nouvelle (et elle : uniquement *humaine*) d'*homo erectus*; et mouvement qui, en le temps infiniment lointain d'une telle émergence « spéciste », avait consisté en celui d'un auto-*arrachement* par *erectus* à toutes les illusions que partageait encore le « singe » en lui – dont celle « moniste » qu'allait rédhibitoirement ruiner l'invention par ce même *erectus* des notions de « proche » et de « lointain » –; et « arrachement (lui aussi : hérotico-pensif) » qui constituerait son passage du statut d'« homme-singe » – la créature qui se cherche un « arbre suffisamment haut » pour grimper jusque dans la Lune – à celui d'homme « tout court/véritable – la créature qui, elle, sait bien/a fini par comprendre qu'il n'existe sur terre aucun « arbre » de cette hauteur –; cet « arbre » fût-il celui que, dans certains cultes païens pas si éloignés qu'on pourrait le croire (exemple de la Saxe que « convertit » par le feu et l'épée Charlemagne), on adorait encore sous le nom d'« arbre du monde » (et que fit justement, en Saxe, abattre, le même Charlemagne).

Il y a en vérité, mises en scène par Clarke dans cette *Odyssée de l'espace*, *quatre* espèces qui, chacune, peuvent être à bon droit qualifiées d'« humaines » – celle d'*homo erectus* (représentée par l'homme-singe « Guetteur de Lune », celle d'*homo sapiens* (représentée par l'astronaute Bowman), celle d'*homo cybernéticus* (représentée par l'ordinateur Carl 9000) et enfin celle d'*homo stellarus* (représentée par cet « Enfant des Étoiles ») –; et *quatre* espèces dont les émergences respectives, chacune aussi, auraient pu être les « motifs » de *quatre* romans différents – dont un seul nous est finalement parvenu (celui bien évidemment rédigé par le *sapiens* Clarke) –; même si, à partir de cet unique récit « restant », il n'est pas tout à fait impossible à un « (pur) scripteur » – en cela peut-être le représentant d'une cinquième espèce (*homo scriptorius*?) – de reconstituer la trame narrative des trois autres « manquants »: ce que celui de ce *Champ profond* a plus haut tenté de faire… en imaginant, selon, le roman dont *erectus* aurait pu être le héros (si Clarke s'était donné la peine de creuser un peu plus le thème de cette « idée v(enue) » à Guetteur de Lune)… ou celui dont cette fois-ci *cybernéticus* aurait pu être pareillement l'acteur (si le même Clarke, en accordant finalement la « victoire » à Carl sur Bowman, avait fait passer son ordinateur à travers la « Porte des Étoiles »), etc. Où l'on comprend en tout cas par là que, sous la surface narrative de l'unique roman qui nous soit parvenu : celui rédigé donc en cette forme « (para-)littéraire » par le *sapiens* Clarke, se meuvent, en un mode qu'on pourrait qualifier de « scripturaire-fantomatique », trois autres (romans) – eux « perdus » (en tout cas : *jamais écrits*) –; et dont les existences, pourtant, viennent comme *hanter* celui (et le seul) conservé – sous le titre de ce *2001, l'Odyssée de l'espace* (qui a même servi, on s'en rappelle, de scénario à un/au film éponyme célèbre) –; mais roman « restant » qui, d'une certaine façon, ne peut s'empêcher, et malgré ses présupposés (para-)littéraires-monistes, de nous entretenir de ceux « perdus »: en en ébauchant de temps à autre, pour le lecteur scripturaire, les petites narratives (elles aussi « perdues » mais qui, elles aussi : de temps à autre, (re)viennent confluer-avec la seule « conservée »). Tout se passant comme si « derrière » ce roman à motif « spéciste-humain » – et pour paraphraser l'incipit de « l'avant-propos » de Clarke (« Derrière chaque être vivant, il y a trente fantômes ») –, il y aurait trois (ou quatre ?) « fantômes » de romans à motif eux-aussi « spécistes »: quoique consacrés eux à d'autres espèces humaines qu'*homo sapiens* (voir liste plus haut) ; et romans qui, pour cela : pour ce que l'espèce à laquelle ils auraient pu être consacrés n'était

pas la bonne (la « *sapiens* »), n'ont pas été écrits/n'ont pu être « conservés »; mais ouvrages qui pourtant (bien que donc « jamais écrits » – « fantômes » littéraires) peuvent être (re)trouvés : à condition que leur lecteur, tel ces informaticiens qui parviennent à extraire d'un ordinateur le contenu d'une mémoire pourtant censée avoir été « effacée », emprunte la dimension de ce « (pur) scripturaire » que je dis (c'est-à-dire la dimension où *tous les livres* – écrits ou non (conservés ou pas) – ont de toute façon toujours-déjà été rédigés – un peu comme dans le conte de Borgès « la bibliothèque de Babel »: à ce bémol que, dans la mienne (bibliothèque du) « scripturaire », il n'est besoin d'aucun objet-livre, étagère et autre « hexagone » (seulement donc d'un bibliothécaire-scripteur)).

Derrière chaque (livre écrit) il y a (trois) fantômes, car tel est le rapport des (livres non écrits) à (ceux qui le sont) (…)

(et les scripteurs, pour ce que venant au langage par la dimension (du même nom) ; sont ceux-là qui ont lu *tous les livres*: ceux écrits comme ceux qui ne le furent pas – et par là : sont ceux-là qui, lisant un livre, lisent aussi leurs (trois) fantômes scripturaires)… Dans cette *Odyssée de l'espace* la petite phrase de ce « Mais il lui viendrait bien une idée » – ce « il », dans le roman « conservé » de Clarke, étant à chaque fois celui du représentant d'une espèce humaine nouvelle (en l'occurrence, et selon, *erectus* ou *stellarus*) – indique donc l'emplacement d'une sorte de *carrefour narratif* à partir duquel le récit que nous lisons aurait pu prendre une toute autre direction/embraser le fil d'une toute autre intrigue… dont les prémisses figurent dans l'intrigue officielle/conservée, mais prémisses que pour des raisons plus ou moins « philosophiques » (scientisme, monisme, etc.), l'auteur de celle-ci a choisi *de ne pas développer*; et choix qui a conduit à celle, unique et (ici le mot manque), que nous lisons présentement… si nous nous contentons de pratiquer/illustrer la *seule lecture (strictement littéraire)* – celle qui, à l'inverse de la « lecture (purement) *scripturaire* », écarte *toutes les autres pistes narratives* (que le lecteur, s'il avait été moins soumis aux présupposés « philosophiques » de l'auteur, aurait pu pareillement suivre) – ; alors que, on le comprend, la « lecture (purement) *scripturaire* » que je dis (et préconise) ici aurait pu donner loisir à ce même lecteur, ces multiples pistes narratives : celles conservées ou celles perdues/écrites ou non-écrites, de *les parcourir toutes* et, par là, d'avoir le sentiment, non tant de « lire une histoire »: à la « légitimation » somme toute assez relative, que d'écouter

une *fugue* (narrative) : dont aucun des développements de son « thème » (lui aussi : narratif) n'aurait, par son compositeur-scripteur, été *omis*.

(La conscience par leur auteur, relisant les pages qui précèdent, d'avoir atteint une sorte de *limite pensivo-scripturaire* – la « frontière » évoquée dans mon *Recherche Extrême* entre le pays du « (strict) littéraire » et la contrée du « (pur) scripturaire » (j'y suis !) – ; et « limite » au-delà de laquelle la pensée ne peut que se faire toujours plus obscure et confuse… comme la manière (que je n'ose plus ici appeler un « style »!) toujours plus illisible et rébarbative : les « barbelés » qu'évoque par exemple V.G. ! au sujet de ma ponctuation ; mais puis-je, parvenu en ce point où les vertus du « littéraire » (clarté de l'exposition, élégance de la forme, etc.) deviennent des *vices scripturaires*, faire autrement ? Il est clair en tout cas qu'ambitionner de rédiger un « livre total » – comme, dans le cours entier de l'écriture de cette *Profondeur*, je n'ai cessé d'en affirmer la « prétention » (la seule question étant alors de savoir si, de cette « prétention », j'ai ou non les *moyens* – j'espère que oui !) – présente, à partir d'un moment de la « mise en œuvre » (d'un tel « livre »), quelques risques – à tout le moins : d'ordre « (strictement) littéraire » – et risques que pourtant, si je veux aller au bout de mon projet : la composition en cette forme désormais « (purement) scripturaire » de cette « fugue (pensivo-narrative) » dont *aucun des développements* de son « thème » (du même nom) ne serait « omis », il me faut bien encourir : pour ce qu'un tel « livre », s'il veut *en son écriture même* refléter cette aspiration à la « total(ité) », se doit en effet, à partir d'un moment de sa « mise en œuvre » (scripturaire), de faire sentir à son lecteur – quitte à lui donner parfois (?) l'impression d'une certaine (?) confusion (de la pensée) et autres maladresse/lourdeur (de la forme) – que la trame (pensivo-narrative) du « grand récit » (qu'il est – à tout le moins : par cette « pré-tention à la total(ité) », qu'il pré-tend être)… recèle, en sa profondeur (scripturaire), *toutes* les trames de *tous* les autres livres : « conservés » ou pas/écrits ou non – pour le formuler autrement : « faire sentir à son lecteur », qui ne peut bien sûr lire qu'un *seul* livre : celui donc de cette *Profondeur*, la *présence*, en ce mode peu ou prou « fantômatique-scripturaire », de *tous* les autres livres qui, bien que non-écrits/non-« conservés », *hantent* celui, unique, qu'il est en train de lire – où l'on comprend aussi par là que ce qui est ici tenté, ce n'est rien de moins que l'invention d'une sorte de *contrepoint scripturaire* : cette « forme » qui, dans le domaine musical, parvient à faire

dialoguer *sans cacophonie* les « voix », mais « forme » qui, dans le domaine, lui, « scripturaire », est bien sûr plus difficile à illustrer… dans la mesure où, en ce domaine-là, les « voix » *sont aussi* des trames pensivo-narratives, c'est-à-dire des (ici le mot manque) portant chacun(e) un-du *sens*/(toujours) disant et voulant dire « quelque chose »).

Il y a par exemple, dans le film *Amadeus* de Milos Forman, cette scène où « Mozart » (le personnage), désirant défendre devant l'empereur l'opéra *Figaro* qu'il est en train de composer – inspiré de la pièce éponyme de Beaumarchais (que ce même empereur, pour des raisons « politiques » a expressément défendu de monter) –, en vient à expliquer au souverain les raisons de la « supériorité », selon lui, de la musique sur la littérature (ici en l'occurrence : de l'opéra sur le théâtre) : pour ce que, tandis que dans le second on ne peut jamais faire entendre qu'*une seule voix* : celle du comédien qui « dit » son texte, dans le premier, au contraire : par le sortilège du *chant*, il est tout à fait possible d'en faire entendre *plusieurs*… et cela sans tomber dans la cacophonie (de sens) qui surviendrait immédiatement si, sur une scène de théâtre, les protagonistes de la pièce représentée se mettaient à « parler tous en même temps ». Bien sûr, dans mon propre « grand récit », et en tant que sa rédaction objective-linéaire est bien forcée de se soumettre aux règles de ce « (strict) littéraire » : cohérence de la pensée et autre lisibilité de l'expression, etc. je ne puis moi aussi faire entendre qu'*une seule voix* ; et pourtant, dans la mesure où ce « grand récit », en un mouvement que j'ai pu qualifier (ailleurs) de « spiralé/fugué », se déploie dans l'*autre dimension* de ce « (pur) scripturaire », il ne m'est pas tout à fait impossible en ce mode fantomatico-pensif, d'en faire *en même temps* entendre d'autres : comme si je composais moi aussi une sorte d'*opéra* – quoiqu'« opéra », lui, *du sens* – ; et où le danger de la « cacophonie » (du même nom) serait évité par le moyen, non du « chant » : comme cela se passe dans les « opéras musicaux », mais par celui de la *polyphonie de la pensée*/(ici le mot manque) du *sens*. Et qui ne comprend par là que, si ma « manière » (d'écrire) peut sembler à certains de mes lecteurs flirter parfois avec l'illisible-et-incompréhensible, c'est parce que, tandis que le (strict) littérateur en moi ne peut/veut faire entendre qu'une *seule* « voix », le (pur) scripteur lui, pendant ce temps, aimerait bien, en cette forme pensivo-polyphonique, en faire entendre d'*autres* (et peut-être : *toutes*!) ; et cela aussi parce que, lorsque « la » pensée/« une idée » lui « v(ient) », et pressentant l'infinie profusion des *développements* dont

celles-ci pourraient être le « thème » (au sens contrapuntique), il aimerait bien pouvoir, ces « développements », sinon les conserver « tous », du moins en préserver un maximum (et voilà sans doute pourquoi mes phrases ont tendance à s'allonger démesurément… comme ma ponctuation à prendre l'aspect de ces « barbelés » – pour ce que, par une telle « manière »: non expressément voulue/plutôt *subie*, le scripteur en moi ne fait rien d'autre qu'essayer de rendre compte, en tentant d'en laisser échapper le moins possible, de cette *profusion du sens* qui, lorsque « la » pensée/« une » idée lui est/sont « v(enues) », l'a comme littéralement submergé). Ce qui nous ramène encore une fois à l'(essentielle) *différence* entre ce que, depuis maintenant de nombreux tomes de cette *Profondeur*, j'appelle, selon, les « petits traités » (littéraires) ou les « grands récits » (scripturaires) ; et « différence » qui est finalement celle qui existe, non tant entre deux approches de « la » pensée par les auteurs, qu'entre deux *dispositions*, chez ces mêmes auteurs, à vouloir ou non tenter de « conserv(er) » (autant que possible) cette « profusion (du sens) »: ceux qui n'y tiennent pas plus que cela – *i. e.* : les « (stricts) littérateurs » – ne pouvant dès lors écrire que *des* « petits traités »… tandis que les autres – *i. e.* : les « (purs) scripteurs » – se trouvant presque contraints à rédiger quelque chose comme *un* « grand récit ». Ce pour quoi aussi, comme j'ai déjà eu l'occasion de le raconter dans ce livre : en prenant pour exemple mon cas personnel, lorsqu'il arrive à un de ces « (purs) scripteurs » de parcourir un de ces « petits traités », ce qui le frappe d'abord en ceux-ci, ce n'est pas tant le sentiment de l'insigne pauvreté de leur propos – car à nombre de leurs (stricts) littérateurs « il v(ient) de (bonnes) idée(s) » –… que celui d'une *occasion manquée* : *Il y avait des visions derrière la gaze des rideaux et l'imbécile a fermé les yeux* (Rimbaud parlant de Musset dans sa « Lettre du voyant ») – traduction scripturaire : « Il y avait eu cette « idée » des mondes à développer, d'innombrables « voix » à faire entendre… et le littérateur, cette « idée », s'est contenté de l'indiquer (avant de passer à une autre : peut-être tout aussi a-byssale – mais qu'il aura, elle aussi, pareillement « manquée ») –; et cela pour la toujours même raison que, face à cet afflux prodigieux du *sens* : face à la « richesse » de son « Même », l'auteur de notre « petit traité » aura préféré « ferm(er) les yeux » (l'exemple d'une telle *frilosité anti-scripturaire* nous étant donc fourni, à tout le moins : dans le registre romanesque/science-fictif, par le « (strict) littérateur » de ce *2001* : auteur qui, bien qu'ayant la chance d'illustrer un genre (*para*-) littéraire – et par conséquent : l'« occasion » de s'affranchir des règles de ce « (strict) littéraire » – n'a pas cru bon, après avoir couché sur le papier la

phrase peu ou prou *magique* de ce « Mais il lui viendrait bien une idée », de, non seulement nous dire en quoi pouvait bien consister cette « idée », mais surtout, en ne procédant pas à l'analyse du « pro-venir » de celle-ci, de la développer « ensuite » en la rédaction (cette fois-ci : « (purement) scripturaire ») d'un « grand récit »; par quoi l'on comprend que cette *Odyssée de l'espace* – et aussi bien : « de l'espèce (humaine ») –, et malgré ses ambitions cosmico-épiques affichées, est *encore* un « petit traité » – ce dont atteste, immédiatement après ce « Mais il lui viendrait bien une idée », l'écriture par Clarke de l'ennuyeux/superfétatoire/scientisto-moniste chapitre 6 de cette « Ascension de l'homme »: le moment de son intrigue où, véritablement le même Clarke a « manqué l'occasion » de rédiger en cette forme dès lors « (purement) scripturaire », aurait pu pro-céder de sa « petite/magique phrase »).

Se lancer dans la rédaction de quelque chose comme un « grand récit » (au sens « (purement) scripturaire » que je donne ici à ce mot – et qui n'a probablement rien à voir avec l'épaisseur « objective » du livre : certains « petits traités » pouvant être très longs… tout en ne cessant jamais, pourtant, d'être des « petits traités ») suppose donc, de la part de son scripteur, cette « vertu (scripturaire) » – mais qui, comme on l'a vu, peut aussi bien, à partir d'un moment de cette/son entreprise, se résoudre en vice « littéraire » (« obscurité » du propos, « illisibilité » de la forme, etc.) –… d'accepter de s'ouvrir « sans frémir » au flux prodigieux du *sens* – qui peut, comme on l'a vu dans le commentaire de ce *2001*, surgir à tout instant d'une unique et « petite phrase » (en *pro*-céder entièrement) –, et, en une telle ouverture-aux a-byssalité/profusion, de ce « sens »), continuer de *tenir bon*: où l'on retrouve ici l'idée, déjà exposée à plusieurs reprises dans le cours de cette *Profondeur*, que la *vertu cardinale des scripteurs* n'est pas tant le « talent » (notion encore « littéraire ») que le *courage* (Hölderlin disait la même chose pour ce qui concerne plus particulièrement la poésie et ses « poètes » – à tout le moins : les « vrais »!).

Mais aux lieux du péril croît
Aussi ce qui sauve.
Dans la ténèbre
Nichent les aigles et sans frémir
Les fils des Alpes sur des ponts légers

Passent l'abîme.

; et ceci aussi :

Et David Bowman p. 268 2001 *« c'est plein d'étoiles ».*

; et ceci encore :

Le poète se fait voyant *p. 251 Pléiade Car il arrive à l'*inconnu *! (…)*

; toutes citations (Hölderlin/Clarke/Rimbaud) qui disent bien, chacune à sa façon et dans son contexte respectif : celui, selon, de ce « pass(er) l'abîme », ou de ce franchir la « Porte des étoiles », ou de cet « arriv(er) à l'*inconnu* », la situation de tout scripteur (que celui-ci soit représenté sous la figure d'un « alpiniste », ou d'un « astronaute » voire d'un « Poète » à majuscule : celle donc, avant toutes autres considérations d'ordre plus « littéraire », de cette *confrontation-avec*, selon, l'« abîme », ou l'« infini », ou l'« inconnu »; et « confrontation-avec » dont on comprend alors que la première vertu qu'elle exige, en un tel face-à-face sans écran avec l'a-byssalité du sens, du/de son scripteur… c'est bien ce *courage* (du même nom : « scripturaire » – et non plus donc ici : seulement « littéraire »).

La Porte des Étoiles p. 269 ni comprendre.

Le personnage d'astronaute de Clarke est ce scripteur parce que, contrairement à celui par exemple du drogué « Tony Amsterdam » du *Substance Mort* de Dick qui demeure lui de bout en bout ce « (strict) littérateur », il accepte de franchir la « porte entre les dimensions » – quitte pour cela, à partir d'un moment de sa plongée dans le gouffre stellaire-scripturaire, à ne plus envoyer (à ses lecteurs) que des messages « qu'ils ne p(euvent) plus croire ni comprendre » :

« C'est creux… jusqu'à l'infini… et… Oh ! mon Dieu ! C'est plein d'étoiles ! *»*

(et moi, à quel moment de l'écriture de cette *Profondeur*, ai-je franchi cette « porte » – à quelle page de la rédaction de mon « grand récit » ai-je passé le seuil au-delà duquel, même si « tout » semble rester pareil, « tout »

en réalité, en le mouvement d'un « rendu-étrange », est devenu différent ?) – ; et « rendu-étrange » (la bonne traduction, on le sait, de la fameuse « distanciation brechtienne ») qui, à partir d'un moment aussi de la composition de mon livre, s'est forcément fait sentir *dans la manière même* de son écriture : d'abord par ces blancs textuels, ces *trous* dans l'espace scripturaire (« ici le mot manque »; « ici le texte s'interrompt »), puis, bientôt, par cette *illisibilité croissante* de mon/son propos (celle, je le crains, présentement à l'œuvre dans ce *Champ profond* – d'où le recours de plus en plus fréquent par son scripteur stellaire-halluciné à des références et des images non plus tant « littéraires » (par exemple : la poésie) que « (*para*-)littéraires » (la Science-fiction)). Et déjà, rédigeant mon (précédent) *Recherche Extrême*, j'affirmais que l'écriture de celui-ci ne pouvait plus prendre que la forme de celle de la composition d'un « *space opera* »; mais où l'on voit que, avec l'entrée de son scripteur dans l'abîme « creux jusqu'à l'infini » de ce *Champ profond*, je suis désormais passé au « vécu » d'une *autre aventure scripturaire* : celle non plus même de la rédaction d'un tel « space *opera* », mais bien plutôt celle de cet *opéra du sens* vu plus haut ; et « opéra » qui ne peut s'écrire qu'une fois que son « compositeur » s'est résolu, par passage à l'« outre-texte », à franchir cette « Porte des Étoiles »: « Je suis résolument d'autre monde et pas de commission » (Rimbaud).

Il ne percevait aucune sensation p. 271 plus de théories.

; où l'on comprend que, dans ce passage initial de la partie du « *Space opera* »de Clarke intitulée « Par-delà la Porte des Étoiles », il suffit de remplacer les mots d'« hyper-espace » et de « passages inter-dimensionnels » par ceux, par exemple, d'« autre-texte » et autres « passages inter-textuels » pour comprendre dans quelle aventure nouvelle et cette fois-ci « (purement) scripturaire » s'est lancé l'*herménaute* de ce *Champ profond* : rien de moins que l'emprunt par son auteur du « trou de ver » de cette « dimension de (pur) scripturaire »… qui va lui permettre de faire désormais l'économie de celui, peu ou prou ennuyeux et interminable, de l'autre dimension de ce « (strict) littéraire » – et même si les « messages » que cet « astronaute du *sens* » continuera d'envoyer à ses lecteurs, restés eux « sur Terre », risquent fort, par ceux-ci, de n'être plus ni « c(rus) » ni « comp(ris) ».

L'(hypothétique) lecteur de ce *Champ profond*, s'il veut malgré tout

poursuivre sa lecture : continuer de capter les « messages » en provenance de cet « outre-texte »/« par-delà (la Porte des Étoiles) », va donc devoir s'accoutumer à accepter leur « illisibilité » (littéraire) comme leur « incompréhensibilité » (pensive) – annonce qui, je le crains, ne va pas arranger les affaires (éditoriales) de la publication de mon « grand récit » (mais comme celles-ci n'étaient déjà pas très brillantes (!), cela ne risque guère de modifier beaucoup la (non-)réception, par « les hommes du Contrôle de Mission » demeurés eux « sur Terre », de celui-ci – *cf.* la toujours même citation de Baudelaire : « [à retrouver : pour les autres j'accumulerai sans fin les explications »] –; mais annonce qui, du moins, libère le (désormais : absolument « pur ») scripteur du présent ouvrage (et des autres qu'il compte bien ajouter à la rubrique de ce « Recherche extrême » – même s'il n'en a pour l'heure que les *titres* : « Être et sang », etc.)… de ses derniers scrupules « littéraires » : souci de ces « lisibilité » et autre « compréhensibilité » du livre qu'il écrit (tandis que le bruit de la *débroussailleuse du voisin* (!), taillant sa haie en ce lundi 7 septembre 2020 : qui se trouve être la date d'anniversaire, dans mon roman vrai « Soldat et jeune fille souriant », du personnage de « Laure », ne cesse de venir l'importuner – mais à lui aussi, peut-être, « il viendr(a) bien une idée » (?))… comme à elle un sursaut de (ici le mot manque)). Où l'on comprend en tout cas par *là* que je m'embarque *ici* (par cette sorte d'« annonce au lecteur ») dans l'écriture d'un livre qui, plus il ira dans l'exploration de cette « dimension du (pur) scripturaire »/traversée de son « trou de ver » (du même nom)…, et plus il apparaîtra à son (de plus en plus, lui aussi, *très hypothétique* lecteur comme celui d'un *fou* – que pourtant je ne suis pas (du moins : *pas encore*) –; mais « f(olie) » qui ne sera en fait que l'apparence de… (ici le texte s'interrompt) : *cela qui arrive* aux scripteurs qui, bien décidés à (pour)suivre la « ligne de fuite » ouverte, dès son début, par la rédaction de leur « grand récit », n'ont pas hésité, parvenus tout au bout de cette rédaction (en ce mode peu ou prou pensivo-« généalogique » – *cf.* la « quatrième de couv. » de mon *Europe*), à franchir cette « Porte des Étoiles »/emprunter le « trou de ver » de ce « (pur) scripturaire »… qui, par court-circuitage de toutes les catégories de l'autre dimension de ce « (strict) littéraire », doit pouvoir « emporter », sinon son lecteur, du moins son scripteur « dans les espaces d'une autre (manière d'écrire » – celle que je tente ici, présentement : à la page 2390 (manuscrite) de ce *Champ profond*, d'*inventer* : en la forme pensivo-métaphorico-musicale de ce « contrepoint scripturaire » dont j'ai parlé plus haut.

Lecteur, c'est peut-être la (folie) que tu veux que j'invoque dans le commencement de cet ouvrage ! Qui te dit que tu n'en renifleras pas, baigné dans d'innombrables voluptés, tant que tu voudras (…) lentement et majestueusement, les rouges émanations ? (…)

; et qui ne comprend que, par cette citation (à peine « détournée ») du *Maldoror* de Lautréamont – ce comble de toute « littérature » (*cf.* notamment, dès le tome initial de ma *Profondeur*, l'analyse que j'en ai donné… sous l'intitulé, justement, de ce « La traversée de (cette) littérature ») –, est indiqué à l'auteur comme au lecteur de ce *Champ profond* le moyen de pénétrer, après franchissement de la « Porte des Étoiles »: celle peut-être, en l'occurrence, de cette « folie » (?), dans ce « trou de ver (scripturaire) » qui conduit les scripteurs et leurs « fidèles lecteurs » (j'en connais, dans mon cas au moins *un*!)… vers d'autres « espaces »… et leur « outre-texte »: d'où l'idée qui m'est venue, commentant il y a près d'une trentaine d'années ce *Maldoror*: à une époque où, pourtant, je ne disposais pas encore des catégories de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire », de parler à son endroit d'une « *traversée* de la littérature »; et « traversée » qui, je le comprends donc seulement *maintenant*: que je suis parvenu à l'autre bout de la rédaction de ce/mon « grand récit », anticipait déjà sur (l'autre et présente) « idée » de ce « trou de ver (scripturaire) qui conduit à… », etc. Et d'évidence, en ce *Maldoror*, Lautréamont (que je considère peu ou prou comme « le plus grand écrivain (poète) de tous les temps » – même si (ou parce que ?) je le commente en mon propre « grand récit » moins que d'autres : pour cette raison peut-être que je le vois encore comme une sorte d'*énigme*, non tant justement encore « littéraire » que déjà « scripturaire ») a lui aussi emprunté, pour son « époque littéraire » – dont il ne cesse de *plagier* les plus éminents représentants (sauf que ces « plag(iats) » se révèlent à l'usage littérairement supérieurs aux originaux !) –, ce même « trou de ver (scripturaire) » mais emprunt qui, dans son cas, a pris la forme d'une sorte de *subversion par la splendeur* de cette « littérature »… qu'il aura donc bel et bien « traversée »… pour déboucher lui aussi dans une autre « manière d'écrire »: celle, elle « (purement) scripturaire », de ses « Poésies » – dont on ne sait trop encore, à dire vrai, *par quelque angle interprétatif* au juste, à pourtant cent-cinquante ans de distance (temporello-scripturaire), les lire et les aborder : les lecteurs-et-commentateurs de celles-ci (dont je ne m'exclus d'ailleurs nullement moi-même) étant un peu, devant leurs « petits poèmes en proie »: si tant est que c'en soit seulement (des « poèmes »), dans

la situation de « poules (littéraires) qui seraient tombées sur un couteau (scripturaire) ».

Ce pour quoi, si l'on replace ces « Poésies » dans la perspective de cette « dimension de (pur) scripturaire », on s'aperçoit bien vite que la plupart de leurs assertions (de leurs « poèmes »?) – qui sont le plus souvent de parfaits retournements (au sens par exemple où l'on « retourne un gant ») de phrases d'auteurs classiques (Pascal, La Rochefoucault, Vauvenargues, etc.) – vont toutes effectivement dans le sens (anti-littéraire) de ce « scripturaire » que je dis : prenant par là le risque (littéraire) d'écrire des platitudes et autres « banal(ités) » – dont il est d'ailleurs, dans le cours de ces « Poésies », à un moment prononcer, sans aucun complexe, l'*éloge* :

Une vérité banale p. 306 il le pourrait (…)

; ou encore celui (le risque) de remettre en cause le pré-supposé (littéraire) de la préséance de l'« art » sur la « pensée » – ici par exemple de celle de la « poésie » sur la « philosophie » :

Les jugements sur la poésie p. 309 de la poésie.

(et je pourrais ici, en multipliant les citations, apporter autant de preuves qu'on veut/qu'il faut de la « signature (purement) scripturaire »… de ces (volontairement) *prosaïques* « Poésies » – à ce bémol que leur (si anti-littéraire) auteur, avant de passer à leur (pensivo-prosaïque) composition, a tout de même écrit ce comble de splendeur littéraire que sont les *Chants de Maldoror* : peut-être justement pour, de cette splendeur, se purger une bonne fois pour toutes (et même si, en ces *Chants*, un certain prosaïsme, peut-être en la forme d'un début d'ironie envers ce « tout littéraire », est déjà à l'œuvre). Est-ce pour cette raison que l'*entité scripturaire* « à peine identifiée sous le nom de (plume de « comte de Lautréamont » – que n'était certes pas le dénommé Isidore Ducasse !) demeure pour nous (pour moi) une *énigme*, non seulement biographique mais surtout « littéraire » : parce que son œuvre justement, par le moyen du « trou de ver » (scripturaire) de ce *Maldoror*, a « traversé » la dimension de ce « (strict) littéraire pour se retrouver à évoluer dans un autre espace – un auteur de S.F. dirait : « une autre galaxie » –, celui qu'explorent ces « prosaïques » *Poésies* ; si bien que,

lorsqu'on lit, selon, Lautréamont ou Ducasse, on ne sait jamais trop si l'on a affaire à une œuvre poétique (géniale) ou à un canular de potache qui aurait seulement un peu forcé sur la rhétorique – ou plus exactement : à un canular de potache qui, en « forçant » ainsi « sur la rhétorique », se serait retrouvé à écrire une « œuvre poétique (géniale) »; et cela notamment par l'usage du « plagiat » (que les situationnistes appelleront plus tard le « détournement »):

Le plagiat est nécessaire p. 306 l'idée juste.

(à ce bémol, on l'a vu, que ce « plagiat » s'avère à la lecture « littéralement » supérieur à l'original – avérant par là, dans le domaine de la langue « écrite », la supériorité du « (pur) scripturaire » sur le « (strict) littéraire »:

La science que j'entreprends est une science distincte de la poésie. Je ne chante pas cette dernière. Je m'efforce de découvrir sa source (…)

; et « source » qui, dans mon propre « grand récit », reçoit donc, pour finir, le nom de ce « scripturaire »)… Dans *Maldoror*, pour procéder à cette « traversée de la littérature » que je dis, Lautréamont fait littéralement *éclater de l'intérieur* toutes les catégories littéraires de son époque (du même nom) – en ce temps-là : le roman noir et la poésie romantique (dont les « gémissements, selon lui, ne sont que des sophismes ») –; il n'en est pas encore à inventer une « littérature nouvelle » (qui sera la tâche des *Poésies*) : plutôt à subvertir l'ancienne… en les poussant, par « plagiat », parodie et autre « forcer-sur » (la réthorique), dans ses derniers retranchements ; et cela jusqu'à lui faire avouer qu'elle n'est en effet que « sophismes », « tics » et autres procédés *cousus de fils blancs* : c'est l'impression que ressent par exemple tout lecteur qui, après avoir lui l'« Ode au vieil océan », revient aux poèmes de Byron qui l'ont inspirée… et ne peut s'empêcher, à l'aune ducasienne, d'en constater les insignes faiblesse et pauvreté (« littéraires ») – comme s'il se disait *in petto* : « la (grande) littérature, ce n'est donc que *cela* » (ces « tics », trucs et autres « fils blancs »)? –; et c'est ainsi que, sous les coups « scripturaires » d'un potache « à peine identifié sous le(s) nom(s) de (Lautréamont – puis : Ducasse) », des pans entiers de *cette* « (grande) littérature » commencent sous nos yeux à s'effondrer : entraînant avec eux toute une « époque littéraire » ainsi que ses illustrateurs les plus éminents – ceux que Ducasse, dans le cours furibond-iconoclaste de ses *Poésies*,

appellera bientôt les « Grandes-Têtes-Molles de (son) époque »:

Depuis Racine, la poésie p. 293 Jungles-Infernales.

(passage qui fait étrangement penser à l'autre « jeu de massacre » (critique) auquel se livre Rimbaud dans sa propre « Lettre du Voyant » – dont l'écriture est quasi-contemporaine de celle de ces *Poésies*: comme si, en la personne de ces deux « jeunes poètes »: qui vont rapidement cesser de « poétiser », le « scripturaire », dans l'ennuyeux élément de « tout ce littéraire (époqual) »: qui a *passé* sans même s'en rendre compte, reprenait en quelque sorte la main… ou la plume).

Où l'on comprend en tout cas que cette « science » que dit vouloir « entreprend(re) » Ducasse en ses *Poésies* n'est nullement celle « littéraire » dont certains commentateurs (probablement inspirés par l'idéologie « structuraliste » de leur époque – *cf.* notamment, toujours dans cette « Traversée de la littérature », la lecture que j'ai donnée du *Lautréamont* de Marcelin Pleynet)… avaient voulu pointer l'apparition en celles-ci: lisant alors ces *Poésies* comme la « préface à un livre futur » que, dans la distance temporello-scripturaire d'une cinquantaine d'années: l'intervalle qui nous sépare aujourd'hui du « petit traité » de Pleynet, on attend toujours – et qu'on risque, je crois, d'attendre encore *très longtemps*! –; et cela parce que ce « concept » de « science littéraire » – qu'ont cru développer/illustrer, en ces « années structuralistes », certains auteurs (ceux notamment regroupés sous le nom de *Tel quel* – « mouvement littéraire » auquel appartenait justement Pleynet) –, en sa prétention justement à être une « science » (au sens vulgaire de celles dites, par exemple, « humaines »)…, ne pouvait que *manquer* l'autre « concept » (qu'il vaut mieux sans doute appeler « notion » – voire: « dimension ») de ce qui est ici par moi désigné sous l'expression de ce « (pur) scripturaire » – mais pour mieux comprendre cela, revenons à la citation de l'anti-poète/« (pur) scripteur »-Ducasse:

La science que p. 313/314 sa source.

; où l'on comprend que le mot important ici n'est pas tant celui de « science » – sur lequel se sont focalisés (en un mode comme *pavlovien*) tous les commentateurs « structuralistes » de ce passage –… que celui de

« source »; restant à comprendre ce que peut bien signifier au juste, sous la plume de Ducasse, cette expression de *source de la poésie* (et recherche du sens de celle-ci qui, très certainement, va nous entraîner aux antipodes de tout « concept » de « science » et autre « structure »!). La « poésie », si l'on en croit le même Ducasse, n'est ni « la tempête pas plus que le cyclone » – probable allusion critique par Lautréamont aux « Grandes-Têtes-Molles » de son époque littéraire (et plus particulièrement : à ses « grands » poètes romantiques… qui prétendaient en effet, peu ou prou, être ces « tempête » et « cyclone ») –; « c'est un fleuve majestueux et fertile »… mais « fleuve » qui, alors, possède forcément une « source »: restant à identifier (Ducasse dit : « découvrir ») *laquelle.*

Dès que l'aurore p. 306/307 pour les vieillards.

Et qu'est-ce donc que ceci : un « (admirable) poème » – venant remarquons-le, sur le cours d'un texte qui relève plus de l'« essai » que de la «poésie » proprement dite (même si cet « essai » est presqu'entièrement tissé de « détournements » de sentences fameuses de philosophes et moralistes) –… ou, au contraire, le compendium de tout ce que justement, en poésie, on ne peut plus/on n'a plus le droit d'écrire – à savoir : tous les « clichés » de ces « aurore », « jeunes filles », « roses » et autre « innocente », etc. (traditionnellement associés à « la poésie ») – et « clichés » que pourtant Lautréamont, tout en sachant très bien que c'en sont ; des « clichés », lui, s'autorise : mais alors de quel *droit*? De celui peut-être du « (pur) scripteur » qui, pour ce qu'ayant remonté le « fleuve (majestueux et fertile) » de cette « poésie » jusqu'à sa « source » (qui elle n'a rien de « poétique » – étant « (purement) scripturaire »), s'estime être en « droit », s'il se risque à commettre un « poème »: fût-il le plus *kitsch* qu'on puisse imaginer (« jeunes filles », « roses », « aurore », etc.) de *ne pas tenir compte* des catégories « littéraires » et autres oukases de son époque (du même nom) : ceux qui, justement, proscrivent l'utilisation par les poètes de tels « clichés » (et « clichés » qui, après tout, ne sont que des images qui ont seulement *un peu vieilli – cf.* la plaisante remarque de l'humoriste Raymond Devos : « Le premier qui eut l'idée de comparer les jeunes filles à des roses était un génie, le second un imbécile ») –; mais Ducasse, lui, pour ce qu'il est cet auteur qui, en rédigeant quelque chose comme ces *Chants de Maldoror*, a opéré ces « traversée de la littérature »/« remontée du fleuve de la poésie, n'a plus à se soumettre à ce genre de terrorisme littéraire-époqual – ce

qui lui permet d'asséner froidement et sans rire à son (délicat) lecteur des énormités telles que celles-ci :

Les chefs-d'œuvre p. 284/285 et du travail.

(le plus incroyable étant sans doute que ces affirmations – à tout le moins : quand il y avait encore des « discours de distribution » de prix dans les lycées « français » (je crois que c'est fini) – sont, si on les examine sous l'angle de ce « (pur) scripturaire », tout simplement *vraies*! – disons, pour tempérer un peu notre propos, que les « Grandes-Têtes-Molles » de cette présente époque seraient probablement incapables, ces « discours », d'en composer un seul d'entre eux).

Cette « source de la poésie », on ne peut l'atteindre que par l'emprunt du « trou de ver (scripturaire) » qui conduit à d'autres espaces (du même nom) ; et espaces que Lautréamont a abordés en écrivant ces *Poésies* – qui ne sont donc aucune « préface à un livre futur » (mais bien *ce* livre même) – ; par quoi on comprend aussi que, en le mouvement de cette traversée inter-dimensionnelle, on passe du « (strict) littérateur » « comte de Lautréamont » (l'auteur de *Maldoror*) au « (pur) scripteur » « Isidore Ducasse » (l'auteur de ces *Poésies*) : même si, dès la rédaction du premier livre, on sent bien que cette « dimension de (strict) littéraire » est déjà très largement subvertie par l'autre de ce « (pur) scripturaire » – par notamment l'emploi du procédé du plagiat pouvant même, parfois, tourner à la franche parodie :

(ici la citation manque)

; et parodie qui, tout en surclassant toujours « littérairement » l'original, le ridiculise aussi : en mettant à nu tous ces fils (littéraires-« blancs ») et autres « tics » et trucs (« tic, tic et tic »).

Laissez-moi d'abord vous p. 271 encore vivants (…)

; où l'on appréciera, dans cette lettre de 1869 à l'éditeur Verboeckoven, toute la saveur de ce « j'ai un peu exagéré »: même si, pour ménager peut-être la susceptibilité de « littérateur » de son correspondant, Ducasse fait mine de respecter et d'admirer encore les représentants de cette « littérature

(soi-disamment) sublime » dont il donne les noms (Mickie witzckz, Byron, Milton, etc.) – ce qui ne sera plus le cas, un an plus tard, dans une autre lettre adressée cette fois-ci au *banquier* Darrasse (dont Ducasse estime sans doute que la « susceptibilité de littérateur » – très improbable chez un financier – n'a plus besoin d'être ménagée) :

Les gémissements poétiques p. 275 Toujours pleurnicher ! (…)

(où Ducasse refourgue *texto* à son banquier de correspondant certains passages particulièrement iconoclastes-critiques de ses *Poésies* – « sophismes », « femmelettes » et autres « pleurnich(eries) » etc.: où l'on voit qu'on est loin de l'éloge appuyé qu'il faisait encore, un an avant dans sa lettre au « littérateur » Verboeckoven : qui aurait pu d'un tel jeu de massacre critique, prendre ombrage, de cette « littérature (décrétée *a priori*) sublime »)… Mais où l'on comprend aussi, par ces considérations : celles roulant donc sur ces « notions » de « (strict) littéraire » et de « (pur) scripturaire) », combien peuvent apparaître comme « totalement à côté de la plaque » la plupart des commentaires et autres analyses qui, depuis maintenant un siècle, se sont efforcés de résoudre l'énigme que nous propose cette œuvre – dont l'exemple le plus lamentable (pour ce que sans doute le plus « (strictement) littéraire ») est sans doute constitué par la « Préface » qu'a donnée à l'édition « Gallimard-Poche » de celle-ci l'inepte « littérateur » Le Clezio (dont j'avais déjà, dans ma « Traversée de la littérature », de sa « Préface » à ces *Chants*, ébauché l'éreintement) :

> *Génie* maladroit *que nous avons eu, et que nous ne nous connaissions pas, et qui nous poussait à écrire avec les mots des autres (…) L'histoire aveugle a figé cet écolier dans son acte de rebellion* malhabile*, pour l'éternité humaine (…)*

; alors qu'il m'apparaît à moi que ce « génie », justement, n'a absolument rien de « maladroit » et de « malhabile »: étant plutôt, et tout de suite celui d'un *maître*(-es « littérature ») qui, dès son entrée en celle-ci, peut s'offrir le luxe de *surclasser dans leur propre domaine* (celui donc de ce « (strict) littéraire » – fût-ce par le moyen de ces « plagiats » et « parodies »: quoique toujours, on l'a vu, supérieurs à l'original)… ceux que sa propre « époque (littéraire) » regarde en effet comme des « maîtres » – Le Clezio en effet, pour tenter de résoudre « l'énigme-Lautréamont », voulant la ramener

à ce qu'il appelle l'« autre domaine (…) de la *pré*-littérature » (de ce qui « *pré*cède l'écriture »):

Lautréamont appartient à ce p. 13 qui n'est pas venue (…)

; alors qu'il m'apparaît à moi que ce « pré » – et peut-être même: *dès* la rédaction de ces *Chants* – est bien plutôt, et donc: « toujours-déjà », un « au-delà » de ces « littérature » et « écriture »: ce qui rend notamment tout à fait *hors de propos* le parallèle que fait l'auteur « tiers-mondiste » Le Clezio entre cette œuvre et certains chants africains (« yorubas ») – ce qu'il appelle « le chaos de la littérature orale »/« flot bestial des images » (sans se rendre compte d'ailleurs de tout le mépris implicite, envers son cher « tiers-monde », que supposent ces expressions) –; alors que bien évidemment Lautréamont, ses livres, se situent, dans le spectre « littéraire » de son époque: que ses lectures (innombrables) ont parcouru (quasi-entièrement) en quelques courtes années, à *l'extrême opposé* de ces « chaos » et « flot bestial » de cette (d'ailleurs *oxymorique*) « littérature orale »: étant bien plutôt (ces livres) comme un comble de « culture » (littéraire-européenne) et/ou de « civilisation » (occidentale) – ce qui, on le comprend, nous amène très loin de ces « chants yorubas » et autres « proverbes ibos » que se plaît à citer notre si « tiers-mondiste » Le Clezio: s'imaginant sans doute avoir trouvé chez le « génie maladroit/malhabile »-Lautréamont quelque chose approchant peu ou prou de ces « culture » et/ou « civilisation » (elles: « orales », « pré-littéraires » et africaines).

La « littérature nouvelle » (même s'il vaudrait mieux parler ici, et *tout de suite*, de « scripturature ») qu'invente Lautréamont s'enracine certes, pour commencer: pour se « déplo(yer) » et « voler selon », dans le *tuf* encore « (strictement) littéraire » de son époque (du même nom); mais « tuf » « tout de suite » aussi *subverti* par la splendeur (elle aussi/encore: « littéraire ») des périodes que notre « écolier (soi-disamment) malhabile » se met à dérouler devant nous pour notre émerveillement (lui aussi/encore « littéraire ») – dont atteste d'évidence (de cette « splendeur ») ne serait-ce que l'incipit (rhétorico-admirable) de ce *Maldoror*:

Plût au ciel p. 17 le sucre (…)

(et même si je suis loin d'avoir lu tous les auteurs que pratiquait l'« écolier »-Ducasse – ceux que plus tard, dans ses *Poésies*, il appellera les « Grandes-Têtes-Molles de son époque » (mais que du moins, contrairement à moi, il connaissait, lui, *à fond*) –, je doute fort qu'on trouve chez un seul de ceux-ci, et *d'entrée*, une telle « maestria » rhétorico-scripturaire). Ce qui revient à dire que s'absorber dans la lecture de ces *Chants de Maldoror*, c'est d'abord assister au spectacle de la mise en œuvre par un jeune poète « à peine identifié sous le nom de (plume de « comte de Lautréamont » – et qui, après tout en effet, aurait pu être totalement oublié) d'une sorte de *subversion de la « littérature ancienne »… par elle-même*; et « subversion » qui s'opère, non tant *d'abord* en le mouvement de l'invention « tout de suite » d'une « littérature nouvelle » (d'une donc : « scripturature ») : ce qui sera seulement *ensuite* la tâche de l'écriture des *Poésies*, qu'en celui d'un *porter-à un comble de splendeur* de cette « littérature ancienne » même (ce que Rimbaud appellera pour sa part, à peine trois ou quatre années après la rédaction de ce *Maldoror*, la « vieillerie poétique ») – et « splendeur » qui, en effet, éclate en quasiment chacune des pages de ces *Chants* :

Vieil océan, aux vagues de p. 31 Je te salue, vieil océan !

(« j'aime » le recopier-de… telles citations) –; mais « splendeur » dont on comprend aussi qu'elle ne peut que préluder à l'effondrement prochain total, et rédhibitoire de cette même « littérature ancienne » : un peu à la manière, dans les feux d'artifice, du *bouquet final* de ceux-ci ; tout se passant un peu comme si Lautréamont était ce « (jeune) poète » qui, pour avoir su s'imprégner *à fond*, telle une éponge (scripturaire), de la littérature entière de son temps : quel lecteur ce dût être ! avait été le plus apte-à (de ce même temps – de son « époque littéraire »), ce « bouquet final », le tirer : après quoi, étant parvenu à pousser cette « littérature (ancienne, condamnée – mais qui bien sûr l'ignorait) à un tel comble de splendeur (du même nom : « littéraire »), il était tout simplement passé à « autre chose » – par exemple : la rédaction de ces « prosaïques » et très anti-littéraires/poétiques *Poésies* –; mais « passer-à » dont un des dommages collatéraux les plus notables avait été l'effondrement total de ces « littérature ancienne »/« vieillerie poétique » : la fin effective/pratique de leur « feu d'artifice » (littéraire-poétique). Et c'est toujours, pour l'(impénitent) lecteur de ce *Maldoror* : dont je suis, une expérience étrange à réaliser que, après avoir lu n'importe quelle page du « grand récit » de Lautréamont (mettons : cette « Ode au vieil océan) », de

revenir à l'original dont elle s'est peu ou prou inspirée (quand elle ne l'a pas tout simplement « plagié »!) – par exemple, dans le cas de cette « Ode » le quatrième chant du *Pèlerinage de Childe-Harold* de Byron :

« Déroule tes vagues d'azur p. 402 et ignoré.

; texte d'ailleurs, à tout prendre, fort beau et (littérairement) tout à fait « réussi »… mais dont on sent bien que, par rapport à celui de Lautréamont, il se situe, pour ce que tissé tout à la fois d'étroite proximité (littéraire) et d'infini éloignement (scripturaire), dans un *écart presque impossible à dire*; et « *presque* impossible à « dire » où il y a place pour rien de moins qu'une « littérature nouvelle »: la « science » (scripturaire), « distincte de la poésie », que le futur auteur des *Poésies* – passé du statut de « littérateur-Lautréamont » à celui de « scripteur-Ducasse » – va se proposer d'« entreprendre ». Où l'on voit qu'ici, pour mettre en balance les deux poèmes cités plus haut : celui de Byron et celui, « décalé » du premier, de Lautréamont, je n'ai même pas eu besoin d'arguer de la notion de quelque « supériorité littéraire »: que ce soit : étant clair que ce qui différencie absolument ces deux textes, bien qu'en apparence très proches, ne relève plus justement du « littéraire » en général et de sa notion de « supériorité » en particulier – plutôt de ce fait que, si l'on se risque à les « mettre en balance »: comme je viens de le faire, il vient immédiatement que, tandis que le premier (le poème de Byron) se meut entièrement et toujours dans la dimension que j'appelle ici celle du « (strict) littéraire », le second, lui, a déjà commencé de pénétrer dans celle de ce « (pur) scripturaire »: passant par là, en le mouvement du déploiement d'une *orthogonalité*, de l'« horizontalité » (littéraire) de la première à la « verticalité » (scripturaire) de la seconde.

Et certes, dans le texte de Lautréamont, il y va beaucoup de cette « dimension de (strict) littéraire » – celle qui fait que certains passages de *Maldoror* pourraient encore figurer dans ces romans noirs-gothiques que l'« écolier-Ducasse » avait tant pratiqués :

Il se réveille comme p. 226 à son cœur bouleversé.

(passage, on le voit : du point de vue de ce « (strict) littéraire », impeccable – même si à nous, lecteurs « modernes, trop modernes », il vient

désormais dans un éclairage quelque peu « kitsch ») –; mais, à côté de telles séquences : où Ducasse s'est gardé d'« exagér(er) le diapason », il en est d'autres, et en bien plus grand nombre, où, dans l'élément comme « paisible » de ce « (strict) littéraire », la dimension du « (pur) scripturaire » commence à pousser de sa corne – c'est-à-dire de son « orthogonalité » (par rapport à l'horizontalité de ce « (strict) littéraire »):

« Mon doux maître, si tu p. 237/238 paroi de cristal (…)

(citation du sixième *Chant*… où éclate la dimension *parodique* – un des signes de ce « (pur) scripturaire » – que l'auteur a voulu imprimer à ce qu'il présente désormais comme un « roman » – « Désormais les ficelles du roman remueront les trois personnages »…, etc.) ; et cela jusqu'à ce que ce « (pur) scripturaire », par la traversée du « trou de ver » (du même nom) de cette rédaction de *Maldoror*, se retrouve « chez lui »: par l'écriture cette fois-ci des *Poésies* – et écriture qui elle, ne se déployant plus que dans cette « orthogonalité (scripturaire) » que je dis, aura notamment loisir de procéder, contre les plus éminents représentants du « (strict) littéraire » de son époque (du même nom), au jeu de massacre critique qu'on a vu plus haut :

Les gémissements poétiques p. 275 Voilà pourquoi j'ai complètement changé de méthode *(…)*

(où l'on comprend que ce mot de « méthode », souligné par mes soins, ne dit rien d'autre que cette *prise de distance* par rapport à l'« horizontalité » de ce « (strict) littéraire » de la « verticalité » de cette dimension nouvelle de « (pur) scripturaire »)… Lorsque le « grand récit » de cette *Profondeur* aura cessé de s'écrire (soit que son auteur ait perdu tous les moyens intellectuels nécessaires à sa rédaction – par exemple : Alzheimer (!) –, soit que, plus vraisemblablement, il soit mort…), les lecteurs qui alors peut-être, s'ils s'en trouvent (?), auront la curiosité de le consulter y liront, avant même l'exposé d'une « pensée »: qui de toute façon aura *passé*, le témoignage de l'*existence vertigineuse* qu'aura menée, durant les vingt ou trente années de cette rédaction, son scripteur ; et « existence » qui leur apparaîtra alors, peu ou prou, comme celle d'un « drogué-au » *plus puissant des stupéfiants* que l'esprit humain puisse expérimenter : cette « pensée » même (lorsqu'elle est pratiquée en ce mode justement « vertigineux ») – et aussi bien : cette « écriture » (lorsqu'elle est pratiquée, elle, en le mode de ce « (pur) scriptu-

raire » que je dis) – ; et qui ne comprendra alors, parcourant les pages, selon, hallucinées ou (ici le mot manque) de mon « roman philosophico-théologique », qu'il ne lit pas tant un traité (du même nom)… que le « (grand) récit » d'une *aventure arrivée au Sens lui-même*; et « aventure » que ce même lecteur, si le désir lui en prend, aura loisir de reprendre à son compte : tels ces « continuateurs » (anonymes) de certains romans de la Matière de Bretagne (voire : ces « horribles travailleurs » dont parle Rimbaud dans sa « Lettre du Voyant »). Où l'on voit qu'ici en vérité, et dans la mesure où la créature humaine/disante-pensante n'est pas autre chose que « possédé du langage »/« drogué-au sens », tout n'est jamais qu'*affaire de toxicomanie*: la seule question demeurant, pour ce « drogué-du-sens » qu'est essentiellement la créature humaine, étant celle de se trouver, parmi le vaste tableau des « stupéfiants », selon, chimiques ou « pensifs », celui qui lui procurera le maximum de « sensations », c'est-à-dire en réalité de dépaysement et de vertige (celui que Baudelaire appelait pour sa part la « drogue absolue » – et qu'il identifiait, lui, à la « poésie »: même si, on le sait, il lui arriva de s'adonner à d'autres drogues, moins « littéraires » et plus « chimiques »!). L'auteur de cette *Profondeur* se dit parfois que, s'il ne s'était pas lancé dans l'(immense) rédaction du « grand récit » ainsi intitulé, il aurait très bien pu embrasser l'existence, par exemple, de quelque *junkie*… uniquement attaché à la recherche, quotidienne et pour lui absolument cruciale, de sa « dose » – celle donc de ces dépaysement-et-vertige (et que cette « dose » se présentât, selon, sous la forme d'un (petit) sachet de poudre blanche ou sous celle d'un (vaste) manuscrit en cours d'écriture) – : on peut donc dire que ma « toxicomanie scripturaire » m'a sauvé d'autres (toxicomanies) plus chimiques et moins « pensives » – même s'il m'apparaît que chacune en vérité poursuit toujours le même but : celui donc de cette *intoxication-au sens*… et « intoxication » à laquelle aucune créature humaine, pour ce qu'étant essentiellement cet être « disant-pensant », ne saurait raisonnablement se dérober (il doit exister dans un de mes cartons un début de roman – intitulé *Métro Stalingrad* (je crois que j'en fais mention dans certaines « continuations » de mon *Château des larmes*) – où j'essayais de raconter l'existence d'un « junkie » dans le quartier parisien du même nom – mais roman que, probablement faute de « documentation », je n'ai pas réussi à achever : ce qui, on le sait, est chose assez peu courante chez moi).

Les considérations qui précèdent m'ont été inspirées hier au soir – entre

deux « *shoots* (scripturaires) » à la « drogue-*Maldoror* » (autre nom figurant dans le « tableau des stupéfiants » que j'utilise, en ce mode hygiénique-littéraire, pour ma « consommation personnelle » – par la (re)lecture que j'ai faite d'un petit livre, édité sans nom d'auteur en 1997 aux éditions Allia ; celles qui publient/publieraient notamment mon cher M. Bounan ; et ouvrage de fort bonne tenue littéraire – les citations que je vais en faire ici l'attesteront suffisamment –… qui se présente justement comme une sorte de méditation, en une forme plus ou moins romancée, autour de la question de cette toxicomanie – et plus particulièrement de celle, « chimique », à l'héroïne :

Je fus un toxicomane 4e de couverture en ce monde.

Les rêveries du toxicomane solitaire

(un peu comme si l'auteur (anonyme) de ce texte en tout point fascinant était, lui, parvenu à rédiger le roman que, moi, je n'ai pas pu ou su terminer – et probablement parce que lui disposait de la « documentation » qui, à moi, faisait défaut. Ce qui d'abord, dans ce mince opuscule – tout au plus une soixantaine de pages (que rien d'ailleurs n'empêche de lire comme une sorte de « poème en prose » – en la forme d'une *célébration* sans complexe ni réserve aucune du stupéfiant de cette héroïne) –, étonne le lecteur, c'est que, à aucun moment de son récit, il n'est fait allusion à la *dimension de souffrance* (pour dire vite : d'« addiction ») que, à nos yeux du moins de « non-junkie », doit nécessairement comporter une telle toxicomanie : c'est encore, en quelque sorte, quelque chose comme les *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* – *cf.* la lecture que j'ai faite, dans le cours de cette *Profondeur*, de l'admirable ouvrage de de Quincey (que je ne doute pas que l'auteur de ces *Rêveries* ait lu) – ; mais *Confessions* auxquelles il manquerait seulement son chapitre consacré aux « Tortures de l'opium » : d'où sans doute, dans la citation recopiée plus haut : celle de la « quatrième de couv. » de ces *Rêveries*, la précision de ce « Rien de *peccamineux* dans mon intoxication » (puisqu'en effet, si celle-ci ne débouche sur aucun « châtiment » : sur aucune souffrance de type addictif, il n'y a pas non plus de « crime »… et autre faute ou « péché » à expier). Nous lisons donc ces *Rêveries* comme une sorte de « récit de voyage » ramené du « pays de l'héroïne », c'est-à-dire de cette « contrée » (un peu pareille en cela à celle du « (pur) scripturaire ») où le choses, tout en restant les mêmes, sont saisies dans l'éclairage d'un

progressif *rendu-étrange* de celles-ci :

Dans la première vitesse de p. 22/23 et des correspondances (…)

; passage dont la tonalité très littéraire-« poétique » dit bien ce qui, en ces *Rêveries*, est en jeu : rien de moins que ce leur auteur appelle à plusieurs reprises une « expérience intérieure »; et expérience qui, dans son esprit, va de pair avec une « ascèse » à la fois spirituelle et chimique (il crée même, en ce but, le néologisme de [à retrouver]).

Ce voile sur le regard p. 23 de mon expérience (…)

; mais quel est, pour le « toxicomane solitaire »-« ascétique » – à différencier de celui qu'il qualifie de « jouisseur » (et que d'évidence il méprise) – le véritable but de cette « expérience »: se connaître mieux ? Voir le monde avec d'autres yeux ? S'initier enfin à la seule « joie » que, en ce même monde, la créature disante-pensante puisse éprouver sans mélange ?

J'appelle de mes vœux p. 65/66 décevante de jouissance.

(restant dès lors à se poser la question de la *nature* de l'« instruction » que délivre cette « université de l'héroïne » – et réponse à celle-ci qui va faire toute la différence entre le toxicomane « jouisseur » et celui « ascétique »:

Pour les uns, il s'agit d'une fin et donc p. 24/25 décennie (…))

Or cette réponse, j'ai pour ma part commencé de l'ébaucher plus haut lorsque, pointant la nature essentiellement « toxicomaniaque » de la créature humaine : rien d'autre que cette « droguée-du/au-*sens* », j'ai risqué ce mot ce « vertige »… dont l'é-preuve de son sentiment serait alors comme le *véritable but* (conscient ou pas) de toute « intoxication » – que celle-ci se pratique en ce mode « voluptueux » ou « ascétique » –; tout se passant ici comme si ce que recherchaient toujours les « drogués-du/au-*sens* » qu'en vérité nous sommes tous (et peu important dans le fond que cette recherche s'opère en ces modes, selon chimique-vulgaire ou pensif-(plus) élaboré), était un *traitement nouveau* de ce même « sens »; et « traitement » qui, chez moi, aura donc reçu le nom de ce « (pur) scripturaire »: tandis que l'auteur (anonyme) de ces *Rêveries* en sera lui resté à celui, plus chimique-«

littéraire », d'« héroïne » – ce qui peut aussi expliquer pour quoi, tandis que ce « rêveur »-là n'aura finalement retiré de son « expérience intérieure » (ait-elle été menée en cette forme « ascétique ») que l'écriture d'un « petit traité » (certes fort « poétique »… mais tout de même encore « (strictement) littéraire »), celui « définitif » que je suis, moi, aura rédigé quelque chose comme un « grand récit »: c'est-à-dire un livre au cours de la composition duquel le « sens », en ce mode vertigineux-spiralé, aura eu loisir de « vivre une aventure nouvelle » (et cela sans l'alibi – toujours finalement peu ou prou *hors-de-propos* (parce que toujours aussi relevant de la dimension de ce « (strict) littéraire ») –… de la prise de quelque stupéfiant « chimique » que ce soit – là où d'évidence la prise de la « drogue absolue » du seul stupéfiant « pensif » de ce « (pur) scripturaire » suffit amplement).

Où l'on comprend par là que la « supériorité » que je dis ici du stupéfiant « pensif-scripturaire » (la rédaction par exemple du « grand récit » de cette *Profondeur*) sur celui « chimico-littéraire » (l'« intoxication » à l'héroïne préconisée par l'auteur du « petit de ces *Rêveries*) ne réside nullement en le fait que, tandis que le second serait dangereux (le risque notamment de l'« overdose »), le premier serait, lui, inoffensif (ce qui reste d'ailleurs à prouver) ; plutôt en celui, dans les deux cas, le premier apparaît bien plus *en adéquation* que le second avec le *véritable but* qui, en toute toxicomanie : qu'elle soit de nature « chimique-littéraire » ou « pensive-scripturaire », est toujours dans le fond recherché : rien de moins donc que ce « traitement nouveau du sens » et « traitement » qui, en effet, doit permettre à son illustrateur de voir le monde/saisir ses « choses » en leur *étrangeté radicale* – toute toxicomanie (qu'elle soit d'essence « chimique-littéraire » ou « pensive-scripturaire ») ne recherchant finalement rien d'autre qu'à épouser le mouvement d'un tel « rendu-étrange » (de ce monde et de ses/ces « choses »):

Chaque chose se teint p. 22 et comme en fureur perpétuelle (…)

(même si, à mon sens et le plus souvent, ces « choses », tant qu'elles n'ont pas été saisies dans l'éclairage nouveau-scripturaire de ce « rendu-étrange » (du même nom), auraient plutôt tendance à nous apparaître, me semble-t-il, parfaitement mornes « et comme (plongées dans un ennui) perpétuel » – où l'on sent qu'ici, si je puis me permettre cette objection de « scripteur », l'auteur de ces *Rêveries* n'a pas pu s'empêcher de jouer, par cette « poétique »

formule, au « littérateur »: étant clair que ce serait déjà beau et « instructif » si les « choses », en ce « monde ennuyé » (Baudelaire), nous apparaissaient en cet/leur état d'« inapaisé » et de « fureur perpétuelle » (on sait bien hélas! que non))… À moins que je me trompe (ici le fil pensif du développement que j'écris prend une orientation que je n'avais pas prévue): à moins que certains individus ne choisissent le chemin de la toxicomanie – celle en cette forme du moins: « chimico-littéraire » (comme c'est, je crois, le cas de l'auteur de ces *Rêveries*) –, non tant pour aller dans le sens du « rendu-étrange » de ce « monde ennuyé », qu'au contraire *pour se préserver* de la souffrance que leur infligent les « inapais(ement) »/« fureur perpétuelle » de ce monde (dès lors pas du tout « ennuyé » – plutôt même: trop ardent et trop intense). C'est le cas par exemple, dans la « série » américaine *Elementary* (M. Doherty), du personnage bien connu de « Sherlock Holmes »… devenu ce « junkie » (selon: pratiquant ou abstinent – mais aux yeux de l'intéressé, c'est la même chose) pour ce que la saisie qu'il fait, du fait de son légendaire « sens de l'observation », du monde est si (donc) « ardent et intense » qu'elle constitue pour lui une *souffrance insupportable*… que seules, et selon, la prise d'héroïne ou la concentration sur son travail d'enquêteur peuvent tempérer; et pour le « détective-consultant »-Sherlock les « choses » en effet, du moins: quand elles ne sont pas *tenues à distance* par, selon, l'héroïne ou le travail, ne peuvent qu'apparaître en cet état d'« inapais(-ment) » et de « fureur perpétuelle » que dit l'auteur de ces *Rêveries*: dont j'ai peut-être alors eu tort plus haut de critiquer la formule (mais je vais essayer de me rattraper… par l'analyse, cette fois-ci, d'une autre « série » consacrée au même personnage – *Sherlock, le détective du XXI^e siècle*: elle anglaise… et dont on va voir qu'elle prend la quasi-exacte contraposée de la situation de notre Sherlock « américain new-yorkais ». Dans celle-ci en effet, s'il arrive à son héros d'être lui aussi tenté par la prise d'héroïne, c'est pour la raison rigoureusement inverse du profond *sentiment d'ennui* que lui inflige ordinairement ce (même) monde; et tentation qu'il tient, lui aussi, à distance par l'excitation que lui procure son travail d'enquêteur, de « résolveur d'énigmes »: ce pour quoi, quand il n'a aucune « affaire » à régler: aucune énigme (criminelle) à résoudre, la tentation de la toxicomanie revient sur lui – comme le lui signifie dans *Une étude en rose*, le personnage de « tueur en série » qu'il poursuit:

> *« Ça doit être dur d'être si intelligent et de ne pas pouvoir le prouver (…) Toujours des réflexes de drogué » [citation à vérifier].*

Il y aurait donc *deux formes* de toxicomanie : celle (illustrée par le « Sherlock londonien ») qui consisterait à chercher à mettre à distance l'*insupportable sentiment d'ennui* que procure au junkie ce monde (du même nom – « ennuyé ») et celle (illustrée par le « Sherlock » new-yorkais) qui, à l'inverse, chercherait à se préserver de, cette fois-ci, l'*intolérable souffrance* qu'inflige au même (quoiqu'antisymétrique) junkie la pression d'un monde jugé lui, bien qu'étant « objectivement » le même, trop « ardent et intense » – et même si, à partir d'une saisie rigoureusement différente/anti-symétrique de ce monde et de ses choses le résultat est exactement le même : celui de cette tentation toxicomaniaque-chimique qui toujours menace nos deux personnages de « Sherlock » (l'anglais et/ou l'américain).

Dans la même série *Elementary* apparaît ; lors de sa sixième saison, un personnage de junkie abstinent du nom de « Mickaël – qui va s'avérer être dans la suite rien de moins qu'un « tueur en série » (n'ayant contacté Sherlock que pour, apparemment, flirter avec le danger que constitue, pour son « impunité », la légendaire perspicacité de l'enquêteur – il lui soumet une affaire de disparition de femme… dont il est en vérité le seul responsable – ; et personnage qui finit par avouer à Sherlock que, s'il est tombé dans l'héroïne, c'était pour combattre les « pulsions meurtrières » qui l'assaillaient : ce qui signifie aussi, par la contraposée, que s'il a, au moment où commence l'intrigue policière de cette sixième Saison, recommencé de tuer, c'était pour tenter de préserver son abstinence si chèrement acquise (son état de *serial killer* lui procurant une joie « incroyable » – qu'il compare peu ou prou à celle que lui donnait jadis l'héroïne – : celle, selon lui, du « sentiment de son impunité »). Où l'on comprend par l'invention de ce « Mickaël » par les scénaristes de la série que la véritable cause des deux toxicomanies de leurs deux personnages est un certain rapport au monde (douloureux chez le premier, « meurtrier » chez le second) ; et rapport qui les contraint, s'ils veulent demeurer « clean », à « se concentrer sur leur travail » : expression qui, prononcée un jour par Sherlock lors d'une « réunion du programme » (de désintoxication), a attiré sur lui la (dangereuse) attention de Mickaël (même si bien sûr, à cet instant le détective-consultant était loin de se douter en quoi consistait le « travail » de celui qui l'écoutait avec tant de passion – « tueur en série »). Depuis cette première prise de contact, un rapport étrange, paradoxal s'est instauré entre les deux personnages – que Mickaël, pour sa part, va même jusqu'à appeler de l'« amitié » (mais alors

à sens unique – Sherlock semblant de son côté, relativement indifférent aux avances pourtant répétées que lui fait pourtant son « compagnon de sobriété ») –; et indifférence qui va l'inciter, pour, dit-il, « attirer l'attention » de celui qu'il considère comme son frère-en-abstinence, à recommencer de tuer : cette fois-ci une femme qui appartient (indirectement) à l'entourage du détective. Mickaël est une sorte de « mystique de l'abstinence » – mais *mystique meurtrier*: étant près, pour préserver ceux qu'il connaît (ceux qu'il appelle ses « amis ») de la retombée dans la toxicomanie, à prendre de temps à autre des vies (ce qu'il fait d'ailleurs, dans un autre épisode, lorsque, jugeant que l'influence de celui-ci peut inciter un de ses « amis » à replonger, il tue… cette fois-ci un *homme*) –; mais schéma, tout à la fois altruiste et criminel, qu'il applique cette fois-ci à Sherlock : ne recommençant de tuer que, d'une part, comme on l'a vu, pour « attirer son attention »: composante *narcissique* de sa structure criminelle, mais aussi, d'autre part, parce qu'il a senti, chez celui qu'il regarde comme son « ami », la tentation, depuis quelque temps, d'interrompre son abstinence : composante *altruiste*, cette fois-ci, de sa même structure psychique(-criminelle). Pour Mickaël, comme il l'explique à un Sherlock « diminué » – pour ce que souffrant, à cet instant de l'intrigue, d'un « syndrome post-traumatique » (ce qui peut expliquer cette invraisemblance que sa « perspicacité légendaire » n'a pas tout de suite compris à qui, en cet étrange « compagnon de sobriété », il avait vraiment à faire) – dans une scène fascinante de l'épisode du même titre (« Compagnons de sobriété »), recommencer à prendre des vies présente à ses yeux un *double avantage*: celui « altruiste », d'abord, d'empêcher Sherlock, en lui proposant une nouvelle énigme (policière) à résoudre : celle donc du nouvel assassinat qu'il vient de commettre, de replonger ; celui « narcissique », ensuite, d'« attirer l'attention » du détective sur sa propre et *criminelle* personne (ce pour quoi cette même scène – Sherlock couché sur son lit d'hôpital et Mickaël lui expliquant, debout, tout ce que je viens ici d'exposer – ressemble fort à une séance (à peine) déguisée d'*aveux* (mais « aveux » sur lesquels Mickaël, par la suite : prétextant de l'état de santé, à cet instant, de son interlocuteur, n'aura aucun mal à revenir). Ce pour quoi aussi la conclusion de tout cet entretien entre l'enquêteur et le tueur – qui tourne d'ailleurs rapidement à un monologue du second (celui-ci révélant à cette occasion une *grande lucidité* quant à ses motivations et comportements monstrueux – mais « lucidité » bien entendu de fou… et de « monstre ») –, est que (*dixit* Mickaël) « nous avons besoin l'un de l'autre »… et cela (je poursuis) pour ne pas, chacun, interrompre (son) abstinence : Sherlock

de l'énigme (policière) que lui proposent les crimes de Mickaël – qui lui permettront donc de « se concentrer sur son travail » (et par là de ne pas replonger dans sa toxicomanie à l'héroïne –; Mickaël de l'« attention » que Sherlock, suite à ces/ses quasi-« aveux », ne va dès lors plus cesser de lui porter (pour le confondre – par l'obtention cette fois-ci, non plus de la « vérité »: puisque l'enquêteur désormais la connaît, mais de *preuves*… de la culpabilité du tueur); et « attention » qui aux yeux de Mickaël, en intensifiant toujours plus la joie « incroyable » que lui procure la « sensation de son impunité »: joie dont on a vu qu'il l'identifiait quasiment à celle que lui donnait jadis, quand il était encore ce « junkie » au sens strict: « non-abstinent », la prise d'héroïne, va lui permettre, anti-symétriquement à son « compagnon de sobriété »-Sherlock: lancé désormais à ses trousses, de tenir lui aussi à distance la même tentation de replonger.

Pourquoi (se demandera peut-être le lecteur de ce *Champ profond*) consacrer un développement entier aux résumé/exposé de l'intrigue d'une Série « mainstream »-policière – dont je dois par ailleurs préciser que, sur la figure du personnage de « Sherlock Holmes »: seulement « contemporanérisée », elle n'est loin d'être ma préférée (lui jugeant par exemple celle anglaise tournée par la B.B.C. – autour du même thème du personnage de Conan Doyle (seulement transplanté au « XXI^{e} siècle ») – bien supérieure) –; et même si les scénaristes de cet *Elementary* ont parfois fait preuve, dans l'interprétation de ce thème, d'une inventivité remarquable: outre le fait d'avoir « féminisé » le « docteur Watson » cette idée, par exemple, de réunir en une seule figure le personnage d'« Irène Adler » – « la seule femme qu'ait jamais aimée Sherlock » (*dixit* Watson) – et celui de « Moriarty »: le « Napoléon du crime » que poursuivait déjà, dans l'œuvre originelle, le détective-consultant de Doyle? C'est que sans doute, dans cet *Elementary*, la question de la *toxicomanie de son héros* m'apparaît, à tout prendre, plus *centrale* que dans la série anglaise concurrente – où elle est bien sûr présente (quoique, me semble-t-il, de manière moins prégnante – et par conséquent, pour la méditation que je poursuis ici quant à l'origine, chez la créature disante-pensante de cette toxicomanie, plus *décisive*); ce dont atteste notamment, dans la série américaine, ce fait que l'entrée en scène du « docteur Watson » s'opère sous les espèces, non pas, comme encore dans la série anglaise, d'un soldat perdu rentré d'une (seconde) guerre d'Afghanistan, mais sous celles/cette fois-ci d'une *marraine d'abstinence*:

celle qu'a recrutée le père de notre héros (devenu, pour les besoins de la cause : de l'intrigue, new-yorkais) pour empêcher son fils, sortant tout juste de « cure de désintoxication », de replonger-dans l'héroïne ; et *écart* par rapport à l'intrigue originelle qui dit bien que, pour les scénaristes de cet (*Elementary*, le véritable thème de leur néo-intrigue (américaine) ne sera plus tant celui, comme dans l'histoire originelle (et même encore, d'une certaine façon, dans celle de la Série anglaise), de cette fameuse « science de la déduction » – si génialement illustrée par notre détective (mois dont, c'est à noter, la Série américaine n'interroge qu'assez peu les mécanismes) – que celui de la toxicomanie, en forme, selon, effective ou « abstinente », du même. Tout se passant ici comme si la « saisie *première* » que faisaient les scénaristes de cet *Elementary* de la célébrissime figure inventée par Conan Doyle n'était plus tant celle d'un détective plus ou moins « génial » en l'art de déduire (de « déducter »?) que celle, d'abord, d'un *junkie abstinent*: ce pourquoi sans doute le « docteur Watson » qu'on lui a affecté ne pouvait être en effet, d'abord qu'une *femme*, et, ensuite, qu'une *marraine*… veillant sur l'abstinence de son « junkie » de client (avant que celui-ci ne devienne, en cette forme policière-professionnelle, son « associé » – jamais en tout cas son *amant*: alors que, plus l'intrigue progresse (et que les Saisons de celle-ci se succèdent)… et plus il devient clair que ces deux-là s'aiment du plus profond des amours)… Toutes considérations qui peuvent aussi expliquer pourquoi j'ai consacré plus haut un si long développement au personnage de Mickaël de la Saison six : pour ce que celui-ci, dans la perspective que je viens d'ébaucher : celle donc de cette « saisie première » de la figure « sherlockholmesienne » en tant d'abord que « junkie abstinent », n'est rien d'autre, lui aussi, qu'une autre « marraine d'abstinence »; mais « marraine » elle *monstrueuse* pour la raison, non tant d'abord qu'il est un « tueur en série », que pour celle qu'*il n'est pas une femme*: Mickaël étant ici comme l'incarnation de ce qu'aurait pu devenir cet *Elementary* si ses scénaristes n'avaient pas eu l'intelligence de faire de son « docteur Watson » une femme – choix qui, dans la perspective indiquée plus haut, apparaît comme absolument nécessaire au bon déroulement de l'intrigue : parce que ce dont a besoin Sherlock pour rester « clean », ce n'est pas tant d'*un* « compagnon de sobriété » (le « monstrueux » Mickaël) que d'*une* « marraine d'abstinence » (la douce, et bienveillante, et ravissante June Watson).

Voilà donc une Série dont le véritable thème, bien que se donnant

sous l'apparence d'une fiction policière, est celui en vérité de la question de toute toxicomanie (chimique ou pensive) – dont la tentation ne cesse de tourmenter son personnage de génial « déducteur » (le surnom que lui a donné, dans un épisode de la Saison I, un personnage de « profileuse »: avec laquelle, d'ailleurs, Sherlock dit avoir « couché ») –: si bien que le « suspens » le plus profond qui anime l'entièreté de l'intrigue n'est même pas celui, par exemple, de savoir si Holmes et son « docteur Watson en jupons » vont enfin devenir amants… que celui, plus subtil et efficace, de savoir si Sherlock va oui ou non replonger dans sa toxicomanie (et à l'aune de ce « suspens »-là – comme « ontologique » (je m'explique plus loin sur les raisons du choix de ce mot) –, tous les autres doivent nous apparaître comme peu ou prou secondaires et « subordonnés » – « antiques » donc). Si notre Sherlock new-yorkais outre le fait qu'il se tient pour responsable de la mort de la « seule femme qu'il ait jamais aimée » (Irène Adler), a commencé de se droguer, c'est parce que, on l'a vu, la « saisie » que, du fait de son extraordinaire « sens de l'observation », il fait du monde est si intense et (ici le mot manque) qu'il en retire une souffrance indicible et permanente – que seules, et selon, la prise d'héroïne ou la « concentration sur son travail » (de « déducteur »/résolveur d'énigmes policières) peuvent tempérer/tenir à distance (la douleur que lui inflige, écrit pour sa part l'auteur des *Rêveries*, « toutes ces choses qui longtemps furent inapaisées et comme en fureur perpétuelle ») –; alors que, on l'a vu aussi, la situation du Sherlock londonien est exactement inverse: sa souffrance procédant, elle, de l'*ennui profond* que lui communique ce monde (quand du moins aucune enquête/énigme policière à résoudre ne lui est proposée – *cf.* dans « Une étude en rose » de la Saison I de la Série anglaise, la scène du plus haut comique où le détective, venant d'être informé qu'un quatrième meurtre a été commis par le tueur en série qu'il poursuit, éclate littéralement de joie: « C'est Noël! »). Mais où l'on comprend aussi par là que la toxicomanie des deux personnages, si sa tentation épouse chez chacun deux formes rigoureusement anti-symétriques, procède dans les deux cas d'une même « saisie (par eux) du monde » peu ou prou dé-réglée et a-normale (quoique dans les deux cas aussi toujours intolérablement douloureuse): à cet unique bémol que, tandis que le Sherlock américain éprouve le « réel » de ce monde comme trop intense et (insupportablement) brûlant, celui anglais le ressent, lui, comme toujours (essentiellement) « ennuyé » (et par conséquent: douloureusement « ennuyeux »); cette analyse (« ontologique ») de la situation de ce Sherlock-là expliquant notamment, dans la Série anglaise, comment,

suite à sa rencontre avec son « coloc » du 221 B Baker Street, la vocation d'enquêteur est venue au « docteur Watson » de celle-ci – ce soldat rendu à la vie civile, arpentant les (trop paisibles) rues de Londres… et auquel, finalement, la guerre, son intensité, « manque » (alors qu'il s'imagine au contraire qu'elle l'a « traumatisé » – la guerre jouant ici on le voit, chez ce personnage, le même rôle que l'intoxication à l'héroïne chez son « coloc » de détective-consultant) :

« Lorsque vous marchez [citation à retrouver], elle vous manque »

(« psychanalyse » du docteur Watson opérée, dans cette même « Étude en rose », par le personnage de « Mycroft »: frère de notre Sherlock londonien ; mais que ce dernier approuverait certainement : « Et j'ai dit dangereux, et vous êtes venu » – *cf.* aussi le « signifiant » de la claudication du même Watson… et qui disparaît sitôt que celui-ci retrouve l'excitation de l'action et du combat)… Il y aurait donc dans cette perspective, par l'exemple de ces *deux* Sherlock, *deux* formes de toxicomanies : non pas celles que dit l'auteur des *Rêveries*: l'« ascétique » et la « voluptueuse », mais plutôt celles qui se différencieraient à partir de *deux* saisies inverses/anti-symétriques du même monde… éprouvé, selon, comme « trop » ou, au contraire, « pas assez » *intense*; ce pourquoi j'ai pu risquer plus haut ce mot d'« ontologique »: étant clair que toute toxicomanie trouve son origine dans ce *défaut* de la saisie par le toxicomane du monde qui est le sien (le nôtre) ; et « défaut » qui peut aussi bien prendre la forme d'un « excès de réalité » (cas du Sherlock américain) comme celle d'un « manque » de celle-ci (cas du Sherlock anglais) – les deux (l'« excès » ou le « manque ») étant de toute façon toujours vécues comme une douleur indicible : « ontologique » donc (d'où la nécessité, pour tenir à distance cette souffrance, de la prise par le toxicomane en proie à celle-ci de « stupéfiants » – et notamment de celui de l'héroïne : pour ce que sans doute, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'expliquer dans le cours de cette *Profondeur*, ce stupéfiant-là, par ce qu'agissant, lui, sur la saisie que nous faisons de la *présence des choses* autour, est de tous le plus « ontologique ») –; ce que, pour revenir à l'idée vue plus haut de cette « drogue absolue »: celle que constituerait, selon Baudelaire, la « poésie » – et selon moi, de manière plus englobante : l'« écriture » –, on peut résumer par cette autre idée que, pour parer-à la souffrance que nous inflige cette saisie toujours « dé-fectueuse » du monde (par nous) : que ce soit dans le sens d'un « trop » ou d'un « pas-assez », il nous faut apprendre, si nous sommes ces « junkies

abstinents »-scripturaires engagés dans la recherche d'une *bonne distance* avec cette « réalité du monde », à passer de la dimension de ce « (strict) littéraire » – qui n'est rien d'autre que le *nom* du « dé-faut » de notre saisie de celle-ci –… à celle de ce « (pur) scripturaire » – qui, elle, est le nom de… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Toujours dans cette Série (américaine) d'*Elementary* – dont je m'aperçois finalement que, si elle demeure d'un point de vue cinématographique-« littéraire » bien inférieure à sa rivale anglaise, elle est, si on l'aborde cette fois-ci par les lunettes de ce « (pur) scripturaire » que je dis, beaucoup plus riche en inventions et trouvailles (du même nom) – il y a un épisode de sa Saison 4 (« Cocktail Z. lotov ») où nous faisons la connaissance d'un personnage d'« autiste-programmeuse » – que son patron présente, dans son domaine, comme une sorte de « génie de l'informatique » (elle a notamment mis au point un logiciel qui permet aux voitures de se conduire toutes seules) –; et personnage (dont notre Sherlock new-yorkais va d'ailleurs rapidement tomber amoureux – séduit qu'il est, avouera-t-il, par son « a-normalité »: à laquelle sans doute il s'identifie) qui, récusant le terme, trop vague et imprécis selon lui, d'« autiste », préfère distinguer dans l'humanité deux groupes essentiels : celui formé par ceux qu'elle appelle les « neuro-typiques » – dont elle donne pour exemples, dans la scène où elle apparaît, son patron… et June Watson – et celui formé par les « neuro-*a*typiques » – auxquels elle reconnaît appartenir (mais dont, pour ce qui concerne le « cas-Sherlock », elle réserve encore son jugement – « Vous, je ne sais pas trop ») –; et partition en cette forme psycho-neurologique de l'humanité qui, on va le voir, rejoint certaines des avancées effectuées dans les développements qui précèdent : même si, on le sait, leur auteur ne coupe guère (et même pas du tout !) à cette sorte d'anthropologie scientifique-moderne, récemment devenue dominante dans le domaine de la « psychologie », qu'on appelle la « neurologie » (sans parler même de toutes les *probables horreurs* que, dans un avenir moins éloigné qu'on croit, cette discipline nouvelle pourrait nous préparer). Étant clair que ces catégories de « neuro-typiques » et de « neuro-*a*typique » concoctées par notre personnage d'autiste-programmée (Fiona) disent encore *deux saisies* (qu'on pourrait en effet – à condition bien sûr de mettre de côté l'intempestif préfixe de ce « neuro- » – qualifier, selon, de « typique » ou d'(« *a*-typique ») *du monde*; et « saisies » qui, on va le voir, rejoignent mes propres catégories de « (strict) littéraire » et de

« (pur) scripturaire »: même si ces dernières, bien évidemment, ne coupent en aucune façon à l'anthropologie scientifique/matérialiste de cette (« absolument moderne ») discipline « neuro-logique ». Il est probable que si Fiona est devenue cette « autiste » (pour dire vite) et accessoirement cette virtuose de l'informatique, c'est qu'elle fait comme Sherlock du monde une saisie essentiellement douloureuse (parce que la réalité de ce monde est perçue par elle d'une manière « trop » intense : pas assez « neuro-typique ») (strictement littéraire) ; et douleur qu'elle tient à distance par l'illustration (virtuose) de la pensée de type cybernétique… qui lui permet, ce monde, de le « relire » et, cette saisie, de la « corriger »: « [citation à retrouver : j'aime les codes »]; et de la même façon finalement que le « déducteur »-Sherlock qui lui aussi, à partir de la même saisie douloureuse/« neuro-*a*typique »/« (purement) scripturaire » de la réalité (« trop » intense de ce monde), applique à celle-ci la pensée binaire qui est à l'œuvre dans le processus de la « déduction »: « [citation de Fiona à retrouver] ; ce qui peut aussi expliquer pourquoi ces deux-là vont rapidement s'éprendre l'un de l'autre : pour ce que chacun, sans doute, a reconnu chez l'autre le *même syndrome* qui, tous les deux, les tourmente et, dans leur domaine respectif : la « programmation » chez Fioina, la « déduction » chez Sherlock, les a fait devenir ces maîtres et « virtuoses » (à ce bémol bien sûr que Fiona pour sa part, et contrairement à son amant, n'a jamais, pour tenter de calmer/apaiser cette douleur, tâter de l'héroïne – étant de ce point de vue un être tout à fait « conformiste » (un citoyen « obéissant », dit Sherlock) : absolument pas tenté (si tant est qu'elle en ait seulement jamais eu l'idée) par la transgression sociale que constitue la prise de stupéfiants). Fiona et Sherlock sont donc bien, pour user des catégories de la première, ces êtres « neuro-*a*typiques » qui, pour tenir à distance la douleur que leur inflige leur saisie (elle aussi : atypique) du monde, ont opté pour l'illustration, dans leur vie et leur métier, d'une pensée à forme, selon, cybernétique (Fiona) ou « déductrice » (Sherlock) : manière sans doute pour eux de « mettre un peu d'ordre » (chez Fiona : par « codes » et autres procédures – chez Sherlock : par résolution d'énigmes policières) dans la saisie qu'ils font d'un monde appréhendé par eux comme un pur et douloureux *chaos phénoménal*; mais analyse de ces deux personnages que, pour revenir cette fois-ci à mes propres catégories (résolument elles : anti-« neurologiques »), on peut reformuler en disant que ces deux-là sont d'abord des êtres « (purement) scripturaires »… et donc, du point de vue de la *norme* « (strictement) littéraire » de leur époque (du même nom), en effet toujours « *a*typiques »: sauf que cet « *a*typisme », dans cette refor-

mulation par moi de l'analyse des « cas » Fiona et Sherlock, ne se déploie plus dans l'élément psychologisant-anthropologique » d'une pensée de type « *neuro*-logique » (plutôt, si l'on peut dire, de type « *scripto*-logique » – et pensée qui présente cet avantage sur celle de type « neuro-logique » de… (ici le texte et le développement s'interrompent)).

Toutes considérations qui nous ramènent à la lecture (commencée plus haut) de ces *Rêveries du toxicomane solitaire*… dont on comprend dès lors que sa « limite » (ou son « dé-faut ») consiste en ce fait que leur auteur (anonyme), bien qu'ayant fort lucidement pointé la nature « (purement) scripturaire » de l'origine de toute tentation toxicomaniaque, vient encore, à cette origine, par un chemin relevant encore, lui, du « (strictement) littéraire » – ce dont atteste notamment, vers la fin de ces (*courtes*) Rêveries, ce passage où leur narrateur se vante d'avoir écrit, soi-disamment sous « morphine », « un texte assez *long* (…) de grande tenue littéraire » (mais qui, « comme par hasard », a été « égaré »:

Je me crevais de p. 55 qu'à une seule personne.

; et « texte » dont je suis moi prêt à parier qu'il n'a en vérité *jamais existé* (sinon peut-être dans l'imagination enfiévrée de notre « toxicomane solitaire »); et cela pour la raison qu'on sait bien qu'*aucun auteur n'a jamais écrit rien de bon* (de quelque « tenue littéraire ») sous l'influence de quelque stupéfiant que ce soit : à la rigueur sous celle d'« excitants » (exemple des amphétamines de Dick), mais « excitants » dont l'effet sur le sujet n'a à peu près rien à voir avec celui des opiacées ou du L.S.D. (dont la légende – depuis lors démentie par l'intéressé – voulait pourtant que le même auteur se serve pour écrire ses romans – concevoir leurs « géniales » intrigues). Il faut toujours se méfier de ces « écrivains » (à tout le moins : auto-prétendus tels qui vous disent avoir écrit quelque ouvrage peu ou prou « génial », mais qui sont dans l'incapacité, ces ouvrages : parce que donc « égarés » (ce qui est somme toute bien pratique pour leur *narcissisme d'auteur*), de les produire devant vous – *cf.* Sartre : « les génies qui n'écrivent pas ne m'intéressent pas » (sentence qu'on peut étendre à ceux, les « génies », qui ont « égaré » leur manuscrit) –; et soupçon à l'égard de tels auteurs qui, dans le cas de celui de ces *Rêveries*, est encore renforcé par le fait qu'il ne peut s'empêcher d'avouer que son fameux « texte » (« long » et de haute « tenue littéraire »), il

ne l'a pas tant « écrit » que *dicté*: « Je disposai un petit *dictaphone* à déclenchement vocal sur ma table de nuit, et je pus *enregistrer* assez de matériau pour… », etc. (méthode dont je sais bien, pour l'avoir personnellement expérimentée à un moment de ma vie (« littéraire »), qu'elle ne débouche jamais sur la production de quelque ouvrage (du même nom) que ce soit – pour ce que sans doute, en de telles compositions, le papier-sur et le stylo-avec lesquels on couche les *phrases* sont aussi importants que la pensée qui s'imagine inspirer, « dicter », ces mêmes « phrases »: où l'on retrouve ici encore, quoiqu'en une/cette forme « pratique-matérielle », la *préséance*, que j'ai toujours affirmée, du « scripturaire-à-plume » sur le « littéraire-à-*dictaphone* »). À la défense de notre « toxicomane solitaire »-anonyme on pourrait certes arguer que, si son « texte assez long (et) d'une grande tenue littéraire »: son (pour dire vite) « grand récit » a été « égaré », il nous reste, pour tenter de combler cette « perte », le « petit traité » de ces *Rêveries* (dont j'ai moi-même reconnu plus haut la bonne « tenue littéraire » – même si, en même temps, je ne pouvais m'empêcher d'en déplorer la minceur: soixante pages… qui ne peuvent bien sûr qu'effleurer le sujet, pourtant crucial à nos yeux, de la/cette toxicomanie). Où l'on comprend par là que le « défaut » originel de ce texte vient d'abord du fait qu'il n'est justement qu'un « petit traité » – certes présenté comme l'*ombre portée* d'un « grand récit » (malheureusement) « égaré » (mais « grand récit » qui, selon moi, n'a jamais existé: sinon peut-être en effet en cette forme (anti-scripturaire/avortée) d'un « *cut-up* »… pris au « dictaphone » – « méthode » (celle de ce « *cut-up* » comme celle de cet « enregistr(ement) ») dont j'ai dit plus haut ce que j'en pensais) –; et « vice (originel) » de ces *Rêveries* qui explique le reproche critique-fondamental que je fais ici à celles-ci: celui d'être un « texte » qui vient au « scripturaire » (présent en la forme fantomatique/fantasmatique de ce « grand récit » « égaré ») par des chemins (des « méthodes »), eux, encore « littéraires » (le « petit traité », décalé du « grand récit » perdu, qu'il nous est uniquement donné de lire – en la forme d'une sorte de consolation (« (strictement) littéraire ») à la perte d'un, lui, « (purement) scripturaire »… dont nous ne prendrons jamais connaissance). Par quoi aussi ce qui était tenté dans ces *Rêveries* – rien de moins (pour dire vite) que l'analyse de l'essence toxicomaniaque de la créature humaine disante/pensante (celle que je définis ici, pour ma part selon, comme le « possédé du langage » ou le « drogué-au-Sens ») –… ne peut de toute façon, par cette sorte de « mélange des genres » entre « (pur) scripturaire » et « (strict) littéraire » que ne peuvent s'empêcher d'illustrer ces *Rêveries*: ce « petit

traité » qui se présente sous les espèces du rebut d'un « grand récit » – que, parce qu'« égaré », nous ne lirons jamais (dont il nous faut croire *sur parole* à la (très hypothétique) existence) – qu'être manqué ; et ratage qui rend la lecture de ces *Rêveries* à la fois si alléchante et si décevante : comme si leur lecteur était celui d'un passionnant roman policier… mais dont l'auteur ne se donnerait jamais la peine de lui fournir la résolution finale de son énigme (policière).

(Le parfait ridicule dont se couvraient, tandis que j'intercalais ici, dans le cours de l'écriture de mon « grand récit », les développements qu'on vient de lire… les maires « écolos » récemment élus de certaines grandes villes de France : entre celui de Bordeaux (désirant interdire les sapins de Noël), celui de Lyon (qualifiant de « compétition machiste » le Tour de France), ou celui de Rouen (annonçant son intention de remplacer une statue de Napoléon par une autre de… Gisèle Halimi (!)), on avait vraiment le choix – même si, me semble-t-il, le « pompon » du grotesque revenait encore à celle de Rennes qui, non contente de refuser d'assister à l'arrivée de la « Grande boucle » dans sa ville : pour les mêmes raisons de « machisme », je suppose, que son collègue lyonnais, allait dans le même temps poser, environnée de petites filles *voilées* : symbole sans doute à ses yeux pas du tout « machiste », « la première pierre »… d'une mosquée ! –; tous comportements de la part de tels jobards qui me confortent dans cette idée que les vraies motivations des membres de cette militance néo-progressiste (d'obédience en l'occurrence ici donc : écologique) ne sont pas tant d'ordre (justement) écologiste que d'abord *sociétales* (pour dire vite) : *cf.* aussi l'exemple plus haut cité de cette amie qui, ayant longtemps appartenu au « parti des verts », avait fini par le quitter parce que, me confia-t-elle un jour, on y parlait plus de féminisme et autre combat « contre l'homophobie »… que de protection de l'environnement et réchauffement climatique… L'impression depuis quelques mois d'être confronté à un invisible (mais tenace) adversaire qui avance chaque jour, sur l'échiquier de l'opinion publique, un pion : le lundi celui d'une proposition de déboulonnage de statue, le mardi celui de l'interdiction d'un livre voire, le mercredi, celle d'un *simple mot*, etc., etc. Cependant que, durant toutes ces médiatiques-grotesques polémiques, le temps de ce mois de septembre 2020 demeurait impavidement beau, clair et chaud – comme si l'été (et le « récit-d'un » que j'en fais ici) ne devait jamais prendre fin – ; et comme si également, las de tant d'ennuyeuse hys-

térie idéologique : en la forme de cette sorte d'« agit prop » indéfiniment répétée, j'allais bientôt ne plus vouloir retenir de l'actualité en cours, au climat d'*inquiétante futilité*… que ses bulletins météo ! : « L'indifférence à l'actualité et l'[attente] de la moisson sont les deux extrémités de mon arc » (citation de Char à vérifier]).

Est-ce que j'écris ici une sorte de *remake* du *Livre de l'intranquillité* de Pessoa : celui d'un « scripteur » qui, retiré en sa maison d'écriture au fond de quelque campagne reculée/« enclavée », s'efforcerait, en « se concentrant sur son travail »: mais lequel au juste ? de se boucher les oreilles à cette tonitruante *rumeur du monde* (tel qu'il va et (dés)espère), et, en la rédaction d'un tel « grand récit » ne chercherait plus, à la fin, qu'à jouir des derniers atomes de silence et de « tranquillité » que ce même « monde », à ses habitants déboussolés-hallucinés, peut encore procurer ? Depuis qu'elle a commencé (il y a maintenant presqu'exactement vingt-cinq années), l'écriture de cette *Profondeur* a pris bien des formes, abordé bien des thèmes, épousé le mouvement de bien des « éclipses et retours »; mais je vois bien à présent que, parvenue en l'extrémité scripturaire de la composition de la rubrique de ce « Recherche extrême »: dont ce *Champ profond* est (déjà !) le deuxième volume, l'unique et dernière passion qui l'anime n'est rien d'autre que la recherche par son scripteur de cette « tranquillité » qui, avec la plongée de son « époque sienne » dans l'hystérie idéologico/néo-progressiste : dont je viens de donner plus haut quelque (grotesque – quoique (ou parce que ?) : très *significatifs*) exemples, vient peu ou prou désormais, par contraste, comme *le bien le plus précieux* de cette même époque… essentiellement caractérisée par « le bruit et la fureur » (seulement encore idéologiques – mais qui pourrait bien, dans un avenir pas si éloigné qu'on pourrait le croire devenir beaucoup plus pratiques et effectifs plateaux médiatiques, de la possibilité d'une « guerre civile »?)… d'un monde en train de *basculer entièrement et rédhibitoirement*. Ce qui peut aussi expliquer pourquoi l'auteur de ce *Champ profond* aura tant aimé, au printemps 2020 précédent, la « lune de miel » de ce *confinement*: parce que, maintenant considérée par lui dans la distance temporello-scripturaire qui l'en sépare, cette période a dû lui apparaître comme la dernière où, durant quelques « luxueuses » (quoique trop brèves) semaines, cette « tranquillité et son silence » ont eu loisir de (r)établir leur *règne* souverain et « spirituel »; et même si ce « règne » le plus souvent, fut imposé comme dictatorialement-sanitairement… aux

déplorables habitants de cette infortunée planète : ceux que, dans les développements consacrés au (merveilleux) « vécu » de cette période, j'appelais, selon, *homo festivus*, *consumerus*, *militantus*, etc. – dont, depuis, ceux-ci, de ce « règne », se sont bien vengés : par le surcroît de bruit, d'agitation et d'hystérie (idéologique) auquel on assiste présentement. Tout s'étant un peu passé comme si, juste avant le basculement de ce monde dans un *effectif chaos* : que nous promettent déjà, dans les débats télévisés, les mots d'« ensauvagement », « barbarie » et autre (donc) « guerre civile »… qui y reviennent comme des tympans, l'« histoire » (pour dire vite) avait voulu nous faire connaître *une dernière fois* ce que, de toute façon, nous allions désormais perdre rédhibitoirement – que peut-être nous avions depuis longtemps perdu (mais alors encore *sans le savoir*) – : ce que j'appelle ici, pour ma part, le « règne souverain/spirituel de ces silence-et-(divine) tranquillité »; et « règne » qui fut (pour reprendre le titre d'un de mes livres de « poésies » – écrits en un temps qui, contrairement à celui où nous venons d'entrer, ne portait pas encore *à conséquence* : c'est fini !) comme le « vécu », à la fois délicieux et inattendu : pareil à un « cadeau du ciel » (*du temps*), de notre ultime *saison spirituelle* ; et « saison » qui, très probablement, ne reviendra plus… avant qu'ait été tranché le *nœud gordien-époqual* de la situation (du même nom) où nous nous trouvons présentement : la seule question restant donc maintenant à examiner étant celle de savoir si ce « tranche(ment) » s'effectuera en un mode « fachiste » (pour dire vite) ou « ethnique/confessionnel/séparatiste » (pour dire encore plus vite) – la seule certitude étant qu'il s'opérera de toute façon d'une *manière violente*, (« in-tranquille », « anti-spirituelle » et formidablement « bruyante ») : la seule « conviction » animant aujourd'hui les deux camps qui s'apprêtent à se prendre à la gorge étant celle que désormais, et en quelque façon que ce soit, il faut *vider l'abcès époqual* qui, depuis la fin de ce « confinement », n'a cessé de mûrir (idéologiquement) et de grossir (ici l'adverbe manque). Me retrouverai-je bientôt dans la même situation que celle du « (pur) scripteur »-Montaigne rédigeant dans le cours d'une autre « époque littéraire » : quoique depuis sa « maison d'écriture » de la même Dordogne, le « grand récit » de ses *Essais*… et tandis qu'autour de sa « librairie » se déchaînait l'autre conflit (déjà « confessionnel ») de ces (atroces) « Guerres de religion : nom d'une autre « guerre civile » (française) ; et guerre que certains romanciers lucides de notre temps ont déjà racontée : *cf.* notamment, dans mon *Ancien des jours*, les lectures que j'ai faites du *Bloc* de Jérôme Leroy ou du *De chacun selon sa haine* de Maurice Zytniski (liste à laquelle il faut

ajouter le plus récent *Guérilla* de Laurent Obertone – qui, en cet opus, ne fait rien d'autre que transplanter, dans le domaine romanesque, le terrifiant contenu de son pamphlet *France, orange mécanique*: dont j'ai aussi, dans le cours de cette *Profondeur*, un peu parlé)?

Et c'est en vérité une douce chose, pour l'(autre) scripteur de cet (autre) « grand récit », que de goûter, tandis que s'écoulent irrépressiblement dans le sablier du temps les jours/heures/minutes qui nous séparent du *collapsus*, selon, social, inter-racial, climatique, etc. annoncé, aux paix splendide/« calme des soirs » de ce septembre 2020 – dont le Debord du *In Girum*, quoique pensant lui à une autre époque et à un autre lieu, a décrit, et assurément mieux que je ne saurais jamais le faire, le *charme* tout à la fois sans égal et *déchirant*:

Et pourtant, le soleil p. 1384 Quarto qui ne reviendront pas (…)

(même si Debord, bien sûr, appartenait en ce temps-là au « camp » qui, présentement, *pousse à la roue* de tout ce chaos idéologico-activiste – et même si je ne suis pas sûr qu'il ait, en leurs tristes illustrateurs, vraiment reconnu ses « petits »: tout au plus peut-être, si l'on en croit l'ineffable B.H.L., en ces « Gilets jaunes »… décrits par le même comme « les petits enfants de Debord » (?)). Mais l'important ici, dans cette citation, n'est-il pas que son auteur ait ressenti il y a cinquante ans à Paris (comme moi, aujourd'hui, en cette « périphérique » Dordogne) la beauté déchirante de tels instants crépusculaires: le charme « qui ne reviend(ra) pas » de leur calme et silence… accordés – à ceux qui du moins peuvent encore les goûter (ce qui, je le crains, est loin d'être le cas de mes contemporains: selon *festivus, consumerus, militantus*, etc.) – comme un ultime répit avant l'entrée dans une époque qui sera à peu près tout le contraire: (idéologiquement agitée et (formidablement) bruyante.

Diverses époques ont eu ainsi p. 1385 In Girum *reverront plus.*

(et combien, parmi toute cette militance néo-progressiste, qui s'imaginent « Communards » se découvriront, une fois ce « grand conflit » déclenché « Versaillais » – combien déjà, ceux qui jadis avaient suivi l'étoile des Révolutions, ont secrètement commencé de voter pour le « Parti de

l'Ordre »?)… Hier au soir, fumant une cigarette accoudé à ma fenêtre (celle de la pièce où j'écris ordinairement), je regardais l'azur du ciel allant s'assombrissant au-dessus de mon toit (et tandis que dans la direction de l'est mûrissait, encore tremblante et précaire, une première étoile) ; et voici que, tout en m'émerveillant de cette beauté simple et calme du monde à cet instant, je ne pouvais m'empêcher de penser à ce dicton (juif) qui pose qu'« il n'y a pas de coin tranquille »… et qu'il viendrait donc un jour où ce canton reculé, son silence et la tranquillité de son azur céleste, serait lui aussi, comme les autres, *ravagé*; *cf.* dans le *Guérilla* du même Obertone cet épisode où des « djihadistes », résolus à frapper de terreur et de saisissement les populations qui, dans le pays qu'ils se proposent d'investir, se croient encore à l'abri, s'en prennent cette fois-ci à un village (reculé comme le mien) de cette « France périphérique »: lui appliquant à peu près le même traitement que, jadis, une certaine « division S.S. » avait fait subir à celui, pourtant lui aussi tranquille et se croyant lui aussi à l'écart de l'histoire et de son « incessante guerre », d'Oradour-sur-Glane (et l'on dira sans doute que j'« exagère » – que tout cela n'est que projection d'un romancier (bien connu pour ses opinions « nauséabondes » et autre sensibilité « crypto-fachiste ») –; et pourtant, l'autre jour, un ami me rapportait cette étrange anecdote que se promenant dans les rues de la ville où il réside habituellement, il avait croisé sur leur trottoir une femme voilée et enceinte qui, dans le moment où ils échangeaient leur regard, lui avait fait cette (ici l'adjectif manque – et pour cause!) déclaration : « Je porte l'enfant qui te tuera » – je garantis absolument la sincérité de cet ami (qui n'est pas plus « islamophobe » qu'un autre) et l'authenticité de son histoire : on en est là!)… Aujourd'hui, mercredi de la mi-septembre 2020, le temps était toujours aussi beau et clair… et cette impavidité de la météo faisait encore plus ressortir l'*inquiétante étrangeté* de ma/notre situation (époquale) : celle de gens qui, vivant encore « dans un décor qui (peut) être emporté » d'un instant à l'autre – « et occupés de beautés qui ne reviendront pas » (cet azur tranquille, ce calme et cette « profondeur des soirs », etc. –, aimeraient bien *étirer indéfiniment sur sa tige claire* le bonheur inouï/précaire/déchirant de tels instants (mais déjà là-bas au loin, derrière l'horizon de campagnes où ils s'étaient imaginés trouver la paix et le repos, la révolte gronde – d'autres « S.S. » fourbissent leurs armes (en vue d'un affrontement qui, de proche en proche, va s'étendre à l'ensemble du territoire) –; si bien que, et malgré que peut-être ils en aient, le moment approche où, si du moins ils n'ont pas la vocation du martyr : ce qui, je crois, est mon cas, ils vont devoir, selon, aller « défendre Troie »…

ou rejoindre l'armée des « Versaillais »).

Mais dans le fond, à tout prendre, je préfère encore cette/ma situation à celle des membres de toute cette « militance néo-progressiste » qui, bien que se drapant encore dans les oripeaux qu'ils croient prestigieux du « Communard », vont bientôt, à leur propre et grande surprise, se retrouver dans ceux, qu'ils jugeaient à peine quelques mois auparavant parfaitement ignominieux, du « Versailles »: quand même *homo festivus* aura fini par se lasser de la « fête », et *homo consumerus* de la marchandise, et *homo militantus* de l'idéologie, etc. – quand par exemple, dans le cas de ce dernier, le choix ne sera plus entre « droite » et « gauche »/« réaction » et « progressisme »… qu'entre, plus pratiquement-crucialement, entre « vote R.N. ». et conversion à l'islam (et l'on sait qu'un nombre non négligeable de militants du parti lepéniste, aujourd'hui viennent directement de l'extrême-gauche – et de la même façon que je prévois ici que, dans quelques années : si les choses poursuivent (comme prévu) leur train, certaines « féministes radicales », présentement acharnées à « déconstruire » la structure « patriarcale » de notre société, opteront sans manière pour la religion du voile et de la « soumission » de la femme à son époux : tant le « portrait-robot » du machiste idéal qu'elles dessinent en creux dans leurs (rageuses) dénonciations ressemblent au véritable (quoiqu'encore secret) *objet de leur désir*!) –; et qui ne comprend par là que toutes nos (actuelles) catégories politico-idéologiques risquent fort, dans un avenir moins éloigné qu'on croit, d'être subverties par d'autres… qu'on a encore du mal à concevoir : imaginons par exemple, dans une ou deux décennies, une élection présidentielle qui (s'il y a encore des élections) opposerait un candidat ouvertement musulman… à Marion Maréchal!… À ce titre, et tout récemment, est paru dans les médias un sondage fort significatif quant à l'opinion des Français sur le « rétablissement de la peine de mort »; et sondage qui montrait chez nos concitoyens une *forte progression* des avis en faveur de cette mesure – dont se sont bien sûr inquiétés (voire : indignés) tous les commentateurs « autorisés » (même si, me semble-t-il, ils ont manqué le côté le plus « inquiétant » de ce sondage : que je vais maintenant exposer) –; car progression touchant, non seulement les « sympathisants de droite »: ce qui est somme toute assez logique et prévisible, *mais aussi* ceux de « gauche »… et ceux-là dans une proportion de 30 % (!): énormité du chiffre qui, à mon sens, est bien plus *signifiante* (et donc : « inquiétante ») que celle constatée chez les « sondés de droite »;

mais « signifiante » de quoi au juste ? Peut-être justement de ce processus dont j'ai parlé plus haut… de la subversion à l'œuvre, dans notre temps d'inquiétude et de doute « identitaires » (pour dire *très* vite), des anciennes catégories politico-idéologiques : étant clair que, s'il est (presque « normal » que les « sympathisants de droite » soient favorables à un tel rétablissement, il est beaucoup plus étonnant que ceux « de gauche » leur emboîtent maintenant, et apparemment sans plus de complexes que cela, le pas : comment des gens qui, toute leur vie, ont (probablement) voté Mitterrand, l'initiateur de l'abolition de cette « peine de mort », peuvent-ils apostasier, à présent et aussi aisément, une mesure regardée comme un des traits caractéristiques de tout pouvoir « de gauche » (socialiste-« humaniste ») ? C'est pourtant maintenant, si l'on en croit ce sondage : dont les surprenants résultats ont sans doute été provoqués par le climat d'inquiétude « sécuritaire » qui règne dans le pays, *le cas* ; mais « cas » qui, au-delà d'une simple réaction à chaud de toute une population (« de droite » comme « de gauche » mêlée) à l'actualité, dit bien que les anciennes catégories politico-idéologiques par lesquelles cette population avait coutume d'interpréter cette actualité *ont commencé de mourir…* remplacées par d'autres qui, elles, n'ont cure des anciens « marqueurs » (du même nom) qui les caractérisaient (j'en profite pour préciser que, pour ma part, je suis *opposé* à ce rétablissement – quoique non, comme on s'en doute, pour des raisons « de gauche » et d'« humanisme » –; plutôt pour celle-ci que le projet d'une telle mesure m'apparaît passer totalement à côté de la *vraie* question que pose cette « insécurité » – bien plus le fait des agissements innombrables « petits délinquants » que du grand banditisme ou des terroristes (qui d'ailleurs sont résolus à se sacrifier) –; et comme (j'imagine) on ne va pas se mettre à guillotiner les « voleurs de bicyclette », un tel rétablissement de la peine capitale ne saurait influer en quelque façon sur cette « insécurité » : pour ce que celle-ci, son « ressenti » (comme disent les sociologues-criminologistes), est bien plus le fruit du grand nombre des « petits délits » que de la commission de crimes plus spectaculaires quoiqu'aussi beaucoup plus rares – un Fourniret par exemple, et aussi atroces que soient ses meurtres, contribue bien moins à ce « ressenti » (!) que l'« incivilité » commise à notre endroit par un petit voyou (et cela parce que, tandis qu'on sait que le « cas-Fourniret » est peu ou prou *unique*, on se doute que celui du voyou est, lui, tout à fait *courant*) –; pour une fois que mon opinion coïncide avec celle du « politiquement/pénalement correct » – quoique, je le crains, pour des raisons qui, elles, ne le sont guère ! – je ne vais pas me priver ici du *plaisir consensuel* de l'ex-

primer : prouvant au moins par là que les autres idées (d'évidence : moins consensuelles et plus « politiquement *in*-correctes ») consignées dans ce livre ne sont nullement, chez moi, l'effet de quelque perverse volonté de provocation – comme j'aimerais être *plus d'accord* avec le « politiquement correct » de mon temps !).

Mais quelles sont au juste ces catégories (politico-idéologiques) nouvelles présentement en train de subvertir la grille d'interprétation du réel des anciennes – et catégories qui font qu'aujourd'hui un ancien gauchiste voire un ex-libertaire, sans nullement avoir l'impression de renier ses convictions anti-libérales : « le capitalisme (mon) seul ennemi (Michéa), peut très bien opter pour le « vote R.N. » (j'en connais au moins un – et je ne doute pas qu'à son exemple il en existe beaucoup d'autres –; quelle « grille d'interprétation » (elle aussi nouvelle) du « réel brut » proposent-elles, en ce mode paradoxal-« renversant », à leurs récents « convertis »? Je crois d'abord que si ces catégories sont apparues, c'est pour la raison que ceux qui, bien que venant d'horizons politico-idéologiques souvent situés à leur (« extrême ») opposé, ont fini par les faire leur… avaient pris mesure de l'*écart abyssal* qui existait désormais entre la saisie qu'ils faisaient de leur *réel* brut/quotidien et ce que, de ce même « réel », les anciennes catégories, auxquelles ils avaient jusque-là souscrit sans regimber, leur en disaient ; si bien que ceux-ci, à partir d'un moment, ont eu à choisir entre ce que, de ce « réel » brut quotidien, leur criait leur (bon) sens et ce que, de ce même « réel », essayaient de leur faire accroire la grille interprétative de ces « anciennes » catégories : qui bientôt, en le mouvement d'une sorte de « révision » à la fois « déchirante » et coléreuse, leur sont apparues comme rien de moins, de ce réel, qu'un très pur, très hypocrite et très lâche *déni*. Il existe par exemple dans le *Journal* de Renaud Camus, sorte de « grand récit » du théoricien « Grand remplacement », un passage fort éclairant où l'auteur, avec quelques autres, se demande ce qui, à partir de leur position originelle de « centre-gauche » (pour dire vite), a pu les faire dériver vers celle « (extrême-)droitière » (pour dire encore plus vite) qu'ils occupent aujourd'hui ; et dérive dont la description par Camus ne dit finalement rien d'autre que le processus dont je parle ici : celui, d'abord, par petites touches puis en le mouvement d'un flux infiniment accéléré, de la *subversion* des anciennes catégories politico-idéologiques – celles dont se servaient à l'origine l'individu de « centre-gauche »-Camus pour interpréter le/son « monde » (celles de droite

et de gauche/de réaction et de progressisme) –… par d'autres, certes moins « politiquement correctes », mais qui, aux yeux de Camus, durent, à partir d'un moment, lui apparaître bien plus adéquates à l'interprétation (lucide-« correcte ») du réel de ce monde – et catégories nouvelles qui, chez cet auteur, furent donc celles de « remplacisme » et d'« anti-remplacisme » (on sait ce que j'en pense) –; mais « changement de paradigme » (interprétatif) qui, au-delà de toutes les révisions déchirantes-« philosophiques » qu'on peut imaginer, trouve, me semble-t-il, son origine (son « fait premier » – très pratique et pas du tout « philosophique ») dans cet épisode du quotidien relaté par l'auteur dans son même *Journal* (et qui semble l'avoir fort traumatisé) : celui d'une « incivilité » (pour utiliser l'euphémisme habituel) qu'il eut à subir de la part d'un « Maghrébin » lorsque, marchant le long d'un trottoir d'une petite ville de Province (Villeneuve-sur-Lot ?), il fut contraint par celui-ci d'une manière agressive et arrogante, d'en descendre pour lui céder le passage ; et épisode qui, sans doute, fut d'abord interprété par sa « victime » (déjà vieillissante) comme un non-respect, de la part de son « agresseur » (plus jeune) des codes normalement en vigueur dans son « monde »: dont notamment celui qui attend d'un individu jeune, lorsqu'il croise une personne plus âgée sur un trottoir (trop étroit pour deux), qu'il lui cède la place (et j'ai en effet récemment remarqué que le dernier sophisme utilisé par les derniers néo-progressistes de ce temps, lorsqu'il leur arrive d'assister-à (voire : d'être les victimes-de) de telles « incivilités », est, pour tenter de justifier leurs auteurs, d'arguer du fait qu'« ils n'ont pas les codes »: comme si un tel argument pouvait en quelque façon constituer une « excuse » à ce genre d'attitudes peu ou prou ignominieuses – et cela d'autant plus que ces gens, en réalité, connaissent très bien « les codes »: leur (très lucide) transgression par eux, à l'endroit des « mécréants » que nous sommes à leurs yeux, constituant en vérité, de leur part, un (tout à fait conscient) *acte* politico-idéologico-confessionnel)… Mais pour revenir à Camus et à sa théorie du « grand rem*place*ment », c'est une chose étrange de se dire que celle-ci, avec ses néo-catégories associées de « rem*placi*sme » et d'« anti-rem*placi*sme », a peut-être surgi toute armée de ces infime épisode/minuscule « fait premier »: ceux où son auteur fut en effet contraint de céder la *place* à un représentant de la « race » (justement préposée à ses yeux) à effectuer pratiquement/culturellement/démographiquement, etc., ce « grand rem*place*ment » – théorie qui si l'on y songe, et bien que née dans le cerveau d'un individu qui redoute en effet d'être « rem*placé* » – de devoir (donc) « céder la *place* » (que ce soit sur un trottoir de Villeneuve-sur-

Lot ou dans l'histoire) –, pourrait aussi bien être faite leur par nos « chers djihadistes » (Ph. Murray) et autres activistes musulmans (tout cela écrit tandis que, à Paris, se déroulait le procès de « l'attentat contre *Charlie* » et ses infortunés journalistes satiristes : tous morts assassinés, non tant pour avoir « blasphémé le Prophète », que, en réalité, n'avoir pas su opéré à temps le *changement de paradigme interprétatif* qu'exigeait le « monde » nouveau où, sans le savoir, ils étaient entrés – et « monde » qu'a effectué, en un mode tout à la fois pratique et « philosophique », le surgissement violent, brutal et meurtrier, dans leur rédaction…, des néo-catégories d'interprétation (de ce même « monde ») portées/illustrées-par leurs « tueurs musulmans »: on pourra relire à ce propos, dans le cours de ma *Profondeur*, l'analyse que je fis à chaud, en ce temps-là, de cet épouvantable massacre).

(Quant à moi on le sait, comme j'ai déjà eu l'occasion de le raconter dans un autre tome de ce « grand récit », le « fait premier » de ce « changement de paradigme interprétatif » – même si, à l'inverse de Renaud Camus, je ne fus jamais, moi, ce « bien-pensant » de « entre-gauche » (et n'ai donc pas eu le loisir d'« expérimenter » la « dérive » politico-idéologique que dit avoir, pour sa part, connue cet auteur) –… fut sans doute constitué par une autre affaire, par un autre *massacre*: celui en l'occurrence des enfants (juifs) d'une école (juive) de Toulouse par l'autre « tueur musulman »-Merah ; mais prise de conscience qui, chez moi, ne se traduisit en aucune haine particulière à l'encontre de la religion islamique : plutôt envers celle de toute cette militance néo-progressiste qui, durant l'intervalle des trois jours qui séparèrent la perpétration de ce massacre d'enfants du « logement » par la police de son atroce « auteur islamiste », ne trouva rien de mieux à faire que de défiler dans les rues au nom de la lutte « contre le fachisme, le racisme et l'antisémitisme » – tous ces parfaits jobards voulant à toutes forces croire que cette *tuerie d'enfants juifs* ne pouvait être que le fait d'une sorte d'« Anders Breivik à la française » (ce qui sans doute, du point de vue plolitico-idéologique, les eût bien arrangés – leur aurait en tout cas permis de préserver leurs propres catégories (du même nom) interprétatives : sauf qu'il s'avéra pour finir que cet « Anders » était en réalité un « Mohamed ») –; et tandis que moi, de mon côté : renseigné par un ami dont la fille était justement élève dans l'école (juive) visée par l'attentat, je savais pertinemment, et, dès le matin de la perpétration de celui-ci, qu'il n'y avait pas plus d'« Anders » fachiste *que sur ma main*: ce que la suite de

l'enquête policière prouva rapidement : le lamentable spectacle, dans cette affaire, du *fourvoiement absolu* de cette « gauche humaniste » constituant pour moi la démonstration (cette fois-ci *pratique*) du trait de celle-ci (que je connaissais certes déjà – quoique d'une façon encore seulement *abstraite*)… qu'elle était prête, pour tenter de préserver coûte que coûte ses propres catégories interprétatives, à s'exposer à tous les ridicules et autres ignominies « politico-idéologiques »… qui ne manquèrent pas, quand fut finalement découverte la véritable identité du tueur, de lui *revenir dans la gueule* – « Je suis fière de mon fils, il a mis la France à genoux » (!), devait déclarer plus tard la mère de Mérah ; mais où l'on comprend par les considérations qui précèdent que ce qu'a réellement « mis à genoux » son rejeton d'assassin, c'est surtout, et pour longtemps, la *gauche française* et sa militance humanisto/néo-progressiste… qui, au moins dans mon esprit, ne s'est plus jamais relevée de la *parfaite ignominie* dont, dans cette affaire où fut atteint par elle comme un sommet de « déni de réel », témoigna, durant ces trois jours fatidiques, son comportement en tout point « catégoriel-pavlovien »: tant les hommes sont prêts, pour sauver leurs « catégories d'interprétation du monde », à toutes les compromissions-avec (ici les mots *me* manquent : le mensonge ? la bêtise ? la mauvaise foi ?)).

Mais plus généralement, en épousant le mouvement de cette dérive de « social » vers « sociétal »: de « progressisme » vers « néo-progressisme », cette gauche-là a littéralement *trahi le peuple* (c'est-à-dire cela dont elle était tout de même censée défendre la « cause »): ce qui peut notamment expliquer, tout finissant toujours par se savoir et *se payer* en son temps, l'état d'abaissement (ne serait-ce qu'électoral – *cf.* les dérisoires 6 % obtenus par le candidat socialiste-officiel lors de la dernière élection présidentielle) où nous la voyons aujourd'hui ; tout se passant un peu comme si *elle-même ne croyait plus* à ses propres catégories d'interprétation du réel – ne les ressortant qu'en dernier recours et dans les grandes occasions (dont celle que je viens d'évoquer plus haut) – et, le reste du temps, préférant s'absorber prudemment dans des combats « parcellaires-sociétaux » – qui sont toujours, remarquons-le, des combats *contre* (le patriarcat, l'homophobie, l'islamophobie, le néo-colonialisme, etc., etc. – jamais *pour*) –… qui certes ne mangent pas de pain : ne menacent en aucune façon le projet que, pendant ce temps, poursuit presque tranquillement une domination aux « mains enfin libres »… d'appliquer à ce monde ses propres catégories d'interpré-

tation (qui, elles, ne sont ni de gauche ni de droite – seulement, on l'a vu, d'obédience secrètement *amalécite*)… Cependant, l'effondrement de cette gauche (plus ou moins) « officielle » a provoqué l'apparition de multiples sectes, elles aussi d'inspiration néo-progressiste, et commettant elles aussi la *même erreur* que leur « mère idéologique » – à savoir : cette dérive de social vers sociétal (et par conséquent : la même trahison vis-à-vis de la « cause » qu'elles sont censées défendre) –: dont attestent notamment aujourd'hui les comportements et autres grotesques déclarations de nos édiles écolos récemment élus… qui nous parlent à peu près de tout (de sapins de Noël, du Tour de France ou de féminisme – *cf.* le budget « genré » de la nouvelle municipalité lyonnaise) *sauf d'écologie* (et je pense à ce propos à cette scène désopilante du film de je ne sais plus quel réalisateur italien où l'on voit le spectateur d'un débat politique-télévisé opposant le candidat de la droite à celui de la gauche finir, via son poste de T.V., par supplier ce dernier de « di(re) quelque chose de gauche » – et pareillement n'aurait-on pas envie parfois de supplier ces édiles écolos, qui se multiplient sur toutes sortes de sujets néo-progressistes/sociétaux (voir liste plus haut), de « di(re) quelque chose d'écolo »: au lieu de nous parler de « machisme » et de « genre », nous entretenir par exemple de « réchauffement climatique » et autre « préservation de l'environnement). Où l'on comprend en tout cas par là que le plus grand (quoique le plus sournois/ennemi de la « cause écologiste », *c'est cette militance écologiste même*… qui se flatte d'illustrer ce qu'elle appelle l'« écologie politique » (comme il y a par exemple de l'« économie politique » – et probablement avec les mêmes succès qu'on connaît) – sans comprendre que l'écologie n'est pas tant d'abord une question « politique » qu'une autre, et plus cruciale, de *simple survie* (de notre propre espèce « humaine ») –: devrons-nous, si nous voulons un jour « sauver la planète », commencer par nous débarrasser de ces grotesques militants écolo-néo-progressistes… qui dans le fond, par leurs risibles prises de position et autres totalement incongrues/intempestives déclarations, découragent plus qu'ils n'encouragent les « innocents (é)lecteurs » à se joindre à leur combat (étant clair par exemple que si le parti écologiste, par extraordinaire, apostasiait toutes ses catégories (politico-idéologiques) d'interprétation du monde il remporterait immédiatement *toutes les élections* – ce dont atteste notamment, malgré l'insigne médiocrité du personnage, la persistante popularité d'un Nicolas Hulot). Mais non : il faut que ces jobards, par quelque côté, toujours ramènent sur le tapis (vert) leur *weltanschung* (néo-progressiste/sociétale) – sans jamais se demander par exemple pour quoi, après tout, leur activisme écologiste,

légitime en soi, devrait forcément être « de gauche » (pour dire vite) –; à croire que ces gens-là n'ont opté pour cette forme « verte » du militantisme que pour tenter de sauver, par ce biais plus présentable : les défense et illustration de la « cause » de la préservation de l'environnement (devenue en effet *cruciale* pour notre temps), les anciennes catégories d'interprétation du réel de cette même « gauche »: dont on a vu plus haut que celles-ci, dans d'autres domaines, s'étaient elles totalement et rédhibitoirement effondrées (ce qu'a par exemple compris le vieux dinosaure crypto-stalinien Mélenchon lorsque, il y a quelques années, il s'est brusquement converti à la cause « verte » du militantisme écologiste – parce que sans doute, en ce « vert », il décelait l'ultime moyen de sauver le « rouge » de la « cause » qu'il avait en vérité toujours soutenue).

En ce sens on peut dire que ces militants écolos – tous « de gauche » et (néo-)progressiste (quoiqu'en cette forme le plus souvent « sociétale » – et non donc : « sociale ») – sont des sortes de nostalgiques d'un « monde » sur lequel s'appliquaient encore sans trop de difficultés les anciennes catégories d'interprétation (du même nom – « de gauche » et, selon, progressistes ou *néo*-progressistes) ; mais catégories dont on a vu plus haut, par notamment des analyses d'exemples choisis dans une actualité plus ou moins récente, qu'elles étaient entrées, par le parfait « déni du réel » sur lequel débouchait désormais et le plus souvent l'interprétation qu'elles faisaient de ce monde, dans le processus de leur propre « devenir-obsolètes »; et « devenir » qui, de mensonge en mensonge/d'aveuglement en aveuglement (de plus en plus difficilement *dissimulables*), les a conduites à l'état de « déchet » (politico-idéologique) où nous les voyons aujourd'hui ; et c'est bien sûr pour tenter de parer à cet effondrement (du même nom) qu'est récemment apparue cette discipline (dite) de l'« écologie politique »: dont le « vert » de son combat en faveur de « la préservation de l'environnement » n'est finalement destiné qu'à préserver d'un effondrement total-intellectuel le « rouge », à présent presque partout *discrédité*, des anciens combats qu'avait menés, en des temps pour elle plus glorieux, cette gauche progressiste-humaniste ; mais fonction idéologico-secrète de ce « vert » qui, malheureusement, ne peut, à partir d'un moment, que constituer un *boulet* entre les jambes de ceux qui, contrairement à la majorité des membres de cette militance écologiste-(néo) progressiste, ont vraiment souci, eux, de cette « préservation de l'environnement » et autre « salut de l'espèce humaine » (et non, comme on dit un

peu bêtement, « de la planète » – étant clair que celle-ci n'a rien à redouter des agissements de la créature humaine à sa surface : pour ce que très probablement, dès que l'homme aura disparu de celle-ci, il ne faudra sans doute qu'un millénaire ou deux voire moins de toute façon une *paille* à l'aune de l'échelle des « temps géologiques ») – pour que la « flore et la faune » de la Terre se reconstituent). Et ce n'est en vérité aucun entraînement rhétorique qui me fait user ici de l'image de ce « boulet » (de nature bien sûr idéologico-progressiste) : plutôt la considération que, chez ces militants « verts à l'extérieur, rouges à l'intérieur » : les fameuses « pastèques » de Zemmour, c'est précisément cette idéologie, selon, progressiste ou *néo*-progressiste qui rend si peu efficace (on peut dire : qui handicape – d'où l'image du « boulet ») leur combat pourtant sincère en faveur de cette « préservation de l'environnement » ; et cela peut-être parce que, c'est ce « progressisme » même (quoiqu'ici à prendre en son sens, non plus tant « politique », que bel et bien *philosophique*) qui se trouve à l'origine de la destruction (en cette forme notamment *technologique*) de ce même « environnement » : d'où la grande ambiguïté de la position de ces militants écolos vis-à-vis de ce que, depuis Heidegger, on a pris coutume d'appeler « la question de la Technique » ; et « question » sur laquelle on sent ces mêmes militants comme peu ou prou *écartelés*… entre leur progressisme idéologico-natif/« de gauche » et leur défiance, elle d'essence plus « philosophique », vis-à-vis de cette « Technique » (à majuscule) : *cf.* présentement la polémique soulevée par certains « verts » quant à l'introduction de la « 5 G » en France (*cf.* aussi l'étrange déclaration que fait, au début de son [retrouver le titre], l'écolo-(ex-)situationniste-« nuisant » Riesel… prévenant aimablement et d'entrée son lecteur qu'il « n'est pas heideggerien » – précision dont ce même lecteur se demande bien ce qu'elle vient faire *en préambule* des considérations qui vont suivre : même s'il est probable que leur auteur lui, à cet instant, connaît très bien la nécessité (comme « philosophique ») d'une telle précaution oratoire)… Il est clair en tout cas que cette « question de la Technique » (sans revenir sur l'article ainsi intitulé du philosophe de Fribourg) pose un épineux problème au militant écolo de base : celui en lequel toujours combattent une sorte de « sur-moi progressiste » (au sens politico-idéologique) et une (somme toute : assez logique) *défiance* vis-à-vis de ce même « progressisme » (quand il se présente cette fois-ci sous la forme d'un « progrès » de nature, elle, technologique) ; et cela sans doute parce que ce même militant, tout en demeurant farouchement attaché à ses convictions politico-idéologico-« progressistes », ne peut pas ne pas

constater que ce même « progressisme », pris cette fois-ci en son sens méta-physico-« technique », est en grande partie responsable des menaces qui pèsent sur l'environnement : ce pour quoi, pour trancher le nœud gordien d'un tel débat, nombre de ces verts disent opter pour ce qu'ils appellent la « voie du milieu » – celle qui consisterait, je suppose, à ne retenir (en la forme de ce fameux « principe de précaution ») cette technologie en constant, sinon « progrès », du moins « mutation »…, que ce qui en elle ne saurait présenter quelque danger pour l'environnement (en rejetant tout le reste) –; mais « voie du milieu » dont j'ai montré dans un autre livre de cette *Profondeur*, si elle était effectivement mise en pratique par de futurs/hypothétiques dirigeants écolos, qu'elle les ferait déboucher dans d'autres problèmes plus « épineux » encore peut-être – car comment savoir par exemple, lorsqu'une innovation technique apparaît, qu'elles en seront les conséquences à long terme (sur notamment cet « environnement »)? –: si bien que, prise au pied de la lettre, cette « voie du milieu » risque fort de nous projeter dans un temps tissé d'une *application infiniment étirée* de ce « principe de précaution »… qui ne peut en effet exiger de ses illustrateurs que de *toujours attendre avant de voir*/avant de donner leur « imprimatur » à l'innovation technologique qui elle, dans une urgence décisionnelle, se pro-pose à eux.

Aujourd'hui, vendredi 18 septembre 2020, le temps, jusque-là beau et clair (de ces dernières semaines), glissait progressivement au gris, au lourd et à l'orage ; et voici que, relevant (vers 12 h 30) la tête de mon manuscrit : celui où j'avais consigné durant une matinée entière les considérations qu'on vient de lire, c'était comme si, en la forme d'une sorte de *suspension scripturaire* de mon attention, j'avais pénétré sans m'en apercevoir dans une autre « saison »: celle qui, après des journées de ciel pur et de soleil sans-écran, se disait maintenant à ma fenêtre par le surgissement de ces nuages (bêtement) blancs (pas même « d'argent »)… qu'accompagnaient seulement, de temps à autre : entre deux séquences de parfaite immobilité, dans l'herbe mi-haute du jardin, de *molles* rafales de vent (si bien aussi que je finissais par comprendre que le mot qui, en vérité, disait le mieux le temps de cette journée était ce petit (et somme toute : assez peu poético-flatteur) adjectif de « mou » – oui voilà : la « qualité » essentielle du temps de ce vendredi, comme détaché-de indifférent-à tout devenir effectif et plus météorologiquement « signé », était d'« être mou »). Il faudrait peut-être

écrire une sorte de « phénoménologie de la *mollesse* », mais projet auquel, me sentant moi-même très « mou » et sans ardeur aucune, je renonce, presque dans le même temps où je l'avais conçu, à réaliser – étant en cela un peu pareil au narrateur de *L'Ennui* de Moravia qui, s'étant proposé un jour de rédiger une *Histoire Universelle* envisagée du point de vue de l'ennui, s'arrêta au bout de quelques chapitres… saisi qu'il avait lui-même été par l'ennui que lui communiquait la mise en œuvre de ce projet – (même si dès le lendemain – l'éclaircie étant revenue (et avec elle la *vigueur* scripturaire) – je comprenais que le seul livre que je pouvais encore écrire était celui-là même que je compose présentement : celui de ce *Champ profond* qui de page en page : de *mollesse* (littéraire) en vigueur (scripturaire), a maintenant passé le mitan de son (immense) rédaction – et c'était en vérité une douce chose, pour le scripteur de ce « grand récit » : parvenu en le mitan d'une telle « mise en œuvre », de se laisser pénétrer de la conscience d'une telle *nécessité* comme « tautologique » tout se passant comme si, tandis que les littérateurs écrivent les livres qu'ils *veulent* écrire, les scripteurs, eux, écrivent les livres qu'ils *doivent* écrire). Cette *Profondeur* est peut-être bien, après tout, ce « journal intellectuel » que certains de mes « amis », sinon de mes « lecteurs » : car eux savent bien que non, croient y déceler ; mais « journal » qui alors, entre deux plages de ronronnante « mollesse » (littéraire), serait traversé, en le mouvement d'un retour à chaque fois de toute « vigueur » (scripturaire), de *fulgurances* (du même nom) ; et « fulgurances », qui en le faisant à chaque fois aussi rebondir, le ramènerait, par le moyen de cette impérative « nécessité » : celle qui me fait (donc) rédiger le *seul livre* que je « dois » écrire, à la poursuite toujours abandonnée/toujours relancée de cette unique « ligne de fuite » dont en vérité, depuis sa première page : peut-être même depuis son incipit, *je n'ai jamais dévié*. Où l'on comprend aussi par là que c'est cette « nécessité » même – qu'il me faut donc ici qualifier de « (purement) scripturaire » (même si, au bout de deux autres livres consacrés à sa « notion » : comme je le reconnais « sportivement » vers la fin de mon *Recherche Extrême*, je ne sais toujours pas ce que ce mot, au juste, « veut dire ») – qui m'a permis de résoudre enfin le vieux problème (toujours douloureusement prégnant chez moi) de la *légitimation* de l'écriture de mes livres – pourquoi choisir de rédiger *tel* ouvrage plutôt que tel autre (raconter *cette* histoire-ci plutôt que celle-là) ? – ; et « vieux problème » qui n'a trouvé (à tout le moins : *chez moi*) sa « résolution » qu'au moment où, passant donc de la dimension de ce « (strict) littéraire » à celle de ce « (pur) scripturaire », j'ai compris que… (ici le texte s'interrompt). Car ce n'est pas

tant le *choix* du thème à traiter ou de l'histoire à raconter qui dans le fond, en ces sortes de choses « scripturaires », importe… que l'*élément* dans lequel on va, selon, les traiter ou les raconter – et « élément » auquel j'ai donc fini par donner (peut-être faute de mieux) le nom de cette « dimension de (pur) scripturaire » –; et dimension qui se caractérise essentiellement par ce fait que, une fois qu'un scripteur, en celle-ci, s'est engagé : a commencé d'« écrire le livre qu'il écrit », il est comme saisi par cette *certitude*, sans aucun fondement « objectif », que, étant ce qu'il est, il ne pouvait écrire… que le « livre qu'il écrit »: expérimentant par là la sensation, à la fois très douce et très étrange, que procure, en ce mode tautologique-orbiculaire, au(x) scripteur(s) la « nécessité » (qualifiée donc par moi de « scripturaire ») que je dis ; et nécessité qui permet à ce(s) même(s) scripteur(s) de résoudre enfin ce vieux problème de la légitimation des livres qu'il(s) écriv(ent) : même si cette résolution est tout aussi (objectivement) infondée que la « certitude (scripturaire) » dont elle a procédé (l'exemple le plus éclatant, dans le « grand récit » de cette/ma *Profondeur*, d'une telle résolution – comme : « gracieuse-scripturaire » – étant sans doute constitué, à la fin du *Secret de la domination* : *cf.* sa troisième partie intitulée « Soldat et jeune fille souriant », par la rédaction (presque facile – dans tous les cas : sans aucun scrupule relevant encore de ce vieux problème de toute légitimation (littéraire)) que je fis alors de ce/mon « grand roman époqual-autobiographique »: projet sur lequel pourtant, tant que j'étais demeuré ce « (strict) littérateur », je m'étais à plusieurs reprises *cassé les dents*… mais qui là, sous l'impulsion de ce « (pur) scripturaire »: de sa nécessité (du même nom), se mit aisément et de manière comme (littérairement) *décomplexée* « en œuvre » – et alors que pourtant, à ce moment, j'étais censé écrire un « essai «… qui, cependant, ne fit aucun problème pour accueillir en son déroulé ce/un « roman »: pour ce que probablement, lui aussi : cet essai, avait été composé dans l'élan/sous l'égide de cette même *nécessité scripturaire* (celle qui fait voir aux scripteurs qui acceptent de s'y soumettre que la *seule légitimation* du livre qu'ils écrivent réside… en son « écrire »-même – « tout le reste (n') étant (que) littérature », c'est-à-dire « scrupules » (du même nom) et autres (intempestives) considérations : que balaye d'*un seul coup de plume* l'entrée de ces scripteurs dans la « dimension de ce (pur) scripturaire » que je dis).

Où l'on comprend par ces considérations que ce qui fait que « les scripteurs scripturent » – tandis que les littérateurs, eux, ne peuvent que « lit-

tératurer » (quoique parfois, d'ailleurs, avec plus de talent (« littéraire ») et de rigueur (« philosophique ») que les scripteurs) –, ce n'est pas tant la profondeur du « thème » qu'ils ont « choisi » de traiter (ou la richesse de l'histoire qu'ils ont « décidé » de raconter) – si tant est qu'en ces matières (scripturaires) il y ait seulement à l'œuvre quelque chose de l'ordre du « choix » et de la « décision » de la part de ces scripteurs (je crois plutôt que c'est « le livre qu'ils écrivent » qui toujours « décide » et « choisit » à leur place) – (ni même d'ailleurs la *manière* pure – supposée être peu ou prou « originale » (voire, comme on dit un peu étourdiment : « géniale ») – par laquelle ils viennent-à ce « traiter » et/ou ce « raconter »), que d'abord ce *climat d'absolue nécessité scripturaire* dans lequel, pour « écrire le livre qu'ils écrivent »/« scripturer le grand récit qu'ils scripturent », ils sont venus d'*entrée de jeu* se placer, et « climat » qui leur confère, fussent-ils le moins « doué » des écrivains ou le plus « piètre » des philosophes : ce qui je crois, et dans une certaine mesure, est bel et bien mon cas, cette froide *assurance* (du point de vue « (strictement) littéraire »-intellectuel : parfaitement in-fondée) avec laquelle ils assènent à leur lecteur, sous la forme peu ou prou *péremptoire* de « phrases » – dont on ignore le plus souvent la provenance (celle-ci ne s'étant révélée à leur auteur même que par/dans l'écriture de son (tout récent) *Recherche Extrême*) –… des « affirmations » qui, apparemment, n'ont cure de se trouver quelque justification que ce soit (en tout cas, semble-t-il : ne s'en soucient guère) : « Mais comment peux-tu affirmer cela avec tant d'aplomb », s'exclamait ma chère « Laure » (celle auquelle, dans mon « Soldat », j'ai donné ce (pré)nom) quand, lisant (ou tapant) certains pages de mon *Europe* : et bien que (globalement) admirative de ceux-ci, elle s'étonnait toujours un peu de l'« assurance » avec laquelle j'en exposais, en cette forme (donc) « péremptoire », les thèses (jamais vraiment justifiées) (et j'avoue qu'à cette question – qui d'ailleurs m'étonnait moi-même (pour ce que sans doute, en ce temps-là : et jusqu'à une date récente, je n'ai jamais trop eu conscience de cette « assurance » supposée à l'œuvre dans mes écrits) –, je ne savais/je n'ai jamais su trop quoi répondre – et jusqu'à donc la rédaction des lignes qu'on peut lire présentement : jusqu'au surgissement sous ma plume, au bout quand même de l'écriture de dix-sept (!) tomes de mon « grand récit », de cette idée (?)/notion (?)/concept (?) de « nécessité scripturaire » qui on le voit, sinon justifie, du moins explique enfin cette « assurance »… dont s'étonnait tant mon amoureuse d'alors). Et dans cet ordre d'idées, je me souviens aussi, maintenant, d'un éditeur qui, s'intéressant lui aussi à mon travail : je lui avais soumis (en des temps plus lointains encore que

ceux de mes « retrouvailles » avec « Laure ») le manuscrit de mon *Chambre haute*; et éditeur qui, bien que connaissant volontiers la qualité (littéraire) de ce travail : le premier que j'osasse soumettre à un « professionnel », l'avait cependant refusé au motif le plus étonnant (du moins à mes yeux de « jeune poète ») qui soit : pour ce que, m'avait-il expliqué en substance certaines des phrases qui y figuraient n'étaient acceptables que si elles étaient d'un auteur à l'autorité (littéraire) déjà (largement) confirmée – et non donc, je suppose, du « jeune poète » que j'étais alors (sa phrase exacte, je m'en souviens encore, étant : « Cela vous ne pouvez l'écrire que si vous êtes Yves Bonnefoy ») –; et, toujours dans cette perspective de l'« assurance » (objectivement infondée) que procure à certains auteurs ce que j'appelle ici la « nécessité scripturaire », je me souviens encore d'une autre rencontre, avec cette fois-ci un grand universitaire : auquel j'avais soumis le manuscrit (écrit en collaboration avec un ami peintre) de mon/notre *Vermeer*; et autre « professionnel » dont les objections elles aussi à ce livre allaient un peu dans le même sens que celles de l'éditeur plus haut évoqué – c'est-à-dire dans celui de la critique de cette toujours même assurance infondée que procure aux scripteurs cette nécessité (du même nom) : « Vous dites par exemple que le regard humain est spontanément attiré par la profusion et le (ici le mot manque – parce que j'ai oublié le contenu total-exact de cette lointaine conversation) ; mais d'où tirez-vous cette affirmation : avez-vous seulement quelque ouvrage de psychologie susceptible de l'étayer ? moi par exemple (et à cet instant là, comme pour joindre le geste à la parole : je m'en rappelle encore dans la distance d'au moins vingt-cinq années, il s'était tourné vers un des murs du bureau où nous devisions) je préfère les surfaces nues et vides »: ce qu'était en effet, à cet instant, celle du mur qu'il m'invitait à regarder (à quoi j'avais répondu que, d'abord, s'il préférait lui le nu et le vide au profus et au (ici encore, et pour la même raison que plus haut, le mot manque), c'était par ce que son regard était « éduqué » – manière peut-être de ménager son amour-propre de « grand universitaire » (probablement plus habitué à recevoir les courbettes de ses « thésards »… qu'à répondre aux arguments de l'olibrius qui lui soumettait – avec, je le reconnais, quelque « assurance » et fierté (même si en ce temps-là je n'étais pas encore devenu ce « (pur) scripteur » que je dis être aujourd'hui) – son manuscrit) –; et, ensuite, qu'il n'était nul besoin de quelque « ouvrage de psychologie » pour étayer mon affirmation : pour ce que sa thèse n'était rien d'autre qu'un « vieux truc de peintre » qui n'avait certes pas attendu sa théorisation en ce mode « psychologisant »… pour être connu, et depuis

fort longtemps, par l'ensemble de la profession).

Pourquoi avoir pris le temps de consigner ici, sur le cours de la rédaction de ce *Champ profond*, le récit de ces trois anecdotes : pour la raison peut-être qu'elles disent chacune à leur manière, par la réaction de leurs personnages réels respectifs : une amoureuse, un éditeur, un universitaire, le *même étonnement*, à la lecture de trois de mes ouvrages : cette *Profondeur* pour la première, ce *Chambre haute* pour le deuxième, ce *Vermeer* pour le troisième, devant l'« assurance-infondée » des affirmations de l'auteur de ces trois livres ; et « assurance » dont j'ai commencé d'expliquer plus haut qu'elle ne provenait nullement de quelque arrogance (littéraire) de la part de cet auteur, mais bien plutôt de cette « nécessité (scripturaire) » qui préside à la rédaction (en le mode du même nom) de tout « grand récit » ; et même si celle de ce *Chambre haute* comme celle de ce *Vermeer* n'en étaient pas encore d'authentiques – mais enfin, ne serait-ce que par ce ton d'« assurance tranchante » dont déjà elles témoignaient, il faut croire que, bien qu'à leur façon encore « littéraire » : un recueil de proses poétiques (urbaines), un « petit traité » sur la peinture de l'artiste de Delft elles s'orientaient déjà dans cette direction. Le « scripturaire » est cette dimension, orthogonale à celle du « littéraire », dans laquelle, sitôt que nous y pénétrons, nous sommes environnés de ce climat de « nécessité » (du même nom) qui fait que, quelles que soient les thèses qu'en son élément nous développons, nous nous sentons, ces thèses, comme affranchis du devoir de les « démontrer » – c'est un peu (comme on dit) le règne du « c'est à prendre ou à laisser » (*cf.* aussi la phrase de Baudelaire de son projet de préface aux *Fleurs* : « Ceux qui me sentent me comprennent, pour les autres j'accumulerai en vain les explications ») –; ce pour quoi, lorsque certains de mes lecteurs me disent que, sur tel ou tel « sujet » abordé par mon livre, ils ne sont « pas d'accord », ce genre d'objections me laisse à peu près froid : pour ce que, d'abord, il peut très bien arriver qu'avec ce « pas d'accord » je sois le premier… « d'accord » ; mais surtout, ensuite, parce que je vois bien que mon livre, pour ce que se mouvant toujours et uniquement dans la seule dimension de ce (pur) scripturaire » : où ne peut régner que ce « climat de nécessité » (du même nom), transcende de toute façon, de par la nature « (purement) scripturaire » de sa rédaction, les catégories (elles : encore « littéraires ») de ces « d'accord » et/ou « pas d'accord » – vérité que Debord par exemple, dans sa réponse à une critique qu'avait faite de son *Spectacle* le « marxiste » Lefort, approche

lorsque, Marx justement à l'appui, il rappelle à cet universitaire ce qu'*est* « un *livre* (authentiquement) *dialectique* (ce que j'appelle ici, pour ma part, un « livre (purement) scripturaire »):

> *(…) voilà justement ce que nous considérons p. 47 I.S. n° 12 construction* a priori*) (…)*
>
> I. S. N° 12

(ironique allusion, au passage, à la situation de ce Lefort qui, bien qu'étant/se disant ce « marxiste »: et donc *a priori* ce « révolutionnaire », ne dédaigne pas pour autant, parallèlement à cette vocation (soi-disamment – « *a priori* »?) « révolutionnaire », de poursuivre en rédigeant donc ce « travail de doctorat d'État sur Machiavel » qui fait d'ailleurs encore autorité dans le milieu « spécial » de tous ces « (stricts) littérateurs », une très sage et très « arriviste » *carrière universitaire* – l'exemple de tels parcours, en le mouvement de ce que j'ai pu appeler dans le cours de ma *Profondeur* la « subversion subventionnée », se reproduisant aujourd'hui presqu'inchangé : *cf.* : notamment ce que j'ai pu écrire du (lui aussi « marxiste ») Lordon, auteur d'« écrits » prétentieusement intitulés « de combat » – et accessoirement : animateur/inspirateur de ces éphémères/grotesques « Nuits debout » (qui s'en souvient encore ?) – ; et cependant, lui aussi, émargeant sans nul scrupule (d'intellectuel) ou complexe (de révolutionnaire) à la caisse du C.N.R.S… où il se trouve être, je crois, « chargé de recherches », c'est-à-dire le *salarié* de cela que, pourtant : en le mode « (strictement – abstraitement) littéraire » de ses/ces « Écrits (de combat) », il se propose de détruire)… Mais où l'on comprend en tout cas par la citation de Debord qu'une des caractéristiques des ouvrages « (purement) scripturaires » que je dis ici – ceux que le théoricien situationniste appelle lui, pour sa part, les « *livre(s) dialectique(s)* » – est, justement, de n'avoir jamais rien à *démontrer* – Debord dit : de « n'avoir pas à "avancer"-vers » (peu importe d'ailleurs « vers » quoi : « la satisfaction d'un jury » (de thèse) ou, plus ambitieusement, la conversion de son « innocent lecteur » à ses propres vues) – ; et cela sans doute parce que la « nécessité » qui inspire les rédactions de tels ouvrages, selon, « (purement) scripturaires » et/ou « (authentiquement) dialectiques » se trouve, non pas dans leurs arguments « avanc(és) » (pour « démontrer » leur thèse), mais bien plutôt dans l'*élément même* où se meuvent (sans « avanc(er) » – en n'allant en *vérité jamais nulle part*) leurs auteurs ; et « élément » qui est celui-là même

de cette « dimension de (pur) scripturaire » que j'ai dite plus haut (ce qui peut aussi expliquer l'impression d'« assurance tranchante » – qu'on a justement tant reproché, en leur temps, aux écrits situationnistes en général et à ceux de Debord en particulier (le fameux « terrorisme intellectuel » dont on les accusait à cette époque) – que communiquent à leur lecteur de tels ouvrages : pour ce que ceux-ci, précisément, n'ont cure de « démontrer » quoi que ce soit – se contentant de « dire ce qu'ils ont à dire »… avant de passer à autre chose : qu'ils affirmeront avec le même (et toujours aussi : « in-fondé ») aplomb !).

Mais où l'on comprend aussi pourquoi cette réponse de l'auteur de *La Société du spectacle* au critique « marxiste » Lefort (éreintant son livre) est pour moi si intéressante (et le lecteur de cette *Profondeur*, s'il m'a suivi jusqu'ici, sait bien que ce n'est nullement la première fois que j'y fais référence) : parce que cette « polémique » – et au-delà du fait qu'elle a lieu toute entière dans la sphère « marxologique » (à laquelle, on le sait, je suis parfaitement étranger – et même, on peut le dire, farouchement *hostile*) – constitue à mes yeux comme l'*archétype de toute réponse* que peut faire un « (pur) scripteur » (ici donc : Debord) à un « (strict) littérateur » (ici donc : Lefort) – lorsque justement le second reproche au livre du premier de ne pas « avanc(er) » de « répét(er) inlassablement la même idée » :

> *« Debord ajoute les thèses aux thèses, mais il n'avance pas ; il répète inlassablement la même idée (…) Peu importe le sujet qu'il traite ici et là, cette idée se mire dans toutes les autres, et c'est aux limites de son endurance que nous devons un arrêt à la 221e thèse » (…)*

; à quoi le « scripteur-Debord » répond par ces lignes – parlant de lui à la troisième personne (pour ce que sans doute, c'est le « directeur de revue » qui est ici censé écrire – même s'il est évident que cette réponse ne peut être que de Debord lui-même) :

> *Debord admet très volontiers qu'il a trouvé à la 221e thèse, qu'il en avait bien assez dit ; et qu'il n'a jamais voulu dire autre chose que ce qui est précisément dans ce livre (…)*

; où l'on comprend en tout cas que, dans cette (petite) citation, est

comme (parfaitement) exprimée/résumée le trait de ce qui constitue à mes yeux l'essence profonde-véritable des livres que je qualifie pour ma part de « (purement) scripturaires » (et Debord donc : de « dialectiques »); et ouvrages qui, en effet, se caractérisent par le fait qu'ils ne « di(sent) » jamais « autre chose » que ce qu'ils avaient « voulu dire » – quitte, en effet aussi, à « répét(er) inlassablement la même idée » (qui « se mire dans toutes les autres ») –: où l'on retrouve ici encore la « signature *tautologique* » de ce « (pur) scripturaire »… qui inspire à ses « (purs) scripteurs » la rédaction de livres dans lesquels, à l'inverse de ceux composés par les « (stricts) littérateurs » – ceux que je regroupe ici sous l'appellation (certes quelque peu péjorative) de « petits traités » (mais qui, on le voit, peuvent très bien embrasser les vastes dimensions d'un « thèse-sur (Machiavel » ou n'importe quel autre sujet *universitaire*) – tandis que le « grand récit » de ce *Spectacle* du scripteur-Debord est lui, en comparaison, d'épaisseur bien moindre… et puis on s'« arrête ») –, « dire » et « vouloir-dire » ne sont pas séparés/séparables… On peut après tout penser ce que l'on veut du livre de Debord, juger la thèse cardinale de son « Spectacle » – que Lefort d'ailleurs, en « intellectuel marxiste »-compétent qu'il est sans aucun doute, résume fort bien :

> *« le réel est renversé dans l'idéologie, que l'idéologie changée en son essence dans le spectacle, se fait passer pour le réel, qu'il faut renverser l'idéologie pour rendre ses droits au réel » (…)*

–, selon, (parfaitement) exacte ou (totalement) délirante ; mais ce que, à cet ouvrage, on ne saurait dénier, c'est ce fait que sa rédaction (pour user de l'expression à la mode) « coche toutes les cases » de ce « (pur) scripturaire » que je dis : à commencer par celle de cette « idée (qui) s'(y) répète inlassablement (…) en se mir(ant) dans toutes les autres » (alors que les « petits traités » « (strictement) littéraires » – pour ce qu'ils cherchent toujours peu ou prou « avancer-vers »/« démontrer » leur/une thèse (au lieu de se contenter de la « dire » – voire : de la « répét(er) inlassablement ») – font, eux, à peu près tout le contraire).

La Société du Spectacle *ne cache pas son parti-pris* a priori*, ne tente pas de faire surgir sa conclusion d'un questionnement universitaire (…), c'est* un livre auquel il ne manque rien, qu'une ou plusieurs révolutions.

Lesquelles ne pouvaient tarder (…)

(et mon lecteur – si du moins il a lu *toute* cette *Profondeur* (je sais qu'il en existe au moins un !) – se souvient peut-être qu'il m'est arrivé, en remplaçant seulement le mot de « révolutions » par celui de « catastrophes »: qui elles aussi « ne (sauraient) tarder », d'appliquer à mon propre ouvrage la dernière phrase de cette citation)… Même si ce qui, en celle-ci, m'intéresse le plus à présent, c'est cette idée (somme toute très « scripturaire ») de la rédaction d'un livre qui, contrairement aux « petits traités » (« strictement littéraires ») – ceux qui donc font mine « de faire surgir leur conclusion d'un questionnement universitaire » (alors que, dans le fond, leurs auteurs connaissent dès le début la réponse qu'ils vont apporter à ce « questionnement »: ce pour quoi aussi, bien souvent, la seule lecture de la « quatrième de couv. » de ces « petits traités » dispense leur lecteur averti-scripturaire d'aller plus avant en ceux-ci) –, « ne cacher(ait) pas son parti-pris *a priori* »: développant sa thèse cardinale (peu important laquelle: « Spectacle » ou « Profondeur »), non tant en le mouvement (dynamique-« littéraire ») d'une démonstration qui « avancerait vers » (sa « conclusion » – en vérité: toujours-déjà connue de son « littérateur »), qu'en celui (immobile-« scripturaire ») de la « répét(ition) inlassable » d'une/la toujours « même idée » (ce qui peut aussi expliquer pour quoi il m'est souvent arrivé, pour rendre compte de mon travail: la rédaction de cette (immense/scripturaire) *Profondeur*, de la comparer à une *fugue* (au sens de J.S.B.) – cette forme musicale où, le thème (l'« *a priori* » pensif) étant toujours-déjà donné *d'entrée*, ce qui importe le plus, ensuite, à son auditeur(-lecteur), ce n'est pas tant son contenu effectif (pensif ou musical) que son « développement » (fugué-spiralé): l'essentielle différence entre « petits traités » (littéraires) et « grands récits » (scripturaire) qui vient donc par là étant que, tandis que dans les premiers le thème n'est indiqué qu'*à la fin*: se donnant (mensongèrement) comme la réponse (en le mode conclusif/« de chiqué » d'une « démonstration ») à un « questionnement (universitaire) » ou plus simplement: pensif), dans les seconds ce même thème est *donné d'entrée* – ce qui permet, entre autres avantages « pensifs-musicaux », à leur auditeur/lecteur de jouir sans façons ni autres fioritures littéraires de ce « (pur plaisir) scripturaire »… que n'accordent jamais en vérité, à leurs infortunés-littéraires lecteurs, les « petits traités » (du même nom): d'où la frustration (en cette forme donc: anti-jouissive/« scripturaire ») que constitue (presque) toujours leur lecture).

(Aujourd'hui, lundi 21 septembre 2020 : jour de l'équinoxe d'automne, et après les violents orages du week-end, le temps était gris, calme, frais ; et cela faisait comme si, en l'(oxymorique) mouvement d'un « voyage immobile », j'étais entré dans un autre pays où les sons et les rayons me parvenaient à travers un brouillard de coton (la rumeur par exemple, tandis que j'écris ces lignes, de la cour de récréation de l'école voisine) : l'impression en même temps d'une ineffable *distance* dont l'« espace d'étirement » se serait déployé dans l'air (gris, calme et frais) ; et « distance » qui me séparait à présent/rédhibitoirement de ce (trop ardent) été 2020 : celui que certains commentateurs (je suppose : « de droite ») ont (ironiquement) appelé « l'été du vivre-ensemble » (!). Mais je ne voulais pas encore, du moins pas tout de suite ; repartir dans le « combat spirituel » que je mène depuis maintenant tant d'années contre tous ces (ici le mot manque) : seulement tenter de *dire*, avec les mots du bord : ceux que me suggérait cette journée de l'« équi-noxe » de l'automne 2020, cette « distance » et son (mystérieux) espace de dé-pliement ; comme si, dans le fond, ce qui importait le plus à cet instant, c'était ce « dire » même : celui qui fait que nous, les (oxymoriques) « voyageurs-immobiles » du temps, parvenons tout de même à « saisir » quelque chose de ce (ici encore le mot manque). Il avait donc suffi de l'événement infime-météorologique d'un (gros) orage pour, en ce « voyage des jours », re-partir – en cette « ronde des saisons » : re-bondir –; et qui ne comprenait par là que c'étaient les *deux sens* (le météorologique et le cosmique) de ce petit mot de « temps » (du moins dans notre langue) qui, en vérité, commandaient à toute cette (invisible/ineffable) *fantasmagorie* « temporelle » : puisqu'il avait suffi d'un seul orage (notion/phénomène météorologiques)… pour nous faire aborder aux rives de cet équinoxe (notion/phénomène, eux, cosmiques) – et réciproquement : puisqu'il avait suffi d'un seul jour (celui donc de cet « équi-noxe ») pour nous… (ici le texte et le développement s'interrompent)).

Plaisante méprise d'un lecteur qui, ayant lu les commentaires que je fais dans mon *Voyage des morts* de l'admirable *La Vie sur Terre* de Baudoin de Bodinat, s'est un instant demandé si cet auteur n'était pas, lui aussi, une création (fictive-scripturaire) de ma part : une sorte de « pendant situationniste » (s'est-il imaginé) de mon, lui, très « extrême-droitier » « Donation de Saint-Privat » (*cf.*, dans *Le Pays silencieux*, les extraits (imaginaires) que

je donne de son (fictif-« islamophobe ») pamphlet) ; et j'avoue que j'aurais bien aimé être capable d'une telle « supercherie (littéraire) » – mais non : Bodinat, est, lui, un auteur bien « réel » (et, aux dernières nouvelles, bien « vivant » – tandis que « Saint-Privat », non seulement n'a jamais existé (sinon de la vie, fictive et littéraire, dont je l'ai créditée), mais en plus, dans cette « vie » *est mort*… assassiné par un poignard islamiste ; ce même lecteur m'apprend que, quelque part sur le cours de mon (immense) *Profondeur*, j'attribue au même « Saint-Privat » la paternité de l'écriture de mon *Rêveur définitif* : détail (pseudo-biblio-biographique) que j'avais totalement oublié – peut-être viendra-t-il un temps, quand tous, « réels » ou « irréels », *seront morts* : « Saint-Privat », Bodinat… et même P.L.C., où l'« innocent lecteur » de cette *Profondeur* ne fera plus très bien de différence entre les auteurs, selon, réels ou irréels/vivants ou morts : parfois les deux en même temps, dont les noms figurent dans mon « grand récit » : peut-être pensera-t-il par exemple que « Donatien de Saint-Privat » est le *véritable auteur* de celui-ci ; et que, conséquemment, « Pierre Le Coz » (ou « Baudoin de Bodinat – ce nom trop beau pour être vrai !) n'est qu'une invention littéraire, fruit de l'imagination (scripturaire) d'un auteur « à peine identifié sous le nom de (Donation de Saint-Privat) » : ce que tendra en effet à confirmer le fait que ce « Saint-Privat », et là au moins : certainement, est bien l'auteur du *Rêveur définitif* (à lui, par moi, étourdiment attribué !). Si en plus, à cet embrouillamini biblio-biographico-littéraire, on rajoute la présence dans mon « océan textuel » d'un autre auteur « Simon Lancien » (traduction française de mon nom breton – « le coz » = l'ancien) dont il m'est arrivé, là encore, de commenter certains ouvrages (*La Forêt*, *Le Protecteur*, *Anfung*, etc.) –, sans parler même de l'existence d'un parfait homonyme : lui bien « réel », bien « vivant »… et, qui plus est, philosophe de son état, on comprend que l'hypothétique-futur lecteur de cette *Profondeur* risque fort, à partir d'un moment de sa « plongée » en celle-ci, de se mélanger, au moins en cette forme biblio-biographique, les pinceaux – mais serait-ce à tout prendre si grave et, une fois que « tous sont morts » : les êtres « réels » comme ceux « fictifs », « tous » ne rejoignent-ils pas un (non-)lieu où « tous », qu'ils aient réellement ou fictivement vécu (en ce monde « réel » – ce qui reste d'ailleurs à démontrer), continuent de vivre, cette fois-ci : très ontologiquement-égalitairement, d'une (autre) vie… que je ne pourrais mieux définir ici qu'en la qualifiant de « scripturaire » (pour dire vite : de la « vie du *sens* ») ? Suffisant pour s'en convaincre d'examiner ce qu'il reste, « après beaucoup d'années » : peut-être pas tant que cela finalement (!), des

êtres (dits) « réels » quand, dans la distance de ces années plus ou moins nombreuses, on compare leur (donc) « réalité »… avec celle d'êtres eux considérés comme « fictifs » (par exemple : des personnages de romans) – et qu'est-ce qui pour nous aujourd'hui est le plus « réel »: l'imaginaire Emma Bovary créée par le « réel auteur »-Flaubert… ou n'importe quelle femme (bourgeoise ou paysanne) qui, à l'époque où se situe l'action de ce roman, vivant de sa « vie réelle » en Normandie ? –; mais où l'on voit, par cette autre fiction inventée par moi du « pamphlétaire-Saint-Privat », qu'il n'est même pas besoin, pour donner « réalité » à certaines figures, de composer quelque *roman*: il suffit, dans le cours de la rédaction d'un *essai*: tel que le mien « grand récit » de cette *Profondeur*, de leur attribuer la paternité de certains ouvrages fictifs/jamais écrits… dont on se contentera ensuite de donner les citations de certains de leurs passages (tout aussi « fictifs »); et voici que, par un tel procédé : non pas même « littéraire-romanesque » que « scripturaire-pensif », ces auteurs se mettent à *prendre vie* – quoique toujours et uniquement de cette « vie scripturaire » que je dis (et qui est peut-être plus « réelle » encore que celle de personnages de roman – parce qu'en général ceux-ci n'écrivent ni ne publient) –… et cela, on l'a vu dans le cas de mon « Saint-Privat », jusqu'à prétendre être l'auteur du « grand récit » auquel ils doivent en « réalité » leur (« irréelle »/scripturaire) existence.

On retrouve ce procédé dans une des *Fictions* de Borgès intitulée « L'approche d'Almotasim »: nouvelle qui se présente comme un article critique consacré à un roman imaginaire (portant le même titre) – et procédé dont, dans le « Prologue » à ces *Fictions*, leur auteur se justifie par ces considérations :

Délire laborieux et appauvrissant p. 33 Fictions *un commentaire (…)*

; et méthode que j'ai donc, dans mon propre « grand récit », moi aussi utilisée – à ce bémol toutefois que, dans le cas de Donatien de Saint-Privat, les livres de lui dont j'ai « feint (de croire) qu'ils exist(aient) » étaient, eux, des *essais* (des pamphlets) et non donc, comme le fait encore Borgès, des *romans*: ce qui m'a en effet permis d'« exposer (scripturairement) » des idées que, *tout en ne les partageant pas*, il m'était, par ce procédé, donné loisir, en les poussant dans leurs derniers-pensifs retranchements, de les (ici le mot manque – analyser ? explorer ? sonder ?). Les « réels » auteurs peuvent

toujours, à la rigueur, donner vie à d'autres qui, eux, ne sont que « fictifs »; mais alors les livres (eux aussi : « fictifs ») qu'ils leur attribuent sont le plus souvent des *romans* (ceux, dans mon cas, de « Simon Lancien ») – presque jamais : des *essais* –; l'« essayiste » de cette *Profondeur* que je suis, en donnant vie à l'« essayiste » Saint-Privat : existence (uniquement) *scripturaire* à ses « pamphlets », a donc inventé une méthode nouvelle, elle on le voit « (purement) scripturaire », de composition de tout « essai »: celle qui consiste, à partir de l'« essai » qu'on écrit, à supposer/imaginer l'existence d'autres (essais) qui exposent d'autres pensées – pas toujours en accord avec celle que développe l'essai « originel » (et même presque toujours : en total désaccord – car sinon, bien sûr, l'exposition de cette pensée surajoutée ne présenterait aucun intérêt : si « Donatien de Saint-Privat » pensait « en tout point comme moi je n'aurais ; pas éprouvé la nécessité de l'« inventer ») –; mais où l'on comprend aussi pourquoi, dès le début de son « grand récit »: *cf.* la « quatrième de couv. » de mon *Europe*, j'ai pu qualifier cette *Profondeur* de « roman philosophique » – expression qu'on m'a parfois reprochée (et cela parce qu'en effet, dans l'herméneutique littéraire-universitaire, elle a un autre sens) –; mais dimension « romanesque » de mon « grand récit » qu'il faut donc ici comprendre, on le voit maintenant, au sens de la latitude que se donnait son auteur d'inventer des « personnages » – quoique non tant littéraires-romanesques que scripturaires-pensifs –; et personnages dont le « pamphlétaire-Saint-Privat » (plus encore que le « simple-romancier » Lancien) a donc été comme l'archétype « philosophique »: le premier d'une *lignée* (du même nom)… qui n'a pas fini de venir hanter le genre (littéraire) de l'« essai » (même si pour cela – pour donner naissance à cette « lignée » – il m'a fallu composer rien de moins qu'un « essai » qui, en son mode scripturaire-pensif, *transcende toutes les catégories* (littéraire) de ce « genre »). Le (« fictif ») essayiste-Saint-Privat (et par extension : la « lignée » dont il est comme l'« Adam scripturaire-pensif ») est donc né de la rédaction, en cette forme elle aussi : « (purement) scripturaire », d'un « essai » en forme de « grand récit »… dont l'auteur, à partir d'un moment de sa composition – il faudrait aller voir dans le cours de celle-ci *quand* apparaît le *nom* de ce « Saint-Privat » (mais je n'en ai ni le temps ni le courage) –, a éprouvé la nécessité de donner vie (et surtout : « écrits ») à ce (fictif) pamphlétaire « à peine identifié sous le nom de (Donatien de Saint-Privat) »… et personnage (pensif-scripturaire) dont, dans cette perspective (du même nom), on comprend qu'il n'est pas tant le fruit de l'imagination de l'auteur de cette *Profondeur* que l'*enfant* de la « dimension

du (pur) scripturaire » que cet auteur, en commençant la rédaction de son « grand récit », s'était proposé d'explorer. Ce que l'on peut encore exprimer en disant que l'être « (purement) scripturaire »-Saint-Privat *ressemble plus à sa mère* (la « dimension » du même nom) *qu'à son père* (l'auteur de cette *Profondeur*) – ceci pouvant notamment expliquer pourquoi ces deux-là sont le plus souvent en dés-accord (*cf.* les graves objections que, dans mon *Pays silencieux*, je fais au pamphlet de ce fils indigne-scripturaire – que pourtant j'ai moi-même engendré !) –; mais ceci, surtout, pouvant laisser prévoir qu'on reprochera un jour au père (littéraire-pensif) – en les lui attribuant (et malgré toutes ses dénégations !) – les écrits peu ou prou scandaleux de son fils scripturaire : ce qui m'est déjà arrivé avec un lecteur qui désirant, pour écrire un article, citer la « fameuse » *anaphore* de Donatien (« Je suis né dans un pays où (…) et je vais mourir dans un pays où… »), me demandait *à qui* au juste il devait l'attribuer ; et ceci, aussi, pouvant également laisser prévoir qu'on utilisera un jour les écrits du fils *contre* ceux du père (pour y objecter) : exemple notamment, dans sa longue lettre analysée plus haut : par ailleurs tout à fait bienveillante, d'un Virgil Giacomoni (« l'homme qui avait lu toute la *Profondeur* ») ; et lettre où son auteur, bien que le plus souvent très élogieux à mon endroit, reprochait tout de même à la partie du *Secret de la domination* intitulée « Situation de l'Europe » d'avoir été composée dans une tonalité « très Donatien de Saint-Privat » (ce pour quoi ce correspondant m'avouait lui préférer, dans ce même *Secret*, ses autres parties – à commencer par le « roman-vrai » de ce « Soldat et jeune fille souriant » : dont j'étais pourtant bien moins (pensivement-littérairement) assuré que de ce « Situation de l'Europe »).

Et après tout, dans la littérature mondiale-classique, les exemples de *romanciers* qui ont fini par se faire dévorer par (la notoriété de) leur propre personnage ne manquent pas – cas notamment des couples Cervantès/Don Quichotte, ou Defoë/Robinson Crusoé, ou encore Conan Doyle/Sherlock Holmes (d'où la plaisante aventure (éditoriale-scripturaire) arrivée à ce dernier qui, sentant probablement venir cette « dévoration », avait décidé, par le moyen de la rédaction d'une ultime nouvelle, de mettre à mort son personnage – ce qui provoqua, on s'en souvient, dans les rues de Londres, une véritable émeute de lecteurs furieux d'être ainsi privés de leur héros favori : que Doyle dut donc sur le champ « ressusciter ») –; cette situation paradoxale-scripturaire ayant même fini par nourrir l'intrigue romanesque

de certains ouvrages de « para-littérature »: *cf.* notamment l'excellent *Misery* de Stephen King (où une infirmière psychopathe kidnappe et torture un auteur pour l'obliger à rendre vie au personnage éponyme – dont cet auteur était las jusqu'au dégoût de devoir raconter les (à ses yeux : assez peu « palpitantes ») aventures). Mais je ne vois pas que, cette fois-ci dans le registre (réputé plus « sérieux ») de l'*essai*, cette situation se soit déjà produite : la « pensée » d'un essayiste finissant par se faire subvertir par celle d'un autre (essayiste) qu'il a pourtant *lui-même créé* – en le créditant d'ouvrages pensifs-fictifs (dont il s'est amusé, dans son propre et, lui ; « réel » essai, à citer des passages (tout aussi : pensifs-fictifs) – mais que, à tout le moins, on peut, eux, lire et consulter « réellement »: qui donc « existent »… fût-ce en cette forme objective-scripturaire) – ; et situation dont mon « Donatien de Saint-Privat » serait alors comme l'initiateur et le premier d'une telle (« purement scripturaire ») *lignée* – et certes, cet « inventeur autrement plus méritant » (Rimbaud), non dénué d'une certaine éloquence :

Je suis né cf. Pays silencieux ? (…)

(chose étrange pour l'auteur de ce *Champ profond* que de relire, dans la distance temporello-scripturaire de la rédaction de mon « grand récit », cette fictive-pensive citation du [retrouver le titre] (du même nom) attribué, dans le tome septième de celui-ci : *Le Pays silencieux*, à mon (imaginaire) « essayiste-Saint-Privat » – quelque chose comme le frisson de la *schizophrénie*: quoiqu'ici en cette forme non tant « (strictement fictive-littéraire » que « (purement) pensive-scripturaire)… Aujourd'hui mercredi 23 septembre 2020, et après des mois de lumière et de chaleur, la *brume*, au matin, sur le jardin et la campagne environnante – tout événement, météorologique et inédit, qui me renvoie aux vers fameux du « chant d'automne » de Baudelaire :

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ;
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts

(même si me semble-t-il, dans l'intervalle qui nous sépare désormais de la composition de ce poème, « nos étés », pour des raisons peut-être plus « politiques » sont devenus… fort *longs*!); mais pièce qui de toute façon, nonobstant la « longueur » ou non de nos présents « étés », m'apparaît graviter tout entière, à son quinzième vers autour de cette constatation

objective-temporelle que :

C'était hier l'été ; voici l'automne !

… dont le point d'exclamation terminal dit bien qu'on a là affaire de la part du poète, et avant même, le sentiment exprimé plus loin d'un « regret de l'été blanc et torride » (vers 27), à celui d'abord d'un immense *étonnement* devant le processus mystérieux de ce devenir (temporel)… que ne fait dans le fond que *surligner* l'autre processus (lui : plus banalement météorologique) de la succession des saisons ; et comment en effet le temps fait-il pour nous faire accomplir, à nous qui sommes ses « créatures », ce *passage* (qui, en vérité, constitue tout son « étonnant mystère ») d'« été » *en* « automne »: question dont je comprends à présent que, durant l'entièreté de la rédaction du « journal intellectuel-météorologiste », de ce *Champ profond*, je n'ai jamais rien fait d'autre que tenter d'y répondre – mais réponse qui, finalement, ne se peut mieux formuler que par la notation (en apparence plate et banale – mais dissimulant, en réalité, sous cette platitude (poétique) et cette banalité (philosophique), un *infini mystère*) de ce « C'était hier l'été ; voici l'automne ! »: que seul le petit signe typographique du point d'exclamation qui le conclut fait sentir à son lecteur qu'il n'y a là, en vérité, aucune platitude ni banalité – mais bien plutôt à l'œuvre l'infini-/invisible-/ineffable « mystère » que je dis :

Il me semble p. 57 Pléiade comme un départ.

(ce « bruit » étant dans la pièce de Baudelaire celui des « bûche(s) qui tomb(ent) » sur « le pavé des cours » – celles qu'on rentre en prévision des futures froidures de l'hiver – ; mais « bruit » qui dans le fond – « bois retentisssant » ou « coups (d'un) bélier infatigable et lourd » – peut être ramené à celui que, dans le tome éponyme de ma *Profondeur*, j'ai appelé « le bruit du temps » – comme si ce « temps », le mystérieux processus de son *devenir*, ne s'énonçait pas tant par quelque phénomène *visible*-météorologique que par un autre, lui, *sonore* et moins (objectivement) constatable… qui contraint les poètes, faute d'éléments (du même nom) à fournir à leur lecteur, à écrire des « banalités » du genre de ce « C'était hier l'été ; voici l'automne ! »

Avant-hier, le coup de téléphone d'un ami-éditeur à Paris qui me raconte

l'étonnante mésaventure idéologico-professionnelle à lui arrivée : ayant récemment publié le livre (dont j'oublie le titre) d'un philosophe autrichien (dont j'oublie le nom), il se voit maintenant *battu froid* par son entourage (professionnel) et sa hiérarchie (éditoriale)… mais non pas, comme on pourrait le croire, du fait du *contenu* de cet ouvrage – puisque ceux-ci, en leur temps, en avaient approuvé la publication (proposée par cet ami) – que de celui que, dans l'intervalle, cet essai a eu les « honneurs » (probablement discutables aux yeux de tous ces néo-progressistes) d'un long et élogieux « papier », dans le très « droitier » journal *le Figaro*, du très « fachiste » journaliste Éric Zemmour… et double-« ignominieuse » réception qui leur fait à présent regarder *de travers* celui qu'ils considèrent désormais comme le responsable d'un tel (dés)honneur (idéologico-éditorial) : avoir un (long et très élogieux article critique, d'un de leurs livres par eux publiés : ce qui me précise cet ami ne leur arrive pas souvent, mais dans un journal dont ils désapprouvent peu ou prou l'« orientation *politique* », et qui plus est sous la plume d'un journaliste dont, cette fois-ci : de manière absolue, ils abominent les thèses (du même nom). Or cette risible anecdote, et avant même d'ailleurs que j'aie pris connaissance du livre « incriminé », présente pour moi deux avantages : celui d'abord de mettre en évidence (si cela était encore nécessaire) ce que j'ai pu appeler ailleurs la dimension « pavlovienne » de l'idéologie néo-progressiste de ce « politiquement correct »; et « pavlovisme » qui explique notamment pourquoi, en la circonstance ridicule que je viens de relater, les illustrateurs de cette idéologie peuvent très bien publier un livre puis, parce que ceux qu'ils considèrent comme leurs « ennemis idéologico-politiques » en ont dit du bien, de cette publication, *se repentir* (ce qui prouve d'ailleurs par là que, chez les gens, la passion « idéologique » est plus forte que leur appétit de lucre – étant probable que le livre de ce « philosophe autrichien », suite à l'article fort développé et flatteur dont il a fait l'objet dans un « grand journal national », va *bien se vendre* : ce qui, me précise cet ami, est loin d'être le cas des autres ouvrages, assurément : plus « politiquement corrects », que publient cette maison et son personnel d'obédience, à l'exception (donc) de cet ami, toujours et résolument « néo-progressiste »). Mais l'autre avantage que présente pour moi le récit de cette anecdote, c'est de me déciller de l'illusion que depuis quelques temps, au spectacle de certains débats politico-télévisuels : où sont aujourd'hui exprimées des opinions dont les seuls affirmations, il y a seulement encore une dizaine d'années (peut-être moins), eussent été tout simplement *inconcevables* (et relatives bien sûr aux toujours

mêmes « sujets qui fâchent » – dont mon lecteur connaît bien, à présent les intitulés « politiquement-*in*corrects »), je m'étais mis à partager – à savoir qu'il se serait passé dans le personnel, médiatique ou intellectuel de ce pays une sorte de révolution idéologico-« culturelle » (par laquelle l'idéologie jusque-là archi-dominante de ce néo-progressisme aurait commencé de céder la place à son ennemi « néo-réactionnaire » – dès lors en passe de devenir le *nouveau* « politiquement-correct » d'une autre époque) – ; mais où l'on comprend par le seul exemple de la mésaventure idéologico-professionnelle arrivée à cet ami-éditeur qu'on est encore *très loin du compte*… et que cette idéologie du néo-progressisme, si elle peut donner à certains (dont moi) l'impression qu'elle est sur le déclin ; pour ce qu'ayant enfin trouvé ses (« néo-réactionnaires ») contradicteurs, n'en demeure pas moins, fût-ce en le mode « pavlovien » qu'expose/illustre l'anecdote rapportée par cet ami, *archi-dominante*: sinon dans les livres qui se publient aujourd'hui (dont celui de ce « philosophe autrichien » à l'origine de cette grotesque histoire), du moins dans les *esprits* (à commencer par ceux du personnel éditorial qui, cet ouvrage, décidé d'abord de le publier – pour la raison, je suppose, qu'il en approuvait le contenu (à tout le moins : qu'il ne le jugeait pas tout à fait indigne d'être « édité ») –, puis, pour l'autre raison qu'on a vue : elle d'essence purement « *pavlovo*-néo-progressiste », s'en repentit). Et à la vérité, je crois que ces gens, pour ce que devenus incapables de soutenir en mode argumenté leur position idéologique : tant l'humble réalité du présent ne cesse, à celle-ci, d'apporter déni sur déni, n'ont plus d'autre issue, pour malgré tout continuer de « (sous)tenir », que l'illustration de ce « pavlovisme »: la croyance (quasi-religieuse chez eux) que de toute façon, et quoiqu'ils fassent, ou pensent, ils appartiennent au « Parti du Bien » (Ph. Murray) (ce qui, si l'on y songe, est bien commode, dans la mesure où l'appartenance à ce « Parti » permet à ses membres (auto-proclamés) de faire l'économie, ce « Bien », d'avoir à le mettre effectivement en pratique). Et dans le fond, ce qui est *vraiment* inquiétant dans la présente situation de ce pays, ce n'est pas tant son contenu objectif que le fait que nombre de ses habitants, pour ce que littéralement « possédés » par cette idéologie du néo-progressisme, refusent tout simplement, ce contenu, *de le voir*; si bien que, lorsque l'explosion (sociale, ethnique, « communautariste », etc.) annoncée surviendra enfin, bien peu seront susceptibles de trouver les moyens d'y remédier : car comment s'opposer efficacement à quelque chose que, de toute façon, on a toujours-déjà commencé, pour les raisons idéologiques-« pavloviennes » examinées plus haut, par *nier l'existence*?

L'autre soir, sur je ne sais plus quel plateau de télévision, on s'écharpait joyeusement sur l'*interprétation* à donner à l'épisode récemment survenu à Strasbourg d'une jeune femme agressée dans la rue par trois individus… au motif qu'elle s'y promenait *en jupe* (on en est là !) : les uns tenant pour une explication de type féministe/néo-progressiste – pour dire vite : cette femme avait été prise à partie sur son accoutrement *parce que* nous vivons dans une société machiste/patriarcale (qui ne respecte pas les personnes de son sexe) –, les autres pour une plus « ethnique-confessionnelle » – ce que tendait en effet à démontrer le *contenu* très « signé » des insultes qu'avaient, avant de se mettre à la frapper, déversées sur la malheureuse ses trois agresseurs (ne connaissant pas leur identité, je suis encore, pour ma part, dans l'incapacité de trancher) – ; mais ce qui, en ce débat, m'apparaissait le plus significatif (et donc : le plus inquiétant), c'était d'abord l'*abîme* qui, à partir d'un fait d'actualité somme toute assez simple et clair, séparait les deux interprétations radicalement divergentes qui, de ce même épisode, étaient ensuite données : comme si les participants à ce « débat » *ne vivaient tout simplement plus dans le même monde* – ou encore : *ne parlaient pas du même événement* (pourtant donné *a priori* comme le « sujet » de ce « débat »); et situation qui conférait à celui-ci une sorte de dimension peu ou prou « surréaliste »… où l'on n'aurait pas tant discuté de l'épisode de cette agression que de la *réalité du monde* où elle s'était produite : où l'on comprend par là que la question qui ressortait du spectacle de cette discussion n'était pas tant celle, encore « classique », de savoir qui, entre « néo-progressistes » et « néo-réactionnaires » (pour dire vite), avait raison – *i. e.* : *qui* détenait la « bonne » interprétation (à donner à cet épisode) – que celle, comme « ontologique », de se demander *dans quel monde au juste* il avait eu lieu. Et question qui, on le voit, transcendant par avance toutes les catégories (encore « littéraires », « trop littéraires » du d'accord/pas d'accord – voire même celles des « bonne » ou « mauvaise » « interprétations » (à donner de l'événement) –, faisait déboucher l'« innocent spectateur » de ce débat dans une autre (d'essence elle « purement scripturaire » – et comme peu ou prou : *herméneutiquement vertigineuse*) « questionnant », elle, en direction de la *réalité* du monde où, néo-progressistes comme néo-réactionnaires, nous sommes pourtant censé « vivre ensemble » : ce qui est peut-être, après tout, une parfaite *illusion*. Mais où l'on comprend aussi par là que cette fameuse question du « vivre-ensemble » (dont on nous rebat aujourd'hui

les oreilles – prouvant d'ailleurs peut-être par là qu'il n'est plus qu'un *vœu pieux*: une sorte d'*utopie* socialo/culturello/ethnique, etc.) n'est rien d'autre, pour paraphraser la notion dickienne de « vérité avant-dernière », à son tour qu'un « questionnement avant-dernier »: étant clair que, pour espérer seulement un jour illustrer ce « vivre-ensemble », il faudrait peut-être d'abord que *nous habitions le même monde* – ou à la rigueur (pour l'exprimer d'une manière plus « subjective ») que, sur ce « monde », nous partagions au moins la même conception de sa « réalité » *effective* (au sens des « faits » qui, en celle-ci, se produisent – comme celui, par exemple, de l'épisode de cette « agression »: pas besoin de… (ici le texte s'interrompt)) – ; et *communauté d'habitation-en-monde* dont ce seul « débat » entre néo-progressistes et néo-réactionnaires (pour continuer de dire tout aussi vite) atteste qu'elle n'est nullement évidente : pas besoin donc ici non plus, pour s'en convaincre, d'aller visiter quelques « quartiers » (dont les seconds se plaisent actuellement à dénoncer le tropisme « séparatiste » – mais « séparatisme » dont on comprend, par les considérations qui précèdent, qu'il n'est rien d'autre, à son tour, que l'effectuation pratique de cette *divergence-en-monde* que je viens d'exposer. Et j'avoue pour ma part qu'il m'arrive parfois de désirer passer sous la tête d'un de ces néo-progressistes (par exemple : sous celle d'une de ces féministes radicales – qui remplissent aujourd'hui la sphère médiatico-intellectuelle de leur idéologie « déconstructiviste ») ne serait-ce que pour *voir le monde par d'autres yeux* (que les miens – peu ou prou, eux, « réactionnaires » et « de droite »: même si on le sait, de par mon état de « (pur) scripteur », je ne suis *pas vraiment concerné* par de telles catégories… relevant encore/toujours du « (strict) littéraire » que je dis et ici dénonce) ; et « passage-sous » qui, en me faisant visiter le « monde » qu'habitent ordinairement ces gens, me prouverait assurément, en ce mode comme ontologico-idéologique, un *grand dépaysement*: un peu pareil à celui que donne à un voyageur (quoiqu'ici : *pensif*) l'exploration d'un pays étranger (du même nom)… où toutes choses et tout événement – l'agression d'une femme à Strasbourg comme (mettre ici l'exemple d'un autre épisode de ce type – dont la présente actualité, dans le moment où j'écris ces lignes, regorge, regorge) – seraient saisis dans l'éclairage inédit d'une autre (et donc forcément : dépaysante) *idéologie*.

L'amusant étant d'ailleurs ici que cette situation (comme de « relativisme idéologique ») a déjà été en partie racontée/dé-crite/pré-dite par Dick –

ma référence plus haut à cet auteur n'était donc pas si hors de propos que, d'abord, on aurait pu le croire – dans son roman *L'œil dans le ciel*; et roman (de S.F.) dont l'intrigue met en scène huit personnages qui, pour avoir été saisis dans l'explosion accidentelle d'un « Bévatron » (!) – nous sommes dans l'univers (que d'aucuns peuvent certes juger peu ou prou ridicule et grotesque) de la S.F. :

Le 2 octobre 1959 p. 47 du « Je suis vivant… » partiellement résorbées.

(incipit de cet *œil* qui attire sur ce livre en particulier et sur le genre S.F. plus généralement, de la part du biographe Carrère de Dick, ce commentaire peu flatteur d'être, cet incipit, le « saisissant condensé de ce qui dans la science fiction dissuade une importante partie du public cultivé de se risquer, jusqu'à la page suivante » – en quoi d'ailleurs, comme on va le voir, il a tort) –… se retrouvent (alors ils s'imaginent – après un bref passage à l'hôpital – être revenus dans le « monde réel » – à tout le moins : le *leur*!) à, en vérité, explorer les « *idios kosmos* » respectifs des autres victimes de l'accident – ce que le même Carrère expose en ces termes :

Au paragraphe suivant p. 47/48 d'un prédicateur fou.

; avant que de révéler le substrat romanesque-science fictif de la véritable situation de ces personnages :

De fait, c'est à peu près cela p. 48 dans son esprit ».

; quoiqu'à ce bémol que nous devons au génie de Dick de ne s'être pas contenté de décrire un seul univers, ou monde, ou « *idios kosmos* » – mais bien plusieurs… et divergeant, à chaque fois, radicalement les uns des autres :

Dick s'amusa beaucoup à p. 48 dodécaphonique.

(et remarquons au passage que certains traits de la psyché de cette « gentille petite dame », toutes choses étant par ailleurs égales, ressemblant un peu à ceux de la structure qu'illustre une certaine militance néo-progressiste – à commencer par celui de cette « (bonne) intention » de « supprimer le mal »: dont on sait à quelles catastrophes, en forme plus ou moins totalitaire, elle

conduit) – et tout cela parce que, comme l'explique Carrère en préambule au passage que nous venons de citer quasiment *in extenso*, l'« idée de Dick », composant cet *Œil*, était de procurer à son lecteur le même dépaysement (quoiqu'ici en cette forme « psychique-pensive ») qu'un voyageur pourrait éprouver à visiter un « pays étranger » (du même nom) :

> *En fait, son idée p. 47 (mettre en italiques la phrase « D'y voyager comme dans un pays étranger » [c.m.q.s.] d'en fournir à profusion (…)*

; même si, cette fois-ci *à mon sens*, l'intention la plus profonde-scripturaire de Dick était de faire accéder son lecteur à cette vérité que, tous tant que nous sommes, nous ne vivons pas tant dans un *même monde* (dont nous ne ferions alors que tirer des interprétations plus ou moins divergentes) que toujours-déjà dans une *pluralité de mondes* (qui expliquerait alors pourquoi, sur l'interprétation du moindre événement qui, a lieu en ces monde(s) : l'agression par exemple de cette femme à Strasbourg, nous ne sommes jamais « d'accord » entre nous – non parce que nos manières de lire cet événement divergent plus ou moins radicalement, mais parce que, en vérité, cet événement *ne s'est pas produit dans le même monde* (et ne peut donc, pour cela, être interprété de la même façon par plusieurs « *idios kosmos* » – pour ce que ceux-ci, en vérité, ne divergent pas tant sur l'interprétation qu'il convient de donner à un/cet événement… que sur la *réalité du monde* que, respectivement/séparément, ils habitent : tout en s'imaginant (à tort) séjourner dans *le même* (monde) que celui de leurs contradicteurs).

Si donc je devais moi aussi rédiger le même roman que celui de Dick (voire à la rigueur : le faire écrire par mon *nègre scripturaire* « Simon Lancien »), je crois que je lui donnerais la forme (dès lors plus « idéologique » que psychique) d'un tel voyage au sein des « *idios kosmos* » respectifs de, selon, une féministe radicale, ou un membre d'association « anti-raciste », ou un « antifa », ou un communiste, ou un militant du R.N., ou un libéral-mondialiste, ou un terroriste musulman, etc., etc. ; et roman qui, racontant à chacun de ses chapitres le même fait d'actualité : par exemple cette « agression de Strasbourg », serait un peu construit comme les *Exercices de style* de Raymond Quenau : au bémol que ce qui diffencierait chacun de ces chapitres des autres ne serait pas tant leur « style » – la manière « litté-

raire » qu'ils ont choisi pour raconter une fois la même anecdote – que la tonalité idéologico-« scripturaire » dans laquelle leurs auteurs respectifs (une féministe, un « antifa », un islamiste, etc.) ont décidé d'en rendre compte ; et peut-être alors le lecteur de ce roman, dont je me contente d'indiquer ici les grandes lignes de son projet : « Délire laborieux et appauvrissant que de… », etc., comprendra-t-il pourquoi, même sur un sujet aussi (apparemment) simple et minime que cette « agression de femme-en-jupe à Strasbourg », les idéologues de notre temps (pour dire vite : néo-progressistes et néo-réactionnaires) ne parviennent pas à s'accorder : pour ce que, en vérité, ce fait d'actualité, dont ils essayent chacun à leur façon de rendre compte : chacun à leur manière idéologico-scripturaire respective, *n'a pas eu lieu dans le même monde* (Dick dirait peut-être : dans le même « *idios kosmos* ») ; ce qui revient encore à dire que cet événement, bien que semblant présenter des similitudes factuelles entre les diverses interprétations qui, par les divers habitants des divers « *idios kosmos* », en sont données, n'est en réalité *pas du tout le même* : ceci expliquant pourquoi leurs observateurs respectifs, sur la « bonne » interprétation à en tirer, ne s'accordent jamais – parce que, en vérité, *ils ne parlent pas du même événement* : leur dés-accord (idéologique) procédant, non pas comme ils le croient d'une divergence interprétative (du même nom), que de ce fait qu'ils souscrivent tous (là au moins « d'accord ») à l'illusion de ce *schéma* (littéraire) qui veut qu'il y aurait *d'abord* un « événement » (unique) et *ensuite* des interprétations (diverses) à tirer de celui-ci, et « schéma » qui en vérité, parce qu'encore « littéraire, trop littéraire », est tout simplement faux : pour ce qu'*il y a autant d'événements qu'il y a d'interprétations*… Et en effet, dans le même débat médiatique-télévisuel rapporté plus haut : celui donc autour du « *fait* d'actualité » de cette « agression de Strasbourg », à partir d'un moment un sentiment étrange, presque vertigineux, me gagnait : celui qu'*en réalité* leurs débatteurs, s'ils ne parvenaient pas à s'accorder sur *une* interprétation unique à donner de son « événement », c'était parce que, *en vérité*, ils ne parlaient pas du même (« événement » ; et impression dont on comprend par les considérations qu'on vient de lire, loin d'être le fruit d'une sorte de « vertige idéologico-pensif », elle était la seule bonne et « (pensivement) correcte ». Ce pour quoi aussi, dans le cours de ce même débat (et autant que je m'en souvienne), la seule *parole vraie* qui (y) fut selon moi prononcée fut peut-être celle d'un de ses participants qui, probablement pour reprendre, en cette forme rhétorique, la parole, posa la question de ce « Mais *de quoi* parlons-nous au juste ? » – même si, probablement aussi, ce débatteur, à

l'instant où il prononçait cette petite phrase : la seule véritablement *scripturaire* de tout cet ennuyeux/« littéraire » débat, ne se doutait pas à quel point il « brûlait » : pour ce qu'en effet, en posant la petite question de ce « de quoi ? », il mettait le doigt sur la véritable raison du *désaccord* (idéologique) entre les participants de ce débat ; et « désaccord » qui, comme on vient de le voir, ne procédait pas tant d'une divergence idéologico-interprétative entre eux… que du fait, à la fois plus simple et plus mystérieux, qu'ils ne « parl(aient) » tout simplement pas de la « même chose » (du même « événement »). Où l'on comprend aussi par là que cette (petite) question du « de *quoi* parle-t-on au juste ? » (en apparence parfaitement rhétorique – mais en vérité : « (purement) scripturaire ») mériterait d'être la seule, dans le cours de tels « débats », à être vraiment *examinée à fond* : même si, il faut bien le dire aussi, la réponse qui risquerait d'en surgir, en le mouvement de la prise de conscience par leurs participants qu'en « vérité » ils ne parlent jamais de la « même chose »/du même « événement », aurait pour (très probable) conséquence de *couper court* à tout « débat » (en cette forme idéologico-interprétative) – et même peut-être : à toute *possibilité* d'un quelconque « débat » (sur quelque « sujet » que ce soit – puisque ce « sujet », dans le cours de la « polémique » (idéologico-interprétative), s'avérerait, pour finir, *n'être pas/jamais le même*) – ; mais où l'on comprend aussi par là que le schéma « littéraire-pensif » indiqué plus haut – celui donc qu'il y aurait d'abord *un* « événement » unique (sur lequel tous les « débatteurs de ces débats » auraient moins loisir de « s'accorder »)… suivi d'une *pluralité* d'interprétations (idéologico-pensives) –, et bien que ce schéma soit, du point de vue « (purement) scripturaire », peu ou prou illusoire et faux, il est cependant nécessaire à la seule *possibilité d'existence* de tels « débats » : étant clair que, c'est parce que les idéologues ennemis participant à ceux-ci souscrivent au moins encore à cette « illusion littéraire » – *i. e.* : s'imaginent parler de la « même chose » (du même « événement ») – qu'ils ont encore loisir, fût-ce en ce mode idéologico-interprétatif sauvage, de *prendre langue* – la seule question restant alors à se poser étant de savoir ce qui arrivera lorsque cette ultime « illusion littéraire » aura, dans l'esprit de nos « débatteurs », détalé : c'est l'objet du développement qui suit.

Ce sera probablement le commencement d'une sorte de « guerre des *mondes* » (au sens donné à ce mot plus haut) – ou si l'on préfère (pour reprendre les catégories « dickiennes » exposées en amont) : d'une sorte

d'affrontement (peu ou prou impitoyable) entre les « *idios kosmos* » respectifs de chaque idélogie-« interprétation du *monde* » en présence – ; et « guerre », « affrontement » qui alors, parce que les représentants de chaque camp (idéologico-pensif) auront fini par comprendre qu'ils ne parlent pas du tout, entre eux, de la « même chose »: pour ce que, comme on l'a vu, ils n'habitent pas (ou plus) le « même monde », ne prendront plus tant la forme d'un combat entre interprétations diverses – quoiqu'au moins encore : à donner d'un « *même* monde » (celui que, tous tant que nous sommes : néo-progressistes comme néo-réactionnaires, sommes censés « habiter » – peu important dans le fond ici que les premiers veulent le « transformer » tandis que les seconds préféreraient le « conserver »: opposition qui, on le voit, dit au moins, chez les deux, une commune croyance à l'illusion « littéraire » qu'il s'agit bien encore, et « au moins » aussi, du même monde) –, que, cette fois-ci, d'un *choc frontal*, sans plus aucune protection par l'écran de quelque illusion littéraire-idéologique que ce soit, *entre ces mondes mêmes* ; et « choc » qui dès lors, chez les « activistes » de chaque camp, épousera la forme, non plus d'une tentative d'*imposer* (encore) à l'autre sa propre « interprétation » qu'il fait « du » monde : du moins encore le *même*, mais bien plutôt celle, plus « radicale-ontologique », d'essayer tout simplement de *détruire* le « monde » de l'autre (son « *idios kosmos* » propre et singulier) – situation à laquelle pensait peut-être Debord lorsque, dans son [*Préface*?], il écrivait ceci :

citation à retrouver (« veut que l'autre disparaisse »

(mais « situation » dont on voit que les affrontements politico-idéologiques qu'elle préfigure – et qui donc peuvent rapidement/pratiquement déboucher sur d'inexpiables *guerres civiles* (où chaque camp en effet « voudra que l'autre disparaisse ») – ne prendront plus tant la forme de confrontations entre interprétations (« diverses ») de ce (« même) monde »… que celle de « chocs » entre *plusieurs* et, de toute façon toujours irréconciliables « mondes »). Toutes considérations qui, le lecteur de celles-ci l'aura peut-être senti, font irrésistiblement penser à la « situation » où nous nous trouvons présentement ; et situation qui, en effet, se caractérise principalement par un *face-à-face* entre, non plus deux « interprétations » d'un (encore) même monde, mais bien, en vérité, entre les deux « mondes » qu'habitent désormais, sans possibilité de *communication*, les deux tenants-de les « interprétations-de », selon, néo-progressiste ou néo-réactionnaire. Étant clair par

exemple que le trait de ce « pavlovisme » que j'ai pointé chez les premiers – chez ces « progressistes » passés récemment *néo*-progressistes (du fait même, justement, de ce « pavlovisme » idéologico-intellectuel) – (mais il est probable qu'on pourrait retrouver le même trait chez les seconds – chez ces « réactionnaires » passé eux aussi, et par le même mouvement que leurs adversaires, « *néo*-réactionnaires ») exprime cette vérité qu'en effet l'origine de leur désaccord (lui : normal, logique, *traditionnel*) ne tient plus tant au fait qu'ils ne sont « pas d'accord » sur l'interprétation *à* donner *de* ce monde qu'à celui, plus simple et radical, qu'ils ont cessé d'habiter le même monde – à tout le moins : qu'ils ont cessé de souscrire à cette croyance (illusoire-littéraire) que, malgré leurs divergences idéologiques, ils continuaient peu ou prou de résider au sein d'un « *même* monde » –; et renonciation à cette illusion qui a en effet pour conséquence, dans les deux camps, le « pavlovisme » (idéologique) de leurs membres respectifs : c'est-à-dire cette manière de penser qui consiste, non plus tant à réfléchir-et-argumenter, qu'à *réagir* instinctivement à certains stimulus (du même nom – « idéologiques »); et manière pavlovienne de penser qui explique aussi pourquoi aujourd'hui, dans chaque camp idéologique, on a plus ou moins renoncé à convaincre l'autre camp du bien-fondé de sa propre interprétation-du-monde (et donc des « événements » qui, en ce « monde », peuvent survenir) : puisqu'on sait désormais que les adversaires (idéologiques) que jadis, quand ils habitaient encore le même monde que nous, on aurait pu tenter de convaincre, cette fois-ci en habitent un autre dans lequel, de toute façon, aucun de nos arguments et aussi « convaincant- »(pensivement) étayé fût-il, ne saurait désormais *pénétrer*.

Mais où l'on comprend aussi par là que cette prise de conscience (*scripturaire*), par les deux camps (idéologiques) en présence : *les deux belligérants* de la (future) « guerre civile » qui se prépare, de l'abîme (lui quasi-*ontologique* – « en monde ») qui désormais les sépare condamne à plus ou moins brève échéance ce que l'on avait pris coutume d'appeler « démocratie »; et système politico-social qui en fait, quoique sans s'en douter, *s'appuyait encore* sur cette croyance littéraire que, quelles que soient les opinions politiques/interprétation-du-monde illustrées par les citoyens de cette « démocratie », ceux-ci habitaient du moins encore le *même monde*; la « démocratie », dans cette perspective, n'étant rien d'autre que le lieu où avaient loisir de se confronter (fût-ce parfois en des modes *violents*) les diverses « interpré-

tations-*de* » ces monde même/« même monde »: ce qui, on l'a vu par les exemples donnés plus haut : dont celui de l'événement de cette « agression de Strasbourg », est bel et bien fini… puisque plus personne aujourd'hui, et quelle que soit son obédience politico-idéologique ne souscrit plus à une telle (littéraire) *illusion*. Lorsque les progressistes de jadis n'étaient pas encore devenus les *néo*-progressistes « pavloviens » que nous voyons aujourd'hui partout à l'œuvre autour de nous, ils pouvaient encore par exemple, écrire des phrases du genre de la fameuse « Thèse sur Feuerbach » de Marx : « les philosophes n'avaient fait jusque-là qu'interpréter le monde, nous allons nous le transformer »; mais phrase à laquelle en vérité à présent – et nonobstant même le fait que son affirmation constitue une sorte de contradiction dans les termes (pour ce que sans doute une telle « transform(ation) du monde » suppose encore/au moins *une* « interprét(ation) » de celui-ci) – aucun *néo*-progressiste ne pourrait plus souscrire ; et pour la raison vue plus haut que cette sentence présuppose encore l'unicité *du*/d'un « monde »: qu'il s'agirait donc ensuite, et selon, d'« interpréter » ou de « transformer »; alors que les actuels néo-progressistes, à cette « unicité-en-monde », ne croient plus du tout : puisque pour eux le combat politique ne consiste plus tant, aujourd'hui, en la confrontation entre interprétations diverses d'un monde demeuré lui « unique »… qu'en ce « choc » entre des mondes divers qui veulent en effet chacun « que l'autre disparaisse » [citation de Debord à vérifier] (c'est un peu, si l'on y songe, le sens profond-subliminal de la phrase qu'a prononcée le ministre (Collomb lors de son allocution de départ d'un ministère de l'Intérieur : « Aujourd'hui, dans certains quartiers, les gens ne vivent plus *côte à côte* (comme ils le faisaient encore autrefois) mais *face-à-face* » – et phrase qui, si l'on y songe, est très inquiétante : dans la mesure où elle ne signifie rien d'autre que toutes les conditions d'une guerre civile à venir sont désormais en place : et c'est ce moment-là que choisit Collomb pour démissionner !). Avoir raison, pour le progressiste de jadis, c'était convaincre son adversaire politico-idéologique du « bien-fondé » supérieur de son « interprétation du monde » sur celui de celle de cet adversaire – aujourd'hui, d'une manière plus simple et plus radicale, c'est : lui et son monde, ne rien tenter d'autre… que de les *éliminer*: ce pour quoi, comme j'ai déjà eu l'occasion de le pointer dans le cours de cette *Profondeur*, la véritable jouissance de nos actuels activistes néo-progressistes consiste essentiellement en l'exercice de ces interdictions, censures et autres clouages de leurs adversaires à de (médiatiques) piloris (en attendant peut-être le moment d'une élimination en mode, lui, plus « physique » et

« définitif »?). Où l'on comprend aussi par là pourquoi tout cet activisme néo-progressiste/« politiquement correct » prend de plus en plus les couleurs d'un *totalitarisme* (en mode encore « soft »-idéologique – mais qui, peut-être, ne le restera pas si longtemps) : parce que le véritable projet, désormais, des illustrateurs de cet activisme n'est plus tant d'imposer leur « interprétation du monde » aux « innocents citoyens » d'une/de notre démocratie… qu'à les obliger à venir séjourner dans *leur* monde (même si celui-ci, pour reprendre le titre d'un livre d'un « refuznik »: vivant au « bon temps » d'un autre totalitarisme – quoique désormais, lui, peu ou prou obsolète et « petit bras » –, ne peut-être que celui « du mensonge déconcertant ») – quitte en ce but à détruire les autres « mondes » des autres camps : ce qu'exprime aujourd'hui par exemple la mode de tous ces déboulonnages de statues (projetés ou effectués) ; et déboulonnages qui, en ce projet de destruction des autres « mondes », ne visent à rien d'autre, pour commencer, qu'à *éradiquer*, en ce mode pratico-iconoclastico-idéologique, le *passé* de ces (autres) mondes-mêmes… pour le(s) remplacer par un autre plus « politiquement correct » qui est (déjà)/sera (de toute façon) celui de *leur* « monde » devenu, par un tel « grand remplacement » (des divers « avoir-été »), le *seul et unique*.

Et peu important dans le fond que ce « passé »-là ne résiste pas plus de quelques minutes à une analyse historique (intellectuellement) honnête et (scientifiquement) rigoureuse : puisque, pour ces activistes-là : illustrateurs comme je l'ai montré plus haut de ce « pavlovisme » idéologico-pensif, l'essentiel n'est plus tant d'imposer aux autres leur interprétation du monde/lecture de son/du passé… que de faire que cette interprétation et sa/cette lecture soient *les seules sur le marché* (idéologique) ; ce qui arrivera sûrement lorsque par exemple, dans ce pays, toutes les statues de Napoléon auront été remplacées par celles… de Gisèle Halimi (voire celles de Colbert par celles… de Frantz Fanon) : hypothèse qui peut ressembler au scénario de quelque (mauvais) roman de « politique-fiction »; mais qui, en vérité, se met partout déjà en place : ne serait-ce que par l'étrange (et très ennuyeuse) *insistance* de certains médias – pour ne pas les nommer : les répugnantes chaînes radiophoniques de « France-Inter » et de « France Culture » (celles que j'ai pris l'habitude depuis quelques temps dans le cours de cette *Profondeur*, d'appeler les « *Pravdas* du politiquement correct » – et je ne doute pas qu'il n'en existe bien d'autres) – à aborder désormais à peu près *toutes* les œuvres

du passé sous l'angle unique des toujours mêmes « thèmes » – à savoir : ceux très « politiquement corrects » de, selon, le féminisme, ou l'anti-racisme, ou l'anti-colonialisme, ou l'anti-homophobie, etc., etc. (liste absolument pas exhaustive) – : cette obsession idéologico-herméneutique de la part de ces médias « pravdas » disant bien déjà quelque projet de (re)lecture de ces œuvres – et par extension : du *passé* où elles furent créées – est à l'œuvre dans notre époque… essentiellement signée par la prégnance, à la fois sournoise et pourtant déjà archi-dominante, de cette idéologie néo-progressiste du « politiquement correct ». Et par exemple, l'autre jour, je regardais une émission concoctée par l'inepte/stupide médiatique Léa Salamé (qui a fait, dans la dimension du spectaculaire, bien du chemin depuis le temps où elle animait le (lui aussi) répugnant « talk-show » de *On n'est pas couchés* – autre « pravda » de cette même idéologie : quoiqu'en forme, elle, plus mondaine et satirique) ; et émission consacrée à l'œuvre du cinéaste Truffaut – dont il me faut tout de suite préciser ici que je suis loin d'être un « admirateur inconditionnel » (le regardant plutôt, et au mieux, dans l'art qu'il a illustré, comme une sorte de « bon faiseur »: aimant surtout, chez lui, sa trilogie d'« Antoine Doisnel » et son acteur, que je trouve, lui, par contre « génial », de Jean-Pierre Léaud) –; à ce bémol que cette œuvre était, par l'imbécile Salamé, uniquement abordée sous l'angle idéologico-néo-progressiste du féminisme : ce qui ramenait peu ou prou l'analyse de cette œuvre à l'examen de cette unique (et probablement, aux yeux de l'« autrice » de cette émission débile, passionnante) question de savoir si, oui ou non, son auteur avait été ce « machiste » (que disent d'autres commentatrices de cette même œuvre – quoique, elles, plus sévères et plus « (radicalement) féministes »… que la pauvre Salamé : dont on sentait bien que, en réalisant cette émission, elle n'avait cherché qu'à *prendre la défense* d'un cinéaste dont d'évidence elle est elle une « admiratrice (in?)conditionnelle) ; mais « défense » en réalité si malhabile et si *idéologiquement orientée* – si soumise par avance à tous les pré-supposés d'un certain terrorisme intellectuel-féministe (celui qui ne veut retenir des œuvres du passé que cela susceptible d'alimenter le moulin herméneutique de son *ressentiment*) – que je crois bien que, s'il vivait encore, l'infortuné Truffaut, aurait à tout prendre préféré choisir une *autre avocate* que cette inepte médiatique : pour ce que celle-ci dans le fond, et bien que globalement bienveillante vis-à-vis de l'œuvre de l'accusé (du même nom) avait, en n'abordant justement cette œuvre que sous l'angle idéologique de ce « féministement-correct », avait toujours-déjà perdu la partie (ou plus exactement ici : le/son *procès*). Car il s'agissait bien

en effet et en l'occurrence, dans cette émission, de rien de moins qu'un « procès-en-machisme » intenté à ce cinéaste – cette « logique du procès » étant, on l'a vu plus haut, un des traits les plus caractéristiques de toute cette « militance néo-progressiste » (celle, pour dire vite, qui ne cherche plus tant à convaincre qu'à interdire et censurer : par le moyen justement de tels « procès-en (machisme, racisme, homophobiste, etc.)) – ; mais procès de l'œuvre de celui-ci *toujours perdu d'avance* dans la mesure où celle-ci n'était abordée que sous l'angle d'attaque/d'analyse de ce « féministement correct »: ce qu'exprimait notamment le fait que le titre de la filmographie truffaldienne qui revenait le plus souvent dans cette émission était celui de cet *Homme qui aimait les femmes*: pour ce que probablement le plus susceptible de prêter le flanc à des critiques féministes ; tandis que d'autres, où la figure féminine est traitée avec infiniment de respect : *cf. Adèle H.* ou *La Peau douce*, étaient, eux, à peine évoqués (quelle chose étrange que moi qui, comme je l'ai déjà dit, ne suis en aucune façon un « truffaldien fanatique », suis presque contraint, devant tant de *mauvaise foi idéologique*, à prendre la défense de ce réalisateur – mais on le sait l'activisme idéologico-débridé de toute cette militance néo-progressiste conduit ceux qui, en ce temps et ce monde, ont encore un tant soit peu souci de « vérité », de « mesure » et de « justice » à de telles réactions peu ou prou paradoxales).

Mais, toujours dans cette même émission (consacrée au réalisateur Truffaut par l'(imbécile) médiatique-Salamé), le « pom-pom » du grotesque était atteint lorsque, vers la fin de celle-ci, et comme en conclusion de son oxymorique « plaidoirie-à-charge », la même Salamé ne trouvait, pour ultime argument à la défense de son « client », que de citer la scène du *Dernier métro* où l'on voit Catherine Deneuve gifler violemment Gérard Depardieu ; et scène qui, par la *transgression absolue* qu'elle représentait à ses yeux : enfin une « femme-qui-bat-un-homme », dédouanait assurément le réalisateur de tous soupçon/accusation-de « machisme »: alors que, si l'on songe, cette gifle conjugalo-cinématographique, présentée dans une autre perspective, pourrait prouver l'exact contraire (comme si les « machistes », de temps en temps, ne se prenaient pas eux aussi, de la part de femmes, des *baffes* – le plus souvent d'ailleurs justifiées : si tant est que, en ce genre de « scènes », une quelconque « justification » préside à ce que, dans les milieux rugbystiques, on appelle familièrement l'ouverture de « la boite à gifles »!). Mais où l'on voit par cette citation de l'œuvre de son idole, à

quels *pitoyables arguments* en est réduit, pour le laver de toute accusation de « machisme », la pauvre Salamé ; alors que d'évidence, dans le même but, d'autres citations de cette même filmographie auraient assurément mieux convenu : dont celles par exemple des œuvres citées plus haut de ce *Adèle H.* ou de cette *Peau douce* (mais titres on l'a vu aussi, et fort *significativement*, à peine évoqués par cette étrange/oxymorique « avocate-à-charge). Tout se passant ici un peu comme si le comble de l'activisme idéologico-féministe consistait à montrer une *femme battant un homme* (au lieu bien sûr du contraire traditionnel-machiste) ; c'est-à-dire une femme devenue par un tel « exploit » un « homme comme les autres »: étant clair qu'une des caractéristiques essentielles de ces « hommes » est de passer leur temps à « *battre* les/des femmes »; et voilà à quoi, finalement, aboutit une *certaine* critique féministe, celle que porte justement dans son émission sur Truffaut la journaliste Salamé : à la simple égalité entre l'homme et la femme dans la *distribution des gifles* (à se demander ce qu'aurait dit la même Salamé si par malheur, dans la scène par elle citée avec tant d'admirative complaisance, on eût assisté à l'inverse : au spectacle, du coup répugnant-machiste, d'un Depardieu frappant violemment une Deneuve – que n'aurait-on alors entendu !). Un monde féministe où toute prégnance de l'« idéologique patriarcale » aurait enfin été éradiquée se réduirait-il, dans l'esprit de ces gens, à une société où l'on compterait autant de coups portés aux hommes par les femmes que l'inverse – *i. e.* : autant d'« homicides perpétrés par des femmes que de *féminicides* accomplis par des hommes –: je crois pour ma part que ce monde-là serait surtout, et très banalement, *un monde essentiellement plus violent*; et « monde » où, dans le fond, les catégories du « patriarcat », loin d'avoir été éradiquées par cette critique féministe-spéciale, seraient encore plus prégnantes : pour ce que illustrées cette fois-ci, non plus seulement par des « machos » (traditionnels), mais *également* par des *machas*… que seraient devenues, par instauration d'un tel monde : toujours en vérité plus *masculinisé*, la grande majorité des femmes (comme si celles-ci, dans leur conquête de l'*égalité*-avec-les-hommes, n'avaient pas d'*autres arguments à faire valoir* que celui, en réalité : très « machiste », de l'« égalité » entre les coups reçus – de la part des hommes – et les coups donnés – à ceux-ci !). Où l'on comprend par là que l'argument (parfaitement idiot) dont se sert Léa Salamé pour tenter d'absoudre son « client »-Truffaut de toute accusation de « machisme » – cette citation de la scène du *Dernier métro* où la femme-Deneuve gifle le mâle-Depardieu –… est lui-même encore d'essence « machiste » et donc *contre-productif* à cela même qu'il

prétend démontrer : le non-« machisme » de l'auteur de cette scène ; mais la journaliste est si bête – *i. e.* : a si bien intégré les catégories critiques d'un *certain* féminisme (alors qu'il y en a bien d'autres – quoique eux toujours étrangement passés sous silence par l'idéologie néo-progressiste régnante) – qu'elle ne s'en aperçoit même pas : illustrant par là ce qu'on pourrait une *critique elle-même machiste du machisme* ; et « critique » qui finit par desservir la cause (« féministe ») qu'elle croyait pourtant (et je n'en doute pas : très sincèrement) *défendre*.

Pourquoi avoir consacré un si long développement à la lecture par la médiatique-Salamé de l'œuvre du cinéaste-Truffaut ? Non pas certes (je crois qu'on l'aura compris !) du fait de la pertinence de cette lecture (qualifiée par moi de, peu ou prou, « grotesque ») – ni même d'ailleurs dans l'intention de prendre à mon tour la défense de ce réalisateur (dont j'ai dit la « relative » estime dans laquelle je le tiens) – ; plutôt de celui que cette lecture m'apparaît comme *archétypale* (et cela d'autant plus, justement, que cette journaliste prétend « défendre » son cher Truffaut – en le lavant de l'accusation de « machisme » contre lui portée par certaines féministes-radicales/plus sévères) de la *manière* dont cette idéologie « néo-progressiste » aborde les œuvres du passé – à savoir : en les soumettant désormais à l'*unique crible* des catégories de ce/du « politiquement correct » (ici donc en l'occurrence, chez Truffaut, celles de « machisme » ou de « non-machisme » supposés chez cet auteur) – ; et « manière » qui, du fait de l'« uni(cité) » de ce « crible », ne peut que transformer tout *jugement esthétique* à l'endroit de ces œuvres en des sortes de « procès-en » (selon : machisme, ou racisme, ou homophobisme, etc.) – où il s'agira de statuer, non plus sur leur « valeur » intrinsèque(-« esthétique »), mais sur leur *conformité* ou non aux catégories de ce même « politiquement-correct » (ce qui peut notamment expliquer pourquoi aujourd'hui certaines œuvres, bien qu'en tout point « artistiquement » médiocres, sont portées au pinacle – tandis que d'autres, de ce même point de vue « artistique » largement supérieures à celles-ci, ne récoltent que dédain, indifférence, voire condamnation… de la part des membres d'une telle critique uniquement soucieuse de cette « conformité-aux » catégories de ce toujours même « politiquement-correct » : même si, en vérité, la pire chose qui puisse encore arriver à ces œuvres, c'est de continuer d'être estimées par cette critique néo-progressiste quoique cette fois-ci pour de mauvaises/(uniquement) idéologiques-(non)esthétiques *raisons* !). Et qui

ne comprend par là que le véritable « malheur » de l'époque (littéraire) où nous sommes réside en ce trait que les jugements (du même nom) qu'elle porte sur ses productions (elles : scripturaires) sont désormais uniquement régis par des considérations de type *idéologique* (peu important d'ailleurs le contenu de cette « idéologie » – la nature de son « politiquement correct »); certes chaque époque (littéraire) qui a précédé la nôtre avait, elle aussi, son « politiquement correct » (à elle et (différent du nôtre – son *idéologie dominante*) ; mais ce qui, me semble-t-il, caractérise la nôtre, c'est la *prégnance*, devenue peu ou prou incessante et tyrannique : omniprésente, de cette « idéologie » et de son « politiquement correct » à elle ; et « prégnance » si puissante que toutes les œuvres (contemporaines ou venues du passé), si elles veulent seulement exister (ou continuer de le faire), se doivent aujourd'hui de *passer sous les fourches caudines* de leur examen/jugement à l'unique lumière des catégories de cette même idéologie (devenue *archi*-dominante) : ce qui explique notamment pourquoi l'exercice de ce qu'on appelait jadis la « critique littéraire » (ou cinématographique) a pris peu ou prou, depuis quelques temps, la forme de tels « procès-en » (où il s'agit pour ce néo-critique, non plus tant de dire pourquoi il a (ou non) aimé cette œuvre, que d'abord, et selon, de défendre ou d'accabler son auteur des « charges » (idéologiques) qui *a priori* pèsent sur lui – cas, on vient de voir, de l'inepte lecture par Léa Salamé de la filmographie de l'« accusé »-Truffaut). Ce pourquoi aussi cette époque (littéraire) nôtre a pris récemment la forme d'une « ère du *soupçon* » généralisé où les œuvres (à commencer par celles du passé – les fameux « classiques »), et pour seulement continuer d'être « reçues », se doivent avant toutes choses, désormais, de se justifier des *accusations* que l'instance idéologico-critique de ce « politiquement-correct » (nôtre) pourrait être amenée à porter contre elles ; et « accusations » dont leur défenseur (lui aussi : néo-progressiste) se doit lui aussi, et avant toutes choses, de les « laver »: quitte en ce but à exciper, dans le cours de ce genre de « procès-en » (selon : machisme, ou racisme, ou… etc.), d'arguments parfaitement idiots et de toute façon, hors-de-propos (tel que celui dont use par exemple l'avocate-Salamé pour défendre le cinéaste-Truffaut – cette citation dans la filmographie de son « client » de la scène de cette gifle portée par la femme-Deneuve à l'homme-Depardieu : regardée par la journaliste comme une *preuve* de « non-machisme » du réalisateur !). Ce qui signifie aussi par là que, au temps de cette « ère du *soupçon* » généralisé-idéologique à l'encontre des œuvres, l'exercice de la critique littéraire (ou cinématographique, ou artistique, etc.) ne peut lui même qu'épouser le

mouvement d'une sorte de *judiciarisation* (au sens bien sûr ici non plus tant pénal – puisque les accusés (les « classiques ») sont morts – qu'idéologique –; et « judiciarisation » où il ne s'agit plus tant de juger ces œuvres sur leur valeur intrinsèque-artistique que, d'abord leur *conformité* ou non aux « valeurs » de ce « politiquement correct »: ce qui explique aussi pourquoi, dans cette « époque (littéraire) » nôtre, les critiques (du même nom) ont de plus en plus tendance à ressembler, selon, à des défenseurs ou à des procureurs – à des avocats ou à des *flics*.

Il est clair en tout cas que, passés au crible unique de ces examen/« procès-en » *conformité*-avec les catégories idéologiques de notre présent « politiquement correct », la plupart de « *nos* classiques » seront déboutés de leur prétention à demeurer… ces « classiques »: tant dans leurs œuvres pullulent des éléments qui, à ces catégories, et malgré tout le zèle de leurs défenseurs/seuses) on a vu chez Léa Salamé, au moyen de *quels* arguments, ne sauraient de toute façon correspondre (suffisant pour s'en convaincre de se contenter de relire ne serait-ce que ce que disent ces auteurs du passé – le plus souvent d'ailleurs : des hommes (autre « charge » à verser au dossier de l'accusation) –… des *femmes*!). Il faut donc s'attendre, dans un avenir pas si éloigné qu'on pourrait le croire, à assister à une sorte de « grand remplacement » de « nos » actuels « classiques » (décidément, aux yeux de l'idéologie dominante de ce « politiquement-correct », *indéfendables*) au profit d'autres (« classiques ») choisis, eux, sur l'unique critère de leur conformité-aux catégories (du même nom) : ce qui peut ressembler au scénario d'un (mauvais) roman de politique-fiction (ou plutôt ici : de « culture »-fiction) ; mais scénario qui, en vérité, a déjà commencé de se mettre partout sournoisement en place : ne serait-ce que par le choix idéologiquement tendancieux des textes qu'ont fait aujourd'hui étudier aux élèves des « écoles de la République » (l'autre jour, pour donner un exemple entre mille, celui du slameur « Grand Corps Malade » – sur lequel ma fille Marie-Sarah (14 ans) avait un devoir à rendre !). Il n'est donc plus tout à fait impossible d'imaginer une (nouvelle) « époque littéraire » dont les (eux aussi : nouveaux) « classiques » seraient, au lieu par exemple en philosophie de saint Augustin, Judit Butler… ou, dans le domaine cette fois-ci littéraire, au lieu de Proust, Annie Ernaux ! Et après tout, si les critères de jugement littéraire ou philosophique ont changé : consistant désormais et uniquement en ceux de cette *conformité-à* des catégories (purement) idéologiques (peu importe lesquelles), on ne voit

pas du tout pourquoi il faudrait s'émouvoir de tels « remplacements » des « classiques » par d'autres plus idéologiquement/politiquement corrects. On objectera à ces considérations qu'après tout chaque époque (littéraire) nouvellement apparue a relu le fond scripturaire-culturel qu'elle avait hérité du passé à la lumière de ses propres catégories (critiques) ; sauf que cette relecture, si elle proposait d'autres approches des « classiques » de ce fonds, n'allait pas jusqu'à les remettre en cause en leur statut (exemple notamment, en France, des « Lumières » – penseurs « progressistes » s'il en est – qui, Voltaire en tête, révéraient les auteurs du « Siècle de Louis XIV »); et aucun des républicains de 1792 n'auraient eu l'idée de remettre en cause le statut de « classiques » d'un Corneille ou d'un Racine parce que ceux-ci, en leur temps, avaient été des monarchistes – voire de retirer des programmes scolaires un Bossuet parce qu'il était, lui, cet archevêque catholique (spiritualité que pourtant les révolutionnaires de 1789 abhorraient) –; et de la même façon, en Russie, il n'est venu à aucun des Bolcheviks de 1917 l'idée saugrenue de dénier leur statut de « classiques de la littérature russe » à des auteurs tels que Pouchkine, Gogol ou Tolstoï : au motif par exemple qu'ils auraient été des « réactionnaires » (ce que pourtant, au regard de l'idéologie bolchevik, ils ne pouvaient qu'être). Où l'on comprend par ces exemples en quoi réside le « très-particulier » de notre propre époque (littéraire) – et du fait justement qu'elle n'est plus tant « progressiste » (comme l'étaient encore les révolutionnaires de 1789 ou 1917), mais bien, à présent *néo*-progressiste (*i. e.* : en ce mode « pavlovien ») –: et époque qui elle, parce que désormais entièrement possédée/subjuguée par sa passion idéologique (en ce même mode plus « pavlovien » que pensif), n'hésite plus à faire, un sort aux anciens auteurs (que révéraient pourtant encore, à d'autres époques (littéraires), leurs pères progressistes) : se proposant aujourd'hui de les remplacer par d'autres eux plus conformes-à l'idéologie dominante (ce qui pratiquement donne ceci que, aux élèves des « écoles de la République », on préférera donner comme thème d'une « explication de texte » un texte de Grand Corps Malade… plutôt, par exemple qu'une oraison funèbre de Bossuet – et pourquoi en effet, dans la perspective que je viens d'indiquer, faudrait-il s'en formaliser outre mesure : n'y a-t-il pas là à l'œuvre, en un tel (grand) remplacement « culturel », une cohérence tout à fait logique ?). Bien sûr il se trouvera toujours quelques grincheux/archaïques/réactionnaires pour, au nom de la « qualité littéraire », s'offusquer de tels « (grands) remplacements »; mais objecteurs auxquels l'idéologue néo-progressiste de service aura beau jeu de clouer le bec en les taxant d'« élitistes »; voire, si cela n'est

pas suffisant, en ressortant « pavloviennement » son concept bourdivinien de « capital culturel »: celui qui fera venir l'oraison du second comme de la « littérature bourgeoise » et le texte de « slam » du premier comme de la « littérature populaire-prolétarienne » (ce qui si l'on y songe, et au vu de l'insigne médiocrité de l'« œuvre » de G.C.M., est dans le fond *terriblement méprisant* pour ce « peuple » et sa « culture » – car même Bourdieu, je suppose, savait très bien qu'entre les deux (entre le « classique » (ancien) Bossuet et le « *néo*-classique » G.C.M.) il n'y avait, comme on dit, « pas photo »); et même si également, encore, il serait plus difficile qu'on croit de dire en quoi au juste consiste cette « supériorité littéraire » du texte de l'archevêque sur celui du slameur – je l'ai fait une fois dans cette *Profondeur* (quoique dans le registre musical – en m'amusant à mettre en balance l'œuvre de Bach avec celle… du groupe « Abba ») –; mais tentative que je ne rééditerai pas ici pour ce que je vois bien que ce qui, en une telle démonstration, pêcherait toujours désormais serait cette notion même de « qualité littéraire » qui, dans la perspective de l'autre notion de (pur) scripturaire » dans l'intervalle par moi développée, risquerait de… (ici le texte et le développement s'interrompent).

(Conférence donnée par l'auteur de ces lignes, il y a deux jours, dans un cinéma de Toulouse autour de la projection de l'*Interstellar* de Christopher Nolan – où je m'étais contenté de réinvestir l'analyse que j'ai faite de ce film dans mon *Une Porte sur l'été*, dixième tome de cette *Profondeur* –: l'éditeur de celle-ci ayant pour l'occasion disposé ses treize tomes (*L'Éternité et après* venant tout juste de sortir) sur une table, dans le fond de la salle de projection ; et sentiments mêlés du conférencier (improvisé) à la vue de cette masse d'ouvrages proposés assez fourni, de cet *Interstellar* (que je voyais moi pour la première fois sur grand écran et en V.O. sous-titrée) ; dont celui, somme toute assez paradoxal chez un auteur, d'une sorte de *honte secrète*: comme si s'étalait là, par ces piles de livres bariolés rassemblés sur leur présentoir, ce que je considère pour ma part comme une/la *névrose scripturaire*… qui me les a fait écrire/composer/*commettre*: Quel était donc ce (prétentieux) scripteur qui, en pleine période (littéraire) essentiellement marquée par la production de « petits traités », s'attelait à la tâche, peu ou prou incongrue et in-tempestive de la rédaction d'un tel « grand récit »; et cela de manière d'autant plus « prétentieuse » que cet auteur ne disposait, pour le faire, d'aucune légitimation particulière: ni sociale, ni universitaire…

et encore moins médiatique ? D'où aussi peut-être, une fois la conférence terminée et son conférencier ayant dès le lendemain regagné, après ce (très bref) séjour dans la « grande ville », sa périphérique/enclavée province – et accessoirement : le manuscrit en cours de ce *Champ profond* (celui où j'écris ces présentes lignes) –, l'autre sentiment d'une sorte de *grand soulagement* (d'essence, comme la « honte » qui l'avait précédé, lui aussi *scripturaire*) ; et « soulagement » qui, je le comprends maintenant : maintenant que j'ai regagné ma maison d'écriture (au fond des bois), ne peut que saisir tout scripteur engagé en une telle aventure (du même nom)… lorsqu'il réintègre l'*atelier du silence* où il œuvre dans un quasi-anonymat (littéraire) et autre discrétion (scripturaire). Ma répugnance de plus en plus marquée, à mesure que les années passent et que mon « grand récit » s'écrit, d'avoir à m'« expliquer » sur, non seulement le *contenu* de celui-ci, mais aussi sur la *légitimation* de sa rédaction : pour ce que celle-ci sans doute, dans le cas des ouvrages « (purement) scripturaire » que je dis, ne peut jamais être qu'une *auto-légitimation* – *cf.* notamment la question que m'avait posée il y a quelques années un jeune homme qui, à la vue de l'alignement (déjà conséquent) des tomes de cette *Profondeur*, m'avait demandé quel « projet » au juste avait inspiré la composition de cet « océan textuel »; et question à laquelle bien sûr j'avais été dans l'incapacité de répondre : pour ce que sans doute, dans le cas de l'écriture de tels « grands récits »/rédaction de tels ouvrages « (purement) scripturaires », le schéma (encore « littéraire, trop littéraire ») qu'il y aurait, dans la pensée de leur auteur, *d'abord* un « projet » que ce même auteur, *ensuite*, essayerait de poursuivre ne « fonctionne » plus ; et cela parce que de tels ouvrages, comme j'ai déjà eu plus haut l'occasion de l'affirmer : *cf.* dans un développement précédent mon analyse de la polémique Debord/Lefort sur le *Spectacle* du premier, ne cherchent pas tant à démontrer une thèse – Debord dit : à « avanc(er)-vers » (une conclusion) – qu'à « répét(er) inlassablement » *la même chose*; mais « chose » si (pensivement) « riche » que sa *seule exposition*, en le mouvement de son développement spiralé-fugué, fait plus écrire un/son scripteur que si celui-ci s'était (encore littérairement) proposé de démontrer quelque « thèse »/poursuivre quelque « projet »/avancer-vers quelque « conclusion »: toutes notions (thèse/projet/conclusion) qui, on le comprend, n'ont cours que dans la dimension de ce « (strict) littéraire » – mais plus dans celle de ce « (pur) scripturaire »… qu'il s'agit, pour le scripteur de tels ouvrages (du même nom), non plus tant de démontrer/poursuivre/avancer-vers que d'illustrer et explorer).

Cette « Conférence-*Interstellar* » donnée dans un cinéma de Toulouse a cependant eu le mérite de me permettre de m'« expliquer », non tant sur le contenu de mon « grand récit », que sur la *façon* dont il s'écrit ordinairement : celle que je qualifie ici de « (purement) scripturaire »; et occasion qui m'en a été donnée lorsqu'un des auditeurs de cette conférence (peut-être l'excellent modérateur Éric Coulon dexxxxx) m'a posé la question de savoir quel rapport existait entre, justement, le contenu de ce livre et l'analyse que, en un des tomes de celui-ci : cette *Porte sur l'été*, je faisais du film de Christopher Nolan ; à quoi j'ai (autant que je m'en souvienne) répondu par cette observation que les œuvres que, dans cette *Profondeur*, j'étais amené à commenter ne procédaient nullement d'un choix encore « littéraire » de ma part : plutôt de ce fait que c'était *ces œuvres mêmes* qui, par mon livre, avaient su se *faire accepter* (ceci expliquant notamment pour quoi, dans mon « grand récit », certaines de celles-ci, pourtant regardées comme canoniques, ne figuraient pas – « brillaient, comme on dit par leur absence »: ce dont certains de mes lecteurs ne manquent pas de s'étonner (« pourquoi ne parles-tu jamais de… ? »)). Étant clair que, pour en rester à l'exemple cinématographico/para-littéraire/de cet *Interstellar*, le scripteur de ce *Une porte sur l'été* ne s'est pas dit, à un moment de sa rédaction, « il faut absolument que je parle de ce film », mais que c'est plutôt ce film, le souvenir émerveillé de sa projection, qui a donné le sentiment à cet auteur que certains de ses thèmes et de leur traitement « science-fictif » correspondaient presqu'idéalement à ceux que problématisaient dans le même instant l'écriture en cours de cette *Porte*: dont notamment celui de cette « vie-en-vérité »… dont le *motif* me semblait en tout point correspondre à celui développé par Nolan dans cet *Interstellar*; et voilà comment un « blockbuster » hollywoodien s'est retrouvé à figurer dans un livre de (pour dire vite) *pure métaphysique*… qui, par ailleurs, ne dit mot d'autres penseurs et philosophes : pourtant regardés eux comme les phares de cette discipline même (« métaphysique »): tout se passant comme si ce n'était pas tant la réputation de *sérieux intellectuel* attachée à certaines œuvres qui les faisait, par mon livre, accepter que d'abord le *pur plaisir* (du même nom) que la lecture ou la vision de ces œuvres m'ont procuré ; restant à se demander de quoi au juste est tissé ce « plaisir » question à laquelle, dans le cours de cette *Profondeur*, j'ai répondu par les mots, selon, de « vertige », ou d'« émerveillement », ou de « rêve » (même si je ne doute pas qu'il en

existe bien d'autres). *Être ici est un prodige*: qui ne comprend par là que les œuvres « retenues » par mon « grand récit »/« capturées » par le flux scripturaire de son immense rédaction sont justement celles qui, chacune à sa façon, illustrent la sentence de Rilke/surlignent la dimension toujours « prodigieuse » de ce simple et apparemment banal « être-ici »… tandis que les autres, celles qui n'ont pas été retenues/capturées-par : n'ont pas su se « faire accepter »-par ma *Profondeur*, se caractérisent elles par le fait que, tout aussi intellectuellement « pointues » qu'elles puissent nous apparaître, ont toujours manqué/sont toujours passées *à côté de* cette même dimension de « prodige »: celle qui fait que la vie humaine-pensive, comme on dit, « vaut vraiment la peine d'être vécue ». Où l'on comprend aussi par là que les « œuvres » dont je parle ici se caractérisent par ce trait que, avant même de s'inscrire dans le mouvement de la recherche d'un « savoir », selon, scientifique ou philosophique, elles cherchent d'abord à retourner cette « vie » vers ce qui toujours est *en amont* de ce désir de « savoir » – et qui est en réalité sa véritable origine –: l'*étonnement* devant le « prodige » simple que c'est d'« être ici »; et « étonnement » sans lequel il n'y aurait ni pensée, ni langage, ni même quête de ce « savoir ». Et par exemple, pour revenir au « blockbuster » science-fictif de Nolan, on serait bien en peine d'identifier à quel « savoir » conduit au juste sa projection aux « innocents spectateurs » (probablement venus là dans l'unique but de se « divertir ») de cet « hollywoodien » *Interstellar*, mais « diverti(ssement) » qui, dans la mesure où son propos se meut tout entier dans cet « en-amont » de toute « quête du savoir » (Hawking), s'avère peut-être plus « instructif » que si son auteur, au lieu de nous raconter cette histoire d'amour, de gravité et de « trou noir », avait réalisé par exemple quelque documentaire sur la Relativité générale ou la Mécanique quantique ; et cela parce que son film (en apparence de pur « divertissement ») projette (en réalité) son spectateur dans une « région » (en vérité) plus (pensivement) originelle que celle où sont (ensuite) apparues ces « théories scientifiques »: celle-là même tissée de la *conscience* préalable par la créature humaine-pensive du « prodige » que c'est d'« être ici » (et « conscience » d'un tel « prodige » dont cet *Interstellar*, sous sa facture science-fictive/hollywoodienne, serait comme la *piqûre de rappel*).

Il est clair par exemple (pour demeurer dans le registre para-littéraire de cette « science-fiction ») que je n'aurais pu tirer aucun commentaire du type de celui que j'ai fait de cet *Interstellar* d'autres « blockbusters » appartenant

à ce même registre : tels que par exemple la série des Stars *war*, ou encore le plus récent-décevant *Ad Astra* de Brad Pitt (lui pourtant, du point de vue « philosophique », plus ambitieux) ; et cela non tant pour la raison que ces « productions », sorties de la même « machine à rêves » hollywoodienne que celle du film de Nolan, seraient cinématographiquement inférieures à celle-ci… que parce qu'elles ne nous projettent jamais (ou alors : seulement *par la bande*) dans cette « région » pensive-scripturaire qu'explore, lui, le « blockbuster » de cet *Interstellar*; et « région » (celle donc de cet « en-amont » de toute « quête de savoir »/dimension du « prodige » que c'est « d'être ici ») qui explique la grande *richesse herméneutique* de ce film : que certes n'illustrent pas les autres « blockbusters » science-fictifs cité plus haut (d'où peut-être leur tendance, pour corriger le défaut de cette « pauvreté herméneutique », à abuser des « effets spéciaux » – ce qui est d'évidence le cas, sinon de cet *Ad Astra*, du moins de la série des *Stars Wars*). Il est clair que dans celle-ci, et malgré la chatoyante diversité des mondes explorés, nous ne sommes jamais vraiment « dépaysés »: la saga *Stars Wars* n'étant à tout prendre qu'une banale histoire de « princesses et de chevaliers »… seulement transplantée au niveau « galactique »/science-fictif – comme si, dans le fond, on n'avait jamais quitté la cour du roi Arthur (à ce détail, lui aussi : science-fictif, que les néo-chevaliers « Jedy » de cette néo-Table Ronde « galactique » auraient remplacé leurs épées par des « sabres-lasers »); et défaut d'un tel « dé-paysement » qui s'explique par le fait que, pour l'obtenir, il ne suffit pas de multiplier (en ce but) les « effets spéciaux «, mais plutôt de travailler sur les *catégories de pensée* situées en-amont-de ce genre d'histoire : ce que ne font jamais hélas ! celles qui composent la saga *Stars Wars*… où il n'est jamais médité, comme le fait Nolan dans son *Interstellar*, de thèmes tels que le temps, l'espace, la gravité, etc. On « objectera à cette objection » que, si Lucas avait fait cela : transformé sa « bande-dessinée galactique » en une telle méditation peu ou prou « métaphysique », il n'aurait peut-être pas, du fait de cette « intellectualisation » de son propos, rencontré le succès (planétaire) qu'a connu sa « saga »; sauf que le prix à payer pour un tel refus d'aborder ces thèmes (réputés métaphysiques-intellectuels) a été ce constant *défaut de dé-paysement* qu'illustre sa série ; et cela parce que la source d'un tel « dé-paysement », avant que d'être *visuelle*: s'originant en ces (ébouriffants) « effets spéciaux », est d'abord *pensive*: si bien que, pour obtenir un tel « effet » de « dé-paysement », il ne faut pas tant travailler sur les *images* (par le moyen justement de ces « effets spéciaux ») que sur les *catégories de pensée* qui président à la réception de celles-ci par le spectateur

(je note par ailleurs que le film de Nolan – bien que pouvant après tout essuyer ce reproche d'« intellectualisme » – a lui aussi connu un très grand succès – preuve peut-être que l'« intellectualisation de son propos » par le réalisateur de cet *Interstellar* n'a pas nui tant que cela à sa réception par le spectateur moyen/*mainstream*). Il est possible après tout que ce spectateur-là, lorsqu'il choisit d'assister à la projection d'un « blockbuster » de science-fiction, ne recherche qu'un pur « divertissement » – ce que j'appelle ici pour ma part un (peu) « dé-paysement » (spécialité traditionnelle du genre science-fictif – où l'on ne cherche pas tant à « réfléchir » qu'à, dans le fond, *rêver*) –; mais « di-vertissement » (avec cette fois-ci *trait d'union*) dont on comprend par les considérations qui précèdent que, pour être obtenu, il doit à partir d'un moment, quittant le stade du (strict) *visuel* pour celui du (pur) *pensif* (pour dire vite: celui des « effets spéciaux » pour celui de la « méditation métaphysique »), accepter une sorte de *subversion des catégories de pensée* de son spectateur; et « subversion » sans laquelle il n'est aucun « dé-paysement » de celui-ci – et par conséquent non plus: aucun « di-vertissement » du même (pour ce que ce « di-vertir » comme ce « dé-payser » sont d'abord, avant même que d'être (strictement) « visuels », des *opérations* (purement) *pensives*) –; et « opérations » qui, pour parvenir à cette sensation de di-vertir/dé-payser, se doivent d'accepter cette « subversion » de certaines « catégories de pensée » – celles auxquelles coupe ordinairement le spectateur moyen/*mainstream* (de ces « blockbusters ») –… par d'autres qui elles, profitant de l'*alibi* de ce registre « science-fictif »/para-littéraire, sont en vérité les seules susceptibles de dé-payser/di-vertir pleinement ce même spectateur.

Or, dans la même saga *Stars Wars*, ces di-vertir/dé-payser ne sont jamais obtenus que par des moyens (strictement) *visuels*; alors que seuls, comme on vient de le dire, des moyens (purement) *pensifs*, parce que, eux, toujours situés « en-amont-de » (ceux plus « visuels »), permettraient de communiquer au spectateur la pleine sensation de ces di-vertir-et-dé-payser… qui seuls sont en mesure de reconduire ce même spectateur au « prodige » que c'est d'« être-ici »: ce que l'on peut encore exprimer en posant que, si *un peu* de di-verti(ssement) éloigne de ce « prodige », *beaucoup*, s'il épouse la forme de ce « dé-pays(ement) » en mode « (purement) pensif », y ramène; et de quoi au juste cherche-t-on à se « di-vertir » lorsque on lit ou visionne une « œuvre de di-vertissement »? Le mot on le sait au moins

depuis Pascal !) a mauvaise presse : désignant des spectacles peu ou prou destinés, par notamment la voie du rêve et de l'exotisme (science-fictif – tous ces mondes qu'on explore sans avoir à quitter son fauteuil de cinéma), à faire-oublier-à/dé-tourner-de, ne serait-ce que le temps d'une projection, leur spectateur sa réalité quotidienne – généralement considérée comme plate, grise et ennuyeuse (mais du moins, elle, « vraie ») –; à moins que ce ne soit l'exact contraire : à moins que les mondes (chatoyants et merveilleux) dans lesquels nous projettent ces « di-vertissements » soient, eux, les seuls « réels et vrais » (tandis que celui que nous considérons ordinairement comme tel – la grisaille quotidienne que nous allons retrouver dès la sortie de la salle de cinéma – soit de tous le plus *illusoire*?) ; et cela parce que les mondes que nous proposent de visiter ces œuvres de « (pur) di-vertissement » sont en réalité, sous leur facture merveilleuse/science-fictive, bien plus proches de ce que j'appelle ici « le prodige que c'est d'être ici », et « prodige » dont, alors, le monde que nous considérons ordinairement comme le seul « vrai et réel » aurait pour fonction de nous dé-tourner et di-vertir (chose étrange à penser qu'une telle *inversion* du sens de ce mot de « divertissement » – dont le « di-vertir » ne résiderait pas là où on croit : non dans les mondes merveilleux auxquels nous introduisent ces œuvres de « (pur) di-vertissement », mais au contraire dans celui, gris et quotidien, que nous retrouvons fatalement dès la fin de la projection de ces « œuvres »). Si bien aussi que, lorsque nous assistons à la projection d'un de ces « blockbusters » science-fictifs-hollywoodiens – toujours peu ou prou méprisés par les cinéphiles (parce que regardés par ceux-ci comme « œuvres de (pur) di-vertissement ») –, nous ne cherchons pas tant à nous « di-vertir » de l'autre monde gris et ennuyeux, mais du moins, lui, bien *réel*, qui poursuit invariablement/monotonement son cours à l'extérieur de la salle de cinéma… que, tout au contraire, à nous convaincre-du/pointer-le « di-vertir-du » (« prodige que c'est d'être ici ») en vérité à l'œuvre en ce même monde (gris, plat, ennuyeux et quotidien). Tout se passant ici, dans le cours de telles projections cinématographiques, comme si nous ne cherchions rien d'autre qu'à nous ressourcer à une *autre réalité* qui, bien que dénoncée par tous les esprits « raisonnables » de ce monde (du même nom) comme irréelle et illusoire : de « pur (donc) di-vertissement », s'avère être en fait la *seule vraie* ; et toujours pour la même raison qu'elle est celle *la plus en adéquation avec* ce « prodige » qui, lorsqu'il est clairement conscientisé par l'« innocent spectateur » de ces œuvres censées être de « (pur) divertissement »: de ces « blockbusters » hollywoodiens/science-fictifs, fait venir

l'autre « di-vertir » à l'œuvre… en ce monde gris, raisonnable et supposé être le seul « réel »: alors qu'il est peut-être, de tous, le plus « irréel et illusoire ». Mais où l'on comprend aussi, par cette inversion du sens du mot de « di-verti(ssement) », qu'il nous faut peut-être cesser d'affecter à celui-ci la connotation peu ou prou péjorative qui (depuis au moins, avons-nous dit, Pascal) lui est ordinairement associée ; et par exemple, chaque fois que son vocable est utilisé dans une critique (littéraire ou cinématographique), nous demander avant toutes choses *de quoi* au juste ce « di-verti(ssement) » est censé nous « di-vertir »; et question dont la réponse, si elle est poussée, comme je viens de le faire ici, dans ses derniers retranchements, risque fort de bouleverser toutes les conceptions que nous nous faisons ordinairement de ce monde supposé être le seul « réel » – et accessoirement : de ce qu'il considère, lui, comme des œuvres, ou non, de « (pur) diverti(ssement) » –; alors que, comme on l'a vu, ce monde même, réel et « raisonnable », n'est peut-être lui même encore qu'une (autre) « œuvre de di-verti(ssement) »: dont le « de-quoi » ne serait alors rien d'autre que le « prodige que c'est d'être ici ».

Or ce « prodige » dont le plus souvent nous n'avons pas conscience (ce pour quoi aussi ce monde « réel-raisonnable » nous apparaît à l'usage si gris, plat, ennuyeux, etc.) – est justement la *raison d'être* de ces « blockbusters » science-fictifs/hollywoodiens – et accessoirement : la raison de leur succès jamais démenti (malgré l'invariable mépris dont témoignent, sous l'accusation d'être justement des « œuvres de (pur) divertissement », envers ceux-ci les « cinéphiles ») –; et cela parce que ces « blockbusters » ne font rien d'autre que d'exploiter le filon, toujours secrètement présent dans l'âme de leurs « innocents spectateurs », de la conscience (plus ou moins claire) de ce même « prodige (que c'est d'être ici) »; même si comme on l'a vu, à ce « prodige », ces « blockbusters » (censés donc être de « (pur) di-verti(ssement) » – des « machines à rêves ») viennent de manière plus ou moins *efficace*: en ce mode « (strictement) visuel » dans le cas, par exemple, de la série *Stars Wars*, en un autre plus « pensif » dans celui de cet *Interstellar*. Mais où l'on voit que, dans les deux cas, de « de-quoi » du « di-vertir » qu'ils sont censées illustrer – celui donc de ce monde « réel-raisonnable » (qui en vérité ennuie tout le monde) – peut très bien *s'inverser* en un (ici le mot manque) qui lui même (ici le texte s'interrompt) ; et « invers(ion) » qui, sous couvert de « di-verti(ssement) » de son spectateur, ne fait rien

d'autre que de remettre celui-ci *en-contact-avec* ce « prodige (que c'est d'être ici) »: par lui toujours peu ou prou *perdu de vue* (ou : « de pensée »); et (re-)« contact » qui explique aussi l'étrange plaisir que nous prenons à assister aux projections de tels « blockbusters » (censés pourtant être de « (pur) diverti(ssement)) : alors que, s'ils n'étaient que *cela*, il est clair, d'une part, que nous ne les apprécierons pas autant que cela : avec une telle intensité (ici l'adjectif manque), et que d'autre part : n'étant pas ces « cinéphiles », nous ne saurions établir entre eux quelque « hiérarchie » critique que ce soit (exemple notamment, lors de cette conférence, de la mise en balance entre l'*Ad Astra* de Brad Pitt et l'*Interstellar* de Nolan – que l'immense majorité de l'auditoire jugeait « supérieur » au premier : mais suivant *quel* critère au juste ?). Où l'on comprend par là que le plaisir très particulier que nous retirons du visionnage de ces « blockbusters » science-fictifs – à condition bien sûr d'avoir pris son parti des *poncifs* du genre : le voyage spatial, les extraterrestres, les robots, les paradoxes temporels, etc., etc. (et « poncifs » dont je peux comprendre qu'ils en arrêtent plus d'un sur le seuil la projection ou de la lecture de telles œuvres : *cf.* ce que dit le biographe Carrère de l'incipit-à-« Bétatron » de *L'Œil dans le ciel* de Dick) – est d'essence en réalité toute *métaphysique* : pour ce que de telles productions, par le *dé*-paysement (para-littéraire/science-fictif) qu'elles procurent à leur spectateur, ne font rien d'autre que de *surligner*, en cette forme du même nom, ce toujours même « prodige (que c'est d'être ici) »; et « prodige » qui est bien sûr, lui, tout entier d'ordre « métaphysique » : si bien par exemple que le désir de visionner l'*Interstellar* de Nolan ou celui de (re)lire la *République* de Platon procède finalement du même mouvement : ce que d'ailleurs le second confirmait lorsqu'il disait que la source de toute « philosophie » résidait en… l'*étonnement* ; et que recherchent après tout les réalisateurs de ces « blockbusters »… sinon à procurer d'abord à leurs spectateurs ce « sentiment » : quitte, on l'a vu chez certains de ceux-ci, à abuser en ce but de ces (somme toute : *métaphysiquement*/superfétatoires) « effets spéciaux » (tandis que Platon lui, en ce même but, ne disposait que des sorcelleries uniquement pensives de… la dialectique – quoique peut-être, après tout, les « effets spéciaux » : non tant visuels que langagiers, de son temps). Et en effet, dans cette même conférence consacrée à l'*Interstellar* de Nolan : dont le contenu était entièrement tiré de l'interprétation que je fais de ce film dans mon *Une Porte sur l'été*, je montrais que tous les thèmes abordés par celui-ci – la « dimension transcendante de l'amour », la « structure duplice de la vérité », le temps, etc. – étaient bien d'ordre *métaphysique* : quoiqu'à

ce bémol que ceux-ci, pour ce que le « blockbuster » de Nolan était censé être un « di-verti(ssement) » de tonalité science-fictive, recevaient chacun un *signifiant* du même nom – respectivement : la gravité, les trous noirs, les décalages temporels-relativistes, etc. – ; et « signifiant(s) » qui permettaient en quelque sorte à son spectateur de « faire de la métaphysique sans le savoir » ; c'est-à-dire encore une fois, en ce mode para-littéraire/science-fictif/« di-verti(ssant) », d'être confronté à ce « prodige que c'est d'être ici » ; mais « prodige » dont, le plus souvent, nous n'avons pas conscience : ce pourquoi, pour le retrouver : nous convaincre de sa réalité pratique et omniprésente, nous acceptions de nous confiner pendant deux ou trois heures dans une salle obscure… où il va nous être donné, quoique sous l'apparence d'un « (pur) di-verti(ssement) », en vérité une sorte de *cours de métaphysique*… seulement science-fictif/« appliqué ».

En ce sens, la discipline para-littéraire/science-fictive : dont, adolescent, je dévorais littéralement les ouvrages (je venais d'un milieu, comme on dit, socialement/culturellement/intellectuellement « modeste » – dont la fréquentation des « grandes œuvres » de la littérature ou de la philosophie n'était certes pas le souci majeur !) aura constitué pour moi comme la *propédeutique* aux autres disciplines (regardées, elles, comme plus « sérieuses ») dont, bien plus tard, l'*illustration non-universitaire* comme « autodidacte » par moi allait constituer le « fond » de la rédaction de mon « grand récit » : métaphysique, théologie, critique littéraire ou picturale, etc. ; tout s'étant un peu passé comme si, en sautant presque *sans transition* de la lecture d'un Dick ou d'un Cordwainer Smith à celles d'un Rimbaud, d'un Proust ou d'un Heidegger, je n'avais finalement que *transplanté* une même « structure (scripturaire) » à des « objets intellectuels » regardés eux, par l'instance (du même nom), comme radicalement différents – et toujours pour la même raison (que je viens de détruire au développement précédent) que, tandis que les premiers relèvent encore de ce « (pur) di-verti(ssement) », les seconds eux appartiennent toujours-déjà au registre du « savoir » et de la « culture » –; alors que dans le fond, pour moi, lire le « space opera » des *Seigneurs de l'Instrumentalité* ou le « traité de métaphysique » (pour dire vite) de *Être et temps* relevait de la toujours même recherche (par moi) d'un certain *plaisir* (scripturaire)… qui aura donc constitué (pour moi) l'*unique critère de jugement* de tous les ouvrages qui, depuis quarante ans, me sont tombés entre les mains (et encore aujourd'hui, lorsque j'ouvre un

livre de « philosophie » ou de « littérature », si ce « plaisir »-là n'est pas au rendez-vous, et malgré toutes ses qualités objectives-« intellectuelles », bien vite je le referme – restant alors à déterminer de quoi au juste ce « plaisir » (spécial-scripturaire) est tissé : la suite du présent développement sera consacré à tenter de répondre à cette question). Et je vois bien que ce qui, dans le fond, constitue l'« originalité » du « grand récit » de cette *Profondeur* (si tant est que celle-ci le soit – « originale »), c'est que, si son « littérateur », dans le cours de sa rédaction, est devenu un peu plus « savant » et « cultivé », son « scripteur », lui, est resté exactement le même que l'adolescent (peu ou prou : littérairement-culte) qui, il y a quarante ans, dévorait avec passion les ouvrages (aux couvertures laides et bariolées) de la para-littérature de cette « science-fiction »: si bien que, chaque fois que l'auteur de cette *Profondeur*: devenu dans l'intervalle (de ces quarante années) quelque peu plus « savant » et « cultivé », ouvre un nouveau livre, c'est en fait l'*ancien adolescent*, uniquement féru/soucieux, lui, de « di-verti(ssement) »: en cette forme notamment para-littéraire/science-fictive, *qui ressurgit*… pour, sur cet ouvrage, délivrer son jugement (non tant « littéraire » – *i. e.*: « savant » et « cultivé » – que « (purement) *scripturaire* »); et jugement dont on a vu que son *seul critère* est ce « plaisir spécial » (du même nom) que doit avant toutes autres appréciations lui procurer l'ouvrage examiné : car sinon il sera immanquablement rejeté (par l'« adolescent (scripturaire) » – et même si le « littérateur (savant/cultivé) » qu'il est dans l'intervalle devenu aurait bien aimé lui, pour sa part, en poursuive la lecture). Or un des noms de ce plaisir « spécial-scripturaire » que doit, selon l'adolescent-scripturaire dont l'avis continue de présider à tout jugement critique(-littéraire) sur quelque ouvrage que ce soit, est, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'avancer dans le cours de cette *Profondeur*, « vertige » – *cf.* notamment ma conception de la philosophie en tant que, non pas « école de *sagesse* », mais bien « de *vertige* » (ce qui peut notamment expliquer pourquoi c'est *d'un même front* que je suis en mesure de lire un « space opera » ou un « traité de métaphysique »: parce qu'en fait les deux explorent la même dimension de ce « vertige », selon, pensif ou science-fictif) –; mais exigence d'un tel « vertige » qui, on le comprend dès lors, se rapporte elle-même à ce que j'ai appelé plus haut le « prodige que c'est d'être ici »; et « prodige » que disent en effet aussi bien un « space opera » (science-fictif) qu'un « traité de métaphysique » (pensif) : car pour quoi j'ai pu affirmer plus haut que le plaisir que nous procure la vision de certains « blockbusters » (hollywoodiens/science-fictifs/ de « (pur) di-verti(ssement) ») est toujours d'essence *métaphysique* (ce qui

ne signifie nullement d'ailleurs que, pour goûter à ce « plaisir », il faille forcément « faire de la métaphysique » – même si bien souvent, visionnant une de ces productions, nous en faisons *sans le savoir*: en un mode non-scolaire-anti-institutionnel).

La (re)lecture de certains passages de mon *Éternité et après* (à l'occasion de la publication – en cet octobre 2020 où j'écris ces lignes – de ce douzième tome de la *Profondeur*) me fait soudain prendre conscience, à mesure que les « volumes » de celle-ci s'accumulent, de la *croissante dimension d'obsessionnalité* qui caractérise désormais son écriture – incroyable lourdeur de la construction de certaines phrases, « barbelés » (V.G.) de leur ponctuation, redites quasi-incessantes d'un toujours même propos, etc. –; et prise de conscience (d'un tel et si patent « mal-écrire » – pour dire vite) qui m'amènerait presqu'à douter du « bien-fondé » de toute cette aventure scripturaire… qui, si elle poursuit dans le sens de cette « obsessionnalité », risque fort de déboucher bientôt dans la rédaction d'un livre *proprement illisible* (et cela d'autant plus que, avec cette *Éternité*, je n'en suis encore qu'à son douzième tome – *quatre* volumes inédits ayant, dans l'intervalle (scripturaire), de cette rédaction d'ores et déjà été composés: dont on peut craindre que, dans le même sens de cette croissante « illisibilité », ils n'aient rien arrangé du tout!). Mais c'est aussi que, chaque fois que je me remets à mon (immense/impossible/illisible) manuscrit, le *flux de la pensée* qui m'assaille alors est si dru, épais et violent qu'il contraint l'écriture – qui tente (si malhabilement) d'en rendre compte – à devenir elle-même cette sorte de *coulée de lave* (pensive-scripturaire)… qui ne peut en effet, à partir d'un moment, que *flirter* avec cette « illisibilité » (littéraire) – que je suis, comme on le voit ici, le premier à constater et, dans une certaine mesure, à déplorer: même si en même temps je vois bien que ce « mal-écrire » (pour dire toujours aussi vite) n'est rien d'autre que la *rançon* que doit payer le « littérateur » (que j'abrite encore en moi) au « scripteur » (que, par cette rédaction, je suis progressivement devenu) –; et scripteur qui lui n'a visiblement plus cure de ces catégories (encore « littéraires », « trop littéraires ») de « bien- » et/ou de « mal-écrire »: pour ce que le but (lui purement/uniquement scripturaire) qu'il poursuit, en la rédaction obstinée d'un tel (de plus en plus: illisible/impossible) « grand récit », ne relève plus du tout, justement, de tels soucis peu ou prou « formels(-littéraires) ». Où l'on comprend aussi par là que le « mal-écrire » qui, à mesure que s'accumulent les tomes (innombrables/

illisibles/impossibles) de cette *Profondeur*, caractérise, en cette forme de plus en plus « obsessionnelle », leur rédaction… doit être regardé par leur (de plus en plus lui aussi hypothétique) lecteur comme le *dommage collatéral* qu'engendre, dans la dimension de ce « (strict) littéraire »: dont une des caractéristiques et justement cette exigence de « bien-écrire » et autre « clarté de l'exposition, l'introduction, en ce mode comme « orthogonal », de celle de ce « (pur) scripturaire »; et dimension qui, elle, n'a cure de telles catégories (encore « (strictement) littéraires » – telles que donc : « ces bien-écrire » et autre « clarté de l'exposition », etc.); pour ce que visant elle, lorsqu'elle se mêle de composer un livre : qui ne peut donc être, dans sa perspective « spéciale », qu'un « grand récit », à rédiger alors un ouvrage « plus fait pour être écrit que pour être lu » (Kafka parlant de son *Château*) : ce que je crois cette *Profondeur*, si l'on m'autorise un tel (immodeste) rapprochement, est en train de devenir à vitesse accélérée. Il va de soi que le scripteur de cette *Profondeur* ne fait pas « exprès » de « mal-écrire » ou de rendre toujours plus « obscur » et « illisible » son propos ; sauf que, ayant à partir d'un moment de la rédaction de son « grand récit », pris conscience que ces « mal(-écrire) » et « obscurité d'exposition » (de son propos) relevaient tout entiers de l'exigence en lui de ce « (pur) scripturaire », il a dû, s'il voulait malgré tout continuer d'illustrer/explorer la « dimension » (du même nom), *prendre son parti* de tels (évidents) « défauts (littéraires) »; mais « défauts » que rien dès lors n'empêche de regarder, dans la perspective spéciale/orthogonale de la rédaction de cet (impossible/illisible) « grand récit », comme des *vertus, elles scripturaires*: cette inversion (qui n'est peut-être après tout qu'un pur sophisme – notamment destiné à justifier aux yeux de l'auteur vieillissant de cette *Profondeur* le fait qu'il est entré dans une phase de *déclin* de la rédaction de celle-ci) constituant comme le *pari* que, à partir d'un moment de l'écriture de quelque « grand récit » que ce soit, doit faire tout scripteur désirant mener jusqu'à son terme l'aventure (elle-même scripturaire) d'une telle rédaction (quitte donc, en ce but, à prendre le « risque (littéraire) » de tels « mal-écrire » et autre « obscurité de l'exposition » – mais « risque » qui chez moi comme je l'ai déjà souvent dit, était en vérité fort *minime*… dans la mesure où, du fait de ma situation d'auteur à peu près inconnu/« à peine identifié sous le nom de (?) », personne en vérité (ni « hypocrite lecteur », ni instance critique-littéraire plus ou moins officielle-spectaculaire) n'attendait mon livre : si bien que l'écriture de celui-ci, favorisée d'un tel climat de *clandestinité* (littéraire), a pu s'autoriser toutes les audaces (scripturaires)… sans trop redouter qu'à un moment ou à un autre de son

(ici le mot manque) on puisse lui en faire reproche.

C'est une chose étrange pour un auteur de faire la constatation lucide du *déclin* de son propre livre – qui n'est peut-être que le reflet, à ce miroir scripturaire/non-courtisan, de celui de son esprit (progressivement gagné par l'impuissance pensive et l'« idiotie ») –; et tandis que cependant, sous sa plume obstinée, les phrases continuent d'affluer, toujours aussi abondantes, en ce mouvement (littérairement) insouciant… du respect par leur scripteur des catégories (du même nom) : celles qui toujours exigent de celui-ci cet effort en vue de ces « bien écrire » et autre « clarté de l'exposition » (de son propos) ; mais exigences dont je vois bien, à présent, que je suis (peu ou prou : définitivement/rédhibitoirement) dans l'incapacité d'y correspondre : si tant est d'ailleurs que, dans les tomes plus anciens de mon « grand récit », j'y sois jamais parvenu (aucune auto-flagellation dans ces considérations – seulement la constatation lucide que, du fait de ma « structure » résolument scripturaire-obsessionnelle, à ces catégories, je n'ai jamais vraiment souscrit. Je pourrais bien sûr, de ces « défauts (littéraires) », me justifier en opposant, à ceux qui seraient tentés de m'en faire le reproche, la fière réponse que fit un jour Debord à un imbécile qui lui reprochait de ne pas être « un écrivain » – et réponse où l'on pressent tout le mépris que les « (purs) scripteurs » éprouvent généralement pour les « (stricts) littérateurs »:

> *Je ne suis pas « un écrivain », je n'ai rien respecté des valeurs de cet art. J'ai laissé de telles ambitions à des Dantzig* [N.D.A. : le nom de l'« imbécile » en question] *(…)*
>
> « Cette mauvaise réputation »

; même si je vois bien que, pour ma part, je n'ai pas (même) les moyens d'une telle (si méprisante – quoique, dans le cas de Debord, si justifiée) réplique – et d'abord pour ce que, à certains moments de ma vie, j'ai *vraiment* essayé de devenir cet « écrivain » avec le succès mitigé que l'on sait) –; étant clair que, pour la produire, il faut justement être un très grand « écrivain »: ce que fut, je crois, le même Debord (ce qui rend presque pathétique la critique qu'adresse l'infime « littérateur » Dantzig – au nom précisément de ces « valeurs » littéraires-artistiques (que ce même Dantzig est censé « défendre et illustrer ») – à l'auteur de la *Société du spectacle* –

étant clair que, si l'on n'est pas du tout obligé de souscrire aux « thèses » de celles-ci, seulement dénier à leur scripteur la qualité d'« écrivain » (et même dans le cas de Debord : de « grand écrivain classique ») vous expose immédiatement à un *ridicule achevé*: dont Dantzig, je le crains, ne s'est jamais relevé). Non, s'il me fallait m'identifier, moi, à quelque figure choisie dans le vaste répertoire de la « littérature mondiale » (pour dire vite), ce serait bien plutôt celle du narrateur de l'admirable *Des fleurs pour Algernon* de Daniel Keyes (encore un ouvrage de S.F.) ; et personnage qui, « idiot » ou « simplet » au début de ce roman, traverse, suite au traitement médical qu'on lui fait subir pour le guérir, justement, de son « idiotie », tout le spectre intellectuel des divers stades de l'intelligence : confinant presque parfois, dans certains passages, au franc « génie », avant que de revenir, son « traitement » ayant finalement échoué à son état originel de « simplet »: tout le déchirant de cette histoire résidant en le fait que, d'un tel retour-à cette « idiotie », le sujet de cette expérience/narrateur de cet *Algernon* est le *premier*, à certains inquiétants détails, *à s'apercevoir* – et avant même les savants et scientifiques qui ont conçu le traitement (pour ce que, du fait de celui-ci, leur cobaye, dans l'intervalle, est devenu, *plus intelligent* qu'eux) – ; et voici que bientôt dans les derniers chapitres du roman, réapparaissent les mêmes phrases bancales, constellées de fautes d'orthographe : un des signifiants les plus spectaculaires de ce « retour de l'idiotie » chez le narrateur, qui avaient présidé à ceux, initiaux, de la rédaction de son manuscrit (en la forme d'un « Journal » qu'à leur cobaye, pour mesurer ses « progrès » avaient demandé de rédiger les scientifiques organisateurs de l'expérience – mais sans imaginer qu'un jour ce même « cobaye » y lirait, lui, tous les signes de son (proche) effondrement intellectuel). Où l'on comprend par là que passionnant (para-littéraire) et le décisif (scripturaire) dans la *parabole science-fictive* imaginée par Daniel Keyes résident essentiellement en ce fait que cet « effondrement intellectuel » d'un sujet devenu, à un moment de l'intrigue : par manipulation scientifique-artificielle, « supérieurement intelligent »… est décrit du point de vue, non pas des acteurs de cette manipulation, mais de celui de ce sujet même : du cobaye de cette expérience ; et « situation (d'énonciation) » qui fait de toute la fin de cet *Algernon* (après des centaines de pages uniquement consacrées aux « progrès intellectuels » de son narrateur) une sorte de *chronique annoncée* de son effondrement (du même nom)… *par ce narrateur même*: dont l'« intelligence supérieure » (ainsi acquise en ce mode scientifique-artificiel) ne lui sert plus, à partir d'un moment, qu'à se convaincre lui-même de la certitude de la survenue

de l'événement de cet « effondrement » même (et cela de manière plus lucide et plus (scientifiquement) rigoureuse que les initiateurs de cette expérience – puisque comme on l'a vu, par celle-ci, il est devenu plus « intelligent » qu'eux : meilleur scientifique que les « savants » eux-mêmes) ; mais alors en quoi la situation du héros-narrateur – passé successivement du statut d'« idiot » à celui d'homme (supérieurement) intelligent (avant de revenir à son stade initial) – de cet *Algernon* a-t-il rapport avec la mienne propre : celle du scripteur de cette *Profondeur* qui décèle lui aussi partout désormais, dans son manuscrit en cours, les même signes de son (proche) *effondrement scripturaire* ?

Il ne s'agit pas tant ici bien sûr, comme le fait de héros du livre de Keyes, de traverser l'étendue du spectre intellectuel (de l'« esprit » humain (pour revenir à l'« idiotie des débuts du roman) que celle du spectre *scripturaire* de la rédaction de cette *Profondeur* (même si les deux « traversées » sont peut-être, après tout, liées – étant clair que, l'âge venu, l'auteur de ce *Champ profond* a probablement moins de « capacités intellectuelles » que celui, par exemple, du *Voyage des morts* ou du *Secret de la vie* ; et même s'il est, dans l'intervalle de ce voyage sur le papier, probablement aussi devenu plus « roué » et moins « naïf »). Presque « classique » dans les débuts, l'écriture de mon « grand récit », à mesure que s'accumulaient petit à petit cette épaisse *coulée de lave* (pensive-scripturaire) que je disais plus haut ; et épaississement progressif d'une telle « coulée » qui (re)conduit à présent son scripteur, non pas peut-être à l'« idiotie » de ses débuts « intellectuels » qu'a l'*illisibilité originelle* qui préside à toute pensée (celle en l'occurrence de cette « Profondeur »)… tant qu'elle n'a pas commencé à dé-rouler/dé-velopper/dé-ployer/dé-layer le *pur bloc d'opacité* (elle aussi : pensive) qu'elle était avant qu'un obscur scripteur, il y a maintenant près de vingt-cinq ans : dans une chambre abolie, ne soit visitée de la nécessité de, cette « opacité », la *déchirer* : par l'écriture sur une page (elle aussi : perdue) d'une première phrase/énonciation d'une première « idée » – l'incipit-« talisman » (V.G.) de mon « grand récit » :

> *Il y a deux perspectives, la naturelle – celle que nous expérimentons à chaque instant dans l'exercice quotidien de la vision –, et la noble, la métaphysique, inventée par le Quattrocento, et qui, plus qu'un moyen pictural, est d'abord une donne mathématique sur l'espace. Que cette donne apparaisse*

en Europe, et plus particulièrement dans les cités marchandes italiennes, à la fin du Moyen Âge, n'est évidemment pas fortuit. Elle témoigne d'un premier retrait du sacré dans le monde : l'Occident est le lieu mental de la planète où surgit pour la première fois ce processus aujourd'hui partout dominant. Et pourtant, la perspective est à l'origine un espace sacré : celui inventé par les artistes toscans pour mettre en scène des épisodes de la vie du Christ. Elle est d'abord utilisée comme moyen de production de beauté : elle magnifie les actes d'un homme-dieu. Elle est donc, dès son apparition, ambivalente : espace sacré et, en même temps, mise en scène d'un retrait du sacré, le point de fuite unique résultant du monothéisme, et son abaissement sur l'horizon de la descente de Dieu sur la terre, c'est-à-dire de l'Incarnation. (À ce titre, l'expression « point de fuite » est hautement significative ; car qui donc « s'enfuit » dans le schéma perspectif, qui donc se retire, si ce n'est le dieu lui-même, libérant par ce retrait un espace nouveau, profane, dont les générations futures vont faire peu à peu leur séjour ?) La perspective est de bout en bout une invention d'inspiration chrétienne.

(et phrase, idée qui allaient être bientôt suivies de millions d'autres). Où l'on comprend dans cette perspective que rien n'empêche de lire l'entièreté de cette (immense) *Profondeur* comme la « traversée » de l'intervalle (pensif-scripturaire) qui sépare *deux illisibilités* : celle qui a précédé le début de la rédaction de ce « grand récit » et celle à laquelle, en ce mode peu ou prou obsessionnel/scripturaire, cette même rédaction, au bout de dix-sept tomes : selon, publiés ou encore inédits, revient à présent ; tout se passant ici comme si l'épaississement de la « coulée de lave » (pensive-scripturaire) qui caractérise l'écriture des plus récents tomes de cette *Profondeur* n'était rien d'autre que le signe (ou le symptôme ?) d'un tel « retour », sinon à l'« idiotie » des débuts de mon (grand) « roman philosophique », du moins à l'*illisibilité originelle* de sa « pensée » : ce que j'appelle plus haut son « pur *bloc* d'opacité (pensive) »… et « bloc » qui, par la rédaction sur une page (lointaine et perdue) de l'incipit (que je viens de (re)citer), avait commencé de se fissurer en la forme de cette « coulée de lave (scripturaire) » ; mais coulée dont l'épaississement progressif – constatée *par son scripteur même* à la relecture de certains de ses tomes les plus récents (exemple de celle – peu ou prou décevante – de cet *L'Éternité et après*) – apparaît à celui-ci comme le signe annonciateur de la (prochaine) reconstitution de cette « opacité » (même) qui, parce qu'elle était « au début » (de la rédaction de son « grand récit »), doit nécessairement/fatalement se retrouver « à-la-fin » : quand la

lave (pensive-scripturaire) dont la « coulée » avait constitué l'écriture entière de cette *Profondeur* aura fini par se *figer absolument* (ce pour quoi aussi ce même scripteur, bien que parfaitement conscient de ce processus de « fige(-ment) » (pensif-scripturaire) à l'œuvre dans la rédaction/« coulée » de son « grand récit », *ne cherche pas tant que cela* à tenter d'y remédier – pour ce que pointant probablement en ce « figement » (progressif-obsessionnel) de son écriture la nécessité qui inspire, accompagne et *meut* toute aventure/entreprise de type « scripturaire »: étant au moins clair à ses yeux que la pensée qui, durant les dix-sept tomes de la rédaction de son « grand récit », s'était déployée en le mouvement plus ou moins (ici le mot manque – « labile »?) de cette coulée de lave (pensive-scripturaire) ne pouvait, à partir d'un moment de cette (immense) rédaction, que re-venir, par le processus d'un tel « figement » (du même nom), à ses opacité/illisibilité/stupeur *originelles*). Et voilà pour quoi aussi le scripteur de cette *Profondeur* – outre le fait qu'il est très *paresseux* (mais défaut « littéraire » dont j'ai montré plus haut qu'il se tourne volontiers en une « *vertu* scripturaire ») – ne cherche que *très modérément* à parer-à ce (re)devenir (scripturairement) illisible/(pensivement) opaque de la rédaction de son « grand récit »: pour ce qu'il pointe en celui-ci une sorte de *fatalité* (du même nom – « pensive-scripturaire »); et « fatalité » qui n'est pas tant le signe annonciateur d'un (proche) « effondrement intellectuel » du scripteur de cette *Profondeur* (qui finira bien pourtant, lui aussi, par survenir – *cf.* dans *Algernon* les « fautes d'orthographe » qui, constellant les premières pages du manuscrit de son narrateur « idiot », reviennent en force à la fin), que la *preuve* que l'écriture du « grand récit » (éponyme) était bien, *dès son commencement*, une aventure/entreprise de type (uniquement/« purement ») *scripturaire*: car sinon comment pourrait-il accepter de… (ici le texte et le développement s'interrompent) ?

C'est une chose étrange pour un auteur que d'assister (comme « en direct ») au « figement » même (en cette forme obsessionnelle/scripturaire/pensive) de *sa propre écriture*; et expérience en laquelle il ne doit pas pointer une déchéance (littéraire) qu'une (ici le mot manque) (scripturaire) : pour ce que ce qui, à cet instant, lui arrive n'est rien d'autre que l'*effectuation* de tout ce qui, depuis le début de la rédaction de son « grand récit », était *en-venue*, et « en-venue » à laquelle il ne saurait logiquement s'opposer : pour ce qu'une telle « opposition », si par mésaventure il lui arrivait de vouloir y procéder, viendrait de toute façon et *toujours* « trop tard » (comment

prétendre résister à cela qui « vient », en ce mode scripturaire-pensif, depuis près de vingt-cinq années d'écriture serrée – autant vouloir s'opposer à la force d'inertie d'une locomotive « de tropes » en mouvement). Il me faut donc accepter le progressif « devenir-illisible » de mon propre livre (et accessoirement : le progressif « devenir idiot » de son scripteur)… en le plaçant, ce « devenir », dans la perspective plus englobante de la rédaction d'un ouvrage qui, par ce risque désormais couru par lui, presqu'à chaque phrase, de ce « figement » de la coulée (pensive-scripturaire) de son écriture, peut maintenant *s'interrompre à tout instant*: situation que déjà, dans mon précédent *Recherche Extrême*, j'avais prévue/envisagée (quoiqu'encore, en ce temps-là, de manière plus abstraite et « littéraire » – alors que maintenant, poussé par l'inertie scripturaire de l'« en-venue » de la rédaction d'un « grand récit » (de 15000 pages), *j'y suis*: alors que maintenant, rédigeant la présente phrase, je me dis qu'elle ne sera peut-être, en effet, suivie d'*aucune autre*). Ce pour quoi le sentiment qui risque de présider à l'écriture du dernier quart du « Journal intellectuel » de ce *Champ profond* (dans lequel je viens tout juste d'entrer) sera, non tant même celui de doute et/ou d'inquiétude, que celui de *curiosité*; et procédant de la question suivante : comment mon « grand récit », « en-venue » depuis tant de tomes et d'années, va-t-il s'arranger maintenant – maintenant que chacune de ses phrases peut aussi bien être la *dernière* (chacune de ses « idées » l'*ultime*) –… pour malgré tout tenter de poursuivre/pro-longer sa cavalcade scripturaire sur le papier ? Il y a quelque temps encore, dans je ne sais plus quel tome de mon « grand récit », j'avouais que désormais, *chaque* fois que je me remettais à son (immense) manuscrit, j'ignorais le plus souvent *de quoi*, dans le développement que je commençais, j'allais au juste parler/écrire ; mais où l'on comprend à présent, par les considérations qui précèdent, que ces ignorance-et-indécision s'étendent désormais au « chaque » de « *chaque* phrase »: dont aucune maintenant, quand elle commence, n'est certaine de *parvenir à sa fin* – et indécision dont le signe (ou le symptôme est bien sûr, depuis presque deux tomes, la croissante fréquence d'apparition de tous ces « Ici le texte s'interrompt » et autre « Ici le mot manque »: preuve à tout le moins que la rédaction d'*aucune des phrases* de mon livre n'est à présent *garantie*. Pour l'instant, il est toujours arrivé à l'écriture de cet ouvrage que, chaque fois que venait sur son cours un des ces « Ici le texte s'interrompt »: mention qui n'exprimait rien d'autre finalement que le « figement » vu plus haut (quoiqu'encore temporaire) de ce cours, une *autre phrase*, qui n'existait pas l'instant d'avant, *prenait le relais* – voire,

suite cette fois-ci à l'indication de ce « Ici le texte » *et* le développement s'interrompent, un *autre développement* (et même, comme on l'a vu dans l'excipit de mon *Recherche Extrême*: « Ici le texte, le développement et le livre s'y interrompent », un *autre tome* de cette *Profondeur*) –; mais que se passera-t-il lorsque plus aucune phrase suivante, ou développement nouveau, ou tome inédit ne se présenteront plus pour assurer la *continuité scripturaire* de mon « grand récit »… et que par exemple, au beau milieu d'une phrase qui, en son commencement, ne se voyait pas du tout comme l'*excipit inattendu* de cette (même) *Profondeur*, le scripteur de celle-ci sera contraint d'écrire, placée comme les autres avant elle *entre parenthèses*, la mention cette fois-ci d'un « Ici le texe, le développement, le tome… *et le grand récit* s'interrompent »?

Et l'on a vu que déjà, dans les débuts de la rédaction de ce présent *Champ profond*, la tentation d'une telle « interruption *totale* » (phrase/développement/tome/grand récit) avait visité son scripteur qui, pendant quelques semaines de ce fatidique mois de janvier 2020, s'était plus ou moins accoutumé à l'idée d'*arrêter d'écrire* (en même temps, comme je l'ai raconté, que d'arrêter… de fumer!). et qu'il n'avait fallu rien de moins qu'une *révolte du Sens* – déclenchant à l'échelle individuelle, chez son scripteur « regimbant », une grave infection urinaire… en même temps que, à l'échelle cette fois-ci *planétaire*, la crise sanitaire que l'on sait (*cf.* notamment, dans les débuts de ce *Champ profond*, la petite « théorie complotiste » de la « véritable » origine de celle-ci… que je me suis amusé à en tirer) –… pour faire *rebondir* la rédaction de ce/mon « grand récit »: pour faire que, à la phrase *restée en suspens* de cet excipit de *Recherche extrême*, en succède finalement, après ce deux ou trois semaines d'atermoiement, une autre qui, de proche en proche, allait donner naissance à toutes celles qui, maintenant, composent les développements nouveaux du tome in-édit/im-prévu/dix-septième (de ma *Profondeur*) de ce *Champ profond*. Et je me souviens encore, dans la distance temporello-scripturaire de la rédaction de celui-ci, du *moment précis*, somme toute facilement/médicalement datable, où tout cela a (re)commencé: de ce soir du dimanche 1er février 2020 où, brusquement, j'ai été saisi d'une crise de tremblements si violents – que je ne parvenais même pas à me verser le verre d'eau qui m'aurait permis d'avaler quelque médicament (susceptible d'apaiser cette crise) –; et tremblements qui, comme devait me l'expliquer plus tard mon médecin-traitant, n'était

rien d'autre que la prise de possession de mon corps par l'infection… qui, à quelques jours de là, allait m'envoyer à l'hôpital puis, un mois plus tard, sur une table d'opération – et lorsque je ressortis de ma clinique la « covid » était là (et tout ce qui allait s'en suivre – dont la merveilleuse « lune de miel » de son *confinement*) –; tandis que moi, dans l'intervalle, j'avais bien évidemment recommencé d'écrire (et, accessoirement, de fumer!) : contraint que j'étais par le Sens lui-même, qui n'avait probablement pas apprécié l'incartade anti-scripturaire de cette décision par moi d'arrêter d'écrire/fumer, à re-prendre le cours de la rédaction de mon « grand récit » à la *phrase même*, demeurée durant ces quelques semaines en suspens : « Ici le texte, le développement et le livre s'interrompent » (excipit de *Recherche Extrême*), où je l'avais laissé. Et me voici à présent, parvenu huit ou neuf fois plus tard à l'autre extrémité de l'écriture d'un tome (inédit) de cette *Profondeur* : qui normalement n'aurait jamais dû voir le jour, *à batailler avec ce Sens* lui-même qui, bien que m'ayant contraint à reprendre le licol scripturaire, me montre assez que… (ici le texte s'interrompt) : tout se passant un peu comme si ce « Sens », par l'envoi à « son » scripteur des épreuves et autres médicales-sanitaires péripéties que je viens d'évoquer, n'avait cherché rien d'autre qu'à lui signifier que, si interruption de mon/son « grand récit », il devait survenir, c'était à Lui et à Lui seul d'en *décider* ; et cela parce que cette interruption devait procéder, non tant d'un volontarisme (littéraire) de la part d'un auteur, que de l'inertie (scripturaire) « en-venue » depuis le commencement de la rédaction de ce « grand récit » ; et inertie à laquelle aucun auteur, fût-il le « scripteur » de celui-ci, ne saurait raisonnablement s'opposer : pour ce que *c'est au livre lui-même*, par figement de sa coulée (pensive scripturaire…) de le faire ; et voilà pour quoi, bien que de plus en plus conscient des « devenir-illisible » (de son texte)/« devenir-idiot » (de son scripteur) à l'œuvre dans cette *Profondeur*, j'en poursuis vaille que vaille et sans plus guère de (ici le mot manque…) la (désormais : uniquement/purement scripturaire) rédaction.

Mais viendra-t-il seulement un jour ce moment où, sur la page terminale d'un manuscrit encore aujourd'hui dans les limbes scripturaires, j'écrirai le nécessaire *excipit* de cette *Profondeur* : « Ici le texte, le développement, le tome et le grand récit s'interrompent » ; ou bien, cette phrase (sa parenthèse), ne sera-t-elle pas immédiatement suivie d'une autre qui, en aventurant à son tour sur le papier son intempestif énoncé, ruinera d'un seul trait de plume

toutes les bonnes intentions (du même nom – « clôturantes » terminales) de celle qui l'avait précédée – et par là : fera rebondir/repartir encore une fois la grande machine à tropes de ce « grand récit » (dont l'écriture *jamais* ne doit s'interrompre – ce pourrait être une version scripturaire de l'*enfer* : un auteur condamné à poursuivre durant l'éternité, tel un Sysiphe expiant sa faute (du même nom – scripturaire), la rédaction d'un livre commencé durant son existence terrestre-littéraire) ? Dans le conte fantastico-théologique « Le miracle secret » de ses *Fictions*, Borgès a imaginé l'histoire d'un littérateur, auteur notamment « de la tragédie inachevée *Les Ennemis* », qui, condamné à être fusillé, reçoit du ciel, par faveur spéciale, le délai nécessaire à l'achèvement de cette œuvre – qu'il regarde, parmi toutes celles qu'il a « données à l'impression », comme la seule susceptible de le « racheter » (restant à savoir aux yeux de qui ou de quoi – puisque cet « achèvement », s'il lui est accordé, est de toute façon destiné à demeurer « secret » : comme son « miracle » du même nom) :

> *Hladik avait dépassé la p. 166/167 un repentir complexe (…) Hladik voulait se racheter de tout ce passé équivoque et languissant par le drame en vers* Les Ennemis *(…)*

; et voici que ce délai, au moment où la « quadruple décharge » de ses bourreaux va le faucher, lui est « miraculeusement » accordé – l'« univers physique s'arrêt(e) », le temps *se suspend* :

> *Les armes convergeaient p. 170 du monde figé (…)*

; et « suspen(sion) » de ce temps qui, « durant » environ une « année entière » : que Hladik va passer face à son peloton d'exécution « figé », va donner loisir à notre littérateur de reprendre, corriger, modifier et finalement *terminer* son drame (travail dont Borgès justifie la possibilité par le fait que celui-ci est en vers – et donc : plus facile à « mémoriser ») ; et cela jusqu'à ce que, ce travail de « toilettage littéraire » étant achevé, le devenir, ainsi « miraculeusement » suspendu durant une année, revienne brutalement sur son infortuné/heureux auteur – et « retour » qui constitue aussi le dénouement de la nouvelle :

> *Il termina son drame p. 172 à neuf heures deux minutes du matin.*

(restant alors à identifier le rapport qui peut bien exister entre la situation du (fictif) héros de la « Fiction » de Borgès – (fictif) auteur d'un (fictif) drame *inachevé* – et celle du, lui, « réel » scripteur de cette « réelle » *Profondeur* – quoique cherchant elle aussi, comme ces (fictifs) *Ennemis*, à procéder à un/son « achèvement »: étant au moins clair que c'est en ce mot que réside le véritable sujet/motif du « conte métaphysique » de Borgès). Jaromir Hladik « a sollicité de Dieu » le délai (temporel) nécessaire à l'« achèvement » de son drame, parce que seule cette œuvre lui apparaît susceptible de le « racheter » du « repentir complexe » que lui inspirent ses autres publications : essais et poèmes qu'il juge pour sa part (littérairement ou pensivement) insuffisants (« équivoques ») – voici à ce propos la prière que, la nuit qui précède de son exécution, pour obtenir ce délai, il adresse à ce « Dieu » (qui va donc l'exaucer en la forme d'un/de ce « miracle secret »):

si j'existe de quelque façon p. 169 et le temps t'appartiennent (…)

(où le mot-clef est bien sûr celui de ce « justifier » – même si cette « justifi(cation) », destinée elle aussi à demeurer « secrète »: comme le « miracle » (du même nom), ne concerne finalement que l'auteur de cette prière et le « Dieu » auquel elle s'adresse : ce que confirme un peu plus loin la précision apportée par Borgès que son héros, ayant finalement obtenu le délai sollicité (pour l'achèvement de son drame), « ne travaill(era) pas pour la postérité (puisque celle-ci de toute façon ne connaîtra jamais la version définitive/achevée de ces/ses *Ennemis*) ni même pour Dieu (dont, ajoute comiquement Borgès, il conn(ait) peu les préférences littéraires »; mais pour qui ou pour quoi alors ?). Où l'on comprend que le désir qu'a Hladik d'« achever » son drame – quitte en ce but à solliciter de « Dieu » un délai temporel-« miraculeux » (puisqu'à ce Dieu « les siècles et le temps appartiennent ») – est lié à ceux de ces « rach(at) »-et-« justifi(cation) »: sauf que, dans ce « Miracle secret », ni son narrateur (Hladik), ni son auteur (Borgès) ne nous disent jamais *à quels yeux* ces rach(at)-et-justif(ication) » doivent s'exercer – ne nous fournissant finalement que des indications quant à la *manière* par laquelle le premier procède à ce travail de « toilettage littéraire »/« achèvement » de son drame :

Il n'avait pour tout document p. 171 la version primitive (…)

(sans jamais, on le voit, nous en donner sur la raison – elle d'évidence :

sotériologique (« rach(at)-et-justifi(cation) » – qui pourtant a inspiré/présidé-à… ce travail « littéraire »).

Relisant pour les besoins de cette glose l'admirable nouvelle de Borgès, je m'aperçois tout à coup qu'une de ses étrangetés – qui ne m'avait nullement frappé lors de sa première/lointaine lecture – réside en le *contenu*, de signature (strictement) littéraire, de la prière que son narrateur adresse à « Dieu »: après tout, tant qu'à solliciter un « miracle » de Sa part, pourquoi ne pas Lui avoir demandé de lui *sauver la vie* – ce qui, sinon à Dieu du moins à un auteur de « fiction », est toujours possible (imaginons la scène – celle que vécut par exemple le « scripteur »-Dostoïevsky – où arriverait au dernier moment, celui où les fusils déjà se lèvent, la *grâce* du condamné – mais alors la nouvelle eût été tout autre (et probablement : littérairement bien inférieure)… et son « miracle », en tout cas, n'aurait plus rien eu de « secret ») –; mais non : Hladik ne sollicite du Dieu, qui pourtant peut épargner sa vie, que ce délai temporel-scripturaire nécessaire à l'achèvement de sa « tragédie envers *Les Ennemis* »; preuve assurément que l'*undercurrent* de ce conte est bien de nature *sotériologique*: même si, aux yeux de Hladik (et probablement aussi : de Borgès), ce « salut-là » (soterios) ne peut être que d'*essence littéraire*; peu chalant à nos deux littérateurs de « sauver leur vie » – mais par contre, parvenir à « terminer » le texte qu'ils considèrent comme leur « chef-d'œuvre », et même si la version définitive-achevée de celui-ci est condamnée à demeurer inconnue de la « postérité »: « secrète » comme le « miracle » qui leur aura permis de la rédiger, voilà qui ne saurait les laisser indifférents !… Le thème de l'*achèvement de l'œuvre* est clairement le signifiant central du « conte métaphysique » de Borgès : Hladik sollicite de Dieu le délai nécessaire à l'« achèvement » de son drame envers *Les Ennemis* parce que, à ses yeux, seul ce livre, entre tous ceux qu'il a « donnés à l'impression » – essais ou poèmes qu'il juge, à l'aune de la perspective de sa mort prochaine/certaine, fort sévèrement (pensivement) insuffisants pour les premiers, (littérairement) exécrables pour les seconds).

Dans ses examens de p. 167 qui ne les héritât (…)

–… lui apparaît susceptible de « justifier » la « vie », entièrement consacrée à « l'exercice problématique de la littérature », qu'il a menée (et vie qu'à présent il va devoir quitter en ce mode brutal et prématuré – l'ironie (ou

le très-nécessaire) d'un tel destin étant que, si ses bourreaux (nazis) l'ont condamné au peloton d'exécution, c'est justement *à cause* de cet « exercice problématique de la littérature » en général et, plus particulièrement, de sa traduction (qu'il juge pour sa part « déficiente ») du *Sepher Yezirah*:

En 1928, il avait traduit p. 165 encourager les autres *(…)*

Outre son « sang juif », c'est donc du fait de cette *passion littéraire* – qui a tissé la trame entière de son existence (mais peut-être les deux – judaïté et passion littéraire – sont-ils, à tout le moins aux yeux du « Dieu d'Israël », les mêmes quoi qu'en leur mode respectif, et selon, « scripturaire » ou « littéraire ») – que l'infortuné héros de ce « Miracle secret » va mourir: à se demander même si cette fin (mystérieusement/mystiquement *logique*) sous les balles allemandes n'est pas la manière que ce même « Dieu » a choisie pour faire expier à Son représentant (juif) à Prague sa traduction « déficiente » d'un de Ses livres plus « sacrés » – non tant le « punir » des erreurs (« humaines ») que, en celle-ci, il a pu commettre que de la « négligence » à ne pas avoir cherché à les réparer:

Dans ses examens de p. 167 il jugeait moins déficient, peut-être (…)

(à se demander si « Dieu », pour Sa part, n'aurait pas préféré que Hladik, au lieu de Lui demander un délai pour achever son drame (littéraire) *Les Ennemis*, ne sollicite de Son omnipotence de « maître du temps » le même… délai… quoique cette fois-ci pour reprendre et corriger la « déficiente » traduction de ce (lui: « purement scripturaire ») *Sepher Yezirah* – où l'on comprend par là que Hladik, et malgré son « song juif », demeure jusqu'au bout/jusque face aux fusils allemands cet *indécrottable littérateur*: c'est-à-dire cet auteur qui, du fait justement de sa passion « (strictement) littéraire » n'a jamais accédé à l'autre dimension de ce « (pur) scripturaire »… qui est en vérité celle où toujours se meut le Sens et où aussi réside ce « Sens du Sens » qu'est « Dieu »).

Par quoi vient ici peut-être une *autre lecture* (pour dire vite: plus « scripturaire ») de l'intrigue de la nouvelle de Borgès: la condamnation à mort du « (strict) littérateur-Hladik » procéderait, non tant de la « crédul(ité) » du nazi Julius Rothe – qui, sur la foi de « deux ou trois adjectifs

en lettres gothiques » du catalogue de l'éditeur qui a publié la traduction par Hladik du *Speher Yezirah*, a naïvement cru à la « prééminence » de cet auteur-traducteur –, que, en un mode plus secret /profond/« scripturaire », de la « déficien(ce) » de cette traduction (où Hladik *lui-même* estime s'être rendu coupable de « négligence » – « péché (intellectuel) » qui certes, s'il s'était agi de la traduction de n'importe quel autre ouvrage, n'eût guère « mangé de pain »: sauf que, en l'occurrence, ce n'était pas « n'importe quel ouvrage » qu'il fallait cette fois-ci traduire ; rien de moins qu'un des livres les plus saints (ou « sacres ») de la tradition judéo-scripturaire : ce *Sepher Yezirah* inspiré (ou « écrit ») *Par Dieu Lui-même*). Ce que l'on peut encore exprimer en écrivant que, par cette condamnation : fruit d'un quiproquo (la « crédul(ité) » du nazi Rothe), le « (strict) littérateur-Hladik » est comme « puni par là où il a péché » – à savoir : par cette passion « (strictement) littéraire » qui, bien que lui ayant donné toutes les clefs pour… (ici le texte s'interrompt), l'a toujours en même temps empêché d'accéder à cette dimension de « (pur) scripturaire » (celle qu'illustre et explore, lui, le livre de ce *Sepher Yezirah*) – ; et voilà comment on se retrouve devant un peloton d'exécution *nazi*: non tant parce qu'on est « de sang juif » et traducteur d'un livre de la Tradition (du même nom)… que parce que, à cette traduction, on n'a pas apporté l'attention (scripturaire) qu'elle méritait (qu'on l'a traitée « par dessus la jambe » – avec, reconnaît honnêtement Hladik, « négligence », « fatigue » et « conjecture »). Bien sûr Hladik (et peut-être même : Borgès – autre littérateur) ignore la *véritable raison* (mystique-scripturaire) de sa condamnation ; et pourtant, à quelques heures de sa mort certaine/programmée, il ne peut s'empêcher, à la pensée de tous les livres qu'il a « donnés à l'impression », d'éprouver ce qu'il appelle (ce que Borgès appelle) un « repentir complexe »; et « repentir » où il n'est pas interdit de pointer la première « surrection » (quoique somme toute un peu *tardive* – puisque dans quelques heures il sera mort) de ce que j'appelle moi, le « (pur) scripteur » de cette *Profondeur*, la dimension… de ce « (pur) scripturaire »; et visite de/par cette dimension qui lui fait sentir, d'une part, toute l'insuffisance « (strictement) littéraire » des ouvrages qu'il a commis (publiés) et d'autre part, de cette commission, la pressante nécessité d'avoir à s'en « racheter » – d'où l'idée qui lui vient, à quelques heures à peine de son exécution, de solliciter du *Dieu (purement) scripturaire d'Israël* ce « délai » qui lui permettra d'« achever » le seul livre qui, à ses yeux, *n'est pas concerné* par le « repentir » (littéraire-)complexe » qu'il éprouve à cet instant (crucial-suprême) à la pensée des autres ouvrages qu'il a commis/

composés/« livres à l'impression »:

Hladik voulait se racheter de tout ce passé équivoque et languissant par le drame envers Les Ennemis *(…)*

(et œuvre dont il faut tout de suite remarquer qu'elle est la seule, parmi toutes celles qui composent sa bibliographie, à, d'une part, ne pas être un essai ou un poème, et, d'autre part : pour ce que justement être demeurée « inachevée », à n'avoir jamais été « livré(e) à l'impression » – et peut-être le moment est-il venu pour moi, l'auteur de cette glose sur le conte de Borgès, de m'intéresser d'un peu plus près du contenu de ces *Ennemis* : dont on va voir que la première question qui jaillit de l'examen de leur « drame envers » (du moins : de ce que Borgès nous dit de lui) est celle du rapport (rien moins qu'évident) qu'il est censé établir avec les autres œuvres de Hladik).

La nuit du 14 mars 1939 p. 164 de Jakob Boehme (…)

(c'est l'incipit de ce « Miracle secret » où Borgès, on le voit, nous présente son héros) comme étant essentiellement l'auteur de la « tragédie (inachevée) » de ces *Ennemis* et de l'essai (lui publié) de cette *Défense de l'Éternité* – notons tout de suite que, en cette brève (et purement bibliographique) présentation, il n'est fait nulle mention de la traduction par le même littérateur de ce *Sepher Yézirah* : alors que c'est pourtant celle-ci qui, en attirant sur Hladik la dangereuse attention du lecteur « nazi » Rothe, va constituer l'« événement déclencheur » de toute l'intrigue du conte de Borgès.

A priori d'ailleurs, les pôles d'intérêt du héros de Borgès semblent plus relever du domaine de la spéculation métaphysique ou théologique – dont attestent l'essai de cette *Défense de l'éternité*, ou cet « examen des sources juives indirectes de Jakob Boehme » (et *a fortiori* bien sûr : cette traduction du *Sepher Yézirah*) –… que la pure création artistique-littéraire : uniquement illustrée/représentée (si l'on met de côté ces « poèmes expressionnistes » – que Hladik semble-t-il se désole d'avoir commis et publiés), elle, par la tentative d'écriture de cette tragédie envers (d'ailleurs : inachevée) de ces *Ennemis* ; et pourtant, au moment de mourir, c'est bien à cette œuvre-là que Hladik, sollicitant de Dieu le délai pour l'achever, demandera *salut*, « rach(at) » et justi« fi(cation) » : non à sa *Défense de l'éternité* ou

à sa traduction du *Sepher Yezirah* (qu'il sait pourtant « déficientes » – et par conséquent : perfectibles). Voilà donc un auteur qui, au moment de mourir, et bien que d'évidence passionné par les questionnements, de type métaphysico-théologique (pour dire vite), se tourne vers l'œuvre de lui qui, apparemment, *relève le moins* de ce domaine – vers ce « drame en vers *Les Ennemis* »… dont je me permets de citer ici *in extenso* ce qu'en dit Borgès (puisque c'est là, sur cette « tragédie inachevée », la seule source d'informations dont nous disposons).

Ce drame observait p. 167/168 et revit interminablement.

Borgès, on le voit, utilise ici deux procédés qu'il affectionne particulièrement : le premier qui consiste à attribuer une œuvre fictive à un auteur qui ne l'est pas moins – ce qui lui permet, cette œuvre, comme il l'annonce dans le Prologue de ses *Fictions*, pas avoir à l'écrire :

Délire laborieux p. 33 un commentaire (…)

(c'est notamment le mode utilisé pour écrire la nouvelle « L'approche d'Almotasim » analysée plus haut) –; et le second consistant à attribuer à ce même (fictif) auteur des œuvres qui, apparemment, n'entretiennent que peu de rapports entre elles – *cf.* notamment l'excipit de la nouvelle « Pierre Ménard, auteur du Quichotte » :

*Attribuer l'*Imitation *p. 74 de cet ouvrage ?*

(nouvelle où, effectivement, la dimension « bathmologique » de toute création littéraire est poussée jusqu'à la mystification) –; l'écriture de ce « Miracle secret » apparaissant dans cette perspective comme un mixte des deux (procédés) : puisque, non seulement Borgès attribue à son (imaginaire) Jaroslav Hladik deux ouvrages (qui le sont tout autant) : ces *Ennemis* et cette *Défense de l'Éternité*; mais qu'en plus le rapport entre ces deux-là, pour ce que le premier est une « tragédie en vers » et le second un essai métaphysico-théologique, n'est rien moins qu'évident : car qu'y a-t-il de commun entre ce que Borgès appelle cette « tragi comédie d'erreurs » (que sont ces *Ennemis* – dont je viens de citer plus haut le « fictif » argument) et cette vaste construction intellectuelle qu'est cette *Défense* (voire même : avec la traduction du *Speher Yezirah* réalisée par Hladik) ? Quelle est donc

la figure de « l'*intéressant homme de lettres* » (expression mise *en français* par Borgès dans ses *Fictions*) qui surgit de cette (improbable) conjonction : voilà l'*énigme bathmologique* que Borgès, en créditant son fictif « homme de lettres » de la composition de ces *Ennemis et* de cette *Défense* (voire de cette traduction du *Sepher Yezirah*), propose au lecteur de son « Miracle secret » (et même moi, qui suis une sorte de « champion du monde » dans l'exercice de la résolution de cette sorte de problèmes littéraires-bathmologiques, je ne suis pas sûr d'y arriver – je crois que j'aurais encore préféré m'attaquer à celui du rapport entre *Imitation de Jésus-Christ* et roman de L.F. Céline (!) – ; mais enfin je peux toujours essayer : peut-être alors en me concentrant sur la caractéristique unique, parmi toutes les œuvres commises par Hladik, que le « drame en vers » de ces *Ennemis* est la *seule* qu'il n'ait pas terminée/« achevée » – et pourquoi cela ?). Après tout les autres livres de Hladik, et aussi sévèrement que leur auteur les juge au moment de trépasser, ont au moins ce mérite (si c'en est un) d'avoir été, eux, « livrés à l'impression » : ce qui n'est pas le cas on la vu – Borgès nous en prévenant même dès l'incipit de son récit (comme si, par là, il nous annonçait d'entrée le *véritable thème* de celui-ci – dont j'ai déjà dit plus haut qu'il était en vérité celui de l'achèvement » de toute œuvre littéraire) –… de cette « tragédie *inachevée* [c.m.q.s.] *Les Ennemis* »; et n'est-ce pas une chose étrange que cet auteur, étant parvenu à bout de la composition des livres apparemment beaucoup plus longs et abscons : les multiples « volumes » de cette *Défense*, la traduction (même « déficiente ») d'un texte aussi complexe que ce *Sepher Yezirah*, n'y soit pas parvenu dans le cas de ces *Ennemis*; œuvre à laquelle, pourtant, il semble fort tenir : puisque c'est vers elle que, au moment de mourir, il se tourne – c'est *à elle et à elle seule* qu'il pense… comme possible moyen de « rach(at)-et-justifi(cation) » de son existence entière-littéraire ? Tout se passant un peu comme si, pour ce qui concerne la seule œuvre de lui qui ressort au registre de la (stricte) création artistique-littéraire : une tragédie *en vers*!, Hladik en avait réservé l'« achèvement » pour des *circonstances spéciales* – et même, dans l'intrigue de ce conte « fantastique », peu ou prou du même nom – : celles donc du « miracle secret » de ce délai accordé par Dieu à Sa créature en vue d'un tel « achèvement ».

(Bien sûr, contre cette idée, on peut toujours arguer que si, à ce moment, Hladik se tourne vers sa « tragédie inachevée » – et non vers sa *Défense* ou sa traduction du *Sepher Yezirah* –, c'est parce que celles-ci, elles, le sont :

achevées/« livrées à l'impression » – mais on a vu en vérité qu'il n'en est rien : que leur auteur secrètement, en son for intérieur, ne les juge pas telles ; et cela parce qu'il sait bien, lui, que cet « achèvement » n'est qu'apparent/pas vraiment *effectué* (sinon en le mode extérieur-vulgaire d'un pur « livrer à l'impression » – que d'ailleurs, semble-t-il, il regrette à présent) : pour ce qu'il n'ignore pas lui, Hladik, auteur de cette *Défense de l'Éternité* et de cette traduction du *Sepher Yezirah*, que les « arguments » de la première sont « trompeurs » et la traduction de la seconde « négligente ». Il pourrait donc très bien au moment de sa mort, cherchant à se racheter/justifier de toute son existence littéraire : consacrée, comme dit Borgès, à « l'exercice problématique » (du même nom), se tourner-vers ces deux travaux-là (et dans une certaine mesure – bien que « livrés, eux, à l'impression » –: tout aussi « inachevés » que ses Ennemis) – mais non : au moment de périr, c'est vers cette œuvre-là qu'il se tourne ; c'est pour l'achèvement de sa « tragédie en vers » qu'il demande à Dieu d'accomplir le « miracle secret » du don d'un tel *délai* temporel-scripturaire ; la véritable énigme, à l'intérieur des autres énigmes vues plus haut, que propose le conte de Borgès à son lecteur résidant donc peut-être en cette question : pourquoi Hladik, entre toutes les œuvres « inachevées » qu'il a laissées derrière lui : peu important ici, on l'a vu, qu'elles aient ou non été « livrées à l'impression », tient-il tant à « achever » le drame en vers de ses/ces *Ennemis* – ou encore : pourquoi voit-il en cet « achèvement » (même secret : puisque la « postérité » l'ignorera toujours – et que les « préférences littéraires » de Dieu, peut-être, portent sur de tout autres « objets »: tels que par exemple ce *Sepher Yezirah* (?), la seule possibilité pour lui d'un quelconque « rach(at)-et-justifi(cation) »?).

Une chose cependant, dans l'argument de ces *Ennemis*: indiqué, ne l'oublions jamais, par le seul Borgès (puisque nous ne disposons pas du « texte original » de Hladik), frappe : la tonalité de croissante « incohérence » qui semble baigner toute la pièce – et incohérence dont l'explication (rationnelle) ne sera livrée au spectateur qu'à sa toute fin… losque celui-ci comprendra que :

> *Le drame n'a pas eu lieu il est le délire circulaire que Kubin vit et revit interminablement* [N.D.A. *: probablement dans l'asile de fous où il a été admis].*

Ici, un indice peut nous permettre d'ouvrir une piste dans l'interprétation de l'intrigue de ce « drame »: celui de la *consonnance slave* du nom de son héros « Jaroslav Kubin »; et consonnance qui, tranchant sur celle *allemande* des autres protagonistes: « Roemerstadt », « Weidenau », fait bien évidemment signe vers le nom, lui aussi: slave (sinon peut-être *judéo-slave*), de ce Jaromik Hladik », (fictif) auteur de ces (fictifs) *Ennemis*: à se demander si, en imaginant l'intrigue de ce « drame en vers », celui-ci ne s'est pas représenté sous les traits du « pauvre fou (en *Mittel-Europa*) » Kubin – hypothèse que semblerait confirmer la précision fournie par Borgès, quelques pages plus loin, que cette « Julie de Weidenau » serait le « symbole » d'une « femme » réelle (qu'aurait peut-être, à l'exemple de son « double » dramatique Kubin, aimée lui aussi Hladik – c'est au moment de l'intrigue de ce « Miracle Secret » où l'infortuné dramaturge se retrouve face aux soldats « allemands »… qui vont le fusiller):

> *Le ciel se couvrit; les soldats parlaient à voix basse. Vainement il essaya de se rappeler la femme dont le symbole était Julie de Weidenau…*

Ces *Ennemis* seraient-ils comme la transposition littéraire/dramatique/« versifiée » de la situation que, toute son existence consacrée à « l'exercice problématique le littérateur judéo-tchèque Hladik, passionné de spéculation métaphysico-théologico-mystico-juive, a connue; et dans cette perspective interprétative (Hladik = Kubin), les correspondances viendraient alors aisément: les sournois « ennemis » qui en veulent au « baron de Roemerstadt » (pour lequel se prend Kubin/Hladik) – et dont la fin de la pièce dévoilera en effet que ce « Roemerstadt » n'est autre que ce « Kubin ») ne seraient rien d'autre que les *antisémites* auxquels a probablement eu affaire, tout le long de son existence d'érudit juif, Hladik; et cette « Julie de Weidenau » une femme (allemande/aryenne) que, peut-être, le même Hladik a aimée: c'est, notons-le, la seule précision biographico-sentimentale, concernant son héros, de toute l'intrigue du conte de Borgès; et même, si l'on y songe, le décor de cette pièce qui « observ(e) les unités de temps, de lieu et d'action », a encore quelque connotation de type judéo-scripturaire: une bibliothèque! Et voilà pourquoi, peut-être, Hladik tenait tant à terminer sa « tragédie en vers »: parce qu'elle est à ses yeux une sorte d'auto-biographie à peine déguisée; et auto-biographie qui, en le présentant lui Hladik devant le (ici le mot manque), est en effet la seule susceptible, parmi toutes ses autres œuvres: moins personnelles, de le « justifier »: parce qu'elle est la seule

aussi, fût-ce sous les traits du personnage « fou » de Kubin : le véritable ordonnateur de la mystérieuse/incohérente intrigue de ces *Ennemis*, *où il est réellement présent.*

> *Le drame n'a pas eu lieu : il est le délire circulaire que Kubin vit et revit interminablement.*

(où les mots de « circulaire » et d'« interminablement » font bien sûr signe vers cette dimension d'« éternité » dont Hladik, dans son autre ouvrage cardinal, a écrit une *Défense* – dont Borgès nous dit ceci :

> *Il [Hladik] jugeait moins déficient p. 167 est une tromperie…*

; et mot de « répétition » qu'on retrouve fort significativement dans la prière que, la nuit précédant sa mort, Hladik adresse à Dieu :

> *si j'existe de quelque façon, si je ne suis pas une de tes* répétitions [c.m.q.s.]*, un de tes errata, j'existe comme auteur des* Ennemis *(…)*

; d'où la nécessité éprouvée par cet « auteur », au moment de mourir, de terminer sa « tragédie inachevée »: car sinon, si cet achèvement n'est pas réalisé, il n'aura en effet été que cette « répétition » (de l'éternité) et : cet « errata » (de Dieu) – d'où la suite de la prière de Hladik à ce même « Dieu (scripturaire d'Israël) »… pour ainsi dire mis en demeure de prouver que, dans la rédaction de son propre et « divin » manuscrit : le temps, il n'a commis, en la personne du littérateur Hladik, ni « erreur » ni « répétition »:

> *Pour terminer ce drame, qui peut* me *justifier et* te *justifier [c.m.q.s.], je demande une année de plus. Accorde-moi ces jours, Toi à qui les siècles et le temps appartiennent (…)*

; le drame *Les ennemis* raconte, en ce mode auto-biographique à peine transposé, l'histoire d'une autre « éternité » – celle « circulaire » et « interminabl(e) » qu'endure/« vit et revit » son (délirant) héros –: si bien que, pour l'« auteur » de celui-ci, parvenir à l'achever, c'est comme *mettre fin* à cette « éternité »-là – et par conséquent : « justifier », en particulier, le travail « (strictement) littéraire » qu'a accompli Hladik en sa vie (sur le point de finir) comme, plus généralement, celui lui « (purement) scripturaire »,

auquel le Dieu juif (du même nom) ne cesse de procéder).

Dans ces *Ennemis*, en révélant à leur spectateur (lui aussi « fictif » – et même : « fictif au carré » –: puisque personne *n'assistera jamais* à la représentation de la pièce « achevée ») la clef de toute l'intrigue de ce drame : que celui-ci « n'a jamais eu lieu », qu'il n'est que le délire d'un « fou », Hladik vient en quelque sorte en aide à son « double » (dramatique) Kubin : que, par l'« achèvement » de sa « tragédie (jusque-là) inachevée », il *délivre* de l'éternité (« circulaire » et « interminabl(e) ») dans laquelle sa folie – peut-être provoquée par l'amour « fou » (et vain) que celui-ci a éprouvé pour cette « Julie de Weidenau » (dont Hladik, on l'a vu, a connu la femme dont celle-ci est le « symbole »):

Roemerstadt réussit à p. 168 et croit être Roemerstadt…

(mais tout ceci bien sûr relevant de la pure conjecture – puisque nous ne savons de l'argument de ces *Ennemis* que ce que Borgès a bien voulu nous en dire : nous ne savons même pas, par exemple, si cette « Julie de Weidenau » y apparaît en tant que personnage… ou n'y figure qu'en tant que *nom* (« symbole ») de la femme que Kubin (et dans une certaine mesure : Hladik) a aimée –… l'a plongé ; mais « délivr(ance) » pour laquelle le « (strict) littérateur » Hladik, auteur de cette (« trompeuse ») *Défense de l'Éternité* et (« déficiente ») traduction du *Sepher Yezirah* : qui inspirent on l'a vu, à Hladik, un « repentir complexe » (ce qui est je crois, devant mourir le destin de tous les littérateurs et autres commetteurs de ces (toujours « trompeurs »/« déficients »/*insuffisants*) « petits traités »), a eu besoin de l'aide du Dieu (lui : « purement scripturaire ») d'Israël : de ce *délai* temporel(-scripturaire) qui, en la forme de ce « miracle secret » que relate, lui, le « conte métaphysique » (et lui aussi : scripturaire) de Borges, nécessaire de l'« achèvement » de son drame… resté lui (on se demande bien pourquoi), et contrairement à ses autres œuvres « livrées (elles) à l'impression », *inachevé* – et voici dans quelles circonstances (oniriques) ce délai (miraculeux) a été, par le pur-divin « scripteur », accordé au strict-humain « littérateur »:

Vers l'aube, il rêva p. 169 Alors Hladik s'éveilla.

(où il n'est guère difficile de reconnaître en ce bibliothécaire aveugle –

pour avoir « cherché Dieu », durant son existence entière, dans les livres – la figure (le « symbole »?) de Borgès lui-même – auteur dont on n'ignore pas qu'un de ses signifiants biographiques (devenus quasi-légendaires) consiste en ce fait qu'il fut en effet, à partir d'un moment de sa carrière (littéraire), frappé de cécité et, *en même temps*, nommé directeur de la Bibliothèque Nationale de son pays : coïncidence que le même Borgès commenta en disant avoir « apprécié la divine ironie d'un Dieu qui, tout en lui donnant un million de livres à lire, le privait en même temps de la possibilité physique de le faire » (citation à retrouver/vérifier)). Le bibliothécaire aveugle-Borgès, bien que s'étant usé la vue à lire les ouvrages de ce *Clementinum* (ou de la Bibliothèque Nationale d'Argentine?), n'a jamais, contrairement à son « judéo-fictif » littérateur-Hladik, « trouvé Dieu » dans « l'un des quatre cent mille tomes (de ce) Clementinum »: est-ce pour la raison de ce déboire (de lecteur) – pour s'en consoler (?) – qu'il a imaginé l'intrigue abyssale-scripturaire de ce « Miracle secret » – dont le protagoniste lui, sur un coup de chance fabuleux (« miraculeux »), y parvient sans coup férir (et *à la première tentative*) :

Un lecteur entra p. 169 t'a été accordé (…)

(et l'on sent presque, à cet instant chez Borgès, une sorte de jalousie à l'œuvre – qui est peut-être celle de tout *goy* vis-à-vis du juif (cet éternel « favorisé » du Dieu scripturaire qui « est dans l'une des lettres de »… – vis-à-vis de son propre personnage : de cet obscur-fictif littérateur « à peine identifié sous le nom de (Jaromir Hladik) »… et qui trouve en un instant (du fait peut-être de sa judaïté?) ce que lui, Borgès, a cherché, quoique *vainement*, toute sa vie – à se demander si ce n'est pas pour cette raison « scripturaire-ressentimentale » que l'auteur de ce « Miracle secret », dans l'excipit de sa nouvelle fait ensuite *périr* l'infortuné (quoique secrètement : favorisé) Hladik… sous les balles germano-antisémites de son peloton d'exécution nazi : « Jaramir Hladik mourut le 29 mars, à neuf heures deux minutes du matin »).

Dans l'esprit du littérateur-Hladik – ce « favorisé » du Dieu (uniquement) scripturaire d'Israël (quoique « faveur » qui l'envoie tout de même… devant un peloton d'exécution (!) : *cf.* l'(amère) boutade qui circulait, au moment de la Shoah, dans certains milieux juifs demandant à ce/leur

« Dieu » de « se trouver un autre peuple ») –, il s'agit on l'a vu, par le moyen de l'« achèvement » de ses/ces *Ennemis*, de délivrer le personnage « fou » de ceux-ci, ce « Kubin » auquel s'identifie peu ou prou Hladik, de la « (mauvaise) éternité », « circulaire » et « interminabl(e) », où il se débat/morfond ; et par là de *se sauver lui-même* (Hladik) du séjour (éternel) dans un tel enfer (littéraire) ; ce que le même Hladik appelle « se justifier »: ce pour quoi l'auteur de ces *Ennemis* tient tant à « achever » leur drame en vers – même si, d'un point de vue critique-littéraire, leur auteur ne semble pas si assuré que cela de leur « prééminence » du même nom – « critique-littéraire »):

> *Hladik ne s'était jamais demandé p. 168 la part fondamentale de sa vie (…)*

(où l'on voit que notre (fictif) Hladik ne s'inscrit nullement dans le schéma – somme toute banal (et qui, par suite, aurait lui-même banalisé l'intrigue du conte de Borgès) – d'un littérateur qui tiendrait à toutes forces, entre toutes ses œuvres, à « terminer » celle-là… parce qu'il la regarderait peu ou prou comme son « chef-d'œuvre » – la citation que je viens de recopier plus haut attestant plutôt que l'auteur de ces *Ennemis*, sur la qualité littéraire (ou non) de leur « tragédie en vers », ne sait en vérité trop quoi penser : étant clair que ce qui, en celle-ci, l'intéresse, c'est surtout la « possibilité » qu'elle semble lui faire miroiter « de racheter (symboliquement) la part fondamentale de sa vie »). Or cette « part fondamentale de la vie » du littérateur-Hladik ne peut bien sûr être que la « littérature » – ou plus précisément ce que Borgès appelle « l'exercice *problématique* » de celle-ci (et exercice qui en effet, ajoute le même Borgès, « faisait toute (la) vie »… du « (strict) littérateur »-Hladik) –; sauf qu'ici on le voit, devant mourir, l'auteur de ces *Ennemis*, désirant achever leur « tragédie en vers », ne se pose plus tant la question (somme toute encore « littéraire ») de savoir si celle-ci est oui ou non un/son « chef-d'œuvre »… que celle (elle par contre : « purement scripturaire ») de se demander *quelle ressource sotériologique* peut bien lui procurer cette œuvre – la seule, entre toutes celles qu'il a composées (étrangement – mais peut-être aussi par là : fort significativement) laissée par lui *inachevée*:

> *il voyait* [N.D.A. : en l'« argument » de ces Ennemis] *l'invention la plus apte à dissimuler ses défauts et à exercer ses idées heureuses, la possibilité de racheter (symboliquement) la part fondamentale de sa vie (…)*

; ce qui nous amène nous, lecteurs du conte de « Miracle secret »: mais ne connaissant finalement de ces *Ennemis* que l'« argument » que l'auteur-Borgès de celui-ci a bien voulu nous en rapporter, à nous poser cette autre question : pourquoi ces *Ennemis*, entre toutes les autres œuvres que Hladik a écrites/« livrées (*elles*) à l'impression », sont-ils la seule qu'il ait laissée « inachevée » (alors que, on vient de le voir, il la regarde maintenant : au moment de mourir, comme la plus *sotériologiquement* riche de toutes celles qu'il a composées – la plus susceptible en tout cas « de racheter (symboliquement) la part fondamentale de sa vie »: ce qui nous fait bien sûr nous interroger sur la raison pour laquelle, désirant à présent absolument l'« achever », son auteur a tant tardé à, cet « achèvement », y procéder). La réponse qui vient immédiatement à cette question serait évidemment de se dire que c'est la proximité de sa propre mort (cette fois-ci : certaine/annoncée – en la forme d'une très rigoureuse condamnation à mort) qui fait prendre conscience à Hladik de l'(urgente) nécessité d'un tel « achèvement » (de ces/ses *Ennemis*) ; mais non pas peut-être alors pour la raison (peu ou prou cette tragédie est, de toutes ses autres œuvres, la seule à être demeurée « inachevée » – puisqu'on a vu que ces autres, bien que, elles, « livrées à l'impression », le sont tout autant (du moins aux yeux de leur auteur qui, secrètement, les juge, selon, « déficientes » ou « trompeu(ses) ») –: plutôt pour celle-ci, elle : scripturaire-profonde, que ces *Ennemis* (leur « argument ») apparaissent désormais à Hladik, devant mourir, comme recélant une dimension « sotériologique » que n'illustrent pas ses autres œuvres (ce que Borgès nomme pour sa part « la possibilité de racheter (symboliquement) la part fondamentale de (la) vie » – du (strict) littérateur Hladik : ici c'est *moi* qui poursuis). Si bien que la *bonne* réponse à la question que nous nous posions plus haut (« pourquoi Hladik a-t-il tant tardé à procéder à l'achèvement de ses *Ennemis*? ») serait plutôt celle-ci : parce que la certitude de sa mort annoncée a transformé le « (strict) littérateur » qu'il était jusque-là – l'auteur des « petits traités » (« déficients » ou « trompeurs ») de cette *Défense de l'éternité* et autres « examens des sources juives de l'œuvre de…, etc. – en ce « (pur) scripteur » qui a soudain pris conscience, devant mourir, que… (ici le texte et le développement s'interrompent).

(Levé tôt ce matin, juste avant l'aube de ce jeudi de la mi-octobre 2020, à ce moment où c'est encore la nuit et que, dans la pénombre magique qui

remplit alors la maison, c'est un bonheur que de préparer son café, fumer sa première cigarette, *écouter le silence*: la sensation, juste avant le lever du soleil, du don à moi, par je ne sais quelle instance temporello (ici le mot manque), d'un *sursis* qui me conférerait à nouveau, durant ces quelques minutes précieuses, le statut de « veilleur » – mais de quoi au juste (et voici que, tandis que j'écris ces lignes, la clarté douloureuse-atroce d'un autre jour revient sur le monde – et si écrire n'était rien d'autre que la tentative par un « obscur scripteur » d'étirer aussi longtemps que possible, sur leur tige sombre, ces moments-là: de rester du moins, en ce mode scripturaire/stupéfait, en contact avec leur *nocturne racine*?)?… Puis, ayant eu la mauvaise idée d'allumer une des « pravdas » radiophoniques qui sévissent actuellement sur les ondes, le retour, conjoint à celui de la lumière: autre douleur…, des bourdonnement/ronronnement de l'idéologie néo-progressiste/dominante: ce matin, en l'occurrence, une émission consacrée à un *quidam* (dont déjà j'ai oublié le nom – ou ne veux pas me le rappeler?) qui avait écrit un livre sur le « pouvoir grotesque »… qui n'était, si j'ai bien compris: j'écoutais, je l'avoue, le prêchi-prêcha de cet auteur d'une oreille assez distraite, qu'une énième (et très « originale ») charge contre les « leaders populistes » (qualifiés par le même de « bouffons » – comme si lui n'en était pas un autre!); et donc, durant quelques minutes, on avait droit, crachoté par ce littérateur, à tout le catalogue du « politiquement correct »: sans oublier bien sûr l'inévitable référence à La Trinité Foucault/Deleuze/Bourdieu (devenus récemment comme les *penseurs officiels* de l'actuelle idéologie dominante – eux qui, en leur temps, se prenaient pour des « révolutionnaires »: combien le « mouvement réel de l'histoire », en sa guise « pensive », s'est montré cruel avec eux…). Et pourquoi perdre mon temps, et celui de mon lecteur à évoquer ici cet olibrius et son livre – alors que me semble-t-il, si j'avais arrêté ce développement sur l'expression par exemple, de « nocturne racine », il aurait pu constituer un texte d'un assez *bon aloi* « poétique » –; eh bien peut-être pour la raison que le retour, en ce mode radiophonique-« pravdaien », de l'incessante propagande idéologique/néo-progressiste dont on nous bombarde sournoisement aujourd'hui… participait, après le moment de *bonheur vrai*, nocturne et silencieux, brièvement évoqué plus haut, de l'*indicible douleur* qu'avait constituée pour moi le lever de ce jour et de sa « désolation » en ce mode, selon, physico-lumineux ou médiatico-idéologique – mais modes qui participent en vérité du *toujours même mouvement* d'un retour de la « terreur » (anti-spirituelle- » sur ce monde (suite à quoi sur la même « Pravda » radiophonique: qui plus

est de « service public » une autre émission, consacrée elle au thème tout aussi politiquement correct/idéologiquement conforme que le précédent des « femmes et du féminisme », avait pris le relais – mais cette fois-ci, las de l'« éternel retour du même »… de tant d'ennuyeuses fadaises idéologico/néo-progressistes, j'avais coupé : même si à présent je comprenais aussi pourquoi les « bouffons populistes » (*dixit* ce Christian [?] – le nom m'est revenu) obtenaient *tant de succès* auprès des innocents spectateurs/auditeurs de telles émissions).

Car le *fil temporel* que nous suivons tous est forcément aussi toujours tissé d'un *fil idéologico-époqual* qui, lorsqu'il devient un peu trop visible/prégnant : comme c'est présentement le cas du nôtre, finit par communiquer une sorte de *nausée* (elle-même : idéologique) à l'innocent lecteur/spectateur/auditeur… qui n'en peut plus à la fin un tel incessant bombardement propagandiste : préférant encore, de celui-ci, tout rejeter (« vomir ») *en bloc* (et voilà comment ce même lecteur/spectateur/auditeur en vient à plébisciter les « bouffons populistes dont parle [?] – non tant parce qu'ils ne discerneraient pas tout le « grotesque » de leur « pouvoir » que parce que ce « grotesque », au moins, leur fait entendre un autre « bruit » idéologico-époqualo-moral que celui dont on les gave ordinairement : « bruit » certes « grotesque »… mais du moins nouveau, différent de celui, « politiquement correct », qu'ils ont l'habitude de subir). À ce titre, pour donner un exemple pris dans l'actualité la plus brûlante : celle de la campagne présidentielle-américaine en cours, il m'est toujours apparue comme *totalement contre-productive* la *haine* (peut-être justifiée après tout) qu'ont vouée à peu près tous les médias de la planète au candidat « populiste » Donald Trump (peut-être ce « bouffon » en effet) ; mais « haine » devenue récemment, au mépris de tout devoir de réserve et d'objectivité, si visible et si prégnante chez les/ces médiatiques… qu'elle ne peut que donner envie aux innocents lecteurs/spectateurs/auditeurs (de ces médias – qu'en général d'ailleurs ils détestent) de voter *pour* l'« unique objet du ressentiment » (de leur personnel ordinaire-idéologique – « l'ennemi de mes ennemis »…). Et à ce titre, c'est toujours un peu pour moi, et malgré toutes mes préventions contre cette caste idéologico-médiatico-néo-progressiste un motif d'étonnement, lorsque je regarde un débat consacré à la présente campagne américaine, de constater que, au mépris de tout principe « démocratique », *aucun* des participants de celui-ci ne donne la moindre apparence qu'il pourrait

être, par quelque côté, acquis à la cause « trumpienne »: tout se passant au contraire comme si le pré-supposé qui règne en de tels débats ne pouvait être que celui qui pose que, de toute façon, la réélection de l'actuel occupant de la Maison blanche ne saurait être qu'*une mauvaise chose en soi* (j'imagine qu'en Amérique, dans le cours de ces mêmes débats, les avis « médiatiques » sont plus également répartis – mais en France, parce que pays bien sûr moins directement concerné par cette (ré)élection, ne règne pas *la plus petite apparence* d'une telle objectivité « démocratique »: les participants à ces mêmes débats ne se différenciant finalement que sur leur capacité plus ou moins grande à parvenir à dissimuler l'*hostilité a priori* qu'ils éprouvent de toute façon vis-à-vis du candidat républicain). Et n'est-ce pas une chose étrange, chez des journalistes censés pourtant être tenus au devoir de respecter une certaine/minimale « réserve » et « objectivité », que, dans le cas de ce Trump, de constater chez eux, là au moins unanimes, une telle (et si impudique) *hostilité idéologique*: comme si la figure de « bouffon populiste » du cher Donald cristallisait en eux tout ce que, dans le fond, ils abhorrent, et pourquoi cela: « pourquoi (comme on dit) tant de haine » – ou si l'on préfère: de quoi le « nom de Trump » est-il, aux yeux de cette caste médiatico-idéologique, le *puissant révélateur* (je laisse pour l'instant cette question en suspens… même s'il m'apparaît clair que la haine à peine déguisée de la part de cette caste envers ce « leader populiste » – comme ils disent – n'est pas tant liée aux options politiques défendues par celui-ci qu'à, justement, sa nature de « bouffon » et, conséquemment, à l'essence « grotesque » de son pouvoir: qui est peut-être celle après tout de « pouvoir » – comme si le président-candidat Trump n'illustrait que trop bien à leurs yeux une *vérité* que ces médiatiques, de leur côté, cherchent à toutes forces à dissimuler: pour ce que cette « vérité »-là, dont Trump est en effet la *claire caricature*, si elle venait à être révélée ouvertement et au grand jour (médiatique), risquerait fort de menacer les rôle, fonction et place… qu'ils occupent, eux, dans le Spectacle.

Cette présente campagne présidentielle américaine, particulièrement violente, a du moins le mérite de *mettre en exergue* la « guerre civile à bas bruit » qui, outre-Atlantique, a commencé entre les diverses communautés composant la population de ce pays – et « guerre » que certains ici, en France, aimeraient bien pouvoir *importer* (exemple de la famille Traoré dont l'activisme s'appuie entièrement sur l'égalité « Adama Traoré = Georges

Floyd » – et par extension : « France = États-Unis ») –; et conflit dont l'opposition entre le candidat démocrate Biden (peu ou prou le représentant de ce qu'on pourrait appeler l'« Amérique néo-progressiste ») et celui républicain Trump (lui, certainement, le représentant de ce que Christophe Guilluy appellerait l'« Amérique périphérique ») est comme le « sombre (et médiatico-politique) miroir » : ce dont atteste notamment le fait, pointé par tous les instituts de sondage du pays, que le « siège » de l'immense majorité des électeurs de celui-ci est *déjà fait* et ne changera plus (c'est une élection, avertissent ces mêmes instituts, où le nombre des « indécis » – ceux qui décident ordinairement du résultat des urnes – sera de toute façon *le plus réduit* de toutes celles qui, dans l'histoire entière de la démocratie américaine, l'avaient précédée – et que peut bien vouloir dire le « signifiant » d'une telle (sondagière) *certitude*?). Ceci peut-être que l'élection du 4 novembre prochain, et au-delà de toutes les anecdotes et autres aléas qui peuvent encore émailler les derniers jours de sa campagne, sera de toute façon une élection *profondément idéologique*… au sens où les deux camps en présence – pour dire vite : néo-progressistes et conservateurs (devenus de toute façon *irréconciliables* : d'où le petit nombre des « indécis ») – ne veulent pas tant, cette élection, la remporter que, par cette victoire (électorale), *faire disparaître* l'autre camp – où l'on voit par là qu'on se retrouve dans la situation décrite par la phrase de Debord citée plus haut :

> *Les [?] se sont regroupés en deux partis dont l'un veut que l'autre disparaisse [citation à retrouver].*

(sauf que Debord, écrivant ces lignes, pensait lui à un tout autre type d'opposition – relevant elle, encore, de la (classique/canonique) lutte des classes » : ce qui, on l'a vu pour ce qui concerne cette présente élection américaine, n'est plus du tout le cas – restant donc à déterminer de *quoi au juste* est tissée l'opposition inédite qui constitue la véritable « pomme de discorde » de cette élection : ce sera l'objet de la suite de ce développement)… Il est clair en tout cas que ce qui « signe » cette opposition – et au-delà même de sa tonalité de grande violence idéologico-verbale (dont tous les commentateurs médiatico-politiques se désolent : *cf.* leurs réactions consternées au (premier) débat Trump-Biden… qui ressemblait plus en effet à une « algarade de cour de récréation » qu'à autre chose – mais à quoi d'autre ces « délicats » politologues (d'ailleurs presque tous anti-trumpiens) pouvaient-ils s'attendre?) –, c'est d'abord la *profonde irréconciabilité* des

deux camps en présence (que dit, on l'a vu plus haut, le très petit nombre des « indécis » en chacun de ceux-ci) ; mais « irréconciabilité » qui exprime surtout le fait que les combattants-électeurs de ces deux camps ne luttent plus tant pour la victoire de leurs « idées » que pour la *destruction entière* (en ce mode d'abord bien sûr idéologique – mais qui pourrait bien, si les choses s'aggravaient : si Trump par exemple, comme il l'a d'ores et déjà annoncé, refusait de reconnaître son (hypothétique) défaite, pourrait bien passer, *Proud Boys* à l'appui, à un autre lui plus physique et guerrier) de celles du camp d'en face. Où l'on comprend aussi par là que lorsque le Républicain-Trump dit de cette élection qu'elle « est la plus importante de toute l'histoire des États-Unis » – déclaration en laquelle ses opposants-démocrates n'ont vu qu'une manière, de la part d'un candidat en retard dans les sondages, de « dramatiser (artificiellement) » le débat –, il n'est pas si éloigné que cela de la vérité : pour ce que, en effet, cette élection va décider de bien plus que de l'identité du nouveau locataire de la Maison blanche – en réalité : de rien de moins que du *monde* où vont vivre désormais les citoyens de « la plus grande démocratie » de la Terre – où l'on retrouve par là l'idée avancée plus haut dans mon livre que la présente opposition politico-idéologique (celle qui anime notamment – en Amérique comme d'ailleurs, actuellement, en France (ou en Europe) – le débat démocratique) est en vérité une « guerre des/entre *mondes* » – où si l'on préfère (mais cela revient en fait au même) une guerre entre deux « conceptions du monde » : (pour dire vite) la « néo-progressiste et la « conservatrice ».

Et si la caractéristique de la présente campagne présidentielle américaine semble être celle d'une *extrême violence* (politico-idéologique – non dénuée d'ailleurs d'une certaine *vulgarité* : mais que les observateurs-médiatiques ont en réalité *tort* de déplorer), c'est parce que, en vérité, dans les deux camps en présence on a le sentiment, non tant de combattre pour le triomphe de ses « idées » (et accessoirement de son candidat), que, plus profondément, pour rien de moins que sa propre *survie*, c'est-à-dire pour la survi(vance) (ou non) de son « monde » (et de l'« être-au » qui va avec) ; et bien évidemment, lorsqu'on se bat pour une telle « cause », on ne peut le faire qu'avec violence, colère et fanatisme : tous sentiments qui, dans les deux camps : celui de ce (néo-)progressisme comme celui de ce « conservatisme », sont exactement partagé (ceux des « antifas », à ce titre, valant bien ceux de « suprémacistes »). Où l'on comprend par là que la

ligne d'opposition entre les deux camps en présence, dans cette campagne présidentielle en particulier et dans cette/*notre* époque plus généralement, ne passe plus tant, comme c'était encore le cas du temps de Debord, entre « classes (sociales) » – pour dire vite : entre bourgeois et prolétaires (ces derniers appartenant d'ailleurs, maintenant dans leur immense majorité, au camp trumpien : celui, dirait Guilluy, de l'« Amérique périphérique ») – qu'entre « conceptions du monde » absolument antagonistes – pour dire vite : entre néo-progressistes et « populistes » (mot qui chez moi, on le sait, n'a rien de particulièrement dépréciatif : cette connotation péjorative étant uniquement le fait de médias eux tout entiers acquis à la cause « néo-progressiste »); et opposition qui se déroule/se met en scène sur le fond de cette « guerre civile à bas bruit » (entre communautés) que j'ai évoquée plus haut, et « guerre » dont la température (ou le « bruit »), suite au résultat des urnes du 4 novembre, pourrait bien monter d'un cran : soit, si Trump était réélu, en la forme de ces « émeutes racialistes » qu'avait déjà engendrées, au printemps dernier, l'affaire Georges Floyd ; soit, si c'était son concurrent qui l'emportait, en celle d'émeutes « blanches-suprémacistes » (*white niot*)… où ce serait cette fois-ci nos *Proud boys*, auxquels Trump a d'ores et déjà demandé de « se tenir prêts » (!), qui descendraient alors, à leur tour, dans la rue ; car de toute façon, entre les deux camps, il est clair qu'il ne peut même plus exister la possibilité de quelque « coexistence (plus ou moins) pacifique » que ce soit (ne parlons même pas ici de « réconciliation » – puisque, comme on l'a vu dans la citation de Debord, « chacun veut que l'autre disparaisse »)… Mais c'est qu'aussi, tout au fond de cette agitation et de sa perspective de « guerres civiles » (cette fois-ci *à force ouverte*), il y a la crainte partagée par un toujours plus grand nombre de membres de la « communauté blanche » – jusque-là, en Amérique, *majoritaire* – de ne bientôt plus l'être : de devenir une *minorité comme les autres* ; et hantise que nourrissent notamment certaines projections démographiques annonçant qu'autour de 2050 ce sera en effet le cas aux États-Unis : pays qui n'a certes pas attendu d'avoir lu l'ouvrage (éponyme) de Renaud Camus pour se persuader, tout comme un autre, de la vérité de sa thèse du « Grand remplacement »! Et, comme le dit cette fois-ci Guilluy dans sa *France périphérique* (mais livre dont l'auteur ne cache pas que sa thèse cardinale – celle donc d'un affrontement entre territoires « périphériques » et centres urbanisés/boboïsants/néo-progressistes (dont le récent mouvement, en France, de ces « Gilets jaunes » a été comme l'éclatante illustration – avant bien sûr qu'il ne soit récupéré, comme on le constate aujourd'hui, par

le camp néo-progressiste : qui d'abord l'avait regardé de haut et avec un mélange de suspicion et de mépris anti-« populistes ») – peut aussi bien s'appliquer à toutes les nations occidentales… ayant subi de plein fouet le processus de cette « mondialisation »), aucune communauté « n'a envie de devenir *minoritaire* dans son propre pays » : ce qui semble pourtant être, si l'on en croit ces prévisions démographiques, l'avenir (proche) de cette communauté blanche-américaine et de sa « majorité silencieuse » (l'un des arguments électoraux, on s'en souvient, de l'ex-président républicain Nixon – au temps d'autres émeutes « racialistes »/néo-progressistes : celles qui, par exemple, avaient suivi l'assassinat en 1968 du pasteur Luther King) ; mais « majorité » qui, se voyant bientôt devenir « minoritaire », est à son tour tentée, comme n'importe quelle « communauté » à prétention peu ou prou « minorito-victimaire », de devenir beaucoup plus *bruyante*.

Le « leader populiste »-Trump (pour reprendre l'expression – toute de *mépris* anti-populaire – utilisée par les médias néo-progressistes américains ou européens) est d'évidence le représentant de cette « Amérique phériphérique » (celle dont les membres furent qualifiés, lors de la précédente élection de 2016, de « lamentables » par la candidate démocrate Clinton – ce qui, je crois, ne lui a pas porté chance…) ; et « Amérique périphérique » qui, si elle apporte en masse ses suffrages à l'actuel « Président-*dada* » de « la plus grande démocratie du monde », c'est parce que, en vérité, elle est plongée dans une *grande angoisse sociologico-identitaire* : celle qu'éprouvent justement les « communautés majoritaires »… en passe de devenir *minoritaires* ; et « angoisse » dont les médias néo-progressistes (tous, des deux côtés de l'Atlantique), férocement « anti-trumpiens ») *ont tort* de ne pas vouloir tenir compte – alors que dans le même moment ils s'apitoient complaisamment, en le mode de cette idéologie « pro-victimaire », sur le malheur des autres minorités (« victimes », selon eux, de toutes les tares de la société américaine – à savoir (et selon) : le racisme, ou le sexisme, ou l'homophobisme, etc.) – : erreur qui, il y a quatre ans, leur a notamment valu la défaite de *leur* candidat (démocrate/néo-progressiste) dans une élection qu'ils jugeaient pour leur part et *in petto* imperdable – il fallait voir la *tête* que faisaient, au matin du 5 novembre 2016, tous ces journalistes encore persuadés, quelques heures auparavant, de la victoire de leur chère « Hillary » (et j'avoue que, rien que pour cet instant de *totale déconfiture* de ces arrogants médiatiques/néo-progressistes, je me suis réjoui de l'élection

du cher « Donald »: alors que celle-ci, du point de vue géo-stratégique, n'était sans doute pas une bonne chose pour nous Européens) –; cet épisode, vécu comme une sorte d'*humiliation personnelle* par tous les membres du camp néo-progressiste/médiatique, expliquant notamment pourquoi, en ce moment: alors que tous les sondages donnent vainqueur, *avec un large écart*, leur candidat « Sleepy Jo », ceux-ci abordent cette nouvelle élection avec tant de prudence et de circonspection: il fallait les voir l'autre jour, dans ce débat télévisuel-français consacré à la campagne présidentielle-américaine: dont j'ai déjà parlé plus haut, *avec quelle violence* ils réfrénaient, à mesure que s'accumulaient les mauvaises nouvelles pour le candidat républicain par eux abhorré, un début chez eux de triomphalisme!… Mais même si le candidat démocrate/néo-progressiste Biden devait finalement l'emporter – ce que donne à penser l'*écart significatif* entre les deux rivaux que disent ces mêmes sondages (qui était bien plus étroit il y a quatre ans – quoique *déjà* en faveur de la candidate démocrate: d'où le tranquille optimisme régnant, à cette époque, chez ses soutiens néo-progressistes/médiatiques) –, il est à prévoir que le sentiment qui l'emportera alors chez ceux-ci sera celui, non tant d'une victoire politique, que d'un *vif soulagement*: celui qui, dans le camp néo-progressiste, naîtra de la satisfaction d'avoir conjuré, après quatre années de ce purgatoire « populiste », le spectre de ce que les membres de ce même camp considèrent peu ou prou comme une sorte de « crypto-*fascisme* »; et catégorie (politique) qui permet à ces mêmes néo-progressistes de se dédouaner facilement du reproche qu'on pourrait leur faire de n'illustrer finalement rien d'autre, vis-à-vis de cette « Amérique périphérique »-trumpienne-populaire, qu'un très banal « mépris de classe »: celui envers les « lamentables » que disait il y a quatre ans la candidate Clinton (et qu'appelle pour sa part, dans son excellent ouvrage consacré aux « populismes », Chantal Delsol les « demeurés de l'histoire ») – restant à se demander comment des gens censés être, sinon « de gauche », du moins (néo-)« progressistes », ont pu en venir à éprouver un tel mépris vis-à-vis du peuple de leur propre pays – alors que, dans le même temps, ils professaient tant de complaisance et d'emphatie vis-à-vis des « minorités » de ce même pays: comme si ces « minorités » constituaient à leurs yeux le *seul peuple*, à l'exception de l'autre: blanc et majoritaire, digne de leur considération.

Où l'on comprend que répondre à cette question, c'est ne rien faire d'autre que de tenter de remonter à l'origine de ce parti « *néo*-progressiste »

– devenu dans l'intervalle des quarante années qui viennent de s'écouler peu ou prou intellectuellement/culturellement/médiatiquement archi-*dominant* (et l'on va voir, dans la perspective de cette venue-à-prééminence de ces parti/camp/mouvement, combien est important le petit préfixe de ce « néo ») –; et « parti » qui, sous les espèces de ses propres catégories (différentes de celles de l'ancien « progressisme »): féminisme, anti-racisme, anti-homophobisme, anti-colonialisme, etc., etc., fait aujourd'hui la pluie et le beau temps dans « la vie de l'esprit » de notre époque : à tel point que son idéologie, bien que se présentant sous la guise avantageuse d'une pensée « subversive », en est venue en réalité à constituer le *discours officiel-dominant* de cette époque même ; et comment tout cela – qu'il faut bien regarder comme un *montage* (idéologique-intellectuel) de la domination de ce temps – s'est-il mis en place : comment un/ce parti (ou « camp ») a-t-il pu acquérir, en moins de quatre ou cinq décennies, une telle prégnance idéologique (à ce point que c'est lui et lui seul qui, désormais, décide du « politiquement correct » (ou non) d'une époque entière – cette expression (*politicaly correct*) étant apparue pour la première fois, on s'en souvient, dans le cours des « années 70 » sur certains *campus américains*). Si l'on en croit l'écrivain anglais Douglass Murray, auteur de l'excellent *L'Étrange suicide de l'Europe*, la « Bible » de ce mouvement et de son « camp » – que j'appelle donc moi, pour ma part, le « parti *néo*-progressiste » – serait l'ouvrage *Hégémonie et stratégie socialistes* publié en 1985 par les auteurs « marxistes » Laclau/Mouffe ; mais livre où a lieu pour la première fois cet écart qui va faire passer une époque (idéologico-intellectuelle) entière de *progressisme* (en ce mode donc encore : marxiste) à « *néo*-progressisme »; et cela pour ce que ces Laclau/Mouffe, en leur livre, comme ayant été *déçus* par la « classe ouvrière » (blanche-occidentale) – censée pourtant, chez le Marx canonique, être le « moteur de l'histoire » (mais que ces auteurs, pour leur part, jugent être peu « politiquement correcte »: « misogyne », « raciste », « homophobe », etc.) –, donnent l'impression de « se chercher un *autre peuple* » – mieux susceptible de porter le combat progressiste (auquel ils n'ont nullement renoncer – d'où le mot, figurant dans leur titre, de « socialiste ») –; mais « peuple » qu'ils vont cette fois-ci chercher parmi les « minorités »: où l'on retrouve en ce premier *écart* vis-à-vis du progressiste marxiste-orthodoxe comme l'ébauche de la thèse qu'allait porter quelques années plus tard le think tank *Terra nova*: lorsque celui conseilla, non sans quelque cynisme social-politique, à la gauche de gouvernement française, si elle voulait se maintenir au pouvoir, d'oublier un peu le peuple des prolétaires « souchiens » pour se tourner vers

les minorités « issues de l'immigration » (même si ce « conseil », dans un premier temps, s'avéra, du point de vue strictement électoraliste, somme toute assez peu stratégique – pour ce qu'étant probablement à l'origine de la mésaventure arrivée à un certain Premier ministre « socialiste » lors d'une certaine élection présidentielle… où il fut écarté, dès le *premier tour* de celle-ci, par le « candidat populiste »: sur lequel s'étaient justement portés les suffrages de ce peuple « souchien-prolétaire »). Or l'ouvrage de ces Laclau/Mouffe, « Bible » inspiratrice, selon Murray, du combat mené par le camp (que je qualifie ici, pour ma part, de) « *néo*-progressiste » a, d'après le même Murray, son exact pendant (dans le camp d'en face) : en la forme d'un autre livre que mon lecteur, s'il m'a lu jusqu'ici, connaît bien – à savoir : celui plus récent (2014) de cette *France périphérique* (d'ores et déjà traduit en quatorze langues) –; et livre, rédigé par un auteur qui se dit d'ailleurs lui-même « de gauche » et « socialiste » (mais peut-être pas au sens du parti du même nom – et du Premier ministre qui en fut longtemps le « Premier Secrétaire »), dont une des thèses cardinales est justement de dénoncer l'*oubli* effectué par la gauche de gouvernement, en le mouvement d'une sorte de « social-trahison », de ce même peuple « souchien-prolétaire »/occupant-de cette France (ou Amérique, ou Angleterre, ou… etc.) « périphérique »… au profit de l'*autre peuple* – désormais cherché par les néo-progressistes au sein de ces « minorités » (celui que dans un autre tome de cette *Profondeur* j'ai pu qualifier de « spectaculaire ») –… et au nom des catégories de ce discours du « politiquement correct »: dont Guilluy, dans sa même *France périphérique*, montre bien que, sous sa facture apparemment généreuse-« progressiste », il exprime rien d'autre qu'un très banal *mépris de classe*. Ce qui peut aussi expliquer pour quoi, lorsqu'éclata en France le mouvement de ces « Gilets jaunes » évidente révolte de cette « France périphétique » *contre* le pouvoir urbain/bobïsant/médiatique/mondialiste (d'un Macron), la gauche française, avec une belle unanimité, *commença par se boucher le nez*… devant tant de « vulgarité *populiste* », et il faudrait ici avoir la cruauté de rappeler ce que furent, dans les premiers temps du mouvement : ceux de l'automne 2018, les premières réactions, face à celui-ci, de certaines figures emblématiques de cette « gauche »: du cégétiste Martinez à l'« insoumis » Mélenchon (qui depuis, ce mouvement, ont cherché à le récupérer – ne parvenant en vérité qu'à le *faire mourir*) – sans parler même de celle de l'infâme ministre Castaner (venu lui aussi – on l'oublie trop souvent – de la « gauche socialiste »)… dont la seule tactique, pour tenter de réprimer ces « Gilets jaunes », fut d'essayer de *fasciser* leurs troupes : en les présentant

comme uniquement composées, selon, « racistes » ou « homophobes »… voire de putatifs électeurs lepénistes (ce que peut-être, après tout, certains pouvaient bien être – mais pour quoi *même ceux-là*, dans une société censée être « démocratique », n'auraient-ils pas droit *eux aussi*, de temps à autre, au chapitre ?

Les deux livres (celui de ces Laclau/Mouffe et celui de Guilluy) que Murray donne comme « Bibles » respectives aux deux camps (celui de ce « *néo*-progressisme » et celui de cette humanité « périphérique ») actuellement en présence, et s'apprêtant à se jeter l'un sur l'autre : pour que leur rival « disparaisse », ne disent finalement rien d'autre que *deux* approches résolument antagonistes de ce qu'on appelait jadis la « question sociale » : le premier camp, pour régler cette « question », mettant tout son espoir dans cette fameuse *convergence des luttes* qu'illustre, chacune à sa façon et suivant sa propre catégorie néo-progressiste : féministe, anti-raciste, anti-homophobique, anti-islamophobe, etc., etc., chaque « minorité » – cette manière de voir pouvant notamment résoudre le « révoltant mystère » que constitua, aux yeux de certains observateurs, la participation, par exemple, de « féministes radicales » à un certain défilé « anti-islamophobe » (lors même que cette confession est censée être la plus misogyne et anti-féministe de toutes – question sur laquelle je m'abstiendrai d'ailleurs de trancher : pour ce que mon projet est ici, non de donner mon avis sur le rapport entre islam et féminisme, mais d'analyser le fantasme néo-progressiste de cette « convergence des luttes ») –; tandis que le second camp, pour venir à cette même « question sociale », emprunte lui le chemin de ce concept d'humanité « périphérique » – quoiqu'encore, peut-être plus d'ailleurs pour très longtemps, *majoritaire* –; et chemin qui ne peut bien sûr que se porter en faux contre la voie de cette « convergence des luttes » entre *minorités* que suit lui, de son côté, le camp néo-progressiste/ennemi : ce pour quoi aussi, du fait de cette opposition comme « philosophique », il ne saurait y avoir, entre ces deux camps : celui qui revendique le droit des « minorités » et celui qui s'appuie sur celui de la « majorité », non seulement *a fortiori* de « réconciliation », mais même de possibilité d'un quelconque *dialogue*… Ici, ce qui est très mystérieux, c'est l'apparition, au détour des « années 70 et 80 », de cette idéologie nouvelle du « *néo*-progressisme » (ou si l'on préfère : du « *politicaly correct* ») ; et idéologie qui, sous la plume de certains marxistes atypiques : se cherchant *un autre peuple* (qui sera donc celui de la

conjonction de ces « minorités »), prend d'abord la forme d'une *mutation* de l'ancien « progressisme » lui « socialiste »: ce pourquoi ce mot figure encore dans le *titre* de l'ouvrage des Laclau/Mouffe)… avant que, se retournant contre la vocation (« socialiste ») de ses origines, ce *néo*-progressisme devienne l'*idéologie officielle* de la présente domination – et accessoirement : la justification d'un lui aussi *néo*-mépris de classe (vis-à-vis de l'ancien peuple – celui qu'un Onfray, par exemple, qualifie de *old school* –… ainsi oublié/abandonné-par ces sortes d'*apostats* de l'ancien progressisme que sont nos actuels « *néo*-progressistes ») –; ce pour quoi aussi il est tout à fait significatif que cette mutation du progressisme (« socialiste ») en *néo*-progressisme (« politiquement correct ») coïncide avec l'apparition, sous le crayon de l'infortuné dessinateur Cabu, de la figure du « beauf »: dont Jean-Claude Michéa (penseur certes assez peu profond – mais du moins, lui, demeuré fidèle au progressisme « socialiste » de ses origines) a montré qu'elle n'était rien d'autre qu'une insulte permanente adressée au peuple (celui donc : « *old school* ») et à ses modes de vie/catégories d'interprétation du monde. Et en effet, dans la figure de ce personnage joufflu à la petite moustache (dont l'avatar cinématographique sera par exemple, durant ces mêmes années, le « Dupont Lajoie » de l'infâme [?], se cristallisent presqu'idéalement *toutes les tares* que les néo-progressistes, à l'aune des catégories de leur idéologie du « politiquement correct », vont désormais attribuer, sans craindre cette fois-ci qu'on puisse leur reprocher de pratiquer l'« amalgame », aux individus qui composent ce même peuple « *old school* » – dont la caractéristique est d'être blanc, occidental, hétérosexuel et (donc) habitant de ces France ou Amérique « périphériques » (les fameux « lamentables » de Hillary Clinton) –; et cela sans s'apercevoir qu'une telle *caricature*, si elle était appliquée cette fois-ci aux membres de n'importe quelle « minorité », apparaîtrait à tous comme on ne peut plus « raciste » (ou « sexiste »: relevant toujours en tout cas de ce « phobisme » que, par ailleurs, l'idéologie du « politiquement correct » proscrit/combat avec acharnement (et d'ailleurs avec raison) – ne faisant donc une exception que pour ce « peuple »-là : parce qu'il est encore majoritaire ?).

Cette mutation de l'ancien progressisme en *néo*-progressisme – dont le signifiant est donc cette sorte de « (grand) remplacement » du « peuple *old school* »-majoritaire par celui « spectaculaire » des minorités (effectué par les tenants de l'idéologie (dite) du « politiquement correct ») – est

probablement l'événement (intellectuel/idéologique) le plus important survenu durant ces cinquante dernières années ; et événement qui, à mesure que l'idéologie de ce *néo*-progressisme prenait le pas sur celle de l'ancien (progressisme), nous a conduits à la situation où nous sommes aujourd'hui – à savoir : celle de cette confrontation entre deux « camps » devenus parfaitement irréconciliables (et qui, chacun, veut que « l'autre disparaisse ») –; mais situation dont on comprend aussi qu'elle peut à tout moment faire passer la société « occidentale » de cette « guerre civile (encore) à bas bruit » à une autre qui, elle, présentera toutes les caractéristiques, « bruyantes » et violentes, d'un affrontement inter-communautariste cette fois-ci *à force ouverte* : quand les femmes voudront « éliminer » (Alice Coffin) les hommes, et les noirs, les blancs, et les immigrés, les souchiens, et les musulmans, les chrétiens, et les anti-sionistes, les juifs, et les homos, les hétéros, et les minorités, la majorité, et les antifas, les suprémacistes, et les bobos, les beaufs, et la « France » urbanisée celle périphérique, et les vegans, les chasseurs, et les écolos, les climato-sceptiques, et les néo-progressistes, les néo-réactionnaires, et les mondialistes, les souverainistes, et les libéraux, les étatistes, et les *no borders*, les frontières, et les black-blocs, les flics et les… etc., etc. Tout cela peut ressembler à quelque scénario peu ou prou apocalyptique de roman de politique-fiction, mais, si l'on regarde attentivement autour de soi, on s'aperçoit rapidement, tant le *ton* monte de tout côté et dans les deux camps, que les prémisses d'un tel embrasement général sont déjà là, partout autour de soi ; et embrasement qui, d'abord en ce monde idéologique-intellectuel puis bientôt en un autre plus platement physique, n'épargnera aucune contrée de ce même Occident – et même pas celle où l'auteur de ces (sombres) lignes est venu se réfugier pour rédiger son « grand récit » (heureusement sur le point de s'achever) –; car il vient un moment où même le retrait en leurs « ateliers du silence » ne protège plus des soubresauts de leur temps les scripteurs engagés en ce travail de froide compréhension/patient décryptage de leur époque ; et à quoi alors leur aura servi tant de lucidité ?… Et voici que, tandis que j'écris ces pages, le pays, de nouveau, est agité par l'émotion violente suscitée par l'assassinat particulièrement atroce (une décapitation) d'un de ses fils (un professeur d'histoire) sous le couteau d'un tueur musulman ; mais émotion qui, comme d'habitude, ne va déboucher que sur les habituelles pratiques de *moutons à l'abattoir* que sont devenus les habitants de ce pays jadis si fier et ombrageux : commémorations nationales, minutes de silence, marches blanches, dépôts de fleurs et autres allumages de bougies ; toutes scènes auxquelles,

depuis au moins l'affaire Mérah (2012), on a pris l'habitude d'assister, mais scènes dont on sait maintenant par expérience qu'elles n'ont jamais rien changé à la situation de cette société gangrenée, non tant comme on dit par l'idéologie islamiste/anti-républicaine, que par celle *néo-progressiste* qui, depuis des décennies, pratique ce « déni de réalité »… qui, à présent, est en train de se retourner contre ses illustrateurs mêmes ! Et tous de verser des larmes de crocodiles sur cet infortuné enseignant en particulier et sur le corps professoral plus généralement ; mais corps qui si l'on y songe, pour ce qu'il fut toujours le tenant le plus archétypal-représentatif de cette idéologie du néo-progressisme, n'a fait que recevoir l'atroce salaire de son lâche aveuglement – dont je ne veux ici que donner un exemple personnel (puisqu'à ce corps, dans une autre vie, il m'arriva d'appartenir) : celle de l'autre « affaire »-Redeker, ce professeur de philosophie victime d'une *fatwa* qui transforma sa vie en celle d'un paria ; mais dont pourtant, dans l'établissement où j'officiais alors, aucun de ses collègues ne voulut prendre la défense – pour ce que jugeant *in petto* que ce qui lui arrivait « il l'a(vait) bien cherché » (et même chez certaine : qu'il n'était qu'un « fachiste ») –; eh bien voici que ces professeurs, à une vingtaine d'années d'intervalle, sont tous devenus des « Roger Redeker » en puissance : payant cette fois-ci au comptant en un *salaire de sang* leur lâcheté idéologico-néoprogressiste d'autrefois (*cf.* aussi, l'autre jour, sur L.C.I. la charge – contre cette fois-ci les syndicats enseignants (bien entendu de même obédience néo-progressiste) – de l'excellente Barbara Lefèbvre – elle aussi jadis professeur d'histoire et une des auteures du fameux ouvrage *Les territoires perdus de la République* – qui égrénait cruellement les actes de lâcheté dont, à chacun de ses avertissements, s'étaient rendus coupables ces mêmes syndicats : précisant même que, chaque fois qu'elle avait lancé une de ses alertes sur la dégradation en cours de l'institution républicaine-éducative, elle s'était faite « regardée de travers » et par ces syndicats et, plus généralement, par ses propres collègues).

Il est clair en tout cas que cet attentat – dont les circonstances particulièrement choquantes ont véritablement « saisi » l'opinion (mais celles, si l'on y songe, de l'affaire Mérah, ou du Bataclan, ou de la Promenade des Anglais à Nice, etc. l'étaient tout autant) – pourrait constituer (en France) le moment de la *contre-offensive* du camp des « innocents lecteurs » contre celui, idéologiquement/médiatiquement encore dominant, des *néo*-progressistes ; et « contre-offensive » qui prendrait d'abord la forme (elle aussi

d'abord idéologique) d'une dénonciation de la pensée de ce « politiquement-correct »: accusée, par la pratique durant des décennies de ce « déni de réalité », d'avoir conduit aux sanglants excès que nous constatons/subissons aujourd'hui (et déjà en effet, tandis que j'écris ces lignes: mercredi 21 octobre 2020, des voix – qui cette fois-ci ne viennent pas toutes de la « néo-réaction » (pour dire vite) – commencent de s'élever pour *demander des comptes* aux responsables (idéologiques) de tels excès (du même nom): *cf.* notamment la mise sur la sellette, en ce moment par celles-ci, de l'ignoble Mélenchon… récemment contraint, pour faire oublier certaines de ses prises de position (dites) « islamo-gauchistes », de se mettre à parler tout à trac d'« union nationale » et de « France » – et même de pratiquer à son tour ce que, il y a à peine encore quelques jours, il aurait lui-même dénoncé comme insupportable « stigmatisation » d'une communauté: « La France a un problème avec la communauté tchétchène »!). Je crois cependant qu'il ne faut pas trop s'illusionner sur la possibilité de victoire d'une telle contre-offensive (idéologique) contre l'adversaire « *néo*-progressiste »; et cela, d'une part, parce que la pensée de ce « politiquement correct » – dont il est, depuis des décennies, le traditionnel vecteur/illustrateur – est de toute façon devenue *si prégnante* dans l'esprit même de cette époque que même ceux qui seraient présentement tentés de dénoncer en sont peu ou prou (d'une manière plus ou moins inconsciente) *eux-mêmes infectés* – et je crois qu'il n'est pas utile ici de démontrer qu'il est très difficile (sinon impossible) d'abattre une idéologie… tout en continuant, fût-ce en ce mode secret et inconscient, d'en partager les catégories –; mais surtout, d'autre part, parce que rien n'empêche ce camp *néo*-progressiste de *lâcher temporairement du lest* sur sa composante militante/« anti-islamo*phobique* » – ce qu'il est d'évidence, contraint par la réalité atroce de l'actualité de cette « décapitation d'un enseignant », en train de faire en ce moment (fût-ce en le mode paradoxal/parcellaire de cette récente « tchétchéno*phobie* » d'un de ses illustrateurs les plus débridés) –… tout en tenant bon/ne lâchant rien sur ses autres composantes militantes/anti*phobiques*: féminisme, anti-racisme, anti-homophobie, anti-colonialiste, etc., etc. Où l'on comprend par là que l'entreprise de cette « destruction » de l'idéologie néo-progressiste/politiquement correcte du camp (du même nom) risque de s'avérer infiniment plus difficile qu'il y paraît – peut-être même, si l'on en accepte les catégories militantes/« antiphobiques », *impossible* (personne ne pouvant bien sûr assumer jusqu'au bout le fait d'être, selon, anti-féministe, ou anti-antiraciste, ou anti-antihomophobique, etc. – et j'ai montré ailleurs

que c'est justement de sa caractéristique première d'être un *discours sans réplique* que celui néo-progressiste/« politiquement correct » tient, sinon sa légitimité idéologique, du moins sa force de conviction-et-persuasion : étant clair par exemple que ce n'est pas parce que nous pointons le mensonge à l'œuvre dans (par exemple) son discours militant/anti-raciste que nous allons pour autant devenir ces « suprémacistes blancs »!) –; si bien aussi que la seule façon peut-être de parvenir à une telle « destruction (de l'adversaire *néo*-progressiste/« politiquement-correct ») serait d'appliquer à son parti (ou camp) ce que celui-ci aime tant faire subir à ses adversaires politico-idéologiques – à savoir : la méthode de cette « *dé*-construction » (héritée on le sait de *quel* penseur franco-heideggerien) –; et méthode qui, se retournant en un mouvement orbiculaire *contre elle-même* : en le mode de ce qu'on pourrait appeler « la déconstruction de la déconstruction » reviendrait à l'*origine* de ce parti néo-progressiste et de son idéologie du « politiquement correct »; et « origine » dont j'ai montré plus haut qu'elle co-incide avec ce moment, survenu il y a maintenant plus de quarante ans, de la *mutation* de l'(ancien) progressisme en ce *néo*-progressisme… dont l'idéologie, en cet intervalle historico-temporel, est devenue si prégnante et comme (archi-)dominante.

Or cette « mutation », comme j'ai aussi commencé de l'avancer plus haut, a été opérée par des progressistes sincères – et même des « marxistes » (*cf.* l'indication par Douglass Murray de l'ouvrage *Stratégie et hégémonie socialistes* des auteurs Laclau-Mouffe – un Argentin et une Belge) –; mais acteurs qui, peut-être déçus par cette « classe ouvrière » blanche et occidentale – le peuple, selon Marx, élu par l'histoire pour réaliser cette révolution « socialiste »/effectuer ce *telos* à l'œuvre, selon le même Marx, dans le devenir historique (et dans le fond le « progressisme » n'est rien d'autre que la religion ayant pour *foi* cette croyance-à l'existence d'un tel *telos* à l'œuvre dans l'histoire : ce qu'on appelle aussi le « *sens* de (cette) histoire » – mais « foi » qu'à précisément apostasiée le *néo*-progressisme qui lui a succédé : pour dégénérer en ce que j'ai pu appeler, dès le début de cette *Profondeur*, un « pavlovisme » politico-idéologique… dont les illustrateurs (donc : néo-progressistes) ne croient plus depuis beau temps à la réalisation sur Terre de quelque société « meilleure/socialiste/sans classe »), but pourtant de l'ancien progressisme –… *s'en sont cherchés un autre* (peuple)… qui s'est trouvé être celui composé par cette conjonction de « minorités » qui

chacune, en effet, illustrait, mieux que cette (décevante) « classe ouvrière »: décidément trop blanche, trop occidentale, trop mâle, trop hétérosexuelle, etc., etc., la *générale oppression* exercée par ce « système capitaliste » sur cette humanité (à vocation « victimaire »): sauf que, en tel « (grand) remplacement » de peuples/de « victimes », la nature *sociale-économique* de cette oppression (capitaliste) a été perdue de vue au profit des natures plus parcellaires d'autres oppressions; telles que par exemple: celle des femmes par les hommes, ou des noirs par les blancs, ou du Tiers-monde par l'Occident, ou des homos par les hétéros, etc.: où l'on retrouve dans cette énumération (non exhaustive) tous les combats et autres « causes » du présent militantisme *néo*-progressiste – *sauf* celui que l'(ancien) progressisme désignait justement comme le plus important de tous: à savoir celui que le marxisme (quand il y en avait encore) préconisait contre l'oppression des « prolétaires » par les « bourgeois ». On peut donc dire de ce *néo*-progressisme qu'il n'a retenu de l'ancien (progressisme) que l'idée de cette « oppression »… quoique sans en conserver le contenu expressément social-économique (à vocation donc « anti-capitaliste »); et contenu qui s'est retrouvé remplacé par d'autres, eux, plus parcellaires et à vocation eux, et selon, anti-patriarcale, ou anti-raciste, ou anti-colonialiste, etc.: alors que les anciens progressistes, bien que nullement inconscients de ces oppressions-là (et de la nécessité de les combattre), les subordonnaient toujours peu ou prou à la résolution, avant toute autre, de la question sociale-économique: étant clair à leurs yeux que la révolution sociale, lorsqu'elle vaincrait enfin, abattrait du même coup toutes les autres oppressions (patriarcales, raciales, colonialistes, etc.).

> *À cette époque* [N.D.A.: les années 1980]*, même les gauchistes les plus arriérés ont compris que la révolution ne va pas se faire sur la seule base de la lutte des classes. Certains théorisent la substitution des minorités discriminées du prolétariat. Pour Erenesto Laclau et Chantal Mouffe, il fallait créer une alliance incorporant les minorités sexuelles et raciales ainsi que les femmes qui, quoique non minoritaires, sont sous-représentées dans la société. À leurs yeux, la classe ouvrière, raciste et sexiste, était méprisable (…)*

Où l'on voit, par cet extrait de l'entretien que Douglas Murray a accordé au numéro d'octobre 2020 du magazine *Causeur*, que la véritable cause de cette mutation du progressisme en *néo*-progressisme serait le « mépris » qu'auraient, à partir d'un moment, éprouvé ces « néo-marxistes » (Murray)

pour cette « classe ouvrière », blanche et occidentale ; et sentiment qui leur a fait décider de « substitu(er) » à ce peuple-là, pour crime de « racisme-et-sexisme », celui de cette conjonction de « minorités »; et peut-être pour la simple raison que, à ces « minorités »: celles par exemple des femmes ou des « gens de couleur », on ne pouvait pas, du moins, leur imputer ce crime (de « racisme-et-sexisme »); ce que la suite de l'histoire a d'ailleurs démenti : puisque aujourd'hui certaines féministes radicales s'avèrent (au moins) aussi « sexistes » que les anciens machistes… comme certaines personnes de couleur (au moins) aussi « racistes » que les blancs qui, autrefois, les persécutaient. Où l'on comprend en tout cas par là que la clef de l'énigme de l'apparition de ce *néo*-progressisme et de son idéologie du « politiquement correct » tient tout entier peut-être en ce petit mot de « mépris » qu'éprouvèrent, dans la phase de l'évolution intellectuelle qui allait les conduire à se séparer du progressisme orthodoxe-universaliste, ces « *néo*-marxistes » à l'origine de ce « *néo*-progressisme »; et mépris qui allait notamment, comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut, se cristalliser dans la figure détestée du « beauf »: dont l'apparition sous le crayon, en *France*, du talentueux dessinateur Cabu allait justement coïncider avec celle, sur les campus *américains*, du concept de « *politicaly correct* » – dont Guilluy a montré depuis qu'il n'était rien d'autre que la justification atypique d'un, lui, très banal, éternel, *mépris de classe*: celui qu'éprouvent aujourd'hui les bobos néo-progressistes des grands centres urbains pour les habitants de cette « France (ou Amérique, ou Angleterre, etc.) périphérique(s).

Ce pour quoi, à l'exemple du penseur conservateur Murray, rien n'empêche de regarder la parution de l'ouvrage (éponyme) de Guilluy comme une sorte de réponse, à une trentaine d'années d'intervalle, à celle de celui de nos « néo-marxistes » Laclau-Mouffe – vrais fondateurs de ce Mouvement « *néo*-progressiste » (même si probablement, lorsqu'ils rédigèrent leur *Hégémonie et stratégie socialistes*, ils n'en avaient pas clairement conscience) – ; et réponse qui, pour ce qu'ayant pointé l'origine ressentimentalo-méprisante (vis-à-vis de la « classe ouvrière » – ce que le même Guilluy appelle plus simplement, dans son dernier livre, les « gens ordinaires », voire le « bloc populaire ») de ce néo-progressisme et de son idéologie du « politiquement correct », ressemble à la tentative, par le (pur) « progressiste »-socialiste Guilluy : en revenant à l'instant de sa mutation-*en* « néo-progressisme, d'ensemencer, en le mouvement d'abord d'une réhabilitation *culturelle* (de

ce peuple si diffamé) le mot qui revient le plus dans ces *Gens ordinaires*, le mouvement d'un nouveau – mais surtout pas : « *néo* »! – progressisme… enfin délivré de tout mépris vis-à-vis de ces classe ouvrière/peuple/France « périphérique », etc. (et cela parce que, on l'a vu, c'est du fait même de ce « mépris » – ressenti vis-à-vis par ces *néo*-marxistes à l'origine de ce *néo*-progressisme – que l'(ancien) progressisme s'était vu subvertir par l'idéologie nouvelle de ce « politiquement correct »). Et en effet, à lire ce *Temps des gens ordinaires*, on sent à l'œuvre, chez son auteur, une sorte de fierté (comme « populiste »): celle qui naît de la satisfaction de la constatation (par le même Guilluy) que ce « bloc populaire » (ou populiste ?), après l'épreuve de la traversée, durant trente années, de ce mépris du peuple (blanc, occidental et « périphérique ») par les idéologues du néo-progressisme, est en train de se reconstituer (presqu'intact et, du moins, sans plus nul complexe social-culturel) – à l'inverse du parti adverse de ces néo-progressistes… dont Guilluy ne cesse d'annoncer (peut-être d'ailleurs de manière quelque peu prématuréé (?)) le « crépuscule », sinon politico-social, du moins *idéologico*-culturel :

> *C'est parce que le monde d'en haut p. 51 Gens ordinaires et ses valeurs.*

(même si cette « autonomie », précise quelques pages plus haut Guilluy, « n'est ni politique, ni sociale, ni géographique mais culturelle » – avant de poursuivre par cette fière déclaration : « Libéré des tutelles et représentations dominantes, le bloc populaire se recompose et inverse les rapports de force »)… Toutes considérations qui permettent au même Guilluy de régler à tout jamais la fameuse question de ces « minorités » – en laquelle il ne voit qu'une ruse de la « classe dominante » pour justement, par culpabilisation morale/rendu-invisible médiatique de cette « France périphérique », empêcher la « recompos(ition) de ce bloc populaire »:

> *La vague populiste* [N.D.A. : celle notamment incarnée par le mouvement des Gilets jaunes] *(…) est le résultat de p. 53 en réalité partie.*

; avant de conclure (toujours aussi fièrement) :

> *Cette représentation a volé en éclats avec la recomposition d'un bloc populaire majoritaire.*

; et « recomposition » dont le récent mouvement des Gilets jaunes a bien évidemment été, selon le même Guilluy, l'expression la plus marquante : d'où aussi (comme je l'avais moi-même pointé dans ma propre analyse de cette révolte – *cf.* mon [titre du tome de la Profondeur]) l'essentielle tonalité de *fierté* qui l'a accompagnée tout au long de ses manifestations… épousant toutes, peu ou prou, la forme de sortes de « *pride* populaire » (comme il y a par exemple des « gays *prides* »); et « fierté » de tout un peuple d'« invisibles » – redécouvrant soudain sa force et sa multitude « majoritaire » – qui était comme la réponse de celui-ci à ce « mépris » dont l'accablait, depuis au moins trente ans, tous les idéologues de ce *néo*-progressisme : ceux qui tiennent à toute force que les « classes populaires », si elles existent encore, ne soient plus constituées que de « minorités » plus ou moins ethniques et « colorées » (plutôt le « cuisinier malien sans papiers » (Badiou) que le paysan breton ruiné). Ce pour quoi aussi, dans les passages de ce *Le temps des gens ordinaires* consacrés à ces Gilet jaunes, l'auteur met l'accent sur l'étonnante/extrême violence dont ont usé les autorités pour tenter de réprimer ce mouvement (pourtant plutôt pacifique et non-violent – au moins sur les ronds-points) ; à quoi je me permettrais d'ajouter cette remarque très peu « politiquement correcte » que, lorsqu'il s'agit de réprimer par exemple quelque émeute « ethnique » de banlieues, ces mêmes autorités y vont bien plus « sur les œufs »: ce « deux poids, deux mesures » dans l'exercice de la répression disant bien combien cette révolte impromptue/inopinée a (idéologiquement) ulcéré ces mêmes autorités d'obédience elles, dans leur grande majorité, *néo*-progresssiste (ceci expliquant notamment pourquoi la première réaction du Ministre de l'intérieur de l'époque, pour tenter de discréditer le mouvement, a été de le faire en un mode, justement, *idéologico/néo-progressiste*: en cherchant à le « fasciser » (ou le « populistiser »?) – *i. e.*: en présentant ses manifestants comme des sortes de hordes composées, selon, de factieux crypto-fascistes, ou de populistes ou delepénistes (et tous bien sûr « racistes » et « homophobes ») –; ce même ministre s'étant montré bien moins virulent et (idéologiquement-socialement) méprisant lorsqu'un an plus tard éclata l'autre mouvement de ce *Black lives matter*: devant les activistes duquel il se proposa de rien de moins que de *s'agenouiller*: ce que certes il n'aurait pas fait devant ces « Gilets jaunes »… blancs et « souchiens » qui, pourtant, arboraient le drapeau tricolore et chantaient la Marseillaise !).

Ce qui peut aussi expliquer pourquoi la « tonalité fondamentale » de

cette révolte des Gilets jaunes – en laquelle Guilluy voit avec raison l'expression de « la recomposition d'un bloc populaire *majoritaire* » (ce mot, par mes soins soulignés, faisant bien évidemment signe vers l'*autre conception* dominante/néo-progressiste de ces classes « populaires » – censées donc, selon les idéologues du même nom, ne plus être composés que de *minorités*) –, avant même que d'être « politique », fut d'abord *culturelle* (le mot dont j'ai déjà dit que, dans le livre de Guilluy, il revient à la manière d'un tympanon) : tout à coup un « peuple » – qui, selon les mêmes idéologues de ce néo-progressisme, était censé *ne plus exister* (sinon donc sous la forme de cette conjonction de « minorités ») – (re)découvrait sa propre existence en tant que « bloc populaire *majoritaire* »… tout à fait capable, du fait de sa force ainsi (re)découverte : rien qu'en investissant les ronds-points et les rues des villes de son *propre pays*, de (re)faire l'histoire. Si bien qu'on peut dire que la première victoire de ces Gilets jaunes – et d'ailleurs peut-être la seule (si l'on met de côté le chèque que leur signa alors Macron… pour les calmer) ! – consista en cette prise de conscience (socialo-*culturelle*) par un peuple entier de sa propre *existence* (en tant, donc, de « bloc populaire-majoritaire ») ; et alors que, depuis au moins trois décennies, tous les tenants médiatiques-prébendés par la domination de cette idéologie du néo-progressisme/« politiquement correct » ne cessaient de lui seriner qu'*il n'existait plus* : « remplacé » qu'il avait été par l'autre « peuple » (que j'ai qualifié pour ma part, dans cette *Profondeur* de « spectaculaire ») uniquement composé, lui, par ces « minorités »… désormais seules habilitées, dans la conception du moins de ce discours dominant/néo-progressiste, à *faire l'histoire* (où l'on comprend aussi par là combien une telle conception peut être profitable à la domination – étant clair que, si elle a tant à redouter d'un « bloc populaire-*majoritaire* », le danger, pour elle, devient bien moins grand lorsqu'elle n'a plus affaire qu'à des « minorités » : dont on peut toujours calmer les « ardeurs révolutionnaires » (si tant est qu'elles en aient seulement) par la satisfaction de revendications de type toujours et uniquement « communautaristes »). Ceci pouvant notamment expliquer la *grande peur* qui, à l'occasion de ce mouvement des Gilets jaunes et de ses journées particulièrement fiévreuses, saisit tous les représentants médiatiques-prébendés de/par cette même domination – *cf.* la lecture que je fis alors, durant ces mêmes journées, où l'émeute jaune déferlait sur Paris, du visage se décomposant progressivement de la journaliste Ruth El Krief (que par ailleurs j'aime bien – et qui d'ailleurs, depuis, *va mieux* : ayant fini par retrouver son beau sourire) – ; et « grande peur » qui, certes, ne s'était

nullement vue/manifestée avec tant d'éclat (et de palpable *angoisse*) lors de l'épisode précédent des manifestations syndicales qui avaient accompagné la « réforme des retraites »… comme d'ailleurs, depuis, elle ne s'est pas non plus manifestée à l'occasion de l'autre mouvement de ce B.L.M… qui d'évidence, au sein du personnel de ces « gestionnaires de la domination », *ne fait peur à personne* (ce qui peut par exemple expliquer pourquoi la manif organisée il y a quelque temps par la famille Traoré – désirant surfer sur la vague d'émotion provoquée par le meurtre de George Floyd par la police américaine – a pu se dérouler – et bien que contrevenant gravement aux consignes sanitaires en vigueur – sans incidents notables : ce qui n'aurait peut-être pas été le cas si, à la place de ce (somme toute : très « politiquement correct ») défilé racialiste/anti-raciste, il se fût agi d'une énième « démonstration (de force) » de ces Gilets jaunes). D'autre part, cette tonalité essentiellement « culturelle » (plutôt que politique) du mouvement de ceux que, bien avant son déclenchement, j'avais appelé les « invisibles de la République » (*cf.* mon [?]) se manifesta également par le fait que cette révolte, du fait de l'innombrabilité de ses revendications, n'en porta aucune véritablement explicite (sinon peut-être celle de la démission de Macron – qui ne saurait certes être regardée comme une revendication « sociale »); à quoi s'ajouta cet autre trait, lui aussi caractéristique de ce mouvement, qu'il se refusa toujours, tant qu'il dura, à toute récupération par quelque parti politique-traditionnel que ce soit… et même à toute émergence en son sein de quelque *leader* plus ou moins médiatique-politique (et l'on sait quel sort humiliant fut réservé par leurs propres troupes à ceux qui, parmi ces Gilets jaunes, eurent la mauvaise idée de s'y risquer – insultes, vouages aux gémonies sur les réseaux sociaux et autres expulsions/exfiltrations des défilés). Mais traits qui, loin de calmer la (légitime) inquiétude des représentants de ce « Parti néo-progressiste », eurent plutôt l'effet inverse de la multiplier : étant clair qu'un mouvement qui n'a ni « leader » (éventuellement à récupérer) ni claires revendications (à satisfaire ou non) *est infiniment plus dangereux* pour quelque domination que ce soit qu'un autre, lui, plus canonique et traditionnel-politique ; et cela pour ce que cette domination, face à une telle révolte sans leader (clairement) désigné ni revendication (clairement) exprimée, *n'a pas vraiment de prise* : par quoi, on le comprend, la tonalité plus « culturelle » que « politique » de cette « vague jaune » fut plus vécue par les autorités – qui essayèrent, selon, de la réprimer (en le mode violent policier d'un Castaner) ou de l'amadouer (en le mode lui financier du chèque de Macron) – comme un *surcroît de difficultés* de la « gestion de

la crise »… plutôt que l'inverse – si bien qu'à certains moments de cette « crise » on eut vraiment l'impression que ces autorités, comme saisies de panique : ne sachant plus à quel saint (idéologique) se vouer, étaient en train de vaciller sur leur base (idéologico-néoprogressiste).

Il est clair par exemple que ces mêmes autorités ont beaucoup moins à craindre de l'autre mouvement, actuellement à l'œuvre en France : quoique venu par importation d'Amérique, de ce B.L.M. sur lequel, même s'il parvenait à provoquer quelques émeutes « ethniques » de banlieue (ce qui d'ailleurs a peut-être déjà été le cas lors de l'attaque, il y a quelques semaines, de ce commissariat de Champigny), elles auraient toujours prise : sinon en mode répressif-policier, du moins en celui idéologico-néoprogressiste (puisque dans le fond les deux – domination et B.L.M. – parlent secrètement *la même langue* : celle donc de cette idéologie du « politiquement correct » – où ce sont toujours aux « minorités » qu'est accordé le *beau rôle* : pour ce que ce « rôle », justement, ne peut apparaître que toujours *inoffensif* aux yeux de cette domination… qui a bien plus à redouter des (ré)apparition/« (re)composition » de ce « bloc populaire-*majoritaire* » qu'évoque Guilluy). Car ce qui dans le fond, en ce mouvement des Gilets jaunes : qu'il ne faut pas hésiter à mettre en balance avec celui de ce B.L.M., ce qui a le plus inquiété cette domination et sa caste médiatico-néoprogressiste, c'est encore, justement, sa facture « majoritaire » : certes tous les Français, à l'occasion de ces semaines fiévreuses et cahotiques, ne descendirent pas tous dans les rues ou sur les ronds-points de cette « France périphérique » ; mais des sondages tenaces et répétés prouvèrent qu'ils y étaient (à 72 %) durablement favorables ; et cela malgré le fait que les agissements de ces Gilets jaunes, par leurs manifestations et autres occupations répétées, les dérangeaient d'évidence dans leur vie quotidienne (alors que je ne crois pas que le plus récent mouvement de ce B.L.M. reçoive, de la part de ces mêmes Français, autant d'approbation et de complaisance – ceux-ci y voyant surtout une sorte de mode importée des États-Unis : étant clair que ce sont d'abord les médias, tous peu ou prou néo-progressistes, de ce pays qui ont fait le renom (plus « spectaculaire » que réel) de ce mouvement). Or si la facture « (populisto)majoritaire » de cette récolte en-jaune (et non en-noir ou en-beur, ou en-jupon) a tant inquiété la domination, c'est d'abord pour la raison, dans le fond : plus *idéologique* que quantitativo-politique, qu'elle ne pouvait pas s'inscrire dans la générale-globale analyse que font

de cette société les idéologues (patentés par la domination) de ce même *néo*-progressisme ; et analyse qui, depuis au moins quarante ans : depuis le « fait premier » de cette mutation de l'(ancien) progressisme en, justement, *néo*-progressisme, a pris coutume de raisonner de toutes choses « sociales-culturelles » uniquement en termes de *minorités* : manière de penser aux quelle la révolte de ces Gilets jaunes, par leur seule existence en tant que « bloc populaire-*majoritaire* », a apporté *le démenti le plus cinglant*… et comme « philosophique » – ce pourquoi le même Guilluy, dans ses *Gens ordinaires*, observe que la tactique utilisée par la domination pour essayer d'endiguer cette « vague jaune » a consisté, d'abord, à tenter de la « *déconstruire* » (au même sens « philosophique ») :

Pour cela la classe dominante p. 75 unitaire et apolitique.

(et entreprise de « déconstruction » à quoi s'est en effet essayé la « créature » de cette domination – avec d'ailleurs beaucoup de talent, d'énergie et d'éloquence –… en organisant par toute la « France périphérique » ce « grand Débat national » : sorte de « tournée des popotes » (idéologique) destinée d'abord, en effet aussi, à « fractionner » le peuple habitant de ces contrées perdues/oubliées – mais peuple qui, par ce soulèvement « en-jaune », venait de se rappeler au bon (?) souvenir de son « Jupiter » de Président : de lui rappeler en tout cas que, dans ce pays, il était encore la *majorité*). Et il faut bien reconnaître qu'il y avait quelque chose d'assez croquignolet à regarder cet homme si intelligent, descendu de son Olympe parisiano-élyséenne, noyer son auditoire de maires et autres notables provinciaux – pour certains cachant mal leur fierté d'avoir été conviés à ce que Guilluy appelle pour sa part le « grand oral de sciences-po du brillant étudiant » Macron (pour d'autres profitant d'une telle *aubaine médiatique* pour, très comiquement, faire la publicité de leur village ignoré… et de ses produits locaux !) – sous une avalanche de références technocratiques… que je ne suis pas sûr que ses auditeurs aient tous « percutées » (!) – j'ai moi-même visionné (à la télé) l'épisode « souillagais » d'une telle démonstration politico-dialectique (pour la simple raison que j'habite à vingt minutes du canton éponyme-lotois) –; mais visionnage partagé entre les sentiments d'une certaine admiration pour la virtuosité intellectuelle de l'orateur et celui d'assister à rien d'autre qu'une tentative par celui-ci de « noyer le poisson » de la révolte (en-jaune)… de ces territoires oubliés/

ignorés/« périphériques » – si bien aussi que, tout le temps que dura l'émission, je ne pouvais m'empêcher de penser à la remarque, sous sa facture (elle aussi) comique pleine de (bon) sens, qu'avait faite un jour, sur notre actuel président « jupitérien », mon cher « berger de l'être » Jean Lassalle : « C'est un homme intelligent, mais il comprend la France comme moi je comprends… le Spoutnik ! »

Où l'on comprend par les considérations qu'exposent les développements qui précèdent que le *vrai noyau* du combat qui se met en place entre les deux « camps ennemis » que j'ai dits – et combat qui peut, en effet, à tout moment déboucher sur le déclenchement d'une nouvelle « guerre civile » (en ce mode « racialiste » en Amérique, plus « confessionnel-culturel » en France) – est en réalité, d'abord, de nature *idéologique* (« culturelle » préfère dire Guilluy – mais cela revient peu ou prou au même) ; pour ce qu'opposant deux interprétations du devenir historique des « sociétés occidentales » : celle de l'ancien « progressisme » – qui raisonne en termes de « bloc populaire-*majoritaire* » (qu'a illustré récemment le mouvement de ces Gilets jaunes) – et celle de ce *néo*-progressisme – qui raisonne, lui, en termes de *minorités* (présentement illustré par l'autre mouvement, à vocation « racialiste », de ce B.L.M. – comme d'ailleurs l'avait fait il y a quelque temps celui, à vocation « féministe », de ce *Metoo*) – ; et « idéologies » qui, bien qu'ayant pendant longtemps donné l'impression qu'elles poursuivaient les mêmes buts/mêmes causes : celles donc de l'instauration de ce « socialisme » – mot figurant encore, on l'a vu, dans le *titre* de l'ouvrage des Laclau/Mouffe (à l'origine, selon le conservateur « progressiste » (et *a fortiori* bien sûr : jamais « *néo*-progressiste »), un étrange spectacle que d'assister à un tel *déchirement* par lequel sont en train de se mettre en place toutes les conditions d'une (future) guerre civile entre des gens qui, il n'y a pas si longtemps, croyaient encore appartenir au même camp (de cette gauche « socialo-universaliste ») ; mais qui, sous la pression des circonstances de cette entrée en lice Murray, de ces néo-progressisme/« politiquement correct ») – sont en train, maintenant, de se séparer *rédhibitoirement* sous nos yeux : cette séparation expliquant notamment, en France, la présente explosion de la *gauche* entre « progressistes » (socialo-laïco-républicains) et *néo*-progressistes (« islamo-gauchistes » – pour dire vite). Et c'est à la vérité, pour moi qui ne fut jamais vraiment ni « de gauche », ni « socialiste », ni, dans le débat politico-français, de cet islam radical, se découvrent *ennemis*

viscéraux: songeons par exemple à l'*abîme idéologique* qui sépare désormais des acteurs tels qu'un Manuel Valls ou un Philippe Val d'une Clémentine Autain ou d'un Edwy Plenel (personnes qui pourtant, il n'y a pas si longtemps, auraient pu participer au même gouvernement – ou travailler dans le même journal). Où l'on voit en tout cas par là que cet activisme islamique, s'il n'a peut-être pas eu encore la peau de cette « République française », a déjà eu celle, au moins, de la gauche (du même nom) : la récente décapitation par un *couteau musulman* de cet infortuné professeur, et l'émotion énorme qu'elle a (logiquement) provoquée dans le pays – même si l'on peut tout de même se demander pourquoi il a fallu attendre cet énième attentat islamiste pour que celle-ci se déclenche enfin (ne pouvait-elle pas le faire par exemple, il y a huit ans, au moment de l'affaire Mérah : si l'on y songe tout aussi épouvantable en son « mode opératoire »?) – ayant au moins eu le mérite de clarifier, en ce mode idéologique-culturel, la situation de cette/notre société (« française »).

> *Diverses époques ont eu ainsi leur grand conflit, qu'elles n'ont pas choisi, mais où il faut choisir son camp. C'est l'entreprise d'une génération par laquelle se fondent ou se défont les empires et leurs cultures. Il s'agit de prendre Troie ; ou bien de la défendre. Ils se ressemblent tous par quelque côté, ces instants où vont se séparer ceux qui combattront dans des camps ennemis, et ne se reverront plus.*

; et si, rédigeant ce passage de son In Girum, Debord pensait sans doute à une toute autre « situation », il n'en demeure pas moins que ses formulations semblent correspondre presque trait pour trait à la notre – et cela justement pour la raison qui y est dite que :

> *Ils se ressemblent tous par quelque côté, ces* instants [c.m.q.s.] *où vont se séparer ceux qui combattront dans des camps ennemis, et ne se reverront plus.*

; et « instants » en lesquels en effet il semble bien que nous soyons entrés : ne serait-ce que par tous les signes qui s'accumulent et se précipitent d'un prochain/annoncé affrontement-entre (ici le texte s'interrompt – pour peut-être d'évidentes raisons de *prudence judiciaire*: l'auteur de ces lignes étant trop pauvre pour prendre le risque d'assumer les frais d'un procès-en (ici forcément/également le mot manque)) ; mais « affrontement » dont, bien que ne pouvant pas encore le nommer, j'aurais du moins, par la rédaction

de ces « pages sombres et pleines de poison » donné à leur lecteur la clef idéologico-culturelle de son origine.

Il ne faut pas se voiler la face : l'activisme radical qu'illustrent, sous le couvert de l'idéologie néo-progressiste du « politiquement correct » (version notamment anti-raciste), ces « minorités » n'est rien d'autre que la tentative par elles de prendre leur revanche de la *grande humiliation* que leurs peuples respectifs, depuis au moins la Renaissance, ont eu à subir de cet Occident en mode, selon, impérialiste, ou colonialiste, ou esclavagiste, etc. ; mais « humiliation » dont l'essence la plus profonde fut d'abord de nature *culturelle* (ou « civilisationnelle » – peut-être même : « métaphysique ») : pour ce que ces mêmes peuples (et leurs minorités correspondantes vivant aujourd'hui en Occident), et bien que (théoriquement) libérés de ces impérialisme/colonialisme, etc. européens, voient bien que c'est d'abord *en ce mode-là* (culturel/civilisationnel/métaphysique) que consista pendant longtemps la « supériorité » occidentale sur toutes les autres civilisations de la planète ; et « supériorité » qui, d'une certaine façon, continue de s'exercer par le simple fait que, même encore aujourd'hui, cet Occident, bien que débouté de ses prétentions à l'« empire du monde », continue d'être le lien du processus de ce *perfectionnement indéfini de la Technique* : ce qu'exprimait notamment l'autre jour, sur je ne sais plus quelle chaîne de télévision d'infos permanentes, le journaliste Zemmour lorsqu'il affirmait que, chaque fois qu'un « noir » ou un « musulman » ouvrait un frigidaire ou utilisait un smartphone, ces simples gestes constituaient pour lui/pour eux des « humiliations » (je ne sais si c'est vrai : il faudra que je le demande à mes amis « noirs » ou « musulmans » – mais le fait est que, par cette étrange intuition (et notamment ce mot d'« humiliation (culturelle) », le médiatique avait peut-être mis le doigt sur la véritable origine du *contentieux* qui perdure encore aujourd'hui entre Occident et peuples non-occidentaux). Il serait bien sûr facile d'objecter à cette idée qu'aujourd'hui l'Occident n'a plus le monopole de ce « perfectionnement indéfini de la Technique » : que d'autres peuples (d'autres « empires ») non-occidentaux (la Chine, l'Inde, le Japon, etc.) font aujourd'hui, en ce domaine, (presqu'aussi bien que lui, mais même si, dans quelques années, ces Chine, Inde, Japon, Corée, émirats arabo-musulmans, etc. parvenaient, en ce même domaine « technique », à le surpasser, il n'en demeure pas moins que, pour y parvenir, ils seraient contraints de continuer d'illustrer les catégories métaphysiques (donc :

culturelles/civilisationnelles) qui ont présidé à l'invention de cette « Technique » (dont l'essence elle, pour parler comme Heidegger, « n'a rien de technique » – pour ce que, justement, « de facture toute métaphysique »); et catégories qui, elles, sont de nature absolument *historialo-occidentale*: apparues quelque part au début des « temps (dit) modernes » en *cette Europe* de l'époque (dite) des « Grandes découvertes » et de la constitution (conjointe) par celles des premiers empires coloniaux-« occidentaux » (Espagne, Portugal, France, Angleterre, etc.); et apparition de telles « catégories » qui, en générant l'invention de cette « Technique », a donné pour longtemps (quatre siècles) les *clefs de toute puissance* (notamment: militaire/impérialiste/économique) à ce qui n'était jusqu'alors qu'un « petit cap de l'immense continent eurasiatique » (Valéry), mais surtout a transformé ce « petit cap » *européen* en cet *Occident* (lui toujours sur-puissant – sinon donc, en ce mode impérialiste/colonialiste, du moins en celui culturel-métaphysique): devenu pour cela (du fait de cette « supériorité » culturelle/civilisationnelle – qui, elle, perdure pratiquement: se manifeste secrètement par la présence en nos vies de tous ces « objets de la technique » (les « humiliants » frigo et smartphones dont parle Zemmour) dont l'Occident a inondé la planète) l'« unique objet du ressentiment » de cet activisme radical illustré par certaines « minorités » en ce mode revanchard/anti-occidental (et le lecteur de cette *Profondeur*, s'il m'a suivi jusqu'ici, sait bien que la « pensée la plus profonde » de mon « grand récit » réside en cette généalogisation à laquelle je n'ai cessé de procéder durant l'entièreté de sa rédaction… des catégories qui ont présidé à cette émergence de la « Technique »; et catégories dont j'ai montré qu'avant même d'être « ontologiques » – comme le pose Heidegger dans sa propre analyse de la « question de la Technique » (fruit, selon lui, de ce qu'il appelle le processus de « l'oubli de l'être ») –, elles sont d'abord, et plus profondément, d'origine apostasico/christo-théologique: l'« Occident » – et plus précisément: l'émergence de tout « occidentalisme » (en tant que pensée/guise de l'être) – n'étant rien d'autre que le fruit, lui, d'une « apostasie très particulière » de ce même « christianisme »).

Cette sorte de *ressentiment anti-occidental* qui nourrit secrètement l'activisme radical, en le mode de l'idéologie néo-progressiste de ce (supposé) « anti-racisme » (mais qui prend de plus en plus la forme, on l'a vu, d'un *autre racisme* – quoique lui « anti-blanc » et « anti-occidental »), illustré par certaines « minorités » (d'origine non-occidentale) se retrouve encore dans

l'activisme, tout aussi radical et (au moins intellectuellement) terroriste, pratiqué par certains groupes féministes qui n'ont de cesse d'appliquer ce même ressentiment, sinon à l'Occident lui-même : entendu en tant que puissance géo-politique/culturelle, du moins à la figure, par ces mêmes groupes honnie, du « mâle blanc hétérosexuel » (et lui aussi bien sûr : toujours « occidental »)… qui se retrouve chargé de tous les péchés (d'Israël) du « politiquement correct » : machiste, prédateur, sexiste, représentant de l'oppression « patriarcale » comme illustrateur de cette fameuse « culture du viol » – sans parler des autres (moins strictement « féministe » – mais qui vont tout de même avec) tels que : raciste, homophobe, colonialiste, islamophobes, suprémacistes (blancs), etc., etc. Où l'on voit à la lecture de cette longue litanie de la haine anti-masculine que ce qui, en celle-ci, est d'abord visé n'est rien d'autre que cette « élimin(ation) des hommes » préconisée par Alice Coffin dans son Génie *lesbien* (« élimin(ation) des hommes qui certes, sous la plume de cette auteur(e), ne semble être encore que « culturelle » – même si on sait qu'une telle consigne peut très bien déboucher, à partir d'un moment, sur une autre (« élimination ») : elle très pratique et *physique*) ; mais « élimin(ation) » qui, assez étrangement, semble vouloir se circonscrire uniquement à ce toujours même mâle blanc/hétérosexuel/occidental en épargnant les autres mâles, pourvu qu'ils ne soient ni hétérosexuels ni occidentaux : où l'on comprend par là que ce qui, en de telles diatribes féministes-radicales, est visé, ce n'est même pas tant la figure du « mâle » (au sens biologique) que, encore une fois, celle détestée de l'*occidental* (ce qui peut notamment expliquer pourquoi ces mêmes féministes radicales, malgré tout leur ressentiment anti-masculin, n'ont pas hésité à défiler, aux côtés d'islamistes pourtant bel et bien « mâles », dans certaine manifestation censée il y a un an tout juste, avoir été organisée au nom de la lutte contre l'« islamophobie ») ; et que peut répondre cet infortuné mâle blanc/hétérosexuel/occidental à un tel déferlement de haine toujours et uniquement dirigée contre lui ? Sûrement pas en tout cas en cédant à son tour à la tentation d'une sorte d'activisme à forme « suprémaciste (blanche et occidentale) » – qui ne ferait bien sûr, en le mouvement du « on vous l'avait bien dit », qu'apporter de l'eau au moulin de tout ce discours anti-mâle/anti-occidental (la *white pride*, en ce sens, n'étant pas la bonne réponse à ce discours racialo/sexualo ressentimental) – ; mais peut-être en se contentant de ne pas couper à cette vaste *entreprise de culpabilisation* exercée par les tenants de cette idéologie néo-progressiste du « politiquemnet correct » à l'encontre de ce qui, en Occident, constitue

encore, tout de même, la majorité de la population : en *la refusant tout net* – avec les mots que préconise par exemple d'utiliser un Douglas Murray (chaque fois qu'une telle « entreprise de culpabilisation » prétend s'exercer sur nous, les « déplorables » mâles blancs et occidentaux) :

> *« Allez au diable ! Nous ne sommes pas dupes. Ne vous avisez pas de jouer à ce jeu avec nous ! »*

(étant clair en effet que, avec des gens qui ne se proposent rien de moins que de nous «‹ éliminer » (peu important que ce soit en mode « culturel » ou plus simplement *physique* – puisqu'à la fin cela revient peu ou prou au même), il ne saurait y avoir quelque « jeu » et autre échange intellectuel-idéologique possible – quand on est « juif », on ne discute pas avec des *nazis*)… Par ailleurs (argument plus ou moins consolant) rien ne nous empêche, nous les mâles blancs/occidentaux, d'interpréter ce déferlement de haine racialo-féministe sur nos têtes « coupables, forcément coupables » (d'à peu près *tous les malheurs* qui, depuis au moins mille ans, accablent cette humanité « victimaire » – de cette mise en coupe réglée de la planète par les colonialisme/esclavagisme *européens*… jusqu'à ce réchauffement climatique qui la menace actuellement) comme une sorte de (formidable – quoiqu'à rebours) *hommage* secrètement/subliminalement adressé à ce même mâle occidental ; et « hommage » qui bien que prétendant l'abaisser voire l'éliminer, le fait en même temps venir comme une sorte de *démiurge surpuissant*… ayant depuis des siècles, quoique toujours bien sûr en cette forme sombre et oppressive, fait l'histoire du monde ; quelle noirceur mais aussi quel « génie »! Où l'on voit par là que tout ce discours néo-progressiste/« politiquement correct »/anti-occidental alimente encore, quoique bien évidemment à sa façon inversée-ressentimentale, celui de ce « suprémacisme (blanc/occidental) »… qui n'a donc nullement besoin, pour se dire et s'afficher, d'organiser quelque *white pride* dans les rues d'Occident : puisque les gay/black/féministe, etc. *prides* le font pour lui. Et quelle (secrète) « fierté » pour n'importe quel mâle blanc/occidental – fût-il comme moi le descendant d'une longue série de générations de paysans bretons (plus ou moins misérables) – que de se contempler au (sombre – quoiqu'encore, en ce même mode inversé-ressentimental, *courtisan*) *miroir* que lui tend cette idéologie néo-progressiste du « politiquement correct » : celle qui, en faisant de lui l'unique responsable de tous les malheurs anciens ou modernes de cette humanité à vocation « victimaire », le transforme en

ce « démiurge surpuissant » dont j'ai plus haut évoqué la figure.

Ainsi, en un temps où chacun aspire peu ou prou à accéder au statut de « victime » (de ce toujours même « mâle occidental » – que ce soit en ce mode raciste, ou colonialiste, ou patriarcal, etc.), une certaine « fierté », chez ce même « mâle occidental »: même si, bien sûr, il vaut mieux qu'*il ne s'en vante pas trop* (!), peut consister en la noble satisfaction éprouvée par lui de constater que lui au moins, durant les cinq siècles écoulés de l'histoire de ce monde, n'a été à aucun moment la *victime de rien ni de personne*: pour ce qu'ayant eu la *chance* (le fameux « privilège blanc » théorisé par les idéologues de l'anti-racisme) d'appartenir à une de ces nations occidentales/européennes qui, durant ces mêmes siècles, n'ont cessé de remplir la planète entière du fracas de leurs armes et machines, de leurs annonces de conquêtes, victoires, massacres de masse et autres exploitations de peuples entiers (qu'il serait vain de nier) ; et quel membre de n'importe quelle « minorité (extra-occidentale) » ne troquerait volontiers son statut victimaire/plaintif/revendicatif contre une telle fierté historico-mémorielle : celle que communique (quoique le plus souvent de manière secrète et inconsciente) au « mâle blanc-occidental » le souvenir d'un temps où il faisait « suer le burnous » à la quasi-totalité des autres peuples de la Terre (et accessoirement, en le mode de cette fameuse « oppression patriarcale », à l'autre sexe dit, selon, « beau », « faible »… ou « second »). Ces considérations relatives à cette fierté historico-mémorielle que ne peut manquer d'éprouver le mâle blanc-occidental lorsqu'il se souvient de ce temps de *gloire et d'abjection* (mêlées) où il dominait sur l'ensemble des peuples non-occidentaux comme sur le troupeau soumis/apeuré de ses/ces femmes pouvant notamment expliquer pourquoi actuellement les jeunes musulmans d'Occident sont si sensibles aux sirènes islamistes (et bien plus semble-t-il, s'ils appartiennent déjà à la troisième génération d'immigrés, que leurs parents ou grands-parents) : pour ce que cet islamisme, qui se propose de revenir, en cette forme radicale à la religion des origines, leur fait entendre la douce musique narcissico-identitaro-mémorielle du souvenir d'une époque où c'étaient *eux* qui dominaient sur le monde, non seulement militairement/impérialistement mais aussi *culturellement* (tandis que c'était *nous*, les mâles blancs/occidentaux/chrétiens, qui étions peu ou prou des « barbares » – ce pour quoi aussi peut-être ces mêmes islamistes aiment tant à nous désigner sous l'appellation (hélas ! devenue, pour ce qui nous

concerne, parfaitement hors de propos) de « croisés »: parce que ce temps des « croisades » ne peut que leur rappeler encore leur gloire historico-enfuie). Où l'on voit par là que ce qui fait en vérité le fond de cet affrontement entre les deux camps (ceux que j'ai appelés plus haut le « néo-progressiste » et le « conservateur ») n'est rien d'autre que la question, selon, de cette « fierté » et de cette « humiliation »; et même, si l'on y songe, cette « repentance » de l'Occident vis-à-vis des « minorités » (extra-occidentales) que préconise le premier est encore un *luxe* que peut s'offrir ce même « mâle blanc-occidental » parce que, de toute façon, le capital de « fierté » historico-mémorielle dont il dispose est si grand qu'il n'a rien à redouter du durable sentiment d'humiliation que connaissent et endurent elles, chaque jour, les membres de ces minorités : tant il est vrai qu'il vaut toujours mieux *avoir honte des triomphes* (sanglants) qu'ont remporté nos ancêtres dans le passé qu'être le descendant de ceux, peuples et civilisations, qui firent les frais de ces « triomphes » et des oppression/exploitation qui s'en suivirent pour ces mêmes peuples. Ce pour quoi aussi, même dans le camp néo-progressiste, les « mâles blancs occidentaux » (les fameux « islamo-gauchistes ») qui l'ont rejoint : ont pris parti pour l'activisme communautariste/anti-occidental que celui-ci illustre, ne peuvent se défendre tout à fait dans leurs ouvrages (pourtant en faveur de ces « minorités », d'un certain « mépris » (bien évidemment : inconscient) à l'endroit des membres de celles-ci, ce que je notais déjà, par exemple, dans mon analyse (à charge), dans [? : titre du tome de la Profondeur], du *Pour les musulmans* d'Edwy Plenel ; ou encore dans le *Qui est Charlie*? d'un Emmanuel Todd, quand celui-ci, parlant des islamistes, disait qu'ils « relev(aient) de la psychiatrie »: ce qui d'abord est complètement faux – le combat islamiste ayant d'évidence sa propre cohérence (qu'on peut juger barbare et monstrueuse (mais sûrement pas folle et délirante) –; mais ce qui, surtout, est très *méprisant* vis-à-vis de la communauté musulmane en son entier (que ces idéologues « islamo-gauchistes » font pourtant profession de défendre – mais sans jamais, dans le fond, pénétrer le ressort religieux-spirituel qui l'anime… et qui est tout sauf du délire et de la démence).

Ce pour quoi, par exemple, quelqu'un comme moi (qui n'est certes pas un « islamo-gauchiste » (!) – et encore moins un néo-progressiste), d'une certaine manière *comprend mieux* cette minorité musulmane en général et ses terroristes du même nom en particulier que ces idéologues censés

avoir pris le parti de la défense de la première (en s'imaginant qu'il suffit de taxer de déments « relev(ant) de la psychiatrie » les seconds pour la dédouaner de tout activisme violent-islamiste – en le mode de la consigne bien connue du « pas d'amalgame »); et cela parce que, tandis que ces idéologues néo-progressistes/« islamo-gauchistes »/tous peu ou prou athées et « sans Dieu » ont perdu jusqu'à la notion de ce que peuvent être un esprit religieux et le combat du même nom, je l'ai moi encore, étant ce catholique et ce « théologien », tout à fait en tête. Ce pour quoi par exemple lorsque, l'autre semaine, est paru ce sondage révélant que la majorité des jeunes musulmans de ce pays « mettaient les valeurs de leur religion au-dessus de celles de la République », je n'en ai, contrairement aux médiatiques (tous peu ou prou néo-progressistes) qui s'en sont, selon, inquiétés ou indignés, pour ma part nullement été ému : considérant que c'était là, de la part d'un croyant : en « Allah » ou en « Dieu », une réponse tout à fait *normale* et, du point de vue confessionnel, *absolument logique* (et même me disant que, si j'avais dû répondre à mon tour à cette question, j'aurais fait la même réponse que ces jeunes musulmans – car quel croyant, si sa foi est sincère, ne mettrait *bien évidemment* son « Dieu » au-dessus de quelque institution humaine que ce soit : la seule différence entre moi et ces jeunes musulmans étant que les « valeurs » de ma religion (contrairement à celles de la leur), dont celle de cette fameuse « laïcité », n'entrent pas en conflit avec celles (dites) « républicaines »… et pour ce que, comme j'ai déjà eu l'occasion de le montrer à maintes reprises dans le cours de cette *Profondeur*, les secondes sont en vérité *les filles des premières*; ce qui, je le crains, n'est pas le cas de celles de la religion, islamique : qui n'a pas son « rendez à César ce qui est à… », etc.). Où l'on voit par là que l'erreur la plus grave que commettent les idéologues « islamo-gauchistes » de ce néo-progressisme est de ne pas comprendre *ce qui meut en profondeur* les communautés dont ils prétendent pourtant, en ce mode anti-raciste, épousé la cause, et ressort profond-communautariste – dans le cas de ces musulmans donc : religieux/spirituel – qui n'a en vérité rien à voir avec l'idéologie (elle toujours peu ou prou : athée et anti-confessionnelle) de ce même néo-progressisme ; si bien qu'entre les deux (la communauté islamique et ses avocats auto-proclamés) *le quiproquo est total*: dont par exemple la « lune de miel » entre le journaliste Plenel et le théologien Ramadan a donné une étrange et (presque) comique illustration (avant que cette « lune de miel » ne soit interrompue par l'affaire que l'on sait). Que ces jeunes musulmans mettent leur foi au-dessus de cette « valeur républicaine » qu'est la « laïcité », il n'y a rien

là que de parfaitement normal et de (théologiquement) logique ; même si je reconnais en même temps que ce constat, fait par un non-musulman (quoique lui aussi croyant), pose un problème terrible à cette « république laïque »: en rendant notamment impossible, du point de vue strictement religieux, toute « intégration » du musulman français à la République du même nom ; ce qu'avait déjà lucidement noté un ancien roi du Maroc, en un temps où les choses n'étaient certes pas encore au point où nous les voyons aujourd'hui, en affirmant que « les musulmans n'étaient pas intégrables ». Où l'on comprend par là que l'erreur la plus profonde que commettent ces idéologues néo-progressistes désirant prendre, au nom de l'anti-racisme ou de l'anti-islamophobie, la défense de la minorité musulmane est de ne pas vouloir, sur ces questions, raisonner en mode *théologique*; et comment le pourraient-ils puisque, dans leur immense majorité, ils sont ces « athées » et « matérialistes purs et durs » – et par là tout à fait incapables de seulement *comprendre* les gens qu'ils prétendent pourtant défendre –; et par là aussi incarnant parfaitement la connotation *oxymorique* de cette catégorie d'« islamo-gauchistes » dans laquelle on les range présentement (et avec raison) ; mais catégorie qui, au temps où l'ancien progressisme n'avait pas encore muté-en ce « *néo*-progressisme » que je dis, eût paru à tous (à commencer par les intéressés eux-mêmes) comme une pure *contradiction dans les termes*.

Mais où l'on comprend aussi pourquoi, dans l'analyse que j'ai faite de cette idéologie du « néo-progressisme »/« politiquement correct », j'ai pu qualifier ses tenants de « pavloviens » – dont justement ces « islamo-gauchistes » sont la parfaite illustration : étant clair que, si ces ex-progressistes (« gauchistes » donc) en sont venus à prendre la défense des musulmans, ce n'est sûrement pas par amour de l'islam et de sa spiritualité (que de toute évidence, ils connaissent mal voire pas du tout – étant eux, de toute façon et toujours, ces athées/incroyants/matérialistes… totalement imperméables à toute foi religieuse), mais par la simple (et donc : très « pavlovienne ») raison que ces musulmans sont d'abord à leurs yeux une *minorité* (toujours bien sûr : pauvre et opprimée)… dont il convient donc, sans trop y regarder, de *prendre la défense*; et même si cette « minorité » illustre des « valeurs »/ souscrit à une « foi »… qui n'ont que très peu de rapport avec celles du « progressisme »: auxquelles ces « islamo-gauchistes » continuent eux, de leur côté, de souscrire (quoique, on l'a vu, en le mode *dévié* de ce *néo*-progressisme, c'est-à-dire en une forme qui dès lors, en effet, ne peut plus être

que « pavlovienne » – celle qui pose que, de toute façon, tout combat en faveur de n'importe quelle minorité que ce soit ne peut être que « bon » et « bien »). Et voilà comment ces néo-progressistes/islamo-gauchistes, tous plus « antifachistes » les uns que les autres, sont devenus, je veux le croire : à leur corps défendant, des sortes d'alliés objectifs/idiots utiles d'un autre « fachisme », nouveau et atypique : celui que certains commentateurs n'hésitent pas à taxer d'« islamo-fachisme » : parce que leur *passion* narcissique/pavlovienne/néo-progressiste l'a chez eux toujours emporté sur la *lucidité* des (anciens) progressistes qu'ils furent (et qui certes, eux, ne seraient pas tombés en un tel piège idéologique) ; et qu'y a-t-il en effet de plus doux pour le narcissisme de ces gens-là que de se glisser dans la posture de défenseurs *a priori* de l'opprimé et de l'exploité : fussent-ils les tenants d'une idéologie (religieuse) que n'importe quel progressiste *old school*/marxiste « orthodoxe » eût regardé comme parfaitement « obscurantiste » et « réactionnaire » (mais considération qui, apparemment, n'effleure même pas les *néo*-progressistes/néo-marxistes (« déviés ») que sont nos actuels « islamo-gauchistes ») ? Ce qui peut aussi expliquer pourquoi l'argument préféré de ceux-ci est d'établir une sorte de parallèle historique entre le sort des musulmans dans l'Europe actuelle et celui réservé par cette même Europe aux juifs des « années trente » – *cf.* notamment, dans le défilé « contre l'islamophobie » du mois de novembre 2019, ces atroces manifestantes qui osèrent arborer l'*étoile jaune* (pour ce que sans doute, aux yeux de celles-ci, ce symbole était comme le signifiant le plus connu de toute « oppression de/d'une minorité ») –; mais cela sans voir qu'une telle comparaison, nonobstant même le fait qu'elle ressort à un pur *négationnisme* (que nos néo-progressistes sont pourtant censés combattre et abhorrer), est du point de vue historique parfaitement aberrante : aucun musulman vivant aujourd'hui en Europe n'étant, que je sache, persécuté pour sa religion, déporté dans des camps, interdit d'exercer quelque fonction dans l'administration publique, etc., etc. (par ailleurs, dans ces mêmes « années trente », aucun fondamentalisme juif ne pratiquait le massacre de masse… ou la décapitation de professeurs – alors que pourtant déjà, en ce temps-là, les « *caricatures* de juifs » étaient largement montrées dans une certaine presse : ouvertement et sans aucun complexe *antisémite*). Et le fait même qu'un certain président turc – pour le coup lui le parfait représentant de cet « islamo-fachisme » (que nos islamo-gauchistes français ne veulent pas voir – dont ils dénient jusqu'à la seule existence) – ait repris ce même parallèle historique dans un de ses récents discours contre la France et son président – les accusant pareillement de traiter leurs musulmans

comme l'étaient, dans les « années trente », les juifs d'Europe – ne devrait-il pas faire réfléchir quelque peu les idéologues néo-progressistes/islamo-gauchistes qui, en ce pays, n'hésitent pas dans leurs livres comme dans leurs manifestations à user du même argument (mais on sait que ce qui, à côté de cette dimension « pavlovienne » qui inspire leur activisme idéologique, ce qui caractérise aussi ces néo-progressistes, c'est la pratique systématique de ce « déni du réel »… par lequel est écarté tout ce qui pourrait contrevenir à leur foi (du même nom) – *cf.* notamment, il y a quelque temps, une couverture fameuse de *Charlie* dénonçant une telle pratique chez un des représentants les plus atroces/débridés de ce « *néo*-progressisme »: auteur en particulier d'un *Pour les musulmans*… fâcheusement publié à peine quelques semaines avant le massacre de masse, perpétré par les terroristes (du même nom), du Bataclan).

Vais-je vraiment continuer longtemps ainsi à accabler ceux que j'appelle, pour ma part, les représentants de cette idéologie du « *néo*-progressisme »; et cela d'autant plus qu'aujourd'hui, quoique sous la catégorie plus parcellaire de cet « islamo-gauchisme », tout le monde, médiatiques et ministres confondus – *cf.* notamment l'autre jour, la déclaration d'un J.M. Blanquer (osant, sur une radio périphérique et, je crois, pour la première fois, évoquer le spectre de ce même « islamo-gauchisme ») –, à cette dénonciation de tels (selon: nuisants ou « collabos ») idéologues, s'y met avec rage et sans plus aucun complexe (d'ordre « politiquement correct »): étant clair que, si j'ai décidé de poursuivre la rédaction de ce/mon « grand récit », ce n'est peut-être pas pour y dire la même chose que n'importe quel, journaliste ou auteur de « petits traités » pourraient aujourd'hui écrire; et cela d'autant plus que ces lignes, si elles paraissent seulement un jour, ne sont destinées à le faire au mieux que dans quatre ou cinq années: si bien que leur lecture risque fort d'apparaître au lecteur de cette époque future (et, au vu de la vitesse des événements actuels, très *improbable*) comme celle de parfaits *truismes*… qui n'étonneront ni, encore moins, ne choqueront plus personne; mais est-ce si sûr? Pour l'heure, remis en cause en leur légitimité idéologique même par l'émotion violente qu'a provoquée dans l'opinion publique la *décapitation au couteau de cuisine* de cet infortuné enseignant, ces néo-progressistes (*versus* donc: « islamo-gauchistes ») se font d'une discrétion de colombe; mais il ne faut pas trop s'illusionner: sitôt que cette émotion sera retombée, et c'est là on le sait le sort que réserve à toute

émotion (fût-elle la plus violente) l'*essentielle futilité* de l'actualité de nos temps médiatico-spectaculaires, ils vont fatalement *réapparaître*: tant est grande leur puissance médiatico-idéologique et étendus les soutiens dont ils disposent dans ce « Spectacle » (et déjà, sur le « blog » de l'officine *Mediapart*: tenue on sait par quel flamboyant néo-progressiste/islamo-gauchiste, un texte paraissait qui s'interrogeait gravement sur le mode d'élimination par la police française du tueur islamo-tchétchène de Samuel Paty… tandis que, de l'autre côté de l'Atlantique, le journal *New York Times*, sorte de « Pravda » version américaine du « politiquement correct »: à l'aune de laquelle même un *Monde* ou un *Libération* pourraient apparaître comme des périodiques d'extrême-droite, présentait peu ou prou toute l'affaire comme une énième bavure accomplie par cette même police française à l'encontre d'un membre de la minorité musulmane: un peu comme si l'épouvantable bourreau de notre professeur d'histoire avait été un autre George Floyd)… Mais même si cette engeance finissait, sous l'opprobre, par être réduite au silence (ce dont je doute), il n'en demeure pas moins que la prise de conscience, par une large majorité de l'opinion publique, de sa nuisance idéologico-médiatique arrive sans doute trop tard et que, depuis au moins l'affaire Mérah: attentat pourtant tout aussi atroce que celui auquel nous venons d'assister, huit précieuses années – qui auraient pu être consacrées à sa dénonciation sans complaisance – ont probablement été perdues; et gaspillage de cet intervalle idéologico-temporel qui nous a fait entrer dans une *autre époque*: celle qui se caractérise présentement par le fait que, bien que connaissant désormais le *nom de l'Adversaire* (et celui, accessoirement, de ses alliés objectifs/« idiots utiles »/« collaborateurs » et autres « amis du désastre »), nous ne sommes plus très sûrs de pouvoir éviter la *guerre civile* dont la perspective, pudiquement tue ou clairement annoncée, est de toute façon aujourd'hui présente dans toutes les têtes (*cf.* notamment l'*étonnante* déclaration, il y a deux années, d'un ex-ministre de l'intérieur constatant que, dans certains « quartiers », des gens qui vivaient jusque-là « côte à côte » le faisaient désormais « face à face » – et « étonnante » parce que ce lucide constat était fait dans le cours du discours de *démission* d'un ministre quittant son poste (pour aller pantoufler en sa bonne ville de province – même si, je le crains, un tel projet de retraite tranquille a finalement échoué)… dans le moment même où, donc, il venait de nous informer, en ce mode qu'en vérité benoît et litoteux, tous les prémisses d'une future guerre civile étaient en place: où l'on voit que, à côté des « collaborateurs » islamo-gauchistes de cet Adversaire, il y a aussi, très humainement, mais très

ignominieusement, des *déserteurs*; et je ne trancherai pas ici de la question de savoir qui, des deux : des traîtres ou de ceux qui s'(en) lavent les mains (de Judas ou de Pilate), sont les pires).

L'époque où nous sommes entrés (où nous a *fait entrer* l'événement épouvantable de la décapitation au couteau « islamiste » de cet infortuné enseignant – même si, je le répète, il eût mieux valu que la (légitime) vague d'émotion qu'il a suscitée, et la dénonciation concomitante des tenants « islamo-gauchistes » de la (pernicieuse) idéologie néo-progressiste de ce « politiquement correct », aient commencé beaucoup plus tôt : au moment par exemple de l'affaire Mérah (qui certes avait elle aussi provoqué, en son temps, une grande émotion – quoique non accompagnée encore de cette dénonciation à forme plus spécifiquement idéologico-médiatique qui a suivi celle-Paty))… est d'évidence, par ce fait même qu'aujourd'hui plus personne ne peut nier que les décors d'une future guerre civile sont désormais plantés, *formidablement inquiétante* – dont atteste ce que certains observateurs appellent (pudiquement) la « libération » d'une certaine « parole »… dirigée cette fois-ci, non plus contre les habituels *néo*-réactionnaires (toujours peu ou prou soupçonnés de nourrir de « nauséabondes pensées » – « qui nous ramènent aux heures les plus sombres de… », etc.), mais bien, à présent, contre les *néo*-progressistes (désormais présentés, eux, comme des « collabos » – ceux qu'un Renaud Camus appelait, il y a déjà longtemps : quand j'avais encore le loisir de lire son Journal, les « amis du désastre ») –; mais elle est aussi, par traditionnelle *compensation providentielle*, il faut bien le dire, en tout point *passionnante* : pour ce que faisant de nous, si du moins nous avons (encore) des « yeux pour voir et des oreilles pour entendre », des sortes de témoins à la fois détachés et (donc : « passionnément ») attentifs du processus présentement en cours devant nous de cette formidable *accélération* des événements (qui n'est bien sûr encore, et toujours, que celle du *temps* lui-même et de son « devenir historique »); et « accélération » (de ce temps et de ce devenir historique) dont l'une des issues peut en effet être constituée par l'événement de l'éclatement d'une nouvelle *guerre civile* (vieille spécialité française, on le sait)… dont plus personne aujourd'hui, à quelque camp politico-idéologique qu'il appartienne, ne peut nier l'éventualité : imaginons par exemple ce qui arriverait (de quel séisme violent/idéologique/pratique serait secoué l'opinion publique de ce pays/si, dans quelques semaines, un autre attentat musulman par décapi-

tation avait lieu (concernant cette fois-ci non pas peut-être un enseignant mais, par exemple, une infirmière ou un pompier – *cf.* notamment le « à qui le tour ? » d'une récente couverture de *Charlie* : journal en l'occurrence bien placé pour évoquer une telle hypothèse) ; et faut-il rappeler que dans certains pays, assurément moins tolérants et « résilients » que le nôtre : exemple de l'Inde, le moindre attentat islamiste provoque immédiatement, par tout le territoire national, des dizaines de pogroms anti-musulmans et autres incendies de mosquées – sauf que, en notre « douce » (?) France, je ne crois pas que la « minorité » concernée se laisse faire aussi facilement (*cf.* aussi, dans la pourtant très sage et très *cool* Hollande, les émeutes anti-islamiques qui avaient accompagné, il y a quelques années, l'assassinat du leader « populiste » Van Gogh par un activiste de la même confession). Certes, depuis au moins une décennie, la perspective de l'éclatement d'une telle guerre civile inter-communautaire n'a plus rien de très original – elle est même devenue une sorte de *genre littéraire* à part entière : *cf.*, dès mon *Ancien des jours* (la date), les lectures que j'ai faites des romans *Le Bloc* (2011) de Jérome Leroy ou du *Chacun selon sa haine* (2012) de Maurice Zytnicki (sans parler même du plus récent *Guérilla* de Laurent Obertone – qui a été, bien que jamais seulement mentionné par l'instance critique/médiatique/éditoriale, un authentique succès de librairie : le genre d'(officieux) « *best seller* » dont personne ne parle… mais que tout le monde a lu) –; même si bien sûr il y a un *abîme d'être* entre un scénario de politique-fiction (et aussi ingénieux prophétique qu'il puisse apparaître dans le moment de sa lecture)… et l'effectuation pratique) de l'événement qu'il a décrit (en l'occurrence donc : celui de l'éclatement de cette guerre civile inter-communautariste) *dans la réalité*… bien concrète et (bien) saignante-rugueuse » : pour ce que, tant que cet « abîme » n'a pas été, en un seul bond : celui qui fait passer de ce (strict) littéraire au (pur) scripturaire que je dis, franchi, cet événement-là demeure, sur l'horizon d'attente de l'« innocent lecteur », tel un (pur) fantasme romanesco-littéraire… dont rien, en vérité, ne garantit absolument la survenue (et l'histoire est pleine d'exemples d'événements qui paraissaient à tous, en leur temps, inéluctables… et qui, pourtant ne sont jamais arrivés – j'espère très sincèrement, pour ma part, que ce sera le cas de celui de l'éclatement de cette guerre civile, selon, annoncée ou déniée : même si, rédigeant ces lignes, je me fais un peu l'impression d'écrire la nouvelle version d'un autre *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*).

Tant il est clair, au vu de la présente précipitation des événements, selon, terroristes ou sanitaires : une « décapitation » *plus* un « re-confinement », que nous vivons actuellement sur un baril de poudre (ethnico-sanitario-social) que n'importe quelle étincelle peut faire à tout moment exploser : cette étincelle étant par exemple constituée, dans le *Guérilla* d'Obertone, par une énième « bavure policière » qui, de proche en proche : comme dans le cas (lui « réel ») des émeutes de l'automne 2005, met le feu aux banlieues… puis à l'ensemble du territoire national dont aucune contrée, fût-elle la plus reculée et la moins ethnisée/islamisée, n'est dès lors épargnée (des activistes musulmans-terroristes faisant subir à un village de la province française le même sort que réserva jadis la division *Das Reich* à celui d'Oradour-sur-Glane – tandis que, dans le roman de Zytnicki, c'est à l'inverse l'assassinat de deux enseignants « issus de la diversité », et donc en théorie : parfaitement « intégrés », qui provoque le même embrasement civil-général). Où l'on voit par ces exemples romanesco-littéraire que, si l'événement déclencheur de cette « étincelle qui met le feu à la plaine » (Mao) n'est jamais le même, sa conséquence parvient, elle, toujours au même résultat : celui du déclenchement, peu ou prou inéluctable selon ces auteurs : qui peuvent après tout se tromper, de l'Événement de cette guerre civile… dont je rédige ici (sans trop y croire moi-même) comme la chronique, non tant de son déroulé que de son *annonce* ; et suivant le titre (à peine modifié) du beau roman de Garcia Marquez : *Chronique d'une guerre civile annoncée* ; et « chronique » dont je me permettrais à mon tour, me risquant brièvement au jeu du politiquement fictionnel, d'indiquer une autre (possible) « étincelle » : celle par exemple, à laquelle on ne pense guère, de l'arrivée au pouvoir en 2022, date des prochaines élections présidentielles, de la *leader* populisto/néo-nationale Le Pen ; et victoire électorale de celle-ci qui provoquerait très probablement l'immédiate descente dans les rues de millions d'antifas, musulmans et autres néo-progressistes – sans parler même des grèves (plus ou moins « générales ») que illico, et fatalement, dans l'ensemble du pays, les syndicats de même obédience – ; toute situation peu ou prou insurrectionnelle qui pourrait en effet constituer, en ce mode atypique, le début de cette guerre civile « annoncée »/espérée/redoutée. Si bien que ceux qui liront les lignes que j'écris présentement – en cet automne 2020 si plein de périls et de doute, selon, « identitaire » ou existentiel (et si elles paraissent seulement un jour : après peu ou « beaucoup d'années ») – le feront peut-être comme si elles étaient d'un auteur ayant vécu en un temps, à la fois redoutable et futile, qui, à la manière d'une autre

« drôle de guerre (civile) », précéda une *grande conflagration* ; et cela parce que, eux : contrairement à nous, sauront, dans la distance rétrospective de l'histoire ce qui est vraiment advenu : si la « guerre de Troie (eu) lieu » ou non/la « guerre civile (inter-communautariste) » s'est déclenchée ou pas ; et se disant alors peut-être : « Comment ces gens ont-ils pu demeurer aveugles à l'accumulation de tant de *signes* ? » – ou alors le contraire : « Comment ces gens ont-ils pu s'inquiéter pour si peu (se faire une montagne de ce qui n'était à tout prendre qu'un (ici le mot manque) ? ») –; et je me souviens par exemple que, dans cet ordre d'angoisses plus ou moins justifiées, au début des années 80, une autre « folle rumeur » courait alors le Vieux continent : celle de l'invasion par l'Armée Rouge de l'Europe occidentale ; et menace qui, bien qu'aujourd'hui parfaitement oubliée : puisque c'est en fait le contraire (l'effondrement de l'Union Soviétique) qui est finalement arrivé, était à cette époque, sinon dans les États-majors (?) du moins par une certaine partie de l'opinion publique, *prise très au sérieux* (ce qui, en vérité, n'était pas si ridicule et « fantasmatique » que cela : puisque qu'on découvrit un peu plus tard, suite à la consultation de certaines archives (de cette « ex-Union Soviétique »), que de tels plans d'invasion par elle de l'Europe occidentale avaient en effet bel et bien existé… jusqu'en 1986 – soit trois années à peine avant l'« effondrement du Mur »). Où l'on comprend par l'exemple (historique-récent) d'une de ces « grandes peurs » qui parcourent de temps en temps l'histoire – et qui nous semblent à nous, observateurs jouissant du privilège du recul (du même nom), parfaitement irrationnelles (puisque l'objet de celles-ci ne s'est, pour finir, jamais réalisé : parce que « les Russes » n'ont pas « envahi l'Europe ») que, même si pour finir elle ne devait jamais s'effectuer, la menace, aujourd'hui présente dans tous les esprits, du (possible) déclenchement de la « guerre civile » que je dis (et ne dis pas) ne doit pas être prise à la légère : pour ce que, même si la (future) sanction de l'histoire devait finalement la faire venir comme (pur) *fantasme*, il n'en demeure pas moins que la « grande peur » qu'elle suscite en ce moment, en la forme notamment de cette « angoisse identitaire » qu'éprouvent, selon certains sondages, nombre d'habitants de ce pays, est, elle, tout ce qu'il y a de plus *réel* – et étant par là tout à fait capable de déclencher l'Événement que certains redoutent et d'autres espèrent : les deux étant d'ailleurs parfois les mêmes… pour ce que l'épreuve de l'*attente angoissée* d'un Événement terrible peut apparaître plus douloureuse encore que celle de la survenue effective de celui-ci (exemple de ces gens qui se suicident… par peur intolérable/insoutenable de la mort !).

Il y a quelques années de cela un ami-lecteur, convaincu de l'inéluctabilité du déclenchement de cette « guerre civile (intercommunautariste) », me disait que, tout compte fait, il valait mieux qu'elle survienne le plus tôt possible : pour ce que (poursuivait-il) « nous » avions encore, dans le moment, où il me confiait ses craintes, quelque chance de la « gagner »; mais voici que, il y a quelques mois, ce même ami m'avouait que, à l'éventualité d'une telle conflagration (confessionnalo/inter-ethnique), il ne croyait plus du tout : pour la raison que… (ici le texte s'interrompt – parce que j'ai oublié le raisonnement qu'il me tint alors pour justifier son *revirement*!); mais « revirement » qui, à moi qui n'ai pas d'opinion tranchée sur la question du déclenchement ou non de cette (nouvelle-atypique) « guerre de Troie », m'apparaît justement comme *éminemment caractéristique* de l'époque où nous sommes entrés : celle où précisément les « innocents lecteurs » contemporains de celle-ci – parce que toujours peu ou prou en proie à ces doute/angoisse (identitaires/existentiels) que je dis (comme si c'était là en vérité la seule *constante* à peu près sûre de ces temps où nous vivons) – peuvent, parfois du matin au soir, changer d'avis sur cette même question (du « déclenchement ou non de… », etc.); par quoi l'on comprend aussi que ces « revirements » et autres « changements (d'avis ou d'opinion) » de nos contemporains quant à la perspective historique qui se découvre présentement devant eux/nous (devant leurs/nos « yeux grand fermés » – *Eyes wide shut* : *cf.* le film éponyme, analysé par moi dans un autre tome de cette *Profondeur*, de Kubrick)… constituent peut-être le signifiant cardinal de cette époque « nôtre » : justement caractérisée par ce fait que, en celle-ci, la seule certitude qui l'emporte encore et celle-là même… de cette in-certitude générale (quant à l'avenir – et malgré l'autre fait que, sur celui-ci, nous disposons en toujours plus grand nombre de signes et autres « présage » toujours plus clairs et explicites). Si bien que, lorsque le (très hypothétique) lecteur (encore situé dans les limbes de cet « à-venir ») parcourra ce *Champ profond* (dont je rédige ici – entre une « décapitation » islamiste et un « reconfinement » national – le dernier quart) – si du moins celui-ci est jamais publié, et si du moins aussi quelque lecteur, en ce temps plus ou moins éloigné), a jamais la curiosité de l'ouvrir, et même si, en cette époque plus ou moins reculée, il se trouve encore des livres et des lecteurs pour les lire (ce qui fait, on le voit, beaucoup de « si »!) –, peut-être alors le lira-t-il comme la tentative, plus ou moins pathétique : puisque lui, du

moins, saura de toute façon si la « Guerre de Troie » (a eu) lieu » ou non, par un scripteur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait) », de « lire dans les graines du temps » (*Macbeth*) ; et tentative qui lui apparaîtra peut-être aussi alors, qu'elle ait échoué ou non en ses pré-visions, comme l'exemple (scripturaire) de ce qu'il convient de faire et/ou ne pas faire quand on essaye de se hausser au (simple) statut de (pur) *contemporain* de son « époque sienne ». Ce pour quoi aussi de mon côté, et malgré les grandes menaces qui pèsent actuellement sur cette « époque mienne » en général… et sur ma « tête » (!) de scripteur plus particulièrement, c'est un *grand plaisir* que de rédiger les ultimes pages de ce *Champ profond*; et « plaisir » dont l'essence la plus profonde est en réalité constituée, comme je crois l'avoir déjà noté plus haut, par le sentiment d'un vif « suspens (historique) » que ne peut que procurer à ses contemporains la précipitation vertigineuse des événements qui caractérise les temps peu ou prou « barbares » où nous sommes entrés – à la manière d'une « série » dont nous serions nous-mêmes tout à la fois les spectateurs et les protagonistes (serons-nous décapités ? attraperons-nous le covid ? etc.) –; ce pour quoi j'ai pu affirmer aussi plus haut que la seule chose qui puisse nous consoler de la rudesse indicible de l'époque où nous vivons est le fait que, malgré et/ou à cause de la grande angoisse qu'elle fait peser sur ses contemporains, elle ne peut apparaître à ceux-ci que, en même temps, *passionnante* – un peu comme si elle serinait subliminalement à ses « innocents lecteurs »: « Je ne vous promets pas que, durant ma période, vous serez heureux, mais par contre je peux vous promettre que *vous ne vous y ennuierez pas.* »

Et, si je me souviens bien, le scripteur que je suis à toujours rêvé de vivre une période de grands troubles historiques : non tant d'ailleurs pour y participer que pour pouvoir, selon : ensuite ou pendant, *en écrire*; et c'est dans le fond, si l'on veut bien me pardonner l'immodestie de tels rapprochements (!), ce qui est plus ou moins arrivé à des auteurs tels que Montaigne (avec l'épisode des Guerres de religion), ou Retz (avec les troubles de la Fronde), ou Saint-Simon (avec la fin du Siècle de Louis XIV), ou Chateaubriand (avec l'épisode de la Révolution et de l'Empire), où Flaubert (avec celui de la Révolution de 48), ou Rimbaud (avec la Commune de Paris), ou Proust (avec l'affaire Dreyfus), ou Céline (avec la guerre de 14-18), ou Claude Simon (avec la débâcle de 1940), voire même Debord (avec les « Événements de 68 »), etc., etc., (et peu important dans le fond que les auteurs

contemporains de telles « crises » aient voulu, en celles-ci, s'engager… ou les aient subies – pour ce que, en vérité, ce qui toujours caractérise de telles périodes de grands troubles, c'est que personne ne saurait totalement y échapper : et même si l'on a décidé, comme c'est mon cas, de vivre et d'écrire en quelque campagne reculée/province « enclavée »/« périphérique » contrée). Et lorsqu'il y a maintenant de nombreuses décennies je me suis mis à écrire « sérieusement », dans un temps où rien apparemment ne portait à conséquence, je m'étais dit que de toute façon, au vu du calme de ces temps : sans notable perspective de guerre ou de révolution (c'était l'époque où, en Europe, la social-démocratie semblait avoir triomphé pour jamais – celle en laquelle, un peu plus tard, un commentateur hegelo-nippo-américain allait voir rien de moins que « la fin de l'histoire »), je m'étais dit qu'une telle occurrence (historique) n'était pas pour moi ; et voici que, quoiqu'en le mode atypique-imprévu de cette conflagration inter-communautaire/inédite « Guerre de Troie » confessionnalo-ethnique, elle est en train de frapper à ma/notre porte : établissant une *claire frontière* entre ce que, dans son *Bloc*, le romancier Leroy appelle le « monde d'avant » et le « monde d'après » – et « séparation » qui a pu prendre notamment, dans le cours de cette chaotique « année 2020 », une forme pandémico-sanitaire : mais dont je ne doute pas que la délimitation qu'elle a tracée entre ces deux « mondes » est de nature bien plus profonde – quoiqu'aussi, encore, peu ou prou secrète (ce pourquoi, c'est peut-être pour élucider cette énigme, que j'ai décidé de procéder à la rédaction de ce *Champ profond* – alors que, on s'en souvient, au début de cette même année 2020, j'étais fermement résolu à clore l'écriture de mon « grand récit ») –; si bien aussi que, rédigeant la fin de ce dix-septième tome de ma *Profondeur* je vois bien que je suis (enfin) entré dans la situation dont j'avais toujours peu ou prou rêvé (sans penser la connaître un jour : celle d'un scripteur qui écrit d'une grande période de troubles (historique) dont il aura été le *contemporain* à la fois horrifié et passionné – en l'occurrence ici : lui d'une nouvelle « guerre civile » dont le sentiment de l'imminence de son déclenchement est désormais présent dans tous les esprits (et « guerre civile » en laquelle de toute façon, fût-ce en ce mode « à bas bruit »: quoique « bas bruit » scandé de temps à autre des stridences des attentats islamo-terroristes, nous sommes toujours déjà entrés – étant clair que, comme le disait l'autre jour Michel Onfray sur je ne sais plus quel média, « un pays où ont lieu 120 attaques au couteau *par jour* » (!) doit être considéré comme/ne peut être qu'un pays en proie à la « guerre civile »). Certes, pour ma part : composant cette *Profondeur*, je n'en

suis pas encore à la situation, par exemple, d'un Montaigne qui, rédigeant lui aussi son « grand récit »: celui de ses/ces *Essais*, pouvait, dit-on, être à tout moment enlevé ou assassiné par les bandes armées qui, au temps d'une autre crise historique/« guerre civile » confessionnelle, parcouraient elles aussi le pays ; mais après tout, au vu de l'accélération inouïe du train où se passent les choses : rien de moins que *trois* nouveaux attentats musulmans en ce seul mois d'octobre 2020, qu'est-ce qui me prouve que, dans quelques années voire moins : quelques mois, nous n'en serons pas là ? Et alors peut-être que les pages que je rédige présentement, si elles sont seulement publiées un jour, seront lues par le (très hypothétique) lecteur d'un avenir (plus ou moins proche), à côté de leur teneur plus spécifiquement pensivo-« philosophique », comme une sorte, aussi, de *témoignage historique*(-scripturaire) : celui qui évoquera pour ce même « (innocent) lecteur » la vie, à la fois pratique et intellectuelle, que menaient les contemporains de cette période de grands troubles historiques (tant sociaux, ethniques, confessionnels… que sanitaires – car n'oublions pas, pour reprendre le parallèle ébauché plus haut avec la situation de l'auteur des *Essais* : régnait aussi, en ce temps d'une autre « guerre civile », une *épidémie de peste*!).

Il me faut donc poursuivre la rédaction de ce *Champ profond* (présentement sur le point de s'achever – plus que sept-cent pages manuscrites à écrire : ce qui, dans la « police » de mon éditeur, correspond à environ une centaine de feuillets dactylographiés) dans le sentiment, à la fois inquiétant et passionnant, d'une *pure intranquillité* – qui est justement la « *tonalité* » (fondamentale) » qui accompagne ordinairement l'écriture des ouvrages composés en temps de grandes crises historiques –; mais « tonalité » qui, en le mouvement d'une sorte de compensation providentielle-scripturaire, rend aussi plus aisées, presque faciles, de telles rédactions ; puisque, pour les scripteurs de celles-ci, *tout*, en ces périodes de grands troubles (historiques), ne peut plus que *faire sens* – une « décapitation » à Conflans-Sainte-Honorine, un attentat musulman dans une église de Nice, un (re-)confinement sanitaire, etc. (et tout cela rien qu'en ce seul octobre 2020 – comme on est loin, on le voit, de ce/mon projet, poursuivi il y a encore seulement quelques mois par mes soins, de rédiger quelque chose comme un « récit de l'été 2020 »: étant clair que l'automne où nous sommes entrés n'aura, lui, besoin d'aucun poète ou conteur pour *se* raconter!) –: puisqu'il suffit désormais à de tels scripteurs, pour composer leur « grand récit », de se contenter

d'allumer chaque jour les « infos »… et, comme *sous la dictée de l'époque elle-même*, de prendre note, pour nourrir le manuscrit de celui-ci, de ce que l'actualité de ces mêmes « infos » veut bien leur apprendre (c'était moins facile lorsque, prétendant il y a seulement quelques mois encore rédiger ce « récit d'*un* été 2020 », il fallait pour nourrir pareillement le manuscrit de celui-ci, prendre ces mêmes « infos » de ce que j'appelais alors « le film (non sous-titré) du ciel » – de son soleil, de ses nuages et de ses orages : tandis que, comme on le voit, ce « récit d'*un* automne 2020 s'écrit, lui, *presque tout seul*!). Et qui ne comprend par là qu'en cette facilité époqualo-scripturaire – qui donne (presque) loisir aux littérateurs les plus « stricts » moins doués de rédiger quelque chose comme un (scripturaire) « grand récit » – réside précisément ce que j'ai appelé plus haut cette « *compensation* providentielle » (du même nom – « scripturaire »); et « compensation » qui est comme le privilège qu'accordent les « périodes de grands troubles historiques » à leurs contemporains-(stricts) littérateurs : par quoi ceux-ci, pour ce que ne pouvant faire autrement que de baigner comme tout un chacun, dans la *tonalité d'in-tranquillité* caractéristique de ces périodes, reçoivent cette insigne faveur d'accéder (ne serait-ce que durant l'intervalle de ces « crises ») au statut de « (pur) scripteur » (à se demander même, pour reprendre l'exemple produit plus haut de l'auteur du « grand récit » de ces *Essais*, si le fait que celui-ci les ait rédigés en une telle semblable « période de grands troubles » historique – dans son cas : la « guerre civile-confessionnelle » de ces « guerres (dites) de religion » (qui durèrent tout de même pas moins qu'une trentaine d'années) – ne l'a pas, en cette rédaction, plus aidé qu'il n'y a nui – posons-nous seulement l'(*uchronique*) question de savoir ce qu'auraient été en vérité ces *Essais*… si leur composition n'avait pas eu pour cadre général/tonalité d'intranquillité fondamentale l'Événement (immense) de ces « Guerres (de religion) »: peut-être (qui sait ?) quelque chose de très/tout différent – dans tous les cas : de *moins scripturaire*). Il est clair en tout cas que, pour ce qui concerne du moins la présente rédaction (tirant à sa fin) de ce *Champ profond*, le général climat d'intranquillité dans lequel, en ce funeste automne 2020, le pays tout entier est entré… ne peut que favoriser grandement/scripturairement celle-ci ; et cela pour ce que *tout*, en un tel climat, ne peut, aux yeux du scripteur de ce même *Champ profond*, que *faire sens* (ou signe) : chaque événement (fût-il le plus minime et « futile ») de l'actualité de ce « (funeste) automne 2020 » se trouvant comme projeté dans une sorte de lumière « crisique-surexposée »… qui fait venir, en le mode (purement) scripturaire qu'illustre/emprunte la rédaction de mon

propre manuscrit, cet événement comme peu ou prou « historique » et (ici le mot manque) – pour l'exprimer de manière imagée (et je le reconnais quelque peu abrupte et caricaturale) : une pomme qui, l'automne dernier, tombait encore, en un mouvement peu ou prou futile et sans conséquence, de son arbre dans l'herbe du jardin… ne le fait plus du tout aujourd'hui, en ce nouvel/présent automne (2020), *de la même façon* ; et cela parce que tout phénomène, en cette nouvelle fatidique saison, a acquis, du fait de ce toujours même climat d'intranquillité (époqualo-scripturaire), a acquis « poids » et *gravité*… aux mêmes « nouveaux » (si bien que la première chose qu'on puisse affirmer de ces terroristes musulmans, c'est qu'ils ont d'abord et rédhibitoirement « tués », et avant même leurs infortunées victimes *la futilité même* de cette « actualité » – celle dans l'élément de laquelle, jadis, rien ne portait vraiment (encore) à conséquence… mais où à présent, avec l'instauration de ce climat de (pure) intranquillité (époqualo-scripturaire), *le moindre événement* (chute de pomme ou décapitation de professeur) *devient important* et… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Ce signifiant d'une « guerre civile (inter-communautariste) », longtemps nié par l'idéologie néo-progressiste de ce « politiquement correct », a brutalement et depuis peu – depuis en vérité l'événement de la décapitation par un tueur musulman de ce professeur (peut-être qui sait ? parce que, en la personne de cet enseignant, ces mêmes néo-progressistes se sont pour la première fois sentis touchés dans leurs œuvres vives/« corporatisme » idéologique) – littéralement envahi le champ médiatico-intellectuel : déclenchant même, on l'a vu, une sorte de campagne de presse contre ces « islamo-gauchistes » qui, il n'y a pas si longtemps, tenant encore le haut du pavé (médiatique) ; et brusque *volte-face* qui fait qu'aujourd'hui tout le monde, qu'il la dise ou la taise/la reconnaisse ou la nie/l'espère ou la redoute, n'a plus en tête, en effet, que cette perspective d'une « guerre civile »… qui pourrait bien, à tout moment, se déclencher : ne serait-ce que sous l'*effet de la colère* contre les fauteurs de tels troubles qui parcourt en ce moment l'opinion publique (car bien sûr, du côté des responsables de tels crimes, ce même thème est depuis longtemps acquis – étant au moins clair que, sur ce sujet, nos « chers djihadistes (Ph. Murray) sont bien plus lucides que nos lamentables) « néo-progressistes »: ceux qui devant sa perspective, et depuis au moins trois décennies, n'ont rien fait d'autre que pratiquer la « politique de l'autruche »). Il apparaît cependant que les yeux de (même)

ceux qui, pendant tant d'années, avaient illustré un tel « déni de réel »… ont commencé de s'ouvrir – à preuve : les stupéfiantes déclarations qu'on peut maintenant entendre sur certaines ondes (et qui, il y a moins d'un mois, auraient encore pu être taxées d'« islamophobes » par les sourcilleurs censeurs de ce même néo-progressisme – si tant est qu'un tel concept ait jamais eu quelque sens : hier comme *a fortiori* aujourd'hui) –; et prise de conscience qui n'aura donc eu besoin que d'*un* mois pour se cristalliser dans à peu près tous les esprits : celui-là même de ce « fatidique » octobre 2020… et de sa vertigineuse accélération temporello-idéologique. Les deux « camps dont l'un veut que l'autre disparaisse » (Debord) sont à présent, et au moins en ce (même) mode « idéologique », rangés en ordre de bataille… qui n'attend plus qu'une étincelle pour se déclencher, ce pourquoi les consignes qui parcourent actuellement leurs rangs ne sont plus que de facture martiale : *cf.* notamment celle du présent maire de Nice parlant de rien de moins que d'« éradiquer l'islamo-fachisme »; ou encore celle de son collègue de Béziers se proposant, lui, d'« expulser les islamistes » (comme on est loin, par de telles déclarations, de celles qui fleurissaient encore, il y a à peine quelques mois, dans les bouches du petit néo-progressiste sincère – celui qui, face à la violence musulmane : qui n'avait certes pas attendu ce « fatidique automne 2020 » pour se déclarer, n'avait encore aux lèvres que les mots d'« éducation » et de « compréhension »: car même celui-là, à présent, réclame des « actes » plutôt que des « paroles »). On se souvient que, suite au massacre de masse du Bataclan (il y a bientôt tout juste trois ans), un livre avait été publié dont le titre évocateur de ce *Vous n'aurez pas ma haine* (inutile de préciser ici que je n'ai pas voulu lire un tel et si *lâche* ouvrage) résumait assez bien la campagne de « résilience » que préconisaient de mettre en œuvre les autorités « néo-progressistes » de l'époque ; et cela sans doute parce que ce qui préoccupait le plus, à cet instant, les autorités ce n'était pas tant le terrorisme musulman lui-même que, face aux crimes de celui-ci, la « réaction populaire » (et donc : de pure « haine ») qui aurait pu, contre l'ensemble de la communauté musulmane, en découler : *cf.* notamment le conciliabule qui eut alors lieu, lors de cette terrible nuit du Bataclan, au Q.G. du ministère de la place Beauvau, comme je l'ai raconté dans un autre tome de cette *Profondeur*, entre l'ex-président Hollande et l'ex-ministre Taubira ; et conciliabule dont (dit-on) le contenu tourna, non pas autour des moyens à engager pour combattre ce terrorisme « islamiste », mais plutôt sur ceux à utiliser pour tenter de parer à la « guerre civile » (intercommunautariste) que les agissements épouvantables de ce même terrorisme risquaient de

déclencher (où l'on comprend en tout cas par cette anecdote révélatrice que les autorités, forcément bien mieux informées que nous *sur la situation réelle du pays*, savent très bien que ce signifiant d'une « guerre civile » à venir, loin d'être « fantasme d'(extrême-)droite »: comme elles se plaisent à le répéter, constitue la vérité la plus pratique et la plus objective de cette présente société – le plus récent sophisme de cette idéologie néo-progressiste étant d'ailleurs, en le mouvement d'un parfait retournement intellectuel, d'accuser les observateurs, qui en évoquent sans détour le spectre, de vouloir, par leurs analyses (somme toute) *lucides* de l'état réel de cette société, de vouloir la *provoquer*: alors que ces mêmes autorités (toutes, sinon « de gauche », du moins toujours « néo-progressistes ») ne cessent de prouver, par leur « communication » à vocation « résiliente »: à l'adresse de la population, et de ses « innocents lecteurs », qu'elles sont, de ce risque de « guerre civile (intercommunautariste) », les *premières convaincues*). Et si pourtant elles se gardent soigneusement d'en prononcer seulement *le nom* – sinon en le mode de cette dérisoire consigne de ce « Vous n'aurez pas ma haine » (ce qui si l'on y songe, quoiqu'en ce mode encore *dénégateur*, ne signifie rien d'autre que le fait que cette « haine » est bel et bien et d'ores et déjà *présente* dans tous les esprits – sinon en tant que sentiment « réel », du moins en tant que *pure possibilité*… n'attendant qu'une étincelle pour s'effectuer) –; et cela probablement parce qu'elles n'ignorent pas que, sitôt que le « nom » d'un tel « spectre »: celui donc de cette « guerre civile » (pour l'heure encore *conjuré(e)* – quoiqu'en ce mode uniquement idéologico-dénégateur) aura été prononcé, ce « spectre » même, suscite par (trop) de « haine » depuis (trop) longtemps refoulée, ne manquera pas d'apparaître et de se manifester très concrètement: ce qui peut aussi expliquer pourquoi, très récemment, ces mêmes autorités, conscientes que ce même spectre ne peut plus être conjuré par les habituels sophismes néo-progressistes: qui d'évidence *ne prennent plus* sur une population ivre de colère et de ressentiment (on sait contre *qui*), ont sensiblement modifié leur « communication » sur ce sujet (*cf.* notamment, en ce même « fatidique » mois d'octobre 2020, le discours d'un Macron n'hésitant plus à parler de risque de « partition » du pays et de « guerre contre l'ennemi islamiste » – étant clair en tout cas que c'est *sur ce sujet-là* (et peut-être même pas sur celui de sa gestion de la crise sanitaire) que se jouera sa révélation (ou non) de 2022: ce que les néo-progressistes *pavloviens* (à tout le moins: qui en reste) appellent, dans leur langage spécial et désormais *parfaitement obsolète*, courir après le Rassemblement National »).

Il est clair en tout cas que, si cette « guerre civile (intercommunautariste) » doit un jour ou l'autre éclater dans notre pays, elle se fera, non pas peut-être *autour* de la question de cette fameuse « laïcité » et autres « valeurs républicaines » – dont tout le monde en vérité, y compris même d'ailleurs dans le camp censé les soutenir, se moque éperdument (étant évident que ce n'est là qu'un miroir aux alouettes idéologique – qui a vraiment envie de mourir pour ces « valeurs »: ce mot que d'évidence, comme l'aurait dit Valéry, on a « trop fait travailler »… ou qui, comme l'aurait dit cette fois Debord, « est passé par trop de bouches sales »?) –; mais bien plutôt *dans* le cadre de ce « choc des civilisations » – théorisé par l'essayiste géo-politico-culturel Huttington (dont l'ouvrage éponyme est immédiatement devenu la *bête noire* de tous les idéologues de ce néo-progressisme – ce qui peut après tout constituer comme la démonstration par la contraposée de la pertinence de son propos!) –; et cela pour la raison somme toute très pratique/objective que la France, du fait, d'une part, de sa situation géo-stratégique et de celui, d'autre part, d'une forte implantation musulmane sur son territoire, se situe visiblement, en ces modes (donc) géographico-politique *et* culturalo-démographique, à/sur se sont insurgés nos « chers djihadistes » n'est en vérité, de leur part, qu'un alibi confessionnel destiné à dissimuler leur véritable et plus profond projet: rien de moins que celui une sorte de *reconquista*, par leurs troupes nombreuses et résolues: déjà implantées sur le territoire occidental, de l'Europe du même nom; et « reconquista » dont la France, en le mouvement du déclenchement de cette « guerre civile (intercommunautariste: musulmans contre "croisés") », pourrait alors constituer l'exacte frontière entre deux des blocs civilisationnels répertoriés par Huttington – à savoir (pour dire vite): celui christo-occidental et celui islamo-oriental –; et situation qui, en effet, ne peut qu'en faire un théâtre d'opération tout désigné de ces guerre/« choc » entre « civilisations »: où l'on comprend notamment par là que ce fameux « droit au blasphème » contre lequel, dans cette « affaire des caricatures », comme *la tête de pont*; et qui pourrait juger qu'un tel « fantasme (de reconquête) » de l'Europe de l'ouest et de son *ventre mou* « christo-occidental » n'occupe pas déjà le « quart du cerveau » de nos compatriotes musulmans: fussent-ils les plus « modérés » et les moins « radicalisés »? Et c'est notamment en cela que réside toute la nuisance idéologique de cet activisme néo-progressiste: non tant pour la raison que ses tenants seraient ces « islamo-gauchistes » (mot

qui n'a sans doute qu'assez peu de sens) que pour celle-ci qu'ils ne veulent en aucune façon prendre en considération cette composante géo-politico-culturelle de notre présente situation de contentieux (historique) entre « bloc » musulman et « bloc » non-musulmans ; et composante qui inspire même déjà la « guerre civile à bas bruit » que mènent, quoiqu'en cette forme seulement encore « délinquante », nombre de musulmans(-délinquants) de ce pays contre sa population (non-musulmane) ; étant clair qu'aux yeux de ces individus-là agresser, voler, violer, tuer, etc. sont des actes peu ou prou (confessionnalement) légitimés : puisque, dans la plupart des cas, commis à l'encontre de « mécréants » et autres « infidèles » (*cf.* notamment, dans mon *Pays silencieux*, les analyses de « Donatien de Saint-Privat » à ce sujet – dont, en particulier, la nuance qu'il établit, dans l'esprit du moins du croyant musulman, entre « territoire de guerre » – où ce même croyant se sent en droit de se comporter tel un prédateur (à l'encontre de ces « mécréants ») – et « territoire d'islam » – où de tels comportements ne sont plus de mise (ne serait-ce que pour ce que la « charia », vis-à-vis de tout acte de délinquance, est bien plus sévère que la « loi républicaine ») –; toute réalité qui peut aussi expliquer ce que certains observateurs-criminologues ont appelé la « porosité » entre (petite) délinquance et radicalisation islamiste : la plupart des auteurs des attentas (du même nom) étant en effet, pour user de l'expression consacrée, des individus « bien connus des services de police »). Mais où l'on comprend aussi par ces considérations combien peut être *à double tranchant* l'autre fantasme qui, selon de récents sondages, parcourt actuellement l'opinion publique de ce pays : celui du recours, pour y rétablir « la loi et l'ordre »: y éradiquer la délinquance et le terrorisme, à un homme providentiel (ou plus abruptement : à un « homme à poigne » – ce que je le crains, au vu de certaines de ses (faiblardes) déclarations, *n'est pas* le fameux général de Villiers (!)) ; mais recours dont personne ne s'est aperçu que celui qui l'illustrerait en vérité le mieux (en « cocherait », comme on dit aujourd'hui, « toutes les cases ») serait, comme dans le *Soumission* de Houellebecq, un leader politique *musulman* qui, en commençant par mettre au pas *sa propre communauté* parviendrait peut-être à réaliser ce qu'aucun leader « christo-gaulois » lui, fût-il ce « général à poigne », ne saurait accomplir : celui-ci dusse-t-il en ce but « envoyer les paras » en Seine-Saint-Denis… ou imaginer le scénario d'un *remake* de la « bataille d'Alger »… quoiqu'appliqué cette fois-ci aux banlieues des principales grandes villes de France (devenues pour certaines, il faut bien le dire : quitte à faire hurler nos néo-progressistes « bien-pensants », des

sortes de « zones *islamo-tribales* » – ces fameux « territoires perdus de la République » où même aujourd'hui, dit-on, les forces de l'ordre n'osent plus se risquer : d'où le mot récemment apparu, y compris sur les lèvres de l'actuel président (de cette même et bien pauvre « République »), de « séparatisme »… qui, en vérité, ne signifie pas grand chose tant qu'on ne lui a pas accolé le *qualificatif qui convient*.

C'est qu'aussi cette « situation de contentieux civilisationnel » entre le bloc christo-occidental et celui arabo-musulman (pour reprendre les catégories de Huttington) possède des racines qui, dans le cas de cette Europe occidentale en général et de cette France ex-colonisatrice en particulier, s'enfoncent profondément dans le passé historique des deux « belligérants » (au moins en cette forme culturalo-confessionnelle) ; et passé qui, depuis la bataille de Poitiers de 732 contre les « Sarrazins » jusqu'à (mettons) la guerre d'Indépendance algérienne de 1954-1962, n'a peu ou prou consisté qu'en un incessant affrontement entre deux « civilisations ennemies » – dont les épisodes majeurs seraient alors (en vrac) les raids barbaresques contre l'Europe médiévale, les croisades, la « reconquista » de l'Espagne musulmane par les souverains catholiques, la prise de Constantinople par les Ottomans, l'affrontement entre ces mêmes Ottomans et la conquête et la colonisation dynastie des Hasbourg, du Maghreb par la France ainsi celle du Proche et Moyen Orient par l'empire britannique… qui ont conduit, au XX^{e} siècle, aux guerres d'indépendance que l'on sait (liste probablement non-exhaustive) ; à ce bémol que, tandis que tout ce « passif (historique) » a, du côté occidental, peu ou prou été oublié les néo-progressistes préférant dire, pour leur part, « occulte », il demeure toujours aussi vivace et prégnant dans le camp d'en face/de l'autre côté de la Méditerrannée de ces Arabo-musulmans : ce pourquoi rien n'empêche d'interpréter l'actuel activisme islamiste/anti-occidental comme la tentative par ceux-ci, sinon de « reconquérir » cet Occident : qui, il y a treize siècles, à Poitiers, leur avait échappé, du moins de prendre enfin, en ce mode culturalo-militanto-confessionnel, leur *revanche* sur celui-ci (étant clair que si nous, Occidentaux, ne regardons plus depuis longtemps ces arabos-musulmans comme des « Sarrazins (ennemis-infidèles) » – et pour la raison d'abord que nous-mêmes, ne sommes plus, depuis longtemps non plus, ces « chrétiens » (les derniers à illustrer peut-être une telle spiritualité étant paradoxalement, quoiqu'en leur mode particulier/atypique de « post-chrétien », les néo-progressistes !) –,

les arabos-musulmans eux, de leur côté, continuent à nous considérer peu ou prou comme des « croisés »: ce qu'hélas! nous ne sommes plus depuis belle lurette – plus exactement: depuis la mise en œuvre, en Occident, de cette *sécularisation* de la société entière). Bien sûr cette appellation de « croisés » sous laquelle l'activisme islamiste voudrait à toute force ranger l'Occidental n'est probablement, de la part de leurs « terroristes », qu'un *effet de propagande* – personne probablement, même parmi les membres les plus « radicalisés » de ce courant politico-confessionnel, n'y croyant vraiment (car si tel était le cas, si nous Occidentaux étions demeurés ces « croisés », ils n'auraient bien sûr aucune chance de gagner la guerre qu'ils ont déclarée à ce même Occident) –; mais « effet » qui, pour ce que le signifiant de cet affrontement millénaire entre nos deux civilisations (entre donc: « croisés » et « Sarrazins ») ne s'est nullement effacé de la mémoire des peuples arabo-musulmans, ne peut que continuer de leur *parler*: fût-ce d'une manière peu ou prou *subliminalo-historique* (ce qui n'est bien sûr plus le cas en ce qui concerne les Occidentaux – qui peuvent à la rigueur continuer de couper à un certain « racisme anti-arabe »… mais qui ne sauraient aujourd'hui regarder ces « Arabes » comme des « infidèles sarrazins »: puisqu'eux-mêmes, dans leur grande majorité, sont devenus, vis-à-vis de l'ancienne religion d'Occident, *ces* « infidèles »). Ce pour quoi aussi je n'ai pas hésité plus haut à avancer cette idée un peu folle (« paradoxal(e) ») qu'en vérité les *derniers chrétiens d'Occident* ne sont rien d'autre que les tenants de cette idéologie du *néo*-progressisme – quoique bien sûr à leur façon atypique et comme « oxymorique » (à leur manière, si l'on peut dire, christo-athée/christo-matérialiste) –; étant clair que leur comportement général/« pavlovien » ressemble fort à celui que pourrait avoir un « chrétien » qui aurait à peu près tout retenu de sa spiritualité (l'impératif de charité, de douceur et autre « aimer de son ennemi ») *sauf* la foi en son Dieu; et oubli d'un tel « léger détail » qui lui aurait fait accoucher de la *folie* de cette idéologie néo-progressiste: *cf.* à ce propos la profonde sentence de Chesterton posant que « les idées modernes sont des idées chrétiennes devenues folles »; et qui ne comprend que le comportement de nos actuels néo-progressistes – à commencer par ce « déni de réel » qu'ils pratiquent de façon de plus en plus systématique (à mesure que les événements s'accélèrent en ce moment pour leur *donner toujours tort*) – est la parfaite illustration de cette phrase: ce pour quoi peut-être ici, au lieu de parler de « *néo*-progressistes », peut-être vaudrait-il mieux dire tout de suite « *néo*-chrétien » (appellation qui aurait au moins le mérite de pointer sans ambages l'origine secrètement

christo-hérétique de cette idéologie – qui n'est rien d'autre en fait qu'une sorte de « religion sans Dieu »: le produit le plus étonnant et mortifère du processus de cette progressive *apostasie* par l'Occident de sa foi originelle.

Si ce *Champ profond*, dix-septième tome du « grand récit » de mon *Europe et la Profondeur*, parait seulement un jour, il pourra aussi être lu, nonobstant son contenu plus « philosophique », comme la *chronique*, rédigée par un scripteur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait) », de l'année où tous, tant que nous sommes : néo-progressistes comme néo-réactionnaires, avons basculé dans *une autre époque du monde*; et basculement dont tous les signes seront alors clairement lisibles à l'(hypothétique) lecteur qui aura la curiosité de parcourir le livre que je termine présentement ; et n'est-ce pas une chose étrange, peu ou prou vertigineuse, pour l'auteur de celui-ci que de se dire qu'il rédige un ouvrage destiné à un lecteur qui, parce que situé dans un avenir plus ou moins proche : au mieux, on l'a vu, quatre années, *saura* très probablement lui, et de toute façon, *de quoi* ces signes étaient la claire annonce : de quel *événement immense*… dont l'auteur de ce *Champ profond* et de sa « chronique d'*une* année 2020 » n'aura lui, de son côté, que su pressenti/mettre en mots la toute à la fois inquiétante et grisante *imminence* (et qui ne comprend par là que celui qui prétend rédiger quelque chose comme le « grand récit » de son temps – ce qui, je crois, est bien mon cas – devrait toujours le composer dans la tonalité d'un tel « sentiment »?). L'autre jour, m'appelant au téléphone, l'un de mes « (fidèles) lecteurs », présentement plongé dans la lecture de mon *Éternité et après*: paru en cet automne 2020 mais écrit durant la (désormais infiniment éloignée) année 2016, se plaignait à moi que les événements de l'actualité qui y étaient rapportés, s'il s'en souvenait bien sûr encore, ne lui évoquaient déjà quasiment plus rien (2016 étant, je le rappelle à tout hasard pour l'(hypothétique) lecteur de ce présent *Champ profond*: qui lui assurément, en 2024 (?), les aura parfaitement oubliés, l'année des émeutes contre « la loi-travail » et autres rassemblements de ces grotesques « Nuits debout » – auxquelles en effet, dans cet *Éternité et après*, j'ai consacré, sans nullement m'illusionner sur leur réelle importance « historique », quelques pages : histoire probablement, entamant la rédaction de ce tome inédit de mon « grand récit », de me mettre, en ce mode époqualo-scripturaire, « en train »). Et donc ce lecteur, par ailleurs tout à fait bienveillant et même fort élogieux envers mon travail, se désolait tout de même de cet intervalle

temporello-éditorialo-scripturaire qui séparait désormais ces événements (qui donc ne lui « évoquaient quasiment plus rien » – sinon peut-être un certain *mépris* vis-à-vis de leur importance maintenant *nulle*: alors qu'ils se présentaient en ce temps-là comme (à peu près) tout le contraire) de la lecture qu'il en (re)faisait par l'entremise des pages à eux, par moi, consacrées; alors qu'il m'apparaissait au contraire, écoutant ce lecteur me faire le reproche d'un tel intervalle: uniquement dû d'ailleurs au rythme de publication de mon « grand récit » (toujours plus lent que celui de son écriture effective/cavalcadante), combien celui-ci, le « retard » éditorialo-scripturaire qu'il induisait dans la lecture de cette/ma *Profondeur*, était à tout prendre fort (époqualement) utile et (scripturairement) fécond; et cela dans la mesure où il faisait au moins prendre conscience à ce lecteur de quelle *importance quasi-nulle* étaient présentement crédités des événements qui en leur temps, pourtant, s'étaient donnés comme peu ou prou (ici le mot manque) (et je me souvenais en effet que ce (même) lecteur, durant cette (même) année 2016, s'était notamment intéressé de très près au phénomène politico-médiatique de ces « Nuits debout » – dont, par à présent la lecture des quelques pages que dans mon livre je lui avais consacré, il était bien forcé, et *grâce* justement à ce retard éditorialo-scripturaire de celui-ci, il était bien forcé de constater les (parfaite) inanité/(grotesque) futilité: car qu'est-ce qu'un événement qui, au bout d'à peine quatre années, « n'évoquent quasiment plus rien » à ceux-là mêmes qui pourtant, en le temps de son surgissement, en furent les contemporains sinon « passionnés », du moins attentifs et (plus ou moins) « intéressés »? Et en effet nous qui venons à peine quatre années *après* l'éphémère-grotesque mouvement de ces « Nuits debout » – et parce que nous *savons*, nous, quels *autres événements* ont, dans l'intervalle (de ces mêmes quatre années), eu lieu (la révolte des Gilets jaunes, la crise sanitaire… et, à présent, tous ces signes annonciateurs du possible éclatement d'une « guerre civile ») – sommes bien contraints, par la simple considération de ces épisodes, eux, réellement « historiques », et peut-être, pour certains d'entre nous, *malgré que nous en ayons*, de renvoyer celui, à leur aune « historique »: désormais parfaitement *insignifiant*, de ces « Nuits debout » à ce qu'on pourrait appeler les « poubelles », non pas même « de l'histoire », mais de l'essentielle *futilité de l'actualité* (« médiatico-spectaculaire »): ce pour quoi aussi, répondant à l'objection de ce même lecteur (et sans trop craindre qu'il puisse me faire reproche de la « mégalomanie » d'un tel argument!), j'émettais l'hypothèse que si, dans l'avenir, on se souvenait encore de ces dérisoires « Nuits debout », ce

serait pour la raison, non pas qu'elles ont eu lieu, plutôt pour celle que, dans le cours de mon « grand récit », je les ai *très brièvement évoquée*s ! Où l'on comprend par là que ce « retard » éditorialo-scripturaire que reproche ce lecteur à mon livre, loin d'en constituer un inconvénient : dû d'ailleurs plus à la lenteur de sa publication qu'au travail de son auteur lui-même, en serait plutôt un *avantage* : pour ce que ce même « retard » donne loisir au lecteur de ce/mon « grand récit » – rien qu'en constatant que certains événements (bien que somme toute assez récents – quatre petites années !) ne lui évoquent déjà « quasiment plus rien » – de faire le tri entre ce qui, sur le fleuve de cette « futilité de l'actualité », relève de l'essentiel-historique » et ce qui, d'évidence, n'en relève pas/n'en a même *jamais* relevé – la question étant donc maintenant de savoir dans quelle catégorie il va falloir ranger les événements survenus au cours de cette « fatidique » année 2020… dont ce *Champ profond*, que j'achève présentement, est comme l'angoissante/(quoique toujours) passionnante *chronique*.

Et voici que rédigeant les pages du développement qui précède en ce lundi 2 novembre, avant-veille de l'élection présidentielle américaine, leur auteur est bien forcé de constater que, de l'autre côté de l'Atlantique, ce sentiment prégnant de l'imminence d'un événement *immense*… et pour le coup « historique » – en l'occurrence : celui de l'éclatement une « guerre civile » (que pourrait bien provoquer, selon nombre d'observateurs, le résultat de cette élection – et quel que soit d'ailleurs son verdict) – a déjà commencé d'envahir les esprits de la population « étasunienne » : dont attestent notamment, en le moment où j'écris ces lignes, certains signes tout pratiques… tels que l'explosion de 80 % des ventes d'armes et ces précautions que prennent actuellement les commerçants ou les fonctionnaires pour protéger, selon, leurs magasins ou leurs bâtiments officiels (et toutes initiatives qui, précisent ces mêmes observateurs, sont autant le fait des Républicains (pro-Trump) que des Démocrates (pro-Biden) – chacun se disant *in petto* que, quel que soit le vainqueur de cette consultation électorale, il en surgira forcément de graves troubles : émeutes, pillages et autres incendies, etc.). Étant clair en effet que, si Trump devait l'emporter, il en résulterait immédiatement et très probablement la descente dans les rues de millions de ses adversaires (B.L.M., antifa et autres néo-progressistes, on le voit, du cas de figure évoqué par moi plus haut, cette fois-ci en France et en 2022, de ce qui se passerait, cette fois-ci de ce côté-ci de l'Atlantique,

si par exemple une M.L.P. devait être élue : ce pour quoi, sans doute, cette élection américaine et ses divers possibles scénarios ne peuvent être que fort instructifs pour nous « Français ») –; tandis que dans le cas contraire, et si Trump, comme il l'a plus ou moins laissé entendre, refusait de céder la place : au motif d'une « tricherie » électorale, eh bien le même scénario de telles manifestations monstres se reproduiraient : pour obliger cette fois-ci l'actuel occupant de la Maison Blanche à partir : quoique scénario que pimenterait alors peut-être l'intervention dans ces mêmes rues, parcourues par l'émeute néo-progressiste, de ces fameux *Proud boys* « suprémacistes »… auxquels le même Trump a conseillé de « se tenir prêts »; et « suprémacistes » qui, pour soutenir leur héros et candidat, n'hésiteraient sûrement pas à en découdre violemment avec leurs ennemis néo-progressistes : comme cela est déjà arrivé lors d'un précédent combat de rue (qui avait tout de même fait trois morts !)) Jacksonville il y a quelques temps (et action de ces « suprémacistes » que Trump s'était refusé à désavouer – ce qui, à l'époque, avait déjà provoqué un beau scandale : à tout le moins dans les rangs de ces mêmes néo-progressistes/anti-racistes/anti-fachistes, etc.). N'étant en aucune façon ce « spécialiste » de la politique et de l'histoire américaines (et n'étant d'ailleurs non plus, en vérité, le « spécialiste » de rien – seulement ce (pur) scripteur qui s'efforce de lire dans les « graines du temps »: en l'occurrence ici, celles d'un « présent » en train de se ruer vers nous), je ne me risquerais certes pas à disserter ici des divers/possibles scénarios susceptibles d'accompagner le résultat de ces urnes américaines ; et cela d'autant plus qu'au nombre de ces scénarios il en existe au moins un où il ne se passe tout simplement rien, où n'éclate aucune « guerre civile »: Biden gagne et Trump accepte calmement sa défaite ; mais cela aussi surtout parce que, pour connaître le « bon scénario », il ne me suffit que d'attendre *deux petits jours*: pourquoi, dès lors, prendre le risque de « jouer au prophète » (risque dont je constate d'ailleurs que même les spécialistes médiatiques et autres politologues accrédités de l'« Événement » – probablement échaudés par leur mésaventure de 2016 (quand tous avaient prédit avec un bel ensemble la défaite quasi certaine du candidat républicain-« populiste ») – se refusent à prendre : même s'ils ne peuvent dissimuler tout à fait (étant presque tous ces néo-progessistes férocement anti-trumpien) leur commencement de triomphe… à la lecture des excellents sondages du candidat démocrate – quoique ne pouvant s'empêcher de concevoir quelque appréhension à la pensée que, il y a déjà quatre ans, la candidate démocrate de l'époque en avait de (presque) aussi bons !). Non, ce qui m'intéresse ici, et pour dire

le vrai : qui me remplit de vertige (temporello-scripturaire), c'est cette autre pensée que l'(hypothétique) lecteur qui, dans au mieux quatre ans, me lira (peut-être) *saura* lui, de toute façon, le résultat de ces élections et, par conséquent aussi, le scénario qui, de son chaudron de sorcières, en aura surgi : puisque ce lecteur, s'il prend seulement un jour connaissance des lignes que je rédige présentement, vivre, lui, à l'époque de la fin de, selon, le second mandat « trumpien » ou du premier (et probablement : unique – ce dont a benoîtement averti l'intéressé) « bidenien »; et cela de manière d'autant plus instructive/significative que, on le voit, le « retard » (temporello-scripturaire) de la publication des divers tomes de mon « grand récit » correspond (presque) exactement au délai prévu, dans la constitution américaine, pour une mandature présidentielle : « hasard objectif » dont je me garderai par ailleurs de tirer quelque interprétation que ce soit. « Hypo(-thétique) lecteur » qui me lit dans la distance temporello-scripturaire de ces quatre petites années (encore situées pour moi dans l'à-venir), tu sais toi ce qui, en ce bref intervalle « historique », est arrivé : tu sais toi si Trump a été réélu (ou non), et si, de ce verdict des urnes, une « guerre civile » a surgi (ou non) ; et si une autre, de *ce* côté-ci cette fois de l'Atlantique, une autre s'est déclenchée (ou non), et si…, et si… etc., etc. : mais ne vois-tu pas par là que, cette position d'« observateur privilégié » dans laquelle t'a installé le devenir historique, t'oblige à considérer (si possible : avec une extrême indulgence) mon travail comme celui d'un aveugle (temporello-scripturaire) qui, à quatre années dans le passé, s'efforçait d'interpréter (si mal habilement) tous les signes annonciateurs (ou non) d'un « Événement » dont, du fait du retard éditorialo-historique de mon livre, tu connais toi tous les détails et autres circonstances de son surgissement… *ou non.*

Le présent déchaînement, des deux côtés de l'Atlantique, de la propagande néo-progressiste contre le candidat républicain (outre le fait qu'il est, comme je l'ai déjà dit, totalement improductif – le peuple se disant peut-être *in petto* que « quelqu'un qui est autant haï par les médias ne peut pas être complètement mauvais »: puisque ce peuple déteste lui-même ces médias) finit par avoir quelque chose de très louche et comme *irrationnel*: je viens, dans la semaine écoulée, de regarder quatre ou cinq émissions consacrées au présent locataire de la Maison blanche… dont toutes étaient absolument *à charge*: l'impression d'assister à un *procès* dont l'accusé n'aurait eu droit à aucun défenseur (et l'on me dit que, aux États-Unis, ce « procès », en cette

forme, selon, médiatique ou politique, dure depuis au moins quatre ans – depuis le début de la mandature trumpienne : agrémentée d'innombrables « scandales »… et même d'une tentative d'« impeachement »). À tel point d'ailleurs qu'un tel traitement, et si haineux, par les médias comme par ses adversaires politiques du personnage – que même, à m'en resouvenir, un Nixon n'avait pas connu – finit par le faire accéder à une sorte de *statut mythologique* (quelque chose entre l'ogre et le tröll)… qui ne peut que renforcer encore sa légende, selon les points de vue, « noire » ou « dorée »; et quelle peut-être la provenance d'un tel déferlement de haine sur la tête d'un président devenu comme « l'unique objet du ressentiment » de tous les néo-progressistes du monde (et provenance d'essence elle aussi peu ou prou « mythologique », *irrationnelle* – comme si le « Président-dada » de cette Amérique formidablement « clivée » incarnait presqu'idéalement tout ce que ces néo-progressistes, non seulement détestent, mais même *aiment à détester*). Il s'est d'évidence établi, depuis le début de toute cette affaire : quand Trump n'était encore que le candidat à l'investiture républicaine, entre l'« établissement » médiatico-politique américain et l'homme d'affaire à la *houppe blonde* (autre signifiant « mythologique ») une sorte de contentieux violent… dont les deux partis en présence (pour dire vite : celui des « néo-progressistes » et celui des « conservateurs » – même si, dans les débuts, c'est de ce second camp qu'émanèrent les attaques les plus virulentes contre l'« ogre ») ont tiré chacun des bénéfices inespérés : les premiers faisant leurs « choux gras (médiatiques) » des innombrables « dérapages » de l'occupant de la Maison blanche – présenté peu ou prou par eux comme « la bête à abattre » (le « monstre » qui déshonorait la fonction menaçait même peut-être la démocratie –… tandis que, de son côté, celui-ci, à l'encontre de cet « établissement » néo-progressiste, multipliait comme à plaisir les *provocations*; et cela parce qu'il savait très bien que, plus cet « établissement » réagirait à celles-ci : en le mode « pavlovien » que j'ai déjà dit, et plus le peuple de cette « Amérique périphérique » (qui, depuis des éons, déteste viscéralement cet « établissement » – les « déplorables » que disait il y a quatre ans la candidate Clinton) le soutiendrait : ce que le même Trump a un jour exprimé en affirmant que « même s'il abattait quelqu'un en plein jour dans la cinquième avenue, il ne perdrait pas un électeur » (déclaration qui fut bien sûr reçue dans l'indignation la plus totale par ses ennemis médiatico-néo-progressistes – mais qui, au-delà de sa dimension de pure provocation, exprimait peut-être une *profonde vérité*: celle de la nature peu ou prou *irrationnelle* du contentieux qui, depuis l'apparition

de l'« ogre-Trump » sur la scène politico-médiatique américaine, existe entre cet « établissement » néo-progressiste/« politiquement correct » et son *ideal ennemi* conservateur). Et d'évidence, entre les deux, une sorte de *jeu* – non dénué *des deux côtés* d'une certaine perversité (un peu semblable en cela à celui qui exista jadis, en France, entre un Jean-Marie Le Pen et les médias eux-aussi tous, déjà, d'obédience néo-progressiste) – s'est établi ; et « jeu » où chacun s'efforce de tenir son rôle : celui du *provocateur* pour Trump, celui de l'« *indigné* de service » pour l'« établissement » et, à quelques exceptions près, ses médiatiques aux ordres (même si à mon avis, dans ce « jeu de rôles », les seconds ont eu tort de s'engager – pour ce que d'évidence, dans ce registre : et même si demain il perd l'élection, le candidat conservateur aura toujours été *plus fort* qu'eux : Trump étant déjà de toute façon, et quelque soit le résultat demain des urnes, une figure qui, par son histrionisme débridé aura marqué l'histoire américaine – le président, selon, le plus détesté ou le plus aimé de toute celle-ci).

Hier, sur je ne sais plus quel plateau télévisé, l'éditorialiste Bercoff – le seul (avec l'avocat Consigny) à oser, dans ce concert général de haine médiatique/anti-trumpienne, prendre la défense de la « bête immonde » –, faisait cette remarque (à mon avis) pleine de sens que la véritable raison de cette haine (dont j'ai dit plus haut les ressorts comme « mythologiques » – peu ou prou : *irrationnels*) résidait dans le fond en ce fait que ce même « établissement » politico-médiatique américain avait toujours refusé de recevoir comme l'un des siens l'homme d'affaires new-yorkais – qu'il avait toujours aussi, du fait de ses façons grossières et brutales, *méprisé* (comme un grand bourgeois peut le faire avec un « parvenu » – et comme si ce grand bourgeois, quand il règle ses propres affaires, n'en usait pas pareillement : brutalement et grossièrement !); et remarque qui pouvait notamment expliquer ce « paradoxe » (sur lequel tout le monde s'est interrogé) que ce milliardaire de l'immobilier avait pu devenir le « président du peuple » (Charles Consigny) ; mais étonnant mystère que résolvait, on le comprend maintenant, l'analyse comme « psycho-sociologique » par Bercoff du « cas »-Trump : celui-ci n'ayant bien sûr rien de commun avec ce « peuple » (à tout le moins du point de vue social-financier – Trump n'étant lui-aussi rien d'autre qu'un « héritier »: dont la fortune, contrairement à ce qu'il prétend, ne s'est pas édifiée à la seule force de son poignet)… sinon le fait que *tous les deux*, le milliardaire comme ce « peuple », ont eu à subir le

mépris que cet « établissement » réserve ordinairement à tous ceux qui n'appartiennent pas à sa « caste » – chose étrange (mais vraie) à écrire : Trump, malgré son compte en banque fourni et sa « Tour » dans Manhattan, est lui aussi ce « déplorable » (Hillary Clinton – qui a peut-être perdu il y a quatre ans, sur ce *seul* vocable, sa (pourtant : « imperdable ») élection !). Mais où l'on comprend aussi par là pourquoi, cette même élection d'il y a quatre ans, l'« *outsider*-Trump » a lui, contre toutes les prévisions qui annonçaient sa défaite (plus ou moins) certaine, *fini par la gagner* : parce qu'il a eu ce coup de génie (politico-« communicationnel ») de transformer l'humiliation subie du fait de ce mépris de classe à lui signifié par l'« établissement » (néo-progressiste/« politiquement correct ») en une sorte d'*argument électoral-subliminal* – un peu comme si, se présentant aux suffrages de cette Amérique popularo-populisto-périphérique, il lui avait signifié à peu près ceci : « Je sais bien que nous ne sommes pas pareils, que je suis beaucoup plus riche que vous ; et pourtant nous partageons au moins ce point commun que nous avons eu tous les deux à subir, moi en tant que "parvenu" rejeté par la grande bourgeoisie new-yorkaise, vous en tant que "plouc" et/ou "déplorable" du fin fond de l'"Amérique périphérique", le même *mépris* de la part de cet "établissement"… dont ma rivale démocrate, sous son apparence de "progressiste", est en fait la véritable candidate » (et en effet, dans cette même émission télévisée : la énième *à charge* contre le « cher » Donald, on assistait à cette séquence où, lors d'un dîner de gala, le si « smart » président Obama – lui d'évidence pas du tout grossier et brutal – *se moquait ouvertement* de son (futur) successeur à la Maison blanche – même si, bien sûr, personne en ce temps-là (à commencer par Trump lui-même) ne pouvait encore s'en douter : ce pour quoi certains observateurs n'ont pas hésité à faire de cette séance d'*humiliation publique* comme la « scène primitive » de la vocation politique de celui qui, à l'époque, n'était encore qu'un richissime promoteur immobilier new-yorkais… essayant, quoique vainement, de se faire admettre dans les rangs de l'« établissement » politico-médiatique américain… qui, pour avoir finalement commis l'erreur de refuser l'impétrant, a fait de lui son ennemi le plus farouche, redoutable et résolu). Et en effet, si l'on examine attentivement tous les « signifiants » dont Trump a agrémenté sa campagne électorale puis son mandat – de son amour proclamé pour le hamburger jusqu'à son comportement avec les femmes (et cela tandis que déferlait sur le pays entier la vague *metoo* !) –, on s'aperçoit qu'ils vont tous dans le sens (toujours très « politiquement-*in*correct ») d'un *vidage de querelle* avec cet « établissement » qui, en commettant l'erreur

d'afficher tout le *mépris* (justifié ou non, peu importe) qu'il éprouvait pour le candidat conservateur, lui a finalement offert un *formidable argument électoral*: puisque ce « mépris » est aussi celui dont ce même « établissement » (quoique de cette façon détournée-(néo)progressiste – puisque son amour, désormais, va surtout aux « minorités ») accable ordinairement les « déplorables » qui composent le peuple de cette « Amérique périphérique » – et qu'est-ce qui, à y songer, peut souder le plus efficacement possible un tel peuple et son leader « populiste-populaire » que le sentiment partagé d'une *même humiliation*: ce qui explique notamment pourquoi, d'après les sondages, la plupart des électeurs trumpistes de 2016 sont bien résolus, et malgré quatre années de campagne anti-Trump menée par les médias de ce même « Établissement » à redonner leur suffrage au même candidat.

En ce sens, il n'y a pas vraiment de « déçus du trumpisme » (comme il put y avoir, par exemple, en France, des « déçus du mitterrandisme »… voire « du sarkozisme »); et si, dans quelques heures, le candidat républicain perd l'élection, cela tiendra non pas au fait de la défection d'une partie de ses voix que de celui que le camp d'en face, lui, aura su faire le plein des siennes : ce qui, on le sait aujourd'hui, n'avait pas été le cas de la candidate Clinton de 2016 (et probablement pour cette insigne maladresse d'avoir un peu trop affiché le *mépris* en lequel elle tenait les « déplorables » de cette « Amérique périphérique » – qui le lui ont donc fait, dans les urnes, bien payer). C'est de toute façon une élection, comme l'affirment avec un bel ensemble les instituts de sondage, quasiment *sans indécis*; trait qui, pour ce qu'expriment à l'évidence la nature profondément « clivée » du pays, constitue sans doute un motif supplémentaire de s'inquiéter… devant l'issue, quelle qu'elle soit, de cette consultation électorale : étant clair qu'un État dont le siège de quasiment chaque citoyen est « fait » depuis longtemps est mûr pour basculer, sinon dans la « guerre civile » à force ouverte, du moins dans le séparatisme (de type communautariste) ; situation qui d'ailleurs, je le crains, est depuis longtemps (sinon depuis toujours !) celle de cette Amérique qui plus récemment, sous la pernicieuse influence de l'idéologie néo-progressiste de ce « politiquement-correct », a pris l'habitude de raisonner sur tout en termes de « minorités » (ce qui n'était pas le cas, par exemple, de l'Amérique du temps du « Mouvement des droits civiques » du pasteur King – dont le « rêve » allait plutôt dans le sens d'une réconciliation générale entre races (*cf.* son fameux discours du *I have a dream* – auquel, très probablement, ne

saurait plus souscrire les activistes du B.L.M.) – ; ni même d'ailleurs de celle de l'époque des *Black Panthers* : dont les théoriciens, bien que favorables à la lutte armée, ont toujours affirmé que leur combat n'était pas « anti-blanc » – seul le leader « Malcom X », en ce temps-là, ayant clairement avancé la revendication de la cession, par la Fédération américaine, de quelques États à la communauté noire : ce qui eut peut-être donné lieu qui sait ? à une néo-« guerre de Sécession »?). Où l'on comprend par là combien est importante, pour notre histoire contemporaine, la *nuance* que, depuis quasiment le début de la rédaction de cette *Profondeur*, j'ai établi entre ce « progressisme » – à vocation toujours peu ou prou *universaliste* (et en ce sens-là un Luther King était *encore* un « progressiste ») – et ce « *néo*-progressisme » – dont le trait principal, comme on l'a vu, est de se focaliser uniquement sur la dimension communaristo-minoritaire du combat social (et en ce sens-là un « Malcom X » était *déjà* un « *néo*-progressiste ») –; mais manière (nouvelle : « néo ») d'aborder la question de ce même « combat social »… qui conduit pratiquement les tenants de cette « idéologie » (dite aussi : du « politiquement-correct ») à élaborer un discours de « guerre civile (inter communautariste) » : tout en en faisant *très sophistiquement* – en le mouvement d'une parfaite inversion dialectique (où « c'est celui qui le dit qui l'est ») – le reproche à leurs adversaires néo-réactionnaires. Étant clair en effet que celui qui a pris l'habitude de raisonner sur tout en termes de « droits des minorités », lorsque ces « minorités », pour justement revendiquer ces « droits », se dresseront les uns contre les autres, ne pourra que… (ici le texte s'interrompt – quelque chose comme l'expression d'un « je n'ai pas voulu cela »); et alors, que ce néo-progressiste irresponsable/« ami du désastre soit blanc, noir ou latino, il fera comme ceux que, il y a à peine quelques années (peut-être moins), il regardait comme des réactionnaires crypto-fachistes : il achètera une arme et se calfeutrera dans son bunker (en compagnie peut-être d'autres néo-progressistes ayant fini, comme lui, par manger leur chapeau idéologique – *cf.* notamment ce que Guilluy, dans sa *France périphérique*, appelle les « stratégies d'évitement » (on sait bien de *qui*) que pratiquement déjà les « bobos » des grands centres urbains mondialisés). Mais que feront ces mêmes « bobos » lorsque, « l'émeute (ethnique) tempêtant vainement (?) à leur fenêtre » (citation de Baudelaire à vérifier), ils ne seront plus en mesure, ces « stratégies », de les mettre en œuvre : s'offriront-ils alors (s'ils en ont les moyens) les services de milices privées ; ou réclameront-ils à corps et à cri la protection d'une police (dont, quelques mois à peine auparavant, ils dénonçaient les violences et le « racisme systé-

mique »); ou encore voteront-ils, en se bouchant le nez, pour le candidat « populiste-sécuritaire » contre lequel, jadis, ils défilaient en scandant « le fachisme ne passera pas »…, etc., etc. ?

(Lecture, à quatorze années d'intervalle, de l'article sur l'islam, que je ne connaissais pas, du philosophe Redeker ; et texte dont la publication dans le Figaro en 2006 a valu depuis à son auteur cette *vie de paria*, éternellement placée désormais sous la menace d'une *fatwa* que rien ni personne ne peut plus lever ; et lecture qui, dans la distance temporello-scripturaire, me procure une sorte de sentiment d'effroi et de vertige rétrospectifs : tant m'apparaît à l'aune de mes propres analyses sur le sujet (sans parler même des effarantes déclarations de mon fictif « Donatien de Saint-Privat »), comme tout ce qu'il y a de plus *véniel* la diatribe « islamophobe » de Redeker ; par quoi je réalise soudain que ce qui m'a (jusqu'à présent !) préservé de tout « retour de bâton » (musulman) « fatwa », existence sous protection policière et autre… « décapitation » (*cf.* aussi le sort qui, durant des décennies fut celui, de l'infortuné romancier Salman Rushdie – dont la vie, elle aussi, fut brisée par une autre « fatwa ») – n'est rien d'autre que la (« peu notable ») réception de mon livre… et aussi, peut-être, le fait de la (relative) obscurité des propos qu'en celui-ci j'y tiens : étant clair que les terroristes islamistes-vulgaires, dans leur immense majorité, sont assez peu portés à goûter les « subtilités » de la théologie (fût-elle celle de leur propre religion – mais tout cela, après tout, pourrait bien rapidement changer : si, par exemple, quelque « imam », du fond de son oasis du Quatar ou de l'Iran, avait la curiosité de procéder à la lecture complète de mon « grand récit » (!?)). Où l'on voit en tout cas par là que ce dont, en vérité, ce « philosophe » ou cet « écrivain » ont été « punis » par les brutes musulmanes… ce n'est pas tant du *contenu* de leur article ou de leur roman que du mode de publication de ceux-ci : un « grand organe de presse » pour le premier, un « influent éditeur » (anglo-saxon) pour le second – ce qui certes ne me serait pas arrivé si, dans le cas de Redeker, il avait livré le résultat de ses cogitations à, par exemple, L'*Essor du Sarladais* (!) ou si, dans celui de Rushdie, il avait fait éditer ses *Versets sataniques* par les *Nouvelles éditions Loubatières* ! Où l'on comprend aussi que la *discrétion* éditoriale/anti-spectaculaire (dont certains de mes lecteurs tout à la fois s'étonnent, s'indignent et se désolent) qui accompagne ordinairement la publication de mon travail n'a pas que des inconvénients : pour ce que procurant à celui qui œuvre ainsi dans son

« Atelier du silence » – « loin de la foule hurlante » (celle notamment de tous ces *macaques musulmans* qui, à chaque fois qu'une nouvelle « caricature du Prophète » est publiée, descendent en masse dans les rues pour pousser leurs cris simiesques et s'agiter grotesquement) –, d'abord une totale *liberté de propos*, mais aussi, plus pratiquement une (relative) *sécurité physique* – celle que n'auront donc pas eu l'heur de connaître, pour avoir accédé à une *notoriété*: dont je crois ils auraient préféré se passer (!), ni le « philosophe » Redeker ni le « romancier Rushdie : devenus, du fait de cette (bien encombrante) « notoriété », des sortes de *parias dans leur propre pays*).

Mais le plus désolant et répugnant, dans le cas des *destins brisés* de ces deux malheureux « auteurs », c'est encore le *peu de soutien* qu'ils ont reçu de ces « pays » mêmes (et, pour dire vite, de l'« Occident » plus généralement) : j'ai déjà évoqué plus haut, pour ce qui concerne le *professeur* de philosophie Redeker, ce qu'avait été la réaction de la plupart de ses « collègues » au désastre existentiel qui le frappait – « Il n'a que ce qu'il mérite »; c'est un « fachiste islamophobe », etc. (la rançon de cette *lâcheté* corporatiste-néo-progressiste ayant donc été payée, récemment, au prix de la *tête* d'un autre professeur… qui, lui, n'avait fait que son métier) –; et Rushdie, dans ses « Mémoires »: *cf.* la lecture que j'en ai fait dans un autre tome de cette *Profondeur*, relatant les circonstances générales de l'« affaire » qui porte désormais son nom, a pareillement pointé à l'œuvre en celles-ci cette même tonalité de « lâcheté » (fondamentale-occidentale) : quoique le fait cette fois-ci, non plus seulement d'un corps de métier : celui donc, dans le cas de Redeker, de cette *Éducation nationale française*, mais bien de celui d'un État de ce même « Occident » – l'écrivain d'origine indo-musulmane Rushdy étant, faut-il le rappeler, *citoyen britannique* (et donc, pour cela, ayant droit, comme tout autre « sujet de sa gracieuse majesté (britannique) », à la protection des autorités de son pays) –; considération qui n'a pourtant pas empêché ces mêmes autorités de laisser se dérouler, au long des rues de villes *anglaises*: même pas iraniennes ou égyptiennes, les manifestations de haine de ces (toujours-mêmes) macaques islamo-enragés (quoique *versus*, cette fois-ci, britannique) : qui brûlant le livre de Rushdie, qui réclamant à grands cris (simiens) la *tête* (déjà !) de son auteur, qui le pendant en effigie, etc., etc. Étant clair, comme l'explique très bien l'intéressé lui-même dans son *Anton* [retrouver le titre], que, si ces mêmes autorités procurèrent bien sûr une protection policière à leur ressortissant : c'était le moins, elles le

regardèrent toujours peu ou prou comme une sorte de *gêneur* qui, par la publication de son livre avait déclenché l'ire islamique sur leur tête et, par là, les avait mises dans une situation de porte-à-faux vis-à-vis, non seulement des États arabes ou persan du même nom, mais aussi, mais surtout de leur propre « minorité » musulmane (on retrouve aujourd'hui cette même réserve teintée d'effroi chez, par exemple, une chancelière Merkel qui, dans le contentieux qui oppose actuellement la France et la Turquie, soutient vraiment *du bout des lèvres* le pays qui est pourtant censé être son allié et son partenaire de prédilection au sein de l'Union européenne – et cela, on le sait bien, pour ce que la dirigeante allemande est très consciente des graves troubles qui pourraient se déclencher dans l'importante communauté turque qui séjourne dans son pays, si, par malheur, elle apportait quelque appui plus prononcé à sa voisine et partenaire d'outre-Rhin : en ce moment pourtant, face aux vociférations du leader ottoman comme à celles des (habituels) macaques islamiques des pays du même nom – que ce même dirigeant aimerait bien regrouper sous la bannière d'une même (fausse) indignation (dont il deviendrait alors comme le chef d'orchestre et grand ordonnateur – c'est peu ou prou la même manœuvre qu'opérèrent, au temps de l'affaire Rushdie, les mollahs de Téhéran : inventant, pour les besoins de leur cause, ce concept d'« islamophobie »… qui depuis, repris avec un bel ensemble par tout le chœur des néo-progressistes (d'Occident), n'a plus cessé de faire florès) –, bien isolée). Mais où l'on comprend aussi par ces exemples (récents ou lointains) que leur « désolant » ne réside pas tant en les réactions qu'ils ont provoquées au sein des masses musulmanes (qui sont, après tout, « de bonne guerre » – puisque ces masses n'en veulent pas tant à des auteurs ou à des caricaturistes, voire aux « valeurs » que ceux-ci illustrent, qu'à, selon, la France, ou l'Europe, ou l'Occident, etc.). qu'en celles d'insigne *lâcheté idéologique* par lesquelles ce même Occident, depuis au moins l'affaire Rushdie, a pris l'habitude de leur répondre (ou plus exactement : de *ne pas* leur répondre) ; et « lâcheté » qui provient bien évidemment de cette idéologie néo-progressiste du « politiquement correct » – telle qu'elle s'est développée depuis au moins quarante ans en ce même Occident (qu'elle ne cesse depuis que chercher à *culpabiliser* au nom de la lutte en faveur de ces fameux « droits, des minorités »: selon, noires, ou musulmanes, ou… etc.) –; mais « culpabilisation » qui a aussi, bien sûr, eut pour premier effet, cet Occident, de l'*affaiblir*: non pas peut-être en termes de *pure puissance* géo-stratégique, mais plutôt, et de manière sans doute bien plus efficace : parce que, elle, toute pernicieuse et (ici le mot

manque), en ce mode idéologico-« complexé » – dont savent jouer avec beaucoup d'habileté les ennemis, eux pas du tout « politico-correctement » complexés, de ce même Occident.

Une chance pourtant, dans cette situation d'extrême-péril (tant géo-stratégique qu'idéologico-civilisationnel) qu'elle traverse présentement, peut s'offrir à l'Europe ; et chance qui, en mettant notamment à profit l'actuelle volonté américaine de *désengagement* des « affaires du monde » – en venue depuis au moins une quinzaine d'années (et mouvement que prolongera assurément, le futur président états-unien – quel qu'il soit non encore connu à l'heure où j'écris ces lignes !) –, pourrait consister face à tous ses ennemis en mode, selon, idéologique, ou géo-stratégique, voire « confessionnel », etc., à *réaffirmer* sereinement, et cette fois-ci : sans nul complexe d'origine néo-progressiste/« politiquement correcte », ses *fondamentaux civilisationnels* ; mais « réaffirmation » dont on comprend aussi qu'elle ne peut se faire qu'à l'abri d'une puissance géo-stratégique/militaire qui, pour la première fois depuis la fin de la Seconde guerre mondiale serait se passer de l'appui de celle américaine : puisque celle-ci justement, cédant, après soixante-dix ans d'interventionnisme plus ou moins armé, à son autre tendance « isolationniste », ne veut plus jouer son rôle de « gendarme du monde » (dont l'Europe finalement, même eût-elle été durant ce long intervalle le « parent pauvre » et soumis de l'OTAN, était somme toute bien contente de bénéficier – c'est notamment le sens du « tweet » que posta un jour Donald Trump, se rendant en visite outre-Atlantique, à l'intention de ses alliés européens ; et message où il leur reprochait de ne pas suffisamment contribuer à cette même Organisation). Et qui ne comprend par là que, dans cette perspective de redistribution des cartes géo-stratégiques du monde, notre « Vieux continent » est comme à la croisée des deux chemins de sa destinée politico-civilisationnelle : soit elle continue de faire *comme si* l'Amérique était toujours son alliée (*comme si* elle vivait toujours à l'abri de son protectorat : tant militaire que civilisationnel) ; soit, renonçant à cette lâche illusion, elle se dote d'une puissance (elle aussi : militaire *et* civilisationnelle) qui ne soit *qu'européenne* (et non plus donc : « occidentale » – *cf.*, dans le cours de cette *Profondeur*, l'importante nuance que j'établis entre ces deux notions) ; et deuxième option qui pourrait par exemple prendre la forme pratique, pour commencer, de la création d'une *puissante armée européenne* : initiative qui, en quelques années, ferait passer l'Europe de son statut de

« géant (encore uniquement) économique » à un autre, cette fois-ci, de « géant (également) politico-géo-stratégique » (étant clair par exemple que si cette armée (strictement) européenne existait déjà, l'actuel contentieux franco-turc/franco-arabe/franco-musulman – sur cette dérisoire « affaire des caricatures » (dont on a vu qu'elle n'est qu'un *alibi* entre les moins des ennemis des France/Europe/Occident pour ameuter contre ceux-ci la rue musulmane) –, serait vite résolu : tant la seule considération de sa puissance militaire mettrait vite au pas/ferait taire… aussi bien d'« aboyeur » turc Erdogan que le « macaque » islamique des rues de Karachi ou de Téhéran – si bien aussi par exemple que, s'il avait eu derrière lui ne serait-ce que le « sentiment » d'une telle puissance à disposition, l'actuel président français, bien que (ou justement : parce que) européiste convaincu, ne se serait pas « senti » dans l'obligation, pour tenter de « calmer » cette rue (musulmane) comme ce dirigeant (islamo-turc), d'aller « s'expliquer » sur je ne sais plus quelle chaîne de télévision arabe, et tentative d'autant plus vaine que ces gens, qui par ailleurs se moquent totalement du soi-disant « blasphème » à l'œuvre en ces « caricatures »: tout au plus, à leurs yeux, un bon motif pour, selon, aboyer ou s'agiter simiesquement, ne connaissent que le langage de la seule puissance (idéologique) et de la pure force (militaire) : dont un président français ne dispose évidemment pas… tandis qu'un président européen, lui, pourrait à tout moment faire miroiter les dangereux spectre/très *réelle* menace…). Il est clair en tout cas que l'Europe (sinon : « l'Occident » – puisqu'avec la récente défection américaine cet « Occident », en vérité, a cessé d'exister), face aux indignations plus ou moins sur-jouées des masses musulmanes, n'a en aucune façon à se « justifier » sur ses *fondamentaux civilisationnels* – qui comportent notamment, donc, ce « droit au blasphème » (si tant est d'ailleurs que ces fameuses « caricatures », qui ont tant fait réagir la rue islamique : quoique, on l'a vu, non sans arrière-pensées aient constitué quelque chose de l'ordre d'un tel « blasphème »: étant clair que, pour être en mesure de le faire, il faut toujours-déjà être *ce* « croyant » – ce que, je crois (!), n'étaient sûrement pas les auteurs de celles-ci) –; en excipant par exemple, comme l'a fait peu ou prou Macron sur la chaîne *Al-Jazirah*, des arguments de « liberté d'expression » et autre « valeur de laïcité » (que par définition un musulman sincère ne peut bien sûr pas entendre – car sinon il n'en serait plus un : « musulman »), tout au plus peut-elle (cette même Europe), à ces masses islamiques présentement en ébullition, signifier ceci : « je comprends que cela ne vous plaise pas, mais c'est ainsi que pour l'ordinaire nous visons et raisonnons… et avons bien, de

toute façon, l'intention de continuer de vivre et de raisonner – cessez donc de vous mêler de *nos* affaires comme, depuis au moins notre désengagement colonial sur vos pays, nous avons cessé de prétendre régir les vôtres » (et voilà sans doute ce qu'aurait pu dire un Macron au public musulman de la chaîne arabe à laquelle il avait accordé cet entretien… s'il avait eu derrière lui le « sentiment » d'une *non-négligeable* puissance européenne – même s'il est probable aussi que, si tel avait été le cas, il ne se serait même pas donné la peine de donner une telle « interview »).

Où l'on comprend par ces considérations que, si la « faiblesse » occidentale ne résidait encore qu'en sa composante idéologico-civilisationnelle – pour dire vite : la pensée plus ou moins auto-culpabilisante de ce néo-progressisme/« politiquement correct » (tandis que du moins sa composante militaro-géo-stratégique demeurait, elle, intacte – ce qui donc n'est plus le cas depuis ce désengagement, à forme « isolationniste », des États-Unis) –, la « faiblesse » européenne, elle, est *double* : bien sûr d'accord, et depuis longtemps, à forme idéologico-civilisationnelle (qui ne fait finalement que reprendre le discours du « politiquement correct » directement importé d'Amérique) ; mais aussi, plus récemment, à forme cette fois-ci militaro-géo-stratégique (depuis que cette même Amérique a ébauché le mouvement, en mode « isolationniste », de ce désengagement… qui d'ailleurs, comme on pourrait le croire, n'a pas tant été le fait d'un Trump que, déjà, celui d'un Obama – et que très probablement le futur président états-unien, quel qu'il soit : Trump ou Biden (?), poursuivra de toute façon). Mais « *double* faiblesse » à laquelle, si nous voulons nous, *Européens*, y remédier, il va falloir y parer, on le comprend, en luttant pareillement sur un « double » front : celui donc d'abord politico-géo-stratégique (où nos adversaires ne pourront dès lors être que les divers-nationaux « souverainismes » – dont je doute par exemple qu'ils souscrivent à cette idée de la création d'une puissante « armée européenne ») et celui, ensuite, idéologico-civilisationnel (où nos adversaires, alors, ne pourront être que ces néo-progressistes contaminés par le discours de ce « politiquement correct » directement importé des universités et campus d'Outre-Atlantique – et dont je doute pareillement qu'ils puissent souscrire, de leur côté, à cette idée d'une réaffirmation par l'Europe de ses « fondamentaux civilisationnels » : tant celle-ci ne leur rappellerait que trop tout ce que, dans l'histoire de cette même Europe, ils ont fait profession de combattre et de détester)… Cette nuit, encore une fois,

un long rêve autour de celle qui, dans mon « grand roman époqual-autobiographique »: le « Soldat et jeune fille souriant » de la troisième partie du *Secret de la domination*, j'ai prénommée « Laure »; et rêve de tonalité grise et infiniment triste (pour une fois : non pimentée d'érotisme – ceci expliquant peut-être cela) dont je ne rapporterai ici que deux « signifiants » (car je n'ignore pas qu'il n'y a rien de plus ennuyeux pour un lecteur que le récit du songe d'un autre – disons, pour situer brièvement le décor de son intrigue, que nous passions des vacances, entre amis et enfants, au bord de la mer de Bretagne) : le premier que son « fils étrange » était guéri de son autisme (il parlait enfin – fait peu ou prou miraculeux dont je lui faisais bizarrement reproche de ne pas m'en avoir averti), le second que, à un moment du déroulé de ce même rêve, je faisais à Laure, après une énième « maladresse » de ma part à son endroit : comme j'en ai déjà tant fait lorsque nous vivions ensemble, une longue lettre où je lui proposais rien de moins que *nous nous remettions ensemble* – pour ce que, écrivais-je en cette (onirique) missive, j'étais de toute façon, et qu'elle l'admette ou non, « l'homme de sa vie » (de la même façon qu'elle demeure, comme l'attestent tous ces rêves que je continue à tisser autour d'elle : malgré l'abîme temporello-sentimental qui nous sépare désormais, celle de la mienne) –; et lettre en laquelle je pointais rien de moins, sous l'égide de cet amour qui d'évidence *ne veut pas mourir*, que l'introduction, pour la première fois, de cette « dimension de/du (pur) scripturaire » dans l'onirique-amoureux domaine. Et je ne saurais sans doute jamais pourquoi cette femme, à maintenant tant d'années de distance, continue à me faire *un tel effet* – elle n'était, comme je l'ai déjà dit dans mon « roman vrai », ni particulièrement belle ni même, peut-être, particulièrement intelligente (« Julie » à cet égard, à sa manière acide et malicieuse, la surpassait aisément – même si, je crois : en le domaine de la pure *force mentale*, elle n'est pas fait un instant le poids face à ma « Dame de Haute-Savoie ») –; mais le fait est que c'est elle et elle seule qui, désormais, revient hanter mes songes : leur imprimant cette tonalité de tristesse et d'infini regret qui, je le crains, m'accompagnera le restant de mes jours (les quelques très rares occurrences en ceux-ci de « Julie » – et *a fortiori* : de la « déesse Diane » (pourtant, et de loin, la plus belle des trois) – ne prenant jamais cette forme d'une sorte de *tristesse sacrée* – étant le plus souvent de tonalité (très platement) onirico-érotique : ce qui, on le voit par l'exemple de ce rêve, n'est pas (toujours) le cas de ceux que m'inspire le souvenir, à la fois ardent et désolé, de Laure). Si bien aussi que je me dis parfois que, plutôt que de me lancer dans l'entreprise

scripturaire de la rédaction de cette immense *Profondeur*: dont j'écrivis d'ailleurs le tome initial-éponyme lors de notre existence commune en sa « maison du causse », j'aurais mieux fait de consacrer toute cette énorme énergie (scripturaire) à la méditation de l'énigme de cet amour à la fois impossible et a-byssal – dont j'aurais alors exploré, plutôt que celle encore trop « métaphysique » de cette « Profondeur », la dimension d'*absolue désolation* (celle qui naît toujours, je le comprends bien aujourd'hui, du sentiment d'« (absolu) rédhibitoire » que procurent aux « créatures en proie du *temps* » que nous sommes ces occasions manquées et qui, de toute façon : même si elles devaient vivre une éternité entière, *ne reviendront pas* ») –; et « grand récit » qui alors, plutôt que d'épouser le mouvement de l'écriture de cet *essai* (plus ou moins « philosophique » – pour dire vite), aurait pris la forme de celle d'une *vaste Somme romanesque* (dont ce « Soldat et jeune fille souriant » – petit roman sentimentalo-autobiographique intégré à mon immense *Profondeur* (quelque chose comme un « P.L.C. et les femmes ») – aura donc été comme l'infime trace scripturaire – alors qu'il y avait là peut-être, en germe, quelque chose d'aussi vaste et a-byssal que ce qui a déclenché la rédaction, en ce mode (peut-être plus spécieusement/parcellairement) métaphysico-théologique, de mon « océan textuel »).

Il est bien sûr trop tard à présent pour me mettre à l'écriture de ce qui, quoiqu'en cette forme romanesco-amoureuse, aurait pu constituer un *autre* « grand récit »; mais rien ne m'empêche après tout, rappelé à l'ordre (scripturaire) par le rêve de cette nuit, de consacrer toute la fin de ce *Champ profond* (600 pages manuscrites encore à écrire avant d'atteindre la « fatidique » page 4000 – aux environs de laquelle j'ai pris l'habitude de clore chacun des tomes de cette *Profondeur*: pour ce qu'elle correspond à peu près, dans la « police » de mon éditeur, à celle de la page 800)… à, sinon la rédaction effective d'une telle (autre) Somme : non tant donc « théologique » que « romanesque », du moins à la méditation de l'*énigme*, elle aussi : peu ou prou a-byssale, de la survivance tenace, au moins en cette forme sentimentalo-onirique, de cet amour que, malgré l'abîme des années : celles qui me séparent désormais de notre séparation, je continue, au moins « en songe » et en ce mode uniquement nocturne, à éprouver pour une femme de moins en moins « identifiée sous le prénom (de plume) de *Laure* »… Et dans le rêve de cette nuit (que je vais donc finir par raconter – malgré toutes les prévenances exprimées au développement précédent quant à

l'ennui que distille ordinairement ce genre de pratique « littéraire »: le récit de rêve), je crois encore me souvenir qu'avec Laure nous passions, dans la compagnie d'amis et d'enfants nombreux : qui constituaient autour de nous, à l'exception de son « fils étrange »: le seul à être clairement identifié, une sorte de nébuleuse indistincte et (ici le mot manque), des vacances au bord de la mer de Bretagne ; et séjour onirico-marin au cours duquel m'assaillait de nouveau le sentiment violent de l'attirance qui, malgré toutes les années écoulées : malgré l'absence et la certitude (objectivo-« philosophique ») de la *vanité de tout regret*, m'avait toujours emporté vers celle qui, dans une autre vie, avait bel et bien éé « ma » femme (officiellement possédée) et « ma » maîtresse (infiniment désirée) ; comme je me souviens aussi que, dans ce même rêve, je procédais, dans le cours de sa confuse intrigue, à une errance solitaire au long des rues d'une ville grise, déserte, pluvieuse et elle aussi marquée par cette tonalité d'*infinie tristesse* (qui semblait bien être, au-delà de son contenu objectif/effectif, le trait cardinal de ce songe) : quoiqu'errance apparemment sans rapport ni avec Laure, ni avec cette Bretagne (où nous étions donc, tous les deux, censés séjourner – quoiqu'en un mode qui, pour une fois, semblait exclure par avance toute dimension d'érotisme et autre attirance plus ou moins « charnelle »: peut-être parce que exceptionnellement, en ce rêve, ce qui l'emportait c'était cette fois -ci, et uniquement, l'autre dimension de cette « tristesse (sacrée) » et de ce « rédhibitoire » (qui naît de la conscience de ces « occasion manquée/(et) qui ne reviendront pas » – *le regret*!)) ; et donc, peut-être pour lutter contre ce sentiment d'*infinie désolation* qui imprégnait ce rêve, je me décidais pour finir à écrire à Laure, en celui-ci : en cette forme *onirico-scripturaire*, une lettre où je lui faisais, quoiqu'en un mode peu ou prou « sans-espoir »: tant je sentais combien cette demande, à ses yeux, ne pouvait qu'apparaître (parfaitement) absurde et (totalement) incongrue, cette proposition de « nous remettre ensemble » (et cela d'autant plus que, comme je l'ai déjà indiqué plus haut, j'avais commis avec elle, juste avant de me mettre à la rédaction de cette missive, une énième maladresse (« sentimentale ») – dont j'ai oublié la teneur mais qui, de toute façon, ne risquait pas de la placer dans la meilleure *disposition* pour accueillir favorablement ma demande : si tant est d'ailleurs que n'importe quelle autre « disposition », de sa part, eût été susceptible d'accomplir un tel et si étonnant « miracle sentimental »). Or je vois bien à présent – à présent que je suis réveillé et que, à cette table d'écriture, j'essaye de donner quelque « sens » à ce rêve (dont la *tonalité fondamentale* d'(infinie) tristesse et d'(absolue) désolation me poursuit à

travers la grise/douce/molle/argentée journée de ce 5 novembre 2020 – et alors même que, pour le reste, j'en ai déjà à peu près oublié tous les effectifs détails de son contenu objectif-onirique) – que le « signifiant » de cette lettre n'est rien d'autre que celui de la « (pure) *scripturature* » en son entier ; c'est-à-dire de ce traitement très particulier de l'écriture qui s'efforce toujours peu ou prou, en cette forme à la fois sublime et pathétique, d'*aller-contre* tout ce « rédhibitoire » dont sont ordinairement tissées nos vies de « créatures (toujours) en proie au temps »; c'est-à-dire encore à cette dimension dont l'essence réside justement en une perpétuelle *dépossession*… de ce que nous chérissons le plus ; et même si cet « aller-contre » s'accomplit toujours en le mouvement du sentiment de ce « sans-espoir » qui… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Dans le rêve de l'autre nuit qui lui était consacré, « Laure » apparaissait bien plus en tant que *pure présence* qu'autre chose (ce pourquoi, par exemple, son « fils étrange » était, dans une certaine mesure, plus « réel » que sa mère – puisque j'allais même, avec celui-ci, jusqu'à échanger quelques mots : chose que je ne faisais à aucun moment avec Laure) : non tant « la » femme avec laquelle, il y a maintenant une vingtaine d'années, j'avais vécu que la *figure* de tout ce que, avec celle-ci, j'avais, selon, manqué ou perdu – et par là donc, aussi : la pure « figure », charnello-ressentimentale, de cette *dépossession* que nous inflige le temps en sa dimension de « rédhibitoire » et de déception –; Laure, dans ce rêve, n'était rien de moins que cette « grande déesse du temps » (Proust) dont l'unique fonction est de répéter à son soupirant toujours énamouré/toujours débouté : « Je suis un dieu qui, essentiellement, déçoit ». Et j'avais beau me dire (pour tenter de me consoler) que j'avais « eu » cette femme/« possédée » cette prosaïque déesse – qu'il y avait eu un moment où, sur le cours torrentueux de ce temps, ces mains (qui écrivaient à présent ces lignes) avaient « poigné » ce corps divin (où ce *sexe scripturaire* avait pénétré sans façon son « ventre de neige noire » – allant même jusqu'à y chercher, en sa cavité de mousse et de délice le principe d'une vie nouvelle : comme on retire un renardeau de son terrier profond et enfumé) –, et que cela, du moins, ne pourrait plus jamais *m'être enlevé*: même si l'univers devait, pour finir, disparaître (et avec lui jusqu'à la mémoire ardente de cette rencontre et de cet amour), il n'en demeurait pas moins que ce qui, en ce rêve, l'emportait sur toutes ces considérations, c'était la tonalité de cette absolue *désolation*: celle qu'inflige le temps à ses

« otages (charnello-métaphysiques) »; ceci expliquant aussi peut-être pour quoi, en ce même rêve, il n'y avait *pas l'ombre* de quelque érotisme et autre « concupiscence »: ce qui, chez moi on le sait, n'est pas si courant… Oui, plutôt que de rédiger le « grand récit (théologico-métaphysique) » de cette *Profondeur*, j'aurais pu composer une vaste Somme romanesco-époqualo-autobiographique qui, en prenant pour « motif » notre histoire à Laure et à moi : celle, avec elle, de mes « éclipses et de mes retours », aurait (pareillement) médité de cette dimension (pareillement : a-byssale) de *désolation* à laquelle nous introduit le temps ; même si également, à présent, je voyais bien que, pour procéder à l'écriture de cet autre « grand récit »: non plus «essai » que « roman », il était beaucoup plus tard : ce pour quoi aussi rien ne m'empêche d'interpréter les songes qui, de temps à autre, me visitent – ceux où Laure revient me hanter à la manière de cette « grande déesse du temps » (et non, par exemple, « Julie » ou « Diane » – pourquoi ?) –, comme l'expression, non tant d'un *regret* sentimental-amoureux, que celle d'un remords lui « (purement) scripturaire », et « *remords* lui « (purement) scripturaire », et « remords » qui est pareil au *fantôme* de l'autre « grand récit » que, pour finir, je n'aurais pas écrit : dont le personnage (onirico-réel) de « Laure » serait alors comme la « pure figure » de reproche (à l'endroit du *scripteur* que je n'ai pas su être) et de ressentiment (contre le *temps*… qui nous a ainsi « dépossédés-de »). Il est probable que « la » Laure qui revient ainsi régulièrement dans mes songes (ce que font infiniment plus rarement mes autres « amoureuses » – alors que pourtant, à m'en rappeler froidement, je crois bien les avoir chéries d'un aussi grand amour/les avoir désirées d'une aussi intense concupiscence) n'a qu'assez peu de rapports avec la femme que, il y a maintenant près d'une vingtaine d'années, j'ai aimée et perdue – à qui sait : peut-être que si, par extraordinaire, je la revoyais aujourd'hui, elle ne m'inspirerait plus rien (que je la trouverais, allez savoir, on ne peut plus laide et stupide – pas du tout « bandante » et attirante) – ; mais même si tel était le cas, « la » Laure onirique, elle, conserverait sur moi tout son *pouvoir de fascination* : pour ce que peut-être, dans le cours de l'intervalle de cette même vingtaine d'années, sa « (pure) figure » (de reproche et de ressentiment) s'est comme *scripturarisée* : passant progressivement du statut de femme charnello-réelle à celui, donc, de cette « grande déesse du temps » (autour de laquelle, tel Proust avec la sienne : si l'on m'autorise ce rapprochement im-modeste, j'aurais pu écrire moi aussi, à mon tour, le « grand récit », quoique de facture, lui, plus romanesque qu'« essayiste », que, pour finir, je n'ai pas composé – préférant donc m'atteler à celui de

cette *Profondeur*: sur le cours de laquelle ne peut que « revenir par la bande » (en le mode de ce *rappel à l'ordre* onirico-scripturaire)… l'*autre livre* dont Laure, en effet, aurait pu être les personnage cardinal/« motif » tout trouvé d'une autre méditation, différente de celle de cette *Profondeur*… quoiqu'elle aussi tout aussi a-byssale et temporelle-*scripturaire*).

Mais où l'on voit que ces considérations permettent aussi peut-être d'interpréter l'autre « signifiant » de ce rêve de l'autre nuit – celui du « fils étrange » de Laure soudain (miraculeusement) guéri de son *autisme* (puisqu'il parlait enfin – au risque de dévoiler bien des secrets sur le scripteur de ces lignes !) –; et figure de ce « fils » qui, de la même façon que celle de sa mère était celle du *temps*: à tout le moins celle de sa dimension de « rédhibitoire » et « occasion manquée qui ne reviendra pas », était bien évidemment, elle, celle du *langage*: à tout le moins, lui, (com-)pris en sa dimension, justement, de *consentement au temps* et, par conséquent, d'acceptation (plus ou moins volontaire) de l'épreuve de cette *dé-possession de nous-mêmes* qu'il nous inflige… lorsque précisément nous commençons-de/consentons-à… *parler* (*cf.* notamment, dans ma nouvelle « Le Rêveur définitif », l'analyse que j'ai faite du syndrome de l'*autisme* – dont le refus de parler, en sa forme « profonde », n'exprime rien d'autre, chez l'autiste (du même nom), que l'angoisse indicible de « tomber dans le *temps* » – pour ce que, disais-je en ce même « Rêveur », « commencer de parler, c'est commencer de mourir »). Si bien aussi que, dans mon rêve, l'étonnante-improbable guérison du fils de Laure de son « autisme » – puisque en celui-ci, pour la première fois, je l'entendais (me) *parler* (stupéfiante découverte dont comme je l'ai déjà dit dans le récit initial de ce rêve, et de façon somme toute assez *bizarre*, je faisais à Laure le reproche de ne pas m'en avoir informé – reproche « bizarre » parce que peut-être, lui aussi, d'essence « (purement) *scripturaire* »: le seul en tout cas qu'à cet instant je puisse adresser à ma « grande déesse du temps ») – ne signifiait rien d'autre qu'une sorte de *réconciliation* (en cette forme onirico-scripturaire) *entre temps et langage*; mais « réconciliation » qui se faisait d'une certaine façon *à mes dépens*: à ceux du moins du scripteur qui en moi, durant toutes ces années écoulées depuis ma séparation d'avec Laure (et accessoirement : d'avec son « fils étrange-« autiste), avait rédigé le « grand récit » de cette *Profondeur* (dont le tome initial cependant, comme je l'ai précisé plus haut, avait été composé en leur compagnie – durant ces années de la fin du siècle précédent où tandis que Laure allait travailler,

je gardais, tout en œuvrant à mon manuscrit, son fils étrange/autiste). Ainsi donc, dans mon rêve, étaient réunies à nouveau les deux figures *majeures-scripturaires* qui, dans ma vie réelle, avaient présidé à la naissance de l'entreprise de la rédaction de ce « grand récit » – celle du *temps* (incarné en ce mode ressentimental par Laure) et celle du *langage* (incarné lui par son « fils étrange » – quoiqu'à présent guéri de son mutisme « autistique ») –; mais figures dont la conjonction nouvelle, après tant d'années, ne pouvait signifier pour moi qu'une seule chose : que l'immense océan textuel de mon « grand récit » n'avait jamais rien fait d'autre qu'explorer, en ce mode (purement) scripturaire, l'espace (du même nom) qui bée entre ce temps et ce langage – et aussi bien : entre cette mère (temporello-ressentimentale) et cet enfant (langagier-autistique) –; et dont la conjonction (fût-ce en ce mode onirico-scripturaire) à présent, en refermant l'espace d'un tel divorce (temps/langage), disait bien *quel gouffre* avait été, par le moyen pensif-scripturaire de l'écriture de cette *Profondeur*, en vérité *sondé* en sa plus vertigineuse a-byssalité. Où je comprenais aussi par là que cette « dimension de (pur) scripturaire », notion apparue tard dans mon « grand récit », n'était rien d'autre que l'*élément* dans lequel temps et langage, en cette tonalité d'absolue désolation dont était imprégnée mon rêve, avaient loisir de confluer à nouveau et, par les figures onirico-scripturaires de cette mère de douleurs et de son fils « étrange-autiste », de (ici le mot manque) : il y avait notamment cette *photo*, prise par moi à l'époque où, avec Laure, tout commençait plus ou moins entre nous à se déliter ; et cliché que j'ai toujours regardé comme *le plus triste du monde* : on y voit Laure (légèrement maquillée) se tenant assise au clavier du piano de sa maison des causses – dont elle ne jouait plus guère depuis que nous vivions ensemble –, et fixant l'objectif avec une intensité étrange (tissée elle aussi de désolation)… tandis que son « garçon », qui pouvait à l'époque avoir dix ou onze ans, à califourchon sur ses genoux, regarde lui, comme à son habitude, *toujours ailleurs* (la dimension de « rédhibitoire » du temps comme la *mère du langage*).

Entre la fin de la rédaction du tome initial-éponyme – composé donc « dans la compagnie de la mère et de son enfant » (et dans le cours de ces années que, dans mon « Rêveur définitif », j'ai décrites comme « les plus importantes de ma vie ») – de cette *Profondeur*… et la reprise, avec le deuxième volume de ce *Traité du Même*, de l'écriture de mon « grand récit », s'étend une période d'exactement sept années – marquée donc notamment

par ma séparation d'avec Laure, la naissance de notre fille et, peut-être plus accessoirement, la consécration de mon temps à d'autres travaux plus « littéraires »/moins « scripturaires » (romans, récits de voyage, etc.) – ; mais période dont je vois bien à présent, maintenant que me revient, en ce mode onirico-désolé, le souvenir, à la fois ardent et désolé, de ces « années les plus importantes de ma vie », qu'elle fut celle, « transitoire » (et également peu ou prou : « désolée »), de l'incubation par moi de ce *scripturaro-virus* qui, depuis, ne m'a plus quitté ; ce pourquoi aussi, lorsque je me rappelle les travaux « littéraires » que j'accomplis durant cette même période, la mémoire qui m'en reste est bien plus celle d'une volonté de *liquidation* (de tout ce « littéraire » en moi rémanent) à l'œuvre en ceux-ci… que de celle d'une (explicite) *création* : comme si je n'avais composé tous ces romans et autres « récits de voyage » que pour me *débarrasser* une bonne fois pour toutes de leur présence littératuro-intempestive ; et « liquidation » après laquelle j'aurais eu loisir, ainsi « vidé » de tout ce « (strict) littéraire », de me consacrer uniquement aux illustration/exploration de la dimension de ce « (pur) scripturaire » (concrètement : à la rédaction d'un (unique) « grand récit ») – ce que confirme notamment le fait que, dès cette époque, j'avais été guéri de tout désir de voyage et autre tribulation en ce mode spatialo-exotique (dont s'étonnait, lors de la dernière conversation téléphonique que nous eûmes ensemble, même Laure – qui m'avait connu, lorsque nous vivions ensemble, bien plus exigeant sur ce sujet) :

> *Nous avions renoncé aux voyages. Nous préférions la vie simple du temps qui se lovait en boucles autour de notre demeure isolée, exposée à la véhémence des astres. Nous suffisait cette pure exposition à la violence de l'élément. Loin de la mer comme de la montagne, à l'écart de toute métropole, notre maison donnait pourtant le sentiment de résider au centre du monde, mais centre qui, paradoxalement, eût été retiré de l'agitation des peuples, du tumulte de l'histoire…*

(mais en fait en ce temps-là, et contrairement au « nous » que dit cette citation de mon (fictif) « Rêveur définitif », je n'avais *moi*, pour ma part, encore renoncé à rien – ce « renonce(ment) » ne m'étant venu qu'une fois que, cette « vie simple », je l'eusse bel et bien *perdue* : en eut été expulsé dans les circonstances que relate le « roman (lui) vrai » du « Soldat et jeune fille souriant » de mon *Secret de la domination*).

Notre temps était celui des saisons, des moissons, des migrations de troupeaux et d'étoiles. Comme nous aimions la chaleur de l'été sur ces causses exposés sans écran aux souffles du ciel, nous aimions le retour des hivers. La constellation d'Orion était notre préférée : à la voir monter chaque nuit plus haut dans le ciel d'automne, il nous semblait nous être embarqués pour une lente traversée, un voyage immobile et silencieux dont notre bergerie aurait été la barque de pierre. Qui peut croire que tout cela a été vécu en vain ? Et qui peut penser qu'il n'y a pas en chaque existence, aussi tragique soit-elle, un sens mystérieux à l'œuvre ? C'est lorsque ce sens nous déserte que nous tombons, mais cette chute même est pensive, pareille à une torche qu'on jette dans un puits sombre, sans fond, et qui, le temps de sa descente, éclaire la profondeur où elle s'abîme. Puis elle s'éteint, engloutie par l'ombre qu'elle avait un instant déchirée ; et celui demeuré en haut sur la margelle est renvoyé à sa perplexité, à sa stupeur – à la vague prescience de l'horreur qui gît là en-dessous, et sur laquelle aucune lumière, jamais, n'a pu être projetée. Toi et ton fils, vous fûtes pour moi cette torche jetée dans le non-sens du monde.

(où est ici pointée on le voit, dans la page conclusive de ce même « Rêveur définitif » – et notamment par l'expression de « cette torche jetée dans le non-sens du monde » –, la signature « (purement) scripturaire » de tout ce que, suite à ces années passées « en la compagnie de » cette mère et de son « fils étrange », j'allais ensuite *écrire* – et « écri(ture) » qui, présentement parvenue (presqu')au bout des dix-sept tomes de la rédaction de mon « grand récit », ébauche maintenant, par les pages terminales de ce *Champ profond*, comme le mouvement d'un retour aux origines (également/purement scripturaires) de ce même « grand récit »: à la *scène primitive* de cette vie, « simple et merveilleuse »/atroce et désolée, « en la compagnie des »… *figures* de cette mère « temporello-ressentimentale » et de son fils « autistico-langagier »). Par quoi l'on comprend aussi que le traitement de l'écriture en cette forme « (purement) scripturaire » que je préconise ici n'est rien d'autre, pour finir, que l'exploration de cet *écart* qui, à la manière a-byssale d'un gouffre (infiniment) « profond », toujours bée *entre temps et langage*: entre la dimension de « rédhibitoire » et de « non-sens » du premier et cette « torche » que toujours essaye de « jeter », en cet a-bîme (du même nom – qui est aussi, pour cela, celui de toute *désolation*), le second ; et traitement (purement) scripturaire de l'écriture qui me fut donc enseigné lors de ces années passées « en la compagnie de » ces deux mêmes figures du

temps (incarnée par Laure) et du langage (incarné lui par son fils étrange) – et années dont, dans le récit de ce « Rêveur définitif »: quoi qu'en une forme encore, peut-être, « littéraire, trop littéraire, j'avais cependant déjà évoqué/pressenti : la dimension didactico-*scripturaire*:

> *C'était la vie pauvre et merveilleuse, celle qui consiste à être sous le ciel comme des fleurs, à en recevoir les rigueurs et les bénédictions, les orages et la froidure – et à ne rien attendre d'autre que cette exposition au devenir, que cette résistance au torrent des jours. Il y avait alors tout un morceau de ciel consacré à la douleur, et un autre à la joie ; et un troisième pour la seule paresse des anges. Ainsi passaient les mois et les années, fuyaient les nuages sur l'horizon de collines éternelles. À les contempler, il nous semblait que nous n'aurions jamais d'autre existence que celle-là, d'autre espoir que celui qui consiste à attendre le retour immuable des saisons, la survenue d'un Même pourtant toujours inattendu. Autour de nous les enfants grandissaient se multipliaient, telle une affirmation joyeuse de la vie au milieu de la morne épouvante moderne. Et parmi eux, au sein de leur troupe bruyante, j'avais appris la lenteur du mûrissement : la poésie n'était plus cette impatience, cette frénésie de mots courant sur le papier pour s'interrompre brutalement au bord de la page ; elle venait désormais, elle aussi, en son temps. Elle n'était plus l'ennemie du quotidien mais comme son parachèvement limpide : la chose la plus savante et la plus innocente – un geste aussi simple que celui de la ménagère qui renouvelle l'eau des fleurs. Oui, le poème n'était peut-être que cela : un bouquet qu'on dispose dans un vase sur une table de la maison, une fois qu'on a retapé les lits et préparé le repas ; ou encore une fenêtre qu'on ouvre pour que la lumière entre à flots dans les pièces, purifie toutes choses – le muet couronnement de la matinée, l'accord entre la diversité de ses multiples instants…*

(même si, à cette époque lointaine, j'étais encore loin de me douter que l'apprentissage de ce « mûrissement » déboucherait, non pas sur la composition (encore trop « strictement littéraire ») de quelque *poème*, mais sur celle, en un mode, lui, « purement scripturaire », du « grand récit » de l'essai de cette *Profondeur* – dont je rédige ici, présentement et déjà (!), la fin du dix-septième tome).

Quant au fils étrange-autiste de Laure, voici ce que, à la même époque

de mon initiation à ce « (pur) scripturaire », j'en écrivais – quoique toujours en la forme peu ou prou (encore) « maladroite-littéraire » qu'illustre ce (fictif) « Rêveur définitif »:

Il était un autre mystère, tissé de mutisme et de stupeur, d'indifférence passionnée au monde. Il pouvait passer des heures entières à agiter un objet devant lui ; ou encore à écouter le bruit du filet d'eau d'un robinet mal refermé. Il était tout entier dans la sensation, dans le divertissement que procure la sensation – et puis tout à coup, regard vide et tête au plafond, il partait en de longues rêveries dont seuls la faim et la soif le sortaient. À quoi pensait-il dans ces moments ? Et pensait-il seulement ? Quels songes – pour nous à jamais refermés sur l'abîme de son silence – le traversaient ? Était-il heureux ou malheureux ? Serein ou dévoré d'ineffable angoisse ? Connaissait-il l'ennui ? J'aurais aimé être philosophe pour répondre à ces questions. Mais penser c'est encore, c'est déjà user des mots ; et lui n'en disposait pas, ou alors les refusait en bloc. Car à l'observer, l'idée me venait que son silence n'était pas une incapacité, plutôt une décision réfléchie, un arc-boutage contre le langage ; comme s'il avait pressenti que celui-ci est la source de toutes les fatigues, de tous les chagrins. Je devinais entre les mots et lui une impénétrable muraille d'angoisse que seul l'amour, lorsque nous sommes enfants, nous aide à traverser. Après, il est trop tard. Le miracle qui nous rend disant, *chez lui n'avait pas opéré. Qu'avait-il pu se passer ? Parfois aussi je le voyais comme un vide, une sorte de trou noir qui, du fond de l'espace, aurait commandé au proche et au lointain – aurait constitué le centre muet du dispositif de landes, de monts, de forêts et de nuages qui nous entourait. Il semblait un être exilé à la périphérie de la vie, et pourtant c'était nous qui gravitions autour de l'astre sombre de sa silencieuse présence ! Car l'autre trait qui m'étonnait toujours chez lui était sa prescience des choses, des événements, des situations. Son apparente indifférence cachait une vigilance de tous les instants : celle d'un petit dieu exigeant et sourcilleux qui contrôlait tout, remarquait tout, notait d'un bref regard en biais la moindre modification dans* l'état du monde *: un objet qu'on avait déplacé, un arbre qu'on avait abattu, une personne l'ayant un temps fréquenté et qui était repartie. Cette âme, en venant au jour, avait refusé l'incarnation ; mais ce refus à la fois définitif et silencieux faisait plus de bruit, avait créé plus de désordre dans la trame des jours que si elle l'eut acceptée sans façon.*

; et toutes considérations sur cet « enfant-et-fils-de (femme) » en particu-

lier et sur le syndrome autistique plus généralement dont, parvenu (presqu') au bout de la rédaction de mon « grand récit », je vois bien à présent, et les réelles avancées – dont celle notamment de cette interprétation de l'autisme comme refus (plus ou moins « réfléchi »-volontaire) de l'incarnation/chute dans le temps (en la forme de cet « arcboutage contre le langage ») –, et aussi, en même temps, les évidentes limites « philosophiques » (pour dire vite) : étant clair qu'à une telle interprétation, pour ce que rédigée/risquée à une époque où mon « grand récit » ne faisait encore que commencer/balbutier, il manque la notion de ce « (pur) scripturaire »… apparue elle-même relativement tardivement sur le cours de l'écriture de mon immense *Profondeur* ; et notion qui seule, par exemple, peut expliquer le « signifiant », dans mon rêve de l'autre nuit, de la guérison onirico-miraculeuse du fils de Laure de son syndrome, en la forme du fleurissement inopiné de la parole sur des lèvres qui, durant tant d'années, s'étaient voulues (absolument) closes et (résolument) muettes (on objectera à cette façon de raisonner que cette « guérison » n'a eu lieu qu'en « rêve » – que le « fils étrange » de Laure lui, dans la « vie réelle », n'est nullement affanchi de son syndrome autistique (dont très probablement dans cette même « vie réelle », il ne guérira jamais) – ; mais comme seules choses importantes qui arrivent dans l'espace scripturaire de ce « grand récit » se passent toujours dans (ou sous) *la tête de son scripteur* – peu important dès lors que celui-ci fût endormi ou à l'état de veille (puisque, du point de vue signifiant/scripturaire, c'est à peu près la même chose), l'objection, on le voit, n'est pas recevable). Car si le « fils étrange » de Laure, comme j'ai commencé de l'avancer plus haut, n'est rien d'autre que la *figure du langage* en tant que cette dimension (de *sens* – « torche jetée dans… », etc.) toujours s'opposant à celle de « rédhibitoire » du *temps* (incarnée elle par la mère temporello-ressentimentale de cet enfant – qui a d'ailleurs maintenant trente ans passés (!) : mais dans mon rêve il était toujours ce garçonnet), alors il vient par là que « guérison » est uniquement due au « traitement (en ce mode purement *scripturaire*) « de l'écriture de mon « grand récit »… parvenu (presqu')au terme de la rédaction du dix-septième tome de ce *Champ profond* ; à me demander si je n'ai pas composé l'immense océan textuel de cette *Profondeur* dans ce seul but peu ou prou scripturaro-thérapeuthique : guérir le *langage lui-même* de son syndrome littératuro-autistique ; et guérison devenue enfin effective avec l'achèvement du dix-septième tome de ce/mon « grand récit » : ne serait-ce qu'en le mode onirico-scripturaire du signifiant du rêve de l'autre nuit (ce qui peut aussi expliquer pour quoi, en ce rêve, j'écrivais cette longue lettre

d'« explication » à Laure – dont on comprend dès lors qu'elle n'était rien d'autre que ma *Profondeur* en son entier : ce « grand récit » uniquement rédigé pour guérir, par ce traitement scripturaire, son « fils étrange-«langagier… de son syndrome littéraro-autistique !). Mais par quoi on comprend également que, dans ce même rêve, et par la rédaction de cette « longue lettre », proposer à la figure temporello-ressentimentale de Laure de, après tant d'années, « nous remettre ensemble » indiquait, en ce mode onirico-scripturaire, le véritable but de la rédaction, menée durant ces mêmes années, de mon immense *Profondeur* : rien d'autre qu'une prière adressée au *temps lui-même – i. e.* : à sa dimension (essentiellement douloureuse) de « rédhibitoire » et autre sentiment de « l'occasion manquée (et) qui ne reviendra pas » – afin que, touché-de ma transformation de (strict) littérateur de son autisme de son fils « étrange-langagier » était comme le signifiant onirique, il *me reprenne avec lui* (avec elle), et que, par là, il (elle)… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Les lettres, dit-on « parviennent toujours à leur destinataire » ; mais qu'en est-il de celles que, cette fois-ci, le *langage* adresse au *temps* ; et ne faut-il pas que celles-ci, pour parvenir à leur, selon, ombrageux ou indifférent correspondant, soient elles-mêmes écrites dans un *idiome très particulier* : celui que j'appelle ici, pour l'opposer au traitement (strictement) littéraire de l'écriture, celui (le traitement) de ce « (pur) scripturaire » ; car sinon ce « temps », s'il ne reçoit la lettre du langage qu'en cette forme (strictement) littéraire, demeure sourd à sa prière de le reprendre avec lui : « Guéris d'abord mon fils "étrange-langagier" de son syndrome autistique-littéraire, et peut-être alors accèderais-je à ta requête (peut-être accepterai-je de te montrer une autre face de moi que celle, ressentimentale-douloureuse, de ma dimension de « rédhibitoire » et autre « sentiment de l'occasion perdue et qui… », etc.) » Temps et langage : il est clair que c'est la *conjonction* de leurs deux figures qui, au temps où je partageais la vie de Laure et de son fils étrange-autiste, donna élan et essor, en cette forme essayiste-scripturaire, à la rédaction de mon « grand récit » (du même nom) ; comme il est clair également que c'est son *interruption*, au bout de trois années que dura l'écriture de son tome initial-éponyme (1996-1999), qui provoqua mon expulsion de cette vie ; et cela sans doute parce que, bien qu'illustrant déjà en ce tome initial le traitement en ce mode *scripturaire* du langage, je n'avais pas encore pris conscience de l'*élément* (du même nom) où tout

cela, en vérité, se jouait – celui d'abord de la « compagnie de (cette) mère et de (cet) enfant »:

> *Je me souviens de longues soirées auprès du feu, dans la compagnie silencieuse de la mère et de l'enfant, lorsque la tempête d'ouest ronflait dans la cheminée et que les brusques sursauts de la flamme semblaient figurer son désir d'aller rejoindre les démons déchaînés de l'ouragan. Nous parlions peu, mais ce peu suffisait à nos échanges ; il nous semblait que nous n'aurions jamais fini d'explorer ce vide qui commençait devant nous, cet espace à la fois immense et intime au bord duquel nous avions choisi de séjourner.*

(et « espace » où en effet, si je n'avais pas encore été en ce temps-là ce littérateur plus ou moins « attardé », il y aurait pu avoir place pour cette *vie ensemble* dans l'élément de ce « (pur) scripturaire » – ce pour quoi Laure, vers la fin de notre union, ne cessait de me reprocher le fait que, cette « vie ensemble », nous ne l'avions en réalité jamais connue : ce pour quoi aussi la fiction de ce « Rêveur définitif », pour ce que texte sans doute encore « littéraire, trop littéraire », demeure peu ou prou, aux yeux de ce « (pur) scripturaire » et de son exigence d'absolue *vérité* (peut-être « beau » mais du moins très effectif) *mensonge*).

> *Dans cet univers où séjournait le garçon une profondeur finirait bien par s'ouvrir, un espace de résonance se creuser où la parole trouverait élan et envol. Il suffisait d'attendre : un jour les choses se trouveraient à la juste distance et les mots alors naîtraient spontanément sur ses lèvres. Parler, c'est commencer de mourir, c'est consentir au temps, à l'inexorable de son écoulement sans retour. Parler, c'est prendre acte d'une chute dans le gouffre, tout en chantant la nostalgie du paradis perdu (…)*

Mais cet univers n'est-il pas aussi un peu le nôtre, et ce « consent(ement) au temps, à l'inexorable de son écoulement sans retour » (ce que j'appelle plus haut son « rédhibitoire ») est-il, de notre part : nous qui parlons/disons… et, par conséquent, *mourons*, si effectif et « accepté » que nous voulons bien le croire ? Certes la position de l'autiste, qui oppose un refus catégorique à ce « consent(ement) », est, dans ce contentieux entre temps et langage, *métaphysiquement exemplaire* ; mais la nôtre, ce « oui total » que nous sommes censés adresser à ce temps et à son « rédhibitoire » lorsque nous « commençons de parler » (et donc : de « mourir »), l'est-elle, en son

sens rigoureusement inverse/anti-symétrique, aussi/autant (« exemplaire »); et ne se glissent-ils pas entre ce « non (catégorique) » de l'autiste et ce « oui (censé être total) » du disant le *stade intermédiaire*, chez ce dernier, ce que Nietzsche appelait le « ressentiment contre le temps et son "il fut" » – et « stade » que Debord, dans sa *Véritable scission*: parlant des « pro-situs », décrivait en ces termes :

Il ne comprend pas le temps [citation à retrouver]

(et ce sens la plupart des disants que nous sommes ne sont-ils pas comme ces « pro-situs » – c'est-à-dire des gens dont le « consent(ement) au temps », pour ce qu'ils n'ont pas « compr(is) » ce qu'impliquait ce « consent(ement)-au »: ce « oui-à » sa dimension de « rédhibitoire » et d'« occasions manquées qui ne reviendront pas », est toujours un peu *biaisé*: secrètement parcouru/pollué, en cette forme temporello-ressentimentale, d'« arrière-pensées » (qui devrait normalement être « total ») est plus proche d'un « non » (sans d'ailleurs embrasser le caractère *exemplaire* de celui de l'autiste) que d'autre chose) ? Car en effet, chez la plupart des « disants » – c'est-à-dire chez ceux qui, en « commençant de parler », sont censés avoir « consent(i) à ce temps, à l'inexorable de son écoulement sans retour » (à cela que, dans ma *Profondeur*, j'ai aussi appelé son « essence de sans-garantie ») – se manifestent, à ce même « consent(ement)-au », des sortes de phénomènes de « résistance » (au sens analytique) : dont, dans le traitement que font ces « disants/pro-situs » de l'écriture, celui en cette forme « (strictement) littéraire », est l'illustration la plus banale ; ce qui revient encore à dire que, dans cette affaire du traitement de l'écriture par les « disants », seul celui en cette forme « (purement) scripturaire » – que je préconise en cette *Profondeur* (et qu'en celle-ci j'essaye d'illustrer) – est susceptible de *correspondre*, sans arrière-pensées de type temporello-ressentimental et autre « résistance » à la dimension de « rédhibitoire » de ce même temps, à ce « oui total » que, en commençant de parler/acceptant de « dire-et-mourir », nous avons adressé/signifié à celui-ci.

Mais où l'on comprend aussi par là, pour revenir à la situation que relate la nouvelle de ce « Rêveur définitif »: au « beau mensonge » que constitue sa encore « littéraire/trop littéraire » *fiction*, combien fut *décisive* pour le scripteur hésitant/balbutiant d'un « grand récit » encore à venir/écrire la

« compagnie de (cette- mère et de (son) enfant (étrange-autiste) »; tout s'étant un peu passé comme si, en cette/la « compagnie » de ces deux *figures*: celle donc temporello-ressentimentale du *temps* (incarnée par Laure) et celle autistico-silencieuse du *langage* (incarnée elle par son « fils étrange »), quelque chose de l'ordre de ce traitement « (purement) scripturaire » de l'écriture put chez moi, chez le « (strict) littérateur que j'étais encore en ces années-là, commencer d'apparaître et d'émerger : puisque ce fut durant ces années-là (décrites dans mon « Rêveur définitif » comme « les plus importantes de ma vie » – même si, à cette époque je n'en avais sans doute pas encore clairement conscience) que je rédigeai le tome initial-éponyme du « grand récit » de cette *Profondeur* (ceci pouvant notamment expliquer pourquoi, dans ce même « Rêveur définitif », son narrateur se présente encore comme une sorte de « poète » – ayant appris selon ses dires, en cette « compagnie », le mûrissement :

> *Et parmi eux, au sein de leur troupe bruyante, j'avais appris la lenteur du mûrissement : la poésie n'était plus cette impatience, cette frénésie de mots courant sur le papier pour s'interrompre brutalement au bord de la page ; elle venait désormais, elle aussi,* en son temps. *Elle n'était plus l'ennemie du quotidien mais comme son parachèvement limpide : la chose la plus savante et la plus innocente – un geste aussi simple que celui de la ménagère qui renouvelle l'eau des fleurs. Oui, le poème n'était peut-être que cela : un bouquet qu'on dispose dans un vase sur une table de la maison, une fois qu'on a retapé les lits et préparé le repas ; ou encore une fenêtre qu'on ouvre pour que la lumière entre à flots dans les pièces, dans les pièces, purifie toutes choses – le muet couronnement de la matinée, l'accord entre la diversité de ses multiples instants…*

; alors que moi, en ces mêmes années et en cette *réelle* « compagnie », j'étais déjà en vérité cet « essayiste » attelé à sa « Somme (métaphysico-théologique)). Chose étrange à penser (dans la distance maintenant de cette vingtaine d'années écoulées – et consacrées pour l'essentiel à la rédaction de mon « grand récit »): c'est la fréquentation (la « compagnie ») de Laure et de son fils étrange, de leurs « figures » respectivement temporelle et langagière penchées sur le berceau du premier tome de ce « grand récit », qui m'a fait progressivement passer de mon statut de « (strict) littérateur » (le « poète »-narrateur de ce « Rêveur définitif ») à celui de « (pur) scripteur » (le présent auteur de cette *Profondeur*) ; comme c'est aussi le fait que, en

ce temps-là : en ces « années les plus importantes de ma vie », je n'ai pas compris quelle *métamorphose* (littérateur/scripteur) en moi s'opérait… qui explique pourquoi, pour finir, je les ai *perdus* l'un et l'autre : en le mouvement d'une sorte de « retard à l'allumage » du (strict) littérateur que j'étais encore en ce temps-là par rapport au « (pur) scripteur »… que pourtant, en me lançant dans l'entreprise elle *déjà scripturaire* de la rédaction de cette *Profondeur*, j'avais commencé d'être (mais prise de conscience qui, tout aussi étrangement pour se faire jour, a eu besoin de rien de moins que de l'écriture (presqu')entière de ce « grand récit » – dont j'achève ici, déjà le dix-septième tome de ce *Champ profond*!). Ce que l'on peut encore exprimer en écrivant que c'est la *rémanence* en moi, au cours de ces années « dans la compagnie de (cette) mère et de son fils (étrange-autiste) », de tout ce « (strict) littéraire » qui, d'une certaine façon : de cette « compagnie », m'en a chassé : étant probable que, si j'avais su *tout de suite* embrasser/illustrer ce statut nouveau de « (pur) scripteur » que Laure et son enfant avaient su me faire miroiter, je vivrais encore en leur « compagnie » (mais étant probable aussi que, si c'était cela qui était arrivé, mon « grand récit » n'aurait peut-être pas pris la forme de cet « océan textuel » – en serait restée, en cette forme plus ramassée, à son tome initial-éponyme). Tant il est vrai que le mouvement qui inspira la rédaction de cette immense *Profondeur* (et de ses présents dix-sept tomes !) ne fut peut-être rien d'autre que celui de ce lent et progressif *rattrapage* par le (pour) scripturaire de ce (strict) littéraire qui, à cette époque lointaine, prédominait encore dans mon travail ; ce qui peut aussi expliquer pourquoi, à côté de ce tome initial-éponyme de la *Profondeur*: dont j'ignorais encore qu'il serait suivi d'autres et nombreux volumes, j'écrivais encore des *fictions* telles que, notamment, ce « Rêveur définitif »; et « fictions » où le « (beau) mensonge » littéraire l'emportait encore sur la *vérité* de type, elle, « scripturaire »; et « vérité » qui ne serait rejointe et « possédée » que lorsque, sur le cours démesuré de la rédaction de mon « grand récit », j'en arriverai enfin à élaborer cette notion de « (pur) scripturaire » opposée à celle de « (strict) littéraire »; et examen de ces notions qui, depuis à peine deux ou trois tomes, constitue la trame de cette *Profondeur*… Je continue bien sûr à publier de temps à autre des fictions plus « (strictement) littéraires » – *cf.* le roman de ces *Clandestins du jour* (Le Soupirail, 2017) ou le recueil de ce *Rêveur définitif* (2019) (en attendant, si mon éditeur ne meurt pas d'ici là de ce « covid 19 » et de la ruine qu'il engendre chez tant de petites entreprises, le récit de ce *La Chambre et le temps* – prévu pour le printemps 2021) –; mais ces textes,

en réalité, ont tous déjà été écrits depuis longtemps : nés d'un temps où le (strict) littérateur et le (pur) scripteur en moi avaient encore loisir de *cohabiter* à peu près harmonieusement – ce qui aujourd'hui est bel et bien terminé : la rédaction de cette immense *Profondeur* ayant fini, tel un ogre « scripturaire », par tout dévorer de ce qui, chez moi, demeurait encore de ce « (strict) littéraire » qui, en la forme du « (beau) mensonge » de ces fictions… (ici le texte et le développement s'interrompent).

Il existe en vérité *deux* versions (éditorialement séparées par douze années) de ce « Rêveur définitif », la première publiée sous le titre « La vue de Tolède » (et figurant dans le recueil *L'Autre versant du jour*, Le Rocher, 2007) et la seconde publiée elle dans le recueil éponyme, paru lui aux éditions du Soupirail en 2019 ; et versions qui ne diffèrent que par leur dénouement – voici celui de cette « Vue de Tolède » :

> *Un été pourtant p. 60/61 de L'Autre versant du jour [notes pour J.R. vous ne disposez sans doute pas de ce texte – je le recopierai au moment des corrections] –, Dehors l'orage noyait la ville.*

–; et voici celui de ce « Rêveur définitif », placé lui sous le signe, non plus *pictural* de la toile du Greco, mais sous celui *astral* de cette « constellation d'Orion » :

> *Notre temps était celui des saisons, des moissons, des migrations de troupeaux et d'étoiles. Comme nous aimions la chaleur de l'été sur ces causses exposés sans écran aux souffles du ciel, nous aimions le retour des hivers. La constellation d'Orion était notre préférée : à la voir monter chaque nuit plus haut dans le ciel d'automne, il nous semblait nous être embarqués pour une lente traversée, un voyage immobile et silencieux dont notre bergerie aurait été la barque de pierre. Qui peut croire que tout cela a été vécu en vain ? Et qui peut penser qu'il n'y a pas en chaque existence, aussi tragique soit-elle, un sens mystérieux à l'œuvre ? C'est lorsque ce sens nous déserte que nous tombons, mais cette chute même est pensive, pareille à une torche qu'on jette dans un puits sombre, sans fond, et qui, le temps de sa descente, éclaire la profondeur où elle s'abîme. Puis elle s'éteint, engloutie par l'ombre qu'elle avait un instant déchirée ; et celui demeuré en haut sur la margelle est renvoyé à sa perplexité, à sa stupeur – à la vague prescience de l'horreur*

qui gît là en-dessous*, et sur laquelle aucune lumière, jamais, n'a pu être projetée. Toi et ton fils, vous fûtes pour moi cette torche jetée dans le non-sens du monde.*

; et que peut bien signifier, dans l'intervalle (éditorial) de ces douze années – au cours desquelles j'ai tout de même rédigé et publié la majeure partie de mon « grand récit » (2007 étant la date de publication de son tome initial-éponyme et 2019 celle de son treizième tome, intitulé *Le Paradis des orages*) – cette modification du dénouement de ces « deux versions »: ce passage de la situation d'un couple (celui constitué par Laure et moi – qui avions en effet en ce temps-là, comme je le raconte plus en détail dans le « roman-vrai » de mon « Soldat et jeune fille souriant », décidé d'effectuer ce voyage jusqu'à Tolède: peut-être parce que déjà, à cette époque, tous les signes d'une/de notre prochaine rupture étaient là) qui contemple un tableau à celle du même (couple) qui, cette fois-ci: pour ce que peut-être ayant « renoncé aux voyages », se contente d'observer une constellation? L'écriture de la première version (celle donc de cette « Vue de Tolède » – où abondent en son dénouement les références picturales: absentes de celui de la deuxième version re-intitulée « Le Rêveur définitif ») est indéniablement influencée par la rédaction que je menais dans le même temps du tome initial-éponyme de cette *Profondeur*… et plus particulièrement, en celle-ci, de son chapitre [?] consacré à l'œuvre du Greco – dont on retrouve dans cette nouvelle certaines passages rapportés quasiment *texto*:

Pourquoi Tolède? J'écrivais à l'époque sur la perspective et je voulais revoir certains Greco parce qu'il me semblait discerner dans l'œuvre du maître sa réfutation, la tentative héroïque et sublime de raccorder une dernière fois la terre aux astres (…)

; et un peu plus loin:

À chacun des tournants de la route je retrouvais un des points où le Greco s'était arrêté pour saisir sa ville dans la lueur fuligineuse de l'orage; comme si, pour restaurer cette verticalité mystique à laquelle il aspirait de toute son âme, il avait pris pour alliée la foudre elle-même (…)

; et quelques lignes plus bas encore:

Alors, une dernière fois, devant le spectacle de cette pluie qui tombait tel un rideau devant nos yeux, je pensai à l'enfant laissé pour quelques jours derrière nous ; et je compris l'origine sacrée de son mal : lui aussi, comme Greco sur ses toiles, n'avait su renoncer au ciel, à cette verticalité qui nous unit aux astres – et ainsi vivait-il suspendu entre terre et nuée, refusant l'incarnation, le poids, mais incapable de remonter vers le séjour natif dont il était tombé (…)

; toute méditation (en cette forme herméneutico-picturale) sur cette/la « verticalité » qui conduit (fort logiquement) à l'*excipit* de cette « Vue de Tolède », première version de ce « Rêveur définitif » – qui lui, par contre, de cette résolution picturale de l'énigme de l'autisme du « fils étrange » de Laure, ne porte pas trace (et peut-être parce que déjà, lorsque j'eus l'idée de reprendre le scénario de cette « Vue de Tolède » pour en faire celui de ce « Rêveur définitif », la publication du tome initial-éponyme de cette *Profondeur* était au moins à douze années derrière moi – et sa rédaction à plus de vingt !) :

Puis nous pénétrâmes dans l'église où l'on voit dans une niche sombre l'âme du comte d'Orgaz revenir vers Dieu et ses anges. Dehors, l'orage noyait la ville.

(étant clair que pour moi, en ce temps-là, la remontée de cette « âme » – réalisée dans la mort par celle du compte d'Orgaz (mais encore impossible pour celle du fils de Laure – tant du moins qu'il séjournerait sur terre « en exil » de ce « ciel dont il avait chu ») – figurait exactement l'origine du mal dont était affecté, en ce mode théologico-autistique, l'enfant de ma compagne d'alors).

Et à repenser à tout cela, à ce voyage en compagnie de Laure jusqu'à Tolède : dont le terme « logique » ne pouvait être, alors, que cette contemplation avec elle de la célébrissime toile du Greco, je me dis que c'est peut-être à ce moment-là, celui-là même de cette contemplation, que m'est venue l'idée du *dénouement dramatique* de ma nouvelle – de toute façon présent dans les deux versions (celui de cette mère qui, en se jetant dans une rivière, emporte avec elle son « fils étrange » dans la mort – ce qui heureusement, dans la « vie réelle »-scripturaire, n'est jamais arrivé) ; même

si à m'en rappeler maintenant, après toutes ces années : essentiellement consacrées à la rédaction de mon « grand récit », je crois bien me souvenir que en vérité, l'idée d'un tel et si sombre *épilogue* me fut suggérée par Laure elle-même : un jour que, roulant en voiture avec moi et son enfant au bord de la rivière Dordogne, elle évoqua tout à trac, en la forme d'une sorte de « boutade-au-noir », l'hypothèse de nous précipiter tous les trois dans ses eaux profondes et tumultueuses – à quoi je crois avoir répondu, histoire de tempérer l'épouvantable d'une telle et si étonnante proposition : en la même forme de cet « humour au noir » qu'avait utilisée Laure pour la faire, qu'à cette éventualité je n'étais pas encore résolu… pour ce que « je n'a(vais) pas encore fini mon œuvre » (et à repenser, dans la distance temporello-scripturaire, à cet *échange* pour le moins stupéfiant – car Laure, en ce temps-là, ne donnait encore aucun signe des « idées noires » qui allaient bientôt l'envahir (celles qui, comme je l'ai raconté dans mon « Soldat », allaient provoquer notre rupture) – ; je me dis que tout, en cet « échange », était d'une certaine façon, sous le voile de cet « humour (au) noir », déjà là : non seulement le dénouement (atroce) de ces « Rêveur définitif »/« Vue de Tolède », mais aussi la (future) rédaction du « grand récit » de cette *Profondeur*, mais encore notre (inéluctable) séparation – et que n'ai-je en ce temps-là, plutôt que d'en tirer platement-littérairement l'idée du sombre scénario d'une bête nouvelle, médité plus profondément/a-byssalement cet épisode par lequel Laure, en l'éclair « au noir » de ces quelques mots, me dévoilait le pan le plus sombre et douloureux de son *âme*: celui qui était apparu en elle avec la venue au monde de ce/son « fils étrange »)… Dans la deuxième version de ce « Rêveur définitif », on l'a vu, toutes les références picturales qui figuraient dans la première (celle donc de cette « Vue de Tolède ») ont disparu – dont notamment celle de cette contemplation par Laure et moi à Tolède du tableau de Greco (remplacée par celle, plus astrale, de cette constellation d'Orion – que nous aimions Laure et moi, comme il est dit dans cette seconde version, « voir monter chaque nuit plus haut dans le ciel d'automne ») –; et que peut bien signifier la substitution à une toile d'une constellation : quel écart secret dit-elle entre les deux versions d'une (à ce détail près) même « fiction »? Peut-être tout simplement ceci que, tandis que le signifiant *pictural* de ce tableau (de sa contemplation-par le couple Laure/narrateur) relève encore de la dimension de ce « (strict) littéraire », celui *stellaire* de la contemplation (par le même couple) d'une constellation est lui, déjà, de l'ordre de l'autre dimension de ce « (pur) scripturaire » – à tout le moins, dans le cadre général de la (presque) même fiction : de…

(ici le texte s'interrompt) –; et dimension de ce « (pur) scripturaire » qui se dit notamment par le fait que la contemplation (par Laure et moi) de cette constellation d'automne d'Orion débouche sur un questionnement où cette fois-ci les *deux* figures de la mère et de l'enfant sont présentes et réunies – alors que, dans La Vue de Tolède », ce questionnement ne portait encore que sur « l'enfant laissé derrière nous »:

> *Qui peut croire que tout cela a été vécu en vain ? Et qui peut penser qu'il n'y a pas en chaque existence, aussi tragique soit-elle, un sens mystérieux à l'œuvre ? C'est lorsque ce sens nous déserte que nous tombons, mais cette chute même est pensive, pareille à une torche qu'on jette dans un puits sombre, sans fond, et qui, le temps de sa descente, éclaire la profondeur où elle s'abîme. Puis elle s'éteint, engloutie par l'ombre qu'elle avait un instant déchirée ; et celui demeuré en haut sur la margelle est renvoyé à sa perplexité, à sa stupeur – à la vague prescience de l'horreur qui gît là en-dessous, et sur laquelle aucune lumière, jamais, n'a pu être projetée. Toi et ton fils, vous fûtes pour moi cette torche jetée dans le non-sens du monde.*

(la griffe du « (pur) scripturaire » – dans un texte d'évidence encore marqué par le « (strict) littéraire » (puisqu'il s'agit d'une « fiction ») – se manifestant peut-être ici par ce petit pronom « vous » (« *vous* fûtes pour moi… ») qui rassemble les *deux figures* vues plus haut, celles de la mère temporello-ressentimentale et de son « fils étrange » autistico-langagier » et « figures » qui, par ce jeu qu'elles composèrent pour moi entre « sens » et « non-sens »: d'où l'image de cette « torche jetée dans (l'abîme du second) », ne firent rien d'autre, durant les années que je passais en leur « compagnie »…, que *m'initier* à ce « (pur) scripturaire »-même…

L'étrange mouvement par lequel naissent désormais des développements de ce présent *Champ profond* – que ceux qu'on vient de lire nés d'un *rêve* que je fis il y a moins d'une dizaine de jours, illustrent de manière à la fois étonnante et significative (puisque, si je n'avais pas fait ce « rêve », la centaine de pages manuscrites qui les composent maintenant n'auraient tout simplement pas vu le jour) –; et mouvement (qui est peut-être tout ce « (pur) scripturaire » que je dis) par lequel vient l'essentielle différence de tonalité d'écriture entre la rubrique intitulée « Cahiers de L'Europe et la Profondeur » – dont les tomes, bien que déjà sans chapitres, parties et

« plan » préétabli, étaient encore peu ou prou des *méditations* (*cf. Le Paradis des Orages*, *Le Bruit du temps*, etc.) – et celle de ce « Recherche extrême »… dont les volumes eux ne sont plus que des sortes de *chroniques* (scripturaro-pensives) du cours du temps tel qu'il va, non seulement autour de leur scripteur (en ce mode, selon, météorologique ou actuel-médiatique), mais aussi *sous la tête* de celui-ci : ceci expliquant notamment pourquoi, dans ce *Champ profond*: deuxième tome de la rubrique de ce « Recherche extrême », à des considérations sur la crise sanitaire, ou sur l'/*un* « été 2020 », ou encore sur les risques de guerre civile en Occident, etc. a pu succéder *sans transition* l'interprétation que je viens de donner du rêve, lui très intime et tout personnel, que je fis l'autre jour au sujet de mon histoire avec Laure et son « fils étrange »; et pages consacrées à cette interprétation qui, dans la perspective scripturaire de cette « chronique d'*une* année 2020 », ne doivent pas apparaître à mon lecteur moins importantes que celles précédemment écrites sur les autres sujets (d'actualité ou météorologiques) qui ont marqué de leur empreinte, selon futile ou « fatidique », cette même « année 2020 ». Et qui ne comprend par là que ce « traitement (purement) scripturaire de l'écriture » que j'ai dit plus haut/que je tente d'illustrer en ce présent *Champ profond* n'est peut-être rien d'autre que cette façon (du même nom) de placer toutes choses et tous « sujets » dans une certaine *lumière interprétative*… qui permet à un scripteur, engagé dans l'entreprise de la rédaction de son « grand récit », de faire désormais l'économie de toute *transition* (la chose « la plus difficile dans l'art » selon Wagner) comme au lecteur de ce même « grand récit » d'éprouver comme un dé-faut, dans le cours de sa chaotique lecture, l'absence d'une telle « transition »; à se demander si on ne tient pas là la *véritable définition* de tout livre « authentiquement scripturaire »: un ouvrage dont le « (pur) scripteur » peut *parler de tout*/passer « sans transition » d'un sujet à un autre… sans, pour cela, donner l'impression à son lecteur d'être « hors-sujet »; et cela sans doute parce que le seul « sujet » d'un tel ouvrage « authentiquement/scripturaire »… *c'est le livre lui-même*: la *pure aventure* (temporello-scripturaire) du dérouler-de sa rédaction (ce que, bien en amont de celle de cette *Profondeur*, j'avais (déjà) pressenti lorsque, essayant (déjà) de la définir, je disais de celle-ci qu'elle n'était rien d'autre qu'une « aventure nouvelle arrivée au *sens* » – mais « aventure » dont on comprend maintenant, en effet qu'elle ne pouvait « arriver-à »/survenir-au… qu'en la forme pratico-langagière des illustration/exploration de cette « dimension du (pur) scripturaire »). Et la vérité ici, c'est que, dès son *début*: peut-être même dès son incipit (« Il y a deux perspectives… »),

mon livre, en prenant comme *sérieusement au mot* la boutade des « années baba »: celle qui posait que « tout est dans tout et réciproquement » (!), aspirait à une sorte de *totalité* (ce qui est, je crois, le trait le plus profond de la rédaction de tout « grand récit »); mais « totalité » dont la clef pratique ne lui a finalement été révélée/donnée qu'au *moment* où, sur le cours de plus illisible/impossible de son écriture, sont venues à lui les « notions » (à la fois antagonistes et associées) de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire » (et il faudra bien un jour que, tel le scaphandrier de mon propre « grand récit », je plonge en son « océan textuel » à la recherche de ce « moment » où, presqu'inopinément sous ma plume à la fois étourdie et inspirée, sont apparues pour *la première fois* ces deux « notions » – car je ne veux pas ici parler de « concepts » (pour ce que mot encore justement, en sa connotation « philosophique », trop « (strictement) littéraire ») –; et notions dont le maniement depuis, par le scripteur de cette *Profondeur*, a permis de faire accéder ce/son livre à cette « totalité »… à laquelle en fait il aspirait dès le/son « début » – quoique sans jamais, tant que ces « notions » n'avaient pas par lui été (pratiquement) conquises-*nommées*, en avoir clairement conscience : par le mouvement par lequel quelque « début » que ce soit rejoint enfin son *commencement* et, en un tel « rattrapage »: du « (strict) littéraire » par le « (pur) scripturaire », a loisir d'accéder à cette « totalité » que… (ici le texte et le développement s'interrompent)).

(Et c'est en vérité un autre vertige « pensif » pour le scripteur de cette *Profondeur* que de se dire que le moment de l'apparition, dans son immense manuscrit/encore inédit, de ces deux « notions » – qui allaient bientôt acquérir en celui-ci une si grande prégnance (du même nom – « pensive ») –, se trouve quelque part dans la masse de papiers (de photocopies) auprès de laquelle il rédige présentement ces lignes ; mais ignorance de ce moment/lieu scripturaire (je crois qu'il se trouve dans *Recherche Extrême* – mais rien n'est moins sûr : peut-être est-il déjà présent dans un tome antérieur quoiqu'encore inédit ?), qui constitue pour lui une sorte de « suspens »: quand viendra, sur le cours des corrections des épreuves de ces futurs tomes, la *première mention* de ce « (strict) littéraire » et de ce « (pur) scripturaire » – et justement, par un coup de téléphone de la secrétaire de mon éditeur, je viens d'apprendre qu'elle m'avait posté ce jour, 12 novembre 2020, celles de *Le Bruit du temps* (quatorzième tome de mon « grand récit ») –; et « téléphonage » en lequel, étant ce que je suis ce serviteur fanatique du « sens »,

je ne puis bien sûr m'empêcher de pointer à l'œuvre une sorte de « hasard objectif »-scripturaire !… Mon « grand récit » à présent se scinde en trois *régions* : celle écrite et déjà publiée, celle pareillement écrite mais encore inédite, et enfin celle en cours d'écriture – que, dans mes diverses rubriques « du même auteur », je désigne par l'expression « en préparation » (même si souvent ces tomes-là n'existent qu'à l'état de *titres* – toujours susceptibles d'ailleurs, au dernier moment, d'être modifiés : exemple notamment de celui qui doit normalement suivre ce *Champ profond*, et dix-huitième d'abord tome de ma *Profondeur* annoncé d'abord comme devant s'intituler *Être et sang* – évident clin d'œil à un ouvrage célèbre de la philosophie du XX^e^ siècle –, mais dont j'ai décidé récemment qu'il s'appellerait *Milieu doré*, en référence, lui, à une citation célèbre de Hölderlin) –; et « régions » entre lesquelles a lieu, en ce mode éditorial-scripturaire, comme une *circulation du sens* : par quoi le « conteur » de cette « aventure nouvelle arrivée (à ce même) *sens* » (mon/son « grand récit »-même) a loisir d'éprouver ce « suspens » (du même nom éditorial-scripturaire) inhérent à toute lecture d'une telle « aventure » – tout en en étant pourtant le (véritable) scripteur et l'(objectif/orchestrateur : « un grand récit dont vous êtes le… », etc.).

Aujourd'hui, *vendredi treize* novembre 2020 – date traditionnellement-superstitieusement « fatidique »… mais qui, du fait que ce jour constitue aussi le cinquième anniversaire du massacre de masse du Bataclan, pourrait bien donner quelque « idée » au terroriste musulman-vulgaire (je le saurai ce soir en allumant les actualités télévisées – mais j'imagine aisément que tous les services de sécurité de ce pays sont d'ores et déjà « sur les dents ») – le temps était particulièrement radieux… et voici que, rédigeant les présentes lignes, je me disais que leur écriture était comme le lieu par où passait, en cette forme (toujours) éditorialo-scripturaire, comme la *ligne de front* entre passé et futur (de la publication en cours de mon « grand récit » – puisque, tout en achevant le dix-septième tome de celui-ci : ce *Champ profond*, j'attendais aussi, en même temps, les épreuves de son quatorzième volume : celles de ce *Bruit du temps*) ; et « ligne de front » qui était un peu (aussi) comme la vague (temporello-scripturaire) du *présent*… dont le scripteur de l'« océan textuel » de cette immense *Profondeur* aurait été le « surfeur »… soumis à son déferlement irrépressible et du même nom (temporello-éditorialo-scripturaire). Et il y avait je l'avoue, en cette pensée (et encore une fois), quelque « vertige » à l'œuvre : cette idée que « tout – non

seulement les mots mais aussi les événements (non seulement les phrases mais aussi… les attentats (!)) – nous arrive (…) dans le présent » – *cf.* le passage, à maintes reprises déjà cité dans mon « grand récit »: mais où? de la nouvelle « Le Jardin aux sentiers qui bifurquent » des *Fictions* de Borgès:

> *Puis, je pensai que tout nous arrive précisément, précisément maintenant. Des siècles de siècles et c'est seulement* dans le présent [c.m.q.s.] *que les faits se produisent; des hommes innombrables dans les airs, sur terre et sur mer, et tout ce qui se passe réellement c'est ce qui m'arrive à moi…*

(à ce bémol qu'en ce qui me concerne, et contrairement au narrateur du « conte métaphysique » de l'auteur argentin, ce cela « qui se passe réellement »… m'arrive désormais à moi en le seul mode de ce « (pur) scripturaire » – pour ce qu'aujourd'hui mon seul « (précisément) maintenant » n'est plus que de *cet ordre-là*/n'épouse plus qu'un tel mouvement: celui de ce scripteur/surfeur dévalant sur la « planche de tropes » de la rédaction de son « grand récit » la vague temporello-scripturaire de ce *présent*… à la fois immobile et écumeux/(éternellement) figé et cependant (toujours) *déferlant*). Si bien que rédiger quelque chose comme le « grand récit » de cette *Profondeur* – et cela d'autant plus que, plus j'avance en cette rédaction, et moins je sais de quoi « précisément », en celle-ci, *je vais parler* (cas justement du présent développement – cette chose étrange, notamment, de me dire qu'il y a seulement encore quelques minutes j'ignorais encore qu'en celui-ci j'allais, par exemple, faire référence à ce passage de la nouvelle de Borgès: dont la citation n'a pas tant été décidée par moi qu'elle s'est imposée, en le mouvement d'une sorte de *nécessité* sémantico-scripturaire, à l'écriture déferlante/écumeuse de mon livre en général… et du dix-septième tome de ce/son *Champ profond* plus particulièrement) –… ne constitue peut-être rien d'autre, pour son scripteur, que le moyen de réaliser pratiquement ce que Pascal, pour sa part, regardait comme impossible à la créature humaine – l'opération d'un tel « se tenir *au présent* » (Borgès ajouterait peut-être: dans le « précisément » du/de ce « maintenant ») –; et opération que parvient pourtant à effectuer, debout sur sa « planche de tropes »: en équilibre instable au sommet de la vague écumeuse/déferlante de ce « (précisément) maintenant », le scripteur/surfeur de cette *Profondeur*… parvenue à la fin du dix-septième tome de ce/son *Champ profond*:

> *Des siècles de siècles et c'est seulement dans le présent que les faits se*

produisent ; des hommes innombrables dans les airs, sur terre et sur mer, et tout ce qui se passe réellement c'est ce qui m'arrive à moi…

– traduction sémantico-scripturaire : « et tout ce qui se passe réellement c'est ce qui arrive à mon livre, c'est-à-dire au *sens* lui-même (dont ce même livre ne fait rien d'autre que de raconter une des aventures vécues par lui… en ce mode « (purement) scripturaire ») –; par quoi l'on comprend aussi que le scripteur du « grand récit » de cette « aventure arrivée au *sens* », pour ce qu'ayant consenti à *prêter plume* à celui-ci : en ce consentement résidant probablement son seul mérite (forcément dès lors : toujours extra-*littéraire*), reçoit pour rétribution de sa part (ce que, dans un autre livre, j'ai pu appeler son/ce « salaire d'éternité ») ce loisir, accordé donc aux seuls (et « purs ») scripteurs, de parvenir à « se tenir au temps présent »; et même si un tel « tenir-au » « se passe » toujours en la situation de cet « équilibre instable »-scripturaire : la même qu'illustre l'image de ce surfeur-scripteur debout sur sa planche au sommet de la vague écumeuse de ce/son « (précisément) maintenant »… mais vague qui, en même temps et à tout instant, peut aussi l'engloutir en son déferlement.

La prégnance de l'idéologie du « politiquement correct », à mesure que cette « pensée », en un mode devenu aujourd'hui quasi-obsessionnel, a envahi à peu près tout le camp intellectuel contemporain, est devenue proprement insupportable ; et cela d'ailleurs, non tant du fait de son contenu effectif : avec lequel, après tout, il peut m'arriver d'être en accord, que de cette manière qu'elle a aujourd'hui, en le mouvement d'une sorte de « catéchisme » qu'on ne cesserait plus de seriner à des ouailles (plus ou moins consentantes), de s'immiscer dans toutes les productions (intellectuelles) de ce temps – y compris dans celles dont on aurait pu croire, du fait de leur exigence traditionnelle de « scientificité », qu'elles se tiendraient, sinon à l'abri, du moins en retrait d'une telle hystérisation, en cette forme idéologico-politique, du débat (du même nom) : hier au soir, par exemple, cette émission sur l'« Histoire de l'Empire Inca »; et émission tout à fait intéressante… jusqu'au moment où, abordant la séquence de la destruction au XVI^e^ siècle de cet Empire par les Conquistadors espagnols, elle tournait inévitablement à l'habituelle diatribe contre ce fameux « colonialisme européen » – qui la faisait bien sûr immédiatement tomber dans les banalités de base de ce « politiquement correct » (en la rendant du coup,

du fait que ces banalités ont déjà été mille fois entendues par l'innocent spectateur, tout à fait ennuyeuse) – ; l'amusant (?) étant d'ailleurs que les comportements reprochés par les auteurs de cette émission à Pizarre et ses reîtres (qui certes n'étaient pas des enfants de chœur (!) – mais les souverains incas, aux dires de ces mêmes auteurs, ne l'étaient pas plus…) étaient à peu près *les mêmes* que ceux dont, à peine un siècle et demi auparavant, avait usé la petite tribu andine de ces « Incas »… pour se tailler le formidable empire qui porte encore son nom ; quoiqu'à ce bémol que, tandis que de ce prodige militaro-administratif ces « Incas », dans cette émission, étaient plutôt *félicités*, les Conquistadors européens eux, d'une performance encore plus spectaculaire : la conquête d'un Empire de dix millions de « sujets » par une troupe de 180 soldats (l'effectif de Pizarre au moment où il met le pied sur la côte péruvienne), étaient vivement et fort sévèrement *tancés* : en ce « deux poids, deux mesures » d'une telle estimation historico-morale consistant tout le *grotesque* de cette production consacrée à l'« Histoire de l'Empire Inca »… et le malaise anti-historico-scientifique qui, sitôt que s'était introduite en celle-ci le grain de sel de ce « politiquement correct », ressortissait de la projection de l'émission télévisuelle que leurs auteurs, à cette séquence historique en tout point passionnante, avaient voulu consacrer. L'étonnant étant d'ailleurs que, à certains moments de celle-ci : dont celui où sont mis en parallèle les stupéfiants, et de la conquête inca de l'empire (du même nom), et de celle par les Européens du même empire, on sent bien que ses auteurs, dans l'approche de ce « signifiant » colonialiste-culturel : du prodige historique que constituèrent en leur temps les deux conquêtes, « brûlent » littéralement – ce qui aurait pu par exemple donner lieu à la double question de l'examen du *comment* de cette double conquête (réalisée dans les deux cas par des forces infiniment inférieures en nombre : dix mille contre dix-millions dans celui des Incas, cent-quatre-vingt (!) contre (pareillement) dix-millions dans celui de Pizarre) – ; mais question qui, du fait de la prégnance en cet exposé historique de cette idéologie du « politiquement correct » : « pensée » qui condamne (ou félicite) *d'abord*… et seulement *ensuite* essaye de comprendre, n'est jamais vraiment abordée : alors que d'évidence, en cette « Histoire de l'Empire Inca » : de son édification prodigieuse comme de sa chute (tout aussi brutale, rapide et étonnante), il y avait là à l'œuvre comme rien de moins que le *mystère entier/immense du devenir historique* ; mais « mystère » qui, du fait des pré-supposés « politiquement corrects » qui imprégnaient cette émission, n'aura pu, pour finir, être, sinon résolu, du moins médité en sa grande profondeur :

pour ce que, lorsqu'on aborde l'examen de quelque séquence historique que ce soit : par le seul biais de catégories idéologico-politico-morales, on ne peut que s'exposer au risque de manquer la *vérité* de cette séquence en particulier… et de l'histoire plus généralement – cette « vérité » dont le devoir, l'impératif « catégorique » qui la commande, ne consiste pas tant à être « (politiquement/idéologiquement/moralement) correcte » que, tout simplement, à être « (historiquement) *vraie* ».

Ce pourquoi aussi, dans cette même émission : se concluant sur la sempiternelle condamnation de ce « colonialisme européen » (mais non donc sur celle de celui inca – qui pourtant, aux dires mêmes de ses auteurs, le valait bien), j'avoue que le passage de celle-ci qui m'a le plus touché a été la brève évocation de la région pauvre et ibère de cette *Extrémadure*: terre d'origine de tant de ces Conquistadors (dont ce Pizarre, conquérant du Pérou, et ce Cortès, conquérant lui du Mexique – *cf.* dès le premier tome de ma *Profondeur*, le chapitre à cette autre destruction prodigieuse et brutale d'un autre empire consacré), généralement cadets de familles d'Hidalgo qui, tels d'autres « cadets (de Gascogne) » montant à Paris au siècle suivant pour y conquérir gloire et fortune, tentaient eux, dans le même but, la traversée d'un immense océan en direction des « Indes occidentales » et de leurs « Eldorados », selon, réels ou rêvés (on visite encore, à Cacères, la maison où est né Pizarre – et c'est une chose étrange, l'inspectant, que de se dire que le conquérant du Pérou, le destructeur de l'Empire du « fils du soleil », a vu le jour dans une aussi modeste demeure). L'Europe aujourd'hui, bien culpabilisée par l'idéologie anti-colonialiste du « politiquement correct », a plutôt *honte* de ces capitaines prodigieux, vainqueurs de Moctezuma et d'Atahualpa – alors que de toute évidence, si ceux-ci étaient nés en un tout autre lieu de la planète (pourvu qu'il ne fût pas « occidental »), leur peuple et pays d'origine les regarderaient comme des sortes de héros et « grands conquérants » (fierté qu'exprimait encore il n'y a pas si longtemps, un sonnet fameux de Heredia à eux consacré) –, plutôt que de célébrer l'habileté héroïco-politico-militaire de ses fils, préférant n'en retenir désormais (non d'ailleurs sans raison) que leur brutalité, leur violence, leur cruauté, leur cupidité et leur cynisme – comme si les autres « grands conquérants » de l'histoire ne l'avaient pas été tout autant (mais à eux, étrangement, on ne songe jamais à adresser de tels reproches) –; et d'où peut venir, dans le jugement idéologico-politico-historique que porte aujourd'hui notre si

néo-progressiste/« politiquement correcte » époque sur ces hommes, ce que j'ai appelé plus haut un « deux poids, deux mesures »: celui qu'exprime jusqu'à la caricature l'émission consacrée à cette « Histoire de l'Empire Inca » analysée au développement précédent ; et émission où, on l'a vu, ce qui est reproché à l'un et (ces « Conquistadors ») devient le *motif de fierté* de l'autre (les souverains incas et leur « empire »): comme si le « cadet d'Extrémadure » Pizarre ne pouvait en aucun cas être mesuré *à la même aune* que le « Fils du soleil » Atahualpa (alors que pourtant, du simple point de vue *quantitatif*: 180 hommes parvenant à détruire un empire de dix millions de « sujets », la geste de ces soldats européens est au moins aussi prodigieuse que celle de leurs adversaires incas : parvenant eux, à partir d'une petite tribu andine d'environ 40000 hommes à édifier – et par en vérité les *mêmes méthodes* que celles utilisées par Pizarre et sa petite troupe d'aventuriers – ce même empire… de dix-millions de « sujets »)? La réponse à cette question est bien entendu tout entière contenue dans la teneur résolument « anti-colonialiste » – qui peut après tout se défendre (avec laquelle je pourrais même être en accord) – de cette idéologie néo-progressiste du « politiquement correct » – à ce bémol que, même dans cette composante anti-colonialiste de l'idéologie du néo-progressisme, règne encore de « deux poids, deux mesures » (et qui fait par exemple, dans l'émission historico-télévisée examinée plus haut, que *seul le colonialisme européen* – représenté par la conquête du Pérou par Pizarre et ses reîtres espagnols – est *conspué*: tandis que celui inca, bien que lui ressemblant comme un frère jumeau, a droit lui, de la part des auteurs de cette production, à toutes les révérences et autres applaudissements historico-idéologiques) –; où l'on comprend par là que ce qui, en réalité, est visé par la critique d'inspiration néo-progresssite/« politiquement correcte », ce n'est pas tant le processus (peut-être/sans doute/certainement en effet détestable) de cet éternel « colonialisme » (que tous les peuples en vérité, dans le cours des âges historiques, ont *toujours tenté* d'imposer aux autres peuples)… que *l'Europe elle-même* en tant que bloc politico-économico-civilisationnel : par quoi il vient que, si cette idéologie *néo*-progressiste a pris pour cœur de cible (et d'ailleurs avec raison) le processus historique (peu ou prou en effet détestable) de ce « colonialisme » (voire : de ce plus récent « néo-colonialisme »), ce n'est pas tant parce qu'elle le regarderait comme une des composantes, en ce mode : géo-stratégique/impérialiste, de l'éternelle *aliénation humaine* que parce que ces même colonialisme (puis : néo-colonialisme) pourraient, s'ils n'étaient pas ainsi sempiternellement pris pour cible par la critique néo-pro-

gressiste de ce « politiquement correct », continuer de demeurer une sorte de *motif de fierté* pour un continent qui, depuis justement la conquête de ces Amériques, au XVI[e] siècle, par un Pizarre ou un Cortès, les a imposés à la totalité du monde (ce qui je crois, dans l'histoire entière de ce même monde, ne s'était encore jamais vu – ni du temps d'Alexandre ou de César, *a fortiori* de Moctezuma ou d'Atahualpa…).

Où l'on comprend par ces considérations que le véritable objet de cette « passion *néo*-progressiste » est bien plus d'ordre ressentimental-anti-européen/occidental que d'ordre réellement politico-civilisationnel – gravitant tout entière autour du bipôle fierté (européenne)/humiliation (tiers-mondiste) (qu'il s'agit pour ces mêmes *néo*-progressistes de rien de moins que s'efforcer *d'inverser*) –; et « ressentimental » d'une telle passion (idéologique) que prouve encore le fait que cette pensée du « politiquement correct » est presque tout entière d'origine elle-même européo-occidentale: trait qui la fait venir comme une sorte d'*exercice d'autoflagellation* (en ce mode donc: idéologico-ressentimental) que s'inflige l'Occident à lui-même. Car ce sont en effet des *Européens* qui les premiers, il y a maintenant plus d'un siècle: *cf.* notamment la polémique en France entre Ferry et Jaurès, ont initié la critique de leur *propre* « colonialisme »: à ce bémol que, à cette époque-là: qui n'était pas encore la nôtre (celle de ce « politiquement correct » aujourd'hui archi-dominant), cette critique était opérée au nom d'un progressisme à vocation peu ou prou *universaliste* – *i. e.*: qui visait à rien de moins qu'à l'émancipation, tous peuples confondus: noirs et blancs aussi bien qu'Incas ou Espagnols, etc., de l'humanité en son entier –; ce qui d'évidence, avec l'entrée en scène (somme toute récente) – qu'on peut dater de la période des années 70 du siècle dernier: avec notamment l'apparition, sur les campus américains, de cette expression de « *politicaly correct* ») de la nouvelle idéologie de ce *néo*-progressisme (d'où l'importance, dans ma méditation, de ce petit *pré-fixe*), n'est plus du tout le cas: pour ce que les tenants de cette nouvelle/« néo »-idéologie ne cherchent plus tant à réaliser, en ce mode politico-universaliste, cette émancipation de l'humanité que, en cet autre mode ressentimental-« pavlovien », à opérer la destruction, sinon de l'Occident lui-même, du moins de *tous les motifs de fierté* donc son bloc politico-économico-civilisationnel pourrait encore (à tort ou à raison, peu importe) se flatter (à commencer par exemple par ce colonialisme que, durant des siècles, ce même Occident, en ce mode

brutal/impitoyable/impérialiste, a imposé à la quasi-totalité des autres peuples (non-européens) de la planète)… Et pour donner, toujours sur ce même thème du « colonialisme » et de sa nécessaire-progressiste critique, une bonne illustration de cette « nuance » que je dis entre progressisme et *néo*-progressisme (mais « nuance » qui, en vérité, débouche sur un *abîme idéologique*), imaginons par exemple que cette (toujours même) émission sur l'« histoire de l'empire inca », ait été réalisée, non pas aujourd'hui par des *néo*-progressistes : (ce que sont peu ou prou actuellement tous les historiens – si du moins ils n'ont pas renoncé tout à fait à obtenir, de la part de l'instance officielle, des *crédits* pour leurs fouilles et autres travaux de recherche), mais il y a une quarantaine d'années par des progressistes, eux, « purs et durs » (mettons : des marxistes orthodoxes – courant qui tenait à l'époque, comme aujourd'hui celui du *néo*-progressisme, le haut du pavé intellectuel-idéologique) ; il est probable alors que, à partir des mêmes découvertes historico-scientifiques, nous aurions eu droit à une *toute autre émission* : celle où par exemple, d'une même voix : celle donc de ce progressisme universaliste-orthodoxe, les *deux colonialismes*, l'inca et l'européen, eussent été pareillement condamnés et (moralement) flétris ; alors que on l'a vu, dans l'émission réelle/*néo*-progressiste, seul le second l'est ; tout se passant comme si, dans l'esprit du créateur de cette très « politiquement correcte » production (Matt Carrington, G.B., 2018), il y aurait un « bon » colonialisme – parce que pratiqué par les « indigènes » incas – et un « mauvais » – parce que pratiqué, lui, par les « étrangers » européens – : même si, selon le même Carrington : que je soupçonne fort d'avoir voulu en vérité faire passer (secrètement) à son spectateur un message bien moins « politiquement correct » (?), les méthodes utilisées dans les deux cas sont *à peu près les mêmes* (et en effet, lorsqu'on regarde froidement et sans préjugés (de quelque bord que ce soit) son émission, on ne peut se défendre tout à fait de l'idée – pour le coup : très « politiquement *in*-correcte » (d'où mes soupçons à l'endroit des *véritables intentions* de l'historien Carrington : s'efforçant malaisément de ménager la chèvre de ce néo-progressisme et le chou de la *vérité historique*) –… qu'après tout ces Incas, en étant finalement vaincus par ces Conquistadors européens, ont été comme « punis par là où ils avaient péché » – le colonialisme occidental ne faisant que remplacer celui « indigéniste » de cet empire inca : vécu peut-être tout aussi durement et intolérablement par les autochtones de ce continent sud-américain).

Il va de soi que ces considérations n'absolvent en rien l'Occident des (réelles) atrocités commises par lui à l'encontre des peuples non-européens lors de sa période « colonialiste » – esclavagisme, exploitation de pays entiers, pillages de leurs ressources et autres massacres de masse, etc., etc. (et montagnes d'horreurs contre laquelle même l'argument que les autres empires (non-européens), lorsqu'ils en eurent l'occasion, en firent autant ne saurait raisonnablement prévaloir) – ; et pourtant je continue à penser que, de tous ces crimes, le plus terrible ne fut pas tant d'ordre physique, ou politique, ou économique, etc. que « culturallo-civilisationnel » (« mental » pour dire vite) : consistant en cette *humiliation* que, durant quelques siècles, les États de cette Europe (pourtant divisée en « royaumes combattants ») firent subir, en ce mode (apparemment) colonialisto-impérialiste : mais (plus profondément, donc) culturallo-civilisationnel, aux autres peuples de la planète ; et sentiment du vécu d'une telle « humiliation », à la fois historique et *intime*, qui, avec la subversion de l'idéologie du progressisme universaliste par celle de ce *néo*-progressisme « politiquement correct », revient en force chez ces mêmes peuples : l'islamisme radical par exemple, tel qu'il sévit aujourd'hui dans le monde en général et dans cette Europe en particulier, étant une assez bonne illustration du « retour d'(un tel) refoulé » historique… dont aucune « repentance » occidentale, comme celle que préconise justement l'idéologie de ce néo-progressisme, ne saurait tempérer la fureur activiste-revendicative-« terroriste ». Ce pour quoi cette idéologie aura beau faire – tenter de gommer autant que possible les effets « mentaux » de ce qu'elle appelle le « privilège blanc » (mais « privilège » qui, si tant est qu'il existe, n'est pas tant d'abord de nature sociale ou sociétale… que historique et culturallo-civilisationnelle) –, elle ne désamorcera pas le ressentiment anti-occidental qui nourrit l'« être-au-monde » des peuples non-européens : car, si ces peuples se sont depuis longtemps libérés du joug colonialiste-occidental, ils n'en sont pas quittes pour autant de l'*humiliation historico-mémorielle* qu'a constitué (que continue de constituer) leur soumission séculaire-mentale (son souvenir) à un tel joug. Tout ici dans le fond, on le voit, gravite autour de la notion de *fierté* ; et en effet ce n'est peut-être pas du tout la même chose pour un individu d'appartenir à un « bloc civilisationnel » qui a, durant quatre ou cinq siècles, dominé le reste du monde que d'être le représentant des autres blocs qui, durant ces mêmes siècles, durent subir cette domination ; mais où l'on comprend aussi par là que la tendance de cette idéologie néo-progressiste à faire des occidentaux contemporains – qui n'en peuvent mais – les *héritiers* de cette séquence

historico-colonialiste, en reportant la faute des pères sur leurs fils, ne risque pas de désamorcer un tel contentieux intime-mémoriel entre peuples européens et peuples qui ne le sont pas : alors qu'il n'y a pas si longtemps, quand l'idéologie du progressisme universaliste était encore dominante, ce même (éternel) contentieux ne se présentait pas du tout dans les mêmes termes ; et cela parce que tous, à cette époque pas si éloignée que cela : c'était par exemple le temps où, au Proche-Orient, triomphait un nationalisme arabe et volontiers « socialisant, européens et non-européens (pourvu qu'ils fussent ces progressistes orthodoxes) combattaient sous le même étendard de la lutte contre l'« impérialisme capitaliste »; et activisme qui ne raisonnait nullement en termes de « fierté » (occidental) et d'« humiliation » (tiers-mondiste) : c'était un temps où l'on ne parlait nulle part encore d'islamisme radical et autre fondamentalisme musulman – mouvements que combattaient d'ailleurs avec la dernière férocité des régimes nationalistes-arabes tels que celui d'un Nasser en Égypte ou d'un Saddam Husssein en Irak – ; et les activistes arabo-musulmans de cette époque, ceux notamment engagés dans le combat « anti-sioniste », étaient tous, peu ou prou, des marxistes *versus* tiers-mondistes : ce n'est qu'assez récemment, avec la subversion de cette idéologie du progressisme universaliste par celle, raisonnant elle en termes de *minorités*: « humiliées, forcément humiliées », de ce *néo*-progressisme « politiquement correct », que ces islamisme et fondamentalisme ont pu prospérer et, chez les anciens peuples colonisés par l'Occident, devenir intellectuellement dominants. Par quoi l'on comprend aussi que la véritable responsable de cette présente reviviscence d'un tel fondamentalisme islamique n'est autre que cette mutation, qui a eu lieu il y a tout juste une cinquantaine d'années *en Occident*, de l'idéologie du progressisme universaliste en celle de ce *néo*-progressisme « politiquement correct »: pour ce que cette dernière, en raisonnant elle en termes, non plus de classes sociales, mais de communautés, selon, « privilégiées » ou « humiliées », a ravivé *la vieille blessure narcissico-historique* des peuples ayant eu jadis à subir, en ce mode notamment colonialisto-impérialiste, la domination de l'Occident sur la quasi-totalité de la planète ; et en effet, si l'on entre-en et souscrit-à ce genre de « conceptions du monde (et du devenir historique) », qu'est-ce qu'il vaut mieux être pour son propre narcissisme historique : l'héritier de Pizarre ou celui d'Altahualpa ?

Mais l'autre dommage collatéral de cette même idéologie du *néo*-pro-

gressisme – à côté de cet islamisme radical (qui n'est donc rien d'autre qu'une revendication de *fierté* de la part de peuples jadis *humiliés* – pour ce que, dans le cas particulier des peuples arabes, la dernière période de gloire historique qu'ils ont connue est justement celle de cet expansionnnisme musulman : quand la religion récemment créée par Mahomet avait, en une période relativement brève, fondé un immense empire s'étendant du Gange à l'Ebre) – est celui, plus paradoxal encore, de ces mouvements « suprémacistes blancs » et autres « *proud* boys », tels qu'on peut les voir aujourd'hui en cet extrême-occident de l'Occident que sont les États-Unis d'Amérique ; et mouvements qui eux aussi, sans bien sûr s'en douter, souscrivent encore, quoique bien sûr par l'exacte contraposée, à cette même idéologie du *néo*-progressisme ; c'est-à-dire à cette conception des sociétés et du devenir historique qui raisonne en ces toujours mêmes termes du biface fierté/humiliation : étant clair qu'un pays mis en coupe réglée par le pernicieux terrorisme intellectuel de ce « politiquement correct » – *cf.* l'exemple donné par Douglas Murray dans sa *Grande déraison* de ce campus américain où, chaque mois, est organisé un jour « sans-blancs » (où ceux-ci sont tout simplement priés de rester chez eux – probablement pour compenser le « privilège » dont, selon ce même « politiquement correct », ils sont censés jouir… les autres jours !) – ne peut qu'engendrer, par simple réaction contre un tel (si atypique quoiqu'indéniable) « racisme anti-blanc », des mouvements qui, *prenant au mot* cette même idéologie néo-progressiste : celle qui raisonne on l'a vu en termes de fierté et d'humiliation/de « privilège » et de discrimination, ne peuvent en effet, à leur tour, que revendiquer ces « fierté blanche » et autre *white trash*… en ce mode « suprémaciste » (de la même couleur) ; et réaction qui, je le note en passant, fait des membres de ces groupes de « blancs radicalisés »… des *noirs comme les autres* ! Où l'on voit par là que ces « suprémacistes blancs » et leurs mouvements peu ou prou folkloriques – auxquels pourtant tous les médias néo-progressistes des deux côtés de l'Atlantique aiment à consacrer tant de complaisants reportages (même si cette complaisance prend bien sûr la forme hypocritement dénonciatrice d'une *anti*-complaisance – mais ce qui dans le fond revient au même : pour ce qu'ici ce qui importe, c'est qu'on parle d'eux !) – ne font rien d'autre qu'apporter de l'eau au moulin de cette toujours même idéologie du « politiquement correct » : dont ils sont en vérité, quoiqu'en leur mode spécial-débridé d'*idéaux repoussoirs*, les meilleurs illustrateurs (et voilà pourquoi sans doute les médias néo-progressistes s'intéressent tant à eux – allant jusqu'à faire mine de regarder ces « centaines

d'excités de la gâchette » comme un réel « danger pour la démocratie » (contre laquelle, selon les mêmes, ils ourdiraient toujours quelque projet « factieux » de putsch et autre « coup d'état » – mais qui peut croire cela ?) – : parce que, en réalité, ces « suprémacistes blancs » constituent encore le meilleur argument de vente de leur salade idéologique/néo-progressiste/politiquement correcte ; et l'on sait bien, en Amérique comme en France, que le meilleur moyen de ressouder les rangs de cette « gauche progressiste » (ou prétendue telle) – qui, à part cela, ne sait plus depuis longtemps à quel saint idéologique se vouer – est encore de faire passer sur celle-ci le frisson effrayant-délicieux de la *menace fachiste* ; et moyen dont, on s'en rappelle, la gauche française de gouvernement des années 80 usa et abusa : en créant de toutes pièces, elle aussi, l'idéal repoussoir idéologique de ce Front national et de son leader pareillement/idéalement répugnant). Et dans le fond, ce qu'aimeraient bien ces médias néo-progressistes d'outre-Atlantique et, plus généralement, l'idéologie de ce « politiquement correct » dont ils sont comme les organes officiels et la (très zélée) tribune, c'est que, tout en faisant mine de s'inquiéter des risques d'une guerre civile qui menacerait leur pays, la population de celui-ci se divise effectivement/idéologiquement en deux camps antagonistes qui se rassembleraient par exemple sous les deux étendards de ces *Black lives matter* et de ces *Proud boys* : ce qui aurait au moins le mérite, aux yeux de ces mêmes médias néo-progressistes, de rendre claire et comme incontournable cette idéologie du « politiquement correct » – dont ils sont les infatigables illustrateurs et propagateurs – ; et idéologie qui dans le fond, de par le *clivage* qu'elle théorise et organise sciemment dans l'esprit de cette nation américaine : blancs contre noirs, hommes contre femmes, hétéros contre homos, etc., est encore le *meilleur ferment* de cette guerre civile… dont par ailleurs ses tenants, médiatiques néo-progressistes ou activistes « antifas », renvoient la responsabilité à leurs adversaires politico-idéologiques… quand ils ont le front de seulement objecter.

Où l'on comprend par ces exemples que l'effet le plus pernicieux de cette idéologie néo-progressiste du « politiquement correct » est de contraindre chaque individu à épouser la cause d'une/de son *identité*, selon, raciale, ou sexuelle, ou confessionnelle, ou historique, ou culturelle, etc, etc. ; alors que peut-être cet individu ne se sent *a priori* pas si concerné que cela par ces catégories dans lesquelles cette même idéologie prétend, en cette forme

« identitaire »-obsessionnelle, le faire à toute force pénétrer : comme si par exemple, parce que je suis cet Européen, je ne pouvais être que le responsable des dommages causés à l'humanité par le colonialisme occidental ; ou comme si encore, parce que je suis ce mâle blanc hétérosexuel, je ne pouvais pareillement être que ce misogyne raciste et homophobe… digne héritier, sinon effectif responsable, de siècles entiers de patriarcat, d'esclavagisme et autres persécutions anti-gays – et réciproquement : comme si, si j'étais cette femme, ou ce noir, ou cet homo, je ne pouvais pareillement me définir qu'en tant que la *victime* peu ou prou obligée des oppressions du même nom (patriarcale, colonialiste, homophobe, etc.) – ; alors qu'il doit sûrement exister dans le monde « réel », c'est-à-dire dans celui que, justement, cette idéologie néo-progressiste se refuse à toute force à prendre en considération, des femmes, ou des noirs ou des homos qui n'ont pas du tout envie de se glisser en de tels oripeaux « victimaires » (j'en connais quelques uns) ; et cela parce que peut-être ils sentent bien que *la plus haute dignité*, en cette époque de tonalité idéologico-politiquement correcte, est de se dire la *victime de rien ni de personne* : à se demander si, avec cette prétention affichée on ne tient pas là le véritable « privilège blanc » dont nous rebattent les oreilles les idéologues de ce même néo-progressisme ; et « privilège » résidant (un peu paradoxalement je l'avoue) en ce fait que, lorsqu'on est ce « mâle blanc hétérosexuel », il est en effet plus facile de se dire « la victime de rien ni de personne » : plus facile en tout cas que si, par « malheur » (?), on est par exemple, et anti-symétriquement, cette « femme noire homosexuelle » (la pauvre !). Où l'on voit que cette idéologie qui prétend culpabiliser les mâles blancs hétérosexuels de ce qu'ils sont ou de ce que leurs semblables ont fait dans l'histoire aboutit paradoxalement à une sorte nouvelle quoiqu'atypique « fierté blanche » : celle de ce même « mâle blanc hétérosexuel » qui se dit (*in petto* bien sûr – car il ne tient pas à perdre son poste de « chargé de recherches au C.N.R.S. ou son « avance sur recettes » pour son prochain film) qu'il appartient à ce genre, cette race et cette orientation sexuelle qui, pendant des siècles et selon, a dominé les femmes, fait « suer le burnous aux *nègres* » et se moque des « pédés » – à ce groupe humain qui, même s'il plonge dans les profondeurs de son passé historique le plus lointain, aura bien du mal à y trouver ne fût-ce qu'une séquence où il se retrouva en position de « victime » (peu importe de qui ou de quoi) – ; mais groupe où, par contre, il se retrouvera en la compagnie d'à peu près tous les *vainqueurs* et autres conquérants de cette même histoire : dont, pour revenir à l'exemple vu plus haut, les destructeurs prodigieux des empires de

Moctezuma ou d'Atahualpa ! Et pareillement dans le domaine intellectuel ou artistique – registre dans lequel ce même néo-progressisme s'essaye actuellement, quoique toujours aussi assez pathétiquement, à déterrer des « génies » qui n'appartiendraient pas à ce même groupe (quitte, en ce but, à faire passer de médiocres écrivains pour des « Balzac en jupon » ou d'insipides « poètes de la négritude » pour des Rimbaud « *black-face* ») –; mais je préfère ici, sur un sujet aussi délicat : aussi peu, justement, « politiquement correct », céder la plume à un auteur qui lui, en ce genre de thématiques, ne s'embarrasse pas de précautions oratoires : voici par exemple ce qu'écrit le fameux « Donatien de Saint-Privat » sur la « littérature féminine » (ici le texte et le développement s'interrompent – la citation de Saint-Privat étant renvoyée au développement qui suit).

… Elle se trouve dans un inédit de cet auteur que sa veuve, et ayant droit, tout de suite après l'assassinat de son mari – par un islamiste mécontent de la publication de son « pamphlet islamophobe »: (*cf.* la lecture critique que j'en ai fait dans mon *Pays silencieux*), a bien voulu me communiquer :

> *Je disais un jour que « je m'intéresserais à la culture centre-africaine lorsqu'on me montrerait un Proust centre-africain » – mais je vois bien que cette formule peut aussi bien s'appliquer à l'ensemble de la littérature (dite) féminine (sinon « féministe »), celle qui encombre actuellement les gondoles de toutes les librairies de France et de Navarre, mais dont je vois bien qu'à/de celle-ci il me faut pareillement affirmer que « je m'y intéresserai lorsqu'il s'y trouvera un Dante ou un Shakespeare « en jupons »: ce qui je l'avoue, malgré mes lectures assidues d'une Duras ou d'une Annie Ernaux – voire dans le domaine le plus strictement philosophique : celles d'une Hannah Arendt ou d'une Simone de Beauvoir –, ne m'est pas encore arrivé. La théorie féministe habituelle, pour résoudre l'énigme d'une telle et si étonnante absence de chefs-d'œuvre composés par des femmes – à quelques exceptions près tout de même (pour moi par exemple : les livres de sainte Thérèse d'Avila, voire l'admirable* Hurlevent *d'Emily Brontë) – est d'arguer du fait que le régime patriarcal en vigueur durant les siècles littéraires écoulés a interdit au « beau sexe » tout accès à l'expression en cette forme littéraire : pour ce que, selon cette même théorie, c'était là un domaine exclusivement réservé aux mâles. Or cet argument, bien que n'étant du point de vue historique pas complètement faux, m'apparaît tout de même bien fallacieux… dans la mesure où à*

certaines époques – je pense ici, notamment, au Moyen-Âge d'une Marie de France ou d'une Louise Labbé, voire aux « siècles classiques » d'une Madame de Sévigné ou de La Fayette (sans parler même de toutes les intellectuelles qui, au XVIII^e^ fréquentèrent les philosophes des « Lumières »: Madame du Châtelet, Julie de Lespinasse, etc.) –, ce même sexe eut réellement voix à ce chapitre (littéraire) ; et cela d'autant plus qu'à ces époques l'exercice de cette littérature était peu ou prou regardé, non peut-être d'ailleurs sans un certain mépris comme le domaine réservé des femmes : qu'elles fussent seulement ces lectrices ou, aussi, ces « auteuresses ». Il m'apparaît cependant que la résolution de ce mystère de la quasi-absence de chefs-d'œuvre « au féminin » dans notre répertoire classique ne tient pas tant à des explications d'ordre sociétal-historique (pour dire vite : patriarcal) qu'à d'autres elles relatives à la différence de structures mentales entre l'homme et la femme ; et différence qui ferait que, si la seconde est tout à fait capable d'écrire d'excellents ouvrages de littérature (et souvent même supérieurs à ceux du premier), seul celui-ci est susceptible de composer des « œuvres de génie »; et cela pour la raison qu'un des traits de cette structure masculine réside en ce fait que, en quelque domaine qu'elle embrasse : littéraire, scientifique, intellectuelle, etc., lorsqu'elle le fait, elle le fait toujours avec excès. *Ce qui ne signifie nullement que les hommes seraient « plus intelligents », voire seulement : « plus (littérairement) « doués » que les femmes – je crois même que, dans la plupart des cas, c'est plutôt le contraire –; plutôt ceci que, lorsqu'il s'agit de rédiger cette fois-ci un chef-d'œuvre, il manquera toujours à l'écrivaine, pour y parvenir, cette « dimension d'*excès *» dont seul l'écrivain, lui, a loisir de disposer ; et dimension qui d'ailleurs, s'il y cède, conduit le plus souvent cet écrivain à des catastrophes et autres naufrages littéraires : dont l'ouvrage de génie est comme l'heureuse exception… confirmant la règle de tout ce que, en ce même registre littéraire, il convient de* ne pas faire *(pour l'exprimer en forme cette fois-ci mathématique : c'est la même courbe en cloche de Gauss qui régit les capacités de l'homme comme de la femme – à ce bémol que, dans le cas du premier, la base de cette cloche* est plus large *: si bien que c'est par le même mouvement que ses bordures comprennent, selon, la bêtise la plus crasse ou le génie le plus pur).*

(Arrivée ce jour par la poste, comme l'annonçait le coup de fil de l'autre semaine, des épreuves du *Bruit du temps*, quatorzième tome de cette *Profondeur* – avec cette question qui aussitôt se pose à moi : dois-je tout de

suite me lancer dans leurs corrections (comme je l'avoue j'en ai très envie) ou bien dois-je attendre d'avoir terminé ce *Champ profond* (qui, au rythme où il s'écrit, devrait être fini avant la fin de la présente année – plus que 400 pages manuscrites à rédiger) ? –; cette masse de papier, dans ses deux enveloppes « colissimo » posées devant moi, et dont, je l'avoue, j'ai presque totalement oublié la teneur, composant comme une tentation et un repoussoir : qu'est-ce qu'il reste d'une « pensée » une fois que trois ou quatre années (car j'ai aussi oublié la date exacte de la composition de ce manuscrit) se sont écoulées… et que, durant cet intervalle scripturaire, cette même « pensée » a (probablement) emprunté de tout autres chemins… pour parvenir à celui de ce *Champ profond*? Frisson presque *schizophrénique* que me procure cette réception : comme si j'avais reçu, par ce moyen temporello-postal, le livre d'un auteur qui fut et n'est plus *moi*, l'ouvrage d'un scripteur que (très probablement aussi) de tout autres préoccupations pensivo-scripturaires animaient – celles que je (re)découvrirai quand j'ouvrirai les deux enveloppes épaisses posées devant moi –; et qui sait si, alors, cette (re)lecture ne viendra pas inférer dans la rédaction du manuscrit que je termine présentement : d'où, ma vive curiosité pour les épreuves de ce texte déjà lointain (et oublié) et, en même temps, ma répugnance à déchirer ces deux enveloppes… dont la réception, en ce lundi 16 novembre 2020, est un peu pareille à l'irruption, *dans le présent* de la rédaction de ce dix-septième tome de mon « grand récit », du scripteur aboli de son quatorzième).

C'est un peu aussi comme si, par l'arrivée inopinée dans ma boite de la *version dactylographiée* (on dit aussi je crois, aujourd'hui, « saisie ») de ce *Bruit du temps*, un *passé* (re)venait me visiter ; mais « passé » d'ordre non tant (vulgairement) temporel (je m'en souviens à présent : celui de l'année 2017) que, cette fois-ci, « (purement) scripturaire »: un peu comme si également, à force de développer dans l'élément (du même nom), en ce mouvement fugué, sa spirale du sens, cette *Profondeur* (son écriture) avait acquis sa *temporalité propre* (et différente donc de celle du « temps vulgaire »); si bien aussi que, pour l'(hypothétique) lecteur du « grand récit » (éponyme), une telle exploration-de/plongée-en son « océan textuel »… doit pouvoir lui procurer la sensation d'un voyage, non seulement dans l'espace (ici donc : scripturaire) de mon livre, mais aussi *dans le temps* (au sens « science-fictif » de cette expression – quelque chose comme un « retour vers le futur »)… de sa rédaction. Et en cela mon « grand récit », à force de se développer

en ce mouvement contrapuntico-pensivo-spiralé, est bien devenu pareil à l'*univers* où son scripteur séjourne ordinairement ; et « univers » qui, comme celui physique de la cosmologie moderne, dispose lui aussi, quoiqu'en son mode « (purement) scripturaire », de son propre *espace-temps*… comme il est, lui aussi, en proie à ce mouvement d'« expansion » (scripturaire) : celui qui, dans l'univers réel-physique, de cette même cosmologie, fait que les galaxies (dans le mien : les divers tomes de cette *Profondeur*) ne cessant de s'éloigner les unes des autres (le fameux phénomène de ce « décalage vers le rouge », découvert par l'astronome Hubble il y a maintenant tout juste un siècle, qu'illustrent les rayonnements en provenance de ces galaxies). Où l'on comprend aussi pourquoi, pour continuer de filer cette/ma métaphore cosmologico-scripturaire la réception par le(s) scripteur(s) de cette *Profondeur*/créateur de l'univers-en-soi de ce/son « grand récit », dans le télescope du tome en cours de celui-ci : celui donc de ce présent *Champ profond*, des épreuves dactylographiées/« décalées vers le rouge » tome-galaxie de ce *Bruit du temps*… ne peut constituer pour lui qu'un motif d'étonnement et de vertige : les mêmes peut-être (?) qu'éprouva Hubble quand, en son mode lui astronomico-cosmologique, il mit le doigt sur ce phénomène, aujourd'hui reconnu par toute la communauté scientifique, de cette « expansion de l'univers » (et sentiments que, pour ma part, j'aimerais bien communiquer au lecteur de cette *Profondeur* en général et de ce *Champ profond* en particulier). Par quoi moi, le(s) scripteur(s) de ceux-ci, je comprends aussi que, lorsque viendra pour moi (eux) le temps des (re)lecture et corrections du (lointain) tome-galaxie de ce *Bruit du temps* : celui que, comme je l'ai expliqué plus haut, je diffère encore, le manuscrit que je (re ?)-lirai alors, sa « saisie » *au présent* de la rédaction de l'autre tome-galaxie de ce *Champ profond*, ne pourra de toute façon qu'être affecté de ce « décalage vers le rouge » (non tant cette fois-ci astronomique que scripturaire) ; et « décalage » dont on comprend aussi que seul un scripteur engagé dans l'entreprise de la composition de quelque chose comme un « grand récit » peut éprouver/constater : étant clair par exemple qu'un auteur de « petits traités », lorsqu'il relit le manuscrit d'un de ceux-ci, et pour ce que ses (re)lecture/observation/correction ne concernent jamais que des astres proches-littéraires (et non des galaxies lointaines-scripturaires), ne saurait, ce « décalage vers le rouge » (forcément toujours d'origine » (purement) scripturaire »), lui le déceler ; et cela sans doute pour la raison que, tandis que cet auteur de « petits traités », dans l'intervalle entre la composition d'un de ceux-ci et ses (re)lecture/correction, n'a que très peu changé, le scripteur,

lui, d'un tel « grand récit » n'est simplement *plus du tout le même*: pour ce que lui justement, par l'effet de la rédaction des divers tomes-galaxies de ce/son « grand récit », a été profondément/scripturairement *transformé*. Où l'on comprend aussi par là qu'une des différences essentielles entre ce que j'appelle ici les « petits traités » et les « grands récits » réside en ce fait que, tandis que l'écriture des premiers ne changent guère leur *auteur*, celle des seconds, eux, modifie presque entièrement leur *scripteur*: ceci expliquant aussi pour quoi seul ce dernier est susceptible, lorsqu'il (re)lit/corrige un des (lointains) tomes-galaxies de son « (grand) œuvre », d'éprouver/constater ce « décalage-vers-le-rouge » (uniquement scripturaire)… qu'à l'inverse l'auteur des « petits traités » est tout à fait incapable de déceler (de la même façon par exemple, pour revenir à ma métaphore cosmologique qu'un astronome qui se contenterait de pointer sa lunette (littéraire) vers la Lune serait pareillement dans l'impossibilité de mesurer ce même « décalage-vers »… cosmologico-scripturaire – que seule l'observation d'objets astronomico-scripturaires *très lointains* est susceptible de mettre en exergue).

Et par exemple, pour ce qui concerne plus particulièrement ce *Champ profond* en cours: en voie d'achèvement, il est clair que son scripteur n'est *déjà* plus du tout le même que celui qui, « dans une autre vie » (scripturaire): menée dans un autre « tome-galaxie » (du « grand récit »/univers de cette *Profondeur*), composa ce *Bruit du temps*… dont la réception (temporello-postale) de ses épreuves (dactylographiées/« décalées-vers-le rouge) ne peut dès lors constituer pour le premier, en ce mode astronomico-scripturaire, qu'une sorte de *dépaysement radical* (du même nom); et cela, non pas même pour la raison que ce scripteur-là a quasiment tout oublié du contenu pensivo-effectif de ce *Bruit*, que pour celle-ci que, son tome-galaxie (éponyme), il ne peut plus l'observer/(re)lire/corriger désormais que de l'*autre* tome-galaxie de ce *Champ profond* (d'ores et déjà situé à des millions d'années-lumière/scripturaire du premier – et dont le rayon, du fait de cette énorme distance: due à l'« expansion » de l'univers-en-soi de son « grand récit », ne peut en effet lui parvenir que très fortement/scripturairement « décalé-vers-le rouge »). Comme elle est loin, déjà l'année où je rédigeai ce quatorzième tome de ma *Profondeur* – mais surtout: comme elle est (scripturairement) éloignée la « pensée » qui, en ce temps-là, occupait la tête de son scripteur! –; et distance temporello-scripturaire si grande que celui, cette fois-ci, de ce dix-septième tome ne peut, se penchant au

gouffre de la (re)lecture des épreuves de ce *Bruit du temps*, que frissonner d'un vertige (du même nom – temporello-scripturaire) ; et vertige dont l'auteur en passe d'achever la rédaction de ce *Champ profond* aimerait bien, au (très hypothétique) lecteur de celui-ci, communiquer le sentiment : seul moyen peut-être de lui faire prendre conscience que le « grand récit » qu'il lit (s'il le lit en son entièreté) n'est pas tant cette Somme (métaphysico-théologique) annoncée… que cet « univers (scripturaire) en (constante) *expansion* » (et « expansion » qui, comme celle de notre univers physique, bien loin de s'apaiser et de se ralentir progressivement, est au contraire en train de *s'accélérer*: dont atteste ce « décalage-vers-le rouge » (scripturaire) *toujours augmenté* dont sont maintenant affectés les rayons me/nous parvenant, en cette forme temporello-postale, des autres tomes-galaxie de ce/mon « grand récit » – ce qui, me semble-t-il, n'était pas encore le cas, il y a maintenant une dizaine d'années, lors de la parution successive des volumes initiaux de celui-ci : et cela toujours pour la même raison que, en ce temps-là, l'« expansion (scripturaire) » de l'univers-en-soi qu'est cette/ma *Profondeur*… n'avait pas encore atteint le degré d'accélération où son scripteur comme son lecteur la voient aujourd'hui). Et à cette époque-là en effet – (temporellement/relativement) proche mais désormais (scripturairement/infiniment) reculée – les divers tomes de mon « grand récit » en cours de publication ne donnaient pas encore (à leur lecteur comme à leur scripteur) cette impression d'être séparés par le *gouffre scripturaire* qu'on peut à présent, en le mode de ce sentiment de vertige (scripturaire) vu plus haut, ressentir à la lecture-de, lors de la parution, des plus récents volumes de cette même *Profondeur*: donnant plutôt la sensation d'une succession (éditoriale-pensive) peu ou prou harmonieuse et cohérente où, quoiqu'en le mouvement du développement fugué de cette « spirale du sens », c'était la toujours même *pensée* qui était à l'œuvre ; et par exemple, en ce temps-là, le scripteur du *Secret de la vie* ne se sentait pas si différent de celui du *Traité du Même*: alors que maintenant, on l'a vu : comme je viens de le raconter, celui de ce (présent) *Champ profond*, lorsqu'il réceptionne les épreuves de ce *Bruit du temps*: pourtant séparé par le même intervalle temporello-éditorial (de quatre tomes) qui existait entre ce *Secret* et ce *Traité*, a lui l'impression, par le sentiment de vertige schizophrénique qu'il retire d'une telle lecture, de parcourir rien de moins que l'ouvrage d'un *autre scripteur* (ce qui peut aussi expliquer la division en rubriques de plus en plus brèves – sept tomes pour la *Profondeur* proprement dite, puis cinq pour les « Additions-à (celle-ci) puis trois pour les « Cahiers-de » (la même),

etc. – de ce « grand récit » – où l'on comprend que l'on passe en vérité de l'une à l'autre non tant en changeant de propos… que de scripteur : étant clair que celui de cette présente « Recherche extrême » n'est plus du tout le même que celui, par exemple, de ces « Additions »… rédigées en un temps où l'« expansion » de l'univers (scripturaire/en-soi) de mon « grand récit » commençait à peine de se faire sentir – tandis que, en cette « Recherche extrême », elle est d'ores et déjà parvenue à un degré (presque) maximal d'accélération).

Mon seul but à présent, continuant de rédiger vaille que vaille cette (immense/illisible/impossible) *Profondeur* – à laquelle pourtant, comme je le raconte justement dans les débuts de ce *Champ profond*, j'avais essayé, en le début cette fois-ci de cette fatidique année 2020 de mettre un terme (décision qui, comme on l'a vu, avait/a fantastiquement/« complotistement » provoqué cette *crise sanitaire* – en ce mode tout à la fois personnel (l'infection urinaire de ce début février 2020 – qui m'a tout de même conduit jusque sur une table d'opération) et planétaire (la pandémie de cette covid 19 – dont, à l'heure où j'écris ces lignes (17.11.2020), nous ne sommes pas encore sortis) –…, de tenter de (sur)vivre suffisamment longtemps pour, au moins, parvenir à publier les tomes (encore inédits) qui seront, lorsque j'aurais achevé le présent ouvrage, au nombre de quatre) de ce/mon « grand récit »; et même si les menaces qui s'appesantissent actuellement tant sur son scripteur (en particulier) que sur le bloc « géo-politique/civilisationnel » auquel il appartient (plus généralement) rendent la réalisation de ce projet de plus en plus *improbable*: ne serait-ce que par la considération que, si le présent livre de ce *Champ profond* est jamais publié, cela ne pourra de toute façon se produire (au mieux) qu'aux environs de l'année 2024 de ce « siècle mien/nôtre »; et que sera-t-il advenu de moi/de nous (et aussi bien : de *mon* livre et de *notre* pays) à cette époque (temporello-objectivement proche… mais dont nous sépare en vérité une zone peut-être remplie d'événements immenses et peu ou prou *désastreux* – tant sur le plan personnel-scripturaire qu'historico-politico-civilisationnel) ? Les cosmologues qui ont constaté cette accélération de l'expansion de notre univers « physique » – alors que tous, à peine quelques années avant cette découverte, s'accordaient à penser que c'était plutôt le processus inverse, celui d'une dé-célération, qui était en cours – prédisent maintenant que ce processus fera entrer, dans quelques dizaines de milliards d'année, notre univers « physique »

dans une sorte de *période de ténèbres* – quand par exemple la distance qui sépare les galaxies entre elles sera devenue si vaste qu'elles ne pourront même plus être visibles l'une de l'autre –; mais « ténèbres » en lesquelles je vois bien pour ma part, quoiqu'en ce mode métaphorico-scripturaire, que j'ai déjà *pénétré*: peut-être justement à ce moment où je suis entré dans la rédaction de la rubrique nouvelle de ce « Recherche extrême » (et en effet l'illustration de couverture prévue – elle se trouve dans un fichier chez mon éditeur – pour le tome initial-éponyme de cette rubrique est précisément celle de la photo de ce « Champ profond de l'univers » prise il y a quelques années par le télescope orbital Hubble – histoire peut-être de rappeler une dernière fois à mon « innocent lecteur » la *gloire stellaire* que constitua, durant une « brève » période, un univers désormais promis aux ténèbres du plus opaque des « avenirs »: puisqu'en effet, dans quelques dizaines de milliards d'années, un tel *cliché*, pour ce que toutes les galaxies qui y figurent encore présentement auront disparu derrière l'horizon infiniment éloigné de sa courbure, ne sera tout simplement plus possible). Toute métaphore cosmologico-astronomico-scripturaire qui, on le comprend, fait venir le scripteur de ce *Champ profond* – dix-septième tome du « grand récit » de cette *Profondeur* (mais aussi deuxième de la rubrique de ce « Recherche extrême ») – comme quelqu'un qui désormais ne saurait plus écrire qu'*environné de ténèbres*, selon, existentielles, époquales ou scripturaires; mais « ténèbres » qui, de toute façon jettent maintenant sur son travail en cours le plus sombre et (donc) « fatidique » des éclairages: celui qui, parce qu'essentiellement/présentement tissé de doute: quant à l'avenir et de son livre, et de son pays, et (accessoirement) de sa personne, ne peut… lui-même que… (ici le texte s'interrompt)… D'où aussi, dû probablement à ce climat de *sursis* qui accompagne désormais l'entièreté de mon/ce travail en cours, le réel sentiment de *suspens* (au sens très pratiquement fictionnel) qui imprègne aussi l'esprit, tout à la fois angoissé et exalté, de son scripteur; et « suspens » qui se ramifie en toutes sortes de questions, selon, éditoriales – parviendrai-je à publier tous les tomes (encore inédits) de ma *Profondeur*? –, ou époquales – le bloc politico-civilisationnel auquel j'appartiens va-t-il prochainement s'effondrer? –, ou encore scripturaires – jusqu'où va me conduire la rédaction de ce « grand récit » (de toute évidence, à mesure qu'il se développe, de plus en plus illisible-impossible)? –; et même encore, à sa façon plus parcellaire et locale, celle-ci: de quoi sera constitué le propos du dix-huitième tome de ce même « grand récit » – annoncé plus haut comme devant s'intituler *Milieu doré* (mais dont, hormis ce titre (hölderlinien),

j'ignore encore à peu près tout de son contenu effectif – ce n'est pas grave : j'improviserai…/« il me viendra bien une idée ») –; où l'on comprend aussi par là que, lorsque dans mon *Recherche Extrême* j'écrivais qu'« un ouvrage (authentiquement/scripturaire en était un dont chaque phrase pouvait être la dernière », je ne croyais pas si bien dire !

Les conditions très particulières dans lesquelles je rédige les dernières pages de ce *Champ profond* – mixte d'angoisse et de vertige, de doute et de curiosité (comme jamais encore, dans le cours entier de l'écriture de cette *Profondeur*, je n'en avais connu) – expliquent aussi peut-être la forme de cette *cavalcade sur le papier* (deux parfois trois, voire quatre, développements par jour) qu'épouse l'effectuation fiévreuse-scripturaire de l'achèvement d'un livre – dont hormis sa facture de « chronique intellectuelle » (pour dire vite), je ne sais à peu près rien/ne saurais (encore) dire quoi que ce soit quant à son (objectif) propos : alors que c'est tout de même *moi*, ce tome dix-septième de mon « grand récit »/ouvrage deuxième de la rubrique de ce « Recherche extrême », *qui l'ai écrit*. Tout se passant ici comme si une *urgence*, à cette rédaction, avait de bout en bout présidé – sauf que, de cette « urgence », je n'en entrevois toujours pas, après pourtant près de quatre mille pages (manuscrites) : rédigées en moins d'une année, (ici l'épithète manque), la raison (scripturaire) ni même d'ailleurs la nécessité (éditoriale) –; et « urgence » somme toute *paradoxale* (pour ce que concernant l'écriture d'un livre que de toute façon personne n'attend – et dont, de plus, la probabilité de paraître un jour est très relative : ce qui n'était peut-être pas autant le cas des précédents tomes de mon « grand récit ») en laquelle je crois/je veux pointer l'*essence* même de ce que j'appelle ici le « (pur) scripturaire » – à savoir : cette dimension de l'écriture où, moins les ouvrages sont attendus/reçus/(relativement) assurés de publication, et plus la nécessité qui sous-tend leur rédaction est puissante –; et voilà pourquoi aussi, refusant de céder à la tentation de me mettre tout de suite aux (re)lecture/corrections des épreuves de ce *Bruit du temps* (nécessité éditoriale), je préfère consacrer l'énergie qui me reste à l'achèvement de ce *Champ profond* (nécessité scripturaire) : me disant par ailleurs que, lorsque cette seconde nécessité aura été remplie : la rédaction du tome en cours de celui-ci enfin achevée, rien ne m'empêchera d'utiliser la première, celle (éditoriale) des corrections de ce *Bruit du temps* pour opérer la transition vers l'autre nécessité scripturaire celle qui gouvernera (tout aussi impérativement) l'autre rédaction (tout

aussi improbable) de ce *Milieu doré*: faisant par là servir une nécessité de type vulgaire à une autre, de type, elle, scripturaire et plus haute. L'étrange étant ici que jamais encore, au cours des deux décennies consacrées à la composition de mon « grand récit », je n'avais écrit dans un tel climat de, tout à la fois, passion exacerbée et profonde angoisse – comme si ma vie, littéralement, dépendait de l'achèvement de ce livre (alors que celui-ci, on l'a vu, n'a qu'assez peu de chance de voir seulement le jour) –: dois-je pointer en ces conditions scripturaires très particulières l'influence de la très inquiétante époque où nous sommes entrés – dont ce (re)confinement en vigueur depuis le début de ce mois de novembre 2020 serait par exemple le *signifiant sanitaire* (mais, assez bizarrement, de cette pandémie je ne parviens guère à me soucier – peut-être à tort d'ailleurs) –; et « très inquiétant » de cette époque qui se manifesterait alors par cette cavalcade sur le papier des ultimes pages de ce présent livre? Ou bien faut-il voir en celle-ci quelque chose de plus profond à l'œuvre, et « quelque chose » qui ressortirait alors à des catégories tout à la fois plus hautes et plus secrètes – celles que je rassemble ici, peut-être faute de mieux, sous l'appellation de « dimension de (pur) scripturaire » (mais « dimension » dont, malgré tant de pages déjà consacrées à/aux analyse/affinage de sa « notion », je dois reconnaître que je n'en ai toujours pas cerné clairement les contours exacts et précis) –; mais « quelque chose » qui, en tout cas, me fait voir le moment où, étant enfin parvenu à mettre un terme à la rédaction (peu ou prou échevelée) de ce *Champ profond*, je me mettrai à celle de ce *Milieu doré*… comme une sorte de terre promise-scripturaire dans l'élément de laquelle aura loisir de se *calmer* la fièvre (du même nom) qui me tient présentement (et en effet, assez étrangement, lorsque j'imagine cette nouvelle rédaction – qui devrait normalement intervenir/coïncider avec le début de cette (pourtant encore inimaginable) année 2021 (dans à peine une quarantaine de jours maintenant) –, je la vois comme épousant un fil (scripturaire) nettement plus apaisé et bien moins inquiétant – peut-être parce qu'alors, composant (presque sereinement) le dix-huitième tome de mon « grand récit », j'aurais l'impression d'en rédiger, en cette forme lente et grave, l'*ultime contrepoint*).

« N'eus-je jamais une (vieillesse) aimable, héroïque, fabuleuse à écrire sur des feuilles d'or? » – où l'on voit que la sentence (à peine modifiée) de Rimbaud peut s'appliquer au (futur) scripteur de ce « Milieu *doré* » (est-ce en référence inconsciente à celle-ci – à l'admirable signifiant de ces/ses

« feuilles *d'or* » – que m'est venue récemment l'idée de son titre (lui-même « doré ») – plutôt donc qu'à celle de la plus explicite citation de Hölderlin ?) – ; et quel scripteur en effet, parvenu tout au bout de la rédaction de son « (grand) récit », ne rêverait de passer son (grand) âge à la composition de l'« ultime contrepoint » de quelque chose comme un/ce « Milieu *doré* »: tant il apparaît au moins clair à celui de cette *Profondeur* que le signifiant de cet « or », à partir d'un moment de l'écriture de celle-ci, doit nécessairement accompagner/baigner, en cette tonalité de *non*-urgence (scripturaire) enfin conquise, une telle composition ? Un autre poète, lui aussi sur la fin de sa vie : allant jusqu'à en faire inscrire la *consigne fabuleuse* sur sa stèle funéraire, disait (lui aussi) n'avoir jamais rien fait d'autre, dans le cours de celle-ci, que de « cherch(er) l'*or du temps* »; et « (re)cherche » dont je vois bien que, dans mon cas, elle ne pourra prendre que la forme, dans à peine quelques semaines à présent : quand j'en aurai fini avec l'écriture « cavalcadante » de ce *Champ profond*, de la rédaction peu ou prou quiète et sereine – parce qu'enfin affranchie de cette *urgence scripturaire* (qu'illustre encore justement, en sa tonalité de radicale *in*-tranquillité, celle de ce *Champ* – mais patience : il n'y a plus que pour quelques semaines… et quelques centaines de pages manuscrites) –… de quelque chose comme un tel *Milieu doré*: tome dix-huitième et de toute façon *terminal* du « grand récit » de cette/ma *Profondeur* (mais « terminal » on le comprend, non tant parce qu'il sera/serait le « dernier » de celle-ci, que parce qu'il s'écrira lui, contrairement à tous les autres qui l'avaient précédé, dans la tonalité « dorée » d'une essentielle *tranquillité scripturaire* – quand, pour ce/son scripteur attelé à ce/son manuscrit comme infini/éternel, plus rien en vérité *ne pressera*: ce qui, comme on l'a vu, n'est pas encore le cas de celui de ce (présent et dix-septième) *Champ profond*… mais, si tout se passe bien et comme pré-vu (?), le sera dans à peine quelques semaines et quelques petites centaines de pages). Mais où l'on comprend aussi pourquoi, dans sa « consigne fabuleuse »: qui peut-être, après tout, se souvenait de celle rimbaldienne de ce « écrire sur des feuilles d'*or* », André Breton (puisque c'était lui) a eu l'idée d'associer ce signifiant de l'« or » à celui de cette dimension du « temps » – si tant est que celle-ci ressorte elle à la catégorie de ces « signifiants » (j'aurais pour ma part tendance à croire que non – pour ce que c'est bien plutôt l'inverse qui, ordinairement, se produit) : parce que, peut-être, cet « or du temps » qu'il disait toujours et incessamment « chercher » – et même semble-t-il au-delà de la/sa mort (puisque l'inscription exacte gravée sur sa tombe est celle d'un « Je cherche l'or du temps » – et non par exemple celle d'un « *J'ai cherché*

l'or du temps) – n'est rien d'autre que cette *tonalité d'essentielle tranquillité scripturaire* qui, vers la fin de la vie des scripteurs, baigne nécessairement, comme justement en un « milieu *doré* », les écrits, (enfin) affranchis de cette urgence (du même nom), qu'alors, pour ce qu'ayant (enfin) aussi pénétré dans cette période « aimable, héroïque, fabuleuse » (de leur/ce grand âge), ils composent. Cet « or du temps », bien sûr, le poète Breton, dans la mesure où, en tant qu'encore « (strict) littérateur »: fût-ce en cette guise « surréaliste-débridée », il ne disposait pas de la notion de ce « (pur) scripturaire », devait forcément l'associer à l'exercice de la *poésie* – qui est la forme/le nom, certes déjà merveilleux mais encore (trop) littéraires/(insuffisamment) scripturaires, d'un certain traitement du langage (écrit) –; mais où l'on voit que, si l'on applique cette même image à, cette fois-ci, la « dimension de ce (pur) scripturaire » que *moi* je dis, alors il vient que cet « or du temps » n'est rien d'autre que le *nom* de ce climat de tranquillité/non-urgence (scripturaires) dans lequel, lorsque j'aurais enfin mis un terme à ce « livre de l'in-tranquillité » (Pessoa) qu'est ce *Champ profond* – et par le même mouvement : entamé la rédaction de, cette fois-ci, le « livre de la tranquillité (scripturaire) » que sera/devra être ce *Milieu doré* (son écriture lente et grave – en laquelle *rien* « ne pressera plus »: pour ce que *tout* s'accomplira désormais dans l'unique élément de ce « doré (tranquille) du temps » –, j'aurais loisir de vivre enfin… cette « (vieillesse) aimable, héroïque, fabuleuse » (l'« or du temps », pour conclure, n'est donc rien d'autre que « tranquillité (de ce même temps) – à condition de prendre cette expression en son sens (purement) *scripturaire*).

Chose étrange à constater (relisant le développement qui précède – sa méditation du signifiant de l'« or » et de ce/son « doré »: comme le « milieu » du même nom) : ceci que, désirant désormais achever *le plus rapidement possible* la rédaction de ce présent/« cavalcadant » tome de mon « grand récit », j'en suis presque déjà venu à commencer de rédiger son suivant – comme si l'écriture de ce *Champ profond*, se précipitant vers sa fin prochaine et pour ainsi dire « emportée par son élan (scripturaire) », s'était déjà mise à *déborder* sur celle de ce *Milieu doré* (dont pourtant j'ai bien précisé que, hormis son titre, j'ignorais à peu près tout (encore) de ses contenu-et-propos) –; par quoi peut-être, lorsque j'entrerai (enfin) dans la rédaction effective de ce (futur/dix-huitième) tome de cette/ma *Profondeur*, la seule différence qui se marquera avec la fin de son (précédent/dix-septième) tome relèvera, non

tant de l'ordre du « pensif »: puisque le contenu « objectif » des deux sera à peu près le même, que de celui de la *tonalité* dans laquelle le « même » de ce contenu sera exposé: cavalcadante et inquiète pour le premier, lente et grave pour le second (un peu comme dans le dernier contrepoint de *l'Art de la fugue* où, à un mouvement plutôt rapide et enlevé, succède celui, presque pathétique en ses (justement) lenteur-et-gravité, du dernier, lui, *inachevé* – alors que nous sommes pourtant censés être dans le développement *de la toujours même fugue*: celle donc/peut-être, par correspondance métaphorico-scripturaire, de la rubrique de ce « Recherche extrême »… qui elle aussi est censée comporter trois « tomes-mouvements »). C'est donc uniquement « à l'oreille (scripturaire) » que l'(hypothétique) lecteur (peut-être même pas eu des livres publiés – « sur manuscrits »: si tant est que mes héritiers et autres « ayant-droits » ne les jettent ou ne les égarent pas!) des ultimes tomes de mon « grand récit » devra reconnaître la différence entre, par exemple, celui dix-septième de ce *Champ profond* et celui dix-huitième de ce *Milieu doré* – puisque celle-ci ne résidera ni dans leur contenu respectif ni même d'ailleurs dans leur « manière » (pour ne pas user ici du mot de « style » – notion encore trop « littéraire »… et de toute façon aussi peut-être, dans mon cas, et à tout prendre, quelque peu prétentieuse…) –; ce même lecteur que j'imagine lisant dans la continuité les tomes 17 et 18 de ce/mon « grand récit », se disant par exemple: « C'est bien toujours le *même livre* sauf que ce n'est plus le même *scripteur* – celui-ci (*Champ profond*) ayant été composé par un pressé par l'urgence scripturaire (et pour cela: tout à la fois inquiet et passionné), tandis que celui-là (*Milieu doré*) l'a été par un autre, lui libéré de cette même urgence (et pour cela, lui, tranquille et serein) –; si bien aussi que, bien que lisant deux ouvrages qui apparemment se ressemblent comme des frères jumeaux-scripturaires, je vois (bien) en même temps l'abîme de tonalité (du même nom) qui les sépare en vérité: pour ce que, tandis que le premier épouserait le mouvement de l'écriture d'un "livre de l'*in*-tranquillité", le second, lui, illustrerait plutôt celui de la composition d'un/du "livre d'*une* tranquillité" (scripturaire/(re)conquise). » Et en effet, moi le scripteur stressé-impatient (de con-clure) de ce présent *Champ profond*, lorsque, probablement dans quelques semaines: mettons au début de l'année 2021; j'entrerai dans la rédaction du tome dix-huitième et terminal de ce *Milieu doré*, je le ferai lentement et gravement, sans nullement « me presser »: comme si j'entamais tranquillement la rédaction d'un livre dont l'écriture pour ce que destinée de toute façon à demeurer *in-achevée*, m'apparaîtra comme devant durer l'éternité entière – et quand

on a l'*éternité entière* devant soi pourquoi éprouverait-on la nécessité de « se presser » (pour quoi se sentirait-on particulièrement inquiet et « stressé ») ? –; et sentiment d'une telle sérénité-tranquillité (scripturaires) enfin conquise d'autant plus prégnant que, très probablement, s'interposeront, entre la fin de ce *Champ profond* et le début de ce *Milieu doré*, les (re)lectures/corrections de ce *Bruit du temps* : dont l'énorme pile de feuillets, toujours posée devant moi tandis que j'écris ces lignes, en quelque sorte me *nargue* et me (ici le mot manque).

L'« or du temps » serait sa tranquillité en cette forme *scripturaire* : pour moi, un scripteur qui, s'enfonçant dans l'« âge cassant » (R. Char), passerait désormais ses jours à rédiger un livre infini et qui pourtant, comme le dernier contrepoint de *l'Art de la fugue*, peut s'interrompre à tout instant, et cela sans plus aucune *précipitation*, dans la tonalité (enfin conquise) de cette sérénité (de type elle aussi « scripturaire ») : celle que devra illustrer, si je parviens à la/le mener à bien, l'écriture de ce *Milieu doré*. De celui-ci, Hölderlin dit que, pour l'avoir seulement *une fois* traversé en rêve, il n'a plus cherché ensuite, durant le reste de sa vie entière, qu'à tenter de rééditer cette expérience étrange et fabuleuse : l'exercice de la poésie, en ce sens, n'ayant rien été d'autre, à ses yeux, qu'un *moyen* (parmi d'autres) pour parvenir à ce but – pour explorer à nouveau la « scène (unique et) primitive » d'un tel *traumatisme merveilleux* –; même si je crois, chez ce poète, celui-ci ne s'est jamais renouvelé (et peut-être parce que, c'est du moins mon hypothèse, n'étant justement « que » ce « poète », il a cherché à opérer un tel retour-à – l'expérience de la traversée de ce « milieu doré » – en un mouvement peu ou prou encore « littéraire, trop littéraire » – l'exercice de la poésie ! –: sans chercher à devenir le « (pur) scripteur » que je dis… et que j'espère bientôt être – quand du moins, tout au bout de la rédaction de mon « grand récit », j'entrerai les yeux grand-ouverts dans l'écriture de son dix-huitième et terminal tome : celui donc fort logiquement intitulé *Milieu doré*). Mais que sera au juste ce livre (l'étrange étant ici, on le voit, que, bien qu'étant pour l'heure tout à fait incapable de répondre à cette question, le scripteur de ce *Champ profond* (en voie rapide d'achèvement) *vit déjà* à la lumière de ce « livre à-venir » – qui pourtant n'existe pas encore… mais dont la présence dans un futur (purement scripturaire) fait *déjà venir* les lignes que je rédige présentement comme des sortes de « prolégomènes à toute rédaction d'un ouvrage »… dont leur auteur ne connaît encore que le titre « doré ») ?

Tout se passant ici comme si le livre « à-venir » de ce *Milieu doré*, bien que n'ayant pas été encore (effectivement) composé, *existait déjà* par la lumière « dorée » de son seul *titre* – celui que j'annoncerai enfin, en remplacement de la mention de cet « *Être et sang* (en préparation) », lorsque je corrigerai la « rubrique du même auteur » de ce *Bruit du temps* – ; et qui ne comprend par là que cette (pure) « lumière »; comme étrangère à la catégorie du devenir temporel-vulgaire : puisqu'elle semble pouvoir *remonter dans le passé*, est tout le « scripturaire » (que je dis) : *cf.* à ce propos l'anecdote du peintre Braque qui, répondant à un quidam qui lui demandait d'où venait la lumière du tableau qu'il contemplait, lui disait qu'elle « venait d'un *autre tableau* » (ce pour quoi aussi, dans cette perspective, une des questions que je me pose en ce moment concerne le *choix* de l'« illustration de couverture » de ce futur *Milieu doré* – alors que, d'un point de vue (strictement) temporel-lo-éditorial, il est clair que, sur le sujet d'un tel « choix », rien ne presse vraiment (!) : même si je vois bien que, lorsque j'entrerai dans quelques semaines (?) dans la rédaction (effective) du livre éponyme, j'aimerais bien disposer, *au moins et déjà*, d'un titre (c'est fait) et d'une « illustration de couverture » (encore à déterminer) ; et cela parce que je sais d'expérience que, bien souvent, c'est uniquement muni de ce seul *viatique*, que je suis entré dans l'écriture des tomes précédents de cette *Profondeur*). Mais où l'on comprend par ces considérations (qui sont donc autant de « prolégomènes à toute (rédaction) possible » de ce futur *Milieu doré*) que cette « (pure) lumière du *scripturaire* » que je dis vient elle aussi, comme celle (qu'elle purement *picturale*) qui baigne le tableau (de l'anecdote) de Braque, d'un *autre livre* – à ce bémol que ce « livre », contrairement à l'« autre tableau » qu'évoque Braque, *n'existe pas encore* (étant situé non tant dans un autre espace (pictural) que dans un *autre temps* (scripturaire) – que dans un « à-venir » qu'il revient au scripteur, encore attelé à la tâche de l'achèvement de ce *Champ profond*, de faire-être ou non : lors qu'il entrera enfin (ou pas) dans l'écriture effective de ce *Milieu doré*) – ; tout se passant ici, on le voit, comme si, bien que travaillant encore (objectivement) à l'achèvement de ce (présent) *Champ profond*, la « (pure) lumière scripturaire » émanée de ce (futur) *Milieu doré* avait *déjà commencé*, en le mode d'une sorte de contamination (des mêmes noms), – scripturaire et « dorée ») d'envahir les pages que j'écris ici ; et pages qui, bien qu'appartenant encore (objectivement) à la rédaction (en cours d'achèvement) de ce *Champ profond*, acquièrent progressivement la belle couleur « dorée » d'un/du livre éponyme à-venir. Et n'est-ce pas une chose étrange que, bien que censé écrire (encore) un

certain livre : en l'occurrence ce tome dix-septième de ma *Profondeur*, je le fasse déjà *à la lumière* d'un autre : en l'occurrence celui dix-huitième de ce même « grand récit »; et cela comme si cette « lumière », bien qu'émanant d'un ouvrage (objectivement) encore à écrire, avait ce pouvoir, en ce mode donc « (purement) scripturaire », de *remonter le cours du temps* : pour commencer d'impressionner de sa belle couleur « dorée » les (dernières) pages d'un livre à la rédaction pourtant censée se situer *en amont* de celle de l'ouvrage, lui encore situé dans l'*à-venir* : « en aval » de l'énorme fleuve de ma *Profondeur*, dont elle émane (ce que je peux encore exprimer en écrivant que, tout en procédant dans le *présent*, à l'écriture de ce *Champ profond*, la lumière (scripturaire) à laquelle je le fais appartient, elle, déjà à l'*à-venir* – celui que « fera-être » (ou pas) l'autre rédaction de ce *Milieu doré*… qui, bien que non encore (pratiquement) effectuée, influence déjà de la couleur (« dorée ») de son seul *titre* l'écriture (en cours d'achèvement) de ce/son tome présent/précédent).

Ce qui ne veut pas dire que, procédant (apparemment/encore) à l'écriture de ce *Champ profond*, je suis (en fait/déjà/passé à celle de ce *Milieu doré* – plutôt ceci que la « lumière (scripturaire) » à laquelle j'avais jusque-là rédigé ce tome entier/présent a commencé de « tourner » (comme on dit par exemple, lorsque vient le soir, de celle du soleil) –; et « tournement » qui fait que la tonalité de cette même lumière (« scripturaire » – à la lueur de laquelle avait été rédigée la quasi-totalité de ce *Champ profond*) se voit progressivement remplacée/subvertie-par une autre plus crépusculaire et (donc) « dorée »: celle qui présidera elle, lorsque j'en aurai effectivement terminé avec ce (présent) tome : sur lequel descend ce *soir scripturaire*, à l'écriture du tome suivant de ce *Milieu* (de la même « couleur »). Où l'on voit par là que ce que j'appelle ici la « dimension de ce (pur) scripturaire » (et dont, jusqu'ici aussi, j'ai tant peiné à donner une définition à peu près satisfaisante) n'est peut-être rien d'autre que cet *élément* (ce « milieu ») où a loisir de se propager la *lumière* (« dorée ») du même nom ; mais propagation dont le mode (peu ou prou) paradoxal – celui, en quelque sorte science-fictif, du mouvement d'un « *à rebrousse-temps* » (le titre, on s'en souvient, d'un roman de Dick) – permet à son scripteur de rédiger les divers/nombreux tomes de son « grand récit » à partir-de/dans la lumière-d'*un*… qu'il n'a pas encore écrit : *inversant* par là le cours vulgaire-littéraire du temps normal de l'écriture (de présent vers à-venir) en un autre, lui, atypique-scripturaire

(d'à-venir vers présent) ; et « inver(sion) » qui fait venir le « grand récit » entier de cette/ma *Profondeur* comme, en effet, un « univers-en-soi »… dont l'espace-temps (scripturaire) serait baigné par une/la lumière (du même nom) émanant de son *dernier tome*: de ce (bien intitulé) *Milieu doré* pourtant encore non-écrit/(pour ce que) situé dans un à-venir (qui peut-être *ne sera jamais*). Si bien que l'impression d'étrangeté et de vertige (que j'ai brièvement évoquée plus haut) qui accompagne la rédaction des pages terminales de ce *Champ profond* vient peut-être uniquement de la sensation, que j'éprouve à les écrire, d'un « à-venir » présentement en train de se *ruer vers moi*: à la manière d'un rayon lumineux-scripturaire qui, à l'inverse de ceux « littéraires » de la physique « classique » et de ses « petits traités », proviendrait lui d'un autre livre/autre « tome-galaxie »… encore à écrire ! En ce sens, il faut donc peut-être renoncer au schéma (temporello-vulgaro-littéraire) qui veut que ce soit la (présente) écriture d'un/de ce (présent) livre qui ouvre celle (future) de (futurs) livres… et par exemple adopter celui, cette fois-ci : temporello-atypico-scripturaire, qui, à l'inverse, poserait que ce sont justement les écritures de ces livres-là (futurs et non encore écrits) qui susciteraient celles de ceux qui les ont précédés ; mais adoption d'un tel schéma fantastico-scritpuraire) qui, on le comprend, ne peut fonctionner que dans le cadre plus général de la rédaction de quelque chose comme un « grand récit »: dont seul la composition (unique et scripturaire) de ses tomes (divers et nombreux) peut infirmer le schéma d'une telle succession « littéraire » (ce pourquoi, par exemple, l'accumulation d'un grand nombre de « petits traités » par un auteur ne suppléera jamais à la rédaction par le même d'un unique « grand récit » – pour ce que, entre ces « petits traités », aucune lumière de ce type « scripturaire » que je dis ne saurait vraiment circuler : par ce que cette lumière, pour se propager en le mouvement d'un tel « à rebrousse temps », a besoin de le faire dans l'élément même/« milieu doré » de ce « (pur) scripturaire »). Cette lumière émanant du dix-huitième et dernier tome de mon « grand récit » baignait en réalité de sa clarté « dorée », depuis son début, l'espace-temps (scripturaire) de celui-ci ; mais voici que c'est seulement maintenant, par la rédaction des pages terminales de son dix-septième, qu'elle commence de se *visualiser* explicitement/clarté : envahissant tel un *fluide d'or* venu de l'à-venir l'écriture de ce (présent) *Champ profond*; et cela à la manière d'une compensation merveilleuse-providentielle qui dissiperait comme *magiquement* toutes les menaces et autres raisons de dés-espérer (de son époque) qui s'appesantissent actuellement sur son scripteur (je crois que

j'ai fini par trouver une possible illustration de couverture pour le tome terminal de ce *Milieu doré* – qui pourrait être la toile « Le baiser » du peintre viennois Klint : dont le souvenir (assez vague) que j'en garde se présente en effet à moi (la robe du personnage féminin de ce tableau) comme une sorte de *tâche d'or*).

Mais dans quelles conditions pourrait s'effectuer la rédaction de cet ultime tome – l'autre soir, discutant au téléphone avec un ami, celui-ci me confiait sans ambages que, s'il en avait les moyens, il quitterait immédiatement ce pays pour un autre où, du moins, il aurait la garantie de « ne trouver ni mosquées ni musulmans » (il pensait à l'Amérique du Sud – et même plus précisément, je ne sais pourquoi, à l'Uruguay ou au Paraguay) –; à quoi je lui répondais que, bien qu'étant tout aussi pessimiste que lui sur la situation réelle de notre pays : « le seul, dit Renaud Camus dans un de ses *tweets*, dont on peut être nostalgique sans avoir à le quitter », je n'avais nullement l'intention de céder la place – à tout le moins *sans combattre* (dût-ce en ce mode encore scripturaire – mais qui pourrait bien, au vu de la rapide dégradation du cours des choses, prendre d'autres formes : plus pratiques et moins « spirituelles »!) –; et conversation qui m'en rappelait soudain une autre que, il y a cette fois-ci un mois ou deux, j'avais eue avec un autre ami me disant lui s'intéresser de très près à certains « groupes » et autres « milices » de citoyens « souchiens » qui déjà, selon ses dires, s'organisaient (secrètement) par tout le territoire : toujours en vue de cet « affrontement terminal » qui, de toutes évidences : avec le très constatable délitement de la puissance étatique-régalienne, nous pend au nez (même si en même temps je vois bien que les premiers qui, tels les *rats néo-progressistes* qu'ils sont en vérité, quitteront le navire France/Europe seront ceux que le même R. Camus appelle les « amis du désastre »; c'est-à-dire ceux qui, jusqu'au dernier moment : celui donc de leur effectif départ pour des contrées plus (idéologiquement/civilement) clémentes, auront contribué, par leur déni de tout « réel objectif », à cet affrontement terminal en forme de guerre civile ethnique-confessionnelle – *cf.* notamment dans le *Guérilla* de Laurent Obertone, la scène (somme toute assez « jubilatoire ») où l'on voit l'un de ceux-ci se faire assassiner dans une sorte de « maison close » la veille de son envol pour les États-Unis : je ne sais quel intellectuel néo-progressiste/« islamo-gauchiste visait au juste le romancier, mais il est en tout cas clair qu'il a pris beaucoup de plaisir à imaginer cet épisode). Il me faut

donc, pour répondre à la question qui ouvre ce développement, me figurer dans quelques années (peut-être moins) en scripteur qui, tel Montaigne rédigeant ses *Essais* en plein cœur d'(autres) « guerres de religion », écrira lui son *Milieu doré*… tandis que d'autres bandes, selon, « islamistes » ou « souchiennes » sillonneront la campagne où il composera, tout à la fois inquiet et (passionnément) attentif, l'ultime tome de son « grand récit »: pour ce que, on le sait, un des traits de toute « guerre civile » est de ne plus épargner aucun lieu (aussi « reculé » et soi-disamment tranquille soit-il) ni « aucune » personne (aussi pacifique et détachée fût-elle… de toute cette actualité violente) (*cf.* aussi, dans ce même *Guérilla*, l'épisode où un groupe de terroristes musulmans massacre la population entière d'un village de la France profonde-périphérique – désirant d'évidence, par ce *remake* (tout à fait gratuit) de la tuerie par des S.S. d'Oradour-sur-Glane, impressionner durablement/atrocement l'opinion publique: puisque c'est là en effet le but de tout « *terro*risme » en quelque guise qu'il se manifeste)… Ces (très sombres et très pessimistes – le mot est faible!) considérations ont été, je l'avoue, inspirées par de récentes révélations au sujet des circonstances exactes de l'assassinat de Samuel Paty – cet enseignant, faut-il le rappeler, *décapité au couteau de cuisine pour avoir simplement fait son travail* (la formule est certes atroce, mais il est bon, dans un temps où, pour ne pas « stigmatiser » (on sait qui), on se refuse à nommer les choses, que parfois « un chat soit appelé un chat »… et une décapitation en règle, une décapitation) –; et révélations qui ont notamment montré que cet infortuné professeur, bien loin d'avoir été la victime de quelque loup solitaire/musulman/tchétchène: relevant probablement, comme dirait sans doute l'ineffable Todd, « de la psychiatrie », s'est tout au contraire retrouvé, durant les quelques jours qui ont précédé son *martyre*, au centre d'un« réseau » de nombreux individus où se conjuguaient la *férocité* des uns (celle bien sûr des islamistes qui, en le poursuivant de leur haine sur internet, l'ont clairement/internautiquement désigné à son tueur), la *cupidité* des autres (celle de ces élèves qui, pour dit-on quelques centaines d'euros, ont permis à ce tueur d'identifier sa (future) victime)… sans oublier ce qui est à mon sens la chose la plus grave et la plus répugnante de toute cette lamentable affaire – à savoir: la *lâcheté* quasi-générale de l'entourage de ce pauvre Paty (à commencer par celle, comme institutionnelle, de l'administration de son propre établissement – dont on sait bien que le maître-mot, en ce genre de circonstances, est toujours celui d'un « surtout pas de vagues ») –; où l'on voit en tout cas qu'en cette affaire – pareille à une sorte de *sombre miroir* de

la situation de notre société – le vrai et seul « solitaire » a bien plus été sa victime (enseignante) que son bourreau (musulman) : Samuel Paty est peut-être mort décapité… mais d'abord il est mort *très seul* (et j'avoue pour ma part que, de tous les éléments qui composent ce (triste/dramatique) « récit des derniers jours de Samuel Paty » – dont les derniers *mails* témoignent qu'il sentait bien se refermer sur lui l'étau fatal (qui allait conduire, en ce mode barbare, à sa mort programmée-annoncée) –, celui de cette solitude absolue, face à cette même mort et, à la haine qui l'a provoquée, est encore celui qui me désole et m'indigne le plus).

Or qu'ont fait depuis ceux que je flétris plus haut du nom de « *rats* néo-progressistes » – pour ce que je prévois que, si les choses tournent vraiment mal en ce pays : quand par exemple une tragédie telle que celle de la décapitation de ce professeur se reproduira désormais chaque mois (voire : chaque semaine), ils seront en vérité les *premiers* à quitter le navire (de ce pays) –, hormis bien sûr verser des larmes de crocodiles sur le sort de l'infortunée victime »? – réponse : à peu près rien (comme leur indignation – d'ailleurs : toute médiatique – est vite retombée ; et comme ils se sont empressés de passer à d'autres sujets d'actualité : assurément moins dérangeants pour leur bonne conscience/« bien-pensance » d'idéologues néo-progressistes – la covid ! le procés-Daval ! la défaite électorale du candidat « populiste » outre-Atlantique ! etc.) ; même si, parmi les illustrateurs les plus débridés de cette idéologie du néo-progressisme/« politiquement correct », certains, on le sent bien, n'en pensent pas moins – à preuve : l'étrange intervention, durant une séance du conseil municipal de Paris, de cette représentante du groupe E.E.L.V., et appartenant de ce fait à la majorité dirigée par Anne Hidalgo, demandant que soit appliqué à la décision (que venait de prendre ce conseil) de donner le nom de Paty à un lieu de la capitale, un certain règlement qui exige que, pour qu'une telle décision « toponymique » prenne effet, un délai de cinq années soit observé –; et intervention qui a étonné et indigné à peu près tout le monde : y compris même la maire Hidalgo (d'ailleurs elle-même à l'origine de cette initiative – ce qui, je crois : cette indignation chez une représentante quasi-archétypale de ce néo-progressisme, est assez dire) ; mais intervention qui, dans le fond, en dit long sur la profondeur des errements de cette idéologie du même nom : cette militante écolo-islamo-gauchiste pensant peut-être que donner le nom de Samuel Paty à une rue de Paris pouvant être vécu comme

une « provocation » par une (certaine) « communauté »; voire même (allez savoir) jugeant *in petto*, pour ce que sans doute « il faut se garder de gouverner sous le coup de l'émotion »: ce que font pourtant ces gens lorsque l'actualité, cette fois-ci: quoique, je le crains, de plus en plus rarement, va dans leur sens, qu'on n'avait déjà accordé que *trop d'importance* à cette affaire… dont la mémoire, si elle était ainsi prolongée en ce mode toponymique: le changement de nom d'une rue ou d'un lieu de Paris, risquait d'aller dans le toujours même sens d'une « stigmatisation » (de la toujours même « minorité ») – et d'ailleurs, à ce titre, je me demande bien quelle mention figurera (pour la postérité) sur la plaque portant le nom de Samuel Paty: « professeur mort pour la liberté d'expression » ou « enseignant décapité par un fanatique musulman pour avoir fait son métier » (difficile on le voit, en nos temps de « politiquement correct » cauteleux, de trouver les mots qui ne fâchent personne/ne « stigmatisent » aucune communauté) –; tant il est difficile parfois de passer sous les têtes (plus ou moins délirantes) de toute cette militance néo-progressiste: celle qui prétend dans le fond aujourd'hui apposer le label du « politiquement correct (ou pas) », non plus seulement sur les idées (et les hommes qui les partagent), mais aussi *sur les événements* (étant clair que, dans cette perspective, la décapitation d'un professeur par un islamiste pour ce que risquant d'alimenter cette fameuse « islamophobie »: qui semble être comme l'*unique cible* de cette militance, ne va pas dans le sens de ce « correct » – à moins bien sûr de la présenter comme l'a fait outre-Atlantique l'immonde organe de ce *New-York Times*: voulant la regarder d'abord comme une énième preuve du « racisme systémique » de la police française… ayant abattu sans sommation, suite à une « rixe au couteau », un représentant de la minorité islamo-tchétchène)… Jadis, s'étaient les *hommes* qui étaient, selon, islamophobes ou homophobes, ou misogynes, etc. – aujourd'hui, ce sont les *événements* qui le sont! –: ce pourquoi, face à ceux-ci, les illustrateurs de cette idéologie du néo-progressisme, avant de les présenter dûment-médiatiquement, toilettés, à l'opinion publique, ont pris coutume de les soumettre (préalablement) à une sorte de « tri-sélectif/idéologique » où l'« ivraie » de l'actualité qui va dans le sens contraire-à ce néo-progressisme sera impitoyablement séparé du « bon grain » de celle qui, elle, va dans l'autre sens; même si, je suis au regret de le constater, la balance entre cet « ivraie » (réactionnaire) et ce « bon grain » (progressiste) penche de plus en plus en faveur du premier; et qu'arrivera-t-il quand le fléau de cette *sanction du réel* n'indiquera plus que le (ici le mot manque) de la teneur réactionnaire de ce « réel » (eh

bien peut-être sera-ce le moment pour tous ces intellectuels/médiatiques néo-progressistes – comme il arrive au personnage du roman d'Obertone (sauf que lui se fait assassiner – douce mais hélas ! fictive revanche) – de *quitter un pays* que leur délire idéologique, par la pratique incessante de ce « déni du *réel* » et de sa sanction, aura conduit à l'abîme de cette guerre civile ethnico-confessionnelle – non sans peut-être une dernière fois, juste avant de prendre la route de leur exil « doré », dénoncer les « milices fachistes » et autre « ligues factieuses » qui elles, en cette guerre (du même nom), seront déjà engagées : pour tenter si possible de réparer les conséquences qu'avait engendrées la politique pratiquée, durant les dernières décennies, par ces/nos « amis du désastre ».

Il semble d'ailleurs que cette *vermine néo-progressiste* – de plus en plus mise à mal dans ses certitudes idéologiques par l'évolution rapide et toujours plus catastrophique de notre société (dont certains de ses représentants, comme je le raconte dans les pages de cette *Profondeur* consacrées à l'analyse de la révolte des « Gilets jaunes », ont déjà, de cette marche à l'a-bîme, senti passer le vent du boulet) – ne retrouve aujourd'hui quelque vigueur que lorsqu'il s'agit pour elle de se livrer, en ce mode « pavlovien » dont j'ai montré qu'il était un des traits distinctifs, par rapport justement au progressisme de ses origines, de ce *néo*-progressisme, à sa *vieille passion* anti-catholique : dont je vais maintenant donner un exemple étonnant, récent et (bien sûr) médiatique. C'était l'autre soir, sur je ne sais plus quelle chaîne télévisée d'informations permanentes : pourtant de réputation plutôt « droitière-modérée » (mettons : de « centre-droit » – si tant est qu'une telle catégorie, à notre époque de toute façon « extrême » (dans un sens comme dans l'autre), ait encore quelque sens), au cours d'un débat consacré aux manifestations de certains fidèles catholiques demandant, en cette période de (re)confinement, la réouverture des églises ; et débat durant lequel mon attention (jusque-là je l'avoue assez peu mobilisée – pour ce que sans doute l'intermittent de la pratique du culte catholique que je suis ne se sent qu'assez peu concerné par cette fermeture des églises… et donc, tout de même, par ce qui ne constitue rien d'autre qu'une privation/interdiction du Sacrement de l'Eucharistie : peut-être après tout, « concerné », devrais-je l'être un peu plus !) fut tout à coup attirée par une intervention presque *colérique* du médiatique Laurent Neumann qui, visiblement indigné par la revendication sanitario-religieuse de ces fidèles : dont il jugeait pour

sa part les manifestations (sanitairement) « irresponsables », risqua sur le plateau cet étonnant, et à mon sens : parfaitement débilo-sophistique, argument : « Moi j'ai la religion du football, est-ce que c'est pour ça que je vais demander la réouverture des stades ? » (et de poursuivre, prenant à témoin les autres participants de ce *talk-show*, avec les exemples des « religions », selon, « du livre », ou « du théâtre » – « Christophe (Barbier) à la religion du théâtre, est-ce pour cela qu'il va demander la réouverture des salles ? », etc.) – et du coup, au spectacle de tant d'ignorance (satisfaite) et de bêtise (dialectico-théologique), c'est moi, l'innoncent-tranquille spectateur de cet insignifiant débat, qui ait commencé de monter sur mes grands chevaux : ma colère n'ayant sûrement pas été clamée par l'autre phrase, entendue un peu plus tard dans la même journée, d'un Luc Ferry, désapprouvant lui aussi apparemment ces manifestations catho-irresponsables, et qui n'avait trouvé pour les condamner que cet argument que « la messe n'est pas dans les Évangiles » (alors que bien entendu, dans celles-ci, l'un de leurs épisodes centraux est justement, lors du Jeudi saint, l'institution par le Christ Lui-même du Sacrement de l'Eucharistie – le noyau du rituel catholique de cette messe (« Vous ferez cela en mémoire de Moi ») –; même si apparemment le philosophe et ex-ministre, que j'imaginais plus cultivé et *moins con*, avait zappé ce « léger détail »). Quant à l'argument de Neumann, qui consiste peu ou prou) à mettre sur le même plan une *spiritualité* (peu importe laquelle) et une *passion* (pour, selon, le foot, les livres ou le théâtre, etc.), on voit bien qu'il ne tient pas un instant la route : pour ce que procédant tout entier en vérité d'un *abus*, en ce mode métaphorique : « la religion *du* football », *de langage*; mais « abus » dont le journaliste Neumann, l'assénant avec force et passion à un de ses contradicteurs, ne semblait même pas en percevoir la teneur proprement/totalement sophistique : ce qui en dit long sur l'*insigne bêtise* du personnage ; et pourquoi m'être donné la peine de rapporter ces deux anecdotes ? Peut-être parce que, à les considérer froidement, elles me semblent illustrer assez bien – ni Ferry ni Neumann ne pouvant être regardés comme des « islamo-gauchistes » (à la manière par exemple d'un Plenel ou d'un Mélenchon) – le fonds véritable de cette idéologie du néo-progressisme qui, en quelque guise qu'elle s'exprime : centre-droitière (Ferry) ou centre-gauchère (Neumann), a de toute façon perdu la notion de ce que peut/pouvait être un « esprit religieux »; c'est-à-dire celui d'un individu pour lequel « Dieu », qu'Il soit celui de l'islam ou celui du christianisme, *doit passer* avant tout autres considérations « humaines, plus humaines »: fussent-elles celle de cette responsabilité sanitaire présentement exigée des

citoyens par les autorités de ce pays en phase de (re)confinement. Et qui ne voit que les commentaires à la fois idiots et haineux que faisaient, à l'encontre de ces fidèles catholiques chantant et priant sur les parvis de leur église fermée : tout en respectant scrupuleusement les « gestes-barrière », les deux néo-progressistes de service : « Ils devraient donner l'exemple », relevaient encore de cet *aveuglement* : de cette incapacité à concevoir que, pour certains – qu ne sont pas tous des fanatiques ou des « intégristes » (ce que laissait bien sûr à entendre le cœur à l'unisson de tous ces médiatiques néo-progressistes) –, les *exigences spirituelles* (comme celles par exemple, dans le cas de ces catholiques, de recevoir ce Sacrement de l'Eucharistie) avaient de toute façon *préséance* sur celles plus (trop ?) humaines du respect des consignes sanitaires… mises en place au vue de leur simple *survie*.

Quel sens cela a-t-il de continuer de rédiger cette immense *Profondeur*, et alors que le *soir scripturaire* descend sur son livre et son auteur ; et alors aussi que tout, autour de celui-ci, se colore de cette lumière magique et « dorée »… qui sera bientôt celle, je parviens à venir à bout de l'écriture de ce (présent) dix-septième volume de mon « grand récit », à laquelle s'écrira son dix-huitième, terminal et éponyme *tome* ; et quel intérêt également pourra prendre le (très hypothétique) lecteur de ces pages, si elles paraissent seulement jamais, à parcourir ces considérations qui, comme autant de « vaisseaux de tropes », sautent ainsi de sujet en sujet/d'étoile en étoile/de tome-galaxie en tome-galaxie : l'autre jour un ami lecteur, actuellement plongé dans *L'Éternité et après*, et quoique me disant le plaisir qu'il prenait à cette lecture, se/me demandait tout de même quel *rapport* il pouvait bien exister entre ce tome douxième de ma *Profondeur* et les thèses initiales, développées dans ses premiers volumes, de celle-ci (que dira-t-il lorsqu'il en sera à lire – si cela arrive seulement jamais – les volumes qui composent la rubrique de ce « Recherche extrême »?!)? À quoi j'aurais pu répondre que cette (apparente) absence de « rapport » entre les divers tomes-galaxie de mon livre était dû au fait de l'*expansion* de son « univers-en-soi » ; et « expansion » qui, dans l'intervalle temporello-scripturaire qui sépare désormais les premiers des derniers tomes de cette *Profondeur*, avait pris une telle ampleur qu'elle pouvait en effet donner l'impression à un lecteur (étourdi) que ceux-ci n'entretenaient plus aucun « rapport »/fil de *sens* avec ceux-là – chose que pourtant je n'ai pas faite car alors il aurait fallu que j'*expose* à cet ami l'entièreté de ma théorie cosmologico-scripturaire (et nous étions

au téléphone) – ; et « exposé » que, pour cela, je préfère réserver aux pages du *Champ profond* que je rédige présentement/brosser (quoiqu'encore hélas ! trop sommairement) par le donner-à-lire (à un lecteur encore situé dans l'à-venir) de considérations telles que celles-ci : les tomes-galaxies de mon « grand récit » sont à présent en effet, si « pensivement » éloigné l'un de l'autre qu'ils peuvent donner l'impression à mon (actuel) lecteur d'être indépendants l'un de l'autre ; et pourtant, malgré cet immense/pensif/scripturaire é-loignement, ils appartiennent bien toujours au *même univers* (du même nom : pensif et scripturaire) : ce dont témoigne au moins le fait qu'ils continuent, du premier de cette (lointaine) *Europe* au plus récent de cet (actuel) *Champ profond*, de baigner dans la même *lumière scripturaire* (équivalent pour *mon* univers – celui « scripturaire » du « grand récit » de cette *Profondeur* – de ce fameux « rayonnement fossile » dans *notre* univers « physique » – dont la découverte par Penzias et [?] dans le cours des années 60 du siècle dernier est venue confirmer la théorie, encore en débat à cette époque, du « Big Bang » et de l'origine infiniment dense et chaude de ce même univers « physique »). Où l'on comprend par cette métaphore cosmologico-scientifique que, si les divers tomes-galaxies de mon « grand récit »/univers scripturaire sont effectivement très éloignés l'un de l'autre/peuvent sembler à leur (actuel) lecteur « sans rapport » entre eux, ce qui continue pourtant de les rassembler, c'est la *tonalité d'écriture* de ce « rayonnement fossile »-scripturaire dans laquelle chacun, tour à tour, est composé ; et « tonalité » qui, elle, est peu ou prou *toujours la même*: attestant au moins par là qu'il y eut une époque de la rédaction de ce/mon « grand récit » où tout le *contenu pensif* de ses multiples tomes-galaxies était rassemblé en un point infîme, quoiqu'aussi infiniment/« pensi(vement) » dense et chaud, de ce/mon « univers scripturaire ». Ce qui signifie également, on le comprend, qu'il importe dans le fond assez peu que les thèmes abordés dans les plus récents tomes-galaxies de cette *Profondeur* puissent apparaître sans lien évident avec ceux plus anciens de ce même et éponyme « grand récit » (comme s'en étonnait l'autre jour – d'ailleurs avec bienveillance – cet ami-lecteur actuellement plongé dans mon *Éternité et après*) ; et cela parce que ce « thème » quel qu'il soit et la « pensée » qui l'expose-et-développe ne pourront de toute façon que se déployer dans la (toujours même) lumière de ce « rayonnement fossile »-scripturaire… qui baigne l'entièreté de ce/mon univers (du même nom) : où l'on retrouve ici encore cette idée (déjà avancée dans le cours de cette/ma *Profondeur*) qu'un des *privilèges* qu'accorde le traitement en cette forme « (purement) scripturaire » du langage (écrit)

au scripteur attelé à la tâche de la rédaction de quelque chose comme un « grand récit » réside en ce fait que, à partir d'un moment de cette rédaction, et quel que soit le thème par celui-ci abordé, il ne peut plus être *hors-sujet*: ce « hors-sujet » qui, à l'inverse, constitue toujours un peu la hantise (dans le fond : très *scolaire*) des auteurs de « petits traités » (quand on écrit un livre « infini » – à tout le moins *parti pour l'être* – on comprend qu'il n'y a plus de « hors-sujet » qui tienne – et cela parce qu'en tel ouvrage, pour réciter une phrase qui, sous sa facture de boutade (« baba »), est plus profonde qu'elle n'en a l'air, « tout est dans tout, et réciproquement »).

Ce qui signifie aussi, on le comprend, que le scripteur de cette *Profondeur*, parce qu'il a désormais derrière lui l'immensité de l'espace-temps (scriptuaire) d'un univers (du même nom) : celui où se meuvent présentement les (bientôt) dix-sept tomes-galaxies entiers de son « grand récit », est parvenu en le *point* (de la rédaction de celui-ci) où il a loisir d'aborder n'importe quel sujet sans pour autant risquer de se retrouver dans le « hors-sujet » du « hors-monde ») de l'univers scripturaire/en expansion de son/mon « grand récit »; et cela parce que, quel qu'il soit le thème-étoile abordé ou le tome-galaxie rédigé par le « vaisseau de tropes » de celui-ci, ceux-ci (thèmes et tomes – étoiles et galaxies) bien qu'en apparence infiniment éloignés des « astres pensifs » précédemment cités dans le cours du même voyage (stellaire-scripturaire), ne peuvent qu'appartenir encore à l'univers (du même nom) : celui dont la rédaction incessante/« en expansion » de cette *Profondeur* a comme, dès son début, configuré les grandes lignes pensives et autres « fils de lumière » du/de son *sens* général. Et n'est-ce pas toujours ainsi que s'écrit quelque chose comme un « grand récit » – en ce mouvement (scripturaire) qui, à partir de l'explosion d'une *singularité* (du sens) conduit son scripteur jusqu'à l'extrême limite de l'espace-temps (lui-même scripturaire) de l'univers (de ce même « grand récit ») –; et voyage (stellaire) qui, de proche en proche : de tome-galaxie en tome-galaxie, l'amène, ce scripteur astronaute/herménaute, à rédiger un livre où, en effet, les anciennes catégories du « (strict) littéraire » – à commencer par celle de ce (si scolaire) « hors-sujet » – se voient, par le « (pur) scripturaire » que je dis, entièrement subverties et chamboulées (un livre qui donc, *prend au mot* la boutade – dans le fond très sérieuse et si profond – de ce « tout est dans tout, et réciproquement » – ce « réciproquement » ne disant en vérité rien d'autre que le processus par lequel un/le/ce *sens* a loisir de se mouvoir

et de se développer). Rédiger quelque chose comme un livre intitulé *Milieu doré* – tome dix-huitième et dernier de mon « grand récit » (si je parviens seulement à l'écrire) – ne sera donc rien d'autre que la tentative, par moi, de faire venir sur la page de son/mon improbable manuscrit l'*élément même*, impalpable, invisible et scripturaire, où « se meut-et-développe » ce *sens* qui baigne, de sa lueur « dorée »/rayonnement-fossile, et cela depuis son début, l'espace-temps entier de l'univers-en-soi de mon « grand récit »; et par cela on comprend aussi que ce *Milieu doré* ne pourra plus être pareil aux divers/nombreux « tomes galaxies » de cette *Profondeur* qui l'avaient précédé : pour ce qu'il sera lui, plutôt, le *livre-foyer*, enfin identifié en sa nature « sainte », précieuse et « primitive », d'où ne cessait d'émaner, durant le cours entier de la rédaction de ce/mon « grand récit », la *lumière pensive et scripturaire* à laquelle avaient été composés les autres tomes-galaxies de celui-ci – pour ce que lui, ce *Milieu doré*, ne…

sera fait que de pure lumière
Puisée au foyer saint des rayons primitifs

; et « pure lumière » dont on comprend aussi qu'elle n'est rien d'autre que celle qui, à partir de l'explosion initiale d'une singularité (de/du *sens*), continue de remplir de son « rayonnement fossile »-scripturaire l'univers entier de mon « grand récit »… Aujourd'hui, dimanche 22 novembre 2020, le temps était beau, clair et froid (pour la première fois ce matin : de longues traînées de gelée blanche dans l'herbe du jardin) ; et voici que, rédigeant les lignes qu'on vient de lire, je me disais que cette lumière-là, déjà *hivernale* en sa tonalité de blancheur, de dépouillement et de « pureté », n'était que le *surlignement* physique de l'autre clarté que mon livre « à-venir », si je parviens seulement à l'écrire, devra s'efforcer de dire : celle, invisible et scripturaire, de ce *sens* qui baigne, sinon l'univers « physique », du moins celui qu'a édifié la rédaction entière de mon « grand récit »; et lumière qui elle, à partir du « foyer saint de (ses) rayons primitifs »: celui que devra tenter de décrire/explorer ce même « livre à-venir », tisse invariablement/inlassablement ses « fils » (de *sens*) entre toutes choses de ce monde/tous « thèmes » abordés-par ma *Profondeur*. Et bien sûr rien n'empêche le lecteur de celle-ci, adoptant la position défendue par le philosophe Gabriel dans son *Le monde n'existe pas*, de *nier l'existence* de cette lumière (scripturaire) du *sens* (et cela d'autant plus facilement qu'elle est elle, contrairement à celle « physique », *invisible*) : en la faisant par exemple venir comme

une pure construction (poético-sémantico-illusoire) de scripteurs plus ou moins « intéressés »; et même peut-être en se contentant de faire observer que ce « sens » censé tissé ses « fils de lumière » entre toutes choses de ce monde, c'est en vérité *nous*, les créatures toujours peu ou prou en proie à leur névrose sémantico-scripturaire, qui, sans même s'en rendre compte, l'y introduisons – sauf que, même si c'était le cas, il n'en reste pas moins que, tant que nous demeurons ces *humains*: ces « créatures du sens », nous ne pouvons pas plus nous priver de sa lumière (scripturaire) que de l'air que nous respirons: par quoi envisager le projet (comme je le fais ici) de la rédaction de quelque chose comme un ouvrage (« à-venir ») qui s'intitulerait *Milieu doré* n'est pas plus vain et absurde que de… (ici le texte et le développement s'interrompent).

On peut certes toujours poser que, deux choses étant données: par exemple le réveil et le sucrier que j'ai devant moi sous les yeux (tandis que j'écris ces lignes), il n'y a aucune raison pour souscrire à l'idée peu ou prou *farfelue*, que leur « rencontre fortuite sur (ma) table (d'écriture) » obéirait à quelque nécessité sémantico-scripturaire… qui ferait que ce réveil et ce sucrier (comme le « parapluie » et la « machine-à-coudre » de Lautréamont – sur, eux, leur « table de dissection ») entretiendraient quelque « rapport » (quoiqu'invisible et encore à déterminer) entre eux – à moins de poser que ce « rapport » ne procèderait pas tant de leur nature de, selon réveil (qui « tic-taque ») ou sucrier (en faïence de Quimper) que de l'invisible élément/milieu sémantico-« doré » où ils baignent toujours-déjà: tout se passant ici comme si c'était *d'abord* la lumière (du/de ce sens) qui nous était donnée… et seulement *ensuite* la nature des « objets » qui, en ces même lumière/« milieu doré », sont venus se ranger (tout cela, je le crains, terriblement « platonicien » – poursuivons cependant…). Si bien alors aussi que rédiger quelque chose comme un livre qui s'intitulerait *Milieu doré* (à tout le moins: en envisager le projet – comme je le fais ici dans les pages terminales de ce (présent) *Champ profond*) supposerait de la part de son scripteur l'écriture d'un ouvrage où il ne s'intéresserait plus tant aux « objets pensifs »/thèmes qu'il aborderait en celui-ci (puisque, quand on écrit, il faut bien « écrire-de »… quelque chose)… qu'à l'élément sémantico-scripturaire dans le « milieu doré » duquel ces « objets » et autres « thèmes » apparaitraient (selon/suivant des circonstances elles, en effet, toujours peu ou prou « fortuites » – mais dont les survenue/« rencontre », du point de vue de ce

toujours même « (pur) scripturaire », on le comprend, *ne le seraient pas*).

Il est beau comme [citation de Lautréamont à retrouver]

Où l'on comprend par cette citation d'un célébrissime passage du *Maldoror* de Lautréamont que, pour son scripteur, le « fortuit » de telles « rencontre(s) » entre deux objets en apparence/*a priori* sans rapport – chez lui donc ce « parapluie » et cette « machine à coudre » (comme chez moi ce réveil et ce sucrier) – *n'existe tout simplement pas*: puisqu'il en procède de toute façon du « beau », c'est-à-dire cette dimension ou cet élément dont le rôle traditionnel-« esthétique » est de *mettre en exergue* le sens (forcément) à l'œuvre en toutes « rencontre(s) » entre objets (fussent-ils les plus prosaïques) de ce monde (où l'on comprend que la thèse du philosophe Gabriel – celle qui pose (donc) que « le monde n'existe pas » (c'est-à-dire que l'univers où nous vivons est entièrement régi par un pur « fortuit » (qui fait que la rencontre des choses entre elles n'est conduite par aucun (fil de) *sens*) – se voit entièrement détruite/dé-construite par le seul fait, que même un Gabriel ne saurait nier, qu'il existe du « beau » en ce monde – et destruction/déconstruction d'autant plus efficaces chez Lautréamont que, pour lui, tout se passe comme si, plus la rencontre entre deux objets apparaîtra comme « fortuite » (et la nature de ces objets parfaitement prosaïque), et plus le « beau » qui en surgira sera intense et puissant: preuve indéniable que, malgré la belle dissertation à forme « dé-négatrice » de Gabriel, nous vivons bien dans un *monde du/de sens* (et je vois bien à présent que j'aurais pu procéder de la même façon à cette démonstration par le moyen, cette fois-ci pictural, de l'analyse d'une « nature morte » de Cézanne – car comment expliquer par exemple, chez ce peintre, que trois pommes se battant en duel sur une assiette puissent déclencher de tels effets de « beauté »: sinon par l'hypothèse que la « rencontre (fortuite) » de ces (prosaïques) fruits sur leur plat de faïence baigne toujours-déjà dans le milieu pictural-« doré » d'un sens… dont notre *pictor* a su mettre en exergue les invisibles-picturales présence/prégnance).

Dans ce même *Le monde n'existe pas*, Gabriel, pour étayer la thèse (simple) qu'avance le titre de son livre, prend l'exemple d'une salle de restaurant dans laquelle, tandis que des clients dinent à leur table, une araignée, au-dessus d'eux: dans un angle (oublié) de cette salle, tisse sa toile; et le

philosophe, à partir de la configuration de la « rencotnre fortuite » entre cette araignée et ces convives attablés, de faire la remarque (apparemment : pleine de « (bon) sens ») que postuler qu'il pourrait exister quelque rapport (pour dire vite : « ontologique ») entre celle-ci et ceux-là – qu'ils pourraient donc, bien qu'occupés chacun à des tâches très différentes :tisser une toile ou dîner à une table, participer d'un même « monde de/du *sens* » – est une idée parfaitement arbitraire (et peu ou prou) farfelue (et en effet à première vue, hormis l'espace de cette salle de restaurant où a lieu leur « rencontre fortuite », on ne voit pas trop quel monde (de « sens ») cet animal et ces humains pourraient bien « partager » – et même dans le cas où certains, parmi les seconds, seraient ces métaphysiciens : quoique pour l'heure occupés, non tant à penser, qu'à… dîner). Et pourtant cette configuration araignée/clients imaginée par Gabriel pourrait bien, si quelque peintre ou poète s'emparait de son « motif », déboucher sur quelque monde (du sens) – où par exemple un poète aurait lieu d'écrire :

> *Il est beau comme la rencontre fortuite dans une salle de restaurant d'une araginée tissant sa toile et de dineurs attablés.*

(où l'on voit que le procédé poétique de ces « beau comme » inventé par Lautréamont – qui a tant impressionné, notamment, ses lecteurs/découvreurs « surréalistes » – peut en vérité s'appliquer à toute configuration et autre « rencontre fortuite » ayant lieu en ce « monde »: prouvant par là que, s'il existe, il ne peut être en effet qu'un (monde) de/du « sens »). Gabriel bien sûr, lorsqu'il rédige froidement la phrase qui sert de titre à son livre, ne nie nullement l'existence des choses (que celles-ci soient, selon, des araignées, des dineurs ou des restaurants, etc – ni même d'ailleurs la possibilité de rencontres fortuites entre elles) ; mais par contre ce qu'il récuse absolument, c'est cette idée de l'existence d'un « monde » où ces « choses » auraient loisir de tisser entre elles le fil de quelque « sens » que ce soit : il peut bien arriver qu'en ce/son (non-)monde des araignées et des dineurs, ou des parapluies et des machines-à-coudre, ou des réveils et des sucriers se « rencontr(ent) fortuit(ement) » – selon : dans une salle de restaurant ou sur une table de dissection, ou encore sur une autre d'xxxxx – il ne procèdera jamais de telles « configurations d'objets » la preuve de l'existence à l'œuvre en celles-ci d'un *sens* – et par suite : d'un « monde » (du même nom : de/du « sens ») –; mais affirmation que, comme on l'a vu plus haut, ne peut que détruire/déconstruire la série des « beau comme » de Lautréamont : étant clair que, s'il y a « beau(té) » en de telles « rencontre(s) fortuite(s),

il ne peut y avoir aussi que « sens » à l'œuvre en celles-ci ; et « sens » qui, de proche en proche : de salle de restaurant en « table de dissection », configure toujours-déjà un « monde »(celui dont Gabriel, pour sa part, prétend *nier* l'« exist(ence) »)… Où l'on voit aussi par là que l'écriture du tome « à-venir » de ce *Milieu doré*, si je parviens à emmener à bien (sinon « à bout ») la rédaction, devra peu ou prou épouser le mouvement inverse de celle du livre de Gabriel : celui en quelque sorte d'une « déconstruction de la déconstruction »… à laquelle procède ce philosophe pour détruire la thèse qu'il existerait toujours-déjà un tel milieu (doré)/élément (invisible) où le sens aurait loisir d'établir ses *fils de lumière* (Hegel) entre toutes choses (de ce même « monde »). Car si ce monde de/du sens « n'existe pas », alors il me sera impossible d'écrire quelque chose comme un tel *Milieu doré* – tome dix-huitième et terminal d'un « grand récit » (qui aura dès lors été rédigé en vain) –; puisque l'élément scripturaire dont ce monde et son sens sont censés être tissés, et unique « sujet » du tome (éponyme) de ce *Milieu doré, manquera* forcément ; et comment composer un livre dont le « thème-titre » – cet élément où le sens a loisir de tisser ses fils (et censé donc, selon Gabriel, « ne pas exist(er) ») – ne pourra, quasiment à chaque page, que *faire défaut*: où l'on voit aussi par là que ce qui, dans les autres tomes de ma *Profondeur*, pouvait encore *faire illusion* sera bien obligé, dans l'écriture cette fois-ci de celui qui les coiffe/coiffera tous, de *se montrer enfin* (si « Dieu » est ce *sens du sens* – dont l'espace de déploiement n'est rien d'autre que ce que j'appelle ici la « dimension de ce (pur) scripturaire » – alors, on le comprend, à un moment de la composition de ce *Milieu doré*, Il sera bien… (ici le texte et le développement s'interrompent – quoique non tant par manque d'idées ou de mots… que par crainte du blasphème)).

Peut-être après tout, en effet, que « le monde n'existe pas » – que ce que nous appelons ainsi n'est rien d'autre qu'une belle mais illusoire construction par laquelle nous, les créatures vouées-*au* sens, croyons déceler à l'œuvre en ce même monde un tel « sens » (alors que, comme l'a montré Kant, c'est nous qui l'y apportons – l'y « mettons » *a priori*) –; mais alors, si cela était : si, comme dit Proust, c'était « le néant qui était le vrai », comment expliquer, dans ce (non-)monde censé n'être qu'un « pur chaos phénoménal », certains effets *de beauté et de bonheur* (sont-ils eux aussi des illusions – du moins le saurai-je lorsque j'aurai commencé de rédiger ce/mon *Milieu doré*) – rappelons-nous ce que le poète écrivait en conclusion de son *A*

travers un verger (*cf.* mon commentaire – qualifié par l'intéressé lui-même de « vertigineux » – de cette admirable prose dans un autre tome de cette *Profondeur*) :

Peut-être y a-t-il une espèce d'issue p. 35/36 la possession.

Où il est clair ici que ce « cela », « si dur, si massif, si opaque » dont parle le poète n'est rien d'autre que ce qu'appelle pour sa part la « non-existence du monde » le philosophe (c'est-à-dire en réalité, poussée dans ses derniers retranchements, rien de moins que celle du *sens* lui-même – et qui fait notamment, comme dit Jaccottet, que ce « cela échappe définitivement à la compréhension (et) à l'acceptation »); mais « non-existence » (supposée) d'un tel monde de/du sens dont il arrive parfois que son « mur » soit *percé* par ces « vues » et autres « éclats épars (comme) venus d'un autre espace »; et « vues », « éclats » dont mon *Milieu doré*, si je parviens à le mener à bien : sinon « à bout », devra s'efforcer de *rendre compte*; mais de quelle façon ? Non pas peut-être à la manière encore « littéraire, trop littéraire » du poète Jaccottet – auquel je laisse volontiers ses « amandiers en fleurs » et ses « cerisiers en fruits » (à tout prendre, je préférais encore les (moins poétiquement connotés – très prosaïques) « parapluie » et « machine à coudre » de Lautréamont !) –; mais à celle, alors « (purement) *scripturaire* », que devra illustrer, si je veux opérer de telles « percées » dans le « mur » des non-sens/non-existence de ce « monde », la composition de ce/mon (futur) *Milieu doré*: où l'on voit aussi par là que la rédaction de ce tome (dix-huitième et terminal) de mon « grand récit » ne sera rien d'autre que le *champ de l'affrontement* (lui aussi « terminal »), entre le scripteur de cette *Profondeur* et tout les « non-sens »/non-existence » (de ce même « monde »). Mais où il apparait également que toutes les paroles un peu fortes qui, « depuis six mille ans qu'il y a des (scripteurs) et qu'ils écrivent », ont été prononcées/rapportées (par ces mêmes scripteurs) dans le cours des âges ont toutes peu ou prou exposé les tenants et aboutissants de cet affrontement terminal entre ceux qui croient que « le monde existe » et ceux qui pensent à peu près tout le contraire (ou du moins qui en doutent très fortement) – ainsi de ce dialogue, à l'ombre d'une croix, entre un« obscur prédicateur juif » et un procurateur romain :

– Je suis venu pour rendre témoignage à la vérité.
– Qu'est-ce que la vérité ?

(où ici encore quelque chose de l'ordre de cette « percée » dans le *mur d'opacité* de ces « non-sens/non-existence (du monde) » est clairement *problématisé* – étant au moins évident dans ce (bref) échange que, tandis que son premier locuteur ne fait rien d'autre que d'évoquer la possibilité d'une telle « percée »: ne serait-ce que par la formule de ce « rendre-témoignage-à, le second lui, par sa réponse peu ou prou philosophico-sophistique (en forme de question), semble très fortement douter de cette possibilité (ce qui peut aussi expliquer pourquoi, suite à cet échange, les deux, Celui qui croit à cette « existence du monde » et celui qui n'y croit pas, *ne se parleront plus*) –; et combien, si l'on y songe, ce *silence du Christ*, en tant qu'Il est justement Lui ce *sens incarné*: ce « logos » comme *preuve* de l'« existence du monde » est terrible pour son infortuné contradicteur: alors que celui-ci probablement, par sa réplique sophistique glané dans le « prêt-à-penser » de la philosophie de son temps, s'imagine avoir *cloué le bec* à ce « rabbin itinérant » qu'on lui a amené pour qu'il Le crucifie). Le « mur » d'opacité (dont parle le poète-Jaccottet) est bien ces « non-sens/non existence du monde » (dont parle le philosophe-Gabriel); et « mur » devant lequel en effet, quand on a pris mesure de ses « dur(eté) » et « massi(vité) », il faut se résoudre à un *choix*: soit en accepter le « cela » qui « échappe définitivement à (…) toute compréhension/acceptation » – avec le risque bien sûr, dit le même Jaccottet, de ne plus pouvoir « survivre qu'hébêté » (comme quelqu'un qui a pris un gros coup de (ce) baton (ontologique) sur la tête) –, soit postuler, en le mode d'une sorte d'impératif catégorico-scripturaire: « il *faut* imaginer… », etc., de la possibilité d'une percée « totalement inimaginable et improbable » en ce même « mur »; et percée dont alors les effets de beauté et de bonheur que nous procurent parfois ces « vues » et autres « éclats épars (comme venus d'un autre monde) » seraient, non tant l'(effective) opération, que la (pensivo-scripturaire) *promesse* (chez Jaccottet donc: la traversée de « l'heureux brouillard » de ce verger d'amandiers – chez Hölderlin: celle de ce « milieu doré »).

Du même Hölderlin, les vers initiaux de son poème « L'Esprit du temps » – anti-daté du « 24 mai 1748 » (alors qu'il a probablement été composé quelques quatre-vingts ans plus tard) et signé « avec humilité » du fictif « Scardanelli »:

Les hommes dans ce monde rencontrent la vie,
Comme sont les années, comme les temps ambitionnent,
Comme est le changement (…)

; même si, à mon sens, la « rencontre » que font ces « hommes » en cette vie », par l'épreuve de ce devenir (« temp(orel) ») et de son « changement (incessant/dissolvant), est bien plutôt celle, à un moment ou à un autre de leur existence, de cette« butée-contre » le *mur d'opacité* de « ces non-sens/non existence (de ce « monde ») » – dont Hölderlin, on le sait, a eu, en tant qu'« homme » tout autant qu'en tant que *poète*, plus que sa part (la vie errante, l'échec littéraire, la mort de « Diotima », la folie, etc.) –; mais « butée-contre » qui, malgré la rudesse indicible de son *choc*, ne l'a pas fait renoncer à la recherche, en cette vie, d'un sens »: ne l'a pas fait apostasier sa croyance en l'existence d'un/de ce/du « monde » – comme l'affirme clairement la suite de ce même « Esprit du temps »:

(…) ainsi beaucoup de vrai demeure,
Que la durée se mêle aux années différentes.
La perfection atteint telle unité en cette vie
Que la noble ambition de l'homme s'en arrange.

; ou encore ce distyque extrait d'un autre poème de la même époque – celui de ce « le printemps » (lui aussi anti-daté et du même « humble » et fictif « Scardanelli »):

La vie se fait de l'harmonie des temps,
Car esprit et nature toujours escortent le sens.

(et dire que, dans le cours de la rédaction de l'océan textuel de mon « grand récit », j'ai pu, à un moment de celle-ci: que je préfère ne pas retrouver, qualifier ces textes de « simples », « clairs » et « transparents » – quelle bêtise, je le vois bien à présent, c'était!)… Il est clair en tout cas que Hölderlin, malgré la violence du choc de son âme contre le mur d'opacité de ces « non-sens/non-existence (du monde) », n'a jamais renoncé à souscrire à la croyance, chez lui comme quasi-religieuse, à ces « sens-et-existence (du monde) »; et c'est peut-être pour cette raison que, après/malgré l'épreuve de ce « temps de nuit et d'épouvante »: qui n'est certes pas chez lui qu'une métaphore (!), il lui a été donné loisir de revenir « au bord des fleuves du

saint monde originel » – comme il le fait dire, dans l'admirable-inachevé « Si de très loin… », à sa chère Diotima (tout exprès par lui, en ce but, ressuscitée) :

Parle ! p. 1021 Pléiade du saint monde originel (4 vers)

; et (sublime) pièce qui est bien en effet, après l'épreuve de la traversée de ce « temps de nuit et d'épouvante »: du mur d'opacité de ces « non-sens/non-existence » (du monde), comme l'opération en celui-ci, d'une « percée » qui… (ici le texte s'interrompt) – plus loin dans le toujours même poème :

Était-ce le printemps
3 strophes p. 1021/1022 Pléiade
Échangeant maint regard joyeux, mainte parole.

Cette évocation des jours heureux de l'amour et de la beauté (complice aux amonts) de la nature dit qu'un sens à nouveau a été trouvé, qu'un monde, par delà ce « temps de nuit et d'épouvante », a pu se déployer ; et monde où en effet, par effondrement-de/percée-dans le mur d'opacité de sa (supposée) « non-existence », « esprit et nature (de nouveau) escortent (ce) sens » – ce qui fait qu'en ce même *monde*, et malgré l'« ambition des temps » et le « changement » dont ils sont le siège…

(…) beaucoup de vrai demeure,
Que la durée se mêle aux années différentes.

L'« or du temps » ici (celui de Breton comme celui de Michel Bounan) est cette *ardente tranquillité* dont les amants – enfin réunis après la traversée de la nuit de l'absence et de la séparation (n'oublions pas que, lorsque Hölderlin écrit ces vers, « Diotima » (Sujette Gontard) est morte depuis de nombreuses années) – font l'expérience simple et heureuse, à la fois pratique et enchantée… en se retrouvant à marcher *ensemble* « au bord des fleuves du saint monde originel » – rien d'autre que cette « fui(te) (d)es heures » où l'aimé et l'aimée se prennent à évoquer « tout (c)e passé » (aboli) et les épreuves qu'ils ont dû, chacun de son côté, traverser pour se retrouver enfin, par-delà le mur d'opacité du non-sens du monde, en ce lieu de délice paisible et de (ici le mot manque) :

(…) Ainsi finirent les heures. O sereine 2 strophes p. 1021 Pléiade Désir me vient de dire aussi tout le passé.

Bien sûr, on peut toujours objecter à cette manière de présenter les choses : de lire la pièce de ce « Side très loin », que celle qui parle ici/celle que *fait* parler le poète… est morte depuis longtemps ; c'est-à-dire qu'elle est restée, elle, à tout jamais, de l'*autre côté* de ce « mur d'opacité du non-sens du monde » (que seul son bien-aimé, alors, aurait eu loisir de traverser – par notamment cette percée effectuée dans ce même « mur » en le mode de la composition de son poème comme « mémoriel-consolant »); même si rien après tout ne nous empêche d'« imaginer » le mouvement exactement inverse : que c'est *elle*, la « morte »-Diotima, qui, par cette mort-même, a franchi *la première* ce « mur » pour accéder à cet « autre espace » dont parle Jaccottet – et dont la narratrice en-allée de ce poème revient à présent pour « parl(er) à son ami (« Parle ! Dis-moi comment… »):

(…) ou bien il faut imaginer quelque chose p. 35 Verger *ils surgissent (…)*

(même si, mû par un dernier reste de prudence pensivo-poétique, le même Jaccottet précise tout de suite que, ces « vues », « éclats épars » et autre « espace », on ne « puisse jamais les saisir », ni s'en assurer la possession » – dont semble pourtant disposer, elle, la locutrice morte *ici*/bien vivante *là-bas*… du poème de Hölderlin).

Cet « autre espace » qui commence *par-delà* le « mur d'opacité (de ce) non-sens du monde » – et dont, semble-t-il, la bien-aimée de Hölderlin, bien qu'*ici* morte au tombeau, a eu loisir de re-venir (même si ce « re-tour », pour elle, s'est accompli en le mouvement « littéraire/encore trop littéraire » de la composition d'un poème) – est bien sûr celui que devra explorer/inspecter, quoiqu'en un mode lui « (purement) scripturaire », l'écriture, si je parviens seulement à m'y engager, de ce/mon *Milieu doré*: dont pour l'instant, comme je l'ai déjà dit, je ne fais ici, en les pages terminales de ce *Champ profond*: que j'ai hâte à présent d'achever, que rédiger les « prolégomènes » (mais qui sait : peut-être que ce tome dix-huitième et dernier de mon « grand récit » en restera-t-il à l'état de « prolégomènes » – peut-être que, croyant écrire la fin de ce *Champ profond*, j'ai *déjà* commencé de rédiger

ce *Milieu doré*: en vérité, peut-être, destiné à n'être *jamais* composé?)… On composerait un livre où l'on expliquerait *quel* livre on se propose d'écrire… et voici qu'à la fin de ce livre-là on s'apercevrait que ce livre-ci ne peut pas l'être/ne le sera jamais (« écrit ») – c'est un peu le procédé que Proust a utilisé pour rédiger sa propre *Recherche* (qui n'est rien d'autre elle aussi, si l'on y songe, que des « prolégomènes » à la composition d'un livre futur – celui que son Narrateur se propose de commencer *dès* sa sortie de la matinée-Guermantes –; mais livre dont j'ai montré qu'en vérité, pour des raisons tenant notamment à la structure psychique de son (supposé) narrateur: indécrottable paresse, snobisme littéraire, absence de talent réel, etc., il ne pouvait pas/n'a jamais pu être écrit (ou alors, s'il l'a été, il est *très mauvais* – en tout cas personne ne l'a lu!)) – ; tout se passant un peu, dans cette perspective, comme si les livres qui s'écrivent (effectivement) étaient condamnés à le faire en le mouvement de la rédaction de « prolégomènes-à »… un autre livre « futur » – celui dans mon cas intitulé *Milieu doré* (et censé donc succéder immédiatement à ce (présent) *Champ profond*): mais livre qui, lui, ne sera *jamais écrit*/n'existera tout au plus, dans son tome précédent, qu'en la forme de tels « prolégomènes-à » (je verrai bien – je le *saurai* maintenant dans moins d'un mois!: quand j'aurais mis, si tout se passe bien: si les choses vont leur cours normal-scripturaire, à la rédaction des pages terminales de ce (présent) *Champ profond*). Mais peut-être aussi que l'hypothèse-perspective ébauchée ici – celle que les livres (écrits) ne peuvent être que des « prolégomènes-à » d'autres futurs (et qui eux, écrits, *ne le seront jamais*) – se ressent-elle d'un présupposé scripturaire, époqual qui veut que, en effet, en nos temps « absolument modernes » (on dit aussi: « post-modernes »), et pour utiliser une métaphore de Joyce faisant référence à la composition par Dante de sa *Comédie*, on ne puisse plus écrire que des « Enfers » (à la rigueur avec Proust – le seul auteur « moderne » en vérité à avoir su pousser jusqu'au stade deuxième + dantesque d'une telle structure ternaire – que des Purgatoires »); et présupposé époqual, en forme on le voit de *malédiction scripturaire*: pour ce que condamnant peu ou prou les auteurs de ce « temps de détresse » à ne plus pouvoir écrire que des ouvrages en forme de « prolégomènes-à » (d'autres qui, eux, ne le seront jamais), qu'infirme justement le livre de Dante: puis que *ce* poète, à *son* époque, a parfaitement su faire succéder à l'écriture de son « Enfer » et de son « Purgatoire » – qu'il regardait pourtant lui aussi, comme des « prolégomènes-à un livre futur » (affirmant qu'il n'avait jamais rédigé les deux premières parties qu'« en vue de » la troisième) – celle de quelque chose

comme un « Paradis » (livre qui lui, contrairement à celui par exemple du Narrateur proustien, « existe » bel et bien – et que même nous *pouvons lire* et, de cette lecture, nous enchanter sans nulle arrière-pensée (littéraire) : pour ce que constituant le véritable chef-d'œuvre du poète et comme le couronnement de son « grand récit ») :

> *Il est impossible d'*écrire *4e de couv. de* Paradis *« Dans l'amour qui meut le soleil et les autres étoiles. »*

Où l'on voit par cette citation d'un extrait de la (belle) préface qu'a donnée la traductrice-Risset au poème de Dante que cette « impossib(ilité) d'écrire (quelque chose comme un/le/ce) Paradis » – et aussi bien : quelque chose comme un/le/ce *Milieu doré* – relève entièrement d'un présupposé inhérent à la tonalité scripturaire de notre époque (du même nom) ; mais présupposé d'une telle « impossibilité » (d'écrire, selon, un/le/ce « paradis », ou un/le/ce « Milieu doré ») qu'a, à son « époque sienne », parfaitement su lever/subsumer *sans manières* le poète de cette *Comédie* : ce qui signifie également que la rédaction par moi, de ce *mien* « Paradis » : celui donc de ce « Milieu doré », n'est peut-être pas si « impossible » que ce que je le prévoyais encore au début de ce (présent) développement – ce qui, pour détourner la citation de Risset, pourrait donner à peu près ceci :

> *Il est impossible d'*écrire *(ce) Milieu doré, et pourtant le « grand récit » poursuit sa course. La pensée de (P.L.C.) affronte l'impossible, franchit les limites, invente une autre langue, réussit ce que la (scripturaire) universelle aura achevé de plus (profond). Et l'aventure se termine lorsqu'au plus haut terme de la vision, le scripteur s'absorbe dans l'a-byssal. Dans « la (profondeur sans étoiles »).*

Ce qui signifie aussi que, si je parviens à mener à bien l'écriture de ce *Milieu doré* : malgré l'impossibilité (scripturaire) édictée en règle absolue par cette époque mienne/nôtre – et règle qui interdit aux auteurs de celle-ci d'écrire quelque chose comme un/le/ce « Paradis » (ici donc : un/le/ce « Milieu doré ») –, cela ne voudra rien dire d'autre que le fait que *cette* époque, pour ce qu'au moins un scripteur en celle-ci sera parvenu à tourner cette règle/subvertir l'interdit de cette « impossibilité », aura commencé de basculer en une autre, moins « littéraire » et plus « scripturaire » ; et basculement dont le premier *signe* scripturaire-avéré ne sera rien d'autre que cet

événement infime de l'entamement par un scripteur « à peine identifié sous le nom de (qui on sait) » du dix-huitième et ultime tome de son « grand récit »: celui de ce *Milieu doré* qui, si, en l'« aventure » de son écriture, je parviens seulement à m'engager, attestera, non pas peut-être que (ici le texte s'interrompt), mais au moins, dans tous les cas, que *c'est cette époque-ci qui a sombré!* (Rimbaud).

Chose étrange à penser: je *saurai sûrement* dans quelques semaines (si du moins, les choses allant comme prévu leur cours: tant existentiel que scripturaire, je parviens à terminer ce *Champ profond*) si ces « sombre(-ment) »-et-basculement de toute une époque ont eu lieu ou pas – puisque ce sera la poursuite (ou non) de l'écriture de mon « grand récit » qui m'en informera elle-même –; mais surtout: pour ce que l'engagement de son auteur dans l'aventure nouvelle-scripturaire de la rédaction de ce *Milieu doré* sera le signe évident que nous (le scripteur de cette *Profondeur* comme les lecteurs – « hypothétiques » et toute façon toujours en (très) petit nombre – de celle-ci) avons touché aux rives d'une autre époque (scripturaire); et époque qui, après ce temps de latence littéraro-moderne, se caractérisera par ce fait que ses auteurs jusque-là « empêchés » en ce mode scripturaire, auront de nouveau loisir de rédiger sans manières quelque chose comme des « paradis » et autres « Milieux dorés » de leur cru – comme par exemple au temps de Dante quand son narrateur, parvenu tout au sommet de la Montagne du Purgatoire, et ayant rempli « tous les feuillets qui étaient préparés pour ce second cantique », affirmait maintenant, pour ce que devant désormais « monter aux étoiles » (du troisième), se tenir « prêt » pour composer les « feuillets » de ce « (dernier) cantique » (tout au plus en les « renouvel(ant) de *feuill*age nouveau »):

Si j'avais, lecteur, plus long espace,
pour écrire, j'essaierai de chanter
le doux breuvage qui jamais ne m'aurait rassasié,
mais puisque sont remplis tous les feuillets
qui étaient préparés pour ce second cantique,
le frein de l'art ne me laisse plus aller.
Je m'en revins de l'onde sainte
régénéré comme une jeune plante
renouvelée de feuillage nouveau,

pur et prêt à monter aux étoiles.

(Dante ici, on le voit, interrompt son « Purgatoire », non pas parce qu'en celui-ci il n'aurait plus rien à dire/« chanter » – « Si j'avais, lecteur, plus long espace… », etc. –; mais parce que « les feuillets préparés pour ce "second cantique" sont tous remplis »… et que donc ceux qui vont suivre, ceux qui eux sont « prêts » pour le troisième, ne doivent plus, au précédent, être consacrés – et cela, apparemment, malgré que leur poète, qui poursuivrait bien et indéfiniment le chant de ce « Purgatoire », en ait : position, refus de s'épancher : de se « laisser (ainsi) aller au frein de son art », qui exprime assez bien la teneur scripturaire/(très) anti-moderne de cet « art »). Rien de plus fascinant en tout cas, pour un scripteur qui s'apprête à accomplir la transition entre ce/son (présent) presque déjà achevé) *Champ profond* et ce/son (futur/encore à écrire) *Milieu doré*, que d'observer comment le poète de cette *Comédie* s'y est pris pour procéder au même passage entre le second (ce « Purgatoire ») et le troisième « cantique » (ce « Paradis ») de son « grand récit » – si du moins on m'autorise à ramener celui des dix-huit tomes de cette *Profondeur* à la plus récente *tri*-logie de la rubrique de ce « Recherche extrême » –: j'ai déjà cité plus haut les vers terminaux de ce « Purgatoire » – voici maintenant ceux (presqu')initiaux du « Paradis » (qui, assez étrangement chez ce poète censé être « chrétien », prennent la forme d'une invocation à « Apollon »:

O bon Apollon (vers 13/27) digne.

(où, fort significativement, on lit le même jeu de mots entre feuille, feuillet, feuillage qui se trouve dans les vers de la fin du Purgatoire). Mais pourquoi Apollon ? Semble-t-il parce que, à l'instant d'entrer dans l'« arène » de ce « dernier labeur »: rien de moins que la composition de cet (impossible) « Paradis », le poète sent bien qu'il a besoin maintenant, nous seulement de l'aide des Muses : celle qui lui avait suffi quand il n'en était encore qu'à l'écriture de l'« Enfer » et du « Purgatoire », mais ici à présent, tant la tâche poétique s'annonce rude, de celle d'un « dieu » – en l'occurrence de celui qui, lorsque les poètes ont bien œuvré, les récompense de cette couronne de feuilles/feuillets/feuillage :

tu me verras venir à ton bois merveilleux,
et me couronner alors de ces feuilles

dont la matière et toi me ferez digne.

(Pour Dante – qui avait une assez haute idée de ses capacités tant littéraires qu'intellectuelles (je crois avec raison) – l'exercice de la poésie est liée à la *gloire* : conception qui, là aussi encore, constitue un autre trait « anti-moderne » de son « art » et de l'idée qu'il se faisait de sa propre situation de poète – rien de moins que le plus grand de son temps et appartenant pour cela à une longue lignée de littérateurs qui commençaient à Homère et, via notamment Virgile : personnage de cette *Comédie*, aboutissait à l'auteur de celle-ci : *cf.* notamment le passage de l'« Enfer » où, visitant le « château » (des grands intellectuels du passé : Platon, Aristote, etc.), il se mêle sans complexe à leur troupe prestigieuse). C'était un temps où, si l'on ose dire, l'« art » et ses illustrateurs savaient encore *se tenir* – ce qui, je le crains, n'est plus le cas du/des notre(s) (tous ces auteurs, qui auraient pu à d'autre/époque/composer quelque « grand récit », mais qui, aujourd'hui, ne savent plus commettre que des « petits traités ») –; ce qui explique aussi pourquoi, à présent, les rares scripteurs qui osent encore se lancer dans l'entreprise de la rédaction de quelque « grand récit » ne peuvent plus écrire, comme le notait l'un des (pourtant) meilleurs d'entre eux, que des « Enfers » : incapacité (à passer à d'autres « cantiques » de leur propre *Comédie* – ceux de ce « purgatoire » et *a fortiori* de ce « Paradis ») qui constitue, on l'a vu, un trait scripturaire-époqual… dont je saurais dans quelques semaines, si je parviens à m'engager (ou non) dans l'entreprise de la composition de ce *Milieu doré*, s'il peut être brisé (ou pas) (l'illustration de couverture, de l'exemplaire du *Paradis*) dans l'édition G.F. dont je me sers pour rédiger ce développement – un admirable ange rouge et or extrait de la fresque du « Jugement dernier » de Fra Angelico (Florence, couvent San Marco) – me donne soudain l'idée d'aller chercher chez cet artiste ma propre illustration pour la couverture de ce *Milieu doré* – exit donc les fastes modernes et peu ou prou frelatés (je m'en aperçois maintenant) du « Baiser » de Klint).

Dante peut encore écrire quelque chose comme un « Paradis » parce que, se tenant sur l'orée de ce troisième et dernier « cantique », il se place spontanément, comme on vient de le voir, *sous le patronage d'un dieu* – en l'occurrence celui de la poésie (ce « bon Apollon » dont une des fonctions, dans la tradition gréco-mythologique, est de couronner de « feuilles/feuillets » les « bons » poètes) –; même si les tout premiers vers de ce « troisième

cantique » ne sont pas, d'abord, à cette figure consacrés – plutôt à celle d'un Autre (lui à majuscule) ayant préséance *scripturaire* sur le « dieu » (lui en minuscule) de tout ce « littéraire » (en cette forme, chez Dante, encore « poétique/trop poétique »):

La gloire de celui mettre ici vers 1/12 du Paradis matière de mon chant.

(ce que l'on peut encore exprimer en disant que, tandis qu'Apollon n'est « que » le « *d*ieu » du « (strict) littéraire », « celui » dont parle Dante est lui de *D*ieu du « (pur) scripturaire » – chez le poète bien évidemment, et pour son « époque sienne »: le *Dieu chrétien*). Or il est à noter que ce « Dieu chrétien »-là, contrairement à celui « païen » d'Apollon, Dante se garde bien de l'invoquer pour parvenir à rédiger le poème du « troisième cantique » de ce « Paradis »: tout se passant un peu comme si, bien que littérateur revendiqué (et en tout point fier de l'être), le poète pressentait tout de même que, *au-dessus* de l'exercice de la poésie/illustration de ce « (strict) littéraire », existait une *autre dimension* (celle que j'appelle donc ici, pour ma part, le « (pur) scripturaire »), et « dimension » qui, même aux yeux du « (strict) littérateur Dante, a de toute façon *préséance* sur celle, plus « (strictement) littéraire », que le poète est censé illustrer – et cela peut-être pour ce qu'il existe dans cet « univers » certaines « choses » que même la poésie, sa pratique la plus haute: celle que Dante, qui était tout le contraire d'un auteur « modeste », était bien convaincu d'illustrer/maîtriser, « ne sait ni ne peut redire »/exprimer:

Dans le ciel qui p. 4 5/9 ne peut l'y suivre.

(l'étrange étant ici que ce qui, en vérité, empêche la poésie de « (re)dire » certaines « choses » vues « là-haut » – au cours du voyage de son poète à travers le « troisième royaume » (celui donc de ce Paradis) – ne provient pas tant d'un manque de « talent (littéraire) » de la part de ce poète que d'un défaut de sa « mémoire »: peu ou prou incapable de « suivre » l'« intellect » (du poète-scripteur) dans la « profond(eur) » où celui-ci, pour approcher de son « désir » (vrai), s'est aventuré). Où l'on comprend par cette remarque que ce serait une erreur d'interpréter ce passage (somme toute assez mystérieux) par la platitude qui poserait par exemple qu'il y a en cet « univers » des « choses » qui échappent au langage (et par conséquent: à cette forme du langage qu'on appelle « poésie ») parce qu'elles sont de l'ordre d'un

« *in*-dicible » et d'un « *in*-exprimable »; et platitude, « cliché » dont ont tendance à user et abuser les « mauvais » poètes : ce que Dante, certes, n'est pas, en lesquels, justement, celui-ci ne tombe pas : puisque, de ces « choses » qu'il a « vue là-haut », il ne dit jamais que, s'il « ne sait ni ne peut les (*re*) dire », ce serait du fait qu'elles sont peu ou prou de l'ordre de l'in-dicible et de l'inexprimable – plutôt de celui que sa « mémoire » ne parvient pas à atteindre la « profond(eur) » où, pour les voir, son « intellect » a dû plonger :

car en s'approchant de son désir
notre intellect va si profond
que la mémoire ne peut l'y suivre.

(étant clair qu'ici l'objet de ce « désir de notre intellect » n'est autre que *Dieu Lui-même* – que le même Dante, dans son *Convivio*, appelle l'« ultime désirable »). Où l'on comprend en tout cas par là que, pour le poète, rien, aucune « chose »: fût-elle « descend(ue) de là-haut, n'est *a priori* in-dicible et/ou in-exprimable ; et cela parce que, en ce qui concerne plus particulièrement ces « choses », le *difficile* n'est pas tant leur « dire » que leur « *re*-dire »; mais « difficile » qui ne signifie pas pour autant que cela soit « impossible »: qu'il soit « impossible, comme le dit Catherine Risset, d'*écrire* le Paradis » –; ce pourquoi, immédiatement après les réserves « métaphysiques » qu'expriment les vers cités plus haut, en suivent d'autres où le poète-et-métaphysicien affiche clairement son intention de « dire » les « choses » (censées être « in-dicibles ») qu'il a vues là-haut – en en faisant rien de moins que la « matière de (s)on chant »:

Vraiment tout ce du saint royaume
dont j'ai pu faire trésor dans mon âme
sera désormais matière de mon chant.

(annonce d'un tel projet – celui-là même donc de composer un/ce « Paradis » (à l'écriture soi-disamment « impossible » – mais qui n'est en réalité que seulement (très) « difficile ») – que Dante fait (très) logiquement suivre de cette invocation à Apollon : le dieu dont il convient en effet de demander le secours… quand on a quelque projet poétique à réaliser ; mais projet qui, pour être « difficile »: ce pourquoi il y faut cette fois-ci un peu plus que l'aide des seules Muses, n'est pas pour autant « impossible »:

« O bon Apollon, pour ce dernier labeur… », etc.).

Pourquoi cette longue analyse de la première page du « Paradis » de Dante – mais surtout (puisque c'était là le but véritable des développements qui précèdent) : en quoi celle-ci peut-elle aider le scripteur de ce (présent/en voie d'achèvement) *Champ profond* (mon « Purgatoire » à moi) à effectuer la transition qui lui permettra d'entrer dans l'écriture (future/non encore rédigée) de ce *Milieu doré* (mon « Paradis » à moi) ? La réponse à cette question (comme mon lecteur l'aura sans doute deviné) tient évidemment tout entière en cette notion de « (pur) scripturaire » et de ce qui est ici appelé sa « dimension »: puisque, comme on vient de le voir chez Dante, c'est par l'*emprunt de celle-ci* que le même poète parvient, lui, à opérer sa (propre) transition-entre son (propre) « Champ profond » (ce « Purgatoire ») et son (propre) « Milieu doré » (ce « Paradis »); et transition, via l'« emprunt » de cette même dimension (de « pur scripturaire »), que disent justement les *douze premiers vers* (cités plus haut) de ce dernier – qu'il peut alors (ces vers) être judicieux, afin de mieux mettre en exergue le « de-quoi » est tissé l'*élément* de ce « (pur) scripturaire », de mettre en perspective avec ceux (terminaux) du « Purgatoire »:

Je m'en revins de l'onde sainte
régénéré comme une jeune plante
renouvelée de feuillage nouveau
pur et tout prêt à monter aux étoiles.

(Purgatoire)

(…)

La gloire de celui qui meut toutes choses
pénètre l'univers, et resplendit
davantage en un point, et moins ailleurs.

(Paradis)

Où l'on voit, par le moyen de ce « donner-à-lire » rapide de la/cette succession sans (ici le mot manque – peut-être parce que je ne veux pas user encore de celui de « transition ») entre derniers vers du « Purgatoire »

et premiers du « Paradis », que l'« élément » de ce « (pur) scripturaire » (que je dis et cherche ici) constitue bien le « de-quoi » est tissée cette (pour le coup – maintenant je puis bien risquer le mot !) « transition-entre » (« Purgatoire » et « Paradis » – et aussi bien : « Champ profond » et « Milieu doré »); et « transition » qui, en particulier, fait passer le lecteur de cette *Comédie*/*Profondeur* du mot d'« étoiles » (le vocable qui achève les *trois* parties du poème de Dante) à celui de « gloire » (celle donc ici, en l'occurrence, du « Dieu chrétien »… du même Dante) ; et que peut bien signifier, au moins pour le « grand récit » de cette *Comédie*, cette sorte de « concaténation » (probablement : scripturaire) « étoiles »/« gloire »? La réponse à cette question, dans la mesure où nous est venue (justement) du Moyen-Âge (époque, justement aussi, de la composition de cette *Comédie*) la sentence devenue quasi-proverbiale qui affirme que « les cieux proclament la gloire de Dieu », est relativement aisée : étant clair que regarder « (vers) les étoiles », si du moins on souscrit à la vérité (théologique) que dit cette sentence, n'est rien d'autre, en effet, que contempler la « gloire (de Dieu) » – sauf que, dans ce passage d'objet stellaire-objectif à notion théologique-spirituelle, quelque chose est requis/quelque « élément » sollicité… qui, d'évidence, ne peut que faire intervenir une autre « dimension » (dont mon lecteur, à présent, connait bien assez le nom) – ; et « dimension » que Dante, dans le moment d'entamer le « troisième cantique » de son « grand récit »: dont il prévoit qu'il sera le plus « difficile » à écrire, laisse (langagièrement) affleurer sous sa plume, lorsque, désirant nous entretenir de cette « gloire » (divine), il se met tout à trac à nous parler de « resplendi(ssement) », de « lumière » et autre « trésor » (champ lexical » auquel le mot terminal du « Purgatoire » de ce(s) « étoiles » appartient bien évidemment encore). Où l'on voit par là que la « transition » entre les deux poèmes de ce « Purgatoire » et de ce « Paradis » – en apparence sans lien « logique » (c'est-à-dire encore : « (strictement) littéraire ») – est bien de facture très/toute « (purement) scripturaire » (pour dire vite : uniquement « lexicale »); et teneur (du même nom) de cette transition (apparemment « sans rapport » littéraire qui explique aussi pourquoi… (ici le texte s'interrompt) : étant clair par exemple que si le (strict) littérateur Dante n'avait pas été aussi un peu ce (pur) scripteur, c'est-à-dire quelqu'un qui a peu ou prou la prescience de l'existence, dans le langage (écrit), de cette « dimension du/de (pur) scripturaire » (et aussi bien peut-être, dans cette fois-ci l'« univers », de celle de ce/d'un « monde » du/de *sens*), il aurait entamé son « Paradis », non pas par le vers 1 de ce « La gloire de celui qui… », etc., mais bien par celui 13 de l'invocation à ce « bon

Apollon »… Et moi qui, devant moi aussi réaliser cette transition entre deux tomes de mon « grand récit »: celui de ce (présent) *Champ profond* et celui de ce (futur) *Milieu doré*, je vois bien que, pour y procéder, il me faudra (moi aussi) emprunter, de la même façon que l'a fait Dante pour passer-de « purgatoire » à « Paradis », cette (même) « dimension de (pur) scripturaire »… sans laquelle aucune transition véritable n'est possible – seulement un« rapport » littéraire-logique qui, parce que niant l'existence à l'œuvre en la rédaction de tout « grand récit » du *fil de sens* de ce (pur) scripturaire, ne peut que (ici le texte et le développement s'interrompent).

L'ange à la robe rouge et aux ailes d'or de la fresque du « Jugement universel » de Fra Angelico serait-il celui de ce « (pur) scripturaire » que je dis et cherche ici à en (mieux) exprimer la texture ? La pluie de rayons (eux aussi : d'or) qui, venant de la gauche de l'œuvre, le baigne illustre parfaitement, en tout cas, l'idée que ce « Milieu doré », si je parviens à en rédiger le tome éponyme, sera l'*élément* de ce même « (pur) scripturaire »: celui dans lequel, si je dois vivre encore un peu, il va bien me falloir entrer et, si possible, avancer/progresser/écrire. Maintenant il n'y a plus de pensée, ni même peut-être de *volonté* de pensée, seulement des phrases qui s'engendrant l'une l'autre sur le papier, vont toujours plus loin en cette *profondeur* que mon « grand récit » (éponyme) depuis ses lointains débuts, s'était proposé d'explorer ; et « profondeur » qui est le *nom* de la dimension où se meut (ici l'adverbe manque) l'ange rougetor du « (pur) scripturaire » de la fresque de Fra Angelico : « Il est impossible d'*écrire* (quelque chose comme un ouvrage intitulé *Milieu doré*) et pourtant (mon « grand récit ») poursuit sa course (…) affronte l'impossible, franchit les limites (de ce « (strict) littéraire »), invente une autre (écriture), réussit ce que la (pensée) universelle aura achevé de plus (profond) » (ici, rédigeant ces lignes, c'est un peu comme si j'écrivais à l'avance le texte de la « quatrième de couv. » d'un livre non encore composé et dont j'ignore à peu près tout (encore) de son contenu effectif – d'un ouvrage dont je ne dispose encore que de ces trois éléments : son titre, son illustration de couverture… et donc, à présent, de sa « quatrième de couv. »)… Aujourd'hui, jeudi 25 novembre 2020, le temps était toujours aussi beau et clair (et cela faisait un peu comme si nous, les créatures du sens/« possédés du langage », étions entrés dans une époque où, désormais, *il n'y aurait plus jamais d'hiver*) ; et voici qu'aussi moi, le scripteur de cette *Profondeur* : comme chaque matin ramené à l'écriture

de son impossible/illisible/infini manuscrit, je calculai que, si les choses allaient *scripturairement* et comme prévu leur cours (du même nom), celle de ce (présent) *Champ profond*/tome dix-septième de mon « grand récit »/troisième de la rubrique de ce « recherche extrême »… serait achevée avant/avec la fin de cette « fatidique » (et même) année 2020 ; et que donc aussi, comme parvenu au sommet de la montagne de cet autre « Purgatoire » (quoique lui « (purement) scripturaire »), il me faudrait affronter l'instant de la *décision* par laquelle je choisirai (ou non) d'entrer dans la rédaction d'un/du/de mon « Paradis » (du même nom) ; et instant qui, donc, devrait/devra se situer aux alentours du basculement de cette (même) année 2020 – entièrement consacrée à l'élaboration de ce (presque déjà achevé) *Champ profond* (plus que 4000 – 1823 = 177 pages manuscrites) – dans celle, elle encore mystérieuse et (probablement) pour moi/pour nous « hérissé(e) de périls », 2021 : celle où donc, si tout se passe comme prévu : si l'hiver finit malgré tout par survenir, il me faudra me mettre à l'(impossible) écriture de ce *Milieu doré* (tome dix-huitième et *dernier* de mon « grand récit » – ce qui peut aussi expliquer pourquoi, en cette rédaction, j'hésite tant à pénétrer : alors que, par les pages terminales de ce (présent/en cours d'achèvement) *Champ profond*, je l'ai d'une certaine façon déjà fait !). Étant clair en tout cas que, si à une telle « décision » je dois finalement me résoudre : rien de moins que me mettre à l'écriture de ce/du « Paradis » (scripturaire) de ce/mon *Milieu doré*, il m'y faudra une aide extérieure et *spirituelle* ; et non pas sans doute celle de ce « bon Apollon » qu'invoque Dante à l'entrée-dans la rédaction de son propre « troisième cantique », mais peut-être celle de l'ange rouge et or de ce « (pur) scripturaire » qu'a représenté Fra Angelico dans sa fresque : pour ce que cet ange, n'évoluant, comme je l'ai postulé plus haut, que dans l'élément de ce (même) « (pur) scripturaire » : dont il est comme la radieuse *incarnation*/invisible *illustration*, sera de toutes évidences la créature la plus apte à me *servir de guide* dans l'élément de ce (même) « Milieu doré »/réaction de son tome éponyme. On se souvient peut-être du choix qu'avait proposé un autre « ange » (probablement celui « de la poésie ») au poète Si Mohand : « Rime et je parlerai, ou parle et je rimerai » (et Si Mohand bien sûr, parce qu'il était justement *ce* poète, avait opté pour la seconde alternative) ; mais où l'on voit que dans le cas du mien, et parce qu'il est lui cet « ange du (pur) scripturaire », la proposition qu'il me fera (que peut-être, tandis que j'écris ces lignes, il est en train de me faire pensivement/silencieusement) sera très différente – consistant en cet autre choix : « Pense et j'écrirai, ou écris et je penserai » (puisque moi,

contrairement à Si Mohand, je n'eus jamais la prétention d'être *ce* poète – ou alors c'était il y a très longtemps et, comme on dit, « dans une autre vie »: quand je n'étais encore que ce « (strict) littérateur ») –; mais alternative sur laquelle je l'avoue, bien que parvenu désormais (presqu')au bout de la composition de ce *Champ profond*: dont les dernières pages, comme on l'a vu, ne sont (plus) rien d'autre que des « prolégomènes à toute rédaction future de quelque chose comme un ouvrage intitulé *Milieu doré*, j'hésite encore à me prononcer: ce qu'il me faudra pourtant bien faire dans quelques semaines… avec, conjointement, l'arrivée de l'hiver et l'achèvement de ce (présent) dix-septième tome de ma *Profondeur*/deuxième (ou second?) de la/ma/sa rubrique « Recherche extrême ».

Voici donc que par ces considérations (elles-mêmes déclenchées par la simple contemplation d'une fresque du (bien nommé) Fra « *Ange*lico » – et plus praticulièrement par celle de l'ange rouge et or qui figure dans son « jugement universel ») est donnée au scripteur de ce *Champ profond* (en bout de course/voie d'achèvement) une *définition inédite* de ce que, depuis maintenant des milliers de pages, il s'efforce d'étudier sous la notion de ce « (pur) scripturaire » – qui ne serait donc rien d'autre pour finir que le *nom d'un ange* (celui qui, en l'occurrence, préside à l'exercice, par les « auteurs », de cette « écriture » – à ce bémol que cet « ange »… (ici le texe s'interrompt – pour ce qu'il faudrait rappeler la considérable nuance que, depuis le début de cette analyse j'ai établie entre ce « (strict) littéraire » ce « (pur) scripturaire »; et je n'en ai ici le temps)) – ; et « ange (de ce (pur) scripturaire, donc) » qui, si je parviens à me lancer dans l'entreprise, dans quelques semaines, de la rédaction de ce *Milieu doré*, devra en celle-ci (cette rédaction)/celui-ci (« Milieu ») forcément me servir de *guide*; quoique non tant à la manière du Virgile des deux premiers « cantiques » de Dane qu'à celle de sa « Béatrice » du troisième: pour ce que, tandis que le premier appartient encore à la sphère de ce « (strict) littéraire », la seconde, elle, relève entièrement de celle de ce « (pur) scripturaire » (ceci expliquant notamment pourquoi, dans le poème de Dante, l'auteur de l'*Enéide*, bien que regardé par celui de cette *Comédie* comme une sorte de « maître absolu », ne pénètre pas « en » Paradis – pour des raisons théologico-spirituelles chez Dante (Virgile n'est pas « chrétien »): pour d'autres plus scripturaires » dans l'interprétation que je donne ici d'un tel « empêchement »). Où l'on comprend aussi par là que, si je veux être un jour en mesure de rédiger quelque chose comme

le tome (dix-huitième et dernier de mon grand récit) de ce *Milieu doré*, « l'ange (de ce (pur) scripturaire ») doit être, en ce « Milieu » (de la même couleur), mon seul introducteur ; et cela parce qu'il est, avec sa robe rouge et ses ailes d'or, comme les incarnation/illustration (en cette forme au moins *picturale* – puisque, dans le réel exact-terrestre, il est généralement *invisible*: comme tout ange qui se respecte) de l'élément de ce même « Milieu ». Ce « Paradis » de mon cru, dans la rédaction duquel je m'apprête à entrer, sera de toute façon un livre dont beaucoup se passera au *royaume de l'Invisible*; ce pourquoi, dans l'ineffable élément de son « milieu » scripturaire-doré, il m'y faudra un *guide* qui ne pourra lui-même être que cet ange (du même nom – « scripturaire » – et de la même couleur – « dorée »): un « auxiliaire » qui dictera pendant que j'écrirai/pensera pendant que je « scripturerai »; et ange/guide/auxiliaire qui sera donc venu à moi, radieux et bienveillant, par l'entremise de la contemplation, tandis que je rédigeais les pages terminales de ce *Champ profond*: sorte de « Purgatoire » de mon cru, de l'œuvre de ce « Frère angélique » (qui, renseignement pris, n'est pas une fresque mais un tableau sur bois). Qu'il est loin maintenant le moment où, au début de cette « fatidique » année 2020: présentement en train de s'achever, je balançai pour savoir si, en l'écriture de sa « chronique » je devais ou non m'engager ; et pareillement : qu'ils sont loin aussi les doutes qui, à cette même époque : si, lointaine aujourd'hui (alors qu'elle n'est chronologiquement/objectivement séparée de moi que par ce petit nombre de mois – même s'il est vrai qu'en ceux-ci il s'est passé « beaucoup de choses »!), m'assaillaient sur le *sens* à donner à ces immense rédaction/démesuré travail scripturaire… qu'à cette même époque, tout à la fois proche et pourtant, désormais, infiniment lointaine, je regardai peu ou prou comme une sorte de *névrose* (du même nom). Et peut-être en effet l'écriture chez moi n'est-elle qu'une *addiction* un peu semblable à celle de l'héroïne chez les junkies – ou plus banalement : à celle de la cigarette chez les fumeurs (et le lecteur se souvient peut-être qu'à la même époque dont je parle j'avais également tenté de mettre un terme, en même temps qu'à celle de ce « scripturaire », à cette autre addiction – avec les dommages collatéraux-médicaux qu'a engendrés la période de « dinde froide » de cette (trop ?) brutale interruption) – ; mais « addiction-à (ce (pur) scripturaire) » qui, si l'on y songe, n'est rien d'autre que le surlignement en ce mode (du même nom – « scripturaire ») de l'*addiction fondamentale* à laquelle toujours est en proie la créature disante/pensante/« possédée du langage » – à savoir : celle au *sens* (dont cette même créature, comme le disait à peu près Baudelaire : quoique parlant plus spécifiquement de la

« poésie », ne peut pas plus se passer que de l'air qu'elle respire ou de l'eau qu'elle boit – par ailleurs : si cette « addiction » lui permet de *voir les anges*, pourquoi devrait-elle à toutes forces tenter d'en *guérir*?).

Où l'on comprend aussi par ces considérations – qui, assez étrangement : quoique dans le fond très *logiquement*, me sont venues dans ce moment même où je m'apprête à entrer (ou non) dans la rédaction de ce *Milieu dorél* écriture d'un « Paradis » de mon cru (sans savoir encore de quoi sera au juste tissée la *teneur* de ce tome dix-huitième et dernier de mon « grand récit ») – que pour nous, les êtres disants-pensants/« possédés du langage »/« créatures du *sens*, etc., la question n'est pas tant de choisir entre une « vie saine » et une autre « addicte-à » (tout ce qu'on voudra – l'héroïne ou l'écriture, le crime ou la vertu, la célébrité ou…, etc.) que, dans cette même « vie », de décider une fois pour toutes de l'« addiction-à » qui la gouvernera : ce pour quoi, par exemple, la position philosophique du/de ce « matérialisme » (fût-il « dialectique »), bien qu'en apparence la plus « sensée » de toutes : la plus « raisonnable », m'apparait à tout prendre comme *la moins sage* (pour ce que, comme le disait Heidegger des « communistes », même un matérialiste endurci ne peut tout à fait échapper à son essence (humaine) de « possédés » (du langage)/« addiction-au » (*sens*) – la lucidité peu ou prou (« philosophique ») dont se targue ce même « matérialiste » n'étant encore, dans cette perspective, qu'une *autre drogue* : et non certes la moins pernicieuse de toutes). Chose étrange à penser : même cette fameuse « raison », que se flatte d'illustrer ceux qui se disent « philosophes » – avec les dommages collatéraux qu'on sait (de la mésaventure de Platon à Syracus jusqu'au « Goulag » du marxiste Lénine) –, relève encore peu ou prou de cette addiction-au-sens qui caractérise la créature (humaine/du même nom) ; même la « raison », comme l'avait bien vu Nietzsche, est encore une *passion*… et son illustration, par conséquent, une sorte de *toxicomanie* ; et « toxicomanie » d'autant plus pernicieuse qu'elle se présente sous les masques peu ou prou « philosophiques » de ces lucidité-et-sagesse : qui, en vérité, n'ont *jamais existé* (*cf.* notamment, dans le cours de cette *Profondeur*, ma thèse sur cette discipline « philosophique » – présentée, on pas comme une « école de sagesse », mais bien comme une autre de *vertige* : un des noms, justement, de cette « drogue » sémantico-pensive… et pour cela, peut-être, la plus « dure » de toutes celles inscrites au « tableau des stupéfiants (plus vulgaires) »). Dans la série *Elementary* (dont j'ai déjà parlé plus

haut) son scénariste Doherty, dans une séquence de sa sixième « saison », fait dire à son personnage de « junkie-abstinent » (Sherlock Homes) que la seule chose qui lui permet de ne pas retomber dans l'héroïne c'est la « concentration » qu'il apporte à son « travail » (ici donc : d'enquêteur) ; et phrase qui va attirer sur lui, « Sherlock », l'attention d'un autre personnage de cette même « saison » – qui se trouve être en l'occurrence un tueur en série (prénommé « Mickaël » – et voulant devenir/se prétendant l'« ami » du détective) – ; et personnage qui, dans l'épisode intitulé « Compagnon de sobriété », révèle clairement à ce (supposé) « ami » que, s'il est tombé dans l'héroïne, c'était justement pour combattre les « pulsions mauvaises » qu'il sentait en lui : celles qui le poussaient à « prendre des vies » – sauf que cette addiction-là s'est révélée « pire encore » que les « pulsions » dont il se proposait de guérir (et « pulsions » qu'il regarde comme une sorte d'(autre/atypique) addiction – ce « sentiment, dit-il, d'une démangeaison qu'on ne peut s'empêcher de gratter quand on prend de l'héroïne ») ; si bien que, prenant au mot la méthode de maintien d'abstinence préconisée par Sherlock, il a décidé lui aussi, pour maintenir la sienne propre, de se « concentrer sur son travail » : sauf que bien sûr, au moment où commence cette sixième saison, personne ne sait encore (et même pas le pourtant généralement plus perspicace Holmes) en quoi au juste consiste ce « travail » (tuer des femmes – laisser de nouveau libre cours aux « pulsions mauvaises qu'(il) sent en (lui) » : pour ce que d'évidence, à ses yeux, l'addiction-à ces « pulsions » lui semble, à tout prendre, encore moins pire que celle, plus vulgaire-banale, à la drogue). Où l'on voit, par l'exposé rapide du « pitch » de la sixième saison de cet *Elementary*, qu'on a ici affaire au cas-limite d'un junkie-abstinent qui, pour maintenir à toutes forces cette abstinence : ne pas retomber dans l'« addiction-à » (l'héroïne), n'a d'autre issue que celle de revenir à l'*autre addiction*, de nature elle « criminelle », dont il avait cherché à s'affranchir en la forme plus vulgaire-banale de la prise de la drogue (du même nom) : restant bien sûr à se demander en quoi cette« addiction »-là, celle qui conduit Mickaël, poussé par ses « pulsions mauvaises », à prendre les vies de dizaines de victimes innocentes, serait plus terrible que celle-à l'héroïne qu'il combat ainsi en « se concentrant (donc) sur son travail »… de tueur-en-série » (même si, pour l'intéressé lui-même, la réponse à cette question ne fait apparemment aucun doute – pour ce que ce qui en vérité, dans la structue psychique-monstrueuse de Mickaël, l'emporte dans le fond toujours c'est le *narcissisme* : intuition que je vais maintenant expliquer dans le développement qui suit).

« Mickaël », comme on vient de le voir, a donc le choix entre deux types d'« addiction »: celle (vulgaire-banale) « à l'héroïne et celle (criminelle-« monstr(ueuse) » – le mot est de Sherlock: « Vous êtes un monstre mais vous n'êtes pas un idiot ») « à » céder aux « pulsions mauvaises » qui le forcent à prendre des vies – à, comme il le dit lui-même, ne pas pouvoir « s'empêcher de gratter la démangeaison »… que lui occasionnent ces mêmes « pulsions » (et démangeaison qu'il a retrouvée « lorsqu'on prend de l'héroïne »: preuve que pour lui les deux addictions-à », quoique se différenciant sur la « substance » dont elles usent: physiologiquement chimique pour la première, mentalo-criminelle pour la seconde, sont bien les mêmes) –; restant donc à se demander pourquoi l'(ancien) junkie/(présent) tueur-en-série Mickaël a jugé préférable d'opter pour la seconde plutôt que pour la première: question à laquelle j'ai répondu plus haut par la raison de ce « narcissisme » (qu'il est temps à présent, cette (étonnante) « raison », de développer). À un moment de la séquence de l'épisode intitulé « Compagnon de sobriété » où Mickaël fait quasiment/à mots à peine voilés l'aveu de ses crimes à Sherlock (gisant, en pleine crise neurologique, sur un lit d'hôpital – où l'a fait interner son étrange « ami »), dans le cours de ses explications: dont le détective ne pourra ensuite, faute de preuves et, notamment, de fiabilité de son propre témoignage, se servir pour inculper le tueur, celui-ci se met tout à trac à parler de la « sensation extraordinaire que lui procure son *impunité* » (alors qu'il en est tout de même déjà à sa douzième ou treizième victime); et sentiment de cette « impunité » en lequel réside peut-être la *véritable substance* à laquelle Mickaël, en cette forme mentalo-criminelle, est « addict »: tout se passant un peu pour lui comme si, tuant ces femmes, il ne le faisait pas tant par « plaisir sadique » – voire *haine* du « genre » qu'elles représentent: motivation (banale) on le sait de certains tueurs-en-série (mais que Mickaël, pour sa part, ne semble pas partager) –… que pour le sentiment d'*impunité* que ces crimes *ensuite*, si bien sûr il ne se fait pas prendre: mais il semble assez doué pour cela (*cf.* la même affirmation de Sherlock citée plus haut: « Vous êtes un monstre mais vous n'êtes pas un idiot » – ce qui peut aussi expliquer pourquoi, quand commence la « saison » où il fait son apparition, il n'est suspect dans aucune des affaires, pourtant nombreuses, de ces disparitions de femmes), lui procureront; et « impunité » qui semble bien être le *nom* véritable de la « substance » à laquelle notre tueur-de-femmes est « addict » (en cette

forme donc, non tant physiologico-chimique : l'héroïne, que mentalo-criminelle : le sentiment de cette « impunité » – qui, je suppose, doit lui conférer une « sensation extraordinaire » de *sur-puissance*) : restant alors à dérouler le fil du rapport qui existe entre ce sentiment-là (d'« impunité ») et ce « narcissisme » (en lequel je vois la véritable raison du comportement, tout à la fois monstrueux et logique, du personnage). L'addiction-à cette (drogue-de) l'« impunité » explique en tout cas pourquoi Mickaël à chercher à se rapprocher de Sherlock (dont il connaissait parfaitement les talents quasi-géniaux d'enquêteur) : d'abord en venant le trouver à la fin d'une réunion du « programme » (à laquelle il participait lui aussi), puis en lui proposant une affaire de disparition de femme (dont il est en réalité le seul responsable), enfin en frappant dans l'entourage même de celui dont il cherche en vain à « attir(er) l'attention » (en assassinant la coloc de la fille du capitaine de police sous les ordres duquel travaille Sherlock) ; toutes initiatives qui peuvent sembler bien imprudentes du point de vue d'un tueur-en-série (qui jusque-là, on l'a vu, n'était suspect dans aucune affaire de telles disparitions de femmes) ; mais imprudences qui en même temps, dans l'esprit peu ou prou tordu/monstrueux de Mickaël, ne peuvent qu'accroître le degré du sentiment de cette « impunité »… qui est donc le moyen par lequel notre personnage, prenant au mot la consigne de cette concentration-sur édictée par Sherlock, maintient son abstinence-à l'(autre addiction de cette) héroïne : étant clair que, plus cette « impunité » sera mise en danger, et plus son sentiment sera violent et jouissif – et donc susceptible, cette autre addiction-à (l'héroïne), de l'en préserver plus aisément –, où l'on comprend par là que le personnage de tueur-en-série de cette saison d'*Elementary* a compris cette chose, à la fois toute simple et très profonde, qu'il est vain d'essayer de se guérir d'une « addiction » (peu importe laquelle – dans son cas donc : celle « à » l'héroïne) sans lui en substituer une *autre* (celle ici à cette « extraordinaire sensation d'impunité » – dont je vais à présent montrer les liens qui la relient à ce « narcissisme » que je dis).

Mais d'abord il faut essayer de passer sous la tête du personnage d'(ex-) junkie/(présent) tueur en série qu'a imaginé le scénariste Doherty de cet *Elementary* ; et notamment tenter de ressentir, s'il est possible, la « sensation extraordinaire » que procure à ce type d'individus l'« impunité » dont, tant du moins qu'ils ne sont pas arrêter, ils jouissent ; et sentiment si puissant que, aux dires du même Mickaël, il vaut largement celui qu'on éprouve

dans la prise d'héroïne (ou, je suppose, dans celle de n'importe quel autre stupéfiant) : quel peut-il être au juste – et surtout : quel peut-il… (ici le texte s'interrompt) ? On dira que seul un tueur-en-série est susceptible de répondre à ce genre de question(s) – et donc, comme je n'en suis pas un : seulement un « scripteur en série », je ne risque pas d'y parvenir – ; et pourtant, à y réfléchir d'un peu plus près, cela n'est pas si difficile qu'il y paraît : pour ce qu'une telle « situation » de tueur-en-série fait d'évidence signe vers cette très commune *passion de narcissime* que, en tant qu'humains, nous avons tous en partage – à des degrés bien sûr plus ou moins intenses (c'est-à-dire : à des degrés plus ou moins *douloureux*) – ; mais « narcissisme » qui de toute façon fait venir le tueur en série comme quelqu'un qui, tout en préférant bien sûr n'être pas pris : rester impuni, aimerait bien en même temps trouver un/son *public* – celui devant lequel il aura loisir de lustrer sa belle image (narcissique) de « monstre » (ce pour quoi, on le sait, ces tueurs en série aiment *jouer* avec les médias qui les célèbrent ou les enquêteurs qui les pourchassent – comme le fait par exemple Mickaël avec Sherlock) – ; c'est-à-dire encore toucher les *dividendes narcissiques* du mystère qui entoure leur « impunité » (d'ailleurs, souvent, toute momentanée) : puisque c'est par le même mouvement de l'addiction-à ce sentiment d'impunité que, en voulant le prolonger et l'approfondir toujours plus, ils tomberont finalement (exemple, dans cette sixième saison d'*Elementary*, des imprudences répétées de Mickaël désirant à toutes forces « attirer l'attention » de son « ami » Sherlock – alors que celui-ci, en tant qu'enquêteur génial, est probablement celui qui menace le plus sa/cette fameuse « impunité »)… J'imagine Mickaël rentrant chez lui ou en sortant pour se rendre à son travail, marchant dans les rues ou prenant le métro – et se disant : « Cette vie-là, obscure et médiocre, n'est que l'*apparence* d'une autre, elle sublime et monstrueuse, que je mène secrètement lorsque, cédant à mes "pulsions mauvaises", je me mets en quête de nouvelles proies à tuer ; et ces gens qui m'entourent, qui ne me *voient* pas, ceux que je croise dans la rue ou dans le métro savent-ils à quelle *personne exceptionnelle* ils ont en réalité affaire : il faut que d'elles aussi j'*attire l'attention.* » « L'impunité, comme dit le Watson en jupons de cet *Elementary*, est le (vrai) mobile » de notre tueur en série : celui qui lui procure cette « sensation incroyable » que seule la prise d'héroïne, quand il était encore ce junkie non-abstinent, lui donnait ; et sentiment qui, plus il se mettra en danger d'être pris, plus il sera intense : ce pourquoi Mickaël, au mépris de toute prudence, est venu trouver Sherlock à l'issue d'une des réunions de ce « programme » (où les ex-toxicos

discutent entre eux de la méthode la plus appropriée que, chacun de son côté, ils ont trouvée pour demeurer abstinents – pour le détective donc : « se concentrer sur son travail »): parce que l'enquêteur représente pour le tueur en série la personne la plus susceptible de mettre en danger une impunité… dont la « sensation incroyable », faute justement de cette mise en danger, commençait de s'étioler. Pour Mickaël, dans le jeu pervers qu'il a établi avec Sherlock, il y a à l'œuvre, malgré tout ce qui sépare les deux « joueurs », une sorte d'*entraide mutuelle* qui va leur permettre, chacun de son côté, de maintenir leur abstinence – d'être donc, au sens le plus profond, ces « compagnons de sobriété » (malgé l'évidente répugnance qu'éprouve l'enquêteur pour le tueur) – ; tout se passant un peu comme si, tandis que le second, en prenant des vies : en proposant à son « ami » l'énigme criminelle de toutes ces « disparitions de femmes », aidait le premier à se « concentrer sur son travail » – et par conséquent : à demeurer « clean » (pour ce que Mickaël a senti que la résolution d'abstinence, chez Sherlock, commençait de faiblir) –, le premier lui, en mettant en péril l'« impunité » de Mickaël : et donc en intensifiant la « sensation incroyable » que lui procure cette « impunité », lui rendait le même service : celui de l'aider à demeurer lui aussi « clean » et abstinent (ce pourquoi Mickaël, à un moment de l'épisode de ce « Compagnon de sobriété », dit à Sherlock que, s'il prend ces vues : tue toutes ces femmes, c'est d'abord pour *s'aider lui* (Mickaël), mais aussi pour l'« aider lui » (Sherlock)… à maintenir sa propre « sobriété » – même si cette aide passe par l'accomplissement de tous ces crimes : ce que le même Sherlock, dans un autre épisode de la série : « Fou de rage », résumera ironiquement en disant que « Mickaël a une manière très particulière d'aider ses amis à rester « clean » (la litote recouvrant ici rien de moins que treize ou quatorze assassinats de femmes – voire même, dans cet épisode, celui d'un homme-« gay » dont Mickaël jugeait qu'il pouvait faire replonger son « compagnon » dans la drogue).

Pourquoi avoir intercalé ici, dans les pages terminales de ce (présent) *Champ profond*, cette (longue) analyse de quelques épisodes de la série policière *Elementary*, (et cela juste après en avoir consacré une au « Paradis » de la *Comédie* de Dante – mais le lecteur qui me suit sait bien, désormais, que c'est ainsi que, depuis quasiment son début, se développe l'écriture de mon « grand récit »: la fugue de sa « spirale du *sens* ») – d'évidence parce qu'en ceux-ci est problématisée (et de manière plus profonde qu'on pourrait

s'y attendre de la part d'une « série » télévisée) la question, peu ou prou fondamentale chez la créature disante/pensante, de toute « addiction-à » (peu importe quoi : l'héroïne, l'impunité, la pratique de l'*écriture*, etc.) ; et « addiction-à » dont l'analyse que je viens de faire de ces épisodes montre bien que la seule façon de s'en guérir est, non pas de tenter d'embrasser une existence qui soit enfin « saine » et « sobre », délivrée de toute « addiction-à » (puisque cette existence-là n'existe pas et *n'a jamais existé* – n'est qu'une « illusion philosophique »: celle de la « vie bonne » préconisée par cette même « philosophie »), mais plutôt de trouver à cette « addiction » (de toute façon éternelle et irrépressible chez la « créature du *sens* ») une sorte de « substance de substitution »: étant au moins clair que, si l'on doit être « addict »/« accro » *-à* (quoi que ce soit), il vaut mieux l'être par exemple, cas du personnage de Sherlock dans cette même « Série », « au » métier d'enquêteur qu'« à »… l'héroïne – et aussi bien, pour le cas qui me touche de plus près, « à » l'écriture plutôt qu'« à »… (ici le texe s'interrompt – pour ce que, dans mon « cas personnel », je ne vois pas du tout quel autre exemple d'une autre « addiction-à » je pourrais évoquer/exhiber) – ; mais ceci bien sûr à la condition que cette « pratique de l'écriture », pour devenir la substance de cette addiction-à, soit illustrée en ce mode « scripturaire » que je dis ; et cela parce que seul le « traitement » (du même nom) de tout langage (écrit) est susceptible de devenir cette« drogue absolue » dont parlait Baudelaire : même si celui-ci, auteur encore trop « littéraire »: le reproche, on s'en souvient, que lui faisait Rimbaud dans sa « Lettre du voyant », l'identifiait à la « poésie ». Et la vérité n'est-elle pas ici que cette « drogue absolue », dont les autres « addictions-à »/pratiques toxicomaniaques plus vulgaires/parcellaires découlent *toute*, n'est rien d'autre elle-même que celle de ce *sens*… et de son « addiction-à » (à laquelle aucune créature humaine – pour ce qu'en essence toujours cette « possédée du langage » (et par suite : de ce « sens » lui-même) – ne saurait raisonnablement se dérober) : où l'on comprend aussi par là pourquoi la pratique « (purement) scripturaire » de l'écriture – la seule « toxicomanie » que je préconise et illustre ici (par la rédaction de ce/mon « grand récit ») – est sans doute cela qui se rapproche le plus de cette *drogue absolue qu'est le sens* (et mieux encore sans doute que celle, préconisée par l'(encore) trop « littéraire » Baudelaire, de l'illustration de cette « poésie » – même s'il y a sans doute aussi une manière elle-même « scripturaire » de « traiter » cette « poésie »: *cf.* notamment, chez les situationnistes, cette notion de « poésie (nécessairement) sans poème »)… Cette « addiction-à » (la drogue absolue qu'est

ce) *sens* – qui caractérise/constitue sans aucun doute l'*essence* de la créature humaine/disante-pensante/« possédée du langage », etc. –, nul individu, qu'il soit, selon, ce poète, ou cet enquêteur, voire ce… tueur en série (!), etc., ne saurait raisonnablement s'y dérober – ce pourquoi, vis-à-vis de cette même « addiction-à » *fondamentale*, le maintien de quelque chose comme une « sobriété » est une parfaite *illusion* (celle que par exemple la discipline philosophique – avec ses foutaises de « vie bonne » et autre « existence sage » – continue d'alimenter : alors qu'en vérité, dans le domaine notamment de son pensivo-ontologique, elle n'est rien d'autre elle-même qu'une « drogue (particulièrement) *dure* ») –: tout ce que cet individu peut faire étant de se trouver une « substance-alibi-à » (cette même addiction fondamentale-au *sens*) susceptible d'occasionner chez lui le moins de désordres existentiels/dommages collatéraux (physiologiques ou mentaux) possibles : étant clair par exemple, dans cette perspective, que l'addiction-« à » l'héroïne est plus dommageable pour le sujet-toxico que celle-« à » la « poésie » – et *a fortiori* que celle-« à » ce « scripturaire » que je dis (qui est peut-être, en ce sens cette « drogue absolue » dont parlait Baudelaire) –; même si je vois bien que peut-être au-dessus de celle de ce « (pur) scripturaire » il en existe une autre, plus dure et plus « absolue » encore : dont ce « (pur) scripturaire » ne serait que la trace ou l'écho dans l'écriture »: celle que Marx a tenté (quoique je crois vainement) de discréditer sous le nom de ce fameux « opium du peuple »: sans voir combien cette image (par laquelle il s'imaginait dénoncer l'illusion qu'était à ses yeux la dimension du religieux et de son « divin » afférent) était en réalité le plus grand *éloge* qu'il puisse faire à ce religieux – et cela parce que, en ce mode métaphorique, il ne faisait rien d'autre que de pointer la nature peu ou prou toxicomaniaque-à (ce sens) de ce « peuple » (humain) ; et « peuple » qui, en effet, ne peut *à aucun moment* se passer de cet « opium »-là (sémantico-religieux) : ce que la suite de l'« histoire » a suffisamment montré.

Et moi qui, parvenu sur les bords extrêmes de ce « Purgatoire » de mon cru : ce (présent) *Champ profond* en voie d'achèvement, m'apprête à « monter aux étoiles » de la composition du « Paradis » de ce *Milieu doré*, je vois bien combien cette « addiction-à » la *drogue absolue* de ce « (pur) scripturaire » peut me… (ici le texte s'interrompt) : étant de toute façon clair que, si je parviens à rédiger ce tome dix-huitième et dernier de mon « grand récit », alors il faudra que son écriture soit… (ici de nouveau le

texte s'interrompt) ; et qui ne comprend par là que, si cette écriture doit être menée à bien, alors il faudra aussi que… (ici encore, pour la troisième fois, le texte s'interrompt – signe peut-être, en la forme de ces « blancs » qui se multiplient, que « la fin » de ce/mon (présent) manuscrit est proche ?)… Aujourd'hui, dimanche 29 novembre 2020, le temps était toujours aussi beau et clair, et voici que, revenu à cet immense manuscrit qui n'« en finit pas de finir », je me disais que cela faisait maintenant plus d'une vingtaine d'années que, ayant quitté les villes, j'étais venu me réfugier en cette contrée reculée, que ce second confinement rend plus tranquille et silencieuse encore, et cela pour donner libre cours à cette « addiction-au (pur) scripturaire » (que je viens de tenter de « généalogiser » au développemetn précédent) ; et libre cours qui, en sa forme, selon, merveilleuse ou « névrotique », avait donné lieu à la rédaction de cette immense *Profondeur*… à laquelle, dans la distance temporello-scripturaire de ces vingt années, passées sur la périphérie extrême du monde (et du sens), je suis encore et, probablement, serai toujours : comme si, pour emprunter une image à Kafka, j'étais parti pour « écrire jusqu'à la fin du monde » (qui est peut-être plus proche qu'on croit – qui coïncidera peut-être avec celle del'écriture de ce/mon « grand récit »). Car toujours pour le « (pur) scripteur » de celui-ci, qui a depuis longrtemps renoncé à exposer quelque « pensée » que ce soit : qui, littéralement, n'a (depuis longtemps) « plus rien à dire », demeure (au moins) ce sentiment de *vertige* que lui procure le très pur enchaînement des phrases sous sa plume, devant lui, sur ce « papier qu'aucune blancheur (depuis longtemps) ne défend » (plus) ; et « vertige » dont je vois bien que c'est à son « incroyable sensation » que, désormais et sans manières, je suis entièrement « addict »/*accro* : non pas même à… (ici le texte s'interrompt) ; et sensation dont, chaque matin que le temps fait, je viens prendre ma *dose* lorsqu'invariablement, que ce temps soit beau ou laid/(spirituellement/scripturairement) clair ou sombre, je me remets à mon illisible/impossible manuscrit : effectuant par là le projet (du même Kafka – pensant lui à son *Château*) de rédiger un « livre plus fait pour être écrit que pour être lu » (« toujours des réflexes de drogué ! »). Peut-être s'agit-il ici, en le mouvement d'une telle (scripturaire) « toxicomanie », de *devenir soi-même une légende* : celle d'un scripteur qui, après avoir longtemps été ce « piéton des rues et des villes », aurait décidé de gagner cette périphérie extrême du monde (et de son « sens ») pour composer, dans l'« atelier du silence » de sa maison des bois, le « grand récit » de cette/ma *Profondeur*, même si je vois bien que cette « légende » (comme le sont je crois, toutes les légendes) est *fausse* ;

pour ce que la vérité (de ma réelle situation « scripturaire ») est sans doute plus prosaïque : ressemblant plutôt à celle d'un drogué-au (sens) qui, pour mieux s'adonner à son *vice* (scripturaire), a choisi de venir résider en cette même périphérie (du monde)/bord extrême (de ce *sens*) ; et résidence en un tel « désert » qui lui octroie cette latitude de se faire chaque matin, sans que s'en émeuve trop son entourage (social-*littéraire*), son « *shoot* » (du même nom : sémantico-*scripturaire*) : ce qui, très certainement, eût été plus difficile si j'étais demeuré en « la ville-centre » (du monde et du Spectacle existants). Et pour dire le vrai je sens bien que, chaque fois qu'il m'arrive (de plus en plus rarement) de revenir en cette « ville-centre » : comme je l'ai fait par exemple il y a deux mois pour donner dans un cinéma de T., cette conférence sur le film *Interstellar*, une sorte de *honte* (scripturaire) m'envahit ; et sentiment qui pourrait être celui éprouvé par un « drogué-à (ce même (pur) scripturaire) » qui, tout à coup : après des mois ou des années entièrement consacrés à ce vice (du même nom – à cette toxicomanie-à… la même substance), se retrouverait brutalement confronté à des gens, eux, parfaitement « *clean* » et « sobres » (vis-à-vis de cette même « substance » – vis-à-vis de la même drogue de ce « (pur) scripturaire » : à laquelle ici, *dans* ma campagne reculée et *sur* le manuscrit (ignoré de tous) que je compose présentement, je me « shoote » quotidiennement et sans complexe). Ce pourquoi aussi, chaque fois que j'opère un de ces « retours-à » la « ville-centre » à ses rues bondées et à ses foules d'habitants (scripturairement) « clean » et « sobres », le désir qui, au bout de quelques heures, m'envahit est celui, violent et peu ou prou irrépréhensible, d'un rapide retour-à… mes (tranquille) campagne reculée/(silencieuse) maison d'écriture/(secrète) toxicomanie-à… ce (pur) scripturaire : illustrant par là, quoiqu'ici en ce mode scripturaro-toxicomaniaque, le syndrome bien connu du « provincial » qui, « monté pour quelques jours – dans mon cas pour quelques heures – à la capitale », n'a de cesse de vouloir en repartir… pour regagner aussi rapidement que possible la (scripturaire) tranquillité de sa « province » (du même nom – scripturaire et toxicomaniaque).

Mais l'autre péril que constituent, pour le scripteur de cette (immense) *Profondeur*, ces « retours-à (la ville-centre) » – et aussi rares et (toujours) brefs qu'ils fussent –, c'est d'être brutalement confronté-à sa *propre folie* (scripturaire)… d'auteur d'un tel et si démesuré « grand récit » : que personne dans le fond n'attend ni ne lui a jamais demandé de composer

– ce pour quoi aussi, lors de cette même conférence dans un cinéma de T. sur le film *Interstellar*, la vision des treize tomes déjà publiés de cette *Profondeur* (qui s'empilaient sans façon, à la vue de tous, sur une étroite tablette – transformée pour l'occasion en présentoir de son « œuvre »)… constituait pour le conférencier improvisé un autre, quoique secret, « motif de honte » –; et sentiment qui, d'une certaine façon, rejoint celui de la « sensation incroyable » que procure au personnage analysé plus haut du tueur-en-série Mickaël de la série *Elementary*… son « impunité »: dont on a vu aussi qu'elle est le « véritable mobile » (Watson) de ses meurtres (qui se trouvent fort significativement être du *même nombre* que celui des tomes déjà publiés par le « scripteur-en-série » que, de mon côté, je sais – soit treize et bientôt quatorze volumes: lorsque sera prochainement édité ce *Bruit du temps*… dont le paquet de feuilles de son premier jeu d'épreuves se dresse devant moi… tandis que je continue à rédiger ces lignes). Or, comme on l'a vu en essayant de comprendre profondément la structure psychique/perverse/tordue/monstrueuse, etc. du « tueur-en-série » Mickaël, la jouissance « incroyable » que lui procure le sentiment de l'« impunité » de ses crimes, pour être maintenue à son degré le plus intense/« jouissif », contraint le personnage à prendre de plus en plus de risques susceptibles, cette « impunité », de la *mettre en péril* (prise de contact avec l'enquêteur-Sherlock, soumission à celui-ci d'une affaire de « disparition » (dont il est en vérité le seul responsable), puis pour finir, tout cela n'ayant pas réussi à « attir(er) l'attention » du détective sur lui, assassinat d'une personne appartenant plus ou moins directement à l'entourage de celui-ci, etc., etc.) ; et prise de risques dont on comprend, si l'on veut bien admettre le parallèle que j'établis ici entre « tueur-en-série » et « scripteur-en-série », qui est la même que celle que j'illustre lorsque, de temps en temps, je me résous à publier un des tomes de mon « grand récit »: preuve assurément de la folie (scripturaire)/addiction-à (la substance du même nom) qui me tient et, notamment, m'a fait composer *en toute impunité* (tant du moins que de lui, je n'avais encore rien publié) l'impossible/lisible/démesuré manuscrit… de ce même « grand récit »… Étant clair que, chaque fois qu'un des volumes de l'« océan textuel » de cette *Profondeur* est édité, et là où l'innocent-étourdi lecteur ne voit en celui-ci qu'un ouvrage (pour dire vite : de « philosophie ») à parcourir (ou non), son « scripteur-en-série », lui, n'y pointe rien de moins que l'*aveu* (de moins en moins *secret* à mesure que les tomes de son« grand récit » se succèdent et s'accumulent en toujours plus grand nombre – comme les cadavres de son propre vice (scripturaire)/

toxicomanie-à (la substance du même nom) ; et « aveu » qui, en cette forme littéraire-éditoriale, met bien sûr en péril, en risquant de révéler la folie (scripturaire) qui le tient, son « impunité » (du même nom) – d'essence criminelle chez le « *tueur* en série »/scripturaire chez le « *scripteur*-en-série »); mais « impunité » qu'en même temps ce dernier est bien obligé, de temps à autre, de mettre en danger : pour ce qu'un « scripteur » (en série) est aussi un « auteur » qui, de temps à autre également, veut publier et signer (de la même façon qu'un« tueur » (en série), bien que désirant évidemment ne pas être pris, est aussi ce « Narcisse » qui, lui aussi, aimerait *être un peu plus connu* – « attirer » sur lui et sa folie (elle : criminelle) l'« attention » d'*un plus large public* : ce que fait notamment le personnage-Mickaël d'*Elementary* en prenant le risque (incroyable) dans la sixième « Saison » de cette même Série, de prendre contact avec celui de l'enquêteur-Sherlock)… Où l'on voit aussi par là que ce qui empêche le « (pur) scripteur » que je prétends être d'aller jusqu'au bout en cette « pureté », c'est toujours, et de la même façon que le (pur) tueur en série : dans son registre plus social-criminel, son *narcissisme de littérateur*… qui lui, tandis que le scripteur préfèrerait préserver son « impunité » (du même nom), veut à toutes forces publier et signer – quitte à prendre le risque, en cette forme littéraro-éditoriale, de faire l'aveu de sa folie (pareillement « scripturaire ») –: tout se passant comme si, chaque fois qu'un « (pur) scripteur » se résout à publier quelque tome inédit de son « grand récit » jusque-là rédigé dans la plus totale « impunité » (criminelle/scripturaire), il nous donnait à assister au spectacle peu ou prou répugnant de, par exemple, un junkie qui se fait un « shoot » d'héroïne (scripturaire) devant nous – d'où la honte (du même nom) que ressent parfois le scripteur de cette *Profondeur* à la vue des tomes publiés/accumulés de celle-ci : un peu semblables en celà aux seringuesvides qu'aurait laissées derrière lui un tel « drogué ».

(Et voici que, rédigeant le développement qu'on vient de lire, je suis entré dans la dernière centaine de pages manuscrites (p. 3908) qui me séparent désormais de l'achèvement effectif de la rédaction de ce (présent) *Champ profond* – tome dix-septième de cette/ma *Profondeur* (quoique seulement deuxième de la rubrique de ce/son « Recherche extrême »: en constituant pour cela, donc, comme son « Purgatoire ») –; et moment qui, je l'avoue, me procure un étrange sentiment de « suspens »: comme si, pénétrant en cette zone terminale/grise qui conclut n'importe quel

ouvrage, je me dirigeais vers une sorte de « consommation-de » ce qui, depuis le début de ce tome (éponyme), était en-venue à travers l'*élément* de son (pur) scripturaire ; et consommation qui, sinon pour leur lecteur du moins pour leur scripteur (!), rend particulièrement passionnantes les pages que je m'apprête maintenant à rédiger – peut-être aussi parce que ces pages constituent en réalité, non tant celles (uniquement) terminales de ce *Champ profond*, que, peut-être, celles ultimes de l'entièreté de mon « grand récit »: puisque, comme j'en ai envisagé plus haut la possibilité, rien ne prouve que je parviendrai à me mettre au chantier de l'écriture du « Paradis » de ce *Milieu doré* (certes annoncé dans les diverses rubriques « du même auteur » des précédents/récents tomes de cette *Profondeur*, mais destiné lui, contrairement à ceux donnés comme « inédits », à demeurer éternellement sous la mention « en préparation »)).

C'est comme si une course de vitesse s'était instaurée entre l'écriture de mon manuscrit en cours et la présente année filant vers sa fin (personnellement, je parie sur mon manuscrit) ; et cours qui serait aussi celle entre deux *temporalités* – la (purement) scripturaire de mon livre et la (strictement) chronologique du calendrier –: même si, je le vois bien, les deux témoignent à présent d'une même *frénésie* à, selon, conclure ou se projeter (samedi dernier, 28 novembre 2020, de grandes manifestations à nouveau par tout le pays contre le texte d'un projet de loi – avec les inévitables violences et autres « tensions » qui accompagnent désormais presque rituellement ce genre de « démonstrations »: on se croyait revenu aux beaux jours des « Gilets jaunes »). Que restera-t-il de cette année 2020 en voie d'achèvement – pour moi essentiellement: le sentiment presque palpable, et cela dans tous les domaines: social, sociétal, sanitaire, intellectuel, spirituel, etc. de *la montée d'un ton*… qui appelle quasi-mécaniquement le *videment de son abcès* (que ce videment s'opère, soit par le basculement dans le chaos de la guerre civile – qui d'une certaine façon a déjà commencé –, soit, au contraire, par l'instauration d'un régime autoritaire – auquel je sais que nombre de mes compatriotes, pour ce que tout simplement las du désordre ambiant, aspirent peu ou prou secrètement: *cf.* notamment en ce moment, courant par tous les esprits, le fantasme du recours, pour gouverner cet « ingouvernable pays », à un homme (ou à une femme?) « à poigne ») –; et montée aux extrêmes que dénote notamment le fait qu'aujourd'hui, sur quelque sujet qu'on aborde: celui de ces « violences policières » comme

celui de la gestion de la pandémie, etc., les gens ne se parlent plus tant que, spontanément, ils *s'opposent*: leur « siège », sur n'importe lequel de ces sujets, étant de toute façon, et depuis longtemps, « fait » auquel ils ne dérogeront plus, effectuant pratiquement par là la « prophétie » d'un ancien ministre de l'Intérieur *démissionnaire* constatant, le jour même de sa passation de pouvoir, que « ceux qui vivaient jadis côte-à-côte le font désormais face-à-face » – et aussi bien celle de la phrase citée plus haut du Debord de *In Girum* (?) : « [citation à retrouver] : que l'autre disparaisse »). Étant en tout cas très probable que, si cette « fatidique » année 2020 a été celle du *mûrissement de la crise*: tout à la fois renforcé et (très momentanément) endigué par sa composante « sanitaire », celle qui, dans maintenant presque exactement un mois : lignes écrites ce lundi 30 novembre 2020, va lui succéder sera celle de son *éclatement* sans manières ni écrans (idéologiques) – drôle de période, dira-t-on, pour composer quelque chose comme le « Paradis » (de mon cru) de ce *Milieu doré* annoncé (mais on ne choisit pas son époque et, d'ailleurs, certains exemples scripturaro-historiques attestent que des textes décisifs ont été justement rédigés dans le cours de telles périodes de grand chaos – dont le climat général tissé de violence, d'angoisse et de « doute patriotique », loin d'en entraver la composition, en a au contraire (secrètement) favorisé le déploiement/développement : *cf.* notamment les *Essais* de Montaigne, écrits durant l'autre « guerre civile » que furent celles (dites) « de religion », ou encore la *Recherche* proustienne que le déclenchement de la « Grande guerre (14-18) » permit à son scripteur d'en approfondir extraordinairement les thèmes) –; qui sait : peut-être sera-ce le tragique à l'œuvre dans cette « époque mienne » en général et dans cette « année de tous les périls »-2021 en particulier qui me donnera le *stimulant* nécessaire à la rédaction, encore très improbable, de ce *Milieu doré* (dans l'entreprise de laquelle, pour l'instant, je n'ai guère envie, je l'avoue, de m'engager) ?… Il est clair en tout cas que cette « Apocalypse » (encore plus ou moins secrète) dont, depuis quasiment le début de l'écriture de ce/mon « grand récit », je n'ai cessé de relever les inquiétants/époquaux *prémisses* est en train, dans le moment que nous vivons, de passer au stade du pur visible-et-effectif – dont ma pandémie en cours serait, en sa guise de piqure de rappel « biblique », comme le signifiant présentement le plus évident et indéniable (c'est on s'en souvient, dans le texte de Jean, le *nom* d'un de ses « Cavaliers ») –; mais signifiant qui à tout prendre, en sa relative vénnielité : ce « virus » ne menaçant en aucune façon l'existence de l'espèce humaine sur son infortunée planète, apparaît bien plutôt comme le prélude

à l'entrée en scène d'autres menaces, et certes elles infiniment plus inquiétantes : à commencer par celle de ce processus (dit) du « réchauffement climatique » qui, si l'on en croit les sombres pré-visions/pré-dictions des scientifiques du G.I.E.C., est, si les choses poursuivent comme prévu leur cours (industriel et consumériste-« capitaliste »), bien près de « s'emballer » : ces mêmes scientifiques ne donnant plus que deux ou trois années à *cette* humanité pour prendre les mesures susceptibles d'enrayer cet « emballement » des températures… qui, si celles-ci n'étaient pas mises rapidement en application : c'était le but, on s'en rappelle, de la fameuse « COP 21 » de Paris, devrait logiquement aboutir, dans quelques décennies, à une planète devenue impropre à la vie en général et à l'habitation humaine plus particulièrement (bien sûr, pour peut-être seulement se rassurer, on peut toujours couper à l'interprétation peu ou prou « complotiste » des climato-sceptiques – posant que ces scientifiques se trompent ou, histoire peut-être de se faire (médiatiquement) « mousser », noircissent à dessein le tableau et leurs calculs – ; mais franchement : qui, en de telles circonstances : où c'est la *survie même* de l'espèce humaine qui est en jeu, aurait envie, en souscrivant à cette illusion, de prendre un tel *risque*?).

Le plus désolant sans doute en cette occurrence, et si extrême : rien de moins quand même que la survie de cette/notre humanité, c'est que le sort de celle-ci est entièrement remis entre des mains d'activistes néo-progressistes – dont le principal défaut, comme je l'ai déjà dit : quand je pointais notamment leur structure « pavlovienne », est de ne pas savoir *sérier les priorités* : étant clair que celle de cette urgence climatique l'emporte infiniment sur d'autres que pourtant ils dénoncent avec presque autant de vigueur militante (la lutte, par exemple, contre le « patriarcat », ou le « racisme », ou l'« homophobie », etc. – toutes *foutaises* « politiquement correctes » qui, bien évidemment, ne peuvent que gêner, en y apportant leur *confusionnisme idéologique*, le seul combat qui, présentement, compte/« urge » vraiment) – ; et activistes qui, pour cela, constituent sans doute l'*ennemi le plus sournois* de la cause qu'ils prétendent pourtant défendre (et je crois : très sincèrement) : celle de cette « écologie » qui, tant qu'elle n'aura pas abandonné son-épithète de « politique », sera condamnée à demeurer parfaitement inefficace (et cela parce que cette « écologie » n'est pas tant d'abord une question « politique » – comme ne cesse de l'affirmer « pavloviennement » toute cette militance écolo/néo-progressiste (pour dire

vite : « de gauche ») – que, plus simplement et plus pratiquement/pragmatiquement, une autre *de survie* – étant clair que si, par exemple, il faut attendre la chute du capitalisme (ou du « patriarcat », ou du « racisme », ou de l'« homophobie », etc.) pour être en mesure de « sauver la planète », et accessoirement : ses habitants (humains ou pas), alors et cette planète et ces habitants sont *mal partis*!). Paraphrasant une sentence bien connue (attribuée à Clémenceau, parlant lui de la « guerre » et des « militaires » censés la faire – mais le combat pour le climat n'en est-il pas une autre, et à l'enjeu plus grave encore : rien de moins, on l'a vu, que la survie (ou non) de *notre* espèce), on pourrait dire que l'« écologie est une chose trop sérieuse pour la confier aux… écologistes » – c'est-à-dire à cette militance néo-progressiste qui, du fait de son confusionnisme idéologico-pavlovien (du même nom), ne sait pas « sérier les priorités » de la lutte qu'elle prétend pourtant mener au nom même du salut de cette planète et de la survie de cette humanité (en se barbouillant notamment de ce fantasme politico-intellectuel de la « convergence des luttes » – alors que bien évidemment, si l'on veut être en mesure de « sauver » qui ou quoi que ce soit, c'est plutôt à la méthode exactement inverse qu'il faut procéder : celle d'une « *divergence* de ces mêmes luttes ») –; dont par exemple un des premiers effets pratiques-visibles, dans les manifestations pour le climat, pourrait être le refus, par leurs organisateurs, d'y accepter ces délégations d'associations, selon, féministes ou anti-racistes : qui bien sûr, dans la perspective que je viens d'indiquer ici, n'ont strictement *rien à faire en de tels défilés* (sinon, peut-être, de rajouter, en le mode de ce « politiquement correct » mis à toutes les sauces militantes, une *couche supplémentaire* à tout ce confusionnisme idéologico-néo-progressisto-pavlovien). Mais où l'on comprend aussi par là que ça été une grande erreur de la part de la droite réactionnaire/anti-(néo)progressiste (pour dire vite) d'abandonner ce thème de l'« écologie » à cette gauche, elle, néo-progressiste/anti-conservatrice ; et cela d'autant plus que ce thème, à l'analyser froidement, pencherait bien plus dans le sens de ce « conservatisme » que de ce « progrès » (ce qui bien sûr, sous ma plume, n'est nullement une critique!); – ce qui peut notamment expliquer pourquoi cette gauche, de par ses origines (forcément) « progressistes », a mis tant de temps à venir à cette « écologie »: cas par exemple du P.C.F. qui, durant les années 70 du siècle dernier, se prononçait encore en faveur de l'énergie nucléaire (et aussi de celui d'un Mélenchon qui, selon ses propres dires, n'a qu'assez récemment changé la couleur « rouge » de sa banderolle en celle « verte » d'un militantisme peu ou prou « écolo » – quoique bien

sûr toujours mâtiné de « socialisme étatique ») – (l'excellente journaliste Eugénie Bastié dit qu'en vérité il n'en est rien, qu'il existe bel et bien un courant écologiste « de droite » – et même, précise-t-elle, « catholique » (ce qui serait en effet la meilleure chose qui pourrait arriver à cette écologie) – même si, malheureusement, elle reconnaît aussi elle-même que ce courant est, du point de vue médiatique, bien peu représenté – ce qui a conduit à l'imposition par ces mêmes médias dans l'opinion publique de cette idée qu'être « écolo » c'était forcément être « de gauche » et *néo-progressiste*; et cliché qui, d'évidence, décourage nombre de gens de se joindre à ce combat (pourtant décisif) en faveur du climat : personne n'ayant bien sûr envie de participer à des défilés où figurent le ban et l'arrière-ban de toute cette grotesque militance « de gauche/néo-progressiste »… qui, dans la perspective que je viens ici d'indiquer, ne peut que sournoisement desservir la cause qu'elle prétend pourtant défendre).

Que serait composer le « paradis (de mon cru) » de ce *Milieu doré* dans un temps susceptible à tout moment de basculer, en le mouvement d'une « apocalypse » (cette fois-ci : tout à fait visible et in-déniable), dans, selon, le chaos ou la dictature : quel livre en viendrait-il… qui, de toute façon, ne pourrait ressembler à aucun autre ; et cela parce que l'élément époqual-scripturaire où il aurait été écrit, lui non plus, ne pourrait être rapproché d'aucun autre historique et (ici le mot manque) ?… Cette nuit, de nouveau, un rêve autour de « Laure », et rêve si triste que sa tonalité d'infinie désolation me poursuit encore, dans le matin de ce mardi premier décembre : lui-même gris et froid après des semaines de temps beau et clair, tandis que je me remets, vers 10 h 30, à ce manuscrit (il est vraiment temps qu'il s'achève) : la pensée de toutes ces années que, si à l'époque de notre rencontre initiale je m'étais montré plus déterminé, nous aurions pu vivre ensemble et qui, par ma faute, n'avaient pas été et désormais, quoi qu'il arrive, *ne reviendraient jamais* – tous les « regrets comme dit Chateaubriand dans une phrase célèbre (que Proust, dans son *Temps retrouvé* donne comme la plus belle de toute la langue), de l'absence et de la jeunesse » –; et en effet, dans ce rêve, Laure et moi étions de nouveau jeunes et ardents et *formidablement heureux*: pleins de confiance dans l'avenir et les « adorables années » qu'il ouvrait alors devant nous (il faudrait ne jamais raisonner ainsi – en ce *mode conditionnel* – : c'est à devenir fou). Et la seule consolation de tout ce gachis temporello-amoureux qui me venait/me vient (à l'instant

où j'écris ces lignes) était/est l'idée que, si nos vies avaient pris ce cours plus heureux et plus (ici le mot manque), je n'aurais peut-être pas composé l'immense « grand récit » de cette *Profondeur*, et, par conséquent, je ne serais pas sur le point d'entamer, en ce moment, la rédaction du « Paradis » (de mon cru) de ce *Milieu doré*: sur le seuil duquel ma « Béatrice » à moi, en la figure infiniment triste de cette Laure perdue/retrouvée/reperdue, était venu m'accueillir (mais consolation qui, à l'aune de la désolation de mon rêve, m'apparaissait bien piètre comparée à toute cette « masse de bonheur » ainsi perdue dans les années lointaines – dans leur profondeur *sans retour*). Ce temps, dont Debord, dans *La véritable scission*, dit qu'il est essentiellement tissé de « sauts qualitatifs et d'occasions manquées qui ne reviendront pas », peut-être alors s'agit-il, plutôt que de *pleurer* sur lui : comme je le fais ici présentement, de le « comprendre » (le même Debord dans le même passage) ; et compréhension à laquelle alors, peut-être, on ne peut accéder que par l'écriture de quelque chose un/ce « Paradis »… qui ne saurait en aucune façon constituer quelque « consolation » à ce qui a été ainsi perdu/manqué *pour jamais* « dans les années profondes », mais qui peut-être, si l'on parvient du moins à mener à bien son (impossible) rédaction, doit pouvoir nous permettre de *prendre mesure* de l'[mot à retrouver dans le Spectacle] de son devenir forcément *sans retour* (car sinon il ne serait pas le temps… ni nous ses créatures à lui essentiellement *vouées* – et pour cela, en son élément de « permanence voyageuse »: *infiniment risquées*). Ce qui, dans le « Paradis » de Dante, frappe d'abord son lecteur, c'est le fait que, loin d'être ce lieu de repos (à toutes les fatigues terrestres) et de consolation (à tous les déboires endurés sur cette même terre), il est bien plutôt cet espace essentiellement dynamique et lumineux… qui nous fait comme *prendre en pitié* et ces fatigues et ces déboires : « Ce n'était donc que *cela*? » et donc, si je veux moi aussi être en mesure de composer mon propre « Paradis »: en cette forme « (purement) *scripturaire* », il me faut tout de suite renoncer à ce fantasme (*littéraire*) que cette rédaction pourrait par exemple être l'occasion de (re)vivre enfin les années qu'avec Laure, quand nous étions tous les deux jeunes et ardents, je n'ai pas connues – car cela ce serait encore donner prolongement à ce « ressentiment contre le temps et son « il fut » dont parle Nietzsche (et « ressentiment » qui, comme je l'ai montré dans le « roman-vrai » de ce « Soldat et jeune fille souriant », fut la véritable cause de l'échec, second et cette fois-ci définitif, de mes « retrouvailles magiques » avec la même Laure) –; étant clair qu'un « Paradis » se caractérise d'abord par le fait que, en son élément spiritualo-scripturaire,

aucun type de « ressentiment-contre (ce temps et son "il fut") » ne saurait plus régner : pour ce que ce même « Paradis » est d'abord le lieu de l'*absence de tout ressentiment* (quel qu'il soit). Ce pour quoi par exemple, dans le sien, Dante, à aucun moment de sa rédaction, n'en profite pour *prendre sa revanche* sur ce « temps »… qui l'a dépossédé des amoureuses années qu'il aurait pu connaître sur terre en compagnie de cette « Béatrice » (morte prématurément) – en, par exemple, rédigeant une petite « fiction » où, ces mêmes années qui ne furent jamais, il les aurait racontées avec une complaisance (de type uniquement/« strictement » littéraire) –: préférant faire de la figure de cette jeune fille (d'ailleurs, dans sa vie terrestre, à peine entraperçue) une sorte d'hotesse du/au ciel – venue l'accueillir sur le seuil de ce « Paradis » spiritualo-scripturaire (qu'il s'apprête à visiter/composer) – et, plus profondément, comme son introductrice à cette « compréhension du temps » qui… (ici le texte et le développement s'interrompent – même si j'aurais sans doute tout l'espace de la rédaction du « Paradis mien » de ce *Milieu doré* pour les compléter).

Et que restera-t-il alors, si du moins je parviens à entrer dans l'entreprise (« purement scripturaire ») de la composition de ce « paradis-mien »/*Milieu doré*, du sentiment d'infinie désolation que m'a communiqué, en le mouvement d'une *absurde nostalgie* pour des années qui, en vérité, ne furent jamais (par moi effectivement/« adorablement » vécues), le rêve de cette nuit ; et sentiment (d'une telle « désolation ») qui alors, peut-être, se transformera en celui, de nature lui non plus tant littéraire (le « regret ») que scripturaire (la « compréhension du temps ») d'un *vertige* devant l'abîme que creuse sous nos pas la perspective du « et qui ne *re*viendront pas » de toutes ces « occasions manquées »… dont est ordinairement tissé le temps de nos existences (du même nom – ordinaires… et (peu ou prou toujours) « désolées »). Et je pourrais même, après tout, profiter-de/*faire servir* la rédaction de ce *Milieu doré* à la composition d'une sorte de « petit roman »… où j'imaginerais, en cette forme donc (pour le coup) « (strictement) littéraire »/fictive, l'histoire de ces « adorables »/inexistantes années ; mais « petit roman » dont, déjà, je prévois que son dénouement pourrait être celui d'une *séparation avant le temps* – c'est-à-dire avant celui, réel et effectif : suite à nos « retrouvailles magiques », de la notre véritable (séparation) –; et cela pour la très banale et peu romanesque raison que Laure et moi, du bout de ces quelques années « adorables »/vécues ensemble,

découvrions par exemple (j'imagine) cette vérité, qu'allait avérer l'épisode de notre « véritable séparation » (dans le temps « réel et effectif »), que, tout simplement, nous ne sommes/n'étions pas faits pour vivre ensemble (*cf.* Lacan : « On ne peut pas vivre avec sa jouissance »); et dénouement de cette petite fiction qui m'oblige, on le voit, à envisager l'hypothèse, peu ou prou blasphématoire vis-à-vis de notre amour, que ces années, censées dans l'élément de mon absurde nostalgie-pour (celles-ci), avoir été « adorables » et délicieuses, ne le furent peut-être pas tant que cela (et peut-être même : furent tout le contraire – pénibles et malheureuses) ; ce qui, on le voit aussi, réduit d'un seul coup à néant toute la douleur et la tristesse du rêve de l'autre nuit : cette infinie désolation à moi communiquée par la considération de l'occasion manquée… de ces années que j'*aurais* pu passer, heureux et amoureux, en compagnie d'une Laure… qui dans le fond, hormis dans mes fantasmes amoureux de ce temps-là : lui aussi « irréel » et non-advenu), jamais en vérité n'exista ; et désolation dont on comprend donc par là qu'elle est, elle aussi, (parfaitement) fictive-et-*abstraite*/« (strictement) littéraire »! Comme on comprend aussi par le même mouvement que c'est du *fait même* peut-être du sentiment de cette occasion manquée (avec Laure) – qui fut peut-être après tout une sorte de *chance* (ne serait-ce que parce qu'elle me permit de connaître « Julie ») – que celle-ci (Laure) revient à présent avec une si prégnante insistance dans mes rêves (ce que ne font jamais par exemple les autres personnages majeurs-féminins de mon « Soldat »: cette « Julie » donc, mais aussi cette « Diane » – que pourtant, à m'en ressouvenir, j'ai, en leur temps, tout autant aimées et désirées que Laure) : pour ce qu'incarnant en ceux-ci la figure, justement, de tout ce « rédhibitoire » du temps… dont l'aiguillon ne se fait sentir que par, précisément, ce même sentiment de « l'occasion manquée (et qui ne reviendra pas) » – alors qu'en réalité, en l'élément de ce « rédhibitoire », on *ne manque jamais rien* (ou si l'on préfère : toute occasion manquée constitue en vérité, sur une autre piste temporello-uchronique, une occasion qui, elle, ne l'a pas été) –; si bien qu'à la fin parvenir à visiter/rédiger quelque chose comme un « Paradis » n'est rien d'autre qu'accéder à cette « compréhension du temps »… consistant à toucher du doigt (ou de la plume) cette vérité d'essence (le concernant) qu'il ne vient sur le « rédhibitoire » de son cours jamais aucune « occasion manquée »: dont le sentiment (peu ou prou désolant) n'est que l'effet de ce ressentiment que, « contre » lui, nous éprouvons peu ou prou toujours. Ce qui peut aussi expliquer pourquoi Dante, dans son propre « Paradis », choisit de faire de la femme aimée et perdue « Béatrice » – qui,

chez un poète moins doué et moins lucide, aurait très bien pu représenter la figure de tout ce « ressentiment-contre » (l'incarnation même de l'occasion qu'il a manquée en, cette jeune fille-Portinari, la perdant- – l'hôtesse céleste-divine chargée de l'accueillir sur le seuil de ce même « Paradis » (scripturaro-spirituel) : c'est-à-dire encore la « professeure angélique » dont le rôle est de l'introduire à cette « compréhension du temps » désormais délivrée de toute forme de ressentiment-contre (lui). Peut-être après tout que c'est cela le/un « Paradis »: ce lieu où parce que justement « situé en dehors du temps », quelque chose comme un/le « sentiment de l'occasion manquée » – unique objet en vérité de tout « ressentiment-contre (ce même temps) » (quoique (res)sentiment on l'a vu d'essence (parfaitement) fictive et (strictement) littéraire – ontologico-fantasmatique) – ne peut plus être éprouvé (et si donc moi, le scripteur de ce *Champ profond* (présentement tout proche de son achèvement), je veux être en mesure, en rédigeant mon propre « Paradis » de ce *Milieu doré*, de lui donner une « continuation », il va falloir que je fasse avant tout un sort à ce (res)sentiemnt-contre (le temps) et à ce sentiment-de (l'occasion manquée)).

La phrase (effectivement merveilleuse) de Chateaubriand que cite Proust dans le *Temps retrouvé* est celle-ci – on la trouve dans le moment où son Narrateur fait le projet d'enfin se mettre au chantier de son (propre) « grand récit » (même si de celui-ci, on l'a vu, nous ne détenons que les « prolégomènes » – le livre même de Proust) :

Une odeur fine et suave p. 919 Pleiade de la jeunesse.

(l'étrange étant ici qu'à première vue l'exemple de cette « odeur d'héliotrope » trouvé dans les *Mémoires d'Outre-tombe* me semble le moins apte à correspondre avec le phénomène de la « mémoire involontaire » tel que Proust va le développer dans son propre livre – et d'abord pour ce que cette « odeur fine et suave », précise Chateaubriand, est « sans sympathie de *réminiscence* avec la plante exilée » (« l'héliotrope »): alors qu'on le sait, chez Proust : platonicien plus ou moins convaincu, le processus de cette « réminiscence » est au cœur/constitue comme l'essence du mouvement de cette « mémoire involontaire »). Il y a dans la sentence de Chateaubriand deux « vents » s'opposant – celui de cette « brise (venue) de la patrie » et celui « sauvage » venu, lui, « de Terre-Neuve » (c'est-à-dire d'un monde

représentant, à cette époque pour l'auteur, le pur lointain (spatial) comme l'étranger (culturel) le plus radical : l'Amérique du Nord, à cette même époque, commençant à peine d'être colonisée) – : le paradoxe étant ici que ce « parfum » où « il y (a) toutes les mélancolies des regrets, de l'absence et de la jeunesse » est porté, non par le premier : comme on aurait pu s'y attendre, mais bien par le second ; tout se passant ici comme si cette masse de « mélancolies » (provoquées par les sentiments de ces « regrets » et autre « absence », etc.) étaient en réalité *sans rappport* avec celui, ici pourtant (peu ou prou littérairement) attendu, de quelque nostalgie-pour… cette « patrie » (la Bretagne, la France, l'Europe – à l'instant où l'auteur respire ce « parfum » séparées de lui par un immense océan) ; et « patrie » qui, n'en doutons pas, représente aux yeux de ce même auteur « exilé » (comme la « plante » du même nom) tout ce que la Terre comporte en effet de « culture », de « beauté » et de « volupté » : à quoi spontanément, en bon représentant de cette civilisation européenne : dont il ne doute pas un instant qu'elle puisse être le lieu unique de tous raffinement et « épur(a-tion) » (en ce mode « culturel »), il oppose la « sauvag(erie) » du continent inconnu, nouveau, sur lequel il vient de mettre le pied et, plus particulièrement, de ce « vent venu » de sa « terre-*neuve* ». Où l'on comprend par là que le « paradoxe » que je pointe en la phrase (admirable – mais on le voit : somme toute très *mystérieuse*) de Chateaubriand réside en ce fait que cette masse de « mélancolies », qui assaillent à cet instant son auteur, au lieu d'être « apportée », en le mouvement classique-littéraire de la nostalgie-pour une/sa « patrie », par la « brise » (du même nom)… l'est en fait par ce vent, lui « sauvage » et non « épuré », « venu de (la) terre-neuve » d'un autre continent (celui non-européen et, lui-aussi, peu ou prou « neuf » et « sauvage »). Dans la logique normale, ces sentiments du « regret » et de l'« absence » devraient être « apportés » -*par* la première, *par* cette « brise (venue) de la patrie » (au loin/perdue) – en le schéma classique-littéraire d'un Chateaubriand « regret(tant) » par exemple la « beauté épurée », la « volupté » de celle-ci – ; or on voit qu'ici il n'en est rien : puisque c'est, non à cette (douce/nostalgique/littéraire) « brise », mais bien à ce « vent sauvage venu » d'un/du continent non-européen – que Chateaubriand ne saurait « regret(ter) » (puisqu'il ne le connaît pas – ou si peu) – que ce rôle de *vecteur*/porteur de toutes « mélancolies » est finalement dévolu – par quoi la seconde phrase de notre « citation (en vérité celle de Proust) vient comme une sorte d'*irruption*, dans le ronronnement jusque-là « littéraire-romantique », de l'écriture de ces *Mémoires d'Outre-tombe*, d'une autre logique

(elle donc anti-littéraire et, par conséquent, « (purement) scripturaire »):

> *Dans ce parfum non respiré de la beauté, non épuré dans son sein, non répandu sur ses traves, dans ce parfum changé d'aurore, de culture et de monde, il y avait toutes les mélancolies des regrets, de l'absence et de la jeunesse.*

(et n'en doutons plus : si Proust, à la fin de sa *Recherche* : dans le tome terminal de celle-ci intitulé *Le temps retrouvé*, s'est donné la peine de relever cette phrase/citer ce passage des *Mémoires*, c'est parce que très certainement lui aussi, comme moi, avait senti en ceux-ci l'entrée en scène de ce « (pur) scripturaire » que je dis – et dont il a très bien compris que la rédaction par lui de son propre « grand récit » devrait être comme les illustrations/explorations… de la « dimension » du même nom).

Car en vérité ces « mélancolies des regrets, de l'absence et de la jeunesse » qu'évoque comme furtivement/fugitivement (en réalité : sur la mode/en le mouvement de l'illustration de ce « (pur) scripturaire » que je dis) la phrase de Chateaubriand (ce pourquoi sans doute aussi elle est si « belle » – *cf.* Proust : « une des deux ou trois plus belles phrases de ces *Mémoires* ») ne sont rien d'autre que ce que, pour ma part, j'ai appelé plus haut « tout ce *rédhibitoire* du temps (et de ses occasions manquées) »; et interprétation (par moi) de la sentence (de Chateaubriand) qui explique également pourquoi le « parfum » qui « exprime » toutes (c)es mélancolies » ne pouvait en effet qu'être « (ap-)porté », non par quelque « brise de la patrie »: le nom par lequel le scripteur-Chateaubriand désigne tout ce que *moi* j'appelle ce « (strict) littéraire », mais bien par ce « vent sauvage venu-de » (peu importe où) qui est, lui, celui de ce « (pur) scripturaire »; et « dimension » de celui-ci qui fait en effet venir tout ce « rédhibitoire » (« regrets », « absence », « jeunesse ») comme une construction *a priori* de notre (éternel/fondamental) « ressentiment-contre (le temps et son "il fut") »; et « ressentiment-contre » que Chateaubriand, en bon littérateur-romantique qu'il était, a plus que largement cultivé/illustré : *sauf* en cette phrase « magique » où ce même « (res)sentiment-contre » est soudain comme *transcendé* par le souffle étranger-à tout ce « (strict) littéraire » du « vent sauvage » de ce « (pur) scripturaire »; et « souffle » qui explique notamment pour quoi, en sa sentence, Chateaubriand, pour une fois, se

garde bien de donner un *objet* à ces « regrets » et « absence »: pour ce que, dans la perspective de la « dimension de ce (pur) scripturaire »: dans sa logique « anti-causale » particulière, ce sont d'abord ces « regrets » et cette « absence » *qui sont premiers*… et leur « objet » qui *viennent seulement ensuite*. Par quoi on comprend aussi que cette « jeunesse » – dont l'apparition du nom, sous la plume littéraire-musicale de l'« Enchangeur », pourrait d'abord faire croire au lecteur étourdi qu'elle ne procède que du mouvement d'un« entraînement rhétorique » (le rythme *ternaire* de cette numération « regrets »/« absence »/« jeunesse ») –, et dans cette toujours même « saisie », en ce mode scripturaire, de l'essence profonde du temps : de la vérité, qui toujours pré-side à son cours, de ce pré-cédemment du regret sur son « objet », vient elle-même, en tant que « lieu du temps » où, justement, nous ne pouvons faire autrement que d'accumuler le plus grand nombre d'« occasions manquées (et qui ne reviendront pas) », comme le moment de nos vies où en effet, faisant encontre-avec « tout le rédhibitoire (de ce temps – en la même forme donc de ces occasions manquées), nous accumulons contre lui tout ce « ressentiment » qui, *ensuite*, ne nous lâchera plus ; et « ressentiment-contre » qui aura pour effet, ces vies, de les *gâcher* (et cette fois-ci : définitivement) : à moins que, dans le cours de cet « ensuite », nous nous mettions à l'entreprise d'illustrer/explorer la « dimension de ce (pur) scripturaire » (en composant par exemple quelque chose comme le « paradis » de ce *Milieu doré* – à l'orée de la rédaction duquel, écrivant les ultimes pages du « purgatoire » de ce *Champ profond*, je me tiens présentement : attendant que vienne à moi la « Béatrice » (ou la « Laure »?) qui me guérira définitivement de tout « ressentiment-à-l'en*contre*-de ce temps »… et de la « mélancolie » qu'il communique, au res-souvenir des « occasions manquées » dans leur « jeunesse »: *cf.* notamment, dans le cas du présent auteur de ces pages, celle de son « histoire-avec Laure », à ses créatures). Par quoi vient aussi la dimension comme *sotériologique* de celle de ce (pur) scripturaire : ce « traitement très particulier » de la langue (écrite) destinée, non tant à écrire de grands ouvrages… ou simplement de « belles phrases », qu'à guérir leur scripteur de la maladie de ce « tout ce ressentiment-contre le temps » et son « rédhibitoire d'occasions manquées qui ne reviendront pas »; et guérison qui interviendra peut-être, pour le scripteur du « grand récit » de cette *Profondeur*, s'il parvient à se mettre à la rédaction de son ultime tome – le « Paradis » (de son cru) de ce *Milieu doré* (annoncé bien que non-encore assuré d'être entamé) –; mais guérison/rédaction qui de toute façon, si elles doivent être menées à bien, nécessiteront forcément une

aide extérieure (et peu ou prou spirituelle) : dont je connais déjà au moins la *figure* (celle de cet « ange rouge et or » trouvé chez Fra Angelico) mais dont j'ignore encore le (ici le mot manque) ; et qui ne comprend par là que ce qui est réellement en jeu en ce (ici encore le mot manque), ce n'est rien de moins que… (ici le texte et le développement s'interrompent – mais « blanc scripturaire » que je parviendrai (peut-être) à combler si, dans quelques semaines, je parviens, à entamer l'écriture du « Paradis » de ce *Milieu doré*).

Aujourdh'ui, jeudi 3 décembre 2020 (le temps est toujours aussi gris et froid), peut-être suis-je entré, me remettant vers 11 h 30, après une nuit sans rêves notables, à mon manuscrit, dans le jour où j'achèverai enfin ce (présent) *Champ profond* – dont la « talismanique » page (manuscrite) 4000 est désormais en vue (soit 22 pages à écrire – ou encore : deux de mes « développements à composer) –: aussi ai-je décidé (me conformant en cela aux consignes sanitaires de ce second « confinement ») de ne quitter cette table d'écriture qu'au moment où celles-ci auront été rédigées et que, conjointement, je pourrais considérer que le « Purgatoire » de ce tome dix-septième de mon « grand récit » est (enfin) *derrière moi* (après quoi, si tout se passe bien, je prendrai une nouvelle page blanche au centre de laquelle j'écrirai en capitales le titre de ce *Milieu doré* – mais dont bien sûr je n'entamerai pas l'écriture : puisqu'entre les deux ouvrages, comme je l'ai déjà dit, doit s'interposer la correction de l'énorme masse de papier (je l'ai sous les yeux, à la gauche de mon bureau, tandis que j'écris ces lignes) des épreuves de ce *Bruit du temps*). Les membres de mon entourage (qu'ils soient ou non les lecteurs de cette immense *Profondeur*) s'étonnent de cette fécondité scripturaire – certains pour s'en émerveiller (exemple de ma chère Monique-Lise Cohen – qui vient hélas ! de disparaître), d'autres pour, plus secrètement, la conspuer (exemple de cet ami théologien de Paris qui y voit, lui, une sorte de « loghorrée ») –: celle d'un auteur qui désormais, et de toute façon, écrit un livre d'environ *huit-cent pages* (dans la « police » de mon éditeur) par an ; et auteur qui, bien que n'étant parfois pas loin de partager ce second point de vue : la rédaction d'un tel « océan textuel » comme le symptôme d'une (évidente) « névrose scripturaire », voit bien en même temps qu'il ne pourrait pas plus se passer d'une telle activité (du même nom) que de l'air qu'il respire ; et cela d'autant plus que cette activité (il l'avoue ici) le rend tout simplement *heureux* (et quand une « névrose » – ou encore ce que j'ai appelé plus haut une « addiction » – fait cela, pourquoi

faudrait-il chercher à s'en guérir – ou encore : à s'en « désintoxiquer » –; n'est-ce pas là plutôt ces (supposées) « névrose » -et/ou « addiction », comme un merveilleux cadeau que fait la vie à certains de ses représentantns : ce que Quentin Debray, dans le livre qu'il a consacré à Pirandello, appelle une « fiction (ou une illusion ?) heureuse »). Il y a paraît-il des gens (dit Pascal Quignard dans un de ses *Petits traités*) qui entrent en cure analytique dans le seul but de se «purger » des velléités scripturaires qu'ils ressentent en eux – considérant sans doute que celles-ci ne peuvent que les conduire à épouser le fil d'une existence absurde et (globalement) malheureuse (de toute façon et toujours : *dé-raisonnable*) – ; en quoi sans doute ils n'ont pas tort (l'illustration de cette « activité littéraire » étant en effet, sans doute, une sorte de « folie douce » – qui d'ailleurs, à certains moments, peut très bien devenir « dure »: comme les drogues du même nom) : même si en même temps je me demande si une telle (si « raisonnable ») attitude – renoncer d'entrée à l'écriture (à ses « pompes et à ses œuvres ») – ne constitue pas, au bout du compte, la « dé-raison » surpême – la « folie froide et sérieuse » dont parle Lautréamont dans son *Maldoror* (et qui est peut-être de toutes la plus dangereuse et mortifère) – ; et cela sans doute parce que même la « raison », si on la pousse en ses derniers retranchements : la prolonge jusqu'au « fanatisme » (du même nom), se révèle à l'usage être encore/aussi une « passion » (et non la moins puissante) : ce qu'illustre par exemple, en son mode métaphorico-criminel, le « cas » du personnage de « Mickaël » de la série *Elementary* (*cf.* développements plus haut) qui, pour résister à son « addiction-à » (l'héroïne), s'est résolu à devenir ce « tueur en série » (ses malheureuses victimes, si on leur avait demandé leur avis, n'auraient-elles pas préféré, elles, que leur bourreau, en un tel dilemne entre sobriété et meurtres, fasse un *autre choix* – soit un peu plus toxico-dépendant et un plus ou moins toxico-criminel ?). Où l'on comprend aussi par là que pour l'homme (ou la femme), c'est-à-dire pour la créature toujours peu ou prou en proie à la « dépendance-au *sens* », le choix ne consiste jamais en celui entre une existence saine et sobre (supposée donc : menée au nom de la « raison ») et une autre de « drogué » (à, selon, l'héroïne ou… l'écriture) : plutôt en celui de la « substance » (selon : chimique ou spirituelle/toxique ou scripturaire) qu'ils vont, dans le « tableau des stupéfiants », élire pour combler l'(insupportable) *manque* qu'engendre chez eux cette (de toute façon : irrépressible) « dépendance-au (*sens*) ». Par quoi l'on comprend aussi que, pour cette même créature : dont l'essence consiste précisément en cette même « addiction-au » *sens*, la pensée qu'elle pourrait épouser le

fil d'une existence non-soumise à celle-ci (saine, sobre, abstinente et (donc) « raisonnable ») constitue probablement *la plus illusoire de toutes* et, par cela aussi : par cette « illusion » consistant à croire qu'on n'est le *possédé d'aucune* (illusion), *la plus dangereuse*. Ce pour quoi aussi, moi le scripteur qui du fait de sa névrose heureuse-scripturaire, a du moins le privilègede connaître le *nom* (également scripturaire) de sa « folie » et autre « toxicomanie », chaque fois que je rencontre une nouvelle personne, la première question qui me vient à l'esprit (même si, bien sûr, je me garde de la poser d'entrée) est de me demander quel peut-être le « nom » des siennes : à quoi l'inconnu qui me fait face peut-il être bien « addict-à » – à quelle « substance (plus ou moins) dérivée-de… la « drogue absolue » de ce *sens* (comme l'est par exemple l'héroïne du pavot) –; et si bien sûr ce même inconnu prétend n'être le « drogué de rien »/le « possédé d'aucune illusion », ma méfiance envers lui, pour ce qu'une telle prétention ne peut m'apparaître que comme l'illusion suprême : la toxicomanie-au (sens) en vérité *la plus dangereuse*, n'en sera que plus grande ; ce pourquoi, par exemple, j'évite généralement de fréquenter les gens qui se disent « philosophes » (et en ont même, pour certains, fait leur *métier*) : pour ce que la « sagesse » qu'ils prétendent avoir acquis par l'exercice de ce « métier » est en réalité, de toutes les folies et autres toxicomanies illustrées par la créature « humaine », les plus *dangereuses de toutes* (*cf.* notamment, dans le cours de cette *Profondeur*, ma thèse-sur cette « discipline philosophique » regardée, non tant comme une « école de sagesse », que bien plutôt comme une autre de *vertige* – et par conséquent : bel et bien « de » folie et « de » toxicomanie »).

Et regardez *moi* à présent – « moi » le (si peu sage/totalement fou) scripteur de ce *Champ profond* (tandis que j'entame (présentement) ce qui devrait (normalement) constituer le *dernier développemen*t du tome (éponyme et dix-septième) de mon « grand récit » en cours) –: est-ce que je ne donne pas en ce moment, à mon (très hypothétique) lecteur, l'impression d'être ce « drogué-au-sens » *parfaitement heureux*; et cela parce que sa « toxicomanie spéciale »-*scripturaire* lui donne au moins ce loisir, à partir de cette infime table d'écriture/maison (du même nom)/province périphérique-reculée, d'être ce « prince » qui, selon le mot de Nietzsche, « commande au proche et au lointain » (et même si ce scripteur n'ignore pas que ce « statut princier » – de fait : parfaitement *illusoire* et (ici le mot manque) – n'est dû qu'au « *shoot* (de sens) » qu'il vient, en ce mode scriptu-

raire, de se « faire »: lorsque, il y a trois heures, il s'est remis à son immense manuscrit… et à sa toxicomanie (du même nom)). « Il faut imaginer (ce) Sysiphe-« là » – celui qui pousse chaque jour son « rocher (de tropes) » jusqu'au sommet de la « montagne (du sens) » (puis le regarde de nouveau s'ébouler jusqu'à sa base – à partir de laquelle on recommencera à rédiger un autre tome du « grand récit » exigé par ce « sens ») – lui aussi, comme celui de Camus, « heureux » – en tout cas : n'éprouvant aucun regret du fil (purement) scripturaire qu'a pris sa destinée de « (pur) scripteur » (même parfaitement obscur/même « à peine identifié sous le nom de »…, etc.) – ; et voici que déjà le « rocher de tropes » de ce *Champ profond*, poussé par son auteur durant toute cette « fatidique » année 2020, est en train de parvenir au sommet de sa montagne (du « Purgatoire »?): je viens de commencer de rédiger sa page (manuscrite) 3996! Et voici également qu'à l'instant précis où j'écris ces lignes, un étrange sentiment de « suspens » s'empare de moi : comme si, dans l'infime intervalle scripturaire des quatre (ou plutôt à présent trois – puisque je suis en train de terminer la « 3996 »: c'est fait) pages qui me restent à rédiger, quelque chose d'absolument im-prévu – sonnerie à ma porte (du facteur), ou foudroiement (par une crise cardiaque) (voire pourquoi pas : visite d'un *ange*!?) – allait survenir, qui m'empêcherait de rallier cette « talismanique » page 4000… qui pourtant, en quelque avenir scripturaire infiniment proche : quoique tant que je ne l'aurai pas effectivement écrite, non absolument certain et garanti, doit bien « exister »: même si cette « existence » relève encore de… (ici le texte s'interrompt – et avec ce énième « blanc scripturaire » me venant la tentation d'achever, à maintenant deux pages de l'arrivée, la rédaction de ce *Champ profond*… par le même excipit du tome le précédant de ce *Recherche Extrême*: « ici le texte, le développement et le livre s'interrompent »); mais tentation à laquelle cette fois-ci je ne veux pas céder : puisque, consignant ici ces considérations, voici que je suis *déjà* entré dans la rédaction de la page 3999 (et peut-être, par le même mouvement scripturaire, dans l'*avant-dernière* phrase de mon livre – celle qui suit devant donc théoriquement constituer l'*excipit* de celui-ci : même si, je l'avoue, je n'ai encore aucune idée, à cet instant, de ses teneur-et-contenu)… Mais, tel l'homme singe de l'*Odyssée* de Clarke, « il (me) viendr(a) bien une *idée* » – celle que, si elle éclot seulement, j'aurai tout loisir de développer (infiniment/scripturairement) par la rédaction du « Paradis mien » de ce tome dix-huitième et dernier de ce *Milieu doré*: dont je vais à présent, ayant finalement atteint la page 4000 de celui dix-septième et avant-dernier du « Purgatoire » de ce (présent/achevé) *Champ profond*,

inscrire en majuscules le titre « magique » au centre d'une page… peut-être après tout appelée à n'être suivie d'*aucune autre* – en cette incertitude résidant, on l'a vu, comme l'*essence la plus profonde* de ce qui est ici appelé la « dimension de ce (pur) scripturaire »: celle dont l'illustration/exploration conduit les scripteurs à s'engager dans l'étrange entreprise de la rédaction d'ouvrages… dont chaque phrase, à tout moment, *peut-être la dernière* (où l'on voit aussi par là que si la « question de l'*incipit* » relève peu ou prou encore du domaine du « (strict) littéraire », celle par contre « de l'*excipit* » appartient elle tout entière à celui du « (pur) scripturaire » – et cela pour ce que, tandis que le premier ne peut au mieux que constituer un « début », le second, lui, est forcément de l'ordre d'un/du *commencement*: celui vers lequel l'écriture de tous les « grands récits » composés dans le cours des divers « âges littéraires » n'a en vérité cessé de *tendre*).